ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERGESCHICHTE

INDICATORE DI STORIA SVIZZERA | INDICATEUR D'HISTOIRE SUISSE

□□□

Herausgegeben von der Allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz | Publié par la Société Générale Suisse d'Histoire

□□□

Unter ständiger Mitarbeiterschaft

von

Hermann Bächtold, Carl Brun, Felix Burckhardt, Friedr. Hegi,
Robert Hoppeler, Paul E. Martin, Wilhelm J. Meyer, Charles Robert

redigiert von

Hans Nabholz

46. Jahrgang – N. F. Band 13 | 46me année – N. S. Tome 13

□□□

BUCHDRUCKEREI K. J. WYSS, BERN.
1915.

Inhalt. — Sommaire.

Abhandlungen. — Articles.

Quellenschriften, Urkunden und Briefe. — Documents.

Literatur. — Publications.

a) Sammelbesprechungen. — Bibliographies.

b) Einzelbesprechungen. — Comptes-rendus.

Wissenschaftliche Vereine. — Sociétés savantes.

1915 № 1

ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE GESCHICHTE

INDICATORE DI STORIA SVIZZERA | INDICATEUR D'HISTOIRE SUISSE

Herausgegeben von der Allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz

Publié par la Société Générale Suisse d'Histoire

Unter ständiger Mitarbeiterschaft von

Hermann Bächtold, Felix Burckhardt, Friedrich Hegi, Robert Hoppeler, Paul E. Martin, Wilhelm J. Meyer, Charles Robert

redigiert von

Hans Nabholz

45. Jahrgang – N. F. Band 13

45me année – N. S. Tome 13

BUCHDRUCKEREI K. J. WYSS, BERN.
1915.

☛ *Infolge der Mobilisierung der schweizerischen Armee sind die meisten Redaktoren und viele der Mitarbeiter im Felddienst abwesend. Einige der geplanten Sammelrezensionen können daher erst später erscheinen.*

Abonnementspreis: Frs. 5.— jährlich für 12—15 Bogen in 4 Nummern.

Man abonniert bei den **Postbureaux,** in den **Buchhandlungen** und direkt bei **K. J. Wyss,** Buchdruckerei, **Bern.**

Die Mitglieder der Geschichtforschenden Gesellschaft erhalten den Anzeiger **unentgeltlich.**

Abhandlungen und andere Beiträge sind an Staatsarchivar **H. Nabholz,** Obmannamt, **Zürich,** zu richten.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren (selbständige Werke und Separatabzüge) an die gleiche Adresse.

Abonnement Fr. 5.— par an. L'Indicateur paraît quatre fois par an, en cahiers de 48 à 60 pages.

On s'abonne auprès des **Bureaux de poste,** des **librairies** ou directement à l'imprimerie **K. J. Wyss, Berne.**

L'abonnement est **gratuit** pour les membres de la Société générale suisse d'Histoire.

Les travaux destinés à l'Indicateur, les ouvrages, tirages à part etc. envoyés pour compte-rendu doivent être adressés à **H. Nabholz,** Archiviste d'Etat, Obmannamt, **Zurich.**

INHALT: — SOMMAIRE:

Seite

La destruction d'Avenches dans les Sagas scandinaves.

D'après des traductions et des notes de Ferdinand de Saussure. †

Il ne semble pas, que depuis Jean de Muller, Charles-Victor de Bonstetten[1]) et Emmanuel de Rodt, les historiens suisses se soient beaucoup préoccupés des textes des Sagas scandinaves qui font allusion à la destruction d'Avenches (Wiflisbourg).

En 1806 Jean de Muller critiquant la tradition de l'origine suédoise des Schwytzois s'arrête en passant à la légende des fils de Ragnarr Lodbrok qui raconte l'incursion d'Ivarr et de ses frères en Italie et leur destruction de la grande ville de Wiflisbourg; il se refuse à prendre en considération ce récit de l'épopée norroise qui cadre si mal avec les documents authentiques relatifs à Avenches.[2])

Répondant à une dissertation du comte Wirsen, Emmanuel de Rodt reprend en 1831 la question de l'origine suédoise des habitants du Hasli, de Schwytz et d'Unterwald.[3]) Il critique à son tour la Saga des fils de Ragnarr et incline à situer en Italie, près de Luna, la grande et populeuse Wiflisbourg dont les hordes normandes font le siège.[4])

Sans doute, il ne faut pas songer à utiliser les Sagas pour écrire un nouveau chapitre de l'histoire d'Avenches; mais il y a quelque intérêt à présenter une fois, dans leur ensemble, aux historiens de notre pays, les textes norrois qui se rapportent au grand événement de la destruction de Wiflisbourg, et, sans vouloir discuter ici la question de l'historicité et des sources des récits islandais, à rapprocher de leurs données, sans doute légendaires, quelques faits tirés de l'interprétation de témoignages plus surs.

Cette tâche nous a été rendue facile par les traductions qu'avaient bien voulu faire à notre intention le regretté linguiste genevois Ferdinand de Saussure. C'est dans un sentiment de reconnaissance pour la

---

[1]) *La Scandinavie et les Alpes.* (Genève et Paris, 1826, in 8.), p. XXXIX.

[2]) *Der Geschichten der Schweizerischer Eidgenossenschaft Erster Theil.* (Leipzig, 1806, in 8) p. 417, n. 4.

[3]) *Ueber die Abstammung der Oberhasler von den Schweden, Der Schweizerische Geschichtsforscher,* VIII, 3 (1831) p. 305—365. Voir aussi F. Forel, *Mémoires et documents de la Société d'Histoire de la Suisse Romande,* t. XIX (1862), p. XXVII.

[4]) *Op. cit.,* p. 339—340.

mémoire de ce maître, trop tôt enlevé à la science, que nous utiliserons ici, à côté de ses traductions les notes et les avertissements critiques qui les accompagnaient.[1])

La Saga qui nous donne le plus de détails sur la destruction de Wiflisbourg est celle de Ragnarr Lodbrok, la *Ragnars Saga Lodbrokar*. Sous la forme où elle nous est parvenue, jointe à une des plus importantes des Sagas norroises, elle est une composition islandaise du 14[me] siècle. Ragnarr est le fils du roi danois Hring; Aslaug, fille de Sigurd et de Brinnhyld, devenue sa femme sous le nom de Kara, établit la liaison entre les deux Sagas, dont l'une, la Volsungasaga, dérive en grande partie du recueil des Eddas, chants populaires islandais et norvégiens composés entre le 9[me] et le 11[me] siècle, tandis que l'autre, la Ragnarssaga, remonte à un thème poétique déjà cultivé au 12[me] siècle par les Islandais, les courses aventureuses du chef danois Ragnarr et de ses fils les Lodbrokides.[2])

C'est après une expédition en Suède que les fils de Ragnarr, selon la Ragnarssaga, descendent vers le sud, vont détruire «Vîfilsborg» et poussent jusqu'à Luna.

I. Ragnars Saga Lodbrókar.

[Traduction et notes de Ferdinand de Saussure, d'après la *Sagan af Ragnar lodbrok ok sonum hans*, publiée par C. C. Rafn, *Fornaldar Sögur Nordrlanda* (Copenhague, 1829, in 8), t. I, p. 273—283.]

(Ch. XII.) «Là-dessus ils prennent le conseil entre eux d'aller faire la guerre dans les pays du Sud; et à partir de ce moment Sigurdr Serpent-dans-l'œil partagea toutes les expéditions de ses frères. Dans cette expédition, ils se portent vers toute ville un peu considérable, en attaquant de telle façon qu'elle ne résistait pas. Et maintenant ils entendent parler d'une ville qui était à la fois grande, populeuse et forte; et Ivarr déclare que c'est sur elle qu'il veut se diriger. Et cela aussi était rapporté: comment la ville s'appelait, et qui commandait dans la ville, et ce chef s'appelait Vîfill; de son nom, la ville était appelée Vîfilsborg.

Sur cela, ils marchent de telle façon par dessus le pays que toutes les villes furent ravagées jusqu'à ce qu'ils arrivassent devant Vîfilsborg. Le chef[3]) n'était point présent dans sa ville, et un gros corps de troupe

---

[1]) Nous devons également de très vifs remerciements à M. le Professeur Ernest Muret, qui nous a fourni de prècieux éclairissements.

[2]) Cf. E. Mogk, *Nordische Litteratur* dans Hermann Paul, *Grundriss der germanischen Philologie,* 2[me] édition (Strasbourg, 1901—1909). II, 1, p. 843—844.

[3]) *Höfdingi*, tout-à-fait vague, comme l'allemand «Häuptling». En général, chef de clan, chef militaire.

[était parti avec lui]. Ils dressent leurs baraquements dans les plaines près de la ville, et passent tranquillement ce jour de leur arrivée devant la ville. Ils eurent un colloque avec les habitants : ils leur offrirent de choisir ce qu'ils préféraient, rendre la ville avec vie sauve assurée à chacun, ou pas de quartier s'ils se confiaient dans leur supériorité et la force de leurs défenses. Les habitants brisèrent court la réponse, et dirent qu'ils n'obtiendraient jamais la ville par reddition, qu'il y aurait d'abord occasion aux assaillants (littéralement *à vous*) de montrer leur hardiesse et leur endurance. La nuit se passe. Le jour suivant ils font une tentative pour prendre la ville et n'arrivent à aucun résultat. Les voilà immobiles autour de la ville pendant un demi-mois; ils essayent chaque jour de la prendre par divers stratagèmes, et cela se continue trop pour qu'ils aient le goût de prolonger ces tentatives, de sorte qu'ils songeaient au départ. Mais lorsque les habitants s'aperçoivent qu'ils se disposent à lever le camp, voilà ces habitants qui sortent de leur mur d'enceinte, et qui étalent autour des murs des manteaux de pourpre et toutes les pièces de vêtements les plus belles qui fussent dans la ville, en faisant briller à leurs yeux l'or et les joyaux les plus précieux. Un de ces habitants prend la parole en sortant de leur troupe et dit : «Nous pensions que ces hommes, fils de Ragnarr, et ce qui compose leur armée, étaient des hommes durs à dompter, et nous pouvons dire ceci, qu'on ne s'en est pas aperçu plus qu'avec d'autres.» Après cela ils poussèrent une clameur vers les Normands [vers eux], frappèrent sur leurs boucliers, et se plaisaient à les exciter contre eux-mêmes tant qu'ils pouvaient. En entendant cela, Ivarr en conçut une profonde impression au point de tomber gravement malade. Il ne pouvait plus faire un mouvement, et on en était à attendre ou qu'il guérît ou qu'il mourût [d'une manière également soudaine]; toute la journée, jusqu'au soir, il fut étendu sans proférer une parole; là-dessus il dit à ceux qui l'entouraient qu'ils devaient dire à Björn, à Hvîtserkr et à Sigurdr[1]), qu'il voulait avoir une entrevue avec eux, où assistent tous les hommes les plus expérimentés. Lorsqu'ils furent réunis à un endroit, et que les principaux chefs s'y trouvèrent au milieu de la troupe, Ivarr demanda s'ils avaient entrevu quelque plan qui pût promettre la victoire mieux que les précédents. Ils répondirent tous qu'ils n'avaient aucune lumière pour découvrir une ruse où la victoire serait contenue. «Comme le plus souvent [ajoutèrent-ils], il faut que ce soient tes conseils qui viennent à profit.» Alors Ivarr dit : «Il m'est venu une idée dont nous n'avons pas encore tâté: il y a ici une grande forêt, qui n'est pas fort éloignée; quand il fera nuit, partons de nos tentes clandestinement vers la forêt; les tentes resteront der-

[1]) Ce sont les noms de ses frères.

rière nous. Une fois dans la forêt, chaque homme prendra sa charge [de bois], et quand tout sera prêt, nous reviendrons en masse sur la ville, nous mettrons le feu au bois; il y aura un énorme brasier, et les murailles de cette ville laisseront fondre leur mortier devant le feu; nous amènerons alors les catapultes et nous éprouverons quelle résistance elle offre. Ainsi est fait. Ils s'en vont à la forêt, et y restent le temps qu'Ivarr juge bon. Puis ils partent vers la ville selon les dispositions du même Ivarr, et dès qu'ils eurent jeté le feu dans la masse du bois, ce fut un bûcher si grand [par sa flamme], que les murailles ne purent résister, et laissèrent couler leur mortier. Ils amènent les catapultes, ouvrent une large brèche, et le combat commence. Aussitôt qu'ils se trouvent à partie égale sur le rang de bataille, la troupe des citadins succombe. Une partie arrive à se dérober par la fuite. L'affaire se termine de telle façon que tout ce qui était vivant dans la ville est tué, que [les vainqueurs] emportent tous les biens comme butin, et qu'ils incendient la ville avant de poursuivre leur route.

(Chap. XIII.) Depuis là ils continuent sans s'arrêter jusqu'à ce qu'ils arrivent à la ville appelée Lûna. A ce moment ils avaient ruiné, peu s'en faut, presque chaque ville et chaque castel dans tout le *Sudrrîki* (pays du Sud), et ils étaient si fameux dans le monde entier qu'il n'y avait si petit enfant qui ne sût leur nom. Désormais ils songent à ne point s'arrêter avant d'être arrivés devant Rôma-borg, vu que cette ville leur était dite grande et populeuse, glorieuse et riche; mais ils ne savaient pas du tout à quelle distance ils s'en trouvaient. En même temps leur troupe était si nombreuse que les vivres manquaient. Les voilà dans cette ville de Lûna à se concerter sur leur marche. Arrive un homme, vieux et misérable; ils demandent qui il est, et il répond qu'il est un *stafkarl* (homme au bâton, mendiant vagabond, ou pèlerin), ayant passé sa vie à parcourir la terre. «Tu dois avoir beaucoup de renseignements à nous donner que nous désirons avoir.» Le vieillard répond: «Je ne sais sur quels pays au juste vous voulez m'interroger, de sorte que je ne sais ce que je dois vous dire.» — «Nous voulons que tu nous dises de quelle longueur est la route d'ici à Rôma-borg.» — Il répond: «Je puis vous dire une chose pour vous fixer; vous pouvez voir ces souliers armés de fer que je porte à mes pieds; ce sont maintenant de vieux souliers; et cette autre paire de souliers que je porte sur mon dos; ils sont également déchirés. Eh bien, quand je suis parti de Rome, j'avais mis à mes pieds cette paire déchirée qui est maintenant sur mon dos, et toutes les deux paires étaient neuves, cela sans que j'aie jamais quitté la route [qui va de Rome ici]». — Et lorsque le vieil homme eut dit cela, ils eurent l'impression qu'ils ne pouvaient pas entreprendre la marche,

à laquelle ils avaient songé, qui les eût conduits jusqu'à Rome. Ils s'en retournèrent avec leur armée, prenant de nombreuses villes qui auparavant n'avaient jamais été prises, et il en reste jusqu'à ce jour des signes qui peuvent se voir.

[Chap. XIV et XV. Pendant l'absence de ses fils Ragnarr fait une expédition en Angleterre, où il trouve la mort.]

(Chap. XVI.) Or, lorsque les fils de Ragnarr eurent fini de guerroyer dans le Sud, ils s'en retournèrent aux pays du Nord, et avaient en vue de revoir leur royaume, ce royaume où Ragnarr régnait jusque-là; mais ils ne connaissaient pas son expédition [en Angleterre], etc....[1])»

La Saga des fils de Ragnarr, la «*Saga af Ragnars sonum*» ou «*Thâtr af Ragnars sonum*» a eu comme source une forme plus ancienne de la Ragnarssaga. Elle possède divers fragments qui ont échappé à cette dernière et raconte les événements avec moins d'ampleur et plus d'exactitude.[2]) Dans son récit de l'expédition des fils de Ragnarr dans les pays du Sud, expédition qui se termine aussi à Luna, elle passe simplement sous silence l'éxploit célèbre des Lodbrokides, la prise de Vîfilsborg.

II. Saga af Ragnars sonum.

[Traduction et notes de Ferdinand de Saussure, d'après le *Thâtrt af Ragnars sonum*, publié par C.-C. Rafn, *Fornaldar Sögur Nordlanda. (Copenhague, 1829, in* 8), t. I, p. 354—355.]

(Chap. III.) «Les fils de Lodbrôkr [= Ragnarr] passèrent sur maint pays avec une force de guerre: sur England, sur Valland et Frakkland[3]) et jusque dans le fond de la Lombardie [Lumbardî]; et il est dit ainsi, que là où ils s'avancèrent le plus loin, c'est lorsqu'ils prirent la ville qui s'appelle Lûna, et que pendant un moment ils considérèrent la marche sur Rôma-borg et le projet de s'emparer de cette ville; et leur marche de guerre est devenue la plus célèbre dans tout le pays du Nord de langue danoise. Lorsqu'ils revinrent en Danemark, dans leur royaume, ils se partagèrent les pays, etc.»

Une Saga qui appartient au cycle d'Olafr Trygvarson nous offre, par contre, un second récit de la destruction de Vîfilsborg, récit différent et indépendant de celui de la Ragnars Saga. C'est le *Nornagesthâttr*, composé au commencement du 14me siècle à l'aide du recueil des Eddas

---

[1]) Le retour dans le Nord, ainsi formellement mentionné, et du reste confirmé par toute la fin de la Saga, est important pour dissiper l'idée que la légende des Schwytzois scandinaves trouverait un appui dans la Ragnars Saga.

[2]) Cf. Mogk, *op. cit.*, p. 845.

[3]) *Frakkland* est le pays des Francs; mais *Valland*, pays des Velches, quoique souvent identifié avec l'Italie, peut désigner tout pays velche; et il ne peut guère s'agir de l'Italie dans le présent passage.

et d'autres sources islandaises.[1]) L'auteur fait paraître devant le roi de Norvège, Olafr, le vieillard Odin qui lui raconte la légende de Sigurdr; l'épisode des fils de Ragnarr est-il introduit dans le récit par un emprunt à la tradition orale ou par une interpolation d'un copiste, c'est ce qui n'est pas aisé à déterminer.[2]) Quoi qu'il en soit, la Nornagestr semble bien utiliser une version de la légende des Lodbrokides plus ancienne que celle qui est arrivée jusqu'à nous.

III. Nornagesthâttr.

[Traduction et notes de Ferdinand de Saussure, d'après le *Söguthâttr af Norna Gesti,* publié par C.-C. Rafn, *Fornaldar Sögur Nordrlanda,* (Copenhague, 1829, in-8), t. I, p. 338—339].

(Chap. IX, fin.) «Le roi demanda: «As-tu par hasard eu l'occasio de rencontrer les fils de Lodbrôkr?» — Le Gestr répondit: «Il m'est arrivé de me trouver avec eux pendant peu de temps: c'est au moment où ils guerroyaient dans le Sud, près des Alpes,[3]) et où ils détruisirent Vîfilsborg. Tout tremblait devant eux, car ils étaient victorieux partout où ils passaient; ce qui fait qu'ils songeaient à pousser leur marche jusqu'à Rôma-borg. Un jour un homme vint devant le roi Björn Jârnsîda[4]) [Björn Côte-de-Fer, 2ème fils de Ragnarr] et le salua. Le roi l'accueillit bien et lui demanda d'où il venait. L'homme répondit qu'il venait du Sud, de la ville de Rôma-borg. Le roi demanda: «Quelle distance y a-t-il jusque-là?» L'homme dit: «Tu peux voir ici, roi, les souliers que j'ai aux pieds; — et, ce disant, il ôtait de ses pieds des chaussures ferrées [ou de fer?] qui étaient fort épaisses par-dessus, mais tout usées pardessous —; voilà la longueur de la route qu'il y a d'ici à Rômaborg; vous pouvez vous en faire une idée d'après ce qu'ont enduré ces souliers!» Le roi déclara: «c'est là une route terriblement longue à faire, nous ferons bien de nous en retourner et de ne pas commencer une campagne dans le *Rôma-rîki* [empire ou pays romain].» Et ainsi fut fait, qu'ils ne marchèrent pas plus loin; et il sembla étrange à chacun de changer ainsi d'idée tout d'un coup, sur un mot prononcé par une seule personne.

---

[1]) Mogk, *op. cit.,* p. 822.

[2]) Cf. Ant. Edzardi, *Altdeutsche und Altnordische Heldensagen,* übersetzt von Heinrich von der Hagen. (Stuttgart, 1880, in 8.), *Volsungasaga und Ragnars-Saga nebst der Geschichte der Nornagest,* p. LXVII et 390, n. 1.

[3]) « Près de *Mundîafjall* », ce qui est la désignation norroise ordinaire des Alpes. Par cette mention qui n'existe pas dans la Ragnars Saga, le passage du Nornagestr devient presque plus important que la Saga.

[4]) Pour la Ragnars Saga ni Björn ni ses frères ne sont encore rois au moment du siège de Vîfilsborg.

C'est sur cela que les fils de Lodbrôkr revinrent vers leur pays dans le Nord et cessèrent de mener la guerre dans le Sud.»

Le roi (Olâfr) dit: «Il est aisé de voir que les saints hommes qui sont à Rome ne voulaient pas de ce passage dans leur pays, et il faut que ç'ait été une inspiration envoyée par Dieu (ou un inspirateur envoyé de Dieu), pour qu'ait été subitement changé leur projet, et qu'ils n'aient pas exercé une œuvre scélérate contre le très saint lieu de Jésus-Christ à Rome.»

* * *

Malgré les difficultés que rencontre l'interprétation de nos deux Sagas, on doit se demander à quels faits historiques les conteurs islandais ont bien pu faire allusion. Sans étendre notre enquête au problème compliqué de l'historicité des légendes norroises, nous nous aiderons dans cette recherche des trois intéressantes observations préliminaires de Ferdinand de Saussure.[1])

« Le degré d'historicité qui peut appartenir aux différentes Sagas du Nord est extrêmement difficile à apprécier. Aucune n'est antérieure dans son texte écrit au 12me siècle (maximum). D'autre part, leur caractère est assez divers, les unes sont de simples récits, les autres sont mélangées d'éléments mythiques et merveilleux.

La *Ragnars Saga*, en ce qui la concerne, aurait ceci contre elle, en fait d'historicité, qu'elle est de celles qui se relient encore assez directement au cycle des héros mythiques. C'est ainsi que les quatre fils de Ragnarr qui assiègent Vîfilsborg sont pour elle les propres petits-fils du célèbre Sigurdr qui est la forme norroise du Siegfried des Nibelungen (Ragnarr ayant épousé Aslaug, fille de Sigurdr et Brynhildr) — donc comme qui dirait les petits-fils d'Achille ou d'Hêraklès, si nous étions en Grèce. Au nom de cette origine, il se passe de temps en temps des faits merveilleux autour de ces fils de Ragnarr, notamment, chap. X qui précède celui où il est question de Vîfilsborg. Un point que je signalerais comme plus grave que ce merveilleux, ou que les attaches avec le mythe, c'est que l'on voit l'aîné des fils de Ragnarr (Ivarr) au cours de ses incursions en Angleterre devenir le fondateur de Lundunaborg (Londres)! — Il est vrai que cela se mêle à un récit identique à celui de Didon fondant Carthage, l'histoire de la peau de bœuf; mais, empruntant ou non une légende classique, l'auteur de la Saga dit quelque chose ici qui devait choquer le monde scandinave lui-même, car on y connaissait assez l'Angleterre pour savoir que Londres n'était pas dans le rayon des possessions scandinaves.

[1]) Lettre du 11 avril 1910.

La légende *Af Sonum Ragnars*, en répétant la même histoire, tient davantage compte des vraisemblances historiques en parlant non de Londres, mais de York (Jôrvik). Ce second texte, Af sonum Ragnars n'est pas indépendant du premier, car il fait mention vers le début de la Ragnars Saga, qu'il a pu d'ailleurs connaître sous quelque forme un peu différente de ce que nous avons. Sur Vîfilsborg il ne renferme absolument rien; le nom n'y est pas prononcé, les faits et gestes attribués aux fils de Ragnarr étant pour le reste assez conformes à ce qu'on lit dans la Saga de leur père.

Reste le texte du *Nornagestr* (Hôte des Nornes). Le Nornagestr est un voyageur qui se présente à la cour du roi de Norvège, Olafr Tryggvason, et qui, lorsqu'on lui demande son âge, l'évalue à 300 ans; ce Gestr est un cadre pour introduire différents récits sur des personnages mythiques ou célèbres, que le Gestr est censé avoir rencontrés depuis qu'il erre sur la terre. — C'est là qu'il est pour la seconde fois question de Vîfilsborg, ici presque sur le même plan où il est question de Sigurdr tuant le dragon sauf que les fils de Ragnarr et Vîfilsborg arrivent cependant vers la fin, comme des choses plus rapprochées dans le passé. Comme vous le verrez, c'est à Vîfilsborg, non à Lûna (du moins autant qu'on voit) que le Nornagestr place l'incident du pèlerin qui détermine la retraite des Normands. »

* * *

Sous la forme où elles nous sont parvenues, les Sagas ne représentent donc pas, même pour l'épopée des héros du Nord, une source bien pure. Un texte plus précis et qui nous fut également signalé par M. de Saussure, permet cependant de fixer quelques dates relatives au récit de la destruction de Vîfilsborg. Déjà dans la première moitié du 12me siècle, l'exploit des fils de Ragnarr tient une grande place dans leur légende. Nous en trouvons la preuve dans l'itinéraire de Nicolas Saemundarson, abbé du monastère islandais de Thingegrar et pèlerin en Terre Sainte, entre 1151 et 1154. L'auteur, homme savant et poète « skalde » décrit avec soin tout ce qu'il voit en chemin et n'oublie pas les lieux qui évoquent dans sa pensée les exploits des héros scandinaves. [1]) Entre Bâle et le Mont Saint-Bernard, il traverse Soleure, Wiflisbourg et Vevey.

---

[1]) Cf. Comte Riant, *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte.* (Paris, 1850), p. 80—82 et Röhricht, *Bibliotheca Geographiae Palaestinae.* (Berlin, 1890, in-8), p. 35.

« Inde tridui iter ad Basileam, *Boslaraborg*. Inde, Rheno relicto, diei iter ad Soludurum, *Solatra*. Inde diei iter ad Vivilsburgum, *Vivilsborgar*, urbem olim magnam, jam vero postquam Lodbrokidae eam everterunt, exiguam. Inde iter diei ad Viviacum, *Fivizuborgar ad* Lacum Martini... » [1])

Au milieu du 12[me] siècle, la vue des ruines d'Avenches fait aussitôt surgir dans l'esprit du pèlerin islandais le souvenir de la destruction de cette cité jadis considérable par les fils de Lodbrok. Est-ce donc à travers le thème poétique de Ragnarr, un épisode des invasions normandes qui trouve un lointain écho dans les Sagas? Nous ne rencontrons pas dans l'histoire de ces invasions une expédition qui remonte dans l'intérieur des terres jusqu'à Avenches; par contre, la prise de Luna peut avec vraisemblance être considérée comme l'aboutissement d'une des plus hardies campagnes des Wikings, sur mer.

Au printemps de 859, une bande de pirates danois quitte la région de la basse Seine et se dirige vers l'Espagne. La tradition donne comme chef à cette expédition Bjoern Jerside (Côtes-de-fer) et son père nourricier Hasting. Bjoern Jerside peut être identifié avec le Berno que les sources franques signalent sur la Seine de 855 à 858; son père Ragnarr Lodbrok serait aussi le Ragnarr qui détruit Paris en 845, et qui meurt la même année selon les annales franques, en 860 après la conquête d'York, selon des annales irlandaises.[2])

Les pillages exercés par les Normands indiquent les étapes de leur itinéraire, en 859—860, l'embouchure du Guadalquivir, Algesiras, puis, au delà du détroit de Gibraltar, la côte marocaine où ils combattent les Maures, la côte espagnole où ils prennent Orituela, Port-Vendres en Roussillon, le monastère d'Arles, enfin le Rhône. Etablis dans leur camp de la Camargue, ils vont de là ravager Arles et Nîmes, remontent le fleuve et pillent Valence en 860; peut-être, par l'Isère, arrivent-ils même jusqu'à Romans. Revenus en Camargue avec leur butin, ils sont défaits par le comte Girard de Roussillon et reprennent la mer en suivant la côte ligure. En Toscane, ils ravagent Pise. Une tradition recueillie par Dudon de Saint-Quentin à la cour des ducs de Normandie, vers 1015, ajoute aux renseignements des chroniqueurs quelques détails dont plusieurs se retrouvent sous une forme légendaire dans les Sagas. De ce nombre est la prise de Luna, ville aujourd'hui disparue à l'embouchure

[1]) Gremaud, *Documents relatifs à l'histoire du Vallais, Mémoires et documents de la Société d'histoire de la Suisse romande*, t. XXIX (1875), p. 87, n° 135.

[2]) Sur la famille de Ragnarr Lodbrok, voir Walther Vogel, *Die Normannen und das fränkische Reich bis zur Gründung der Normandie*. 799—911. (Heidelberg 1906, in-8), p. 409—412.

de la Magrama au sud du golfe de Spezia. Le pirate Hasting s'introduit par une ruse profane dans la ville qu'il prend pour Rome, massacre ses habitants et remet à la voile pour la Bretagne. Le retour des Wikings, en 861, est marqué par une tempête à Gibraltar, par un combat contre les Arabes au golfe de Sidona, enfin par une descente en Biscaye où le seigneur de Pampelune est mis à rançon. La flotte, diminuée de quarante-trois vaisseaux, revient en Bretagne au printemps de 862. [1])

L'accord entre le témoignage des annalistes et celui, admissible dans ses grandes lignes, de Dudon de Saint-Quentin, d'une part, et le récit des Sagas prises dans leur ensemble, d'autre part, ne se fait pas sans certaines difficultés. Dans la Ragnars Saga, les chefs danois arrivent a Luna, après avoir ravagé Vîfilsborg; pour la Saga des fils de Ragnarr, Luna est aussi le point extrême de la course des Wikings dans le sud, mais Vîfilsborg ne figure plus sur leur itinéraire. Au contraire pour le Nornagestr, la campagne qui a pour centre la destruction de Vîfilsborg se passe dans la région proche des Alpes et n'entame pas profondément l'Italie. Enfin, l'itinéraire de Nicolas Saemundarson nous empêche de chercher Vîfilsborg en Italie et de le placer dans les environs de Luna.[2]) Il n'y a pas moyen d'attribuer à la même expédition normande, celle de 859—862, la prise de Luna qui termine un long voyage sur mer et la destruction de Vîfilsborg, localité difficilement accessible aux barques des Wikings. La liaison entre Vîfilsborg et Luna apparaît donc comme une confusion qu'évitent également la Saga des fils de Ragnarr et le Nornagestr issus d'une source plus ancienne et plus pure.

Si nous ne pouvons ainsi remettre à sa place dans l'histoire des expéditions normandes l'épisode de la destruction de Vîfilsborg, nous ne renonçons pourtant pas d'emblée à lui conférer la moindre valeur historique. [3]) C'est en remontant plus haut dans l'histoire des invasions germaniques que nous rencontrerons des faits dont l'enchaînement offre quelque ressemblance avec le récit romancé des Sagas.

Dans les années 259 et 260 une dangereuse invasion d'Alamans ravagea la Gaule et l'Italie. Eutrope dans son *Breviarium* la signale en ces termes « *Germani Ravennam usque venerunt* ». Valérien est fait prisonnier chez les Parthes. Gallien devient Auguste, puis « *Alamanni vastatis Gallis in Italiam irruperunt* ».[4]) La chronique de Jérôme, prenant

[1]) Sur toute cette campagne voir O. Delarc, *Les Normands en Italie.* (Paris, 1883, in-8), p. 1—27, et Vogel, *op. cit.*, p. 171—178 (p. 174, n. 2: bibliographie des sources relatives à la prise de Luna; p. 175—178, traduction du récit de Dudon).

[2]) Comme le proposait E. de Rodt, *op. cit.*, p. 340.

[3]) Cf. E. de Rodt, *op. cit.*, p. 337.

[4]) *Lib.* IX, *cap.* 6, éd. Dubois (Panckouke, Paris, 1844, in-8), p. 174.

comme source le texte d'Eutrope, distingue dès lors deux invasions, l'une de Germains à Ravenne, l'autre d'Alamans en Italie. On peut cependant admettre avec Hollaender que les *Germani* sont identiques aux *Alamanni* et que l'invasion passa de Gaule en Italie et menaça Ravenne.[1]) Sextus Aurelius Victor attribue en effet au règne de Gallien une incursion d'Alamans en Italie et une de Francs en Espagne.[2])

Rome fut-elle, elle-même, inquiétée par ces bandes? Zosime le Panopolitain, rapporte qu'en l'absence de Gallien une grande masse de Scythes pénétra en Italie et menaça Rome. Le sénat réunit une armée improvisée, et l'ennemi intimidé se retira en ravageant tout le pays.[3]) L'habituelle incorrection de cet imitateur de Polybe, de la seconde moitié du 5me siècle, autorise encore Hollaender à identifier ces Scythes avec les Alamans d'Eutrope et d'Aurélius Victor[4]), tandis qu'un passage de la vie d'Aurélien par Vopiscus fait allusion aux troubles du règne de Gallien mais sans nommer les Alamans.[5])

La pointe des Alamans sur Rome est donc possible, mais elle n'est pas certaine. La mention des Scythes peut avoir en effet comme origine la campagne de Gallien contre les Hérules, « *gentem Scythicam et Gothicam* », comme les nomme Zonaras, qui, bien qu'écrivant au 12me siècle, dans un monastère byzantin, a connu des textes anciens, perdus pour nous. Aussi la critique la plus sévère ne nous interdira-t-elle pas, après avoir douté du témoignage de Zosime, d'accepter celui de Zonaras, lorsqu'il attribue à Gallien la gloire d'une victoire remportée à Milan, avec 10,000 hommes sur 30,000 Alamans.[6])

Jusqu'ici les rapports n'apparaissent pas très clairement entre cette campagne des Alamans, très pareille à beaucoup d'autres et celle des fils de Ragnarr.

D'autres détails viennent pourtant compléter ce bref résumé d'une grande guerre; nous laisserons de côté la légende du roi des Alamans, Chrocus, et du meurtre de Saint Privat à Javols dont les éléments mythiques ont été recueillis par Grégoire de Tours[7]); mais nous nous ar-

[1]) *Die Kriege der Alamannen mit den Römern im 3. Jahrhundert n. Chr., Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins,* t. XXII, p. 290.

[2]) *De Caesaribus,* XXXIII, éd. Dubois (Panckouke, Paris, 1846, in-8), p. 258.

[3]) *Historiae,* I, 37, éd. Reitemeier (Leipzig, 1784, in-8), p. 49.

[4]) *Op. cit.,* p. 294.

[5]) *Aureliani Vita,* XVIII, éd. Taillefer (Panckouke, Paris, 1847, in-8), p. 288.

[6]) *Annales,* XII, 24, éd. Pinder (*Corp. Script. Byz.,* Bonn, 1844, in-8), t. II, p. 596.

[7]) *Historia Francorum,* I, 32 et 34, éd. Krusch (*Mon. Germ. Hist. S. S. rer. Mer.,* t. I), p. 149. Cf. Monod, *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes,* t. VII, p. 97 et Meyer von Knonau, *Anz. für schweiz. Geschichte,* t. III (1879), p. 95. Hollaender, *op. cit.,* p. 290 et Cramer, *Die Geschichte der Alamannen als Gaugeschichte* (Breslau, 1899, in-8), p. 13—14, prêtent une existence réelle à Chrocus.

rêterons au texte d'un chroniqueur originaire de la région d'Avenches et qui travaille vers 660;[1]) le pseudo-Frédégaire, paraphrasant un passage de la chronique de Jérôme : «*A 2278 Alamanni vastatis Galliis in Italiam transierunt*» écrit : « *Alamanni vastatum Aventicum praevencione Wibili cuinomento et plurima parte Galliarum in Aetalia transierunt.*»[2])

Le sens de ce latin barbare n'est pas facile à saisir; bien avant l'excellente édition de Krusch diverses interprétations en avaient été proposées. Krusch semble accepter encore celle de Roth qui voulait voir dans *Wibili* le nom du chef des Alamans, destructeur de la grande cité.[3]) M. Jean Stadelmann nous donne une explication plus simple et plus philologique : *cuinomento* se rapporte à *Aventicum* et *Wibili* n'est autre que la plus ancienne mention du nom allemand d'Avenches « Wibilsburg, Wiflisburg. »[4]) Le pseudo-Frédégaire rapporte sur l'origine d'Avenches et la part prise par les Flaviens à sa construction, des indications dont le détail n'est pas toujours juste, mais dont la signification générale est exacte.[5]) Il peut bien avoir recueilli sur l'histoire de la ville la tradition des habitants, ses concitoyens. Pour Ammien Marcellin, qui décrit la Gaule entre 383 et 390, Avenches est une grande ville déserte[6]), ce qui ne veut pas dire que la cité des Helvètes ait été détruite d'un seul coup en 259—260.[7]) Le témoignage du chroniqueur transjuran du 7me siècle lorsqu'il attache à l'invasion des Alamans de 259—260, l'événement considérable de la dévastation, semble donc de tous points admissible.[8]) —

[1]) Nous admettons pour la date et la composition de la chronique du pseudo-Frédégaire les conclusions d'un récent article de M. Ferdinand Lot, *Revue historique*, 37me année (1914), p. 305—337, et nous renonçons à la théorie de la rédaction tripartite introduite dans la critique historique par les travaux de MM. Krusch (*Neues Archiv*, t. VII (1882), p. 247—351 et 421—516), Halpen (*Revue historique*, 27me année (1902), p. 41—56, et Schnürer (*Collectanea Friburgensia*, t. IX (1900).

[2]) *Chronicon q. dic. Fredegarii*, II, 40, éd. Krusch (*Mon. Germ. Hist. S. S. rer. Mer.*, t. II), p. 64; cf. *Neues Archiv*, t. VII (1882), p. 450.

[3]) Cf. Forel, *Anz. für schweiz. Geschichte und Altertumskunde*, t. III (1860), p. 57—60; K. L. Roth, *ibid.*, p. 77; Krusch, *ed. cit.*, p. 64, n. 5.

[4]) *Etudes de toponymie romande, Archives de la Société d'histoire de Fribourg*, t. VII (1903), p. 375.

[5]) Cf. *Neues Archiv*, t. VII (1882), p. 449.

[6]) *Res Gestae*. XV, 11, éd. Eyssenhardt (Berlin, 1871, in-8), p. 60.

[7]) Voir au contraire sur les trouvailles de monnaies postérieures au règne de Gallien et sur les ravages de la Séquanaise aux 3me et 4me siècles, F. L. Haller, *Versuch einer Geschichte der Helvetier unter den Römern*. (Zurich, 1793, in-8), p. 204—260, et Eugène Secrétan, *Aventicum, son passé, ses ruines*. (Lausanne, 1905, in 8.) p. 119. Cf. M. Besson, *Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne, Sion* (Fribourg, 1906, in-8), p. 138, n. 2.

[8]) Cf. Hollaender, *op. cit.*, p. 291; Meyer von Knonau, *op. cit.*, p. 95.

Nous voilà dès lors ramenés à une série de faits qui offrent quelques rapports avec le récit des Sagas. Les Alamans en 259—260 pénètrent dans l'empire par la Séquanaise helvétique; ils prennent par surprise et ravagent la célèbre cité d'Avenches qui dès lors ne se relèvera que partiellement de ses ruines; ils dévastent une partie des Gaules, passent en Italie et arrivent devant Ravenne. Tout le nord de la péninsule souffre de leur présence; Rome, même, s'est peut-être sentie menacée. Gallien met un terme à leurs succès par une grande victoire à Milan.

Les phases de cette incursion aventureuse n'offrent-elles pas une ressemblance au moins curieuse avec les hauts faits prêtés par la légende aux fils de Ragnarr, surtout avec la prise et le pillage de Vîfilsborg? Mais comment ce souvenir, qui appartient très certainement à la tradition alamannique, aurait-il pu passer dans l'épopée norroise et devenir un exploit fameux de ses héros? Je serais heureux si ce petit problème pouvait tenter la sagacité de quelque germaniste ou de quelque historien de l'ancienne littérature scandinave. La ruine d'Avenches a dû avoir une répercussion considérable dans le monde germanique; si elle n'a laissé que peu de traces dans les documents, pourquoi penser qu'elle n'a pas trouvé plus d'écho dans la tradition orale? Comme les légendes et les récits qui ont inspiré les Eddas, par des chemins ignorés et des intermédiaires inconnus, le souvenir de la destruction de la grande ville romaine par les barbares du Nord n'a-t-il point été recueilli par les poètes norvégiens et les conteurs islandais? Tout naturellement il devait prendre place parmi les hauts faits des Wikings, comme l'un des épisodes de leurs courses dans les pays du Sud. Les Islandais en attribuèrent la gloire aux fils de Ragnarr, et, sans égard aux temps et aux lieux, leur poésie réunit dans sa matière épique l'expédition des Alamans et les navigations des pirates danois.

Paul-E. Martin.

Bericht über das Frauenkloster St. Leonhard in St. Gallen von der Frau Mutter Wiborada Fluri.

1524–1538.

Gedruckte Literatur über St. Leonhard.

J. von Arx, Geschichte des Kantons St. Gallen. 3 Bde. 1810–13. Bd. 2, 198 und Zusätze 2, 14 f.

[E. Götzinger,] Die Feldnonnen bei St. Leonhard. Neujahrsblatt. St. Gallen 1868.

A. Näf, Chronik oder Denkwürdigkeiten der Stadt u. Landschaft St. Gallen. 1861. S. 565 f.

A. Nüscheler, Die Gotteshäuser der Schweiz. Heft II. 1867. S. 140 f.

J. v. Watt, Deutsche historische Schriften, hg. von E. Götzinger. 3 Bde. St. Gallen 1875–79.

Nordwestlich vor der Stadt St. Gallen, hart an der Eisenbahn nach Zürich steht heute die 1886–87 erbaute St. Leonhardskirche. An dieser Stelle stiftete im Jahre 1425 Margaretha Rütegger in ihrem Hause mit Garten eine Schwesternklause und 1429 kaufte sie dazu noch das anstossende Haus samt Zubehör.[1]) Um das Jahr 1470 nahmen die Schwestern die dritte Regel des hl. Franziskus an und stellten sich unter die Leitung der Franziskaner v. Konstanz, welche in St. Gallen zwar kein eigenes Kloster besassen, aber als Terminierer wohnte einer von ihnen beständig bei der St. Laurenzenkirche, wohin auch die Schwestern kirchgenössig waren, bis zum Jahre 1516, wo sie eine eigene Kirche mit 3 Altären errichteten, nachdem sie bereits 1511 auch einen eigenen Kirchhof angelegt hatten. Durch jährliche Abgabe von einem Gulden kauften sie sich von ihren Verpflichtungen gegen St. Laurenzen los. Sie lebten von ihrer Hände Arbeit, Spinnen und Weben, von dem was jede eingebracht hatte, etwa 30–40 Gulden und in Ermangelung hinreichenden Stiftungsgutes von milden Gaben, die in den Opferstock fielen. Im ersten Jahrhundert ihres Bestehens hatten 64 Schwestern die Klause bewohnt; 1524 war ihre Zahl 12[2]); ihre Oberin war Wiborada Fluri, die Verfasserin der nachfolgenden Aufzeichnungen.

Die *Handschrift 195* der Vadianischen (Stadt-) Bibliothek in St. Gallen enthält die eigenhändigen Aufzeichnungen der Frau Mutter

---

[1]) *St. Galler Urkundenbuch* 5, 557. Nr. 3493; ferner Dierauer, *St. Gall. Analecta* II—IV 1890–92.

[2]) Nach v. Watt, *Deutsche hist. Schriften* 3, 244. Nach Wiborada Fluri sind es nur 11; siehe unten Nr. 24. Hardegger, *Die Pfarrei St. Gallen* S. 15 spricht von 64; soviele waren bereits gestorben.

Wiborada Fluri vom Jahre 1524, als die Bedrängnis von Seite des Rates begann bis zum 31. Mai 1538, wo die Schrift aufhört mitten in den Vorbereitungen zu einem Vertrage. Es sind 28 Blätter in 4⁰; die Höhe beträgt 22,5, die Breite 17 Centimeter. Das Wasserzeichen ist eine Traube. Sie sind in einen Umschlag geheftet, eine Pergamenturkunde vom 5. Dez. 1506, ein Vermächtnis an den Spital St. Gallen enthaltend. Die schöne deutliche Schrift ist ohne alle Interpunktion; die von mir gesetzten Satzzeichen sind vielleicht nicht immer richtig getroffen. Die Zahlen sind mit römischen Buchstaben geschrieben; bei Jahrzahlen die beiden ersten (15) nach damaligem Gebrauch weggelassen. Jeder neue Abschnitt ist mit It. (= Item) eingeleitet, das im Abdruck weggelassen ist. Die Abkürzungen sind zahlreich, z. B. b. m für Bürgermeister, s für Schwester. Einige Zusätze von derselben Hand sind ein paar mal am untern Rande später hinzugefügt. Die unregelmässige Orthographie ist im Abdruck nach Stieve geregelt. (Hist. Jahrb. 16, 708 ff.). Zur Erleichterung der Übersicht wurden Nummern gesetzt und mit Überschriften versehen.

Auf dem Pergamentumschlag steht die Überschrift:

«Diesen Verlauff Der Schwöstern zu St. Leonhart allhie von der letsten Abbtissin oder Schwöstern-Mutter daselbst eigner Hand beschriben
verehrt in die Bibliothec der Stadt St. Gallen Herr
Unterbürgermeister David Schlumpff
A° 1653 d. 14 Febr.»

Leu (Lex. 16, 366) weiss von David Schlumpf zu berichten, dass er 1638 Zunftmeister, 1641 Unterbürgermeister war.

Die Vadiana besitzt in Nr. 196 eine Abschrift des Originals ebenfalls in 4⁰ im Jahre 1819 hergestellt von Georg Leonhard Hartmann aus St. Gallen (1764—1828), Verfasser einer Geschichte der Stadt St. Gallen (1818). Er schreibt[1]) in der Anmerkung auf Seite 136: «Der guten Mutter mag ein Gefangennehmen freilich äusserst unangenehm gewesen sein, aber der vaterländische Geschichtsforscher kann sie um so minder bedauern, weil ohne dies Ereignis wir nur den Namen der Person nicht wüssten, die durch die Aufzeichnung ihrer Klostergeschichte während der Zeit ihrer Vorsteherschaft über dasselbe gewiss jeden ihrer Leser mit innigem Antheil für sie eingenommen hat. — Was wir in ihrer Schrift nirgends finden, sagt uns bei Anlass ihrer Gefangennehmung das Rathsprotokoll vom 19ten Januar 1538, dass sie *Wiborata Mörli* (gnannt *Fluri*) hieß.» Hartmann hat aber das Ratsbuch nicht genau

---

[1]) Vgl. über ihn das *St. Galler Neujahrsblatt* v. 1879 (Aus alten u. neuen Zeiten) S. 6. — Dierauer, *St. Gallische Analekten* II—IV. 1890/92.

zitiert. Die wichtige Stelle S. 233 lautet: «Schwöster Wybrat Flurin mutter zu S. Lienhart.» Von Mörli ist nirgends die Rede.

Hartmann hat seiner Abschrift Anmerkungen beigegeben, die im Folgenden ebenfalls abgedruckt sind. Den Grund, warum er das Original abgeschrieben habe, meldet Hartmann am Schlusse der Abschrift, S. 37:

«Hie endet sich das Fragment der Geschichte des Klosters St. Leonhard, das von der letzten Mutter desselben über die Begebenheiten ihrer Tage sich bis auf unsere Zeit erhalten hat. Es ist in mehr als einer Rücksicht werth, auf noch spätere Zeiten zu gelangen, daher ich es, nach dem Original unserer Stadtbibliothek, getreulich copirt habe, damit es sich durch einen Doppel gewisser erhalte.»

Die beiden Handschriften sind aufgeführt in Scherers Verzeichnis der Manuskripte und Inkunabeln der Vadianischen Bibliothek. S. 54.

Dr. *Ernst Götzinger,* viel verdient um die Veröffentlichung St. Gallischer Geschichtsquellen, hat auch das «Tagebuch» der Wiborada Fluri bekannt gemacht in dem vom historischen Verein von St. Gallen herausgegebenen Neujahrsblatt von 1868: «Die Feldnonnen bei St. Leonhard. Zur Reformationsgeschichte der Stadt St. Gallen.» 20 Seiten 4⁰. Eine beigegebene Tafel stellt das Nonnenhaus zu St. Leonhard mit dem nahen Kirchlein dar, wie es damals noch bestand. Nach einer orientierenden Einleitung über die Anfänge der Reformation in St. Gallen teilt er das Tagebuch der Hauptsache nach mit, das er mit einer fortwährenden Erklärung begleitet. Obschon sein religiöser und politischer Standpunkt mehr auf der Seite Vadians ist, hat er doch für die Schwestern nur Achtung und Anerkennung. Ähnlich urteilt auch Meyer von Knonau[1]), dass der Leser unwillkürlich den Frauen im Klösterchen seine Sympathien zuwendet, nicht aber den Herren der Stadt.

Die Benennung «Tagebuch» ist übrigens nicht passend, weil sie die Vorstellung erwecken könnte, als ob wir regelmässige Aufzeichnungen vor uns hätten. Das ist nicht der Fall. Es scheint vielmehr, dass nur das aufgezeichnet wurde, was sich auf das Verhältnis zum Rate bezieht. Es ist eine Art Selbstverteidigung, die zur Anklageschrift wird. Daher beginnt sie mit dem 21. Juni, mit dem Eingreifen des Rates. Einiges scheint erst später beigefügt worden zu sein, wie einmal (Nr. 18) gesagt wird: achten wir dozumal nit als vil. Das ereignisreiche Jahr 1529 wird kaum berührt (Nr. 36) und die Jahre 1533/4 sind ganz übergangen. 1536 mitten in einer Verhandlung über eine Urkunde bricht die Schrift unvollendet ab.

---

[1]) *Jahrb. f. Lit. d. Schweizergesch.* 2 (1868) 169.

Eine wichtige Ergänzung zu dem Berichte der Frau Mutter ist uns erhalten in den Ratsprotokollen des grossen und kleinen Rates der Stadt St. Gallen, die heute im Stadtarchiv aufbewahrt werden. Sie sind in Klein-Folio auf Papier geschrieben, meist von der Hand des Stadtschreibers, damals Augustin Fechter, und berichten in chronologischer Folge mit knappen Worten über die Ratsbeschlüsse. Wichtig für uns ist vor allem die Stelle beim 19. Januar 1538 (Seite 233): «Schwöster Wybrat Flurin mutter zu S. Lienhart vnd schwöster Margreth Surin sind in m. h. vangknus (Gefängnis) kon (gekommen) umb das sy Hansen Hofstetter underricht, das er bichten vnd das Sacrament empfahen sölt, vnd vf ain vrfecht ledig gelassen.» Es ist das einzige mal, dass der Name der Frau Mutter Wiborada Fluri genannt ist. Es scheint, dass die Fluri auch Mörlin hiessen[1]) und unter diesem Namen ist sie bekannt geworden durch Hartmann. Doch dürfte Fluri ihr mit mehr Recht zukommen.

Eine andere Ergänzung liefert das Ratsprotokoll vom 18. Juni 1524 (S. 88): «Hand meine Herren verordnet 6 Mann und ihnen befohlen mit den Nonnen zu S. Katharina und S. Lienhart zu reden, dass meine Herren ihnen zu gut ihres Einnehmens und Vermögens Rechnung nehmen und ihnen Vögt geben wollen. Sind verordnet Unterbürgermeister Appenzeller, Stoffel Krenchen, Hans Rainsberg, Andreas Müller, Klaus Cuntz, Hans Kaiser.» Das sind also die 6 Abgeordneten des Rats, mit denen die Frau Mutter ihren Bericht beginnt.

Die Regierung der Stadt St. Gallen lag in den Händen der drei Bürgermeister, von denen der erste Amtsbürgermeister, der zweite Unterbürgermeister, der dritte Reichsvogt genannt wurde. Sie pflegten jährlich auf Stephanstag zu wechseln und bildeten mit 9 Ratsherren und den 12 Zunftmeistern den kleinen Rat, der die gewöhnlichen Geschäfte besorgte. Zu diesen 24 Mitgliedern wurden für wichtigere Angelegenheiten noch 66 weitere berufen und diese 90 nannte man kleine und grosse Räte. Diese versammelten sich gewöhnlich 5 mal im Jahr.

Der Lenker der St. Gallischen Politik war Joachim Vadian, eigentlich von Watt, von der Frau Mutter Doktor Watter genannt[2]). Dieser gelehrte Humanist war erster Bürgermeister in den Jahren 1526, 1529, 1532 u. s. w., im ganzen 9 mal bis zu seinem Tode 1551. Mag ihn auch St. Gallen wegen seiner Verdienste um die Stadt hoch halten, in seinem

---

[1]) Leu, *Helvet. Lexikon* 13, 211.

[2]) «Der bedrängten Frau Mutter ist es wohl nicht zu verargen, dass sie ihre kleine Rache dahin auslässt, den *Doktor von Watt* immerhin nur in der Namens-Verkleinfügung *Watt*er zu nennen» bemerkt Hartmann in der Handschrift 196, S. 3. Doch war «Watter» vielleicht die beim Volke gebräuchlichere Benennung.

Verhalten zu unsern Schwestern steht er keinenfalls gross da. — Die Ratsknechte, die einige male erwähnt werden, würden wir heute Stadtpolizei nennen; sie trugen einen Stab als Abzeichen.

Das Ratsprotokoll gibt uns auch einigen Aufschluss über den «frommen Herrn Peter», genannt Kaiser oder Käser, den Beichtvater unserer Schwestern, welchem sie sehr anhänglich waren. Er war Augustiner und wohnte als Terminirer, das heisst Almosensammler, bei der Pfarrkirche zu St. Lorentzen, wo er Aushilfe in der Seelsorge leistete[1]). Dieser sonderbare, übrigens nicht ungelehrte Mann[2]) sollte bei Einführung der Reformation fortgewiesen werden. 1526, am Montag vor Thomas, des Apostels Tag (17. Dez.) hat man alle Priester beschickt und von ihnen den Bürgereid verlangt[3]). Einige verlangten Bedenkzeit bis nächsten Freitag, unter ihnen Herr Peter Kaiser. Am 17. Juli 1528 berief der Rat sie wieder und befahl ihnen von der Messe abzustehen oder die Stadt zu verlassen, worauf 7 von ihnen ihr Burgrecht aufgaben und sich auf das Gebiet des Klosters zurückzogen, wo der Abt sie gastlich aufnahm. Der erstgenannte von ihnen ist Peter Kaiser[4]), der aber fortfuhr sein Amt bei den Schwestern zu versehen, bis am 19. Febr. 1528 der Rat ihm verbot, das Haus der Schwestern zu betreten bei einer Busse von 10 Pfund. Auf das Disputiren mit dem Prädikanten Jakob Riner wollte er sich nicht einlassen, wogegen der Abt ihn zum Prediger in der Klosterkirche bestellte. Er schrieb gegen Luther über die Heiligenverehrung und griff auch Zwingli an, der eine Gegenschrift verfasste, einen Dialog mit dem Titel *Pestis*. Keine der beiden Schriften wurde gedruckt[5]). Unversehens, wie Vadian[6]) berichtet, fiel Herr Peter dem Evangelium zu, predigte gegen Papsttum, Klöster und Cölibat und das Ende der Komödie war auch hier die Heirat mit seiner Köchin. Am 8. November 1529 erschien er vor dem Rate, bekannte, dass er irre gegangen sei und erbot sich in Zukunft nach dem Willen der Obrigkeit zu leben. Es ward ihm gestattet. Er starb 1539. «Da weer noch vil zu schriben» meint Frau Mutter Wiborada.

Von dem fernern Schicksal der Schwestern erfahren wir wenig mehr. Die Chronik erzählt, dass im Jahre 1538, als die Gebeine des h. Otmar von Einsiedeln zurückgebracht wurden, Feldnonnen vor Freude dabei geweint haben[7]). Was aber zuletzt aus ihnen geworden ist, wohin die

[1]) Wegelin, *Die Pfarrkirche S. Lorentzen.* S. Gallen 1832 S. 63 ff. Darnach wäre sein Familienname Wiedenmann.

[2]) Vadian, *Deutsche Schriften.* 2, 406.

[3]) Ratsprotokoll S. 127.

[4]) Ratsprot. 1528 S. 7. — Die Chronik des Herm. Miles. *St. Gall. Mittlgn.* 28, 332.

[5]) *Zwinglis Werke* v. Egli u. Finsler, 7, 227/8.

[6]) *Deutsche historische Schriften* 2, 406.

[7]) Kessler, *Sabbata* 473, 40.

Frau Mutter und ihre Schwestern hingekommen, wissen wir nicht; ihr Grab ist unbekannt. Erst in den Jahren 1560–69 verglichen sich Abt und Stadt über die Auflösung des Klösterleins. Das Gebäude fiel an die Stadt und 1579 richtete Leonhard Straub sich mit seiner Buchdruckerei darin ein[1]). Später wurde daraus eine Strafanstalt, bis sie im Jahre 1886 der jetzigen St. Leonhardskirche weichen musste.

Eine wertvolle Erinnerung an das Klösterlein St. Leonhard bilden 3 Handschriften der Stadtbibliothek St. Gallen, die einst den Schwestern gehörten, laut altem Eigentumsvermerk. Sie tragen die Nummern 359, 360 und 380 und werden im gedruckten Verzeichnis (v. Gust. Scherer, St. Gallen 1864) wie folgt beschrieben:

Nr. 359. Pap. 1476. 200 u. 205 gez. Bll. 4⁰.

Deutsches Lectionarium für alle Feste des Jahrs mit Predigten etc. Am Ende: Deo gracias 1476.

«Diss Buch ist der Swestern zu S. Linhart vor der Stat S. Gallen.» Seit 1580 dem Brgrmstr. Hs. Wetter v. St. Gallen gehörig.

Nr. 360. Pap. XV Jh. 149 Bll. 4⁰.

a) Bl. 1–106: Die Vorrede zu **s. Franscisci Leben.** Die gnade gotes ist erschinen bi disen jungsten ziten etc. – Bl. 107–134: Hie vachet an das Leben d. h. v. **s. Benedictus.**

– c) Bl. 136–142: Namensverzeichnis aller verstorbenen Schwestern des Klosters St. Leonhard v. J. 1458–1507 und der Wohltäter desselben bis 1502. – d) Der Rest des Bandes sind Gebete.

«Diss Buch ist der swestern zu sant Lienhart vor der stat Sant Gallen». (Auf der Stadtbibliothek seit 1647.)

Nr. 380. Pap. 1496. 100 Bll. 8⁰.

Deutsches **Gebetbuch.** Anf. Die ant(iphon) von Sant ffrancissen. – Den Schwestern zu St. Leonhard gehörig und von Mehrern geschrieben.

Daran reihen sich 4 Handschriften ebenfalls frommen Inhalts, die der St. Gallischen Stiftsbibliothek angehören, früher ebenfalls Eigentum von St. Leonhard.

Nr. 983: Otto von Passau, die 24 Alten, geschrieben 1464 von Schwester Endlin.

Nr. 1001, Vom Fronleichnam.

Nr. 1003, Schürnbrand, geschrieben 1494.

Nr. 1067, Taulers Predigten, Handschrift des 15. Jahrhunderts.

Zum Schlusse spreche ich meinen verbindlichen Dank aus dem Herrn Bibliothekar Dierauer und Herrn Stadtarchivar Schiess, welche die vorliegende Veröffentlichung möglich gemacht und freundlich gefördert haben.

---

[1]) T. Schiess im *Schweiz. Künstlerlex.* 3, 267.

J H S. Maria.

[1. Das Jahr 1524].

[S. 1.] Dis ist beschechen im [15]24 jar, am mentag vor S. Johannestag, des töfers tag [21. Juni].

[2.] Der klin und der groß rat hat 6 man zu uns geschickt und hand an uns begert, daß wir uns an si ergeben und hand gesprochen: Mutter und schwöstren, wir sind zu uch komen und wend uwer truwen heren sin; und won jetz die lof so sorglich sind, so wend wir darvor sin und wer sach, das uch etwan wolt angrifen und uch das uwer nemen, so wissen wir uch zů beschirmen. Darum ist miner heren mainung, daß man uch ain oder zwen vögt gebe und die sond anschriben, was ir hand; darum was uch begegnet, das wir es wissent; und hand vil gaistung [Gäste] von priester und andren; das wil man nit gern han; und verbruchent mit den gästen und müßent ir den mangel darnach han und ersparen an den jungen. Und sind sust andre vil wort geret, die gar nit war sind. Do wolten si, wir solten in[en] ain antwurt geben, ee si us dem hus giengent. Also fraget die můtter die Schwöstern; do wolten si ain uffschlag[1]) haben. Die lüt oder heren wolten es schlecht nit thůn. Do sprachent wir: Es ist nit um uns armen wib; wir wend uns bedencken und vil kum [kaum] uberkument[2]) wir si, daß si uns ain verdencken ließent bi mornent um die 7 stund. Do sprachent wir zů den 2 underbürgermaistern[3]) wir wolten rat sůchen an den unsren hie und anderschwa. Die sach wer schwerer den man mante [meinte]. Do nament si es nit vast wohl an. Doch wolten sie es dem rat furlegen. Und am samstag darnach ging die můtter und schwester Elßbet[4]) zů dem burgermaister[5]) und saiten im och und fragent in rats. Do [S. 2.] was er vast ernsthaft und zoch [hielt] uns die ußgeloffen münch fur. Do wir sprachent, wir gebent inen nüntz, do sprach er: man wast [weiß] wol was ir inen gebent. Under anderen vil worten zů beiden siten sprach er: man wirt die von S. Kattrinen[6]) beschicken fur rat. So wirt man uch vilicht och beschicken also.

[3] Nun hat es sich begeben an dem suntag nach dem 12 tag das bi nacht me denn 20 man fur die porten sind komen. Dise 20 man sind Struberzeller gesin. Hand ungestümenklich gelütt und gesprochen, man sol si inlon und inen zů trinken geben mit vil bitten und darnach mit tröwenden worten. Do wir inen güttige und och bitten wort gaben,

---

[1]) Bedenkzeit. Hartmann.

[2]) bewogen.

[3]) Othmar Appenzeller und Hans Meyer. Hartmann.

[4]) Elsbeth Wettach, Htm.

[5]) Jakob Kummer, Htm.

[6]) dennoch.

do ſprachent ſi, wolten wir es nit mit lieb thůn, ſo müſten wir es denecht[1]) thůn, und fiengent an und ſtießent hert an die tur. Do butten wir inen recht fur mine heren[2]) von S. Gallen. Do zuchent [zogen] ſi ab. Do giengen wir zů dem burgermaiſter Criſten Studer und fragten in, wie wir der ſach ſolten thůn. Do ſprach er, er wolts dem rat furlegen. Do giengent wir an der mitwochen [S. 3] wider zů im. Do ſprach er, mine heren wolten am fritag rat haben, das ſi uns helfen wolten. Und do gebutten ſi Hanßen Berly und Clausen Schoppen und Hanß Bruſtbeltz, dass ſi ain uffechen hetten, wenn man me kem, das ſi ſi abretten, und wenn wir ſi gern wolten, so ſolten si bi uns uber nacht ſin. Alſo warent si wol 3 necht bi uns. So ungeſtüm was das bůbenvolk mit trowen, mit laidwerken und verſpotten und ſingen, wie verlaßen lüt thůnd, und vil hand ſi uns in der nacht gelüt, des wir nit geachtet hand.

[1525. Dr. Von Watt.]

[4] Darnach an unſer frowentag zů liechtmeß (2 Febr.), do kam Dokter Watter und Andres Müller underburgermaiſter der zit und ſprachent, mine heren hetten si zů uns geſchickt, das ſi ſorg zů uns hetten und fordren die gantze gemaind alſo komen. Wie all do, tet der Dokter ain lange red mit vil [S. 4] hellen worten. Noch vil red do ſprach er, mine heren wend wißen, was ir habent an zitlichen güttern, ligent und farend, und ſprach: Sůchent die alten gulde all furen [hervor] mit andren worten me. Zů dem andren ſo ſond ir 2 vögt erwelen, zwen man, die ir allerliebſt wend haben und uch haimlich [vertraut] ſind, denen ir vertruwen mügen, die ſond uch raten und rechnung von uch nemen. Alſo gaben wir uber diß antwurt, wir hetten nit ſo vil, das wir vögten daruber törfftin [bedürften]. Unser hus wer ans hundert jar gestanden[3]) und hetten nie kein vogt gehept. Zů dem 3 sprach er, ſi wolten ſich der gaiſtlichait [das Geiſtliche] nit annemen und uns laßen beliben bi unßerm alten herkomen, bi unser profes und andren dingen, die wir bißher hetten gehalten, mit vil worten me, die wir und si retten.

[5.] Darnach an dem mentag vor Sant Valentines tag [13. Febr.] da kam Clauß Cůntz und juncker Caſper Zollikofer[4]) zů uns und hatten si och mine heren zů uns [S. 5.] geſchickt und ſprachent, wir ſolten

---

[1]) Die Nonnen aus dem Katharinenkloster in St. Gallen.

[2]) Recht bieten, eine Klage anhängig machen. «Meine Herren» ist der Rat von St. Gallen.

[3]) Es ward i. J. 1425 von den Eltern der Margareta Rüteckerin als Clause gestiftet. Htm.

[4]) Collykoffer *Handschr.*

6 man erwelen, wen wir allerliebſt wolten, ſo wolten si uß den 6 uns zwen geben, die ſi wolten, und wolten uns nit die wal lon. Alſo baten wir hertzlich vaſt, das si uns ließent, wie von alter her ie. Do wir lang und güttigklichen baten, do ſprachent si, wen wir fur mine heren kement und alſo bätint, ſo mantent [meinten] si, man ließ uns alſo ſitzen; be⸗gegnete uns aber etwas, man wurd durch die vinger lůgen. Alſo ſaiten wir inen vil.

[Vor Rat.]

[6.] Darnach am ſamſtag nach Sant Valentines tag [18. Febr.] do ſchick man unß ain ratsknecht, der bot uns uf an mentag fur rat und ſolten unſer husbrief und gestiftbrief mit uns bringen. Alſo giengent unser zwo Schwöſtern. Do fraget uns der burgermaiſter,[1]) wo wir die brief heten. Do saiten wir, wir habent nit verſtanden, ob wir zinsbrief oder was brief wir nemen ſolten. Wir wolten hören, was ſi unſer wolten. Do ſprach er: es iſt miner heren mainung, das ir 6 man erwelen. So wend wir uch zwen [S. 6] us den 6 geben, welle wir wend, die uwer pfleger ſigent. Do ließen wir durch unsern furſprechen reden, uns wer nit darvon enpfolen; wir hetten nit ſo viel zů ſchaffen; ſo wer eins genůg. So wer der ſtat recht, dass ains ain ſelber walte. Wolt ers nit thůn, ſo ſolt man im es büten. Doch wer uns jetz nůntz darvon en⸗pfolen. Wir wolten es fur unser mitſwöſtren bringen. Alſo hieß man uns uf die nächſten mitwochen wider komen und die brief und von den 6 manen uf ain briefli zaichnet. So wolten ſi biß zů rat werden, wen ſie uns geben wolten. Aber wir thaten es nit, wann die gantz gemand[2]) wolt uf der ſtat recht beliben und wolten ſelb zwen erwelen.

[7.] Do koment wir an der mitwochen vor der heren faßnacht unſer 4 fur rat. Do hieß man uns komen in die ſtuben und fraget uns der burgermaiſter, wo wir die brief hetten. Do gabent wir im 3 lechenbrief [S. 7.] und den husbrief und das Iſtrenment, wie wir von den vätern ſind enpfangen.[3]) Nun las man die brief vor dem klainen rat und do hieß man uns ustretten und unsern furſprechen mit uns. Alſo tet unser furſprech hüpſchlich dar, von der vätter wegen und von der vögten, wie man uns nit zů naweß [Neues?]. ſol erſůchen, wir werint och arme wibli. Do erſchrackent wir und wurdent erſt gehertz und wolten gar nit vögten, die ſi uns erwalten, ſunder wir wolten bi der ſtat recht und bruch beliben, das iſt das ains [Eines, man] ain vogt ſelber erwelt, wen es gern wil, und wil er es nit gern thůn, ſo ſol im es der burgermaiſter gebütten, daß er es můß thůn. Do wolt der

[1]) Chriſtian Studer.

[2]) Das ganze Convent. Htm.

[3]) Die Aufnahmsurkunde in den Verband der Franciskaner.

burgermaiſter ſchlecht [einfach], wir ſolten 6 man furſchlachen, ſo wolten ſi uns 2 darvon geben, welle ſi wolten. Nun wolten wir die wal gar nit us den henden geben, won wir forchten den nachklank, darvon vil zu ſchriben wer. Da wir och ain tail von dem gemainen [S. 8.] volck gehört haten, denn es wer ain zerſtörung unsers hus geſin. Nun wolt der furſprech wißen, welle 2 man wir wolten. Do ſaiten wir den bürger-maiſter Caſper Fůnbüller und den zunftmaiſter Clauſen Cůntzen. Do wolt der burgermaiſter nůnt von inen hören ſagen; man hat vaſt gern gehept, dass wir den dokter Watter hetten genumen und noch ain[en], den ſi gern hetten gehept. Den hat man ſi uns gnůg gelon, aber die 2 umb kain ſach. Do wolten wir ſtet uf inen beliben. Do ſprach der burgermaiſter: ir ſind ie lenger ie herter. Wir hand uch haißen uwer husbrief und ſtiftbrief bring[en], ſo hand ir lechenbrief und naiwes brief bracht, da nůntz an lit, dann ain punkt oder 2; ſuſt geb ich uch nit ain haller umb unſere brief. Wir wend uch ain brief leſen; da loßen eben uf; und was die verſchribung, die wir der ſtat geben hand von des hindren buwes wegen. Do ſprach der burgermaiſter: Gund haim, ir ſument uns nun. Wir hand 6 mal rat von uwerer wegen gehept; wir hand anders zů ſchaffen, denn non mit [S. 9.] uch umb zů gon. Ir furchten, wo ain wort wirt geret, ſo furchten ir der himel wol uf uch fallen. Gond haim bis wir wider nach uch ſchicken; ſo koment oder nit, thůnt weders ir wellent. Do rett ain ratsher, den wir erbarmeten, ſi werden ſich noch bedenken von der 6 manen wegen. Do ſprach der underburgermaiſter Peter Müller[1]): Usse, Usse, mit enen. Do ſprach aine, do wir us der ſtuben giengent: Wir bitten uch, ir wellen unser truwen ſchirmheren ſin wie bisher. Do rett der Watter: Ir wend doch nit gehorſam ſin. Alſo giengent wir us der ratſtuben, als die armen kind. Doch was es uns ring [leicht] do wir non nit vögt můſten han.

[Drohungen und Anſchläge.]

[7.] Alſo kam das geſchrai under das volk, wir wolten uns nit undergeben minen heren und ward der trow und anſchlag vil. Ains wolt uns verbrennen, ains wolt uns ußtrinken und eßen was wir hetten und uns zerſtören. So mengen ublen rat hat das bůbenvolk uber uns gehept. Alſo koment an der heren faßnacht ain ſchar us der ſtat, nit lützel, und wolten bi uns trinken und eßen. Alſo tribent wir ſi ab, daß ſi nie in das hus kommen und uns kain ſchaden taten. [S. 10.] Und aber an dem tag kam ain andre ſchar, unser nachburen, Lienhart Kupferſchmid und ander, die wir och bekanten und wolten och uber-hopt in das hus. Do ſprachent wir, ſi ſolten uns unrecht nůntz thůn

[1]) Er hieß Andreas Müller, nicht Peter. Htm.

und tribent vil wort, trowwort und bitwort und ſprachent, unser buch wer unser got und wir wolten das klar gots wort nit hören und werint glißnern [1]) und ſuſt vil, und trowten ſi hettents angefangen, ſi woltents hinecht gar usmachen. Alſo ward uns in der nacht das groß fenſter zerworfen und der lad[en] an der winden zerhouen, und wurfent ſo vaſt mit großen ſteinen in die mur, dass wir mainten, die mur wer vol löcher. Wir růften und trowten inen, doch ließent ſi kum darvon. Do ſchnitten ſi uns vil das ſail an der porten ab und lutten vil in der nacht.

[8.] Und an der alten faßnacht, do ward uns ain fenſter uf der kilchen zerworfen, und am 3 ſuntag in der faſt[en] [2]) zů nacht war uns ain lad[en] vor dem kilchenfenſter zerworfen, hat wol aber 2 fenſter koſtet. Und hant dem ſchloßer uf hüt 9 guldi müßen gen und dem tiſchmacher 4 dick plapper, dass si uns als in den koſtung hand bracht.

[Der Überfall.]

[9.] Nun iſt uns witer kumer und trüpnuß zůgeſtanden an dem heiligen balmßtag im [15] 25 jar [3]) umb 3 im tag iſt ain große meng uss der ſtat komen main und iſt Criſten Appenzeller, der ſchůchmacher-Zunftmaiſter ir anwiſer und hoptman geſin. Und koment an die port und luttent frefenlich an; und do kam die portnerin und die eltren all. Do ſprach der vorbenempt Appenzeller, der was ir reder, ſi wolten win und ſolten in gen; si wolten in wol bezalen. Do ſprachent si, wolten wir ſi nit inlon, ſo ſolten wir in ußengeben. Wir ſprachent, ſi werin nach bi der ſtat und tät kein not. Do ſprachen si, si wolten in das hus und die vätter ſůchen. Do ſprachen wir, ſi ſind nit da. Si triben vil unwarheit. Was wir ſaiten, es můß ir red war si und glopten uns nůntz. Doch giengent ſi enweg ungeſchiklich und trowten vaſt und ſprachent, ſi wolten witer rat han und giengen enweg. Do hatten ſi ain rat bi dem brunnen — [S. 12] trog vor der mur. Und do gieng ain tail in die ſtat, und kam der Appenzeller wider und 3 mit im und wolt ſchlecht wißen, wen wir zů obren wolten han. Do ſprachent wir, wer in zů uns geſchickt het, der burgermaiſter oder die rät. Do ſprach er: Ich bin ußen geſchickt, aber nit von dem burgermaiſter. Do ſprachen [wir] wir wend niemant zů ſchirmheren han, denn mine heren; si ſind alweg unser trůw ſchirmheren geſin. Darfur hand wir ſi aber und gereut ſuſt niemants, denn iren, und ſůchent ſuſt niena hilf und rat, den bi minen heren von Sant gallen. Do ſprach er, ir went doch nit, das ſi uwer obren ſigent und gond gen hof [4]) und fragent rats und hand hinder den biſchof von

[1]) Gleißnerinnen.

[2]) 19. März.

[3]) 9. April.

[4]) Zum Abte von St. Gallen. Htm.

Coſtentz geflocht, und ich will ain wißen han, wen ir fur obren wellen han. Das ſprach er zů 4 oder fünf mal uf ainandren und wolt kain benügen han, wie wir ſprachent, wir wolten ſuſt niemant han, den mine heren. Er ſtieß gar vil böser wort uß, aber wir gaben im gůtte wort, wie die [S. 14] on troſt und hilf von allen menſchen thůnd. Do ſprachen wir, ſtellent uns die under ogen, die uns ſollichs zichent, er ret nit die warheit. Do ſprach er: Es redent uwere nachpuren und das hat der Erber Ůlrich geton. Der ſprach zů inen: Die vätter ſind dise wochen bi inen geſin. Do wir es lang mit im getriben und er mit uns, es mocht got erbarmet han, do giengent si aber ainmal enweg und trowten erſt vaſt.

[10.] Do was es nach der vigily, do aßent wir zů nacht, und do wir halb geaßent, got waiſt mit was fröden, do kam unser junckfrou und lůtt raß an und ſprach: hand uch darnach, es kompt ain große menge man und wend uch uberfallen. Jetlich ergraiff etwas, das si ab dem weg thet, eine bůchs, aine ſtintzle und aine luff in die kilchen fur das hailig ſacrament und růften den an, der uns nie verlaßen hat. Der hat uns aber gehulfen, als ain [S. 14] truwer vatter, der uns unser ere behůt hat.

[11.] Nun do ſi aber koment, do wůtten ſi von zorn und wolten mit gewalt in das hus und die vätter ſůchen. Do ſprachen wir, gond zů dem burgermaiſter und haißent in 3 oder 4 man usſchicken, ſo wend wir inen alle ſchloß ufthůn und ſi gern laßen ſůchen, wo ſi wend. Wir torften all aid ſchweren, das ſi ſider Sant Jacobustag nie hie ſind geſin. Do ſprachent ſi, wenn wir in die ſtat gond, ſo konent ir ſi uslon. Und do ſprachen wir, ſind all da und hand hůt und ſchicken non ain in die ſtat zů dem burgermaiſter. Es half alles nüntz. Er trib vil böſer wort; und wolten wir inen nit ufthůn, ſo wolten ſie ſelb uffſtoßen. Do bot man inen recht und si ſolten unrecht nůntz zerſtoßen. Do ſprachen ſi freffenlich: Wir ſchißent in burgermaiſter und in den rat und in das recht. Do ſprachen wir: wend ir umb miner heren recht nůntz geben, ſo bütten wir uch recht fur die gemainen ai[d]gnoss. Do ſprachen ſi, wie si zů disem recht haten geſprochen [S. 15] und fallent uber die mur in und do zerſtieß der Otmar Lütte das hoftor zů dem erſten. Da kam[en] wol 200 man in garten und do zerſtießend ſi die hustur an mitten an=zwei. Wie man inen recht geboten hat, do fielent si ſo wütend in das hus, als ob ain blůtstropf der erbermd nit in enen wer. Si [miss-]hand=leten uns und wolten uber alle ſchloß. Do was kain winkel ſo hoch, noch ſo tief im hus, ſi wolten darin, und wen man nit behend uffſchloß, ſo zerſtießend ſi die ſchloß und taten all trog und trucken uf und wurfent uns die better uf und hatten große liechter in den henden und was dennoch noch tag. Do lut aine ſturm, do wol 300 man da waren und

me denn 60 wiber. Do wolten ſi zů eßen und zů trinken han. Do kündent wir nit gnůg us dem ker [Keller] tragen mit gelten und aimer. Si fielent ſelb in ker und wolten die großen kertür zerſtoßen und den win uslon. Do ſprachen wir: Wir wend uch gnůg gen, non ſchůten in nit us. Alſo weret es wol 2 ſtund, dass ſi im hus wůtten, wie die trunken man, als ſi warent. [S. 16.] Und wir hatten noch kain hilf von niemant, und was unser lützel. Si trunken uns wol 3 ſom win us, non des beſten, den wir hatten, und trůgent uns des finen garns 40 garn und ſuſt och garn und zinnſchußlen und ſtintzly, löffel und meßer, und tiſchtůcher und zwechly, und on das ſi uns [ge]geßen hand, und holtze ſchußlen und teller und ain kupfren becher und höltze becher und gläser. Das hand ſi alls enweg trait und fenſter in 3 ſtuben zerſtoßen. Der unfur[1]) was vil. Und do hatten ſi ain gemaind im garten und wolten die gantze nacht im hus geſin und wolten blůndret han. Do ſchickten wir zů dem burgermaiſter umb hilf, was nach dem Ave Maria. Do hieß der burgermaiſter bald ain rat ſamlen. Do ſchickt man den underburgermaiſter und den Dokter Watter. Und do si koment, do hatten ſi ain gemaind. Do hieß man ſi us dem hus in garten gon. Doch wolten ſi nit us dem hus und do der [S. 17] merer tail in garten kam, do ſprach der Dokter: Lieben fründ, gond jetz haim; da bit ich uch umb, und mine heren hand uch enbotten ir ſollent in die ſtat gon. Do gieng der Dokter in das hus und traib ſi us dem hus. Do giengen ſi enweg und luffent ain tail in die ſtat und laiten ſich anderſt an und wolten die nacht im hus mit gewalt beliben ſin. Und do warent etlich, die ſaiten es dem burgermaiſter. Do ſchickt er wieder herus und hieß jederman in die ſtat gan. Do belibent 6 man bi uns und 2 frouen. Do koment die nachburen, insunder Lienhart Kupferſchmid und ander me und betrůbten uns noch witer und wolten uns aber die turen zerſtoßen und triben ſo vil filly zelger[2]) wort, das wir inen ain kübel mit win můſten herusgeben und brot. Und glich uber ain wil kam aber ain bůbenvolk und kam ain ſturm uber den anderen, das man mit gewalt inbrechen wolt. Das traib man bis es 2 ſchlug in der nacht. Got waiſt wie wir armen frowli [S. 18] ain nacht hatten. Das waiſt der ewig got; dem ſig es ain ewig lob.

[Wieder vor Rat.]

[12.] Do ain gůten tag ward, do giengent unser 2 zu dem burgermaiſter und ſaiten im unser trüptniß. Er hort es mit großem mitliden und troſt uns vaſt und was gar tugenlich und früntlich mit uns und

[1]) Unfug. Htm.

[2])

erbott ſich hertzlich gegen uns, und was er uns kund gethon[1]), frü und ſpat, ſolten wir in nit ſparen; er wolt uns gern raten und helfen. Do můſten wir am zinſtag fur rat. Do ſait unser furſprech ain wenig, wie es uns gangen was, doch nit den dritten tail; denn hetten wir es vor rat darthůn, wie es gangen was, ſo wer es ain wild ding worden. Do koment etlich unser gůten fründ und baten uns durch got und durch frids willen, dass wir beſchaiden in der klag werint und minen heren den ſchaden ſchankten, oder es wurd ain wild ding; man ſorgete größlichs ains uflofs. Do folgeten wir und ergabent es minen heren. Das nament ſi vaſt [S. 19.] wol von uns an. Do klagt der Criſten Appenzeller wider uns, er het es von miner heren wegen gethon, darumb dass uns die münch das unser nit enweg trügent; ſi ſäßint bi uns und hetten nůwer fasnacht. Denn wenn die vätter bi uns werint, alſo gebint ſi uns güte wort und ſchwatzint uns das unser ab; er maint er wolt minen heren wol gedienet haben. Do fůr in der burgermaiſter hertenklichen an und ſprach: man hat dir es nit enpfolen; du ſolteſt minder thůn han, denn ander lüt, mit andren vil ſcharpfen herten worten, die man im gab, aber man was vaſt tugendlich gegen uns. Do hieß man bed tail usgon. Do ward gar ain heftig ding im rat, und warent [wir] vaſt lang vor der tur. Do hieß man uns inekommen. Do ſprach der burgermaiſter: Lieben ſwöſtren, ir hand ſturm gelüt; das ſolten ir nit thon han; es ſtat ain große bůß daruf. Got hat es mit uch gehept; wer der ſturm usgangen, ſo wer es uch ubel [S. 20] gangen, aber ir hand es us aim ſchrecken gethon. Mine heren wend es uch nachlon. Thůnd es nit me. Do ſait man unserm widerſächer, der die ſach uf hat trait, vil herter wort, und was dozůmal zunftmaiſter und hieß man in us dem rat gon, und ward gantz von dem rat gesetzt.[2])

[13.] Do ſprach aber der burgermaiſter: Lieben ſwöſtren, es iſt miner heren mainung, das ir ietz ain antwurt geben, ja oder nain, das ir 2 vögt wellent nemen, die uch mine heren geben; oder wend ir es nit thůn, ſo ſond ir miner heren gericht hald rumen; ſi wend kaines ſolchen uflofs mer warten. Do ſolten wir glich geſprochen han, ja wir wend es gern thůn. Do batten wir widerumb den furſprechen und giengent fur die tur. So ſaiten wir dem furſprechen, wir wolten 2 vögt, die ſi uns gebent, doch betten wir ſi, das ſi uns ließent beliben bi unserm alten gaiſtlichen leben und harkomen. Do ſprach der burgermaiſter: Ie frumer ir ſind, ie lieber [S. 21] uns iſt. Do ſprach Michel

---

[1]) Was er uns tun könnte.

[2]) Im Ratsprotokoll, Dinstag nach Palmarum 1525 (S. 106b) (11. April) wird erkennt, daß der Zunftmeiſter Chriſtian Appenzeller des Rates «rüwig ſig» d. h. abgeſetzt ſei. Seine Mithelfer gingen ſtraflos aus.

Amen,[1]) ſi begerent, das man ſi laß bliben bi ir regel. Do ſprach der underburgermaiſter[2]): Si wend vätter han, und ander me im rat mit im; alſo ſtůnd der rat uf ſchnel. Do was es in der 12 ſtund.

[14.] Do kam zů abent ain zunftmaiſter an die porte, ungeſchickter ſach, und ſprach, wir hetten uns minen heren noch nit undergeben und ſait vil. Do wurdent wir aber angſtig. Do mainten unser etlich, man ſolt zů dem burgermaiſter gon und im es ſagen, das man uns nit noch einmal uberluf. Doch wurden wir zů rat und ſchwigten ſtil und gien=gent niena hin. Doch kam ſo meng botſchaft zů uns, wie man uns trowte, man wol erſt recht an uns. Und in oſterfirtagen[3]) do wurfent die bůben ſo viel und vaſt zů uns mit ſtainen in tächer und in garten. Do ſchribent wir dem burgermaiſter ain brief und nampten im 3 bůben. Do bot man den 3 bůben fur rat. Do sprach man zů iren vatter und můtter, ſi ſolten uns darvor ſin und beſchäch es me, ſo wurd[en] [S. 22] ſi es an ſi ſůchen. Und do ward es gar ſtil mit werfen und thet uns niemant kain laid me. Und do man dem burgermaiſter das briefli bracht von unsren wegen, wie uns die 3 bůben theten, entbot uns der burgermaiſter aber vil gůts; er wolt uns vatter ſin, bis wir vögt uberkement; wir ſolten nun frolich ſin; alſo wurdent wir aber getröſt.

[15.] Och an dem zinſtag in der großen wochen[4]) beſchickt man all zünften, was uber 14 jar [alt] was und bot man 24 ℔ ₰, wer dem cloſter oder den ſwöſtren hüsern oder prieſter laid thet, oder es mocht ainer alſo handlen, man wolt zů ſinem lib und leben grifen.

[Die 2 Vögte. 1525/6.]

[16.] Nun hat es ſich begeben an dem 11 tag im maigen im [15] 25 jar, do hat man uns 2 vögt geben, den erſamen heren zunft=[S.23] maiſter Hanſen Rainſperg[5]) und den erſamen Ambroſy Schlumpfen[6]).

---

[1]) Eilfer der Webern. Htm.

[2]) Andreas Müller. Htm.

[3]) 16. April.

[4]) 18. April, Oſterdinſtag.

[5]) Hans Rainsberg bekleidete im Jahre 1531 das Amt eines Unterbürgermeisters und rückte im Mai dieses Jahres durch den Tod des regierenden Bürgermeisters Christian Studer an dessen Stelle. Von da bis zum Jahre 1548 blieb er im Amte. Er gehörte einem angesehenen und wohlhabenden st. gallischen Geschlechte an. H. Wartmann, in Beiträge zur St. Gallischen Geschichte. 1904. S. 50.

[6]) Ambros Schlumpf stand neben Vadian und Rainsberg an der Spitze des St. Gallischen Gemeinwesens und wurde öfter auf Gesandtschaften geschickt. 1533 ward er, erst 35jährig, Bürgermeister, «ain junger verstendiger frommer man» nennt ihn Kessler. Er ward 1536 und 1539 wieder gewählt. Das Ratsprotokoll bemerkt Dinstag 9. Mai 1525: zu Pfleger zu S. Lienhart sind erwählt Hans Rainsperg, Brosi Slumpf.

Do kam der ratsknecht am fritag und verkunt es uns. Also giengent wir am ſamſtag zů inen und baten ſi, das ſi ſich mit uns litten und mit uns täten, als wir inen truweten, denn wir hetten ain ſunders vertruwen zů inen; alſo hand si ſich vatterlich und trulich erboten.

[17.] Darnach im [15]26 jar, 14 tag nach Sant Bartholomaeustag[1]) koment unser zwen vögt aber zů uns und ſprachent, wir soltens im beſten ufnemen, es wer inen vor langeſt enpfolen, mit uns zů reden. So hett es ſich verzogen unmůß halb; doch müſten ſi es thůn, ſi dörften nit länger verzichen, ſi müſtent min heren antwurt geben. Und was das erſt anbringen, dass wir niemant ſolten ufnemen zů ainer ſwöſter on miner heren wißen und willen und urlob. Das ander, ſo ſolten wir inen anzůſchriben geben die anſtöß unser zinsbriefen und unser güter.

[18.] Do gabent wir antwurt uber das erſt: es wer ain ſchwere ſach; wir wolten ain verdenken daruber begeren. [S. 24.] Das ander mit den anſtößen zů ſchriben achten wir dazůmal nit als vil, so si doch die zinsbrief und güter geſchriben hatten. So ließent wir es geſchächen; ſprachen wir alſo ließent si es beliben bis an den ſtillen fritag im [15]27 jar.[2]) Do koment aber unser zwen vögt in dem ampt und ſprachent, ſi werint jetz da und wolten ain antwurt von uns haben und wolten wißen, weß wir uns hetten bedacht, ſid ſi bi uns werint geſin, wenn ſi müſten minen heren antwurt geben.

[19] Do ſprachent wir: wer hat uch zů uns geſant, der groß rat oder der klain. Si ſachent ainandren an; do ſprach der underburgermaiſter: Es hat uns der burgermaiſter Watter in namen miner heren zů uch geschickt. Do ſprachent wir: So wend wir es den ſwöſtren furhalten. Und alſo wurden wir mit ainandren zů rat und gaben inen die antwurt: Si wiſten, do wir vor dem großen rat werint geſin und man uns 2 vögt het geben, wie ſi hetten gewelt; do ſprach der burgermaiſter, ſi wolten non uns bevogten, dass si uns bi dem unsren möchten beſchirmen, ſuſt möchten ſi uns nit ſchirmen; er ſprach och darbi, ſi wölten ſich der gaiſtlichait gantz nůntz annemen. Und darumb hand wir [S. 25] ain wolgefallen; je gaiſtlicher wir werint je lieber jenen wer. Non hand wir darfur, mine heren halten uns, das si uns verhaißen hand, ſo wend wir inen och halten, wie wir inen hand zůgeſait. Wir hand in[en] zůgeſait der zit[3]) halb, und ſo hand ſi uns zůgeſait ſi wellent ſich der gaiſtlichait nůntz annemen. Nun gat das die gaiſtlichait an, wenn wir nieman ſolten innemen und darumb ſo thůnd wir es nit. Sprachent

[1]) 7. September.

[2]) Charfreitag 19. April.

[3]) Des Zeitlichen wegen?

wir: Denn unser hus wurd abnemen und gar zergon; wir hetten ſin[1]) och nit gewalt, denn die ſtat[2]) wer uns och darumb geben, dass wir got da möchten dienen. So wend wir och niemant darvor ſin; wer komt und got dienen wil, und ain rechten grund hat, dem wend wir es nit verzichen, und andre wort meh.

[20] Alſo traten ſi von uns us und retten etwas mitainandren und do komen ſi wider zů uns in das capitelhus. Do ſprach aber der underburgermaiſter, werint wir ſine libliche kinder, ſo wölt er uns in truwen raten, wir gebent inen ain andre antwurt, denn man wurd es nit vergůt nemen. Was ſi trowten und ſaiten, wir wolten kain andre antwurt geben. Do ſprach er: Wenn aber vil koment, ſo werden ir ain andre antwurt [S. 26] geben. Do ſprachen wir aber: Wie vil uwer koment, ſo geben wir kain andre antwurt. Alſo giengen ſi aber enweg und ſprachen, ſi wolten in der wochen komen und rechnung aber von uns nemen. Alſo baten wir ſi vaſt, dass ſi warten bis in die gantzen wochen vor pfingſten. Alſo hand wir aber mengen ſchrecken ingenomen und forchten ſi kemen.

[20] Nun koment ſi an unsers heren fronlichnam abent.[3]) Es warent unser 2 vögt Junker Kaspar Zollikofer, Stoffel Krenk und der ſtatſchriber. Alſo funden ſi es der zit halb wie von erſt und kumen uns uf dis mal nůntz me an, den das ſi im ker umgiengent und im hus und lůgent, wie wir aber hus hetten. Nun forchten wir aber vaſt ubel, man het uns die meß oder den bichter verboten, aber ſi giengent mit lieb enweg.

[Neue Schrecken. 1527.]

[21] Nun hat es ſich aber begeben uf den mentag noch S. Matheustag [22 Sept.] im [15]27 jar, dass aber unser zwen erſamen vögt und der erſam Ůlrich Sailer und Michel Amen zů uns geſchickt und ſprachent, ſi hetten mine heren, klain und groß [S. 27] rät zů uns geſchickt und fordreten aine gantze gemaind. Do erſchrockent wir aber ſer ubel, won es gieng vil ungeſchickter red uf der gaßen umb, wie man uns wolt das abſprechen, das got zůgehorte und ſinem dienſt; got laß es im ain lob ſin. Die angſt und ſchrecken, die wir enpfingen und taten doch nit derglich.

[22] Nun hůb der underburgermaiſter an zů reden und ſprach, es wer miner heren mainung, klainer und großer rät, das wir unser zinsbrief und was wir von briefen hetten, hinder mine heren ſölten legen;

---

[1]) Dessen. Htm.

[2]) Stätte. Htm.

[3]) Mittwoch 19. Juni.

dabi was furgieng, dass uns das unser verſorget wer und beſchäch in allem gůten, und darfur ſollten wir es han; noch vil klůger wort die er ret. Do ſprachen wir vil forchtſamlich, wir ſaiten minen heren großen dank aller truw und betten ſi als demütiglichen und als früntlich wir ſi iemer künden bitten, das ſi mine heren betten, das ſi uns die brief ſälb ließent behalten. Wir müſten ſi all tag fur gericht und rat ſchicken; so künden wir nit alweg mine heren uberlofen, wenn wir ain brief müſten bruchen. Och ſo wiſten ſi, das wir zů niemant flochten, denn zů inen, was uns [S. 28] zůſtünd, das wir uns vorchten. So tätten wir unser brief zů dem underburgermaiſter. Darumb ſolten ſi unſer furſprech ſin und es abreden. Do ſprachen ſi, wir ſolten ain andre antwurt geben, ſi müſten ſuſt glich wieder komen. Do ward vil erzelt, es möcht got erbarmet han. Dem ſig es geklagt. Alſo giengent ſi aber enweg.

[Troſt und Untroſt.]

[23] Wir waren angſtig und giengent aber zů beden vögten und ſaiten inen unser ſorg in vil weg. Do gabent ſi uns troſt und untroſt. Alſo koment ſi am mentag vor S. Franciscustag [30. Sept.] wider und ſprachen wie vor und wolten, dass wir inen die brief gebent. Do wolten wir es aber nit thůn, wie zu dem erſten und ſprachen was da wer, das wer mit herter ſurer arwat und erſperet und unser vätterlich erb, darumb mainten wir, es hets niemant billicher denn wir. Und do forchten wir, ſi ſchickten aber ain bůbenvolk uber uns mit gewalt. Do ſprach ich: Wenn man uns me uberloft wie vor, ſo wend wir es nit geligen lon, wie vor; wir wend ains mit dem andren rechen, und uns wundret, ob naibes vorhanden ſig, das ir alſo [S. 29] notent mit den briefen; doch wolten wir es nit thůn. Do waren ſi betrüpt und giengent alſo enweg. Aber wir, als die in angſten waren, ſünftzen und růften aber mit mengem haißen trechen zů got und zů ſiner wirdigen můtter, dass ſi uns zů hilf kement noch ſinem götlichen willen.

[24] Nun hat es ſich aber gefügt an S. Franciscustag [4. Okt.] do her Peter meß wolt leſen, do kam ain ratsknecht und fordret ain gantz gemaind. Do wolten wir glich zů dem hailigen wirdigen ſacrament gon. Und do giengent wir zů dem ratsknecht und do gebot er uns an 10 ℔ ₰, dass wir all von ſtund an mit im giengint fur rat; das het im der burgermaiſter enpfolen. Do erſchrocken zwo, daß ſi nit mochten dargon und warent 2 nit dahaim. Alſo giengen wir ſiben[1]) mit ainandren. Und gieng uns der ratsknecht nach durch die ſtat, bis wir uf die ratſtuben koment. Alſo hieß uns der burgermaiſter allda beliben, wann es weren gern 2 wider haim geſin zů den zwaigen kranken; das wolt der burgermaiſter nit geſchächen lon.

[1]) Der ganze Convent beſtand folglich damals aus 11 Schweſtern. Htm.

[Vor Rat.]

[25. S. 30.] Alſo warten wir vor der tur. Do růft man der můtter in die ratſtuben; do ſaß ain großer rat. Mit was ernſt und raßheit[1]) ſi der Cůrat Maiger [Meier] der do burgermaiſter was, hieß in das mittel der ſtuben treten, waiſt got wol und ich. [Er] hub an, es wer miner heren mainung, dass wir die brief usengeben; und täten wir es nit, ſo ſolten wir ſechen, was uns darnach gieng. Das 2t, wir hetten tröwt, wenn man uns me uberluf, wie vor, ſo wolten wir es nit laßen hingon, wie vor; wir wolten ains mit dem andren rechen. Das 3t, wo wir ſchutz und ſchirm wolten ſůchen und wo wir rats hetten pflegen. Do bat ich umb ain furſprechen; do wolt man mir kain lon[2]); do hieß man mich ſelb reden. Was ich zů got gedacht iſt im wißen, der geſprochen hat: So ir fur die richter komen, durfen ir nit ſorgen, was ir reden wollen. Do ſprach ich, es wer war, wir mainten es hets niemant billicher dann wir; es wer nüntz da, denn das mit herter großer arbeit gewonen wer und erſperet und unser vätterlich erb; und wenn man ainer zů der welt 400 fl. geben het, ſo het man ir 30 oder 40 fl. in unſer hus geben fur vatter und můtter [S. 31.] erb. So hetten wir die lüt nit witer trengt und kum ainer, der uns ain batzen umbſuſt hab geben; wir wend in im widergeben. Das ander: es wer war; wenn man uns me uberluf, wie vor, ſo wolten wir es inen klagen, daß ſi es ſtraften; vor hetten wir minen heren bůß und ſchaden geſchenkt. Das drit: Wir hetten nienen rat geſůcht, denn bi uns ſelbs. Got kund noch wol ain Daniel erquicken under den ſinen; der wurd uns wol ſchützen und ſchirmen. Do ret der dokter Watter: ir ſind ainrichtig köpf und wend nit gehorſam ſin. Do ſprach ich: Wir wend gehorſam ſin in allem dem, das nit wider unſer gewußnen iſt und wider das, das wir got gelopt und verhaißen hand. Ich ſprach och: ir hand uns verhaißen, do wir ſolten vögt nemen nach uwerm ſin, wenn wir uch nun ließen der zit halb wißen, ſo ſolt ain haller beßer ſin, denn das ir uns wolt verendren. Och wolten ir uch der gaiſtlichait nit annemen; je gaiſtlicher wir werint, je lieber uch wer. Nun hand wir uch gehalten, was wir uch verhaißen hand; ſo hand wir ain troſt, ir halten uns och und laßent uns das unser. Do ſprach der underburgermaiſter: Mine heren geren des uwern nůntz, es ſind wild löf. Der Watter aber: Die frowen von S. Katterin hand es geben; die hand ain guldi da ir nit ain pfenig hand; wie tůnd ir? Do ret ich, es hat [S. 32] ain andre geſtalt umb die von S. Kattrinen denn umb uns; es wer ain usbruch da geſchächen; das wer noch nit bi uns; wir wolten bi ainandren ſterben und geneſen und werint wol ains;

[1]) Schärfe von raß, ſchneidig, ſauer, herb.

[2]) laſſen.

ich wolt nit ain pfenig geben fur alle die unainikait die wir under ainandren hand. Alſo trat ich jetz us.

[26.] Do fůrt man mich in die gerichtſtuben und ließ man mich ain wort nit mit den[en] reden, die noch vor der ratſtuben ſaßent. Alſo vordrent ſi die helſmůter swöster Barba und do hat ir der burger≈maiſter och furgehalten, wie mir und der dokter Watter und die andren. Mit was angſt und ſchrecken si inen geantwurt hat, waiſt ir gemachel wol, der ir bi iſt gestanden und hat es och ſelb verantwurt. Do hieß man si och ustreten und fürt ſi och der ratsknecht von den andren und dorft ain wort nit mit den[en] reden, die noch da warten. Alſo do gieng swöster Magdalen und swöster Emerentiana und swöster Julianen und swöster Cecillen och aine noch der andren ine und gab uns got allen, das wir ain gliche red hatten und wiſt doch enkaine, was man mit der andren ret; got der hailig gaiſt, des werk es was, der ſig ewigklich gelobt. Alſo giengent wir drü mal us und in, das wir nie den willen darzů gabent. Do ſprach der burgermaiſter, es ſig denn, das ir minen heren ain antwurt [gebent] ſo koment ir ab der [S. 33] ratſtuben nit. Ach got, uns was wie der hailigen Suſanna. Do ſprach der burger≈maiſter zů unsern zwaigen vögten, ſi ſolten mit uns ustreten. Alſo giengent ſi mit uns in die gerichtſtuben. Do ſprach der underburger≈maiſter, ich rat uch bi bidermans trüwen, dass ir es tügent; won het ich ton, das ir tond, ich kem da danen nit me. Ach got, wir wolten nit gern gefangen ſin und forchten och (und was die red) wenn wir gefangen werin, ſo het man uns die brief mit gewalt genomen und ain bůbenvolk in unser hus geſchickt, das uns uberfallen het, wie vor. Also wurdent wir mit einandren zů rat, wir wolten ſprechen: Ja. Und do fordret man uns wider in die ratſtuben. Do ſprach aber der bur≈germaiſter: was hand ir uch bedacht? Wend ir es tůn oder nit? Do ſprach ich trüplich, wir můßent. Do ſprach der burgermaiſter: Was jechent ir? Do ſprach ich: Ja. Do hiess man uns aber ustreten und do ruft man uns aber in die ſtuben. Do ſprach der burgermaister aber zů uns: Mine heren hand verſtanden, ir habent geſprochen [S. 34] ja. Ist war? Ich ſprach aber elendiglich ja. Do bot man dem underbur≈germeiſter und Broſy Schlumpf, Ůllrich Sailer, Michel Amman, dem ſtatſchriber [und] zwaigen ratsknechten, das ſi von ſtund an mit uns gen S. Lienhart giengen und unſer zinsbrief holeten. Alſo giengen ſi von ſtund an mit uns durch die ſtat und warent noch nüchter und was umb das ein.[1]) Do ſprach ich: Land uns non vor ze morgen eßen. Do was kain baitten. Do ſprach der burgermaiſter: Min heren ſind doch och nüchter. Alſo gabent wir inen die brief in einer be-

[1]) 1 Uhr. Htm.

ſchloßnen trucken. Alſo verhießent ſi uns wenn wir ains briefs fur gericht jerent,[1]) ſo wolten ſi in uns geben.

[2 Arten Prediger. 1527.]

[27. S. 35.] Nun hat es ſich aber gegeben im [15]27. jar am S. Otmars abent [15. Nov.] das unser zwen vögt und Dokter Watter, Jacob Riner,[2]) der vor ziten ain prieſter iſt geſin, und ein ratsknecht komen. Und do ſprach Dokter Watter noch vil heller worten, die er traib, es wer miner heren mainung, das wir nun furenhin her Jacoben ſolten zů ainem breger[3]) han, all firtag und all mitwochen; und ſolt her Peter unſer bichter och gegen im bregen, ie aine umb die andren; wedren den falte, ſo ſolt der ain gegenwurtig ſin und es fur die 5 bringen, die darzů warent geſetzt. Alſo hatten ſi her Petern och fúr rat beſchickt; der wolt es ſchlecht nit thůn, das er dabi wolt ſin und uf in losen, und gab er vor rat uf. Do ſait der Dokter Watter: Her Peter hat ſich gewert; ich hoff, er werd ſich aines andren bedenken. Do ſprach ich, [ich] wolt es mit den ſ[wöſtren] zů rat werden. Alſo wurden wir zů rat und wolten in laßen bregen, doch uns on ſchaden der zit halb und non [= nur] an dem firtag und ſchlecht an dem werktag nit. Hetten wir es nit laßen thůn, ſo hett man uns aber darzů gezwungen. Aber er fieng an bregen am 2 ſuntag im advent und hat gebreget biß an den ſuntag der heren faſnacht.[4])

[28. Die Meße abgeſchafft.]

[S. 36.] Nun hat es ſich aber [be]geben im [15]28 jar an der mitwochen vor der heren faßnacht[5]), dass aber unser 2 vögt ſind komen, und ain gantze gemaind[6]) gefordret und geſprochen, klain und groß rät habent inen enpfohlen, uns zů bütten, an 10 ℔ ₰, das wir unsern bichtvatter, her Peter Kaißer nit me in unser hus laßent, weder in lieb noch in laid, noch kain meß me lesen in unser kilchen, weder er noch kain prieſter, och an 10 ℔ ₰ und wenn wir darwider täten, ſo ſolt das jetz die bůß ſin 10 ℔ ₰. Och bi dißer bůß ſolten wir non furenhin all ſun= tag und ſo dick ſi ain firtag hetten in ir pfar gon zů ir predig, und wenn wir das nit tätind, ſo ſolten wir 10 ℔ ₰ geben und warten, wie uns mine heren me wolten ſtrafen.

---

[1]) Begehren. Htm.

[2]) Riner oder Rheiner, Diakon an der St. Laurenzenkirche, starb an der Pest 11. Oktober 1533. Wegelin, Pfarrkirche S. Lorentzen 68.

[3]) Prediger.

[4]) Vom 8. Dezember 1527 bis 23. Februar 1528.

[5]) 19. Februar.

[6]) Eine Versammlung aller Nonnen. Htm.

[29] Alſo wurden wir zů rat, wir wolten uns bedenken bis an fritag. Do koment ſi an dem donſtag wider und wolten ain antwort han. Ach got, wir můſten! Do ſprachent wir: Wir müßen. Do ſprachent ſi, wir ſolten kelch [und] meßgewänder verkofen und bruchen und kain kertzen und öl me brenen vor dem hailigen Sacrament. Alſo taten wir, wie uns unser gewißne riet. Mit was trüpnus wir dis hand gehört waiſt got min [S. 37] her wol und unsre hertzen. Das man uns den fromen her Petern verbot, da wer noch vil zů ſchriben.

[Bilderſturm.]

[30] Noch hat es ſich aber begeben, darnach am ſuntag[1]) nach der alten faßnacht, das der Rainſperg zů mir ſprach, wir ſolten die bild us der kilchen tůn oder ſi wurden komen und ſi ſelbs darus tůn. Alſo taten wir alle gotszierd us der kilchen und enblotzten die altär wie am ſtillen fritag. Das got erbarm.

[31] Darnach am zinſtag in der gantzen wochen vor pfingſten[2]) im [15]28 jar kam aber botſchaft zů uns unser zwen vögt und ſprachent, klain und groß rät hätten ſi zů uns geſchickt, hinen[3]) Sant Jacobstag [25. Juli] ſolten wir unsre klaider abtůn und weltlich klaider machen[4]). Was ſchrecken und haißer trachen wir ließent fallen iſt got allain bekant. Den růften wir an mit betrůpten hertzen.

[32] Darnach am donſtag nach S. Vollichstag[5]) im [15]28 jar do koment unser zwen vögt und 5 man mit inen und zerſchiten unsre bild und giengent in alle gemach und uf die kilchen und [S. 38] zerzarten all hailigen brief, ſo gar, dass ain krütz inen nit uberbelaib. Mit was trüpnuß iſt got allain wißent.

[33] Darnach am fritag trůgent si die hailigen Sacrament enweg und alſo durch ſi ſind wir in vil angſt komen. Darnach am ſuntag nach S. Jacobustag[6]) laiten wir andre klaider an mit inenklichem wainen. Das waiſt got min her; dem ſig es geklagt und allen himmelsher.

[34] Darnach am mentag nach S. Jacobstag[7]) koment 3 murer und brachent unſer 3 alter nider in der kilchen.

[Wieder vor Rat.]

[35] Darnach am fritag nach S. Jacobstag kam der ratsknecht und bot mir und der kuſtrin und noch 2 fur rat, alſo das unser vier werint. Ach got, du waiſt die angſt. Alſo hieß man die kuſtrin zů dem erſt[en] in die ratſtuben gon; was Swö[ſter] Magdalena Flochnerin: do 1[wöſter] Eliſabeten; do můſt ich in die ratſtuben. Do kam der

[1]) 1. März 1528. — [2]) 26. Mai 1528.
[3]) Hinfort. — [4]) Ratsprotokoll vom 11. Mai 1528. — [5]) 7. Juli.
[6]) 26. Juli 1528. — [7]) 31. Juli 1528. —

burgermaiſter [S. 39] Studer und nam mir min hand und bi miner truw můſt ich ſagen, was er mich fraget. Und was das erſt, wir heten geret in unserm hus, wenn koment nun die aidgnoßen, wenn wend ſie uns zů hilf komen? Do gab ich zů antwurt: Es hats unser alte ſwöſter geton; die hab ich hert darumb geſtroft; ſi wil es numer me tůn. Das ander ſprach der burgermaiſter: Ir hand geret, des hat man gůte kundſchaſt, man hab das hailig öl ob dem brunnen usgeweſchen und uch das buchs [Büchse] geben. Do ſprach ich: Man hats wol geret in der kilchen, do man es dannen nam. Do wolt er es wißen, wer. Do sprach ich: Es mag och wol die kindet ſwöſter geſait han, ich waiß ſuſt kain ſwöſter, die es geſait hab. Do ließ man es bliben, do es die kindet ſwöſter geſait hat, ſuſt wer es uns ubel gangen.

Zů dem driten ſprach der burgermaiſter: Wohin hand ir geflocht? man hat gewüße kundſchaft, dass ir geflocht hand; nun ſagents. Do ſprach ich: Wir hand nit geflocht; was wir dem Kempter hand geben [S. 40] das hand wir mit wißen und haißen und willen unser vögten geton. Darumb hand wir nit geflocht. Do ließ man es och gütiglichen hingon und ret man uns nit hert zů. Het es ſich aber erfunden, das wir es tůn hetten, ſo werint wir hert geſtraft worden.

[Betrübte Herzen. 1529.]

[36] Darnach an der mitwochn nach allerſeelentag [3. Nov.] im [15]29 jar komen unſer zwen vögt und ſprachent: Der her burgermaiſter [Vadian] und der rat hat uns zů uch geſchickt, das ſi nit wend, das niemen gezwungen noch gebunden ſig. So wend si ainer jetlichen hundert parer guldi geben, welche uße gat[1]), die ſchon nůntz in das hus hat bracht. Zů dem andren mal ſprachent si, wir trügent die ſchapperet[2]) und giengen damit us dem hus und mit den ſcheplin[3]), und ergernt die lüt damit. Wir ſollen es nit me tůn. Do ſprachen [wir]: Wir dankent minen heren der ſorg, die ſi zů uns hand; mit was mainung oder ernſt iſt got minem heren bekant. Der tröſt [S. 41] alle [be]trübt[en] hertzen, die durch in liden, ja nit lützel.

[37] Darnach an Sant Eliſenbetentag [19. Nov.] im [15]29 jar kam der Lienhart Strub und der Ramſower, bed des klainen rats und brachten wol 5 oder 6 knecht mit inen und noment uns die gloggen mit gewalt. Do wolten wir inen ſi nit laßen und ſprachen, ob ſi es der burgermaiſter het gehaißen und wo unser vögt werin. Do ſprachent ſi, der burger-

---

[1]) Aus dem Kloster gehen, vom Orden austreten wolle. Htm.

[2]) Scapulier. Htm.

[3]) Schäppelin, ein jungfräulicher Kranz, den bei Feieranlässen damals auch die Nonnen trugen. Htm.

maiſter wißte nuntz darumb; und ander vil ſpottwort gaben ſi uns, das got wol waiſt, der och verſpottet worden; alſo muſten wir es liden, das ſi es mit gewalt enweg fůrten. Wir ſprachen och, wie es inen gefiel, der inen in ire hüſer gieng und inen das ire nem. Do ſprachen ſi, wir hetten es erbettlet. Do ſprachent wir: Nay, wir hand es mit unſer ſuren arbait gewonnen. Do ſprachent ſi: Ir hand zů glatt bälg darzů[1]). Do ſprachen wir: Hand ir es uns geben, ſo wend wir es uch wider geben; wo ſi hand uns nuntz umbſuſt geben.

[In der Ratsſtube. 1530.]

[38. S. 42.] Darnach im [15]30 jar am fritag vor dem balmtag [8. April], do koment unser 2 vögt und der ſtatſchriber und ſuſt zwen von dem rat und ſprachent, wir ſolten in[en] aber ainmal rechnung geben. Alſo fundent ſi all zins und güter wie vor. Do ſprachent ſi, klain und groß rät hetten ſi zů uns geſchickt und die burgermaiſter und ſolt ich ſagen, was ain jetlich in das hus het hracht. Da ſait ich als vil mir wißent was. Das ſchrib der ſtatſchriber ain. Alſo retten wir vil mit ainandren. Ach got, do wurdent wir aber bis uf den kernen betrübt und ſchliefent wenig dieſelbe nacht. Und kam do zů abent an dem fritag der ratsknecht und bot mir[2]) und sol noch 2 mit mir nemen und ſolten am balmsabent[3]) umb die 6 fur rat kommen. Do giengent wir mit großer angſt. Und do wir in die ratſtuben koment, do ſprach der burgermaiſter[4]) mit ernſthafter ſtimm alſo: Ir ſwöſtren, ir ſond wißen, dass klain und großer rät mainung iſt, dass ſi ainer jetlichen 100 ꝉ ꝭ wend geben, die darunder hat in das hus bracht, und welle darob hat in das hus bracht, das wil man ir och geben. Und welle fremd ſind, die wil man dahin ſchicken, danne ſi kommen ſind. Und wend mine heren [S. 43.] hand uber das ander ſchlachen; won das hus můß ainmal gerumpt werden und darnach wißent uch zů richten, denn es iſt das und kain anders. Do gebraiſt uns noch aller kraft. Do ſprach ich: Lond[5]) uns doch unser vögt zů uns ustreten. Alſo ſprachent wir zů unsren vögten, ſi ſolten doch unser ſach och dargeben, ſolten fragen, womit wir es verſchult hetten und doch kain je bot nie ubergangen hetten; ſo wölten wir uns noch me ires willens flißen, non dass ſi uns bi dem unsren ließent und in dem hus. Do giengent die 2 vögt und wir wider in die ratſtuben. Do ret und bat der Ranſperg vaſt von unſern

[1]) Zu glatte Bälge, zu zarte Glieder. Htm. — Vgl. Idiotikon 4, 1209.
[2]) Vor Rat zu erſcheinen. Htm.
[3]) 9. April.
[4]) Konrad Maier.
[5]) Laßt.

wegen; desglichen Brofy Schlumpf, tät vaft ain hüpsch red. Do fur in der burgermaifter an, fi hetten der nonnen red gnůg gehört; fi wolten des baginenlebens[1]) nit me; deren fätten und zinen [were genůg[a])]. Wie uns gefchach waift got min helfer). Do fprach aine[2]): Hetten ir mir das vor 30 jar gefait, do ich noch mine kreft hat und fo tur was, denn man gab den kernen do 1 fiertel umb 10 batzen. Do ward der burgermaifter vaft zornig und hieß fi fchwigen oder ir würd böser begegen. Ach got, wir koment mit jomer haim. Do ward ain folicher jomer von allen fwöftren, dass es ain ftaine hertz möcht erbarmet han, dass man uns us dem hus geboten hat und fach das [S. 44.] vor von kainen gaiftlichen me gehört was. Alfo befchickten wir unser fruntfchaft, dass fi fur den burgermaifter giengent und bätten, dass man fi fur den großen rat ließ fur uns zů bitten. Da fchlůg man inen es ab. Do wolten unser frůnd je wißen, was wir doch ton hätten. Do gab der burgermaifter zů antwort: Si beten und vaften und wend net flaifch eßen. Und das ift befchen am mentag in der großen wochen. [11. April.]

[39] Do kam die Kempterin von Coftentz am mentag in der großen wochen und gieng am zinftag zů dem burgermaifter und fraget in, ob doch nit wer fur uns zů biten; es wolt der burgermaifter von Coftentz und der burgermaifter von Horb, ir brůder und ander unser gůten frůnd fur uns biten und het der burgermaifter von Coftentz geret, es wer doch nienen der bruch, dass man den gaiftlichen alfo tät. Alfo ret er aber fcharpf wie vormal; da hulf nůntz zů; das hus můft ainmal gerumpt werden; man wolt der fätten und der zun mundum[3]) [?] nit me, des vefpers und completes. Do rett ich: Wir fingent und lefent nit; wir fprechent non das *Paternoster*. Man fait uns vil ain, das nit alfo ift. Do nampt ich im 3 ftuck, die er wol wift, dass es nit alfo was, [das er] wir losen der bredig[4]) nit und wir hetten ain perfon in dem hus gehept, die min heren haten gefůcht. Der burgermaifter was [S. 45] felber mit den ratsknechten in unserm hus und trow mir nun heftig, man het min heren fur ain warhait gefait, fi wer da und do wir logneten, und im alle fchloß wolten uftůn, do trowt er fo hert, fund man, dass fi bi uns wer gefin, fo wurd man uns fo hert ftrafen. Do erfand es fich bald, dass man uns unrecht hat geton. Alfo ermanet ich in

---

[1]) Da fie keine eigentlichen Beginen waren, fo bedeutet das nur Nonnenleben überhaupt. Htm.

a) monemmug.

b) helffel.

[2]) Der beiden Schweftern, die fie mitzunehmen Erlaubnis hatte. Htm.

[3]) Ceremonien? Vgl. Nr. 38. S. 43.

[4]) breg Handschr.

daran, alſo rette man uns unwar und[1]) doch müſten wir uns liden, wie man uns tätt. Do ſprach er, das ich uch vil ſaite; ſo wißent, dass ir das hus můßent rumen; das und kain ander; ir werdent och nit die erſten und die letzten ſin; nůntz, denn es můß ſin.

[Man tut uns Unrecht.]

[40] Darnach am donſtag noch den oſterfirtagen [21. April] im [15]30 iar, do kam der burgermaiſter Meyer[2]) und der burgermaiſter Watter[3]) und der ſtatſchriber und unſer 2 vögt und fragent ain jetlich[e], was ſi in das hus het bracht[4]). Do ſait ain jetliche, was ſi wiſt. Do ret man vil mit in[en], wie ſi uns ſchutz und ſchirm hetten zůgeſait und wie ſi ere lib und gůt wolten zů uns ſetzen. Do ſprach der burgermaiſter Watter: Wir ſond den ungloben nit ſchirmen; ir hand uns fur ketzer. Do ſprachent wir: Das wend wir nit geret han; man tůt uns unrecht. Do retten wir, was da wer, [wer] das unser und mit [S. 46] unser arbait gewonen und erſperet und unſer vätterlich erb. Do ſprachent wir och, wer es uns nimpt, der nimpt uns das unser. Do ſprach der burgermaiſter Watter: Nay, nit alſo; min heren ſind uwer hals heren[5]) und wend ainer jetlichen geben, wie vil ſi her hat bracht. Do ſprachent wir: Solten wir je ſider vergebens junkfrou geſin und das unſer nůntz gewon han?[6]) Wir wend es nit tůn; můßent wir doch us unserm hus, ſo lond uns alles das tailen, das da iſt, denn es iſt niemants denn unser. Do ſprach der burgermaiſter: Nain, min heren wend die erben, die abgeſtorben ſind. Do ret [ich]: Wir hand lib und gůt zuſammengeſetzt und lieb und laid mit ainandren gehept, und großen hunger und froſt erliten und von ainer miternacht zů der andren gewecket[7]) und ir wolten uns jetz alſo mit nůntz usſtoßen. Do ret der Watter: Man wil uch das uwer geben. Do ret aine: Wenn ir mir schon das min geben, ſo wil ich nit us dem hus, iſt non ain ſtotz[8]) uf der hofſtat, ſo wil ich daruf ſitzen. Do ſprach aber der burgermaiſter: Wolteſt du minen heren trowen? Man hat größer heren von dem iren bracht, denn uch. Und noch vil herter wort gaben [S. 47] ſi uns, doch můſten wir ſchwigen. Do ret och aine: Alles das da iſt, das iſt unser, und wer es uns nimpt, der nimpt uns unser aigen gůt. Doch wolten ſi es nit laſſen unſer ſin und ſi hand uns an allem dem, das wir hand, nie kain ziegel geben. Doch wie wir inen alle ding ſait[en], ſo blaib der Watter uf ſim furnemen und gab do vil heller wort.

---

[1]) an Handschr. — [2]) Maiger Handschr. — [3]) Waitter Handschr.

[4]) Am 8. April hatte der Rat beschlossen, die Nonnen zu S. Lienhart auszusteuern, jede mit 100 Gulden. Ratsprotokoll S. 136. Mit den gleichen Worten v. Watt, Deutsche Schriften 3, 244.

[5]) haßheren Handschr. — [6]) Zinse getragen haben. Htm.

[7]) gewacht? gewerkt = gearbeitet? — [8]) Klotz. Hartm.

[Frech geredet.]

[41.] Do am 8ten tag der oſtren, am ſamſtag, [23 April 1530] do kam der ratsknecht und hieß mich am suntag umb die ſibne fur rat komen. Do ich dar kam, fragent ſi mich von dem libding und von dem wingarten. Und do ſait ich inen, wie man uns etliche ding, die der kilchen werint, geben mit meßen und liechter und anders, das wir müſten tůn. Und darumb, wer uns das unser nempt, dem wend wir uf ſin gewißne lon, aber es iſt uns geben Do ſprachent ſi: Man wirt es armen lütten geben. Do ſait ich aber, wie wir es gewonen und erſperet hetten, und man hat den ſtock gewiſt,[1]) das můnſter und S. Lorentz. Man hat es aber uns geben. Doch ſind all ſwöſtren ſo enger gewißne, und ſind all des ſinns; wer beßer recht zů dem unſren hat, denn wir, dem wend wir es gern lon. Ich kan es aber nit in [S. 48] dem Ewangely, noch in den botten gots finden, dass man aim das ſin ſol nemen und andre wort ret ich me. Do luf ich bald zů der ſtuben us; do hat ich etlichen gar zů frech geret.

[Angſt und Not. 1530.]

[42.] Alſo hand wir von dem tag gewartet al ſtund bis uf hüt, wie man uns wolt tůn und von dem hus triben. Was angſt und not wir nacht und tag hand gehept bisher waiſt got min her; dem ſig es geklagt. Och hiessen ſi mich, ich ſolt al usſtend, zins und was man uns noch ſchuldig wer und wir ſchuldig werint, als [alles] uffſchriben und inen es ſchicken. Alſo můſten wir es tůn. Wir wabent och uns 2 tücher, die ſchribent ſi uns ain und warent ſo grim uf uns, das kan niemant usgeſprechen. Al gotsdienſt můſten wir verſtolen tůn.

[Der Ackerhandel.]

[43.] Darnoch im [15]30 jar an S. Gallen kilchwich, do koment die ſpitaler-knecht und werken in unſerm groſen acker. Und do ſprachen wir, was ſi in dem unſren tätten und wir nit davon wiſten. Do ſprachent ſi, mine heren hetten es gehaißen. Alſo hand ſi Hansen Wattiger beſchickt und im urlab geben un [ohne] unſer wißen. Der hat[2]) [S. 49] vor den acker. Alſo ſtůnden wir in den angſten die gantz vaſten, was wir an den vögten fragen. So ſprachent [ſi,] ſi wiſten nůntz darumb. Do giengent wir zů dem burgermaiſter Kummer und ſprachen, in was geſtalt hand ir uns den acker genomen und wir nuntz davon wißent und niemant nůntz gelten ſondt. Do ſprach [er], er wiſte nůntz darvon. Do ſprachent wir: Sind ir burgermaiſter und wißent ain ſolichs

[1]) Hatten die Schwestern einen Opferstock in diesen beiden Kirchen?

[2]) Hatte, besass.

nit? Do waiß er uns aber zů den vögten. Got waist was was wir sam[1]) und schrecken innomen. Do uns niemant nuntz wolt sagen, do giengent wir zů spitalmaister Mainrat Weinger und fragent och an im, wer im unsern acker geben het. Do sprach er, dokter Watter und der burgermaister Maiger und etlich me, die wolten im in zů kofen geben han umb 6 hundert ℔ ₰. Do hat er kain par gelt. Do sprachen si, so solt ich in versechen und han, wie mine spital gůter waiß. [In Weise der Spitalgüter.] Und wie wir mit im retten, wurd zu lang.

Do in dem mai[a]) im [15]31 jar giengent wir zů dem spittelmaister und sprachent, wir můßent geld han; gebent uns[b]) halb was von dem acker werd. Do sprach er: Was wirt es? Wir saiten 28 fl. ain. Do gab man es uns also. In demselben hand si in noch und gebent uns den zins also.

[Also sind wir betrübt worden. 1532.]

[44. S. 50.] Darnach am mentag vor mitvasten[2]) im [15]32 jar do der frid gemachet was[3]) dass man jederman bi dem sinen solt laßen beliben, und wem man das sin het genomen, dem solt man es wider geben, do schickten wir gen Kostentz umb etliche meßgewend, ain kelch und musterantz. Und do enkam Martte Murer und Franciscus Tuder dem knecht und hatten den sack griffen und ilten bald zů dem burgermaister und saiten es im. Do schickt der burgermaister Watter den ratsknecht. Der bot uns ain 10 ℔ ₰, das wir das der knecht von Kostentz brocht het, nit solten verendren, noch darubergon, bis es mine heren gesechen. Die wurden hinecht komen. Ee der ratsknecht in die stat kam, do warent die 2 vögt da und wolten es besechen. Do was der knecht noch nit zů uns komen. Do schickten wir, bald das er es brecht. Do ward es zů spat. Do sprachent si [si] wolten morn komen. Also koment si nit, bis wir sprachent, si solten es gesechen. Und do si es gesachent, do wurfent si den kelch mit den fůßen umb und entwichten[4]) in. Also giengent si enweg.

Und 8 tag vor dem großen donstag[5]) zů abent [S. 51.] spat, do koment unsre 2 vögt und der statschriber und ain ratsknecht. Do sprach der alt-burgermaister: Der burgermaister Watter und mine heren hand uns zů uch geschickt, das ir uns die meßgwend, den kelch und

---

[1]) sam = zusammen?

[a]) maig. Handschr.

[b]) und. Handschr.

[2]) 4. März.

[3]) Der Friede von Deinikon nach dem Kappelerkriege 16. November 1531.

[4]) Entweihten, so daß er wieder geweiht werden mußte.

[5]) 21. März.

die muserantz gebent. Si wend es uch zů den briefen behalten. Do erschrackent wir alle, insunder ich, denn ich was die ursach, denn ich hat den knecht geschickt. Got vergeb mir es und säch an min hertz; der waist es, dem sig ewig lob von mir. Do sprachent wir, der bericht hat inn, dass man jedermann das sin sol lon, und wem man es genomen hat, dem sol man es wider geben. Do sprachent si, [si] wolten [es] uns nit nemen sunder kalten[1]). Do wolten wir es inen je nit geben. Do sprachent si, [si] mochten mit ir vogtkind handlen, buten und verbůten. Je was si saiten, wir woltens inen nit geben. Do wurden si zornig und luffent enweg. Do gabent wir si dem ratsknecht. Also sind wir betrüpt worden mit vil worten und werken. Got vergeb unser schuld und laß es im ain lob sin.

[45. Die Messe verboten. 1532.]

[S. 52.] Darnach am 19 tag im brachet im [15]32 jar kam der alt-burgermaister, unser vogt und Broße Schlumpf, och unser vogt und der statschriber Augustin Vechter und der ratsknecht, der Adler und lasent uns den brief, den man in den zunften gelesen hat, von dem verbot, das also was: Wie klain und groß rät angesechen hätten[2]) durch den verstand der geschrift und irer bredicanten, das die ungrůnt[3]) meß und kertzen und die siben zit und saltz, waßer und paternoster und balmen, als oft man das brucht oder wo man zů der meß gat, hier oder anderschwa, so sol er 10 β ₰ geben. Und wer es sicht und in nit angibt, och in derselben bůß. Und wird man ains fur rat beschicken und můß ains dargeben, warumb man es geton hab, darnach wirt sin ains gnußen oder angelten.

[46. Furcht und Angst. 1535.]

Darnach im [15]35 jar am lidensuntag[4]), so der Watter burgermaister was, kam der Sprol[5]) und wolt zů der junkfrouen Yßmaria und zů uns allen und sait, wie der Engelhart tob[6]) wer, umb das wir die junkfrouen hetten zwungen zů bichten und gen Appenzell zů gon. Und do beschickt man si fur [S. 53] die 7[7]) und frageten si, ob es also wer. Was man si fraget von uns und wie si antwurt, waist got wol. Es was nun die ere gotes, das wir geton hatten, denn wir můßten uns furchten,

[1]) Behalten, aufbewahren. Htm.
[2]) tetten. Handschr.
[3]) Unbegründet.
[4]) Passionssonntag, 14. März.
[5]) Sproll u. Engelhart, Geschlechtsnamen damaliger Bürger. Htm.
[6]) Entrüstet, zornig.
[7]) Das Siebengericht. Hartm.

wenn wir hetten gebichtet oder das H. Sacrament hetten empfangen, und anders das got zůhorten, můßten wir uns umb furchten; vil trow můßten wir hören. In was angſt wir uf das zit waren waiſt got wol, wenn es was große angſt in uns; machet urſach die junkfrou Yßmaria, die von uns geſechen hat ſollich. Hüt ſich jederman vor allen dienſten[1]).

[47. Neuer Schrecken 1535.]

Darnach im [15]35 jar was aber dokter Watter burgermaiſter und ſchickt an S. Thomans aben[2]) des 12 botten den ratsknecht zů uns und bot uns fur rat zů kumen. Do erſchracken wir aber ser. Do gieng s[wöſter] Barbel Wättachin [und] s[wöſter] Elßenbet Blatterin. Do gabent ſi inen 16 fl. 10 krutzer und warent 5 koſtlich meßgewender, grunen ſamet und tamaſt ſchamlet uf das koſtlichſte. Da můſten wir ſchwigen, wie ſi uns tatten und was wir retten, ſo half es uns nunt, wir můſten.

[Wieder betrübt. 1536.]

[48.] Darnach im [15]36 jar was Brosy Schlumpff burgermaiſter, aber er můſt (er) usritten und was Dokter Watter biß[3]) stathalter. Do ließ er uns aber fur rat butten von des Jufflis[4]) wegen. Der was ain helfer gesin; nun was laider weder helfer noch kain lutpriester me; denn wir hatten ain vertrag gemacht mit dem lutpriester und helfer vor den wirdigen vättern, dass wir uns von der pfarr hatten gelöst und gabent inen alle jar 1 fl. mit ain andren, das ſi uns nuntz ſolten in unser sachen reden, weder in messelesen noch in pre[di]gen, noch in die hailigen Sacrament. Die hatten wir beden noch[5]) das wir ain priester hetten, wen wir wolten. Ab der pfarr oder ab dem gestift ſolten si uns gantz nuntz darin reden und uns nuntz tůn, got geb, wir grübent[6]) in unser kilchen oder hetten ain opfer oder nit, oder wer uns versäch. Nun gebot man uns in die pfarr zů gon an 10 tt̅ ₰, an die luttersche prege. Do mainten wir, man ſolte nuntz geben und liessent es siben jar anston. Do müsten wir im [15]36 jar geben 7 fl. und furenhin alle jar 1 fl. und nomen uns den brief. [S. 55.] Do wur= den wir aber betrübt bis uf den kernen, wann wie der statschriber den brief las, waist got wol und wir och. Wir wurden aber geachtet wie die verworffen.

[1]) Dienstboten.

[2]) 20. Dez.

[3]) Indessen. Hartmann.

[4]) Wolfgang Wetter, genannt Jufli, nach Murner «ein hudelumper und ein uß der maßen guldener disputirer», nach Keßler (Sabbata 445) «ein getruwer diener an des Herren Wort». Er starb am 10. März 1536.

[5]) Noch in die hail . . . beden fehlt in der Abschrift Hartmanns, Cod. 196.

[6]) Begraben.

[Eingesperrt. 1538.]

[49.] Aber im [15]38 jar do geſchah, das wir den Hofsteter gesachen, der was uf den tod krank an Sant Johannestag in wienecht [27. Dezember] und ich riet im, er ſolt bichten und das hailig wirdig sacrament enpfachen, won er starb uber 3 tag. Darnach ward ich am donstag vor Sant Sebastionestag [17. Januar] gefangen, umb dass ich dem kranken soliches hat geraten; ich hat im geraten, das ich och gern het gehept, ſo ich in der not wer. Do was ich am donstag und dieselb nacht alain im stubli. Do ward swöster Margret Högerin[1]) och zů mir gelait, wonn si was och mit mir bi dem kranken gesin. Do man uns am fritag in die ratstuben genam und uns fraget, was wir mit dem kranken geret hetten, do nam [man] mich zů dem ersten allain in die ratstub; und do fůrt mich der ratsknecht uf und ab; und nam do swöſter Margreten und fůrt si och wie mich allain und fraget si och wie mich und beſchloss[2]) man uns heftig[3]) wider wie vor untz an. . . .[4])

[50. Schluss. 21. Mai 1538.]

[S. 59.] Darnach im [15]38 jar an dem 21 tag des maigen, do dokter Watter burgermaister was, do kam der altburgermaister Hans Rainsperg, der unser vogt was am suntag frü und spracht, mine heren hetten in usser zů uns geschickt, daß wir ain brief machten und ufschribent, worumb wir denn das lechen wolten enpfachen und im den brief for nacht in sin hus schickte.[5])

P. **Gabriel Meier**, Einsiedeln.

Aus dem Stadtbuch A im Stadtarchiv zu Laufenburg.

A. Die alte Brücke zu Laufenburg.

I.

1453. III. 31.

Anno domini M⁰ CCCC⁰ quinquagesimo tercio uff den lettsten tag des merczen da ward volbracht das eichin pfüllment under dem joch jenet Rins by dem zollhus durch meister Rennweg, der zyt der statt werkmeister. (Seite 183.)

---

[1]) Das Ratsprotokoll S. 233 nennt die Schwester Margreth Surin.

[2]) Einsperren. Htm.

[3]) In Haft?

[4]) Lücke. Die obere Hälfte von Seite 56 ist leer.

[5]) Hier bricht die Handschrift unvollendet ab.

II.

1455. III. 22.

Anno domini etc. L quinto uff samstag nach halbvasten do ward das joch by dem zollhus jent Rins gancz nüw volbrach(t) durch meister Hans Rennweg, der zyt der statt werkmeister. (S. 183.)

III.

1461. III. 15.

Anno domini etc. LX primo uff halbvasten wurden ufgemacht zwey joch nüw an der Rinbrugg die nechsten by der statt der meren Louffemberg. (S. 183.)

IV.

1532.

Do man zalt von Cristi geburt unsers lieben herrn thusent fünf= hundert zweyunddrissig iar ward der erst stein gelegt an der mitlen arch von stein gemacht uff mentag nechst nach sant Matheus tag (23. IX.), und ward bemelte arch usgemacht volgend der mindern zal XXXIII. jar und costet soliche arch gemeini stat Louffenperg thusent viertzig und zwen gulden bars gelts, und zu dem ringisten darzu verrechnet die fronthauwn, die geschetzt uff LXII gl. Und sind die stein zu gemelter archn gebrochen worden hinder den Hennerthannen uff Brenten, die übrigen uff Rotzenwyl uff dem Schwartzwalde, und hat die obgemelt arch gemacht meister Steffan Wernher, unser burger. Und als der erst stein der arch gelegt worden, haben burgermeister und rat under den selbigen gelegt ein duggaten zu einer ewigen gedechtnus. Zu dem so hat der edl und streng her Yttelegk von Rischach zu dem Megtberg, ritter, der zit vogt zu Louffenperg, gemeiner stat an obgemelten buw zu steur geben zechen gulden rinisch. Und warn dis damaln die ret zu Louffenperg: Jacob Cristen, Fridlin Bader, neuwer und alter burger= meister, Uli Oltinger, Peter Rügger, beyd seckelmeister, Claus Schrötter, Hans Dahinden, Claus Grel, Bernhart Kröpflin, Martin Fromhertz, Hans Alt, Fridlin Mangolt, Hans Vesser, Heini Rouw, Marx Wetzel, Jacob Flum, und war Heinrich Wolleb statschriber und Albrecht Riff statknecht. Und sind zu volbringung dis werks zu buwmeistere ver= ordnet gewest Bernhart Kröpflin und Heini Rouw. (S. 41.)

V.

1534.

Anno domini etc. im fünfzechenhundertundvierunddrissigisten haben wir nachbeschribne burgermeister und räte zu Louffenperg unserm burger=

meister Steffan Wernhern, steinmetzen, abermalen ein steinjoch oder arch under unser Reinbruggen zu nechst an der mern statt machn lassen, das uns an alle frontauwen gestat und zu machn cost achthundert und fünfundviertzig guldn. Und sind die quader, so darzu komen und gebrucht worden, brochen zu Sultz ob und neben der kilchen, und zu Butz. Und sind zu volbringung disers werks zu buwmeistere verordnet gewest Peter Rügger und Fridlin Mangolt der reten, und warn damals Fridlin Bader und Jacob Cristen alt und neuw burgermeister, obgemelter Peter Rügger und Bernhart Kröpflin seckelmeister, und dan Claus Schrötter, Hans Dahinden, Claus Grell, Hans Alt, Fridlin Mangolt, Hans Vesser, Heini Rouw, Marx Wetzl, Jacob Flum der räte, und dan Heinrich Wolleb stattschriber, Wernher Stock der stat amman. (S. 42.)

VI.

1558. III.

Anno domini etc. im fünfzechenhundert und achtunddrissigisten, anfangs des glentzen[1]), haben wir burgermeister, gros und cleiner rat zu Louffenperg abermalen ein buw, nemlich die landvesten an der mindern stat Louffenperg under der Rinbruggen anfangs von quadern, so da kamen ab Rotzenwyl uff dem Schwartzwald, in dem taglon zu machn und muren fürgenomen und dasselbig bis Joannis baptiste desselben jars zu end volfürt durch zwen meister, die beyd genant Uli waren us welischem land, und costet solich werk by dem taglon zu machen sampt allm umbcosten für zeüg, quader, sand etc., nich(t)s usgenomen anders dan die frontauwen, benantlich fünfzehen hundert pfund stebler Louffenperger werung, und ward das an aller menschen verletzung und schaden glücklichn volfürt. Es sind ouch dis werks buwmeister verordnet gwesen Hans Alt und Erasmus Mangolt, unser burger. Und waren desselben jars dise hienach beschribnen fürgesetzt ret: burgermeister Fridlin Bader, Jacob Cristen, alter burgermeister, Peter Rügger, sekelmeister, Heini Rouw, Bernhart Kröpflin, Hans Veser, Fridlin Mangolt, Marx Wetzel, Claus Grel, Jacob Flum, Heman Schlicher, Claus Diepolt, und Heinrich Wolleb, stattschriber, Wernher Stock, statknecht. Und ist disers werks uberschlag und rechnung beschechn uff donstag nach unser lieben frouwen himelfart tag in dem jar ut supra. (S. 43.)

VII.

1541.

Die nüwe gehenkte brugk über Rhein.

Zu wissend, das die selbige angefengt und usgemacht ward anno domini XV^C viertzig und ein, und cost in gantzer summa mit allem

[1]) = Lenz.

umbcosten one die frontauwen namlich XII^C sechtzig und siben pfund XVIII β und VIII ₰, und sind die thonboum, so von einer schupfin zu der andern reuchen, ab dem Schwartzwald aus dem freigen wald, genampt das hinder Lindow, durch die Hochnegk, so man heist den Katzensteig, harab durch die Henergassen gefiert worden, und cost ieder boum zu furlon zechen gulden, und macht sy ein meister und burger von Brug im Ergew, mit namen Burkart Burckhart. So dan costen die kupfrin dinkel, so über die selbige hangende brugk gand, mit zerung und allem umbcosten namlich III^C zwelf pfund und X schil-ling VIII ₰. Es was auch des selbigen jars ein grosser sterbend, das bitz in die II^CL menschen sturben; dem bemelten meister gieng aber nit kein gsel mit dot ab. (S. 44.)

VIII.

1570. III. 25.

Do man zalt fünfzehenhundert und sibentzig jar uff sambstag nach dem palmtag, ward der erst stein an der landveste an der Reinbruggen in der mehrer statt Lauffenberg gelegt. (S. 40.)

B. Die Uhr zu Kleinlaufenburg.

1542. VII. 28.

Anno domini im fünfzehenhundertundzweyundviertzigisten uff fri-tag nach sant Jacobs tag haben burgermeister und rat zu Lauffenberg die ur oder zit in der mindren stat zů dem heilgen geist meister Jeroni-mus Jegern von Basel ze machen verdingt, namlichen umb sibentzig gulden, und so er das werk gemacht hat, sollen sy es in irem costen von Basel heruf fueren lassen, und allen costen, so in dem ufsetzen sich erlouffen wird, es sy mit seilen, schiben oder aetzung, erliden und geben. Und haben gemeltem meister uff den tag als es verdingt ist bar geben zehen gulden, und sollen ime, so er die ur ufsetzet, aber geben zehen gulden. Darnach alle jar zehen, so lange bis obge-melte sibentzig gulden gäntzlich erlegt werden. Und ist beschehen under burgermeister Heinrich Rowen und Jacob Flumen seckelmeister.

Eine spätere Hand fügt bei: Ist betzalt worden anno etc. XLVII laut einer beyhendigen quittantz. (S. 46.)

C. Der Turm vor dem Wasentor.

1495. IX. 18.

Anno domini LXXXXV uff fritag vor sant Matheus tag des helgen zwölfbotten ward der thurn vor dem Wasenthor im ussern graben und die mur vom Wasenthor bis an das schloss angefangen ze muren. (S. 202.)

D. Wunder und ongloublich ding, so sich im Louffen zudragen.

1549. V. 8.

Zu wissend, das Jerg Sigenmiller, sonst genampt Küng, mitwoch den achten tag maiens anno XLVIIII uff dem Rhein in eim weidling schlafend harab bitz für nider der döckten bruggen gerunnen; als er für ab komen, ist er von dem getös des Louffen erwachet und sich uff das angesicht für sich nider gelegt und ein seil oder ären, so ongefar am weidlin(g) gewesen, umb den linken arm geschlagen und den weidling mit beiden armen umbfasset und also durch den Louffen geflossen, ein mal undergangen, darnach also uf dem weidling fürnider gerunnen und im gwild in der Netzy II mal undergangen und beyde mal lang underm wasser gewesen, also das man sich seinen verwegen, ist aber wider harfür komen und demnach zu Schäffingen gsund one alle verletzung gelendet worden und kein stund darüber nie krank gewesen. (S. 50.)

F. E. W.

Besprechungen und Anzeigen.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren derjenigen Arbeiten, deren Besprechung an dieser Stelle gewünscht wird.

Joh. Dierauer. Geschichte der schweizerischen Eidgenossenschaft. 1. und 2. Band, 2. Aufl., Gotha, F. Perthes, 1913. XXI, 400 und XV, 559 S.

Unter den vielen Geschichten der Schweiz, von denen mehrere auch noch in neuester Zeit geschrieben worden sind, haben zwei, die des leider schon verstorbenen Carl Dändliker in drei Bänden und die in Rede stehende von Dierauer, alle Konkurrenten überholt und in den Hintergrund gedrängt. Von diesen beiden Werken selbst wieder ist das Dändlikers das populärere nach Form, Stil und Inhalt. Der Verfasser steht seinem Stoffe in erster Linie nicht als Forscher, sondern als Patriot gegenüber und scheut sich daher nicht, auch sein Gefühl mitsprechen zu lassen. Er erzählt mit Wärme, die sich bis zur freudigen Begeisterung steigert, berücksichtigt neben der politischen auch ausführlich die Kulturgeschichte, verzichtet auf den den Text unmittelbar begleitenden gelehrten Apparat, den er kapitelweise zusammengefasst in den Anhang verwiesen hat, unterstützt ihn aber gelegentlich mit gut gewählten Reproduktionen von Ansichten und Plänen.

Anders Dierauer. Wenn man sein Buch liest, wird man an den Ausspruch Rankes erinnert, dass er «sein Selbst auslöschen möchte, um nur die Ereignisse reden zu lassen». — Ganz in diesem Sinne gebietet der Verfasser seinen eigenen Empfindungen bei der Darstellung der Begebenheiten Schweigen, er verzichtet auf jedes äussere Beiwerk, erzählt mit einer wahrhaft bewundernswerten und auch schon oft gerühmten Unparteilichkeit, eben deshalb auch mit einer gewissen gleichmässig kühlen Ruhe, beschränkt sich durchaus auf die politische Geschichte und beglaubigt seine Darstellung abgesehen von neutralen Resumees oder Reflexionen sozusagen Schritt für Schritt, wie es bei Gelehrten üblich ist, mit den in bald grösseren bald kleineren Anmerkungen mitgeteilten Belegen. Trotz dieses schweren Rüstzeugs ist die Darstellung, die sich durch Klarheit, prägnante Fassung und schöne, von einem feinen Sprachgefühl getragene Diktion auszeichnet, auch für einen weiteren Leserkreis berechnet. Vor allem aber wird der Fachmann nach diesem Buche greifen, das schon auf den ersten Blick den Anforderungen, die er an ein derartiges Werk zu stellen pflegt, entgegenkommt und, wie er sich bald überzeugen kann, von rechtem wissenschaftlichem Geiste durchweht ist.

Dem Verfasser, der mit dem reichen Wissen und dem sicheren Urteil des gereiften Mannes vor 25 Jahren an die grosse und schwierige, aber auch reizvolle Aufgabe herangetreten war, die Geschichte seines Vaterlandes von

den frühesten historischen Zeiten bis zum Untergange der alten Eidgenossenschaft im Sturme der französischen Revolution in möglichst gedrängter Form und wissenschaftlich einwandfreier Weise zu erzählen, war es vergönnt, dieses Ziel mit einer Folge von vier Bänden innerhalb der Jahre 1887—1912 zu erreichen. Zur Freude über dieses Gelingen gesellt sich nun noch die Genugtuung über den Erfolg der Arbeit, der sich in zwei Tatsachen vor der Oeffentlichkeit manifestiert, nämlich in dem Erscheinen einer französischen Uebersetzung einer- und einer zweiten Auflage der beiden ersten Bände anderseits. — Von ihnen soll im Folgenden die Rede sein.

Wenn man, wie sich dies von selbst versteht, die beiden Auflagen mit einander vergleicht, so bemerkt man sofort die Verbesserung des äusseren Gewandes, besseres Papier und grösserer Druck, dem zu Liebe man auch die, übrigens nicht sehr bedeutende Vergrösserung des Umfangs eines jeden Bandes gerne mit in Kauf nimmt, sowie den Umstand, dass nunmehr auch der erste Band mit einem eigenen Register ausgestattet ist.

In Bezug auf den Inhalt ist festzustellen, dass die ganze Anordnung des Stoffes, seine Periodisierung im grossen sowohl wie die Verteilung auf die einzelnen Bücher und Kapitel unverändert geblieben sind. Der erste Band umfasst also wieder die Vorgeschichte bis zur Stiftung des ersten ewigen Bundes und die sich anschliessende Geschichte der Eidgenossenschaft bis zur Eroberung des Aargaus 1415, der zweite die Fortsetzung bis zum ewigen Frieden mit Frankreich 1516, mit anderen Worten, die Disposition des ganzen Werkes ist vom Verfasser gleich bei der ersten Anlage mit soviel Umsicht getroffen worden, dass auch eine langjährige Benützung ihre Richtigkeit nur bestätigte und sich kein Bedürfnis herausgestellt hat, daran irgend welche Veränderungen vorzunehmen.

Was endlich den Text betrifft, so verhält es sich damit etwas anders. Der Verf. hat ihn einer eingehenden Revision unterzogen und zahlreiche Stellen geändert. Eigentliche Unrichtigkeiten gab es freilich nur verschwindend wenige zu korrigieren. In allen andern Fällen handelte es sich nur darum, die Darstellung mit dem jetzigen Stand der Forschung in Einklang zu bringen, die von ihr seit dem ersten Erscheinen des Buches gewonnenen Resultate, soweit sie der Verf. nach eigener kritischer Prüfung annehmbar fand, in sie aufzunehmen. In diesem Sinne wurde in mehr oder weniger eingreifender Weise umgearbeitet: Die Erzählung von der Besiedelung des nachmals schweizerischen Gebietes durch die Alemannen (1, 17 f.), von dem Eingriff Karls d. Gr. in die Sonderstellung der rhätischen Landschaften (1, 46), von der Schlacht am Morgarten (1, 144 ff.), von dem Zustande des Landes Glarus vor dem Anschluss an die Eidgenossen (1, 234), von der ältesten Periode von Solothurn bis 1295 (1, 256) und den Beziehungen von Glarus zum oberen Bunde (1, 414). Kleinere, aber nicht weniger wichtige Zusätze und Aenderungen haben erfahren: die Angaben über die römische Provinzialeinteilung, die römischen Strassen und Kolonien, letztere durch die stärkere Betonung von Augusta Raurica (1, 6 ff. und 13), über die Entstehung der ersten alemannischen Rechtsaufzeichnungen (1, 34 f.), über das burgundische

Rektorat (1, 69), über den Ursprung des Hauses Habsburg (1, 81), über das erste Vorkommen von Uri (1, 97, wo jedoch eine Anm. erwünscht wäre; es ist wohl zu ergänzen Oechsli, Die Anfänge der schweizer. Eidgenossenschaft, Regesten Nr. 1), über den Ammann in Schwyz (1, 112), über die Bildung von Gemeinden in Unterwalden (1, 114), über die Kontrahenten des ersten ewigen Bundes, unter denen ursprünglich nur Nidwalden und nicht ganz Unterwalden erscheint (1, 115), über die Verleihung der Reichsvogtei über Urseren und Livinen an Konrad von Mose (1, 152), über die Entwicklung Zürichs zur Stadt und die Bildung des Rates (1, 199 f.), über das Vorbild der Brunschen Verfassung (1, 213), über die Beteiligung Unterwaldens am Aufruhr der Grindelwaldner im Dezember 1348 (1, 285), über die Unterstützung Berns durch Savoyen im Burgdorfer Krieg (1, 336), über Urseren (1, 423 ff.), verschiedene Einzelheiten aus den Freiheitskämpfen der Appenzeller (1, 431, 453, 469), über die Kampfweise der mailändischen Reiterei in der Schlacht von Arbedo (2, 24), über die Schlacht von St. Jakob (Wegfall der berühmten Sentenz, 2, 98), über die Entstehung der Niederen Vereinigung (2, 200 ff.) u. a. m.

Der Verf. hat ferner nicht unterlassen, einige etwas unbestimmt gehaltene Angaben durch Einfügung von Namen und Daten zu präzisieren — man vergl. 1, 263, 399, 490; 2, 127, 145, 352, 354, 463 — und auch in formaler Hinsicht solche Stellen, die ihm in der ersten Fassung nicht mehr genügten, zu verbessern, z. B. 1, 66; 2, 311.

Indessen alles das sind doch nur Einzelheiten, die den Kern des Ganzen, ich meine die persönliche Auffassung des Autors über die Entstehung der Eidgenossenschaft und ihre Entwicklung bis 1516 nicht berühren. In dieser Beziehung hat er trotz der sorgfältigen Berücksichtigung der Resultate der Spezialforschung weder durch sie noch aus eigener Initiative sich veranlasst gefunden, seine Ansicht vom Verlauf der Begebenheiten und ihren Wechselwirkungen irgendwo zurückzunehmen oder auch nur merklich zu modifizieren. Was das heissen will, weiss nur der vollkommen zu würdigen, der sich selbst schon mit allgemeiner schweizerischer Geschichte befasst und den Stoff zu gestalten versucht hat. Dabei stösst man namentlich auf zwei Schwierigkeiten. Die eine entspringt der Tatsache, dass die Anfänge der schweizerischen Eidgenossenschaft mit den Anfängen des geschichtlichen Lebens auf schweizerischem Boden nicht zusammenfallen. Abgesehen von seinen ältesten namenlosen prähistorischen Bewohnern flutete der Strom der Geschichte schon fast 13 Jahrhunderte über ihn hin, bevor die Eidgenossenschaft sich nur zu bilden anfing. Der schweizerische Historiker sieht sich also vor die Frage gestellt, ob, und wenn ja, wie viel von dieser Vorgeschichte, wie Dierauer diese Periode treffend genannt hat, er in seine Darstellung einbeziehen soll. Bisher ist diese Frage immer bejahend beantwortet und die Darstellung demgemäss so eingerichtet worden, dass sie möglichst das gesamte moderne schweizerische Territorium umfasst, obwohl die Ausführung für gewisse Partien wie z. B. für die Periode der Ausbildung der partikularen Gewalten grossen Schwierigkeiten begegnet. Wie man sieht,

wird für diese Vorgeschichte der Begriff «Schweiz» geographisch gefasst, der jedoch von dem Moment an, mit dem die eigentliche schweizerische Geschichte einsetzt, notwendigerweise verlassen werden muss, weil dieses Territorium eben selbst als Produkt der historischen Entwicklung erst nach und nach in den Kreis der Betrachtung tritt. Dadurch entsteht eine, vielleicht mehr den Bearbeiter als den Leser störende Inkongruuenz in der Darstellung, und deshalb mag hier einmal die Frage aufgeworfen werden, ob diese Art der Behandlung der eidgenössischen Geschichte unabänderlich ist oder ob sie nicht durch eine andere ersetzt werden könnte, der dieser Uebelstand nicht anhaftete. In der Tat ist eine, freilich recht radikale Lösung im positiven Sinne denkbar. Sie bestünde darin, dass man die ganze Vorgeschichte einfach unterdrückte und gleich mit dem ewigen Bunde von 1291 begänne. Die Möglichkeit einer solchen Darstellung scheint um so eher gegeben, als in der Geschichte der einzelnen Bundesglieder doch immer wieder auf jene frühere Periode zurückgegriffen und die Einwirkung der allgemeinen Begebenheiten, die selbst im gehörigen Ausmass zu berücksichtigen keine unmögliche Forderung an die Kunst des Geschichtschreibers ist, auf die Entwicklung des betreffenden Ortes aufgezeigt werden muss. Zu einer solchen Neuerung hat der Verf. sich nicht entschliessen können. Stellt man sich jedoch auf seinen Standpunkt, so ist es höchster Anerkennung wert, wie geschickt er den weitschichtigen Stoff gerade da kräftig zusammenzufassen und in einem recht engen Rahmen vortrefflich darzustellen verstanden hat.

Die zweite Schwierigkeit rührt daher, dass, wie das Territorium der Eidgenossenschaft und noch viel langsamer als dieses, auch der Begriff «eidgenössisch», d. h. die Erkenntnis der eigenen politischen Potenz und das auf ihr beruhende Gefühl der Zusammengehörigkeit sich erst entwickelt hat. Während die Geschichte eines Fürstentums in der Dynastie ihren gegebenen Mittelpunkt hat und durch sie von selbst zusammengehalten wird, fehlt hier nicht nur ein solches reales Band, sondern der schweizerische Historiker muss sich noch davor hüten, diesen rein ideellen Zusammenhang unter den Mitgliedern des anwachsenden Bundes gleich von Anfang an zu stark zu betonen, wie es Heusler schön ausgedrückt hat: «Man kann sich nicht stark genug gegen die Meinung gewappnet halten, als ob die Eidgenossen der alten Orte ein einzig Volk von Brüdern hätten sein wollen, als ob auf dem stillen Gelände am See der eidgenössische Staatsgedanke . . . . entdeckt worden sei.» Um dieser Forderung zu genügen, muss der schweizerische Historiker vielleicht in noch höherem Grade als irgend ein anderer die Fähigkeit besitzen, von der Gegenwart abstrahieren zu können, um die Vergangenheit unbefangen und richtig zu beurteilen. Sonst kann er gewissen Schwankungen und Gegensätzen in der Politik der einzelnen Orte nicht gerecht werden und läuft ständig Gefahr, unter der Einwirkung moderner Anschauungen das Bild der alten Zeit zu verzerren. Auch diese Schwierigkeit hat der Verf., der sich, wie die Bemerkung in Bd. 1, S. 229 über Bruns Unterwerfung unter den Schiedsspruch der Königin Agnes zeigt, ihrer wohl bewusst war, sehr gut überwunden.

Alles in allem darf also dem Werke uneingeschränkt das Lob gespendet werden, das jeder planvollen und gewissenhaften Arbeit gebührt, wie es auch dem Verf. und seinem Vaterlande gleich sehr zur Ehre gereicht.

Basel. **Rudolf Thommen.**

Dr. Hermann Bikel: Studie über die Wirtschaftsverhältnisse des Klosters St. Gallen von der Gründung bis Ende des XIII. Jahrhunderts. Freiburg i. B., Herdersche Verlagshandlung. 1914. 351 S.

Der Verfasser will die ökonomische Entwicklung der Grundherrschaft des Klosters St. Gallen in ihren Grundlinien schildern und bis zum wirtschaftlichen Niedergang des Klosters verfolgen.

Vorangestellt ist eine gedrängte Uebersicht der Quellen, des urkundlichen Materiales, der klösterlichen Geschichtschreibung und der weiteren in Betracht kommenden Stücke, Formelsammlungen, Ekkeharts IV. «Liber benedictionum», Totenbuch und Verbrüderungen. Hieran schliesst sich ein geschichtlicher Ueberblick von der Zeit der Gründung bis auf Salomon III., und hernach beginnt die Ausführung, die den Hauptgegenstand des Buches ausmacht.

Hier geht der Verfasser zuerst der Entstehung des Klosterbesitzes nach, die er nach Weihegaben an den Altar, Landschenkungen, Erwerb durch Rodung und durch Tausch, Kauf, Verkauf gliedert. Ein zweiter Abschnitt behandelt die Verwaltung der Klostergüter, als lokale Verwaltungen und zentrale Verwaltung. In der ersten Abteilung wird da vorzüglich bis ins einzelste die Zusammensetzung der Güter, die Art der Bewirtschaftung untersucht; in der zweiten Hälfte kommen die geistlichen Amtspersonen zur Behandlung. Der dritte Abschnitt prüft die persönliche Stellung der Mönche und der Gotteshausleute, und zwar hier zuerst die Rechtsstellung der Unfreien in besonders eingehender Weise. Der Schlussabschnitt ist dem wirtschaftlichen Niedergang von St. Gallen und den einzelnen Etappen desselben gewidmet, wobei Ursachen innerer Natur und äussere Ursachen gekennzeichnet werden.

Der Verfasser hat das grosse ihm vorliegende Material in gründlichster Weise gesammelt und beherrscht es in einer Art, die es ihm möglich macht, die verschiedenartigsten Fragen sich aus dessen Fülle beantworten zu lassen. Einerseits der Inhalt des von Wartmann herausgegebenen Urkundenbuchs und andererseits die historiographischen Werke von den Lebensbeschreibungen der Heiligen Gallus und Otmar bis auf den Abschluss der «Casus sancti Galli» durch Kuchimeister, mit den durch den Referenten in dessen Ausgaben hinzugefügten Kommentaren, sind in gründlichster Weise benutzt, und ebenso hat der Verfasser die neue einschlägige Literatur herangezogen.

Um einige Einzelheiten hervorzuheben, sei zuerst auf S. 6, N. 4, hingewiesen, die einen Ueberblick der Diskussion über die Stellung des Klosters zu den Bischöfen von Constanz in der karolingischen Zeit enthält. An vielen Stellen sind tabellarische Uebersichten urkundlicher Angaben

eingeschaltet, so S. 30 ff. von freien Schenkungen, S. 43 ff. von Schenkungen unter der Bedingung der Abgabe einer Leibrente oder der Aufnahme in das Kloster, S. 68 ff. eine Tabelle der Schenkungen überhaupt, S. 125 ff. der Patronatspfarreien, S. 152 ff. der Abgaben der 36 Klosterhöfe im 13. Jahrhundert, S. 182 ff. der Einkünfte des Dekans «de officio camerarii», und was noch mehr solche instruktive Zusammenstellungen sind. So ist S. 205 ff. einem in Bd. III des Urkundenbuchs gegebenen Stoffe entnommen, was das Kloster an Abgaben aus dem Hofe Bernang im Rheinthal erheben konnte. Mit den so wertvollen Arbeiten des 1912 verstorbenen Forschers auf wirtschaftlichem Gebiete Caro berührt sich der Verfasser selbstverständlich vielfach, kommt jedoch an einer Stelle, im Abschnitt über die Ministerialen, der einen nachdrücklichen Platz in dem Buche einnimmt, S. 264 ff., zu einem abweichendem Ergebnis hinsichtlich der Ableitung der Dienstmannen von St. Gallen aus den altfreien Elementen, besonders den Nachkommen der Tradenten. Ganz vorzüglich beachtenswert ist, wie schon angedeutet, das Kapitel über den Niedergang des Klosters, in dem Beweise für die Darlegungen Schulte's über den Niedergang der alten Benediktinerklöster bis zum 13. Jahrhundert überhaupt gebracht werden.

In einem Anhang stehen noch Tabellen von Zinsleistungen für Precarien und Benefizien, des Preises für Landgüter und Grundstücke, für andere Wertgegenstände im 8. und 9. Jahrhundert, sowie einige weitere dazugehörende Berechnungen.

Eine sorgfältigere Beseitigung der Druckfehler wäre wünschenswert gewesen. S. 78, N. 3, zeigt zwei Irrtümer in der Schreibung von Namen zitierter Autoren. Auf S. 76 ist in N. 1 die Angabe über die Entstehung der Herzogtümer im fränkischen Reiche nicht richtig.

Ohne allen Zweifel ist in dem vorliegenden Buche von jenseits der schweizerischen Grenze ein wertvoller Beitrag zur Kenntnis eines wichtigen Kapitels unserer mittelalterlichen Geschichte dargeboten. Im Vorwort spricht der Verfasser sich dahin aus, dass er nachträglich einen Beitrag zum 13. Centenar der Gründung von St. Gallen bringen wolle: «Ganz Alemannien sollte sich erinnern, was es dem Gründer des Klosters St. Gallen angesichts der tiefgreifenden Wirksamkeit seiner Stiftung während vieler Jahrhunderte verdankte.» Diese Aufgabe hat das Buch wohl erfüllt. **M. v. K.**

Alois Müller, *Das Kirchenpatronatsrecht im Kanton Zug.* Diss. Freiburg i. Ue. und Geschichtsfreund, Bd. 67, Stans 1912. 83 S.

Unter den Rechtsinstituten des Staatskirchenrechtes nimmt das Kirchenpatronatsrecht unstreitig eine der ersten Stellen ein. Dessen Entstehung und Entwicklung auf einem bestimmten Territorium näher nachzugehen, ist daher stets eine dankbare und verdienstliche Arbeit. Für «*Das Gemeindepatronatsrecht in den Urkantonen*» liegt seit 1905 eine treffliche Studie von *Ed. Schweizer* vor. In ähnlicher Weise hat A. Müller in der vorstehenden Schrift die

Patronatsverhältnisse im Kanton Zug behandelt. Abgesehen von einer Abhandlung über *«Die Pfarrkirche in Baar und deren Patronatsrecht»*, verfasst von J. A. Andermatt, die heute noch volle Beachtung verdient, gebrach es an Vorarbeiten. Der Verf. sah sich daher genötigt, auf die primären, gedruckten und ungedruckten Quellen, soweit sie überliefert sind, zurückzugehen. In vier Kapiteln hat er die Rechtsverhältnisse an der Kirche von den frühesten Zeiten bis zum 13. Jahrhundert, die Entwicklung vom 13. Jahrhundert bis zur Uebertragung des Patronates an die Gemeinde, das Gemeindepatronatsrecht und endlich das Kirchenpatronatsrecht in der Gegenwart behandelt. Von der Institution der germanischen Eigenkirche ausgehend wird in grossen Zügen die allmählich unter dem Einfluss des Dekretalenrechtes erfolgte Ausbildung des Patronates skizziert und mit Recht hervorgehoben, dass letzteres ursprünglich durchaus dinglicher Natur gewesen ist. Aus den ältesten Urkunden betreffend die Pfarrkirchen Baar und Risch geht dies unzweideutig hervor, überaus klar übrigens auch aus dem Verkaufsinstrument betreffend die Kirche Neuheim, dat. 1363 Oktober 19., wo es ausdrücklich heisst: Das Stift Einsiedeln tritt an die Abtei Kappel ab «den *acher* ze Núhein in dem Enren Winkel bi der ſtraß ennenthalb, der des hofes ze Núhein was, *und darinne den kilchenſatz ze Núhein, der ouch in denselben acher höret*».

Die früheste Kunde, die über christliche Kultstätten auf dem Boden des gegenwärtigen Kantons Zug vorliegt, enthält das Diplom König Ludwigs des Deutschen für die Abtei Zürich aus dem J. 858, das die «curtis, quae vocatur Chama, . . . cum *ecclessiis*, domibus etc.» aufführt. M. hat hieraus gefolgert, dass damals in Cham bereits *mehrere Kirchen* existiert haben. (S. 45, 49, 54) und dass «von diesen verschiedenen Kirchen im Laufe der Zeit die eine zur Pfarrkirche geworden» sei. Er übersieht hiebei aber, dass sich die Pertinenzen eines Hofes vielfach auf eine Anzahl verschiedener Ortschaften erstreckten. Gerade die Erwähnung mehrerer Kirchen auf dem Hofe Cham illustriert diese Tatsache zur Genüge. Bis um die Mitte des 13. Jahrhunderts verstummen sodann alle Nachrichten über die kirchlichen Verhältnisse Chams; nur einmal, 1219, wird ein Leutpriester («Růdolfus plebanus de Chamo») in einer Zeugenliste — zusammen mit dem Leutpriester von Aegeri («Uolrico plebano de Aegrei») — aufgeführt (ThUB. II, N° 102). Das Patronatsrecht über die Pfarrkirche zu Cham, das bis anhin der Abtei Zürich zugestanden, veräusserte diese 1244 gegen die Zehntquart zu Altdorf und Bürgeln an das Hochstift Konstanz. Letzteres hat sich in der Folge die Kirche inkorporiert. (Vgl. ZUB. N° 1475). Am 21. Dezember (nicht am 12.) 1271 übergab indessen Bischof Eberhard dieselbe mit allen Rechten tauschweise gegen die Pfarrkirche St. Vinzenz in Schwenningen (Würtemberg) an das Chorherrenstift in Zürich, welches sie 1477 um die Summe von 2150 fl. an die Stadt Zug verkaufte. Diese blieb Inhaberin des Patronatsrechtes bis zum J. 1873. — Etwas verwickelter liegen die Verhältnisse in *Baar*. Wohl auf die *Lenzburger* zurückzuführen sind die Rechte, die das Stift Schännis an der dortigen Pfarrkirche besass. Wann und unter welchen Umständen das Haus Habsburg das Patronatsrecht erwarb, lässt sich nicht mehr feststellen. Tatsache ist nur,

dass es ihm zu Anfang des 13. Jahrhunderts zustand. Als im Jahr 1228 Graf Rudolf (II.), zubenannt der Alte, mit seinen Söhnen Albert (IV.) und Rudolf (III.) der Cisterzienserabtei Kappel den Hof Baar — «curiam nostram in Barro cum quibusdam decimis et omni iure, videlicet cum pascuis et ne= moribus atque aliis conmunitatibus, sicut a parentibus nostris et a nobis actenus possidebatur» — verkaufte, wird des ius patronatus über die Pfarrkirche keiner= lei Erwähnung getan. Trotzdem nimmt der Verf. an (S. 56), dass «es jeden= falls im Kaufe mit eingeschlossen war». Er scheint indessen von dieser seiner Ansicht nicht ganz überzeugt gewesen zu sein, denn unmittelbar hernach (S. 57) versichert er, dass das Patronatsrecht «wohl schenkungsweise, nicht aber kaufsweise veräussert werden kann». In dieser Auffassung wurde er wohl bestärkt durch die Vergabungsurkunde Graf Rudolfs (III.) vom 13. Au= gust 1243, in der ausdrücklich die «curtis in Barro *cum iure patronatus ipsius ecclesie*» aufgeführt wird. Aus diesem Dokument ergibt sich nun aber mit Sicherheit, dass das Patronatsrecht über die Kirche zu Baar erst jetzt, 1243, durch Schenkung Graf Rudolfs (III.) an Kappel gelangte, Graf Rudolf der Alte es sich und seinem Hause mithin 1228 (stillschweigend) vorbehalten hatte. Die Donation Rudolfs (III.) ward indessen angefochten und zwar augen= scheinlich von des Grafen Neffen, den Söhnen Alberts (IV.), der 1240 mit Tod abgegangen war. Es geht dies aus einer Urkunde des Freien Ulrich von Schnabelburg, dat. 1249 Mai 12., hervor, in der dieser nachdrücklich behauptet, dass er das «ius patronatus ecclesie de Barro» «ex legittima donacione et lar= gitate Rudolfi, Alberti, Hartmanni nobilium dominorum et comitum de Habs= purch titulo mere proprietatis pacifice» besitze (ZUB N° 765). Graf Rudolf (IV.) und sein Bruder Albert (V.), Domherr der Kirche Basel, haben fünf Jahre später (1254 September 28.) die Behauptung in vollem Umfange be= stätigt mit dem Hinweis, dass das Patronatsrecht «ad nos iure proprietatis pure ac libere pertinebat» und dass es «idem nobilis (Ulrich von Schnabel= burg) a nobis et nostris progenitoribus in feodum possidebat et se iure feodali possidere recognovit» (ZUB. N° 910). Letzterer Umstand mag ausschlag= gebend gewesen sein, dass Graf Rudolf (II.) 1228 den Kirchensatz von Baar nicht zugleich mit dem dortigen Hofe an Kappel abtrat. Dass Graf Rudolf (III.) trotz des Widerspruches seiner Neffen an seiner Vergabung von 1243 fest= gehalten hat, beweist eine am 28. Januar 1248 in Laufenburg ausgestellte Ur= kunde, durch die er die frühere Schenkung bestätigte und zum voraus jedes Einspracherecht von seiten seiner Gemahlin (Gertrud von Regensberg) und seiner Kinder bestritt. (Ebend. N° 706.) Das Stift Kappel besass somit seit 1248 erst den Anteil der jüngeren Linie des Hauses Habsburg am Patronats- recht über die Pfarrkirche zu Baar. Um den Streit endgültig aus der Welt zu schaffen, verzichtete nunmehr 1249 auch Ulrich von Schnabelburg seiner= seits auf jegliche Ansprüche, die er am Patronat besass, und vergabte sie an das Gotteshaus (Ebend. N° 765), das ihm und seinen Nachkommen das «ius patronatus ecclesie in Barro» zu Erblehen («titulo hereditatis») verlieh (Ebend. N° 877 und 921). Im Dezember 1253 verzichtete jedoch der Schnabelburger testamentarisch auf sein Lehen (Ebend. N° 877). Allein die ältere Linie des

Hauses Habsburg versagte hartnäckig all' diesen Rechtsgeschäften ihre Zustimmung. Erst im September des folgenden Jahres konnte sie sich zum endgültigen Verzicht auf ihre Rechte am Kirchensatz zu Baar verstehen (Ebend. N° 910). Neue Anstände erhoben sich nach dem Ableben Herrn Ulrichs. Dessen Söhne fochten — «ad quorundam suggestionem iniquam» — den letzten Willen des Vaters an, liessen sich jedoch von der Unrechtmässigkeit ihrer Einsprache überzeugen und entschlugen sich in der Folge ihrer Ansprüche auf das Patronat zu gunsten der Abtei (Ebend. N° 921, 1046, 1366). Seit diesem Zeitpunkt blieb letztere bis zu ihrer Aufhebung unbestritten im Besitz des Kirchensatzes. Da das Ergebnis unserer Untersuchung über den Uebergang des Patronatsrechtes über die Pfarrkirche Baar erheblich von dem des Verf. differiert, so enthebt uns dies einer Widerlegung von dessen weiteren Schlussfolgerungen. — Ueber die Verhältnisse in *Neuheim* können wir uns kurz fassen. Dass der dortige Hof des Benediktinerstiftes St. Blasien durch Kauf je an Einsiedeln gelangt ist (S. 44), ist unrichtig. Erst im Jahre 1537 veräusserte das Kloster seine Rechtungen in Neuheim und zwar an Stadt und Amt Zug. Für die Kenntnis der dortigen Rechtsverhältnisse verweisen wir im übrigen auf unsere Abhandlung «*Das Hofrecht von Neuheim*» im Zug. Neuj.-Bl. 1907, für die Pfarreiverhältnisse im besondern auf die Einleitung. Die Abtretung des Patronatsrechtes über die Pfarrkirche durch Einsiedeln an Kappel (S. 58) erfolgte am 20. September 1363 im Schloss Pfäffikon und wurde am 19. Oktober von Zürich aus nochmals verbrieft (Or. Arch. Menzingen N° 13). Die erste Ausfertigung des Verkaufs findet sich in der Bestätigung des Bischofs Heinrich von Konstanz vom 16. November (Or. Arch. Menzingen N° 14) teilweise inseriert. — Dass das Patronatsrecht über die Pfarrkirche St. Michael in Zug (S. 61) aus der Kiburger Erbschaft an Habsburg-Oesterreich gelangte, haben wir bereits an anderer Stelle dargelegt (Vgl. «*Die Anfänge der Stadt Zug*» im Anz. f. Schw. G. 1910).

Noch war das Stift Kappel nicht in ruhigem Besitz des Patronatsrechtes über die Pfarrkirche Baar, als Abt und Konvent bereits die ersten Schritte zu deren Inkorporation taten. Mit Genehmigung der Kurie gestattete nämlich der Bischof von Konstanz am 13. November 1254 dem Kloster, von den Einkünften der Baarer Kirche jährlich bis auf 12 Mark für sich («suis usibus») zu verwenden (ZUB. N° 913). Die eigentliche Inkorporation erfolgte erst anfangs April des folgenden Jahres durch den Kardinallegaten Pietro di S. Giorgio: auf den Zeitpunkt des Rücktrittes oder Ablebens des gegenwärtigen Pfarrherrn («cedente vel decedente rectore ipsius scil. ecclesie») steht der Abtei das Recht zu — unter Ausscheidung der Congrua für den Vikar («reservata vicario in eadem ecclesia servituro pro sustentatione sua consuetis et debitis oneribus supportandis congrua portione») — «*ecclesiam* de Barro . . . *retinendi perpetuo* ad manus vestras et ipsius redditus et proventus in usus proprios convertendi» (Ebend. N° 926). Der Sinn ist ganz klar (vgl. S. 75); um so unverständlicher erscheint es, dass der Verf. (S. 67) aus der angeführten Stelle einen «rector perpetuus» herauszulesen imstande ist. Offenbar hat ihm der «vicarius perpetuus» der inkorporierten Kirchen

vor Augen geschwebt. Der Pfarrgeistliche von Baar wird übrigens nach 1255 in der Regel «incuratus», in deutschen Urkunden «beståtet» oder «beståtiget», genannt, selten «plebanus». Papst Alexander IV. hat am 9. Oktober 1255 von Anagni aus durch fast gleichlautende Bulle die Urkunde seines Legaten bestätigt (Ebend. N° 950).

Wir beschränken uns auf die angebrachten Aussetzungen, denen sich aus den weiteren Kapiteln nur wenige beifügen liessen. Aufgefallen ist uns, dass der Verf. durchweg veraltete Quellendrucke benutzt hat, statt sich an die vortrefflichen Neudrucke des ZUB. und des Habsb. Urb., die auch eine einheitlichere Zitierung ermöglicht hätten, gehalten hat. Ganz unbeachtet blieben die von Ladewig und Cartellieri bearbeiteten Regesten der Bischöfe von Konstanz.

Zürich. **Robert Hoppeler.**

H. Meyer-Rahn. Das Chorgestühl in der Kirche der ehemaligen Cisterzienser-Abtei St. Urban. Neujahrsblatt der Kunstgesellschaft in Luzern auf das Jahr 1913. 60 S. und 19 Tafeln.

Der Gegenstand der vorliegenden Abhandlung wie seine wechselvollen Schicksale lohnen und rechtfertigen eine monographische Darstellung, handelt es sich doch um ein wertvolles Kunstdenkmal und in der Wiedererwerbung, wie in der Wiederaufstellung desselben um eine lobenswerte Tat.

H. Meyers Arbeit skizziert die bauliche Entwicklung des Klosters St. Urban 1148—1751, behandelt die Kirchenbaute von 1711, geht dann über zur kunstgeschichtlichen Bedeutung des Stuhlwerkes, seine Entstehungszeit und seine Urheber. Es folgt die Beschreibung der Chorstühle, dann eine Schilderung seiner Schicksale von 1848 bis 1911, d. h. die Aufhebung des Klosters St. Urban, der Verkauf seiner Chorstühle ins Ausland, die Wiedergewinnung derselben für die Heimat und der Wiederaufbau am ursprünglichen Standort, für den das Werk geschaffen war. Der Verfasser vergisst keine Peripetie dieser Schicksale und belegt seine Angaben in wissenschaftlicher Weise; es scheint an den sachkundigen Ausführungen nichts auszusetzen zu sein. Ergänzen möchten wir bloss die Notiz betr. «Jos. Friao»; diese Persönlichkeit ist Niemand anderes als der Napolitaner Josef Firao, Nuntius in Luzern 1716 bis 1720, später Kardinal und Staatssekretär, dessen Porträt im Kapuzinerkloster zu Luzern hängt.

Besonderes Verdienst hat sich auch die Herausgeberin des Neujahrsblattes, die Kunstgesellschaft von Luzern, die einst schon gegen die Verschleppung der Chorstühle ins Ausland aufgetreten war, durch die sorgfältige und reiche Illustration der Arbeit erworben. Alle wünschenswerten Abbildungen sind in anerkennenswerter Schärfe und guter Beleuchtung aufgenommen.

Es wäre zu wünschen, dass andere ins Ausland geratene Altertümer mit derselben Ausdauer verfolgt, heimgebracht und ebenso sorgfältig am richtigen Ort wieder sachgemäss aufgestellt und wissenschaftlich geäuffnet würden, wie das «Chorgestühl von St. Urban». **E. A. Stückelberg.**

Albrecht Renggers Briefwechsel mit der aargauischen Regierung während des Wienerkongresses. Herausgegeben von Dr. S. Heuberger. *Argovia, Jahresschrift der Historischen Gesellschaft des Kantons Aargau, XXXV. Band.* Aarau, Sauerländer, 1913. 197 S.

Vor hundert Jahren tagten in Wien die Abgeordneten der Mächte, um nach dem Zusammenbruch der Napoleonischen Herrschaft das durch den Korsen gewaltig alterierte Europa wieder au ordnen. Der Kongress entschied als hoher Gerichtshof über die Schicksale der Staaten. Restauration war die Parole. Für die Schweiz, die sich als Eidgenossenschaft vertreten liess, handelte es sich besonders um Sicherung ihrer Unabhängigkeit und Anerkennung der Neutralität, sowie um Abrundung ihres Territoriums und einzelne Grenzregulierungen. Aber auch manche Kantone hatten ihre Interessen zu verfechten, in erster Linie die Mediationskantone, deren Existenz durch die von Bern geführten Anhänger des Alten bedroht war. Die verschiedenen sich kreuzenden schweizerischen Aspirationen liessen erwarten, dass man schwierige und bemühende Verhandlungen erleben werde. Es ist weniger den einzelnen Vertretern und ihrer staatsmännischen Weisheit zu verdanken, dass es zu einer verhältnismässig glücklichen Lösung mancher Verwicklung kam, als dem Wohlwollen, das einige Grossmächte, vor allem Russland unter Alexander I., unserem Lande entgegenbrachten. Immerhin haben in Sachen der neuen Kantone Laharpe als Anwalt der Waadt und des Tessins, namentlich aber Rengger als Verteidiger des Aargaus, der Waadt und St. Gallens eine bedeutende Rolle gespielt; der ehemalige Minister der Helvetischen Republik erwies sich neuerdings als eigentlicher Staatsmann, der neben seiner Spezialmission auch das allgemeine Wohl der Schweiz im Auge behielt. Sein entschiedenes, charaktervolles Auftreten, seine einsichtigen, klugen Voten und Eingaben machten in der Schweizer Kommission [v. Stein (Russland), Stewart (England) und W. v. Humboldt (Preussen) waren eigentliche, Capo d'Istria (Russland) und Canning (England) beratende Mitglieder] immer Eindruck; ja sie waren geradezu von bestimmendem Einfluss.

Es war deshalb ausserordentlich verdienstlich, die auf Renggers Sendung bezüglichen, im Aargauer Staatsarchiv befindlichen Akten, die neben Klüber, Akten des Wiener Kongresses, und den Eidgenössischen Abschieden 1814/15 von W. Oechsli für das einschlägige Kapitel seiner Geschichte der Schweiz im XIX. Jahrhundert, Bd. II, allerdings schon benutzt worden sind, dem Drucke zu übergeben. Herausgeber des Briefwechsels und eines reichen dazugehörigen Materials ist der unermüdliche Brugger Historiker, Rektor Dr. S. Heuberger. Er schickt ihm eine Einleitung voraus, in der er zunächst an Hand eines Renggerschen Urteils auf die erspriessliche Tätigkeit der aargauischen Regierung von 1803—1813 hinweist und sodann die Gefahren erörtert, die dem jungen Orte vom Einmarsch der Alliierten und der aristokratischen Partei des Landes drohten. Wir erhalten Kenntnis von den Bemühungen um die Erhaltung des Kantons und von der Forderung einer von den Kantonen unabhängigen und über ihnen stehenden Bundesregierung, die aus den Schweizern, was sie seit langem nicht mehr und nur in Zeiten

hoher Gefahr waren, eine Nation machen sollte. Neben Renggers Anstrengungen werden die seines welschen Mitstreiters Laharpe gestellt, sowie diejenigen Stapfers, der, getragen von der Stärke seiner Ueberzeugung, in einem eindringlichen Briefe W. v. Humboldt von Paris aus für die von ihm gewünschte Gestaltung des teuren Vaterlandes zu gewinnen suchte. — Die 78 im zweiten Teil folgenden Dokumente zeigen, wie Rengger als ein Mann von lauterem und starkem Willen die Rechte seines kleinen Volkes wahrte. Seine Originalbriefe wechseln mit den Aeusserungen des Kleinen Rates, von der Hand des Staatsschreibers Kasthofer entworfenen Schreiben, die aber genau den Briefen entsprechen dürften, die jeweilen als Weisungen oder Antworten an Rengger abgingen. Instruktionen und Kreditive sind vorangestellt, und dann reiht sich der rege Gedankenaustausch an zwischen dem über seine erfolgreiche Tätigkeit berichtenden Gesandten und der in gespannter Erwartung oft ungeduldig zu Hause harrenden Regierung. Er umfasst die Zeit vom 21. Oktober 1814 bis zum 12. April 1815 und enthält auch manche sehr wertvolle Mitteilung über die Angelegenheiten anderer Kantone, wie Genfs (Anschluss von Chablais und Faucigny), Graubündens (Schicksal von Veltlin, Bormio und Cleven) u. a., der Schweiz im allgemeinen und der übrigen europäischen Staaten.

Es ist nicht möglich, im engen Rahmen einer Besprechung des reichen Materials erschöpfend zu gedenken, das hier niedergelegt ist und mit Recht als eine der wichtigsten Quellen für die Geschichte des Staates Aargau und das Wirken seines hervorragendsten Mitbegründers bezeichnet wird. Nur die Hauptsache sei herausgegriffen. Als vom Kongress beschlossen wurde, eine Untersuchungskommission für die Schweiz niederzusetzen, besuchte Rengger die bevollmächtigten Minister der Hauptmächte und mehrere Gesandte zweiten Ranges, um sie zu sondieren und für die von ihm vertretenen Interessen zu gewinnen. Schon am 5. November meldet er, dass Capo d'Istria seinem Kaiser einen günstigen Bericht erstattet und auch Canning seine Stimmung zu Gunsten des Aargaus geändert habe; bald nachher stellte er dem Minister von Wessenberg (Oesterreich) ein seine Ansichten enthaltendes Mémoire zu; beim Herzog Dalberg (Frankreich) wurde er gut aufgenommen. In der Hauptsitzung vom 2. Dezember verteidigte Laharpe vor versammelter Kommission die Kantone Waadt und Tessin und Rengger den Aargau, die Waadt und St. Gallen; beide überreichten auf Wunsch später dem Präsidenten Minister von Wessenberg Denkschriften, die die sämtlichen Verteidigungsgründe enthielten. Kühn fügte Rengger seinen staatsrechtlichen Erörterungen trotz dem Befremden Lord Stewarts bei, dass vom Kanton Aargau keinerlei Gebietsabtretungen anders als durch Gewalt erhalten werden könnten; erste und heiligst beschworene Pflicht seiner Regierung sei, über der Erhaltung und Integrität des Kantons zu wachen. Er erzielte mit seinem Freimut in gerechter Sache einen sichtlichen Erfolg. Schon am 10. Dezember wurde die Integrität der 19 Kantone von der Kommission festgesetzt, eine volle Niederlage der aristokratischen Partei in der Schweiz. Energisch wehrte sich Rengger auch gegen eine ungerechte Belastung des Aargaus und der Waadt

mit der helvetischen Staatsschuld; er verlangte zu ihrer Deckung die Verwendung der sog. Englischen Fonds, auf deren bernischen Teil auch die Waadt und der Aargau ein Anrecht hätten. Wenn er auch hier nicht ans Ziel kam, so hatte er doch die Genugtuung, dass Bern und Zürich, denen die Kapitalien später zugesprochen wurden, immerhin die aufgelaufenen Zinsen für die Tilgung der helvetischen Schuld zu opfern hatten; die Mediationskantone hingegen mussten, gleichsam als Einstandsgeld, den ärmeren kleinen Orten (Uri, Schwyz, Unterwalden, Zug und Glarus) 500,000 Schweizerfranken zahlen. Rengger meint am 14. Januar 1815, der Aargau könne sich glücklich preisen, mit solchen Opfern seinen noch bis in die letzten Zeiten gefährdeten und angefochtenen Fortbestand erkauft zu haben. Dankbar gedenkt er noch der Haltung v. Steins und besonders Capo d'Istrias, der zu seiner Freude die Kommissionsanträge an den Kongress auszuarbeiten hatte, über deren Positionen er am 15. Januar 1815 nach Hause berichtet. Sie wurden später noch erweitert, und am 23. März konnte er die Vermittlungserklärung abschicken, nachdem sie vom Kongress angenommen worden war. Als Napoleon von Elba nach Frankreich zurückkehrte und die Alliierten Anstalten trafen, ihn endgültig niederzuwerfen, war Rengger um die erzielten Erfolge besorgt. Er trat entschieden für eine bewaffnete Neutralität der Schweiz ein, in dem Sinne, dass sie nicht etwa Hand anlege, die bourbonische Herrschaft gegen Napoleon zu schützen, vielmehr nur, um ihre eigene Unabhängigkeit zu behaupten (10. März). Er freute sich der erfolgten Grenzbesetzung, fürchtete dann aber, man könnte die dazu erforderlichen Truppen nicht aus eigenen Mitteln erhalten, und so schreibt er am 27. März an die Regierung: «Wenn die Mächte auf den Truppendurchmarsch dringen, so bleibt der Schweiz nichts übrig, als an dem Kriege einen tätigen Anteil zu nehmen, zu dem Ende sogleich einen Subsidientractat zu unterhandeln und über die Unterhaltung der durchziehenden Truppen zu stipulieren, wobei die im vorigen Jahre gebrachten und unvergütet gebliebenen Opfer wohl dürften in Anschlag gebracht werden. Dadurch würde sich die Schweiz wieder in der Meinung des Auslandes erheben, Eintracht im Innern stiften und sich in den Fall setzen, bei einem künftigen Friedensschlusse ihr Schicksal nicht bloss von der Grossmut der Mächte erwarten zu müssen. Das Schlimmste, was widerfahren könnte, wäre die Wiederholung dessen, was im verflossenen Jahre geschehen ist, wo wir alle Ungemache des Krieges ertragen haben, ohne von den Vorteilen des Sieges etwas einzuernten.» — Nach Mitte April reiste Rengger von Wien nach der Schweiz zurück und erstattete am 1. Mai vor dem Kleinen Rate, zu dessen Mitglied er während seiner Abwesenheit schon anfangs des Jahres gewählt worden war, mündlich über seine Sendung Bericht. Dieser Schlussbericht ist dem Briefwechsel angefügt, desgleichen in französischer und deutscher Fassung die auf Wessenbergs Wunsch eingereichte Denkschrift über die Angelegenheiten der Schweiz und endlich die Rechnung des Gesandten über seine Auslagen während der diplomatischen Mission.

Ein Anhang enthält eine Reihe von Nachträgen, so Beschlüsse des aargauischen Grossen Rates von 1813—1815, Proklamationen und Erklärungen

Berns und des Aargaus, eine Erörterung über Rengger als Mitglied des Grossen und Kleinen Rates, Urteile über Renggers Verhalten in der Sitzung der Schweizer Kommission vom 2. Dezember 1814, allerlei zur Geschichte der aargauischen Kantonsverfassung und des Bundesvertrags und einiges vom Postgeheimnis und vom Spionentum.

Es war ein überaus glücklicher Gedanke der Aargauischen Historischen Gesellschaft, den Band XXXV der Argovia den Mitgliedern der Allgemeinen Geschichtsforschenden Gesellschaft der Schweiz, die an der 68. Jahresversammlung 1913 in Aarau teilnahmen, als Festgabe darzubieten; sie nahmen ihn dankbar entgegen und werden ihn mit besonderem Interesse im verflossenen halben Jahre durchblättert haben, zu einer Zeit, da die Hauptgaranten unserer Neutralität in gigantischem Kriege miteinander ringen, einem Kriege, der der bewaffneten Neutralität unseres gefestigten Bundesstaates, den Rengger einst aus der Ferne ersehnt hat, eine schwere, aber ausgezeichnete Probe auferlegt.

Küsnacht-Zürich. **Heinrich Flach.**

Au Congrès de Vienne. — Journal de Jean-Gabriel Eynard, publié avec une introduction et des notes par Edouard Chapuisat. — Paris (Plon) et Genève (Jullien), 1914. Un volume in-18, 338 pages, avec deux portraits.

La République de Genève était représentée au Congrès de Vienne par deux délégués, Pictet de Rochemont et F. d'Ivernois, dont l'importante correspondance diplomatique vient d'être publiée par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève. Leur secrétaire était un neveu de Pictet, Jean Gabriel Eynard, et c'est son journal, conservé dans les archives de la famille Lefort-Diodati que M. Chapuisat vient d'éditer avec des notes et une intéressante introduction.

Cet ouvrage n'était pas complètement inconnu. Edouard Pictet en a utilisé le manuscrit pour sa biographie de Pictet de Rochemont, mais il valait la peine de le faire connaître tout entier.

Eynard, qui devait plus tard devenir si célèbre comme philhellène, s'était fait apprécier par la bravoure dont il avait fait preuve en 1793 en défendant Lyon contre les Terroristes; il était surtout connu comme un financier habile qui avait réussi à restaurer les finances fort compromises du royaume d'Etrurie. A Vienne, sa charmante jeune femme, née Lullin de Châteauvieux, le seconda vaillamment dans sa tâche en se montrant femme du monde et maîtresse de maison accomplie, qualités fort nécessaires pour le succès de négociations diplomatiques menées dans un milieu où la vie de société jouait un rôle des plus importants.

Esprit clair, précis, peu porté à s'en laisser imposer par les apparences, Eynard observe; il sait causer, il sait encore mieux faire parler ses interlocuteurs, et comme il prend soin de noter aussitôt dans son journal ce qu'il a appris, son témoignage a une incontestable valeur.

Son impression sur les souverains réunis à Vienne est assez bien résumée dans ce passage (p. 74): «Si Bonaparte a connaissance de tout ce qui se passe au congrès, il doit rire en voyant le résultat de cette grande alliance qui avait été formée pour rendre le repos au monde; il doit dire: Ah! messieurs mes confrères, ce n'était donc pas à mes principes que vous en vouliez, puisque c'est à qui m'imitera; vous êtes déjà à vous disputer mes dépouilles et si l'un de vous avait mon courage et mon génie, il serait bientôt aussi ambitieux que moi; mais, heureusement pour le bonheur de l'Europe, vous êtes tous des gens médiocres.» Eynard nous montre, d'un trait net et sûr, l'empereur Alexandre, aimable, bienveillant, libéral, mais léger, trop souvent oublieux de sa dignité quand il s'agit de ses plaisirs; l'empereur François, chétif, étriqué; le roi de Prusse, qu'il faillit prendre dans une soirée pour un valet de chambre; le roi de Bavière, qui fait songer à un brasseur, et celui de Wurtemberg au monstrueux embonpoint. Metternich, vif, spirituel, parfaitement à son aise, offre à diner aux empereurs et aux rois dans la splendide argenterie que Napoléon lui a donnée lors de son mariage avec Marie-Louise. Quant à Talleyrand, il n'est nullement gêné par le souvenir de ses relations passées avec le maître qu'il a si longtemps servi avant de le trahir, et il ne cesse d'en dire du mal. Il lui reproche, le bon apôtre!, d'être dissimulé, fourbe, et même lâche. «Il a, dit-il, la ruse et la construction des reptiles. En disant cela, Talleyrand s'est levé; cette grande masse informe, qui peut à peine se tenir sur ses deux jambes estropiées, a essayé d'imiter la démarche de Bonaparte.» Ne croit-on pas assister à cette scène lamentable et grotesque?

Les personages sympathiques sont peu nombreux. Il y a le prince de Ligne, ce vieillard si fin, si spirituel, tué par les trop nombreuses fêtes du Congrès. Il y a surtout le prince Eugène, ancien vice-roi d'Italie. Eynard aime à s'entretenir avec lui, et ces conversations renferment ce qu'il y a de plus important et de plus neuf dans son journal. Eugène affirme avoir refusé la couronne de Suède, que Bernadotte accepta, et celle de Portugal, que Napoléon lui aurait offerte. Plus tard, il aurait pu devenir roi de Lombardie, du consentement des Alliés, à la condition d'abandonner la cause de Napoléon, mais il rejeta cette proposition sans balancer une minute. — Notons qu'Eugène confirme à Eynard ce que nous savions bien: Napoléon n'aimait pas Genève; «il trouvait que les Genevois étaient trop instruits et trop frondeurs»; et citons encore son opinion sur les Russes, qu'il connaissait pour les avoir vus sur plusieurs champs de bataille: «S'ils avaient des généraux, rien ne pourrait leur résister, mais ils n'ont aucun officier; nos caporaux français valent mieux que leurs généraux.»

Entre les bals, les diners et les fêtes, les diplomates et les souverains s'occupent de remanier le carte de l'Europe. Les grandes questions qui faillirent faire éclater la guerre entre les coalisés de la veille — le sort de la Pologne, de la Saxe, du royaume de Naples — s'entremêlent de la façon la plus originale, dans le récit d'Eynard, à nos petites affaires genevoises: l'acquisition de Versoix et le désenclavement de notre ancien territoire. Eynard n'oublie

jamais pour quel motif il se trouve à Vienne et il seconde de son mieux les efforts de Pictet et de d'Ivernois.

Pour conclure, nous dirons que le journal d'Eynard, sans apporter de grandes révélations sur l'histoire du Congrès de Vienne, en donne une idée très juste, très vivante, souvent très piquante. Il méritait d'être entièrement connu, et nous devons remercier M. Chapuisat du soin qu'il a apporté à sa publication.[1])

Genève. **Charles Seitz.**

A. Brugger, Geschichte der Aarauer Zeitung (1814—1821). Ein Beitrag zur Geschichte der schweizerischen Presse. Mit 2 Bildnissen. Diss. Zürich und Aarg. Taschenbuch 1914. Aarau, Sauerländer & Co. 1914. 178 S.

Bruggers Arbeit liefert einen wertvollen Beitrag zur Geschichte der Restauration in der Schweiz; denn die Aarauer Zeitung war nicht irgend ein kleines Lokalblatt, sondern das von allen reaktionären Mächten, einheimischen und ausländischen, bitter gehasste und grimmig verfolgte Zentralorgan der schweizerischen Liberalen. Insbesondere war sie das Sprachrohr Paul Usteris, des unermüdlichsten und erfolgreichsten Kämpfers für freisinnige Staats= und Lebensauffassung. Wie Brugger nachgewiesen hat, ist er der Verfasser fast aller Artikel über schweizerische Angelegenheiten. Das Material schöpfte der zürcherische Staatsrat und Tagsatzungsgesandte natürlich zu= nächst aus den ihm infolge seiner amtlichen Stellungen zugänglichen Akten= stücken und Gelegenheiten, vielfach aber auch aus den Briefen seiner zahl= reichen gesinnungsverwandten Freunde: alter Helvetiker wie Stapfer, Laharpe, Rengger, Müller=Friedberg und vieler andern, die zum Teil als Mitglieder von Kantonsregierungen an der Quelle sassen wie er. Brugger hat diese bewussten und unbewussten Mitarbeiter an der Aarauer Zeitung alle aus Usteris Briefwechsel nachgewiesen und ihren Anteil kurz umrissen.

So werden die 7 Jahrgänge der Aarauer Zeitung zu einem wichtigen zeit= und parteigeschichtlichen Dokument, das eine eingehende Durchfor= schung unzweifelhaft verdiente.

Der Verfasser hat seine Aufgabe mit vorbildlicher Gewissenhaftigkeit gelöst. Beim Zusammensuchen des Materials hat er auch die scheinbar unbe= deutendste Einzelheit nicht übersehen und dann doch aus den Vielerlei ein zusammenhängendes und klares Bild zu gestalten vermocht, das uns nun einen umfassenden Einblick gewährt in das dornenreiche Dasein einer frei= sinnigen Zeitung zur Zeit der hl. Allianz; dornenreich sogar in einem Kanton, der die Zensur abgeschafft hatte und dessen Regierung in ihrer Mehrheit gar nicht im Lager der Reaktion stand, aber aus politischen Grün= den bei den fortwährenden Klagen von einzelnen Kantonsregierungen, geist= lichen Behörden und fremden Gesandten gegen die Aarauer Zeitung einen stärkern Druck auf diese ausüben musste, als ihr selber lieb war, bis im Sommer 1821 der Verleger Sauerländer die Geduld verlor und die Zeitung

[1]) Page 187, en note, lire *Adam=Georges Czartorisky* (1770—1861) au lieu de (1770—1801).

zur Freude ihrer Gegner plötzlich eingehen liess, während ihr geistiger Leiter, der unverwüstliche Paul Usteri, sich ein neues Kampforgan schuf in der «Neuen Zürcher Zeitung».

Aus Bruggers Arbeit tritt uns ein eindrucksvolles Bild von Usteris gewichtiger Persönlichkeit entgegen; natürlich enthält es nur die Züge, die sich in der Aarauer Zeitung spiegeln; aber diese sind so bedeutend, dass der lebhafte Wunsch geweckt wird, es möchte eine Gestalt von diesem Kaliber und geschichtlichen Einfluss bald die umfassende Biographie erhalten, die sie verdient. In dem vorliegenden Werk ist ja schon ein tüchtiges Stück Vorarbeit geleistet.

Aarau. S. Zimmerli.

Heer, Albert, und Binder, Gottlieb. Der Sonderbund. Mit 160 Illustrationen. Zürich, Verlag von Ed. Schäubli, 1913. — 368 S., geb. fr. 12.—.

Eine zusammenfassende volkstümliche Darstellung der Geschichte des Sonderbundes und Sonderbundskrieges, wie sie die beiden Verfasser beabsichtigten, rechtfertigt sich wohl bei dem grossen, aber zerstreuten Material, das seit Jahren über diesen Gegenstand veröffentlicht worden ist; gerade diese Zeit, in der die moderne Schweiz geschaffen wurde, sollte der lebenden und den kommenden Generationen, die die Früchte jener Kämpfe geniessen, nicht aus der Erinnerung verschwinden. Als gute Patrioten, lebhaft und anschaulich, führen uns die Verfasser die nicht immer rühmlichen Ereignisse vor, so dass das Werk nach dieser Seite hin als Volksbuch wohl genügen kann. Wertvoll sind vor allem die 160 Illustrationen, meist authentische Bilder und nicht Phantasiehelgen, mehr künstlichen als künstlerischen Charakters, wie sie noch heute in vielen volkstümlichen Werken sich breit machen. Die Unsumme von Arbeit, die die Beschaffung dieses zum Teil seltenen und entlegenen Bilderschmuckes verursachte, ist vollauf zu würdigen, wenn auch der Wunsch nach einem Verzeichnis der einzelnen Illustrationen und ihrer Urheber nicht verhehlt werden darf. Druck und Ausschattung sind musterhaft — ein Prachtwerk!

Aber bei aller Anerkennung, die dem Unternehmen an sich gebührt, dürfen doch einige schwerwiegende Bedenken nicht verschwiegen werden. Das Werk genügt auch den mässigen wissenschaftlichen Ansprüchen nicht, die an ein Volksbuch gestellt werden müssen. Gewiss liegt das Wesen eines populären Geschichtswerkes hauptsächlich in der allgemein verständlichen Darstellung; es hat die kritische Forschung nicht durch neue Ergebnisse zu bereichern. Doch darf der Verfasser nicht rein kompilierend verfahren, indem er sich zu eng an die vorhandene Literatur anlehnt und nach Art eines Zusammensetzspiels aus zehn Büchern ein elftes macht. Vor allem fällt auf, in welchem Masse die Verfasser im ersten Teil ihres Buches P. Feddersens alte «Geschichte der schweizerischen Regeneration von 1830 bis 1848» oft wörtlich benutzt haben, ohne die betreffenden sehr zahlreichen Stellen durch Anführungszeichen kenntlich zu machen oder im Vorwort auf die Art der

Benutzung hinzuweisen. Auch sonst begegnen uns die Spuren ihrer Vorläufer noch oft, doch haben die beiden Autoren ihre Quellen dann meist mehr oder weniger deutlich bezeichnet; die Vorgänge bei Meyerskappel z. B. (S. 286—296), sind fast ganz nach dem zürcherischen Neujahrsblatt der Feuerwerker vom Jahr 1897 (Oberst Meister an Hand von Adolf Bürklis Tagebuch), geschildert. Die Disposition fällt unangenehm auf durch die unlogische Koordination der 35 einzelnen Kapitel; dem umfangreichsten und bedeutsamsten Abschnitt «Der Sonderbundskrieg» entsprechen solche wie «Revision in Luzern», «Dufours gefeierter Name», «Truppenentlassungen». Auch das Verzeichnis der benützten Literatur am Schlusse hätte sorgfältiger ausgearbeitet werden dürfen; eine «Geschichte Europas in 6 Bänden» von Alfred Stern existiert beispielsweise nicht. Mit der Feststellung der dilettantischen, unselbständigen Arbeitsweise erübrigt sich eine weitere Untersuchung des Buches auf seine wissenschaftliche Zuverlässigkeit. **Gottfried Guggenbühl.**

Nachrichten.

Uri. Der Verein für Geschichte und Altertümer versammelte sich am 11. März 1915 zu Seedorf im Schloss Apro und ernannte Hrn. Universitätsprofessor Dr. A. Büchi in Freiburg und Hrn. Landesmuseumsdirektor Dr. H. Lehmann in Zürich zu Ehrenmitgliedern, wählte für den Rest der Amtsdauer Hrn. Pfarrer Julius Loretz in Bürglen zum Präsidenten, Hrn. Staatsarchivar Dr. E. Wymann zum Vizepräsidenten und Hrn. Fürsprech Karl Muheim zum Sekretär. Den Schluss bildete ein Vortrag über die Bruderschaft der Herren Amtsleute und Spielleute von Uri 1614—1914.

Montag den 15. März wurde an der Pfarrkirche zu Seedorf eine marmorne Gedenktafel zu Ehren des Geschlechtes Apro in der Sprache des 16. Jahrhunderts angebracht. W.

Totenschau Schweizer. Historiker 1912.

16. Januar. **Georg Caro** in Zürich, Mitgl. der Allg. Gesch.-forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1901, der Antiquar. Gesellsch. in Zürich seit 1896. — Geb. den 28. November 1867 in Glogau (Schlesien), absolvierte er das dortige Gymnasium und studierte in der Folge an den Hochschulen Freiburg i. Br., München, Berlin und Strassburg Geschichte, promovierte 1892 in Strassburg und habilitierte sich 1896 an der Universität Zürich als Privatdozent. Hervorragender Forscher auf dem Gebiete der mittelalterlichen Wirtschafts- und Verfassungsgesch. — *Arbeiten Schweizergeschichtl. Inhaltes:* Studien zu den älteren St. Galler Urkunden: Die Grundbesitzverteilung in der Nordostschweiz und den angrenzenden alam. Stammesgebieten zur Karolingerzeit.* (I. Abschnitt JBSchw. G. XXVI, 203 ff.; II. Abschnitt ebend. XXVII, 185 ff.) — Abt Gozbert v. Rheinau und Graf Gozbert [888— c. 910] (Anz. Schw. G. VIII, 398—401). — Zu cap. 40 der vita S. Fridolini [Glarus und Säckingen] (l. c. VIII, 444—449). — Zur Agrargesch. der Nordostschweiz und angrenzender Gebiete vom 10.—13. Jahrh.* (JB. f. Nat. u. Stat. III. F. 24, 601—619.) — Zur Grundbesitzverteilung in der Karolingerzeit (Deutsche Gesch.-Blätt., hg. v. A. Tille. Bd. III). — Zur Gütergesch. des Fraumünsterstiftes Zürich* (Anz. Schw. G. IX, 13—19). — Die Hufe (Deutsche Gesch.-Blätt., Bd. IV). — Ein Basler Kaufmann in Genua 1216 (Anz. Schw. G. IX, 193/4). — Arbon (ebend. IX, 299—302). — Zur Bevölkerungsstatistik der Karolingerzeit* (Deutsche Gesch.-Blätt. Bd. V). — Zur Gesch. der Grundherrschaft in der Nordostschweiz*. — Zur Verf. und Wirtschaftsgesch. des Klosters St. Gallen, vornehml. vom 10.—13. Jahrh.* — Zur Urbarforschung (Hist. Viertelj.-Schr. 9. Jhrg., S. 153—173). — Probleme der deutsch. Agrargesch.** (Viertelj.-Schr. f. Sozial- u. Wirtsch.-Gesch., hg. v. Below. V, 433 ff.). — Grundherrsch. u. Staat** (Deutsche Gesch.-Blätt. Bd. IX). — Ländlicher Grundbesitz von Stadtbürgern im Mittelalter** (JB. f. Nat.-Oe. u. Stat. III. F. 31, 721 ff.). — Zur Gesch. der Grundherrsch. in Oberitalien** (ebend. III. F. 36, 289 ff.). — Ein Urbar des Reichsguts in Churrätien aus der Zeit Ludwigs des Fr. (MJÖG. XXVIII,) — Schuppose und mansus servilis (Viertelj.-Schr. für Sozial- u. Wirtsch.-Gesch. VII, 495 ff.). — Zur Gesch. von Grundherrsch. und Vogtei nach St. Galler Quellen** (MJÖG. XXXI, 245 ff.). — Das Habsburger Urbar in Schillers Wilhelm Tell (Anz. Schw. G. XI, 15—18). — Dr. phil. et med. Helias Sabbati von Bologna und sein Aufenthalt in Basel 1410 (ebend. XI, 75—77). — Zur lokalen Verf.-Gesch. (Hist. Viertelj.-Schr. hg. v. Seeliger. XV, 1 ff.). — Zur Ministerialenfrage (Nova Turicensia S. 77—101). — Die mit * versehenen Abhandlungen finden sich wieder abgedr. in «Beiträge zur ältern deutsch. Wirtsch.- u. Verf.-Gesch.» (Leipzig 1905), dsgl. die mit ** bezeichneten in «Neue Beiträge zur deutsch. Wirtsch.- u. Verf.-Gesch.» (Leipzig 1911). Letztere enthalten überdies «Das Kloster St. Gallen und seine Urkunden vom 10.—13. Jahrh.» — *Nekrologe:* N. Z. Z. Nr. 69 von G. Meyer v. Knonau; Z. W. Chr. Nr. 6; Luzerner Tagbl. v. 21. Jan. [v. Karl Meier]; Seeliger, Hist. V.-J.-Schr. XV, 600 [v. Meyer v. Knonau]. Vgl. Georg Caro, 28. Nov. 1867 bis 16. Jan. 1912; e. Gedenkblatt. R. H.

17. Februar. **Modest Tur** in Chur, Mitgl. der Allg. Gesch.-forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1877, der Hist.-Antiquar. Gesellsch. von Graubünden seit 1873. — Geb. den 21. September 1834 in Rabius (Somvix), studierte er Theologie und ward

am 21. August 1859 zu Feldkirch für Chur ordiniert. Dombenefiziat in Chur 1859—1861, Pfarrer in Ruis 1861—1868, neuerdings Dombenefiziat und Syndikus des Dom=kapitels, wurde er 1877 zum bischöflichen Archivar ernannt, 1878 Domherr, 14. März 1893 Domkustos und am 23. Juni 1898 Domdekan. — *Histor. Arbeiten:* Der Kampf zwischen Kirche und Staat in Graubünden in den J. 1833—1836. (XVIII. J.=Ber. Gr.) —Reihenfolge der residierenden Domherren in Chur (ebend. XXXIV). R. H.

10. April. **Gabriel Monod** in Paris, Ehrenmitgl. der Allg. Gesch.=forsch. Ge=sellsch. der Schweiz seit 1875, desgl. der Soc. d'hist. de la Suisse Romande seit 1880 und der Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève seit 1883. — Geb. den 7. März 1844 in Ingouville — seine Familie entstammte der Westschweiz —, besuchte er das Lyzeum in Hâvre, wo sich der Vater als Kaufmann niedergelassen hatte, 1860—1861 das Lyzeum Bonaparte (heute Condorcet) und 1861—1862 das Lyzeum Louis=le=Grand in Paris, dann die Ecole normale supérieur, die er 1865 als «agrégé d'histoire» verliess. Nach einem Aufenthalte in Florenz setzte er seine histor. Studien in Berlin und Göttingen fort und wurde 1868 zum «répétiteur» an der Ecole pratique des Hautes=Etudes, section d'histoire et de philologie ernannt, in der Folge «directeur=adjoint» und «directeur d'études». Während des deutsch=franz. Krieges organisierte er eine Ambulance, die auf den Schlachtfeldern um Metz und Sedan wertvolle Dienste leistete. Den Winter=feldzug machte er mit der Loire=Armee mit. Nach beendigtem Kriege nahm er seine frühere Lehrtätigkeit, seit 1880 auch an der Ecole normale, wieder auf und trat 1903 als Professor an die Sorbonne über, nahm aber bereits 1905 seinen Rücktritt. Mitgl. der Académie des sciences morales et politiques (1897), war M. seit 1873 Mitredaktor der «Revue critique» und seit 1885 der «Revue historique». — *Nekrologe:* Revue Historique t. CX, pp. I—XII [Ch. Bémont]; l. c. pp. XII—XXIV [Ch. Pfister]; Bullet. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève III, 266—270 (Fr. de Crue). — Vgl. A. Stern: Gedächtnis=rede auf G. M. (JB.Schw. G. XXXVIII, I—X). R. H.

19. April. **Berthold van Muyden,** Mitgl. der Allg. Gesch.=forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1890, der Soc. d'hist. de la Suisse Romande, deren Präsident er während mehr als zwei Dezennien war, der Soc. vaud. d'hist. et d'archéol.; Korresp. Mitgl. der Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève seit 1893. — Geb. den 15. Juni 1852 in Bonmont s. Nyon, studierte er die Rechte, ward 1876 Licencié en droit und praktizierte seit 1879 in Lausanne als Advokat. Im Jahre 1892 in den dortigen Stadtrat gewählt, bekleidete er 1897 und wieder 1900 bis 1907 die Würde des Stadtpräsidenten (Syndic). Nach seinem Rücktritt widmete er sich hauptsächlich histor. Studien; er war u. a. Mitarbeiter am «Dictionnaire historique du canton de Vaud». Die Genfer Hochschule ernannte ihn 1909 zum Doctor honoris causa. — *Histor. Arbeiten:* La Suisse sous le Pacte de 1815 (2 vol., Laus.=Par. 1890 und 1892). — L'abbaye de St.=Maurice=en Agaune et son trésor (Rev. hist. vaud. V). — Le portait occidental de la cathédrale de Lausanne (Anz. A. 1895. VII). — Hist. de la Nation Suisse (3 vol. Laus. 1896—1899). — Réorganisation des évê=chés suisses sous la Restauration 1815—1830 (Chrét. évang. XXXII). — Pages d'hist. lausannoise: Bourgeois et Habitants (Laus. 1911). — *Nekrolog:* Bullet. de la soc. d'hist. et d'archéol. de Genève III, 270/271. Vgl. Rev. hist. vaud. XX, 160; Anz. Schw. G. XI, 350/351. R. H.

28. April. **Joh. Rudolf Rahn** in Zürich, Mitgl. der Allg. Gesch.=forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1873, der Antiquar. Gesellsch. in Zürich seit 1860 (Vizepräsident 1877—1912); Ehrenmitgl. des Histor. Ver. der V Orte seit 1878, der Hist.=Antiquar. Gesellsch. v. Graubünden seit 1886, des Hist.=Antiquar. Ver. v. Schaffhausen seit 1886; Korresp. Mitgl. der Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève seit 1882. — Geb. den 24. April 1841 in Zürich, erhielt er seinen ersten Schulunterricht in Herisau, besuchte die Kantons=

schule in seiner Vaterstadt und wurde für den Kaufmannsstand bestimmt. «Doch ein unwiderstehlicher Hang trieb ihn zu den Denkmälern alter Kunst.» Nachdem er sich für das akademische Studium vorbereitet, bezog er die Universität Zürich, wo er historische und kunstgeschichtliche Vorlesungen hörte, die er später in Bonn und Berlin fortsetzte. Nach erfolgter Promotion (1866) und einem längeren Aufenthalt in Italien (Herbst 1866 — Frühjahr 1867) liess sich R. dauernd in Zürich nieder, habilitierte sich 1869 für Kunstgeschichte an der dortigen Hochschule und wurde 1870 ausserordentlicher, 1877 ordentlicher Professor; 1883 wurde ihm auch das Lehramt am Eidgenössischen Polytechnikum übertragen. Auf Ende des W.-S. 1912/13 gedachte er von seiner Stellung zurückzutreten, indessen ereilte ihn vorher der Tod. — Eine von ihm selbst angelegte Uebersicht seiner Literarischen Arbeiten findet sich im Anz. Schw. G. XI, 261—279 und ebenso im Anz. A. N. F. XIV, 7—15. Ein Verzeichnis der in Tagesblättern und Zeitschriften erschienenen Nekrologe über R. enthält das Zürch. Taschenb. 1913, S. 265; beizufügen: Bullet. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève III, 271; Revue Historique CX, 444—445 [V. van Berchem]; 21. J.-Ber. Schw. Landesmus. 1902, S. 1—4 [E. Vischer-Sarasin]; Gfrd. LXVII, XXIX/XXX. Vgl. N.-Bl. d. Waisenh. Zür. 1914 [Meyer v. Knonau]. R. H.

6. Juli. **Emil Gmür** in St. Gallen, geb. den 27. Oktober 1881 in Rorschach, besuchte er die Kantonsschule in St. Gallen, studierte in München und Bern Jurisprudenz und doktorierte 1905 an letzterer Universität. Im Sommer 1906 zum kantonalen Bausekretär erwählt, vertauschte er 1909 diese Stelle mit derjenigen eines Mitgliedes des Grossen Stadtrates. Seit dem 6. August 1911 gehörte er als Vertreter der liberalen Partei dem St. Gall. Regierungsrate an. — Er ist Verf. einer «Rechtsgeschichte der Landschaft Gaster» (Berner Dissert. 1905). — *Nekrologe:* St. G. Tagbl. Nr. 157, Ostschweiz Nr. 157, N. Z. N. Nr. 183 MBl. R. H.

18. Juli. **Pio Meneghelli** in Verscio, geb. 1861 in Sonvico, widmete sich zuerst dem Lehrfach und wirkte einige Jahre als Lehrer, trat dann aber ins Priesterseminar ein, um Theologie zu studieren und empfing 1891 die Priesterweihe. Während 20 Jahren hat er als Pfr. der Gemeinde Verscio vorgestanden. Er starb an den Folgen einer Lungenentzündung im Spital zu Locarno. In seiner Mussezeit lag M. mit Vorliebe histor. Studien ob. — *Histor. Arbeiten:* Per la storia dell' antico comune di Pedemonte nel distretto di Locarno. I. Gli statuti del 1º gennaio 1473 (Bollet. stor. XXXI, 105—123); II. Le pergamene del Comune Maggiore (l, c. XXXII, 126—138); III. Le pergamene di Tegna (l. c. XXXIII, 85—93); IV. Le pergamene dell' archivio parrocchiale di S. Fedele in Verscio (l. c. XXXIII, 93); Le pergamene di Sonvico (l. c. XXXIII, 20—25). — Memorie di un soldato di Napoleone I. a Verscio (l. c. XXXIII, 43). — Le pergamene di Sonvico: Il messale antico e le memorie ivi raccolte (l. c. XXXIV, 21—34). — *Nekrolog:* Popolo e Libertà 1912, Nr. 164. R. H.

23. August. **Josef Hürbin** in Luzern, Mitgl. der Allg. Gesch.-forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1890, des Histor. Ver. der V Orte seit 1890, dessen Vorstand er angehörte. — Geb. den 21. August 1863 in Zuzgen im Fricktal, besuchte er die dortige Primar-, dann die Sekundarschule in Frick, seit dem Herbst 1879 das Gymnasium in Freiburg i. Br., bestand im Juli 1885 das Maturitätsexamen und studierte zunächst in Freiburg, später in München Theologie. Nach Absolvierung des argauischen Staatsexamens wandte er sich neuerdings in München dem Studium der Geschichte zu und ward noch vor dessen Abschluss im Herbst 1889 als Nachfolger H. Reinhardts als Geschichtslehrer an das Gymnasium und Lyzeum nach Luzern berufen. Im J. 1893 promovierte er auf Grund einer Dissertation, betitelt «Peter von Andlau» zum Doctor philosophiae. Seit 1909 bekleidete H. das Schulinspektorat der Stadt Luzern, nachdem

er bereits 1905 das Rektorat der Kantonsschule niedergelegt hatte. — Eine Übersicht über Hürbins hauptsächlichsten wissenschaftlichen Arbeiten enthält Gfrd. Bd. LXVII, S. XXIV—XXV. — *Nekrologe:* Vaterland Nr. 198; N.Z.N. Nr. 233, II; Gfrd. Bd. LXVII, S. XXII—XXV; ZSchw. K.G. VI, 305—307 [A. Büchi]. R. H.

30. August. **Johann Jakob Wälli** in Frauenfeld, geboren den 27. Januar 1830 in Felsberg (Kant. Graubünden), besuchte er, nach Absolvierung der Volksschule in Turbental, das Lehrerseminar in Küssnach, war Lehrer in Schwerzenbach und Riesbach, wandte sich seit 1851 an der Hochschule Zürich dem Studium der Theologie zu, ward im Oktober 1854 ordiniert, Vikar am Waisenhaus in Zürich, dann Pfarrverweser und seit 1857 Pfarrer in Egg, bis er im Juni 1870 nach Schleitheim berufen wurde, wo er bis 1897 wirkte. W. gehörte lange Jahre dem Schaffhauser. Kirchenrate an und bekleidete nach seinem Rücktritt vom Pfarramt im Kant. Thurgau die Stelle eines Kantonshelfers für den untern Kantonsteil, in der Mussezeit sich mit Vorliebe historischen Studien widmend. — *Histor. Arbeiten:* Zürich u. die thurg. Gemeinden nach der Reformat. (N.Z.Z. 1900, Nr. 129/130). — Gesch. der Gemeinde Elgg, Bez. Uster (Zür. 1900). — Der Prozess um den Schirm- und Rauchbatzen zu Frutweilen (Thurg. Beitr. 40). — Zürich u. die evang. Gemeinden des Thurgau nach der Reformat. (N.Z.Z. 1901, Nr. 148—150, 152, 153). — Ber. üb. d. Versinken von drei Häusern in Gottlieben [1692] (Thurg. Beitr. 43). — Unsere Grenzen: Die Grenzen zwischen d. Landgrafsch. Thurgau u. der Stadt Konstanz (Thurg. Ztg. 1903, S.-Bl. Nr. 9—13). — Der Streit um d. Tegermoos 1817—1832 (ebend. 1903, S.-Bl. Nr. 20—25). — Joh. Jb. Simmler u. seine Handschriftensammlg. (Thurg. Ztg. 1904, S.-Bl.) — Kilian Kesselring 1593—1650; e. Lebensbild (ebend. 1905, S.-Bl.). — Raphael Egli 1559—1622 (Z.T.-B. 1905, S. 154—192). — Gesch. der Herrsch. Herdern; zugl. e. Beitr. z. Gesch. derer v. Hohen- u. Breitenlandenberg (Frauenf. 1905). — Peter Kappeler; e. Konvertitengesch. a. d. Zeit der Landvogtei 1663 u. 1664 (Thurg. Ztg. 1906, S.-Bl. u. sep. Frauenf. 1907). — Schloss Wellenberg (Thurg. Beitr. 47). — Schützenwesen der Landgrafsch. Thurgau im 16. Jahrh. (Fest-Ztg. f. d. eidg. Schützenf. in Zür. 1907, Nr. 12). — Schicksale des Bernh. Hofmann, Pfr. zu Kerenzen, v. ihm selbst erzählt; e. geschichtl. Episode aus dem J. 1616 (Z.T.-B. 1907, S. 190—208). — Wanderungen im Thurgau (Thurg. Ztg. 1908, S.-Bl.). — Der Ankauf von Hüttlingen durch Zürich 1674 (Thurg. Beitr. 49). — Schicksale der Kirchgemeinde Uesslingen seit d. Reformat. (Thurg. Ztg. 1910, Nr. 188, 194, 204). — Gesch. der Herrsch. u. des Fleckens Weinfelden (Weinfeld. 1910). — Der Gachnangerhandel v. J. 1610 (Thurg. Ztg. 1910, S.-Bl. Nr. 9—26). — Aus der Gesch. v. Matzingen u. Lommis (ebend. 1911, S.-Bl.). — Sittenmandat des Abtes Franziskus v. Fischingen, 1697 (ebend.). — Wie die Evangelischen in Frauenfeld im J. 1645 zur eigenen Kirche kamen (ebend. 1912). — Aus vergang. Tagen; Er.-Bl. (Frfld. 1912). *Nekrolog:* N.Z.Z. 1912, Nr. 1221 (nach d. Thurg. Ztg.). R. H.

22. November. **Rudolf Luginbühl** in Basel, Mitgl. der Allg. Gesch.-forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1888 und der Histor. und Antiquar. Gesellsch. in Basel. — Geb. den 22. Oktober 1854 zu Obertal (Kant. Bern), besuchte er die Volksschule in Langental, dann das Seminar auf dem Muristalden in Bern und erwarb sich 1873 das bernische Primarlehrerpatent. Lehrer in Kallnach und Bern, hörte L. nebenbei histor. Vorlesungen an der Universität, bestand 1879 die Prüfung als Sekundarlehrer, kam als solcher im Herbst 1883 nach Basel, wo er seine Hochschulstudien fortsetzte und 1892 in Bern promovierte. Seit Februar 1893 Priv.-Dozent für neuere Schweizergesch. an der Universität Basel, wurde er 1905 zum a. o. Professor befördert. — *Histor. Arbeiten:* Ph. Alb. Stapfer, helvet. Minister der Künste und Wissenschaft. (1766—1840), ein Lebens- und Kulturbild (Bas. 1887). — Aus Ph. Alb. Stapfers Briefwechsel (Q. Schw. G. XI u.

XII). — Alexandre de Humboldt et Philippe Albert Stapfer (Basl. Denkschr. 1891). — Nachtr. z. Briefwechsel Ph. A. Stapfer u. P. Usteri (Anz. Schw. G. VI). — D. Kant. Argau in d. J. 1814 u. 1815, nach Brief. a. d. Nachlasse Ph. A. Stapfers (Argovia XXII). — Brüderl. Anrede an die Staatsgefangenen in Arburg am 1. Jan. 1803 (Anz. Schw. G. V). — Die Zwangsanleihen Massena's b. d. Städten Zür., St. Gall. u. Basel 1799—1819 (JBSchw. G. XXII). — Ph. A. Stapfer 1766—1840 (Bern. Biogr. II). — Gottl. Rud. Kasthofer 1768—1823 (ebend. II). — Diarium d. Christ. Wurstisen 1557—1581 (Basl. Z. I). — Gesch. der Schweiz f. Mittelschulen (Bas. 1903). — Der letzte offizielle Kaiserbesuch in Basel (Basl. JB. 1903). — D. Gefecht auf dem Bruderholz (ebend. 1904). — Peter Ochs v. Basel in d. J. 1801/02 (Basl. Z. V). — D. Galgenkrieg 1531 (ebend. V). — Gesch. der Schweiz f. Mittelschulen, mit speziell. Berücksichtig. bern. Gesch. (Bas. 1906). — Die Schweizer-chron. des Christ. Hegner (Anz. Schw. G. X.) — Die Chron. des Gebhard Hegner (ebend. X). — D. Chron. des Fridli Bluntschli und des H. Brennwald (Anz. Schw. G. X). — Die Schweizer Chron. des Heinr. Bullinger (ebend. X). — Heinr. Bullinger u. Joh. Stumpf in ihrer Darstellg. des alt. Zürichkriegs (ebend. X). — Zusätze des Pfr. Zacharias Schörlin zu H. Bullinger's Ref.-Chron. 1529—1531 (ebend. X). — Die Schweizer-chron. des Joh. Jud 1436—1509 (ebend. X). — Ueb. die Stadt St. Gallen v. Nathanael Mittelholzer 1655 (ebend. X). — Die Anfänge der Kartographie i. d. Schweiz (Festschr. z. 49. Vers. Deutsch. Philolog. etc. in Bas. 1907). — Anonyme Zürcher u. Schweizer-chron. aus den Dreissigerjahren des 16. Jahrh., n. ihren Quell. untersucht (JBSchw. G. XXXII). — Zur Bullinger- u. Bluntschlifrage (Anz. Schw. G. X). — Heinr. Brenn-walds Schweizerchron. (QSchw. G. N. F. 1. Abt. Bd. I u. II). — Gesch. der Schweiz f. aarg. Mittelschulen (Bas. 1909). — Die Basler Reformat. 1528—1529; Vortr. (Bas. 1909). — Nicolai de preliis et occasu ducis Burgundie historia (Basil. 1911) u. Deutsche Liter.-Ztg. 1911 Nr. 18. — Zur Schodolerchronik (Anz. Schw. G. XI). — *Nekrologe*: Basl. N. 320. 3. B.; N. Z. Ztg. Nr. 1682 [Hoppeler]; Schw. Lehrerztg. Nr. 49. Vgl. Anz. Schw. G. XII, 8. R. H.

30. November. **Joh. Georg Mayer** in Chur, Mitgl. der Allg. Gesch.-forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1872, der Histor.-Antiquar. Gesellsch. v. Graubünden seit 1882 und des Histor. Ver. des Fürstentums Liechtenstein; Ehrenmitgl. des Histor. Ver. der V Orte seit 1877. Geb. den 1. April 1845 in Deuchelried (Würtemberg), studierte er Theologie und ward am 8. August 1869 in Chur zum Priester geweiht. Gleichzeitig erwarb er sich das Schweizerbürgerrecht. Vom Oktober 1870 bis August 1872 Vikar in Zürich (für Horgen und Männedorf), kam M. in der Folge als Pfr. nach Oberurnen (Kanton Glarus), wo er bis 1889 wirkte. Im Oktober d. J. als Professor f. Kirchen-recht, Homiletik und Pädagogik ans Seminar St. Luzi in Chur berufen, bekleidete er seit 1908 auch das Amt des Seminarregens. Die Hochschule Freiburg i. Ue. verlieh ihm die Würde eines Ehrendoktors iur. can. — Eine Uebersicht über Mayer's *Histor. Publikationen* gibt Simeon in der ZSchw. K.-G. VII, 64. *Nekrolog:* N. Z. Ztg. Nr. 1705 [Hoppeler]. Vgl. Anz. Schw. G. XII, 9. R. H.

13. Dezember. **Ernst Lechner** in Thusis. Geb. den 28. Oktober 1825 in Leipzig, absolvierte er die dortigen Schulen und studierte an den Hochschulen Leipzig und Tübingen Theologie und Philosophie. Nachdem er 1849 die theol. Prüfung bestanden und zum Dr. philos. promoviert hatte, siedelte er nach der Schweiz über, zunächst nach Zürich, 1850 aber nach Graubünden, wo er im folgenden Jahre in die evang. Synode aufgenommen wurde. Als Pfr. wirkte L. in der Folge in Nufenen, Celerina, Stampa-Borgonovo, Thusis und Masein. Viele Jahre war er Dekan und Präses des Kolloquiums Nid dem Wald und nahm lebhaften Anteil an der öffentl. Fürsorge und namentl. auch am Verkehrswesen. Altersrücksichten nötigten ihn 1898 zum Rücktritt

von seinen Aemtern. Von Lechners *Histor.-Geogr.* Arbeiten sind zu nennen: Thusis u. die Hinterrheintäler; Landschafts- u. Gesch.-Bilder (Chur 1875, 2. A. 1897). — D. Oberengadin in der Vergangenheit u. Gegenwart. (8. A. Leipz. 1900). — Das Tal der Maira (Bergell); Wanderbild von Maloja bis Chiavenna u. histor. Skizze (Samaden 1903). — Die periodische Auswanderung der Engadiner u. anderer Bündner; e. Beitr. z. Kulturgesch. (1909, 2. A. 1912). — Ausserdem verfasste L. bis 1898 jeweilen die Nekrologe bündner. Geistlicher f. d. «Basl. Taschenb. f. ref. Geistl.» — *Nekrologe:* Bündner Post Nr. 102 [A. Candrian]; N. B. Ztg. Nr. 296; Fr. R. Nr. 294; Engadiner Post Nr. 62; Fögl d'Engiadina Nr. 51. A. L.

Druck und Expedition *K. J. Wyss* in Bern.

1915 № 2

ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE GESCHICHTE

INDICATORE DI STORIA SVIZZERA | INDICATEUR D'HISTOIRE SUISSE

Herausgegeben von der Allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz

Publié par la Société Générale Suisse d'Histoire

Unter ständiger Mitarbeiterschaft von

Hermann Bächtold, Felix Burckhardt, Friedrich Hegi, Robert Hoppeler, Paul E. Martin, Wilhelm J. Meyer, Charles Robert

redigiert von

Hans Nabholz

46. Jahrgang – N. F. Band 13

46[me] année – N. S. Tome 13

BUCHDRUCKEREI K. J. WYSS, BERN.
1915.

Der „Anzeiger“ ist Verbandsorgan des Vereins schweizerischer Geschichtslehrer.

L'Indicateur est l'organe officiel de la Société Suisse des professeurs d'histoire.

Abonnementspreis: Frs. 5.— jährlich für 12—15 Bogen in 4 Nummern.

Man abonniert bei den **Postbureaux,** in den **Buchhandlungen** und direkt bei **K. J. Wyss,** Buchdruckerei, **Bern.** Für Postabonnemente 20 Cts. mehr.

Die Mitglieder der Geschichtforschenden Gesellschaft erhalten den Anzeiger **unentgeltlich.**

Abhandlungen und andere Beiträge sind an Staatsarchivar **H. Nabholz,** Obmannamt, **Zürich,** zu richten.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren (selbständige Werke und Separatabzüge) an die gleiche Adresse.

Abonnement Fr. 5.— par **an.** L'Indicateur paraît quatre fois par an, en cahiers de 48 à 60 pages.

On s'abonne auprès des **Bureaux de poste,** des **librairies** ou directement à l'imprimerie **K. J. Wyss, Berne.** Pour les abonnements postaux 20 cts. en plus.

L'abonnement est **gratuit** pour les membres de la Société générale suisse d'Histoire.

Les travaux destinés à l'Indicateur, les ouvrages, tirages à part etc. envoyés pour compte-rendu doivent être adressés à **H. Nabholz,** Archiviste d'Etat, Obmannamt, **Zurich.**

INHALT: — SOMMAIRE:

Fortsetzung auf Seite 3 des Umschlages.

Come Bellinzona venne in potere degli Svizzeri.

È ragione di vivace controversia fra gli storici il sapere in quali esatte condizioni la fortezza di Bellinzona, di singolare importanza nella storia lombarda e svizzera, venne in potere degli Elvezi. I pareri sono diversi : pur due quelli essenziali; l'uno tende a stabilire che la piazza forte cadde nelle mani de' montanari per un atto di violenza da essi compiuto, l'altro mira a determinare che i Bellinzonesi si offersero volontariamente e liberamente agli Elvezi.

La prima di coteste tesi è sostenuta notamente dallo storico francese de Maulde-La-Clavière *(La conquête du Tessin par les Suisses.* Torino, 1891) e da Johannes Dierauer *(Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft.* Gotha, 1892); la seconda, che ha il titolo della prevalenza, annovera fra i suoi sostenitori Maurizio Monti *(Storia di Como,* 1831), il Cantù *(Storia della Città e Diocesi di Como)* e Eligio Pometta *(Come il Ticino venne in potere degli Svizzeri,* vol. I. Bellinzona, 1912), l'ultimo che s'occupò, con speciale interesse, dell' argomento.

La questione è notevole, e merita una profonda e severa trattazione; tanto più che fin qui gli storici, anche i più recenti, non pervennero a dare una soluzione netta e decisiva.

In verità, il Pometta affrontò la quistione in modo assai complesso, traendone motivo per un intiero volume : tuttavia, non si può ammettere ch' egli sia riescito a chiarirla convenevolmente, ben che siasi data la encomiabile premura di risalire alle fonti contemporanee agli eventi e di cavare da esse parecchie scure notizie e notevoli deduzioni.

Taluni documenti, dei più significanti, giacciono tuttavolta obliati dagli storici, ed altri, ch' oggi si suole accogliere con facilità, senza riserve, richiedono d'esser rimondati, affinchè la memoria del cospicuo episodio di storia lombarda ed elvetica sia tramandata nitida di luce, immune da errori e da inesattezze.

* * *

Non occorre che qui si riveda tutta la storia della terra di Bellinzona, cui la naturale postura espose a continue peripezie e ad incessanti, talora crudeli, venture.

Chiave e porta dello Stato milanese, come si piacquero definirla i Milanesi, fu oggetto di attente e pressanti cure da parte de' Visconti e

degli Sforza, che nulla risparmiarono per fortificare quell' estremo baluardo del loro dominio, contro cui s'infranse e s'arrestò soventi volte l'impeto guerriero de' popoli nordici.

Limitiamoci a rammentare, come che attinente al tema che imprendiamo a trattare, che Ludovico il Moro, ultimo duca di Milano nella completa significazione del vocabolo (i di lui figli, che tennero il ducato fino al 1535, come ben dice lo storico Monti, più che signori furono servi), chiuse con vero splendore il periodo aureo delle fortezze bellinzonesi riedificando, fra il 1487 e il 1489, la murata e il ponte sul fiume Ticino, opera da vero grandiosa e imponente, che gli scrittori contemporanei celebrarono con particolare solennità, affermando essere costruita « con molt' arte e con grandissima avvedutezza architettonica », tale « da potersi sicuramente confrontare con qualunque fortezza d'Italia. » [1])

* * *

Innanzi che gli fu forza ricoverarsi nel castello di Milano, al dilagare delle milizie del re di Francia, Luigi XII, ingordo di possedere il ducato milanese, Ludovico Sforza indirizzò una lettera al castellano di Sasso Carbaro, il più recente de' castelli di Bellinzona [2]), per incitarlo a stare assentito e saldo. La lettera è datata da Morano, nel Novarese, il 18 d'agosto : in essa il Moro annuncia che la pace fra la cesarea Maestà e gli Svizzeri era oramai conchiusa, che la Maestà co' signori dell' impero e con gli Svizzeri accorrevano in suo aiuto « con tale perforzo che non solo si recupererà con la gratia di Dio quanto è perso ma se vincerà de quello de li inimici et de questo ne sentirai fra pochi dì li effetti ».

Ma alquanti giorni dopo, ritardando i soccorsi, il duca abbandonò il suo dominio, lasciando il castello di Porta Giovia in consegna al perfido Bernardino da Corte (2 ottobre 1499), che insozzò le mani sue con l'oro nemico. Recatosi a Como, da dove s'accomiatò col famoso consiglio di sottomettersi senza resistenza al re di Francia, ma « non Venetis nec Helveticis : quoniam eorum dominatio nunquam decedit », il Moro raggiunse la corte di Massimiliano I°, suo alleato.

È noto che Gian-Giacomo Trivulzio, il terribile nemico degli Sforza e specialmente di Ludovico, fu nominato governatore francese della Lom-

[1]) Maccaneo o Domenico della Bella di Maccagno: *Corografia del Verbano*. Milano, Schinzenzeller, 1490, I^a edizione.

La murata, destinata a chiudere la valle del Ticino, si stendeva dal Castello Grande fino al fiume : fu distrutta in gran parte nel 1515 dalla così detta buzza di Biasca.

[2]) La sua costruzione fu intrapresa nel 1479, dopo la terribile batosta toccata alle truppe ducali a Giornico, a motivo dell' ingegnoso stratagemma di un manipolo di montanari. All' opera d'edificazione sovrastette Benedetto Ferrini da Firenze, che, con altri esperti ingegneri ducali, compose il disegno.

bardia.[1]) Per ordine suo, trecento balestrieri guasconi, condotti da Francesco Trivulzio, suo nipote, presero possesso della terra e de' castelli di Bellinzona e per accogliere il giuramento di fedeltà così dai castellani come dagli uomini della terra e del contado.

Il Trivulzio pervenne a Bellinzona al dì 8 di settembre, e si collocò, co' suoi uomini, a presidio della terra. Ma i castelli, osserva A. Baroffio, si rifiutarono di cedere all' intimazione del Trivulzio.[2]) Questo fatto è pochissimo noto agli storici, e il cronista luganese contemporaneo Nicola-Maria Laghi, che pur registrò la spedizione di Trivulzio, non ne fa parola.

Il Pometta, che si dimostra generalmente minuto e diligente ricercatore, ignora pure l'importante avvenimento, e si domanda « come mai Bellinzona, così devota agli Sforza, si arrese spontaneamente alle armi francesi, senza neppure affrontare un assedio ».[3]) L'autore ticinese s'occupa di rintracciare una spiegazione a quella ch' ei ritiene una volontaria e facile sottomissione de' Bellinzonesi al giogo gallico, e richiama il consiglio dato dal Moro fuggitivo ai cittadini Comaschi nel discorso di saluto ch' egli pronunciò nell' orto dell' Episcopio, al quale accenna il Muralto negli *Annalia :* cedete, senza lotta, al re di Francia, morituro com' uomo; ma già mai a' Veneziani ed agli Elvezi, perchè la dominazione loro mai non ha fine.

Alcuni documenti ricavati dal chiarissimo ing. Emilio Motta dall' Archivio di Stato di Milano, dal Pometta tortamente trascurati nella sua storia, forniscono qualche ragguaglio sul rifiuto opposto da' Bellinzonesi alla intimazione di Francesco Trivulzio.

La notizia della resistenza dei castelli bellinzonesi giunse subito a Milano, donde partì, già ai dieci di settembre, una lettera alla Comunità di Bellinzona. Essa fingeva prudentemente di ignorare la resistenza, e, richiamando bellamente le lettere precedenti, in cui si tenne parola del giuramento di fedeltà da prestarsi nelle mani di Fr. Trivulzio, a nome del cristianissimo re di Francia, novellamente (« de novo ») replicava che « quando non habiate facto questo effecto el voliate fare subito ».

---

[1]) Delle sordide trame che Gian-Giacomo Trivulzio, appollaiato nel rude castello di Mesocco, ordiva contro lo Stato milanese, il Moro s'accorse ben tosto. Già ai 25 di gennaio del 1497 il podestà di Bellinzona avea l'ordine di aprire tutte le lettere indirizzate al Trivulzio, che di là passassero. Nel dicembre dello stesso anno, il Moro apprese di buon luogo che il signore di Mesocco imbastiva losche « machinatione » e « tractati » contro il ducato, e invitò premurosamente i castellani bellinzonesi ad indagare con la più grande secretezza, per modo che la cosa « non habi a penetrare ad altri ». (*Boll. stor. S. I.*, 1891, p. 195. Lettera del 5 dicembre).

[2]) *Dei paesi e delle terre costituenti il Cantone del Ticino*, p. 243.

[3]) Op. cit., pag. 100.

La lettera non fu dettata con molta speranza, per che il domani si inviò a Bellinzona il nobile Ludovico da Vimercate, lo stesso cui toccò poi a trattare la resa del castello di Milano con Bernardino da Corte. Le istruzioni date al Vimercate dicevano che, benchè si vivesse nella certitudine che i castellani e gli uomini avrebbero eseguito quel ch' era stato scritto loro il dì addietro « senza alcuna difficultade », nondimeno era parso utile a Gian-Giacomo Trivulzio incaricare lui a recarsi «senza dilatione» a Bellinzona. Colà, dettavano ancora le istruzioni, dovesse, dopo essersi conventato col Trivulzio, far prestare a tutti i guardiani de' castelli ed agli uomini del borgo e del contado, in forma solenne, il debito giuramento di fedeltà nelle mani del condottiero Trivulzio, ove, al suo arrivo, ciò non fosse già stato fatto. In fine, dovesse il Vimercate, mediante inventario e pubblico istromento, far consegnare ai castellani, che sarebbero stati designati dal capitano, tutte le munizioni da bocca e da guerra giacenti nei castelli.[1])

Da questi documenti è lecito desumere che non solo i castellani, ma anche i borghigiani ed i villici s'erano rifiutati di prestare giuramento al nipote del governatore della Lombardia. Questi comprese tostanamente la gravità del rifiuto, ben conoscendo egli l'animo de' Bellinzonesi e la loro affezione alla casa Sforza, e ricorse a vari mezzi per indurre i rifiutanti a miglior consiglio.

Ma le precauzioni non erano da tanto da rimuovere i guardiani de' castelli dal loro dovere, ed essi, con onorevole tenacia, si conservarono fedeli allo Sforza fin che non ebbero contezza della dedizione del castello di Milano, seguita nel 17 settembre, per la sozza vigliaccheria del da Corte.

Mancano sventuratamente i documenti per completare questo bell' episodio della storia bellinzonese, che attesta quanto verace e profonda fosse l'affezione de' borghigiani verso i duchi di Milano. In ogni modo, fu la caduta del castello di Porta Giovia ad influire decisamente sulla sorte delle fortezze bellinzonesi, le quali, a detta del Muralto, al momento della resa erano ben munite di vettovaglie — « oppidum Bellinzonæ, munitum commeatibus, regi se dedit ».[2])

Già da questo passo del cronista comasco appare evidente che quella di Bellinzona fu un arrendersi volontario, libero. Dopo una quindicina di giorni di resistenza, durante i quali il Trivulzio preferì agire con abile diplomazia anzichè con la forza rude, i fedeli sudditi del Moro si piegarono allorquando seppero che il castello principe era stato spalancato ai soldati francesi. A che pro resistere oltre, quando omai ogni

[1]) *Boll. stor.*, 1892, p. 58.

[2]) Op. cit., pag. 65.

speranza di ausilio erasi infrantumata, come una maiolica precipitata dal piedestallo?

La resa volontaria fu da Luigi XII° riconosciuta nel diploma da lui rilasciato ai Bellinzonesi per la riconferma de' privilegi e dell' esenzioni daziarie, già loro concessi dal duca Ludovico il 12 aprile 1499. Quel diploma, che conservasi su pergamena miniata nel Museo civico di Bellinzona, reca la data di Vigevano 12 novembre 1499.[1]) Il 7 dell' ottobre precedente erano giunti a Lugano, come annota il Laghi, settecento Francesi, destinati a rafforzare il presidio posto a Bellinzona, che in quel modo veniva ad essere di mille uomini. Era notabilmente una misura di sicurezza ritenuta conveniente da Gian-Giacomo Trivulzio, che, senza dubbio, molto diffidava de' Bellinzonesi.

Le condizioni della resa concordano perfettamente con l'altra resa, pure spontanea e libera, avvenuta circa quattro mesi più tardi, nelle mani degli Svizzeri. Non fu viltà ad indurre gli abitanti della piazza forte a concedersi ai Francesi, come non fu sordidezza a sospingerli a darsi agli Elvezi. Fu, in entrambi i casi, come vedremo, una disperata necessità, un' affannosa prudenza a condurli all' alto passo.

* * *

Profittando de' malumori che le gravezze imposte dai Francesi avevano suscitati per tutto, il cardinale Ascanio e Galeazzo da San-Severino, quello fratello e questo genero di Ludovico il Moro, calarono nel gennaio del 1500 in Italia, e con l'aiuto degli Svizzeri assoldati da Galeazzo Visconti, scacciarono i Francesi dal Milanese.

L'impresa di rivincita tentata dal Moro era ai primi passi, quando i Bellinzonesi, con mirabile costanza attaccati a casa Sforza, sollevarono superbamente lo stendardo degli antichi signori, abbatterono il presidio francese della terra e de' castelli, divenuto insofferibile per le infinite odiose prodezze, e l'obbligarono a farne la resa.

Ciò sarebbe avvenuto, come notò alquanto seccamente il medico Laghi, e come ammisero tutti gli storici moderni, compreso il Pometta, a dì 24 di gennaio del 1500. Ma la data è alcun poco errata. Come attesta una lettera di Galeazzo Visconti, da cui trarremo, in breve, altri particolari per la tribolata sorte delle fortezze bellinzonesi, la rivolta scoppiò un giovedì, verso mezzogiorno. Dai verbali della Comunità di Bellinzona, pubblicati dal Pometta, si rileva che il giovedì corrispondeva al 23 gennaio, e devesi ammettere che in quel giorno, e non nel seguente, scoppiò la sollevazione.

Oltre all' accenno contenuto nella lettera di Galeazzo Visconti, ne

[1]) Riprodotta dall' Heusler. *Die Rechtsquellen des Kantons Tessin*, vol. I. Cfr. E. Pometta, op. cit., pag. 98.

porgono un altr' elemento decisivo gli stessi verbali della Comunità. Ai 23 di gennaio era radunata la generale universalità degli uomini e de' consiglieri di Bellinzona per eleggere il maestro Andrea Ghiringhelli, Giovanni Leonardo da Codeborgo, Giacomo di Magoria, Giovanni Maria Duno, Giovanni Giulio da Zezio e Giovanni Rusca a « provixores generales », ossia provveditori generali.

Il verbale è laconico, come comportava la solennità del momento : non aggiunge altro, ma è palese che coteste persone erano chiamate a comporre una commissione straordinaria di salute pubblica, poi che solitamente i procuratori erano non mai più di due.

Il Pometta, fondandosi sulla imprecisa indicazione del Laghi, ritenne che questa seduta avvenisse alla vigilia della rivolta [1]), mentre il documento menzionato ci spiega ch' essa fu tenuta nello stesso giorno, indubitamente dopo che imperversò, come una gagliarda folata di vento, la fiera sollevazione.

Il primo resultato del furioso moto popolare fu quello di costringere alla resa i castelli Grande e Piccolo, che i ribellati tennero forti in nome del Duca. Come ci apprende una lettera del capitano ducale Galeazzo Visconti, spedita da Coira, alla mezzanotte del 25, al cardinale Ascanio Sforza, fratello del Moro, « queli veri et fideli valenthomeni dela terra et de lugano... hano fati miraculi ». Il Laghi lasciò scritto : « L'Anno medemo 1500 die 24 alli 14 Gennaro i Bilinzonaschi con l'aiuto di alcuni Gibellini di Lugano pigliarono il Castel grande e 'l Castel piccolo fuori delle mani de' francesi : Et in nome del Duca di Milano si ribellarono a Francia ».

Questa frase dell' illustre medico luganese lascia intendere che, a seguito di una intesa intercorsa fra i Bellinzonesi e i Ghibellini luganesi, gli alleati attaccarono contemporaneamente le fortezze e, riusciti ad impossessarsi di due castelli, i Bellinzonesi si dichiararono ribelli al re di Francia e sudditi del duca Sforza. È questa una prova, indiretta ma efficace, dell' asserto nostro, essere i fatti decisivi accaduti il giorno 23.

Il curioso è che Lantino de Ladio, il commissario che consegnò i due castelli, fatto prigione, supplicò la grazia che venisse lasciata per due giorni in sue mani « per honorum suo » il castello Corbaro, il che gli fu generosamente assentito. Il giuoco del de Ladio apparisce manifesto e, stando a quel che scrisse il Laghi, ad esso non mancò un cert' esito.

Il Castello grande era in mano del milanese Agostino Ghiringhelli, e l'altro era tenuto da que' di Lugano : ciò legittima il dubbio che l'ar-

[1]) Op. cit., pag. 117. Il Laghi fissa l'ora della rivolta « alli 14 », il che non si discosta molto dall' espressione un po' imprecisa di « a mezo giorno » usata da Galeazzo.

dito manipolo di Luganesi [1]) si fosse impossessato da solo, o quasi, del castello di mezzo, mentre gli sforzi de' terrieri eransi conversi contro il Castello grande.

La murata resisteva, ma, a detta dell' informatore, non poteva prolungare la resistenza oltre due o tre giorni, per mancanza di viveri.[2])

La lettera di Ascanio Sforza al fratello lascia l'impressione che entrambi fossero anticipatamente informati di ciò che doveva verificarsi: non è arditezza il dubitare che la sollevazione fosse tramata con gli emissari ducali, che non difettavano in Bellinzona, d'accordo col Moro.[3]) Giova sicuramente avvertire che i Bellinzonesi non avrebbero osato ribellarsi ai Francesi se non avessero posseduta la sicurezza di ottenere l'aiuto del duca; altrimenti perderebbe del suo veritiero significato la resa volontaria dopo la resistenza. E tanto meno avrebbero i terrazzani ardito proclamare con decisa fierezza ch' eglino trattenevano le fortezze nel nome dello Sforza, se non fosse stato antecedentemente assicurato l'appoggio delle milizie da lui assoldate nel triste esilio.

La fiduciosa speranza della popolazione bellinzonese s'abbattè poco dopo in una cruda delusione, e la rivolta preparò inconsapevolmente la caduta della terra sotto il dominio — imperituro, come predisse la perspicace mente del Moro! — de' montanari elvetici.

Il re di Francia, acerbamente colpito dall' ardire de' borghigiani, il 26 gennaio mandò gli uomini di Val Lugano a Bellinzona « per ripigliare li castelli », e due dì dopo fece seguire dugento cavalieri francesi e cento fanti capitanati da Branda di Castiglione, le quali forze tutte posero compattamente l'assedio a Bellinzona. A distoglierle di lì valse la notizia dell' arrivo del duca di Milano nella città di Como, giunta alle mura di Bellinzona domenica 2 febbraio. Temendo d'esser costretti fra due fuochi, gli assedianti si ritrassero, abbandonando il borgo e i

[1]) Il Laghi ritenne doveroso registrare alcuni nomi di que' valorosi: « L'anno stesso 1500 die 24 di gennaro Francesco Castagna detto Cacciaguera, Bartolomeo di Lecco, Gio. Antonio Castagna, Francesco Minicati, Gio. Antonio detto Ghisello de' Minicati, Jacomo Ferraro di Pero, Christoforo di Torrecelli Marescalco, Pavolo di Cortivallo, Jeronimo de Quadrio, Galeazzo Canonica di Adassono, tutti di Lugano, et certi altri della Valle, et ancho di Lugano in numero compagni XXI andarono a Bilinzona, et ivi per il Duca di Milano insieme con Belinzonaschi, pigliarno il Castel grande et picciolo di Bilinzona, tenendoli forti in nome dil Duca, sino a tanto che il Duca ritornò ». Codice littiano, in *Periodico della Società storica comense,* vol. 2°, pag. 109

[2]) *Boll. stor. S. I.*, 1892, p. 60.

[3]) Nella commissione straordinaria, eletta il 23 gennaio, riconosciamo persone che erano state onorate da incarichi di fiducia dal Moro: Giovanni-Leonardo da Codeborgo erasi occupato dei lavori di fortificazione; Giovanni Rusca era stato ufficiale delle munizioni a Bellinzona, carica prima di lui tenuta dal padre suo Antonio; Andrea Ghiringhelli apparteneva alla famiglia di Agostino e di Franceschino, i cui nomi ricorrono più innanzi nel nostro lavoro.

due castelli in mano ai ducali, « mentre però la muraglia (cioè la murata) ed il castello di Sasso Corbè eran anco tenuti da Francesi ».

Anche la data attribuita dal Laghi, che ci conservò la memoria di cotesti eventi, alla ritirata de' Francesi e dei rinforzi da sotto le mura bellinzonesi, non appare esatta. Del 2 febbraio è una lettera dei capi sforzeschi in Bellinzona, nella quale non s'accenna affatto all' assedio o al suo levamento: se l'assedio fosse stato levato in quel giorno gl' informatori non avrebbero tralasciato di tenerne discorso nella loro missiva, così pure se l'assedio fosse durato. In vece, altre preoccupazioni erano venute a sostituirsi a quelle a pena dissipate.

Di fatto, ai 2 di febbraio il duca fu reso avvertito da Agostino Ghiringhelli e da Tomaso da Salvagno che, per informazioni avute da una spia, « quelli de la liga del bove », ovvero sia gli Urani, erano in istrada per venire a Bellinzona con l'intenzione di conquistarla, accampando il pretesto che la terra venne a loro promessa dal re di Francia. Il Ghiringhelli ed il compagno ritenevano che nella notte del 2 gli Urani sarebbero pervenuti infallantemente a Bellinzona; donde pregarono il duca di Milano di mandare subito mille fanti, ed aggiunsero tristamente: non abbiamo gente di che valerci e la maggior parte degli abitanti è fuggita; se faran difetto i soccorsi « serà forza per non haver nuy giente succumbesse a questi Todeschi perchè non è possibile a tenerse ».[1])

Questa notevole frase, che richiameremo più sotto, prova all' evidenza che la paura dell' assedio francese era già da alcun tempo scomparsa, e un' altra vi s'era sovrapposta a intristire vieppiù la infelice sorte de' Bellinzonesi.

I rinforzi sopravvennero con insperata prestezza, ma insufficienti. Da una lettera del 4 febbraio di Franceschino Ghiringhelli s'apprende ch' egli giunse nel borgo turrito nella passata domenica, circa alle ore 23, con i fanti fornitigli dal Sanseverino. Il giorno dell' arrivo corrisponde precisamente, se ricordiamo che il 23 gennaio cadeva in giovedì, alla data della lettera dell' altro Ghiringhelli.

Grande delizia sollevò la presenza de' fanti di Franceschino nel paese, dove si campava in grand' affanno nella pena che venissero meno i suffragi. Il Ghiringhelli, avendo trovato « la mazor parte (dei terrieri) essere disposti di darsi a todeschi dubitando non venisse subsidio », rinfocolò artificiosamente questo subito gaudio facendo la voce che il duca aveva ordinato l'invio immediato di mille fanti.

Nel giorno in cui scriveva, il castello di Sasso Corbaro e la murata erano ancora tenuti saldamente dagli ultimi rimasugli del presidio

[1]) Anche questo documento, di considerevole importanza pel tema affrontato dal primo volume di storia ticinese di Eligio Pometta, fu dall' autore ignorato.

francese: in quello stavano fortificati una sessantina di persone e in questa un centinaio. Franceschino Ghiringhelli non risparmiò promesse ai tenaci custodi di quelle fortezze, e sollecitò studievolmente la corruzione con l'offrire, così al presidio di Sasso Corbaro, come a quello della murata, cinquanta ducati; ma essi sdegnarono la vile offerta e ristettero « perseveranti e gagliardj », trastullandosi a lanciar, a volta a volta, ben assestati colpi di mortaio nella terra.

Niente giovarono le preghiere, le minacce, nè manco le torture fatte al commissario Lantino de Ladio, fratello e cognato dei castellani del Sasso Corbaro: essi persistevano forti, al dire dell' autore della lettera, perchè a Roveredo eran giunte certe bandiere alemanne dirette, credeasi, sopra Bellinzona.

Conchiudeva la lettera di Franceschino Ghiringhelli con questa tragica nota: Se la Signoria Vostra manderà subito sussidio io starò di buona voglia, altrimenti dubito che la nostra casa sarà saccheggiata per parte degli abitanti della terra, come hanno voluto fare gli scorsi giorni, dicendo che noi siamo stati la causa per cui questa terra è a tal termine, per l'onore della S. V., com' è il vero, e bisognerà scappare per non lasciarci ammazzare.

Nella furia dello scrivere, quel distrattone d'un Ghiringhelli appose la falsa data del 4 febbraio 1450 in fondo alla lettera e, quasi sapesse di dovere scusarsi presso i posteri che l'avrebbero riletto, aggiunse la poscritta: « ho scripto in freza ».

L'errore non fu avvertito subito dall' ing. E. Motta, che ricavò il singolare documento dal carteggio diplomatico dell' archivio di Stato milanese, ma solamente un decennio dopo la prima pubblicazione.[1]) E il Pometta non badando a correggere il madornale strafalcione, deturpò con gravissimi errori molte pagine del primo volume della sua storia: collocando nel 1450 il documento del 4 febbraio, egli inventò, di sana pianta, una crudelissima guerra civile fra i Bellinzonesi quando meno eglino pensavano di arrabattarsi fra loro; ingegnò l'esistenza di qualcosa come il castello di Sasso Corbaro quasi un trentennio prima che Benedetto Ferrini s'accingesse all' impresa che gli costò la vita; rintracciò immaginari raffronti e ricavò insussistenti deduzioni.[2])

* * *

La riconquista di « quel tanto, che era nelle mani de' Francesi » s'effettuò mercè l'opera concorde de' Bellinzonesi e de' Ghibellini di Val Lugano mandati dal duca a compire l'impresa da essi stessi ardentemente iniziata. Il Laghi, cui siamo debitori della notizia, non registrò nessuna data per tale avvenimento, e mancano altre notizie per compire la lacuna.

[1]) Cfr. *Boll. stor. S. I.*, 1882, p. 33 e 1892, p. 61.

[2]) Cfr. specialmente le pagine 52–55, 80, 99–100 dell' op. cit.

Probabilmente la resa della murata e del terzo castello successe sul finire del febbraio o sull' incominciar del marzo. Il duca si tenne così sicuramente impiantato nel suo deturpato dominio che ai 14 del marzo investì della castellania della murata Francesco Crivelli e fratelli.

Ai 22 di marzo il Consiglio di Bellinzona si riunì per esaminare una richiesta presentata da un sedicente messo del duca, Pietro Martire Stampa, tendente ad ottenere la restituzione nelle sue mani dei castelli e dei fortilizi. La lettera ducale di cui lo Stampa era provvisto mancava dei contrassegni, e cotale circostanza stonava manifestamente con quanto il duca aveva, alcuni dì prima, scritto ai custodi del Castel piccolo. Per ciò, molto avvedutamente, s'inviò una delegazione dal Moro, a Novara, « per intendere l'ultima volontà di V. S., la qual siamo disposti de obedire in omnibus ».[1])

Ma, innanzi che l'infelice principe potesse riscontrare ai suoi fidi sudditi, fu, per tradimento d'uno Svizzero, fatto prigioniero (10 aprile); il giorno 14 seguente Bellinzona s'arrendeva agli Urani, agli Svittesi ed agli Untervaldesi di Sottoselva, di ritorno dalle gesta di Novara.

Quale fu il movente della resa? È questo il grande problema discusso da tutti gli storici e spiegato in vario senso. Il Pometta, per ultimo, l'affrontò con speciale interesse, giovandosi della testimonianza delle cronache e dei verbali obliati. I suoi sforzi sarebbero stati più lievi e più fruttuosi s'egli avesse fatto tesoro de' preziosi documenti da noi riportati.

Rinunziamo ad una minuta discussione su questo proposito, che a poco gioverebbe. Limitiamoci ad affermare che i Bellinzonesi, avvegnachè una verace e profonda affezione li legasse a casa Sforza e specialmente a Ludovico il Moro, che fu il prodigioso autore della magnifica saldezza della loro terra, vedutisi abbandonati, omai senza speranza, da lui assalito dagli spasimi d'una atroce agonia politica, circondati e costretti dall' ire e dalle cupidigie vendicative di Luigi XII°, si volsero, con libero e natural gesto, ai loro più vetusti e accaniti nemici, gli Svizzeri, per assicurare al meno la protezione di essi.

Fu un' imperiosa, incalzante, disperata necessità che spinse i Bellinzonesi a sottomettersi a quegli stessi Elvezi, de' quali Ludovico il Moro, nel discorso di comiato dai Comaschi, scongiurò il dominio, perch' esso non cessa più mai. Agostino Ghiringhelli antivide l'evento fino dal 2 di febbraio, quando implorò soccorsi al Moro trionfante: « aliter serà forza per non haver nuy giente succumbesse a questi Todeschi perchè non è possibile a tenerse ». E Franceschino Ghiringhelli, che fu uno degl' inviati al duca per conoscere le sue disposizioni circa alla con-

[1]) Verbale della Comunità in E. Pometta, op. cit., pag. 119.

segna de' castelli, ancora più nitidamente ci serbò la memoria dell' angosciosa e prostrata condizione d'animo de' terrieri, scrivendo nella sua frettolosa lettera del 4 del medesimo mese: « trovay la mazor parte essere dispositi di darse a todeschi dubitando non venisse sussidio ».

Son queste testimonianze esplicite e indubbie, la cui antecedenza all' avvenimento che cangiò i destini di Bellinzona è il maggior pegno che la storia possa augurare per la sua veridicità e la sua integrità.

Noi saremo oltremodo lieti se il nostro breve studio avrà giovato a chiarire le vicende dell' attuale capitale ticinese nella fasi culminante della sua ventura, a distruggere le falsità e l'inesattezze che le annebbiano, le lacune che le deturpano.

Lugano, marzo 1915. Avv. **Luigi Brentani.**

Habsburgische Urkunden im Stadtarchiv Brugg.

Brugg besitzt aus der Zeit, da es unter habsburgisch-österreichischer Herrschaft stand, nur wenig Urkunden, weil beim Falkensteinischen Überfall vom 30. Juli 1444 die Stadt verbrannt wurde und dabei ihr Archiv verlor.[1]) Was heute an Originalurkunden aus der Zeit vor 1444 vorhanden ist, hat die Stadt zumeist durch Erwerbung von Gütern und Lehen in der Zeit nach 1444 in ihren Besitz gebracht. Die Zahl solcher Dokumente ist nicht gross. Wir veröffentlichen davon hier vierzehn aus der Hand habsburgischer Dynasten, alle bisher nicht gedruckt, aber ausser einer durch Regesten[2]) bekannt gegeben.

Die fünf ersten sind Zeugnisse zur Geschichte der Kirchgemeinden Rein und Bözberg; die sechste betrifft den Zoll zu Brugg; die acht letzten beschlagen das Burglehen von Vilnachern und dessen Inhaber, die Herren von Ostra. Dazu fügen wir noch zwei aus dem aargauischen Staatsarchiv, die auch in die habsburgische Zeit fallen und sachlich zur ersten und zur dritten Reihe gehören: 5 a und 15.

---

[1]) Stadtschreiber und Chronist Sigmund Fry (ums J. 1530) sagt in seiner Darstellung «vom ůberfal der stat Brugg»: also hand sy den burgern das ir genomen, ouch unsser statt fryheit, gerechtikeit, harkomen, brief und sygel, urberrödel und anders, das sy gar wenig genutzt und aber uns und unser statt Brugg ein grossen nachteil, abbruch und verlurst an zinsen, gůlten, fryheiten, grechtikeiten, holz, feld, wunn und weid gebracht. Stadtbuch (Rotes Buch) V, 141 b—142 a; J. J. Bäbler, Thomas von Falkenstein und der Überfall von Brugg, Aarau 1867; Seite 49.

[2]) Regesten des Archivs der Stadt Brugg von Dr. [J. J.] Bäbler in Argovia IV 377 ff.; Aarau 1866.

I. Zur Geschichte der Kirchgemeinden Rein und Bözberg.

Rein gehörte zu den aargauischen Höfen, die König Rudolf im Jahre 1291 — mit Luzern — für das Haus Habsburg-Österreich vom Kloster Murbach kaufte.[3]) Den Reiner Hofzehnten veräusserten die Habsburger frühzeitig, wie unsere Urkunde 2 (vom 9. X. 1344) und die vom J. 1323 in der Anmerkung 3 erweisen. Der Hofzehnten kam später teilweise in den Besitz der Stadt Brugg.[4]) Das Gotteshaus, das zum Reiner Hof gehörte, steht weithin sichtbar auf dem hochragenden Vorsprunge des Brugger Berges gegenüber dem Gelände, wo sich die Reuss und die Limmat mit der Aare vereinigen und wo einst Vindonissa lag. Der jetzige Bau wurde in den Jahren 1863/64 an der Stelle des frühern errichtet. Zu dieser Kirche gehören die heutigen politischen Gemeinden Rüfenach mit Vorder- und Hinterrein[5]), Remigen, Villigen, Lauffohr[6]) und Stilli[7]).

Das Bözberger Gotteshaus dagegen, einst dem Erzengel Michael geweiht,[8]) steht abseits von der heutigen Bözbergstrasse, die ums Jahr 1779 von der Berner Regierung erbaut wurde[9]); auch 0,8 km nördlich

---

[3]) Curiam Lucernensem... cum omnibus curtibus annexis, videlicet Eolfingen (Elfingen), Halderwank (Holderbank), Reine (Rein), Luncuft (Lunkhofen)... Quellen zur Schweizer Gesch. XIV, 215. Diese und viele andere Lehen im Elsass, Breisgau, Fricktal, Luzern hatten die Grafen Rudolf und Gottfried von Habsburg schon im Jahre 1259 inne: Arg. X, S. 143, Nr. 101. Oechsli, Anf. der Eidg. Reg. Nr. 170. Regesta Habsburg. I Nr. 310. — Im J. 1323 verpfändete Herzog Leopold grosse Teile der Gefälle im Eigen, auf dem Bözberg und zu Rein. (Vergl. unten Urkunde Nr. 5 a).

[4]) Argovia IV 386.

[5]) A. Nüscheler, die Argauischen Gotteshäuser, Argovia XXIII, 156: «Minder-Rhyn am Bötzberg»; das ist jedenfalls ein Schreibfehler.

[6]) Habsburger Urbar von 1305 (Q. z. Sch. G. XIV, 96): Lunfar; später Lufar (so in einer Urk. vom 5. Aug. 1484, b 65 des St.-A. Brugg); noch später, bis ins 19. Jahrh. hinein: Volle(n)far = vo Lufar.

[7]) Kapellen des Reiner Gotteshauses standen in Hinterrein, Remigen u. Villigen. Letztere zwei sind noch erhalten. Auf den Standort der Hinterreiner Kapelle deutet der Name eines dortigen Hauses von alter Bauart: i der chappele; seine Bewohner heissen s'chappelers. Die Kapelle von Remigen war dem hl. Petrus, die von Villigen dem hl. Johannes gewidmet (Argov. XXIII, 196). Ein Acker in Remigen war sant Petters (Wittich). Urbar im St.-A. Brugg, Nr. 421 (126), Bl. XXI b. Den Heiligen der Reiner Kirche konnte ich aus den Brugger Urkunden nicht ermittlen. Die Kaplanei von Hinterrein ist erwähnt in den Urkunden zum Hofzehnten: Arg. IV 386.

[8]) Urk. 1 49 des Stadtarchivs Brugg. Eine Kapelle des hl. Gallus, auf die der Bözberger Ortsname Gallenkirch hinweist, fand ich nirgends erwähnt. Eine Kapelle ist in folgender Stelle des Witticher Urbars genannt: Cůnrat Mercklin git von dem höfflin by dem käpelin an der sträß dritthalb mütt haber (Bl. 25—26). Nach dem Zusammenhang stand diese eher in Ursprung als in Gallenkirch.

[9]) J. Keller, Die Erwerbsverhältnisse des Berner Juras in: Vom Jura zum Schwarzwald von F. A. Stocker Bd. I (1884), S. 271. — Joh. Georg Zimmermann in Hannover

vom mittelalterlichen Pass über den «alten Stalden». Zu dieser Kirche gehören die Gemeinden Ober= und Unterbözberg mit ihren zerstreuten Gehöften, sowie Linn und Gallenkirch.

Der Reiner Kirchensatz blieb bis zum Jahre 1345 in der Hand der Habsburger, laut unserer Urkunde 3. Er ist auch im grossen Urbar König Albrechts I. erwähnt: dú herschaft lihet die kilchen ze Rein; dú giltet úber den pfaffen wol uffen 16 marcas.[10]) Die Bözberger Kirche dagegen ist in diesem Güterverzeichnis nicht aufgeführt; wohl deshalb nicht, weil sie vermutlich schon zur Zeit seiner Abfassung, ums Jahr 1305[11]), im Besitz der Herren von Habsburg=Laufenburg stand, die sie laut unserer Urkunde 1 im Jahre 1336 veräusserten. Das Amt Bözberg, zu dem diese Kirche gehörte, war althabsburgischer Besitz. Es ist als habsburgisch schon ums Jahr 1114 genannt.[12]) Im Urbar von 1305 sind die Rechte der Herzoge von Österreich am Amte Bözberg als Be=standteile der Grafschaft Habsburg ausdrücklich bezeichnet.[13])

Die zwei Kirchensätze gingen in den Besitz des Clarissinnenklosters Wittichen im Schwarzwald über (im Kinzigtale): Rein durch Schenkung im Jahre 1345 (Urkunde 3); Bözberg durch Kauf im Jahre 1389 und zwar aus der Hand Eberhards von Boswil, nachdem Konrad von Boswil im Jahre 1336 den Satz käuflich erworben hatte (Urkunden 5 und 1). Trotz dieser Veräusserung erhob die Herrschaft Österreich im Jahre 1390 eine ausserordentliche Steuer von den zwei Kirchen: Rein bezahlte 5, Boͤczberg 6 Gulden.[13a])

Wittichen, das uns recht abgelegen vorkommt, liegt nördlich von Schiltach im Kinzigtale. Durch dieses aber ging in der Römerzeit eine wichtige Strasse, die von Vindonissa über Tenedo (Zurzach), Juliomagus (Schleitheim), Arae Flaviae (Rottweil), Schiltach, Offenburg nach Ar=gentorate (Strassburg) lief. Der persönliche Verkehr zwischen den Frauen von Wittichen und ihren zinspflichtigen Leuten bei Brugg wird wohl auch auf diesem uralten Verkehrswege stattgefunden haben. Die

schrieb am 13. Juli 1781 an seinen Freund, den Ratsherrn Schmid in Brugg: «Der Kaiser wird sich für die schöne Strasse bedanken, die Sie ihm über den Bözberg machen». Briefe an Freunde in der Schweiz, hrg. von A. Rengger, S. 293.

[10]) Q. z. Sch. G. XIV, 101. — Laut dem Witticher Urbar von 1516 (St.=A. Brugg Nr. 421 (126) Bl. Liij) ertrug die Reiner Kirche: den Frauen von Wittichen 16, dem Leutpriester 6 Mark; die Bözberger: den Frauen v. W. 9, dem Priester 4 Mark.

[11]) P. Schweizer weist den aargauischen Teil des Habsburger Urbars ins Jahr 1305: Q. z. Sch. G. XV, 2 p. 508.

[12]) Herrgott, Geneal. Habsburg. II, 136.

[13]) Dis sint die gůlte, nůtze, reht und gewonheit, die die hertzogen von Öster=rich, die graven sint ze Habspurg, hant und haben súllent an lúten und an gůten in dem ampte, das da heisset uff dem Botzberg. Q. z. Sch. G. XIV 102.

[13a]) Q. z. Sch. G. XV, 1 p. 736.

Frauen ernannten schon nach der Erwerbung des Reiner Kirchensatzes einen besondern Schaffner, dem sie ein Haus in Brugg zur Verfügung stellten. Auch liessen sie sich ins Burgrecht der Stadt aufnehmen. Dafür und für ihr Haus zahlten sie ihr jährlich 5 Schilling Pfenning Zofinger Münze, die in Brugg «geng und gäb sind».[14]) Im Laufe der Zeit erwarben die Frauen noch manches Lehen und Gut.[15])

Im Jahre 1515 nahm der Rat von Bern als Landesherr die Frauen von Wittichen mit ihren zwei Kirchensätzen in seinen Schutz.[16]) Es wird wohl kein Zufall sein, dass die Frauen schon im folgenden Jahre durch Brugger Beamte und Vertreter der Kirchgemeinden ein neues Urbar über alle ihre Rechte und Güter anlegen liessen, die ihnen zu Rein und Bözberg gehörten. Diese Urkunde, ein Pergamentband, liegt wohlerhalten im Stadtarchiv Brugg.[17]) Bern bekam nach Einführung der Kirchenreformation mit Wittichen einen Streit wegen des Zehntens zu Rein. Die beiden verglichen sich jedoch am 1. August 1528 dahin, dass «Wycken» wie bisher die Hälfte des Zehntens im Kirchspiel Rein erhalten sollte, Bern die andere Hälfte. Wycken hatte den Priester zu wählen, aber einen reformierten, und ihn zu besolden.[18]) Vielleicht hat dieses Verhältnis dem Frauenconvent das Besitztum in der Schweiz verleidet. Denn durch Vertrag vom 25. Juni 1544 verkaufte er mit Bewilligung seiner Landesherren, der Grafen zu Fürstenberg, die Kirchensätze zu Rein und auf dem Bözberg mit allen Zugehörden und erkauften Gülten an Hartmann von Hallwil.[19]) Von dessen Erben und Rechts=

---

[14]) Burgrechtsbrief vom 22. Juli 1353; abgedruckt in meiner Geschichte der Stadt Brugg bis 1415, S. 70 f. — Im J. 1363 wird als Schaffner erwähnt: brůder Albrecht von Widchen: Urk. a 15 des St.=A. Brugg; Arg. IV 379.

[15]) Ein Beispiel: am 25. I. 1530 drei Pfandbriefe von zusammen 10½ Goldgulden Jahreszins, um 240 Goldgulden Hauptgut; von dem edlen und vesten juncker Simon von Remerstal, meyer zu Byel. Darunter ein Brief von der hochwirdigen furstin und frowen åbtißin und capitel frowen und herren des Gozhus sant Fridlins zů Seckingen (Agnes Grefin von Sulz von Gotes gnaden åbtissin...): nůnthalben guldin rinscher ingold ierlicher gůlt uf sant Hylarientag fallend; mit zwey hundert guldin gůter rinscher ingold hauptgůz widerkeufig. Underpfand uf ab und von der vischezen, die man nempt das stauggarn zwůschen Laufenberg und Seckingen im Ryne; und ab dem hof ze Zelle im Wyßenthal gelegen: Brief vom 5. II. 1437, im Witticher Urbar eingetragen von der Hand Sigmund Frys; St.=A. Brugg Nr. 421 (126), Bl. LVj. — Am 4. Dez. 1503 kaufte der fromm vest Junckher Philipps (s.) Müntzer von Siggingen am Gericht in Altenburg für die Frauen ein Fruchtgefälle (1 Mütt Kernen Gelts): Wit. Urb. Bl. XXX a und b.

[16]) A. Nüscheler, Die aarg. Gotteshäuser I, Argovia XXIII 142.

[17]) Rathaus=Archiv; neue Nummer 421 (alte 126).

[18]) Urk. c 33 im St.=A. Brugg; Arg. IV 412.

[19]) Urk. c 58 im St.=A. Brugg; Arg. IV 390 mit unrichtiger Jahreszahl; Arg. XXIII, 142 u. 154.

nachfolgern ging im Jahre 1588 ein Drittel beider Kirchensätze und im Jahre 1589 ein ferneres Drittel an Brugg[20]) und der Rest im Jahre 1599 an Bern über.[21])

Dabei blieb es nun zwei Jahrhunderte lang. Über die Besetzung der zwei Kirchen während dieser Zeit sagt Leu in seinem helvetischen Lexikon: «Zu den Pfarreien Rein und Bözberg werden aus den Bürgern zu Brugg einer von dem Bernerischen Landvogt zu Schenkenberg und zwei von dem kleinen Rat zu Brugg in die Wahl geschlagen, und wer die meisten Stimmen [vermutlich der Kirchgenossen] hat, auch zur Bestätigung nach Bern rekommandiert.»[22])

Was von diesen Kirchensätzen dem Stande Bern gehörte, ging im Jahre 1803 an den Aargau über, der dann durch Vertrag vom 28. XI. 1810 auch die Anteile der Gemeinde Brugg erwarb.[23]) Im Jahre 1907 hat der Staat Aargau allen seinen Kirchgemeinden ihre Kirchengüter herausgegeben.

Man nennt bekanntlich Brugg heute noch scherzweise die Prophetenstadt. Das Städtchen, das kaum 700 Einwohner hatte, erhielt diesen Namen im 18. Jahrhundert wegen der vielen Geistlichen, die bis zum grossen Umsturz aus seiner Bürgerschaft hervorgingen. Seine Lateinschule (Gymnasium), deren Haus neben der Kirche heute noch steht, lieferte Studenten der Theologie an die Akademie in Bern, wo sie grosse materielle Vergünstigung genossen. Diesen Theologen übergab Brugg seine Pfarreien: Brugg, Rein, Bözberg, Mönthal und die Lehrstellen an der städtischen Lateinschule. Ferner versahen die Brugger Geistlichen, deren Zahl in dem Zeitraume von 1760 bis 1800 um vierzig betrug,[24]) viele Pfarreien im übrigen Gebiete der Republik Bern. Deren Regierung handelte hierin weitherziger, als die von Zürich, die nur Bürgern der Hauptstadt den Zutritt zum geistlichen Amte gewährte. Tüchtige Geistliche aus der Bürgerschaft der Munizipalstadt Brugg wurden sogar in die Hauptstadt Bern berufen. So im 17. Jahrhundert Dekan Hummel, Vorsteher der bernischen Landeskirche; ferner der Vater des Ministers Rengger, Abraham Rengger (1732—1794), der zuerst Lateinschulmeister in Brugg gewesen, dann die reformierte Kirchgemeinde Gebenstorf im heutigen Bezirk Baden versehen hatte.

---

[20]) Aus den Händen Hans Jörgs von Hallwil, würtembergischen Obervogtes zu Marbach; und Samuels von u. zu Hallwil: Urk. e 4 u. e 8 des St.-A. Brugg; Arg. IV 422; Nüscheler — Arg. XXIII 143 u. 154 f. — hat den Verkauf vom J. 1589 übersehen.

[21]) Arg. XXIII 154.

[22]) Bd. IV, 342.

[23]) Arg. XXIII 143, 153; Taschenbuch der histor. Ges. des Kt. Aarg. 1904, S. 49.

[24]) Vom Jura zum Schwarzwald I, 282.

1. Graf Johans von Habsburg (Laufenburg), mit dem Willen seiner Gemahlin Frau Agnes, verkauft dem Konrad von Boswil den Kirchen-satz auf dem Bözberg. 1336, Juni 25. Laufenburg.

Wir Graf Johans von Habspurg[25]) kúnden und veriehen allen den, die disen brief an sehent oder ho̊rent lesen, das wir mit gesuntheit lips und der sinnen hant verkůft, dur únser not und meren schaden ze wendende, únsern kilchen satz in dem Bo̊czberg; und veriehen, das wir den selben kilchen satz und ållü dú recht, wie si genemmet sint, die wir oder únser vordern hatten oder han mochten an dem vorgenenten kilchen sacz: hant ze köffen gegeben recht und redelich fúr lidig eigen unserm diener Cůnrat von Boswile umbe núnzig march silbers genges und genemes Zúricher gewicht; der wir von ime sint gewert gar und genzelich: ime und sinen erben ze habende und ze niessende, ze be-setzende und entsetzende mit allem recht und aller ehafti, als wir und únser vordern den selben kilchen satz da her hant gehept, ane alle geverde. Und hant dem selben Cůnrat uf gegeben und geben öch ime uf mit disem gegenwirtigen briefe: den vor geschriben kilchen satz lidklich und ler, eigenlich und luterlich ane alle geverde. Und veriehen öch, das wir an disem kůffe nút betrogen sint úber halp noch mit de-heiner geverde. Und hant gelopt mit gůten trúwen fúr úns und fúr únser erben, dem selben Cůnrat und sinen erben des vorgeschriben kilchen satz recht wer ze sinde fúr lidig eigen und fúr ler an allen stetten und gegen allermengelich, da es in notdúrftig ist nach recht; und das wir in noch sin erben hier umbe niemer angesprechen noch dar an geschadegen noch gemůgen weder mit gestlichen noch mit welt-lichen gerichten noch ane gericht sus noch so. Und hant úns dar umbe verzigen fúr úns und fúr alle únser erben alles fúrzuges, alles rechtes und schirmes geis[t]lichs und weltlichs, aller richter und aller briefe, da mit wir und únser erben dise gegenwertige hantvesti widertriben mo̊chten oder dehein ding widerwerfen, das hie vor geschriben stat. Und das dis war si und stet belibe, so hant wir der vorgenent Graf Johans von Habspurg únser eigen ingesigel geheinket an disen brief. Wir fro Agnes[25]) des vorgenenten Grafen Johans von Habspurg eliche Wirtin veriehen, das alles, das da vorgeschriben stat von des kůfes wegen umbe den vorgeschriben kilchen satz ze Bo̊czberg mit unserm ganzen willen und gunst beschehen ist; wand wir wol wissen, das die vorgeschriben núnzig march silbers in únser eigen und redeliche núcze

[25]) Herr von Rapperswil; gefallen am 21. Sept. 1337 im Treffen bei Grinau. Seine Gemahlin Agnes, gest. 12. VI. 1352, wurde in Königsfelden bestattet; seit der Restauration der Klosterkirche (1891—1893) liegt ihr Schädel unter Glasverschluss auf dem dortigen habsburgischen Sarkophag.

bekeret sint. Und dar umbe so hant wir ůch ůnser eigen ingesigel geheinket an disen brief. Dis geschach und wart dirre brief gegeben ze Lŏffenberg, da ze gegen waren der edel herre Graf Walraf von Tierstein; her Herman von Hunnewile, ritter; Růdiger Schenke; Hug von Wessenberg; Eberhart von Var; Aljos[26]) von Boswile; Hartman von Boswile; Walther von Teingen; Heinrich Honberg und ander erber lůte vil, den ze gelŏben ist; do man zalt von Gottes gebůrt drůzehen hundert und drissig jar, darnach in dem sechsten jare an dem nechsten zistag nach sant Johanstag ze sůngichten. —

Die Siegel des Grafen und der Gräfin hangen, das erstere etwas beschädigt. Beide haben die Namensform Habsburg. — Pergamenturkunde im St.-A. Brugg: l 1. — In Bäblers Regesten nicht enthalten.

2. Herzog Friderich von Österreich übergibt Rudolf dem Meyer von Scherz, Bürger zu Brugg, den Anteil Rudolfs des Triegs am Reiner Hofzehnten. 1344, October 9. Brugg.

Wir Frider. von gotes gnaden Hertzog ze Osterrich, ze Styr und ze Kernden tun kunt offenlich mit disem brief: Daz fur uns kom Rudolf der Trieg und gab uns uf sinen teyl, den er gehabt hat an dem hofzehent gelegen ze Rain, der von uns lehen ist. Und nach siner bet, willen und gunst haben wir den selben zehent geliehen unserm getrůwen Rudolfen dem Meyer von Scherntz unserm burger ze Brugg ze haben und ze besitzen, als unser recht lehen reht ist. Mit urkund ditz briefs versigelt mit unserm insigel. Der geben ist ze Brugg an sand Dyonisy tag, anno domini millesimo trecentesimo quadragesimo quarto.

Rotes Siegel in Wachs eingedrückt hängt wohl erhalten. Pergamenturkunde im St.-A. Brugg: a 8. — Regest Argovia IV 378.

3. Herzog Albrecht von Österreich übergibt den Klosterfrauen von Wittichen die Kirche zu Rein mit Zugehörde. 1345, Juni 24. Wien.

Wir, Albrecht von gotes gnaden Hertzog ze O̊sterrich, ze Steyr und ze Kernden tun chunt mit disem brief: daz wir lautterlich durch got und durch unserr und unserer lieben Hertzoginn vrowen Johannen sel hail und seld (s.) willen und ouch aller unserr vo̊rdern selen ze hilf und ze tro̊st und sunderlich darumb, daz man uns und unserr vo̊rgenanten Hertzoginn vrowen Johannen ierlihen unsern iartag begê an dem tag, so dieselb unser Hertzoginn oder wir von diser welt verschayden: Den erbern und geistlichen Clöster vrowen ze Wittechen geben haben und geben ouch mit disem brief ledichleich und vreilich unser Chirichen ze Rayn mit sampt der aygenschaft, disem wir dar an gehabt haben; also daz in fůrbaz dieselb Chirich ze Rayn und allez daz dartzů gehůrt mit

[26]) Oder Algos? Vgl. W. Merz, Burganlagen des Arg. I 129.

allen nûtzen ewichlichen dienen sol uber irn tische ze pezzerûng irr phruent. Und sein wir des ir rechter scherm fůr uns und unser erben. Des geben wir ze ůrchund disen brief, besigelten mit unserm insigel. Der geben ist ze Wienn an sand Johans tag ze Sûnnwenden, nach Christes gebůrd dreutzehen hundert jar, darnach in dem fûmf und viertz=kisten jar.

Wachssiegel des Herzogs Albertus, mit Reiterfigur, nur unbedeutend beschädigt, hängt; Durchmesser des S. 11 cm. Pergamenturkunde im St.=A. Brugg: a 5. Regest in Argovia IV 378.

Herzog Albrecht wiederholte durch Urkunde vom 17. August 1345 — ze Gretz an mittichen nach unsrer vrowen tag der schidůng — die Schen=kung. Pergament mit dem grossen Siegel des Herzogs, das etwas beschädigt ist; im St.=A. Brugg: a 10. Regest in Argovia IV 378, mit ungenauem Datum.

Der Brief vom 17. VIII. 1345 stimmt, abgesehen von einigen Abwei=chungen in der Schreibung der Wörter, wörtlich mit dem vom 24. VI. 1345 überein; mit Ausnahme der Stelle, in der die Beschenkten genannt sind. Es heisst im zweiten Briefe: den erbern geistlichen Chlostervrowen dem sam=nung und chlôster ze Wittichen. Der Grund der zweiten Ausfertigung liegt wohl darin, dass in der ersten das Wort Wittechen (s.) auf einer Rasur steht und demnach die Urkunde beanstandet werden konnte.

4. Herzog Leupold von Österreich bestätigt die Schenkung seines Vaters Albrecht an Wittichen um die Kirche zu Rein und nimmt das Kloster in seinen Schirm.

1375, Juli 2. Schaffhausen.

Wir Lůpolt von gots gnaden Herzog ze Ôsterich, ze Styr, ze Kernden und ze Krain, Graf ze Tyrol ec. tůn kunt: Als der hochgeborn fůrst unser lieber herre und vatter Herzog Albrecht sêlig durch Got und durch siner und unsrer lieben frowen und můtter, der got genad, sele heil willen und ouch zů hilff und zů trost aller irer vordern und nach-komen die kilchen ze Reyn in Basler Bistům den erbern und geistlichen, den klosterfrowen ze Witichen uber irn tisch zů bezzerung irer phrůnde gegeben hat: Also haben wir dieselben kilchen mit allen rechten und nûtzen, die darzů gehôrent, genomen in scherm und gnad des hoch=geborn fůrsten unsers lieben brůders Herzog Albrechts, unser und unserer erben. Und wellen die vorgenanten klosterfrowen da by halten und schirmen in aller wise, als die hantfest und brief sagent, die si von dem egenanten unserm herren und vatter daruber habent. Die wir ouch fur den vor=genanten unsern brůder, uns und unser erben beståttigt haben und be=ståtten ouch wizzentlich, daz si ewiklich beliben sullen by allen irn kreften und artikeln, die darinn verschriben stand; und meinen ernstlich bi unsern hulden, daz si und ir kloster niemant dawider irre noch

phrenge in dheinem wege. Und des ze urkund hiezzen wir unser grozz insigel henken an disen brief. Der geben ist ze Schafhusen an mêntag vor sand Ulrichs tag, nach kristes geburde druzehenhundert jar, darnach in dem fûnf und sibenzigisten jare.

[Unter dem Falz :] Habsperg.

Grosses Wachssiegel hängt; der untere Teil der zweireihigen Um=schrift ist abgebrochen. Reiterfigur des Herzogs LEVPOLDUS mit Schild und Standarte, nach rechts sprengend. Pergament im St.=A. Brugg: a 14. Regest in Argovia IV 380.

5. Graf Hans von Habsburg, Landvogt der Herrschaft Österreich, nimmt die Frauen von Wittikon (Wittichen) als Inhaberinnen des Kirchen=satzes von Bözberg in Schirm.

Wir Graf Hans von Habspurg lantvogt in dißn ziten ủnßer her=schaft von Ôsterrich: Tůn kunt mit ủrkund diss briefes: als die erbern geystlichen (s.), die priorin, meisterin und der convent aller des closters ze Wittikon sant Claren ordens gekofent hant den kilchensacze der kilchen in dem Bôczberg von ủnßerm lieben getruwen Eberhart von Bosswil, den wir und ủnßer lieber vater sêlig graf Růdolf, dem got gnade, in ủnserm schirm vor lang gehalten haben: daz wir och die selben frowen von Wittikon und all ir nachkomen genomen und enpfangen haben in ủnßer gnade und schirme mit allen iren schaffnern, gegenwirtigen und kủnftigen fủr ủns und ủnßer nachkomen von der egenanten kilchen wegen in dem Bôczberg. Dar umb gebieten wir allen ủnßern vôgten, under=vôgten, amplủten (s.) und weybeln, gegenwirtigen und kủnftingen (s.), vesteclich by ủnsern hulden, den diser brief gezôgt wirt, dz si die vor=genanten frowen, ir nachkomen und ir schaffner all gemeinlich und ir ietlich besunder bi der obgeschribnen kilchen und ir nủtzen schirmen und halten und in enkein betrůpt noch in vâll da lassent beschechen von niemen, der sy bekủmbern wôlt. Won wir die selben frowen und die iren meinent und wellent da bi schirmen und halten luterlich durch got und ủnser und ủnsers vatters gedenknủss seliger selen heyles willen; in aller wise, als wir den vordern ủnßern getruwen Eberh. von Bosswil da by schirmet (s.) und gehalten hand. Geben under ủnßerm anhan=gendem insigel an dem nehsten dornstag vor der heiligen uffart, do man zalt von Crists gebủrt drủzehenhundert iar, darnach in dem ahtzigosten und nủnden iare.

Wachssiegel hängt. Pergament im St.=A. Brugg: a 35. Regest Arg. IV 381.

5a. Graf Johannes Habsburg verpfändet Teile der Gefälle im Eigen, auf dem Bözberg und zu Rein. 1323, Nov. 1. Diessenhofen.

Wir Lůpolt von Gotz gnaden hertzog ze Ôster. und ze Styr veriehen und tůn kunt allen den die disen brief ansehent oder hôrent lesen: daz wir unserm lieben ôheim graf Eberh. von Nellemburg umb den dienst, den er uns getan hat und noch getůn mag, schuldig sin drůhundert march silbers genges und gebes Costentzer gewichtes; und haben im und sinen erben dar umb versetzet drissig march geltes uf den gůtern, die hie nach geschriben stant: In dem Eigen ze Brugke ze meyen viertzehen pfunt pfenninge und ze herbst eindlef pfunt und fůnftzehen schillinge gesatzter vogtstůr; uf dem Bôczberge ze meyen sechtzehen pfunt und ze herbst vier und zweinczig pfunt gesatzter vogtstůr; uf dem hof ze Rein sechs und drizzig stuke und in dem kyrchspel ze Rein ab allen zehenden fůnf und viertzig stuck. Und sol der vorgenant unser ôheim und sin erben die vorgeschriben drissig march geltes alz lange inne haben, nůczen und niessen untz wir ald unser brůder oder erben die von inen erlôsen umb drůhundert march silbers. Und dez ze eim urkůnde ist ist der brief versigelt mit unserm insigel. Der wart geben ze Diessenhoven an aller heiligen tag; do man zalt von Kristes geburde drůczehen hundert jar darnach in dem drů und zweintzigistem jar.

Pergamenturkunde, mit dem runden, stark beschädigten Wachssiegel des Herzogs L., im aarg. Staatsarchiv: Königsfelden Nr. 79. — Im zweitletzten Satze des Briefes (in der Siegelformel) steht zweimal ist; das zweite ist durch untergesetzte Punkte getilgt. — Regest in Tschudis Chronik I, 296 a (fehlerhaft); Kopp, Gesch. der eidg. B. V, 1, S. 58, Anm. 2; Lichnowsky III, Reg. Nr. 631.

* * *

Noch einige Bemerkungen im Anschluss an das Habsburger und das Witticher Urbar: I. Leibeigenschaft. II. Zur Geschichte des Geschlechtes Effinger. III. Herrschaftszins. IV. Widum-Gericht; Zerstückelung des Ackerlandes. V. Zur Geschichte des Getreidebaues. Pferde- und Schweinezucht. Wirtschaftliche Lage des Landvolkes.

I. Laut dem Habsburger Urbar von 1305 waren die Leute des Hofes Rein dem Falle (mortuarium) unterworfen (Q. z. Sch. G. XIV 100). Sie waren demnach im Stande der Leibeigenen. Daran scheint eine Urkunde zu erinnern, die das Urbar von 1516 abschriftlich enthält: es verurkundeten am 10. Juli 1377 Frau Agnes von Binßdorff, Meisterin, und der Convent der geistlichen Klosterfrauen zu Wytken im Bistum Konstanz eine Übereinkunft mit den wolbescheidnen lůten, deß Gotzhuß lůten und den underthanen (s.) gemeinlich deß Gotzhuß ůnser kilhen zů Rein, gelegen in Baßler Bistůmb; betreffend gegenseitige Leistungen (Urb. Bl. 49). Der hier gebrauchte Ausdruck Untertanen und Gotteshausleute kehrt in der Urkunde mehrmals wieder; der erstere wird die Leibeigenen und Hörigen des Gotteshauses bezeichnen; der zweite auch Leibeigene und Hörige, aber solche, die zwar im Kirchspiel Rein wohnten, aber Untertanen anderer Herren waren. Während

sowohl die undertanen als auch die Gotzhußlůt gemeinlich den Bau der Kirche unterhalten mussten, sind in folgender Stelle des Übereinkommens nur die erstern genannt:

Ouch ist berett und gedingt, das wir (die Frauen von W.) einen âber durch das gantz jar sôllen haben den vorgenâmpten (s.) underthanen (s.); und ein schâll den abrellen halb und den meyen gantz in dem obgenampten kilspel on der underthanen schaden.

Wir können hieraus schliessen, dass zwischen den Untertanen und den Gotteshausleuten in der Stellung zum Inhaber des Kirchensatzes ein Unterschied war. Vom Falle (mortuarium) aber ist im Urbar von 1516 keine Rede.

II. Die Zeugenreihe in der soeben genannten Urkunde von 1377 lautet: Daby waß und sind zůgen: herr Růdolff von Schônow der from vest ritter, den man nennet der jung Hůruß, dozemal pfleger und vogt uff dem Bôtzberg; und junckher Růdolff von Hůnenberg, ein edelknecht; junckher Hartman Rátz ein edelknecht, dozemal undervogt uff Botzberg (s.); Heinrich Vinßler burger zů Brugg schultheß; [junckher] Johans Effinger, Johans Schettwy, Cůnrat Vogt rc. Diese Stelle ist bedeutungsvoll für die Geschichte des Geschlechtes Effinger. Denn das eingeklammerte Wort junckher vor Johans Effinger steht im Urbar nicht im Text, sondern am Rand, mit anderer Tinte und, wie mir scheint, auch von anderer Hand geschrieben und durch ein x über dem J des Wortes Johans an die oben eingeklammerte Stelle verwiesen. Die Effinger werden damals und noch lange nachher nicht als Junker, sondern als Bürgerliche in den Urkunden bezeichnet. So amtet am 15. XII. 1396 Schultheiß Fridly Effinger in Brugg (Urk. 1 30 des St.-A.). Dagegen in einer Urkunde vom 10. XI. 1480 erscheint: Junker Caspar Effinger, Bürger zu Brugg (St.-A. o 7, 6. Brief). Zudem fällt in obiger Zeugenreihe auf, dass der Junker Effinger hinter dem Bürger Vinsler steht, während die übrigen Junker diesem vorangehen. Es liegt demnach eine Interpolation vor, die das Gegenteil von dem beweist, was sie beweisen sollte. Auch R. Maag nennt die Effinger ein «bekanntes Brugger Bürgergeschlecht»: Q. z. Sch. G., XV, 1, S. 638, Note 3.

III. Unter den Abgaben, die Wittichen für seine zwei aargauischen Gotteshäuser entrichtete, erscheint auch: aber git man vom vordern huß (in Brugg) herrschaftzinß iiij h und vom hindern huß zwen haller. Das wird dem Hofstättezins des Habsburger Urbars entsprechen (Q. z. Sch. G., XIV 138; XV, 1, S. 133): die Abgabe des Hauseigentümers an den Grundeigentümer, ursprünglich das Haus Habsburg.

IV. Auf Blatt XVij b des Urbars von 1516 findet sich unter den Einkünften der Kirche Rein folgender Eintrag: Item alle diße vorgeschriben wydumb zů Vilingen ist alles ein wydumb und ist je eyne der andren trager; wie wol sy sich in erblichen vâlen oder in heymstůren teilt haben, so sind sy doch miner frowen halb onzerteilt syen (s.). Wo minen frowen mangel an dero widumben begegnete, es wâre an zinßen oder zenden, so môgen sy das mit dem widumb gericht zů Rein in der kilchen angriffen und die wy-

dumb zesammen zů iren handen ziechen, biß das sy des mangelß bekomen mögen; das vormalß ouch zům dickeren mal beschächen ist.

Das hier erwähnte Widum-Gericht ist wohl ein Rest oder Bestandteil des Hofgerichtes. Die Stelle ist aber noch in anderer Hinsicht wichtig. Sie zeigt, dass hierzulande sehr wahrscheinlich schon in der habsburgischen, sicher aber unter der bernischen Herrschaft die starke, volkswirtschaftlich nachteilige Zerstückelung des Grundbesitzes bei Erbfällen und Heiraten vorhanden war. Sie dauerte bis auf unsere Tage, «eines der grössten Krebsübel unserer Landwirtschaft» (A. Studler, Die Betriebsverhältnisse, in: Die Landwirtschaft im Kanton Aargau, Aarau 1911; S. 52). Dass schon zur habsburgischen Zeit im Feldbau Kleinbetrieb vorherrschte, ergibt sich auch aus dem Urbar von 1305 deutlich: Schuppossen (Höfe von 12 Jucharten) sind viel häufiger, als Huben (36 Juch.). Nach J. Meyer (Die drei Zelgen, im Progr. der Thurg. Kantonsschule 1879/80) waren die Grundstücke eines Bauern auf die 3 Zelgen verteilt; demnach Schuppossen und Huben nicht zusammen hangende Güter. Es sind auch im Urbar viele einzelne Zins-Äcker aufgeführt.

V. Das grosse Habsburger Urbar von 1305 zeigt, dass schon zur Zeit der habsburgischen Herrschaft der Getreidebau im Aargau den Hauptteil der Landwirtschaft bildete. Das war auch unter der bernischen Herrschaft der Fall, so dass der Aargau damals über den eigenen Bedarf Brotfrucht pflanzte. Zu Anfang des 19. Jahrhunderts noch war die Garbe, nicht das jetzt so beliebte Rüebli, Sinnbild des Aargaus. So erschien in den letzten Tagen des Dezembers 1813, als Bern Anspruch auf die Waadt und den Aargau erhob, ein Spottbild, auf dem Bern als Bär mit schnabelförmiger Schnauze, Aargau als Garbe, Waadt als Weinstock dargestellt sind (aarg. Staatsarchiv). Noch leben ältere Leute, die sich an das Wort ihrer Väter erinnern: dass den Bernern die Waadt als Weinkeller, der Aargau als Kornkammer diente. Nicht mit Unrecht zeigt die linke (Berner) Hälfte des Aargauer Wappens von 1803 die Farbe der schwarzen Ackererde. Für Rein und Bözberg ergibt sich die Stärke des Getreidebaues auch aus dem Witticher Urbar von 1516. Kernen (= Dinkel oder Spelz, Q. z. Sch. G. XV, 2, S. 281), Roggen und Hafer bilden die Hauptteile des Zehntens, somit des Feldertrages. So sagt das Urbar beim Kirchspiel Bözberg: It. der gross oder kornzechenden gilt gemeinlich samenthaft zů miner wirdigen frǒwen teil von Wittken (s.) viertzig, fůnffzig oder sechszig stuck, namlich zwen teil kernen und den dritten teil haber.

Dem Leutpriester gaben die Frauen: zů Rein fůr sin corpus u. pfrůnd: an kernen XX můtt; an roggen XV můtt; an haber VI malter; an win V soum; darzu den hǒwzenden, hanff und den kleinen zechenden uff dem Berg, das jarzitbůch und den altar.

Auf dem Bözberg dem lůpriester xl stuck: an kernen xiij, an roggen xiij, an haber xiij, und das ongrad stuck mag man im geben an welicher frucht man wil. Ferner den Heuzehnten bei der Kirche, den kleinen Zehnten

im ganzen Kirchspiel (Hanf, Hühner und anderes); dazu Jahrzeitbuch und Altar. — Beim Herrschaftszehnten der Gemeinden Villigen und Remigen erscheinen statt des Roggens im Habsburger Urbar von 1305: bonen, erwisse (Erbsen), hirse; diese Früchte werden als vastmůs (Fastenmus) bezeichnet: Q. z. Sch. G. XIV, 99, Zeile 18; dazu das Glossar a. a. O. XV, 2, S. 294.

Der Getreidebau war so ausgedehnt, dass die Leute von Villigen auch auf dem Geissberg, der zum Reiner Hofe gehörte, Ackerland hatten: Habsburger Urbar (Q. z. Sch. G. XIV 105, 100; XV, 1, S. 539): 8 juchert uff dem Geissberg. Unter der Berner Herrschaft legten die Villiger auf dem breiten Rücken des Berges — um das Jahr 1525 — sogar ein grosses Saatfeld an, das in drei Zelgen geteilt war. Ich habe das aus Urkunden nachgewiesen: in den Brugger Neujahrsblättern von 1891 (S. 19—27). Die Namen der drei Zelgen auf dem Geissberg, dessen Hochfläche heute wieder mit Wald bedeckt ist, stehen im topographischen Atlas der Schweiz 1:25000, Blatt Brugg (1898), in der Höhe von 600—660 m. Dazu vergleiche man A. Näf, Die Pflanzenproduktion, in dem Bande: Die Landwirtschaft im Kt. Aargau, S. 72.

Gegenüber dem Getreidebau mussten die Viehzucht und die Milchwirtschaft in die zweite Linie treten. Käse wird im Habsburger Urbar als Abgabe vom Bözberg und Rein nicht genannt. Im Witticher Urbar ist er erwähnt, aber als eine Gabe der Klosterfrauen: Aber git man dem vogt von Schenckenberg jerlichen zum gůtten jar ein zimlichen Schwitzerkäß. Und eynem schulthn. zů Brugg git man ouch ein Schwitzerkäß zům gůtten jar. Gerade der Name Schweizerkäse erweist, dass es eingeführte, aus dem altschweizerischen Lande bezogene Ware ist. Die Berner Regierung verbot geradezu die Herstellung von Käse im Aargau, «weil der Feisskäse zu den höchst schädlichen Mitteln zur Vertürung des Ankens gehört». (Ad. Säuberli, Die Milchwirtschaft im Kanton Aargau, S. 208 des genannten Sammelbandes von 1911.) Im Jahre 1911 dagegen war «die Milchwirtschaft der einträglichste und wichtigste Betriebszweig aargauischer Landwirtschaft» (a. a. O. S. 224), während heute der Getreidebau nicht einmal den eigenen Bedarf des Landvolkes ganz deckt. — Bern verbot die Käserei im Aargau gewisslich nicht allein wegen der Butter, sondern hauptsächlich wegen des Brotes, das diese Landschaft liefern musste. Die Berner Junker hatten die aargauischen Saatfluren jedenfalls nicht nur aus politischen, sondern noch mehr aus wirtschaftlichen Gründen erobert. Diese Fluren bildeten zu den Alpweiden die nötige Ergänzung für die Ernährung des Volkes, das auf die eigenen Erzeugnisse angewiesen war und nicht auf die Zufuhr von aussen abstellen sollte und konnte. Die vielen, zum Teil sehr grossen Kornschütten im vormaligen Berner Aargau, so in Königsfelden und in Brugg, waren ein deutliches Zeichen, welche Aufgabe in der bernischen Volkswirtschaft der Aargau zu erfüllen hatte.

Sehr bemerkenswert ist die Pferdezucht des Kirchspieles Rein: siehe die oben (S. 93) angeführte Stelle aus der Urkunde von 1377. Sie bestand noch zur Zeit der Abfassung des Urbars von 1516 (Bl. 18 b): Zů wůssen, das

mine wirdigen fröwen von Wicken schuldig und verbunden sind, dem kilchspel Rein ein meyenroß oder schell zů haben von mittem abrellen biß zů ußgendem meyen nach inhalt zweyer brieffe, der jederteil eynen haut.

Die gleiche Stelle des Briefes von 1377 zeigt, dass der Inhaber des Kirchengutes von Rein einen Zuchteber halten musste. Dies war dem Sigristen überbunden. Ebenso musste der Sigrist auf Bözberg den kilchgnossen ein åberschwin halten. Diese hatten dafür sin huß in buw und eren zu halten (am 6. II. 1471 durch den Dekan und Leutpriester Cunrat Zechender zu Schinznach verurkundet; Wit. Urb. Bl. XXVj b). Zweifellos war dieses Verhältnis ein Überbleibsel des frühesten Mittelalters. — Die Schweinezucht diente wohl für die Schweinemast und diese sehr wahrscheinlich, wie heute noch, hauptsächlich für den Hausgebrauch des Landvolkes. Das Urbar von 1305 erwähnt in den Ämtern Bözberg und Rein die Abgabe von Schweinen und von Schweinefleisch.

Der Weinbau ist zur habsburgischen Zeit in den zwei Kirchspielen ganz unbedeutend; im Urbar von 1305 wird nur in Villigen ein wingarte erwähnt, der zusammen mit einem Acker 2 Mütt Haber als Steuer entrichtete. Später muss der Weinbau etwas zugenommen haben. Denn im Jahr 1516 erhielt der Leutpriester von Rein 5 Saum Zehntwein (s. oben S. 94).

Selbstverständlich ist aus diesen Bruchstücken zur Geschichte der Landwirtschaft in der Gegend von Brugg kein Schluss auf die ökonomische Lage ihres Bauernvolkes möglich. Dagegen ist einer habsburgischen Urkunde zu entnehmen, dass diese Lage keine rosige war. Denn in dem Briefe vom 21. VII. 1364, durch den der Herzog Rudolf IV. die Ämter Bözberg und Eigen militärisch mit Brugg vereinigte, nennt er deren Bewohner arme Leute (W. Merz, Die Rechtsquellen des Kt. Aargau, I, 2. Bd., 2. Teil, S. 19, Zeile 30; S. 20, Z. 13). Das wird wohl auch dann gelten, wenn der Ausdruck eine Formel war, mit der man damals das Bauernvolk bezeichnete. Wenn die goldenen Saaten nicht bloss das Landvolk ernähren, sondern auch für die Kirche und deren Diener die, für die Grundherren eine Haupteinnahme bildeten, so konnte ihr Erzeuger nicht noch Schätze sammeln.

II. Eine Urkunde zur Geschichte des Zolles in Brugg.

Da wo in Brugg die Bözbergstrasse zur alten Aarebrücke abbiegt, gegenüber dem Schwarzen Turme, liegt ein kleiner, freier Platz, der heute noch das Zollplätzli heisst. Brugg war, urkundlich nachweisbar seit den Tagen des Grafen und nachmaligen Königs Rudolf von Habsburg eine Stätte, wo Zoll (Markt- und Brückenzoll) und Geleite erhoben wurden.[1])

---

[1]) Laut Urkunde vom 17. VII. 1278 verpfändete Rudolf noch vor seiner Thronbesteigung dem Schultheissen Peter von Mülinen quindecim frusta tritici de Teloneo in Brugge: Soloth. Wochbl. 1831, S. 502; meine Gesch. der Stadt Brugg S. 22. Marktzoll erstmals erwähnt zum 12. III. 1283: W. Merz, Stadtrecht v. Brugg S. 11 f. Ueber den Unterschied zwischen Markt- und Brückenzoll spricht Maag eine Vermutung aus: Q. z. Sch. G. XV, 1, S. 115, Note 5. Am 1. Januar 1395 löste Herzog Lůpolt

Das dauerte bis ins 19. Jahrhundert. Im Jahre 1834 verlegte die Regierung des Kantons Aargau den Zoll an die Grenze.[2]) Auf dem Zollplatze stand einst das Zollhaus. Als am 30. Juli 1444 Thomas von Falkenstein dem Wächter am untern Stadttore, Hemmann Tügin, das Haupt abschlug, war der Zoller Hans Sägisser der erste Bürger, der herbei eilte und von den Mordgesellen tödlich verwundet wurde.[3]) Ein anderer, in der Ortsgeschichte bekannter — und zugleich um sie verdienter — Zoller ist Emanuel Fröhlich, der Vater des Fabeldichters Abraham Emanuel Fröhlich (ums Jahr 1800.[4])

Der Brugger Zoll gehörte einst samt der ganzen Stadt den Herren von Habsburg. Er war laut dem Habsburger Urbar von 1305 sehr abträglich, weshalb ihn seine Eigentümer im 13. und 14. Jahrhundert bei Geldbedarf oft verpfändeten.[5]) Gelegentlich erwarb auch die Bürgerschaft von Brugg einen derartigen Pfandbrief. So im Jahre 1378 mit dem Willen der Herzoge Albrecht und Leupold aus der Hand Grims von Grünenberg den Brückenzoll. Das wusste man aus einer Eintragung in einem der alten Stadtbücher.[6]) Ferner kaufte die Stadt in den Jahren 1458 und 1481 von drei Herren von Rinach einen Pfandbrief um einen Teil des Zollertrages.[7]) Durch diese Erwerbung gelangte sie in den Besitz unserer Urkunde 6, die aus dem Jahre 1330 stammt.

Zur Zeit der Berner Herrschaft erhielt Brugg vom Ertrage des Zolles und des Geleites den dritten Teil.[8]) Dabei blieb es während ihrer ganzen Dauer. Denn die gnädigen Herren im Uechtland waren sparsamere Haushalter, als die an der Donau, und behielten, was sie einmal hatten, in festen Händen. Sie liessen aber auch ihrer Munizipal-

---

(IV.) von den 300 Gulden Jahreszins, die vom Geleite zu Brugg durch Oesterreich verpfändet worden waren, die Hälfte (150 Gld.) mit 1100 Gld. Hauptgut aus der Hand der Erben des Ritters Götz Müller in Zürich (Urkunde im aarg. Staatsarchiv: aarg. Städte Nr. 5). Das Geleite ist auch erwähnt in der Uebergabsurkunde der Stadt vom 29. IV. 1415 (W. Merz, Stadtrecht S. 26, Zeile 24). Die älteste Zollordnung, um 1460 aufgestellt, macht keine Unterschiede, sondern sagt: von des zols wegen uff unser brugg, was ein jegklich mensch und ein jegklich ding ze zol git, als das von alter har komen ist; und in einer erläuternden Anmerkung dazu, um 1500, betreffend das Verhältnis des Anteils von Zoll und Geleite: so dem gleit valt drig guldin, so valt dem zoll ein guldin: Merz, Stadtr. S. 40 ff.

[2]) Taschenbuch der hist. Ges. des Kt. Aarg. 1904, S. 51.

[3]) Anz. f. Sch. G. V, 194 (1888).

[4]) «Meine, Emanuel Fröhlichs, Lebens- und Zeitgeschichte»; Handschr. im Besitze seines Urenkels Edmund Fröhlich.

[5]) Siehe meine Gesch. d. Stadt S. 22 ff.; das Stichwort Zoll im Habsburger Urb. II, 2, S. 30 u. bei Merz, Stadtrecht S. 344.

[6]) Stadtbuch I, 219; meine Gesch. der St. S. 23.

[7]) Argovia IV, 377.

[8]) Taschb. der hist. Ges. des Kt. Aarg. 1904, S. 50.

stadt, was sie bereits besass, und bestellten aus deren Bürgerschaft einen Zollkommissarius,[9]) den man den Gleitsherren betitelte. Unvergesslich bleibt dem Schreiber dieser Zeilen ein alter Landmann von Rüfenach, der den staatlichen Strasseningenieur von Brugg den Gleitsherrn nannte (ums Jahr 1880); vielleicht, weil dessen amtliche Befugnisse (Aufsicht über die Strassen) teilweise mit denen des ehemaligen Zollkommissärs zusammen fielen.

Auch der Staat Aargau, auf den im Jahre 1803 die Rechte Berns übergingen, bezahlte anfänglich der Stadt Brugg das Zolldrittel. Dann aber, als sich die Zolleinnahmen in Brugg wegen der starken Salzzufuhr auf der Aare erheblich steigerten, forderte im Jahre 1827 die kantonale Regierung die Gemeinde Brugg auf, sie solle die Rechtstitel und Urkunden vorlegen, auf die sie ihre Ansprüche stütze. Mutmasslich war der Regierung bekannt, dass es mit diesen Rechtstiteln nicht glänzend bestellt war. Der wichtigste, der Pfandbrief von 1378, war verloren, wahrscheinlich seit dem Falkensteinischen Ueberfall. Dass eine amtliche Abschrift davon in einem Codex des Wiener Staatsarchives vorlag, wusste man in Brugg nicht. Erst Rudolf Thommen hat sie dort aufgefunden und sie im II. Bande seiner Urkunden zur Schweizergeschichte aus österreichischen Archiven im Jahre 1900 veröffentlicht:[10]) zu spät für den Rechtsstreit Bruggs. Der Pfandbrief von 1330, den Brugg ins Recht legen konnte (unsere Urkunde Nr. 6), war auch nicht einwandfrei, weil das Siegel und die letzten Worte fehlten.

Der Streit zog sich erstaunlich lange hin, trotzdem das Recht der Stadt durch Jahrhunderte langen Gebrauch klar erwiesen war. Erst im Jahre 1841 erfolgte das Endurteil, ausgesprochen durch ein Schiedsgericht: Obmann war Landammann Dr. J. Stadler von St. Gallen; als Schiedsrichter walteten Professor Dr. F. L. Keller in Zürich für die Stadt Brugg und Staatsrat H. Druey von Lausanne für den Staat Aargau. Das Urteil lautete ganz zu Gunsten der Stadt, der ihr Zolldrittel zugesprochen wurde. Dann aber brachte die Zeit ein anderes Gesetz. Die Bundesverfassung von 1848 beseitigte die kantonalen Zölle sowie die Weg- und Brückengelder, und die Eidgenossenschaft entschädigte die einzelnen Kantone, die sich ihrerseits mit den Teilhabern an den Zollrechten abfinden mussten. Der Aargau verpflichtete sich, der Gemeinde Brugg jährlich 5552 Franken zu bezahlen. Infolge der Revision der Bundesverfassung vom Jahre 1874 sank dieser Betrag auf 3000 Franken herab, wofür die Gemeinde Brugg verpflichtet ist, die Brücke zu unterhalten. Sie hat auch, jedenfalls als Eigentümerin des Brückenzolles, die

[9]) Leu, Helvet. Lex. IV.

[10]) A. a. O. S. 98, Nr. 94.

Brücke schon in frühern Jahrhunderten jeweilen auf ihre Kosten erstellen lassen: die letzte hölzerne im Jahre 1532; die erste steinerne, jezt noch stehende 1578.[11]) Auch die Reusstadt Mellingen, der Herzog Rudolf im Jahre 1359 den Brückenzoll (bruckfåssenzoll und bruckgarben) verlieh, musste dafür den Unterhalt der Brücke auf sich nehmen.[12])

6. Herzog Otto von Oesterreich verpfändet dem Berchtold von Rinach einen Teil des Zollertrages von Brugg. 13[30, Sept. 11.] Brugg.

Wir Otto von Gots gnaden Herzog ze Oesterrich und ze Styr verjehen offenlich mit disem brief, daß wir unserm getreüwen liben Perchtold von Rinach und sinen erben gelten sullen und schuldig sin viertzig march silbers Züricher gewichtes umb ein ros, daz wir von im gechouffet haben[13]) und geben Johansen dem Taler unserm marschalch; und haben in dafür gesetzt uf unsern zol ze Brukke, der dem Vilnakchern stet und ze mayen, der schierst chunt, ledig wirt: zwelf pfunt pfenning geltes; also daz er oder sin erben ze demselben mayen, der schierst chunt, zwelf pfunt pfenning des ersten davon nemen sullen; und ouch dar nach alle iar zwelf pfunt, als lang untz wir oder unser erben in oder sin erben die vorgenanten vierzig march silbers weren und richten gar und gånzlich; und des zu einem urchund geben wir im disen brief versigelt mit unserm insigel. Der ist geben ze Brukke an zinstag nach unsren frowen tag ze herbest, do man zalt von Christo (s.) geburt drüzehen hundert iar dar nach in d . . . . . [«Das weitere des pergamentenen Briefes ist abgerissen oder abgenagt»].

Das Original dieser Urkunde, das Bäbler noch vorgelegen haben muss (Argovia IV 377), ist abhanden gekommen. Obige Abschrift liegt bei den Akten zu dem grossen Zollprozess von 1827 bis 1841: Copialbuch m 16, S. 1 f.; eine andere Copie auf einem Folioblatt bei den gleichen Akten: m 4. In Bäblers Regest ist ein Versehen: die Pfandschaft zu Gunsten Berchtolds von Rinach bezieht sich nicht auf den Brückenzoll, sondern allgemein auf den Zoll. Das Datum und der Hauptinhalt der Urkunde sind gesichert durch eine Eintragung im habsburgischen Pfandregister um 1380: Item herzog Ott selig solt gelten Bertholt von Rinach 40 mark silbers umb 1 ros, und hat ihm da fůr gesatzt $2^1/_2$ mark geltz. Geben ze Brugg an zinstag nach ůnser Fröwen tag ze herbst anno etc. MCCCXXX. Q. z. Sch. G. XV. 1, S. 644, Nr. 101. Ebenso: J. E. Kopp, Geschichtsblätter II, 163 Nr. 5.

---

[11]) Taschb. der hist. Ges. 1896, S. 137 u. 140 (S. 142 steht irrtümlich 1577 als Baujahr der steinernen Brücke).

[12]) Q. z. Sch. G. XV 1, S. 741.

[13]) Pfandbriefe um den Kaufpreis eines Rosses kommen damals oft vor. So schuldete laut Brief vom 12. Mai 1315 Herzog Lůpolt Hansen dem Gessler 38 Mark Silbers «umb ros und hengst»; laut Brief vom 30. Januar 1323 der gleiche Herzog Heinrich dem Gessler und Ulrich dessen Bruder 26 mark silbers um einen hengst: Q. z. Sch. G. XV, 1, S. 603, Nr. 24 u. 25.

III. Urkunden zur Geschichte der Herren von Ostra und ihrer Burg Vilnachern.

Die Burg Vilnachern ist erst seit dem 14. Jahrhundert urkundlich nachweisbar, aber vermutlich bedeutend älter. Im Jahre 1453 war sie laut unserer Urkunde 14 noch in wehrfähigem Zustande, und deren Lehensherren behielten sich für den Kriegsfall das Recht der Besetzung vor; gegenüber ihren Lehensleuten, den Herren von Ostra. Schon im Jahre 1491 dagegen «heisst sie nur noch Burgstall», war also schon zerfallen oder am Zerfalle.[1]) Der Basler Chronist Wurstisen nennt die Burg ums Jahr 1580 eine Ruine und zwar, von einem spätern Besitzer, mit dem Namen Lichtenau[2]). Ums Jahr 1830 war die Ruine noch nicht ganz abgetragen. Der helvetische Almanach für 1816 (Zürich Orell Füssli) sagt nämlich: «wenig weiss und erkennt man von den Ruinen der Feste Vilnachern».[3]) Und in dem Aktenbande m 16 des Stadtarchives Brugg, der ums Jahr 1836 angelegt wurde und Abschriften von Urkunden enthält, steht in einer Anmerkung zu dem Worte «dem Vilnakchern» unserer Urkunde 6 (oben S. 99): «Vilnachern war wahrscheinlich damals der Name eines Edlen oder Freien, der die jetzt noch teilweise sichtbare Burg zu Vilnachern im Besitz hatte». Heute ist die Ruine «von der Erde verschwunden». Der Platz der Burg ist im eidgenössischen topographischen Atlas, Blatt Brugg, östlich von Vilnachern mit dem Worte Lichtenau bezeichnet.

Von den Herrschaftsrechten und Lehen, die mit der Burg verbunden waren, erwarb die Stadt Brugg Anteile und zwar im Jahre 1588 aus der Hand des Junkers Hans Georg von Hallwil[5]) und im Jahre 1608 aus der Hand des Hieronymus von Luternau[6]). Nach mannigfaltigem Wechsel der Eigentümer und mehrfachen Teilungen[7]) gelangte schliesslich Bern in den Besitz des Restes. Im achtzehnten Jahrhundert verwalteten Bern und Brugg die Rechte an Vilnachern. Leu sagt hierüber in seinem helvetischen Lexikon: «Die Stadt Brugg hat auch den dritten Anteil an den

---

[1]) W. Merz, Die mittelalterlichen Burganlagen und Wehrbauten des Kt. Argau II 539.

[2]) Am 14. April 1482 verkaufte der Edelknecht Jörg von Liechtnow der Frau Elsbethen von Schönow geb. von Sengen seinen Sechsteil an der Gerechtigkeit zu «Vilnachern under dem Bözberg im Basler Bisthum gelegen». Urk. p 10 im St.-A. Brugg.

[3]) a. a. O. S. 80. Auch in Urk. 8 (11. V. 1360) wird sie Veste genannt; ebenso in Urk. 14 (28. VIII. 1453); dagegen in Urk. 15 (26. III. 1375), 11 (19. XII. 1378) und 13 (22. III. 1410) Burg.

[4]) a. a. O. S. 2.

[5]) Arg. IV 422.

[6]) W. Merz a. a. O. 542.

[7]) Sie sind bei Merz S. 537—544 an Hand der Urkunden aufgeführt.

Gerichten zu Vilnachern, und hatten die zwei andern Teile ehedem die Besitzer der Herrschaften Castelen und Wildenstein. Seitdem aber diese beiden Herrschaften an die Stadt Bern gekommen, so verwaltet nun selbige Gerichte ein jeweiliger Landvogt zu Castelen 4 Jahre und sodann ein aus dem kleinen Rate zu Brugg erwählter sogenannter Twingverwalter 2 Jahr».[8]) Durch die erwähnte Erwerbung von Vilnacherer Herrschaftsanteilen gelangte Brugg in den Besitz der folgenden Urkunden.

7. Herzog Albrecht von Oesterreich bewilligt, dass Hans von Ostra seine Lehen an seine Oheime Heinrich und Hans von Rinach vererbe.

1352, October 16. Brugg.

Wir Albr. von Gots gnaden Hertzog ze Oͦſterrich, ze Steyr und ze Kernd tuͦn kund, daz fur uns chomen ist unser getrewer Hans von Oſtra und hat unſern getrewen Heinr. und Hanſen von Rynach ſeinen oͤhemen mit unſren hant, gunſt und guͦten willen gemacht und gefuegt: alle die lehen, die er von uns hat, alſo iſt, daz er an lehenerben abget, ſo ſullen die ſelben lehen erben und gevallen uf die vorgenanten von Rynach und uf ir lehenerben, und ſol ouch derſelb von Oſtra ditz gegenwürtig gemecht nicht verendern noch vercheren. Mit úrkund ditz briefs. Geben ze Bruk in Ergôw an ſand Gallen tag, nach Christs gebürd drutzehen hundert jar, darnach in dem zway und fumftzgistem jar.

Unterschrift: Cutzm. v. Racolstorff.

Rotes Siegel des Herzogs, in Wachs eingedrückt, hängt. Pergament im St.-A. Brugg: a 2. Regest: Arg. IV 378 (ungenau); Arg. XXI 56.

8. Herzog Rudolf von Österreich gestattet dem Hans von Ostra, die Heimsteuer der Ehefrau Verena von Wessenberg und andere Schulden auf Gütern der Veste Vilnachern sicher zu stellen.

1360, Mai 11. Wien.

Wir Ruͦdolf von gots genaden Herzog ze Oͦſterrich, ze Steyr und ze Kernden, fuͦrſt ze Swaben und ze Elsazze, tun kunt, daz wir erloubt und unſer gunſt und guͦten willen geben haben, daz unſer getreuwer Hans von Oſtra von den guͦtern, die zuͦ der veſt ze Vilnacher gehoͤrent, die von uns ze lehen ſind, der erbern Vrenen von Weſſemberg, ſiner hausfrawen ze widerlegung ir haimsteuwr fúr ſechshundert guldein der gewicht von Florentz verſetzen mag; doch mit der beſchaidenhait, daz dieſelben verſetzten guͦter ir leibgeding ſin und wenn ſi abget und erſtirbet, daz ſi danne wider an in oder ſin lehens erben, ob er nicht wêre, ledichleich gevallen ſin ſúllent. So mag er ir derſelben guͦtern verſetzen in

[8]) Bd. IV, 342. Gleich stellt das Verhältnis zwischen Bern und Brugg J. C. Faesi in seiner Staats- und Erdbeschreibung der Helvet. Eidgenoßschaft dar (1765, Bd. I, 623 und 849); im Zahlenverhältnis der Anteile etwas abweichend W. Merz a. a. O. S. 544: Bern 3/4, Brugg 1/4.

phandes wis umb viertzig mark ſilbers fůr ir morgengab als landes und morgengab recht iſt. Ouch mag er derſelben gůtern verſetzen ze rechtem phande umb vierhundert guldein der egenanten gewicht ze richtend die geltſchulde, die er ſchuldig iſt, mit dem geding, daz man dem egenanten Hanſen und ſinen lehens erben loſung derſelben gůtern gehorſam ſi, ane widerrede und geverd. Mit urkunde ditz briefs, geben ze Wienne an mêntag vor dem heiligen Auffart tage anno domini millesimo trecenteſimo ſexageſimo.

Dominus dux, per cancell.

Schön rotes Siegel des Herzogs in braunem Wachs eingedrückt hängt, fehlerlos erhalten. Pergament im St.=A. Brugg: a 29. Regest Arg. IV 378.

9. Herzog Leupold von Österreich gestattet dem Hans von Ostra die Bestellung einer Pfandschaft zu Gunsten seiner Ehefrau Ursula von Schwandegg (für Widerlegung, Morgengabe und Heimsteuer).

1376, April 9. Schaffhausen.

Wir Lupolt von gots gnaden hertzog ze Ůſterrich, ze Steyr, ze Kêrnden und ze Krain, graf ze Tyrol ec. tůn kunt: Was gůtter unſer getrůwer Hans von Oſtern von uns ze lehen hat, daz er die erbern Urſeln von Swandegg, ſin elich wirtinn, mit unſerm gunſt und gůtem willen daruf gewiſet hat fůr hundert und acht und drizzig mark ſilbers, die er ir zů widerlegung, morgengab und heymſtůr daruf gemacht und gefůgt hat alſo, daz ſi die daruf haben ſol, als die brief wiſent, die er ir darůber gibt; und als widerlegung, morgengab, heymſtůr und landes recht iſt an alle gevêrd. Und daz es dem hochgeborn fůrſten, unſerm lieben brůder herzog Albrechten, uns und unſern erben an der lehen=ſchaft unſchedlich ſie. Mit urkůnd diz briefs, geben ze Schafhuſen an mitwochen vor dem heiligen oſtertag, nach krists geburt drûtzehen hundert jar, darnach in dem ſechs und ſibentzigiſtem jare.

[Unter dem Falz:] in namen Gëzzler.

Rotes Siegel, in Wachs eingedrückt, hängt; Wachs zur Hälfte gebrochen, das rote Siegel nur wenig beschädigt; Pergamentstreifen gerissen.

Pergament im St.=A. Brugg: a 24. Dabei zwei Abschriften, wovon eine mit der Schrift des 15. Jahrh. (auf Papier). — Regest: Arg. IV 380 (mit einem Fehler: Wendegg statt Swandegg; vergl. dazu Merz, Arg. Burgen II, 544 Note 8).

10. Herzog Leupold von Öſterreich gestattet dem Hans von Ostra, seine Lehen auf die Töchter zu vererben.

1376, April 9. Schaffhausen.

Wir Lůpolt von gots gnaden hertzog ze Ůsterrich, ze Steyr, ze Kernden und ze Krain, Graf ze Tyrol etc., tůn kunt, daz wir unserm getrewen Hansen von Ostran von Villenaker die gnad getan haben, ob

er an elich sún abgieng, daz denn sin elich töchter erben und besitzen sullen alle die lehen, die er von uns hat in aller weise, als ob si sún wëren, an gever. Also daz es dem hochgeborn fúrsten, unserm lieben brůder Hertzog Albrechten, uns und unsern erben an der lehenschaft kein schad sey. Mit urkúnd ditz briefs, geben ze Schafhusen [an] [1]) mitwochen vor dem heiligen Ostertag; nach Krists geburt drútzehen hundert jar, darnach in dem sechs und sibentzigistem jare.

Rotes Siegel, in gelbem Wachs eingedrückt, hängt wohl erhalten. Pergament im St.-A. Brugg: a 25. Regest Arg. IV 380 (fehlerhaft).

11. Herzog Leupold von Österreich bewilligt dem Hans von Ostra, seine Tochter Margaretha auf Güter in Schinznach und Vilnachern zu weisen.

1378, Dezember 19. Brugg.

Wir Leupolt von gots gnaden hertzog ze Ôsterrich, ze Steyr, ze Kernden und ze Krain, graf ze Tyrol ec. tůn kunt: Daz wir unsern willen und gunst dartzů gegeben haben, daz unser getrewer Hans von Ostra die erbern Margrethen, sein tochter, auf dise nachgeschriben gůter, die sein lehen von uns sind, fúr vier hundert und viertzig guldin geweisen und si damit zů einem erbern mann beraten und verheiraten mag und sol, wie im das allerpest fůget. Doch also, daz es unserm lieben brůder hertzog Albrechten, uns und unsern erben an der lehenschaft kain schad sey. Und sind dis die gůter: des ersten ze Schintznach gibt Jenni in der Múli von ainer múli und ainem weingarten daselbs ierklich sechtzehen mútt kernen ane ain fiertel und drithalb phunt stebler. Item Růdi in der Múli gibt ieriklich fúnf mút kernen an ain viertal, ouch von ainer múli und ainer matten ob derselben múl. Item Kůntz, der metzger, gen. von dem Langen Weingarten ze Schintznach, ieriklich ainen halben mút kernen. Item die ôw under der burg Vilnaker giltet ierklich siben mútt kernen. Item Sumerhaltz gůt ze Schintznach giltet ainen mútt kernen. Und ab der wintafern daselbs ze Schintznach gat ierklich ain phunt und funf schilling stebler. Mit urkund ditz briefs; geben ze Prugg in Ergôw an suntag vor Thome apostoli, nach Kristi gepúrt dreutzehenhundert jar, darnach in dem acht und sibentzigistem jar.

Rotes Siegel auf gelbem Wachs, beschädigt, hängt. Pergament im St.-A. Brugg: a 22. — Regest Arg. IV 380.

12. Herzog Friedrich von Österreich genehmigt eine Pfandbestellung des Antony von Ostra zu Gunsten seiner Schwester Margaretha.

1407, Januar 23. Schaffhausen.

---

[1]) Ein Loch im Pergament.

Wir Fridreich von gots gnaden hertzog ze Osterr., ze Steyr, ze Kêrnden und ze Krain, Graf ze Tyrol etc. tun kunt: Als unser getrewr Anthony von Oster Margreten, seiner swester, Mathis von Bůtikon wirtin, viertzig stukh gelts versetzt hat zů einem underpfand umb drew=hundert guldin auf etliche gůter gelegen ze Vilnakher, die sein lehen von uns sint, als das der brief, den er ir darumb gegeben hat, aigenlich begreiffet, daz wir unsern willen und gunst darzů gegeben haben wis=sentlich mit dem brief und wellen, daz dieselb verschreibung bey creften beleib. Doch unsern brudern, uns und unsern erben an der lehenschaft und andern unsern rechten unschedlich, an geverd. Mit urkund ditz briefs. Geben ze Schafhusen an suntag vor unsrer frawen tag zu der Liechtmess; nach Christs gepurd in dem viertzehenhundertisten und dem sybenden jar.

Rotes Siegel, in Wachs eingedrückt, hängt wohl erhalten. Pergament im St.=A. Brugg: b 7. — Unter dem Falz ein Handzeichen. Regest Arg. IV 383 fehlerhaft: Henmann statt Anthony; Tochter statt Schwester.

13. Herzog Friedrich von Österreich verspricht dem Hanmann von Rinach und dessen Vetter Hans Rudolf die Burg und das Dorf Vilnachern sowie das Gericht zu Schinznach für den Fall, dass der Stamm von Ostrach ohne lehensgenössige Leibeserben abgeht.

1410, März 22. Meran.

Wir Fridreich von gots gnaden herczog ze Osterreich, ze Steyr, ze Kernden und ze Krain, grave ze Tyrol etc. tůn kůnt: Als weylent Ul=reich von Oster den anval der nachgeschriben gůter mit namen die pürkg Vilnakher und das dorf daß[selbst], darczu das gericht ze Schincz=nach mit iren zugeh[ŏrden], die lehen von uns sint, weylent Johansen von Rynach und sein erben geschaft und verschriben hat, darumb ain brief ist von weylent herczog Albrecht, herczogen ze Osterreich: daz wir also[a]) unsern getrůwen Hanman von Rynach, Hans Rudolfen seinem vettern und iren[a]) erben dasselb gemecht und den eg[enannten] herczog Albrechts brief bestêtt haben mit dem brief. Also wann es ze schulden komt, daz der stam dz egen[anten] von Osterach an leibserben lehens=genossen abgat, das wir denn dieselben lehen den egen[anten] von Rynach oder irn[1]) erben vor nienichleich leihen sůllen und wellen, an gevërd. Mit urkunt dicz briefs, geben an Meran an dem heyligen Oster=abent nach Krists geburd vierczehenhundert jar, darnach in dem cze=henden jare.

[Unter dem Falz:] d. d. in conß'.

a—a) Auf Rasur, mit Ausnahme der Silbe Han des Wortes Hanman, die am Ende der Zeile steht und über die Zeilenlänge hinausragt.

[1]) irn steht auf einer Rasur.

Rotes Siegel, in Wachs eingedrückt, vollständig erhalten, hängt an Pergamentstreifen. Pergament im St.-Ar. Brugg: b 12. — Regest in Arg. IV 385; mit dem unrichtigen Datum: 18. IV. 1416. Vgl. auch Arg. XXI, 71 (mit Note 14) und 81 (mit Note 50).

Die oben genannten Stellen auf Rasuren können den Verdacht erwecken, es sei nachträglich an der Urkunde eine Änderung (Fälschung) vorgenommen worden. Weil aber die Änderungen von der gleichen Hand und mit der gleichen Tinte, wie der übrige Text, geschrieben sind, rühren sie wohl eher von einer Nachlässigkeit der ausfertigenden Kanzlei her.

14. Erzherzog Albrecht von Österreich, auch im Namen seines Bruders des römischen Kaisers und seines Vetters des Herzogs Sigmund, belehnt den Hans von Schönau als Trager seiner Gemahlin Elsin mit dem halben Teil der Veste Vilnachern samt Zugehörden, ausgenommen das Dorf Schinznach und die hohen Gerichte.

1453, August 28. Ensisheim.

Wir Albrecht von gotes gnaden Ertzhertzog ze Ősterrich ze Steir ze Kernden und ze Krain Grave ze Tyrol etc. bekennen, daz fůr uns kam unſer getreuwer Hanns von Schőnaw genant Hewraus und bat uns diemůticlich, daz wir im an ſtat und als lehentrager Elſin, ſeiner hawsfrawen, den halben tail an der veſten Vilnagker mitſambt den Grienen und Awen, ſy ſein geſetzt oder ſetzen ſich noch, mit allen andern zugehőrungen, außgenomen das dorff Schintznach und die hohengericht und über das blut, unſer und des Hawss Ősterreich lehenschafft, gnediclich geruchten zuverleyhen, wan die ir erb weren. Das haben wir getan und haben demſelben Hannſen von Schőnaw als lehentrager ſeiner hawsfrawen denſelben halbentayl der benan[ten] veſten Vilnagker mit ſeiner zugehőrungen als vor gemelt iſt verlyhen und leihen auch wiſſenlich mit dem brief, waz wir im zu recht daran verleyhen ſůllen oder můgen. Alſo daz er die als lehentrager der benan[ten] ſeiner hawsfrawen und irer erben handen hinfůr von unſerm gnedigen lieben herren und bruder, dem Romiſchen kayſer, uns und unſerm vettern Hertzog Sigmunden und unſern erben in lehensweis ynnhaben nutzen und nyeſſen ſůllen und můgen als lehens- und lands recht iſt. Doch uns an unſerer gerechtikaït und lehenſchafft und ſunſt meinclich an ſeinen rechten unvergriffen. Und ſůllen uns dieſelben veſten offen halten zu allen unſern notdurfften wider meinclich und uns auch davon und von den obgeſchriben lehen getrew gehorſam dinſtlich und gewertig ſein, als lehensleut iren lehensherren ſchuldig und gebunden ſind, ongeverd. Mit urkůnd dis briefs. Geben zu Enſishaim an zinſtag vor ſand Verenen tag nach Criſts gebůrt vierzehenhundert und in dem dreyundfůnfftzigſtem jaren.

(Auf dem Falz rechts:) d. dux m 9 ß.

Rotes Siegel des Herzogs (Alberti) in gelbem Wachs eingedrückt hängt; Wachs unten gebrochen, Siegel-Inschrift noch ganz. Pergament im St.-A. Brugg: p 8. Regest in Arg IV, 392.

Im aargauischen Staatsarchiv liegt eine Urkunde, die über das Verhältnis der Gemeinde Schinznach zu ihrem Twingherrn Johans von Ostra Aufschluss gibt. Wegen ihres rechts- und kulturgeschichtlich bedeutenden Inhalts sei sie hier angefügt.

15. Schiedrichterliches Urteil in einem Rechtsstreite zwischen Johans von Ostra und der Gemeinde Schinznach.

1375, März 26.

Allen den, die disen brieff ansehent oder hőrent lesen, kúnd und vergich ich Berchtold Saltzman burger ze Löffenberg: Von der stősse und missehellung wegen, so gewesen sint zwischen dem fromen bescheiden Johans von Ostra einhalb; und anderhalb den erbern lúten, der gebursami gemeinlich dez dorffes ze Schintznach, in dem selben dorff und banne der egenant von Ostra twing und benne hat; dez im die obgenanten von Schintznach vergichtig sint; und umb alle die stősse so si bedenthalb mit einander gehebt hant untz uff disen hútigen tag, alz diser brieff geben ist: [si bedenthalb[1]] mich den obgenanten Berchtold Saltzman ze einem gemeinen obman erkorn und genomen hant. Und aber der obgenant von Ostra von sinen wegen ze schidlúten zů mir gesetzet hat die fromen notvesten her Hanman von Halwil und her Heinrich von Sengen, rittere; und aber die vorgenanten von Schintznach von iren wegen ze schidlúten zů mir gesetzet hant die wisen bescheidenen Heinrich Vinsler schultheiss ze Brugg und Heincinen von Filmaringen burger ze Lenczburg: die selben ir stősse zu lúterend und ze einberend nach der minne oder nach dem rechten. Do hant die obgenanten vier und ich mit inen gemeinlich und einhelleklich dez ersten uns erkennet und usgesprochen in der minne und mit beder obgenanter teile wissend und willen in sustlich wise, alz hienach geschriben stat: Also daz die von Schintznach ierlichs einen forster gemeinlich setzen sőllent; und wen si ze einem forster gemeinlich oder der merre teil under in kiesent und welent, der sol ŏch forster beliben, wie dik daz ze schulden kumt. Und sol der selb forster, der also erwelt und erkosen wirt, daz forster ampt entpfahen von dem obgenanten von Ostra oder von sinem vogt und amptman, der ze den ziten sin vogt und amptman ze Schintznach ist. Och sol der forster, der denn also erkosen und erwelt ist, daz forster ampt entpfahen von den meiyern, die ze Schintznach uff dez gotzhuses von Seggingen meyer hoven sitzent. Und sol der selb forster den selben meiyern geben iren winkőff von sinem ampte. Daz ist zwei

[1]) si bedenthalb fehlt in der Vorlage.

hundert eiyer und vier mas wins; wan es also von alter her komen ist. Der zů sol der selb forster entpfahen sin ampt von den vieren, die des iares gesetzet sind und dez dorfes nutz und ere gesworn hant. Und sol der vorster dar nach sweren dem twingherren und der dorffmengi ir nutz und ere und ze behuͦtend und ze begoͦmend ir welde und alles daz ze tůnde, daz ein forster uncz har getan hat; ane alle geverde.

Wir sprechend oͦch, daz die obgenanten von Schintznach gemeinlich oder der merre teil under in alle iar kiesen und setzen soͦllent zwen erber man under inen, wer die sint und wele si welent; und sol oͦch der obgenant von Ostra zwene erber man setzen, wele er wil, die doch ze Schintznach in dem dorff gesessen sint. Und soͦllent die selben viere sweren irem twingherren und der[1]) dorffmengi nutz und ere und allez daz ze tůnde, daz si dem twingherren und der dorffmengi billich tůn soͦllent; ane alle geverde und alz es von alterhar komen ist. Und wenn der forster und die viere sweren wellent, so sol der von Ostra oder sin vogt inen den eit geben. Ouch sprechen wir: Waz nutzes in dem banne ze Schintznach fallet von nuͥbruͥchen, von ruͥtinen, von almend, von einungen tages oder nachtes: do sol der dikgenant von Ostra von des twinges wegen nemen den dritten teil und die von Schintznach die zweue teil, wan si von alter har also komen sint. Wenn oͦch der vorgenant von Ostra sin burgg ze Filnacher und ein trotten und ein schuͥr, die er ze Filnacher hat, buwen wil, da sol er buholtz vordern und es reden mit den vieren, die dez iares dez dorffes nutz und ere gesworen hant. Und sol zů inen sprechen: ich wil min burgg, min trotten oder min schuͥr ze Filnacher buwen und bedoͦrfte wol darzů holtzes: da soͦllent im die selben vier unverzogenlich zů den selben buwen holtz geben, daz dar zů nuͥtz und gůt si und oͦch im gelegenlich si; doch den welden so si unwůstlichest mugent; ane geverde. Und sol doch der von Ostra dez selben buholtzes einen teil howen ze Filnacher in den welden, ob er es da haben mag ungevarlich. Were aber, daz si im nuͥt holtz gebent zů den buwen, alz da vor geschriben stat, so mag er wol holtz hawen zů den selben buwen ane der von Schintznach zorn und widerrede; ane geverde. Und sol der selb von Ostra in den bennen ze Schintznach fuͥrbas nuͥt howen weder buholtz noch brenne holtz, denn mit gunſt und willen der geburſami gemeinlich ze Schintznach oder des merren teiles under inen. Were aber, daz der ſelb von Oſtra ze Schintznach in dem dorff buwen wolte, ſo ſoͦllent aber die viere, die des iares dez dorffes nutz und ere geſworn hant, im holtz ze ſinem buwe geben alz andern, die in dem dorff geſeſſen ſint und da buwen woltent; ane geverde. Were oͦch daz ieman von doͦrffern oder von ſtetten die von Schintznach an

[1]) Urkunde: under.

keme und bete umb holtz, der ze Schintznach und in den bennen nůt gesessen were: daz sőllent si bringen fůr den von Ostra oder fůr sinen vogt ze Schintznach und wollte denn der selb von Ostra oder sin vogt inen nite (s.) erlőben holtz ze gebende dem oder dien, die denn dar umb gebetten hetten, so mőgent aber die viere, die dez dorffes nutz und ere gesworn hant, inen wol holtz geben, ob si sich erkennent, daz es dem dorff nutz und ere bringen mag. Woltent si aber also holtz hin geben uslůten, daz ze wůstlich were, daz mag der von Ostra und sin vogt wol widerreden; ane geverde. Es sol őch der von Ostra mit sinen swinen, die er hat, in sinem huse, die im eigenlich zůgehőrent, faren und triben in die benne von Schintznach und sőllent si in und sin botten dar an nůtes sumen noch irren; ane geverde. Were őch, daz deheins iares in den bennen ze Schintznach also vil achers[1]) wůrde, daz si es verchőffende wůrdent: wie si es denn verkőffend, es were umb haber oder umb pfenning, do sőllent si dem obgenanten von Ostra einen trittenteil inne[a]) geben; ane geverde. Wůrdent aber si selber deheines iares die eichlen schůttend, so mag der obgenant von Ostra mit den sinen őch wol ze einem drittenteil die eichlen mit den von Schintzach schůtten, ane ir sumung und widerrede; ane geverde. Wenn aber si die eichlen nůt schůtten, so sol der selb von Ostra und die sinen őch si ungeschůttet lassen ane alle widerrede und ane geverde.

Wir die obgenanten Johans von Ostra und die gebursami gemeinlich dez dorffes ze Schintznach veriehent einre warheit, daz wir den obgenanten Berchtolt Saltzman ze einem gemeinen obman und die vorgenanten her Hanman von Halwil und her Heinrich von Sengen, rittere; Heinrich Vinsler, schultheiß ze Brugg, und Heincinen von Filmaringen, burger ze Lentzburg, ze schidlůten ze beden teilen erkoren und genomen hant; die alle fůnffe hant mit gunst, wissend und willen unser vorgenant beder teile und von unsern wegen us gesprochen [b]) alles, daz [b]) diser gegenwirtige brieff von uns wiset. Und gelobent och wir obgenante bede teile fůr uns und alle unser erben und nachkomen, alles daz stete ze habend und gentzlich ze folle fůrend, [c]) so von uns [c]) an diesem brieff geschriben statt und bi gůten truwen niemer da wider ze tůnde noch schaffen getan, mit worten noch mit werken, mit reten noch mit geteten, heimlich noch offenlich, mit gerichten noch ane gerichte, geistlichen noch weltlichen, noch mit keinen andern sachen, die ieman erdenken kan oder

---

[1]) acher (= acherum, acheram usw.) bezeichnet den «zur Schweinemast oder zur Gewinnung von Essöl benutzten Ertrag des Waldes an Eicheln und Buchnüssen». Schweiz. Idiotik. I, 70.

[a]) inne steht auf einer Rasur.

[b—b]) auf Rasur.

[c—c]) auf Rasur.

mag; ouch ane geverde. Und dez ze einem waren ſeſten urkuͤnd und einre ſteten ſicherheit haben wir die obgenanten bede teil die vorgeſeiten unſern obman und ſchidluͤte erbetten, daz ſi iruͤ ingeſigel fuͤr uns und unſer erben und nachkomen gehenket hant [a]) an diſen brief, darunder wir uns bindent [a]). Ich vorgenanter Berchtold Saltzmann gemeinre obman und wir die vorgenanten Hanman von Halwil und Heinrich von Sengen, rittere; Heinrich Vinsler, ſchultheiß ze Brugg, und Heincine [b]) von Filmaringen, burger ze Lentzburg [c]): der obgenanten beder teile [c]) ſchidluͤte veriehent einre warheit, daz wir alle fuͤnſe gemeinlich und einhelleklich mit gunſt, wiſſend und willen der obgenannten beder teile inen ze beden ſiten usgeſprochen hant ze folle fůrend und ze tůnde alles daz, ſo an diſem gegenwirtigen briefe geſchriben ſtat. Und dez ze einem waren veſten urkund ſo habe ich egenanter gemeinre obman und wir die vorgenanten ſchidluͤte dur bette der obgenanten beden teile unſruͤ ingeſigel offenlich gehenket an diſen brief. Diz beſchach und ſint diſer ſache zwen geliche briefe geben an dem neheſten mentage vor mitte faſten nach gottes geburt druͤzehen hundert und ſibentzig iar, darnach in dem fuͤnfften jare.

Alle fünf Siegel hangen, zum Teil etwas beschädigt. — Pergament. Original im Staatsarchiv Aarau: Kastelen 27. Erwähnt bei Merz, Arg. Burgen II, 505; 538; 544 (Note 9).

Auf der Rückseite des Pergamentes steht folgende Bemerkung von einer Hand aus den ersten Jahrzehnten des 16. Jahrh.:

Alle die dienſt und brüch, ſo inn diſem brieff ſpecificiert und verzeichnet ſind, als ſy gen Vilnachern gehoͤrt habend, die wyl ſy yetz den edlen veſten von Mülinen verkoufft ſind durch den beſcheidnen Anthonium von Oſtra noch (s.) lut eines kouffbrieffs, des datum ſtat anno 1414, ghoͤrend ſy yetz nit me gen Vilnachern, ſunders gen Caſtelen. Hie by diſer beredung iſt gſyn der edel veſt Juncker Hans Wilhel (s.) von Mülinen zů Wildenſtein, Hans Fridrich von Mülinen zů Caſtelen, damalen raͤchter Zwingher, und Ludewig von Mülinen der iung., ſampt den Eltiſten von einer gmeind: Hans Kaͤſer, Ulrich Tüfelbeß, Adam Tüfelbeß, Ulrich Kurz, Růdi Byland, Claus Umiker, Jacob Loͤüwenberg; Klein Hans Hilpold, daamaalen vogt, und ander mee.

Es ist mir keine aargauische Gemeinde bekannt, die ein älteres Zeugnis über Massnahmen zum Schutze ihres Waldes besässe, als das hier vorliegende.

Brugg, April 1915. Dr. S. Heuberger.

---

[a]—[a]) auf Rasur.

[b]) Die 4 letzten Buchstaben dieses Wortes stehen auf einer Rasur.

[c]—[c]) auf Rasur.

Ein Brief über die Septembermorde in Paris.

Nach dem bekannten Sturm auf die Tuilerien am 10. Aug. 1792 schleppten die Revolutionäre alle noch lebenden Verteidiger des Königs in die Gefängnisse, wo am 2. Sept. ungefähr 1400 Royalisten und unter ihnen zirka 150 Schweizergardisten auf die schmählichste Art ermordet wurden. In der Schweiz verfolgte man die Schicksale der gefallenen oder vermissten Landsleute, namentlich in Verwandtenkreisen mit grösster Spannung, und man teilte sich voll Schmerz die eingegangenen Nachrichten mit. Ein solches Dokument fand sich auch im Nachlass des letzten Bessler von Wattingen, der am 15. Febr. 1915 in Altdorf gestorben ist.[1]) Urheberin des genannten Briefes war *Maria Anna Franziska Bessler,* geboren den 21. Januar 1732 zu Thal (Kt. St. Gallen) als Tochter des Marx Friedrich Bessler, Ammann im Rheintal, und der Anna Maria Franziska Püntener von Brunberg. Das schöne Allianzwappen dieses Paares findet sich noch heute als Wandmalerei im Stauffacherhof zu Thal bei Rheineck. Eine gute Kopie davon hängt seit Sept. 1912 im Bureau des Staatsarchives Uri. Maria Anna Franziska hatte noch einen Bruder Franz Fidel Anton, der aber früh gestorben zu sein scheint. Der Vater Marx Friederich war das achte von den neun Kindern des Oberstwachtmeisters Emanuel Bessler, Landschreibers im Rheintal und der M. Katharina Margarete von Roll, die am 15. Juli 1677 in der väterlichen Schlosskapelle zu Bernau sich hatte kopulieren lassen. Die Briefschreiberin verehelichte sich laut Stammbaum mit Heinrich Graf von Salis, Marschall in Frankreich. Ihr Schreiben, offenbar von Hand mit Tinte schwarz umrändert, lautet:

Monsieur très honoré Cousin!

Voll des innigſten Zutrauens zu der verwandtſchaftlichen Liebe und Gewogenheit Euer Weisheit meines hochzuverehnden (!) Herrn Vetters, kann ich bey dem nunmehr unbezweifelten, betrübteſten Schickſal meines lieben Sohns *Rudolf* nicht umhin, mein Leiden, das Leiden eines äusserſt beſtürzten Mutterhertzens in Ihr theilnemendes Gemüth auszuſchütten. Der arme Sohn iſt wirklich, wie mir glaubwürdige Berichte

[1]) Hauptmann Eugen Bessler, geb. in Altdorf 22. Aug. 1837, den 27. April, resp. 20. Juni 1856 zweiter Unterleutnant im ersten Schweizerregiment zu Neapel, Fähnrich im ersten Fremdenbataillon daselbst 25. Nov. 1859, Unterleutnant 11. Sept. 1860, dekoriert mit der Feldzugsmedaille Sept.-Okt. 1860, verwundet im Gefecht zu Mola di Gaeta den 4. Nov. 1860, aus dem Militärlazarett in Gaeta nach dem Kirchenstaat geschickt und dort interniert, mit dem Rechtskreuz des St. Georgsorden dekoriert den 28. Febr. 1861 und nach gewissen Papieren auch berechtigt zum Bezug der Gaetamedaille.

ankünden, nebſt Maillerdoz[1]), Klein[2]), Reding[3]), Ernst[4]), Zimmermann[5]) und allen oder den meiſten mitverhaften Gardes-Officiers unter dem Dolch verruchter Mörder ein Opfer der Treüe für ſeinen König und des Eifers, die Ehre ſeiner Nation aufrecht zu erhalten, geworden, und dadurch dem noch härteren Schickſal, öfentlich hingerichtet zu werden, welches Hern Major Bachmann betrofen[6]), entgangen. Ich bitte dieſes alles auch meinen hochzuverehnden (!) Herrn Vetteren und Baaſen, die mir aus Urſache meiner beſtändigen Abwenheit (!) gänzlich unbekannt ſind und aus allen Verwandten nur noch meinen hochzuverehrnden Hern Vetter zu kennen die Ehre habe, durch beyliegende Traur-Billiets zu eröfnen und ſie zugleich zu verſicheren, das mich dero allſeitige Theil-nahm an meinem faſt zu ſchweren Leyden ungemein tröſten und auf-richten wird. Von meinem aelteren Sohne Heinrich hab ich das noch aufmunternde Vergnügen, Ihnen zu berichten, das er durch außerordent-liche Gottesleitung, nachdem er hundert augenſcheinlichen Todtsgefahren entrann, geſund bey mir angelangt ſeye. Wölle die Gütte Gottes, das ſie meinen hochzuverehnden (!) Hern Vetter ſamt dero Angehörigen von ſolchem Leidweſen gnädiglich bewahren wölle, und empfehle mich anbey und die meinigen in dero Gunſt Gewogenheit, meinen ver-bliechenen Sohn insbeſondere dero eifrigſten Andachtsübungen und habe dannethin die Ehre, zu verbleiben

Meines hochzuverehnden (!) Herrn Vetters

Zizers, den 25. 7.bre 1792.

gehorſambſte Dienerin
von Salis, gebohrne *von Beßler*.

Aidemaior Rudolf von Salis-Zizers, dessen Ableben hier angezeigt wird, erlitt den 2. Sept. 1792 am Fusse der großen Treppe der Conciergerie den Tod durch Mörderhand, soll sich aber noch zuvor wie ein Löwe gewehrt und etliche der Gegner niedergeschlagen haben. Wegen einer Säbelwunde am Arm konnte er am 10. Aug. nach dem Rückzug in die

[1]) Jean-Roch-Frédéric Marquis de Maillardoz von Freiburg, Oberstleutnant, am 2. Sept. in der Conciergerie am Fusse der grossen Treppe ermordet. Sein Porträt in Vallière, *Treue und Ehre* S. 518 und *Le Régiment des Gardes-Suisses de France* S. 144—145.

[2]) Wir konnten diesen Namen nirgends ausfindig machen.

[3]) Hauptmann Rudolf von Reding, am 2. Sept. in der Abtei ermordet. Sein Porträt in Vallière, *Treue und Ehre* S. 523 und *Le Régiment des Gardes-Suisses de France*, Lausanne 1912, S. 160—161.

[4]) Friedrich von Ernst, erster Unterleutnant, am 2. Sept. in der Abtei ermordet.

[5]) Ludwig von Zimmermann, zweiter Leutnant, am 2. Sept. in der Conciergerie ermordet.

[6]) Major Karl Jos. Anton Leodegar Bachmann wurde am 3. Sept. auf dem Karussellplatz hingerichtet.

Nationalversammlung nicht wie andere Offiziere sich verkleiden und entfliehen und blieb daher als Gefangener zurück.[1]) Sein Bruder, Hauptmann Heinrich, gefolgt von einigen andern Offizieren, trat mit blanker Waffe in den Saal der Nationalversammlung und rief dadurch grossen Schrecken hervor. Auf der Flucht begegnete Heinrich dem gefürchteten Santerre, der gerade guter Laune war und ihm zuflüsterte: «Rettet Euch!»[2]) Nach der Wiedereinsetzung der Bourbonen wurde Heinrich von Salis Brigadechef in der neuen Schweizergarde und Generalleutnant. Er starb den 18. März 1819. Sein Name steht auf dem Löwendenkmal in Luzern. Die Familie von Salis-Zizers bewahrt das Original des denkwürdigen königlichen Befehls vom 10. August an die Schweizer, sich in ihre Kasernen zurückzuziehen.

Altdorf. **Eduard Wymann.**

Zur Biographie Peters von Molsheim.

In der Einleitung zur Ausgabe von Peter von Molsheims Freiburger Chronik der Burgunderkriege (Bern, 1914), habe ich alles zusammengestellt (S. 274 ff.), was mir vom Lebenslaufe Molsheims bekannt war. Herr Hans Morgenthaler stiess seither bei Durchsicht der Berner Ratsmanuale noch auf einige Erwähnungen Molsheims, die mir entgangen waren, und die er mir in verdankenswertester Weise zur Verfügung stellte. Sie beziehen sich auf die Jahre 1475—1478. Es lässt sich daraus entnehmen, dass Peter von Molsheim im Jahre 1475 das Amt eines Schaffners bei der Johannitercommende in Freiburg versah unter dem Komthur Benedikt Fröwler (Fröhlich). Ferner ergibt sich die bisher nicht belegte Tatsache, dass er die Pfarrei Wohlen (Kt. Bern) nicht erst um 1483 erhielt, sondern schon im Jahre 1477 besass und dann am 7. Februar 1478 auf Bitten der Berner beim Hochmeister der Johanniter für ein Jahr von der Besorgung dieser Pfründe beurlaubt wurde, um wieder in Freiburg Wohnsitz zu nehmen. Man möchte nun geneigt sein, anzunehmen, dass er diesen Urlaub begehrte und dazu verwendete, um im Lauf des Jahres 1478 seine Chronik abzufassen, die nach Ablauf dieses Jahres bereits fertig vorlag (vgl. die Einl. S. 280).

Die betreffenden Einträge der Berner Ratsmanuale haben folgenden Wortlaut:

1475. 19. Jan. An den comentur ſanct Johannſer hus zů Friburg, herr Benedict Fro̊wler: min herrn haben herrn Petern Mollß-

---

[1]) von Mülinen, *Das franz. Schweizer-Garderegiment* S. 95—96.

[2]) Mülinen S. 47, 83.

heim der vervallnen zinß zalung getan, namlich fúr i guldin XXIX plaph., das er sich der ouch gůtlichen well benůgen und miner herrn gůten willen, der im dann in vil grôßerm erschieffen mog, an⸗fechen. R. M. 16/61.

1477. 4. Juli. An Huser, den múller zu Schüpffen, das er ſin roß wider zu handen nem und deß herrn Pettern, kilchern zu Wolen, unbeladen laß. R. M. 22/38.

1478. 7. Febr. An hochmeister, das er durch miner herrn bitt her Peter Molsheim ein jar gen Friburg urloub, der pfrund zu Wolen unschedlich. R. M. 23/173.

Freiburg. **Alb. Büchi.**

Nachtrag zu «Die Herren von Falkenstein und Grimmenstein».

In Band IV von Wartmanns Urkundenbuch der Abtei St. Gallen findet sich auf Seite 1252 unter den «Berichtigungen und Zusätzen» eine Urkunde vom 25. September 1193, in welcher ein Rôdolfus mars⸗challchus de Valchinstein als Zeuge erwähnt wird.

P. B.

Bitte.

Der Unterzeichnete beschäftigt sich mit der Geschichte des zweiten Freischarenzuges (1845). Er ersucht diejenigen Personen, die auf dieses Ereignis bezügliche Papiere (namentlich Korrespondenzen und Aufzeichnungen von Teilnehmern) besitzen, um deren gefl. Mitteilung.

cand. phil. **Otto Gass**, Liestal (Kt. Baselland).

Besprechungen und Anzeigen.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren derjenigen Arbeiten, deren Besprechung an dieser Stelle gewünscht wird.

H. H. v. Veltheim, *Burgundische Kleinkirchen bis zum Jahre 1200.* Schön, München.

Nach der berechtigten und gründlichen Hinrichtung, welche vorliegende Schrift in den Monatsheften für Kunstwissenschaft 1913 (p. 379—380) erfahren hat, erscheint es kaum mehr nötig, auf dieses Elaborat einzutreten. Das Erstaunlichste daran ist, dass es von der philos. Fakultät der Berner Universität als Doktordissertation angenommen worden ist und zwar auf Antrag eines Gelehrten, der die Materie kennt.

Dass v. Veltheim nicht nur in der Kunstgeschichte ein Fremder ist, sondern auch in der Sprach- und Geschichtswissenschaft, stösst den Leser von Anfang an ab («Premonstrazenser» p. 8, 9 usw., Papst «Pasqual» p. 78, «Travesten» (= Joche, travées) p. 79 usw.; «König Robert (von Frankreich) eroberte Sens und kaufte Auxerre 1371» (Kg. Robert I regiert 922/23, Robert II. 988/96—1031/1033 p. 9).

Die Art der Benützung litterarischer und illustrativer Quellen verdient die schärfste Zurückweisung; ebenso die, gelinde gesagt, lüderliche «Literaturübersicht» mit dem datumlosen Zitat «A. Philippe: Bulletin monumental» (p. 112).

Basel. **E. A. Stückelberg.**

Eligio Pometta. Come il Ticino venne in potere degli Svizzeri. Vol. I. Bellinzona e le Tre Valli. — Vol. II. Lugano, Locarno e Vallemaggia. Bellinzona, Stab. già Colombi, 1912 e 1913.

L'opera del Prof. E. Pometta è certamente un lavoro di mole, e, come tutte l'opere sì fatte, ha i suoi pregi e le sue mende.

Il pregio principale del lavoro intrapreso dall' A. gli è quello d'aver coraggiosamente affrontato un tema complesso, su cui parecchi hanno scritto, pochi meditato. Ed egli s'è prefisso specialmente di meditare; il titolo istesso dell' opera lo significa. I due volumi usciti finora dimostrano che l'A. ha affrontato in tutta la sua interezza e complessità l'arduo tema postosi.

Anzi cotesto suo fermo proposito di studiare in quali esatte condizioni e per quali precisi eventi le terre componenti l'attuale Cantone Ticino sieno trapassate in potere degli Svizzeri è la causa di un notevole difetto dell'opera: l'accumolamento di soverchio materiale, non sempre utile ed opportuno, non sempre sufficientemente amalgamato.

I due volumi usciti sino ad oggi in luce appaiono, per molti rispetti, degli archivi, dov'è ammassata, con innegabile diligenza, ma con poca maestria, molta roba, ciò è il più gran numero possibile di notizie che, in un modo o nell'altro, o magari in nessun modo, riguardano il tema principale di studio. Ma anche come archivi, hanno il lor difetto, che consiste nella insufficiente indicazione delle fonti, edite ed inedite, a cui le notizie pubblicate sono state attinte.

Discretamente numerose sono le fonti inedite a cui fe' ricorso l'A., ma forse la compiacenza intima, del resto comprensibile, d'aver rintracciato del nuovo, gli ha fatto perdere alquanto la misura nell' uso delle medesime. Da qui sono derivate le digressioni inutili e nocive all'insieme dello studio, e non sempre fortunate. Ricordo solamente, per dire alcune di quest'ultime, quella sull' «artium et medicine doctor» Ghiringhelli, che per necessità è divenuto improvvisamente un artista . . . addottorato; quelle su certe costruzioni militari di Bellinzona, la cui origine è stata spostata di mezzo ed anche d'un intiero secolo.

E' molto difficile per noi, Ticinesi, di poter affrontare in modo complesso un qualsivoglia tema di carattere generale, per il fatto che scarsa è tutta via la letteratura storica, politica ed artistica sulle cose e su' fatti nostri. Così che appare assolutamente necessario limitare, come fanno gli studiosi nostri confederati di lingua tedesca, quanto più riesce possibile il campo d'ogni investigazione, d'ogni trattazione. Altrimenti, gli errori non possono ch'essere frequenti e deturpanti.

Un errore grave, ma che non ha niente a fare con gli errori della specie qua sopra indicata, nuoce grandemente al primo volume dello studio storico di E. Pometta. Egli ha dedicato un capitolo apposito ad una guerra civile che avrebbe dilaniata la borgata turrita nel '450: in torno a quest'episodio e' discorre ampiamente e trae chiose molto significanti se fossero fondate sur un documento attendibile, chiose che, data l'importanza appariscente del documento, ricorrono per tutto il corso dello studio. Per somma sventura dello storico, la data del documento è errata di cinquant' anni esatti, appartenendo esso all'anno 1500 e illuminando fatti relativi all' occupazione francese delle fortezze ed alla rivolta bellinzonese che riassoggettò la terra alla Signoria di Ludovico il Moro.

Lugano. **Luigi Brentani.**

Ernst Gagliardi. Die Schlacht von Pavia auf den Teppichen des Museums zu Neapel. Erster Teil. (CX. Neujahrsblatt der Feuerwerkergesellschaft in Zürich auf das Jahr 1915.) Zürich, in Kommission bei Beer & Co. 40 S.

Als Kaiser Karl V. im Jahre 1531 die Generalstaaten zu Brüssel eröffnete, überwiesen ihm diese als Geschenk eine Serie von sieben Teppichen, auf denen die Schlacht von Pavia (1525) dargestellt war. Ausgeführt waren die Webereien nach Zeichnungen des niederländischen Künstlers Bernhard van

Orley. Die Teppiche gingen nach verschiedenen Schicksalen in den Besitz der Familie d'Avalos über, die durch ihren Ahnherrn, den Sieger von Pavia, mit der Schlacht in enger Beziehung stand; von dort gelangten sie 1882 in das Museum von Neapel, wo sie freilich erst seit wenigen Jahren der öffentlichen Besichtigung zugänglich gemacht worden sind. Noch mehr als ihr künstlerischer Wert rechtfertigt es ihre dokumentarische Bedeutung, dass die schweizerische Geschichtsforschung auf sie nachdrücklich aufmerksam gemacht wird, und es war daher ausserordentlich verdienstlich, dass der schweizerische Historiker, der sich wohl mit am eingehendsten mit den italienischen Feldzügen der Eidgenossen beschäftigt hat, diesen so gut wie einzig dastehenden bildlichen Schilderungen einer grossen Schlacht aus der ersten Hälfte des sechzehnten Jahrhunderts zwei Neujahrsblätter der Zürcher Feuerwerkergesellschaft zu widmen gedenkt.

Im ersten Abschnitt der vorliegenden Schrift stellt Gagliardi alles nötige über die Entstehungszeit und den künstlerischen Charakter der Teppiche zusammen und würdigt ihre kunsthistorische Bedeutung; der zweite enthält eine ausserordentlich klare und von patriotischen Tendenzen durchaus freie Erzählung der Schlacht. G. schliesst sich dabei im allgemeinen der Darstellung an, die der Delbrück-Schüler R. Thom im Jahre 1907 von der Schlacht gegeben hat; doch sind zahlreiche neue Züge aus schweizerischen Quellen beigefügt, die sein Vorgänger übersehen hatte. Drei der Teppiche und ein alter Plan von Pavia sind dem Neujahrsblatt in Reproduktion beigegeben, leider in so kleinem Format, dass ihre Benutzbarkeit sehr erschwert ist. Es ist dies der einzige Mangel der Schrift; denn es ist nicht jedermanns Sache, mit der Lupe zu arbeiten, wie der Verfasser vorschlägt. Hätte man wirklich nicht zugunsten eines so einzigartigen Dokumentes für einmal von dem traditionellen Format der Neujahrsblätter abgehen können? G. bemerkt selbst, dass die 1896 nach den Teppichen hergestellten grossen Lichtdrucke gegenwärtig sehr schwer erhältlich sind. Um so eher wären neue grosse Reproduktionen am Platze gewesen, selbst wenn sie als besondere Beilage dem Text hätten beigegeben werden müssen.

Zürich. **E. Fueter.**

Eduard Kleinert. Der Bieler Tauschandel 1594—1608. Schweiz. Studien zur Geschichtswissenschaft VI. 2, Zürich 1914. 411 S.

Seit Dr. C. A. Bloesch die Geschichte der Stadt Biel und ihres Pannergebietes geschrieben hat, ist das reichhaltige Archiv der Stadt Biel von der jüngeren Generation verhältnismässig wenig zu historischen Publikationen benutzt worden. Mit Ausnahme der Dissertation von Dr. Erni: Ueber die älteste Geschichte der Stadt Biel und die Art und Entstehung ihrer Connexion mit dem Bistum Basel, 1897, ist unseres Wissens das städt. Archiv für fachmännische Studien und Veröffentlichungen nicht mehr herangezogen worden. Um so erfreulicher ist es, wenn eine jüngere Kraft auf dem Gebiete der historischen Forschung die noch ungehobenen Schätze unserer

Archivs zu Ehren zieht und mit den vor Jahren aus Pruntrut nach dem Käfigturm in Bern geschafften fürstbischöflichen Akten und Urkunden sich sozusagen neues oder doch wenig gekanntes Quellenmaterial zur Verarbeitung zu schaffen verstanden hat. Der Bieler Tauschhandel 1594—1608 von Dr. phil. Eduard Kleinert nennt sich die in den Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft erschienene verdienstvolle Arbeit, der wir unsere Aufmerksamkeit zulenken wollen.

Nicht dass der Bieler Tauschhandel in Bloeschs grundlegender Geschichte der Stadt Biel und ebenso schon in der Geschichte der Stadt und Landschaft Biel von C. W. Binder 1834 nicht schon eingehend dargestellt worden wäre. Wir können uns über jenes unschöne Blatt aus der Geschichte der Schweizer. Eidgenossenschaft in den genannten Werken genügend orientieren. Doch es sind Kleinert beim Suchen nach neuen Quellen, besonders in den fürstbischöflichen Akten aus Pruntrut neue Materialien zur Verfügung gestanden, welche eine neue und eingehende Darstellung, wenn auch keine dankbare, nahe legten.

Im Jahre 1575 bestieg Jakob Christof Blarer von Wartensee den fürstbischöflichen Thron in Pruntrut, von dem das Kapitel die Wiederherstellung der zerrütteten ökonomischen Verhältnisse des Bistums und die Wiedereinführung des alten Glaubens in den abtrünnig gewordenen Landesgegenden, dem Münstertal, dem Erguel mit Biel, dem «Ketzerstädtlein», erwartete. Von eher stund die Stadt Biel unter der Oberhoheit des Fürstbischofs von Basel, wenn auch dieses Herrscherrecht gegenüber der selbständigen Stadt mit der Zeit nur ein nominelles geworden war. Die jahrhundert lange Zugehörigkeit der Stadt Biel als zugewandter Ort der Eidgenossenschaft zum Bistum Basel entspricht einer ebenso langen, ununterbrochenen Reihe von Widerwärtigkeiten, Streit und Zank zwischen dem Bischof einerseits und andererseits der auf ihre Selbständigkeit eifersüchtig wachsamen Stadt Biel, die durch langjährige Bündnisse mit Bern, Solothurn und Freiburg von altersher in gutem Einvernehmen lebte. Beim Tauschhandel bezweckte der Bischof nichts weniger, als die Stadt Biel an Bern abzutreten und dafür das Burgrecht Berns mit dem protestantischen Münstertal sowie einigen Hohheitsrechten auf dem Tessenberg einzutauschen. Dieser Tauschhandel war aber wirklich ein Handel höchst zweifelhafter Art, wobei die Stadt Biel nach jeder Richtung hin zu Schaden kommen sollte. Es ist unglaublich, wie dieses Tauschgeschäft, von dessen Einleitung bis zum kläglichen Verlauf ein Vierteljahrhundert verfloss, auf den Magistrat und die ganze Bürgerschaft einen schlechten Einfluss und unberechenbaren Schaden geschaffen hat.

Kleinert verfolgt die Tauschverhandlungen von ihren Anfängen an, in den endlosen Verhandlungen zwischen dem Bischof von Basel und Bern. Aus naheliegenden Gründen wehrte sich Biel aus allen Kräften gegen eine Abtretung an Bern, wobei es den Verlust seiner Stellung als zugewandter Ort befürchtete. Und so sind denn auch die Ereignisse in Biel in den Jahren von 1594 bis 1599 ganz ausführlich behandelt und die im Vordergrund des Tauschgeschäfts stehenden Personen näher geschildert. Der Bürgermeister

Hugi, der die Interessen der Stadt zu vertreten und zu wahren glaubte, der Schaffner Heinrich Thellung und der spätere Meier Tschiffeli, die im Interesse des Fürstbischofs arbeiteten, ferner die diplomatisch geschulten und in macchiavellistischen Ränken und Schlichen erfahrenen Zwischenhändler des Fürstbischofs selbst, sowie der gewandte Berner Schulthess Sager mit den verschiedenen Tagsatzungsgesandten wie Pfyffer von Luzern u. a. m., sind die Männer, die in diesem berüchtigten Tauschhandel ganz besonders hervortreten. Vor der Tagsatzung wurde das Tauschgeschäft in entgegenkommender Weise aber auch um so dilatorischer Art betrieben, wobei die Stellung der katholischen und protestantischen Orte bis 1602 ausführlich dargetan wird. Man darf nicht vergessen, dass die befürchtete Aufgabe der Zugewandtheit Biels zu den Ständen eine Stärkung des katholischen Einflusses und ausdrücklich eine Schwächung der protestantischen Orte bedingen konnte. Es ist dies ein Moment, der in all diesen Tauschverhandlungen nicht genug hervorgehoben werden kann. Biels Verschacherung an Bern sollte dem Fürstbischof auch gewisse Vorteile bringen. Dabei sollte Bern sein Burgrecht mit dem protestantischen Münstertal fahren lassen, wodurch der Fürstbischof freie Hand bekommen sollte, der Gegenreformation entsprechend Vorschub zu leisten. Währenddem in Biel der Bürgerkrieg jederzeit auszubrechen drohte, so wurden die Gemüter in der Propstei nicht weniger erhitzt, so dass Bern schliesslich zur Einsicht gelangte, dass die Erwerbung Biels das Opfer der Aufgabe des Münstertales nicht aufwiegen konnte.

Schliesslich war das ganze Tauschgeschäft und das daraus resultierende Libell so gehörig zerfahren und bei all den zu Tage tretenden Schwierigkeiten bei allen Kontrahenten so gründlich verleidet, dass man sich schliesslich auf die Auflösung des Tauschvertrages einigen musste. Wenn derselbe bereits von allen Kontrahenten mehr oder weniger genehmigt war, so konnte man sich doch nicht entschliessen, der Genehmigung die Ausführung folgen zu lassen. Als Sündenbock musste schliesslich der Bürgermeister Hugi in Biel herhalten, der seiner Stelle und Ehre verlustig ging und 1606 die Stadt Biel verlassen musste und sich nach Bern verzog. Der Bieler Tauschhandel bildet ein unschönes Blatt in der Geschichte der Schweiz. Eidgenossenschaft. Es war «in summa ein solch wunderbar, erbärmlich und dazu verwirrter Handel, desglychen nie erhördt worden».

Auch in Bern hatte sich allmählich die Überzeugung Bahn gebrochen, dass es nicht von Gutem sei, die jahrhundertalte Bundesgenossin ihrer politischen Selbstständigkeit zu berauben und zur gewöhnlichen Untertanenstadt zu degradieren, auf was es der Fürstbischof Blarer im Grunde genommen abgesehen hatte. Schliesslich war alles damit einverstanden, dass es beim alten bleiben sollte. Am meisten zu Schaden gekommen war dabei die Stadt Biel selbst, und deren Gebiet, dass sich vom Gestlerberg (Chasseral, nicht Kesslerberg, wie irrtümlich in der Arbeit genannt) bis nach Bözingen erstreckte, und das bis auf ein Minimum im nächsten Umschwung der Stadt beschnitten werden sollte. Hader, Zwiespalt und Misshelligkeiten jeder Art unter der Bürgerschaft und den Räten, zeitigte derart traurige Erscheinungen

die tatsächlich zum Ausbruch des Bürgerkrieges führen konnten. Dazu kamen noch die gewaltigen Unkosten, welche der Prozess, den die Stadt um ihre Existenz zu führen gezwungen war, verursachte und die Biel bis zum Rande des Ruins gebracht hatten.

An den Bürgermeister Hugi, eine der Hauptpersonen in dem unseligen Drama, erinnert noch heute dessen Wappen, das an einem Pfeiler im alten Zeughaus, dem heutigen Theater, angebracht ist; an den Fürstenschaffner Heinrich Tellung, das Fürstenhaus sowie das Tellunghaus an der Obergasse. Auch in den bildlichen Darstellungen Biels aus jener Zeit hat sich das Andenken an den Tauschhandel und seinen Ausgang erhalten. Im Museum Schwab befindet sich unter den altbielischen Prospekten u. a. auch ein Holzschnitt. Von dieser Ansicht gibt der Thesaurus Politicus oder das Politische Schatzkästlein des Daniel Meisner (Frankfurt 1620) eine zwar übersichtliche aber sehr ungenaue, auf Kupfer gestochene Kopie, mit einigen allegorischen Beigaben. Die lateinische Aufschrift heisst: Sie ist in Tränen versenkt, und bittere Tränen müssen es gewesen sein, welche der unglückliche Tauschhandel die Stadt gekostet hat, und Jahrzehnte lang hat es noch gedauert, bis die schlimmen Folgen endlich für das Gemeinwesen ausgeglichen waren.

Die Kleinert'sche Monographie bildet eine verdienstvolle Ergänzung der Geschichte der Stadt Biel.

Biel. **Dr. A. Bähler.**

Joachim Hefti, *Geschichte des Kantons Glarus von 1770—1798,* mit Ausschluss der Untertanengebiete. — Diss. Zürich 1914. Buchdruckerei R. Tschudi, Glarus. 265 S.

Die glarnerische Geschichte ist in den letzten Jahrzehnten in mancherlei Spezialarbeiten behandelt worden, die grösstenteils in den Jahrbüchern des Historischen Vereins Glarus erschienen sind. Handel und Industrie des Kantons erfreuten sich in Ad. Jenny-Trümpy eines überaus sachkundigen Bearbeiters. Schul-, Kirchen- und Rechtsgeschichte etc. wurden von Dr. Gottfried Heer aufs gründlichste erforscht. In der «Geschichte des Landes Glarus» hat dieser dann auch eine zusammenfassende, bis 1900 reichende Darstellung der Geschicke der kleinen Alpenrepublik gegeben. Während in diesem Werke durchaus die politische Entwicklung des Landes in den Vordergrund tritt und Wirtschafts- und Kulturgeschichte erst in zweiter Linie Berücksichtigung finden, hat ein jüngerer Historiker, Dr. Joachim Hefti, es unternommen, für die scharf abgegrenzte Zeitspanne von 1770—1798 vor allem diese Seiten des Volkslebens in eingehender Weise zu beleuchten. Wenn er dabei gerade die letzten drei Jahrzehnte vor dem Zusammenbruch der alten Eidgenossenschaft herausgegriffen hat, so liegt der Grund dafür wohl in der Absicht, zu zeigen, auf welcher Stufe der Entwicklung das Land Glarus zu der Zeit angelangt war, wo das Alte jählings zusammenstürzte.

So erörtert Hefti denn genau die Verfassung, insbesondere die Landsgemeindebräuche und Missbräuche, die vornehmlich bei den Wahlen der in

die gemeinen Herrschaften abgehenden Landvögte zu Tage traten. In manchem Punkte berührt sich seine Arbeit hier mit Dr. Gaetano Beelers Publikation über «Das Landammannamt des Kantons Glarus», die kürzlich als Dissertation der juristischen Fakultät Zürich erschienen ist und von Hefti wohl nicht mehr berücksichtigt werden konnte. Wie sehr die konfessionellen Verhältnisse sogar in dem kleinen Gebirgslande trennend wirkten, zeigt sich nicht bloss darin, dass je drei verschiedene gesetzgebende, administrative und richterliche Behörden nebeneinander existierten, nämlich je eine evangelische, eine katholische und eine gemeinsame, sondern auch in manchen andern Verhältnissen: Es gab katholische und reformierte Kompagnien und Zeughäuser; die Post nach Zürich wurde gleichzeitig von einem evangelischen und einem katholischen Läufer besorgt; die Altgläubigen waren seit 1701 zum gregorianischen Kalender übergegangen, indes die Neugläubigen noch bis zur helvetischen Revolution eigensinnig an der julianischen Zeitrechnung festhielten etc.

Durchgehen wir die Kapitel über den Landeshaushalt, das Strassen- und das Postwesen, das Militär und die fremden Kriegsdienste, so werden wir den Eindruck nicht los, dass in jenen Zeiten ein geradezu hässliches Streben nach Geld und Gütern sich bei den einzelnen breit machte, das nur selten ein grosszügiges Denken aufkommen liess und vielfach der Errichtung gemeinnütziger Werke, wie dem Bau von Strassen, Flussverbauungen u. s. w. hinderlich in den Weg trat. Durch scharfe Bestimmungen suchte die Regierung die im Niedergang befindliche Landwirtschaft zu heben und war bestrebt, allerlei Betrügereien, die der rasch aufblühenden Industrie und dem Handel Eintrag zu tun drohten, zu steuern.

Wenig wurde damals noch das Gebiet der Gemeinnützigkeit gepflegt. Dem durch Missjahre geförderten Gassenbettel suchte man nicht etwa durch Schaffung von Arbeitsgelegenheit, sondern durch sogenannte «Betteljagden» Einhalt zu gebieten. Von Armen- und Waisenhäusern, Anstalten für Irre und Epileptische wollte das Volk noch nichts wissen; namentlich Landesfremden gegenüber waltete erbarmungslose Härte. Tritt hier der Gegensatz zwischen früherer und moderner Auffassung von den sozialen Pflichten grell zutage, so finden wir anderseits manche Parallele zu den heutigen Verhältnissen in der Schilderung der Teuerungsjahre 1770/71 und 1795/96, wo namentlich das Korn ganz bedenklich im Preise stieg und die Behörden durch Festsetzung von Maximalpreisen regelnd und helfend eingreifen mussten.

Kirchen- und Schulwesen werden von Hefti in engem Anschluss an Gottfried Heers Veröffentlichungen geschildert. Zum Schlusse führt uns der Autor noch in ansprechender Weise Charakter, Sitten und Gebräuche der Glarner des 18. Jahrhunderts vor Augen, wobei die acht Seiten umfassende Darstellung des berüchtigten Anna Göldi-Handels im Verhältnis zum übrigen doch wohl etwas viel Raum beansprucht.

Das Verdienst von Heftis Arbeit besteht unseres Erachtens darin, dass sie die bereits in einer Reihe von Spezialarbeiten vorliegenden Ergebnisse glarnerischer Geschichtsforschung für eine bestimmte Periode zu einheitlicher Darstellung verwoben und — gestützt auf eigene Durchforschung der in

Glarner Archiv liegenden verschiedenen Ratsprotokolle — in manchem Punkte ergänzt hat. Die Schrift, die füglich «Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte des alten Landes Glarus» hätte betitelt werden dürfen, erbringt den Beweis dafür, wie reich und vielgestaltig das Leben eines äusserlich so einfach scheinenden Alpenvölkleins schon vor mehr denn hundert Jahren sich gestaltet hatte.

Glarus. **Adolf Nabholz.**

Dr. Hermann Henrici. Die Entwicklung der Basler Kirchenverfassung bis zum Trennungsgesetz. Ein Beitrag zur Geschichte des Staatskirchenrechts. Weimar. Hofdruckerei, 1914. Sep.-A. a. d. Zeitschr. der Savigny Stiftg. Bd. XXXV, kanon. Abt., 116 S.

Die Arbeit gibt eine übersichtliche Darstellung der Kirchenverfassung des Kantons Basel von der Reformation an bis zum Trennungsgesetz von 1910; das Schwergewicht liegt aber auf der neueren Zeit, von 1875 bis zur Trennung. Der 1. Abschnitt charakterisiert in kurzen Zügen die Periode der rein protestantischen Landeskirche Basels, ihre Unterordnung unter den Staat und ihre Organisation. Die zunächst erfolglosen Bestrebungen, der Landeskirche das Recht der Selbstbestimmung zu gewähren, sind im 2. Abschnitt dargestellt; erst durch die Verfassung von 1875 erhielt aber die reformierte, wie die katholische Kirche ihre eigene Organisation. Das Trennungsgesetz ist, wie der Verfasser richtig bemerkt, ein weiterer Schritt auf diesem Wege, der übrigens nicht zur vollständigen Loslösung der Kirche vom Staat geführt hat. Die im Grossen Rat 1873—1875 gepflogenen interessanten Verhandlungen über die Stellung der Kirche im Staate werden einlässlich gewürdigt.

In den letzten Abschnitten endlich stellt der Verfasser an Hand der amtlichen Akten die letzte Umgestaltung der Kirchenverfassung dar, die grossen Verdienste C. Chr. Burckhardts um diese kirchenrechtliche Reformation gebührend würdigend. Ein treibendes Moment in dieser ganzen Entwicklung war die katholische Kirche, der der Verfasser besondere Aufmerksamkeit zuwendet: konnten die Katholiken im alten Basel als bloss Geduldete beinahe ignoriert werden, so war der Staat nach der Einverleibung des Bezirkes Birseck genötigt, die katholische Kirche anzuerkennen und dem katholischen Landesteil seine Organisation zu gewähren; die Gleichstellung der Angehörigen verschiedener Konfessionen, wie sie 1848 ausgesprochen wurde, die Vermehrung der Katholiken und ihre Spaltung in Römisch- und Altkatholiken drängten zu weitern Konzessionen, bis schliesslich der Staat vor der Wahl stand, die katholische Kirche zu einer gleichberechtigten Landeskirche zu erheben oder sein Verhältnis auch der reformierten Kirche gegenüber zu lockern. Angesichts der organisatorischen, finanziellen und politischen Schwierigkeiten der ersten Alternative entschloss er sich zur zweiten. Die Abhandlung Henricis gibt hierüber in vortrefflicher Weise Aufschluss.

Bern. Prof. **W. Burckhardt.**

Der Pilatus und seine Geschichte, von P. X. Weber, Archivar, 379 Seiten mit 36 Textbildern, 13 Tafeln und 1 Karte. Verlag E. Haag, Luzern, 1913.

Die geographische inklus. geologische und botanische Erforschung der Schweizer Alpen dürfte so gut wie beendet sein dank namentlich der regen Tätigkeit des S. A. C. Die geschichtliche Erforschung lässt immer noch einen hübschen Spielraum übrig, wie die vielen Arbeiten von Prof. Meyer v. Knonau, W. A. B. Coolidge, Dr. H. Dübi und anderer beweisen. Die Erklärung und Deutung der Berg-, Flur- und Flussnamen ist noch ganz lückenhaft und sollte vielmehr als bisher die Aufmerksamkeit der Historiker und Philologen auf sich lenken. Als besonders beliebt und dankbar erweist sich die eingehende Behandlung eines verhältnismässig eng umgrenzten Gebietes, wie sie uns in dem verdankenswerten Werke des Luzerner Archivars vorliegt. Der Geschichtsschreiber hat aber auch eine recht ehrwürdige Berggestalt zum Gegenstand seiner Muse auserkoren. Besitzt doch der Pilatus die erste zum Druck gelangte Lokalflora; ihm galten die frühesten touristischen Gipfelbesteigungen (von 1518 an); ihm wurden die erste Bergmonographie (1728) und das erste Bergrelief der Schweiz, aus Wachs und Karton (1750, von Generallieut. Franz Ludwig Pfyffer von Wyer) gewidmet. «Die Alten hand», wie Renward Cysat vor 300 Jahren schrieb, «vil Wäsens mit disem berg ghept». Dies geschah hauptsächlich wegen der bekannten Sage, mit deren verschiedenen Phasen uns Weber bekannt macht und die mit den vielen dem Stadtgebiet von Luzern lästig fallenden Wildbachverheerungen in Zusammenhang steht.

Ein ferneres «Wesen» hatten mit dem Berge berühmte Schweizer. Naturforscher, die er gerade wegen seiner dunkeln Vergangenheit anlockte und die sich bemühten, ihn gründlicher kennen zu lernen, wie Vadian, Conrad Gessner, Felix Plater, Renward Cysat und andere. So wurde im Laufe der Jahrhunderte genügend Material zusammengetragen, auf das sich stützend ein moderner Historiker ein vollständiges und recht anschauliches Bild der ganzen Pilatusgegend zu geben vermochte. Und er hat dieses Bild durch allerlei Skizzen, Reproduktionen von Gemälden und Photographien, aus alter und neuer Zeit, erschöpfend illustriert.

Es wird sich sowohl der Freund der Gebirgsnatur als auch der Geschichtsbeflissene viel Genuss und manche Anregung aus Webers fleissigem und vollständigem Werke holen.

Zürich. **C. Täuber.**

Übersicht über die die deutsche Schweiz betreffende historische Literatur des Jahres 1914.

Die Übersicht hält sich nicht ganz streng an diese Jahreszahl, sondern greift einerseits in einigen Fällen weiter zurück, während sie andrerseits auch erst in diesem Jahre Erschienenes, das zur Zeit ihrer Aufstellung schon vorlag, noch mit umfasst.

An die Spitze ist zu stellen Hans Barth's *Bibliographie der Schweizer Geschichte*[1]), das sämtliche selbständig erschienene gedruckte Literatur bis Ende 1912 enthält. Zum ersten, die Literatur in chronologischer Folge der Begebenheiten aufzählenden Teile, der in dieser Zeitschrift (Jahrg. 1914, S. 159) bereits besprochen wurde, ist nun auch die erste Hälfte des 2. Teiles erschienen, der die historischen Werke nach sachlichen Gesichtspunkten geordnet enthält.

Für Gagliardis *Geschichte der Schweizer. Eidgenossenschaft bis zum Abschluss der Mailänd. Kriege*, ein Quellenbuch mit verbindendem Text, sei auf die Besprechung in dieser Zeitschrift verwiesen. (Jahrgang 1914, S. 236.)

Archäologische Epoche

(bis nach der Völkerwanderung).[2])

Die ganze Epoche durchwandert innerhalb eines ganz eng begrenzten lokalen Rahmens G. Kuhn, Pfarrer in Maur im Kt. Zürich, indem er alle Funde dieser seiner Wohngemeinde von den neolithischen Pfahlbauten bis in die Merowingische Zeit Revue passieren lässt. Die verdienstvolle Arbeit[3]) will der Verfasser als den ersten Abschnitt einer vollständigen Ortsgeschichte der Gemeinde Maur gewürdigt wissen.

Ebenfalls die gesamte Prähistorie, aber nach einem speziellen Gesichtspunkt, dem anthropologischen, wird durchwandert von Franz Schwerz, der die *Menschenrassen in den verschiedenen Zeiten*[4]) zum Gegenstand nimmt. Die Grundlage ist also

---

[1]) Hans Barth, *Bibliographie der Schweizer Geschichte*, enthaltend die selbständig erschienenen Druckwerke zur Geschichte der Schweiz bis Ende 1912. I. Band, XVIII, 529 S. und II. Bd. XIV, 746 S. Basel, vorm. A. Geering, 1914.

[2]) Berücksichtigt die in prähistorischen Fachzeitschriften veröffentlichten Fundberichte und Arbeiten, für die auf die von E. Tatarinoff bearbeiteten *Jahresberichte der Schweiz. Gesellschaft für Urgeschichte (Société suisse de Préhistoire)* verwiesen sei, nur in besonderen Fällen und beschränkt sich auf die selbständig und die in andern als Fachzeitschriften erschienenen Werke und Aufsätze.

[3]) Urgeschichtliches aus der Gemeinde Maur (zusammengestellt von G. Kuhn, Pfarrer daselbst). *Sechster Jahresbericht der Schweiz. Gesellschaft für Urgeschichte (Société suisse de Préhistoire)*. 1913. Verfasst von E. Tatarinoff, Sekretär der Gesellschaft. Zürich 1914. S. 159—172 und im Sonderabdruck mit Abbildungen und 2 Porträts.

[4]) *Die Menschenrassen im Kanton Thurgau in den verschiedenen Zeiten*, von Dr. Franz Schwerz. Thurgauische Beiträge zur vaterländischen Geschichte. Hg. vom Historischen Verein des Kantons Thurgau. 54. Heft. Frauenfeld 1914.

auch lokal, jedoch hat die Darstellung naturgemäss mehr oder weniger die ganze Schweiz und jedenfalls die ganze Ostschweiz im Auge, deren anthropologische Schicksale der Kanton Thurgau, als Teil vom Ganzen, ja mitmacht. Von den dem Moustérien (= letzte Interglazialzeit), und der niedrigen Rasse des homo Neandertalensis zugewiesenen Wildkirchli-Menschen gelangen wir über die neolithische Epoche mit ihrer kleinen Rasse (nach den Messungen des Autors 154 cm. im Durchschnitt), und die Bronzezeit, in der die kleine Rasse fortdauert, zur keltischen La Tène-Zeit — die erste Eisenzeit, während welcher die Sitte der Verbrennung der Leichen herrschte, hat keine Skelette hinterlassen — und sodann über die römische Epoche, die kaum starke anthropologische Veränderungen hervorbrachte, zu den Alamannen. Der Verfasser beweist nun durch Vergleichung der Längenbreiten- und Obergesichts-Indices, sowie an Hand von Berechnungen, die nach den einzelnen thurgauischen Gemeinden geordnet sind und das prozentuale Verhältnis der Farben der Augen und Haare betreffen, dass die heutige ostschweizerische Bevölkerung, die überwiegend dem sog. Disentistypus angehört, entgegen der landläufigen Annahme, keineswegs direkt von den alamannischen Einwanderern abstammt. In ihr ist vielmehr im Laufe der Jahrhunderte die ursprüngliche breitköpfige Bevölkerung der Innerschweiz, die alpine Rasse, zur Herrschaft gekommen.

Das monumentale Werk R. Ulrichs über die *Gräberfelder bei Bellinzona,* bestehend aus einem Text- und einem das Anschauungsmaterial enthaltenden Tafeln-Band[1]), orientiert zunächst kurz über die Geschichte der Ausgrabungen und gibt dann, nach einem allgemeinen Teil, aus dem besonders hervorgehoben sei der Abschnitt über die für die prähistorische Chronologie so wichtigen Fibel-Typen, die Beschreibung der Funde der einzelnen Gruppen von Gräbern, die vom Ende der Bronzezeit bis in die späte Langobardenzeit (Anfang des VIII. Jahrhunderts) reichen, also aus dem gewaltigen Zeitraum von 1¾ Jahrtausenden stammen.

Bekanntlich stellte der Leiter der Ausgrabungen an der berühmten prähistorischen Fundstelle am *Schweizersbild,* Dr. Nüesch, seine Arbeit als wissenschaftlich einwandfrei, ja geradezu als vorbildlich dar. Schon früher waren aber gegen ihre Zuverlässigkeit Bedenken laut geworden, so besonders von Seiten eines zeitweilig daran Mitbeschäftigten, Dr. Rudolf Häusler's (Das Schweizersbild und der Fall Nüesch — Neue Zürcher Zeitung 1909, 23.—25. März). Derselbe weist nun neuerdings in einer längeren Polemik[2]) an einer Reihe von gewichtigen einzelnen Punkten nach, dass in Wirklichkeit das bei der Grabung zur Anwendung gebrachte Verfahren so mangelhaft und nachlässig gewesen sei, dass der wissenschaftliche Wert der Arbeit Nüesch's dadurch im höchsten Grade in Frage gestellt werde.

Über die *römische Epoche* sind zuvörderst drei Arbeiten von dem kürzlich der gelehrten Welt durch den Tod entrissenen Th. Burckhardt-Biedermann anzuführen. Zwei davon beziehen sich auf Augusta Raurica. Das Resultat von Ausgrabungen, die der Forscher auf seine Kosten schon 1906/7 auf der Stätte der alten römischen Nieder-

[1]) *Die Gräberfelder in der Umgebung von Bellinzona, Kt. Tessin.* 2 Bde. 4⁰. Zürich, Verlag des Schweizer. Landesmuseums; Stuttgart, Komm. Deutsche Verlagsanstalt, 1914. Bd. 1: Beschreibender Katalog (Mit Beilagen: 1. Das Gräberfeld von Pianezzo; 2. Das Gr. von Gudo) XIII + 728 + 67 S. Bd. 2: Tafeln. Fundstücke, Grabskizzen und Pläne der Gräberfelder. VI + 26 S. + 92 Tafeln. Kataloge des Schweizerischen Landesmuseums in Zürich. Bd. 1 und 2.

[2]) *Die Ausgrabungen beim Schweizersbild.* Von Dr. Rudolf Häusler, Kaiwaka, North Auckland, New Zealand. Mannus, Zeitschrift für Vorgeschichte, Band VI, 3. Heft. Würzburg 1914. S. 245—260.

lassung vornahm, aber erst 1914 bekannt machte,[1]) war die Auffindung der Fortsetzung der im Südosten früher aufgedeckten Stadtmauer, und eines neuen Tores mit zu beiden Seiten an die Mauer angebauten halbrunden Türmen, entsprechend einer gleichen Anlage der südwestlichen Mauer; sowie die aus den Funden gewonnene Erkenntnis, dass die südwestliche und südöstliche Stadtmauer und die zwischen dem Tore durchführende Strasse zur Zeit des Antoninus gebaut wurden.

Eine von Burckhardt-Biedermann veranlasste und von Prof. Fichter vorgenommene Untersuchung[2]) der fünf von Joh. Heinr. Harscher 1761 zu Augst gefundenen *Gussformen* ergab eine Zusammensetzung derselben, die einen zu niedrigen Schmelzpunkt hat, als dass in sie die zu den legitimen Münzen gebräuchlichen Metalle flüssig hätten gebracht werden können. Wohl aber war der Guss zinnerner Münzen in ihnen möglich, die schon durch die lex Valeria des Sulla verboten waren. Es handelt sich also bei diesen fünf Gussformen offenbar um Geräte von Falschmünzern. Auch der bei den Ausgrabungen von 1911 gefundene Prägestempel dürfte von Falschmünzern aus einer Prägestätte entwendet worden sein.

In einer sehr interessanten Arbeit[3]) über die *Querhölzer,* die an verschiedenen Stellen der Hauenstein-Strasse (und zwar der sog. alten Strasse oberhalb Langenbruck) die unterste Schicht bilden, kommt Burckhardt-Biedermann zu dem Resultat, dass diese Holzschwellen, die noch zur Zeit des sie erwähnenden Wurstisen den benutzten Strassenkörper bildeten, bis in die römische Zeit zurückführen.

Über die bei der Grabung der Gesellschaft pro Vindonissa 1909/10 gefundene *Bronzestatuette eines Pan* handelt Th. Eckinger.[4]) Er sieht in ihr eine italische Arbeit der ersten Kaiserzeit, da sie künstlerisch zu hoch stehe, um als ein provinziales Erzeugnis angesehen werden zu können; im übrigen weist er ihre ganz singuläre Stellung unter den zahlreichen bekannten Pan-Skulpturen nach.

Die drei bis jetzt im Gebiete der heutigen Schweiz gefundenen römischen *Augenarztstempel* (d. h. Stempel, mit denen Ärzte oder wohl meistens blosse Quacksalber und Salbenhändler die von ihnen vertriebenen verschiedenen, in trockenem Zustande aufbewahrten und vor dem Gebrauch mit einer Flüssigkeit anzumachenden Augensalben zu versehen pflegten) unterzieht Otto Schulthess einer erschöpfenden, gegenüber den früheren Veröffentlichungen berichtigenden und ergänzenden Besprechung.[5]) Die Erklärung dieser Stempel, die aus Boscéaz bei Orbe, Avenches und Baselaugst stammen (der letzte, 1913 gefundene, ist der erste vollständig erhaltene der Schweiz) schliesst mannigfache Belehrung über dieses interessante Teilgebiet der Achäologie überhaupt in sich.

---

[1]) Stadtmauer und Tor im Südosten von Augusta Raurica. Von Th. Burckhardt-Biedermann. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, XIII. Band [1914], 2. Heft, S. 363—375.

[2]) Falschmünzer in Augusta Raurica. Von Th. Burckhardt-Biedermann. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, XIV. Bd., S. 1—10. (Mit zwei Tafeln.)

[3]) Holzschwellen am Weg über den obern Hauenstein am Basler Jura. Von † Th. Burckhardt-Biedermann. Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde. Neue Folge XVI. Band 1914. S. 119.

[4]) Der Pan von Vindonissa. Von Theodor Eckinger (Brugg). Festgabe Hugo Blümner überreicht zum 9. August 1914 von Freunden und Schülern. Zürich 1914. S. 164—172.

[5]) Zu den römischen Augenarztstempeln aus der Schweiz. Von Otto Schulthess (Bern). Festgabe Hugo Blümner überreicht etc. S. 173—185.

Neben diesen Abhandlungen möge noch eine kurze Notiz über Römische Siegesdenkmäler in der Schweiz (Steinreliefs und Münzen) angeführt werden.[1])

Die Übergangsepoche zwischen römischer und nachrömischer Zeit in Graubünden betreffen die eigentümlichen Ausführungen Karl von Ettmayers,[2]) die in der Behauptung gipfeln, Rhätien sei erst zur Zeit der Völkerwanderung durch die in die Berge sich flüchtenden Provinzialen der umliegenden tiefer gelegenen Gegenden romanisiert worden; eine Behauptung, die Ludwig Schmidt in Dresden zurückweist,[3]) indem er den von Ettmayer zum Beweis für diese Flucht angezogenen Brief Justinians an Narses, den schon Marcus Oelser als unächt erkannte, als Fälschung dartut.

In zwei Untersuchungen über die Ansiedlung der Alemannen in zwei Luzernischen Ämtern,[4]) dem Amt Luzern und dem Amt Hochdorf, sucht Brandstetter auf dem Wege der Ortsnamen-Forschung zu Resultaten zu gelangen. Als Ergebnisse der beiden Arbeiten, welche die einen Personennamen enthaltenden Ortsnamen jedes Amtes nach Gemeinden geordnet systematisch durchmustern, ergibt sich folgendes: Für das Amt Luzern kommt der Autor zu dem Schluss, dass die Besiedelung der Alemannen in Höfen und Einzelhäusern und nicht in geschlossenen Ortschaften erfolgt sei, indem die grösseren Ortschaften sämtlich, ihren Namen zufolge, nicht in die Zeit der ersten Ansiedlung zurückweisen, sondern erst seit der Herrschaft der Franken entstanden sein müssen. Diese Art der Ansiedlung ergibt auch die Untersuchung über das Amt Hochdorf, die darin gipfelt, dass da im untern Seetal Ortsnamen, die einen alemannischen Personennamen enthalten, selten sind und die Menschen da mehr in grösseren Ortschaften beisammen wohnen, im südlichen Teil dagegen es sich in beiden Beziehungen umgekehrt verhält, indem sich die Alemannen mit Vorliebe in dem noch wilderen südlichen Teil des Amtes angesiedelt hätten.

F. A. Herzog versucht neuerdings *die christliche Inschrift einer Gürtelschnalle.* zu lesen,[5]) die als Nr. 28 bei E. Egli, Die christlichen Inschriften der Schweiz vom 4.–9. Jahrhundert (Mitteilungen der antiquar. Gesellsch. Zürich, Bd. XXIV, I. Zürich 1896) publiziert ist.

Mittelalter.

A. Quellen.

Vom *Zürcher Urkundenbuch*[6]) ist der IX. Band, umfassend die Jahre 1312–1318, erschienen.

---

[1]) Römische Siegesdenkmäler in der Schweiz. Mit drei Abbildungen. E. A. S. Die Schweiz. Illustrierte Halbmonatsschrift. Jahrgang XVIII, 1914. S. 489.

[2]) Karl von Ettmayer, Die geschichtlichen Grundlagen der Sprachenverteilung in Tirol. Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung, Ergänzungsband IX, S. 16.

[3]) Ludwig Schmidt, Dresden, Zur Frage nach der Romanisierung Rätiens. Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung. XXX. Bd., S. 140.

[4]) J. L. Brandstetter, Die Allemannen im Amt Luzern. Erschienen im Feuilleton des «Vaterland» vom 16., 18., 19. März 1914 und: Die Alemannen im Amte Hochdorf, erschienen ebenda, 24., 25., 26. und 27. März 1915.

[5]) Die Inschrift einer Gürtelschnalle. Dr. F. A. Herzog. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang (1914). S. 233.

[6]) Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich. Hg. von einer Kommission der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich, bearbeitet von Dr. J. Escher und Dr. P. Schweizer. Neunter Band, 1312–1318. Zürich, 1915.

Vom *Urkundenbuch von Beromünster*, dem Werke des letztes Jahr verstorbenen Th. von Liebenau, liegt nun auch der II. Band abgeschlossen vor, über die Jahre 1313–1362.[1]) Die Register hat J. L. Brandstetter bearbeitet; beigegeben ist eine Tafel mit vier Siegel=Abbildungen.

Der erste als Festgabe erschienene Band des *Appenzeller Urkundenbuches* ist bereits besprochen worden. (Jahrgang 1914, S. 56.)

Die Urkunden=Regesten des Staatsarchivs des Kantons Graubünden von 1301 bis 1797[2]) geben in chronologischer Reihenfolge die Regesten von 407 im Staatsarchiv Chur verwahrten Urkunden aus den Jahren 1301–1820. Sach= Personen- Ortsregister erleichtern die Benützung.

Das nunmehr erschienene 4. Heft der *Regesten zur Schweizergeschichte aus den päpstlichen Archiven*[3]) enthält wieder ein reiches Material auch über die deutsche Schweiz, in welchem uns die lokalen kirchlichen Verhältnisse und der Adel und das Bürgertum soweit sie dem geistlichen Stande angehören, entgegentreten.

Zwei Quellen=Publikationen[4]) über zwei wichtige Ereignisse der 90er Jahre des XV. Jahrhunderts bietet Placid Bütler. Die erste enthält die Akten des aus dem Rorschacher Klosterbruch und dem St. Galler=Krieg hervorgegangenen historischen Prozesses; sie vervollständigen nicht nur das Bild dieser beiden Ereignisse, sondern gewähren uns auch tieferen Einblick in die Gegensätze zwischen der Eidgenossenschaft und dem Reich, die zum Schwabenkrieg führten. Diesen selbst betrifft die schon von Ildefons von Arx benutzte *Wilerchronik*; sie ist eine nachträgliche, mit einer Menge von eingerückten Missiven versehene Überarbeitung eines streng chronologisch fortlaufenden Tagebuches. Den Akten ist die auf Johannes Häne (St. Galler Mitteilungen Bd. XXVI) fussende Geschichte des Prozesses einleitungsweise vorausgeschickt.

Über den Widerstand des Klerus von Basel gegen die Bezahlung des Kreuzzugs=Zehntens Ende der 70er Jahre des XIII. Jahrhunderts werden wir informiert durch eine im Codex Collectoriae Nr. 15 des Kammer=Archivs im vatikanischen Archiv erhaltene Quelle: Transscripta computorum antique decime, die J. P. Kirsch veröffentlicht.[5]) Es sind Bruchstücke eines Minutenregisters, in das sehr wahrscheinlich der Notar Guido, der im Dienste des Generalkollektors Albert de Salvis stand, die Entwürfe für die anzufertigenden öffentlichen Aktenstücke einschrieb.

---

[1]) Urkundenbuch des Stiftes Beromünster, II. Band, 1313–1362. Bearbeitet unter der Mitwirkung mehrerer Anderer von Dr. Theodor von Liebenau. Stans 1913. 428 S.; Bd. I und II in fünf Heften in: Der Geschichtsfreund. Mitteilungen des hist. Vereins der fünf Orte Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden und Zug. Bd. 62, 1907; 63, 1908; 64, 1909; 67, 1912 und 68, 1913.

[2]) Besorgt und herausgegeben von Dr. Jules Robbi, Staatsarchivar. XLIV. Jahresbericht der Historisch=antiquarischen Gesellschaft von Graubünden, Jahrgang 1914. S. 127–227 und Separat.

[3]) Regesten zur Schweizergeschichte aus den päpstlichen Archiven, 1447–1513. Gesammelt und hg. vom Bundesarchiv in Bern. Heft 4: Das Pontifikat Sixtus IV. 1471–1484. Bearb. von Caspar Wirz. VIII + 312 S. 8. Bern, 1914.

[4]) Geschichte und Akten des Varnbüler=Prozesses. – Wiler Chronik des Schwabenkrieges. Bearb. und hg. von Placid Bütler LXXXVIII + 272 S. 8. St. Gallen, 1914. Mitteilungen zur vaterländischen Geschichte. Hg. vom Historischen Verein in St. Gallen. Bd. 34, IV. Folge, Bd. 4.

[5]) Prozess gegen den Klerus von Basel wegen Verweigerung der Zahlung des Kreuzzugszehnten im Jahre 1280. Von J. P. Kirsch. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte VIII. Jahrgang (1914). S. 81.

Das Wenige, was wir über das *Finanzwesen der schweizerischen Deutschordens-Kommenden* wussten, hat der Fund der ältesten Jahresrechnung der Ballei Elsass-Burgund von 1414 aufgehellt. Von dieser Ballei gehörten sechs Kommenden dem Gebiete der heutigen Schweiz an: zwei dem Kanton Luzern, drei Bern, eine Basel-Stadt. Während Karl Otto Müller in Ravensburg in einer früheren Publikation (1913) nur die Summen der einzelnen Abteilungen aller Kommenden der Ballei geben konnte, veröffentlichte er letztes Jahr[1]) den gesamten sachlichen Inhalt der schweizerischen, unter Vorausschickung einer erläuternden Einleitung.

Das lateinische *Urbar des Hospizes St. Peter auf dem Septimer*[2]) veröffentlicht Fritz Jecklin, versehen mit Anmerkungen, sowie mit einer instruktiven Einleitung, die die im Zusammenhang mit dem Septimer-Hospiz stehende Materie behandelt. Bei der Frage nach der Entstehungszeit des Hospizes kommt Jecklin zu dem Schluss, dass das Xenodochion Sancti Petri der Urkunde Ludwigs des Frommen vom 25. Juli 825 nicht auf dem Septimer, sondern beim Frauenkloster St. Peter in Wapitines zu suchen sei, womit diese bisher angenommene älteste Erwähnung wegfällt, dagegen die Überlieferung, dass Bischof Wido (1095—1122) der Gründer sei, erklärt wird. Als Zeit des Urbars ergibt sich der terminus post quem 1477.

Anderloni und Lazzati veröffentlichen einen zweiten Band *Statuti dei Laghi di Como e di Lugano dei secoli XIII e XIV.*[3])

Die von Landammann und Regierungsrat Eduard Blösch seinerzeit in einem Quartheft vereinigten letzten Reste des *Ausburgerverzeichnisses von Burgdorf* (Burgdorf hatte 1431, 83 und 49 von Bern Vergünstigungen erhalten, die ihm die Annahme von Ausburgern aus einer Anzahl von Gemeinden erlaubten) enthalten die Ausburger von Wynigen und Dürrenroth von zirka 1440—1520, und sind nicht unwichtig für Familien- und Lokalgeschichte.[4])

Der Schwyzer Archivar Heinr. Franz Maria ab Yberg (1714—1790) stellte, vielleicht nach einer Vorlage des XV. Jahrhunderts, ein Manuskript her, das eine Sammlung von *Eidesformeln und damit zusammenhängenden Verordnungen für das Land Schwyz* darstellt. Dieses veröffentlicht C. Benziger[5]), mit einer Einleitung, die ausser dem Notwendigsten über das Manuskript einen Überblick über die Anwendung des Eides im alten Schwyz bietet.

Einen *Zinsrodel der Pfarrkirche Schattdorf,* geschrieben frühestens 1518, spätestens 1520, und mit jüngeren Zusätzen versehen, veröffentlicht Josef Müller in Altdorf, mit drei Beilagen aus Urbaren der Pfarrkirche Altdorf und ein Verzeichnis der Wohltäter derselben.[6])

---

[1]) Das Finanzwesen der schweizerischen Deutschordenskommenden im Jahre 1414. Von Karl Otto Müller-Ravensburg. Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern. XXII. Band. 1914. S. 83—139.

[2]) Herausgegeben von Dr. Fritz Jecklin, Stadtarchivar. XLIV. Jahresbericht der Historisch-antiquarischen Gesellschaft von Graubünden. Jahrgang 1914. S. 229—279.

[3]) Vol. 2: Lecco, Vallassina, Campione, Valsolda, Corlezza ed Osteno. A cura di Emilio Anderloni ed A. Lazzati. Roma 1915. Corpus statuorum italicorum. Sotto la direzione di Pietro Sella. Nr. 8.

[4]) *Der älteste Ausburgerrodel der Stadt Burgdorf.* Von Rudolf Ochsenbein. Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern. XXII. Bd. 1914. S. 57—75.

[5]) *Das Eidbuch des alten Landes Schwyz,* von Dr. C. Benziger. Mitteilungen des historischen Vereins des Kantons Schwyz. 23. Heft, Schwyz 1913.

[6]) *Zinsrodel der Pfarrkirche Schattdorf* von zirka 1518. Veröffentlicht von Josef Müller, Pfarr-Resignat in Altdorf. Beilagen: Auszüge aus dem Urbarium der Früh-

S c h u b i g e r = H a r t m a n n bespricht und gibt in den Originaltexten Verordnungen, die Solothurn für seinen *Spital* im XVI. Jahrhundert, hauptsächlich zu Sparsamkeits=zwecken, erliess, und die Einblick in den Betrieb des Spitals gewähren.[1])

Ein kulturhistorisch interessantes Dokument ist ein *Schneidertarif der Landschaft Saanen von 1481*, den Rob. M a r t i = W e h r e n aus einer Pergament=Urkunde des Land=schaftsarchivs von Saanen mitteilt.[2])

Von kultur= wie auch lokalgeschichtlicher Bedeutung sind die von F. W e l t i *aus dem Stadtbuch A im Stadtarchiv zu Laufenburg* mitgeteilten Miscellen aus dem XV. und XVI. Jahrhundert,[3]) betreffend die alte Brücke zu Laufenburg, die Uhr zu Klein=laufenburg, den Turm vor dem Wasentor und «Wunder und ongloublich ding, so sich im Louffen zudragen».

P. G a b r i e l M e i e r publiziert mit Einleitung den *Bücherkatalog des Frauenklosters Wonnenstein*[4]) bei St. Gallen aus der Zeit um 1500, der auf den ersten neun Seiten der sonst asketische Traktate enthaltenden Handschrift 973 der St. Galler Stiftsbibliothek steht, die 1782 durch den Bibliothekar P. Nepomuk Hanntinger nebst vier andern Codices der Wonnensteiner Bibliothek nach St. Gallen kam. Einen guten Teil der 110 meist unbestimmt lautenden Büchertitel gelang es dem Herausgeber zu identifizieren.

In diesem Zusammenhang sind auch einige einzeln edierte Urkunden zu erwähnen:

Eine auf der vordern inneren Einbanddecke eines Baseler Codex sich findende Urkunde vom 20. Sept. 1396 betrifft eine Aussöhnung zwischen Ludwig von Tierstein, Abt von Einsiedeln 1387—1402, und Peter Liebinger, Chorherrn von Konstanz, Passau und Basel.[5])

Ein Stück aus dem Lehensband 74 des Stiftsarchivs St. Gallen, das als blosses *Formular für Entlassung von Priesteramtskandidaten aus der Leibeigenschaft,* nicht ins St. Galler Urkundenbuch aufgenommen wurde, aber doch wegen der Seltenheit solcher Entlassungsurkunden Interesse bietet, veröffentlicht J o s. M ü l l e r in St. Gallen.[6])

Aus einer neu publizierten Urkunde vom 20. März 1419, betreffend *Pfründen=tausch zweier Kapläne*[7]) *des Grossmünsters in Zürich* (Stiftsarchiv St. Gallen) geht hervor, dass der Titulus der Kapelle Albisrieden (Kt. Zürich), später St. Konrad und Ulrich, damals St. Aegidius war.

---

messpfründe in Altdorf vom Jahre 1508. Auszüge aus dem Urbarium der Pfarrkirche Altdorf, angelegt um 1532—1534. Verzeichnis von Wohltätern der Pfarrpfründe in Schattdorf. — XX. Historisches Neujahrsblatt. Hg. auf das Jahr 1914. Veröffentlicht vom Verein für Geschichte und Altertümer von Uri. S. 41—68.

[1]) *Spitalverordnungen aus dem 16. Jahrhundert.* Von Dr. F. Schubiger=Hartmann. Solothurner Monatsblatt. 3. Jahrg. 1914. Nr. 1 u. 2, S. 10, Nr. 3, S. 39 und Nr. 4, S. 61.

[2]) *Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde.* Hg. von Dr. Gustav Grunau unter Mitwirkung des Historischen Vereins des Kantons Bern. X. Jahrgang. 1914. S. 115 f.

[3]) *Anzeiger für Schweizerische Geschichte.* N. F. Band 13, 1915, S. 44—48.

[4]) *Der Bibliothekskatalog von Wonnenstein* aus dem Anfang des 16. Jahrhunderts. Separatabdruck aus dem Zentralblatt für Bibliothekswesen. S. 29—38.

[5]) Hieronymus Geist, München, *Beitrag zur Geschichte Einsiedelns.* Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang. S. 42.

[6]) Entlassungsformular aus der Leibeigenschaft für Priesteramtskanditaten. Zeit=schrift für Schweizerische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang. S. 230.

[7]) Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang. S. 231.

Ein interessantes Dokument veröffentlicht mit instruktiver Einleitung zum ersten Mal E. Miescher: einen *Ablassbrief*, datiert einen Monat nach den Thesen Luthers, ausgestellt zu Gunsten des Altars, den die Laienbruderschaft St. Jakobus und Rochus in der Leonhardskirche in Basel besass.[1] (Miescher hat das Dokument auch in seiner Geschichte von Kirche und Gemeinde St. Leonhard publiziert, vergl. unten S. 134.) Beigefügt sind eine deutsche Übersetzung und eine photographische Wiedergabe des Originals, das jedenfalls zu den künstlerisch am schönsten ausgeführten seiner Gattung gehört.

Die päpstlich-schweizerischen Beziehungen seit 1510 betreffen einige Veröffentlichungen Büchis[2]): einer Anzahl von Namen aus den noch vorhandenen Quittungen über empfangene Pensionen, erhalten in einem Hefte des Bürgerarchivs Sitten, aus denen der verlorene Pensionenrodel rekonstruiert werden kann; ferner eines von Schinners Hand herrührenden Verzeichnisses der öffentlichen und privaten Pensionen, die auf Grund des Bündnisses vom 9. Dez. 1514 zur Auszahlung kamen, endlich einer Vorschlagsliste von für die geheimen päpstlichen Pensionen geeigneten Walliser Landleuten.

Die Echtheit der vielumstrittenen *ersten Truber Urkunde*, sowie der beiden mit derselben in engem Zusammenhang stehenden Truber Urkunden von 1139 unterzieht A. Müller einer erneuten Untersuchung.[3]) Alle drei sind zuerst von ihrem Herausgeber im ersten Bande der Fontes rerum Bernensium, v. Stürler, für unecht erklärt worden; Müller will, der Darlegung Hans Hirsch folgend, jedenfalls die beiden Urkunden von 1139 als echt annehmen und nimmt in betreff der ersten, die er mit den Regesta episcoporum Constantiensium auf den Reichstag von Strassburg 1129 datiert, die von Stürler vorgebrachten Einwände wieder durch. Bleibt die offizielle Bezeichnung Konrads von Zähringen in ihr als «Rectors von Burgund» als Verdachtsmoment bestehen, so erweist Müller doch Stürlers Behauptung, dass in ihr einige unmögliche, weil damals nicht lebende Zeugen vorkämen, auf Grund einer sorgfältigen Durchmusterung der Zeugenreihe als nicht begründet.

Briefe des Schaffhauser Hauptmanns Ludwig von Fulach über die Schlacht von Novara, 6. Juni 1513, veröffentlicht cand. phil. K. Tanner.[4]) Diese Briefe Fulachs – also eines Beteiligten – und zwar der eine vom Tage nach der Schlacht, der andere vom 10. des Monats, waren bisher von der Geschichtsschreibung nicht benutzt; die vorausgeschickte Einleituug hebt die Punkte hervor, in denen die neu erschlossene Quelle, die sich zwar im ganzen mit der bisherigen Kenntnis deckt, doch wesentlich Neues bringt. Das bemerkenswerteste davon ist wohl der erbrachte Beweis von dem bisher bestrittenen Anteil Schaffhausens an dem Ereignis.

Ein Brief des Heinrich Glareanus an Jörg uff der Flüe vom 19. Dezember 152[?], den D. Imesch mitteilt[5]), betrifft den von dem Adressaten geäusserten Wunsch, einen Sohn dem berühmten Humanisten zur Ausbildung zu übergeben, und schildert im Weitern die Tätigkeit des letzteren, der sich damals gerade in Paris befand, um dahin von Staatswegen geschickte junge Schweizer in ihren Studien zu beaufsichtigen.[6])

---

[1]) E. Miescher: Ablassbrief von anno 1517 zu Gunsten des Jakobusaltars St. Leonhard. Basler Jahrbuch 1915. S. 245–262.

[2]) Die päpstlichen Pensionen an die Eidgenossen von 1510 bis 1516. Von A. Büchi. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte VIII. Jahrgang. 1914. S. 12[?]

[3]) Ueber die Echtheit der ersten Truber Urkunde in den Fontes rerum Bernensium I, 400. Von A. Müller. Blätter für Bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. XI. Jahrgang, 1915. S. 54–70.

[4]) Anzeiger für Schweizerische Geschichte. N. F. Band 12. 1914. S. 86.

[5]) *Anzeiger für Schweizerische Geschichte.* N. F. Bd. 12. 1914. S. 97.

[6]) Anzeiger für Schweizerische Geschichte. N. F. Bd. 12. 1914. S. 97 ff.

Auf dem Gebiete der historiographischen Quellen ist eine wichtige Publikation zu verzeichnen. Die *Freiburger Chronik*, als deren Verfasser der Herausgeber Albert Büchi Peter von Molsheim ermittelt hat, liegt jetzt gedruckt vor.[1]) Es ist die freiburgische offizielle Darstellung der Burgunderkriege, die wie die seinerzeit von Tobler herausgegebene offizielle Berner Chronik, deren Gegenstück sie bildet, auf den sog. (ungedruckten) kleinen Schilling zurückgeht. Die angeschlossene Einleitung enthält neben der Beschreibung der Handschriften und weiteren Abhandlungen über das Verhältnis derselben und den Verfasser auch ein Kapitel über den bildlichen Schmuck eines der Manuskripte von Dr. Franz Friedrich Leitschuh; ferner einige abgedruckte Texte als Beilagen, endlich eine synchronistische Tabelle zum Vergleich, über Diebold Schilling, Hans Fries und Peter von Molsheim.

In einer Untersuchung über *die Annales Laubacenses und ihre nähere Verwandtschaft*[2]) berührt F. Kurze[3]) auch die mit den Annales Laubacenses in dem Codex von Monza vereinigten *Reichenauer Annales Alamannici* bis 912, die gegenüber der St. Galler Abschrift des Zürcher Codex zu 911 und 912 bedeutende Erweiterungen aufweisen.

Archive.

Über die Wichtigkeit richtig geführter *Pfarrarchive*, in erster Linie in praktischer Hinsicht, dann aber auch als Grundlage für Pfarrchroniken, verbreitet sich U. Lampert; er fügt zu diesen Auslassungen, ausgehend von den hierüber bereits vorhandenen Vorschriften der römischen Kirche, hauptsächlich des Tridentinums, Vorschläge bei über Anlage und Einrichtung solcher.[4])

Von den als Beilage den Anzeiger für Schweizerische Geschichte begleitenden *Inventaren Schweizerischer Archive* erschien die von Walther Merz besorgte Bearbeitung des *Stadtarchivs* von *Zofingen*, *Bremgarten*, *Aarburg* und *Aarau*.[5])

Einen grösseren Zeitraum umfassende Darstellungen.

Jakob Schaffners *Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft*[6]) setzt sich nicht wissenschaftliche Aufgaben — obwohl die Darstellung streng auf den gesicherten Resultaten der Forschung beruhen will. Am besten lassen wir zur Charakterisierung ihres Zieles dem Verfasser das Wort. «Es sollte dargestellt werden, wie diese schwäbisch-burgundische Volksgenossenschaft altes deutsches Staatsideal fortsetzt, während die übrigen deutschen Stämme, auf andere Wege gedrängt, sich monarchistisch-dynastisch entwickelten. Dargestellt sein soll ferner, dass die heutige Schweiz wie jede andere Form kein Absolutes, sondern lediglich eine Möglichkeit ist, besondere Kulturwerte zu schaffen und Vorzüge hervorzubringen . . . .» Dies soll die Erzählung der historischen Vorgänge hervortreten lassen.

---

[1]) Peter von Molsheims *Freiburger Chronik der Burgunderkriege*. Herausgegeben von Albert Büchi. Bern 1914. XVI, 384 S.

[2]) Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde. 39. Band. (1914.) Erstes Heft. S. 13.

[3]) S. 16.

[4]) *Zur Pflege der Pfarrarchive in der Schweiz*. Von Prof. Dr. jur. U. Lampert. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang. S. 1—14.

[5]) *Inventare Schweizerischer Archive*. III. 8⁰. Aarau 1914.

[6]) *Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft*. Eine Darstellung von Jakob Schaffner. Mit Illustrationen und 8 Tafeln. Stuttgart 1915. 128 S.

«Gegenüber der mit Vorliebe das Einheitliche betonenden Auffassung der Schweizergeschichte» unternimmt es E. Gagliardi[1]), einmal die eigentlichen Träger der historischen Entwicklung, die einzelnen Kantone, in ihrer Entstehung und ihren Schicksalen der Betrachtung zu unterziehen. Indem er sie der Reihe nach durchnimmt, unterscheidet er scharf die künstlichen Schöpfungen der Revolutionsepoche von den historisch gewordenen Staatsgebilden der alten Eidgenossenschaft, innerhalb welcher er wieder, die Ähnlichkeiten zwischen einzelnen Entwicklungen aufzeigend, Typen aufstellt, nicht ohne durchaus festzuhalten, dass keine Entwicklung die andere einfach wiederholt.

Eine kleine Studie: *Solothurn und die eidgenössische Bundesbeschwörung* von Schulinspektor Ferdinand Schwarz-Hug[2]) behandelt die einzelnen Erneuerungen und geht auf die bundesrechtliche Stellung Solothurns ein.

Hier seien einige einzelne Kantone betreffende Arbeiten angeschlossen:

Der von Pfarrer Klingenberg besorgte Sammelband: *Die Kirchen des Kantons Schaffhausen*[3]) behandelt die Geschichte der Kirchen des Kantons in 31 Aufsätzen, die 1908–12 in dem Organ der Schaffhauser reformierten Kirche erschienen sind und die (ungenannte) Geistliche und Lehrer der betreffenden Orte zu Verfassern haben. 3[...] Federzeichnungen August Schmids in Diessenhofen stellen die Kirchen auch vor unse[...] leibliches Auge.

Mit einer sehr ungünstigen, mit unzähligen Frage- und Ausrufszeichen versehenen Besprechung bedenkt F. Eggenschwiler das Werk Georges von Sury d'Aspremonts *Landvogteien und Landvögte der Stadt und Republik Solothurn.*[4])

Für J. Dierauers *Züge aus der Geschichte des Appenzellischen Volkes* sei au[...] die Besprechung in dieser Zeitschrift verwiesen.[5])

In emgem lokalem Rahmen bewegen sich eine Anzahl fernerer Arbeiten. Zuerst sei zweier Graubünden betreffenden Erwähnung getan:

In einem die *Geschichte des Hochgerichts Greifenstein* behandelnden Buche[6] ordnet Dr. Paul Lorenz den lokalgeschichtlichen Stoff der allgemeinen bündnerischen Landesgeschichte ein. Den einzelnen Zweigen des öffentlichen Lebens, wie Kirche und Schule, Strassenwesen etc. sind besondere Abschnitte gewidmet. Den Beschluss mac[...] ein Kapitel über Personen- und Flurnamen, und eines über die Umwälzung in d[...] Landwirtschaft in neuester Zeit.

Von J. J. Simonets Werk über Obervaz behandelt der zweite Teil die poli[...]tische Gemeinde[7]) (der erste Teil ist den Freiherren gewidmet). Die Darstellun[...] handelt die Geschichte nach den verschiedenen in Betracht kommenden Gebiete[...] geordnet ab; voraus gehen Abschnitte über die Gemeinde unter Werdenberg-Sargan[...]

---

[1]) *Die Entstehung der Schweizerischen Kantone.* Wissen und Leben, XIII. Ban[...] 14. Heft S. 73, 16. Heft S. 235, 18. Heft S. 347, 20. Heft S. 486, 21. Heft S. 556.

[2]) *Solothurner Monatsblatt.* 3. Jahrgang. 1914. S. 13–17.

[3]) Herausgegeben vom Schaffhauser Kirchenboten. Mit 31 Abbildungen. Züri[...] 1914.

[4]) Solothurner Monatsblatt. 2. Jahrgang 1913. S. 184. 3. Jahrgang 1914. Nr[...] u. 2, S. 19. Nr. 3, S. 42.

[5]) Jahrgang 1914. S. 57.

[6]) Zur Geschichte des Hochgerichts Greifenstein. Von Dr. Paul Lorenz. M[...] einer Abbildung. Chur 1914. VIII u. 281 S.

[7]) Obervaz. Geschichte der Freiherren von Vaz, der politischen Gemeinde u[...] der Pfarrei Obervaz. Von Dr. J. J. Simonet. Ingenbohl 1915. II. Teil. Geschich[...] der politischen Gemeinde Obervaz. S. 105–294.

und über ihre Stellung im Gotteshausbund, denen andere folgen, wie über Grenzstreitigkeiten mit den Nachbarn zu verschiedenen Zeiten, über die Besitzverhältnisse von Gemeinde und Privaten, über Strassen, Fremdenindustrie, fremde Kriegsdienste usw. Anhangsweise ist mehreres Ungedruckte veröffentlicht, darunter eine der ältesten romanischen Urkunden.

Mehr als ein blosses Verzeichnis sämtlicher Äbte und Mönche von Disentis, indem den Namen, wo und soweit es der Stand der Quellen gestattet, Mitteilungen beigefügt sind, bietet P. Adalgott Schumachers *Album Desertinense.*[1])

Eine ganze Anzahl lokalgeschichtlicher Darstellungen weist der letzte Jahrgang der *Berner Blätter für Geschichte* auf:

Pfarrer W. Hämmerli führt uns durch die Kirchengeschichte Heimiswils des Schauplatzes von Gotthelfs «Elsi, die seltsame Magd», nicht ohne die gegenwärtigen religiösen Verhältnisse berührt und die Hauptdaten auch der weltlichen Geschichte des ehemals kyburgischen, dann seit dem Burgdorfer Krieg bis 1798 unter Burgdorf stehenden Ortes gegeben zu haben.[2])

Die Vergangenheit der Kirche von Thurnen, der vermutlichen Gründung derer von Blankenburg, die mit der Landgrafschaft Burgund 1386 unter Bern kam, geht Dr. jur. L. S. von Tscharner durch[3]), indem er das lokal Begrenzte von dem allgemeineren zeitgeschichtlichen Hintergrund sich abheben lässt; am Schlusse verweilt der Verfasser bei mehreren Persönlichkeiten, die, in Beziehungen zu der Gegend stehend, in der Kirche Thurnen oder der Filiale derselben, der Kapelle Riggisberg, ihre letzte Stätte gefunden haben.

Von Jakob Sterchi werden wir unterrichtet über Gründung und älteste Geschichte des *Priorates Hettiswil*, einer Filiale von Cluny, nach der in deutscher Übersetzung mitgeteilten Urkunde von 1433, über die Besitz- und Rechtsverhältnisse, dann über die Geschichte unter den neueren Pröpsten, die Reformation und endlich kurz die Verhältnisse seit dem Übergang von Twing und Bann an Bern, wo eine Liste der bernerischen Schaffner gegeben wird.[4])

Mit Dr. L. S. von Tscharner machen wir eine Wanderung durch die *Geschichte der Petersinsel* im Bielersee, die Ende des XV. Jahrhunderts an die Stiftsherren von St. Vinzenz in Bern kam und als Zufluchtsort Rousseau's berühmt wurde.[5])

Dr. Heinrich Dübi erzählt uns Altes und Neues vom Gasterntal, dem Zugang zum Lötschenpass, welcher der jüngere Bruder der schon in vorgeschichtlichen Zeiten begangenen Gemmi ist. Der Lötschenpass und sein Zugang spielten im Mittelalter eine wichtige militärische Rolle; aus den neueren Jahrunderten ist besonders interessant das Projekt einer richtigen Verkehrsstrasse über den Pass, das den Lötschberg-Tunnel

---

[1]) P. Adalgott Schumacher O. S. B. Album Desertinense oder Verzeichnis der Äbte und Religiosen des Benediktiner-Stiftes Disentis. Eine Festgabe auf die Jubelfeier seines dreizehnhundertjährigen Bestehens 614—1914. Mit einer Ansicht von Disentis in Lichtdruck. XII u. 139 S. 8. Disentis, Selbstverlag des Stiftes, 1914.

[2]) Bilder aus Heimiswils kirchlicher Vergangenheit. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. Herausgegeben von Dr. Gustav Grunau unter Mitwirkung des Historischen Vereins des Kantons Bern. X. Jahrgang (1914). S. 20.

[3]) Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. X. Jahrgang (1914). S. 219.

[4]) Hettiswil und das ehemalige Cluniazenser-Priorat daselbst. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. X. Jahrgang (1914). S. 85.

[5]) Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. X. Jahrgang (1914). S. 163.

des XX. Jahrhunderts vorweg nimmt. Stark steht das alpinistische Interesse im Vordergrund.[1])

Die *Geschichte von Kirche und Gemeinde St. Leonhard in Basel* behandelt de Pfarrer an St. Leonhard, E. Miescher,[2]) in einem ersten Abschnitt bis zum Erdbeben von 1356, in einem zweiten bis zur Reformation. Die Darstellung beginnt mit de Controverse über das Gründungsjahr, als welches der Autor 1118 annimmt. Im zweite Abschnitt nimmt natürlich die Zeit des Conzils einen gewissen Raum ein; die Gestalte mehrerer grosser Prediger in Basel im XV. Jahrhundert treten hervor. (Über den ur kundlichen Anhang s. oben S. 130.)

Die *Chronik von Ober- und Unterstrass* (heute zur Stadt Zürich gehörend) liefer Conrad Escher.[3]) Den Plan ihrer Anlage skizziert und begründet der Verfasser in der Einleitung. Der erste Hauptteil umfasst die politische Geschichte und Kultu geschichte; und zwar bis zum Ende des Mittelalters für beide Gemeinden zusammen da ihre Gebiete ohne spezielle Aussonderung zu einem grösseren Verbande, zuletzt zu Wacht Fluntern, gehörten; nachher für jede gesondert. Die Epoche seit der Reformatio ist gegliedert in Abschnitte über die Zeit bis zur Helvetik, die Zeit der Helvetik bi zum Sturz Napoleons und die von da bis zur Vereinigung mit der Stadt Zürich. De zweite Hauptteil handelt einzelne bemerkenswerte Örtlichkeiten von Unterstrass a und der letzte tut dasselbe für Oberstrass. Die Arbeit ist um so wertvoller, als si reiche persönliche Erinnerung an vergangene Jahrzehnte schriftlich festhält, die son der Vergessenheit anheimgefallen und damit verloren gegangen wäre.

Über *die Heiligkreuzkapelle und das Bruderhaus auf der Anhöhe der Baarbu* handelt Dr. Al. Müller, Pfarrer in Baar.[4]) Im Mittelalter befand sich da eine Beghine Niederlassung, also wohl auch eine solche von Begharden, von denen sich dann d Bruderhaus herschreiben dürfte, wie auch die Kapelle vielleicht von der Zeit d Beghinen her an diesem Orte steht.

Mittelalter bis auf die Zeit der Gründung der Eidgenossenschaft.

In einer Untersuchung über *die Epoche Pippins* zieht M. Tangel[5]) auch d *St. Galler Urkunden* heran. Aus der Tatsache, dass diese fast alle in den Original erhalten und doch beinahe zur Hälfte unstimmig datiert sind, zieht er den Schlu dass bei den bloss in Abschrift erhaltenen Urkunden, wie z. B. den für den Gege stand in Betracht kommenden traditiones Wizenburgenses, erst in letzter Linie fehlerhafte Überlieferung zu denken sei. Tangel stützt sich besonders auf die Urkun Wartmann I Nr. 21 und zieht auch Wartmann I Nr. 34 heran für die Annahme, auch die Sickels ist, dass die Erhebung Pippins in die Zeit zwischen 30. Okt. und Nov. 751 zu setzen sei.

[1]) Zur Geschichte des Gasterntals. Blätter für bernische Geschichte, Kunst u Altertumskunde. X. Jahrgang (1914). S. 261.

[2]) Zur *Geschichte von Kirche und Gemeinde St. Leonhard in Basel.* Separatabzü aus dem «Christl. Volksfreund». I. Bis zum Erdbeben von 1356. II. Vom Erdbeb bis zur Reformation. 1914. 42 u. 43 S.

[3]) *Chronik der Gemeinden Ober- und Unterstrass* von Dr. Conrad Escher. M zahlreichen Abbildungen und einem farbigen Titelbild. Zürich 1915. 392 S.

[4]) *Zuger Neujahrsblatt 1914.* Herausgegeben von der gemeinnützigen Ges schaft des Kantons Zug. Zug 1914. S. 25—30.

[5]) Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde zur förderung einer Gesamtausgabe der Quellenschriften deutscher Geschichte des Mit alters. 39. Band. Zweites Heft. S. 257.

Dr. Michael Benzenrath's Abhandlung: *Die Kirchenpatrone der alten Diözese Lausanne im Mittelalter*[1]) umfasst auch die deutschen, hauptsächlich bernerischen Gebiete der Diözese. Der Verfasser will, die Bedeutung des Heiligenkultus als einer Quelle für die Geschichte betonend, zum ersten Mal eine historische Würdigung sämtlicher Kirchenpatrone einer Diözese bieten, die er nach einer Anzahl von Klassen (Titel-, Marien-, Apostelkirchen, Altchristlich-römische, Gallo-römische, fränkische Patrone u. s. w.) abhandelt.

Kleine Beiträge zur schweizerischen Hagiographie von E. A. Stückelberg,[2]) betreffen eine Reihe von Schweizer Heiligen, ihre Verehrung, die Überreste und sonstigen Spuren ihres Kults u. s. w., und die Literatur über sie; sie sind Nachträge zu des Verfassers «Mittelalterlichen Heiligen der Schweiz» (1903) und berichtigen eine Reihe von bisherigen Annahmen.

In einer Arbeit über den *Zürichgau* geht Karl Speidel die Geschichte desselben an Hand der Quellen und früheren Bearbeitungen noch einmal durch und verfolgt dieses politisch-administrative Gebilde in zwei Abteilungen, die naturgemäss durch das die Einheit des Zürichgaues bekanntlich auflösende Aussterben der Lenzburger geschieden werden, bis auf seine letzten Spuren im XV. und XVI. Jahrhundert. Einen Anhang bildet ein Beitrag zur Interpretation des Habsburger Urbars.[3])

Eine Arbeit Joseph Riegels über *Bischof Salomo I. von Konstanz und seine Zeit*[4]) kann naturgemäss an der Darlegung des Verhältnisses des Konstanzer Bistums zu der Abtei St. Gallen nicht vorübergehen. Im ersten, die Quellen behandelnden Abschnitt derselben nimmt denn auch der die Casus eröffnende Ratpert, dessen Darstellung des Verhältnisses seines Klosters zu Konstanz zu lange die Geschichtsschreibung beherrscht hat, den Haupttraum ein. Es folgt eine Schilderung der politisch-kulturellen Lage im südlichen Alemanien vor dem Regierungsantritt Salomos, sodann ein Abschnitt über sein vor-bischöflisches Leben, worauf ein vierter seine Tätigkeit im Innern seiner Diözese behandelt, die geistliche und weltliche, von welch' letzterer die st. gallischen Händel die wichtigsten sind; zu besserem Verständnis derselben stellt der Verfasser den ganzen Verlauf der St. Galler Unabhängigkeitsbestrebungen in den Hauptzügen dar. Die letzten Kapitel sind eher von Wichtigkeit für die allgemeine Geschichte.

Eine Übersetzung der sagenhaften Gesta Karoli Magni des St. Galler Mönches Notker Balbulus gibt Karl Brügman.[5])

In vollständig entgegengesetzer Weise behandeln zwei Autoren den Stoff, der durch den Namen *Königin Bertha* bezeichnet wird. Der eine, der preussische Rittmeister Malzacher, fusst ganz auf der Tradition, unter deren starker Benützung er Geschichte und kulturelles Wirken «*der Spinnerin*» Königin Bertha schildert, für die er

---

[1]) *Freiburger Geschichtsblätter*, hg. vom deutschen geschichtforschenden Verein des Kantons Freiburg. XX. Jahrgang. Freibg. im Uechtland. 1913. S. 1—213.

[2]) *Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte*. IX. Jahrgang, 1915, S. 47—56.

[3]) Karl Speidel, *Beiträge zur Geschichte des Zürichgaus*. Diss. Phil. I. Univ. Zürich. II + 71 S. 8. Zug 1914.

[4]) Freiburger Diözesan-Archiv. Zeitschrift des Kirchengeschichtlichen Vereins für Geschichte, Christliche Kunst, Altertums- und Literaturkunde des Erzbistums Freiburg mit Berücksichtigung der angrenzenden Bistümer. Neue Folge. 15. Bd. (Der ganzen Reihe 42. Bd.) Freiburg im Breisgau 1914. S. 111—188.

[5]) Notker [Balbulus]. Die Geschichten von Karl dem Grossen. Aufgezeichnet durch Notker den Stammler. (Übertragen und hg. von Karl Brügmann.) 105 S. 8. Leipzig [1914].

begeistert ist und die er in Parallele setzt mit der Tochter der Kaiserin Auguste, der Grossherzogin Luise von Baden.[1]) Dagegen sucht Hélène de Diesbach ausgehend von dem Sprichwort: «*Au temps que la Reine Berthe filait*»[2]), die Entstehung der Legende der letzteren zu verfolgen, die eine gelehrte Erfindung der neueren Jahrhunderte ist; die wichtigste Etappe in dieser Sagenbildung erblickt die Verfasserin in der Übertragung des Spinn-Motivs auf die Burgunderin durch Kaspar Lang im XVII. Jahrhundert.

Die von dem St. Galler Abt Norpert ausgestellte *Stiftungsurkunde der Kirche zu Appenzell vom Jahre 1071*, die einzige appenzellische aus dem XI. Jahrhundert, in der der Name Appenzell zuerst vorkommt, wird richtig und vollständig zum ersten Mal veröffentlicht im Appenzeller Urkundenbuch und in einer Spezialuntersuchung A. Martis über sie.[3]) Das Resultat von Martis eingehender Besprechung der textkritischen Fragen ist, dass das Original schon vor Goldast (der es nach Urkundenbuch St. Gallen III, 37 verschleppt haben soll), 1420, nicht mehr vorhanden war. Bei der Betrachtung des Inhaltes der Urkunde weist der Autor besonders auf die Rolle des Erbauers Thietmar curiensis episcopus hin, die auf die einstige rätische Zugehörigkeit Appenzells hindeutet. Eine Tafel gibt eine Probe aus der uns allein erhaltenen Kopie im Missale der Pfarrkirche Appenzell.

Otto Roller bietet eine eingehende Darstellung des *Basler Bischofstreites 1309—1311*,[4]) der in mehr als einer Hinsicht auch allgemein geschichtlich von typischer Bedeutung ist: als ein die Schwäche des Papsttum der «babylonischen Gefangenschaft» illustrierender Fall, und als Beispiel für die Entschiedenheit, mit der auch geistliche lokale Gewalten den übertriebenen Ansprüchen der Curie entgegentraten. Anhangsweise stellt der Verfasser alles zusammen, was über die damalige Zusammensetzung des Domkapitels, die Stellung der einzelnen Domherren sowie der Beamten zu dem Gegenbischof vorhanden ist.

Ein kleiner Beitrag zur Geschichte des Antonierordens in der Schweiz ist Rudolf Ochsenbeins Publikation zweier Aufzeichnungen von 1450 und 1494 über das ehemalige *Antonierhaus in Burgdorf*, aus dem dortigen Archiv.[5])

Über die *Beginen der Schweiz* trägt P. Gabriel Meier die Nachrichten zusammen;[6]) er schildert ihre Tracht und ihr Leben («Waldregeln» zweier Handschriften der Stiftsbibliothek St. Gallen), die ketzerischen Neigungen der männlichen Glieder des Ordens unter Benutzung Vitodurans, die den Beginen von geistlichen und weltlichen Gewalten gewährten Privilegien, sowie die gegen sie gerichteten Befehdungen, wie den Beginenstreit in Basel, der das erste Jahrzehnt des XV. Jahrhunderts erfüllte, und das literarische Auftreten Felix Hemerlins gegen sie. Ein zweiter Abschnitt nimmt die einzelnen Beginen-Häuser nach Kantonen geordnet durch.

---

[1]) Vor tausend Jahren. Königin Bertha «die Spinnerin» und ihr Haus von Jos. Arn. Claudius Malzacher, Königl. Preussischer Rittmeister a. D. Ritter des Eisernen Kreuzes etc. etc. Mit vier Illustrationen. Karlsruhe 1914. 104 S.

[2]) Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern. XXII. Band. Zweites Heft. Bern, 1914. S. 76—82.

[3]) Appenzellische Jahrbücher. Hg. von der Appenz. Gemeinützigen Gesellschaft. 41. Heft. Trogen 1914. S. 129—147.

[4]) Der Basler Bischofsstreit der Jahre 1309—1311. Von Otto Roller. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. XIII. Band, 1914. S. 277—361.

[5]) Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde. Neue Folge. XVI. Band, 1914. S. 157.

[6]) Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. IX. Jahrgang, 1915. 1. Heft. S. 23—34.

Dynasten- und Burgengeschichte, Genealogie, Heraldik.

In einer Arbeit über die *Herkunft der Grafen von Saugern und ihre Verwandtschaft mit den übrigen Gründern von Beinwil* bespricht August Burckhardt[1]) die Gründungsurkunde der Abtei Beinwil (Trouillat I, Nr. 208), als deren Datum er, von den zwei in Frage kommenden Jahren 1085 und 1124, entschieden das erste festhalten möchte. Von den vier in der Urkunde genannten Gründern war einer sicher der Stammvater der spätern Grafen von Saugern; ihn versucht der Verfasser in direkter männlicher Linie aus dem Hause der Egisheimer abzuleiten, die ja Kastvögte der Abtei Moutier-Granval waren, in deren Säkularisation die Tradition den Ursprung von Beinwil sieht.

Über *die Landgrafschaft im Sisgau* handelt Dr. Karl Gauss, Pfarrer in Liestal.[2]) Er versucht nachzuweisen, dass Rudolfs von Rheinfelden Vorfahren die Grafschaft im Sisgau besessen haben, identifiziert aber den 1048 auftretenden Grafen Rudolf mit dem Habsburger dieses Namens, dem Sohne Lanzelins und Bruder Radebotos; sodann verfolgt er die Geschichte der Landgrafschaft bis zu ihrem Übergang an Basel.

Walther Merz monumentale Publikation über die *Burgen des Sisgaus*[3]) ist nunmehr zum Abschluss gekommen. Die letzte, 14. Lieferung enthält noch das von L. Säuberlin bearbeitete Register über die Orts- und Personennamen sowie von Dr. R. Durrer aus Codex 640 der Stiftsbibliothek St. Gallen mitgeteilte Aufzeichnungen über Basler Burgen.

In *Untersuchungen zur Genealogie der Grafen von Tierstein*[4]) behandelt August Burckhardt die Teilnahme der Tiersteiner am Strassburger Bischofsstreite von 1261—1263, als deren Grund es die — durch zwei Urkunden von 1291 und 1295 bezeugte — Verwandtschaft derselben mit dem Gegenkanditaten Bischof Walthers, Heinrich von Geroldseck, annimmt: eine Verwandtschaft, die am ehesten Kepa, die Urgrossmutter Hermanns und Ludwigs von Tierstein, vermitteln könne, deren Herkunft aus dem Hause Geroldseck dann anzunehmen sei.

Die Herren von Falkenstein und Grimmenstein (Kt. St. Gallen), von denen jene, zeitweise Träger des Marschallamtes der Abtei St. Gallen, nur von 1209 bis 1280 nachweisbar sind, diese, höchst wahrscheinlich mit den Falkensteinern eine und dieselbe Familie, schon 1315 ausstarben, behandelt Dr. Pl. Bütler.[5])

Vom *Genealogischen Handbuch zur Schweizergeschichte* sind von Band III als Beilage zum 2. Heft der Archives Héraldiques Suisses, S. 242—256, behandelnd die *Herren von Liebegg und Trostberg* erschienen; als Beilage zu Heft 3 die dazu gehörenden Stamm- und Siegeltafeln (Stammtafel XXIII und Siegeltafel XVI über die von Liebegg, Stammtafel XXIV und Siegeltafel XVII über die von Trostberg).

---

[1]) Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. XIV. Band [1915]. S. 176—202.

[2]) Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumkunde. XIV. Bd. [1915]. S. 105—144.

[3]) Die Burgen des Sisgaus. Im Auftrage der Historischen und Antiquarischen Gesellschaft in Basel und in Verbindung mit mehreren Mitarbeitern hg. von Walther Merz. Vierzehnte Lieferung. Aarau, 1914.

[4]) Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. XIII. Bd. [1914]. S. 376—386. (Fortsetzung von Bd. XI, S. 231).

[5]) *Anzeiger für Schweizerische Geschichte.* — N. F. Bd. 12, 1914, S. 137—142 und Nachtrag in Nr. 2 des laufenden Jahrganges 1915.

Ein Aufsatz: *Wappen Carl von Hohenbalken in der Ruine Haldenstein*[1]) (Halden=stein bei Chur) enthält einen Überblick über die für die älteren Zeiten noch nicht genügend geklärte Geschichte der heute noch in einem österreichischen und einem unterengadinischen Zweige blühenden Carl von Hohenbalken.

Der von dem reichausgestatteten Prachtwerke über *die zürcherischen Rahn*[2]) bisher erschienene erste Teil reicht vom ersten Auftreten der Familie in Zürich 1441 bis 1600. Er enthält in einem ersten Abschnitt die Genealogie mit den dazu ge=hörenden Stammtafeln, in einem zweiten die Geschichte der Familie, deren Glieder an vielen Ereignissen der Schweizergeschichte, sowie an dem inneren öffentlichen Leben ihrer engeren Heimat so hervorragenden Anteil hatten.

Eine kleine Notiz identifiziert einen 1530 eine Urkunde für das Basler Clunia=zenser=Kloster St. Alban mit einem Salzfass siegelnden Notar mit einem, in einem Inventar des Basler Kirchenschatzes von 1511 vorkommenden «Saltzmann».[3])

Hans Karl Seitz schildert die Streitigkeiten zwischen den Schweizern und den deutschen Johannitern, die sich um die *Aufnahme von Schweizern in den Orden* zu drehen pflegten; da seit der Reformation nur noch die katholischen Orte in Betracht kamen, war es für die Schweizer schwierig, die für die Aufnahme gestellte Bedingung der «deutschen Zunge», von 16 Ahnen zu erfüllen.[4])

In einem mit einigen Ansichten des XVIII. Jahrhunderts und einem Plane ver=sehenen Aufsatze stellt Carl Roth zusammen, was aus dem Mittelalter über die Örtlichkeit «*im Holee*», wie ein Quartier des Dorfes Binningen bei Basel heisst, vor=handen ist, sowie die historischen Notizen über das erst im XVI. Jahrhundert in den Quellen auftretende Schloss im Holee und seine Besitzer, von dem nach Basel unter dem Namen Johann von Brugg übergesiedelten niederländischen Ketzer David Joris an bis zur Gegenwart.[5])

P. Notker Curti, O. S. B., in Disentis, verbreitet sich über *das Wappen des Stiftes Disentis*, seine Entstehung und seine Entwicklung, und zeigt, wie zu dem ur=sprünglich allein vorhandenen Andreaskreuz, das wahrscheinlich nichts anderes als das Hauszeichen des Stiftes ist, allmählich die weiteren Wappenbestandteile hinzukamen.[6])

Das *Wappen eines Präzeptors des St. Antoniusordens in Basel*, nämlich des Frei=burger bezw. oberrheinischen Antonier=Präzeptors Antonius Lyasse de Turre Pini (Edlen von Tavannes aus La=Tour=du-Pin bei Vienne, in Freiburg 1449—85 Präzeptor), welches ein Steinrelief vom Antonierhaus in Kleinbasel aufweist, hat ein Aufsatz W. R. Staehelins zum Gegenstand[7]), der sich auch über Ursprung und Geschichte der Antonier=Bruder=schaft im Allgemeinen und ihre beiden Ansiedlungen in Basel im Besonderen verbreitet.

---

[1]) *Archives Héraldiques Suisses — Schweizer Archiv für Heraldik*. 1914. Jahr=gang XXVIII, S. 144.

[2]) *Die Familie Rahn von Zürich*. Genealogie und Geschichte eines zürcherischen Geschlechtes. Im Auftrage der Familien=Kuratel verfasst von Dr. C. K[eller]=E[scher]. Teil 1. VIII + 127 S. 4. Zürich 1914.

[3]) *Ein heraldisches Notariatssiegel aus Basel*. E. A. S. Archives Héraldiques Suisses. 1914. Jahrgang XXVIII. S. 48.

[4]) *Die Aufnahme der Schweizer in den Johanniter=(Malteser=)Orden* von Prof. Dr. Hans Karl Seitz, Rorschach. Archives Héraldiques Suisses. 1914. Jahrgang XXVIII. Heft 1, S. 6; Heft 2, S. 65.

[5]) *Das Holee*. Von Carl Roth. Basler Jahrbuch 1914. S. 274—301.

[6]) *Archives Héraldiques Suisses*. 1914. Jahrgang XXVIII. S. 94.

[7]) Archives Héraldiques Suisses 1914. Jahrgang XXVIII. S. 33.

Walther Merz fährt fort, *die Gemeindewappen des Kantons Aargau* zu behandeln.[1]) Innerhalb der Bezirke werden die Gemeinden in alphabetischer Folge durchgegangen; es werden jeweilen die ältesten Namensformen derselben gegeben, die sich im Laufe der Zeit ablösenden Zugehörigkeiten aufgezählt, dann die Wappen beschrieben und abgeleitet; auch für Wappen entbehrende Gemeinden Vorschläge zu solchen gemacht.

Über zwei Reliefdarstellungen aus dem XV. Jahrhundert *des Wappens der Basler Familie Münzmeister* unterrichtet W. R. Staehelin.[2])

Eine dem *Bischof Jost von Silenen von dem Berner Cantor Bartholomäus Franck gewidmete Motette*, veröffentlicht von Büchi,[3]) deren Original im Archiv des Kapitels von Valeria zu Sitten sich befindet, ist geschmückt mit einem Wappen des Bischofs, das mit Reproduktion in den Archives Héraldiques veröffentlicht ist.[4])

Ant. Moser behandelt das *Wappen von Maienfeld*, Kt. Graubünden.[5])

Eine Mitteilung über den durch seine besondere Form sich auszeichnenden Schild der knieenden Statue des Marschalls Hüglin von Schönegg von St. Leonhard in Basel, die aus dem Basler Historischen Museum kürzlich an diesen ihren ursprünglichen Ort zurückkam, geben die Archives Héraldiques Suisses.[6])

Als Beitrag zu einem *Wappenbuch des Kantons Tessin* gibt Alfred Lienhard-Riva die Wappen von Familien an, alphabetisch geordnet, vom Buchstaben Q an.[7])

Eidgenossenschaft bis 1450.

Mit auf die Gegenwart berechneter lehrhafter Tendenz skizziert stud. jur. R. Hörni in grossen Zügen die Geschichte des *Verlustes und Gewinnes von Domo d'Ossola und Veltlin*, setzt die noch heute dauernden Folgen dieser Ereignisse auseinander und zieht endlich aus denselben Lehren für die Zukunft.[8])

Emil Dürr versucht, im Zusammenhang mit einem früheren Aufsatz (Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, Bd. VIII), der *Felix Hemmerlin* als Verfasser der zweiten Fortsetzung der Zürcher Chronik ansprach, den Zürcher Chorherrn nun auch zum Verfasser des von Tschudi Chron. Helv. II, S. 390, überlieferten historischen Volksliedes aus der Zeit des alten Zürichkrieges zu machen, das Papst und König gegen die ruchlosen und kirchenschänderischen Eidgenossen zu Hilfe ruft und das der Verfasser als auf die Winterthurer Versammlung vom 3. November 1443 hin gedichtet vermutet.[9])

---

[1]) Archives Héraldiques Suisses 1914. Jahrgang XXVIII. Heft 1, S. 19; Heft 2, S. 80; Heft 3, S. 136. (Fortsetzung) Bezirke Bremgarten und Brugg. Heft 4, S. 169. Bezirke Kulm und Laufenburg.

[2]) Zwei Wappen der Münzmeister in Basel. Archives Héraldiques Suisse 1914. XXVIII Année. S. 196—197.

[3]) Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte 1914. Heft 3. S. 247—251.

[4]) Armoiries de Jost de Silenen, évêque de Sion (1482—1496). (Avec Planche IV.) Archives Héraldiques Suisses 1914. Heft 4, S. 202—205.

[5]) Armoiries communales suisses. Maienfeld. Archives Héraldiques Suisses 1914. Heft 4. S. 209.

[6]) Eine seltsame Schildform. E. A. S. Archives Héraldiques Suisses 1914. Heft 4.

[7]) Contribution à un armorial du Tessin, par Alfred Lienhard-Riva à Bellinzone (Suite). Archives Héraldiques Suisses 1914. Heft 4, S. 187—195.

[8]) Zentralblatt des Zofingervereins. 55. Jahrgang. S. 177—189.

[9]) Felix Hemerli als Verfasser eines historischen Volksliedes. Von Emil Dürr. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1914. 24. Jahrgang. N. F. Band 12. S. 220—235.

Zum Teil als eine «Rettung» stellt ein Büchslein Albert Heers[1]) sich dar, das die Katastrophe von *Greifensee im alteu Zürichkrieg* zum Gegenstand hat. Heer will auf Grund des Materials ein möglichst objektives Bild der Belagerung und Bluttat geben, und weist dabei besonders auch die gegen den Führer der Besatzung, Wildhans von Breitenlandenberg, erhobene Beschuldigung, als habe dieser sein Leben auf Kosten der andern retten wollen, mit Entschiedenheit zurück.

Eidgenossenschaft seit 1450.

Emil Dürr behandelt eingehend die wichtige Epoche, in welcher die Voraus-setzungen zu den Burgunderkriegen reiften, nämlich die eidgenössischen Beziehungen zu Burgund, Frankreich, Savoyen und Mailand bis zu dem mailändisch-eidgenössischen Abkommen von 1467 und dem gleichzeitigen burgundisch-schweizerischen Bündnis. [2]) Dürr geht der diplomatischen Geschichte dieser Zeit nach; er schildert die Versuche Ludwigs XI., auf Savoyen seine Hand zu legen, den Kampf zwischen ihm und der «Ligue du bien public» um dieses Land, die Verflechtung der Eidgenossen in diese Händel, bei denen die Ligue und Franz Sforza einander entgegenarbeiteten und die dadurch hervorgerufenen Schwankungen der eidgenössischen Politik, die sich 1467 schliesslich, nach Abschluss des Kapitulats, doch von Mailand ab- und Burgund zu-wandte. So setzt er die gegensätzliche Bedingtheit der beiden Verträge ins Licht.

Einige Arbeiten betreffen die *Burgunderkriege*.

«*Die Burgunderkriege*» von Dr. A. Mantel[3]) sind das zweite Heft der «Bilder aus der Schweizergeschichte», in denen der Verein für Verbreitung guter Schriften dem Schweizervolke mit der Zeit eine möglichst billige und zugleich möglichst gute Schwei-zergeschichte geben will.

In einer Arbeit: Karl der Kühne und der Ursprung des habsburgisch-spanischen Imperiums ordnet Emil Dürr den *Kampf Karls mit den Schweizern* in einen grösseren Zusammenhang ein, als notwendige Etappe auf dem Wege, den der Burgunder zur Wiederaufrichtung des alten Lotharingischen Reiches eingeschlagen hattte.[4])

Von militärisch-fachmännischer Seite erhalten wir eine neue Darstellung der *Schlacht bei Murten*.[5]) Auf einen kurzen Überblick über die durch Wattelet zum Ab-schluss gebrachte Diskussion folgt die selbständige Darstellung der Schlacht, wobei sorgfältig auf die militärische Organisation der beiden Gegner und auf die Topographie des Schlachtfeldes eingegangen wird. Für die Erzählung der Schlacht selbst lässt der Verfasser Panicharola das Wort (in seiner Übersetzung, der ersten ins Französische), den er nur kommentiert. Den Schluss bildet eine Kritik der Schlacht.

---

[1]) Das Heldentum des Wildhans von Breitenlandenberg von Albert Heer, Zollikon. Mit 12 Abbildungen. Zürich, 1914. 48 S. Zürcherchronik 1914. S. 558 ff.

[2]) Das mailändische Kapitulat, Savoyen, und der burgundisch-schweizerische Vertrag vom Jahre 1467. Vorgeschichte und Bedeutung zweier Verträge aus der Zeit vor den Burgunderkriegen. Von Emil Dürr. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. XIV. Band [1915]. S. 203—273.

[3]) Mit 4 Illustrationen und 2 Plänchen. Zürich 1914. 96 S. Bilder aus der Schweizergeschichte. Unter dem Protektorat der Schweizerischen gemeinnützigen Gesellschaft, hg. vom Verein für Verbreitung guter Schriften Zürich.

[4]) Historische Zeitschrift. Begründet von Heinrich von Sybel. Der ganzen Reihe 113. Band, 3. Folge — 17. Band. S. 22 ff. IV. Das lotharingische Reich. Das burgundisch-habsburgische Verlöbnis und der Kampf Karls mit den Schweizern.

[5]) La Bataille de Morat par Max de Diesbach, colonel d'infanterie. Revue militaire suisse, janvier et février 1914. Extrait, II + 24 p. 8. Lausanne.

Alfred Grand[1]) hebt zum ersten Mal das noch wenig benützte Material für die *Teilnahme des Wallis an den Burgunderkriegen* hervor. Es handelte sich dabei anfänglich um eine blosse Fehde des Oberwallis mit dem mit Burgund verbündeten Savoyen. Besonderes Augenmerk richtet der Verfasser auf die Kämpfe um die Walliser Alpenpässe, die in den bisherigen Darstellungen stark zurücktraten. Ein ganz neues Resultat der Arbeit ist der Nachweis der Teilnahme der Walliser an der Schlacht bei Murten.

Eine Episode von der Rückkehr der Eidgenossen von dem Zuge nach Châlons 1480 behandelt Hans Morgenthaler[2]): den Schiffbruch, den eine Anzahl von Zurückkehrenden, meistens Badensern, als sie die Aare abwärts fuhren, bei Wangen erlitten, wobei viele von ihnen ertranken. Zu dem früheren Bericht Schillings darüber ist nun noch der eines Kopisten der Freiburger Chronik Peters von Molsheim getreten. Das Ereignis ist auch im Bild festgehalten worden, in einer Illustration der Berner Handschrift Diebold Schillings, die in Reproduktion beigegeben ist.

Pius Kistler behandelt die *Geschichte des Münstertaler Burgrechtes.*[3]) Da die Arbeit eingehend besprochen werden soll, begnügen wir uns an dieser Stelle mit einem blossen Hinweis.

Hier sei eingereiht das Lebensbild, das F. Hegi von *Ritter Hans von Puch*[4]) entwirft. Diesen Rat des Erzherzogs Sigismund ereilte, ungleich seinen schon 1487 vertriebenen Kollegen, die Katastrophe erst 1491; das in seinem Leben entscheidende Dokument, seine Urfehde vom 31. Oktober dieses Jahres, druckt Hegi in der Beilage zum ersten Mal ab.

Neue Förderung unserer Kenntnis von der *Epoche der italienischen Verwicklungen* verdanken wir Ernst Gagliardi.

Seine Schilderung der *Kämpfe um Novara 1495*[5]) ist die Darstellung eines Ereignisses, das für die Schweizergeschichte von grossem Interesse ist, weil es zum ersten Mal mit Wucht die Gegensätze in den Schoss der Eidgenossenschaft warf, die dann weiterhin bei der Verflechtung derselben in die italienischen Händel eine so grosse Rolle spielten.

Die Arbeit ist nur herausgegriffen aus einer umfassenden Untersuchung über das Thema: *Mailänder und Franzosen in der Schweiz 1495—1499.*[6]) Ein reiches neues Aktenmaterial erlaubt es dem Verfasser, eine allseitige Darstellung der diplomatischen Kämpfe zu geben, die sich Mailänder und Franzosen während des genannten Zeitraumes auf eidgenössischem Boden lieferten, und der Rückwirkungen, die diese Diplomatie und die europäischen Kämpfe der Zeit auf die inneren Verhältnisse der Eidgenossenschaft ausübten; diese Rückwirkungen werden vornehmlich ins Auge gefasst,

---

[1]) Der Anteil des Wallis an den Burgunderkriegen. Von Dr. Alfred Grand, Prof., Brig. Blätter aus der Walliser-Geschichte. Hg. vom Geschichtsforschenden Verein von Oberwallis. IV. Band. IV. und V. Jahrgang, 1912 und 1913.

[2]) Ein Schiffsunglück bei Wangen a. A. 1480. Von Hans Morgenthaler. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. XI. Jahrgang, 1915. S. 45—54.

[3]) Pius Kistler. Das Burgrecht zwischen Bern und dem Münstertal. Ausg. A: Diss. Phil. Bern, 375 S. Ausg. B: Von Dr. Pius Kistler II + 412 S. Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft. Bd. 6. Heft 3.

[4]) *Ritter Hans von Puch,* der verbannte Sekretär und Rat des Erzherzogs Sigmund von Österreich. Forschungen und Mitteilungen zur Geschichte Tirols und Vorarlbergs. Jahrgang 11. 1914.

[5]) *Die Kämpfe um Novara 1495.* Ein Vorspiel italienischer Kriege. Wissen und Leben. XIII. Band, S. 526—538 und 598—612.

[6]) *Eigenössische Zustände im Zeitalter des Schwabenkriegs.* Jahrbuch für Schweizerische Geschichte. XXXIX. Bd., S. 1*—283*; XL. Bd., S. 1*—278*.

die ausserhalb der Schweiz liegenden Ereignisse jeweilen nur kurz skizziert. Der erste Teil behandelt *die Unterstützung des Herzogs von Orléans im Kampf um Novara und den Streit um das französische oder mailändische Bündnis, 1495—1499.* Der zweite, *zur Geheimgeschichte des Schwabenkriegs,* hat zum Resultat, eine Auffassung, die bisher allgemein angenommen war, als Legende zu erweisen. Es betrifft die Annahme, dass die Eidgenossen im Schwabenkrieg eine einheitliche Politik befolgt haben, die durch Aufdeckung des eigentümlichen Verhaltens, das Bern während dieses ganzen Kampfes um die Unabhängigkeit vom Reich beobachtete, zerstört wird. Dem ersten sowohl wie dem zweiten Teil sind als Beilagen eine Anzahl von Aktenstücken in extenso beigegeben, und von der Korrespondenz des mailändischen Gesandten Giovanni Moresini mit dem Herzog von Mailand ein Auszug des wesentlichsten, da dieses Material dem Autor erst nach Drucklegung seiner Arbeit zugänglich wurde.

In einem Aufsatz über den *Ritter Jakob von Roverea* geht W. F. von Mülinen aus von dem neu bekannt gewordenen Portrait desselben von Hans Funk, das auch zur chronologischen Fixierung des Totentanzes Manuels dient, der in der Figur des Grafen ebenfalls das Porträt des Ritters gibt; und erzählt sodann, z. T. gestützt auf Briefe Jakobs von Roverea an die Berner Regierung, die Schicksale des aus der alten waadtländischen Familie stammenden, aber in Bern aufgewachsenen und Ämter bekleidenden Edlen, der als Söldner im französischen Lager an fast allen Hauptaktionen der italienischen Kriege der 20er Jahre des XVI. Jahrhunderts teilnahm.[1]

Bei dem ungenügenden Bildermaterial zur Anschauung schweizerischen Kriegswesens in der Blütezeit ist es zu begrüssen, dass Gagliardi die, *die Schlacht von Pavia darstellenden Teppiche im Museum von Neapel* bekannter macht.[2]

Rechts- und Wirtschaftsgeschichte.

Es seien zuerst zwei Arbeiten über das Kloster St. Gallen erwähnt.

Für die eine, *Herrmann Bikels Studie: Die Wirtschaftsverhältnisse des Klosters St. Gallen von der Gründung bis zum Ende des XIII. Jahrhunderts,* kann auf die Besprechung in dieser Zeitschrift verwiesen werden.[3]

Die Entwicklung der Landeshoheit der Abtei St. Gallen in der alten Landschaft hat eine Untersuchung von Leo Cavelti zum Gegenstand.[4] Indem der Verfasser die verschiedenen Grundlagen obrigkeitlicher Befugnisse des geistlichen Fürstentums: Grundeigentum, Immunität, hohe und niedere Vogteien, Regalien und Privilegien, und das Verhältnis der Abtei zu den Eidgenossen, deren gewährter Schutz die Stellung des Abtes gegenüber seinen Untertanen festigte, einzeln durchnimmt und die allmälige Zusammenbringung der einzelnen Gerechtsame durch die Abtei verfolgt, zeigt er, aus wie weit verzweigten Wurzeln die Landeshoheit in der alten Landschaft im Laufe der Zeit erwachsen ist.

Dr. Rudolf Grüter behandelt *die Luzernischen Korporations-Gemeinden.*[5] Nach

[1]) *Ritter Jakob von Roverea,* Herr von Crest. Vortrag gehalten in der bernischen Kunstgesellschaft am 6. Januar 1914 von W. F. von Mülinen. (Mit zwei Bildertafeln.) Neues Berner Taschenbuch für das Jahr 1915. (20. Jahrgang.) Bern 1914. S. 1—23.

[2]) *Die Schlacht von Pavia auf den Teppichen des Museums zu Neapel* (Erster Teil). Von Ernst Gagliardi. CX. Neujahrsblatt der Feuerwerker-Gesellschaft (Artillerie-Kollegium) in Zürich auf das Jahr 1915. Vgl. die Besprechung auf S. 115 dieser Nummer.

[3]) Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1915. S. 53.

[4]) Diss. jur. Bern. Gossau, 1914. 115 S.

[5]) Der Geschichtsfreund. Mitteilungen des hist. Vereins der fünf Orte Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden und Zug. Band LXIX. Stans 1914. S. 1—147.

einem kurzen Blick auf die römische und die germanische Zeit, in welch letzterer sich die grossen Hundertschafts-Markgenossenschaften in gesonderte Genossenschaften der einzelnen Ansiedlungen auflösten, aus denen die späteren Korporationsgemeinden erwuchsen, verfolgt der Verfasser die Entwicklung der letzteren im Kanton Luzern bis zur Gegenwart, überall die die Entwicklung bestimmenden Faktoren aufsuchend. Ein erster Abschnitt enthält die Geschichte der Allmend vom 10. bis ins 15. Jahrhundert; bei der Behandlung der Rechte der Hof- und Dorfgenossenschaft findet Grüter auch durch die luzernischen Quellen die heute herrschende Ansicht bestätigt, dass das Eigentum an der Allmend der Gesamtheit der Genossen als juristischer Person zustand und kein Miteigentumsverhältnis der Einzelnen anzunehmen sei. Der zweite Abschnitt, der die Epoche vom 16. bis zum 18. Jahrhundert umfasst, schildert die Umwandlung der persönlichen Nutzungsrechte in Realrechte und behandelt die verschiedenen Kategorien der Gemeinden: die mit Real-, die mit Personalberechtigung (mit je einem besonderen Abschnitt über das Entlebuch und die Stadt Luzern) und diejenigen mit beidem zugleich. Der dritte Abschnitt ist dem XIX. Jahrhundert und der Darstellung des heutigen Rechtszustandes gewidmet.

In einer Arbeit über die den Menschen in wirtschaftlicher Hinsicht einschränkenden *Zwangs- und Bannrechte*, welche, zum grössern Teil auf schweizerischen Quellen beruhend, hauptsächlich die Schweiz im Auge hat, leitet Eduard Eichholzer den Ursprung dieser rechtlichen Gebilde in erster Linie aus der wirtschaftlichen Entwicklung, der Bildung der Grundherrschaften ab, und verbreitet sich dann über die Ausgestaltung der Zwangs- und Bannrechte im Mittelalter, vornehmlich den Mühlenzwang berücksichtigend, die Schicksale derselben in neuerer und endlich ihre Beseitigung in neuester Zeit.[1])

Von P. H. Scheffels *Verkehrsgeschichte der Alpen* behandelt der zweite Band *das Mittelalter.*[2]) Das Werk hiesse, nach dem Verfasser, genauer: Geschichte der Alpenländer mit besonderer Berücksichtigung der Verkehrswege; das Gebiet der heutigen Schweiz betrifft es um so mehr, als, wie der Autor ebenfalls vorausschickt, die Schicksale der Mittelalpen ausführlicher als die des westlichen und östlichen Flügels behandelt werden. Um die Anlage des Buches, und die Art, wie das Schweizerische darin vorkommt zu zeigen, sei nur Einiges herausgegriffen. In dem die Bedeutung der Kirche für den Alpenverkehr würdigenden Kapitel nehmen natürlich St. Gallen und die andern frühmittelalterlichen Gründungen der Schweiz einen Hauptraum ein. Das Kapitel über Karl den Grossen behandelt den Übergang Graubündens vom Altertum ins Mittelalter; das über die Völker der Alpen auch die durch bewusste Bestrebung erfolgte Walser-Kolonisation; eines über die deutsche Reichspolitik in den Alpenländern verbreitet über sich die Förderung des Bistums Chur durch Otto den Grossen Das vierte Buch (des Gesamtwerkes) über die Strassen unterzieht den grossen St. Bernhard, den St. Gotthard und die Bündnerpässe eingehender Betrachtung.

Eine Diskussion zwischen Strakosch-Grassmann und Meyer von Knonau hat die Frage nach dem *Ackerbau in den schweizerischen Alpenländern im Mittelalter* zum Gegenstand.[3]) Gegen die Bemerkung des ersteren (die er im Verlaufe einer

[1]) *Über Zwangs- und Bannrechte*, namentlich nach schweizerischem Recht. Inauguraldissertation der staatswissenschaftlichen Fakultät der Universität Zürich . . . vorgelegt von Eduard Eichholzer . . . Aarau 1914.

[2]) Berlin 1914. VIII + 207 S.

[3]) *Deutsche Geschichtsblätter.* Monatsschrift für Erforschung deutscher Vergangenheit auf landesgeschichtlicher Grundlage, hg. von Dr. Armin Tille . . . XV. Band, S. 103: Getreideversorgung der deutschen Alpenländer; und S. 209: Ackerbau und Alpwirtschaft in schweizerischen Hochgebirgstälern.

andern Diskussion über einen Punkt seines Aufsatzes: Die Zahl der Landbevölkerung Deutschlands im Mittelalter machte): «Es ist diese Besiedelung der Alpenländer um so auffallender, als in den engen Hochgebirgstälern niemals Ackerbau getrieben worden ist; viel mehr waren die Einwohner von Unterwalden . . . . von jeher auf Bezug ihres Getreides von den benachbarten Handelsstädten angewiesen», verweist Meyer von Knonau auf P. Martin Kiems, O. S. B., Abhandlung: Die Alpwirtschaft und Agrikultur in Obwalden seit den ältesten Zeiten, im Geschichtsfreund Bd. XXI (1866), wonach in Obwalden bis 1400 der Ackerbau höher stand als die Alpwirtschaft, von welcher Zeit an er allerdings bis zum XVIII. Jahrhundert beinahe verschwand, sowie auf Quellen, die einen ähnlichen Sachverhalt für Uri beweisen.

Die Bedeutung des Gotthardpasses in der Schweizergeschichte will Peter Christ vor Augen führen.[1]) Er legt die enge Verknüpfung der Eröffnung dieses Passes mit der Entstehung der Schweiz dar, und hebt die Momente hervor, in denen auch die spätere schweizerische Politik durch den Gotthard bestimmt worden ist. Den Hauptteil der Darstellung nimmt die Geschichte der Gotthardbahn ein.

Das monumentale, aufs reichste ausgestattete Werk F. Hegis *über die Schmidenzunft in Zürich*[2]) enthält die Geschichte einer der Zünfte, die so lange Zeiträume hindurch die politisch und wirtschaftlich massgebenden Faktoren waren. Das Werk wird in einer besondern Besprechung gewürdigt werden.

Aus den *Zofinger Stadtrechnungen*, die aus dem XV. Jahrhundert erhalten sind, holt Th. G. Gränicher das Mancherlei heraus, was an Material für die Illustrierung der verschiedensten Verhältnisse des damaligen Lebens in dem Städtchen vorhanden ist.[3])

Hier seien noch angeschlossen zwei Arbeiten von Achilles Nordmann, die beide die Basler Juden betreffen. Die eine, *Geschichte der Juden in Basel seit dem Ende der zweiten Gemeinde bis zur Einführung der Glaubens- und Gewissensfreiheit 1397—1875,*[4]) ist eine Fortsetzung der die Geschichte der beiden mittelalterlichen jüdischen Ansiedlungen behandelnden Arbeit M. Ginsburgers: *Die Juden in Basel*; der Verfasser teilt den von ihm behandelten Zeitraum in die zwei Perioden von 1397 (dem Ende der zweiten Ansiedlung) bis zum Ende des XVIII. Jahrhunderts, während welcher Epoche, im Gegensatz zu andern Schweizerstädten, Juden in Basel nicht wohnen durften; und vom Beginn des XIX. Jahrhunderts, von welcher Zeit eine erneute, die dritte, jüdische Ansiedlung beginnt. Trotzdem spielten die Juden auch während der ersten Epoche eine bedeutende Rolle, besonders während des Konzils; in eigener Weise wurde Basel in der Zeit des Humanismus durch die hebräischen Studien von Basler Gelehrten in Verbindung mit ihnen gebracht.

Die andere Arbeit Nordmann's handelt über die *Juden im Kanton Baselland.*[5]) Nachdem der Autor kurz die Juden-Niederlassungen und jüdischen Beziehungen von den Anfängen bis zur Trennung berührt hat, erzählt er die Geschichte des Verhältnisses des neuen Kantons Baselland zu den Juden, verweilend bei den verschiedenen Händeln, in welche judenfeindlichen Massregeln die Regierung und im weitern die

[1]) *Zentralblatt des Zofinger-Vereins*, 55. Jahrgang, Nr. 7, April 1915, S. 510—532.

[2]) *Geschichte der Zunft zur Schmiden in Zürich, 1336—1912.* Festschrift zur Feier des 500jährigen Jubiläums der Erwerbung des Zunfthauses zum Goldenen Horn am 13. November 1412. Bearb. von Dr. Friedrich Hegi und hg. von der Zunft zur Schmiden. 405 S. 4°. Zürich 1912/1914.

[3]) *Die Stadtrechnungen von Zofingen.* Von Th. G. Gränicher. Zofingen 1914. 15 S.

[4]) *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde.* XIII. Band. S. 1—190.

[5]) *Basler Jahrbuch 1914.* S. 180—249.

Eidgenossenschaft mit Frankreich verwickelten, da es sich meist um elsässische Juden handelte, deren sich Frankreich, als seiner Staatsbürger, annahm.

Simon Adler's *Geschichte der Juden in Mülhausen i. E.*[1]) ist zu erwähnen im Hinblick auf ein vom Autor behandeltes Ereignis: die Ermordung eines Mülhauser Juden durch den Edlen Friedrich zu Rhein 1478, wegen welcher Tat die Stadt Mülhausen an ihre Verbündeten Bern und Solothurn gelangte.[2])

Kunstgeschichte.

Von dem von Carl Brun herausgegebenen *Schweizerischen Künstler-Lexikon*, von dem die erste Lieferung 1902 herauskam, hat nach dem Abschluss des dritten Bandes 1913, letztes Jahr der Supplementband zu erscheinen begonnen. Die von diesen bis jetzt vorliegenden zwei ersten Lieferungen reichen von A bis Morerod.

Auf diesem Werke fusst, was die Schweiz anlangt, so gut wie völlig das von Thieme (früher auch noch von Becker) herausgegebene *Allgemeine Lexikon der bildenden Künstler*, von dem bis jetzt elf Bände vorliegen.

Von den als Beilage zum Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde erscheinenden *Kunstdenkmälern des Kantons Unterwalden* von Dr. R. Durrer sind vier weitere Bogen vollendet, die den *Sarnen* behandelnden Abschnitt fortsetzen.[3])

Die Grabstätte des 523 von den Söhnen Chlodwigs getöteten Burgunderkönigs Sigismund in St. Maurice ruft uns Stückelberg in die Erinnerung zurück.[4])

In Fortsetzung der früheren Rahn'schen Veröffentlichungen über das *Fraumünster in Zürich* publiziert nun Zemp in einem vierten Abschnitt[5]) die *Baugeschichte* des Gotteshauses, für die nun auch die Ergebnisse der unter der Leitung von Prof. Dr. G. Gull 1911 und 1912 durchgeführten Renovation benutzt worden sind. Das Hauptgewicht liegt auf der Zeit vom XIII. bis zum XVI. Jahrhundert, der Epoche der regsten Bautätigkeit. Die Darstellung scheidet bei den Karolingischen Bauten eine erste Anlage, noch ohne Krypta, der ersten Äbtissin, von derjenigen der zweiten Äbtissin, Bertha, von 874, die eine deutliche Ähnlichkeit mit dem berühmten Plane von St. Gallen aufweist. Bei der Erläuterung der Bauteile aus dem XIII. Jahrhundert werden besonders auch die sich z. T. am Grossmünster wiederholenden Steinmetzzeichen an den Quadern des von der Äbtissin Judenta begonnenen Neubaues verwertet. Es folgt die Behandlung der Bauteile aus dem 14. und 15. Jahrhundert; den Beschluss macht die Darstellung der Veränderungen und Erneuerungen seit der Aufhebung des Stifts.

Wohl die endgültig richtige Deutung der viel umstrittenen Statuengruppe auf der rechten Seite des Hauptportals des Basler Münsters gibt Wilhelm Altwegg[6]). Er räumt auf mit der bisherigen Deutung der weiblichen der beiden Figuren als angeblicher Darstellung der „*Frau Welt*" und sieht in ihr vielmehr eine der törichten

---

[1]) Inaugural-Dissertation . . . Basel. Mülhausen i. E. 1914.

[2]) S. 39 ff.

[3]) Bogen 38—41 (S. 593—672), Beilage zum 2. und 4. Heft des XV. Bandes 1914.

[4]) *Ein altes Königsgrab in der Schweiz.* Die Schweiz. Illustrierte Halbmonatsschrift. Jahrgang XVIII. 1914. S. 5.

[5]) Josef Zemp, *Das Fraumünster in Zürich.* IV. Baugeschichte des Fraumünsters. Mit 65 Textillustrationen und 19 Tafeln. Zürich 1914. Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich. Band XXV.

[6]) Die sog. Frau Welt am Basler Münster. Von Wilhelm Altwegg. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. XIII. Bd. 1914. S. 194—204.

Jungfrauen, die der in der andern Figur dargestellte Teufel verführt: da die beiden Statuen auf eine Statuengruppe des Strassburger Zyklus zurückgehen, der eine der dramatischen Bearbeitungen der Parabel von den törichten Jungfrauen illustriert.

In humoristischer Einkleidung unterrichtet A. Schäfer über die grosse *Glocke in Schinznach von 1429*, deren interessantesten Schmuck, ein sog. Einsiedler Pilger=zeichen, Stückelberg entdeckt hat, und der nun in Abbildung vor Augen geführt wird. [1])

Eine einlässliche Untersuchung der Fresken der bei Sempach gefallenen Ritter in der Agneskapelle in Königsfelden durch Gessler ergibt des Resultat, dass dieses Werk, entgegen der Ansicht aller, sich übrigens widersprechender Forscher, die es später ansetzen, noch aus dem XIV. Jahrhundert stammt, also als authentische Quelle für die ritterliche Bewaffnung zur Zeit der Schlacht von Sempach verwertet werden kann. [2])

Eine Beschreibung und künstlerische Würdigung des das Hauptportal des Berner Münsters schmückenden jüngsten Gerichtes, das Werk Erhard Küngs, aus der zweiten Hälfte des XV. Jahrhunderts, gibt V. Meli in Bern. [3])

Zwei die deutsche Schweiz berührende kunstgeschichtliche Arbeiten Carl Benzigers bewegen sich auf dem Gebiete der mittelalterlichen deutschen Illustration, auf welchem die Forschung noch so viel Dunkel aufzuhellen hat. Die eine ist eine vergleichende Darstellung der Bilderfolgen der fünf (von den 70 vorhandenen) Parzivalcodices, die illustrativen Schmuck aufweisen: der Handschriften in Bern, Heidelberg, München, Dresden und Wien, von denen nur der Münchener Codex aus dem XIII., die übrigen aus dem XV. Jahrhundert stammen. Zu Grunde legt der Verfasser die Berner Handschrift, deren Entstehung er zu Konstanz sucht. [4])

Die andere Arbeit behandelt einen, entschieden von dem berühmten Ulmer Drucker Johann Zaimer herrührenden *Druck der Fridolinslegende.* [5]) Der Verfasser macht wahrscheinlich, dass die Bestellung dieses Druckes, der wegen seiner Ähnlichkeit mit aus der Offizin Zaimers hevorgegangenen Ausgaben der 80er Jahre des XV. Jahrhunderts in diese Epoche zu setzen sein dürfte, von St. Gallen ausging, vielleicht im Auftrage von Säckingen; er ist als Volksbuch aufzufassen. Im weitern geht Benziger auf die Frage nach der lateinischen Vorlage der deutschen Legende ein und weist den Illustrationen ihre Stelle zwischen den verschiedenen Arten der damaligen Holzschneidekunst an.

---

[1]) A. Schäfer, Einiges über die älteste Einwohnerin des Schenkenbergtales Brugger Neujahrs=Blätter 1914. S. 45—49.

[2]) Bildliche Darstellungen der ritterlichen Bewaffnung zur Zeit der Schlacht von Sempach 1386. Von Ed. A. Gessler, Zürich. Anzeiger für schweizerische Geschichte. Neue Folge. XVI. Band. 1914. S. 304—324.

[3]) Vom Hauptportal des Vincenzenmünsters in Bern. Mit einer Kunstbeilage und elf Abbildungen im Text. Die Schweiz Illustrierte Halbmonatsschrift. Jahrgang XVIII. 1914. S. 34—40.

[4]) Parzival in der deutschen Handschriften=Illustration des Mittelalters. Eine vergleichende Darstellung des gesamten vorhandenen Bildermaterials unter besonderer Berücksichtigung der Berner Handschrift Cod. AA. 91 von Dr. Karl J. Benziger. Mit 46 Abbildungen auf 41 Tafeln. Strassburg 1914. (Studien zur Deutschen Kunstgeschichte. 175. Heft.)

[5]) Die Fridolinslegende nach einem Ulmer Druck des Johann Zaimer. Bearbeitet von C. Benziger. Mit 37 Abbildungen. Strassburg 1913. (Studien zur Deutschen Kunstgeschichte. Heft 166.)

In seiner seit 1912 im Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde fortlaufenden Arbeit: *Die Glasmalerei in Bern am Ende des 15. und Anfang des 16. Jahrhunderts*[1]) behandelt Hans Lehmann die einzelnen Vertreter dieser Kunst in Bern und ihre Werke ausführlich, nach der Reihe derer, deren Tätigkeit ausschliesslich in das XV. Jahrhundert fällt, einen allgemeinen Abschnitt über den Stand der bernischen Glasmalerei am Schlusse dieses Jahrhunderts einschaltend.[2])

Ein Aufsatz: *Die Beziehungen der Berner Glasmalerei zu der elsässisch-schwäbischen Glasmalerei,* von Josef Ludwig Fischer, München,[3]) beschäftigt sich mit den oberrheinisch-elsässischer Kunst-Tradition angehörenden Meistern Hans von Ulm, der um die Mitte, und Hans Hänle von Reutlingen, der um die Wende des XV. Jahrhunderts an der glasmalerischen Ausstattung des Berner Münsters beschäftigt war.

Konrad Escher betrachtet die Behandlung, die Krieg und Krieger in den Kunstwelten des alten Orients, Griechenlands, Roms, des Mittelalters und der Zeit des Übergangs zur Neuzeit erfahren.[4]) Die Darstellung mündet aus in die uns hier interessierenden Abschnitte über den Krieger als Kunstwerk (dieser Abschnitt erschien unter anderem Titel auch als selbständiger Aufsatz[5]) und über die Schweizer-Krieger in der Dekoration, wo denn natürlich hauptsächlich die Glasmalerei in Betracht kommt.

In einem Blatte der Sammlung von Scheibenrissen im historischen Museum von St. Gallen erkennt Hans Lehmann eine Arbeit des Niklaus Manuel Deutsch, vorstellend einen Bannerträger; er setzt den Riss in die Zeit um 1515.[6])

Über die Sitte, Bucheinbände mit Wappen zu schmücken, die bald nach dem Aufkommen der Ledereinbände beginnt, und die Rolle dieses Schmuckes seit der Buchdruckerkunst (sog. Super-Exlibris), lässt sich E. Stickelberger vernehmen.[7])

Kulturgeschichte.

Für *Die Geschichte der Aarauer Stadtschulen von ihren Anfängen bis zum Ende der bernischen Herrschaft (1270—1798)* von Marta Reimann sei auf die Besprechung im Anzeiger verwiesen.[8])

Eine historische und sprachgeschichtliche Untersuchung Jos. Leop. Brandstetters über den *Rigi*[9]) gibt erst die verschiedenen Stellen, an denen der Name vorkommt, von 1290 bis zu einem Bundesgerichts-Entscheid von 1911, neben einer Urkunde von 1360, dem wichtigsten Dokument für das Thema, und weist auf Grund dieses Materials nach, dass der Name «die Riginen» eigentlich nur am obersten Teil

[1]) Neue Folge XIV. Band, 1912, S. 287. XV. Bd. 1913, 1. Heft, S. 45, 2. S. 100, 3. S. 205, 4. S. 321, XVI. Bd. 1914, 1. Heft, S. 41, 2. S. 124, 3. S. 207, 4. S. 304, XVII. Bd. 1915, 1. Heft, S. 45—65.

[2]) XV. Bd. 1913, 2. Heft.

[3]) Zeitschrift für Alte und Neue Glasmalerei und verwandte Gebiete. Offizielles Organ des Verbandes Deutscher Glasmalereien. Jahrgang 1914, S. 138—142.

[4]) Kunst, Krieg und Krieger von Konrad Escher. Mit 17 Illustrationen. Zürcher Kunstgesellschaft. Neujahrsblatt 1915.

[5]) Schweizer-Krieger in alter und neuer Kunst. Heimatschutz. Jahrgang IX (1914), Heft 8.

[6]) Anzeiger für schweizerische Altertumskunde, Neue Folge, XVI. Bd., 1914, S. 58.

[7]) Heraldische Bucheinbände. Archives Héraldiques Suisses 1914. Jahrg. XXVIII, S. 154.

[8]) 44. Jahrgang N. F. Band 12, 1914, S. 236.

[9]) Die Rigi. Beitrag zu iher Geschichte. Von Dr. Jos. Leop. Brandstetter. Der Geschichtsfreund. Bd. LXIX, Stans 1914, S. 149—195.

des Abhanges von der Kulm gegen den Seeboden haftet. Es folgen die verschiedenen Erklärungsversuche des Namens bei Schriftstellern und in Wörterbüchern. Angeschlossen sind als Beilagen ein Abdruck der genannten Urkunde, eine bezügliche Stelle aus Cysats Collektaneen, sowie einige unedierte Pergamente aus dem Stiftsarchiv Luzern.

Über den Bruder des Rigi in punkto Berühmtheit, den *Pilatus,* handelt P. X. Weber.[1])

Einen bereits auch in deutscher Übersetzung schon veröffentlichten *spanischen Bericht über ein Turnier in Schaffhausen 1436,* der wahrscheinlich von einer der castilianischen Gesandtschaft am Basler Konzil nahestehenden Persönlichkeit herrührt und erhalten ist in der Kopie eines Sammelbandes der Biblioteca Nacional in Madrid bietet Karl Stehlin noch einmal in Original und Übersetzung, als Basis für die Anbringung einer Reihe von Nachweisen, die ihm über in dem Bericht genannte Persönlichkeiten gelungen sind.[2])

Ed. A. Gessler verfolgt die, in Basel von jeher eher beschränkte, Namengebung für Geschütze von den ersten überlieferten Namen: «Häre» und «Rennerin», die bei der Belagerung des Steins zu Rheinfelden 1444 genannt werden, bis ins XVIII. Jahrhundert, d. h. die Zeit, da die Benennung von Geschützen überhaupt aufzuhören begann.[3])

Eine andere Basel betreffende Arbeit sei hier gleich angeschlossen: die Untersuchung *Ed. Fritz Knuchels* über *die Umzüge der Klein-Basler Ehrenzeichen*[4]), d. h. der wappenhaltenden Tiere: wilder Mann, Löwe und Greif, der drei seit dem XIV. Jahrhundert nachweisbaren Gesellschaften von Klein-Basel, genannt «zur Hären», «zum Rebhaus» und «zum Greifen». Knuchel kommt in der interessanten Studie zu dem Resultat, dass die Umzüge der Gesellschaften wohl auf ursprünglichen militärischen Musterungen beruhen, und dass sich diesen die damit verbundenen Gebräuche verschiedenen Ursprungs ankristallisiert hätten: Umzug und Tanz der Ehrenzeichen, sowie die erst später mit dem Aufzug der Gesellschaft zum Rebhaus in Zusammenhang gebrachte Sitte der Wassertaufe und des Brunnenumgangs, die auf einen heidnisch-indogermanischen Fruchtbarkeits- und Regenzauber zurückweist.

Aus Conrad Heinrich Ab Ybergs handschriftlichem Thesaurus von 1633 bringt C. Benziger verschiedenes bei[5]) über Schwyzer Reliquien und ihre Geschichte, sowie den Schwyzern gewährte Privilegien.

---

[1]) Die Bedeutung des Pilatus in der Alpenkunde. Von P. X. Weber. Jahrbuch des Schweizer Alpenklub. 49. Jahrgang 1913—1914. S. 157—169. (Vgl. P. X. Weber, Der Pilatus und seine Geschichte [mit 76 Textbildern, 13 Tafeln und einer Karte], Luzern 1913, und Dr. Carl Täuber, Zürich, der, von diesem Buch ausgehend, in einem Aufsatz: *Die Zürcher und der Pilatus* in: «Die Schweiz», Jahrgang XVIII, 1914, S. 484 bis 485, die Aufmerksamkeit auf den Anteil der Zürcher an der Erforschung und Erschliessung des Berges richtet.) Vgl. ferner die Besprechung von P. X. Webers Buch auf S. 122 dieser Zeitschrift.

[2]) Ein spanischer Bericht über ein Turnier in Schaffhausen im Jahr 1436. Mitgetheilt von Karl Stehlin. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. XIV. Bd. [1915]. S. 145—176.

[3]) Basler Geschütznamen. Von Ed. A. Gessler. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. XIV. Bd. [1915], S. 85—104.

[4]) Die Umzüge der Klein-Basler Ehrenzeichen. Ihr Ursprung und ihre Bedeutung. Im Auftrage der Schweiz. Gesellschaft für Volkskunde zusammengestellt von Ed. Fritz Knuchel mit Vorwort von Prof. Dr. Ed. Hoffmann-Krayer. Basel 1914.

[5]) Alte kirchliche Gebräuche in Schwyz. Von Dr. C. Benziger. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang, 1914, S. 25.

Derselbe unterrichtet uns über die *Fahnen-Trophäen in der Pfarrkirche Schwyz,* die 1642 mit der Kirche verbrannten, ebenfalls aus dem Thesaurus, sowie anderen gedruckten und ungedruckten Quellen,[1]) und über *Hochaltar und Wallfahrtsbild in Schattdorf* durch eine Publikation aus dem Urbar von Schattdorf.[2])

Martin Nell gibt über seine Forschungen, die seinem Buche über die *Landsknechte*[3]), das selbstverständlich an dem Verhältnis derselben zu den früheren Schweizern nicht vorbeigehen kann, zu Grunde liegen, selbst ein kurzes Résumé in den deutschen Geschichtsblättern.[4]) Er betont, dass die Schweizer Reisläufer selbst die von den Schweizern ausgebildete Ordnung auf die Deutschen übertragen hätten, und sieht die erste deutliche Einwirkung der Schweizer auf die Deutschen in den Burgunderkriegen, wo ja beide nebeneinander kämpften. In starker Polemik gegen Max Laux, der die traditionelle Auffassung, die Kaiser Max zum Schöpfer der Landsknechte macht, bekämpft, weist Noll dann nach, dass dieser Kaiser im Gegenteil der erste gewesen sei, der aus den Burgunderkriegen die richtige Lehre gezogen habe, und durchaus als der Schöpfer des neuen Fussvolkes zu betrachten sei.

Erwähnt sei eine uns nicht vorliegende Arbeit über den, dem zürcherischen Geschlechte Schmid entstammenden Verfasser der auch für die Schweizergeschichte in Betracht kommenden Historia Suevorum, *Felix Fabri aus Ulm und seine Stellung zum geistigen Leben seiner Zeit,* von M. Häussler.[5])

Über eine schweizerische Bauernhochzeit des Jahres 1506, die mit Mord und Todschlag endete, erzählt aus den gerichtlichen Akten Hanns Bächtold.[6])

Aus einem Verhörsprotokoll vom 14. Juni 1514 aus dem Bürgerarchiv Sitten teilt A. Büchi die allein erhaltene, erste Strophe eines von Petrus Ambiel für die «societas matzie» 1511 (?) gedichteten *Matzenliedes* mit.[7])

Ein Aufsatz: *Die Burgdorfer Hühnersuppe von Rud. Ochsenbein,* Burgdorf[8]) behandelt die beiden zur Erklärung der auffallenden Sitte der Burgdorfer Frauen, jedes Neujahr gemeinsam eine Hühnersuppe zu verzehren, erfundenen aetiologischen «Sagen» — die eine ist eine Variante des häufig vorkommenden Motivs von tapferen Frauen — und gibt sodann die Nachrichten über Geschichte und Ende der Gepflogenheit, die bis zum Ausgang der 20er Jahre des XIX. Jahrhunderts dauerte.

Die Sage über den letzten Grafen von Froburg verfolgt A. Lechner[9]) durch ihre literarischen Niederschläge (Gedichte Joh. Rud. Wyss' des Jüngeren und des Olteners F. Adrian von Arx).

Während die Geschichte der epidemischen Krankheiten in Graubünden schon mehrmals behandelt wurde, nimmt nun ein Arzt, Jacob Hemmi, zum ersten Mal auch den Kampf, den der Staat der drei Bünde gegen sie führte, zum Gegenstand

[1]) Die Panner in der alten Pfarrkirche zu Schwyz. Von Dr. C. Benziger. Anzeiger für schweizerische Altertumskunde, Neue Folge, XVI Band, 1914, S. 237—242.

[2]) Der Hochaltar und das Wallfahrtsbild in Schattdorf. Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte. Jahrgang VIII, 1914, S. 143.

[3]) Die Landsknechte. Entstehung der ersten deutschen Infanterie. Berlin 1914.

[4]) XV. Band, S. 243.

[5]) Dissertation Tübingen 1914.

[6]) Schweizerisches Archiv für Volkskunde, 18. Jahrgang. S. 7.

[7]) Schweizerisches Archiv für Volkskunde, 18. Jahrgang, S. 193.

[8]) Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde, X. Jahrgang, (1914), S. 281—296.

[9]) Der letzte Graf von Froburg. Solothurner Monatsblatt, 3. Jahrgang, 1914, S. 5.

einer eingehenden Darstellung.[1]) An die Beschreibung der nach Krankheitsgattungen geordneten einzelnen Epidemien, von den ältesten Nachrichten an und zwar sowohl der Menschen als auch des Viehs, schliesst sich die Schilderung der Massregeln, welche die öffentlichen Gewalten bis zu den Gemeinden herab ergriffen, um das Eindringen von Seuchen zu verhindern und die eingedrungenen auf Herde zu isolieren. Von Einzelnem sei erwähnt die Mitteilung einer Beschreibung, die ein Zeitgenosse von der Quarantaine der Bünde am Comer=See entwirft, die er 1715 durchzumachen hatte. Weiteres urkundliches Material, einige Sanitätsmandate, enthält ein Anhang.

---

[1]) *Beitrag zur Geschichte des Sanitätswesens in Graubünden bis zum Anschluss an die Schweiz mit besonderer Berücksichtigung der Stadt Chur.* Von Jacob Hemmi, med. pract., von Chur. Jahresbericht der Naturforschenden Gesellschaft Graubündens. N. F. LV. Bd. 1913/14. Chur 1914. S. 45—179.

Nachrichten.

Die 20. Jahresversammlung der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde fand Samstag und Sonntag, den 12. u. 13. Juni in Sitten statt. Sie wurde eröffnet in den berühmten Kellereien des Bischofs von Sitten. Darauf folgte die Sitzung des Gesellschaftsausschusses und der Mitglieder, in der der Vorstand Rechenschaft ablegte über die Tätigkeit im Jahre 1914. Daraus zeigte sich, dass der Obmann, Prof. E. Hoffmann-Krayer, und der Vorstand die Gesellschaft in intensiver Arbeit glücklich durch alle Nöte und Gefahren der für das Jahr 1914 begonnenen grossen Propaganda, der Landesausstellung und des Krieges geführt haben, allerdings mit einem Defizit von mehreren tausend Franken, das zum Teil der stark verminderten Bundessubvention zuzuschreiben ist. In unverringertem Masse haben sie die Aufgaben, die die Gesellschaft sich gestellt hat, weiter gefördert, gerade wie die drei Sektionen in Basel, Bern und Freiburg, die in ihren Kreisen das Verständnis und Interesse für schweizerische Volkskunde unverdrossen zu vertiefen und zu verbreiten trachteten.

An Publikationen gab die Gesellschaft im Jahre 1914 den 4. Jahrgang ihres Korrespondenzblattes «Schweizer Volkskunde», für ihre Mitglieder gratis heraus (Jahresbeitrag Fr. 3.—) und den prächtig illustrierten 18. Band ihres «Schweizerischen Archivs für Volkskunde» (Abonnement für Mitglieder Fr. 4.—), ferner Band 11 ihrer «Schriften», enthaltend den ersten Teil der «Gebräuche bei Verlobung und Hochzeit mit besonderer Berücksichtigung der Schweiz» von ihrem Schreiber Hanns Bächtold, während sie die volkskundlich interessante Arbeit von Werner Manz «Volksbräuche und Volksglaube des Sarganserlandes» als Bd. 12 der Schriften in Druck nahm (er wird in Bälde erscheinen), und einen ersten Band der grossen Liedersammlung der französischen Schweiz von Arthur Rossat (den 13. Band der Schriften), sowie populäre Hefte welschschweizerischer Volkslieder vorbereitete. Daneben publizierte sie ein Büchlein über «Die Umzüge der Kleinbasler Ehrenzeichen» von F. E. Knuchel und verlegte bei A. Francke in Bern ein schweizerisches Taschenliederbuch «Der Ustig», das hoffentlich immer mehr Anklang finden wird.

Ihre zahlreichen Sammlungen wurden stark bereichert. Die Sammlung deutscher Volkslieder zählte am Schlusse des Jahres 14,600, die der französischen über 4000 Nummern. Die Sammlung für Volksmedizin hat zwar weniger Zuwachs erhalten, ist aber von Frl. Dr. med. Marie Tarnutzer sorgfältig geordnet worden, und die über Soldatische Volkskunde ist, obwohl erst vor wenigen Wochen begonnen, zu ansehnlichem Bestande angewachsen

und wird, wenn nicht alle Aussichten trügen, dank dem grossen Interesse, das ihr von allen Seiten entgegengebracht wird, gestatten, einmal ein lebenswahres Bild des Tuns und Treibens, Dichtens und Denkens unserer Soldaten zu geben. Wenn auch die letztes Jahr in Bern beschlossene Sammlung der schweizerischen Orts- und Flurnamen noch nicht in Angriff genommen werden konnte, so ist sie doch im Stillen durch Beratungen des Vorstandes weiter gefördert worden.

Aber auch neue Unternehmungen hat die Gesellschaft im Berichtsjahre vorbereitet: sie beabsichtigt über das ganze, weite Gebiet der Volkskunde. (über Sage und Märchen, Aberglaube, Tracht, landwirtschaftliche Kultur, Nahrungs- und Siedelungsverhältnisse, Rechtsaltertümer, Rätsel, Spiel usw.) eingehende Fragebogen auszuarbeiten und durch einen getreuen Stab von Mitarbeitern nach und nach beantworten zu lassen, um so ihre Sammlung systematischer anzulegen und vollständiger zu machen. Sie tut das, weil es ihr nur auf diese Weise einmal möglich werden wird, eine umfassende Beschreibung schweizerischen Volkstums zu geben, und sie richtet deshalb an alle die herzliche Bitte, ihr dabei behülflich zu sein und die Zusendung der Fragebogen zu verlangen.

Am Sonntag Morgen folgten der Besuch der prächtigen Sammlungen auf der Valeria unter Leitung des Herrn Kantonsarchäologen Jos. Morand (Martinach) und, um 11 Uhr im Grossratssaale, die öffentlichen Vorträge der HH. Maurice Gabbud in Lurtier über «Les traditions populaires en Valais» und Prof. Dr. E. Hoffmann-Krayer in Basel über den «Johannistag im Volksbrauch». Ein angeregtes Bankett im Hôtel de la Poste mit zahlreichen Vertretern der Geistlichkeit und der Regierung schloss die Tagung.

Hs. B.

Basel. Am 30. Mai unternahm die Basler historische und antiquarische Gesellschaft ihren Frühjahrsausflug nach dem an historischen Baudenkmälern reichen Aargau. Es galt zwei typische Wehranlagen der Schweiz aus vergangenen Zeiten zu besuchen: Die Lenzburg, die alte Grafenburg und spätere Residenz der Berner Landvögte, und Wildegg, den ländlichen Herrensitz aargauischer Adelsfamilien. Durch das freundliche Entgegenkommen von Herrn Oberst und Konsul Zweifel von Lenzburg wurde die Besichtigung des dortigen Schlosses ermöglicht. Bevor man die teilweise reich ausgestatteten Räume des Innern betrat, gab das Ehrenmitglied der Gesellschaft, Herr Dr. jur. et phil. Dr. Walther Merz, der beste Kenner der Burganlagen und Wehrbauten des Aargaus und Verfasser einer Monographie der Lenzburg, eine instruktive Uebersicht über die Geschichte des Schlosses und ihrer baulichen Entwicklung. Nachdem man unter der Führung der Herren Dr. Merz und Zweifel die zahlreichen Zimmer und Säle der Burg besichtigt hatte, folgte man einer freundlichen Einladung des Herrn Dr. Ziegler in sein am Fusse des Schlossberges gelegenes stimmungsvolles Studio. Am Mittagsmahle in der Krone zu Lenzburg gedachte der Präsident der historischen Gesellschaft, Herr Dr. August Burckhardt der an

historischen Erinnerungen so reichen Gegend und erinnerte daran, dass es gerade 500 Jahre her sind, seitdem das Aargau eidgenössisch wurde. Die ersten Nachmittagsstunden wurden dem hochgelegenen Staufberger Kirchlein und seinen prächtigen Glasgemälden gewidmet. Auch hier gab Herr Dr. Merz die nötigen historischen Erläuterungen zum bessern Verständnis dieses hervor= ragenden Denkmals heimischer Kunst. Bald mahnte die vorrückende Zeit, die Schritte weiter nach dem in der Ferne sichtbaren Wildegg zu lenken. Nach kurzer Eisenbahnfahrt stieg man den anmutigen Schlosshügel hinan. In dem von den gewaltigen Mauern des Bergfrids und Palas überragten malerischen Schlosshof lauschte man den Mitteilungen Herrn Dr. Merz, der wiederum die Güte hatte, die Anwesenden über die Geschichte des Schlosses zu orientieren. Hierauf besichtigte man das Innere desselben mit seiner behaglichen aus verschiedenen Zeiten stammenden Ausstattung, die auf den Besucher den unmittelbaren Reiz eines eben bewohnten Herrensitzes ausübt und so gar nichts museumsartiges an sich trägt. Besonderes Interesse er= weckten die zahlreichen effingerischen Ahnenbilder und Wappenscheiben, mit denen Fenster und Wände geschmückt waren. Auch erfreute man sich an schönen schattigen Gartenanlagen, von denen sich eine weite Aussicht in's Aaretal eröffnete, bis die Zeit heranrückte, um nach einem an Eindrücken reichen Tage nach Hause zurück zu kehren. h.

Zürich. Der diesjährige Ausflug der zürch. Antiquar. Gesellschaft hatte als Ziel die Karthause Ittingen. In ihrer Kirche orientierte Herr Dr. E. Stauber über die Geschichte des Klosters. Daran schloss sich eine Bewirtung der Gäste durch den Besitzer, Herrn Oberst Fehr. Von hier pilgerte die zahlreiche Gesellschaft über Ellikon, wo Mittagsrast gemacht wurde, nach Wiesendangen zur Besichtigung der vor kurzem entdeckten und nunmehr sorgfältig restaurierten, schönen Wandmalereien in der Kirche der Ortschaft. n.

Der Verein schweizerischer Geschichtslehrer hielt Sonntag, 16. Mai 1915, in Olten seine vierte Versammlung ab. Sie war überaus stark besucht, wohl weil die Jahresversammlung im Herbst 1914 infolge der Mobilisation ausfallen musste, anderseits aber gerade die Kriegswirren auch einem weiteren Publikum den Wert der Urteilsfähigkeit auf Grund geschichtlicher Bildung verdeutlicht und die Aufgabe des Geschichtslehrers, wenn sie auch im Wesen gleich geblieben ist, dringlicher und dankbarer gestaltet haben.

Der Vorsitzende, Prorektor Dr. Hans Schneider, Zürich, wies in seinem Eröffnungswort auf das heute viel besprochene Problem einer Umgestaltung und Hebung unserer Mittelschulbildung hin. Unser Verein hofft auch beizutragen zur Lösung dieser Fragen, die hoffentlich an Stelle der gegenwärtigen Zersplitterung innerhalb der einzelnen Lehrpläne und statt der kantonalen Mannigfaltigkeit der verschiedenen Anstalten eine grössere Ein= heitlichkeit bringen und eine Schule schaffen wird, in der wahrer Patriotismus sich vereint mit edler Menschlichkeit.

Unter den geschäftlichen Traktanden dominierte die Frage eines Verbandsorgans. Von der Gründung einer eigenen Zeitschrift konnte aus

finanziellen Gründen keine Rede sein, und den Anschluss an ein deutsches Organ verbot die Dreisprachigkeit der Schweiz. Dafür, auch in der Hoffnung, eine engere Fühlung zwischen Wissenschaft und Schule zu fördern, kam zwischen den leitenden Stellen des Anzeigers für schweizerische Geschichte und dem Verein schweizerischer Geschichtslehrer eine Vereinbarung zustande, wonach der Anzeiger zu unserem Verbandsorgan wird, in dem Sinne, dass darin Vereinsmitteilungen und auch kleinere geschichtspädagogische Aufsätze publiziert werden können.

Der grösste Teil der Tagung war dem gehaltvollen Vortrag von Rektor Dr. A. Barth, Basel, «Der Geschichtsunterricht an den schweizerischen Mittelschulen» und der anschliessenden Diskussion gewidmet. Da der Vortrag nächstens in der Schweizerischen pädagogischen Zeitschrift erscheint, wird hier auf eine Darlegung des Gedankenganges verzichtet. Der Vortragende kam zum Schlusse, der Geschichtsunterricht habe einmal in den jungen Leuten eine dauernde Freude an der Welt der Vergangenheit zu wecken und die Zusammenhänge mit dem Heimatboden zu festigen, ferner einen wirklich kritischen Sinn gegenüber Tradition und Schlagwörtern zu fördern, mit Klärung des Blickes für den Unterschied zwischen gross und klein, zwischen echt und unecht und endlich die Einsicht in die Beziehung des einzelnen zum Staat zu vertiefen, das Pflichtgefühl gegenüber dem Ideal unseres demokratischen Volksstaates zu stärken.

Den sehr beifällig aufgenommenen Ausführungen folgte eine rege Diskussion im Sinne der Zustimmung zu den Leitsätzen des Referenten. Ueber Einzelheiten waren die Meinungen geteilt. Doch konnten bei der knappen Zeit nicht alle Probleme in freier Aussprache gefördert werden, so dass der Verein auf seiner nächsten Zusammenkunft im Herbst 1915 noch einmal eine Diskussion über die aufgeworfenen und eine Reihe von anderen wichtigen Fragen eröffnen wird. **Gb.**

Die schweizerische Gesellschaft für kaufmänniscches Bildungswesen behandelte an ihrer Jahresversammlung vom 6. Juni in Olten «Aufgabe und Lehrplan der Geschichte und Verfassungskunde an den kommerziellen Lehranstalten, insbesondere an den höheren Handelsschulen, mit besonderer Berücksichtigung der stofflichen Abgrenzung gegen Volkswirtschaftslehre, Rechtskunde, Wirtschaftsgeographie und Verkehrslehre». Referenten waren Prorektor Dr. Hans Schneider, Zürich, Direktor Dr. Rossi, Bellinzona, und Rektor Jungi, Langenthal.

Soldatische Volkskunde. Die kriegerischen Zeiten haben einen besonderen Zweig der Volkskunde, wenn nicht ins Leben gerufen, so doch neu belebt und erweitert: die Beschäftigung mit dem Wehrstand, seinem Tun und Treiben, seinem Dichten und Denken. Die scharf abgegrenzte Eigenart dieses Standes und sein ausgesprochenes Selbstbewusstsein bringen es mit sich, dass auch seine Lebensäusserungen sich besonders gestalten, und deren Bedeutung

für die Erforschung der Volksseele ist in den letzten Zeiten neuerdings allgemein ins Bewusstsein getreten. In erster Linie kommen ja die kriegführenden Länder in Betracht, und diese sammeln auch eifrig nicht nur alles, was auf den Krieg selbst Bezug hat, sondern auch was das ganze Soldatenleben betrifft. Aber auch die Schweiz mit ihrem eigenartigen Volkstum darf nicht zurückbleiben. In Nr. 16|17 der «Allg. Schweiz. Militärzeitung» hat Prof. E. Hoffmann-Krayer in einem zusammenfassenden Artikel einen Ueberblick über die für die soldatische Volkskunde in Betracht kommenden Gegenstände geboten und diesem einen knappen Fragebogen zur Beantwortung angehängt. Indem wir den letztern hier zum Abdruck bringen, möchten wir auch unsere Leser dazu ermuntern, durch Beantwortung der einen oder andern Frage das ihrige zu der verdienstvollen Sammlung beizutragen. Der Aufsatz wird Interessenten gerne gratis zugestellt.

Fragebogen zur Erhebung soldatischer Volkskunde.

1. Welche Mittel werden angewendet, um sich dem Militärdienst zu entziehen? (Verstümmelungen, Abergläubisches usw.)

2. Knüpfen sich an die Rekrutierung bestimmte Bräuche (Bänderschmuck, Trunk usw.)?

3. Was ist von merkwürdigen Bräuchen vor, während und nach der Schlacht bekannt? (symbolische Bräuche bei der Kriegserklärung. Werfen von Erde über die Köpfe: wo und wann? Kampfrufe, Kriegslisten usw. aus älterer und neuerer Zeit).

4. Mit welchen Mitteln glaubt man sein Leben zu schützen? (Gelten bestimmte Personen für unverwundbar? Geweihte Gegenstände: Weihwasser, Münzen und Medaillen [Bild und Inschrift?], religiöse Sprüche. Magische Zettel, Tiersteine, Pflanzen und andere zauberkräftige Dinge.)

Gibt es Dinge, die die Gefahr anziehen? (Spielkarten usw.)

5. Welche medizinischen Volksmittel werden angewendet, um gewisse Leiden zu vermeiden oder zu vertreiben? (Nussblätter in die Tasche gegen «Wolf» u. a. m.)

6. Gibt es Mittel harmloser oder abergläubischer Art, um sicher zu treffen (Scheibe oder Gegner)?

7. Welche Vorzeichen bedeuten Krieg (Himmelszeichen, Tiere)?

8. Kursieren im Volke alte Prophezeiungen von Krieg, Untergang von Fürstengeschlechtern, Ländern usw.? (z. B. Niklaus v. d. Flüe).

9. Welche Schlacht- und Schlachtfeldsagen gibt es in der Schweiz? (Kämpfe zwischen Talschaften, Schlachten, wo Waffen oder Hufeisen gefunden worden sind, Geisterkämpfe in der Luft, Heiden-, Sarazenen- oder Schwedenschanzen und dergl.)

10. Welche Lieder singt der Soldat? Hier ist alles zu sammeln, was nicht etwa aus Liederbüchern oder Gesangvereinen künstlich gelernt ist: nicht nur alte Volkslieder im eigentlichen Sinn des Wortes, sondern auch

neuere und neueste, anscheinend wertlose Ware; ferner kurze Verschen («Schnaderhüpfel»), Spottlieder auf einzelne Personen, Regiments-, Bataillons- und Kompagnielieder, Waffenlieder (Kanoniere, Dragoner etc.). Man scheue sich nicht, auch Derbes einzuliefern.

11. Komische Aufschriften auf Unterständen, Wachthäuschen u. a.

12. Signaltexte («Zimmerchef, Appell, Appell, Apell» u. a. m.).

13. Soldatensprache (Bezeichnung militärischer Grade: Schmalspurkorporal; von Waffen und Ausrüstungen: Chlöpfschit, Aff; von Essen und Trinken; von Dörfern, Bauern und auch Zivilpersonen; Geheimsprache u. a. m.)

* * *

NB. Antworten oder Anfragen beliebe man zu richten an: Schweiz. Gesellschaft für Volkskunde, Augustinergasse 8, Basel, oder direkt an den Schreiber Dr. phil. Hanns Bächtold, St. Johannvorstadt 63, Basel.

Druck und Expedition *K. J. Wyss* in Bern.

Verzeichnis der in der **«Uebersicht»** genannten Arbeiten:

1915 № 3

ANZEIGER FÜR SCHWEIZERGESCHICHTE

INDICATORE DI STORIA SVIZZERA | INDICATEUR D'HISTOIRE SUISSE

Herausgegeben von der Allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz

Publié par la Société Générale Suisse d'Histoire

Unter ständiger Mitarbeiterschaft von

Hermann Bächtold, Felix Burckhardt, Carl Brun,
Robert Hoppeler, Paul E. Martin, Wilhelm J. Meyer, Charles Robert

redigiert von

Hans Nabholz

46. Jahrgang – N. F. Band 13 46me année – N. S. Tome 13

BUCHDRUCKEREI K. J. WYSS, BERN.
1915.

Der „Anzeiger" ist Verbandsorgan des Vereins schweizerischer Geschichtslehrer.

L'Indicateur est l'organe officiel de la Société Suisse des professeurs d'histoire.

Abonnementspreis: Fr. 5.— jährlich für 12—15 Bogen in 4 Nummern.

Man abonniert bei den **Postbureaux**, in den **Buchhandlungen** und direkt bei K. J. Wyss, Buchdruckerei, **Bern**. Für Postabonnemente 20 Cts. mehr.

Die Mitglieder der Geschichtforschenden Gesellschaft erhalten den Anzeiger **unentgeltlich**.

Abhandlungen und andere Beiträge sind an Staatsarchivar H. **Nabholz**, Obmannamt, **Zürich**, zu richten.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren (selbständige Werke und Separatabzüge) an die gleiche Adresse.

Abonnement Fr. 5.— par an. L'Indicateur paraît quatre fois par an, en cahiers de 48 à 60 pages.

On s'abonne auprès des **Bureaux de poste**, des **librairies** ou directement à l'imprimerie **K. J. Wyss, Berne**. Pour les abonnements postaux 20 cts. en plus.

L'abonnement est **gratuit** pour les membres de la Société générale suisse d'Histoire.

Les travaux destinés à l'Indicateur, les ouvrages, tirages à part etc. envoyés pour compte-rendu doivent être adressés à **H. Nabholz**, Archiviste d'Etat, Obmannamt, **Zurich**.

INHALT: — SOMMAIRE:

Seite

Fortsetzung auf Seite 3 des Umschlages.

Neue Beiträge zur Aus= und Fortbildung der Befreiungssage[1]).

I.

Die Chronik im Winkelriedhaus.

Vor einiger Zeit fand ich im Familienarchiv der Familie Kaiser im Winkelriedhaus in Stans eine in ein mittelalterliches Pergamentblatt aus einem kirchlichen Manuskripte eingeschlagene Papierhandschrift in Quartformat aus der Mitte des XVI. Jahrhunderts, die eine für den Ausbau der Tradition nicht ganz wertlose Version der urschweizerischen Befreiungssage enthält. Diese kurze Chronik, fortgeführt bis zum Ab= schluss der dreizehnörtigen Eidgenossenschaft durch den Appenzeller Bund, nimmt die fünf ersten Blätter des Bandes ein. Sie ist von einer kräftigen Hand geschrieben und mit mennigroten kalligraphisch ver= schnörkelten Titeln versehen.

Es folgen dann von einer andern gleichzeitigen sehr kursiven Kanzleischrift mit besonderer Paginierung, auf Seite 1 bis 158 zwanzig Abschriften eidgenössischer Bündnisse und Verträge von 1315 bis 1552. Dieser Teil ist auf Seite 155 datiert «G ano 1563 den 8 Octob.» und auf S. 158 ist der Name des Schreibers durch die Initialen H. V K (oder R) angedeutet. Als Vorlagen der Texte dienten nachweislich nicht die Originale des Nidwaldner Archives.[2])

Mit Seite 160 setzt nochmals die erste Hand mit den roten Über= schriften ein, mit der Abschrift des «Puntbrieff des grawen punts der gotshußlüten» (13. Dez. 1498) und des «Walliser erst burg und landt=

[1]) Vgl. die immer noch grundlegenden Studien von *Wilhelm Vischer*: Die Sage von der Befreiung der Waldstätte nach ihrer allmählichen Ausbildung (Leipzig 1867) und von *Gerold Meyer v. Knonau*: Die Sage von der Befreiung der Waldstätte; die Ausgangsstelle, das Erwachsen und der Ausbau derselben (Basel 1873).

[2]) Die Reihenfolge ist nicht chronologisch: 1. Der Dreiländerbund (mit dem Datum 9. Dez. 1315, nicht nach dem Nidwaldner Original von 1316); 2. der Vierwald= stätterbund (nach dem neuen Text von 1454, während im Nidwaldner Archiv nur die ursprüngliche Fassung liegt); 3. Furkomung zů Stanß, 1481; 4. Tractat zwüschendt dem Hertzogthum Meylandt und den Eidtgnossen vom 1. Aug. 1552; 5. Nüwe vereinung der künigcklichen Mt. uß Franckrich mit den Eidtgnossen im jar 1549; 6. Erbeinung mit dem huß Oesterrich 1511; 7. Zürcherbund 1351 (nach dem neuen Text, nicht dem alten Nidwaldner Original); 8. Glarnerbund 1352; 9. Zugerbund 1352; 10. Pfaffenbrief 1370; 11. Bernerbund 1353; 12. Sempacherbrief 1393; 13. der acht ortten verkomnus Samst. nach Thomas 1481; 14. Freiburger und Solothurner Bund 1481; 15. Basler Bund 1501; 16. Schaffhauser Bund 1501; 17. Appenzellerbund 1513; 18. Bündnis mit der Stadt St. Gallen 1454; 19. Rotweiler Bund 1519; 20. Brieff um die Hauptmanschaft Sannt Gallen 1479.

recht mit Lucern, Uri u. Underwalden 1417». Den Beschluss auf S. 171 bis 185 macht eine dritte Hand, die den «Landsfriden» und den «Absag-brieff von Zürich an die 5 Catholischen ort vor der Capellschlacht Anno 1531» verzeichnet.

In die leeren Räume zwischen die Urkundenabschriften sind von einer dilettantischen Hand Wappenzeichnungen eingefügt. Auf S. 1 des zweiten Teiles die Schilde der drei Länder (Schwyz mit ganz rotem Schild ohne Kreuz, Unterwalden mit dem wohl später farblos ein-gezeichneten Doppelschlüssel im rot-weissen, geteilten Feld). S. 3 die Wappen der vier Waldstätte (Unterwalden ohne Schlüssel). S. 81 der Bernerschild (falsch, das untere Drittel des Schildes schwarz statt rot). S. 101 die Schilde von Freiburg und Solothurn. S. 133 der Appenzeller Schild. S. 159 farblos das dreifeldrige Bündnerwappen.[1]) Letzteres gehört zu dem von der Hand des Chronisten beigefügten Bündnis mit dem Gotteshausbund. Die Zeichnungen sind also erst bei Vereinigung der einzelnen Teile des Codex beigefügt worden.

Die Gruppierung des Inhalts um den Kern des ursprünglich selbständigen Bündnisbuches ist aus dem Gesagten unverkennbar ersichtlich. Doch kann der Rahmen nicht wesentlich später sein, sowohl wegen der Schrift, als wegen des Papieres. Im ganzen Buche unterschiedslos wechseln verschiedene Wasserzeichen: Reichsadler, Baselstab, Bär mit und ohne Halsband. Leider kann ich aus den Archivbeständen der Innerschweiz keine der Hände identifizieren. Weder die Kanzleischrift noch die Schrift des Chronisten decken sich mit den Händen nidwaldnerischer Landschreiber oder soweit ersichtlich mit denen bekannter einheimischer Staatsmänner. Und doch muss diese Chronik nach den lokalen Details im Lande oder wenigstens auf Weisung lokaler Auftraggeber geschrieben sein. Über die Herkunft des Buches gibt der Name «*Zelliger, Buchs*» der von einer Hand aus der Wende des XVI. Jahrh. auf dem hintern Futterblatt des Umschlages steht, eine Andeutung. Auf Blatt 5 b. steht ein Register der Urkundenabschriften, von «*Casp. Löw registriert*». Kaspar Löw (geboren 1575, 1599 Unterschreiber, 1601—07 Landschreiber, 1621 Statthalter, seit 1627 siebenmal regierender Land-ammann, gestorben den 5. April 1654), war vermählt mit Katharina Zelger, der Tochter des Säckelmeister Kaspar Zelger von Buochs, Landvogts im Rheintal 1578. Das Buch ist also wohl aus dem Erbe seines Schwähers, auf den sich der Besitzeintrag beziehen muss, an Löw gelangt. Durch Erbe ist es jedenfalls auch ins Archiv des Winkelriedhauses gelangt.[2])

[1]) Abgebildet unter falscher Bezeichng. des Mspts. im Herald. Archiv XXV. 1911. S. 6.

[2]) Wahrscheinlich auf folgenden Umwegen: durch Kaspar Löws Grosstochter Maria Magdalena an deren Gemahl Landammann Joh. Franz Achermann, von dessen

Die Erzählung basiert im allgemeinen auf Etterlin, dem sie in der Schreibweise des Vogtes Grissler, in der Korruption des Namens «Rütli» in «Betli», im «Melchtal» statt «Melchi», im «hübschen (hier schönen) huß .. zů Steinen hiedißhalb der burg» statt «steinhus» und «brügg», kurz in allen Druckfehlern gegenüber der Urvorlage des weissen Buches folgt.[1]) Sie ist aber nur stellenweise formeller Auszug im Anschluss an die Redewendung Etterlins, nie unveränderte wörtliche Wiedergabe.

Die lokale Tendenz zeigt sich in der Gruppierung der Ereignisse, die dem Mann von Altsellen eine grössere Bedeutung verleiht, als die Vorlage. Zum ersten Male, oder mindestens gleichzeitig mit der Marginalnotiz des Tschudimanuskriptes wird dieser mit vollem Namen hier Cůnrad Boumgarter genannt.[2]) Der Verletzer seiner Hausehre ist nicht wie bei Etterlin der auf der Feste Sarnen sitzende Vogt von Unterwalden, der Landenberger, sondern ein (Unter-) Vogt desselben «zů Talwil nidt dem Wald by Wolfenschießen gesessen». Es ist ihm also der bis ins neunzehnte Jahrhundert in Ruinen erhaltene Turm zu Niderwil, bei der Dallenwiler Mühle[3]) als Wohnsitz angewiesen und merkwürdigerweise und wider Erwarten nicht die Burg Rotzberg, die weil sie offenbar in der Etterlin'schen Verstümmelung Rogenberg[4]) dem Schreiben nicht erkennbar war, auch beim Burgenbruch übergangen ward. Auf lokale Tradition könnte vielleicht auch der Name Arnold des Obwaldner Vertreters gedeutet werden, der sich zwar schon im ältern Urnerspiel und bei Kaspar Suter in der Form Erni findet, gleichwie der Vorname Cuno für den Altseller. Der Verfasser unserer Chronik hat aber weder das Urnerspiel noch Suter gekannt; sollten nun diese Vornamen aus dem

---

Grossohn Hauptmann Franz Xaver Remigi Achermann an seinen Schwiegersohn Pannerherr Jost Remigi Trachsler, Besitzer des Winkelriedhauses und mütterlicher Ahnherr der heutigen Inhaber.

[1]) Wenn das «weisse Buch» auch sicher kein Original ist, wie eine nähere Untersuchung erweisen wird, so ist es doch sicher die direkte Vorlage Etterlins.

[2]) Die Marginalnotiz Tschudis «Cunrat von Boumgarten genant» (Archiv f. schw. Gesch. XIX, S. 382, Anm. 144) ist wohl nicht lange vor 1570 beigesetzt; ein Zusammenhang mit unserm Manuskript ist aber ausgeschlossen. Dass der Name in der Gemeinde Wolfenschiessen, zu der Alzellen gehört, im XIV. Iahrhundert vorkam, zeigt das Jahrzeitbuch Wolfenschiessen, das zum 25. Mai fünfundvierzig Personen gedenkt, die im Jahre 1391 in dem «grossen Merchtschiff ertrunken sind, sunderbar die uß diserem kilchgang» ... darunter «Cůnradt im Boumgartten und Itta sin hußfrouw». Das heutige Landleutengeschlecht Baumgarter, korporationsberechtigt in Ennetbürgen ist nicht autochthon, sondern erwarb erst 1643 das Landrecht von Nidwalden.

[3]) Über den Turm vgl. meine Kunst- und Architekturdenkmäler Unterwaldens, S. 86 ff und über das Geschlecht, das darauf sass, *Oechsli*, S. 184 und auch Jahrb. f. schw. Gesch. XXXV. S. 103 ff.

[4]) Dass Rogenberg nichts anderes ist, als eine Verschreibung Etterlins für Rotzberg, ist klar. Man hat dann freilich den Standpunkt in Schwyz gesucht, auf der kleinern Insel im Lowerzersee.

Urnerspiel in die Tradition geflossen sein oder beruhen sie auf originaler Volkstradition?[1])

Der bei Etterlin unbestimmte und erst von Tschudi, einem Hinweis des weissen Buches folgend, Walther Fürst genannte Vertreter Uris im Rütlibunde wird hier ausdrücklich mit Tell identifiziert. Er trägt wie bei Etterlin den Vornamen Wilhelm, zum ersten Male aber wird hier als sein Wohnort Bürglen bezeichnet.[2])

Mit der Einnahme von Sarnen leitet die Erzählung, ohne der übrigen gebrochenen Burgen zu gedenken, direkt zum Morgartenkrieg über, wieder im engen Anschluss an Etterlin. Hier sind andere Quellen beigezogen.[3]) Auf dem Unterwaldner Schlachtjahrzeittexte beruht, abgekürzt, die Darstellung des Rückzuges Strassbergs über die Rengg und der Vertreibung der Luzerner am Bürgenstad.[4]) — Das Datum des Dreiländerbundes ist dem Schwyzer Originalbrief entnommen, während Etterlin das Urner Exemplar «gegeben ze Ury in dem jare do man zalt von gottes geburt drizechen hundert und darnach in dem sechtzechenden jar» vorlag und auch im Nidwaldner Archiv nur ein Original und zwei Kopien mit dem Datum 1316 liegen.[5])

Im Anhang, der die Ausdehnung der alten Eidgenossenschaft in kurzer Erörterung der Ursachen skizziert, verschwindet die sichtbare

---

[1]) Die spätere Wandlung des Erni «von Melchtal» in einen Erni an der Halden ist noch unaufgeklärt. Sie ist um so auffälliger als dieser Name ins Melchtal gar nicht, wohl aber trefflich zum «Melchi» des weissen Buches passt. Im fünfzehnten Jahrhundert wohnte nämlich im Melchi oder ganz nahe dabei der Jugendfreund und Nachbar des Nikolaus v. Flüe, Erni an der Halden. Wenn nun literarisch der Name für den Freiheitshelden auch erst zu einer Zeit auftaucht, wo man längst nichts mehr vom Melchi wusste, so verdient dieser Umstand doch Beachtung. Sollte nicht eine Verwechslung vorliegen, die in diesem Falle eine recht alte mündliche Tradition voraussetzen liesse?

[2]) Die Tradition über den Wohnort Tells war bisher zuerst in einer Relation über die Stiftung der Kapelle in Bürglen vom Jahre 1582 (die freilich nur in Kopie von 1754 erhalten ist) erwähnt, mit dem Hinweis, dass er der erste Eidtgnoss «auf dieserm Platz darauf diese Kapellen gebauwen ist, sin Haus hat ghan und mit Weib und Kinden da sässhaft gsin ist». In die Literatur eingeführt hat Bürglen als den Wohnort Tells Guillimann im Jahre 1598, schreibt aber später 1607 an Goldast, die Urner seien über dessen Wohnort nicht einig. Siehe Vischer L. c. 140.

[3]) Vgl. die Zürcher Chroniken und die Chronik des apokryphen Nikolaus Baron bei *Liebenau*: Berichte über Schlacht bei Morgarten. Mitt. des Hist. Vereins des Kts. Schwyz III.

[4]) Siehe Joller: Die Nidwaldner Schlachtjahrzeitbücher. Nidw. Beiträge VII. Eine ältere Fassung als Beilage von anderer Hand ist im Entwurf der Tschudi-Chronik Ms. A 58 der Stadtbibl. Zürich, S. 663 eingebunden.

[5]) Vgl. *Oechsli*, Anfänge der schw. Eidgenossenschaft. S. 371 ff. Exkurs über die Bundesbriefe von 1316. —

Spur Etterlins. Die Angaben über den Seekrieg auf dem Vierwald= stättersee beruhen sicher nicht auf Russ, der einer zeitgenössischen luzernerisch gefärbten Quelle folgt.[1]) Während Russ nur das Urner Flagg= schiff «die Gans», «gar ein gross gespitz eychen schiff, gar ein strittbar werlich schiff» benennt, erwähnt Johannes v. Müller,[2]) wie unsere Chronik zwei Streitschiffe, den Fuchs und die Gans, gibt aber letzteres den Luzernern und ersteres den Urnern.

* * *

Von dem ursprung einer loblichen Eidtgnoschafft. (rot)

Nach dem Graff Rudolff von Habspurg Römi= | scher künig worden, ward er so mechtig, das er alle land an sich zoch, es were das Thurgöw, Ergöw und was in denen Landen da umher war, do er vernam, daß die dry lender Uri, Schwitz und Underwalden fast zůgenommen, ließ er sy früntlich bitten, daß sy im underthenig werend, zů deß richs handen und sie schützen unnd schirmen, allß ein getrüwer vögt unnd welte sy frien unnd laßen bliben wie sy harkommen werendt, deß alleß giengent die obgenampten dry lender yn unnd wardent eerlich unnd wol gehalten, diewyl er lebt. Do künig Růdolf aber mit tod abgieng under= wundent sich sine erben der landen, so künig Růdolff an sich hatt bracht. Do warend zů den selben zyten auch etliche edellüth, so da warbend, das sy inen die vogty der dry lenderen lihen welten, ver= hießend hiemit mit vil unnd glatten worten, sy die lender in schutz unnd schirm alls getrüwe vögt zů haben unnd sy by irem alten har= kommen bliben laßen unnd da was der (ein) ein edelman, ein Grißler vom geschlecht, der ander ein Landenberger. Also uff ir hoch erpieten ward dem Grißler die vogty ze Uri unnd zů Schwitz gelihen unnd dem Landenberger die vogty zů Underwalden in der meinung, das sy die lender eerlichen bevogten unnd nit wyter beschwären weltend. Wie sy das gehalten, daß beschint sich wol an dem Grißler, der sich dermaßen tyrannisch hielt, daß wann man inn ansach, das man ab ime erschrack, dann uff ein zyt reit er zů Steinen hiedißhalb der burg für deß Stou= fachers huß anher, der ein schönes huß hat, růft den Stoufacher unnd fragt inne weß die hubsche herberg wer, der Stouffacher erschrack unnd sagt vor forcht: gnediger herr eß ist ūwer gnaden und min lehen, dorft von vorcht wegen nit sagen, herr es ist min, unnd alls der Stouffacher aber der sach nach betrachtet, nam er die zů hertzen, bekümbret sich, dann er forcht stäts der herr nåm ime lib unnd gůt. Sölchen kumber

[1]) *Russ.* Ausg. v. Schneller, S. 29.

[2]) Gesch. d. schw. Eidgenossenschaft. II (Ausg. Reutlinger). S. 30.

marckt die frow an irem man, fragt inne, was im doch were, nach langem sagt er es iren, do sagt sy zů ime: Min hußwirt bekümbere dich nit zů fast, der sach geschicht noch wol rath unnd fragt inne ob er zů Uri niemand hette, der im heimlich wer. Er sprach ja, ich hab wol lüt denen ich vertrüwen darff, fůr also gan Uri unnd lag da so lang biß das er auch einen fand, der auch sömlichen kumber hatt. Nun war der vogt zů Underwalden glichfals ein großer tyrann, der wust, daß einer im Melchtal zwen hüpsch ochsen hatt. Darum schickt er sinen knecht zů dem puren, er sölt ime die ochsen nemmen unnd dem puren sagen, er solte selber den pflůg ziechen. Do nun der knecht kam unnd die ochsen wolt reichen, fůr Arnold deß puren sun zů acker mit den ochsen, der knecht der meint er wellte die ochsen han; der sun wolt im sy nit lan, schlůg dem knecht mit der garb ein finger entzwey. Der knecht lüff heim, klagt es sinem herren, der gůt Arnold gedacht wol, er wurd nit ungestrafft darvon kommen, lüff hinweg unnd kam auch gan Uri, fandt den Stouffacher unnd Wilhelm Tellen, clagt inen sin not.

In denen dingen schickt der Landenberger vogt zů Underwalden nach dem puren, deß Arnolden vatter, nam ime sine ochsen unnd ließ ime beide augen ußstechen. In denen dingen hat gedachter Landenberger einen vogt zů Talwil[1]) nidt dem Wald by Wolfenschiessen geseßen, der bůlet einem gůten pursman Cůnrad Boumgarter genampt,[2]) so uff Altzelen wonet umb sin wib. Uff ein zyt kam der selbig zů der frowen allß ir man im holtz war, zwang sy das sy ime ein waßerbad můst machen unnd vermeint die frow (die sonst hüpsch war) sölte zů ime sitzen. Die frow wert sich so lang unnd badt got, das er iren ir eer behůten welt, biß dz der man uß dem holtz kam, dem klagt sy ir not, also gieng er in dz huß, gab dem hern ein streich mit der ax an kopf, dz er todt in der standen blieb. Der gůt Cůnrad vermeint wol, wo dz der Landenberger zů Sarnen innen wurde, er wurd mit dem leben auch nit darvon kommen, macht sich auch darvon, lüff gan Uri, fand alda den Tellen, den Stouffacher und Arnold uß Melchtal, die schon einen eyd unnd punt zůsammen geschworen hattend, dz recht zů meren unnd dz unrecht nider ze trucken, dz böß ze straffen. Zů denen schwůr er auch unnd fanden mit deßhin lüt, die sy heimlich an sy zugend, das ira ein michel teil ward, schwůrend da aber zůsammen ein andren trüw und glouben zů halten, ir lib unnd gůt ze wagen unnd sich der bösen herschaft zů erwehren unnd wann sy etwas heimlicher anschlegen thůn wolten, so fůrend sy für den Mittenstein an ein end heist im Betlin, da tagtend sy zůsammen, dahin fůrend sy nun in der nacht oder fast frů

---

[1] u. [2]) Vgl. oben S. 159.

unnd vor tag wider dannen, damit sy ir sachen desto heimlicher môchtend han, das die hern deß nit innen wurdent biß das sy sich baß gestarcktend.

Volget wyter von dem Grißler was mûtwillen er zû Uri getriben.

Es fůgte sich einest das der Grißler gan Uri fůr unnd alls er do etwas zyts wonet, ließ er einen stecken under die linden da mencklich fürgan mûst, ufstecken und ließ ußrůffen, dz mencklicher dem hût solt eer anthûn allß ob der herr zûgegen were. Diß gebot übersach der gût Wilhelm Tell ein landtman zû Uri, so zû Bürglen geseßen,[1]) der that dem hût kein reverentz nit an, deß ward er vor dem herren ver≠klagt, beschickt inne, hielt im für worum er so unghorsam were gesin. Der Tell antwort: gnediger herr, ich han nit gwüst, das ewer gnad so vil und hoch achtet, eß ist on gferd beschechen, darum well mir ewer gnad verzihen. Der herr der dann von natur ein tyrann war, schickt heimlich nach deß Tellen kind unnd sagt darnach zû dem Tellen, ob die kind alle sine werend. Antwurt der Tell: ja gnediger herr, sy sind alle min. Da sprach der herr: Nun Tell ietz wil ich beweren unnd erfaren, was du für ein gûter schütz du siest, du mûst dinem kind ein ôpfel ab der scheitel schießen. Der Tell badt umb gnad, aber es mûst sin, und legt der vogt dem kind den ôpfel selbs uff das haupt. Do der Tell sach, dz es mûst sin, nam er ein pfil uß dem kocher, stackt in den hinden in das gôller. Darnach nam er erst einen uff dz arnbrost, spannet es uff, bat got unnd sin wirdige mûter umb gnåd, dz sy im glück gebend und schoß den öpfel dem kind ab dem haupt on allen schaden. Do das geschach, gefiel es dem herren, der sprach zum Tellen: du wirst mir sagen, wz du mit dem pfyl habest wellen thûn, den du da hinden im göller hast. Der Tell sagt: Herr eß ist also der schützen bruch, verantwortet sich wie er mocht. Der herr verhieß ime und sicheret ime sines lebens, do der Tell dz hort, sprach er: Hett ich min kind erschoßen, ich welt eüch auch han troffen. Do der herr dz vernam, er sprach: nun wolhin ich hab dir din leben gfristet, jedoch so wil ich dich laßen inmuren, das du mir min leben nit mer mûst nemen, ließ in hardt binden und zû dem see fůren, legtend inn in ein schiff uff den hinderen pieten unnd den schießzüg zû im, stießend an unnd woltend widerum gan Schwitz und uff Küßnacht zû faren. Da kam ein grusamer wind an sy, das sy meintend, sy mûstend ertrincken. In dem sprach einer zum hern: Herr sechend ir nit, dz wir in großer gfar stand, so ist der Tell ein starcker man und kan wol faren; heißend inne ufbinden, dz verwilget der herr. Also stûnd der Tell an das stür≠

[1]) vergl. oben S. 160.

růder, lůgt uff sinen vortheil unnd auch uff sin schießzüg unnd alls er kam zur großen blatten, die man noch nempt deß Tellen blatten, nam er sinen schießzüg, sprang zum schiff hinus, stieß den nawen von im unnd lüff durch Schwitz uß schattenhalb biß das er kam gan Küßnacht in die hole gaßen, da was er vor dem hern darkomen unnd wartet sinen daselbst unnd allß er kam mit sinen dieneren ryten, spien er sin arm=brost unnd schoß den hern uff dem roß zů tod, lüff wider hinder sich über die berg gan Uri, do fand er sine gsellen, denen seit er wie es im ergangen wer. —

Wie der vogt zů Sarnen vertriben.

Nun war der her so zů Sarnen ob dem Wald uf dem schloß saß ein rucher tyrann, that armen lüten großen übertrang an, macht vil ufsatz, wann ein hochzytlicher tag kam, so můst man im schencki bringen, darnach einer gůt hatt, der ein ein kalb, der ander ein schaf, der drit ein schwin etc. Nun was der Eidtgnoßen so vil heimlichen worden, daß sy zů furend, leitend mit einanderen an, daß uff den Wienacht tag, so man dem hern schenken solt bringen, das ie einer mit dem andren gan solt, so sy im dz gůt bringen wolten; solt keiner kein wer mit im tragen, dann allein ein stecken und soltend eben zů mal zůhar gahn, daß sy möchtend dz thor offen bhan unnd solt einer ein horn blasen, dz die hören möchtend, die sich in der müli in dem Erlenholtz ver=steckt hettend, unnd so bald sy dz horn hortend blasen, solten sy mit iren wehren zůher lauffen. Nun kamend iren vil in dz schloß hinuf dz sy vermeintend dz thor offen zebhalten, fiengend an dz horn blasen, also kamend sy zůsamen, fiengend an dz huß und schloß ze stürmmen, dz geschrey kam den hern für in der kilchen, die erschrackend übel, lüffend hinuß in dem berge und kamend darvon uß dem land, giengen zů hertzog Lüpolden, klagtend ime alle sachen, dz sych die lender von im abgworfen, den einen vogt erschoßen, den andren mit der ax ztod geschlagen unnd inne von dem sinen vertrieben. Söllichs understůnd hertzog Lüpold zerechen und zoch mit macht an den Egresee, hielt da mit sinen rathen rath, wo unnd wie er in dz land Schwitz möchte kommen, do ward gerathen an dem Morgarten, dz ist enethalb dem Egre=see und stost an den berg heist Sattel. Nun hatt der hertzog einen narren by im der hieß Kůni von Stocken, der hort den rathschlag, der sprach: Lieben hern ir rathend wol wie ir gan Schwitz hinin wellend kon, keiner rathet aber wie er hinuß well kommen. Dz hattend sy im für ein glechter. Es wurdent denen von Schwitz von iren nachpuren denen von Hünenberg pfyl über die letzi hinin geschoßen, die hattend permentin fideren (!), daran stůnd geschriben: Hůtend eüch am Mor=

garten. Von stund an besamletend sy sich mit 600 mannen von Uri, Schwitz unnd Underwalden und zugend uff den Sattel, namend den berg in, woltend da ir lande weren. Nun warend by 50 gůter gesellen, die unden am Sattel lagend, die dorftind nit in dz land kommen, dann sy daruß verwisen warend, die wartetend do unden uf den viend und allß die herschaft mit macht dahar kam ryten, nam ieder etwan mengen stein uf und zugend mit einem großen geschrey an die viend, würfend an die roß hin, daß sy erschrackend, erschuttend und in den tiefen see sprungend. Do dz die eidtgnoßen uff dem berg sahend, lüffend sy den berg nider und brachtend umb, wz an sy kam und verlor die herschafft alda by 1500 man, under denen warend 50 in wyß und blaw von Zürich, die all by einandren umbkomen, auch by 50 von Münster uß dem Ergow, die der probst dargschickt, auch by 15 von Einsidlen.[1])

Uff den tag wz auch angesehen, dz der herr von Straßburg (!) über den Brünig gan Underwalden solt ziechen und daselbst dz land auch innemmen, deß wurdent die von Underwalden by gůter zyt innen, und thatend gar schnell söllichs kundt denen von Schwitz, die kamend von stund an, wann sy deß stryts am Morgarten warend obglegen, vertribend den von Straßburg über die Reng uß dem land, der entran. Doch kamend sy on grossen schaden nit dannen. Es hattend auch etliche Östericher sich am Bürgengstad versamlet, die unden in Underwalden fallen woltend, die greif man auch noch den selben tag an, schlůgend sy uß dem land, das alles eines tags geschechen ist, alls uff S. Othmars tag im 1315 jar.[2])

Haruff die dry lender Uri, Schwitz und Underwalden einen punt mit einandren gemacht und zůsamen geschworen hand, so man nempt der dry Lenderen punt, welcher verbrieffet am nechsten Zinstag nach Nicolai im 1315 jar, alls disere copy so harnach stadt von wort zů wort ußwiset.

Volget worumb andere stet und lender sich zu den drien Lenderen verbunden hand.

Lucern.

Allß die statt Lucern durch einen apt von Murbach dem huß Österich verkaufft und vertuschet ward, und die dry lender vil krieg mit (!) unrůw mit Lucern hattend, und zwey schiff gegen einanderen gemacht, deren eins der fuchs, daß ander die ganß genampt, damit sy täglich uf einanderen fůrend, einanderen schedigetend,[3]) diewyl aber

[1]) Vgl. oben S. 160. Die Nachrichten über die Verluste von Münster und Einsiedeln finden sich auch bei Schnyder 1586 Mspt. der Stadtbibl. Luzern.

[2]) Oben Seite 160.

[3]) Vgl. oben S. 161.

die gůten lüt zů Lucern durch der herschafft vögt übel geregiert und beschirmpt wurdent, deßhalben verbundent sy sich auch zů den dryen Lenderen, inhalt deß puntbrieffs so ufgericht ward zů Lucern am sampstag vor Marthini im 1332 jar und wird genempt der vier Wald-stetten punt, lut der copy, allß hernach geschriben ist.

Zürich.

Nachdem ein statt Zürich etliche uß der stat vertriben und ver-panditet, so die obersten am brätt gewesen, hancktend sich die selben an graf Hansen von Habspurg zů Rapperschwyl seßhaft und under-stůndent ein stat Zürich nechtlicher wyß zů überfallen und alles zů er-mürden, diewyl inen aber ir anschlag mißrieth und graf Hans gefangen, etliche grederet, etliche köpft, die anderen sonst jemerlich erschlagen und erst letstlich Rapperschwil darzů überzogen worden, von denen von Zürich, ward söllichs der herschaft klagt, die unterstůnd ein statt Zürich zů bekriegen und damit sy sich der herschaft desto baß er-wehren möchtend, wurbend sy an die vier Waldstet, alls Lucern, Uri, Schwitz und Underwalden auch umb ein ewigen punt, der inen zůge-seit ward und ufgericht mit briefen und siglen zů Zürich in der statt, uff sant Waltpurgen tag zů ingendem Meyen im 1351.

Glarus.

Allß hertzog Albrecht nun Zürich zweymal belegeret hat und aber nüt geschaffen, zugend die von Zürich mit den drien lenderen gan Glarus, vertribend den vogt uß dem land, namend Glarus in, denen schwůrend die Glarner und diewyl sy der Eidtgnoßen underthanen warend, gedachtend sye, es were beßer, sy wurdent gar Eidtgnoßen, also uff ir erstlich (!) bitt wardent sy uf- und angnommen, schwůrend den punt so verbrieffet ward und geben uff den Pfingstmentag im 1352.

Zug.

In der belegerung der statt Zürich satzt hertzog Albrecht ein zůsatz gan Zug in die statt, welche zůsetzer denen von Zürich und Schwitz ganz überlegen. Deß zogend die von Zürich mit den 4 Wald-stetten für Zug, lagend xv tag darvor, die gab sy uf in einem sturm und warb an die Eidtgnoßen umb den punt, der mit brieff und siglen ward ufgericht uff nechst Mitwochen nach Johannis Baptiste im 1352.

Bern.

Allß die von Bern die gůten landtlüt zů Brienß bekriegen woltend, růftend die (von!) landtlüt die von Underwalden umb hilff an, die selben machtend dz die Berner abziechen můstend, also gedachtend die von Bern, wie sy auch in punt kommen möchtend, warbend an die

ry Lender, die sy uff und annamend und schwůrend den punt den . tag Mertzen im 1353 lut deß puntbrieffs, so harnach verzeichnet.

Fryburg und Solothurn.

Nach den burgundischen kriegen in denen dann Fryburg und Solo-hurn vil liebs und leids und sonst auch an andren orten mit den Eidt-noßen gelitten und denocht nit mit inen in püntnus warend, wiewol y etwas verstentnus mit denen von Bern hattend, umb deß willen amend sy zů herzen, das man inen allenthalben wider den hertzogen on Burgund so trostlich zu hilff kommen, batend unnd begertend an ie acht ort ein ewige püntnus ze machen; die stett hettend sy gern ehept, aber die dry Lender warend gar darwider, darum sy die stett zů urger ufnamend, das woltend die 3 Lender denen von Lucern nit ge-atten und kam dahin, das sy einanderen mit den pünten woltend echtfertigen, allß sy auch thatend, welche sach dem seligen brůder lausen von Underwalden ward angezeigt, darab er ein groß mißfallen at, der that so vil darzů, daß ein tag gan Stans gsetzt ward, uff welchem ich der bemelt brůder Claus so heftig darin legt, das die sach genz-ch verricht und wurdent also uf gemelten tag die beid stett Fryburg nd Solothurn zů puntsgnoßen ufgenomen. Den eidt gab inen brůder laus selber an Sampstag nach Thome Anno 1481.

Basel.

Allß sich etwas krieg zwüschen den Eidtgnoßen und den Schwaben rhůbend und die richstet sich auch werlich gegen den Eidtgnoßen ruchtend, wolt man von denen von Basel wüßen, weß sich die Eidt-noßen gegen inen söllte (!) versechen. Also woltend die von Basel wederer parthy annemmen, sondern saßend still, gabend jedermann in stat eßen und trinken, allß aber der schwäbisch krieg ein end ge-ommen und in ir statt Basel verricht ward, hortend sy vil trewens und espurtend vil anrytends von der herschafft, so vil dz ie die von Basel edůcht, sy můstend der Eidtgnoßen engelten, wann sy hattend Pfäfer-ansen und vil adels in ir statt, die der herschaft beßers gontend dann en. Deßhalben warbend die von Basel an die Eidtgnoßen, das man y in punt welte annemmen, da ward ein tag gan Basel angesetzt, das y den eidt den Eidtgnoßen schweren soltend, das do beschach uff tag nd jar allß der puntbrieff ußwyßt, und was große freüd in vilen lüten, em adel aber gefiel die sach nüt, dann fürhin ward der rath nit nach em adel sonder nach den eeren besetzt.

Schaffhusen.

Es hattend auch die von Schafhusen von wegen der Eidtgnoßen ornacher vil schmachwort und anders liden můßen. Es were von herr

Bilgeri von Hewdorff und im Sungöwer krieg, deßhalben sy in püntnus gnommen wurdent und diewyl sy sich im Schwabenkrieg und burgundischen kriegen so wol gehalten, daß sy vil gunstes by den Eidtgnoßen erholet, diewyl nun Basel von Eidtgnoßen in punt angnommen, batend sy die Eidtgnoßen, das man sy auch welte uf und annemmen. Also wardent sy uff S. Laurentz tag glich im selben 1501 jar zů Eidtgnoßen ufgenommen und zu Lucern mit brief und siglen bestätet.

Appenzell.

Diewyl Appenzel in etwas verstentnus mit den Eidtgnoßen war und gesach, dz alle stat lender in ewigen punt angnommen, warbend auch an die Eidtgnoßen, wardent uß bitt zu dem letsten ort der Eidtgnoschaft angnommen, lut des puntbrieffs alls harnach stath.

II.

Urschweizerische Chronik in der Sammlung R. Cysats.

Im Cysat'schen Kollektaneenbande E (Msc. 101 der Bürgerbibliothek Luzern) findet sich S. 279, anschliessend an eine Abschrift des als «altes Underwaldnerbůch» bezeichneten Weissen Buches, folgende Kopie einer im wesentlichen auf Königshofen-Justinger fussenden kurzen Darstellung:

Dise volgende verzeichnuß ist genommen uß einem geschribnen tractättlin; stat zů betrachten und erforschen ob es für authentisch passieren möge, doch allein was den anfang belangt.

Die krieg und vyenttschafften zwüschen der herrschafft Österrych und den dryen Lendern hand iren anfang genommen Ao. 1260 und die ursach da har genommen, namlich alls die herrschaft von Habspurg so domalen die von Schwytz und Underwalden beherrschetend und inen vögt satztend die mitt inen gar streng warend und sonderlich gegen dem gemeinen mann grossen můttwillen und übermůtt tribent, wöllichs sy iren lieben und vertruwten nachpuren denen von Uri klagtend mit vermelden, das inen sollichs wyters allso zů gedulden unmöglich und derwegen entschloßen, sich mitt hillff Gottes von sőllicher tyranny zů erledigen, daruff die von Uri sich zů inen verbunden und inen alle hillff und bystand zůgesagt, sůchtend allso hillff by dem rőmischen keiser und wandtend sonderlich die von Schwytz für, wie das sy von alltem har an das rőmische rych gehőrt und diß auch gůt brieff und sigel zů erzeigen hettend, ouch vor der zyt keyser Fridrichen dem 2 vor Ellickurt in deß rychs dienst so gethrüwe mannliche hilff geleist, das der keyser sy begabet mitt deß rychs wappen ob irem paner zů fůren.

Alls nun die herrschafft Habspurg ein lange zyt mit den dryen lendern gekriegt und darob verarmet, verthuschet sy die 3 lender den

errschafft Österrych umb ein summa gellts, die selbige herrschafft satzt ıen nun andre vôgt und regenten uff, die warent vil ârger dann die origen und besonder der Gryßler zû Uri und der Landenberger zû Jnderwalden, deren tyranny und übermûtt sy ouch nit lang erlyden ıôgen, sonder habend sy beid erschlagen, das verdroß hertzog Lüpold on Österrych seer ůbel und satzt ime für, solches an den dreyen lendern e rechen und ze straffen, samlet allso einen starcken kriegszug ze roß nd fûß, lâgert sich zû Zug in meinung daselbst für uff uff Ägeri und em Sattel zû und by dem Morengarten in dz land Schwytz ze fallen nd den anfang by den Schwyttern ze machen, ouch hatt er dem graff mmer von Straßberg, so die land enret dem Brünegk, Haßle vnd rientz an die Underwaldner grentzende beherrschet, verschafft, das er ıitt einem andren zug den Underwaldnern ins Land fallen sollte, daıit sy den andern beiden lendren an Morengarten nit ze hillff kommen ıôchtent, wie ers dann ouch gethan, doch so kament die ab der schlacht m Morengarten, da sy gesiget noch frü gnug, dz sy den graffen abribent mit sinen und der sinen grossen schaden, er entran gar kümmerlich.

III.

Zur Geschichte der «Gesslerburg.»

Im Entwurfe Tschudis zum Jahre 1301 wird dem Landvogt Grysler die Burg .....berg ob Küssnacht in Switer Gebiet gelägen» ls Amtssitz angewiesen. Die erste Silbe des Namens ist ausradiert, as Ganze überkorrigiert und in «die Burg Küssnach ob dem dorff Küssnacht» verändert und eine Marginalbemerkung gibt dazu die Erıuterung «welche Veste harnach in dero von Kienberg, darnach in dero on Silinen Hand kommen». Schon Dr. Hans Wattelet, der diese Partie es Tschudischen Entwurfes 1874 im Archiv f. schw. Geschichte herausab, vermutete in dem ursprünglichen, radierten Burgnamen mit Hinicht auf das folgende die Lesart «Kienberg». Dies wird zur Gewisseit erhoben durch das Tschudi-Manuskript 640 in der Stiftsbibliothek . Gallen, das S. 106 in einem Verzeichnis schweizerischer Burgstellen Kyenberg, ein vesti ob Küssnach in Switzerpiet» aufführt. Dass Tschudi dabei nur die sogenannte Gesslerburg im Auge haben konnte, vird durch den Zusatz «ob Küssnach» ausser Zweifel gesetzt. Aber voher kommt dieser Name Kienberg?

Man hatte bisher keinen Beweis für die Behauptung Tschudis, ass die Burg Küssnach je im Besitze dieser buchsgauischen Familie ewesen sei. Nun finde ich aber im Rodel des Kammeramtes des Stiftes Luzern I, einer Sammlung von verschiedenen Aufzeichnungen des vierehnten Jahrhunderts, auf S. 14^b, in einem Verzeichnis der Einkünfte zu

Küssnach zum Jahre 1347, die Stelle «Item die hofstat, da die von Kienberg ufsitzt ob dem Bache ij d.»[1]) und im Rodel II zum Jahre 1373 (sub anno do. m°ccclxxiij° crastino Cůnradi collecte sunt census camere Lucernensis in Küssnach ecclesie): fol. 29ª: «Min Her von Uotzingen git 3½ d. von der von Kyenberg vattererb, aber ij d. von der von Kyenberg hoffstat, da si uffsass, aber 3½ d. von her Hartmans von Küssnach vattererb, aber xiiij d. von Diethelms múli, aber git er xx d. von dem Meigergůt».[2])

«Die von Kienberg» war Margaritha von Küssnach, die Gemahlin Johanns von Kienberg, Tochter Eppos und Schwester des letzten Küssnachers, des Ritters Hartmann.[3]) Es ist nun sehr auffallend, dass Margaretha, die schon 1329 verheiratet war und deren Gemahl 1369 noch lebt, schon 1347 in ihrer Heimat auf einem blossen Bauerngut wohnt. Vielleicht ist dieses Gut «ob dem Bache» am Fusse des Burghügels, jenseits des Mühlebaches zu suchen; der Flurname ist nicht zu belegen. Auf der Burg sass damals noch ihr Bruder, der Ritter Hartmann, der am 18. April 1347 mit seiner «Vesti» in Luzern Burgrecht nahm[4]) und 1352 noch als Ausburger im Luzerner Steuerrodel aufgeführt wird.[5]) Von da an verschwindet er.[6]) Er hinterliess eine Tochter Elisabeth, Gattin Eglins von Randenburg, die noch 1382 Pfandschaften aus der Hinterlassenschaft ihres Vaters veräussert.[7]) Um so auffallender ist es nun, dass die obige Stelle schon 1373 den Freien Gerhard von Utzingen als Inhaber des Vatererbes sowohl Hartmanns von Küssnach, als der Kienbergerin aufführt. Wie er in letztern Besitz gekommen, zeigen freilich zwei Urkunden von 1369, wodurch Margaretha und ihr Gemahl Johann von Kienberg österreichische Pfandgüter aus Küssnacher Besitz dem Utzinger

[1]) Eine auf S. 18 b folgende Wiederholung dieses Verzeichnisses von gleicher Hand, aber ohne Jahrzahl hat die Variante: ... da die von Kinberg *nu* ufsitzt...

[2]) Stiftsarchiv (Propsteiarchiv) im Hof in Luzern.

[3]) Vgl. die Stammtafel der Herren von Kienberg bei *W. Merz.* Die mittelalterlichen Burganlagen und Wehrbauten des Kts. Aargau. S. 304.

[4]) Gfd. XV. 182.

[5]) *P. X. Weber.* Der älteste Steuerrodel Luzerns Gfd. LXII. S. 226. Der am gleichen Orte vorkommende Eppo von Küssnach, der in der Grosstadt sitzt und 4 ß steuert, ist wohl trotz des traditionellen Vornamens, wegen der geringen Steuersumme nicht als ein ebenbürtiges Glied des Ritterhauses anzusehen.

[6]) Im Frauenkloster Engelberg wurde Hartmanns Gedächtnis jeweilen am 26. Oktober (Gfd. XXVI 279), in der Pfarrkirche Küssnach dagegen am 1. Juli gehalten (Anzeiger VII S. 360), so dass auch der Todestag nicht feststeht. Im Frauenkloster Neuenkirch hatte er bei Lebzeiten 1331 die Feier seiner Jahrzeit auf «mornendes nach dem hochgezit unsers Herrn Fronlichamen» festgesetzt (Gfd. V. 186). Seine Frau Margaretha filia quondam Růd. Brun magistri civium starb nach dem Nekrologium der Propstei Zürich an einem 19. Sept. — nach ihrem Vater († 17./IX. 1360). —

[7]) Gfd. XXVII 328.

:btreten.[1]) Es scheint, dass sie als überlebende Schwester beim Erlöschen es Küssnacher Mannsstammes, neben der Tochter ins Erbe an Mann- ehens- und Allodialbesitz eingetreten war, denn es finden sich unter ıren Gütern und denen ihres Rechtsnachfolgers Gerhard von Utzingen auch 'eile des Amtslehens des Meieramtes. Wenn sie aber auch Anteil an der urg, die offenbar Eigen war, da sie nie weder als österreichisches noch ızernisches Lehen verzeichnet wird,[2]) erhalten hätte, liesse sich die Ueber- agung ihres angeheirateten Namens leicht erklären. Dass der Name ines neuen Besitzers den alten Namen einer Burg verdrängt oder sich venigstens bei Ganerbenburgen an die von ihm bewohnten Teile heftet, t eine im vierzehnten Jahrhundert bekannte Erscheinung. Vielleicht varen es gerade jene Teile, die bei der Katastrophe, welche um diese eit die Burg verheerte, bewohnbar geblieben oder zunächst wieder in tand gesetzt worden waren.

Diese Zerstörung des Vogtschlosses, dem später wieder eine Glanz- eriode beschieden war, hat sich in keiner Ueberlieferung erhalten, aber ie Grabungen, die in den letzten Jahren unter meiner Oberleitung auf er Ruine vorgenommen wurden,[3]) geben darüber volle Gewissheit. Jnd die Resultate sind um so wichtiger, als diese Katastrophe mit dem rlöschen des alten Ritterhauses zeitlich und nach gewissen Umständen u schliessen, vielleicht auch ursächlich zusammenfiel. Der untere 'eil des Donjons blieb beim Wiederaufbau zugefüllt und in diesem randschutte fanden sich lauter Fundstücke, die nicht viel über die Mitte es vierzehnten Jahrhunderts hinunter reichen können, also die Zeit der erstörung ziemlich genau fixieren. Es sind diese Fundstücke vor allem rächtige Kacheln, aber auch Gebrauchsgegenstände und Waffen, darunter wei seltene Turnierlanzen-Krönchen, Sporen und Reste eines hervor- agend interessanten **ritterlichen** Harnisches, bestehend aus fünf Brust- nd fünf Rückenstreifen von geschmiedetem Eisen, die ursprünglich an er Aussenseite, wie eine Brigantine, auf Stoff, wahrscheinlich Sammt, ngenietet waren. Die Form weist auf die Uebergangszeit vor Einführung er Brustplatte, also ungefähr auf 1340—1360; sie ist durch verschiedene rabskulpturen aus englischem, französischem und auch deutschem Ge-

---

[1]) Gfd. XII 198 und XXI 29. (26. Mai und 19. Dez. 1369.) Im Jahre 1370 ward erhard v. Utzingen Ausburger zu Luzern (*Segesser* Rechtsgesch. I, S. 182, Anm. 2).

[2]) Wie ich anderorts nachweisen werde, war das Geschlecht der Vögte von Küss- ıch edelfreien Ursprungs und ist erst gegen Ende des XII. Jahrh. in den Ministe- ılenstand herabgesunken. Die Burg geht in ihren ältesten Teilen sehr weit zurück.

[3]) Mein erster summarischer und durch einige Druckfehler entstellter Bericht über ese Ausgrabungen, die im Auftrage des Vorstandes f. Erh. hist. Kunstdenkmäler Herr kundarlehrer F. Donauer in trefflicher Weise besorgte, findet sich im Jahresbericht r Schw. Gesellsch. f. Erh. h. K. 1911. S. 66.

biete belegt, in Original nur noch durch einen Fund aus der Ruine Tannenburg im Odenwald erhalten.[1])

Bedeutungsvoll ist, dass diese Rüstungsteile auf dem Grunde des gleichen untersten Raumes gefunden wurden, wo am Fuss einer steinernen Wendeltreppe das Gerippe eines Mannes lag. Leider war bei der Entdeckung, wie es ja der tückische Zufall meistens fügt, gerade im Moment kein Fachmann zugegen und so liess sich die genaue Lage dieser Rüstungsstücke, die arg von Rost zerfressen, erst später in ihrer Bedeutung als solche erkannt wurden, zum Leichnam nicht mehr konstatieren. Wir müssen also leider dahingestellt sein lassen, ob sie das Gerippe umkleideten, aber die Vermutung drängt sich auf und ist nicht zum vornherein abzuweisen, dass hier der letzte Küssnacher, Ritter Hartmann, beim Untergange seiner Burg unter den Trümmern begraben worden.

Die Zürcher Chroniken[2]) erzählen, dass im Kriege Zürichs und der Eidgenossen gegen Herzog Albrecht, am 1. Mai 1352 vierhundert Oesterreicher das Dorf Küssnach «bi Lucern» und andere umliegende Ortschaften verbrannten. Die Tatsache, dass der letzte Küssnacher, dem als Schwiegersohn des Zürcher Bürgermeisters Rudolf Brun, dieser Angriff galt, gerade seit 1352 nie mehr vorkommt, legt es nahe, die Katastrophe der Burg, die durch die Verträge mit Zürich von 1343 und mit Luzern von 1347 der Eidgenossen «offenes Haus» war, mit diesem Ereignis in Verbindung zu bringen. Merkwürdig ist freilich, dass diese Chroniken, die über das entsponnene Gefecht und die Verluste der Eidgenossen ausführliche Details geben, hievon nichts sagen. Oder sollte man an einen nachträglichen lokalen Aufstand, als Folge dieses Ereignisses, an einen Racheakt für die Zerstörung der eigenen Heimstätten, — wie solche in der Psyche des Volkes begründet und in der Schweizergeschichte bis zum Brande von Altdorf im Jahre 1799 und zur Verbrennung der «Patriotenhäuser» im Nidwaldner Überfall belegt sind — denken dürfen?

Denn die Küssnacher standen von alters in schlechten Verhältnissen zu ihren Vogtleuten und diese hatten dem Vogte Eppo, dem Vater Hartmanns, schon 1302 die Burg «überlaufen» wollen.[3]) Schon Wilhelm Vischer[4]) hatte die Vermutung ausgesprochen, dass durch die Erinnerung an solche Verhältnisse der Substituierung der gestrengen Vögte von Küssnach durch den tyrannischen

---

[1]) Ich verdanke die Bestimmung des Stückes und die vorläufigen Angaben darüber Herrn *Dr. Ed. A. Gessler*, Assistent am schw. Landesmuseum.

[2]) Ausgabe von *Dierauer* S. 160.

[3]) *Kopp*, Urk. I, 58 und Gfd. LVI, 26 ff.

[4]) Die Sage von der Befreiung der Waldstätte. S. 154.

Landvogt Gryssler oder Gessler der Weg gebahnt worden sei, Die Konstatierung eines gewaltsamen Unterganges der Vogtburg, der allermindestens chronologisch mit dem Erlöschen der Herrschaft zu=sammenfiel, gibt dieser Auffassung eine unanfechtbare Begründung. —

Die Burg ist nachher wiederhergestellt worden, doch mit weit=greifenden Veränderungen des alten Bestandes, indem die Umfassungs=mauern, die über den Steilhang zu rutschen drohten, ummantelt werden mussten, die Toranlage infolgedessen an eine andere Stelle versetzt wurde und der alte Palas eine völlig neue Inneneinteilung erhielt. Nach Abschluss der Grabungen wird über diese architektonischen Resultate am geeigneten Orte eingehend referiert werden.[1]) Hier genüge die Konstatierung, dass dieser Aufbau wohl schon vor 1384 begonnen hatte, wo Walther von Tottikon — der aus den Händen Gerhards von Utzingen und Elisabeths von Randenburg das gesammte Küssnacher Erbe an sich gebracht, — und sein Tochtermann und Stiefsohn Heinzmann von Hun=wil, als Vögte und Meyer in Küssnach sassen, nachdem sie durch ihre österreichischen Sympathien in ihrem Heimatlande Unterwalden un=möglich geworden waren.[2]) Walthers Grosstochter, Verena von Hunwil, brachte durch Heirat die Burg an die v. Silinen. Sie verblieb von Herrschaftsrechten, die an Schwyz übergingen, losgelöst, während drei Generationen die Hauptresidenz dieses in der äussern Politik der Eid=genossenschaft hervorragenden Geschlechtes und verfiel in der vierten Generation allmählich, als sich für die im fernen Rom, in der päpstlichen Garde weilenden Besitzer der Unterhalt nicht mehr lohnte.[3])

IV.

Tellenhut oder Gesslerhut!

Für den Gesslerhut auf der Stange, der ein Grundmotiv in der Tellsage bildet, sind in neuerer Zeit verschiedene Analogien beige=bracht worden, die den Hut als Symbol der Grundherrschaft oder der Gerichtsherrschaft zu bezeugen scheinen. Ich möchte hier auf ein bisher

---

[1]) Die durch die Kriegslage geschaffene Finanznot des Bundes hat zwar momentan die Grabungen suspendiert und der Staatsstreich vom 30. März 1915, welcher die Pflege unserer Kunstdenkmäler der schw. Gesellschaft f. Erhaltung entzogen und der Bundes=büreaukratie überliefert, hat die Fortsetzung in andere Hände gelegt. Aber es wird sich doch wohl einst trotzdem die nötige Fühlung zwischen den bisherigen und den neuen Autoritäten im Interesse der Sache und der gründlichen Darlegung der wissen=schaftlichen Ergebnisse, aufrecht erhalten lassen. —

[2]) Vgl. meine Ausführungen über Walther von Tottikon. Jahrb. f. schw. Gesch. XXI. 368 f.

[3]) Vgl. *Lütolf* im Gfd. XV, 145 f. und später meine im Drucke befindliche Gesch. der päpstl. Schweizergarde. —

unbeachtetes Beispiel aufmerksam machen, worin diesem Emblem anscheinend eine gerade entgegengesetzte Bedeutung, als Symbol des Aufruhrs zukommt. Die Aufrichtung dieses Hutes geschah zwar in Italien, da aber deutsche Söldner daran beteiligt waren und das Ereignis dort solches Aufsehen machte, darf man annehmen, dass sie ihrer Initiative entsprang und ennetbirgischer Sitte entstammte. Im Jahre 1362 führte Florenz mit geworbenen Söldnern, wie sie damals Italien unsicher machten, Krieg gegen Pisa. Es fanden sich besonders deutsche und burgundische Reiter darunter, aber auch Italiener. Nach der Einnahme des pisanischen Städtchens Peccioli verlangten am 30. August 1362 die Truppenführer Graf Niccolò da Urbino, Ugolino de' Sabatini von Bologna, Marcolfo de' Rossi von Rimini und die meisten deutschen Bannerherren einen ganzen doppelten Monatssold. Da auf Rat des Generalkapitäns des florentinischen Heeres, Ridolfo di Camerino, die Signoria das Begehren abwies, pflanzten sie bei Rückkehr des Boten mit der abschlägigen Antwort, eine Lanze im Lager auf, setzten einen Hut darauf und luden die Söldner, die Doppelsold begehrten ein, sich unter dieses Zeichen zu scharen.

Mehr als tausend Reiter folgten der Aufforderung, neben den Brigaden Niccolos, Ugolinos und Marcolfos die meisten deutschen und burgundischen Soldritter. Vergebens mahnte der Generalkapitän an den Diensteid, er hob darauf das Lager auf, zog sich nach San Miniato zurück und hier erhielten die Aufständischen ihre Entlassung. Diese zogen nach Orsaia im Gebiete von Arezzo und gründeten hier eine jener berüchtigten «Compagnien», die auf eigene Faust Räuberpolitik machten. Und diese Kompagnie legte sich nach dem auf die Lanze gepflanzten Hut den Namen «del cappelletto» bei. Als solche wurde sie, nachdem sie sich in Compagnatico in der Maremma von Siena einen Zufluchtsort eingerichtet und von da aus das Patrimonium verheert hatte, wieder in den Dienst der Republik genommen, die durch ihren Streik in grosse Not geraten war. Später aber führte sie noch lange ein selbständiges Dasein.[1])

[1]) Istorie di *Matteo Villani* bei *Muratori* Rerum Italicarum scriptores Tom. XIV. Lib. XI, Cap. XXIII. S. 707.

«Onde tornato al campo lo ambasciadore con questa risposta, furiosamente il detto conte Niccolò, Ugolino e Marcolfo *puosono un capello insù una lancia*, dicendo, che chi voleva paga doppia e mese compiuto, si mettesse sotto il detto segno fatto. I quali in poca d'hora si ricolsono il detto conte Niccolò, Ugolino e Marcolfo con loro brigate e molti caporali Tedeschi e Borgognoni, tanto che passarono il numero di mille huomini di cavallo ...... Et essi si ragunarono all' Orsaja in quello d'Arezzo, e crearono compagna, la quale *per lo caso detto di sopra del cappellò posto in su la lancia* titolarono *la Compagna del Cappelletto* e quivi fatto il capo a' ladroni, in piccolo tempo molto ingrossarono ....»

Könnte demnach nicht der Gesslerhut seiner ursprünglichen Be-deutung nach der Tellenhut sein, wie ihn die Helvetik mit tricolorer Federzier auf die Freiheitsbäume steckte, das Symbol des Aufruhrs, der Freiheit? Die Entwicklung der Sage erlaubt gar manche Ver-wechslungen.

Stans, Juli 1915. **Dr. Robert Durrer.**

La fabrique d'horlogerie genevoise de Versailles. 1795–1801.

L'annexion de Genève à la République française en 1798, ordonnée par le Directoire Exécutif, consommée par le résident Félix Desportes, a été précédée d'une série de mesures économiques et d'une sorte de blocus commercial, qui, ajoutés aux grands faits de la politique française et genevoise d'alors, les troubles de 1796 à Genève, la résurrection de la propagande révolutionnaire après le Dix-huit fructidor, l'invasion de la Suisse, ont précipité la chute de l'antique cité.

Au cours d'une étude approfondie de cette histoire [1]), nous avons constaté que le groupe des ennemis implacables de la petite république qui travaillèrent à sa perte compta quelques Genevois, jadis expulsés de leur patrie, et nous nous sommes efforcés de découvrir leur action souterraine, persévérante auprès du Directoire. Le plus connu, le plus remuant fut à coup sûr ce Jacques Grenus, ancien membre du Conseil des Deux-cents, partisan enthousiaste de la Révolution et le défenseur de la première heure de la classe populaire à Genève. Ses relations avec les chefs avancés du gouvernement à Paris, avec la plupart des Jacobins lui permirent de jouer un rôle très important dans certains groupes politiques. Les archives françaises conservent plusieurs notes et mémoires dus à sa plume mordante, pittoresque, un peu désordonnée. Comme les innombrables pamphlets qu'il composa dès 1789, tous les écrits de Jacques Grenus laissent percer son animosité et sa rancune à l'égard de l'ancien parti aristocratique de Genève, des «magnifiques» et son désir de le voir définitivement ruiné.

Quand la Convention nationale, en présence du développement et des heureux résultats d'une fabrique d'horlogerie créée à Besançon

[1]) *Félix Desportes et l'annexion de Genève à la France,* d'après des documents inédits. Paris, Librairie académique Perrin et Genève, A. Jullien. (La publication de l'ouvrage a été ajournée à la suite de la guerre).

dès 1793, décréta qu'un établissement semblable serait fondé à Versailles, elle trouva aussitôt en Jacques Grenus un collaborateur enthousiaste. Bien plus, il est infiniment probable que Grenus fut l'inspirateur de cet acte. Il en entrevoyait les lointaines conséquences, il se félicitait de ces créations qui en attirant d'habiles ouvriers horlogers de Neuchâtel, de Genève et de Suisse en France priveraient ces Etats d'artistes distingués et constitueraient une concurrence redoutable pour leur antique industrie.

Ce qui s'était passé en effet à Besançon, pouvait aisément se répéter dans d'autres villes de la République française. En 1793, un monteur de boîtes genevois, du nom de Laurent Megevand, chassé de sa patrie pour fraude, étant venu se fixer à Besançon et protégé par deux représentants du peuple, y avait obtenu la direction d'une fabrique d'horlogerie. L'affaire prit rapidement une heureuse extension, vingt-deux familles locloises pratiquant l'horlogerie répondirent a l'appel de Megevand dès le 22 avril 1793. Quelques semaines plus tard, il se trouvait à la tête de 400 ouvriers. L'entreprise de Megevand, dont M. Charles Perregaux a récemment conté toutes les péripéties, [1]) paraissait appelée à un grand avenir.

C'est en s'appuyant sur ces heureux débuts que la Convention nationale, sur le rapport de ses divers Comités, de la Commission d'agriculture et des arts surtout où Grenus comptait de hautes influences, rendit son décret du 25 juin 1795 (7 messidor an 3). [2])

Tandis que les quatre premiers articles confirmaient et régularisaient la fabrique de Besançon, autorisaient le remboursement aux citoyens Megevand et Trot des avances qu'ils avaient faites aux artistes et aux ouvriers étrangers, le décret ordonnait la fondation à Versailles d'un établissement d'horlogerie automatique oú seraient instruits 100 élèves par an, «tous français, dont la moitié seraient entretenus aux frais de la République et choisis dans les familles des défenseurs de la patrie». Les directeurs recevraient successivement de la trésorerie nationale les avances en matière d'or et d'argent convenables au succès de leurs ateliers, sans toutefois que ces avances pussent excéder 5000 marcs d'argent fin.

Des deux directeurs appelés à la tête de cette institution, l'un, Constant Lemaire arrivait précisément de Besançon, où il avait travaillé aux côtés de Megevand et du citoyen Auzière son compatriote. C'était un véritable artiste, connaissant à fond son métier. Collaborateur d'Au-

---

[1]) *Musée neuchâtelois*, janvier—avril 1914.

[2]) Les documents consultés pour cet article sont conservés aux *Archives départementales de Seine-et-Oise*, Série L m[1] 469.

zière à Ferney, dans la fabrique due à Voltaire, il était entré dans l'illustre maison des Jaquet-Droz et au cours de séjours à Londres, à Genève, peut-être à La Chaux-de-Fonds, il s'était révélé un de ses plus habiles ouvriers. [1])

En fondant à Versailles cette nouvelle industrie, ses créateurs visaient exclusivement l'horlogerie automatique de haute précision avec tous les compléments qu'elle comporte: l'exécution des pièces à automates, richement ornées de peintures sur émail, de perles et de pierres précieuses. Le choix de Constant Lemaire, si versé dans ce genre d'orfèvrerie, était donc fort heureux.

Ce choix était-il l'œuvre de Grenus? La chose paraît vraisemblable. Il résulterait même d'un mémoire de Megevand que Grenus en voulait à ce dernier et que le départ de Lemaire de Besançon, son appel à Versailles, auraient été l'effet du ressentiment du fougueux genevois. Quoi qu'il en soit, Grenus était bien l'âme de l'entreprise. En compagnie de Lemaire, il s'en alla trouver un nommé Glaesner, horloger de Lyon, mandé jadis à Paris par le Comité de Salut public pour travailler à un atelier de fabrication d'armes, versé dans sa partie, et à eux deux, ils lui firent miroiter si bien les brillantes perspectives de l'affaire, les avantages réservés à ses chefs, qu'ils obtinrent son concours. [2])

[1]) Charles Perregaux. *Musée neuchâtelois.*

[2]) Dans un mémoire daté de Versailles, 25 septembre 1797, adressé à Letourneur, ministre de l'intérieur, Glaesner a donné les détails suivants sur son engagement: «Glaesner, honnête et habile artiste en horlogerie, était établi à Lyon depuis 31 ans. Il fut incarcéré sitôt après le siège de Lyon. Les scellés furent apposés sur son magasin d'horlogerie en plein midi. Mais cinq jours après, ils furent fracturés; montre et pendule, tout y fut volé. Les ouvrages qui n'étaient pas revêtus de boîtes d'or et d'argent furent foulés aux pieds. Cette perte monte à plus de vingt mille livres. Glaesner fut traîné de prison en prison pendant quatre mois. Il a paru quatre fois au tribunal de la Commission temporaire. Et cependant, il était tellement irréprochable, qu'il y fut acquitté. Rendu aux pleurs de sa famille, Glaesner crut devoir se livrer au travail pour réparer les pertes qu'il venait d'éprouver, lorsqu'une réquisition du Comité de Salut public le contraignit de se rendre à Paris pour travailler en chef à l'atelier de perfectionnement des armes. Salarié au maximum, il n'y gagnait pas son pain, et c'est à ses frais qu'il a travaillé 20 mois dans cet atelier.

Glaesner avait perdu de très beaux outils à Lyon pendant le siège. L'amour de son état lui fit donner un mémoire au Comité de Salut public par lequel il offrait de les refaire pour le compte et aux frais du gouvernement. Il demandait douze ouvriers, un local et une récompense proportionnée, après la confection des machines, si elles obtenaient le succès annoncé dans son mémoire. Dans le même temps, le citoyen Lemaire demandait à former une manufacture d'horlogerie. Le gouvernement jugea à propos d'y adjoindre Glaesner. Les propositions lui en furent faites à son atelier de perfectionnement par les citoyens Lemaire et Grenus, qu'il ne connaissait ni l'un ni l'autre. Ils vinrent lui proposer la manufacture de Versailles. Glaesner accepta parce que ses talents et ses inclinations l'avaient toujours porté à faire des élèves, parce que

Quelques jours après le vote de la Convention, c'était encore Grenus qui escortait les deux directeurs Lemaire et Glaesner à Versailles pour choisir un local et organiser le nouvel établissement dans le plus bref délai.

* * *

La loi du 7 messidor accordait aux citoyens Lemaire et Glaesner la jouissance gratuite d'une «maison nationale». Il s'agissait de découvrir l'immeuble approprié. Depuis que la tourmente révolutionnaire s'était abattue sur Versailles, qu'elle avait vidé et dévasté la grandiose demeure des rois de France, séquestré les superbes et majestueux hôtels entourant le palais où vivaient les princes et les grands officiers de la Couronne, le personnel du château et les courtisans, la ville des souverains, tombée en décadence, devenue la cité des morts, devait offrir un choix varié aux délégués de la République.

Ils songèrent d'abord à la maison nationale du Garde-meuble, puis aux ci-devants couvents des Ursulines et des Récollets. Ces immeubles ne leur convinrent pas. Mais, conduits par l'inspecteur des bâtiments nationaux, le citoyen Loiseleur, à l'avenue de Paris, ils pénétrèrent dans la charmante propriété qui avait appartenu à la princesse Elisabeth, sœur du roi Louis XVI et leur choix fut aussitôt arrêté. La «maison d'Elisabeth» — ainsi désignée dans le langage révolutionnaire — comprenait outre une gracieuse habitation, une orangerie, une vacherie, des cours et un vaste jardin, où, à peu de frais, seraient établis les ateliers et le logement des ouvriers. Les magasins des bâtiments nationaux seraient mis à réquisition pour fournir les matériaux nécessaires à cette transformation, les cloisons, portes et cheminées, enlevées ou détruites dans les années précédentes, et les forêts de Versailles livreraient les bois de charpente, madriers et planches.

Car les autorités entendaient favoriser les ouvriers étrangers appelés à Versailles. Le 29 août 1795, un arrêté du Comité de Salut public avait alloué pendant trois mois à chaque ouvrier célibataire ou homme veuf la somme de 4 livres par jour, celle de 3 livres à chaque père et mère et celle de 2 livres pour chaque enfant; il avait décrété que la République paierait tous les frais de transport pour les personnes et les outils et que les ouvriers non logés par l'Etat recevraient pendant six ans une indemnité de 40 livres pour chaque célibataire ou pour deux personnes mariées sans enfant et de 72 livres pour les chefs de famille avec enfants.

---

les avantages offerts par le gouvernement semblaient devoir l'indemniser de ce qu'il venait encore de perdre nouvellement par le remboursement en assignats des sommes qu'il avait déposées en numéraire dans deux à trois maisons de commerce de Lyon»...

La jolie demeure où Madame Elisabeth avait passé tant de jours heureux entre ses broderies et sa vacherie, où elle avait fait venir de Suisse le berger fribourgeois Jacques Boschung, le «pauvre Jacques» et sa femme, qui souffrirent si cruellement de l'exil, allait derechef abriter des Suisses, il est vrai, mais aussi des ouvriers et des apprentis, une population fort mélangée. Quelle déchéance!

Ce choix approuvé par le représentant du peuple en mission à Versailles, le citoyen Charles Delacroix, qui avait voté la mort du Roi,[1]) on se met immédiatement à l'œuvre. Les maîtres d'état prennent possession de la *maison de Montreuil*, élèvent des cloisons, aggrandissent les baies, pratiquent des ateliers. Pendant ce temps, les directeurs entreprennent leurs démarches en Suisse pour recruter les artistes si désirés.

Les travaux durent tout l'hiver de 1795—1796, se prolongent jusqu'à l'entrée de l'été, s'éternisent.[2]) Lemaire se lamente, car une partie de ses gens sont déjà là. Le 25 avril 1796, dix logements seulement sont prêts, qui étaient destinés à des familles et où il faut introduire les célibataires arrivés sur ces entrefaites, de telle sorte que l'on sera fort embarrassé pour loger les artistes annoncés. Lui et son collègue ont remué ciel et terre pour intéresser le public à leur entreprise.

Un matin, les Versaillais ont vu placardées sur leurs murs de grandes affiches sur papier lie-de-vin ainsi conçues:

LES CITOYENS LEMAIRE ET GLAESNER
ENTREPRENEURS DE LA MANUFACTURE D'HORLOGERIE

avisent leurs concitoyens de la commune, canton de Versailles et lieux environnants, que pour remplir les vues du gouvernement de fixer l'horlogerie dans ce canton, il est essentiel que l'industrie de ses habitants prenne sans délai cette direction; en conséquence, ils sont prêts à traiter avec les parents pour enseigner à leurs enfants les diverses branches de l'horlogerie.

Comme les jeunes personnes du sexe peuvent employer leur temps dans toutes les parties de cet art, les entrepreneurs ont destiné pour elles des ateliers entièrement séparés et soumis à une surveillance exacte.

Les entrepreneurs et les artistes traiteront sous des conditions aussi avantageuses que possible pour les parents en mettant les apprentifs de l'un et l'autre sexe en état de gagner dans un petit nombre d'années.

A VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC
PLACE D'ARMES No. 1.

---

[1]) L'arrêté de Delacroix du 20 novembre 1795 a été publié par A. de Beauchesne. *La vie de Madame Elisabeth,* 1870, t. II, p. 477.

[2]) C'était un citoyen Saint-Far, architecte, qui avait succédé à Loiseleur pour diriger les travaux, «dont l'inertie et la négligence ont été funestes à notre établissement», écrit Lemaire le 13 juin 1796.

Le succès répond à ces efforts. Le 13 juin, seize apprentis sont engagés; d'autres sont attendus. Mais, répète Lemaire en s'adressant aux administrateurs du département, qu'on se hâte de terminer les réparations promises, car la situation serait véritablement compromise. « L'atelier des monteurs de boîtes qui sont en route n'est pas achevé et ils éprouveront une perte considérable s'il n'est pas fini à leur arrivée.... Il en est de même des peintres en émail. Nos ateliers sont d'une nature qui exige que chaque partie de l'art soit travaillé séparément, soit à cause de la poussière, du bruit, de la différence des matières et des outils qu'ils employent et enfin parce que la plupart des artistes travaillent à leurs pièces.... D'autres Etats étrangers font des efforts pour se fournir d'artisans habiles. La correspondance des artistes de la manufacture nous informe que l'Empereur recrute par Constance des artistes à Genève et en Suisse. Il le fait également pour Vienne et de très habiles monteurs de boîtes suisses établis à Paris viennent de partir pour Vienne.... Si j'ai renoncé, ajoute Lemaire, à des perspectives brillantes pour vouer à mon pays le fruit de vingt ans de travaux, d'études et de voyages, je voudrais du moins que quelques succès accompagnassent mon zèle. Je gémis de l'impuissance où on me met depuis deux ans de produire, quoique je sois venu et que je sois resté d'après des promesses solennelles et itératives. »

A ces adjurations, Grenus joignit les siennes et supplia le ministre des relations extérieures d'intervenir en façon de l'établissement nouveau.[1]) A la même époque, le résident Félix Desportes, lui aussi instruit de cette situation, saisissait le prétexte d'une pétition des horlogers de Genève demandant à la France le transit des produits qu'ils envoyaient en Belgique et en Italie, pour supplier le ministre de refuser cette faveur aux Genevois mais de venir en aide aux manufacturiers de Versailles. « Malgré les entraves que la guerre actuelle apporte à leur commerce, mandait-il le 14 juin 1796, les horlogers de Genève fabriquent encore par année à peu près dix mille montres pour l'Espagne et le Portugal et neuf mille pour l'Italie et le Levant.... Mais depuis la fondation de la République, mille manufactures en tout genre se sont élevées dans son sein. Les premiers artistes de l'Europe, fuyant le despotisme des gouvernements étrangers et voulant respirer l'air de la liberté, sont venus avec une foule de leurs concitoyens fonder des colonies parmi nous. Ils ont créé à l'envi des fabriques d'horlogerie à Besançon, à Versailles et à Grenoble. Notre gouvernement lui-même à présidé par les sacrifices les plus coûteux à ces précieux établissements; les ateliers d'Au-

[1]) *Archives des Affaires Etrangères.* Genève, vol. 105, p. 115. Nous reproduisons cette lettre dans notre *Félix Desportes et l'annexion de Genève à la France*, p. 92, note.

zière, de Lemaire et de Flessière sont déjà en activité et ces grands maîtres, en enrichissant leur nouvelle patrie de rares productions de leur génie, vont bientôt forcer l'Europe à donner une préférence exclusive à leurs ouvrages.

Lorsque ces trois fabriques sont encore pour ainsi dire au berceau, lorsque leur organisation actuelle doit nécessairement y doubler le prix de la main-d'œuvre, lorsque enfin notre gouvernement a la certitude que nous ne pouvons de quelque temps entrer en concurrence avec les Genevois sur les prix médiocres auxquels ils abandonnent en ce moment leurs montres, serait-il de notre intérêt d'ouvrir un vaste débouché aux manufactures de ces négociants....» [1])

Quand on saura que celui auquel s'adressaient ces lignes n'était autre que le citoyen Charles Delacroix, l'ancien représentant du peuple à Versailles devenu ministre des relations extérieures, on comprend si ce personnage, sectaire farouche, mal disposé pour Genève, excité par Jacques Grenus, fut empressé d'écouter les doléances de Lemaire, les appels de Félix Desportes et d'activer de tout son pouvoir le fonctionnement de la fabrique de Versailles!

Lorsque celle-ci entra enfin en activité dans l'été de 1796, elle comptait dix-huit apprentis et une trentaine d'artistes, pour la plupart venus de Suisse. A défaut d'une liste complète de ces derniers, nous possédons les noms d'une vingtaine d'entre eux. Le groupe principal était représenté par la famille Verre de Genève, lui, peintre en émail ainsi que sa femme dont le talent était célèbre, accompagné de son fils et de sa fille, de son père et d'un parent appelé sur les documents «Verre le jeune». De Genève étaient également les citoyens Bernard, Nicoud et Binet; le citoyen Sandoz, «chef des élèves du gouvernement», arrivait probablement de Neuchâtel. Quant à Jacot, Boguard, Vuagnieux, Paillard et son frère, Lassieux, ils étaient originaires de Suisse. Un nommé Hirziguer de Rolle avait été appelé par Lemaire et Glaesner et se trouvait déjà à Versailles le 9 juillet.

* * *

Mais l'entreprise rencontra dès les premiers mois de grandes difficultés causées surtout par le manque de fonds. La situation financière de la République sous le Directoire était véritablement trop compromise pour permettre à l'Etat de continuer ses sacrifices en faveur de l'établissement de Versailles. Les directeurs luttèrent de leur mieux pendant quelques mois. Ils procédèrent à une exposition de leurs machines et de leurs produits au château de Versailles et à une expérience publique à laquelle assistèrent trois commissaires délégués par le ministre de

[1]) *Archives des Affaires Etrangères,* vol. 105, p. 43.

l'intérieur Bénézech. Ces produits, qui représentaient en 1798 une somme de 44,278 livres, étaient fort difficiles à écouler à un prix rémunérateur, le nombre des apprentis allait en diminuant, Lemaire et Glaesner parvenaient à grand peine à les entretenir et à les nourrir. Il fallut renvoyer les ouvriers mécaniciens. Le mécontentement commença à s'emparer de la petite colonie, des murmures s'élevèrent contre les directeurs qui ne tenaient pas leurs promesses, ces plaintes se transformèrent en menaces, si bien que le malheureux Glaesner, attristé par ces déboires, en perdit la raison. Il devint, dit un document du temps, «la stupeur personnifiée».

Les administrateurs du département de Seine-et-Oise qui visitèrent la maison au mois d'août 1795 furent frappés de son état de délabrement, de l'abandon où se trouvaient les quelques élèves, «abandon qui ne pouvait que nuire à leurs mœurs et retarder les progrès que l'on a droit d'attendre. Ce vice, ajoutaient-ils, nous a paru provenir de l'impossibilité où se trouvent les entrepreneurs et les chefs d'atelier de retirer de leur travail les moyens de se dédommager des soins qu'ils prennent à les instruire.»

Lemaire, découragé, s'en allait constamment à Paris, abandonnant la fabrique. Les dépenses pendant les deux premières années avaient excédé les recettes de 8742 livres.

Pareille situation ne pouvait se prolonger. Au reste, l'annexion de Genève à la France, effectuée le 15 avril 1798, rendait cette concurrence inutile, car, avouait un rapport du 26 juillet 1798 «c'était pour enlever aux Genevois une partie des avantages que leur procurait le commerce de l'horlogerie que le gouvernement avait cru devoir multiplier en France les établissements de cet art».

Faute de travail, la citoyenne Verre était rentrée à Genève où elle mourut bientôt. Au mois d'août 1800, il ne restait plus que 5 apprentis, les autres ayant été retirés par leurs parents. La faillite était complète.

Enfin, l'arrivé de Bonaparte au pouvoir mit fin à cette malchanceuse entreprise, dont la voix publique proclamait depuis longtemps le complet insuccès. Un arrêté des consuls du 8 mars 1801 [1]) décréta la suppression des manufactures d'horlogerie de Versailles et de Grenoble, le paiement d'indemnités aux artistes étrangers et le retour à l'Etat dans un délai de trois mois des maisons nationales occupées par ces établissements.

Le règlement de compte devait être malaisé. Pourtant, il fut liquidé en quelques semaines. Le Consulat se montra accommodant et généreux. Lemaire et la veuve Glaesner — car Glaesner venait de mourir — furent déclarés libérés des valeurs qu'ils avaient reçues de la République soit

[1]) Publié par A. de Beauchesne, *Vie de Madame Elisabeth,* t. II, p. 479.

ı argent soit en matières et outils montant à la somme de 75,657 frs. ; c. Les outils et les pièces d'horlogerie leur furent remises à l'exption «des machines propres à abréger la fabrication des pièces d'horgerie», qui devaient être déposées au Conservatoire des arts et métiers pour y servir à l'instruction des artistes». On gratifia la veuve Glaesner une somme de 4800 francs «pris sur les fonds accordés pour l'encougement des arts,» la famille Verre, les citoyens Hubert, Paillard et puvier touchèrent chacun une indemnité de 600 francs.

Telle fut l'ephémère existence de cet établissement conçu avec trop ; précipitation et sur des bases mauvaises. Toute trace en a disparu, moins que quelque collection publique ou privée ne conserve encore curiosité unique — une montre de la «fabrique de Versailles».

Frédéric Barbey.

Bischof S(. . . .)s von Basel.

Eugène Demole hat das Verdienst, eine bisher nicht gebührend ewürdigte und nur ungenau veröffentlichte Basler Silbermünze in issenschaftlicher Weise zu behandeln, er gibt uns auch, und das ist ei Münzen dieser Art durchaus notwendig, zeichnerische und photoechanische Abbildungen.[1])

Das kleine Monument ist ein Denar von roher Mache, dem Stil ach dem X. Jahrhundert angehörend; hier die Beschreibung:

VS: † CHVONRADVS REX zwischen zwei konzentrischen Perlreihen; in der Mitte gleichschenkliges Kreuz.

RS: BASI . . . A CIVITA viersäuliger Tempel mit einem Kreuzchen auf dem Giebel.

Im Felde S — S, rechts und links vom Tempel.

(Auf einem noch roheren Exemplar derselben Münze ist die Reversinschrift rückläufig.)

Die Münze gehört einem König Konrad; es kann sich, da Basel n X. Jahrhundert zu Burgund gehörte, nicht um den deutschen, sonern nur um den burgundischen König handeln. Dieser regierte von 37 bis 993 und hat auch andere Denare in Basel geprägt. Engelerrure Traité I, p. 266, bildet folgendes Stück ab:

VS: † CHVONRADVS REX. Kopf von vorn in Perlkranz.

RS: † BASILEA CIVITAS. Gleichschenkliges Kreuz umwinkelt von vier Kugeln.

---

[1]) In Revue Suisse de Numismatique, t. XX. Genf 1915.

Bei beiden Münzen ist nun neben dem König als Mitherausgeb
der Geldstücke die Civitas genannt; unter dieser Ortsbezeichnung habe
wir nicht die Stadt, sondern das Bistum zu verstehen. Demole
Münzen geben uns auch zwei Buchstaben, die zweifelsohne den Herr
des Bischofssitzes schüchtern bezeichnen: sein Name muss mit S beginne
und mit s schliessen. Nun geben uns weder die kurzen kritischen, noc
die langen und unzuverlässigen Bischofslisten von Basel einen Namen, d
mit S beginnt und schliesst. Die neueste kritische Liste A. Bernoulli
(mitgeteilt von Demole p. 7) nennt überhaupt nur sechs Bischöfe vo
Basel in dem kriegerischen zehnten Jahrhundert. Es sind: Adalbero I
900—915, Rudolf II., † 20. Juli 917, Richwin, Wichard II., 930—94
Landelous, 961 und Adelbero II., 999—1025. Diese Liste ist nun ohn
Zweifel nicht vollständig, denn es ist wahrscheinlich, dass mehr als
Bischöfe im Lauf eines Jahrhunderts, noch dazu eines dermassen un
ruhigen, wie des zehnten, in Basel regiert haben.[2]) Unter König Conra
muss vor oder nach Landelous ein Bischof regiert haben, dessen Nam
mit S beginnt[3]) und der die oben beschriebene Bistumsmünze geprägt ha

Andere Erklärungen sind gesucht oder gezwungen, haben auc
keine so sicheren Analogien wie die Erklärung von S . . . s als Bischofs
name.

E. A. S.

---

[2]) Mainz zählt im X. Jahrhundert 8, das Basel benachbarte Strassburg 11 Bischöfe

[3]) Namen von Basler Geistlichen, die mit S beginnen sind im X. Jahrhunder
Sigihart, Sahso, Sigileig, Sigilind, Sigirich. MG. LC. p. 106 f.

Besprechungen und Anzeigen.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren derjenigen Arbeiten, deren Besprechung an dieser Stelle gewünscht wird.

A. Stückelberg, Basler Denkmalpflege, mit 33 Originalabbildungen, 1911. Basel, Wepf, Schwabe u. Co. 73 S.

Mit dieser Schrift will der Verfasser die Aufmerksamkeit der Basler ıf eine bessere Denkmalpflege lenken; die interessante, knapp und klar :haltene Abhandlung ist trefflich geeignet, diesen Zweck zu erfüllen. Der /unsch, man möchte in Basel die Denkmäler früherer Zeiten viel besser :honen als bisher, ist nur zu gerechtfertigt. Die Schrift belehrt nämlich den :ser, dass man dort in den letzten Jahrzehnten in unverantwortlicher Weise n Denkmal nach dem andern opferte oder doch nicht in Ehren hielt. Wenn :r Basler A. Fechter 1856 schrieb: «Wenige Jahrzehnte und unsere Vater= adt wird der Spuren einer mittelalterlichen Stadt nur noch wenige aufzu= eisen haben», so sah er leider richtig. Basel war sehr reich an Kunstdenk= älern der Vorzeit; unzählige wertvolle kirchliche Denkmäler haben sich s ins neunzehnte Jahrhundert erhalten; von da an blieben sie aber jeder /illkür preisgegeben. Der Verfasser nennt viele der begangenen Verheerun= :n unter den Werken alter Kunst und fordert eine richtige Denkmalpflege; iese soll die Inventarisation der Denkmäler, die graphische Aufnahme aller :enkmäler, regelmässige Inspektion, Instruktion aller die Denkmäler behan= :lnden Personen, den Schutz und Gelegenheit zur Besichtigung der Denk= äler sowie die Berichterstattung an die Behörden umfassen. Die Not= endigkeit einer eigentlichen Denkmalpflege und die Mannigfaltigkeit der .ufgaben, die fachmännischer Lösung harren, gibt sich deutlich kund aus :n Abschnitten, in denen von den verschiedenartigen Kunstdenkmälern, e Basel einst besass und die ihm noch eigen sind (Kapellen, Klosterbauten, rdenshäuser, Klosterhöfe, Krypten, Wandgemälde, Skulpturen, Glasgemälde, /appen, Grabmäler, Befestigungsbauten, u. s. w.) die Rede ist. Das Wort ird begleitet von 33 Originalbildern. Der Mahnruf der verdienstvollen :hrift hat erfreulicherweise bereits zu schönen Erfolgen geführt, denen sich offentlich weitere, dauernde, anschliessen.

Zürich. **E. Stauber.**

Fritz Jacobsohn, *Der Darstellungsstil der historischen Volkslieder des 14. und 15. Jahrhunderts und die Lieder von der Schlacht bei Sempach.* 115 Seiten. Verlag von Carl Hinstorffs Buchdruckerei und Verlagsanstalt, Rostock 1914. (Dissertation der philosophischen Fakultät der Berliner Friedrich-Wilhelmsuniversität.)

Die Arbeit zerfällt in zwei beinahe gleich grosse Teile, von denen der erste allgemeiner Natur ist: eine recht fleissige formalistische Zergliederung des literarischen Volksliederstoffes. Der zweite Teil behandelt das grosse Sempacher Lied, «das dem Versuche, die Entstehungszeit der einzelnen Teile zu ermitteln, bisher getrotzt». Jacobsohn will die Lösung finden, indem er «ausser stilistischer nun auch inhaltliche und metrische Gesichtspunkte und namentlich die Besonderheit der Wortwahl» heranzieht. Dabei ist er freilich nicht sehr weit über die bisherigen Resultate hinausgekommen, die Untersuchung der Wortwahl und stilistischen Wendungen war eine Sisiphusarbeit und in der Kernfrage über die Winkelriedstrophen versagen auch ihm die stilkritischen Beweismittel. Er selber gesteht, dass sich die betreffenden Strophen 27 bis 30 an Strophe 18 oder 21 anschlössen, welche letztere er «als sehr alt oder sehr jung» datiert, kommt dann aber unter der Voreingenommenheit gegen die Geschichtlichkeit der Winkelriedtat dazu, ihnen aus «historischen» Gründen die Jahre 1512—16 als Entstehungszeit anzuweisen. Diese «Gründe» sind nun freilich für einen Schweizer Historiker wenig überzeugend, besonders wenn der Verfasser sie durch die angebliche Zusammengehörigkeit der Strophen 45—50 erhärten will, welche die Episode des ertränkten Herrn von Clee oder von Gree behandeln und wenn er diesen Namen auf Cleven (Chiavenna) deutet, weil der spätere Arnold Winkelried 1512 an der Einnahme dieser Stadt teilgenommen haben könne!! Letzteres ist übrigens absolut ausgeschlossen, da die Bündner, nicht die Eidgenossen damals das Veltlin einnahmen. Jacobsohn stützt sich in seiner Voreingenommenheit in der Winkelriedfrage auf die Arbeit E. Stössels über die Schlacht bei Sempach (1905), die in die Reihe jener Dissertationen der Delbrück-Schule gehört, die ohne jede durch Augenschein erworbene Lokalkenntnis und ohne die nötige Beherrschung des einheimischen Archivmaterials aus weiter Ferne mit der divinatorischen Ueberlegenheit des geborenen preussischen Strategen die Rätsel unserer historischen Schlachtfelder ergründen wollen. (Ein charakteritsisches Beispiel davon ist auch die Dissertation *Knorreks* über die Schlacht von Arbedo.) — Die Winkelriedfrage wird nicht durch die Untersuchungen über das Sempacherlied endgültig entschieden. Die Zurückführung des Eidgenossenjahrzeits in Unterwalden auf eine urkundliche Erwähnung im Jahre 1454 weist auch die Namenliste der Gefallenen von Sempach, an deren Spitze Arnold Winkelried steht, mindestens über dieses Datum zurück. Und die Zürcherchronik von 1476, welche die Tat erwähnt, wird Hr. Dr. Hans Georg Wirz auf ein Original aus der Wende des XIV. Jahrhunderts zurückführen. Uebrigens scheint Jacobsohn nach dem Quellenverzeichnis am Schluss seiner Arbeit weder die genealogischen Arbeiten Hermanns von Liebenau über die

Winkelriede, noch den abschliessenden Artikel Oechslis in der Allg. deutschen Biographie gekannt zu haben.

Im übrigen möchte ich nicht sagen, dass diese Arbeit — die freilich niemand ungezwungen zur Hand nehmen wird, da kein Widerschein des originellen Reizes ihres Themas darin leuchtet — wertlos sei. Auch ergebnislose Untersuchungen sind positive Resultate für die Forschung.

Stans. **Rob. Durrer.**

Otto Weiss, Dr. phil. — Die tessinischen Landvogteien der XII Orte im 18. Jahrhundert. (Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft, Heft 1, VII. Bd.) Verlag von Gebr. Leemann & Co., Zürich-Selnau.

L'Autore, che dimostra d'avere con mente acuta e con indagine razionale profonda penetrato lo spirito dell'epoca e del paese ch'ei erasi proposto d'illustrare, ha esaminato con paziente minuzia tutta quanta l'organizzazione delle vogtie a mezzodì dell' alpi nel secolo immediatamente precedente all'emancipazione loro, ch'egli ha giudicato molto obbiettivamente, condannando, senz'ambagi, il sistema di governo di quel tempo, pur cercando, e non ha torto, di rintracciare alcuna tenue scusante. La corruzione del regime landvogtesco è esposta nudamente e crudamente. L'A. non indugia ad affermare che cotesta corruzione aveva le sue radici negli stessi cantoni sovrani, di cui quasi tutti (poche e onorevoli l'eccezioni) erano contaminati.

Le crudeli ingiustizie, le soperchierie, le doppiezze, la mercanteggiatura che formavano il corredo della generalità de' landvogti e degli uffiziali da essi dipendenti, e che cotestoro misero regalmente a contributo delle cupidigie insaziabili ond'erano assetati, spezie nell' amministrare la giustizia, sono esposte oggettivamente e ponderatamente. Ma come potevano, chiede giustamente a sè l'egregio A., sottrarsi i landvogti alla corruzione, quando dovevano spendere larghe somme per conquistare l'ufficio, per giunta male retribuito? Gravi torti eran contenuti anche nella legislazione, apparentemente severa, ma spesso scura e indecisa, sempre miserabile.

L'A. penetra efficacemente e felicemente ne' diversi rami dell' amministrazione pubblica, centrale, locali e regionali, nelle varie forme dell' industrie e delle occupazioni lucrose, nell' organizzazione religiosa e in quella scolastica. Di tutto dà un quadro, rapido ma completo e fedele; e tutti questi quadri, accuratamente disegnati, formano insieme un polittico ricco e vario, ove sono rappresentati nitidamente i pregi ed i difetti (oh, quanti difetti!) di quell' epoca miserevole e triste pel Ticino.

Il paragrafo concernente all' emigrazione contiene opportunamente un elenco degli artefici ticinesi che, nel diciottesimo secolo, affermarono all'estero le loro gloriose ed ereditarie facoltà artistiche.

Lugano. **Luigi Brentani.**

Adolf Burri. Johann Rudolf Sinner von Ballaigues 1730—1787. Berner Dissertation. Bern, Buchdruckerei Büchler & Co., 1912. (Im Buchhandel bei A. Francke, Bern). 197 S.

Im 34. Band der Allg. Deutschen Biographie widmete E. Blösch dem Berner Bibliothekar Joh. Rudolf Sinner einen kurzen Artikel, der auch in den 2. Band der Sammlung Bernischer Biographien aufgenommen wurde. Das reiche Gelehrtenleben schien indessen eine eingehendere Darstellung zu rechtfertigen; sie liegt nun vor in der Doktorarbeit Burris.

Der Verfasser behandelt das Leben und die Lebensarbeit Sinners in fünf Abschnitten: 1. Jugendzeit, 2. Henzi und Sinner, d. h. die angebliche Bewerbung Henzis um die Oberbibliothekarstelle und Sinners Wahl, 3. Sinner als Bibliothekar und seine wissenschaftliche Tätigkeit (hier wäre die Gruppierung der einzelnen Arbeiten nach sachlichen Gesichtspunkten der chronologischen vorzuziehen gewesen), 4. Sinners Stellung in Staat und Gesellschaft, 5. Ausgang. Schon aus dieser Uebersicht geht hervor, dass Burris Arbeit, ganz abgesehen vom biographischen Interesse, sowohl der politischen Geschichte als auch der Geschichte der Wissenschaften dient.

Sinner ist durch seine Hineinzerrung in die Vorgeschichte der Henzischen Verschwörung in ein ganz falsches Licht gerückt worden; er musste dem durch Lessings dramatisches Fragment verklärten «Freiheitshelden» als Folie dienen. Es ist das Verdienst Burris, den Sachverhalt ein für allemal festgestellt zu haben: Henzi hat sich um die Stelle nicht beworben. Er kehrte 1748 als Begnadigter aus der Verbannung zurück, in die ihn seine Beteiligung an der Reformbewegung des Jahres 1744 getrieben hatte. Kurz nach seiner Rückkehr wurde er von dem damaligen Stadtbibliothekar Engel als Unterbibliothekar angenommen. Wiederum wenige Wochen später vertauschte Engel das Bibliothekariat mit der Landvogtei zu Aarberg, und die erledigte Stelle wurde zur Bewerbung ausgeschrieben. Laut Reglement von 1726 hatte der Bibliothekar eine Kaution von 1000 Thalern zu leisten; die Besoldung betrug 30 Thaler in Geld, 10 Mütt Dinkel und ein Fass La Côte-Wein. Diese geringen finanziellen Aussichten liessen Henzi von einer Bewerbung absehen; er verzichtete sogar auf den innegehabten Posten eines Unterbibliothekars, da er Aussicht hatte, seine frühere Hauptmannstelle im Dienste des Herzog von Modena wieder zu erhalten. Sinner war und blieb der einzige Kandidat. Dass die Bibliothekkommission und der Rat sich nicht bemüssigt fühlten, das Bibliothekreglement zugunsten des eben begnadigten Staatsverbrechers Henzi im Sinne einer Erhöhung des Gehaltes und einer Herabsetzung der Kaution zu revidieren, ist begreiflich. Man kann dagegen beklagen, dass sich die Behörde die Fähigkeiten Henzis nicht für einen andern Posten sicherte. Dieses Versäumnis entsprang teils dem nicht ganz ungerechtfertigten Misstrauen gegen den unruhigen Kopf, teils der Gleichgültigkeit gegen wissenschaftliche und literarische Betätigung, die ja auch Albrecht von Haller nicht dem eigenen Staate zu erhalten wusste. Henzi hat dann 1749 im Verhör die Enttäuschung über den Misserfolg bei der (angeblichen) Bewerbung neben seinen zerrütteten Vermögensverhältnissen als Triebfeder für seine Beteiligung

am «Burgerlärm» genannt. Fernerstehende Zeitgenossen und die Nachwelt, die angesichts von Henzis hartem Schicksal den Unglücklichen zum tragischen Helden stempeln wollten, haben das niedrigere Motiv zugunsten des höhern zurücktreten lassen. Dass die Bibliothekkommission dem einzigen Bewerber, Sinner, trotz seiner Jugend (er zählte 18½ Jahre) die Stelle anvertraute, wird man ihr kaum zum Vorwurf machen können. Ein Fachmann stand nicht zur Verfügung; also beschränkte man sich darauf, «die nöhtige Principia und Capacitaet zu Erlehrnung dieser Studii» zu verlangen. Ueber die geforderte Vorbildung wies sich Sinner in einem «scharpfen» mündlichen Examen aus. In der Bewerbung des jungen Sinner anderseits eine einzigartige Unbescheidenheit zu sehen, verbietet die Tatsache, dass schon bei der Besetzung der Stelle im Jahre 1726 ein Student unter den Kandidaten sich befand.

Sinner hat die auf ihn gesetzten Erwartungen erfüllt. Neben den Katalogen der Handschriften und Druckwerke der Berner Bibliothek, durch die namentlich die Schätze der Bongarsischen Bibliothek (Sinners Studien über Bongars, s. Burri, S. 100—103) erst zugänglich gemacht wurden (leider auch den Büchermardern!), schrieb er in den Jahren 1750 bis 1776 nicht weniger als 17 zum Teil umfangreiche Abhandlungen aus den verschiedensten Gebieten, namentlich der altfranzösischen Sprache und Literatur, und betätigte sich als Uebersetzer, vielleicht auch als Dichter auf dem Gebiete der heitern dramatischen Kunst. In literarischen Arbeiten ging er aber nicht auf; er war Mitglied des Äussern Standes, dann des Rates der Zweihundert, Münzdirektor, Schulrat und Mitglied verschiedener Kommissionen und Gesellschaften. Mit den Geschäften dieser Kollegien hat er sich, wie verschiedene Aufsätze bezeugen, gewissenhaft vertraut zu machen gesucht. Als ihm 1776 seine Ernennung zum Amtmann in Erlach Entlastung von seinen Aemtern brachte, wirkte er trotz zunehmender Kränklichkeit für das geistige und leibliche Wohl seiner Untergebenen (1776—1781). Die letzten Jahre lebte er zu Bern in geistiger Umnachtung dahin.

Es ist das Bild eines geistvollen, vielseitigen und gewissenhaften Gelehrten und Staatsdieners, wie sie das 18. Jahrhundert in nicht geringer Zahl hervorgebracht hat, das sich uns entrollt. Dabei ist Burri nicht blind für die Grenzen von Sinners Verdiensten; die nahe Grösse Hallers mag ja auch unwillkürlich berichtigend eingewirkt haben. «Sein Geist bebaute ein breites Feld, doch drang er nicht überall in grosse Tiefen».

Burri will seine Arbeit nicht als abschliessend, sondern vielmehr als Anregung zu weitern Studien über Sinner angesehen wissen, da ihm von der Korrespondenz Sinners nur ein kleiner Teil erreichbar war. Damit ist Burri wohl zu bescheiden. Wohl mag aus Sinners Briefwechsel noch über einzelne Seiten seines Schaffens und namentlich seines Privatlebens näherer Aufschluss zu gewinnen sein; aber die grossen Linien seines Lebenslaufes und seiner wissenschaftlichen Tätigkeit sind durch die vorliegende verdienstvolle Arbeit gezogen.

Zürich. **Felix Burckhardt.**

Alfred Götz, *Dr. Ignaz Paul Vital Troxler als Politiker.* Ein Lebensbild aus der Werdezeit der neuen schweizerischen Eidgenossenschaft. Diss. 8°, 182 S. Zürich, Leemann & Co. 1915.

Troxler war ein sehr geräuschvoller Herr gewesen. Im Jahre 1806 hatte er sich aus dem Kanton Luzern flüchten müssen; 1814 sitzt er einige Wochen im Gefängnis; später hatte er in Luzern und Basel Prozesse, aus denen er zwar ehrenvoll hervorging, die aber doch seine Absetzung als Professor bestätigten. Auch in Bern (1834—1853) fehlte es ihm nicht an Reibereien mit Kollegen und Behörden. Rechthaberei, Reizbarkeit und Eitelkeit machten ihn jedenfalls zu einem recht unangenehmen Kollegen. Da seine Händeleien zum grossen Teile in der Öffentlichkeit sich abspielten, so erhielt schon hierdurch Troxler eine gewisse Berühmtheit. Aber auch durch seine langjährige und vielseitige schriftstellerische Tätigkeit prägte er sich beständig dem Gedächtnis seiner Zeitgenossen ein; denn im Verlaufe von 66 Jahren veröffentlichte er nicht weniger als 76 Schriften aus dem Gebiete der Medizin, Pädagogik, Philosophie, Theologie, Geschichte und Politik. Die vorliegende Studie beschäftigt sich ausschliesslich mit dem Politiker Troxler. Sein mannhaftes Auftreten gegen die Zensur, die er «eine mit Unrecht und Schande verknüpfte Anmassung des Staates» nannte, soll ihm hoch angerechnet werden. Auch erwarb er sich ein besonderes Verdienst in den dreissiger Jahren, dass er als einer der Ersten die amerikanische Volksvertretung als vorbildlich für die Schweiz anempfahl, so wie sie dann die 48er Verfassung in allerdings besserer Form, als sie Troxler vorschwebte, wirklich brachte. Aber im ganzen stand Troxlers Wirkung doch nicht im Verhältnis zu dem Geräusch, das er verursachte.

Politisch gehörte er zu den radikalsten Radikalen, war er doch ein Gründer des Nationalvereins und ein heftiger Gegner der Bundesrevision von 1832. Aber andernteils bekämpfte er mit wuchtiger Entschiedenheit die Badener Konferenzbeschlüsse. Diese Haltung wollte man nicht verstehen, und so ging es ihm, wie es allen mittleren Stellungen geht: er wurde von beiden Seiten angegriffen, und was das Schlimmste ist, nicht mehr ernst genommen. Sein Entwurf eines Bundesvertrages (1833) zeigt, dass ihm der politische Sinn, der Sinn für das Erreichbare, völlig abging. Wenn er, «die ursprüngliche, heilige Eidgenossenschaft» wieder herstellen will, deren Grundlage der Bundesstaat gewesen sei, so beweist er mit diesen billigen Phrasen nur, dass er die Geschichte des Landes gar nicht kannte.

Dann schwächte Troxler auch durch die Form, die er seinen literarischen Arbeiten gab, deren Wirkung ab. Die naturgemässe Stimmung seiner Seele war eigentlich der Zorn; er sah überall Feinde, die er mit Knallworten glaubte totschlagen zu müssen. Zudem pflegte er nach der Unart der Philosophen die einfachsten Dinge der Welt in der anspruchsvollen Geheimsprache seiner Zunft auszudrücken. Aus diesen Gründen verlor er seinen Einfluss in der Öffentlichkeit vollständig. Und gleich erging es ihm in seinem Berufe: er philosophierte seinen Hörsaal leer.

Und trotzdem verdiente Troxler, der in bewegten Zeiten ein Rufer im Streite gewesen war, die literarische Würdigung, die ihm A. Götz in liebe= voller Weise hat angedeihen lassen.

Bern. **G. Tobler.**

Reinhold Bosch. Der Kornhandel der Nord=, Ost=, Innerschweiz und der ennetbirgischen Vogteien im 15. und 16. Jahrh. Zürich, Beer & Cie., 1913, VIII und 172 S.

Es gibt im Bereich der mittelalterlichen Handelswaren keinen Artikel, der in gleich starkem Masse monographische Behandlung erfahren hätte wie das Getreide. Für eine ganze Anzahl von Städten und Territorien besitzen wir Arbeiten über Getreidehandel und Getreidehandelspolitik. Was an liter= arischen Darstellungen (und Quellen) publiziert ist, lässt schon ein recht klares Bild über mittelalterliche Getreidehandelsorganisation und =politik ge= winnen, und auch wesentliche Züge des produktions= und absatzgeographischen Bildes stehen vor unsern Augen, so viele Lücken auch noch zu beklagen sind. Seit mehrerern Jahren ist dann vor allem durch die Schule G. v. Belows von Freiburg i. Br. aus die Lebensmittelversorgung und Lebensmittelpolizei süddeutscher und schweizerischer Städte untersucht worden. Wenn jetzt auch von der Schweiz aus das historische Interesse auf ein einzelnes Gebiet des ältern Lebensmittelhandels gelenkt wird, so ist das noch aus einem besondern Grunde erklärlich. Das Getreideversorgungsproblem ist in den letzten Jahren zu einer der wichtigsten Fragen unserer nationalen Wirtschaftspolitik geworden. Wer sich daran macht, zu untersuchen, in welchen Formen in frühern Zeiten dieses Problem gelöst worden ist, kann deshalb von vorneherein auf ein Interesse rechnen, das über die fachhistorischen Kreise hinausreicht. Und in diesem Augenblick in verstärktem Masse, wo der Krieg Verhältnisse zeitigt, die zwar vor der Hand sich als Ausnahmeverhältnisse darstellen, einst aber nach verschiedenen Richtungen hin fast das Normale waren und möglicher= weise auch in Zukunft teilweise in dauernde Form übergehen können.

Verrät der Verfasser der vorliegenden Arbeit nun soviel Einblick in die Eigenart und den gegenwärtigen Stand des geschichtlichen Problems der älteren Getreidehandelsverfassung, dass der Leser die entscheidenden Punkte klar herausgearbeitet findet und sieht, in welcher Hinsicht sie durch diese Arbeit gefördert und geklärt sind? Und verrät der Verfasser soviel wirt= schaftlichen Blick, dass seine Untersuchung auch demjenigen etwas sagt, der sich mit der praktischen Frage der Getreideversorgung unserer Zeit beschäftigt? Ich kann weder das eine noch das andere bejahen.

Dazu wäre vor allem eine ganz andere Gruppierung des Stoffes nötig gewesen. Die Stoffgruppierung verrät immer das Mass an Einsicht, das ein Autor in sein Problem hat. Gewiss, Bosch gruppiert seinen Stoff auch. Aber es geschieht in einer etwas primitiven Weise. Man sehe sich nur das Inhalts= verzeichnis an; darnach zerfällt die Schrift in 5 Abschnitte, deren Titel folgen= dermassen lauten: I. Allgemeines; II. Geschichtliches; III. Exkurse; IV. An=

hang; V. Beilage. Lässt sich der Inhalt eines Buches unbehülflicher und nichtssagender gliedern, als es in dieser Titelreihe zum Ausdruck kommt? Einmal gehören III.—V. nicht als parallele Abschnitte neben I. und II., wobei nur als kleines Zeichen der offenbar etwas eiligen Aufarbeitung erwähnt sein mag, dass Anhang und Beilage zwar im Inhaltsverzeichnis als Abschnitt IV, resp. V bezeichnet sind, im Text aber dann nicht mehr. Höchst unpraktisch ist die Anordnung der Anmerkungen. Dass sie nicht auf jeder Seite unter dem Texte sich finden, sondern hinter dem Texte zusammengestellt sind, sei unbeanstandet; aber nun sind sie dort nicht fortlaufend, sondern für jedes Textkapitel wieder besonders numeriert. Wer also z. B. auf S. 46 liest und die dort zitierte Anmerkung 6 aufsuchen will, muss im Text erst zurückschlagend feststellen, an welchem Kapitel er steht — denn es gibt ein Dutzend Anmerkungen mit der Ziffer 6 —, dann muss er dieses Kapitel hinten in den Anmerkungen suchen (wirklich suchen) und findet dort endlich die richtige Anmerkung 6. Unverständlich ist dann, warum B. der eigentlichen Darstellung zwei Exkurse über «Allgemeine Fürkaufsbestimmungen» u. «Kornsperren als Kriegsmassnahmen» angehängt hat. Er muss ja selbst wissen, dass er mit diesen paar Bemerkungen den beiden Instituten (Fürkauf und Sperre) nicht entfernt gerecht wird. In der geschichtlichen Darstellung steckt ja selbst viel mehr einschlägiges Material. Dann hat er überdies über den Fürkauf schon einmal allgemein in einem besondern Kapitel gehandelt (S. 3 f.). Die Einteilung der eigentlichen Darstellung in zwei Abschnitte — «Allgemeines» und «Geschichtliches» — ist ganz unbehülflich. Einmal umfasst das «Allgemeine» nur 7, das «Geschichtliche» aber fast 100 Seiten. Dann ist das «Allgemeine» so gut geschichtlich wie das «Geschichtliche», und endlich enthalten die 4 insgesamt 7 kleine Seiten umfassenden Kapitel des allgemeinen Teils über Kornbau, Marktstädte, Teuerung (und Fürkauf) und Preise nichts als ein paar zufällige, aphoristische Bemerkungen zu den betr. Gegenständen, aber entfernt keine wirklichen Untersuchungen. Der eigentliche Hauptteil (S. 8—105) ist geographisch gegliedert. Es wird der Kornbezug aus dem Ausland, Elsass und Schwaben, (auch aus Oberitalien), geschildert in seinen Etappen über Basel hier, die Bodenseestädte dort, nach den Alpenrandmärkten Zürich und Luzern und von hier nach der Ostschweiz einerseits, der Zentralschweiz andererseits. Das Material ist mit Fleiss, aber z. T. recht mechanisch zusammengetragen (vgl. z. B. S. 15, 24, 36 f., 40, 48 f., 63 etc.). Im einzelnen wäre manches anzumerken (wozu hier der Raum fehlt); aber der Hauptmangel liegt, wie schon gesagt, darin, dass der Verfasser die Probleme nicht scharf ins Auge gefasst und den Stoff daraufhin durchgearbeitet hat. Hätte er das getan, so würde sich uns sein Buch am zweckmässigsten in folgender Gliederung darbieten. Das Ganze zerfällt in zwei Teile: der eine schildert das handelsgeographische Bild der damaligen schweizerischen Kornversorgung (Produktions-, Strassen-, Markt- und Absatzgeographie); der andere Teil schildert die Kornhandelsorganisation, jede einzelne Institution im Zusammenhang, z. B. die städtische Vorratspolitik, das Verhältnis von privatem und staatlichem, resp. städtischem Handel, die Kornhaus- und Marktorganisation, Fürkauf, Sperre, Preispolitik, Zoll-

belastung, Transportorganisation etc. etc. Es ist zu schade um das Material, als dass ich dem Verfasser nicht den Rat geben möchte, er lasse sich das bischen Zeit und Mühe kosten und arbeite in einem Aufsatze die Grundzüge dieser Getreidehandelsorganisation systematisch heraus. Das Bild wird im Hinblick auf die gerade jetzt herrschenden Zustände in vielem frappant berühren.

Basel. **Hermann Bächtold.**

William E. Rappard, docteur en droit, professeur ordinaire d'histoire économique à l'Université de Genève: La Révolution industrielle et les origines de la protection légale du travail en Suisse. (Berne, Stämpfli & Cie., 1914. 343 S.

Die vorliegende Arbeit ist als Heft 3 der von einigen schweizerischen Nationalökonomen herausgegebenen «Beiträge zur schweizerischen Wirtschaftskunde» erschienen. Im ersten Heft hatte Traugott Geering die «Grundzüge einer schweiz. Wirtschaftsgeschichte» skizziert; das zweite Heft brachte die schon eingehendere Darstellung der Entwicklung eines einzelnen Gewerbes, des Mühlengewerbes, aus der Feder von Rob. Keller, und die Arbeit von Rappard setzt sich sogar die nähere Schilderung einer ganzen Epoche der schweiz. Gewerbegeschichte zum Ziele.

Wie schon der Titel besagt, handelt es sich dabei um zwei Dinge: um die «industrielle Revolution» und um das — als Folge dieser Umwälzung aufgefasste — Einsetzen des staatlichen Arbeiterschutzes. Unter «industrieller Revolution» versteht Rappard in spezieller Beziehung auf die Schweiz die Ablösung der älteren (hausindustriellen) Betriebsformen der gewerblichen Produktion durch das Fabriksystem unter dem Einfluss der politischen Ereignisse des Zeitraumes von 1798—1848 einerseits und der gleichzeitig sich durchsetzenden technischen Fortschritte andererseits. Die Untersuchung beschränkt sich immerhin auf die Vorgänge in denjenigen Produktionszweigen, in denen eine solche Umwälzung im bezeichneten Zeitraum stattgefunden hat, d. h. auf die Baumwollindustrie, Seidenindustrie und Uhrmacherei. Viele Einzelheiten dieser Entwicklung sind ja durch die gerade in den letzten Jahren häufiger gewordenen Monographien über einzelne Industrien bekannt, allein der grosse Reiz der Rappard'schen Darstellung besteht (selbst soweit es sich um bekannte Dinge handelt) in der Zusammenfassung der Schicksale dieser einzelnen Industrien zu einer, von den gleichen allgemeinen Kräften erfassten Umwälzung. Und den gleichen Wert müssen wir auch der Schilderung der Entstehung der Arbeiterschutzgesetzgebung beimessen. Auch sie ist schon öfters behandelt, aber nirgends in so klarer Weise als die unmittelbare Reaktion gegenüber dem sozialen Elend, welches das Fabriksystem zunächst mit sich brachte, nachgewiesen worden. Absolut neu ist m. W. die feine Darstellung der Genesis des Fabrikproletariates und seiner Lage in Kapitel IX. Aber auch in den übrigen Teilen des Buches wird man auf viele, vom Verfasser

auf Grund eines sehr umfassenden Quellenstudiums hervorgezogene, unbekannte Einzelheiten stossen.

Das im Schlussabschnitt beanspruchte Zeugnis, dass der Verfasser viel Vorsicht und wenig Kühnheit bei der Würdigung der Tatsachen gezeigt habe, wird ihm kaum irgend einer seiner Leser verweigern. Darüber hinaus gebührt ihm aber der Dank der Wirtschaftshistoriker wie der Nationalökonomen für die reiche Belehrung und Anregung, welche ihnen diese ebenso gründliche wie elegant geschriebene Schrift bietet.

Zürich. **Prof. E. Grossmann.**

Rudolf Böppli, Die Zehntablösung in der Schweiz, speziell im Kanton Zürich. Zürich, Gebr. Leemann & Co. 1914, 152 p.

Il n'est pas de sujet d'histoire économique suisse à la fois plus riche en enseignements et moins connu que celui abordé par M. Böppli dans sa thèse de doctorat. L'histoire de l'origine, du développement et de l'abolition des charges féodales n'intéressent pas seulement l'économiste, curieux de la forme changeante du régime foncier sous l'empire duquel s'est poursuivi, depuis le moyen-âge jusqu'au seuil de l'époque contemporaine, l'effort de la production agricole. Elle intéresse aussi, et au plus haut point, le sociologue, car il peut y suivre les phases diverses du conflit séculaire engagé entre la masse nombreuse mais faible des paysans, qui doivent les redevances, et la classe riche et forte des seigneurs laïques et ecclésiastiques, des bourgeoisies citadines et des capitalistes rentiers, qui les prélèvent. L'historien politique enfin trouvera dans les particularités distinctives des institutions féodales de la Suisse, un élément d'explication de l'autonomie nationale et du caractère démocratique de notre pays.

Tous donc, économistes, sociologues et historiens, doivent de la reconnaissance à quiconque éclaire par ses recherches le sujet obscur auquel s'est attaqué M. Böppli. Est-ce à dire qu'ils en doivent à M. Böppli?

Des 150 pages de son travail, un tiers environ sont consacrées à l'histoire de la dîme jusqu'à la fin de l'ancien régime. Cette histoire est mal contée. Quoique tirée essentiellement sinon exclusivement d'ouvrages généraux et d'encyclopédies, elle n'est pas sans prétentions critiques. (Voir, par exemple, la discussion confuse sur les origines et la nature juridique de la dîme d'après Birnbaum et ses contradicteurs à la p. 16 et suiv.) Tout en touchant à beaucoup de matières étrangères à la Suisse, au canton de Zurich et à la dîme, cette longue introduction ne nous instruit que fort incomplètement sur la politique agraire de Zwingli et les modifications radicales subies par le régime des charges féodales lors de la Réforme. Cela est d'autant moins pardonnable que sur ce point important l'ouvrage de Claasen, cité d'ailleurs sans discernement par M. Böppli, contenait déjà de précieux renseignements.

Le reste de la dissertation, qui seul répond — encore qu'imparfaitement — à son titre comporte trois chapitres narratifs (1798—1814, 1814—1832,

période postérieure à 1832) et une rapide conclusion. Dans ces trois chapitres l'auteur raconte l'abolition momentanée des charges féodales sous la République helvétique, leur rétablissement dès la fin de l'année 1798 et leur disparation graduelle au dix-neuvième siècle. Leur rachat se poursuivit à la faveur d'une évolution législative qui, directement influencée par le cours des événements politiques, fut couronnée par l'adoption en 1832 d'une mesure libérale et définitive. Ce récit ne manque pas d'intérêt. Mais ici aussi on voudrait voir écourter certains développements accessoires au profit d'une analyse plus approfondie des matières essentielles. Les causes économiques et politiques et les effets du rachat de la dîme non seulement dans le canton de Zurich, mais aussi — puisque le titre l'appelle — dans le reste de la Suisse, méritaient d'être mieux mis en lumière. A la fin de l'ouvrage, un résumé en trois pages de récents travaux sur la suppression des droits féodaux dans l'Allemagne méridionale, amène l'auteur à la patriotique conviction que, comparé aux pays avoisinants, le canton de Zurich se trouve en cette matière «in verhältnismässig recht guter Stellung».

Il serait injuste de s'attendre à trouver dans une thèse de doctorat, c'est-à-dire dans un travail d'apprentissage scientifique, des vues très pénétrantes et des conclusions très neuves. Mais on est en droit de demander à l'auteur d'y fournir la preuve de cet apprentissage, en appliquant consciencieusement une bonne méthode d'investigation et d'exposition. Or le travail de M. Böppli se distingue par une déplorable absence de rigueur et de clarté. Nous ne voulons pas douter qu'il ait effectivement consulté tous les documents d'archives et tous les ouvrages imprimés qu'il énumère dans une assez longue bibliographie. Mais que cette bibliographie, dressée d'ailleurs sans souci d'exactitude et d'uniformité, soit plus qu'un vain ornement, l'ouvrage même ne le démontre guère. Les références bibliographiques, rares dans la première partie du volume, font presque totalement défaut dans la seconde, la plus originale. De plus, tantôt insérées dans le texte et tantôt mises en note au bas des pages, elles manquent presque toujours de précision. Ainsi, par exemple, M. Böppli, à la p. 21, tire de «Dierauer; Geschichte der Schweiz. 1887» (sans indiquer ni le tome, ni la page, ni l'édition) une citation relative à l'origine carolingienne de la dîme en Suisse, et à la p. 39, en exposant les opinions de Zwingli en matière de charges féodales, il renvoie simplement à «Roscher: Geschichte der Nationalökonomie» (sic).

Qu'en ces temps de guerre il soit permis de rappeler que la discipline est une vertu intellectuelle autant que militaire.

Genève. **William E. Rappard.**

Historische, die deutsche Schweiz betreffende Literatur der Jahre 1914 und 1915.[1])

Vorgeschichte und römische Zeit.

Für die schweizerische vorgeschichtliche Literatur verweisen wir im allgemeinen (für die der Fundberichte ganz) auf die *Jahresberichte der Schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte.* Der siebente umfasst das Jahr 1914.[2])

Ein als *Einführung in die Vorgeschichte der Schweiz*[3]) erschienenes Schriftchen, in dem Tschumi die gesamte Prähistorie bis einschliesslich der Hallstattzeit, Vouga sein spezielles Forschungsgebiet, die Latène-Zeit behandelt, war eigentlich als Führer für die vorgeschichtliche Abteilung der schweizerischen Landesausstellung gedacht und will eine Übersicht über den gegenwärtigen Stand der Forschung geben.

Das Werk Alexander Riese's über *das rheinische Germanien in den antiken Inschriften*[4]) berücksichtigt auch die Gebiete der Helveter, Rauraker und die geographisch zum Rheinland zu rechnenden Teile von Rhätien. Es ist eine Zusammenstellung der den behandelten Umkreis betreffenden Inschriften, die nach sieben Gesichtspunkten zusammengestellt sind (Kaiser-, die Beamten, die Armee betreffende Inschriften, geographischer Teil, Votiv-, Grab- und das Privatleben beschlagende). Ein allgemeines Register gibt Auskunft über sämtliche Stellen, an denen jeder Name oder Ausdruck vorkommt.

Mittelalter.

Bemerkungen zum Testament des Bischofs Tello von Präsident Christian Latour in Brigels[5]) enthalten den Versuch der Identifizierung der aufgeführten Ortsnamen und dadurch des Nachweises der der Aufzählung Tellos zu Grunde liegenden Systematik.

---

[1]) Berücksichtigt auch die italienische Schweiz. Als die Fortsetzung der das Mittelalter umfassenden «Übersicht» im laufenden Jahrgang des «Anzeigers» S. 123—150 hat diese Arbeit hauptsächlich die Neuzeit zum Gegenstand; nur seither über frühere Epochen Erschienenes oder dort Übergangenes wird nachgetragen. Für Werke, die im «Anzeiger» besprochen sind, wird auf diese Besprechungen verwiesen; und auch solche, deren Besprechung vorgesehen ist, werden ganz kurz behandelt. Die Anordnung ist im allgemeinen innerhalb der einzelnen Abschnitte chronologisch. Alle umfassen Quellen und Bearbeitungen. Wo in der Note der Titel nicht oder nicht vollständig erscheint, gibt das im Text cursiv gedruckte seinen Wortlaut wieder.

[2]) Siebter Jahresbericht der Schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte (Société suisse de préhistoire). 1914. Verfasst von E. Tatarinoff, Sekretär der Gesellschaft. Zürich 1915.

[3]) Von Otto Tschumi und Paul Vouga. Mit 24 Abbildungen. Bern 1915. 36 S.

[4]) Auf Veranlassung der römisch-germanischen Kommission des kaiserlich deutschen archäologischen Instituts hrg. von Alexander Riese. Teubner, Leipzig-Berlin 1914. XIV+479 S.

[5]) (Festgabe zum 1300jährigen Bestehen des Klosters Disentis.) Bündnerisches Monatsblatt 1914. S. 217—231.

Hauptmann B. de Cérenville erzählt als Militär den *Sempacherkrieg*[1]) mit konservativer Tendenz und der Neigung, die Winkelried-Episode festzuhalten.

Sonst nicht überlieferte Einzelheiten auch von mehr als bloss lokaler Bedeutung bietet eine Quelle, mit der Albert Büchi uns bekannt macht: ein in doppelter Ausfertigung vorliegendes *Jahrzeitbuch von Frauenfeld.*[2])

Derselbe veröffentlicht *zur Biographie Peters von Molsheim* noch einige von Hans Morgenthaler entdeckte Einträge der Berner Ratsmanuale von 1475—78.[3])

Brentani unterzieht die Geschichte Bellinzona's in der ereignisreichen Zeit von Ludwigs XII. Einfall 1499 bis zur Übergabe des festen Platzes an die Schweizer am 14. April 1500 einer eingehenden Untersuchung[4]), die eine Reihe von Irrtümern vor allem der Darstellung Eligio Pometta's (Come il Ticino venne in potere degli Svizzeri, vol. I. Bellinzona 1912) richtig stellt, indem sie teils unbeachtetes Material beizieht, teils allgemein benutztes als nicht zuverlässig erweist. Von Resultaten sei namhaft gemacht die Berichtigung zweier falscher Daten: des Aufstandes der Bellinzonesen gegen die Franzosen am 23. (nicht 24.) Januar 1500 und eines Briefes des Franceschino Ghiringhelli vom 4. Februar 1500, der die ungeheuerliche Zahl 1450 trägt, die Pometta zu den seltsamsten Konstruktionen Anlass gab.

Fritz Gysi geht die Urteile Machiavells über die Schweizer durch.[5])

Zeit der Reformation.

Theodor Briegers stark deutsch nationalistisch gefärbtes Werk über *die Reformation*[6]), eine erweiterte Sonderausgabe des betreffenden Abschnittes in der von Pflugk-Harttung herausgegebenen Ullstein'schen Weltgeschichte, behandelt natürlich auch die Reformation in der Schweiz.

Die *Quellenkunde der deutschen Reformationsgeschichte* von Gustav Wolf[7]) beschränkt sich zwar grundsätzlich auf Deutschland, überschreitet aber in einigen wichtigen Ausnahmefällen die Grenzen. Zu den letzteren gehören Zwingli und Calvin, für die im zweiten Band das Quellenmaterial geboten werden soll.

Eine Anzahl von Erscheinungen gruppieren sich um den Namen

Zwingli.

Von der grossen Ausgabe der sämtlichen Werke Zwinglis liegen seit dem letzten Jahre der dritte und der achte Band vor. Letzterer, der zweite der Korrespondenz gewidmete, enthält die Briefe von 1523—1526.[8])

---

[1]) La bataille de Sempach. B. de Cérenville, Capitaine d'infanterie. Revue militaire suisse. LIXe année (1914). p. 305—315 et 385—399.

[2]) Historische Notizen aus dem Frauenfelder Jahrzeitbuch (1386—1656). Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte IX. Jahrgang (1915). S. 152—155.

[3]) Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1915. S. 112—113.

[4]) Come Bellinzona venne in potere degli Svizzeri. Avv. Luigi Brentani. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1915. S. 73—83.

[5]) Machiavelli und die Schweizer. Wissen und Leben. VIII. Jahrg. 1914/15. S. 552—563.

[6]) Ein Stück aus Deutschlands Weltgeschichte. 1914. Berlin XVI + 396 S.

[7]) Bis jetzt erschienen: Erster Band: Vorreformation und Allgemeine Reformationsgeschichte. Gotha 1915, XIV + 582 S.

[8]) Huldreich Zwinglis sämtliche Werke. Unter Mitwirkung des Zwingli-Vereins in Zürich hrg. von Dr. Emil Egli †, D. Dr. Georg Finsler und D. Dr. Walther Köhler. Bd. 3 (12 Lieferungen), Leipzig (1911—)1914. IV + IV + 914 S. (Corpus Reformatorum Vol. 90.) —, Bd. 8 (11 Lieferungen), Zwinglis Briefwechsel. Gesammelt, erläutert und

Die Schicksale eines Briefes daraus: eines Schreibens Zwinglis an Valentin Krautwald, das merkwürdigerweise auf der ständischen Landesbibliothek zu Fulda zum Vorschein kam (in Kopie), erzählt der Herausgeber des Bandes Walther Köhler.[1])

Oskar Farner setzt seine Darstellung von *Zwinglis Entwicklung zum Reformator nach seinem Briefwechsel bis Ende 1522*[2]) fort mit der Behandlung des Religionsbegriffes des Reformators, seiner Stellung zu Luther und zu dessen Streit mit Erasmus, und seiner Entfremdung von dem letztern.

Anders, als Farner in dieser Darstellung, beleuchtet Walther Köhler[3]) die Entschuldigung, die Zwingli in seinem Briefe vom 5. Dezember 1518 an Heinrich Utinger für seinen geschlechtlichen Verkehr mit einem öffentlichen Mädchen vorbringt.

Dafür, dass Zwingli «sogar in ziemlich hohem Grade kurzsichtig» war, führt Georg Finsler Zwinglis eigene Aussage in seiner «Antwort an Valentin Compar» an.[4])

Willy Wuhrmann stellt über die beiden leicht zu verwechselnden Hans Schmid: den Kaplan am Grossmünster und den Helfer am Fraumünster und Chorherrn und Leutpriester am Grossmünster, alles Bekannte zusammen.[5])

Ein Zitat aus *Zwinglis Schrift «Eine Antwort Valentin Compar gegeben»* weist in einem Briefe des Christof Halesius an Rudolph Gwalther Georg Finsler nach.[6])

Die Nachkommen Zwinglis — die Hinterlassenen seines Enkels — betrifft eine veröffentlichte Stelle der Zürcher *Seckelmeisterrechnung vom Jahre 1601.*[7])

Ein italienischer Bericht enthält einige Namen von bei *Kappel* Gefallenen, welche die «Zwingliana» mitteilt.[8])

Gagliardi würdigt in ihrer Bedeutung die kürzlich auf der Zürcher Stadtbibliothek entdeckte Chronik eines Teilnehmers an der Schlacht bei Kappel, Bernhard Sprünglis (höchst wahrscheinlich des Aelteren), die vor Allem zur Beurteilung der Arbeitsweise des sie in seiner Reformationsgeschichte benutzenden Bullinger von Bedeutung ist, dann aber auch über Bullinger hinaus besonders zur Aufhellung der rein militärischen Gründe der Niederlage der Zürcher entschieden Neues bietet.[9])

Es seien hier noch zwei Quellen betreffende Publikationen angeschlossen. —

---

unter philologischer Mitwirkung der Professoren Dr. Hermann Hitzig, Dr. Albert Bachmann und Dr. Ludwig Köhler bearb. von Dr. Emil Egli, hrg. von Walther Köhler. Bd. 2: Die Briefe von 1523—1526. Leipzig (1911—)1914. VI + IV + 824 S. (Corpus Reformatorum Vol. 95.)

[1]) Aus der Geschichte eines Zwinglibriefes. Zwingliana. 1914. Nr. 2 [Band III. Nr. 4]. S. 124—127.

[2]) Von Oskar Farner, Pfarrer in Stammheim. (Fortsetzung.) Zwingliana. 1914. Nr. 1 (Band III. Nr. 3), S. 65—87, Nr. 2 (Band III. Nr. 4), S. 97—115 und 1915. Nr. 1 (Band III. Nr. 5), S. 130—141.

[3]) Zwingliana. 1914. Nr. 2. (Band III. Nr. 4.) S. 128 unter Miscellen.

[4]) Zwinglis Kurzsichtigkeit. Georg Finsler, Basel. Zwingliana. 1914. Nr. 1. (Band III. Nr. 3.) S. 87—89.

[5]) Zwei Namensvettern als Zwinglis Helfer am Grossmünster. Willi Wuhrmann, Elsau. Zwingliana. 1915. Nr. 1. (Band III. Nr. 5.) S. 148—153.

[6]) Eine Antwort etc. von England aus zitiert. Zwingliana. 1914. Nr. 2. (Band III. Nr. 4.) S. 115—117.

[7]) Zwingliana, 1914. Nr. 1. (Band III. Nr. 3.) S. 89—90.

[8]) Zur Schlacht von Kappel. E. 1915. Nr. 1. (Band III. Nr. 5.) S. 155.

[9]) Eine unbekannte Quelle zu Heinrich Bullingers Reformationsgeschichte (Bernh. Sprüngli). (Mitteilung in der Antiquarischen Gesellschaft vom 14. Februar 1914.) Ernst Gagliardi. Zwingliana. 1915. Nr. 1. (Band III. Nr. 5.) S. 141—148.

Auf eine Stelle aus Edlibach über den von Fridolin Sicher über die Belagerung von Wien von 1529 als Gewährsmann zitierten Balthasar Rugg von Danneck macht uns die «Zwingliana» aufmerksam.[1] — In der Handschrift der Zürcher Stadtbibliothek A 69, die eine 1546 von Niklaus Briefer geschriebene und Stumpff übersandte Chronik der Bischöfe von Basel enthält, erkennt August Bernoulli mit Sicherheit eine von Stumpf unter verschiedenen Namen zitierte Quelle wieder.[2])

In der «Zwingliana» werden wir auf einige Stellen aus Hermann Miles und Vadian über die Einführung des *St. Galler Katechismus von 1527* aufmerksam gemacht.[3])

Nach der z. T. bloss auszugsweisen Veröffentlichung E. Goetzingers von 1868 gibt nun P. Gabriel Meier das sog. *Tagebuch der Schwestern von St. Leonhard* bei St. Gallen vollständig.[4]) Die vorausgeschickten Seiten enthalten ausser den Mitteilungen über das Manuskript und die Abschrift Hartmanns von 1819, dessen Anmerkungen der Herausgeber mit veröffentlicht, die Feststellung, dass der seit Hartmann angenommene Name «Mörlin» für die Verfasserin des «Tagebuches» an der von ihm dafür angezogenen Stelle der St. Galler Ratsprotokolle sich nicht findet und sie überall bloss Fluri heisst. Die den Bericht ergänzenden Stellen der Ratsprotokolle teilt P. Gabriel Meier ebenfalls mit.

Die *Geschichte des «Plus»*, d. h. der Einführung des reformierten Bekenntnisses durch Abstimmung in den Bern und Freiburg gemeinsamen Herrschaften, verfolgt E. Dupraz hauptsächlich in den Pfarreien, die zur alten Herrschaft Echallens gehörten.[5])

Karl Gauss möchte mit seiner biographischen Arbeit über *Johannes Jung von Petershausen*[6]) eine der vielen reformatorischen Gestalten von nicht erster Bedeutung der Vergessenheit entreissen.

Pater Gabriel Meier glaubt die Unrichtigkeit der Behauptung Schmidlins, Nikolaus von Diesbach, Coadjutor des Bischofs von Basel, † 1550, sei zur Reformation übergetreten, nachweisen zu können.[7])

Neun lateinische und zwei deutsche Briefe Johannes Comanders an Bullinger von 1550/1551, alle des erstern vor der Pest nach Zürich geflüchtete Tochter Sarah betreffend, gibt jene in Uebersetzung, diese in Wiederabdruck E. Camenisch.[8])

Venetscher, geb. zu Brig (Wallis) studierte an der Hochschule zu Freiburg i. Br. und wurde dann Pfarrer im Würtembergischen, von wo aus er eine rege Korrespondenz mit Bullinger unterhielt, deren Inhalt durch G. Bossert kurz skizziert wird.[9])

[1]) Zu Sichers Chronik. 1915. Nr. 1. [Band III. Nr. 5.] S. 154.

[2]) Neueres über Stumpfs Basler Quellen. Von A' B'. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. Hrg. von der Historischen und antiquarischen Gesellschaft zu Basel. XIII. Band (1914). S. 191—193.

[3]) Zum St. Galler Katechismus von 1527. E. Zwingliana. 1915. Nr. 1. [Band III. Nr. 5.] S. 154—155.

[4]) Bericht über das Frauenkloster St. Leonhard in St. Gallen von der Frau Mutter Wiborada Fluri. 1524—1538. Anzeiger für Schweizerische Geschichte. 1915. S. 14—44.

[5]) Introduction de la Réforme par le «Plus» dans le baillage d'Orbe-Echallens. Par E' D'. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. IX. Jahrgang (1915). S. 1—22, 99—118 und 192—203.

[6]) Vom Augustinerkloster Petershausen bei Konstanz auf die Kanzel von St. Peter in Basel. Von K' G'. Basler Jahrbuch. 1914. S. 333—379.

[7]) War Bischof Nikolaus von Diesbach ein Apostat? Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, VIII. Jahrgang. 1914. S. 54—55.

[8]) Johannes Comander und sein Töchterlein Sarah. Pfarrer Emil Camenisch, Valendas. Bündnerisches Monatsblatt. 1914. S. 65—77.

[9]) Pfr. Dr. G. Bossert, Briefe von und an Peter Venetscher 1550—57. Blätter für Württembergische Kirchengeschichte. 1914. S. 180—200.

Eine der vielen Bekenntnisschriften, welche die reformierte Kirche aufzuweisen hat, ist *die Confessio Raetica* des Gallicius. E. Camenisch gibt sie in ausführlicher Inhaltsumschreibung wieder, die in den früheren Ausgaben nicht mit gedruckten Marginalien von Gallicius Hand als Ueberschriften verwendend. Als Beilage veröffentlicht er zum ersten Mal einen zur Vorlesung bei der Aufnahme von Kandidaten bestimmten Auszug aus der Confessio.[1])

Zeit der Gegenreformation.

Eine Arbeit: *Der Anteil der reformierten Schweizer am Navarresischen Feldzug von 1587*, von Alfred Mantel[2]), verwertet die Akten der Staatsarchive von Zürich, Bern, Luzern, Baselstadt und Schaffhausen neben einer Reihe von zeitgenössischen Sammlungen und Bearbeitungen, welche Quellen alle in einer vorausgeschickten Note kurz gewürdigt werden.

Bis in eben diese Epoche reichen die schweizerischen Dienste in Sardinien zurück. N. Gysin gibt von der Zeit Emanuel Philiberts an nach den aufeinanderfolgenden Regierungen geordnet die Geschichte der Schweizer Söldner in Sardinien, dann diejenige jedes einzelnen Regimentes.[3])

Für Eduard Kleinert, *Der Bieler Tauschhandel 1594–1608*[4]) kann auf die Besprechung in dieser Zeitschrift verwiesen werden (1915. S. 116).

Aus dem luzernischen Staatsarchiv gibt Seb. Grüter die Liste der 34 luzernischen Priester, die von 1604–1615 im Wallis wirkten, weil Luzern dem Wallis seine Geistlichkeit zur Verfügung gestellt hatte, um es beim Katholizismus und dadurch der Politik der innern Orte zu erhalten.[5])

Einer der jungen Zürcher, die zum Ehrengeleite gehörten, das den venezianischen Gesandten Padavino 1608 nach Venedig zurückbegleitete, hat diese Reise in einer Schilderung festgehalten, die Hans Nabholz veröffentlicht.[6])

Die Reise einer eidgenössischen Gesandtschaft nach Durlach und Strassburg im Jahre 1612[7]): der Gesandtschaft nämlich, die sich zur Unterzeichnung und Beschwörung des Bündnisses zwischen Zürich und Bern einer- und dem Markgrafen Georg Friedrich anderseits nach dessen Residenz begab, betreffen Aufzeichnungen zweier Handschriften der Zürcher Stadtbibliothek, sowie einer in Karlsruhe, die auf zwei Augenzeugen zurückgehen. Karl Obser druckt von den ersten beiden die eine ab, die eine verkürzte Redaktion der andern ist, und fügt in Noten die Zusätze und Abweichungen der andern sowie der Karlsruher Handschrift bei.

---

[1]) Die Confessio Raetica. Ein Beitrag zur bündnerischen Reformations-Geschichte. Pfr. E. Camenisch. XLIII. Jahresbericht der Historisch-antiquarischen Gesellschaft von Graubünden. Chur 1914. S. 223–260.

[2]) (Der sogenannte Tampiskrieg.) Von A' M'. Jahrbuch für Schweizerische Geschichte. 40. Band. Zürich 1915. S. 1–52.

[3]) Les troupes suisses dans le royaume de Sardaigne. 1577–1815. N. G'. Revue militaire suisse. LIX[e] Année. 1914. p. 529–552 und 662–670.

[4]) Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft. Bd. VI. Heft 2. Zürich 1914.

[5]) Die luzernische Mission im Wallis 1604–1615. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. IX. Jahrgang. (1915). S. 226–228.

[6]) Eine Gesandtschaftsreise junger Zürcher nach Venedig 1608. Zürcher Taschenbuch auf das Jahr 1914. Neue Folge: 37. Jahrgang. Zürich 1914. S. 33–90.

[7]) Mitgeteilt von Karl Obser. Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins. Neue Folge, Band XXIX, Heidelberg 1914. S. 217–234.

Zeit des 30jährigen Krieges.

Eine äusserst katholische Gesinnung atmet ein *Bericht des Anton Schnider, Stadtschreibers zu Mellingen, über den Kelchkrieg von 1620,* den K. Kunz mitteilt.[1])

Friedrich Pieth gedenkt des Obersten *Rudolf von Salis,* der an der Vertreibung der Österreicher aus Bünden im Jahr 1622 so hervorragenden Anteil hatte, sich aber bald darauf gegen Alwig von Sulz nicht halten konnte, und teilt einen seltenen Druck: eine katholische Relation des Einfalls des letzteren, noch aus dem Jahr 1622, im Wiederabdruck mit.[2])

Ein Brief aus der Zeit des Schwedenkrieges vom *7. März 1633,* den Eduard Wymann veröffentlicht[3]), ist von einem Wachtmeister an der Grenze an seinen Vetter, den damaligen Landvogt von Baden Johann Bernhard Schmid von Uri gerichtet, und gibt diesem Nachricht von den Einzelheiten der vor einigen Tagen geschlagenen Schlacht bei Rheinfelden.

1648–1712.

Gottfried Guggenbühls Darstellung des *schweizerischen Bauernkrieges*[4]) ist ein populäres Schriftchen, das aber sorgfältig und verständig die bisherigen Forschungen verwendet, die inneren Ursachen und die äussere Veranlassung klar und erschöpfend entwickelt, soweit das noch dem Stande der Forschung heute möglich ist, und den Verlauf anschaulich schildert.

Über das *Treffen von Wohlenschwil* im schweizerischen Bauernkrieg dürfte nun Hans Nabholz das endgültige Wort gesprochen haben.[5]) Nach einer Kritik der Quellen, die zuerst drei bisher als selbständig betrachtete Darstellungen dieses Ereignisses als identisch mit der «Ohnparteyischen Beschreibung» des Pfarrers Wirz erweist und sich in erneut begründeter und energischer Zurückweisung des Markus Huber als Quelle Liebenau anschliesst, folgt die in erster Linie auf den Schreiben ausserzürcherischer Offiziere an ihre Obrigkeiten aufgebaute Darstellung des Verlaufes: sie stellt entgegen den Angaben des die bisherige Geschichtschreibung beherrschenden Vock fest, dass weder die Hauptmasse des Zürcher Heeres das Lager verliess, noch überhaupt ein ernsthafterer Kampf stattfand. Als Beilagen sind zahlreiche ungedruckte Quellenstücke veröffentlicht.

Zeugenaussagen über die erste Schlacht bei Vilmergen, von Teilnehmern deponiert, veröffentlicht Dr. S. Heuberger[6]) aus dem die Jahre 1655–60 enthaltenden Bande der Brugger Ratsmanuale.

A. von Stürler druckt das französische Tagebuch ab, das Vinzenz Stürler, Gesandter zusammen mit Karl von Bonstetten, Freiherrn von Vaumarcus, über ihre Gesandtschaftsreise an den savoyschen Hof führte; es reicht vom 4. Mai bis 5. Juni 1663 (neuen Stils: 14. Mai bis 15. Juni).[7])

---

[1]) Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte VIII. Jahrgang. 1914. S. 33–35.

[2]) Der Dreibündengeneral Rudolf v. Salis und ein österreichischer Bericht über den Einfall des Grafen Alwig v. Sulz in Graubünden 1622. Von Dr. F' P', Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1915. S. 113–115 und 158–165.

[3]) XX. Hist. Neujahrsblatt, hrg. auf das Jahr 1914 vom Verein für Geschichte und Altertümer von Uri. S. 38–40.

[4]) Der schweizerische Bauernkrieg von 1653. [Illustriert.] Zürich 1913. II + 64 S.

[5]) Der Kampf bei Wohlenschwil, 3. Juni 1653. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1914. S. 11–41.

[6]) Anzeiger für Schweizerische Geschichte. 1914. S. 209–212.

[7]) Eine bernische Gesandtschaft nach Savoyen im Mai 1663. Nach dem Original-

Für Friedrich Kilchenmanns Arbeit über *die Mission des englischen Gesandten Thomas Coxe in der Schweiz, 1689—1692* [1]) sei auf die Besprechung in dieser Zeitschrift verwiesen (1914. S. 239).

Josef Müllers Darstellung der Tätigkeit und der Schicksale *Joseph Germans*, der in der langen Vorgeschichte des Zwölferkrieges wie auch während desselben eine so bedeutende Rolle spielte, beruht auf Akten des Stiftsarchiv St. Gallen, sowie auch des Zürcher Staatsarchivs.[2])

Ebenfalls den Zwölferkrieg betrifft eine Arbeit A. Zesigers, der als ersten Grundstein einer einstmaligen endgültigen Darstellung der zweiten Vilmergerschlacht die *Ordre de Bataille des bernischen Heeres* zusammenstellt und eine Uebersicht der Verteilung der Berner Truppen auf den verschiedenen Schauplätzen des Krieges gibt.[3])

1715—1789.

Herrn Johannes Frischings dermaligen Landvogten zu Morsee Vor Mnhgn. Räht und Burgeren wegen Ueberreichung Dero Antwort-Schreibens an Ihr Königl. May. Von Sicilien nacher Thonon, über Dero Notification der Erhöhung auf den Königl. Thron Abgelegte Relation d. 23ten August 1715 teilt W. F. v. Mülinen mit.[4])

Ein Beitrag zu der Henzi-Verschwörung von 1749 ist ein von G. Kurz mitgeteiltes Schreiben vom 14. August 1749, durch das der bernische Rat der Freiburger Regierung anzeigte, welche der Verschwörer mit Verbannung bestraft worden seien, unter Beigabe der Personalbeschreibungen der Verbannten.[5])

Th. Gränicher teilt in Reproduktion einen *Plan des bernischen Lagers in Genf 1782* mit, den Feldwebel Samuel Gränicher von Zofingen, ein Teilnehmer an der Expedition, aufgenommen hatte.[6])

Nicht den Anspruch, ein vollständiges historisches Gemälde zu sein, macht Linders Arbeit über *die helvetische Gesellschaft des 18. Jahrhunderts* [7]); der Verfasser betont dagegen um so mehr die Seiten, die er als auch für die Schweiz von heute von Wert erachtet.

Joachim Heftis *Geschichte des Kantons Glarus von 1770—1798 mit Ausschluss der Untertanengebiete* [8]) ist in dieser Zeitschrift besprochen. (Jahrgang 1915. S. 119.)

---

bericht mitgeteilt von Dr. med. A. von Stürler. Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1915. S. 244—267.

[1]) Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft. Bd. 6. Heft 1. Zürich. 1914. II + 176 S.

[2]) Landweibel Joseph German. Ein Beitrag zur Geschichte des Zwölfer-Krieges. Von Jos. Müller, Stiftsarchivar. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang. 1914. S. 201—220 und 279—310.

[3]) Das bernische Heer im Zwölferkrieg. Dr. A. Zesiger, Bern. Anzeiger für Schweizerische Geschichte. 1914. S. 142—152.

[4]) Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. X. Jahrgang. 1914. S. 297—314.

[5]) Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. X. Jahrgang. 1914. S. 38—43.

[6]) Mitgeteilt von Th. Gränicher, Architekt, Zofingen. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. XI. Jahrgang. 1915. S. 70—75.

[7]) R. Linder, theol. Feuille Centrale de la société suisse de Zofingue. 54e année. 1913/14. p. 328—349.

[8]) Diss. Zürich. Glarus 1914. 265 S.

Zeit der Revolution, Helvetik und Mediation.

Paul Wernle gibt aus den Berichten der Vorsteher der Basler Herrnhuter-Gemeinde nach Herrnhut alles, was sich auf die politischen Vorgänge der *Revolutionsjahre und die Zeit der Helvetik* bezieht, mit kurzer Einleitung, welche auch über das Verhältnis der Gemeinde zur Basler Kirche orientierende Data mitteilt.[1])

Ein Brief über die Septembermorde in Paris vom 25. September 1792, den Eduard Wymann mitteilt[2]), von der Gemahlin des Grafen Heinrich von Salis, Marschalls in Frankreich, enthält die Nachricht über den Tod ihres Sohnes Rudolf von Salis-Zizers.

Die im Hirzelarchiv auf der Stadtbibliothek Zürich liegenden Briefe des Ratsherrn Peter Vischer an Joh. Casp. Hirzel, die E. Schlumberger-Vischer ganz oder teilweise mit verbindendem Text vorlegt[3]), begleiten hauptsächlich die kriegerischen Begebenheiten an der Basler Grenze während der Jahre 1792—1797.

Über zwei 1793 abgehaltene «Instruktionslager» der Berner Artillerie und die Grenzbesetzung bei Basel 1793/94 werden wir durch die Aufzeichnungen eines Teilnehmers unterrichtet, die Staatsarchivar H. Türler mitteilt.[4])

P. Columban Juret teilt ein vierzehn-strophiges Gedicht eines als Emigrant in Uri lebenden französischen, ungenannten Priesters mit, das sich auf die Zeitereignisse bezieht.[5])

Aus der Saaner Chronik des Christian Gander, eines einfachen Bauern, der zum Saaner Aufgebot gehörte, werden wir unterrichtet über *die Saaner im Feldzuge von 1798.*[6])

Als Besorger der Herrnhuter im Kanton Bern wirkte 1786—1806 der Deutsche Heinrich Müller. Aus den Berichten, die er halbjährlich über seine Tätigkeit nach Herrnhut sandte (im Archiv der Brüderunität), teilt P. Wernle den vom 28. Juli 1798 mit, der den Fall Berns zum Gegenstand hat, unter Vorausschickung von Bern betreffenden Stellen aus früheren Berichten.[7])

Oberst Hintermann gibt in seiner Schilderung des *Kampfes vom 8. September 1798 in Nidwalden* eine konzise Darstellung einer Aktion des Gebirgskrieges.[8])

Marie von Gugelberg stellt die *Ereignisse in Maienfeld während der Helvetik* dar, unter Einrückung von Tagebuchaufzeichnungen Heinrich Gugelbergs von Moos,

---

[1]) Aus den Tagen der französischen Revolution und der Helvetik. Berichte der Vorsteher der Brüder-Sozietät in Basel 1789—1803. Basler Jahrbuch 1915. S. 263—299.

[2]) Anzeiger für Schweizerische Geschichte. Jahrgang 1915. S. 110—112.

[3]) Beiträge zur Geschichte Basels in den 90er Jahren des 18. Jahrhunderts. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. XIII. Band (1914). S. 205—275.

[4]) Aus den Erinnerungen K. L. Stettlers von Köniz 1793/94. Zwei Artillerielager. Grenzbesetzung in Basel. Mitgeteilt vom Herausgeber [von:] Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1914 S. 190—237 und 1915 S. 161—243.

[5]) Romance composée à l'époque de la Révolution par un curé français réfugié au canton d'Uri, trouvée par Wymann dans les archives du canton d'Uri, publiée par P. Columban Juret, O. S. B., Dr. des lettres. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang. S. 38—42.

[6]) Mitgeteilt vom Herausgeber [Staatsarchivar H. Türler in Bern]. Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1914. S. 301—315.

[7]) Die Katastrophe Berns im Jahre 1798 im Brief eines Predigers der Brüdergemeine. Mitgeteilt von Prof. Dr. P. Wernle, Basel. Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1914. S. 238—260.

[8]) Le combat du 8 septembre 1798, au Nidwald. Une étude de la guerre en montagne. Colonel Hintermann. Revue militaire suisse. LIX[e] année (1914), p. 457—475 et 593—602.

über einzelne Ereignisse, wie die Einnahme von Luzisteig durch die Franzosen am 6. März 1799 und die Kämpfe der ersten Maitage um den Pass, sowie von Aufzeichnungen der Frau Margaretha Gugelberg von Moos geb. Salis-Soglio.[1])

Johann Conrad Finslers politische Tätigkeit zur Zeit der Helvetik schildert Hans Frick.[2])

Ernst Oppliger behandelt die Schicksale *Neuenburgs* in dem ereignisreichen Zeitraume vom Umsturz der alten Eidgenossenschaft bis zur Abtretung an Frankreich, und die Rollen der beiden staatsrechtlich mit dem Fürstentum verbundenen Staaten in dieser Epoche.[3])

Übergang von der Mediation zur Restauration.

Aufzeichnungen von Joh. Escher z. Felsenhof, dem Bruder Konrad Eschers v. d. Linth über die Ereignisse der Jahre 1813—15, mit denen Wilhelm Oechsli uns bekannt macht[4]), enthalten im allgemeinen nicht neue und unbekannte Tatsachen, spiegeln aber in interessanter und anschaulicher Weise die Stimmung, mit der aufgeklärte und gebildete Zürcher den zeitgenössischen Verhältnissen gegenüberstanden. Sie bringen ferner eine willkommene Bereicherung unserer spärlichen Kenntnisse über das Zustandekommen der zürcherischen Restaurationsverfassung von 1814.

Von Ende 1813 und Anfang 1814 stammende Briefe der Mutter Jakob Burckhardts «führen uns anschaulich die Leiden vor Augen, die das Baselbiet vor hundert Jahren infolge des Durchzugs der Alliierten ... zu erdulden hatten. Zugleich lehren sie uns die Eltern Jakob Burckhardts in ihrem Wesen kennen».[5])

Die Teilnahme des Standes Uri an den militärischen Massnahmen der Eidgenossenschaft sowie an den Tagsatzungen der Jahre 1813 bis 1815 schildert Eduard Wymann. In Beilagen teilt er mehrere bezügliche Akten und Originalentwürfe von solchen mit.[6])

Unter dem Motto: Audiatur et altera pars wendet sich W. F. von Mülinen gegen die besonders von Oechsli in seiner Geschichte der Schweiz im neunzehnten Jahrhundert vertretene Auffassung, es hätten alle Berner beim Sturze der Mediation, wenn auch auf verschiedenen Wegen, ihren Vorteil dem Gesamtwohl vorziehend, die unbedingte Restauration erstrebt. Er sucht die Unrichtigkeit dieser Auffassung darzutun durch Heranziehung von bisher unbekanntem Material, von welchem wichtige Stücke

---

[1]) Privataufzeichnungen aus den Revolutions- und Kriegsjahren 1792—1801. Mitgeteilt von Frl. Marie von Gugelberg, Maienfeld. Bündnerisches Monatsblatt 1914. S. 187—194, 231—235, 248—252, 290—295, 319—326, 351—363 und 383—390.

[2]) Diss. phil. Zürich. 136 S. Besprochen in dieser Zeitschrift, laufende Nummer.

[3]) Neuenburg, die Schweiz und Preussen 1798—1806. Von Dr. phil. Ernst Oppliger. Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft. VIII. Band, Heft 3, Mai 1915. 125 S.

[4]) Eine ungedruckte Kriegszeitung vor hundert Jahren. 1813—1815. Neujahrsblatt hrg. von der Stadtbibliothek Zürich auf das Jahr 1915. Nr. 271. IV + 36 S.

[5]) Hundertjährige Briefe einer Lausener Pfarrfrau. Herausgegeben von Felix Stähelin. Basler Jahrbuch 1914. S. 250—273.

[6]) Uri's Kriegsbereitschaft im Jahre 1813 und seine Stellung zur Neutralitätsfrage XXI. Historisches Neujahrsblatt. Hrg. auf das Jahr 1915. Veröffentlicht vom Verein für Geschichte und Altertümer von Uri. S. 1—46; und: Uri's Kriegsbereitschaft im Jahre 1815 und die Besetzung von Blamont ibid. S. 64—98.

in extenso mitgeteilt werden: namentlich der Korrespondenz seines Urgrossvaters mit Schultheiss Wattenwyl und des Nachlasses des letztern.[1])

Ein Exemplar des bernischen Staatskalenders für 1814, der durch den in den letzten Tagen des Jahres 1813 erfolgten Sturz der Mediationsregierung ungültig wurde, ist von Joh. Rud. Wyss, Professor der Philosophie an der Berner Akademie und Begründer der «Alpenrosen», mit in mancher Beziehung aufschlussreichen Eintragungen versehen worden. Aus ihnen greift G. Kurz heraus, was sich auf die Berner Akademie bezieht.[2])

Dr. J. J. Simonet erzählt die Ereignisse, die sich im Januar 1814 in Bünden abspielten, die Verfassungsrevision und die Wiedereroberung des Veltlins.[3])

Eine aus kundiger Feder stammende Übersicht über die geschichtlichen Verhältnisse der Zeit von 1798 bis 1815 bietet der Katalog der über diese Epoche von der Stadtbibliothek in Zürich veranstalteten Ausstellung.[4])

Die Wiederanerkennung der Republik Gersau im Jahre 1814 durch den Stand Uri wird ausgesprochen in einem Aktenstück, das Eduard Wymann mitteilt.[5])

Ein die Restauration im Kanton Solothurn betreffendes «Aktenstück aus dem K. K. Haus-, Hof- und Staatsarchiv in Wien»: einen Brief Schrauts an Metternich vom 3. März 1815 druckt P, Gillardon ab.[6])

Zeit der Restauration.

Alb. Bruggers *Geschichte der Aarauer Zeitung (1814—1821)*[7]) ist in dieser Zeitschrift besprochen. (1915. S. 64.)

Einen wertvollen Beitrag zur Geschichte der Reaktion und im besondern des Verhältnisses der schweizerischen zur deutschen Einheits- und Freiheitsbewegung in den 20er Jahren des XIX. Jahrhunderts stellt dar Felix Staehelins Schilderung der *«Demagogischen Umtriebe» zweier Enkel Salomon Gessners*[8]), Heinrich und Eduard, die infolge ihres Beitrittes zum deutschen «Jünglingsbund», jener in Deutschland zu Festungshaft, dieser in Zürich verurteilt wurden.

Die Tätigkeit des Ultra *Marquis de Moustier als Gesandten in der Schweiz,* des Nachfolgers Talleyrands, schildert Wilhelm Oechsli[9]) nach seinen und des ihn

[1]) Das Ende der Mediation in Bern. Von Wolfgang Friedrich von Mülinen. Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern. XXII. Band, zweites Heft. Bern 1914. S. 1—56. Vgl. die Entgegnung Oechslis auf diese Ausführungen v. Mülinens in dem S. 204, Anm. 4 zitierten Neujahrsblatt S. 18 Anm.

[2]) Das Professorenkollegium der Berner Akademie um 1814. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. X. Jahrgang 1914. S. 43—49.

[3]) Vor hundert Jahren. Bündnerisches Monatsblatt 1914. S. 8—18, 112—116 und 147—151.

[4]) Historische Ausstellung über die Zeit von 1798—1815, veranstaltet von der Stadtbibliothek Zürich in der Helmhaushalle, 21. Mai — 4. Juni 1914. Katalog. [Redigiert von Dr. Felix Burckhardt.] Zürich 1914. 28 S.

[5]) XX. Hist. Neujahrsblatt, hrg. auf das Jahr 1914. Veröffentlicht vom Verein für Geschichte und Altertümer von Uri. S. 94—95.

[6]) Von Dr. Paul Gillardon, z. Z. in Paris. Solothurner Monatsblatt 1914. S. 78—79.

[7]) Ein Beitrag zur Geschichte der schweizerischen Presse. Mit 2 Bildnissen. Diss. phil. I. Zürich. Aargauer Taschenbuch für 1914 u. Sonderabdruck daraus. Aarau 1914. IV + IV + 179 S.

[8]) Jahrbuch für Schweizerische Geschichte. 39. Band. Zürich 1914. S. 1—88.

[9]) Die Gesandtschaft des Marquis de Moustier in der Schweiz. 1823/24. Vortrag, gehalten an der Allgemeinen Geschichtforschenden Gesellschaft 11. Sept. 1911. Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1914. Bern 1913. S. 1—51.

während zweimaliger Abwesenheit vertretenden Geschäftsträgers La Passe's Berichten, sowie denen der preussischen Gesandtschaft.

Fr. Haefeli erzählt die Geschichte der *Appenzeller Zeitung* und die Tätigkeit ihres Herausgebers Johannes Meyer in der Zeit von ihrer Gründung bis 1830, während welcher dieses Blatt bekanntlich, als an dem einzigen Ort tatsächlicher Pressfreiheit erscheinend, als demokratisches Kampforgan von allgemein schweizerischer Bedeutung war.[1])

Die Schicksale der Schweizer Regimenter in französischen Diensten in der Julirevolution erzählt Wilhelm Oechsli.[2])

Umwälzungen der 30er Jahre.

Wilhelm Oechsli veröffentlicht aus dem Nachlass Joh. Casp. Bluntschlis die Kopie einer von einem Teilnehmer noch am selben Tage niedergeschriebenen *Schilderung des Tages von Uster*, die offenbar die Hauptquelle von Bluntschlis Darstellung des Ereignisses in Rankes Politisch-historischer Zeitschrift ist[3]); ferner einen *Brief Niebuhrs an Bluntschli über die Julirevolution und die dreissiger Bewegung in der Schweiz*[4]), der beide Umwälzungen sehr pessimistisch beurteilt.

Albert Büchi macht die Persönlichkeit des Schwanenwirts von Merenschwand des populären aargauischen liberalen Führers von 1830[5]), zum Gegenstand einer kleinen Studie, in der er z. T. auf Grund mündlicher Ueberlieferung die Biographie dieses Mannes nach Möglichkeit aufhellt.

Trotzdem auch im Kanton Schaffhausen die Revolution der Herrschaft der Stadt über die Landschaft ein Ende gemacht hatte, fand eine Ausscheidung zwischen städtischem Gut und staatlichem Vermögen erst zur Regenerationszeit statt. Bis dahin wurde die Stadt einfach durch die kantonalen Behörden verwaltet. Die endgültige Auseinandersetzung zwischen Stadt und Kanton von 1831 stellt C. A. Bächtold dar.[6])

In diesem Zusammenhang sei auch Josef Camenzinds Arbeit über *das Verhältnis der schwyzerischen Bezirke zum alten Lande Schwyz* erwähnt.[7]) Als der Höhepunkt der Kämpfe, in denen die äusseren Bezirke ihre politische Gleichberechtigung mit dem alten Lande Schwyz erlangten, deren Darstellung den Inhalt der Arbeit bildet, ist ja wohl die Trennung und Wiedervereinigung im Anfang der 30er Jahre zu betrachten.

Aus dem Briefwechsel zwischen Metternich und Joh. v. Salis teilt Dr. C. Lessing einige Schreiben mit[8]) aus der Zeit nach dem Wiederausbruch der Unruhen im Kirchenstaat 1831, welche die Anwerbung von Schweizern zur Verteidigung des Heiligen Stuhls betreffen, wofür Salis auf den Wunsch Metternichs sich tätig erwies.

---

[1]) Die Appenzeller Zeitung und die schweizerische Politik in den Jahren 1828—1830. Appenzellische Jahrbücher . . redigiert von A. Marti. 42. Heft. Trogen 1914. S. 1—54.

[2]) Die Schweizer in der Julirevolution. Süddeutsche Monatshefte. Elfter Jahrgang. Zweiter Band. S. 688—698.

[3]) Der Ustertag vom 22. November 1830. Von einem Augenzeugen. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1914. S. 212—220.

[4]) Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1914. S. 152—153.

[5]) Heinrich Fischer, der Anführer im Freiämter Aufruhr des Jahres 1830. Schweizer. Rundschau 1913/14. Heft 3. 16 S.

[6]) Die Einführung der Kommunalverfassung und der erste Stadtpräsident in Schaffhausen im Jahre 1831.. Mitteilungen aus dem Schaffhauser Stadtarchiv. In zwangloser Folge hrg. im Auftrage des Stadtrates. Nr. 1. Schaffhausen 1914.

[7]) Diss. jur. Zürich . . von J' C' von Gersau (Kt. Schwyz). Gersau 1914.

[8]) Aus dem Salis'schen Familienarchiv. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1914. S. 154—158.

Wilhelm Degen verwertet in seiner Darstellung der Auflehnung des katholischen Dorfes Oberwil gegen die neue Regierung von Baselland 1834/35 [1]) — es handelte sich um eine strittige Pfarrwahl, wobei die Regierung für die Rechte des Bischofs von Basel eintrat — neben den bezüglichen Aktenbänden in Liestal mündliche Traditionen, geschöpft von Beteiligten, die er noch persönlich kannte. Er kennzeichnet seine Arbeit als einen Beitrag, der die liberale Strömung innerhalb der katholischen Kirche, sowie die Schwierigkeiten illustriert, mit denen der neue Staat im ersten Jahre seines Bestehens zu kämpfen hatte.

Die Tätigkeit und Erlebnisse Chr. W. Glücks in Bern, eines der deutschen Flüchtlinge von 1833, schildert Prof. Haag.[2])

Sonderbundszeit.

Eine durchaus katholisch-tendenziöse Schrift Augustin Sträters[3]) schildert die Tätigkeit der Jesuiten in der Schweiz von der Wiederherstellung des Ordens an und ihre Vertreibung durch den Sonderbundskrieg.

Oechslis Darstellung der *Anfänge des Sonderbundes* verwertet die den Gang der Entwicklung in interessantester Weise beleuchtenden, bisher unbekannten Berichte des österreichischen Gesandten Bombelles und des Geschäftsträgers von Philippsberg an Metternich, welche insbesondere über die am 12. Sept. 1843 in Bad Rothen abgehaltene Konferenz zum ersten Mal ausführlicheres authentisches Material an die Hand geben.[4]) Auf's Neue wird durch die von Oechsli erschlossene Quelle einleuchtend dargetan, dass der Sonderbund nicht, wie seine Anhänger wollten, eine Folge der Freischarenzüge war, sondern seine Wiege in der Rothener Konferenz hatte, in seinen Wurzeln aber auf die Aargauer Klösteraufhebung zurückgeht; und dass die auswärtigen Anknüpfungen der Sonderbündler bis in die ersten Anfänge ihrer Tendenzen zurückreichen.

Die Geschichte der Stadt Basel von der Trennung des Kantons bis zur neuen Bundesverfassung 1833—1848 von Paul Burckhardt liegt seit dem Erscheinen des dritten Teils[5]) abgeschlossen vor. Derselbe behandelt das Verhältnis Basels zu den Freischarenzügen von 1844 und 1845, den «Käppisturm» und die Parteikämpfe mit der Verfassungsrevision, sodann die Stellung Basels zu den eidgenössischen Fragen in der Sonderbundszeit.

Während der Sonderbundszeit stand der reformierte Landesteil des Kantons Freiburg, die ehemalige gemeine Herrschaft Murten, im schärfsten Gegensatz zu der Freiburger Regierung infolge der Sonderbunds-Politik derselben. Durch diese Epoche führt uns Hans Wattelet an Hand von offiziellen Aktenstücken, Presstimmen, Stellen aus Tagebüchern, etc., die er durch jeweilen fortführenden Text verbindet.[6])

---

[1]) Ein kirchlicher Streit im Birseck vor achzig Jahren. Nach den Akten dargestellt von W' D'. Basler Jahrbuch 1915. S. 116—208.

[2]) Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1914 (19. Jahrgang). S. 92—146.

[3]) Die Jesuiten in der Schweiz 1814—1847. Ein Gedenkblatt für das Schweizervolk zur Jahrhundertfeier der Wiederherstellung der Gesellschaft Jesu. Einsiedeln. 68 S.

[4]) Die Anfänge des Sonderbundes nach österreichischen Gesandtschaftsberichten. Universität Zürich, Festgabe zur Einweihung der Neubauten, 18. April 1914. Zürich 1914. Philosophische Fakultät, I. Sektion. S. 47—79.

[5]) III. Teil. 92. Neujahrsblatt der [Basler] Gesellschaft zur Beförderung des Guten und Gemeinnützigen. 1914.

[6]) Aus dem alten Murtenbiet. V. Die Sonderbundszeit. Freiburger Geschichtsblätter XXI. Freiburg 1914. 188 S.

Eine unbekannte Denkschrift Bluntschlis zur Vermittlung der konfessionellen Wirren der Schweiz aus dem Jahre 1844, unmittelbar nach Bluntschlis Wahlniederlage vom 17. Dezember entstanden und ein sehr eigentümliches Projekt enthaltend, veröffentlicht Wilhelm Oechsli.[1])

G. Guggenbühl veröffentlicht aus der Zeit um den Sonderbundskrieg als «Beitrag zur Geschichte der öffentlichen Meinung jener bewegten Tage» Briefe der 1826 und 28 geborenen Brüder Johannes und Gottfried Nussbaumer[2]): jener war Kanzleisekretär des Regierungsrates noch in der letzten Zeit von Gottfried Kellers Staatsschreibertum, dieser der bekannte radikale Gegner Alfred Eschers.

Höchst interessantes Material zur unmittelbaren Vorgeschichte des Sonderbundskrieges legt Wilhelm Oechsli vor[3]): Elf Briefe von Otto Schulthess an seinen Bruder Heinrich (den späteren Herausgeber des «Europäischen Geschichtskalenders» in München), die über die Tätigkeit Aufschluss geben, die der als rein privater Vergnügungsreisender nach Italien gekommene Briefschreiber zuerst ganz auf eigene Hand, dann mit Auftrag Joh. Casp. Bluntschlis, zu dessen vermittelnder Richtung er gehörte, unternahm, um die Abberufung der Jesuiten aus Luzern durch Pius IX selber zu erwirken und dadurch die Sonderbundsfrage zu lösen.

Für die Arbeit von Alfred Götz über den Publizisten *Paul Vital Troxler* sei auf die Besprechung auf S. 190 dieser Nr. verwiesen.[4])

Als ein Beitrag zur Geschichte der aargauischen und eidgenössischen Politik während der stürmischen Periode von 1840—48 und der ersten Zeit des neuen Bundesstaates stellt sich die von seinem Sohne geschriebene Biographie *Plazid Weissenbachs von Bremgarten* dar, der seit 1840 in seinem Heimatkanton Grossrat, 1846—48 Tagsatzungs-Gesandter (an der Berner Tagsatzung 1847 nach der Beurlaubung Frey-Hérosés vom 2. Nov. an alleiniger Vertreter des Aargaus) und darauf bis zu seinem Tode Ständerat war.[5])

P. E. Scherer veröffentlicht *Briefe Karl Ludwig von Haller's an* Oberrichter *David Hurter* in Schaffhausen *und* seinen Sohn *Friedrich von Hurter,* wenige aus den Jahren 1808—1809, die meisten von 1830 bis zu Hallers Tode 1854 (aus der Zwischenzeit liegen keine vor).[6])

---

[1]) Politisches Jahrbuch der Schweizerischen Eidgenossenschaft. 28. Jahrgang 1914. Bern 1915. S. 301—327.

[2]) Aus dem Briefwechsel zweier Brüder in den Jahren 1845—1850. Mitgeteilt von Dr. Gottfried Guggenbühl. Zürcher Taschenbuch auf das Jahr 1914. S. 166—202.

[3]) Briefe eines jungen Zürchers aus Rom in der Sonderbundszeit Mai/Juni 1847. Von Prof. Dr. W. Oechsli in Zürich. Politisches Jahrbuch der Schweizerischen Eidgenossenschaft. 28. Jahrgang. 1914. Bern 1915. S. 201—299.

[4]) Dr. Ignaz Paul Vital Troxler als Politiker. Ein Lebensbild aus der Werdezeit der neuen schweizerischen Eidgenossenschaft. Von Dr. phil. A. Götz. Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft. Bd. VII, Heft 2. März 1915. 182 S.

[5]) Placid Weissenbach Mitglied der Tagsatzung und des Ständerates 1814—1858. Zum 100jährigen Geburtstage verfasst von seinem Sohne, † Generaldirektor Placid Weissenbach. Zürich. 94 S.

[6]) Hg. von Dr. P. Emmanuel Scherer, O. S. B. I. Teil. Beilage zum Jahresbericht der kantonalen Lehranstalt Sarnen 1913/14. Sarnen 1914. II. Teil item 1914/15. Sarnen 1915. 156 S.

Zeit seit 1848.

Ein Berner politisches Lied fordert zur konservativen Wahl auf für den 5. Mai 1850, an welchem Tage dann bekanntlich in der Tat das bisherige liberale Regiment in Bern dem konservativen Platz machen musste.[1])

Die Unruhen im Amtsbezirk Interlaken im Januar 1851, welche die radikale Partei gegen die durch die Grossratswahlen vom 5. Mai 1850 wieder hergestellte Herrschaft der Konservativen erregte, stellt Dr. Paul Wäber dar[2]) nach den Akten sowie der hand=schriftlichen «Chronik von Interlaken von 1850—54» von Dr. Eduard Müller, der in der kritischen Zeit Regierungsstatthalter von Interlaken war.

a. Regierungsrat F. Manatschal in Chur bringt *Einiges aus Bündens öffent=lichem Leben der letzten 50 bis 60 Jahre*[3]): Politisch=Verfassungsgeschichtliches, teils aus den Akten, teils aus persönlicher Erinnerung.

Zu seiner Schilderung der Vorbereitungen zu einem Einfall ins Veltlin, die in Graubünden im Sommer 1854 der nachmalige Attentäter auf Napoleon III. Felice Orsini leitete, verwertet Gaud. Giovanili als neue Quellen amtliche Berichte und Briefe und auch mündliche Mitteilungen. In der Reihe von eingerückten oder als Beilagen angeschlossenen Stücken findet sich auch ein Brief Orsinis.[4])

O. Erismann schildert die *Beteiligung der Schweizer,* die nach Auflösung der vier kapitulierten Regimenter 1859 als private Reisläufer in neapolitanische Dienste traten, *am Todeskampfe des neapolitanischen Königshauses, 1860/61.*[5])

Über *die Aufhebung des Stiftes Rheinau* lässt P. Bonifaz Stücheli. O. S. B. Murie=Gries einigen zeitgenössischen, den streng katholischen Standpunkt einnehmen=den Berichten das Wort.[6])

Den Zeitraum von der Gründung des Bundesstaates bis 1867 umspannt Hans Schmids politische Biographie: *Oberst Frey=Hérosé, schweizerischer Bundesrat.*[7])

Grenzbesetzung von 1870/71.

Oberleutnant Dr. Wilhelm J. Meyer bietet über sie eine Zusammenstellung von Aufzeichnungen Beteiligter und offiziellen Aktenstücken.[8])

Paul Troxlers Erzählung des *Uebertritts der Bourbaki-Armee* liegt in vierter vom Sohne des Autors Julius Troxler herausgegebenen Auflage vor.[9])

Hier seien einige Arbeiten genannt, die durch die gegenwärtige politische Lage veranlasst sind und aus den berufensten Federn stammend, in historisch=aufklärender

---

[1]) Stüre=Müggeli=Lied auf den 5. Mai 1850. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde, X. Jahrgnng 1914. S. 172.

[2]) Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1914 S. 261—300 und auf das Jahr 1915 S. 24—69.

[3]) Bündnerisches Monatsblatt 1914 S. 205—214, 241—247, 281—290; 1915 S. 69—81, 115—122.

[4]) Missglückter Waffenschmuggel italienischer Patrioten auf Maloja im Sommer 1854 und die Flucht Orsinis. XLIII. Jahresbericht der Historisch=antiquarischen Ge=sellschaft von Graubünden, Jahrgang 1913. Chur 1914. S. 113—222.

[5]) Palermo. — Volturno. — Gaëta. Blätter für bernische Geschichte, Kunst= und Altertumskunde, XI. Jahrgang 1915, S. 211—228.

[6]) Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, VIII. Jahrgang 1914. S. 111—123.

[7]) Diss. Phil. I. Zürich, ... von H' S' aus Häggingen. Zürich 1915. (10 +) 147 S.

[8]) Auf der Grenzwache 1870/71. Erlebnisse und Aufzeichnungen von Schweizer=soldaten. Mit Illustrationen. Heft 1 und Heft 2 (Schluss) zus. 96 S.

[9]) Bourbaki und der Uebertritt der französischen Ostarmee in die Schweiz 1870/71. Von Hauptmann Troxler. 4. Aufl. Münster, Lz. 1914.

Absicht die politische Stellung der Schweiz zu dem jetzigen allgemeinen Kriege zum Gegenstand nehmen.

Paul Schweizer erörtert einige Punkte der schweizerischen geschichtlichen Entwicklung, wie die Entstehung der Neutralität und der Vielsprachigkeit, im Hinblick auf irrtümliche Ansichten, die darüber vielfach im Ausland bestehen.[1])

Ernst Gagliardi betrachtet die Momente der Gefährdung oder Verletzung der Neutralität während der Zeit ihres Bestehens und stellt sie als warnende Exempel auf, findet es aber auf alle Fälle möglich, die nationale und kulturelle Scheidung innerhalb der heutigen Schweiz durch gegenseitige Rücksichtnahme zu überwinden, wenn das selbst den «viel verspotteten Politikern» von ehedem hinsichtlich der analogen konfessionellen Spaltung im Ganzen doch immer gelungen ist.[2]) Desselben kurz zusammenfassende, aber die wesentlichen Linien der Entwicklung und die bestimmenden Momente scharf zeichnende Skizze der *Entstehungsgeschichte der schweizerischen Neutralität* lässt klar hervortreten, inwiefern diese Neutralität ein organisch aus inneren schweizerischen Notwendigkeiten erwachsenes Gebilde ist und nicht eine von fremder Willkür auf-oktroyierte Festsetzung.[3])

Meyer von Knonau vergleicht mit der Stellung der Schweiz zum gegenwärtigen allgemeinen Kriege ihr Verhältnis zu den analogen Ereignissen, die sich vor einem Jahrhundert abspielten.[4])

Historische Hülfswissenschaften.

Ein *Ewiger Kalender zur Bestimmung des Wochentages eines beliebigen Datums der Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft* ist von Wilhelm Rotzler veröffentlicht.[5])

Heraldik, Exlibris, Sphragistik, Orden etc.

An die Spitze sei gestellt der Hinweis auf die Ausführungen von Dr. Max von Arx, Olten, in denen er Alois Balmers Anregung, die bekanntlich gesetzlich geregelte Balkenlänge beim Kreuze im Schweizerwappen zu Gunsten grösserer künstlerischer Lizenz freizugeben, gestützt auf die in einer solchen Frage allein massgebenden Gesichtspunkte, entschieden zurückweist.[6])

Die Archives Héraldiques Suisses publizieren[7]) einen Holzschnitt mit *Wappen der Stadt Solothurn* von 1536.

Auf dem Gebiet der Gemeinde-Wappenkunde ist verschiedentlich gearbeitet worden. Walther Merz setzt die Behandlung der *Gemeindewappen des Kantons*

---

[1]) Die schweizerische Neutralitätspolitik in privater Gesinnung und Meinungsäusserung. Von Prof. Dr. P. S'. Wir Schweizer, unsere Neutralität und der Krieg. Eine nationale Kundgebung. Zürich 1915. S. 64—77.

[2]) Neutralität und eidgenössischer Staatsgedanke. [Erschienen in der Neuen Zürcher Zeitung vom 31. Okt. und 31. Nov. 1914.] Von Dr. E. G'. Wir Schweizer, unsere Neutralität und der Krieg. Eine nationale Kundgebung. Zürich 1915. S. 64—77.

[3]) Die Entstehung der schweizerischen Neutralität von E' G', Privatdozent an der Universität Zürich. Mit einer Beilage: Die Neutralitätsakte vom 20. November 1815. Zürich 1915. 23 S.

[4]) 1814 und 1914. Von Prof. Dr. Gerold Meyer von Knonau. Wir Schweizer etc. S. 117—119.

[5]) Basel [1914]. 8 S.

[6]) Grenzen künstlerischer Lizenz in der Darstellung. Eine Studie zur heraldischen Ehrenrettung des Schweizerkreuzes. Archives Héraldiques Suisses 1914. XXVIII. Jahrgang. S. 182—187.

[7]) 1914. XXVIII. Jahrgang. S. 48.

Aargau fort.[1]) C. Byland behandelt die Wappen von *Wahlern* (Amt Schwarzenburg) und *Muri bei Bern*, Ant. Moser dasjenige von *Fläsch* bei Meienfeld[2]). Die Wappen von *Sigriswil, Habkern, Leisingen* (Pfd. am Thunersee) besprechen C. Byland und H. Türler[3]). Die Frage, ob es ein *Gemeindewappen Disentis* gebe, untersucht P. Notker Curti[4]); von dem der freiburgischen Enklave im Bernergebiet *Wallenbuch* handelt Dubois.[5])

Die Wappen im Historischen Museum in Bern *aus der Elenden Herberge in Basel*[6]), drei an der Zahl, gehören den Basler Geschlechtern Rot, David und zem Haupt an. — Eine Notiz betrifft das Wappen *Mgr. Eugen Lachat's*, der nach der Abtrennung des Kantons Tessin von den Diözesen Como und Mailand durch das Konkordat vom 1. Sept. 1884 erster apostolischer Administrator daselbst wurde.[7]). — Dr. C. Benziger veröffentlicht einen Holzschnitt, der das Wappen des Seckelmeisters Balthasar Kydt von Schwyz aufweist, unter Hinzufügung von Angaben über das ausgestorbene Geschlecht Kydt.[8])

Anton Häfliger handelt von zwei Platten, von denen die eine das Exlibris des Carl Anton Crivelli aus dem Urner Geschlecht, Abt von Engelberg 1731, die andere das des Niklaus Ludw. Peyer, 1646—1709, Probst von Luzern, und auf der Rückseite das Wappenexlibris Rusconi aufweist.[9])

Die Ex-libris des Stiftes Engelberg hat eine Arbeit Dr. P. Plazidus Hartmanns zum Gegenstand.[10])

Ueber die eigentümliche Form des Schildes der Statue Marschall Hüglins von Schönegg zu St. Leonhard in Basel liegt eine neue Auslassung vor.[11])

Ueber *das Signet des Augsburger Buchdruckers Erhard Radolt*, und ihn selbst lässt sich L. Gerter aus.[12])

Benziger behandelt und gibt in Abbildung ein *schwyzerisches Verdienstkreuz* aus der Zeit der Restauration.[13])

---

[1]) VII. Der Bezirk Lenzburg. Archives Héraldiques Suisses 1915 (29. Jahrgang). S. 7—15.

[2]) Armoiries communales suisses. Archives Héraldiques Suisses 1915. 29. Jahrgang. S. 38—43.

[3]) Archives Héraldiques Suisses 1914. (28. Jahrgang.) S. 45—46.

[4]) Gibt es ein Gemeindewappen Disentis? Archives Héraldiques Suisses 1914. S. 46.

[5]) Les Armoiries de Wallenbuch par Fréd. Th. Dubois. Annales Fribourgeoises IIme Année 1914. p. 86.

[6]) W.R.S. Archives Héraldiques Suisses 1915. S. 48—49.

[7]) Les armoiries du 1er administrateur apostolique du Tessin. Archives Héraldiques Suisses 1915. S. 45—47.

[8]) Ein schwyzerisches Exlibris aus dem ausgehenden 16. Jahrhundert. Archives Héraldiques Suisses 1914. Jahrgang XXVIII. S. 200—202.

[9]) Zwei Luzerner Exlibrisplatten, von Dr. Josef Anton Häfliger. Archives Héraldiques Suisses 1915 (29. Jahrg.). S. 24—25.

[10]) Angelomontana, Blätter aus der Geschichte von Engelberg. Jubiläumsausgabe für Abt Leodegar II. Gossau, St. G. 1914. (Bespr. Anzeiger 1914 S. 236ff.) S. 483—501.

[11]) Eine seltsame Schildform. Hauptmann, Archives Héraldiques Suisses 1915. S. 45. (Vgl. Anzeiger 1915. S. 139.)

[12]) Archives Héraldiques Suisses 1914, Jahrgang XXVIII. S. 41—42. (Mit Tafel II.)

[13]) Ein schwyzerisches Ehrenzeichen. Mit Abbildung. Dr. C. Benziger, Bern. Die Schweiz, 18. Band, 1914. S. 282—283.

Die Arbeit Ad. Fluris über *die Siegel der Stadt Bern 1470—1798*[1]), von denen sämtlichen er die Stempelschneider feststellen konnte, erweitert unsere Kenntnis besonders auch über die Zeit von 1716—98 durch die Wiederbeibringung von sechs unbekannten Siegeln, die während dieser Periode in Gebrauch waren.

Numismatik.

In dem kürzlich erschienen *vierten Band des Corpus nummorum Italicorum*[2]) der die lombardischen Prägestätten (ausser Mailand) in dem von den Alpen, dem Tessin, Po und Mincio begrenzten Umkreis umfasst, werden auch behandelt die Münzen von Bellinzona mit ihren Prägungen der drei regierenden Orte, von Lugano, des Misox (Misox und Roveredo), von Lecco und von Musso mit denjenigen der beiden Trivulzio Vater und Sohn und des Kastellans von Musso, sowie des Kantons Tessin mit Stücken von 1813, 14 und 1819—41.

Eug. Demole macht wahrscheinlich, dass Denare mit der Legende Chuonradus Rex (Konrad von Burgund) und Basilea civitas bereits bischöflich-baslerischer Prägung zuzuschreiben seien, worauf die Buchstaben SS (= sancta sedes) zu beiden Seiten des Bildes eines Tempels auf dem Avers dieser Münzen deutet.[3])

Derselbe bespricht ein *Pfennig-Stück Philipps von Platea, Bischofs von Sitten 1522—1529.*[4])

Ueber drei neu bekannt gewordene einseitige Berner Heller von 1539, 1540 und 1545 handelt Fr. Blatter.[5]) Das Gewicht der *Goldprägung eines Berner Kreuzers von 1596* betrifft eine Notiz Demoles.[6]) An selber Stelle erfahren wir etwas über einen luzernischen «Dicken».[7])

Ueber den St. Galler *Hans Gutenson* (1554—61 zürcherischer, 1564 Münzmeister des Pfalzgrafen Wolfgang von Zweibrücken, † 1568) und seine Söhne David, Hans Joachim, Hans Heinrich und Thomas unterrichtet uns E. Hahn[8]) auf Grund neuen Materials aus den Archiven von Zürich und St. Gallen. Letzteres ist anhangsweise veröffentlicht.

A. Ruegg-Karlen stellt die *Basler Münzmeister, Stempelschneider und Medailleure*[9]) in alphabetischer Folge zusammen unter Beifügung von Ergänzungen zu seinen betreffenden Artikeln im Schweizerischen Künstlerlexikon.

---

[1]) Mit besonderer Berücksichtigung ihrer Stempelschneider. Anzeiger für schweizerische Altertumskunde, Neue Folge, XVII. Band 1915. S. 120—135.

[2]) Primo tentativo di un catalogo generale delle monete medievali e moderne coniate in Italia o da Italiani in altri paesi. Volume IV. Lombardia (zecche minori). Ulrico Hoepli Milano. 588 p, Tavole XLV e Tavole suppl. III.

[3]) Les débuts probables du monnayage épiscopal bâlois au X[e] siècle. Revue Suisse de Numismatique Tome XX Première livraison Genève 1915. S. 5—16.

[4]) Sur un denier de Philippe de Platea, évêque de Sion (1522—1529). Eug. D. Revue Suisse de Numismatique. Tome XIX. Seconde et dernière livraison. Genève 1914. S. 335.

[5]) Neue Berner Münzen. Revue Suisse de Numismatique. Tome XX. Genève 1915. S. 147—148.

[6]) Frappe en or du kreuzer de Berne de 1596. Eug. D. Revue Suisse de Numismatique. Tome XX. S. 160.

[7]) Imitation d'un dicken lucernois. S. 161.

[8]) Münzmeister Hans Gutenson von St. Gallen und seine Söhne. Revue Suisse de Numismatique. Tome XIX, seconde et dernière livraison. Genève 1914. S. 243—305.

[9]) Revue Suisse de Numismatique. Tome XX. Première livraison. Genève 1915. S. 97—123.

1607 erwarb Thomas von Ehrenfels die unterhalb von Chur gelegene kleine Herrschaft Haldenstein; 1611 liess er sich von Kaiser Rudolf II. die Münze verleihen und machte dieses Recht zu einer einträglichen Einnahmequelle, indem er hauptsächlich Süddeutschland durch den Vertrieb seines unterwertigen Geldes heimsuchte. Das Treiben dieser Münzstätte Haldenstein macht Gustav Schöttle zum Gegenstand einer Arbeit, die auf Grund der Lindauer Münzakten hauptsächlich den Streit zwischen derselben und Lindau darstellt.[1])

Von den bei den Restaurationsarbeiten bei der Kirche von Châtillens (Kt. Waadt) Anfang 1913 und bei Faoug (Waadt) Anfang 1914 gefundenen Münzen hat Julien Gruaz einen guten Teil identifiziert[2]); es befinden sich darunter auch Stücke aus einer Reihe von ostschweizerischen Kantonen, meist aus dem XVII. und XVIII. Jahrhundert.

Eine Notiz betrifft den Fund einer Anzahl von französischen und schweizerischen Münzen aus dem XVII. und XVIII. Jahrhundert in Grossenstein (Schwyz).[3])

Schweizer Münzen und Medaillen aus der Zeit der Helvetischen Republik und der folgenden Jahrzehnte[4]) sowie einer Anzahl von Kantonen macht der Katalog der am 28. April 1914 zu Frankfurt a. M. von Leo Hamburger ins Werk gesetzten Münzauktion namhaft.

Auf Grund neuen (seit seinen früheren Arbeiten über den Gegenstand zum Vorschein gekommenen) Materials beschreibt F. Haas-Zumbühl *die Tätigkeit der Münzstätte in Luzern von 1803—1848*, und die einzelnen in dieser letzten Zeit kantonaler Prägung vorkommenden Münzen.[5])

Zum Schluss sei noch zweier Erinnerungen an Numismatiker Erwähnung getan. Ein Bild von dem Leben des Basler Sammlers *Louis Ewig*, dessen Kollektion sich im Basler histor. Museum befindet, entwirft auf Grund seiner eigenen sowie der persönlichen Erinnerungen anderer und der nachgelassenen Korrespondenz Gessler-Herzog.[6]) Des Sammlers und Kenners *J. J. Alfred Bischof* († 2. Febr. 1914) gedenkt kurz Stückelberg.[7])

---

[1]) Die Münzstätte Haldenstein und ihr Streit mit der Stadt Lindau im Jahre 1623. Jahrbuch für Schweizerische Geschichte. 39. Band. Zürich 1914. S. 89—102.

[2]) Les trouvailles monétaires de Châtillens et de Faoug. Revue Suisse de Numismatique. Tome XX. Première livraison. Genève 1915. S. 138—144.

[3]) Découvertes monétaires. Revue Suisse de Numismatique. Tome XIX, seconde et dernière livraison. Genève 1914. S. 334.

[4]) und von Luzern, Schwyz, Glarus, Appenzell, Graubünden, Aargau, Thurgau, Tessin, Waadt, Wallis, Neuchâtel, Sulz u. St. Blasien. Raritäten-Cabinet, Teil 7. Auktion Dienstag, 28. April 1914 . . . unter Leitung und im Lokale von Leo Hamburger, Experte in Frankfurt a. M. Mit 16 Lichtdrucktafeln. IV + 40 S. Frankfurt a. M. 1914.

[5]) Revue Suisse de Numismatique. Tome XX. Première livraison. Genève 1915. S. 17—83.

[6]) Louis Ewig. Ein vergessener Numismatiker. 1814—1870. C. A. G'-H'. Revue Suisse de Numismatique. Tome. XX. S. 124—137.

[7]) Ein Basler Münzensammler der Neuzeit. Mit zwölf Abbildungen. Professor Dr. E. A. S', Basel. Die Schweiz. Illustrierte Monatsschrift. Jahrgang XIX. 1915. S. 376—378.

Genealogie und Familiengeschichte.

In den neuerschienenen Teilen des *Genealogischen Handbuches zur Schweizergeschichte* behandelt Walther Merz die Herren von Trostberg zu Ende, ferner die von Růda (Rued), Liele und Baldwile (Ballwil).[1]

Das auch nichtadelige, weiter zurück zu verfolgende Familien behandelnde *Oberbadische Geschlechterbuch*[2] (hier zu erwähnen wegen der vielfachen Verknüpfungen mit schweizerischen Familien) enthält in der 8. Lieferung des dritten Bandes die Namen von v. Röder bis v. Rotberg.

Ueber einige unklare Punkte in der *Geschichte derer von Vaz* handelt Robert Hoppeler.[3]

Joh. Frick stellt die Nachrichten über die Glieder der Familie *Werli von Greifenberg* im XVI. Jahrhundert zusammen (unter Beifügung eines Stammbaumes), besonders die Erhebung derselben in den Adelsstand auf den Namen «von Greifenberg» besprechend, unter Benützung dreier Rats- und einer andern Urkunde des Zürcher Staatsarchivs, welche in extenso oder im Auszug als Beilagen folgen.[4]

E. Motta gibt genealogische Einzelheiten über die Familien Solari, de Carona, Gorla und Sozzini von Bellinzona (von letztern sind die Basler Sozin ein Zweig.)[5]

Derselbe stellt an Hand einer Anzahl von im Besitz der Familie von Sax in Grono befindlichen Urkunden die *Verwandschaft zwischen den Sax von Misox und den Rusconi*, Herren von Como, klar.[6]

Das monumentale Werk über die *Geschichte der Familie Sarasin in Basel*[7] (Redaktion Fritz Sarasin; Verfasser Rud. Wackernagel, Dr. Emil Schaub und Dr. Traugott Geering) verdankt seine Entstehung vorwiegend dem Familieninteresse entspringenden Tendenzen. Damit hängt auch zusammen, dass die Darstellung von der Mitte des XVIII. Jahrhunderts an in Biographien der bedeutenden Vertreter der Familie, (die eine Anzahl von Porträt-Tafeln uns auch in ihrer leiblichen Erscheinung nahe bringen), gehalten ist unter Vernachlässigung der nicht hervortretenden Angehörigen.

Ein neues Specimen der heute so eifrig gepflegten Familiengeschichte ist auch die *Geschichte der Familie Stäubli von Horgen*.[8]

Mitteilungen aus dem Familienarchiv von Alt-Marschlins: aus Papieren und Briefen von Landvogt Ulysses von Salis-Marschlins (1663—1739) und der Barbara Dorothea von Rosenroll geb. v. Salis-Marschlins (1691—1784), ihrer Ururgrosstante, und des Neffen derseiben Ulysses (1728—1800) macht Dr. Meta v. Salis-Marschlins.[9]

---

[1]) Bd. III. S. 257—288 mit Stammtafeln XXV—XXVII. (Beilage zu den Archives Héraldiques Suisses 1914, Nr. 4 u. 1915, Nr. 1.)

[2]) Hrg. von der Badischen historischen Kommission. Bearbeitet von J. Kindler von Knobloch und O. Freiherr von Stotzingen. Dritter Band. 8. Lieferung. S. 561—640.

[3]) Zur Geschichte der Freien von Vaz. Von Dr. Robert Hoppeler, Zürich. Bündnerisches Monatsblatt 1914. S. 252—255.

[4]) Zur Nobilitierung der thurgauischen Familie Werli von Greifenberg. Von Joh. Frick, Herrliberg. Archives Héraldiques Suisses 1915 (29. Jahrg.). S. 26—36.

[5]) Bolletino storico della Svizzera italiana. Anno XXXIV.

[6]) Erster Band, Basel 1914, V + 354 S., zweiter Band, Basel 1914, X + 387 S. Im Ganzen XL Tafeln. Das Werk ist nicht im Buchhandel erschienen.

[7]) Bolletino Storico della Svizzera Italiano. Anno XXXV 1915. No. 1. S. 9—11.

[8]) Seinen Verwandten überreicht von Dr. med. Carl Stäubli. Für die Familie als Maniskript gedruckt. Leipzig 1914.

[9]) Bündnerisches Monatsblatt 1914. S. 104—111; 1915 S. 193—198 und 226—239.

H a n s v o n B u r g gibt das *Verzeichnis derjenigen Aeltesten aus dem solothur=nischen Geschlecht «Roth», die zur Erinnerung an die Mordnacht von Solothurn seit 1854 Ehrenkleid und Pension erhalten haben.*[1])

Ein Jahrzehnt nach Pfarrer Fritz Bärs Neuausgabe der *Lebensbeschreibung der Witwe Engel* (Schiers 1904), die einen gekürzten Auszug beider Teile mit stilistischen und orthographischen Aenderungen darstellt, haben wir von S. D. S t e i n b e r g eine wirklich genaue Wiedergabe des 1821 erschienenen ersten Teils (er überbietet den zweiten weitaus an Interesse) dieses Memoirenwerkes erhalten.[2])

Lokalgeschichte; Heimatkunde.

G o t t l i e b B i n d e r s Beschreibungen charakteristischer alter Orte schildern diese in der Eigenart ihrer Erscheinung und ihres Lebens unter jeweiliger Beifügung kurzer historischer Ueberblicke.[3])

Von dem bei Anlass des hundertjährigen Bestehens der Firma Buchdruckerei Berichthaus in Zürich unternommenen, reich ausgestatteten Prachtwerk, in welchem S. Z u r l i n d e n die Entwicklung der Stadt Zürich während des letzten Jahrhunderts vor Augen führen will, umfasst der bis jetzt erschienene erste Band die fünfzig Jahre bis 1865.[4])

C o n r a d E s c h e r schildert die *Bautätigkeit Zürichs*[5]), wie sie der durch Einfüh=rung der Eisenbahn bedingte grosse wirtschaftliche Aufschwung mit sich brachte. Die Arbeit ist besonders wertvoll durch die Fülle eigener Erinnerungen des Autors, der als städtischer Beamter an den geschilderten Bestrebungen persönlich mitwirkte. Im Mittelpunkt der Darstellung steht die Eindeckung des alten Fröschengrabens und die Erstellung der Bahnhofstrasse, die zur wichtigsten Verkehrsader der heutigen Stadt geworden ist.

Eine hübsche Studie R. S t e i n m a n n s bietet weiteren Kreisen eine kurzgefasste und dabei vollständige *Geschichte des Fraumünsters in Zürich* bis auf unsere Tage.[6])

F. S c h w e r z plaudert über die *«Badergasse»* in Zürich, *ihre früheren* (die Scherer und Bader) *und jetzigen Bewohner.*[7])

J u l i u s S t u d e r behandelt im zweiten Teil seiner Arbeit: *Zur Geschichte des Witwen= und Waisenvereins* die in Winterthur verburgerten Geistlichen, die in den Jahrhunderten seit der Reformation Stipendien erhielten.[8])

---

[1]) Solothurner Monatsblatt 1914. S. 79—80.

[2]) Lebensbeschreibung der Wittwe des Obrist Florian Engel von Langwies, in Bündten, geborner Egli von Fluntern, bey Zürich. Neu hrg. von Dr. phil. S. D. Steinberg. 1914.

[3]) *Alte Nester.* Von G o t t l i e b B i n d e r. Erster Band [Greyerz, Murten, Solothurn, Bremgarten, Schaffhausen, Werdenberg]. Zürich [1913]. Zweiter Band [Wil in St. Gallen, Lugano, St. Ursanne, Lenzburg, Stein a. Rhein, Regensberg] und dritter Band [Liestal, Burgdorf, Schwyz, Ilanz, Sitten, Beromünster]. Zürich [1914].

[4]) Hundert Jahre. Bilder aus der Geschichte der Stadt Zürich in der Zeit von 1814—1914. I. Band. Zürich 1914. XVIII + 372 S.

[5]) Die grosse Bauperiode der Stadt Zürich in den 60er Jahren des vorigen Jahr=hunderts. (Mit 13 Abbildungen.) Zürich [1914]. 67 S.

[6]) Das Fraumünster in Zürich. Zürich.

[7]) Feuilleton der Neuen Zürcher Zeitung. Erstes Morgenblatt vom 21. August 1915.

[8]) Winterthur 1913. Neujahrs=Blatt der Hülfsgesellschaft von Winterthur hrg. zum Besten der hiesigen Waisenanstalt 1914. 28 S.

Ansprechend erzählt Kaspar Hauser die Geschichte von *Alt= und Neu=Wülflingen* unter ihren wechselnden Besitzern bis zum Ende des XVIII. Jahrhunderts.[1])

Als ein geistreicher Führer weist Rudolf von Tavel den fremden Besuchern seine Vaterstadt *Bern.*[2])

Die historischen Brunnen Berns führt eine Sammlung von Postkarten vor Augen.[3])

H. v. Mülinen, Stadtforstmeister, gibt unter Vorausschickung eines historischen Ueberblicks eine Darstellung des gegenwärtigen Standes der *burgerlichen Waldungen der Stadt Bern.*[4])

Auf über 600 Seiten gibt Gottfried Buchmüller eine auf allem zugäng=lichen gedruckten und ungedruckten Material aufgebaute *Geschichte der Pfarrgemeinde Beatenberg* (bei Interlaken).[5])

Derselbe veröffentlicht aus dem Kirchen=Urbar von *Wohlen* (bei Bern) Auf=zeichnungen zweier Pfarrer, die in den Jahrzehnten vor und nach Mitte des XVII. Jahrhunderts in Wohlen amteten. Die des ersteren, meist Uebertragungen aus einem früheren Urbar, reichen ins XVI. Jahrhundert zurück.[6])

Fritz Brönnimann trägt über das Dorf *Seftigen* geschichtliche Nachrichten zusammen über auffallende Witterungsverhältnisse in den nächsten Jahren nach 1710 und besonders über die furchtbare Feuersbrunst, die Seftigen in der Nacht vom 26. auf den 27. März 1714 einäscherte.[7])

In einem hübschen, mit wertvollen Illustrationen geschmückten Bändchen bietet der berufene Burgdorfer Lokalforscher Rudolf Ochsenbein Skizzen, die über Gren=zen, Befestigung, Gassen= und Platznamen, verschwundene und noch erhaltene Ge=bäulichkeiten u. s. w. des *alten Burgdorf* unterrichten.[8])

Das Unglücksjahr 1798 in der Gemeinde Heimiswil schildert Pfr. Hämmerli,[9]) wobei er auch mehreres beibringt, was die mündliche Ueberlieferung bewahrt hat, darunter den von ihm eruirten Kern von Gotthelfs «Elsi, die seltsame Magd».

Ueber verschiedene von den Röthenbachern benutzte Brücken und die Ablö=sung von den Zöllen derselben enthält die Chronik des im XVIII. Jahrhundert schrei=benden Schenk von Röthenbach Material, das G. Reusser herausgreift.[10])

---

[1]) In: Schloss Wülflingen. Hrg. vom Verkehrs= und Verschönerungsverein Winterthur unter Mitwirkung der Gottfried Keller-Stiftung. Mit 11 Illustrationen. Winterthur 1915. S. 5—40.

[2]) Bern. Seinen Besuchern geschildert von R' v' T'. Mit 20 Federzeichnungen von Wilhelm Ritter. Zürich.

[3]) 24 der schönsten Ansichten mit Reiseführer und Plan. Bern [1914]. Reise=führer=Postkarten. II + 50 S. + 24 Tafeln.

[4]) Blätter für bernische Geschichte etc. XI. Jahrgang. 1915. S. 142—158.

[5]) St. Beatenberg Geschichte einer Berggemeinde. Nach den Quellen dargestellt von G' B'. [Mit 58 Tafeln u. 1 Karte.] Bern 1914. XII + 656 S.

[6]) Beiträge zur Heimatkunde von Wohlen. Blätter für bernische Geschichte etc. XI. Jahrgang. 1915. S. 228—229.

[7]) Seftigen um 1714. Von F' B' Langenthal. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. X. Jahrgang. 1914. S. 30—38.

[8]) Aus dem alten Burgdorf. Beiträge zur Ortskunde. Mit 10 Ansichten. Burg=dorf 1914.

[9]) Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. X. Jahrgang. 1914. S. 155—163.

[10]) Vom Brückenzoll der Röthenbacher. (Aus der Chronik Schenk von Röthen=bach, bearbeitet von G. R', Lehrer, Melchnau.) Blätter für bernische Geschichte etc. X. Jahrgang 1914. S. 12—20.

Mit der *Chronik der Gemeinde Bannwil und derselben Umgegend von 1659 bis 1707, verfasst von Ulrich Marti von Aarwangen, Schullehrer von Bannwil,* macht uns J. Keller-Ris bekannt.[1]) Er verteilt ihren Inhalt unter eine Anzahl von Rubriken (Persönliches, Kirchliches, Witterung, Erdbeben u. s. w.)

Aus der Chronik des Landammann Johann Lorenz Bünti von Stans, die das letzte Menschenalter des XVII. und das erste des XVIII. Jahrhunderts umfasst, teilt Eduard Wymann die Uri betreffenden Stellen mit.[2])

Chroniknotizen aus dem Jahrzeitbuch von Spiringen, 1705–1831, 1843 von Pfarrer Camenzind da eingetragene Aufzeichnungen eines Vorgängers, gibt Joseph Müller.[3])

Paul Barth rekonstruiert in einlässlicher Beschreibung das *Basel der Zeit um 1850* in seiner baulichen Ercheinung. Die zahlreichen die Schilderung unterstützenden Abbildungen im Text führen mit Vorliebe seitdem Verschwundenes vor Augen.[4])

Zu seiner Schilderung des Widerstandes, den das baslerische Dorf Lausen der Verordnung der Basler Regierung entgegensetzte, auch Selbstmörder regelrecht auf dem Friedhof zu bestatten, als 1809 in Lausen ein Selbstmord stattgefunden hatte, verwertet R. Oeri-Sarasin neben dem Aktenmaterial auch die mündliche Ueberlieferung.[5])

Robert Harder erweist an Hand der Schaffhauser Stadtrechnungen die bisher geltende Anschauung, die *Stadt Schaffhausen* habe, um 1415 die Reichsfreiheit wieder zu erlangen, an König Sigismund 30,000 Dukaten zu Handen Herzog Friedrichs von Oesterreich bezahlt, als Legende.[6])

J. Keller-Ris gibt eine Zusammenfassung seines Werkes über *Lenzburg im 18. Jahrhundert.*[7])

Seraphin Meier gibt eine gründliche, in den verschiedenen Kapiteln alle rechtlichen und andern Verhältnisse zur Darstellung bringende *Geschichte des Dorfes Tägerig* bei Mellingen[8]), das, ursprünglich unter habsburgischer Grundherrschaft, eine niedere Gerichtsherrschaft bildete, die seit 1543 Mellingen zustand.

Dr. S. Heuberger druckt sechzehn Urkunden des XIV. und XV. Jahrhunderts ab[9]), von denen eine bisher gar nicht, die übrigen nur in Regesten und Erwähnungen bekannt waren. Sie betreffen die Kirchgemeinden *Rein* und *Bözberg,* den *Zoll zu Brugg* und die *Herren von Ostra und ihre Burg Vilnachern.*

---

[1]) Bearbeitet von J. K'-R' in Bern 1914. Blätter für bernische Geschichte etc. XI. Jahrgang 1915. S. 1–44.

[2]) XX. Hist. Neujahrsblatt . . 1914 . . von Uri. S. 1–26.

[3]) XXI. Historisches Neujahrsblatt . . . 1915 . . . von Uri. S. 60–63.

[4]) Basler Bilder und Skizzen aus der Mitte des 19. Jahrhunderts. 93. Neujahrsblatt hrg. von der Gesellschaft . . des Guten und Gemeinnützigen [in Basel] 1915. Basel. 57 S.

[5]) Eine Baselbieter Dorfrevolte im Jahre 1809. Von Dr. R. O'-S'. Basler Jahrbuch 1915. S. 31–53.

[6]) Vortrag vom Stadtrat R' H' gehalten im Historisch-antiquarischen Verein Schaffhausen 31. Mai 1915. Neue Zürcher Zeitung vom 17. Juni 1915, Erstes Abendblatt.

[7]) Aus dem Leben einer bernischen Munizipalstadt (Lenzburg) im 18. Jahrhundert. Blätter für bernische Geschichte etc. X. Jahrgang. 1914. S. 199–219.

[8]) Geschichte von Tägerig. Mit einem Situationsplan der alten Höfe in Tägerig. Argovia. XXXVI. Band. Aarau 1915.

[9]) Habsburgische Urkungen im Stadtarchiv Brugg [eine aus dem Staatsarchiv in Aarau]. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1915. S. 83–109.

Ein Prozess zwischen Bergell ob Porta und Bivio wegen Grenz- und Rechtsverhältnissen auf dem Septimer im Jahre 1540 ist der Gegenstand einer lateinischen Urkunde von 1540, deren aus dem Jahr 1720 stammende Uebersetzung ins Italienische Emilio Gianotti veröffentlicht unter Hinzufügung einer Uebersetzung ins Deutsche.[1])

Eine Reihe von Beiträgen E. Mottas zur tessinischen Lokalgeschichte sind die folgenden Publikationen. — Aus einem Verzeichnis der mobilen und immobilen Güter der alten Commune *Bellinzona* vom Ende des XIV. Jahrhunderts greift Motta die Beschreibung des domus comunis domini potestatis und des domus antiqua comunis heraus.[2]) In zwei Dokumenten im Gemeindearchiv von Malvaglia entdeckt er den historischen Kern der in den Croniche di Como des Erzpriesters Ballarini bewahrten Tradition, die einen armenischen Magier mit dem von dem Bergsturz von 1512 herrührenden *Schuttkegel von Biasca* und den durch den Durchbruch desselben verursachten Ueberschwemmungen in Verbindung bringt.[3]) — Aus einem veröffentlichten Dokument aus dem kantonalen Archiv in Bellinzona von 1382 erhellt die damalige Existenz eines von dem bekannten verschiedenen untern *Kastells von Locarno.*[4]) — Edoardo Torriani gibt Regesten von Urkunden des Archivs Torriani in Mendrisio zur Geschichte der Präfektur Mendrisio und der Pfarrkirche Balerna.[5])

Kirche und Religion.

Stückelberg gibt Nachträge und Zusätze zu eigenen und andern früheren Veröffentlichungen über verschiedene Heilige und ihre Darstellungen, sowie andere Gegenstände der kirchlichen Archäologie.[6])

Hoffmann-Krayer äussert sich über den den *hl. Bernhard von Menthon* betreffenden Artikel in Stückelbergs «Kleinen Beiträgen zur schweizerischen Hagiographie»; zu seiner Aeusserung nimmt hinwieder Stückelberg Stellung.[7])

M. Benzenrath veröffentlicht zu seiner Statistik der *Kirchenpatrone der Diözese Lausanne* und seinen «Kirchenheiligen der alten Diözese Lausanne» (Freiburger Geschichtsblätter XX) Berichtigungen und Nachträge.[8])

Die *Schlichtung eines Streites um die Churer Domdekanatspfründe vom Jahre 1468* betrifft eine, als Einband eines Urbars der Kirche Valens benützte Urkunde im Archiv der kath. Kirchgemeinde Valens, Kt. St. Gallen, die Joseph Müller veröffentlicht.[9])

---

[1]) (Aus einer alten Urkunde.) Von Prof. E' G', Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1914. S. 273—281.

[2]) Bolletino storico della Svizzera Italiana Anno XXXV, 1915. S. 1—4. [3]) La magìa e la buzza di Biasca. Ibid. Anno XXXV, 1915. S. 4—7. [4]) Per la storia del Castello di Locarno nel trecento. Ibid. Anno XXXV, 1915. S. 8—9. [5]) Catalogo dei documenti per l'istoria della prefettura di Mendrisio e pieve di Balerna dall' anno 1500 circa all' anno 1800 tratti dall' Archivio Torriani in Mendrisio ed ordinati chronologicamente dal Sac. Edoardo Torriani. Ibid. Anno XXXV, 1915. S. 22—27.

[6]) Kirchliche Archäologie und Hagiographie. Von E. A. S'. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. IX. Jahrgang. 1915. S. 161—176.

[7]) Nochmals zur Statue des hl. Bernhard von Menthon. Eduard Hoffmann-Krayer. E. A. Stückelberg. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte IX. Jahrgang (1915). S. 150—151.

[8]) B' u. N' zu M. Benzenrath Statistique des saint patrons des églises du diocèse de Lausanne au moyen âge Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte 1912 vom Verfasser. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. X. Jahrgang. 1914. S. 57—60.

[9]) Jos. M', Stiftsarchivar, St. Gallen. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. IX. Jahrgang. 1915. S. 223—226.

Odilo Ringholz stellt in populärer Weise die *Beziehungen zwischen Einsiedeln und Elsass-Lothringen* durch die Zeiten dar, wie sie sich teils aus dem ehemaligen elsässischen Besitz der Abtei, teils aus den Wallfahrten, teils aus Einsiedelns Verkehr mit andern Klöstern ergaben und noch ergeben.[1])

Die Stiftung der Kapelle St. Nicolaus zu Fardün in Schams 1407 behandelt an Hand der Stiftungsurkunde Emil Camenisch.[2])

Der Wettinger *Abt Rudolf Wülflinger, † 1445*, war Anfang der 30er Jahre noch Schaffner auf dem Wettinger Dinghof zu Riehen bei Basel. Stückelberg geht seiner dortigen und auch späteren kunstfördernden Wirksamkeit nach.[3])

Hugo von der Hohen-Landenberg, der Konstanzer Bischof zur Reformationszeit, erfährt eine Würdigung von Julius Studer.[4])

Von J. G. Mayers *Geschichte des Bistums Chur*[5]) ist letztes Jahr der zweite Band erschienen. Er behandelt die Bischöfe von Paul Ziegler an, unter dem die Reformation ihren Einzug hielt, bis auf den gegenwärtigen Vorsteher der Diözese, Georg Schmid von Grüneck.

Die Arbeit Salomon Steinbergs: *Die Proselyten der Stadt Zürich*[6]) sucht an Hand des speziellen zürcherischen Materials von der Mitte des XVI. bis zur Mitte des XVIII. Jahrhunderts den Typus des religiösen Ueberläufers überhaupt festzustellen.

Otto Hopf stellt sich zur Aufgabe nicht bloss die möglichst vollständige Liste aller der ihres Glaubens wegen Vertriebenen deutscher Zunge, die in den Berner Kirchendienst traten, mit ihren Biographien zu geben, sondern er zieht auch die Tätigkeit ihrer Nachkommen im bernischen Kirchendienst in den Kreis seiner Darstellung.[7])

Drei Publikationen Eduard Wymanns betreffen die Geschichte von *Kapiteln*. — *Zur Geschichte des Landkapitels Bremgarten im XV. und XVI. Jahrhundert* entnimmt er Beiträge einer Papierhandschrift der Stiftsbibliothek Einsiedeln, die wohl als eine Sammlung alles dessen anzusehen ist, was den Kapitel-Versammlungen in jedem Augenblick zur Hand sein musste.[8]) — Ein schriftlicher Bericht über die Wahl des Dekans Callus Falkh für das katholische Dekanat Zürich 1577 enthält die Liste der an der betreffenden Versammlung zu Uznach erschienenen Wähler.[9]) — Das *Sextariat Luzern* bildete bis in die 30er Jahre des XIX. Jahrhundert einen Bestandteil des Priesterkapitels der IV Waldstätte; die Liste der Geistlichen desselben von 1588 bis um 1650 ist einem von Wymann veröffentlichten Rechnungsbuche zu entnehmen, in welehem

---

[1]) Elsass-Lothringen und Einsiedeln in ihren gegenseitigen Beziehungen dargestellt von Dr. P. O' R' O. S. B. Kapitular und Archivar des Stiftes Einsiedeln. Mit Titelbild und 53 Abbildungen im Text. 1914. 102 S.

[2]) Von Pfarrer E' C', Valendas. Bündnerisches Monatsblatt 1915. S. 221—225.

[3]) E. A. S. Archives Héraldiques Suisses 1915. S. 36—37.

[4]) a. Spitalpfarrer in Zürich. Schweizerische Theologische Zeitschrift. XXXI. Jahrgang 1914. S. 13—26 und 110—125.

[5]) Von Dr. Joh. Georg Mayer, Domherr und Professor. Erster Band. Stans 1907. XI + 567 S. Zweiter Band. Stans 1914. 780 S.

[6]) Ein Beitrag zur Geschichte und Psychologie des Ueberläufers. Diss. phil. Zürich . . von S' S'. Zürich 1914. (8 +) 78 S.

[7]) Evangelische Flüchtlinge deutscher Zunge im bernischen Kirchendienst. Von O' H', Pfarrer in Gerzensee. Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1914. (19. Jahrgang.) Bern 1913. S. 147—189; und auf das Jahr 1915. S. 111—160.

[8]) Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, IX. Jahrgang. 1915. S. 183—191.

[9]) Verzeichnis der Mitglieder des Landkapitels Zürich im Jahre 1577. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang 1914. S. 53—54.

mehrere Luzerner Sextare Buch führten über die von den Geistlichen des Sextariats bezahlten Kapitelgebühren.[1])

Es seien hier angeschlossen eine Reihe von Publikationen, die *Kirche und Religion in der inneren Schweiz* meist *im XVII. Jahrhundert* betreffen.

Karl Alois Kopp gibt die hisher fehlende zusammenhängende Darstellung des Lebens und literarischen wie amtlichen Wirkens *Ludwig Birchers, Stiftspropstes zu Beromünster, 1583—1640.* Sie beruht zum grössten Teil auf dessen eigenen tage= buchartigen Aufzeichnungen hauptsächlich in den 13 Bände füllenden Annales Collegii Beronensis.[2])

Von dem 1670 begonnenen, meist deutsch geschriebenen, 18 Foliobände füllen= den *Diarium des Einsiedler Conventuals P. Josef Dietrich*[3]) gibt Magnus Helbling fünf Bände im Auszug, in modernisierter Sprache. Sie betreffen die zweite Hälfte des Fürstabtes Augustin Reding.

Eduard Wymann veröffentlicht eine Stelle über den *Leutpriester von Luzern als Aelplerpfarrer* um 1600.[4]) — Eine Reihe von Mitteilungen macht er aus der hand= schriftlichen Chronik des Landammanns Johann Lorenz Bünti von Stans (um 1700): über den *Türkenprediger P. Markus von Aviano,* seinen Aufenthalt *in der Urschweiz*[5]) 1681 und anderes (auch aus andern Quellen); über *Rompilger aus Nidwalden in den Jubeljahren 1675, 1700 und 1725;*[6]) über einzelne *Bruderklausenfeste in Nidwalden,* wie das bei der Seligsprechung des Niklaus von der Flüh abgehaltene, das bei Ge= legenheit der öffentlichen Verbrennung einer zu Zürich erschienenen Schmähschrift begangene;[7]) über *Verfluchungen der Engerlinge in Unterwalden* durch eigens dazu verschriebene Patres von Engelberg oder Füessen in den Jahren 1709, 11, 26 und 32.[8])

Briefe des Gardisten Martin Jost (1665—73) aus Rom veröffentlicht F. A. Her= zog.[9])

Um die selbe Zeit wie Bünti schrieb Jakob Billeter, 1691—1712 Pfarrer in Ober= ägeri, eine Chronik, aus der wiederum Eduard Wymann einige Stellen heraus= greift: über *Zugerische Primizen von 1627—1701*[10]) und über *Rompilger aus Aegeri im Jubeljahr 1700.*[11]) — Angeschlossen sei hier gleich ein Zeugnis katholischer Religiosität aus dem XIX. Jahrhundert: die Beurkundung eines von einem napoleonischen Sol= daten 1812 in Russland getanen Gelübdes an die Jungfrau der Wallfahrtskapelle Ricken= bach in Nidwalden, von Eduard Wymann mitgeteilt.[12])

---

[1]) Die Geistlichen des Sextariates Luzern von 1588 bis um die Mitte des 17. Jahr= hunderts. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang. 1914. S. 161—180.

[2]) Der Geschichtsfreund. Band LXIX. Stans 1914. S. 197—252.

[3]) 1681 bis 1692 unter Fürstabt Augustin Reding. Bearbeitet von P. M' H', O. S. B. Mitteilungen des historischen Vereins des Kantons Schwyz. 23. Heft. Schwyz 1913. S. 69—207.

[4]) Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte. IX. Jahrgang. 1915. S. 76—77.

[5]) Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang. 1914. S. 44.

[6]) Ibid. VIII. Jahrgang. 1914. S. 46—48.

[7]) Ibid. VIII. Jahrgang. 1914. S. 48—51.

[8]) Exorcismen gegen die Engerlinge in Unterwalden. Ibid. VIII. Jahrgang. 1914. S. 36—38.

[9]) Veröff. von Dr. F. A. H', Baldegg. Ibid. VIII. Jahrgang. 1914. S. 225—226.

[10]) Ibid. IX. Jahrgang. 1915. S. 219—223.

[11]) Ibid. IX. Jahrgang. 1915. S. 76.

[12]) Votivtafel eines roten Schweizers. Ibid. IX. Jahrgang. 1915. S. 77.

Zu den Jesuiten, die in China an höchster Stelle Vertrauen und Ansehen erwarben, gehört der *Zuger Franz Ludwig Stadlin* (1658—1740), der von 1707 bis zu seinem Tode in Peking wirkte. Franz Weiss teilt über seine Wirksamkeit dort Stellen aus Briefen des Präsidenten des mathematischen Tribunals zu Peking P. Augustin Hallerstein mit.[1])

Die kirchlichen Verhältnisse im Urserntal um 1643 schildert P. Notker Curti, O. S. B. nach dem Visitationsbericht des Churer Bischofs Johann VI. Flugi aus jenem Jahre.[2])

Odoardo Torriani teilt eine Anzahl von den Papst Innocenz XI, ehemals Benedetto Odescalchi von Como (Papst 1676) betreffenden Dokumenten mit, in denen einige *Pfarreien des Kantons Tessin* vorkommen.[3])

Den 1692 von der Solothurner Regierung unternommenen Versuch, das *Kollegiatstift Schönenwerd nach Olten zu verlegen,* und den Handel, der in Folge des Widerstandes des Stiftskapitels gegen diese Anmutung entsprang und bis 1714 dauerte, hat Mgr. L. R. Schmidlin darzustellen unternommen.[4])

Friedrich Pieth stellt hauptsächlich nach den Churer Ratsprotokollen und Akten des Bündner Staatsarchivs den Anteil dar, den das evangelische Graubünden an der Unterstützung, Beherbergung und auch bleibenden Aufnahme von durch die Religionsedikte Ludwigs XIV. und Victor Amadeus II. von Savoyen vertriebenen Evangelischen nahm.[5])

J. Simonet handelt über die Kopie eines Schreibens von c. 1784, des Abtes von *St. Luzi* an die Aebte des Prämonstratenserordens der süddeutschen Provinz;[6]) es betrifft die damalige bedenkliche finanzielle Lage des Klosters.

Durch die Erwerbung des Kirchensatzes und -Gutes von Risch durch die im Kanton Zug wohnenden Genossen der auch Luzernisches Gebiet in sich begreifenden Kirchgemeinde Risch (durch Kauf von dem letzten Kollator Karl von Hertenstein am 23. Mai 1798) entstand die mit der Kirchgemeinde sich nicht deckende private sog. Kollaturgenossenschaft. Aus dem Gegensatz beider und daraus, dass die Kollaturgemeinde das Kirchenvermögen willkürlich zu Gunsten von Gemeindezwecken seiner eigentlichen Bestimmung entfremdete, entsprang der bis heute dauernde *Kollaturhandel in Risch,* der in den letzten Jahren infolge einer beanstandeten Auseinandersetzung der beiden Parteien mehrere Darstellungen gefunden hat. Wir erwähnen zwei derselben: die des Dr. Jakobus Stammler, Bischofs von Basel und Lugano[7]) und diejenige des Prof. Dr. jur. U. Lampert.[8])

---

[1]) Ein Zuger als Missionär in China und kaiserlicher Hofuhrmacher zu Peking. Von F' W', Stadtpfarrer. Zuger Neujahrsblatt 1915. S. 49—52.

[2]) XXI. Historisches Neujahrsblatt . . 1915 . . von Uri. S. 47—59.

[3]) Alcuni documenti riguardanti il papa Innocenzo undecimo, prima Benedetto Odescalchi di Como del priore O' T'. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte IX. Jahrgang 1915. S. 35—46 und 134—149.

[4]) Das vereitelte Projekt, das Chorherrenstift Schönenwerd nach Olten zu transferieren. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. IX. Jahrgang. 1915. S. 204—218.

[5]) Hugenotten und Waldenser in Graubünden nach der Aufhebung des Ediktes von Nantes (1685). Von Dr. F' P', Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1915. S. 3—9 und 33—39.

[6]) Schwere Zeiten des Klosters St. Luzi. Von Dr. J. S', Domsextar, Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1915. S. 191—192.

[7]) Solothurn 1914. 24 S.

[8]) Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. IX. Jahrgang. 1915. S. 81—98.

Wie im deutschen Reich entsprach auch in Graubünden der Gesamtheit der evangelischen Abgeordneten, dem corpus evangelicorum, das corpus catholicorum. Hans Furger stellt nach einem geschichtlichen Ueberblick über das Bistum Chur und die genannte Institution, die Stellung der letzteren zum Bischof, den Klöstern und in der Frage des Doppelbistums Chur-St. Gallen am Anfang des XIX. Jahrhunderts dar. Dem historischen folgt ein dogmatischer Teil.[1])

Zwei von P. Bonifaz Stücheli, O. S. B., mitgeteilte *Briefe Ign. von Wessenbergs*[2]), von 1809 sind an P. Pirmin Keller, Konventual von Muri und Statthalter des Mitte des XVII. Jahrhunderts an Muri übergegangenen Klingenberg im Kt. Thurgau gerichtet.

Die Cistercienser Chronik veröffentlicht *Aufzeichnungen des letzten Abtes von St. Urban, Friedrich Pfluger aus den Jahren 1813—1833*[3]) sowie das von ihm geführte Verzeichnis über die unter seiner Regierung dem Convente angehörenden Mönche.[4])

Solothurn und das Kloster St. Urban behandelt das Sonntagsblatt des Luzerner «Vaterland».[5])

Eine im erbaulichen Tone der Missions-Literatur gehaltene und entsprechend illustrierte kleine Denkschrift W. Hadorns berichtet über die Gründung der *Basler Mission* und die Inangriffnahme der verschiedenen Arbeitsgebiete durch dieselbe.[6])

Dr. Ferdinandus Rüegg, vierter Bischof von St. Gallen (1906—13), erhält eine Biographie von Joh. Oesch.[7])

Verfassung, Recht, Finanzen.

Ludwig von Tscharner stellt den Anteil des Volkes an wichtigen Staatsaktionen, wie besonders Abschluss von Verträgen, in den einzelnen Bestandteilen: regierenden Orten, Zugewandten und Verbündeten im Gebiete der heutigen Schweiz dar.[8]) Seine Arbeit ist keine selbständige Untersuchung, sondern eine Zusammenstellung der bisher in einer teilweise nicht leicht zugänglichen Literatur zerstreuten Resultate.

In Selbstbeschränkung auf nur einen Teil des gewaltigen Materials, das in Betracht käme, beruhend: hauptsächlich Rechtsquellen der oberrheinischen und sisgauischen Gebiete, will Hans Rohr die *Entstehung der fürstlichen Gewalt des Bischofs von Basel* aus ihren beiden Elementen, die man das privat- und das öffentlich-rechtliche nennen kann, darstellen, bis zum Abschluss der Entwicklung im Anfang des XIV. Jahrhunderts.[9])

---

[1]) Das bündnerische Corpus catholicorum. Diss. jur. Freiburg i. d. Schw. . . von H' F', lic. jur. von Vals.

[2]) Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang. 1914. S. 51—53.

[3]) G. 26. Jahrgang. 1914. S. 161.

[4]) Verzeichnis der Mitglieder des Klosters St. Urban unter dem letzten Abte. 27. Jahrgang. 1915. S. 137—143 und 171—173.

[5]) 1914. Nr. 21 u. 22.

[6]) Die Basler Mission. Zu ihrem hundertjährigen Gründungstag, 25. September 1915, von Prof. D. W. H', Pfarrer in Bern. 32 S.

[7]) Biographisch-historische Studie von Johannes Oesch, Kanonikus. Einsiedeln 1914. 80 S.

[8]) Volk und Regierung beim Abschluss von Staatsverträgen und sonstigen Fragen äusserer Politik in der alten Eidgenossenschaft. Dr. L. S. v' T'. Bern 1914. IV+111 S.

[9]) Die Entstehung der weltlichen — insbesondere der grundherrlichen — Gewalt des Bischofs von Basel. Von Dr. H' R', Fürsprech in Aarau. Aarau 1915. 72 S.

August Burckhardt untersucht, wer seit der 1529 beginnenden Herrschaft der Zünfte in Basel die «Herren» waren, die innerhalb der theoretisch gleichberechtigten Bürgerschaft tatsächlich die Macht besassen, wobei er hauptsächlich die Listen der höchsten Beamten zu Grunde legt. Er weist nach, wie die betreffenden Geschlechter durch ihre Inkorporation in den sog. Herrenzünften, auf die sich seit dem beginnenden XVII. Jahrhundert die Herrschaft immer ausschliesslicher beschränkte, zu ihrer regierenden Stellung gelangt sind. Den Beschluss der interessanten Abhandlung macht ein vollständiger Abdruck von Ochs' wohl nie wirklich eingereichter Denkschrift zur Errichtung einer neuen Zunft der vom Regiment ausgeschlossenen Akademiker.[1])

Für Hermann Henrici, *Die Entwicklung der Basler Kirchenverfassung bis zum Trennungsgesetz (1910)*[2]) sei auf die Besprechung in dieser Zeitschrift verwiesen (1915 No. 2, S. 121). Ebenso für Otto Weiss, *Die tessinischen Landvogteien der XII Orte im 18. Jahrhundert.* (Laufende Nummer S. 187.)

Leo Cavelti, *Die Entwicklung der Landeshoheit der Abtei St. Gallen in der alten Landschaft* wird in der nächsten Nummer dieser Zeitschrift besprochen werden.[3])

Eine *Ordnung für die Luzerner Stadttrompeter und Stadtuhrmacher* veröffentlicht aus dem Luzerner Ratsprotokoll von 1543 P. X. Weber.[4])

Das Dokument (vom 12. Mai 1641), in welchem das Urserental den Ahnherrn der noch heute in Andermatt blühenden Familie Meyer zum Talmann annimmt, druckt Isidor Meyer ab zusammen mit andern derartige Urkunden betreffenden Quellenstellen.[5])

Die vom schweizerischen Juristenverein herausgegebene Sammlung schweizerischer Rechtsquellen ist um zwei neue bedeutende Publikationen vermehrt.

Der kürzlich erschienene *zweite Band der Zürcher Rechtsquellen,* wie der erste von der kundigen Hand Robert Hoppelers bearbeitet, umfasst die Weistümer der Orte von Bertschikon bis Dürnten in der alphabetischen Folge.[6]) Mehr als im früheren Bande sind in diesem besonders bei der Wiedergabe der neueren Quellen die ständigen Wiederholungen des überall Wiederkehrenden vermieden. Den Rechten der einzelnen Orte sind wieder jeweilen orientierende ortsgeschichtliche Einleitungen vorausgeschickt.

In den *Rechtsquellen des Kantons Aargau* wird das *Zofinger Stadtrecht* durch den genauen Kenner aargauischer Geschichte Walther Merz seinem Vorwort zufolge in der Weise zur Darstellung gebracht, dass alles (auch nicht eigentliche Stadtrechtsaufzeichnungen) besonders für die Zeit bis 1396 — dem Jahre der Vernichtung des Archivs durch Feuer — auch aus auswärtigen Archiven zusammengestellt wird, aus dem

---

[1]) Stände und Verfassung in Basel vom 16. bis 18. Jahrhundert. Von A' B'. Basler Jahrbuch 1915. S. 70—115.

[2]) Ein Beitrag zur Geschichte des Staatskirchenrechts. Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Bd. 35. Kanonistische Abteilung IV. Weimar 1914. Sonderabdruck 116 S.

[3]) Diss. Bern. Gossau 1914. 115 S.

[4]) Mit Notizen von P. X. W'. Geschichtsfreund. Band LXIX. Stans 1914. S. 253—256.

[5]) Der Talrechtsbrief für die Familie Meyer in Andermatt. XX. Hist. Neujahrsblatt . . . 1914 . . . von Uri. S. 27—35.

[6]) Die Rechtsquellen des Kantons Zürich. Erster Teil: Offnungen und Hofrechte. 2. Band: Bertschikon bis Dürnten. Bearbeitet und herausgegeben von Robert Hoppeler. (Sammlung schweizerischer Rechtsquellen, erste Abteilung,) Aarau 1915. XVI + 541 S.

sich für das Stadtrecht etwas ergibt. Der Band enthält in extenso oder in Regest Stücke bis 1798.[1])

Es seien hier einige Publikationen über die *Walser* angeschlossen. — Der berufene Forscher auf diesem Gebiete R. Hoppeler geht die Literatur der letzten Jahre über die *Walserfrage* durch und tritt auf einige Punkte des Themas ein, wie die Motive der Auswanderung der Walser und die Waffenpflicht im Walserrecht.[2]) — Anton Mooser verfolgt die Geschichte der einzelnen Ansiedlungen, die die ehemalige, im Laufe des XVII. Jahrhunderts untergegangene *Walsergemeinde Berg* bei Maienfeld bildeten, und die der einzelnen Geschlechter derselben.[3])

Martin Schmid stellt die Organisation des *Staatshaushaltes im alten Graubünden,* Natur und Deckung der Ausgaben dar. Er zeigt, dass von einem gesamtbündnerischen Staatshaushalt erst seit dem XVIII. Jahrhundert die Rede sein kann, indem vorher das Schwergewicht in der Finanzverwaltung ausschliesslich bei den Gemeinden lag.[4])

Das *Staatssteuer-System des Kantons Graubünden* und die Wandlungen, die es durchmachte während einer Zeit, die auch im Wirtschaftsleben die stärksten Umwälzungen sah. behandelt F. v. Tscharner.[5]) Die Epoche, die er sich zum Vorwurf nimmt, wird charakterisiert durch den Uebergang vom System der reinen indirekten zu dem der direkten Steuern und zwar in extremer Form.

Die Schweiz. Numismat. Rundschau nimmt aus einer andern Publikation eine Stelle eines Briefes Etienne Geoffroys de Saint-Hilaire an Cuvier vom 13. Mai 1798 auf, die Angaben enthält über die *Zusammensetzung des Staatsschatzes von Bern.*[6])

Ein Verzeichnis über *die Einnahmen des schwyzer. Landesseckelmeisters in den Höfen Wollerau und Pfäffikon 1789—1798,* bestehend aus bezogenen Bussen, veröffentlicht Alois Dettling.[7])

Für Rudolf Böpplis Arbeit: *Die Zehntablösung in der Schweiz, speziell im Kanton Zürich* siehe die Besprechung oben S. 194.

Eine Studie Karl Geisers hat die Wasserrechts- und Wasserwirtschaftsgeschichte des *Brienzer- und Thunersees* zum Gegenstand.[8])

---

[1]) Die Rechtsquellen des Kantons Aargau. Erster Teil: Stadtrechte. Fünfter Band: Das Stadtrecht von Zofingen. Bearbeitet und herausgegeben von Walther Merz. Aarau 1914. (Sammlung schweizerischer Rechtsquellen, XVI. Abteilung.) XVII + 509 S.

[2]) Zur Walserfrage. Von Dr. Rob. H', Zürich. Bündnerisches Monatsblatt 1915. S. 17—24.

[3]) Ein verschwundenes Bünderdorf. Die freien Walser auf Stürfis, Vatscherinenberg, Rofels und Guscha (Mutzen). Von Schlossermeister A' M', Meienfeld. Bündnerisches Monatsblatt 1915. S. 48—55, 89—97, 133—138, 155—158 und 198—214.

[4]) Beiträge zur Geschichte des Finanzwesens im alten Graubünden mit besonderer Berücksichtigung des 18. Jahrhunderts. Teil 1: Die ordentlichen Ausgaben und Einnahmen. Diss. phil. I. Zürich. Chur 1914. VIII + 114 + XIII S.; und im XLIV. Jahresbericht der Historisch-antiquarischen Gesellschaft von Graubünden. Jahrgang 1914. Chur 1915. S. 1—126.

[5]) Die Staatssteuern des Kantons Graubünden in neuer und neuester Zeit (1838—1913) von J. Friedr. v. Tscharner, Doktor der Staatswissenschaft. Stuttgart und Berlin 1915. (Münchener Volkswirtschaftliche Studien hrg. von Luigi Brentano und Walther Zotz. 134. Stück.) XII + 223 S.

[6]) Le trésor de Berne. Revue suisse de Numismatique. Tome XIX, seconde et dernière livraison. Genève 1914. S. 333—334.

[7]) Höfner Volksblatt. Sonderabdruck 14 S.

[8]) Brienzersee und Thunersee. Historisches und Rechtliches über den Abfluss. Bern. 174 S.

Die Entwicklung des solothurnischen ehelichen Güterrechtes behandelt Hugo Meyer von den für Solothurn in Betracht kommenden beiden Stammesrechten an. Ein erstes Buch hat die Zeit vor dem «Stadtrechten» von 1604 und dieses zum Gegen= stand; den Hauptraum nimmt die Darstellung der bezüglichen Festsetzungen des Zivil= gesetzbuches von 1842 und seiner Revision von 1891 ein.[1])

E. Wymann bringt einiges bei über den die Angaben der ausserehelichen Mütter über die Vaterschaft bekräftigenden Eid in Uri im XVIII. und XIX Jahr= hundert.[2])

Kunstgeschichte.

Es sind vorerst einige allgemeine Werke namhaft zu machen. Das im Auftrag der Gesellschaft Schweizerischer Zeichenlehrer von einer Reihe von Mitarbeitern her= ausgegebene grosse, *die Entwicklung der Kunst in der Schweiz*[3]) behandelnde Werk führt von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart.

Band V, Lieferung 2 des Tafelwerkes: *Berner Kunstdenkmäler*[4]) (in Gross=Folio; mit erläuterndem Text) weist auf den Tafeln 5—8 auf: die Kirche von Amsoldingen; Flach= schnitzereien im bern. histor. Museum; ein Tafelbild des Meisters mit der Nelke in Solothurner Privatbesitz und einen Becher des Basler Goldschmieds Bernhard Koch in Berner Privatbesitz.

Robert Durrer setzt die Beschreibung der *Kunstdenkmäler von Sarnen* fort.[5])

Hier seien auch die beiden letzten *Jahresberichte* des schweizerischen Landes= museums genannt mit ihren Beschreibungen von neu erworbenen Werken der Kunst und des Kunsthandwerks aus den verschiedenen Jahrhunderten.[6])

A. Giussiani berichtet über ein Baudenkmal auf dem Boden des ehemaligen bündnerischen Untertanenlandes: die im Jahre 1078 gebaute Cluniacenser=Kirche S. Pietro di Vallate in der Gemeinde Cosio im untern Veltlin, und die von ihm selbst unternommene Restauration derselben.[7])

Stückelberg referiert über die Ergebnisse der 1914/15 vorgenommenen Arbeiten zur Sicherung des *bildlichen Schmuckes* (vom Ende des XV. Jahrhunderts) *der sog.*

---

[1]) Ein Beitrag zur Rechtsgeschichte des Kantons Solothurn. Von Dr. jur. H' M', Olten 1914. XII + 286 S.

[2]) Die Beeidigung der ausserehelich Gebärenden in Uri. Zeitschrift für Schweize= rische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang. 1914. S. 55–56.

[3]) Mit 441 Illustrationen. St. Gallen 1914. IV + 468 S.

[4]) Hrg. vom Kantonalen Verein für Förderung des historischen Museums in Bern, vom Historischen Verein des Kantons Bern, von der Berner Kunstgesellschaft, vom Berner Ingenieur= und Architektenverein und vom Bernischen kantonalen Kunst= verein. Bern.

[5]) Kunstdenkmäler des Kantons Unterwalden von Dr. R. Durrer. Bogen 43. S. 673—688, Tafeln XXXIV—XL. Beilage zum Anzeiger für Schweizerische Altertums= kunde. Neue Folge. XVII. Band. 1915, 2. Heft. (In der Uebersicht Anz. f. Schw. G. 1915. S. 145 mit Anm. 3 irrtümlich: 4 Bogen, 38—41, anstatt: 5 Bogen, 38—42; ausser= dem: XV. anstatt: XVI. Band.)

[6]) Schweizerisches Landesmuseum in Zürich, Zweiundzwanzigster Jahresbericht 1913. Dem Departement des Innern der Schweiz. Eidgenossenschaft erstattet im Namen der Eidgen. Landesmuseums=Kommission von der Direktion. Zürich 1914. 80 S., und 23. Jahresbericht 1914 etc. Zürich 1915. 47 S.

[7]) La chiesa di S. Pieto di Vallate e il suo restauro. Como MCMXV. 44 S.

Tresskammer (Chorherrensakristei) der St. Peters-Stiftskirche in Basel [1]) und über die Restauration (von 1914) des erhaltenen Restes der *Wandgemälde* (Mitte XV. Jahrhunderts) *der ehemaligen Dominikanerkirche* in Basel, bei welchen Arbeiten noch einiges, hauptsächlich ein Bild des Petrus Martyr, neu zum Vorschein kam.[2])

Aus dem im bischöfl. Archiv zu Chur liegenden Visitationsbericht des Bischofs Johann Flugi von 1643 veröffentlicht Pater Notker Curti in Disentis eine Reihe von Stellen, die *spätgotische Kirchen im Bündner Oberland* beschreiben, welche z. T. bald nachher durch Barockbauten ersetzt wurden (Truns, Tavetsch, Obersaxen, Fellers, Brigels, Ruschein, Schlans, Andest, Laax.)[3])

Glasmalerei betreffen folgende Arbeiten: Die drei *Scheiben von Valendas*, die Heiligen Blasius, Katharina und Barbara darstellend, von denen zwei die Jahreszahl 1513 tragen, welche die Gemeinde 1912 verkaufte, und die sie ersetzenden modernen behandelt E. Camenisch.[4]) — Wladimir de Bélinsky gibt die erste Beschreibung der in der *Ermitage zu Petersburg* befindlichen *Schweizer-Scheiben*[5]), die, teils bürgerliche, teils die Wappen von Städten und Communen enthaltend, aus dem XVI. und XVII. Jahrhundert stammen. — In einer Betrachtung über *Kriegerische Darstellungslust alter Glasmaler* würdigt Dr. Josef Ludwig Fischer auch Werke von Schweizern, wie des Schaffhausers Daniel Lindtmeyer, des Berners Ludwig Ringler, des Zürchers Hans Ludwig Schärer.[6]) — In Ergänzung zu früheren Publikationen zur Kunstgeschichte aus öffentlichen Berner Rechnungen, bes. aber zu dem Verzeichnis der Fensterschenkungen Berns, das 1904 C. Benziger aus den Deutsch-Seckelmeisterrechnungen gab, veröffentlicht nun J. Keller-Ris aus diesen letzteren diejenigen Einträge, die blosse Glaserarbeiten betreffen, aber doch für die Biographien der Meister von Wichtigkeit sind.[7])

E. Hahn bieten die Resultate der neueren Forschung über die deutsche Medaille den Anlass, das Künstlerleben des *Zürcher Medailleurs Jakob Stampfer* neuerdings darzustellen und den Beziehungen desselben zu den bedeutenden Vertretern seiner Kunst nachzugehen. Ferner aber stellt er zum ersten Mal auch Stampfers Tätigkeit in den Aemtern dar, die der Künstler in seiner Vaterstadt bekleidete.[8])

Eingegrabene Wandinschriften und -Malereien des 16. Jahrhunderts in Basel, die 1911 im Hause Seiler Marktplatz 4 zum Vorschein kamen, veröffentlicht E. Major[9])

---

[1]) Die Wand- und Deckengemälde der Tresskammer zu St. Peter. (4 Figuren im Text u. 1 Tafel.)

[2]) Von Prof. E. A. Stückelberg. (1 Fig. im Text.)

[3]) Alte Kirchen im Oberland. Bündnerisches Monatsblatt 1915. S. 10—16, 39—48 und 81—89.

[4]) Die alten und neuen Glasgemälde der St. Blasiuskirche in Valendas 1513—1913/14. Von Pfarrer Emil Camenisch, Valendas. Bündnerisches Monatsblatt 1914. S. 311—318.

[5]) Les vitraux armoriés suisses du Musée de l'Ermitage à St. Pétersbourg, Archives Héraldiques Suisses 1914. Jahrgang XXVIII. S. 1—6, 57—65 und 113—117.

[6]) Krieg. Kriegerische etc. Zeitschrift für Alte und Neue Glasmalerei und verwandte Gebiete. Jahrgang 1915. S. 1—5. (Reproduktionen.)

[7]) Die Fenster- und Wappenschenkungen des Staates Bern von 1540—1797. Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde. Neue Folge. XVII. Band. 1915. S. 72—79 und 160—170.

[8]) Jakob Stampfer, Goldschmied, Medailleur und Stempelschneider von Zürich 1505—1579. Mit XI Tafeln, 27 Textillustrationen und einer Stammtafel. Zürich 1915. (Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich. LXXIX.) 90 S.

[9]) Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde. Neue Folge. XVII. Band. 1915. S. 66—71.

mit Reproduktionen auf drei schönen Tafeln (dabei auch die Reproduktion der schon im Anz. f. Schw. Altertumsk. 1903, S. 223—224 beschriebenen Malerei des 1903 abgebrochenen Hauses Hutgasse 19).

Hans Meyer-Rahn bietet die eingehende Beschreibung eines Beispieles der Zürcherischen Landhaus-Architektur im XVII. Jahrhundert: des *Schlosses Wülflingen*, sowie seines, von der Gottfried Keller-Stiftung erworbenen künstlerischen Inventars, unter welchem besonders der grosse Turmofen der «Herrenstube», ein Werk der Spätrenaissance, hervorsticht.[1])

Noch ein Palastbau der Spätrenaissance, aber bereits mit barockem Schmucke ist das 1694—98 erstellte Rathaus in Zürich; Hans Nabholz erzählt uns auf Grund des die Kopien der bezüglichen Akten enthaltenden Sammelbandes sowie der handschriftlichen Chronik J. H. Rahns, beide auf dem Zürcher Staatsarchiv, die Baugeschichte und die Geschichte der baulichen Veränderungen bis heute.[2])

Eine Reihe von Arbeiten bewegen sich auf dem Gebiete der *Barock-Kunst*, der ja seit einiger Zeit ein starkes Interesse entgegengebracht wird.

Dr. Fritz Gysi stellt dar die *Entwicklung der kirchlichen Architektur in der deutschen Schweiz im 17. und 18. Jahrhundert.*[3]) Der von den Jesuiten auch in der Schweiz, in der zweiten Hälfte des XVII. Jahrhunderts, aufgebrachte Barockstil war bekanntlich vom süddeutschen Barock durchaus abhängig. Der Verfasser behandelt die Künstler und fremden Kunstschulen, die von ihnen rührenden einzelnen Werke und schliesslich die einzelnen Bauglieder und den architektonischen Schmuck (Stukkaturen u s. w.).

Das Auftreten des Barock in Basel zu Ende des XVII. und sein und des Rokoko Walten während des XVIII. Jahrhunderts beschreibt, unterstützt von instruktiven Ansichten der charakteristischen Bauten, Daniel Burckhardt-Werthemann.[4])

Ein Beispiel des Einflusses des oberdeutschen Barock auf die Schweiz sind die in den 30er Jahren des XVIII. Jahrhunderts entstandenen Bauten der Kirche und des Klosters in Engelberg, mit deren Baugeschichte uns P. Ignaz Hess bekannt macht.[5]) Die auf den Akten und gleichzeitigen Chronisten beruhende Darstellung lässt so viel als möglich den letztern das Wort, soweit sie lateinisch sind, in deutscher Uebersetzung.

Fritz Gysi beschreibt unter Mitteilung der Inschriften und präsentiert in Abbildungen *die Barockgrabmäler in der Stiftskirche Zofingen.*[6])

Als Dokument zur Geschichte der Architektur kann auch gelten die von F. Stehlin mitgeteilte Abrechnung über die beiden bedeutendsten Privatbauten, die während des XVIII. Jahrhunderts in Basel entstanden: das sog. weisse und das blaue Haus.[7])

---

[1]) Das Schloss Wülflingen von heute. Ein beschreibender Bericht von Dr. H. M.-R., Sekretär der Gottfried Keller-Stiftung. In: Schloss Wülflingen. Hrg. vom Verkehrs- und Verschönerungsverein Winterthur unter Mitwirkung der Gottfried Keller-Stiftung. Mit 11 Illustrationen. Winterthur 1915. S. 41—69.

[2]) Zur Baugeschichte des Rathauses. Zürcher Taschenbuch auf das Jahr 1914. Neue Folge. 37. Jahrgang. Zürich 1914. S. 203—240.

[3]) A. Trüb & Cie., Aarau und Zürich 1914. 140 S.; 56 Tafeln.

[4]) Wie der Barockstil in Basel seinen Einzug gehalten hat. Basler Kunstverein. Berichterstattung über das Jahr 1913. Basel 1914. 44 S.

[5]) Der Klosterbau in Engelberg nach dem Brande von 1729. Diss. phil. Freiburg in der Schweiz von P. Ignaz Hess, Konventual des Klosters Engelberg. 1914, Gossau. 124 S. (Mit einigen Ansichten und Plänen.)

[6]) Mit sechs Abbildungen. Dr. Fritz Gysi, Zofingen. Die Schweiz. Illustrierte Monatsschrift. Jahrgang XIX. 1915. S. 108—113.

[7]) Der Reichensteiner- und der Wendelstörfer Hof. Eine Baurechnung aus dem XVIIIten Jahrhundert. Basler Jahrbuch 1914. S. 73—125.

Die beiden, die Rechnungsbücher enthaltenden Folianten entrollen uns das vollständige Bild eines Hausbaues in den 60er Jahren des XVIII. Jahrhunderts und gewähren reichliche kulturhistorische Aufschlüsse.

Stückelberg teilt kurz die Geschichte des von dem Architekten Samuel Werenfels erstellten frühern Basler Postgebäudes mit.[1])

Architekt Jakob Stamm fährt fort, den *plastischen Schmuck von Häusern in Schaffhaufen* zu behandeln.[2])

Die Künstler-Familie Ritz von Selkingen im Wallis, die besonders in Johann Ritz (1668—1729) und seinem Sohn Johann Jost († zwischen 1771 und 1782) blühte, und ihre hauptsächlich in Uri noch zahlreich vorhandenen barocken Schnitzwerke (meistens Altäre) führen uns Josef Lauber und Eduard Wymann vor.[3])

Eine Biographie der *Malerin Anna Waser* gibt Marie Waser so vollständig, als es das Material gestattet.[4])

Miniaturen in Chorbüchern aus dem XVI. und XVII. Jahr., die aus der Franziskanerkirche S. Maria degli Angioli in die Tessiner Kantonsbibliothek zu Lugano gelangt sind, betrifft eine kurze Notiz Stückelbergs.[5])

J. Mayor erweist die Herkunft bestimmter, in der Schweiz häufigen *Fayencen mit Mangandekor* aus der Gegend von Bordeaux, während ihr Ursprung bisher in den Fabriken des der Schweiz benachbarten Ostfrankreich gesucht wurde.[6])

Anlässlich der 100. Wiederkehr seines Todestages (7. November) widmet Fritz Gysi dem «Katzenrafael» einige biographische Zeilen.[7])

Eine kurze Notiz betrifft drei Medaillen von 1775, 1801 und 1845, die alle auf der Rückseite einen Stempel des Luzerners *Casp. Jos. Schwendimann* tragen.[8])

Dr. Gustav Jenny entwirft ein Bild vom Leben und Schaffen des St. Galler *Malers Emil Rittmeyer* (1820—1904).[9])

Eine künstlerische Würdigung der *Zeichnungen*, besonders der im Zürcher Kunsthaus befindlichen, *von Heinrich Füssli*, bietet Dr. W. Wartmann.[10])

Als ein kleiner Beitrag zur Kunstgeschichte stellt sich auch dar eine Notiz Eduard Wymanns zum Verständnis der *die Wallfahrt zur Tellskapelle darstellenden Bilder von Lory und Vogel.*[11])

---

[1]) Das einstige Postgebäude von Basel. E. A. S. Die Schweiz. Illustrierte Monatsschrift. Jahrgang XIX. 1915. S. 446.

[2]) Schaffhauser Deckenplastik. Zweiter Teil, 2. Heft. Mit 6 Tafeln und 7 Abbildungen im Text. 19. Neujahrsblatt des Kunstvereins und des Historisch-antiquarischen Vereins Schaffhausen. 1914. 99. S.

[3]) XX. Hist. Neujahrsblatt hrg. auf das Jahr 1914. . . von Uri. S. 69—93.

[4]) Anna Waser (1678—1714). Zur zweihundertsten Wiederkehr ihres Todestages. Mit zwei Kunstbeilagen und neun Reproduktionen im Text. Die Schweiz. 1914. S. 427—430.

[5]) Luganeser Miniaturen. Prof. Dr. E. A. S', Basel. Die Schweiz. 1914. S. 212.

[6]) A propos de faïences conservées en Suisse. Anzeiger für Schweiz. ische Altertumskunde. Neue Folge XVI. Band. 1914. S. 164—165.

[7]) Gottfried Mind (1768—1814). Mit Bildnis des Künstlers und zwei Reproduktionen. Dr. Fritz Gysi, Zofingen. Die Schweiz. 1914. S. 532—533.

[8]) Ueber einen Medaillenstempel von Schwendimann. F. I.—B. Revue Suisse de Numismatique. Tome XX. Première livraison. Genève 1915. S. 95—96.

[9]) Hrg. vom Historischen Verein des Kantons St. Gallen. Mit 17 Illustrationen im Text und XXXVI Tafeln. St. Gallen. 1914. 116 S.

[10]) Dazu die Tafeln I, II, III, IV. Zürcher Kunstgesellschaft. Jahresbericht 1914. S. 31—34.

[11]) Die Landeswallfahrt zur Tellskapelle. XXI. Historisches Neujahrsblatt . . . 1915 . . . Uri. S. 99.

Was Albert Fleiner († 1902) seiner Zeit in der Neuen Zürcher Zeitung über *Böcklin* veröffentlichte, zum grössten Teil persönliche Erinnerungen an den ihm be-freundeten Künstler, in denen natürlich auch Böcklins Freund Gottfried Keller seine Rolle spielt, gibt nun sein Sohn Roland Fleiner in Buchform heraus.[1])

Der Maler *Gustav Heinrich Ott-Däniker († 1912)* findet eine kurze biographische Würdigung.[2])

Gelehrten- und Schulgeschichte.

Alb. Büchi und E. Wymann weisen als auf Bausteine zu einer künftigen umfassenden Biographie des polemischen Kirchenhistorikers Joh. Kasp. Lang († 1691), auf eine Anzahl von Quellenbelegen hin.[3])

Karl J. Lüthi-Tschanz behandelt die Berner und Yverdoner Zeit des ge-lehrten Italieners *de Felice* (1723—1789), der durch seine Yverdoner Encyclopädie der Rivale der Pariser Encyclopädisten wurde und auf den deshalb besonders auch Voltaire nicht eben gut zu sprechen war.[4])

Benziger schliesst einem Aufsatz über die *Beziehungen Voltaire's zu einer Anzahl bedeutender Berner*[5]) im Abdruck drei unadressierte Briefe Voltaire's an, die die Berner Stadtbibliothek besitzt, und die den Herausgebern der gesamten Korrespondenz ent-gangen sind.

Was seit Zurlauben von Zugern auf dem Gebiete der Geschichtswissenschaft geleistet worden ist, führt W. J. Meyer vor Augen.[6]) — Desselben Arbeit: *Zuger Biographien und Nekrologe*[7]) ist in der Hauptsache ein alphabetisches Verzeichnis der Namen aller in irgend einer Hinsicht hervortretenden Zuger oder Personen, die in Zug wirkten, mit Angabe der Literatur zu einem jeden. Dazu kommen Verzeichnisse nach Berufsarten, der Verfasser, der Orte.

27 der Stadtbibliothek Zürich gehörende, von Hans Barth ganz oder teilweise abgedruckte *Briefe Jakob Burckhardts an Salomon Vögelin*[8]) haben unter anderem Vögelins Schriften über den Holbeintisch und die Kiburger Madonna zu Gegenständen.

Die Existenz eines allgemeinen normalen Studienganges um 1500 wird illustriert durch eine zwischen dem Bildungsweg Zwinglis und des Schwaben Jodocus Hesch gezogene Parallele.[9])

---

[1]) Mit Arnold Böcklin. Von Albert Fleiner. 1915, Frauenfeld. VII + 217 S.

[2]) Das Kunsthaus. Jahr 1914. Heft 1. S. 2—4. (Dazu die Abbildungen 1 und 2.)

[3]) Zur Biographie Kaspar Langs. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang. 1914. S. 45 und 227.

[4]) Fortunato Bartolomeo de Felice. Ein Leben voll Mühe und Arbeit aus der Zeit der typographischen Societäten, skizziert von Karl J. L'-T'. Blätter für bernische Geschichte etc. X. Jahrgang. 1914. S. 240—260.

[5]) Voltaire und die Stadt Bern. Von Dr. C. Benziger. Blätter für bernische Geschichte etc. X. Jahrgang. 1914. S. 314—323.

[6]) Zuger Geschichtsschreibung in neuerer Zeit. Von Dr. Wilhelm Jos. Meyer. Zuger Neujahrsblatt 1913, S. 3—12 und 1914, S. 3—22.

[7]) Bio-Bibliographie bis 1912. Von Dr. Wilhelm Jos. Meyer. Zuger Neujahrs-blatt 1914, S. 33—43 und 1915, S. 3—46.

[8]) Hrg. von H' B', Zürich. Basler Jahrbuch 1914. S. 43—72.

[9]) Der Weg zum Gelehrtenberuf. E. Zwingliana 1915. Nr. 1. [Band III, Nr. 5.] S. 155.

Eine *synchronistische Tabelle zur Darstellung der Entwicklung der acht schweizerischen Hochschulen von ihren Anfängen bis zum Jahre 1913* hat Rudolf Thommen herausgegeben.[1])

Zur *Geschichte der Universität Zürich* sind zwei anlässlich der Einweihung der Neubauten 1914 entstandene Arbeiten zu erwähnen. Meyer von Knonau behandelt, unter einleitungsweiser Vorausschickung einer Übersicht über die ja von G. von Wyss 1883 behandelten ersten 50 Jahre, die Zeit von 1883 an. Die beigegebenen Anhänge enthalten die Listen der Ehrendoktoren, Schenkungen und Legate und eine von Prof. Dr. Th. Vetter herausgegebene Statistik des Personalbestandes über die ganze Zeit der Zürcher Universität.[2]) — Bei G. v. Schulthess-Rechbergs Arbeit: *Die zürcherische Theologenschule im 19. Jahrhundert*[3]) handelt es sich «nicht um eine Geschichte der theologischen Fakultät . . , sondern um eine Porträtgalerie ihrer Lehrer», deren Individualitäten zahlreiche aus persönlicher Erinnerung des Autors und Anderer geschöpfte Züge, die so diese Schilderung der Nachwelt erhält, lebendig gemacht werden.

Das ganz auf dem originalen Aktenmaterial sich aufbauende Werk Joh. Möschs über *die Solothurnische Volksschule vor 1830* ist mit einem dritten Hefte[4]) zum Abschluss gekommen, welches die Zeit der Herrschaft der Aufklärung behandelt. Besonders angeschlossen ist die Geschichte der Schule im Bucheggberg, der als reformiert und unter bernerischem Kirchenregiment stehend eine Sonderstellung einnimmt. Auch diesem Bändchen sind eine Anzahl urkundlicher Stücke beigegeben, die als Proben die verschiedenen Seiten des Gegenstandes illustrieren.

Eine an dieses Werk sich anschliessende Polemik gipfelt in dem Vorwurf Lechners, Mösch statuiere zu Unrecht eine durchgängige Teilnahmlosigkeit der Solothurner Regierung gegen das Schulwesen.[5])

Die von Paul Meyer aus der Korrespondenz von Gliedern der Basler Familie Meyer zum Hirzen (Manuscripta Bibliothecae Baumianae in Strassburg) herausgegriffenen Teile lassen «ein annähernd anschauliches Bild über Reisen und Studiengang eines Baslers im Ausland zu Beginn des 17. Jahrhunderts . . gewinnen.»[6])

Die Universität Basel in den Jahren 1884—1913 ist der Gegenstand einer Darstellung Rudolf Thommens.[7])

---

[1]) [Für die schweizer. Landesausstellung in Bern 1914 bearb. 5 Doppel-Bl., folio. Basel 1914.]

[2]) Die Universität Zürich in den Jahren 1883—1913, von Gerold Meyer von Knonau, o. ö. Professor der allgemeinen Geschichte. Universität Zürich, Festschrift des Regierungsrates zur Einweihung der Neubauten 18. April 1914. S. 9—100.

[3]) Von Prof. D. Gustav von S'-R'. Universität Zürich, Festgabe zur Einweihung der Neubauten 18. April 1914. Zürich. 1914. Theologische Fakultät. S. 1—149.

[4]) Von Johann Mösch, Pfarrer in Oberdorf. III. Bändchen. Bestrebungen zur Reform der solothurnischen Volksschule von 1758—1783. Die Schule im Bucheggberg von 1653—1788. Mit 5 Abbildungen und 2 Faksimiles. (Mitteilungen des Historischen Vereins des Kantons Solothurn. Heft 7.) Solothurn 1914. VIII + 224 S.

[5]) Solothurner Monatsblatt 2. Jahrgang. 1913, S. 169—172 und 1914, S. 55—61 und 65—70.

[6]) Aus den Wanderjahren eines Basler Studenten des 17. Jahrhunderts. Basler Jahrbuch 1915. S. 209—244.

[7]) Im Auftrage der Regenz mit Unterstützung des Erziehungsdepartements aus Anlass der schweizerischen Landesausstellung in Bern dargestellt von R' Th'. Basel 1914. VIII + 200 S.

Das Basler Gymnasium von 1889–1914 behandelt F. Schäublin.[1])

G. Wiget veröffentlicht *Beiträge zur Schulgeschichte des Kantons St. Gallen.*[2])

Eine ziemliche Zahl von Arbeiten liegen vor über *bündnerische Schulgeschichte.*

Friedrich Jecklin behandelt die *Schulgeschichte der Stadt Chur* bis zum Beginn des XIX., M. Valèr diejenige des XIX. Jahrhunderts.[3]) — Die *Reise- und Liebesabenteuer des Kandidaten Samuel Demuth,* der nach längeren Irrfahrten sich in Chur in der zweiten Hälfte des XVII. Jahrhunderts als Privatlehrer etablierte, schildert nach den Churer Ratsprotokollen ebenfalls Jecklin.[4]) — Derselbe erzählt die Gründungsgeschichte des *Collegium philosophicum in Chur* Ende des XVII. Jahrhunderts und teilt ausser andern bezüglichen Aktenstücken die auch die Leges collegii enthaltende Matricul studiosorum mit.[5]) — Ueber die religiös-freisinnigen Lehren Karl Follens und seine durch dieselben hervorgerufene Entlassung von der Kantonsschule in Chur orientiert meist aus den Verhörsakten in genannter Schule Martin Schmid.[6]) — Ulrich Michael handelt über die Organisation und *die Aufhebung des theologischen Instituts an der evangelischen Kantonsschule in Chur* (gegründet 1804) im Jahre 1844.[7]) — Ueber die *Stipendien-Einrichtungen an der evangelischen Kantonsschule in Chur* und ihre Entwicklung im 19. Jahrhundert orientiert Rektor Dr. C. Jecklin.[8]) Dr. Friedr. Pieth entwirft die Biographie *Josua Testers* (1806–73) und die Geschichte seines Legats an den Kanton Graubünden zu Schulzwecken.[9]) — Ueber *die bündnerischen Freiplätze am päpstlichen Collegium in Dillingen (Bayern)* handelt J. J. Simonet.[10]) — Eine Veröffentlichung aus dem Bündner Staatsarchiv enthält die Antwort des Bündner Erziehungsrates auf die Anfrage des Schweizerischen Bundesrates über die Zahl der Bündner, die 1846, 47 und 48 fremde Hochschulen besucht hätten.[11])

Der erste thurgauische Erziehungsrat[12]) ist der Gegenstand einer eingehenden Darstellung von Dr. Albert Lautenegger. Sie umfasst alles, was während der behandelten Periode in Betreff der Schule geschehen ist, und in Betracht kommt.

---

[1]) Promotionsrede, gehalten von Herrn Rektor Dr. F. Sch', bei der Promotionsfeier des Gymnasiums in Basel. 3. April 1914. Basler Nachrichten vom 12. April 1914, Sonntagsblatt Nr. 15.

[2]) und Kommentar des Erziehungsrätlichen Entwurfs für ein neues Erziehungsgesetz. Frauenfeld 1914. X + 281 S.

[3]) Denkschrift über das Schulwesen der Stadt Chur. Hrg. anlässlich der Eröffnung des Sekundar- und Handels-Schulhauses in Chur am 5. November 1914. Chur. (2 +) 160 S.

[4]) Von Dr. F. Jecklin, Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1915. S. 239–245 und 274–281.

[5]) Das Collegium philosophicum in Chur und seine Studenten. Stadtarchivar Dr. F. Jecklin, Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1914. S. 165–186.

[6]) Die Entlassung Karl Follens von der Bündner Kantonsschule (1821). Dr. M' S', Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1915. S. 133–146.

[7]) Von Prof. U' M', Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1914. S. 241–248 und 377–383.

[8]) Die Stipendien für arme Kantonsschüler. Vortrag, gehalten am 28. Nov. 1912 in der Vereinigung ehemal. Kantonsschüler. Bündnerisches Monatsblatt 1914. S. 33–47.

[9]) Josua Tester und das Tester'sche Legat. Bündnerisches Monatsblatt 1915. S. 181–190.

[10]) Von Dr. J. J. Simonet, Domkapitular, Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1914. S. 305–311.

[11]) Bündnerische Studierende an höheren Schulen des Auslandes 1846–1848. Bündnerisches Monatsblatt 1914. S. 48–50.

[12]) Thurgauische Beiträge zur vaterländischen Geschichte. 54. Heft. Frauenfeld 1914. S. 1–81.

Hier seien zwei Arbeiten zur *Pädagogie=Geschichte* angeschlossen. — Karl Geiser weist, indem er die Schilderungen in *Lienhard und Gertrud* mit andern Quellen über die Zustände der Zeit vergleicht, nach, wie sehr Pestalozzi in diesem Werke sich an die Wirklichkeit gehalten hat.[1]) — Georg Heller legt die *Beziehungen der pädagogischen Tendenzen Pestalozzis zu denen der deutschen Philanthropen* dar, unter Beiseitelassung der praktischen Erzeugnisse beider Richtungen ihre Bestrebungen aus ihren theoretischen Schriften ableitend. Bei seinem Vergleiche zwischen beiden wandelt er in den Bahnen der neueren Forschung, die den Philanthropen wieder mehr Gerechtigkeit widerfahren lässt.[2])

Sprachgeschichte; Literatur= und Musikgeschichte.

Eine Anzahl von nach dem Phonogramm der Zürcher Universität transskribierten *Proben schweizerischer Dialekte* hat Otto Gröger veröffentlicht.[3])

Hodler legt *Beiträge zur Wortbildung und Wortbedeutung im Berndeutschen* vor.[4])

Karl Schmids Abhandlung: *Die Mundart des Amtes Entlebuch im Kanton Luzern*[5]) stellt die geschichtliche Entwicklung der Laute dieses Dialektes dar. In Beigaben werden auch die Abweichungen der angrenzenden Mundarten, die seit Stalders Idiotikon abgekommenen Wörter, Mundartproben und die Flurnamen gegeben.

Dasselbe tut für die *Mundarten des Toggenburg* Wilhelm Wiget.[6]) Den Schluss seiner Darstellung machen einige Seiten über die Besiedelungsgeschichte des Toggenburg und die Gliederung seiner Mundarten.

Dr. J. Simonet lässt sich über die Etymologie des Namens *Celerina* aus[7]); J. Mader publiziert zwei etymologische Ansichten über *Disentis* und *Sils=Maria.*[8])

An dieser Stelle sei der letzte Jahrgang der *Annalas della Società Reto-Romantscha* so im Ganzen wenigstens erwähnt.[9])

---

[1]) Pestalozzis Lienhard und Gertrud und die Bestrebungen zur Hebung des Landvolks. Von Prof. Dr. K' G'. Neujahrs=Blatt der Literarischen Gesellschaft Bern auf das Jahr 1914. Bern 1913. 16 S.

[2]) Pestalozzis Verhältnis zu den Philanthropen und ihrer Pädagogik. Von Dr. G' H'. Friedrich Mann's Pädagogisches Magazin. Abhandlungen vom Gebiete der Pädagogik und ihrer Hilfswissenschaften. Heft 524. Langensalza. 1914.

[3]) Schweizer Mundarten. Im Auftrage der leitenden Kommission des Phonogramm=Archivs der Universität Zürich bearb. von Dr. O' Gr'. Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. Philosophisch=historische Klasse. Bd. 176, 3. Abhandlung. 36. Mitteilung der Phonogramm=Archivs=Kommission. Wien. 1914. II + 95 S.

[4]) Diss. phil. Bern . . von Werner Oskar Felix Hodler. [Bern. 1914.] (4 +) 167 S.

[5]) Von Dr. K' Sch'. Mit vier Beigaben und einer Karte. (Beiträge zur Schweizerdeutschen Grammatik VII.) Frauenfeld 1915. [IX +] 330 S. (Der die Vokale in betonter Stellung behandelnde Teil unter dem Titel: Der Stammsilben=Vokalismus des Amtes Entlebuch im Kanton Luzern als Diss. phil. I. Zürich. Frauenfeld. 1914. 130 S.)

[6]) Die Laute der Toggenburger Mundarten. Diss. phil. I. Zürich . . . von W' W' von Kirchberg (Toggenburg). Frauenfeld. 1915. [IV +] 144 S.

[7]) Bündnerisches Monatsblatt 1915. S. 190—191.

[8]) Etymologisches. Von Prof. Joh. Mader in Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1914. S. 255—257.

[9]) 29. Annada. Ediziun e proprietà della Società. [Cun ûn portret our d'text.] Samedan e St. Murezzan, Engadin Press Co., 1915. VI + 344 p.

Florian=Marie Delhorbe handelt von der Frage der Behauptung der Besonderheit der Rätoromanen, ihren dahin zielenden Bestrebungen und den früheren literarischen Äusserungen ihrer Eigenart.[1])

Durch ein Jahrtausend schweizerischen dichterischen Schaffens werden wir durch treffliche Charakteristiken der wesentlichen und bedeutenden Erscheinungen dieses langen Zeitraums von Adolf Frey geführt.[2])

Jakob Marius Bächtolds: *Eine schweizerische Literaturgeschichte*![3]) ist im wesentlichen eine polemische Auseinandersetzung mit der schweizerischen Literaturgeschichte von Jenny und Rossel.

Eine Arbeit R. Teuffels über *Individuelle Persönlichkeitsschilderung in den deutschen Geschichtswerken des 10. und 11. Jahrhunderts* sei erwähnt.[4])

Janett Michel untersucht die Quellen von Lemnius, des begabten, aber unsteten Bündnerdichters (bekanntlich gab dieser Herausgeber schmutziger Schmähgedichte gegen Luther den Gegenstand einer der Lessing'schen «Rettungen» ab) *Darstellung des Schwabenkrieges.* Diese stellt sich dar als eine Mischung von versifizierten Chroniken über den Schwabenkrieg und Stellen aus den antiken Schriftstellern Silius Italicus, Statius und Vergil. Als Geschichtsquelle hat das Werk besonders da einige Bedeutung, wo es sonst nicht bekannte Einzelheiten bringt.[5])

Eduard Wymann behandelt Lebensumstände und Werke des um die Mitte des XVII. Jahrhunderts blühenden geistlichen Schauspiel=Dichters Spichtig von Sachseln.[6])

Hans Schnorf zeigt, dass in der Schweiz wohl, in Joh. Georg Zimmermann und Lavater verkörpert, Ansätze zu einer Sturm= und Drangperiode vorhanden waren, die aber nicht über die ersten Anfänge hinausgediehen. Die Entwickelung der Literatur nahm in der deutschen Schweiz nach anfänglicher Beeinflussung durch Deutschland eine selbständige Richtung. Dass der revolutionäre Geist der Stürmer und Dränger nicht allzusehr ins Kraut schoss, dafür sorgte schon die scharf gehandhabte Zensur.[7])

Gegenstand einer Publikation Emil Schaubs sind sechs Briefe des Colmarer Pfarrers J. F. Lucé, 1788/89, über eine Reise, die er im August 1788 mit dem blinden *Dichter Pfeffel* ins Elsass machte, an den Basler Jakob Sarasin. Im weitern orientiert der Herausgeber über die mannigfachen nahen Beziehungen beider Reisenden zu Baslern und besonders Jakob Sarasin, der in der Literaturgeschichte der Zeit durch seine Beziehungen zu Lavater, Klinger, Lenz eine gewisse Stelle einnimmt.[8])

---

[1]) Au pays Romanche. Wissen und Leben. XIII. Band (1913/14). S. 272—280.

[2]) Schweizer Dichter. Von A' F', o. Professor a. d. Universität Zürich. (Wissenschaft und Bildung. Einzeldarstellungen aus allen Gebieten des Wissens. 126.) Leipzig 1914. 168 S.

[3]) Diss. phil. I. Zürich. Kreuzlingen 1915.

[4]) Diss. Tübingen 1914. 119 S.

[5]) Die Quellen zur Raeteis des Simon Lemnius. Diss. phil. I. Zürich. Chur, 1914. VIII + 233 S. und im Jahresbericht der Historisch=antiquarischen Gesellschaft von Graubünden, XLII. Jahrgang 1912, und XLIII. Jahrgang 1913 (Chur 1914).

[6]) Pfarrer Johann Peter Spichtig als Schriftsteller. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. VIII. Jahrgang. 1914. S. 229—230.

[7]) Sturm und Drang in der Schweiz. Diss. phil. I. Zürich. Zürich, 1914. X + 296 S.

[8]) Eine empfindsame Reise des Fabeldichters Konrad Pfeffel. Von Dr. E' S', Basler Jahrbuch 1914. S. 126—179.

Heinrich Funk handelt über die drei Besuche Lavaters beim Markgrafen Karl Friedrich von Baden und nach Tagebüchern und Briefen itinerarisch genau über die Schweizerreise des letztern, sowie der Fürsten von Dessau, und ihren Gedankenaustausch mit Lavater, der sich um theologische Probleme und hauptsächlich um die Natur Christi drehte.[1])

F. O. Pestalozzi stellt dar, was für einen Einschlag die *Kunst in Lavaters Leben* getragen und was er auf der andern Seite als Kunstfreund geleistet hat. Dabei wurde Lavater jedoch von der Kunst wesentlich fremden Gesichtspunkten geleitet, wie auch die Rolle zeigt, die die Physiognomik bei seinen diesbezüglichen Bestrebungen spielte. So muss «diese Arbeit viel mehr als Beitrag zur Charakteristik Joh. Caspar Lavaters, denn als Bruchstück zürcherischer Kunst- und Sammelgeschichte aufgefasst werden».[2])

Die Bedeutung der Dichtkunst in Pestalozzis Geistesleben, den Anteil derselben an seinen Hauptwerken und die ihm darnach in der Literaturgeschichte anzuweisende Stelle stellt Paul Haller fest.[3])

Briefe Karl Viktors von Bonstetten an Johann Rudolf Wyss d. J. aus den Jahren 1819–25 veröffentlicht, begleitet von Erläuterungen, Rudolf Ischer.[4])

H. Türler gibt eine Erklärung zu in Reproduktion mitgeteilten Oelbildern Gottlieb Lauterburgs und seiner Gattin, geb. Massé, die wahrscheinlich der Gegenstand des Liedes «Ha amen Ort es Blüemeli gseh» des Volksdichters G. J. Kuhn (1775–1849) ist.[5])

Aus der Briefmappe J. R. Wyss des Jüngeren teilt Rudolf Ischer Briefe der Dichter Johann Gaudenz von Salis (1762–1834), Ulrich Hegner (1759–1840) und G. J. Kuhn mit.[6])

Bridel veröffentlicht mit erklärender Einleitung einen Brief Alexandre Vinets vom 6. Nov. 1820, der dessen Mitarbeit an der ersten von der Zofinger-Gesellschaft herausgegebenen Liedersammlung betrifft.[7])

Von Heinrich Leuthold besitzen wir jetzt eine Ausgabe von Gottfried Bohnenblust.[8])

Julius Studer schildert den Aufenthalt des Dichters *Jung Stilling in der Schweiz* und seine verschiedenen Schweizer Beziehungen, an denen auch seine wie

---

[1]) Die Schweizerreise des Markgrafen Karl Friedrich von Baden im Jahr 1783 und sein biblischer Diskurs mit Lavater. Mitgeteilt von H' F'. Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins. Neue Folge. Bd. XXIX. 1914. S. 646–656.

[2]) Joh. Caspar Lavaters Beziehungen zur Kunst und den Künstlern. LXXVIII. Neujahrsblatt zum Besten des Waisenhauses in Zürich für 1915. 76 S.

[3]) Pestalozzis Dichtung. Diss. phil. I. Zürich . . von Paul Haller aus Zofingen. Zürich 1914. VIII + 144 S.

[4]) Mitgeteilt von Dr. R' J'. Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1914. (19. Jahrgang.) Bern 1913. S. 53–91.

[5]) G. J. Kuhn, Charlotte Massé und Gottlieb Lauterburg. Vom Herausgeber [von:] Berner Taschenbuch auf das Jahr 1914. S. 316–318.

[6]) Von Dr. R' J'. Neues Berner Taschenbuch 1915. (20. Jahrgang.) Bern 1914. S. 70–110.

[7]) A propos d'une Lettre inédite d'Alexandre Vinet concernant Zofingue. Ph. Bridel, prof., V. Z. Feuille Centrale de la société suisse de Zofingue. 54e année 1913/14. p. 305–327.

[8]) Heinrich Leuthold, Gesammelte Dichtungen, eingeleitet und nach den Handschriften hrg. von G' B'. Mit drei Bildnissen und zwei Faksimiles. 3 Bände. Frauenfeld 1914.

seiner Grossmutter Familie teil hatten, wovon 18 Briefe Jung Stillings im Familien-archiv zeugen, die er zum ersten Mal veröffentlicht.[1])

Aus dem *Tagebuch Johann Heinrich Landolts*, eines Vetters Salomon Landolts, des Vogtes von Greifensee, teilt seine Urenkelin Aufzeichnungen über eine Reise von Halle nach Weimar 1783 mit, auf der Landolt die Koryphäen des dortigen Kreises, voran Goethe und Wieland, kennen lernte.[2])

Ein Brief von Salomon Gessner an seinen Sohn Konrad von 1785, der zwar auch in der von Heinrich Gessner 1801 veranstalteten Ausgabe des Briefwechsels zwischen Vater und Sohn figuriert, aber willkürlich verändert, erscheint nun im Abdruck von Nabholz in der originalen Fassung.[3])

Oskar Frei liefert die Biographie des Toggenburgischen Dorfschulmeisters, Dichters — auch in der heimatlichen Mundart — und Amerika-Wanderers *Johann Jakob Rütlinger von Wildhaus (1790—1856)*.[4])

Hiltys Geschichte der belletristischen Zeitschrift «Alpenrosen» von 1830 bis zu ihrem Eingehen 1854[5]) kann nicht anders als zugleich ein guter Teil schweizerischer Literaturgeschichte überhaupt in diesen Jahrzehnten sein, da in jenem Almanach die Schriftsteller der Zeit ihre Produkte dem Publikum vorzulegen pflegten. Für die Zeiten vorübergehenden Versagens der «Alpenrosen» zieht der Verfasser die betr. in die Lücke tretenden Jahrgänge anderer Zeitschriften bei.

Einer der bedeutenderen Vertreter der von Hilty behandelten Epoche war *Johann Jakob Reithard*, dessen in den Neujahrsblättern der Zürcher Stadtbibliothek 1912 und 13 begonnene Biographie Rudolf Hunziker zu Ende führt.[6]) Der dritte Teil behandelt die Burgdorferzeit 1835—40, Reithards Tätigkeit als glarnerischer Schul-inspektor (1840—42) und seine letzten, zu Zürich verbrachten Lebensjahre (— 1857). Der reiche, in vielen Zeitschriften und Zeitungen zerstreute literarische Nachlass wurde mit von reichem Erfolg belohnter Ausdauer aufgesucht und zusammengestellt.

In einem Begleitwort zu einer Sammlung von geistreichen Zeichnungen Emil Bollmanns geht Fritz Hunziker den Beziehungen *Gottfried Kellers* zur Natur und Landschaft seiner Heimat nach und tut dar, wie Keller seine Eindrücke von der Natur in seinen Werken künstlerisch verwertet hat.[7])

Ermatinger geht die Prosaversuche Kellers von seinem ersten erhaltenen Schul-aufsatz an bis Ende der 40er Jahre durch und stellt das Verhältnis derselben zu

---

[1]) Von J' S', a Spitalpfarrer in Zürich. Zürcher Taschenbuch auf das Jahr 1914. Zürich 1914. S. 91—165.

[2]) Aus dem Tagebuch des Zürchers Johann Heinrich Landolt vom Jahre 1783. Mitteilungen von Mia Liebreich-Landolt, Zürich. Mit Bildnis (Kunstbeilage). Die Schweiz. Jahrgang XIX. 1915. S. 411—420.

[3]) N. Zürcher Taschenbuch auf das Jahr 1914. Zürich 1914. S. 241—246.

[4]) Sein Leben, seine Dichtungen und Schriften von O' F'. Hrg. vom historischen Verein des Kantons St. Gallen. Mit zwei Illustrationen und einem Faksimile. St. Gallen 1915. 60 S.

[5]) Der schweizerische Almanach Alpenrosen und seine Ersatzstücke in den Jahren 1831—1854. Ein Beitrag zur schweizerischen Literaturgeschichte des 19. Jahrhunderts. Diss. phil. I. Zürich . . von Johann Jakob Hilty aus Grabs (Kanton St. Gallen). Zürich 1914. X + 166 S.

[6]) Dritter und letzter Teil. Mit vier Bildern und einem Faksimile. Neujahrs-blatt hrg. von der Stadtbibliothek Zürich auf das Jahr 1914. 78 S.

[7]) Gottfried Keller. Heimat und Dichtung. Zeichnungen von Emil Bollmann, Begleitwort von Fritz Hunziker. Frauenfeld 1915. 64 S.

Zeitrichtung und Vorbildern wie andererseits auch die schon in diesen Vorläufern zu Tage tretenden Merkmale der Keller'schen Eigenart fest.[1])

Neue Briefe aus Gottfried Kellers Frühzeit: an den Illustrator Johann Salomon Hegi, aus der Münchener und der darauffolgenden Zürcher Zeit, druckt aus dem Nachlass des 1896 † Hegi Ermatinger ab.[2])

Gegenüber der Einleitung Ermatingers zu seiner Ausgabe der ersten Fassung des «Grünen Heinrich» geht Julius Petersen selbständig auf die Entstehungsgeschichte dieses Werkes ein.[3])

Franz Beyel führt eine Vergleichung nach Sprache und Personenschilderung durch zwischen den Stilen der ersten Fassung und der endgültigen Redaktion von Gottfried Kellers «Grünem Heinrich».[4])

Eine Quelle zu Gottfried Kellers Sinngedicht glaubt Dünnebier in der «Sophie von La Roche» der Ludmilla Assing, die dieses ihr Werk 1859 Keller verehrte, entdeckt zu haben.[5])

Adolf Frey gibt einen *Brief der Schwester C. F. Meyers* heraus, der an 1897 herausgekommenen, C. F. Meyer behandelnden Vorträgen Hans Trogs in Zürich Kritik übt.[6]) — Derselbe verfolgt C. F. Meyers langes Ringen um die Gestaltung eines Werkes in dessen Mittelpunkt der Komtur Konrad Schmied von Küsnacht stehen sollte: ein Stoff, an dessen «angebornen Mängeln» alle Bemühungen scheiterten —, an Hand brieflicher Andeutungen und mündlichen Informationen von Seiten der Schwester des Dichters (ein Bruchstück des Werkes selbst hat sich nicht erhalten).[7])

Drei Gedichte von C. F. Meyer macht Janko zugänglich durch Wiederabdruck aus der Zeitschrift: Altes und Neues aus dem Pegnesischen Blumenorden, der 1644 gegründeten ältesten deutschen literarischen Gesellschaft.[8])

In einem Brief vom 10. Novbr. 1908 lässt sich Betsy Meyer über das Verhältnis ihres Bruders C. F. Meyer zu Gottfried Keller aus; die betreffende Stelle ist in «Wissen und Leben» abgedruckt.[9])

Alexander Ehrenfeld gibt die Lebensdata und entwirft ein Bild der literarischen Persönlichkeit des Winterthurer Dichters *Jaques Ernst*.[10])

K. Truedinger druckt ein lyrisches Gedicht *aus dem Briefwechsel J. Burkhardts mit J. J. Bussinger* ab.[11])

---

[1]) Die Anfänge von Gottfried Kellers Erzählungskunst von Prof. Dr. Emil Ermatinger. Universität Zürich, Festgabe zur Einweihung der Neubauten 18. April 1914. Zürich 1914. Philosophische Fakultät, I. Sektion, S. 169—187.

[2]) Mitgeteilt von Emil Ermatinger. Deutsche Rundschau. Dezember 1914. S. 342—372.

[3]) Der Grüne Heinrich. Süddeutsche Monatshefte. Elfter Jahrgang. Zweiter Band. S. 707—718.

[4]) Zum Stil des Grünen Heinrich. Diss. phil. I. Zürich. Tübingen 1914; und ebenda im Verlag. VIII + 201 S.

[5]) Eine Quelle zu Gottfried Kellers Sinngedicht? Dr. Hans Dünnebier, Weinböhla. Die Schweiz. 18. Band. 1914. S. 160—161.

[6]) Eine ungedruckte Recension Betsy Meyers. Mitgeteilt von Adolf Frey in Zürich. Süddeutsche Monatshefte. Elfter Jahrgang. Zweiter Band. S. 680—687.

[7]) Der Komtur. Ein unausgeführter Roman Conrad Ferdinand Meyers, von Prof. Dr. Alfred Frey. Universität Zürich, Festgabe zur Einweihung der Neubauten 18. April 1914. Zürich 1914. Philosophische Fakultät, I. Sektion. S. 81—98.

[8]) Deutsche Rundschau. Band CLXII (1915). S. 179—181.

[9]) XIII. Band (1913/14). S. 387—393.

[10]) [1823—1888.] Mit drei Beilagen. Dr. Alex. Ehrenfeld, Olten. Die Schweiz 1915. S. 370—376.

[11]) Mitgeteilt von K. T'. Feuille Centrale de la Société de Zofingue. 54e année. p. 614.

In Betreff *J. V. Widmanns* seien der biographische Versuch von Jonas Fränkel[1]) und die Veröffentlichung von *Briefen* in den süddeutschen Monatsheften angeführt.[2])

Robert Staiger handelt von dem aus St. Gallen stammenden *Benedict von Watt.*[3])

Von Gottfried Lochbrunner erhalten wir eine zu einem grossen Teil aus eigenen Erinnerungen des Verfassers schöpfende Biographie *Ignaz Heims.*[4])

Ein unbekanntes Bildnis von Alberik Zwyssig, dem Komponisten des Schweizerpsalms, veröffentlicht mit Begleitwort P. E. Scherer.[5])

Der Weimarer Hofschauspieler *Eduard Genast* weilte 1865 in Basel bei seiner mit Dr. jur. Emil Merian verheirateten Tochter Emilie auf Besuch und hat über diesen Aufenthalt Aufzeichnungen hinterlassen, die die Basler Gesellschaft und besonders das musikalische und dramatische Leben in Basel in jenem Jahre betreffen. Sie teilt H. Merian-Genast mit.[6])

Hans Bélart legt seine Forschungen über unaufgeklärte Punkte des Schweizer Aufenthaltes Richard Wagners vor, über die Gründe seiner Flucht aus Mariafeld, in Ergänzung zu Frau Willes Erinnerungen und Wagners Autobiographie.[7])

Carl Attenhofer, der vorzugsweise auf dem Gebiete des Männerchorgesanges wirkte, bringt uns eine Biographie seines Freundes E. Isler nahe.[8])

Wehr- und Postwesen.

Joh. Isler behandelt die Geschichte der schweizerischen Wehrverfassung vom Sempacherbrief 1393 an bis 1874.[9])

Ueber die Geschichte des Namens Haubitze und des Geschützes, das seit der zweiten Hälfte des XVII. Jahrhunderts wieder so genannt wurde, in der Schweiz lässt sich E. A. Gessler aus.[10])

A. Heer bietet eine, teilweise auf selbständigem Aktenstudium aufgebaute *Geschichte der Kriegsflotte auf dem Zürichsee* von den Zeiten des alten Zürichkrieges bis in den Beginn des 19. Jahrhunderts.[11])

---

[1]) J. V. Widmann. Ein biographischer Versuch. Wissen und Leben. XIV. Band. S. 177—186 und 202—214.

[2]) Briefe von J. V. Widmann. Süddeutsche Monatshefte. Elfter Jahrgang. Zweiter Band (1914). S. 656—678.

[3]) Ein Beitrag zur Kenntnis des bürgerlichen Meistergesangs um die Wende des XVI. Jahrhunderts. (Publikationen der Internationalen Musikgesellschaft. Beihefte. II. Folge. Heft 13.) Leipzig 1914. VIII + 114 S.

[4]) Ignaz Heim. 102. Neujahrsblatt der Allgemeinen Musikgesellschaft in Zürich. 1914. 40 S.

[5]) Dr. P. Emanuel Scherer, Sarnen. Die Schweiz. 1914. S. 527.

[6]) Reiseskizzen von Eduard Genast. Basel 1865. Mitgeteilt von Prof. Dr. Hans Merian-Genast in Frankfurt a. Main. Basler Jahrbuch 1915. S. 54—69.

[7]) Richard Wagners Beziehungen zu François und Eliza Wille in Mariafeld bei Zürich (1852—1872) und sein Asyl auf Mariafeld (1864). Ludwig Geyer, der Schauspieler und Maler, als leiblicher Vater Richard Wagners. Dresden 1914. 88 S.

[8]) 103. Neujahrsblatt der Allgemeinen Musikgesellschaft in Zürich 1915. 42 S.

[9]) Das Wehrwesen der Schweiz. Von † Oberstkommandant J. Feiss. 4. Aufl. Neu bearbeitet von Oberst Joh. J'. Bd. 1: Die Wehrverfassungen vor 1907. Zürich 1914. 213 S. (Das Werk soll nach Erscheinen des 2. Teiles ausführlich besprochen werden.)

[10]) Feuilleton der Neuen Zürcher Zeitung. 1. Morgenblatt vom 10. Aug. 1915.

[11]) Die Kriegsflotte auf dem Zürichsee. Mit 23 Abbildungen. Zürich [1914]. 72 S.

Dr. Kaspar Hauser schildert die Bestrebungen der Winterthurer auf dem Gebiet des Militärwesens von der Gesellschaft «zum Stahl» der Bogenschützen um 1400 an bis zu dem von Elias Meyer 1791 gegründeten Kadettenkorps.[1])

Von der Publikation E. A. Gesslers über *die Basler Zeughausinventare vom Ende des 16. bis zum Ende des 17. Jahrhunderts* ist 1914 der Schluss erschienen.[2])

Die von der Generaldirektion der schweizerischen Posten herausgegebene Schrift über *das schweizerische Postwesen*[3]) ist in der Hauptsache eine Darstellung der gegenwärtigen Verhältnisse, jedoch mit historischen Rückblicken auf die Entwicklung der Posteinrichtungen in der Schweiz.

Kulturgeschichte.

Ein illustriertes Flugblatt aus dem XVI. Jahrhundert betrifft eine Publikation P. Emmanuel Scherers.[4])

Eduard Wymann teilt aus der handschriftlichen Chronik Jakob Billeters *ein lateinisches und ein deutsches Pestlied vom Jahre 1667* mit[5]); J. L. Schnell, Burgdorf, *Verse an einem Kachelofen in Lyssach bei Burgdorf.*[6])

Sonette zu Ehren von Landvögten der drei Kantone im Tessin um 1790 macht Ed. Wymann bekannt.[7])

Ein altes Bruggerlied vom Ende des XVIII. Jahrhunderts teilen die *Brugger Neujahrsblätter* mit[8]), allerdings orthographisch wie stilistisch «frisiert».

Gottlieb Müller erzählt die Geschichte der Versuche der Herausgaben von Volkszeitschriften im Bezirk Brugg, die in die Anfänge des Kantons Aargau zurückreichen, und von denen die gegenwärtigen «Brugger Neujahrsblätter» den dritten darstellen.[9])

Ein Feuilleton stellt die Namen zusammen, welche die Schweizer ihren Kriegen beigelegt haben.[10])

Das das vorhandene Material nach Möglichkeit überall herausholende Werk Morgenthalers über das ältere *Bernische Irrenwesen* handelt das Thema in drei Abschnitten ab: einer das Fürsorgewesen bis zur Reformation behandelnden Einleitung, und einem ersten und zweiten Teil, welche die Behandlung der Geisteskranken bis

---

[1]) Militärkollegium und Kadettenkorps in Winterthur. Neujahrsblatt der Stadtbibliothek Winterthur 1914. 249stes Stück. Winterthur 1913. 48 S.

[2]) Von Dr. phil. Ed. A. G', Zürich. Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde. Neue Folge, XV. Band, 1913, S. 67–84, 151–172 und 229–251; Neue Folge, XVI. Band, 1914. S. 67–80.

[3]) in seiner Entwicklung bis zum Jahr 1912. Hrg. von der schweizer. Oberpostdirektion [als Führer zur] Schweizer. Landesausstellung, Bern 1914. Mit Abbildungen. Zofingen (1914). VIII + 124 S.

[4]) Bruder Klaus und der Schweizer Stier. Schweizer. Rundschau 1914/15. Heft 3.

[5]) Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte 1915. S. 155–156.

[6]) Verse an einem Kachelofen im Wohnstock des Joh. Gerber-Aeberhard in Lyssach bei Burgdorf. Blätter für bernische Geschichte etc. X. Jahrgang 1914. S. 171.

[7]) Sonetti in lode di landvogti dei Tre Cantoni. Dr. Edoardo Wymann. Bolletino storico della Svizzera Italiana. Anno XXXI. 1915. p. 14–17.

[8]) 1914. S. 33.

[9]) Aus der Geschichte der Brugger Neujahrsblätter. Brugger Neujahrsblätter. 25. Jahrgang. Brugg 1914. S. 5–14.

[10]) Alte Schweizer Kriegsnamen. A. N. Neue Zürcher Zeitung 23. August 1915. Nr. 1096. Mit einigen Ergänzungen in folg. Nummern.

zur Reformation und von dieser bis zur Eröffnung des Tollhauses 1749 darstellen.[1]) — Von den in Beilagen folgenden Quellenstücken finden wir bereits einzeln veröffentlicht: einen *Briefwechsel zwischen Bern und Zürich wegen eines Spezialisten für Geisteskranke*[2]), den *Bericht des Pfarrers von Melchnau über Kuren eines Spezialisten an Geisteskranken*[3]), einen Bettelbrief für einen Epileptiker und einen die Ausweisung eines geisteskranken Mörders betreffenden.[4])

H. Dübi unternimmt es, *die Verdienste der Berner um die Volkskunde im 18. Jahrhundert* darzutun.[5]) Seine Arbeit, die nur eine vorläufige Inangriffnahme des weiten Themas sein will, geht von Albrecht von Haller aus, der auch hier Initiator war. Sie stellt zugleich einen Beitrag dar zur Geschichte der Dialektologie.

E. Hoffmann-Krayer stellt aus den Werken Jeremias Gotthelfs die Volkskunde interessierende Stellen zusammen.[6])

Kulturgeschichtlich interessante Eintragungen entnehmen A. F. u. G. K. bernischen amtlichen Quellen des XVI. bis XVIII. Jahrhundert[7]), Hans Morgenthaler den Rechnungsheften der durch die Reformation zu Spitälern gemachten Häuser Frienisberg und Thorberg aus dem XVI. Jahrhundert[8]), J. Keller-Ris dem *Wochen-Blatt*, das ehemals in Bern vom Berichthaus herausgegeben jeden Samstag erschien.[9])

S. Singer veröffentlicht Nachträge zu seinem «Kommentar zu den *Schweizer Märchen*»[10]) und stellt *Kettenreime* zusammen.[11]) Josef Müller teilt volkstümliche und sagenhafte Erklärungen von Orts- und Flurnamen in Uri mit.[12]) Einige *Weihnachtslieder in tessinischem Dialekt* aus den Gemeinden Muzzano und Gentilino im Bezirk Lugano und eines in Locarnesisch-Luganesischer und in Bellinzonesischer Version veröffentlicht mit Notenbeigaben L. Simona.[13])

Carl Stichler trägt Nachrichten zusammen über die von Obrigkeitswegen so beschränkten *Sonntagsvergnügungen der alten Zürcher.*[14]) — *Zürcherische Gebräuche und Missbräuche* ist der Titel eines Heftes, in welchem ein Zürcher um 1790 seine vielfachen

---

[1]) Der die Zeit bis zur Reformation umfassende Teil Blätter für bernische Geschichte etc. XI. Jahrgang 1915. S. 161—210.

[2]) Ibid. XI. Jahrgang 1915. S. 241—242.

[3]) Mitgeteilt von Dr. W. Morgenthaler, Ibid. XI. Jahrgang 1915. S. 239—241.

[4]) Ibid. XI. Jahrgang 1915. S. 159—160 unter Varia.

[5]) Von Dr. H. D', Bern. Schweizerisches Archiv für Volkskunde. 18. Jahrgang. 1914. S. 57—77, und Nachträge ibid. 19. Jahrgang 1915. S. 85—96.

[6]) Volkskundliches aus Jeremias Gotthelf. Schweizerisches Archiv für Volkskunde. 18. Jahrgang. 1914. S. 113—116 u. 185, und 19. Jahrgang. 1915. S. 37—47 u. 109—110.

[7]) Blätter für bernische Geschichte etc. X. Jahrgang. 1914. S. 79—84, Varia.

[8]) Notizen aus den Frienisberg- und Thorberg-Rechnungen des XVI. Jahrhunderts. Blätter für bernische Geschichte etc. X. Jahrgang. 1914. S. 1—12 (Fortsetzung), 117—133 und 173—199.

[9]) Kulturhistorische Notizen aus dem Anfang des letzten Jahrhunderts, speciell aus dem Jahre 1805. Blätter für bernische Geschichte etc. X. Jahrgang. 1914. S. 142—155.

[10]) Schweizer Märchen. Schweizerisches Archiv für Volkskunde. 18. Jahrgang. 1914. S. 28—32.

[11]) Ibid. 19. Jahrgang. 1915. S. 110—122.

[12]) Ibid. 19. Jahrgang. 1915. S. 48—50.

[13]) Alcune poesie dialettali ticinesi intorno al S. Natale. L. Simona, Gentilino. Ibid. 18. Jahrgang. 1914. S. 21—25.

[14]) Sonntagsfeier in Alt-Zürich. Lokalgeschichtliche Schilderungen von C' S'. Separat-Abdruck aus «Zürcher Wochenchronik» Jahrgang 1915, Nr. 27—30. 22 S.

ihm durch Stand und Vermögen auferlegten gesellschaftlichen Verpflichtungen aufgeschrieben hat: Hanns Bächtold veröffentlicht es.[1]) — Derselbe beutet juristische Dissertationen vergangener Jahrhunderte in volkskundlicher Hinsicht aus.[2]) — A. Jacoby, Pfr., druckt eine Stelle über die *feierliche Verlesung der Privilegien der Stadt Basel* um die Mitte des 17. Jahrhunderts ab.[3]) — *Sitten, Gebräuche und Volksfeste im Unterengadin* hat schon vor längerer Zeit G. Barblan in Landquart in den Annalas della Società reto-romantscha in romanischer Sprache beschrieben: neuerdings macht seine Arbeit Fanny Brügger durch deutsche Uebersetzung zugänglich.[4]) — Land und Leute *von der deutsch-romanischen Sprachgrenze* behandelt F. W. Schwarz.[5])

Aus der französischen Zeit des Wallis stammt ein von D. Imesch publiziertes Schreiben des napoleonischen Unterpräfekten des Bezirkes Brig an den Maire von Brig, enthaltend das Verbot, eine volkstümliche, als Aeusserung des Freiheitssinnes aufgefasste Festlichkeit zu begehen.[6]) — Gottfried Kessler veröffentlicht aus dem Protokoll der Schützengesellschaft von Wil in St. Gallen zwei Stellen von 1742 und 1744 über *Hosen als Schützengaben.*[7]) — *Aus dem Album des Samuel Rudolf Walthard von Bern in der Stadtbibliothek Bern* teilt H. Türler eine Notiz über den Carneval in Solothurn im Jahre 1800 mit.[8]) — Eine obrigkeitliche Bewilligung *einer Theater-Aufführung in Grenchen 1781* druckt A. Lechner ab.[9])

Von einem umfassenden Werke: *Die Gebräuche bei Verlobung und Hochzeit*, das in drei Bänden gedacht ist, ist der erste erschienen[10]); er behandelt Werbung, Verlobung und Brautstand. Hinsichtlich der Deutung und Ableitung der Gebräuche wird wissenschaftliche Zurückhaltung beobachtet.

Schweizerische Kiltsprüche stellt Paul Geiger zusammen; einige vorausgeschickte Seiten verbreiten sich über Wesen, Zusammensetzung u. s. w. dieser Gattung volkstümlicher Poesie.[11]) — In einem im «Archiv für Volkskunde» mitgeteilten Lied aus Uri beklagt ein altes Mädchen sein Los.[12]) — Ein handschriftliches Büchlein enthält ein auf die Hochzeit des Edlen Philipp von Stäffis 1599 verfertigtes Festgedicht, das, poetisch wertlos, doch für die Geschichte einzelner Hochzeitsbräuche nicht ohne Bedeutung ist; Hanns Bächtold druckt die interessierenden Stellen ab.[13]) — Publizierte Aus-

---

[1]) Schweizerisches Archiv für Volkskunde. 19. Jahrgang. 1915. S. 123—127.

[2]) Ibid. 19. Jahrgang. 1915. S. 129—131.

[3]) Ibid. 19. Jahrgang. 1915. S. 50.

[4]) Von G. Barblan in Landquart. Aus dem Rätoromanischen übersetzt von F' B', Bevers. Schweizerisches Archiv für Volkskunde. 18. Jahrgang. 1914. S. 150—169; 19. Jahrgang. 1915. S. 13—29 u. 65—84.

[5]) Von F. W. Schwarz, Zürich. (Mit 4 Abbildungen.) Ibid. 19. Jahrgang. 1915. S. 30—36.

[6]) Verbot der Uebergabe der sog. «Buben-Fahnen» vom 13. April 1811. Ibid. 18. Jahrgang. 1914. S. 41.

[7]) Ibid. 18. Jahrgang. 1914. S. 191—193.

[8]) Mitgeteilt von Prof. Dr. H. Türler, Bern. Solothurner Monatsblatt 1914. S. 28.

[9]) Solothurner Monatsblatt. 3. Jahrgang. 1914. S. 28.

[10]) mit besonderer Berücksichtigung der Schweiz. Eine vergleichende volkskundliche Studie von Hanns Bächtold. I. Band. Basel und Strassburg i. E. 1914. VIII + 328 S. (Schriften der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde — Publications de la Société suisse des Traditions populaires.)

[11]) Von Dr. P' G', Baden. Schweizerisches Archiv für Volkskunde. 18. Jahrgang. 1914. S. 121—149.

[12]) Altjungfern-Lied. C. F. Ibid. 19. Jahrgang. 1915. S. 127—128.

[13]) Zwei schweizerische Hochzeiten. Ibid. 18. Jahrgang. 1915. S. 13—20.

züge aus den Umiker-Chorgerichtsmanualen von 1587—1666: Ehegerichtsakten, betreffen ausser Vergehungen der sexuellen Sphäre Spielen und Tanzen, Fluchen und Schwören usw.[1]) — Die Mitteilung eines gerichtlichen Urteils von Arbon 1755 über Blutschänder und Ehebrecher wird A. Oberholzer verdankt.[2])

Das Schweizerische Archiv für Volkskunde veröffentlicht Beispiele von *Segens- und Zauberformeln* schweizerischen Ursprungs.[3]) — W. Deonna handelt, von den ursprünglich magischen Geberden des Entblössens des Hintern und des Zungenausstreckens ausgehend, von einer aus der deutschen Schweiz stammenden Holzstatuette eines dieselben ausführenden Bauern.[4]) — Stellen über *abergläubische Benutzung von Totenknochen* macht A. Jacoby, Pfr., namhaft.[5]) — *Zum Hufeisenaberglauben* der Gegend des St. Gallischen Wil bringt Gottfried Kessler eine Notiz.[6]) — Eine Aufzeichnung eines Pfarrers betrifft Aberglauben in Saanen;[7]) eine Mitteilung von Josef Müller solchen im Tessin.[8])

Théodore Delachaux bearbeitet als erster das *bäuerliche Spielzeug der Schweiz.*[9]) — Hoffmann-Krayer behandelt das «Thunergeschirr» der Fremden, die *Bauerntöpferei von Heimberg* und Steffisburg.[10]) — *Sprüche auf Berner Bauerngeschirr* teilt M. Sooder mit.[11]) — An Hand eines Testamentinventars macht uns Dr. C. Benziger mit dem Besitzstand einer Schwyzer Bauern-Magnatenfamilie am Ende des XVII. Jahrhunderts bekannt.[12]) — Ein wirkliches Verdienst hat sich Albert Stumpf dadurch erworben, dass er hundert Exemplare einer verschwindenden Gattung bäuerlicher Architektur: von *bernischen Speichern* in guten Photographien der Öffentlichkeit zugänglich gemacht hat. Die Sammlung wird begleitet von sachkundigem Kommentar und der Publikation einer grossen Zahl von Inschriften.[13]) — E. v. Rodt gibt die Geschichte der *Brücken in der Schweiz* (mit Abbildungen).[14]) — Eine gründliche Arbeit von Hermann Christ verfolgt den Anbau der verschiedenen Gartenpflanzen im Hinblick auf die Basler Landschaft durch ein Jahrtausend, ausgehend von dem Grundstock von Küchen- und Zierpflanzen, die das Capitulare de villis und der St. Galler

---

[1]) Zur Kulturgeschichte des Brugger Landvolkes. S. H. Ibid. 18. Jahrgang. 1914. S. 32—35.

[2]) Aus der Sittengerichtspraxis im achtzehnten Jahrhundert. A. O', Arbon. Die Schweiz. 1914. S. 446.

[3]) 18. Jahrgang. 1914. S. 36—40.

[4]) Le dévoilement prophylactique du corps. Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde. Neue Folge XVI. Band. 1914. S. 62—66.

[5]) Schweizerisches Archiv für Volkskunde. 19. Jahrgang. 1915. S. 50.

[6]) Ibid. 18. Jahrgang. 1914. S. 192.

[7]) Blätter für bernische Geschichte etc. X. Jahrgang. 1914. S. 339—340.

[8]) Volkskundliches aus welschen Gegenden. Schweizerisches Archiv für Volkskunde. 19. Jahrgang. 1915. S. 47—48.

[9]) Jouets rustiques Suisses. Par Th' D', Neuchâtel. Schweizerisches Archiv für Volkskunde. 18. Jahrgang. 1914. S. 101—112. (Mit Planches I—X.)

[10]) Heimberger Keramik. Von Prof. Dr. E. H'-K', Basel. Schweizerisches Archiv für Volkskunde. 18. Jahrgang. 1914. S. 94—100.

[11]) Ibidem. 18. Jahrgang. 1914. S. 188—190.

[12]) Aus dem Nachlass des Landammann Jacob Weber von Schwyz († 1697). Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde. Neue Folge. XVI. Band. 1914. S. 159—161.

[13]) Der bernische Speicher in 100 Bildern, aufgenommen und erläutert von A' St', mit Begleitwort von Prof. Dr. A. Weese und Pfr. Dr. E. Friedli. Zürich (1914).

[14]) Die alten Schweizerbrücken. Von E. v. Rodt, Architekt. Blätter für bernische Geschichte etc. XI. Jahrgang. 1915. S. 81—142.

Klosterplan an die Hand geben, der im Laufe der Zeit sowohl Verminderungen als auch Bereicherungen erfahren hat.[1])

Th. de Quervain zeigt, wie in dem Jahrhundert 1750/1850 die *Alpenschilderung* in den Gegenständen, die zu verschiedenen Zeiten in ihr im Vordergrund des Interesses standen, sich den sich ablösenden Interessen und successiven Ergebnissen der wissenschaftlichen Alpenforschung anschloss.[2]) — *Von einigen früheren Rigibesteigungen* erzählt Dr. Conrad Escher; er würdigt dabei besonders die Bedeutung Ebels und Kellers für die fremdenindustrielle Erschliessung und beutet die Fremdenbücher von Rigi-Kulm aus.[3]) — W. A. B. Coolidge bietet eine einlässliche kritische Untersuchung über die Erschliessung des untern Grindelwaldgletschers für den Touristenverkehr in den 20er Jahren des vergangenen Jahrhunderts, die in der Hauptsache dem privaten Eingreifen des im Mittelpunkt der Darstellung stehenden Grindelwaldners Christian Burgener zu danken ist. Die Arbeit verwertet neben mündlichen Erinnerungen sorgsam die gedruckten und ungedruckten Quellen, von welch' letztern 14 Stücke abgedruckt werden.[4]) — Dr. A. Lechner führt uns in die ersten Zeiten des Hochalpinismus in einer Arbeit über *Hans Caspar Rordorf*[5]), eines der ersten Hochgebirgs-Touristen, seine Bezwingung der Jungfrau 1828 und seine Publikation darüber, die ein mit abgedruckter Brief Gottlieb Studers kritisiert. — Dr. Heinrich Dübi erzählt die bisherige Geschichte des Schweizerischen Alpenclubs[6]), sowie diejenige der Sektion Bern[7]).

Von Dr. Ernst Jacky rührt eine Biographie des Pomologen *Emanuel Friedrich Zehender von Gottstatt*, der sich um die Obstkultur im Kanton Bern verdient gemacht hat.[8])

Alphons v. Flugi veröffentlicht eine Statistik über die Schneemengen der letzten 65 Winter im Oberengadin.[9]) — Tommaso Semadeni teilt aus den Gemeinderechnungen von Unterporta Einträge über Erlegung von Wölfen 1629—94 mit.[10]) — K. Zickendraht kommentiert den Brief des bernischen Landvogtes Ulrich Megger an Zwingli über *das Blutwunder in Oberflachs vom 26. Juli 1531* unter Beiziehung der andern Nachrichten über dieses Naturereignis (das plötzliche Hervorbrechen einer rotfarbigen Quelle) und mit natürlichem Erklärungsversuch.[11])

Die Monats-Zeitschrift «*Schweizer Volkskunde*» mit ihren zahlreichen, jeweilen

---

[1]) Zur Geschichte des alten Bauerngartens der Basler Landschaft. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde. XIV. Band. 1915. S. 11—84.

[2]) Wissenschaft und Alpenschilderung. Wissen und Leben. XIII. Band. S. 548—555.

[3]) Zürcher Taschenbuch auf das Jahr 1914. S. 1—32.

[4]) Die älteste Schutzhütte im Berner Oberland. Ein Beitrag zur Geschichte der bernischen Touristik. Jubiläumsschrift von etc., Ehrendoktor der Philosophie der Universität Bern und Magister Artium der Universität Oxford. Bern 1915. 78 S.

[5]) (Rohrdorf) aus Zürich und Gottlieb Studer in Bern. Vereinigte Sonderausgabe aus dem «Solothurner Monatsblatt» 1913 und 1914. 40 S.

[6]) Die ersten fünfzig Jahre des Schweizerischen Alpenclub. Denkschrift im Auftrag des Zentralkomitees verfasst von etc. Bern, 1913. VI + 304 S.

[7]) Die ersten fünfzig Jahre der Sektion Bern S. A. C., 1863—1913. Denkschrift etc. Bern, 1914. 240 S.

[8]) Blätter für bernische Kunst etc. X. Jahrgang 1914. S. 133—142.

[9]) Grosse Schneefälle, schneereiche und schneearme Winter im Oberengadin in den Jahren 1850—1914. Zusammengestellt von A' v. F', Silvaplana. Bündnerisches Monatsblatt 1915. S. 126—133.

[10]) Die Wölfe im Bergell. Von Pfarrer T' S', Celerina. Ibid. 1915. S. 281—282.

[11]) Lic. K. Z', Pfarrer. Zwingliana 1914. Nr. 2. [Band III. Nr. 4.] S. 117—124.

höchstens einige Seiten (Oktav) umfassenden Beiträgen kann hier nur im Ganzen angeführt werden.[1])

Wirtschaftsgeschichte.

Die Arbeit von Ella Wild über *die eidgenössischen Handelprivilegien in Frankreich 1444—1635*[2]) ist die Geschichte des schweizerisch-französischen Handels in diesem Zeitraum. Sie erscheint begleitet von der Herausgabe zweier wichtiger Dokumente zu diesem Teil schweizerischer Handelsgeschichte: des Journals des St. Gallischen Vertreters bei der Pariser Gesandtschaft 1608/9, und des Diariums Daniel Studers, St. Gallischer Abgeordneter bei derjenigen von 1634.

Marie von Gugelberg stellt Nachrichten zusammen *über den Weinbau in der Herrschaft Maienfeld* von den ältesten Zeiten bis heute.[3])

«Der nun vorliegende erste Teil» von J. H. Jaegers *Geschichte der schweizerischen Zimmererbewegung*[4]) «umfasst alles, was der modernen Zimmererbewegung grundlegend vorausging»; im zweiten Bande soll diese selbst zur Darstellung kommen. Der Autor, Handwerker mit Primarschulbildung, schöpft den Stoff direkt aus den Archiven.

Auf dem Materiale des Stubenarchivs der *Gesellschaft zu den Webern in Bern* baut Dr. A. Zesiger seine Geschichte dieser handwerklichen Vereinigung auf, unter gesonderter Behandlung der Geschichten der Gesellschaft und des Handwerks, die von zirka 1500 an immer weniger sich deckten. Die Arbeit ist eine wertvolle Monographie zur Geschichte des bernischen und des Zunftwesens überhaupt.[5])

H. Sieveking schildert, nach kurzer Darstellung der schweizerischen Handelsinteressen in Frankreich und der Geschichte des Law'schen Systems, wie beim Zusammenbruch desselben die Schweizer in Mitleidenschaft gezogen wurden, und erzählt die lange Geschichte des vergeblichen Eintretens der Schweiz für ihre betroffenen Angehörigen.[6])

Hans Ruckstuhl behandelt die Vorgeschichte — die vorübergehende Aufhebung des Zunftzwanges während der Helvetik und die nachherige Wiederherstellung desselben — und die Geschichte der *Ausbildung der Handels- und Gewerbefreiheit* in Zürich durch Ausbau von Art. 7 der Verfassung von 1831 bis zur völligen Freigebung der Gewerbe 1837.[7])

Eine neuerdings wieder abgedruckte Biographie des *Johann Sebastian Claiss* (1742—1809)[8]) von a. Regierungsrat Gottlieb Ziegler († 1898) erzählt das Leben

---

[1]) Folk-Lore Suisse. Korrespondenzblatt der Schweiz. Gesellschaft für Volkskunde. 4. Jahrgang. 1914. II + 98 S.; und 5. Jahrgang. 1915. Heft 1—9. S. 1—80.

[2]) Mit zwei Beilagen. St. Gallen 1915. (Mitteilungen zur vaterländischen Geschichte. Hrg. vom historischen Verein in St. Gallen. XXXII. Vierte Folge 2.) X + IV + 423 S.

[3]) Bündnerisches Monatsblatt 1914. S. 51—56.

[4]) I. Band. XIV + 310 S.

[5]) Die Gesellschaft zu den Webern. Von Dr. A. Zesiger. Bern 1914. 126 S).

[6]) Die Verflechtung der Schweiz in die Law'sche Krise (1720). Ein Kapitel schweizerischer Handelspolitik von Prof. Dr. Heinr. Sieveking. Universität Zürich, Festgabe zur Einweihung der Neubauten 18. April 1914. Zürich 1914. Juristische Fakultät. S. 75—105.

[7]) Die Ausbildung der zürcherischen Handels- und Gewerbefreiheit in den 1830er Jahren. Diss. jur. Zürich . . . von Hans Ruckstuhl aus Winterthur. Zürich 1914.

[8]) Neujahrsblatt der Hülfsgesellschaft von Winterthur, hrg. zum Besten der hiesigen Waisenanstalt 1915. Winterthur 1914. 48 S.

eines der Begründer der schweizerischen Industrie. Claiss, von Geburt Badenser, gründete in Winterthur, wo er eine zweite Heimat fand, 1778 die erste chemische Fabrik der Schweiz.

In der Lebensbeschreibung *Kaspar Escher-Hess*[1]) bietet sein Sohn Arnold Escher ein auf persönlichen Erinnerungen und Briefen beruhendes Bild der Reise- und Arbeitsjahre eines zürcherischen Geschäftsmannes und Industriellen nach Mitte des verflossenen Jahrhunderts.

Das Lebensbild *Caspar Honeggers* (1804—83), der als Spinner und Weber in Rüti, Siebnen, Kottern-Kempten für die Entwicklung der zürcherischen Industrie von Bedeutung geworden ist, entwirft Fritz Lehmann.[2])

Die lange *Geschichte des Kammergutes der reformierten Landpfarrer des ehemaligen Gesamtkantons Basel,* d. h. des ursprünglichen Vermögens der in der ersten Hälfte des XIV. Jahrhunderts entstandenen Bruderschaft des Sisgauer Kapitels, erzählt bis zur Umwandlung desselben in eine Witwen-, Waisen- und Pensionskasse 1910 in einer gründlichen Arbeit Karl Gauss.[3])

Eine Arbeit C. Fuss-Suters in Basel vergleicht das Basler Geschäftsleben vor 50 Jahren mit dem heutigen, sowie den entsprechenden Zürcher Verhältnissen unter Vorausschickung einer kurzen Uebersicht über die bauliche Entwicklung und die der Verfassung von Anbeginn. Dargestellt wird auch die Entwicklung der einzelnen Gewerbe.[4])

Gesetzgeberische Akte und Verfügungen in Solothurn über Handel und Gewerbe stellt A. Lechner zusammen.[5])

Hans Signer untersucht die *schweizerische Handels- und Zollpolitik* mit ausführlicher einleitender Darstellung der Verhältnisse von 1848 an.[6])

Die Anfänge der schweizerischen Eisenbahnpolitik auf Grundlage der wirtschaftlichen Interessen 1833—1852 behandelt Ferdinand Gubler.[7])

Beiträge zur schweizerischen Wirtschaftsgeschichte sind auch die Geschichten von Firmen, die meist als Denkschriften 50jähriger Jubiläen erschienen sind. Auf ihre Anführung im einzelnen muss verzichtet werden.

Carl Brun.

---

[1]) Präsident der Hülfsgesellschaft, geb. 1831, gest. 1911. Von Arnold Escher. 115. Neujahrsblatt der Zürcher Hülfsgesellschaft auf das Jahr 1915. 40 S.

[2]) Caspar Honegger. Ein Lebensbild aus der Jugendzeit des Schweizerischen Industrie und den Anfängen der Industrie im Zürcher Oberland. Zürich, 1915. 206 S.

[3]) Geschichte .... der Witwen-, Waisen- und Pensionskasse der reformierten Pfarrer Basellands und der Landbezirke Basel. Zur Feier des dreihundertfünfzigjährigen Bestandes im Auftrage der Kammergutskorporation verfasst von Dr. K' G', Pfarrer. Liestal 1914. 100 S.

[4]) Historische und statistische Mitteilungen über die Berufsarten der beiden Städte Basel und Zürich nebst allgemeinen Illustrationen über die Entwicklung von Industrie, Handel und Gewerbe der Stadt Basel 1862—1912. Basel, 1914. 138 S.

[5]) Akten zur Geschichte des solothurnischen Wirtschaftswesens im Allgemeinen. Dr. A. Lechner. Solothurner Monatsblatt. Jahrgänge 1—3, 1912—1914 (1914, S. 18—19 u. 73—78.)

[6]) Die treibenden Kräfte der schweizer. Handelspolitik. Zürich und Leipzig, 1914. 269 S.

[7]) Dis. phil. Zürich ... von F' G' von Russikon (Kanton Zürich); und in Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft. Bd. VIII. Heft 1. Zürich, 1915.

Nachrichten.

Verein schweizerischer Geschichtslehrer.

Gleichzeitig mit dem Verein schweizerischer Gymnasiallehrer tagte der ihm angegliederte Verein schweizerischer Geschichtslehrer unter dem Vorsitz von Prof. Dr. Hans Schneider, Prorektor der Kantonalen Handelsschule Zürich, am 9. und 10. Oktober in Baden. Der erste Verhandlungsgegenstand betraf das zeitgemässe Thema «Nationale Erziehung und Geschichte». Ein wohldurchdachtes und tiefschürfendes Referat des Vorsitzenden beleuchtete die neuen dringlichen Aufgaben, die der Geschichtsunterricht lösen kann und lösen muss.

Der Vortragende zeigte, wie unser Volk infolge einseitig materieller Interessen, wegen der zunehmenden internationalen Gestaltung vieler Lebensgebiete und durch die Scheidung in drei Sprachgruppen einer starken nationalen Gesinnung vielfach entfremdet worden ist. Auch die Mittelschule trägt Schuld daran. Ein Weltbürgertum machte sich in ihr geltend, die nationalen Fragen wurden vernachlässigt. Hier muss die Reform einsetzen, die in erster Linie eine Frage des Schulgeistes und nicht der Schulorganisation ist. Von nationaler Gesinnung müssen alle Lehrer erfüllt sein, und alle Fächer haben sich nach Möglichkeit an dieser Aufgabe zu beteiligen; ein besonderes Fach «Staatsbürgerlicher Unterricht» wird damit überflüssig. Die Hauptarbeit an der nationalen Erziehung fällt nach allgemeiner Ansicht aber dem Geschichtsunterricht zu, da die nationale Gesinnung bei unserer Dreisprachigkeit und Rassenspaltung vor allem in geschichtlichen Grundlagen wurzelt.

Die Geschichte zeigt die Eigenart unseres Staates und weckt dadurch den Glauben an seine Berechtigung in Gegenwart und Zukunft; sie zeigt, aus welchen Quellen in schweren Tagen Mut und Kraft zu schöpfen sind; sie predigt die Pflicht, das väterliche Erbe zu wahren; sie spornt den Willen an, sich einzusetzen für das Vaterland; sie deckt aber auch die Schwächen unseres Lebens auf und bewahrt damit den Nationalismus vor nationaler Ueberhebung. Die Geschichte hat aber nicht nur Gesinnungen zu wecken, sie soll auch befähigen, Gesinnungen zu betätigen, dadurch, dass sie das Verständnis für die Gegenwart fördert, deren Erscheinungen in ihren Kausalzusammenhängen auch Gegenstand des geschichtlichen Unterrichts sein müssen. Besonders wichtig ist der Geschichtsunterricht für die staatsbürgerliche Erziehung und die politische Bildung. Wer unsere Geschichte kennt, wird die Freiheit, die Demokratie nicht als etwas von vornherein Gegebenes, die Zwecke und die Organisation des Staates nicht als etwas Selbstverständliches hinnehmen. An zahlreichen Beispielen zeigt sie, wie unverständiger Gebrauch der Rechte und gewissenlose Pflichtvernachlässigung der Bürger den Staat entkräften und

vernichten können. So vermittelt der Geschichtsunterricht nicht nur politisches Wissen; er weckt und stärkt auch das politische Gewissen.

Selbstverständlich kommt als Stoff des Geschichtsunterrichts für die nationale Erziehung vorab die Schweizergeschichte in Betracht; doch wird ein Land von solcher Kleinheit, das zudem ein Vereinigungszentrum dreier Kulturen und ein Schnittpunkt des internationalen Verkehrs ist, die Geschichte der grossen Kulturvölker nicht vernachlässigen dürfen. Am besten wird die Schweizergeschichte im Rahmen der allgemeinen Geschichte dargestellt. An Mittelschulen mit mindestens 6½ Jahren ist statt des Unterrichts in alter Geschichte ein zweijähriger Unterkurs in Schweizergeschichte mit Berücksichtigung der allgemeinen Geschichte zu empfehlen. Der Unterricht in Schweizergeschichte in den obern Klassen könnte dafür tiefer schürfen, und die alte Geschichte würde, um zwei Jahre hinaufgeschoben, fruchtbarer, müsste aber von anekdotischen Einzelheiten absehen und die Behandlung der Sagen dem Unterricht in der Muttersprache überlassen. Eine umfassende Darstellung ist der neueren und neuesten Geschichte zu widmen. Immer, wo es angeht, soll auf die Gegenwart hingewiesen werden und der gesamte Geschichtsunterricht mit einer Art staatsbürgerlichen Kurses als Vorbereitung zum Uebertritt ins bürgerliche Leben schliessen.

Begreiflicherweise kann der Geschichtsunterricht die ihm auferlegten Aufgaben nur erfüllen, wenn er den nötigen Raum, die für den Ausbau nötige Zeit erhält, und wenn seine Lehrer noch mehr als bisher nach der staats- und wirtschaftswissenschaftlichen Seite hin vorgebildet werden, wenn nicht allein die Schule, sondern alle Lebenskreise, vorab auch die Familie, im Bewustsein gemeinsamer Verantwortung die Arbeit an der nationalen Erziehung auf sich nehmen.

Den zweiten Vortrag über «Allgemeine Geschichte und Schweizergeschichte», d. h. über ihr gegenseitiges Verhältnis im Unterricht auf der Mittelschulstufe hielt in temperamentvoller Weise Prof. Dr. Karl Meyer vom Gymnasium und Lyzeum in Luzern. Vor allem verlangte er, die schweizerischen Geschichtslehrer sollten sich im Unterricht in allgemeiner Geschichte vor der Uebernahme einseitiger, ausländisch-nationalistischer Betrachtungsweise hüten und sowohl bei der Stoffauswahl, wie im Werturteil dem allgemein-menschlichen und dem schweizerischen Standpunkt Geltung verschaffen. Doch kann die Schweizergeschichte ihrerseits nicht genug universalgeschichtlich beleuchtet werden. Empfehlenswert ist eine gleichzeitige Behandlung der allgemeinen mit der schweizerischen Geschichte, so dass nach einem universalhistorischen Abschnitt, z. B. dem der Gegenreformation, das entsprechende schweizergeschichtliche Thema folgt. Vorzuziehen ist auf den sieben- und achtklassigen Gymnasien eine zweimalige Behandlung der Geschichte, das erste Mal auf der Unter- dann auf der Oberstufe. Das Hauptgewicht liegt naturgemäss auf der Oberstufe, wo die ganze allgemeine und Schweizergeschichte in vertieftem Masse durchgearbeitet werden soll, nicht ausgenommen die griechische Geschichte, die viele Parallelen zu vaterländischen Geschehnissen aufweist und erst jetzt gründlich verstanden werden

kann. Damit dieser Stoff auf der Oberstufe bewältigt und geistig verarbeitet werden kann, ist der Geschichte in den drei obersten Klassen eine Mindestzahl von drei bis vier Wochenstunden einzuräumen.

Beide Referate ernteten den Beifall der Versammlung und zeitigten eine ungemein lebhafte Diskussion, meist im Sinne der Zustimmung zu den Ausführungen der Referenten. Einhellig war man in der Forderung einer erheblich grösseren Stundenzahl für die Behandlung der neueren und neuesten Geschichte und der staatsbürgerlichen Fragen. Ebenso einhellig sprach man sich gegen den staatsbürgerlichen Unterricht als selbständiges Fach aus und war der Meinung, die Geschichte könne in Verbindung mit andern Fächern die Aufgabe der nationalen Erziehung lösen; immerhin hätten die Universitäten für eine tiefere staats- und wirtschaftswissenschaftliche Ausbildung des künftigen Geschichtslehrers mehr als bisher besorgt zu sein.

Dr. Gb.

Druck und Expedition *K. J. Wyss* in Bern.

1915 № 4

ANZEIGER FÜR SCHWEIZERGESCHICHTE

INDICATORE DI STORIA SVIZZERA

INDICATEUR D'HISTOIRE SUISSE

□□□

Herausgegeben von der Allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz

Publié par la Société Générale Suisse d'Histoire

□□□

Unter ständiger Mitarbeiterschaft von

Hermann Bächtold, Carl Brun, Felix Burckhardt, Robert Hoppeler, Paul E. Martin, Wilhelm J. Meyer, Charles Robert

redigiert von

Hans Nabholz

46. Jahrgang – N. F. Band 13

46me année – N. S. Tome 13

BUCHDRUCKEREI K. J. WYSS, BERN.
1915.

Der „Anzeiger" ist Verbandsorgan des Vereins schweizerischer Geschichtslehrer.

L'Indicateur est l'organe officiel de la Société Suisse des professeurs d'histoire.

Abonnementspreis: Fr. 5.– jährlich für 12–15 Bogen in 4 Nummern.

Man abonniert bei den **Postbureaux,** in den **Buchhandlungen** und direkt bei **K. J. Wyss,** Buchdruckerei, **Bern.** Für Postabonnemente 20 Cts. mehr.

Die Mitglieder der Geschichtforschenden Gesellschaft erhalten den Anzeiger **unentgeltlich.**

Abhandlungen und andere Beiträge sind an Staatsarchivar **H. Nabholz,** Obmannamt, **Zürich,** zu richten.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren (selbständige Werke und Separatabzüge) an die gleiche Adresse.

Abonnement Fr. 5.– par an. L'Indicateur paraît quatre fois par an, en cahiers de 48 à 60 pages.

On s'abonne auprès des **Bureaux de poste,** des **librairies** ou directement à l'imprimerie **K. J. Wyss, Berne.** Pour les abonnements postaux 20 cts. en plus.

L'abonnement est **gratuit** pour les membres de la Société générale suisse d'Histoire.

Les travaux destinés à l'Indicateur, les ouvrages, tirages à part etc. envoyés pour compte-rendu doivent être adressés à **H. Nabholz,** Archiviste d'Etat, Obmannamt, **Zurich.**

INHALT: — SOMMAIRE:

Seite

Jahresversammlung
der
Allgemeinen Geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz.

Abgehalten am 5. und 6. September 1915 in Genf.

Eröffnungswort des Präsidenten Professor G. Meyer von Knonau in der Hauptsitzung des 6. September.

Messieurs et chers collègues!

Une année s'est écoulée. La Société d'histoire suisse était invitée à siéger à Genève. Trente-deux années — à peu près la durée d'une génération — s'étaient passées depuis la trente-septième assemblée, qui avait réuni pour la première fois à Genève les membres de la Société suisse. C'était cette année 1914 qui est d'une si grande importance pour Genève. Le centenaire de la réception du canton dans la Confédération suisse avait été fêté — il y avait deux mois — avec un enthousiasme indescriptible; toute la Suisse avait partagé ces sentiments.

Une littérature riche et extrêmement intéressante s'était formée à l'occasion de cet événement historique, littérature qui perpétuera à jamais la mémoire de ces beaux jours. Nous nous bornons à mentionner un seul ouvrage, qui possède la plus haute valeur pour l'histoire de la Suisse entière au dix-neuvième siècle. M. Oechsli, membre de notre Société suisse, avait déjà montré dans son grand livre consacré à l'histoire suisse du siècle passé, quelle a été l'autorité des députés genevois au congrès de Vienne et comment, leur influence s'étant manifestée supérieure à celle de la députation de la Diète suisse, les souverains et les diplomates des puissances européennes ont préféré nouer des relations avec les Genevois préoccupés des affaires de leur ville. L'édition de ces discussions diplomatiques, que la Société d'histoire genevoise a publiée pour l'année 1914: «Genève et les traités de 1815, Correspondance diplomatique de Pictet de Rochemont et d'Ivernois, Paris, Vienne, Turin 1814—1816» prouve clairement l'exactitude de cette assertion de l'historien zurichois.

Ainsi nous nous préparions à accepter l'invitation gracieuse de nos amis de Genève, lorsque la guerre éclata et nous força de différer la

convocation. La guerre dure encore; la paix que tout le monde espère n'est pas encore acquise. Mais l'invitation a été renouvelée néanmoins d'une manière si aimable que nous n'avons pas pu nous dérober.

Lors de notre première rencontre à Genève en 1882 nous nous étions assemblés sous la présidence de Georges de Wyss. Ce vénérable savant était lié à cette ville par des rapports personnels. Son père avait été le président de la Diète qui avait déclaré la réunion de Genève à la Suisse, et lui-même avait fait à Genève deux années d'études consacrées encore aux sciences mathématiques. M. Edouard Favre a fait l'honneur au biographe de Georges de Wyss de traduire en français le chapitre «Georges de Wyss à Genève de 1835 à 1837».

Comme aujourd'hui nous avions répondu avec empressement à votre appel. La Société genevoise d'histoire et d'archéologie et surtout les membres qui faisaient en même temps partie de la Société d'histoire suisse nous ont salués avec une cordialité que nous n'avons pas oubliée, nous autres confédérés de 1882, qui sommes encore en vie.

Sans doute nous ne saurions mieux exprimer nos sentiments de gratitude vis-à-vis de l'accueil qui nous a été fait il y a 33 ans, qu'en nous transportant en esprit au milieu de ces amis genevois d'autrefois. Deux membres de la Société genevoise, qui avaient assisté, en 1838, à la fondation vivaient encore en 1882: Jean Etienne Duby et Albert Rilliet.

Mais afin de caractériser l'esprit qui régnait dans cette Société en 1882, nous nommerons en première ligne son président d'alors. C'était Charles Le Fort, réélu en 1881 pour la sixième fois. Il faut parcourir cinq grandes colonnes de la table alphabétique du «Mémorial des cinquante premières années de la Société de Genève», pour connaître l'étendue des travaux que ce savant a consacrés à la Société. Homme de vastes connaissances, il a étudié l'histoire politique, l'histoire du droit, et il n'a point voulu se restreindre à l'histoire de Genève, à laquelle il a érigé un monument dans son Régeste genevois: les titres des communications qu'il a faites pendant beaucoup d'années dans les séances de la Société, montrent qu'il suivait avec intérêt tous les aspects de la science historique. Mais outre cela Le Fort a été pendant un quart de siècle un membre très actif du conseil de notre Société suisse. Il apportait à nos séances qu'il ne manquait presque jamais, un jugement solide et une expérience profonde. Ajoutons encore que c'était surtout la bienveillance qui faisait le charme de sa personnalité: on était tenté de le nommer «Papa Le Fort». Nous qui avons joui de l'hospitalité des deux frères Le Fort sous les beaux arbres de la campagne Mallet à Frontenex, le soir du 8. Août, nous n'oublierons jamais ce délicieux épilogue de l'assemblée de 1882.

Le philanthrope Eugène de Budé a offert à notre Société suisse, à l'occasion d'une assemblée annuelle, un très beau chant patriotique, et outre cela, nous avons reçu de lui quantité de communications historiques: c'étaient surtout des études qui concernaient l'histoire de la famille Bonaparte.

Théodore Claparède a étudié avec beaucoup de compétence l'époque de la Réforme à Genève et environs, en première ligne dans le pays de Gex. Un autre chapitre d'histoire qu'il a traité' est l'activité des réfugiés français.

Les études de Jean Etienne Duby ont pour objet les antiquités, les fouilles, les trouvailles archéologiques sur le territoire de la ville et du canton de Genève.

Adolphe Gautier a été un représentant fort actif des études héraldiques et généalogiques. La Société genevoise peut être fière de lui; mais il a été aussi un participant assidu des séances de la Société suisse, et nous le voyons encore à Bâle, en 1894, à la tête d'une petite compagnie de Genevois qui étaient venus assister à notre fête annuelle.

Le professeur de médecine Hippolyte Jean Gosse a également bien mérité de la Société genevoise. Ses travaux sur la préhistoire, ses recherches archéologiques prouvent, de quelle renommée jouissait le musée dont il fut le conservateur pendant de longues années.

Charles Morel, l'excellent connaisseur de notre antiquité romaine, habile journaliste en même temps, a publié beaucoup d'articles instructifs dans nos deux Indicateurs suisses et dans les volumes de la Société genevoise; en disciple zélé, il a collaboré aux «Commentationes philologicæ», publiées en l'honneur de Théodore Mommsen. Par ses «Notes sur les Helvètes et Aventicum sous la domination romaine», travail qu'il avait présenté à notre séance à Genève, il a aussi enrichi notre «Jahrbuch» de 1883.

Tandis qu'Edmond Pictet, auteur de l'admirable biographie de Charles Pictet de Rochemont, dont nous avons déjà mentionné le nom, n'est devenu membre de notre Société suisse qu'en 1886, quatre ans après la séance de Genève, nous comptions déjà alors parmi les nôtres Gustave Pictet, représentant consciencieux de la jurisprudence.

Gustave Revilliod, le créateur du Musée Ariana, légué par ce Mécène à sa ville natale, a donné aux amis de l'histoire ses belles éditions de sources historiques, des Chroniques de Genève d'Antoine Froment, des Mémoires de Bonivard et de Jeanne de Jussy et d'autres témoins de l'époque de la réformation.

Albert Rilliet-de Candolle, auteur de nombreuses publications concernant l'histoire de Genève, entr'autres de l'étude: « Rétablissement du

catholicisme à Genève il y a deux siècles», mais surtout de l'«Histoire de la réunion de Genève à la Confédération suisse», ne s'est point contenté de ce domaine d'activité: il a écrit un livre, remarquable par sa critique tranchante des sources, sur: «Les origines de la Confédération suisse, histoire et légende». Il est devenu par là un des représentants les plus autorisés des historiens genevois. Mais on doit joindre au nom de ce critique de la tradition celui d'un membre honoraire de notre Société suisse, Henri Bordier, auteur du livre: «Le Grütli et Guillaume Tell.» C'est à lui qu'Albert Rilliet, faisant justice des traditions vulgaires défendues avec acharnement, disait: «Si vous voulez à toutes forces consacrer par un monument la création de votre fantaisie, croyez-moi, renoncez au marbre blanc, choisissez le faux bronze: c'est le métal qui convient le mieux aux productions du paradoxe». La science historique a de même repoussé l'hypothèse proposée par Bordier au sujet des motifs de la Saint-Barthélemy. Toutefois, il est juste de reconnaître les titres d'honneur que le même Henri Bordier — ce grand connaisseur des archives et des bibliothèques de la France — s'est acquis en étudiant l'histoire du protestantisme français.

«Les Suisses et Genève» et l'«Histoire du peuple de Genève depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade» sont les titres des deux livres d'Amédée Roget, le second resté inachevé, parce qu'une mort prématurée avait enlevé la plume à l'auteur infatigable. Cet historien de la république au temps de Calvin a fait preuve d'une grande impartialité. En sentant le devoir de diriger son attention vers deux côtés, il a dit lui-même dans l'avant-propos de son grand ouvrage: «Il est sûr que le lecteur qui, après avoir lu Gaberel ou Bungener, feuillette les écrits de Galiffe, a besoin d'un certain effort pour se persuader qu'il a devant les yeux les mêmes faits». Le but que Roget s'était proposé est exprimé par cette phrase: «Nous nous efforcerons de nous dégager de l'esprit de parti et de rendre justice à tous». L'auteur de l'«Histoire littéraire de la Suisse française», M. Philippe Godet, notre membre, a très-bien caractérisé le livre de Roget: «Plus documenté que littéraire, meilleur à consulter qu'à lire, source abondante de renseignements, et qui s'impose par un respect sévère pour la vérité». Roget n'a point oublié de rendre hommage aux travaux de ses devanciers et de reconnaître les services éminents qu'ils ont rendus. C'était sans doute Jean Barthélemy Gaïfre Galiffe auquel il faisait allusion. Le biographe de Calvin Kampschutte a également proclamé la valeur des matériaux que Galiffe avait fournis à son grand ouvrage.

Théodore de Saussure savait unir à son goût des arts — il était peintre et poète — un intérêt véritable pour l'histoire. Il est ainsi de-

venu, avec des amis animés des mêmes sentiments, le fondateur de la Société pour la conservation des monuments historiques suisses qui a déjà donné tant de preuves d'énergie pendant les trente années de son existence. C'était toujours un vrai plaisir de travailler sous la direction sympathique de ce premier président genevois de la Société.

Pierre Vaucher a été le successeur de Charles Le Fort dans notre commission de la Société suisse, et dans sa correspondance avec le président Georges de Wyss il a montré un très vif intérêt pour les tâches scientifiques de notre Société. Mais le maître, auquel dix-sept anciens élèves ont dédié, à l'occasion de la trentième année du professorat, le volume intitulé « Pages d'histoire», appartenait en première ligne à l'université de Genève. La dédicace du livre fait ressortir son enseignement généreux et fécond, ses travaux si solidement établis, son dévouement constant aux études supérieures du pays natal. En effet, quiconque a connu ce savant austère, ce critique sévère qui maniait en même temps une plume si élégante, reconnaîtra volontiers la vérité de ces paroles. Il faut lire les lettres que son voisin vaudois, le vénérable Louis Vulliemin, a adressées à Vaucher, pour apprécier la grande variété de sujets — fables ou légendes, la guerre de Bourgogne, Nicolas de Flue, Jean-Jacques, et cetera et cetera —, qui ont été discutés dans cet échange de vues amical.

Mais nous avons encore un nom à ajouter à cette longue série de membres genevois que malheureusement nous ne trouvons plus à leur poste aujourd'hui.

C'est celui de M. Camille Favre que nous avons perdu au commencement de l'année passée, le 9 janvier; il était devenu membre de la Société suisse en 1881. Fondateur de la Société du Musée, vice-président du Comité international de la Croix-rouge, colonel fédéral animé d'un grand zèle militaire, collaborateur très estimé du Journal de Genève, Favre a rendu des services multiples à sa patrie. Cependant, il a aussi brillé comme historien. Favre avait acquis à l'Ecole des Chartes de Paris le titre d'archiviste paléographe; il a beaucoup fait pour la science militaire, et l'intérêt qu'il portait à notre Société suisse s'est montré dans l'article intéressant inséré dans notre « Jahrbuch »: « Etude sur l'histoire des passages italo-suisses du Haut-Valais entre Simplon et Mont-Rose ».

Nous déplorons amèrement la perte de tant d'hommes illustres. Mais nous avons la grande joie à présent de trouver encore un petit nombre des membres de 1882, et les vides se sont comblés : nous sommes entourés aujourd'hui ici d'un grand nombre d'amis anciens et nouveaux.

La Société genevoise a publié en 1889 le livre déjà cité: « Mémorial des cinquante premières années, 1838 à 1888 », et, au mois de Mars

1913, nous avons fêté avec elle la soixante-quinzième année de son existence. Les noms dont le Mémorial offre l'énumération, ainsi que tous les représentants actifs de la Société genevoise, font honneur non seulement à Genève, mais à la Suisse entière.

La préface du « Mémorial » relève à bon droit le fait que cette longue liste seule est un document de premier ordre pour reconstituer la vie intellectuelle de Genève.

Nous terminons en souhaitant à l'historiographie genevoise un avenir aussi fécond et aussi brillant que son passé.

Dadurch, dass aus den erwähnten Ursachen eine Hauptversammlung der Gesellschaft ausfiel, liegt uns die schmerzliche Pflicht ob, eine grössere Höhe von Verlusten, die in die Jahre seit der Versammlung in Aarau — September 1913 — fallen, hier aufzuzählen.

In Zürich starb am 23. August 1914 Professor Dr. Hans Kaspar Wirz, der 1873 der Gesellschaft beigetreten war. Als Lehrer der klassischen Sprachen am Gymnasium — seine wissenschaftlichen Leistungen waren Sallust gewidmet — stand er den Aufgaben unserer Vereinigung ferner. Allein er war ein stets eifrig teilnehmendes Mitglied der zürcherischen antiquarischen Gesellschaft, und in Erinnerung an seine frühere Lehrtätigkeit in Aarau erschien er noch an unserer Jahresversammlung von 1913. In zwei zürcherischen Neujahrsblättern, der zum Besten des Waisenhauses veröffentlichten Serie, gab er in den Jahren 1890 und 1891, durch die Drucklegung von Briefen, wertvolle Beiträge zur Geschichte der Entwicklung der Jünglingsjahre des hervorragenden zürcherischen humanistischen Philologen Johann Kaspar von Orelli.

Auf den 3. November 1914 fällt der Hinschied von Professor Dr. Friedrich Haag in Bern, der 1883 der Gesellschaft beigetreten war. Ein Thurgauer von Geburt, war Haag 1887 als Professor der klassischen Philologie und der Gymnasialpädagogik, nach früherer Wirksamkeit an den Gymnasien von Schaffhausen und Burgdorf, akademischer Lehrer geworden. Auf dem Felde historischer Arbeit hat er eine umfassende Tätigkeit als Pfleger der wissenschaftlichen Schulgeschichte von Bern entwickelt. Neben kleineren Abhandlungen verschiedensten Inhaltes, so über die Beziehungen Pestalozzis, Johannes Müllers, aber auch Voltaires zu Bern — auch der Zürcher Schulordnung von 1716 wandte er seine Aufmerksamkeit zu — stehen die grösseren Werke: «Geschichte der hohen Schule in Bern von 1528 bis 1834» und «Geschichte der Sturm- und Drangzeit der Universität Bern von 1834 bis 1854» zur Seite. Noch

als ein schwer kranker Mann vollendete Haag die Geschichte der Universität für die schweizerische Landesausstellung von 1914.

Luzern verlor am 16. Mai 1914 Staatsarchivar Dr. Theodor von Liebenau. Nur die Beziehungen zu unserer Gesellschaft des auf dem Felde schweizerischer Geschichtsforschung äusserst tätigen Arbeiters — die Liste seiner historischen Arbeiten füllt in diesem «Anzeiger» nahezu 26 Seiten — seien hier hervorgehoben. Seit 1872 ihr Mitglied, wurde er 1874 bei der Neugestaltung der Gesellschaft in den Gesellschaftsrat gewählt, in welchem er die Besorgung der Finanzen seit 1877 übernahm: bis 1898, wo er aus dem Vorstand zurücktrat, widmete er sich dieser Verwaltung. Doch ganz besonders war er wohl der stetigste und fleissigste Mitarbeiter an unserem «Anzeiger»: bis zum Jahr 1906, wo ihn zunehmende körperliche Schwäche von seinem Lebenswerke ferne zu halten begann, spendete er unserem Notizblatte eine wahre Fülle vielfach wertvoller Artikel. Indessen empfing auch das «Jahrbuch» von ihm zuerst für 1886 die Abhandlung: «Die luzernerischen Cistercienſer und die Nuntiatur», dann aber vorzüglich noch den durch drei Bände — von 1893 bis 1895 — sich erstreckenden umfangreichen Beitrag: «Der luzernische Bauernkrieg von 1653».

Besonders reich war die Ernte, die der Tod unter unseren Mitgliedern in Basel gehalten hat; wir verloren vier Angehörige unserer Gesellschaft.

Am 26. Mai 1914 starb Dr. Theophil Burckhardt-Biedermann, unser Mitglied seit 1886. Sehr massgebend in der Basler historisch-antiquarischen Gesellschaft, Ehrenmitglied der Zürcher antiquarischen Gesellschaft, betätigte sich der Verstorbene mit höchstem Erfolg auf dem Boden der philologisch-archäologischen Forschung: seine Arbeiten haben zur fortschreitenden eindringlichen Kenntnis der Basel nahe liegenden Stätte römischer Reste, der Augusta Raurica, die allerwichtigsten Aufschlüsse gebracht, und die historische Erklärung der Stellung, die der oberrheinische Platz in der römischen Provinzialgestaltung eingenommen hat, ist durch ihn klar vorgeführt worden. Aber auch anderen Abschnitten der Geschichte war sein Augenmerk zugewandt: die Geschichte des Humanismus gewann aus der Biographie des Bonifacius Amerbach wichtige Förderung. Doch noch nach weiteren Richtungen hat Burckhardt seiner Vaterstadt hingebend gedient. Der bescheidene, anspruchlose Lehrer und Gelehrte verdient bleibend ehrendes Andenken. — Dr. phil. Hans Frey, Mitglied seit 1877, starb am 11. Februar 1915. Er wirkte als Lehrer, betätigte sich aber ganz besonders auch als Pfleger der Musik und stand in dieser Eigenschaft durch zwei Jahrzehnte an der Spitze der Basler Liedertafel. Als Schüler Jakob Burckhardts und hernach durch

zwei Semester in Göttingen durch Waitz gefördert, hat Frey seine Interessen für historische Studien wenn er auch, seinem Wesen entsprechend, nicht hervortrat, unvermindert beibehalten. So gab er in die Reihe der Basler Neujahrsblätter 1866 «Basels Eintritt in den Schweizerbund» und 1876 und 1877 «Die Staatsumwälzung des Kantons Basel 1798» und «Basel während der Helvetik». — Auf den 20. Februar 1915 fiel der Hinschied von Regierungsrat Dr. Karl Chr. Burckhardt-Schazmann. Seit 1901 Mitglied unserer Gesellschaft, hatte er als Jurist und als Leiter öffentlicher Angelegenheiten vorzüglich auf einem Felde auch sein Verständnis für historische Dinge, das ihn uns zuführte, dargelegt: das geschah in der Neuordnung des baslerischen Kirchenwesens, dem er in ganz hauptsächlicher Weise seine Tätigkeit widmete. — Am 8. August verloren wir Dr. Alfred Geigy, der 1892 sich der Gesellschaft angeschlossen hatte. Geigy war auf dem Boden der schweizerischen Geschichtsforschung ein gründlicher Kenner und Forscher in heraldischen, genealogischen, aber besonders numismatischen Studien. Seine juristische Vorbereitung unterstützte ihn in seinen einschlägigen Untersuchungen in der Nachforschung nach den Münzmandaten, den damit in Verbindung stehenden gesetzlichen Anordnungen: eine interessante Monographie schuf er in der Schrift: «Haldenstein und Schauenstein-Reichenau und ihre Münzprägung». Aus seiner verdienstlichen Tätigkeit für das Basler Münzkabinet ging 1899 der reich ausgestattete Katalog hervor. Unserer Gesellschaft zeigte er, so lange es seine Gesundheit zuliess, gerne seine Beteiligung — 1909 nahm er noch an unserer Jahresversammlung teil; doch ganz besonders bewies er in einer letztwilligen Verfügung, für die wir seinem Andenken den wärmsten Dank widmen werden, seine freundschaftliche Gesinnung zu unseren Gunsten.

Im Kanton Aargau starb, schon am 15. November 1913, in Baden Bartholomäus Fricker, Mitglied seit 1877. Von Geburt ein Fricktaler, war er, als sehr geschätzter anregender Lehrer an der Bezirksschule, in Baden vollkommen heimisch geworden, so dass ihm die Stadt das Ehrenbürgerrecht erteilte. Als Historiker erwarb er sich wahres Verdienst um diese Stätte seiner Berufstätigkeit. Schon vor Jahren erschien seine sehr instruktive Geschichte von Baden, in der er in umfassender Weise sowohl die Entwicklung des städtischen Gemeinwesens, als diejenige der Bäder behandelte. Doch ein besonders zu seiner bleibenden Ehre gereichender Schritt ist die Schöpfung des historischen Museums gewesen, wo er die Zeichen der Erinnerung, denen er schon längst seine Sorgfalt gewidmet hatte, in völliger Zusammenfassung erst, und zwar in dem solcher Würdigung vollkommen werten Gebäude, im ehemaligen landvögtlichen Schloss an der Limmatbrücke, für die gebührende Beachtung

vereinigte. Leider hat er die Vollendung dieses Werkes nur noch kurz überlebt. — Der 7. September 1914 ist der Todestag Placid Weissenbachs, der in der Entwicklung der schweizerischen öffentlichen Interessen eine weitreichende Tätigkeit entfaltet hat. Aus der Wirksamkeit eines Rechtsanwaltes, dann eines Redaktors, trat er in die Leitung der schweizerischen Zentralbahn über, um nachher in der zumeist durch ihn geförderten Verstaatlichung Präsident der Generaldirektion der schweizerischen Bundesbahnen zu werden. 1911 war er nach seinem Rücktritt nach Aarau übergesiedelt; seinen Wunsch, sein Leben in der Vaterstadt Bremgarten abzuschliessen, konnte er nicht mehr erfüllen. Wie ihn 1895 seine Neigung für historische Studien uns zugeführt hatte, so hat er im ersten Teil seines Werkes: «Das Eisenbahnwesen der Schweiz» dessen Geschichte verfasst, und ausserdem hinterliess er als eine Arbeit der Pietät die Biographie seines 1858 verstorbenen Vaters Placid Weissenbach, der als aargauischer und schweizerischer Politiker hervorgetreten, weiter jedoch auch geschichtlich, literarisch tätig gewesen war, in seinen 1846 erschienenen «Beiträgen zur Geschichte und Litteratur vorzüglich aus den Archiven und Bibiotheken des Kantons Aargau». Die Schrift erschien zum 100jährigen Geburtstage nach dem Tode des Verfassers.

Des Mitgliedes, das wir in Genf verloren, haben wir schon gedacht. Es sei hier nur noch ein Urteil über Camille Favre nachgetragen: «In enger Fühlung mit dem Leben, mit seinen Mitmenschen war er stets bestrebt, das Verhältnis zwischen Bürger und Staat unter Wahrung weitestgehender individueller Freiheit auf dem Boden des Vertrauens und der Heimatliebe immer enger, inniger zu gestalten».

Endlich aber wurde uns auch noch ein ausserhalb der Schweiz wohnendes Mitglied, das 1901 beigetreten war, Oberstlieutenant Karl von Capol aus Flims, Kt. Graubünden, in den ersten Novembertagen 1914 entrissen. Als deutscher Offizier hatte er schon im Kriege von 1870 das eiserne Kreuz erworben, war dann aber pensioniert worden und lebte in München. Mit 67 Jahren trat er bei Ausbruch des Krieges freiwillig wieder unter die Fahne und tat das nach einer Verwundung zum zweiten Male; aber am 3. November wurde er in den Vogesen zum Tode verwundet.

Die zahlreichen den Reihen unserer Gesellschaft geschlagenen Lücken sind 1914 und 1915 in erfreulichster Weise ausgefüllt worden. Die ansehnliche Zahl neu beigetretener Mitglieder, unter denen unser Versammlungsort Genf eine sehr wesentliche Stellung einnimmt, wird in dem im «Jahrbuch» von 1916 zu veröffentlichenden Protokoll mitgeteilt werden.

L'insegnamento pubblico a Bellinzona nei secoli XV e XVI.[1])

Bellinzona non fu mai un centro culturale. La sua naturale positura, alla uscita della valle per cui discendevano di frequente le barbare orde oltremontane, voraci e ingorde d'azzurro e di sole, per dilagare l'ubertosa terra italica, la convertì presto in un luogo fortificato, in una piazza d'armi. E' certo che già ai tempi della dominazione romana sul sasso che la natura sembra aver elevato ad ostruire la valle ergevasi una rocca, sotto la quale si combatterono aspre battaglie lontane. E' conosciuto che nel tentare la scalata delle sue mura il duce de' Franchi, Olone, ebbe, nel 590, trafitta mortalmente la vita da un quadrello scagliato dai Longobardi ivi insediati.

I duchi di Milano fortificarono sempre più la località, che venne ad assumere l'importanza d'un baluardo murale contro le minacce de' popoli d'oltr' alpe; ed è scrupolosamente esatta la definizione che ne dava un commissario del quattrocento, chiamandola chiave e porta d'Italia.

A motivo di coteste fortificazioni e della sua funzione strategica, Bellinzona fu esposta a venture fierissime e nefaste, e non è a pensare che la sua popolazione, continuamente alle prese con l'armi e a contatto con le soldataglie rozze e screanzate, ringentilisse prestamente l'animo ed i costumi al soffio purificatore e rigeneratore della cultura.

Basta pensare alle condizioni politiche miserabili in cui trovavasi la maggior parte delle terre italiane nel medio evo, all' ignoranza assoluta o quasi del clero, alla scelleratezza generale de' costumi, per immaginare che triste e penosa dev' essere stata la condizione della tenue borgata a' piedi dei contrafforti dell' Alpe.

Il primo accenno all' esistenza di scuole è dell' anno 1387,[2]) nel quale era maestro a Bellinzona un Ambrosolo figlio di Pietro da Marliano, di certo appartenente al famoso casato de' Marliano milanesi, ond' uscirono cospicui uomini politici, legisti e maestri scolastici.

Nel 1397 era rettore delle scuole bellinzonesi il nominato Pietro da Marliano, dal cui ceppo discese, senza dubbio, quel canonico Ni-

---

[1]) Questo studio è il frutto di minute ricerche personali compiute nell' archivio comunale di Bellinzona, finora malamente consultato. Omettiamo qui le citazioni delle fonti di opere e documenti, le quali si possono trovare in un articolo che pubblichiamo nella *Rivista pedagogica* di Roma, anno corrente, fasc. di dicembre, del quale il presente è una specie di sunto.

[2]) Di quest' età sono generalmente i primi cenni storici concernenti alle scuole dei paesi della Lombardia: per Vigevano è del 1380, per Locarno del 1361, ecc.

colao de Marliano che successe all' arciprete Pagano Ghiringhelli nella cappellania di Santo Stefano, e che passò di questa vita nel 1482. [1])

Nessuna scrittura viene ad illustrare come che sia quale fosse nell'estremo trecento l'ordinamento della pubblica scuola nella borgata turrita. Le prime notizie particolareggiate sono della prima metà del quattrocento.

Il primo marzo del 1431 i consiglieri, all' unanimità meno due, deliberarono di ricercare in qualsivoglia luogo un buon maestro di grammatica «perchè i figlioletti degli uomini di Bellinzona e delle terre circostanti non perdano il tempo, ma possano acquisire una certa scienza per utilità e comodo di tutta la comunità bellinzonese».

Il docente rintracciato fu Nicolino de Orello, da Locarno, insignito del grado di dottore, il quale entrò in carica nel giugno dell' anno 1432, e vi rimase fino al 1440.

La sopra citata decisione ha un' importanza particolare: innanzi tutto, perchè dimostra l'interesse che i Bellinzonesi portavano alla scuola; in oltre, perchè dal suo tenore sembra si possa dedurre che l'istituzione, la quale era, com' abbiamo veduto, già in vita nel 1383, subì una caduta sul finire del trecento o sull' incominciar del quattrocento.

Torna, in fatti, strano che la decisione su riferita giustifichi così minutamente la determinazione, ch' era nella maggioranza de' deputati, di accaparrare ad ogni costo un maestro di scuola, parendo chiaro che, ove l'istituzione vigesse tutta via, non era assolutamente necessario giustificare o spiegare comunque la decisione medesima. E, de fatto, non ricorrono mai più ne' verbali comunitativi, d'ora in avanti, espressioni consimili.

E in quest' opinione s'è indotti a rimanere da una deliberazione di poco posteriore, ciò è del febbraio 1432, presa su proposta di Vincenzo de Canero, il quale affermava che «per il buono stato e la salute degli uomini del comune di Bellinzona sarebbe cosa buona provvedere che si procurassero due *magistri artium*, vale a dire un buono ed idoneo maestro di scuola e un altro maestro di medicina». Al proponente pareva che il comune avesse interesse a promettere al maestro di scuola un salario, da pagarsi poi con un' imposta gravitante sugli allievi, senza che ne riescisse scapito pel comune.

Il 2 marzo dello stesso anno, il consiglio venne ancora nella risoluzione di mettere a disposizione una casa per abitanza dell' insegnante e per la disciplina scolastica, non che un orto sufficiente per uso di lui, «ove venisse a Bellinzona un maestro a tenere scuola». Oltre

---

[1]) **Siro Borrani**, *Le pergamene dell' archivio capitolare di Bellinzona* in *Boll. stor. della Sviz. Italiana*, a. 1909, pag. 20, 25, 68 e 94.

ciò, la deliberazione sicurava integra esenzione da tutti gli oneri comunali per il maestro e la sua famiglia.

Lo strano è che la risoluzione fu contrariata da ser Giovanni Molo, il quale, però, non può essere lo stesso personaggio che fino al 1498 almeno fu al servizio de' duchi Sforza come gran cancelliere di corte. Alla seduta partecipò pure, esprimendosi favorevolmente alla proposizione del de Canero, Maffiolo de' Molo, padre del famoso segretario ducale.

Tutto ciò lascia credere che al principio del quarto decennio del quattrocento i Bellinzonesi si proponessero di ristabilire un principio caduto in disuso: l'istituzione d'una pubblica scuola a beneficio delle famiglie del borgo e del contado.

Si può essere portati a dubitare che l'istituzione si spense per cagione di difficoltà nel ritrovare l'insegnante idoneo a sorreggerla; difficoltà che si riebbero ugualmente quando l'istituto fu riammesso, onde intercorse alquanto più d'un anno fra la decisione istituente novellamente le scuole e l'assunzione del maestro.

* * *

Da un documento pubblicato dal Pometta anni sono, contenente l'allogazione stipulata fra l'autorità comunale e il maestro Antonio de Laporta da Milano, apprendiamo come fosse ordinata la scuola nel 1441. Costui era assunto «come dottore di grammatica e dell' altre scienze», con l'obbligo di dare per sei anni tutta la sua cura ed esperienza all'istruzione de' giovinetti. Non eragli concesso assentarsi da Bellinzona innanzi d'aver compiuto intieramente il periodo di nomina, salvo il caso che non raccogliesse un sufficiente numero d'allievi, o vero che l'epidemia si propagasse nella terra. In cotesta evenienza, eragli data la facoltà di lontanarsi da Bellinzona, per evitare il contagio, e di stabilire altrove, in luogo sano, la sede della scuola, conservando il diritto all'intiero onorario.

Il contratto cui ci riferiamo è l'unico, di cui si conservi memoria, il quale fornisca notizie minute d'indole didattica. I patti citano i seguenti autori e le seguenti opere: «Salutio, Boetio, Ovidio, Apostolorum vita, Scolastica, Prospero, Esopo, Eva columba, Terentio, Doctrinali soma.» I corsi sono enunciati in tal modo: «in retorica, loycha et ceteris regulis gramaticalibus.»

I primi maestri dirigenti le scuole bellinzonesi erano insigniti del titolo accademico di «dottore»; e quindi è naturale che fossero chiamati a dare tal fiata un insegnamento di carattere secondario. Giova, in fatti, rilevare che il titolo di «doctor scholarum» valeva qualcosa di più di «magister gramatice»: quest' era un maestro elementare e, tutt' al più, di scuola media: quello, in vece, era abilitato all' insegnamento di grado superiore.

Il contratto del '441 indica chiaro che realmente, verso la metà del XV secolo, esistevano scuole aventi cotal carattere, sicuramente a lato ed in continuazione di corsi elementari o sia preparatorii. [1])

E' facile che l'insegnamento inferiore toccasse al medesimo maestro milanese, e i patti non ne facessero cenno per ciò che trattavasi d'un insegnamento non richiedente norme speciali.

Quanto all' onorario, conosciamo che Antonio de Laporta riceveva annualmente dal comune fiorini centoquindici del valore di lire tre e soldi quattro di terzuoli per ciascun fiorino, cioè lire 368; cifra molto elevata per que' tempi, e ragguardevolissima specialmente se messa a confronto con la mercede pertoccante ad altri maestri lombardi. Il salario era pagato col ricavo dell' imposta scolastica gravante su' genitori, i parenti solvibili o i tutori degli scolari, in rate trimestrali; e tale regola si tenne costante per l'avanti.

Il periodo di nomina del m°. de Laporta scadeva nell' anno 1447: ma la morte lo colse prima di questa data. Nel terzo trimestre del '45 gli subentrò il figlio suo Cristoforo.

La sostituzione era, tutta via, provvisoria, chè l' 8 luglio dell' anno successivo si assunse alla carica di precettore il maestro Cristoforo Quadri del fu Alberto, originario di Tesserete.

Nel 1451 era rettore delle scuole bellinzonesi il maestro Ubertino de la Rocheta, cui il comune assegnava uno stipendio di lire 64 al trimestre, ciò ch' equivale ad un onorario annuale di lire 256 terz.

Di quest' epoca si conservano gli elenchi de' capi famiglia tassati per il salario del precettore, donde risulta che la media degli allievi s'aggirava in torno ai cinquantacinque. La tassa cui era sottoposto il genitore o il parente avente la cura del ragazzetto variava, secondo le classi che frequentava, da un massimo di lire 1 e soldi 10 a un minimo di soldi 8 al trimestre.

Al de la Rocheta, che insegnò ininterrottamente fino a' primi mesi del 1454, successe il famoso grammatico Giacomo da Viconago, il cui stipendio fu fissato per nove anni in lire terzole 300. In più, concedevagli il comune tutta la retta degli scolari che il maestro teneva a dozzina, e accordavagli una somma di cinque lire terzuole per comperarsi la legna da fuoco, e una casa per l'abitazione e la scuola.

Il contratto conteneva anche una norma disciplinare riguardante gli alunni, la quale permetteva al maestro di correggere e punire «modestamente» lo scolare per qualsivoglia imputazione; e nel caso che i

---

[1]) Per gli errori d'interpretazione del documento trascritto dal prof. E. Pometta e per l'ordinamento speciale delle scuole alla fine del medio evo, rimandiamo il lettore alla citata *Rivista pedagogica*.

genitori contestassero tale diritto, il docente era in arbitrio di espellere senz' altro il giovinetto dalla scuola. Questa disposizione mirava evidentemente ad assicurare all' insegnante un potere punitivo bastelvolmente esteso, da cui dipendeva, com' è ovvio, il buon funzionamento disciplinare della scuola.

Il da Viconago, che un documento chiama figlio «domini zanoli de mesanzana dicti vichonago», rimase nella sua carica fino nell' ottobre del '57; poi il comune fe' ricorso anche una volta al de la Rocheta, col quale ai 29 d'ottobre venne a nuovi accordi.

Questi veniva riassunto per un anno, ed è notevole l'obbligo che gli fu imposto di tenere una lezione d'un' ora completa al giorno d'arte oratoria e poetica, in guisa, però, da non impedire lo studio completo della grammatica.

Il 17 luglio del 1458 il comune s'assicurò i servigi di un nuovo maestro, Giacomo da Alzate (nel Comasco o nel Novarese?), il quale era vincolato ad insegnare, oltre che la grammatica, l'arte oratoria e la poesia, alla medesima condizione imposta al de la Rocheta. Il salario del precettore fu elevato a lire terz. 400. Il corso cominciò alle calende d'ottobre, con 65 allievi.

Dal gennaio dell' anno 1460 impartì lezioni di grammatica e d'altre scienze e di buone creanze Giovanni de Viglue, figlio del fu Ambrogio, per riguardo del quale il salario fu portato a l. 425. E nel maggio del 1463 assunse la direzione delle scuole bellinzonesi Bartolomeo de Stephaninis da Pallanza, con uno stipendio di poco inferiore.

Le mentovazioni de' registri amministrativi segnano, senz' interruzione, la presenza sua a Bellinzona fino al 1509. Per ben quarantasei anni lo Stefanini si tenne fermo nel posto d'educatore; e il 17 dicembre del detto anno il consiglio, a premiare una così lunga e divota carriera, che costituiva da vero una straordinaria e singolare eccezione in quei tempi di continui cangiamenti, assegnò al vecchio e cadente maestro una pensione annua di lire 212 e soldi 10 di danari terzuoli, valida fino alla sua morte. Fu questo, certo, il primo caso in cui si deliberò una pensione a beneficio d'un insegnante: la rarità, diremo anzi, la unicità del caso legittimava indubbiamente agli occhi di tutti la pietosa determinazione. La breve decisione annota che il maestro «fu fedelissimo e bene si contenne nell' esercitare l'ufficio di rettore scolastico a Bellinzona per 46 anni, o circa».

* * *

E' evidente che il maestro non poteva sbrigare il suo compito da solo, atteso che la scuola era naturalmente divisa in parecchie classi. Allora non era costume affidare al docente una classe distinta; ben sì

ei aveva la direzione dell' intiera scuola, e a coadiuvarlo s'assumeva, da prima a suo carico, poi a carico del comune, un ripetitore.

Era compito di costui ripetere le lezioni del maestro e interrogare gli allievi. Del ripetitore troviamo cenno per la prima volta ne' patti del de la Rocheta, e sappiamo da una decisione consiliare che fra il detto maestro e il comune ci fu questione di salario per non aver tenuto «repetitorem unum bonum».

L'archivio bellinzonese conserva fortunatamente ancora alcuni elenchi di scolari, allestiti da' vari insegnanti e consegnati all' autorità borghigiana ogni tre mesi per metterla in condizione di applicare ed esigere le tasse scolastiche. Per grazia d'essi sappiamo come la scuola era divisa ed ordinata nel quattrocento.

Secondo uno di tali elenchi, dell' anno 1454, i giovani inscritti ai corsi del maestro de la Rocheta erano allogati in tre distinte categorie. La prima abbracciava gl'«intrantes», la seconda i «legentes donatum», la terza i «legentes tabulam», e la quarta i «legentes libelum». Ciascuna classe aveva rispettivamente: ventinove, sedici, sei e quattro allievi.

Alcune volte, le due ultime classi figurano riunite, e la categoria così composta reca il titolo: «Isti sunt legentes tabulam seu libellum». Da una «cedula» del m° Bartolomeo de Stefanini, allestita nel '63, apprendiamo che gl'«intrantes» si suddividevano, alla lor volta, in tre gruppi: «maiores intrantes», «secundi intrantes», «minores intrantes».

La prima classe era occupata dalla lettura della «tabula» e del «libellus», ciò è dell' abbaco e del saltero, su cui i più giovani scolari pigliavano a conoscere i numeri e a compitare. Seguivano i Donatisti, i quali imprendevano a studiare la grammatica latina, per lo più sul «Donatus minor», non procedendo oltre ad un determinato segno, per esempio, oltre ai verbi passivi, e pe' quali il testo di lettura consueto erano i notissimi «Disticha Catonis». Solo dopo questo addestramento, i giovinetti erano avviati alla composizione latina; e nella scuola media occupavano il grado più alto, distinti in varie categorie. Eglino compivano lo studio della grammatica con Donato stesso («Donatus maior»), col Dottrinale di Alessandro de Villadei, e, ne' vari corsi, venivano leggendo le favole d'Esopo nella verseggiata dettatura medievale latina, i versi di Prospero d'Aquitania, il Fisiologo in ritmo leonino attribuito a Prudenzio, il Liber Eve Columbe, Boezio, etc.

La distinzione fra gl'«intrantes» richiama quella del banco maggiore e minore esistente nella scuola di Vigevano. I «maiores intrantes» erano gli scolari più anziani, quelli, cioè, dell' ultima sezione, e componevano la schiera più esigua (in media 6—8).

La tassa scolastica che il comune di Bellinzona imponeva agli abitanti che mandavano i lor figli a scuola era proporzionata al rango ch'occupava la classe nell' ordine scolastico. Per leggere il «libellum» o la «tabulam» si pagavano soldi 18 per tre mesi di frequenza; lire 1 e soldi 4 si pagavano per leggere il Donato; e lire 1 e soldi 8 dovevansi dare per chi era «in intrato».

* * *

Ritiratosi quel verace apostolo della scuola che fu il maestro Bartolomeo de Stefanini, il comune ebbe la buona ventura d'acquistare un famoso maestro umanista: Bono Mauro da Bergamo, dottore in grammatica ed istitutore. L'allogazione fu segnata il 12 d'ottobre del '509 per cinque anni, con un onorario di cinquecento lire.

Il Mauro compì l'intiero periodo. Ai 25 ottobre 1514 il consiglio comunitativo fece locazione col maestro Cristoforo da Locarno (forse ancora un Orelli?), che, come i suoi predecessori, s'impegnò d'istruire i giovinetti «in gramatica et alijs scientijs» e a tenere presso di sè un buon ripetitore forense. Il salario fu concordato in lire cinquecento l'anno. Nello stesso anno insegnò geometria a Bellinzona il m° Pietro Spagnolo.

Avendo il m° Cristoforo denunziato gli accordi conchiusi, al suo posto fu assoldato, nell' ottobre 1518, Giovanni Pietro figlio del maestro Antonio Palmerio da Pallanza. Nel '521 si presentò di bel nuovo il bisogno d'andare cercando un rettore, e il consiglio inviò una delegazione presso il povero m° Bartolomeo de Stefanini, certo per pregarlo d'assumere l'interinato. Il procurarsi un docente non dovev' essere cosa molto lieve, specie un buon docente. Per ciò non deve stupire se anco una volta si bussò alla porta del buon Pallanzese.

Se questi abbia accettato, non consta; ma è probabile. L'anno 1523, ai 28 di gennaio, venne assunto il figlio del m° Bernardino d'Ascona; e due anni da poi, il 5 agosto de 1525, fu la volta del maestro Andrea dei Quadrio da Tesserete, al quale si racconfermarono le condizioni offerte agli altri istitutori, fisso pure il salario di lire 500 terzuole. Però, già il 21 dicembre, per la ferma insistenza del Quadrio, l'onorario fu elevato a l. 550, e riabbassato al consueto segno nel '527, ove apparve il maestro Bernardino d'Ascona alla carica di maestro.

Le sostituzioni divengono frequentissime, tanto che si receve l'impressione che a Bellinzona i direttori scolastici non si ritrovassero a molt' agio. Nel medesimo anno 1527 ricompare il Quadri in una deliberazione consigliare riguardante la pigione della casa in cui abitava, e nel susseguente ei dispare ancora per lasciare il posto a Gian Battista da Cottignole, al quale si promisero lire seicento terzole, e altre ottanta pel fitto della casa ove abitare e tenere scuola.

Nel contempo la turrita borgata ospitava un maestro di geometria e d'aritmetica, a favore del quale il consiglio votò un assegno annuo di lire sessanta terzole (6 dicembre 1528).

Nel '531 il comune riacquistò il Bergamasco Bono Mauro, al quale s'offersero ottocento lire di stipendio, ciò che prova la valentia de maestro. In vece de' nove anni previsti nel contratto, il Mauro non ne fece che uno, e già nel '532 egli ritiravasi per ritornare anche una volta, pochi anni dopo, alla cattedra tanto prestamente abbandonata.

Nell' ottobre del '532 Francesco da Carnago assumeva l'incarico di reggere le scuole bellinzonesi per tre anni, con uno stipendio di lire 650 annui. Anch' esso non stette in carica più d'un anno, e l' 11 di luglio del 1533 si fecero da parte del comune le solite stipulazioni col m° Aaron da Treviglio, «gramatice doctor et instructor». A lui pure venne riconosciuto uno stipendio di 800 lire terzole. Questo ben rimunerato pedagogo non è altri che il maestro Aron Battaglia di Treviglio, letterato di fama fattoci conoscere nel settecento dall' Argelati e dal Mazzucchelli, e nell'ottocento dal Casati. Patrizio trevigliese, fiorì nella prima metà del secolo XVI; fu pubblico professore d'eloquenza a Milano e anche segretario di Gian Angelo Medici, asceso poi al pontificato col nome di Pio IV. Il curioso è che il famoso professore non potè compire il periodo di nomina stabilito in cinqu' anni, chè, dopo tre anni, il consiglio gli diè bruscamente la disdetta, forse per causa di divergenze di vedute sorte fra lui ed i consiglieri riguardo all' insegnamento.

Licenziato sgarbatamente il Trevigliese, alla comunità fu forza far novellamente ricorso al Mauro, che nel gennaio 1537 riassunse la direzione delle scuole, col già fissato onorario.

Ai 4 d'ottobre del medesim' anno l'amministrazione borghigiana attendeva di nuovo alla ricerca d'un precettore, e il '540 tramanda la memoria delle convenzioni stipulate col primo maestro ecclesiastico: il prete Antonio da Artore, presso Bellinzona. La controriforma penetrò, in quest' ora, decisamente nella scuola, dove tenne dipoi, per molto tempo, il campo, tenacemente.

Contro alla costante abitudine, la scelta del ripetitore non fu lasciata al maestro: il comune stesso lo designò nella persona di Sebastiano figlio di Pietro del Sozino. Lo stipendio del maestro s'abbassò repentinamente a 400 lire terzole.

Ad Antonio d'Artore seguì Pietro da Carate, prete anche lui; e nell'anno 1550 il reverendo Giacomo Viscardi, dottore ne' due diritti, da Campano, nella diocesi di Salerno, e dottore di grammatica, il quale

percepì un onorario di seicento lire. Il da Carate premenzionato fu trascelto come suo ripetitore, con un assegno di l. 120 all' anno.

Non ci è noto quanto tempo durasse il Viscardi nel suo ufficio; conosciamo, invece, che il prete Antonio da Artore risalì sulla già avuta carica, con l'obbligo di tenere due ripetitori, non più uno. Cotesta obbligazione era dovuta, da una parte all' accrescimento della scolaresca, dall' altra alla debolezza del maestro che, già in età, stentava a tirar avanti. Nel luglio dell' anno 1554, il prete, forzato dalle insistenze de' deputati della comunità, rinunziò all' uffizio, accasciato ora mai da mille acciacchi.

Il 22 settembre fu assunto a dirigere le scuole Giacomo Venusto «fq. domini Bernardini de venusta de matio vallis telinae», al quale fu lasciata la facoltà di scegliere il ripetitore, che, però, doveva essere un laico, non un sacerdote o un chierico.

Ma al tempo stesso in che doveva entrare il Venusto, il consiglio ordinò che si dovesse salariare il prete Fabricio Alfio da Camorino, come rettore scolastico per un anno, e non oltre, con un salario di mille lire terzole, promesse anche al Venusto. La sua nomina seguì l'8 gennaio del 1555.

Nel detto anno ricorre menzione di un maestro «abbachi et scribendi» a nome Gian Domenico, d'ignoto casato, a benefizio del quale il consiglio stabilì che si dessero, una volta tanto, cinquanta lire terzole a patto che il maestro istruisse due figli poveri della comunità nell'abbacare e nello scrivere. Nel '56 Gian Domenico si partì, e i consiglieri bellinzonesi rilasciarono una lettera di commendatizia in favore di lui.

Tutte queste nomine avevano il carattere del ripiego. I Bellinzonesi intendevano accaparrare un buon insegnante; ciò che, malgrado i molti tentativi compiuti, riesciva difficile. Alla perfine, si rivolsero al maestro Andrea Quadri di Tesserete, e cercarono d'indurlo a venire ancora, con un esperto e dotto ripetitore, fra loro, offrendogli un onorario di lire mille terzole e la casa.

Gian Andrea — come vien chiamato talvolta — aderì, dopo qualche insistenza, alla richiesta; ma lo stipendio fu dovuto elevare a cento scudi d'oro, e gli furono promesse anche sessanta lire per il trasporto della sua mobilia. Il giorno 5 giugno il notaio comunale iscrisse i patti nel libro delle provvisioni.

Ma fu un accomodamento di brevissima durata, chè un anno dopo il maestro fece presentare da persona di fiducia una domanda d'esenzione agli uomini del consiglio, i quali non rifiutarono d'accoglierla.

Nel '558 un altro maestro di calligrafia trovò stanza nella terra forte, e nel '67 si cominciò ad occupare i giovinetti nella ginnastica.

In fatto, l'ultimo d'agosto del detto anno il consiglio si ridusse nella determinazione di pigliare in affitto una casa idonea «pro tenendo et docendo discipulos et scolares in ludo». Era insegnante, indovinate!... ancora quel reverendo prete Antonio da Artore che il consiglio del 1553 aveva obbligato a dimettersi per impellenti ragioni di salute!

* * *

Fin qui arrivano le nostre ricerche d'archivio. Da quanto abbiamo veduto, l'istituto scolastico fu in fiore nell' epoca della dominazione de' duchi di Milano, sostenuto da ottimi e talor famosissimi maestri italici, ch'ebbero potere d'attirare numerosi giovani del Bellinzonese, del Luganese e delle Valli superiori.

Caduta Bellinzona, per volere proprio, nel dominio de' canton i elvetici primitivi (1500), le scuole si mantennero per qualche tempo ancora solide e vigorose, ed ebbero maestri ancor d'alto nome.

Ma vediamo che subito in essa s'infiltrò in ben più notevole porzione che per l'addietro l'elemento indigeno, nel qual fatto debbesi scorgere il germe più nocivo che produsse l'indebolimento dell' ordine scolastico. Quando non si trovarono più de' laici, addottorati o no, si fe' ricorso agli ecclesiastici, fra i quali innegabilmente s'ebbero uomini di un' alcuna dottrina, ma raramente buoni precettori.

Parecchi de' preti scelti dal comune ad impugnare le redini della pubblica scuola erano de' poveri curati di campagna, senza sufficiente cultura, e fors' anche senz' autorità. Dalle nomine istesse appare come, il più delle volte, la scelta avvenisse forzatamente, in mancanza d'uomini migliori, che certamente, per causa dello sviluppo preso dall'istruzione nelle terre della Penisola, dovevano scarseggiare assai. Talune elezioni di preti furon fatte per un periodo brevissimo, evidentemente transitorio, solo per lasciare il tempo a qualche maestro forastiero di solvere gli obblighi precedentemente contratti altrove, e che tuttora lo inceppavano.

L'autorità diè prova spesso di tenacia e di fermezza nel volere maestri laici del paese e del di fuori: basti ricordare il Quadri che per tre volte fu invocato e sollecitato vivamente, quasi imperiosamente, e allettato con sempre più pingui stipendi. Ma la scarsità d'insegnanti laici, l'influenza ognora aumentante del clero, l'imposizioni dell' autorità ecclesiastica, spalleggiata validissimamente dal potere civile de' cattolicissimi cantoni sovrani, la quale intese tenere il campo nella scuola per i suoi fini religiosi, tutto questo inciampò da prima l'opra del potere laico comunitativo, tramutò e convertì prestamente le sue intenzioni, e la scuola si preparò a ricevere l'abbondante seminagione della controriforma imperante.

Avv. Luigi Brentani.

Ein freiburgischer Bericht über die Schlacht von Héricourt, 13. November 1474.

Im XIII. Jahrgang der «Freiburger Geschichtsblätter» p. 1 ff. hat A. Büchi eine Reihe von «Freiburger Missiven zur Geschichte des Burgunderkrieges» herausgegeben. In Nr. 9 und 11 (p. 17—22) finden sich nun zwei Schreiben der Berner Hauptleute an Bern vom 7. und 16. Nov. über den Feldzug von Héricourt. Die eigentliche Siegesdepesche, auf die sich das Schreiben vom 16. bezieht, bezeichnet Büchi jedoch als wahrscheinlich verloren (p. 22, Anm. 1). Einen gewissen Ersatz dafür bietet das im Folgenden veröffentlichte Aktenstück: in derselben Collektion Girard der Universitätsbibliothek Freiburg, der auch die übrigen Stücke entstammen, findet sich, irrtümlich im Zusammenhang der italienischen Kriege eingebunden (Bd. XV, p. 141), ein Schreiben der Freiburger Hauptleute an Freiburg, vom 14. Nov., über die Schlacht. Da ein Jahresdatum fehlt, ist das Stück der Aufmerksamkeit bisher entgangen. Da es neben dem bereits publizierten Schreiben der Berner vom 16. Nov. immerhin einiges Neue enthält, mag es schon aus Vollständigkeitsrücksichten hier im Nachtrag veröffentlicht werden: die Quellen zur Geschichte der Burgunderkriege sind nicht so reich, dass es sich nicht verlohnte, über die wichtigeren Ereignisse sämtliche erreichbaren Stücke zu sammeln.

Ernst Gagliardi.

Willy Tochtermann und Hans Furrer an Freiburg, 14. Nov. 1474.

† Ihus Maria †.

Frommen, fursichtigen, wisen, gnedigen, lieben heren. Unser fruntlichen, wilig dinst und was wir eren und liebs und gůtes vermigent, sye üwer wisent zů vor an bereit. Gnedigen heren, also laßent wir uych wissen, dz auf sunentag[1]) 3 stund for miten tag der borgunse zig treffenlichen, die man hat geschetz auf 13(?)[a]) tussend rosfolk und auf 2 tussend fůsfollk, daz send Lamparten gesin und Bickhart[2]), habent gehalten in [e]iner grosen ord[n]ung, und brachent die Etgnossen auf in [e]iner ordnung, nemlich Zirch, Ury, Schwich [!], Zug und Glaris, und hiltent in sorgen gen den finden und enbutent uns in schneler il, inen zů ziechen; es beschech nemlich Bern und Friburg und Lutzzern, Solotor, und zugent aus unsserem leger in geschneler il und fundend die forgenempten Edgnossen halten an [e]inem rin in steter ordnung halten. Do zoch unsser her neben an [e]inem vald hin

---

[a]) Die Stelle durch Mäusefrass zerstört. Die Lesung der Zahl unsicher.

[1]) 13. Nov.

[2]) Picarden.

und griffenz an mit frischem mût. Do daz die Edgnossen ersachent, do brachent sy auf mit fryem mût und detent al best inmassen daz sy glich die flucht nament. Do brach der zig auf, der resig zig von Erstenrich und rant in sy, daz sy und wir gegagt hant [e]in großen mil wecz, daz sy engolten hend, daz man schetz, daz auf tussend resig und fûsfolk bliben und ist och [e]in zig gewonen worden von grosen bischen und harnes und ros un wegen und des fyl, daz wir aych nit schriben konent, ân allen angeltnus der Etgnosschaf, und hand 3 man nit ferloren, daz sunder gwis globen. Wissend daz [e]in hoptman der Lamparten gefangen ist, der sich nemet von Beneroel aus Bommunt[1]), darab die Etgnossen nit in gûten willen hend. Doch so wend wir darin don best nach unsserum fermugen, und wissend, gnedigen heren, daz die ayeren daz best hant don, ob got wil, firen vernimen werden, und belipt in dem leger, bis daz die stat gewonen wirt mit hilf des allmech[t]igen gotes.[2]) Wir m[u]gent nit wissen, war der angschlag firen wirt gon zû ziechen. Doch so versechen wir uns, daz k[e]in leger me geschlagen werden; daz land zû verwisten, hat man fast in red willen zû ton. Gnedigen, lieben heren, wir bytent ayer gnad und fir und fir sichtigen dinmût und erbarumherzigket mit ganzem flis, ayer allerwiligen diner, daz ir ayer denmût geben welen Hans von Lanten, Petermann von Schiren, Peter Seman, ayer armen tryen knecht, verzichen und vergeben wellen: darum bytent wir al gminlich mit ganzen er[n]st und gern daz verdinen mit ganzen gûten tryen und mit ganzen flys, den[n] sy sich gar manlich getragen haben in diser tat, und wissend, daz al geselen frisch und gehorsan send. Gnedigen, lyeben heren, wir bytent ay[ch] mit flis, daz ir vergût welent haben. Geben auf mentag nach sant Martistag. Got der almechtig hab ay[ch] und uns in siner hût.

Willm Tochermann,
Hans Furer, ayer wilig diner.

Adresse auf der Rückseite:

Den frummen, firsichtigen, wisen
schulthes und rat zû Fryburg,
unsren gnedigen, lieben heren.

Kantonsbibl. Freiburg, Coll. Girard, t. XV, p. 141. Orig. Pp. Verschlussiegel abgefallen.

---

[1]) Pinerolo im Piemont, d. h. aus savoyischem Gebiet. S. auch den Bericht der Berner bei Büchi p. 20/21.

[2]) Sie hatte sich auch am 16. Nov. noch nicht übergeben, s. Büchi p. 21.

Ein mailändisches Kapitulat vom Jahre 1450.

Von den Staatsverträgen zwischen Mailand und der Eidgenossenschaft ist einer der geschichtlich bemerkenswertesten in seiner Tragweite bisher unterschätzt worden. Nach Th. von Liebenau befreite Francesco Sforza am 7. April 1450 einzelne eidgenössische Orte vom Zolle zu Bellinzona[1]). In Wirklichkeit hat der grosse Condottiere drei Wochen nach seinem Regierungsantritt, am 17. April 1450 zu Lodi den Eidgenossen von Bern, Luzern, Uri, Schwyz und Unterwalden — Zürich wurde erst 1454 eingeschlossen[2]) — in Bestätigung des Abkommens von 1426[3]) völlige Zollfreiheit für eigene Güter bis zum Stadtgraben von Mailand gewährt, mit Ausnahme der Zölle von Locarno und Arona. Das Abkommen gilt nicht wie 1426 für eine bestimmte Frist, sondern auf «Wohlgefallen» des Herzogs.

Doch lassen wir den Wortlaut der einschlägigen Regesten nachfolgen, von denen die drei ersten im Staatsarchiv Mailand[4]) liegen, während das vierte aus dem Staatsarchiv Luzern stammt.

I.

Littere Illustrissimi Ducis Francisci date 1455, 17. Aprilis[5]), ad supplicationem confederatorum de Liga cum maxima submissione exorantium, per quas confirmantur exemptiones concesse per ducem Filippum modo et forma contentis in suprascripta pace[6]), ita tamen quod dicta exemptione non gaudeant nisi ipsi nominati de Liga et eorum subditi originarii terrarum suarum et in terris cum eorum familia continuam habitationem tenentes et non alii qui facti fuissent aut fierent cives aut comunitatenses ex privilegio et huiusmodi exemptiones serventur ipsis mercantias conducentibus a terris suis per rectas vias et usitatas usque ad portas Mediolani exclusive et ipsis conductoribus portantibus scriptulum prout supra et sine preiuditio datiorum Locarni et Arone et dumtaxat usque ad beneplacitum predicti ducis et servantibus ipsi de Liga pacem et conventa ut supra.

De iudicibus tantummodo concessit quod civitatum, locorum et terrarum prefati dominii ius faciant contra debitores ipsorum de Liga, ita tamen quod versavice idem fiat subditis predicti ducis Mediolani (Staatsarchiv Mailand, Potenze Estere, Trattati 1183—1427).

---

[1]) Geschichtsfreund 32 S. 14.

[2]) Vgl. Regest II. Die Friedensverhandlungen zwischen Zürich und den Eidgenossen waren im Frühjahr 1450 noch nicht erledigt.

[3]) Abschiede II, 738—757.

[4]) Bundesarchiv: Mailand, Faszikel 194.

[5]) Das richtige Datum ist 17. April 1450, vgl. besonders Regest III.

[6]) Unmittelbar vorher ist das Regest des Friedens von 1426.

II.

Ein unter «Trattati, Svizzeri» liegendes «Summarium capitulorum et foederorum initorum inter ducem Mediolani et confederatos Alamanie Superioris ab anno 1450 usque ad annum 1483» nennt an erster Stelle:

Concessio facta per illustrissimum quondam ducem Franciscum de anno 1450 dominis de Liga Suiciorum pro exemptione datiorum, gabellarum, forletarum et cuiusvis oneris tam realis et personalis quam mixti pro eorum subditis originariis dicte Lige et qui habeant continuam habitationem cum familiis in terris suis, et non pro aliis qui facti fuissent aut fierent cives aut communitatenses ex privilegio, et hoc pro mercantiis quas conducerent a terris suis per vias rectas solitas et usitatas usque ad portas Mediolani exclusum, ipsis conductoribus portantibus scriptulum et jurantibus et iuxta conventiones alias per ipsos habitas cum illustrissimo quondam duce Philippo anno 1426. Et dicta concessio ducis Francisci facta fuit ad beneplacitum. Postea de anno 1454 idem dominus dux Franciscus litteris suis includit in predicta concessione communitatem Turicensem.

III.

In den Bündnisverhandlungen von 1463 antwortete Francesco Sforza am 13. Oktober auf die Begehren der Eidgenossen u. a.:

Contenti sumus quod illi domini confoederati dumtaxat et sui successores et eorum subditi qui alias per litteras nostras datas Laude MCCCCL die 17 Aprilis exempti fuere eximantur ab omnibus et singulis datiis his modo et forma quibus per easdem litteras exemptionem concessimus (A. S. Milano, Trattati).

IV.

A° 1450 d. 7 Aprilis hat Franciscus Sforza Herzog zu Mailand denen Ohrten Bern, Luzern, Uri, Schwiz, Unterwalden in den mit ihnen gemachten Verein vnd Frevndtschaft sie, die HH. Eidtgnossen vnd ihre Unterthanen, des Zohls vnd Auflägen frey seyn sollen (Staatsarchiv Luzern, Landvogtei Bellenz VIII, Nr. 1: Notiz aus dem 18. Jahrhundert, mit andern Regesten von 1449 Jan. 30.[1]), 1467, 1469, 1585, 1592 und 1697 unter dem Titel «Extract wegen Zohl Exemption zu Bellenz»[2]).

Luzern. Karl Meyer.

---

[1]) Vergl. den vollen Originalwortlaut im Geschichtsfreund LXX (1915) S. 281 ff. («Zwei Dokumente zur ennetbirgischen Politik Uris im Zeitalter der Ambrosianischen Republik 1448–1449).

[2]) Dieser Titel hat Th. von Liebenau irregeführt.

Besprechungen und Anzeigen.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren derjenigen Arbeiten, deren Besprechung an dieser Stelle gewünscht wird.

August Helbling. *Verfassungsgeschichte der Stadt Luzern im Mittelalter.* (Dissertation der Berner juristischen Fakultät.) Unionsdruckerei Luzern 1912. 143 Seiten.

Die Theorien über den Ursprung der deutschen Stadtverfassung nehmen in den letzten Jahren einen grossen Raum der rechtsgeschichtlichen Forschung ein. Helbling bekennt sich zu den vermittelnden Anschauungen Keutgens und kommt dadurch im wesentlichen zu einem Bilde, das nicht allzusehr verschieden ist von dem, das schon Segesser in seiner immer noch klassischen Rechtsgeschichte der Stadt und Republik Luzern gegeben hat. Umso auffallender berührt es, dass er seinen Vorgänger im Vorworte mit keinem Worte erwähnt, im Quellenverzeichnis unter vielen ferner liegenden Namen in der alphabetischen Reihenfolge versteckt und in den Anmerkungen nur recht selten zitiert. Die neuere historische Literatur ist ihm zum Teil unbekannt geblieben. Die wichtigen Veröffentlichungen zur Geschichte des Gotthardpasses, die der von ihm im Gegensatz zu Segesser mit Recht hervorgehobenen Bedeutung des Marktes Beweise gebracht hätten, kennt er nicht, weder des alten Hermann v. Liebenaus Urkunden zur Geschichte des Gotthardpasses, noch Schultes grosses Werk über den transalpinen Handel. Auch nicht die wichtigen Nachweise, die ich im Jahrbuch für schweizerische Geschichte XXXV, S. 35 und 346, über die Entstehung des Geschwornen Briefes gebracht. Die ausschlaggebende Bedeutung, die den Parteigegensätzen der Bürgerschaft im weltgeschichtlichen Prinzipienkampfe des dreizehnten Jahrhunderts für die autonome Entwicklung zukommt, hat er nicht oder so gut wie nicht berücksichtigt. Den Krieg Rudolfs des Schweigsamen im Jahre 1244 verkennt er in seiner Ursache, die spätere Belagerung durch die Ghibellinen scheint er nur aus Hörensagen zu kennen, da er den Vogt Arnold von Rotenburg als Belagerer nennt und überhaupt all die Ereignisse jener Zeit um die untergeordneten Zwistigkeiten zwischen Murbach und den Rotenburgern, zwischen denen die Bürger ihr Sonderinteresse zur Geltung brachten, gruppiert. — Nur nebenbei sei bemerkt, dass das Zitat S. 46 «in quodam loco qui Lucerna ex antiquitate est dictus» aus dem apokryphen Traditionsbriefe Wichards und keineswegs aus der Engelberger Urkunde von 1199 stammt.

Dem Verfasser müssen hier seine Zettel in Unordnung gekommen sein, und übrigens ist die anonyme «Darstellung des reichsfreien Stiftes Engelberg» nicht von Kopp, sondern von Hermann v. Liebenau.

Diese Aussetzungen fallen weniger dem Verfasser, als dem an unsern Universitäten herrschenden System zur Last. Da werden jungen Juristen rechtsgeschichtliche Dissertationsthemen gegeben, die eingehende historische und besonders auch paläographische Kenntnisse voraussetzen. Aber diese Voraussetzungen treffen selten zu: der Geschichtsunterricht an den Gymnasien kann sie nicht bieten und an der Universität, die den im Namen liegenden Charakter der Universalität immer mehr verloren hat, verbietet die Kollision der Examenfächer mit den Hauptkollegien der «andern», der philosophisch-historischen Fakultät, den jungen Juristen die nötige Grundlage zur Beherrschung ihres Themas zu erwerben. Wir Archivare können ein Klagelied darüber singen, wie wir solchen wegfremden Doktoranden alte Texte in die Feder diktieren, Literatur anweisen und ihnen überall nachhelfen müssen Wir tun es im Interesse der Sache ja natürlich mit Freuden, aber ich glaube doch im Namen aller meiner Kollegen zu sprechen, wenn ich die Herren Professoren der juristischen Fakultäten bitte, bei Aufgabe von rechtsgeschichtlichen Dissertationsthemen die Vorbildung auf dem Grenzgebiete doch etwas in Anschlag zu bringen, beziehungsweise darauf hinzuwirken, dass die Schranken zwischen den Fakultäten, die jene Vorbildung verunmöglichen, niedergerissen werden. In der Rechtsgeschichte bedeutet das zweite Wort das Primäre; die historische Entwicklung schafft erst alles Recht, die juristische Abstraktion kommt nachher. Wir Historiker haben die Pflicht, gegen die Invasion eines unberufenen Dilettantentums auf unsern ureigensten Grund und Boden zu protestieren, so dankbar und bewundernd wir sonst die Mitarbeit der Rechtshistoriker einschätzen.

Nach dieser unpersönlichen Expektoration will ich noch auf einige spezielle Auseinandersetzungen mit dem Verfasser eingehen. Zunächst auf die topographische Stadtentwicklung. Helbling scheint deren Ausgangspunkt um den Kornmarkt herum anzunehmen. Das ist sicher falsch. Ein Blick auf den Prospekt von Martin Martini und auf den heutigen Stadtplan lässt die Stadien der sukzessiven Ummauerung der Grosstadt klar erkennen. Die älteste Stadtanlage umfasste nur den Raum zwischen Baghartzturm bezw. Hoftor, Lederturm, Rosgartenturm, Weggistorturm, Graggenturm und Rathausturm, welch letzterer noch heute in seinen Fundamenten als sehr alt erkenntlich ist. Der geradlinige westliche Abschluss zwischen Rathaus- und Graggenturm lässt sich am Häuserzug zwischen Werchlauben- und Eisengasse deutlich konstatieren, und zu beachten ist, dass auch der linksufrige Endpunkt der die Befestigung über die Reuss hinüber schliessenden Kapellbrücke genau in die Fortsetzung d i e s e r Linie fällt. Der Marktplatz oder die Marktplätze lagen eben, wie bei allen mittelalterlichen Städten, ursprünglich ausserhalb der Mauer. Charakteristisch ist auch, dass hier, wie überall, das Rathaus an der ursprünglichen Peripherie steht. Dasselbe soll zwar nach Liebenau vor 1484 anderwärts, an der Stelle des heutigen Hotel Waage gestanden sein,

aber diese Nachricht ist, wie alle Angaben Liebenaus im alten Luzern, sehr der Nachprüfung bedürftig. Meines Wissens schliessen die Originalquellen den heutigen Standpunkt als ursprünglichen durchaus nicht aus.

Die Reussbrücke ist zwar sehr alt, sie geht wohl vor die Stadtgründung zurück und hat mit derselben direkt nichts zu tun. Die beiden sogenannten «Raubhäuser» bildeten deren Brückenköpfe, selbständige herrschaftliche Befestigungsanlagen. — Die Ausdehnung der Stadtanlage auf dem Reststück der Grossstadt und auf dem linken Reussufer der Au vollzog sich anscheinend in kurzen Zeiträumen seit der Mitte des dreizehnten Jahrhunderts, als Folge des gewaltigen Aufschwungs, den Luzern durch den Gotthardverkehr und durch die österreichische Zollpolitik, die hier schon vor der Erwerbung der grundherrlichen Rechte eingriff, nahm.

Die Kleinstadt entwickelte sich um die Niederlassung der Minoriten herum, die überall ausser den Stadtanlagen sich niederliessen, aber stets innert weniger Jahre in die Mauern einbezogen wurden, 1269 hatte diese Einbeziehung schon begonnen, die Hofstätten, die der Abt von Murbach den um 1230 niedergelassenen Minderbrüdern nachträglich abtritt, liegen «in oppido Lucernensi *intus et extra* apud portam per quam itur versus Kriens» Es ist hier nicht der Ort, auf diese Fragen näher einzutreten, ich hoffe, dass es bald andernorts durch Archivar Weber geschieht.

Eine zweite Uneinstimmigkeit zwischen mir und dem Verfasser betrifft die Frage über die Entstehung des luzernischen Schultheissenamtes. Während Segesser und Kopp die Entstehung des luzernischen Schultheissenamtes nicht vor den Übergang der Stadt an Österreich (1291) oder frühestens nach Aussterben des Rotenburger Vogtgeschlechtes (1285) setzten, und den vorher vereinzelt auftretenden Namen Scultetus als synonim mit Minister ansahen, folgt Helbling der «glänzenden» Beweisführung Liebenaus, welche den Schultheiss in den Anfang des XIII. Jahrhunderts zurückführt. Nun ist aber zu beachten, dass der Rudolfus scultetus de Meckkenhorn der Urkunde von 1240, wie ich in Jahrbuch XXXV S. 18 glaube überzeugend dargetan zu haben, gar kein Schultheiss von Luzern ist. Der angebliche Rudolfus scultetus Lucernensis des Jahres 1262, den Helbling mit dem vorigen indentifiziert, beruht auf einem Lesefehler Neugarts. In der Originalurkunde heisst er Rudolfus scultetus *Turicensis* (Z. U. B: III. 314); es ist der Zürcher Schultheiss Rudolf von Lunkunft. In dem Liebenau'schen Schultheissenverzeichnis bleiben als zuweilige Träger dieses Titels in vorösterreichischer Zeit nur Konrad und Walter von Hunwil, die erblichen Inhaber des Ammannamtes. Und wenn Helbling behauptet, dass keine einzige Person urkundlich nachzuweisen sei, die zugleich d. h. gleichzeitig als Schultheiss und Ammann vorkomme, so ist das direkt falsch: Walter von Hunwil, der von 1238 bis 1261 neun mal als Minister, zwei mal als scultetus benannt ist, heisst in zwei Urkunden des Jahres 1245, die anscheinend am gleichen Orte (in coemiterio Ebinkon) ausgestellt sind, um die gleiche Sache sich handeln und dieselben Zeugen nennen, das einemal Waltherus scultetus de Hunwile, das andere mal Waltherus minister. Für die synonyme Bedeutung spricht auch die Zu-

sammenstellung von «Waltherus minister, consules et universitas civium Lucernensium» im Geschworenen Briefe vom 4. Mai 1252, einer um Markt- und Strafrecht sich handelnden Urkunde, die einen andern konkurrierenden Beamten ausschliesst. — Meiner Ansicht bleibt die Auffassung Segessers bis heute unwiderlegt, dass die Kompendenzausscheidung der herkömmlichen und durch die rasche Entwicklung gemehrten Befugnisse des Ammanns, — der eine den urschweizerischen Ammännern entsprechende Stellung gewonnen, — zu gunsten eines besondern Vogtgerichtsorganes, des Schultheissen, erst im späten dreizehnten Jahrhundert eintritt. Zwar vor dem Übergang an Österreich, wahrscheinlich beim Erlöschen der Rotenburger Vögte, denn 1291 30. Juni wird die Aufforderung des Abtes von Murbach zur Huldigung an Österreich — im Gegensatz zum Geschworenen Briefe, der den Ammann an der Spitze von Räten und Burgern nennt, an «*sculteto* consulibus et universitati civium Lucernensis civitatis« gerichtet.

Es kann nicht die Aufgabe dieser Rezension sein, auf weitere Punkte hier einzutreten, wie auf die mangelhafte Behandlung des Ausbürgerverhältnisses. Die Edelleute, die er S. 100 als Bürger aufführt, waren fast ausschliesslich Ausbürger, die nicht in der Stadt sesshaft wurden. — Ich möchte auch den Wert der Arbeit, die sich durch klare Disposition, lesbaren Stil und ein fleissiges Hineinarbeiten in den Stoff auszeichnet und immerhin nach den dem Verfasser zur Verfügung stehenden Vorarbeiten und Quellen ein im Grossen und Ganzen nicht unrichtiges Bild der städtischen Rechtsentwicklung gibt, nicht ungebührlich herabsetzen. Es ist auch manche Beobachtung darin, die sitzen bleibt.

Stans. **Dr. Robert Durrer.**

Dr. Hans Rohr. Die Entstehung der weltlichen — insbesondere der grundherrlichen — Gewalt des Bischofs von Basel. Aarau, H. R. Sauerländer & Co. 1915. VIII u. 72 S.

1. Seite 60 Anm. 210 schreibt der Verfasser: «Es darf dieser Gang der Entwicklung, wie ihn Heusler: Deutsche Verfassungsgesch. S. 98 skizziert, trotz des Fehlens diesbezüglicher Quellen wohl im besondern für die Grundherrschaft der Basler Hochkirche angenommen werden.» Dieser Satz ist kennzeichnend für die gesamte Arbeitsmethode Rohrs. Er nimmt die Literatur zur Hand, in erster Linie die Werke von Heusler und presst die Quellen die er untersucht, in das Bild hinein, das er sich von der Entwicklung gemacht hat. Selbständige, ernste Quellenforschung verspürt man nirgends. Der Drang nach eigener Entdeckung fehlt völlig. Rohr ist keine Forschernatur. Wo er mit Quellen arbeitet, da bringt er reine Aufzählungen wie z. B. den fleissig herausgearbeiteten Besitzstand der Basler Kirche (S. 18. ff.) oder einfache Beschreibungen aus Weistümern, die aus dem 13., 14., meist aber erst aus dem 15. Jahrhundert stammen. (S. 27. ff.) Wenn auch durch die Methode der Rückschlüsse manches Ergebnis gewonnen werden darf, ja gewonnen werden soll, so müssen doch so späte Quellen mit grösster Vor-

sicht verwendet werden, wo es sich um die Aufdeckung der Entstehung der grundherrlichen Gewalt handelt.

Bisweilen schweift der Verfasser völlig grundlos von seinem Thema ab, so z. B. wenn er S. 50 glaubt die Wurzeln des Lehnwesens dem Leser vorführen zu müssen. Auch mutet es merkwürdig an, wenn bei der Aufzählung lehnrechtlicher Schichten des Hochstifts Basel auf den Sachsen- statt auf den Schwabenspiegel verwiesen wird (S. 51).

2. Nach dieser Kritik der Arbeitsweise des Verfassers, kann ich rasch über die Ergebnisse hinweg gehen.

Wiewohl er S. 4 Anm. 8 leugnet, dass das Mittelalter den Gegensatz von privatrechtlichen und öffentlich-rechtlichen Befugnissen kannte, gelangt er dennoch zum Resultat: Aus den beiden Elementen der privaten und der öffentlichen Gewalt entstand der bischöfliche Territorialstaat. Er nahm seinen Ausgang von der Privatgewalt der Bischöfe, verdankte aber in den massgebenden Einrichtungen der Herrschaft und des Gerichts sein Gepräge ausschliesslich der hinzuerworbenen öffentlichen Gewalt (S. 4.) Und Seite 5 erklärt Rohr, dass die Grundherrschaft des Hochstifts «zum wesentlichen, wenn auch nicht ausschliesslichen Faktor der Entstehung der weltlichen Gewalt wurde». Sehen wir hier die grundherrliche Theorie in neuem Gewande vertreten, so verblüfft es, wenn man S. 56 liest: Dominus terrae — Landesherr — war nur, wer die Grafschaftsrechte, d. h. die alten Amtsbefugnisse des Grafen vom Reiche zu Lehn trug. Also hier wiederum die amtsrechtliche Theorie. Völlig irre wird man aber, wenn Rohr schliesslich behauptet, im Fürstbistum sei es überhaupt im 13. Jahrh. nicht zur Ausbildung der Landeshoheit gekommen, denn der Bischof habe nie eine geschlossene Organisation erreicht d. h. «eine vom Bischofssitze aus geleitete Verwaltung der landesherrlichen Rechte mit der Tendenz der Zentralisierung und der einheitlichen Gestaltung» (S. 58). Er gibt aber zu, dass das Hochstift «volle weltliche Gewalt» besass.

Es sind also auch die Ergebnisse verwirrt, wie die ganze Problemstellung unklar erscheint. «Weltliche Gewalt» oder «volle weltliche Gewalt» sind an sich viel zu unbestimmte, juristische Begriffe, als dass sie zum Ausgangspunkt einer rechtshistorischen Untersuchung gemacht werden könnten. Und der Begriff Landeshoheit, wie ihn der Verfasser fasst, ist ebenfalls juristisch verschwommen und auf alle Fälle viel zu enge.

Unter Landeshoheit im 13. Jahrhundert versteht man die Innehabung und Verwaltung der Grafenrechte, in erster Linie der Hochgerichtsbarkeit, zu eigenem Rechte. Gerade darin liegt die Herrenstellung, gerade darin zeigt sich der dominus terrae. Aufgabe einer wissenschaftlichen Untersuchung aber, die sich mit der Entstehung der weltlichen Gewalt beschäftigt, ist es, zu erforschen, ob die Elemente dieser weltlichen Gewalt aus der Grundherrschaft oder aus der Grafschaft stammen, ob der Hintersassenverband oder der Gerichtsverband zur Grundlage des Untertanenverbandes geworden ist. Das ist das einfache Problem, das immer wieder auftaucht, wenn die Frage der Entstehung weltlicher Gewalt gelöst werden soll. Die Beobachtung aber, dass

die landesherrliche Gewalt sich regelmässig da ausbildete, wo der Landesherr grosser oder grösster Grundbesitzer war, darf noch nicht dazu verleiten, juristisch diese weltliche Gewalt aus der Grundherrschaft abzuleiten. Sollen wir für Basel ein rechtshistorisch exaktes Bild bekommen, so bleibt nichts übrig, als die Arbeit von vorne zu beginnen und die einzelnen Gebiete des Bischofs mit klarer Problemstellung einzeln zu untersuchen.

Hätte Rohr ein kleines Territorium ausgewählt, etwa Pfirt oder Herrschaften im Breisgau, und hätte er diese Gebiete sorgfältig an Hand der Quellen geprüft, ungetrübt durch die Literatur, so hätte er sich einer Aufgabe unterzogen, die nicht über seine Kraft gegangen wäre.

Halle a. S. **Hans Fehr.**

Leo Cavelti. Entwicklung der Landeshoheit der Abtei St. Gallen in der alten Landschaft. Berner Dissert. 1914. 115 Seiten.

1. Es ist erfreulich, dass jetzt auch die schweizerische rechtshistorische Forschung beginnt, das Problem der Landeshoheit näher ins Auge zu fassen. Dieses Problem muss überall aufgeworfen werden. Es ist eines der wichtigsten der Verfassungsgeschichte; denn es setzt sich letzten Endes zum Ziele, die Entstehung unserer Staatswesen zu erklären, mögen diese auf monarchischer oder auf demokratischer Grundlage aufgebaut sein.

Unser Verfasser hat insofern einen günstigen Griff getan, als er sich ein Gebiet wählte, in dem die landesherrliche Gewalt zu sehr energischem Ausdruck gelangte und in dem ihm ein reiches Quellenmaterial zu Verfügung stand. Auch war es von Vorteil, aus dem äbtischen Gebiete ein bestimmtes Stück auszuschneiden, das, in grossen Zügen betrachtet, eine einheitliche Entwicklung genommen hat. Es ist dies das sog. Fürstenland oder die alte Landschaft, im Gegensatz zur neuen Landschaft, dem Toggenburg.

2. Im Abschnitt «Grundherrschaft» führt der Verfasser aus, dass diese nicht die Grundlage der landesherrlichen Gewalt des Abtes wurde. Er legt der grundherrlichen Theorie keine juristische, sondern nur eine wirtschaftliche Bedeutung bei. Die Grundherrschaft habe die hauptsächlichsten finanziellen Mittel geboten, die den Abt von St. Gallen in den Stand setzten, seine Gewalt zu einer landesherrlichen auszubauen. — In der Untersuchung über die «Niedere Gerichtsbarkeit» kommt Cavelti zu dem nicht ganz klaren Ergebnis, dass grundherrliche Rechte und gerichtsherrliche Rechte zwar «jederzeit begrifflich unterschieden wurden» (S. 36), dass aber die Grundherrschaft (neben Leibherrschaft und Banngewalt) doch als e i n e Wurzel der Niederen Gerichtsbarkeit betrachtet werden müsse. Für die Staatsbildung war dieser Gerichtsbarkeit insofern eine bedeutsame Rolle zugeteilt, als gerade in ihr die Verschmelzung der verschiedenen Stände zu dem einheitlichen Stand der Gotteshausleute vor sich ging. — Das Kapitel «Hohe Gerichtsbarkeit» führt den Verfasser auf die Frage, wann und inwiefern die st. gallischen Stiftslande aus der Landgrafschaft Thurgau ausgeschieden seien. Er will dabei eine prak-

tische und eine theoretische Trennung vom Thurgau anerkennen. Theoretisch allein gibt er den Untersuchungen von Blumer (über Landgericht und gräf= liche Gerichtsbarkeit im Thurgau) recht, wonach noch im 14. Jahrhundert die Stiftslande als Teil der Landgrafschaft galten. Praktisch, meint er, habe sich der st. gallische Landesherr um die alte Zugehörigkeit zum Thurgau nicht mehr gekümmert. (S. 60f.) Die Hauptgrundlage der landesherrlichen Gewalt sieht Verfasser in den alten Grafenrechten. Von diesen wiederum betrachtet er als das wichtigste die Blutgerichtsbarkeit. (Vergl. vor allem S. 69.) Diese Blutgerichtsbarkeit, «was vom leben zum tod bracht wirtt» hatte vor allem die Kraft, dingliche und persönliche Schranken zu überwinden und sich einheitlich, räumlich geschlossen über bestimmte Bezirke zu ergiessen. Sie war in diesem Sinne die höchste gebietsbildende Potenz. —

Völlig andersgeartet und kaum in den Rahmen der Untersuchung hinein= passend, ist der letzte Abschnitt: «Loslösung vom deutschen Reiche und An= schluss an die Eidgenossenschaft». Während bis dahin der innere Entwick= lungsprozess vom Verfasser unter die Lupe genommen worden war, wird hier das äussere, politische Schicksal der äbtischen Lande verfolgt. Interessant ist dabei die Stellung des Abtes als eines Reichsfürsten einerseits und dessen Stellung zu den vier Schirmorten Zürich, Luzern, Schwyz und Glarus ander= seits nach Abschluss des Burg= und Landrechts vom Jahre 1451. Das Bündnis wird gut als ein Kriegs= und Friedensbündnis zugleich gekennzeichnet. (S. 96ff.)

Durch die ganze Arbeit hindurch wird das Schalten und Walten des weitsichtigen, emsigen, rücksichtslosen und kaufmännisch klugen Abtes Ulrich Rösch ins richtige Licht gesetzt.

3. Soll die Arbeit kritisch gewürdigt werden, so ist zu sagen, dass sie klar aufgebaut und klar durchgeführt ist. Aber mehr als eine Vorstudie be= deutet sie nicht. Das gewaltige, schwer zu lösende Thema ist in keiner Weise erschöpft. Die Probleme sind aufgeworfen, ohne ergründet zu sein. So spricht Cavelti fortwährend von Landeshoheit, ohne je dem Leser zu erklären, was er unter Landeshoheit versteht und welche Rechte und Befugnisse er als den Inhalt der landesherrlichen Gewalt ansieht. Ferner macht Verfasser den grossen Fehler, dass er zu wenig scharf den Ausbau im Innern scheidet von der Ab= lösung nach aussen. Die juristisch so bedeutsame Frage, wie es gekommen ist, dass der Abt im Laufe der Jahrhunderte seine Gewalt zu eigenem Rechte, nicht mehr im fremden Namen handhabte, ist nur gestreift. Wenn Verfasser erklärt, die Grundherrschaft habe juristisch bei der Entstehung der Landeshoheit keine Rolle gespielt, so wäre er verpflichtet gewesen, uns das wichtige Privileg von 1379 näher zu erläutern. Darin gestattet König Wenzel dem Abt Kuno die Einlösung der Pfandschaften des Reichs da, «wo die eigenschaft sein und des gotzhus zu Sant Gallen sei und doselbist die vogtei von uns und unsern vorfarn an dem reiche Römischen keisern und kunigen versatzt sei.» (S. 71.) Eigenschaft bedeutet hier doch zweifellos Grundeigen= schaft, d. h. Eigentum an Grund und Boden. Wenn Verfasser sagt: «Voraus= setzung (der Einlösung) war also, dass die Abtei im Besitze der niedern

Gerichtsherrschaft war» (S. 71), so ist es mir unverständlich, wie man Eigenschaft und niedere Gerichtsherrschaft einfach identifizieren kann. Gerade hier scheint ein starkes grundherrliches, kein gerichtsherrliches Moment vorzuliegen. Aufgefallen ist mir auch, dass Gerichtsherrschaft und Vogtei viel zu wenig auseinandergehalten werden. In diesen Instituten stecken durchaus nicht so gleichartige Elemente, dass das eine für das andere gebraucht werden darf. Schliesslich bedauere ich auch, dass einzelne Erscheinungen, die imstande waren, bedeutsamen Aufschluss über das Thema zu geben, in den Erörterungen nur gestreift werden. Ich denke z. B. an die freien Gerichte die in Mörschwil und anderen Orten bestanden. Die fast ganz übergangenen Standesverhältnisse wären dadurch wesentlich geklärt worden.

Im ganzen sehe ich in der Dissertation eine brauchbare Vorstufe, auf welche einst die Lösung des grossen Problems von der äbtischen Landeshoheit aufgebaut werden kann.

Halle a. S. **Hans Fehr.**

Eligio Pometta. *Come il Ticino venne in potere degli Svizzeri.* Vol. III. Bellinzona, Stabil. tipo-litografico, 1915.

Il terzo volume della storia del Pometta è diviso in due parti. La prima d'esse è occupata dalla trattazione del nuovo argomento storico, destinato nella mente dell' A. a completare il quadro ch' egli erasi prefisso sin dal principio di dipingere, nell' intento di dimostrare in quali circostanze ciascun baliaggio ticinese venne in potere de' Confederati. La seconda è una accolta di documenti riguardanti la materia svolta nell' opera intiera.

La parte espositiva illustra specialmente i dissidi sorti fra i confederati a proposito della distruzione de' castelli di Lugano e di Locarno, e le vicende delle terre di Mendrisio e Balerna. Un capitolo speciale s'occupa delle spedizioni ticinesi, e poche pagine sono consagrate a dimostrare come già nel Cinquecento la Confederazione ed i baliaggi ticinesi fossero noti come terre d'asilo.

Come contributo storico è certo che il terzo volume è d' assai inferiore a' precedenti. La materia, però, è svolta un po' più chiaramente e nettamente del consueto, ove s'eccettui il capitolo introduttivo dal titolo *Spiegazioni e polemiche*, col quale l'A. manifestamente intese riparare a talune omissioni commesse ne' due primi volumi.

La parte documentaria, certamente la più notevole, riunisce separatamente gli atti riferentisi al primo e al secondo volume; ad essa segue il registro degli autori, dell' opere e delle persone accennati in ciaschedun volume.

Con ciò l'A. ebbe l'intendimento di soddisfare il desiderio degli studiosi che concordamente rimproveravano allo storiografo la omissione, o meglio l'imperfetta indicazione delle fonti. Il suo atto di riparazione è lodevole; ma sarebbe, senza dubbio, stato molto più desiderabile e utile una esatta e completa indicazione d'autori e di opere a piè di pagina.

L'elenco delle persone e delle località nominate avrebbe dovuto costituire esclusivamente l'appendice dell' opera.

La parte documentaria è, com' abbiamo già detto, notevole, e costituisce un poderoso e indiscutibile contributo alla conoscenza della storia ticinese. Anche qui non sarebbe stato discaro un ordinamento più organico: non si comprende per che i documenti riferentisi al secondo volume siano per metà in fondo al secondo e per metà in fondo al terzo volume.

Con questo volume l'opera del Pometta è completa. Ê un lavoro davvero di mole. Quanto a sapere com' esso sia riescito, abbiamo già espresso il nostro giudizio in una precedente recensione.

Il quadro storico non è completo, nè pure sempre esatto, e generalmente poco chiaro.

Omissioni gravi commise l'A., certamente perchè distratto da soverchio materiale, sgraziatamente preparato con poco metodo. Noi ne indicammo talune riguardanti il primo volume, nello studio che da esso trae il titolo *Come Bellinzona venne in potere degli Svizzeri*, pubblicato in codesta rivista; altre rileviamo in un lavoro *sulla Collegiata di Bellinzona*, che si pubblica dall' Indicatore d'antichità svizzere; e di altre discorreremo in studi successivi.

La mancanza d'esattezza che si riscontra sovente deriva innanzi tutto dalla imperfetta conoscenza del materiale documentario: sarebbe, in vero, stato augurabile che il Pometta conoscesse tutti i documenti editi dal *Bollettino storico* e quelli, preziosissimi, esistenti nell' Archivio di Bellinzona da lui consultato.

La deficienza di nitidezza è dovuta alla poco felice esposizione de' fatti, all' accumolamento di troppo materiale ingombrante, che se potrà un giorno essere utile, come l'A. sostenne in una serie di lettere aperte a me dirette a motivo della mia prima recensione (vedile nel *Dovere* di Bellinzona, i 192, 194, 199, 207; e le mie risposte ne' n[i] 195— rettifiche 197 — e 204, anno corrente), nuoce innegabilmente alla chiarezza del suo vasto e complesso quadro storico.

Malgrado tutto questo, è dovere il riconoscere i meriti cospicui dell' A., primo fra tutti quello d'essersi fatto risolutamente ad esaminare il periodo culminante delle vicissitudini cui soggiacquero le terre ticinesi, con animo deciso a rischiararlo con ricerche pazienti e tenaci.

L'opera sua è già per questo solo titolo degna d'ogni lode. A completarla e a rimondarla non difetterà il tempo e non mancheranno gli uomini.

Lugano, settembre 1915. **Luigi Brentani.**

Pius Kistler. Das Burgrecht zwischen Bern und dem Münstertal. Zürich, Gebr. Leemann u. Cie. 1914. 375 S.

Die vorliegende Arbeit, der mehrjährige Archivforschung und umfassende Benutzung der gedruckten Quellen zugrunde liegen, befasst sich mit dem stark

in die bernische Machtpolitik hineinspielenden Verhältnis Berns zum Münstertal. Sie bietet zunächst die Vorgeschichte des Tals, die Doppelherrschaft des Bischofs von Basel und des Propstes von Münster, die erfolgreichen Versuche der Untertanen zur Erlangung lebensnotwendiger Freiheiten, die ersten Berührungen mit Bern, das nur auf den Augenblick zum Eingreifen wartet. Mit der streitigen Propstwahl von 1486 ist die Gelegenheit da; Bern ist gleich zur Stelle und schliesst mit den Propsteileuten 1486 ein Burgrecht, womit der langjährige Rechtsstreit mit dem Bischof von Basel beginnt. Hier setzt der Hauptteil der Arbeit, der das Neue bietet, ein. Dabei macht der Verfasser die Erfahrung, die keinem erspart bleibt, der die bernische Machtpolitik nur aus gewisser Entfernung betrachtet hat: er wird von Staunen über die Selbstverständlichkeit befallen, mit der Bern die Rechte, die seiner Machtentfaltung entgegenstehen, breiten Fusses zertritt und dem Geschädigten noch ein Schmerzensgeld abnimmt. Die Arbeit erhält dadurch einen moralischen Anflug, der sich in diesem Fall mit der Wissenschaftlichkeit gut verträgt. Man hat wenigstens die Genugtuung, dass bei dem grossen Verbalprozess zwischen dem Bischof und Bern von 1496—98 die Falten der bernischen Politik, bis zum Marksteinversetzen hinab, umgewendet werden. Für Bern bedeutete das Burgrecht die Mitherrschaft über das Münstertal, die sich gegebenenfalls in die Alleinherrschaft verwandeln sollte, für die Propsteileute den Schutz vor dem Bischof. Daher auch ihr Festhalten an Bern, das sie im Schwabenkrieg mit dem verheerenden Einfall der bischöflichen Truppen grausam büssen mussten, wobei man mit den feigen Davonlaufen der Berner vor den Bischöflichen eine neue Ueberraschung erlebt. Ohne den Beistand der Eidgenossen, die im Rechtsstreit gegen Bern Partei nahmen, hätte sich aber der Bischof der bernischen Machtgelüste wohl nicht erwehren können. Mit ihrer Hilfe behauptete er im Vertrag von 1505 seine Hoheit über das Tal, musste sich aber das Burgrecht als Einschränkung gefallen lassen.

In kurzen Schlussabschnitten wird die Wirkung des Burgrechts durch die Jahrhunderte verfolgt und dabei die Frage nach der Zugehörigkeit des umstrittenen Gebiets zum Reich gestreift. Es versteht sich, dass Bern das Burgrecht dazu benutzte, den neuen Glauben im Tal ob dem Felsen einzuführen, was der Eifersucht der Bischöfe neue Nahrung gab. Allmählich aber stumpfte sich der Streit an der Zeit ab, bis sich bernische und bischöfliche Abgeordnete schliesslich bei den Burgrechtserneuerungen friedlich begegnen konnten. Die Arbeit findet ihren natürlichen Abschluss mit der Aufnahme der ehemaligen bischöflichen Lande in den bernischen Staatsverband und ihrer feierlichen Beeidigung zu Delsberg am 18. Brachmonat 1818.

An der Form der Arbeit fällt das wohltuende Streben nach reiner deutscher Sprache auf. Dagegen ist die Gliederung nicht durchaus ebenmässig. Wiederholt werden Ereignisse der Zeit vorweggenommen, so S. 68 ff. die sich später erfüllenden Schicksale der streitenden Propsteiansprecher, wodurch der Zusammenhang einigermassen getrübt wird. Es hätte wohl auch zum Verständnis beigetragen, wenn der Abschnitt über die Rechtsstellung

des Münstertals im Fürstbistum seinen Platz vor dem Burgrecht und dem grossen Rechtsstreit gefunden hätte. Es mag aber solchen Mängeln das mühsame Vorwärtsschreiten der gewissenhaften Forschung bei zum Teil fehlenden Akten als Entschuldigung dienen.

Bern. **R. Feller.**

Regula Engel. *Lebensbeschreibung der Witwe des Obrist Florian Engel, 1761—1853.* Zürich 1915. VII. 295 S.

Die «Lebensbeschreibung der Witwe des Obrist Florian Engel von Langwies, in Bündten, geborener Egli von Fluntern, bei Zürich,» gehört in ihren interessanten Teilen der Revolutionszeit und dem ersten Kaiserreiche an. Ein Verwandter der Autorin hat als erster ihre Aufzeichnungen ins Reine gebracht und der Öffentlichkeit übergeben (in zwei Bänden, in den Jahren 1821 und 1828). Im Jahre 1887 hat Hilty im Politischen Jahrbuch der Schweizerischen Eidgenossenschaft Auszüge daraus veröffentlicht, 1904 ist eine gekürzte Ausgabe (von Pfarrer Bär in Schiers) erschienen, und nunmehr hat Dr. S. D. Steinberg den ersten Teil der Lebensgeschichte mit einer Einleitung versehen; das Buch ist von Rascher & Cie. in Zürich 1914 aufgelegt worden.

Diese neue Ausgabe, so erklärt Steinberg selbst, «ist eine wörtlich und orthographisch genaue Wiedergabe des im Jahre 1821 erschienenen ersten Teiles der Erinnerungen der Regula Egli». Es handelt sich also weder um die Erschliessung bisher unbekannter Memoiren, noch um eine kritische Korrektur der ersten Ausgabe, die nach wie vor die einzig vollständige ist, weil sie auch noch die Reisen der Frau Engel in die Schweiz umfasst. Geschichtlich wichtig ist die Einleitung. Die Memoiren der Kaiserzeit sind erst zum kleinern Teil kritisch studiert und ediert worden, und doch besitzen sie als Quellen ersten Ranges eine ganz hervorragende Bedeutung. Aber allerdings ist es jeweils Sache des Herausgebers, durch sorgfältige Nachprüfung die Glaubwürdigkeit oder Unzuverlässigkeit des Memoirenschreibers im Einzelnen festzustellen. Dass Steinberg dies unterlassen hat, ist bedauerlich. Obschon Arthur Chuquet die Aufzeichnungen der Frau Engel aufs heftigste angegriffen hat, befasst sich der neue Herausgeber nicht mit der Frage der Zuverlässigkeit seiner Autorin. Seine Einleitung zeugt vielmehr von geradezu blindem Vertrauen, obschon die Aufzeichnungen der Frau Engel jene Symptome der Übertreibung an sich tragen, die uns aus andern zeitgenössischen Memoire-Werken bekannt sind, und obschon gerade hier, soweit es möglich ist, der Einfluss der korregierenden Hand sollte festgestellt werden.

Auf eine Inhaltsangabe kann in Rücksicht auf die Mitteilungen Hiltys verzichtet werden. Man wird der Frau Engel schon darum besonderes Interesse entgegenbringen, weil sie Schweizerin ist. Das sollte allerdings nicht zur Überschätzung verleiten. Den von Hilty angeführten Memoiren Coignets kommt Frau Engel nicht gleich. Ihre Abenteuer können uns manchmal fesseln; aber das Leben des kleinen Mannes, seine Strapazen und Entbehrungen, den Siegeszug mit dem unerschütterlichen Glauben an den Feldherrn: das lernen

wir bei Coignet ganz anders kennen als bei Frau Engel. Coignet packt uns, wir leben es mit. Und wenn wir, wie Hilty, den Soldaten vernehmen wollen, dann greifen wir viel lieber zu den «Soldats suisses au service militaire», einem Rilliet, einem P.-L. Mayer, und nicht zu den viel weniger unmittelbaren Aufzeichnungen unserer schweizerischen Amazone, die zwar hin und wieder in männlicher Uniform mitgekämpft hat, aber wohl ebenso häufig durch ihren natürlichen Beruf, dem Kaiser Soldaten zu schenken (sie will 21 Kinder geboren haben), dem militärischen Leben häufig entzogen worden ist. Den «machtvolle historische Hintergrund» ist nur zu viel blosser Hintergrund; ihr Leben ist nicht dasjenige eines Soldaten, der vom Wirbel mitgerissen ist und im Strome aufgeht, sondern dasjenige einer Abenteurerin, die in der alten und neuen Welt bald hierhin, bald dorthin geworfen wird, bis sie als Hauskind des Spitals in Zürich stirbt.

Basel. **Gustav Steiner.**

Hans Frick. Johann Conrad Finslers politische Tätigkeit zur Zeit der Helvetik. Zürcher Diss. Zürich, Schulthess & Co. 1914. 135 S.

Auf Grund namentlich von Stricklers Aktensammlung aus der Zeit der helvetischen Republik — Nachforschungen im helvetischen Zentralarchiv hätten wohl noch nähern Aufschluss über manche Einzelheiten gebracht — schildert Frick die Tätigkeit Finslers als helvetischer Finanzminister (1798/99) und als Mitglied des Vollziehungsausschusses (1800). Die mannigfaltigen Sorgen des Finanzministers erfahren eine eingehende Würdigung; mancher vortreffliche Gedanke Finslers blieb, wie dies auf allen Gebieten der Helvetik der Fall war, Projekt bei der verwirrten politischen Lage und dem finanziellen Elende der Republik. Im zweiten Teil tritt Finsler als Politiker stärker hervor. Die politische Schwenkung Finslers erklärt Frick damit, dass er im Grunde stets sich mit den altgesinnten Zürchern, zu denen er durch seine Abstammung gehörte, verbunden fühlte, während er mit der Mehrzahl der Helvetiker nichts gemein hatte. Dass er sich aber der helvetischen Republik überhaupt zur Verfügung stellte, beruhte bei ihm, wie bei andern seiner Zeit, auf der Vorstellung, der Sturz der alten Eidgenossenschaft schaffe Raum für eine Idealrepublik. Die Enttäuschung über das Allzumenschliche, das der neuen Schöpfung anhaftete, verleidete diesen Männern die Staatsform selbst, und Finsler rückte dabei weiter nach rechts ab, als P. Usteri und J. C. Escher. Den Anlass zum endgültigen Bruch mit der Helvetik gab für Finsler die Deportation altgesinnter Zürcher im Frühjahr 1799, eine Massregel, die er nicht wohl grundsätzlich verurteilen konnte, da er vor Zwangsmassnahmen selbst durchaus nicht zurückschreckte, deren Opfer aber diesmal seine Verwandten und Freunde waren. Dazu kam die politische Fehde mit Laharpe, der dem Minister — von seinem Standpunkt aus mit Recht — misstraute. In der Beurteilung Laharpes wie auch des Zürcher Regierungsstatthalters Johann Caspar (nicht Joh. Conrad) Pfenninger zeigt Frick eine

entschiedene, aber in der von ihm ausgesprochenen Verallgemeinerung ungerechtfertigte Parteinahme für die ehemaligen Regenten. Wenn Frick ferner die Entsetzung des Basler Postpersonals durch das Direktorium als einen Eingriff in den Ressort Finslers empfindet (S. 26), so ist zu sagen, dass diese Massregel wegen Begünstigung gegenrevolutionären Briefwechsels erfolgte. Der auf S. 119 Verminal genannte französische Gesandte heisst richtig Verninac.

Die eigentümliche Anordnung des Stoffes (das Nebeneinanderstellen logisch ungleichwertiger Abschnitte z. T. von nur wenigen Zeilen unter typographisch gleichartigen Ueberschriften) macht hoffentlich nicht Schule.

Zürich. **Felix Burckhardt.**

Hans Ruckstuhl. Die Ausbildung der zürcherischen Handels- und Gewerbefreiheit in den 1830er-Jahren. Zürich, Gebr. Leemann & Co. 1914 95 Seiten.

L'introduction de la liberté du commerce et de l'industrie dans les principaux pays d'Europe fut assurément une des manifestations les plus significatives de la révolution industrielle. Réclamée avec véhémence au-delà de la Manche par Adam Smith dans sa *Richesse des Nations* en 1776 et courageusement tentée en cette même année — année mémorable entre toutes dans les fastes du libéralisme moderne — par le physiocrate Turgot en France, cette réforme ne put être définitivement réalisée en Suisse qu'après les révolutions de 1830.

L'importance de cette réforme n'était pas la même pour tous les cantons helvétiques. Elle variait en effet en raison directe de leur développement industriel et corporatif. Presque nulle, par conséquent, pour les très libérales démocraties pastorales, plus considérable mais secondaire encore, pour les républiques patriciennes, elle ne fut vraiment capitale que pour les oligarchies urbaines de Zurich, Bâle, Schaffhouse et St. Gall.

C'est dans le premier de ces cantons, à la fois le plus grand et le plus avancé à bien des égards, que M. Ruckstuhl étudie l'avènement de la liberté commerciale et industrielle. C'est dire tout l'intérêt de son sujet.

La monographie de M. Ruckstuhl est divisée en trois parties de très inégale étendue. Dans la première, il expose de la décadence de l'ancien régime corporatif au 18e siècle, la suppression révolutionnaire des maîtrises et des jurandes dans toute la République helvétique en 1798 et leur rétablissement partiel à Zurich et à Winterthur sous le Pacte de Médiation et sous la Restauration.

Dans la seconde partie de son étude, de beaucoup la plus considérable, M. Ruckstuhl montre comment le régime corporatif, depuis longtemps miné par l'évolution économique et sociale, fut brusquement attaqué et renversé, au nom de la liberté et de l'égalité, par ses principales victimes, les éléments révolu-

tionnaires des bords du lac de Zurich. A la fameuse journée d'Uster en novembre 1830, l'abolition des privilèges corporatifs fut hautement revendiquée par le peuple. L'article 7 de la constitution de 1831 donna satisfaction à ce vœu en reconnaissant formellement «le principe de la liberté de l'industrie et du commerce». Mais les plaintes des artisans, menacés dans ce qu'ils considéraient comme leurs droits, déterminèrent le Grand Conseil à n'appliquer ce principe qu'avec beaucoup de mesure et de circonspection. La loi industrielle de 1832, issue de ses délibérations, témoigne d'un réel désir de conciliation; mais elle n'eut d'autre effet que d'indisposer à la fois les artisans réactionnaires, qui ne lui pardonnaient pas les atteintes portées à leurs anciens privilèges, et les campagnards radicaux, que pouvait seul contenter l'abolition pure et simple de ces mêmes privilèges.

La dernière partie — soit les six dernières pages — du travail de M. Ruckstuhl est consacré à l'historique de la loi de 1837, qui abrogea celle de 1832, et à l'analyse de ses principales dispositions. Répondant aux exigences matérielles du progrès industriel et commercial, aussi bien qu'aux postulats moraux d'une philosophie politique fondée sur le droit naturel, cette loi marqua le triomphe définitif du libéralisme économique dans le canton de Zurich.

M. Ruckstuhl a su décrire l'évolution dont nous venons de rappeler les principales étapes avec intelligence et clarté. A part quelques négligences, telle qu'une curieuse répétition dans le texte (cf. le début du chapitre III avec celui de l'avant-dernière section du chapitre précédent) et quelques références bibliographiques incomplètes (cf. p. 20: «Brunner l. c.» et p. 39: «Wettstein l. c. S. 13»), son travail est composé avec ordre et avec soin. Il est par conséquent d'une lecture facile, mérite trop rare dans ce genre de publication!

Si cette monographie n'avait que les prétentions d'un rapide essai, on pourrait donc la louer presque sans réserves. Mais présentée comme thèse pour l'obtention d'un doctorat universitaire, il est permis de la trouver un peu modeste. S'étant contenté d'une base documentaire trop étroite — une vingtaine d'ouvrages et d'opuscules imprimés et quelques rares pièces d'archives — son auteur n'a pas pu élever son édifice au-dessus du niveau des connaissances historiques précédemment acquises à la science. Aussi les quatre-vingt-dix pages que comporte son étude, dont une bonne moitié est consacrée à l'analyse de textes législatifs, sont-elles singulièrement pauvres en renseignements nouveaux. M. Ruckstuhl nous a livré une compilation fort habilement faite, mais ses investigations sont restées trop stériles parce qu'elles ont été trop tôt interrompues. Il faut souhaiter que les très précieuses qualités de clairvoyance et de maturité intellectuelles dont elles témoignent, trouvent bientôt un emploi plus fructueux dans le champ à peine défriché de l'histoire économique de notre pays.

Genève. William E. Rappard.

Bulletin d'histoire du Moyen-Age pour 1914—1915.[1]

Suisse Romande.

Publication de documents et travaux relatifs aux sources.

Après les travaux de Krusch[2], de Schnürer[3] et de Halphen[4], il semblait que la critique d'attribution avait réussi à discerner la main de trois auteurs différents dans la chronique connue sous le nom de pseudo-Frédégaire et dont la partie originale comprend les années 593 à 642. A ces trois auteurs correspondaient ainsi trois rédactions, celle de 613 (Krusch), 614 (Halphen), 624—627 (Schnürer) et celle de 642, seraient toutes deux attribuables à des Burgondes originaires du *pagus Ultrajoranus;* celle de 660 est l'œuvre d'un Austrasien.

M. Ferdinand Lot, dans un article suggestif, s'est attaché à ruiner ces théories si laborieusement et souvent si arbitrairement édifiées.[5] Il réunit tout d'abord en un faisceau de preuves décisives toute une série d'observations sur les sources employées par le premier rédacteur A. et qui reculent la date de son travail jusqu'après 636. Il montre ensuite qu'aucun critère positif n'établit le dédoublement de A. et de B., qui, de l'aveu de tous les critiques, sont au contraire originaires du même pays et écrivent sensiblement de la même façon. Quant au troisième rédacteur, l'Austrasien C., il faut renoncer avec M. Lot, à définir la part de ses remaniements; la simple logique permet encore d'admettre l'identité de B. et de C., en expliquant les tendances diverses qui s'expriment, sous sa plume, de même que ses divergences chronologiques, par la pluralité des sources qu'il emploie. Burgonde d'Outre-Jura, il est, après 642, plus au courant des choses austrasiennes pour la raison qu'il a passé au service des maires du palais de ce royaume.

Nous souscrivons dans leur ensemble aux conclusions de M. Lot, qui malheureusement diminuent la valeur du témoignage du pseudo-Frédégaire: «pour le début et même pour le milieu du VIIe siècle, nous n'avons qu'un seul témoignage et il a été écrit, remanié profondément, en tous cas, vers 660». Frédégaire, originaire de la région d'Avenches, n'en a pas moins recueilli une série de faits intéressants de l'histoire de notre pays. Selon une des hypothèses séduisantes de M. Lot, il a pu utiliser pour les années 584 à 613—614 une chronique transjurane faisant suite à celle de Marius d'Avenches.

Après ce débat, qui n'est sans doute pas clos, sur un texte capital de notre haut moyen-âge, il nous faut aller jusqu'au 15e siècle pour signaler de nouvelles publications de documents.

La chronique fribourgeoise des guerres de Bourgogne de Pierre de Molsheim,

---

[1]) La présente chronique, à la fois tardive et prématurée, ne sera sans doute guère plus complète que celle de l'an passé. On voudra bien excuser ses défauts en tenant compte à l'auteur des exigences de la mobilisation, difficilement compatibles avec celles de la bibliographie.

[2]) *Neues Archiv*, t. VII (1882), p. 247—351 et 421—516.

[3]) *Collectanea Friburgensia*, t. IX (1900).

[4]) *Revue historique*, 27e année (1902), p. 41—56.

[5]) *Encore la chronique du pseudo-Frédégaire, Revue historique*, 39e année (1914), p. 305—337.

éditée par M. Albert Büchi, a déjà été mentionnée par l'*Indicateur.*[1]) Elle fera d'ailleurs l'objet d'un compte rendu détaillé.

La publication des *Registres du Conseil de Genève* se poursuit avec une heureuse régularité. Le tome V, paru en 1914, est de M. Emile Rivoire, le promoteur de l'entreprise, de MM. Victor van Berchem et Léon Gautier[2]); il contient les délibérations des conseils de la ville du 7 février 1492 au 4 février 1499, et, par le fait d'une regrettable lacune, de février 1499 à décembre 1501, dans la série des manuscrits des Archives de Genève, il se trouve être le dernier registre conservé du 15e siècle. L'abondance des renseignements que donnent ces textes, édités avec toute la sûreté désirable, retiendra toute l'attention des historiens sur ce nouveau volume; sa consultation est grandement facilitée par un index des noms propres et des matières (noms de choses et mots de basse latinité) qui représente à lui seul un travail considérable.

Le père Marie-Pascal Anglade a trouvé à la Bibliothèque cantonale de Fribourg et publié une lettre inédite de Louis XI au Conseil de Fribourg; le roi de France demande aide et faveur pour Hugues de Châlon-Arlay, seigneur d'Orbe, et la mise à exécution des mandements du duc de Savoie qui ordonnent l'entrée de Hugues en pleine jouissance de ses biens au Pays de Vaud. Le texte est transcrit avec le moins de ponctuations et de majuscules possible; le Père Anglade réussit à le dater du 25 juillet 1464.[3])

Histoire générale et histoire locale.

On ne peut guère, mieux qu'en 1913, établir un classement systématique entre les travaux relatifs à l'histoire politique, parus dans ces deux dernières années. En mentionnant successivement les divers sujets traités, on passera sans transition d'une époque à une autre, d'un livre à un article de revue.

L'auteur de ce *Bulletin*, en donnant le texte français des Sagas norroises qui relatent la destruction de Wiflisbourg, à l'aide de traductions et de notes du regretté Ferdinand de Saussure, a soumis à une nouvelle étude les sources relatives à la dévastation d'Avenches par les Alamans. Le premier pillage de la grande ville romaine peut ainsi se dater de 259—260. Quant aux chants des Sagas, il est peut être vain de leur chercher des bases historiques; ce qu'ils racontent du siège d'Avenches par les Normands ne serait-il pas, selon les théories de Bédier, qu'une légende rapportée dans leur patrie par les pélerins scandinaves?[4])

M. Léon Kern, à propos de l'étude récente de M. Carl Brun (*Geschichte der Grafen von Kyburg bis 1264*, Zurich 1913), revient sur la question du partage des biens des deux Hartmann, l'ancien et le jeune.[5]) La date admise par M. Brun, 1250, est arbitraire; on ne peut arriver par l'étude des actes à fixer aussi exactement cette opération juridique qui a dû s'effectuer entre la fin de 1253 et le mois d'août 1255.

---

[1]) *Peter von Molsheim's Freiburger Chronik der Burgunderkriege*, hrsg. von Albert Büchi, Berne (1914), XVI—384 p. in-8. Cf. *Anzeiger*, 1915, p. 131.

[2]) *Registres du Conseil de Genève*, publiés par la Société d'histoire et d'archéologie, t. V. Du 4 février 1492 au 4 février 1499 (volumes 13 et 14), Genève, 1914 VIII—623 p. gr. in-8.

[3]) *Une lettre inédite de Louis XI, Annales Fribourgeoises,* 2me année (1914), p. 75—76.

[4]) Paul-E. Martin. *La destruction d'Avenches dans les Sagas scandinaves. D'après des traductions et des notes de Ferdinand de Saussure †, Anzeiger für schweizerische Geschichte,* 45e année (1915), p. 1—13.

[5]) Léon Kern. *Le partage des biens des Kyburg, Annales fribourgeoises,* 3me année, (1915,) p. 90—99.

La biographie d'Henri de Colombier de la maison de Villars le Terroir, seigneur de Colombier-sur-Morges, de Vullierens, et, par sa femme Jacquette de Duin, de Vufflens, nous retrace l'activité d'un grand seigneur vaudois à la cour de Savoie au 15e siècle. M. Maxime Reymond a réuni sur ce personnage les renseignements des sources imprimées et de quelques documents des archives de Lausanne.[1]) Henri de Colombier, né vers 1365, meurt entre 1437 et 1439. Dans sa longue carrière, il sert avec fidélité le comte rouge, Amédée VII de Savoie, et le comte puis duc Amédée VIII. En 1391, il tient le parti de la régente Bonne de Bourbon. Capitaine du Piémont, il y guerroye de 1405 à 1413 contre le duc de Montferrat, assiste au concile de Constance en 1414, va en Terre Sainte pour distribuer les aumônes du duc en 1416. En 1426 et 1427, il mène les troupes de Savoie en Italie, contre le duc de Milan, Philippe Visconti, négocie la paix de Venise et le mariage du duc avec Marie de Savoie. En 1424, il se retire avec son maître à Ripaille, après avoir, probablement en 1423, édifié le donjon de Vufflens.

Les guerres de Bourgogne retiennent toujours l'attention des historiens suisses. M. Max de Diesbach donne à la *Revue militaire* une étude très claire de la bataille de Morat.[2]) Son récit a comme centre le rapport de l'ambassadeur milanais Panigarola, pour la première fois entièrement traduit en français. M. de Diesbach le commente à l'aide de renseignements topographiques et de considérations tactiques basées en première ligne sur sa connaissance approfondie du terrain. Son article rendra de fort bons services, grâce aussi à la bibliographie, au résumé des travaux antérieurs et de la controverse dans laquelle les idées de M. Hans Wattelet ont triomphé, à sa carte et au tableau graphique de l'ordre de bataille de l'armée bourguignonne.

M. Maxime Reymond fait le tableau des maux endurés par Lausanne, et des méfaits des bandes suisses, dans la *Patria Vaudi,* pendant la guerre contre le duc Charles de Bourgogne.[3]) Selon sa méthode, il complète les récits des chroniques par l'interprétation de documents d'archives, surtout par les comptes de la ville inférieure de Lausanne. Une déclaration des avocats et notaires de la ville, du 22 octobre 1476, publiée intégralement en annexe, retrace éloquemment l'affliction des habitants et le ravage du pays, des villages et des monastères, tant par les soldats bourguignons que par ceux des Confédérés.

Lausanne, bien que ville épiscopale, doit payer rançon aux envahisseurs suisses en octobre 1475; elle souffre de la présence du camp de la grande armée ducale, de mars à mai 1476; surtout elle est saccagée après Morat par les bandes du comte de Gruyères et celles des Confédérés, du 24 au 30 juin 1476. Ce pillage de six jours, désapprouvé par la diète de Lucerne du 19 juillet, n'évita pas à la ville une nouvelle imposition qui augmenta encore son appauvrissement.

M. l'abbé Grand met judicieusement en valeur le rôle du Valais dans les guerres de Bourgogne, par un récit simple et bien coordonné.[4]) Ses recherches dans les archives suisses et à Milan lui ont fourni moins de documents valaisans que l'on pourrait croire; c'est surtout de Berne que lui sont parvenus les renseignements inédits qu'il a habilement

---

[1]) Maxime Reymond. *Un gentilhomme vaudois du XVe siècle, Henri de Colombier, seigneur de Vufflens, Revue historique vaudoise,* 22e année (1914), p. 199–212.

[2]) Max de Diesbach, colonel d'infanterie. *La bataille de Morat, Revue militaire suisse,* 59e année (1914), p. 1–10, 73–87.

[3]) Maxime Reymond. *La guerre de Bourgogne et Lausanne, Revue historique vaudoise,* 23e année (1915), p. 161–172, 193–207.

[4]) Grand, Alfred. *Der Anteil des Wallis an den Burgunder Kriegen,* Brig, 1913, in-8 (*Blätter aus der Walliser Geschichte,* IV, 1912–1913).

ajoutés aux récits des chroniques et des sources imprimées. On trouvera dans son travail non pas tant une abondance de détails qu'une mise au point de nos connaissance sur la campagne des Dizains au temps de la guerre de Bourgogne.

L'auteur commence par définir la situation du Valais et ses rapports avec Milan, la Savoie, Berne et les Confédérés; il étudie ensuite les conséquences du traité avec Berne du 7 septembre 1475 et de la politique de l'évêque Walter II Supersaxo. La conquête du Pays de Vaud par Berne est bientôt suivie de celle du Bas-Valais par les Dizains en novembre 1475 après la défaite de l'évêque de Genève, Jean-Louis de Savoie, à la Planta.[1] La défense des cols des Alpes, l'échec des Savoyards et des Piémontais dans leur tentative d'invasion du Bas-Valais, l'offensive des Valaisans sur le Chablais consolident leur première conquête, en 1476. Les opérations en montagne, la marche du contingent valaisan par Bulle jusqu'à Fribourg et jusqu'au champ de bataille de Morat le 22 juin 1476, sont exactement décrits par M. Grand. L'évêque et les dixains obtiennent ensuite par l'énergie de leur diplomatie, l'annexion solennelle du Bas-Valais le 31 décembre 1477, puis en octobre 1478 l'armistice avec la Savoie. Le patrimoine de Saint-Théodule reconquis, tel est pour l'évêque de Sion et son peuple l'effet de la participation à la guerre contre Charles le Téméraire et Yolande de Savoie.

Avec le petit livre de M. J.-L. Reichlen, nous arrivons à l'extrême fin du moyen-âge, par un résumé de l'histoire extérieure de la Suisse de 1484 à 1515;[2] la part des Suisses dans les guerres d'Italie, la guerre de Souabe, les traités et les négociations diplomatiques ne nous y sont pas présentées sous un angle particulier qui réponde à l'allure actuelle du titre; tout au plus l'auteur semble-t-il se féliciter, dans sa conclusion, de l'alliance franco-suisse, qui résulte de la défaite de Marignan. Pour le reste, M. Reichlen raconte avec clarté et précision, en faisant quelques citations des chroniques du temps; mais il ne se soucie pas plus de faits nouveaux ou de recherches critiques que de considérations générales.

Quelques contributions à l'histoire régionale de la Suisse romande peuvent clore cette rapide revue. Les textes cités et commentés par M. Maxime Reymond apportent d'utiles précisions sur la situation du val de Saint-Imier par rapport aux évêchés de Bâle et de Lausanne.[3]

M. Reymond montre tout d'abord le peu de poids des conjectures faites sur la date à laquelle le doyenné du Buchsgau aurait été cédé par l'évêque de Bâle à celui de Lausanne; par contre, on sait qu'en 999 l'évêque de Bâle acquit la souveraineté temporelle de Saint-Imier, dépendance du monastère de Moûtier-Grandval. En 859, le vallon de l'Erguel est déjà de la dépendance spirituelle du diocèse de Lausanne et le demeure jusqu'au 16e siècle. La collégiale de Saint-Imier apparaît ainsi comme une fondation de l'évêque de Bâle, probablement de la première moitié du 12e siècle; c'est bien l'évêque de Bâle qui exerce sur elle la juridiction spirituelle alors même que celui de Lausanne maintient pour la forme son droit jusqu'au 15e siècle. La dissertation de M. Reymond se termine par une liste des doyens de Saint-Imier de 1177 à 1529.

Sous une forme populaire, M. Dillenseger réunit les textes déjà publiés relatifs au château de Lucens; il note particulièrement les dates des pilleries, des incendies des reconstructions; il relève le rôle joué dans l'histoire de la région par cette résidence

---

[1]) Sur la campagne de l'évêque et sur l'aide de sa ville de Genève, M. Grand aurait pu trouver quelques détails dans les *Registres du Conseil de Genève*, t. II, p. 409 et 429.

[2]) J.-L. Reichlen. *La rivalité franco-allemande en Suisse et la lutte pour l'Italie, de la guerre de Bourgogne à la bataille de Marignan*, Lausanne, 1914, 105 p. in-8.

[3]) Maxime Reymond. *Les droits des évêques de Bâle et de Lausanne sur le vallon de Saint-Imier*, *Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte*, 8e année (1914), p. 15—24.

des évêques de Lausanne. On trouvera dans sa notice quelques indications sur l'administration épiscopale, l'organisation de la châtellenie, les offices féodaux et les revenus qui en dépendaient, une liste des principaux baillis bernois, enfin des extraits de documents d'archives et de récits empruntés à la tradition.[1])

La monographie de M. Beuret-Frantz, sur le vallon de Goumois et la seigneurie de Franquemont ne manque pas d'intérêt.[2]) L'auteur a groupé sur ce château ruiné des bords du Doubs, la seigneurie qui en dépendait et le village voisin, un grand nombre de renseignements, utilisés malheureusement sans méthode. Les sources sont laissées presque complètement dans l'ombre. Aussi la compilation de M. Beuret, si elle se laissera lire avec intérêt, n'évitera guère les recherches aux historiens qui ne peuvent en vérifier eux-mêmes les résultats.

Le château de Franquemont aurait été construit en 1305, par Gauthier II de Montfaucon qui en avait reçu la terre de Renaud de Bourgogne et de son épouse Guillaumette de Neuchâtel comtesse de Montbéliard. La seigneurie passe, en 1380, aux comtes de Montbéliard puis à une branche bâtarde de leur maison.

Lors des guerres de Bourgogne, les gens de l'évêque de Bâle, s'emparent du château en 1474 et jusqu'à la fin du 18ème siècle le fief reste de la mouvance de l'évêché. Le château fut démoli en 1677. M. Beuret décrit ses ruines et son mobilier d'après un inventaire de 1472; il analyse les lettres de franchise du 22 janvier 1482, convention entre le seigneur et les habitants du val de Goumois, pour régler leurs droits et leurs devoirs réciproques. Pour le 17ème et le 18ème siècle, il donne, toujours avec peu de références, de nombreux détails sur l'étendue et les revenus de la seigneurie, les famille de son fief, la justice, l'industrie, les coutumes de Goumois, sur son église et les répercussions des guerres de religion dans la paroisse.

C'est surtout à la succession des seigneurs et aux transmissions des fiefs d'Attalens et Bossonnens qu'est consacrée la notice publiée par M. Tobie de Raemy.[3]) En 1068 la *villa* d'Attalens est donnée en bénéfice, à titre viager, par l'abbé de Saint Maurice, à la femme de son avoué Otton, et à son fils Vaucher. Les auteurs de l'*Aperçu historique,* se refusent à voir dans l'avoué Otton la tige de la maison de Blonay et dans son fils Vaucher celle de la maison d'Oron. Sur ce point leurs conclusions un peu sommaires devront peut être soumises à une révision, grâce à de nouvelles recherches encore inédites de M. Maxime Reymond. En tous cas, on sort des hypothèses en signalant en 1274. Attalens et Bossonens comme étant aux mains de la famille d'Oron qui les garde jusqu'en 1375. Attalens passe successivement de 1377 à 1389, au comte de Savoie, de 1382 à 1402 aux La Tour-Châtillon, de 1402 à 1495 aux La Baume-Montrevel, puis à Adrien de Bubenberg, au duc de Savoie, enfin de 1533 à 1615 aux Challant, pour devenir un bailliage fribourgeois réuni à Bossonnens en 1621.

De la famille d'Oron, Bossonnens était de son côté parvenue en 1410 aux La Sarraz puis en 1513 au duc de Savoie. La conquête fribourgeoise y installa d'emblée un bailli en 1536. M. de Raemy a joint à l'historique forcément un peu sec, de ces mutations, des renseignements sur les découvertes romaines faites dans la contrée, sur les châteaux à l'époque fribourgeoise, les rôles militaires de 1561 et la liste des baillis jusqu'en 1797.

---

[1]) J. Dillenseger, *Notice historique sur le château de Lucens, revue et augmentée par Maxime Reymond*, Lucens, 1914, 30 p. in-8.

[2]) J. Beuret-Frantz, *Le vallon de Goumois et la seigneurie de Franquemont. Notes historiques, Actes de la Société jurassienne d'Emulation, 1913,* 2me série, 19me volume (1914), p. 233-292.

[3]) Tobie de Raemy et Paul E. Martin. *Aperçu historique sur les seigneurs et seigneuries d'Attalens et Bossonnens, Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg,* t. X (1915), p. 429—461.

Histoire de l'Eglise.

Avec le troisième volume des *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, de Mgr. Duchesne, nous possédons un résumé lumineux des origines de l'organisation épiscopale dans nos contrées.[1])

Sans grand renfort de bibliographie et de références, l'auteur donne sur des questions éternellement controversées, des solutions neuves, logiques, mûrement refléchies; les résultats de multiples travaux sont exposés sans lourdeur, sous une forme élégante et originale. A vrai dire, Mgr. Duchesne n'est pas toujours d'accord avec les plus récents interprétateurs des catalogues épiscopaux et des souscriptions des conciles. Pour notre part, nous avons pris un plaisir particulier à lire ses fortes et compendieuses pages, exemptes de fallacieuses hypothèses, sur l'organisation romaine puis chrétienne de l'Helvétie, sur l'établissement des Alamans et des Burgondes et la conquête franque. Par contre nous avions cru la question des transferts successifs du siège épiscopal d'Avenches-Lausanne, et celle du diocèse de Nyon définitivement réglées par les *Recherches sur les origines*... de M. l'abbé Besson. Mgr. Duchesne admet le processus Avenches-Windisch-Lausanne, au lieu de celui qui semblait plus logique de Windisch-Avenches-Lausanne. Il croit à l'évêché de Nyon, selon la règle d'un évêque par cité, et l'explique par une extension naturelle de la circonscription des Equestres, sur le pays des *Ambarri*. La création de l'évêché de Belley au 6ème siècle, remaniement administratif devenu nécessaire, ne serait pas une innovation complète. Belley succède bien à Nyon; sa dépendance de Besançon en marque le souvenir. Dans ces deux cas il y a encore place pour la discussion, et nous l'avouons, les arguments de M. l'abbé Besson ne nous semblent pas à jamais écartés.

Il n'en reste pas moins que ce nouveau volume des *Fastes* sera d'un intérêt capital pour les origines chrétiennes de notre pays; ceci surtout par ses listes d'évêques des diocèses de Bâle et Lausanne, des origines à la fin du 9ème siècle.

L'importante étude que M. Michel Benzerath a consacré à la géographie hagiographique du diocèse de Lausanne, a déjà fait l'objet d'un compte rendu très complet dû à M. François Ducrest. [2]) Nous ne revenons ici que sur quelques-unes des conclusions d'ailleurs prudentes de l'auteur.

M. Benzerath ne signale guère dans le culte des saints et le choix des patrons des églises, d'influence particulière aux Gallo-Romains et aux Germains. Il estime que les localités dont le nom est formé d'un gentilice romain avec le suffixe *acus* sont déjà peuplées au 7ème siècle; pour les localités en *ens*, d'origine germanique, burgonde, alamannique ou franque, les textes ne nomment aucune église avant le 8ème siècle. M. Benzerath en conclut que l'origine de ces lieux habités ne peut remonter à une colonisation antérieure à la fin du 7ème et au commencement du 8ème siècle. C'est là une indication intéressante, mais que la pauvreté des documents conservés interdit d'admettre comme un critère définitif.

Divers travaux relatifs aux établissements religieux de notre pays se rencontrent de ci de là, dans les périodiques et les revues de ces deux années. [3])

Avec sa précision coutumière, M. Maxime Reymond parle des plus anciens édifices religieux d'Orbe, dans une notice qui traite plus longuement de la réforma-

---

[1]) L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule, t. III*; *Les provinces du nord et de l'est*, Paris, 1915, in-8.

[2]) Michael Benzerath. *Die Kirchenpatrone der alten Diöcese Lausanne im Mittelalter*. XVI—221 p. *Freiburger Geschichtsblätter*, t. XX (1913). Fribourg, 1914 in-8. Cf. François Ducrest, *Annales fribourgeoises*, 2me année (1914), p. 286—288.

[3]) Pour le livre du P. Courtrai sur la Chartreuse de la Valsainte nous renvoyons au compte rendu spécial de M. Maxime Reymond.

tion puis de la restauration du culte catholique dans la ville. [1]) Il distingue trois églises anciennes, la basilique de Saint-Martin, dans la *villa Tabernis*, qui peut bien dater du 6ème ou du 7ème siècle et qui fut détruite peu après 1531, l'église Saint-Germain, dans la *villa Tavellis*, ancienne parvoissiale démolie en 1559 et déjà mentionnée au 12ème siècle, l'église Notre Dame, élevé dans le bourg, probablement en même temps qu'un hôpital au 12ème siècle et qui est devenue l'église protestante d'Orbe.

La chapelle des saints Eloi et Michel dans l'église paroissiale de Granges près Payerne fut fondée en 1445 par Pierre Fudraux. Les Fudraux en restèrent collateurs; après eux la famille Estoppey hérita de ce droit transformé en une simple propriété jusqu'à la démolition de l'édifice au 17ème siècle. D'autre part Pierre Juanier, prêtre, et Jacques son frère dotèrent la chapelle vers 1450. C'est ce que l'on peut conclure des notes un peu contradictoires publiées par MM. Aug. Burnand et M[axime] R[eymond]. [2])

La description de l'abbaye de Lucelle de M. l'abbé Daucourt résume l'histoire du monastère de 1123 aux destructions de 1525 et 1632, d'après Buchsinger, Walch, et un registre des privilèges composé par le père Etienne, archiviste du couvent en 1781.[3]) La dispersion des archives nous prive presque entièrement de documents originaux. Mais la publication des textes qu'emploie M. l'abbé Daucourt et leur étude critique restent possibles. Il faut souhaiter qu'il entreprenne lui-même ce travail sous une forme plus étendue.

Deux documents publiés par M. Orsier ont trait au personnat de l'abbaye d'Abondance sur le prieuré de Nyon de l'ordre des Augustins, pour les années 1365 et 1432.[4]) L'abbaye possédait divers droits sur Saint-Gingolph au 14ème siècle.

L'obituaire des Dominicains de Lausanne permet d'identifier Jaques de Lausanne, célèbre prédicateur qui mourut provincial de France en 1321 avec le frère Jaques de Vuadens, qui teste le 7 septembre 1315. [5]) M. Maxime Reymond peut aussi ajouter une note intéressante à l'étude de Barthélemy Hauréau. Diverses aumônes accordées par le gouvernement de Fribourg aux Clarisses de Vevey, et d'Orbe, font l'objet de ses lettres, de 1475 à 1543, publiées et commentées par le Père Anglade.[6])

Dans la première partie de son travail sur le pélerinage de Notre-Dame de Compassion et le couvent des Capucins de Bulle, le P. Athanase Cottier fixe quelques dates de l'histoire de l'ancien hôpital de Bulle, fondé avant 1350 par l'évêque François de Montfaucon; brûlé en 1447, il fut reconstruit vers 1453.[7])

Au début de son étude sur l'admission des Suisses dans l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Malte, M. H. K. Seitz donne d'utiles renseignements sur l'organisation

---

[1]) Maxime Reymond. *La paroisse d'Orbe*, Extrait de la *Semaine catholique.* (Fribourg, 1915), 16 p. in 8.

[2]) Aug. Burnand. *La chapelle de Saint-Michel et Saint-Eloi dans l'église de Granges. Revue historique vaudoise*, 23e année (1915), p. 148—152. M. R. *Fondation de la chapelle de l'église de Granges, ibid.*, p. 192.

[3]) A. Daucourt. *Description de l'abbaye de Lucelle, Actes de la Société jurassienne d'émulation*, année 1913 (1914), p. 51—85.

[4]) Joseph Orsier. *A propos d'Abondance, Revue de Savoie*, 3e année, t. V (1914), p. 27—32.

[5]) Maxime Reymond. *Jaques de Vuadens, dit de Lausanne, Dominicain provincial de France au 14e siècle, Annales fribourgeoises.* 2e année (1914), p. 226—231.

[6]) P. Marie-Pascal Anglade, O. F. M. *Leurs Excellences de Fribourg et les Clarisses de Vevey et d'Orbe, Annales fribourgeoises*, 2e année, 1914, p. 11—19.

[7]) Le P. Athanase Cottier, de Bellegarde O. P. M. *Notre-Dame de Compassion et le couvent des Pères Capucins de Bulle, Annales fribourgeoises*, 2e année (1914), p. 56—59.

des Hospitaliers, et les conditions requises des néophytes.[1]) Surtout il donne une liste complète des commanderies avec la bibliographie des publications qui les concernent. Les commanderies de la Suisse romande, à l'exception de Fribourg, relevaient de la « langue française », soit du grand prieuré d'Auvergne.

Histoire des Institutions.

Les premières pages de l'étude de M. Max de Diesbach sur la garnison de Fribourg nous renseignent sur l'organisation militaire de la ville au moyen-âge.[2]) La *Handfeste* de 1249 assigne aux magistrats des fonctions militaires, à la tête des bourgeois qui ont avant tout à assurer la défense de la place. Pour tenir la campagne, ceux-ci forment des compagnies de volontaires ou bien engagent des mercenaires étrangers. L'ordonnance de 1410 fixe dans le détail la préparation militaire de la milice bourgeoise, sa mobilisation par places de rassemblement sur la base de l'unité tactique des bannières. Les abbayes ou corps de métiers formés en *Reisegesellschaften* fournissent également des contingents aux expéditions guerrières de même que les sociétés de la campagne.

Les documents utilisés par le chanoine Dupraz ne donnent pas un tableau complet de l'état social de la région d'Echallens du 12e au 15e siècle. Les questions que l'auteur aborde sont trop complexes, l'interprétation des textes trop difficile pour qu'une étude de quelques pages puisse tenir lieu de monographie.[3]) A tout le moins, les analyses réunies par l'auteur donneront-elles une vision plus claire de la situation des habitants du bailliage. Tout d'abord, les nobles, surtout les Goumoëns et les Montfaucon avec leurs vassaux. Les villains tendent à s'affranchir au 15e siècle; le bourg d'Echallens est une commune en 1351. Les hommes libres et francs ont la disposition limitée de leurs personnes et biens; les serfs sont astreints à la mainmorte. Mais les variétés des situations sont multiples. On peut se demander si les hommes taillables signalés par M. Dupraz sont entièrement de condition servile et taillables à volonté.

Archéologie et histoire de l'Art.

Peu de choses à signaler pour les antiquités du haut moyen-âge.

M. Marius Besson étudie de plus près deux fibulles du 6ème et du 7ème siècles trouvées l'une à Avenches en 1911, l'autre à Oron en 1908.[4]) Ces précieux bijoux qui trahissent une influence orientale, soit qu'ils aient été apportés par des colporteurs levantins, soit qu'ils aient été imités de modèles byzantins, fournissent à l'érudit archéologue l'occasion de réunir quelques textes sur les relations de la Gaule mérovingienne avec l'Orient.

Les fouilles faites en 1886 à Elisried, canton de Berne, par Edmond de Fellenberg, sont résumées par M. Fr. Reichlen.[5]) Les boucles de ceinture signalent dans ce village un cimetière dit burgonde.

---

[1]) Hans Karl Seitz. *Die Aufnahme der Schweizer in den Johanniter (Malteser) Orden, Archives héraldiques suisses*, 28e année (1914), p. 6—12.

[2]) Max de Diesbach. *La garnison de Fribourg, Annales fribourgeoises*, 2e année, (1914,) p. 97—106, 145—149.

[3]) Ch. E. Dupraz. *Condition des personnes et biens dans la seigneurie et le bailliage d'Echallens dès le XIIe siècle, Revue historique vaudoise*, 23e année (1915), p. 205—213.

[4]) Marius Besson. *Les relations commerciales du Pays de Vaud avec l'Orient au Ve et au VIe siècles, Revue historique vaudoise*, 23e année (1915), p. 240—245.

[5]) Fr. Reichlen. *Les sépultures burgondes d'Elisried, Revue historique vaudoise*, 23e année (1915), p. 20—27.

La région genevoise a été l'objet de divers travaux qui concernent soit la topographie urbaine soit l'étude de monuments figurés découverts plus ou moins récemment.

La conférence publiée par M. Louis Blondel est une étude synthétique du développement historique de la ville de Genève et de la contrée environnante.[1]) L'intérêt de la méthode de M. Blondel réside dans l'utilisation simultanée des documents écrits, des cadastres, des plans, des constructions qui subsistent encore. Naturellement, les résultats d'une étude entreprise sur de telles bases ne sont pas encore exposés avec toute l'ampleur voulue. On trouvera cependant dans ces pages richement illustrées une esquisse de la colonisation celto-burgonde du pays, des renseignements sur la maison rurale sur le groupement des villages et des bourgs fermés, enfin une description des états successifs de la ville de Genève, qui met au point l'histoire des enceintes fortifiées et de la création de nouveaux quartiers.

Dans le superbe recueil d'art qu'est *Nos anciens et leurs œuvres*, M. W. Deonna prononce un vigoureux plaidoyer en faveur de la conservation des antiquités genevoises[2]); les idées très originales qu'il développe tendent à l'organisation d'Archives genevoises d'archéologie et d'art, service de documentation organisé sur fiches et qui grouperaient les renseignements sur les monuments du passé et l'activité artistique de l'époque présente.

M. Deonna donne comme suite à ce prologue plein de promesses, un catalogue illustré du Musée épigraphique genevois, en deux séries, gallo-romaine et du haut moyen-âge à nos jours. Les descriptions précises, les notices bibliographiques complètes, confèrent à ce catalogue en même temps que les mérites d'un instrument de travail de premier ordre, toute l'autorité d'une véritable synthèse.

M. Louis Blondel commence dans le *Bulletin* de la Société d'histoire de Genève, la publication de *Notes d'archéologie genevoise.*[3]) Dans ces notes il signale les trouvailles faites au cours des démolitions de vieux quartiers, des fouilles et des travaux de la voirie municipale; il interprète les documents d'archives, pour faire l'histoire de maisons particulières ou de tel vestige d'architecture.

Dans les restes de l'ancienne poterne de Saint-Léger, il a trouvé un chapiteau du 13ème siècle; la démolition de l'ancienne maison Favre à la rue du Marché, lui fournit l'occasion d'étudier les anciennes digues du port du Molard, qui datent du 13ème siècle; à la rue des Allemands ils relèvent une cave voûtée du 14ème siècle, qui présente des analogies avec celles de la maison Favre.

C'est en procédant de la même manière, que M. Max de Techtermann fait l'histoire de la maison, construite peut-être à l'origine de la ville de Fribourg par les de Duens, possedée au 14ème siècle par les Velga, au 15ème par les d'Englisberg, et entrée en 1554 dans le patrimoine des Techtermann.[4]) Après avoir utilisé les documents écrits, il étudie l'immeuble lui même, sa décoration et son ameublement du 16ème siècle.

---

[1]) Louis Blondel. *Origine et développement des lieux habités, Genève et ses environs.* Genève, 1915, 37 p. in-8.

[2]) W. Deonna. *Notre vieille Genève, Nos anciens et leurs œuvres, Recueil genevois d'art*, deuxième série, t. V. 15ème année (1915), p. 45—122.

[3]) t. IV, livraison 1, (1914,) p. 23—35.

[4]) Max de Techtermann, *La maison des Techtermann de Bionnens à Fribourg, Annales fribourgeoises.* 2ème année (1914), p. 2—10.

L'architecture militaire de la Suisse romande ne peut pas se réclamer d'études récentes en dehors de trois belles planches du *Fribourg artistique*, consacrées au château de Surpierre.[1] Dans les deux premières notices qui les accompagnent, M. Frédéric Broillet retrace l'histoire de la seigneurie. D'après les travaux de Kuenlin, de Schneuwly et du père Dellion; il décrit, dans la troisième, les constructions dans leur état actuel; la tour carrée de l'angle Est est attribuée au 13e siècle; des travaux de restauration ont commencé à l'intérieur des corps de logis.

Divers travaux de restaurations d'édifices religieux ont été l'occasion de nouvelles recherches et d'intéressantes découvertes. Une note du chanoine Bourban nous fait désirer la continuation des fouilles de Saint-Maurice et une étude d'ensemble sur leurs résultats. D'après les constatations qui y sont trop brièvement exposées, la base du clocher de l'église aurait fait partie de la basilique de Sigismond, commencée en 515; les archivoltes, dégagées dans l'ancienne façade de l'abbaye, appartiennent à une basilique du 9e siècle.[2]

La dernière partie du travail consacré par M. Broillet à la restauration abbatiale d'Hauterive, contient une bonne description des tombeaux du 14e et du 15e siècles, quelques relevés d'inscriptions funéraires, la description des sculptures et des armoiries d'après les travaux qui ont suivi les découvertes.[3]

A Meyriez près Morat, les recherches d'archives ont précédé l'examen archéologique de l'église. M. Broillet nous les résume avant de faire le récit des fouilles et des reconstructions de 1912 à 1914.[4] Le bénéfice relevait de l'abbaye de Fontaine-André, qui avait reçu le patronat des seigneurs d'Avenches en 1289 et l'avouerie de Pierre d'Oleyres en 1239. L'exploration de l'édifice a donné des résultats intéressants. La nef romane est flanquée d'un chœur reconstruit en 1528—1529; on a retrouvé l'ancien chœur roman sur des fondations plus anciennes et antérieures à l'an 1000; en outre, d'autres fondations d'une église carolingienne du 8e—9e siècle et d'un édifice du 5e ou 6e siècle, et, sur le mur sud de la nef, une fresque représentant une crucifixion.

Quelques études sur des édifices religieux d'importance secondaire nous arrêteront encore à la chapelle du château de Pérolles près Fribourg, datée par M. Schlaepfer, à l'aide des marques de maçon, de 1505—1520;[5] à la chapelle de Saint-Ours, au canton de Fribourg, qui semble bien être du 15e siècle.[6] La chapelle de Cressier n'a qu'un intérêt historique; si l'armée des Suisses ne s'est pas agenouillée près d'elle au matin de la victoire du 22 juin 1476, elle a pu recueillir les prières des Fribourgeois à leur retour.[7]

Avant de mentionner les deux seuls articles qui traitent de la décoration et du mobilier des églises, nous ferons place ici à la discussion reprise par M. Charles Vuillermet sur la découverte de deux tombes épiscopales dans la cathédrale de Lausanne, le

---

[1] Frédéric Broillet. *Le château de Surpierre, Fribourg artistique à travers les âges* 25e année (1914), pl. I, II, III.

[2] Chanoine P. Bourban. *Le clocher de l'abbaye de Saint-Maurice, Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*, t. XV (1914), p. 252—254.

[3] Frédéric Broillet. *Restauration de l'église et du cloître d'Hauterive, Annales fribourgeoises*, 2e année (1914), p. 60—74.

[4] Frédéric Broillet. *Restauration de l'église de Meyriez près de Morat, Annales fribourgeoises*, 3e année (1915), p. 1—14, 199—223.

[5] C. Schlaepfer. *La chapelle du château de Pérolle, Fribourg artistique à travers les âges*, 25e année (1914), pl. IV.

[6] Jean de Schaller. *Chapelle de Saint-Ours, Ibid.*, pl. VI.

[7] Fréd.-Th. Dubois. *Chapelle de Cressier, Annales fribourgeoises*, 2e année (1914), p. 185—189.

11 septembre 1912.[1]) La commission des fouilles identifie les sépultures avec celles de saint Amédée, mort en 1159, et de Berchtold de Neuchâtel, mort en 1227; les arguments de M. Vuillermet tirés des sources historiques et des observations faites sur le sous-sol de la cathédrale, sont assez forts; les deux évêques ont été ensevelis au-dessous du dallage de l'église de XIe siècle entaillé en ce seul endroit; à la fin du XIIe siècle commence la reconstruction de la cathédrale sur un plan nouveau; la tombe de l'évêque Berchtold a été creusée dans le sol moins profond de la nouvelle cathédrale, ce qui expliquerait sa disparition en 1536 ou lors de remaniements plus récents. Conformément au texte de Conon d'Estavayer, les deux évêques ensevelis aussi côte à côte seraient ainsi Henri Ier, mort en 1019, et saint Amédée.

Des vingt-quatre stalles sculptées de l'église d'Yverdon, saccagée en 1536, il reste quinze sièges et quatorze panneaux qui datent de 1416. Ce travail fruste et malhabile consacré aux apôtres et dont M. Scheuber donne des reproductions, est l'œuvre d'un maître inconnu.[2])

Les fresques de l'abbaye d'Abondance (Haute-Savoie) sont décrites minutieusement par M. Conrad de Mandach, qui maintient à l'aide de ses précédentes considérations son attribution à Nicolas Robert.[3])

Généalogie et Héraldique.

Les études généalogiques sur les familles dynastiques de la Suisse romande, les discussions de détail sur leur origine et leur filiation, tiennent régulièrement leur place dans les périodiques historiques de notre pays. Les *Origines savoisiennes* du prince de Faucigny Lucinge ne nous retiendront pas longtemps, bien qu'elles touchent par plus d'un côté à l'histoire de notre pays.[4]) Mais la construction de leurs généalogies tient d'un système qui demande d'être contrôlé avec circonspection, ainsi que vient de le démontrer M. Maxime Reymond.[5])

M. Auguste Burckhardt reprend la question de l'origine des comtes de Soyhières.[6]) Avec lui nous sommes sur un terrain plus solide que sur celui de ses prédécesseurs; les documents cités sont nombreux et habilement interprétés; aussi l'auteur peut-il édifier une théorie très acceptable sur la date de la fondation de Beinwyl qu'il faut placer en 1085 au lieu de 1124; la construction généalogique, par contre, repose toujours sur des hypothèses et des déductions qu'il est impossible de résumer; le système admis par M. Burckhardt fait d'Ulrich, comte de Soyhières, et de son frère Udellard, les fils de Gérard de Blamont, comte de Türkstein, et les rattache ainsi à la maison d'Egisheim et aux comtes

[1]) Ch. Vuillermet. *La découverte du tombeau de saint Amédée et du tombeau de l'évêque Henri Ier, le constructeur de la précédente cathédrale de Lausanne*, Lausanne, 1915, 15 p. in-4. Autogr.

[2]) Jos. Scheuber. *Die gotischen Chorstühle in der Pfarrkirche von Yverdon, Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde*, N. F., t. XVI (1914), p. 151—158.

[3]) Conrad de Mandach. *De la peinture savoyarde au XVe siècle et plus spécialement des fresques d'Abondance, Revue de Savoie*, 3e année, t. V (1914), p. 1—26, Cf. *Anzeiger*, 1914, p. 121.

[4]) Prince de Faucigny Lucinge, *Origines savoisiennes, la Maison de Faucigny*, Genève, 1914, 17 p.

[5]) Maxime Reymond, *Les origines des sires de Faucigny; A propos d'un livre récent, Archives héraldiques suisses*, 29ème année (1915), p. 149—152.

[6]) August Burckhardt. *Herkunft der Grafen von Saugern und ihre Verwandtschaft mit den übrigen Gründern von Beinwyl, Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, t. XIV (1915), p. 177—202; cf. *Anzeiger*, 1914, p. 122.

d'Alsace du 8e siècle, de la race d'Etichon. M. Burckhardt rassemble pour la composition de ses tableaux un grand nombre d'indications heureuses, en particulier sur l'avouerie de Moutier-Grandval de 849 à 1079, sur la construction du château de Soyhières vers 1080, sur l'identification de la vallis «Nugerol», où Moûtiers se trouve déjà possessionné en 866, avec le plateau qui s'étend de Frinvillier à Diesse.

Le testament de Guigues de Sallenove du 8 août 1426 nomme dans ses substitutions Guillaume de Grandson, seigneur de Pesmes, son «*consanguineum carissimum*» et le place entre les Viry, de même origine que les Sallenove, et le plus proche des cousins du testateur comme race et comme armes. M. de Viry, en interprétant fort habilement ce texte, propose une hypothèse fort séduisante et qui trouve une confirmation dans la similitude d'armes, différenciées seulement par des brisures.[1]) Les Viry et les Sallenove descendent d'un auteur commun, Hugues de Viry-Sallenove, qui teste en 1239; au 15e siècle, Guigues de Sallenove se considère comme de la même lignée masculine que Guillaume de Grandson. L'auteur commun pourrait bien être Hugues de Grandson vivant en 1114, à qui l'hypothèse attribuerait la construction du château de Sallenove en Genevois. D'autres documents éclairciront, souhaitons-le, ce problème dans le sens indiqué par M. de Viry, à savoir l'identité d'origine des Grandson, Sallenove et Viry.

La branche des Grandson, seigneurs de Pesmes en Franche-Comté, s'est éteinte au 16e siècle, et a été étudiée de 1906 à 1910 par un érudit comtois, M. de Beauséjour. Au résumé de ses recherches, M. Maxime Reymond joint la publication, d'après ses clichés, des sceaux de Pesmes.[2])

Guillemette de Neuchâtel, héritière du comté, qui épouse en 1282 le comte palatin Renaud de Bourgogne, était bien fille du comte Amédée de Neuchâtel, mort en 1286. C'est ce qu'établit à nouveau M. Jean Grellet, qui répond à une rectification de M. J.-O. Hager en invoquant à son aide quatre actes publiés dans les *Monuments de l'Histoire de Neuchâtel*, de Matile.[3]) La femme du comte Thomas Ier de Savoie était, selon le prince de Faucigny-Lucinge, Marguerite de Faucigny et non Nicole ou Béatrix de Genève. M. Maxime Reymond est du même avis; il renforce la thèse de son prédécesseur par des arguments nouveaux; malheureusement, le document principal, que la discussion met en œuvre, n'est représenté que par une analyse peut-être fautive.[4])

Le nouveau fascicule du *Recueil de généalogies vaudoises* nous apporte pour le moyen-âge quelques notes sur la famille de Bons, originaire du Chablais, sur la famille de Polier, en Rouergue, surtout une généalogie complète de la famille de Treytorrens, seigneur dudit lieu près Payerne.[5]) MM. A. Vuilleumier et Maxime Reymond ont pu établir les filiations de ses diverses branches à partir du 14e siècle.

La publication de documents héraldiques à l'aide de bonnes reproductions, est toujours l'occasion de dissertations et de commentaires qui ont leur importance pour l'histoire générale. — Les nouveaux sceaux des communes vaudoises, décrits par M.

---

[1]) Comte Pierre de Viry. *Note sur les familles Grandson, Sallenove et Viry, Archives héraldiques suisses*, 28e année, 1914, p. 179—189.

[2]) Maxime Reymond. *Les sires de Grandson-Pesmes, Archives héraldiques suisses*, 28e année, 1914, p. 36—40.

[3]) Jean Grellet. *Un point d'histoire généalogique de la maison de Neuchâtel, Archives héraldiques suisses*, 28e année (1914), p. 99—102.

[4]) Maxime Reymond. *La femme du comte Thomas Ier de Savoie, Archives héraldiques suisses*, 28e année (1914), p. 147—149.

[5]) *Recueil de généalogies vaudoises*, publié par la Société vaudoise de généalogie, t. I, Lausanne 1914, in-8, p. 131—133, 155—156, 189—242.

Charles Ruchet, appartiennent surtout à l'époque moderne.[1]) Seuls deux sceaux de Lausanne datent du 15e et du commencement du 16e siècle.

Geoffroy de Vayrols, originaire du Quercy, fut évêque de Lausanne de 1342 à 1347; il mourut archevêque de Toulouse, le 10 mars 1376. M. Eugène Harot publie une reproduction de sa pierre tombale, au musée de Toulouse, et fixe la composition de ses armoiries d'après un dessin de Gaignières et un détail de la sculpture toulousaine.[2])

Jean Münch de Landskron, nommé évêque de Lausanne en 1394 par Boniface IX, ne fut reconnu, à cause du schisme, que dans la région aujourd'hui bernoise. M. W. R. Staehelin encadre une reproduction de son sceau, des analyses de dix actes de son, administration, jusqu'à sa mort, le 26 avril 1410. [3])

En vue d'une étude de M. le professeur Hauptmann sur le formulaire des lettres de noblesse accordées par les ducs de Savoie,[4]) M. Frédéric Dubois réunit les textes de plusieurs de ces documents relatifs à des familles vaudoises, genevoises et fribourgeoises, soit les familles Masset 1439, Joffrey 1498, Macard 1502, de la Mare 1513, Hugonin 1518, Du Crest 1588, Gottrau 1668.[5])

Il faut joindre à cette énumération l'annoblissement de Jean Destri (Doistruz), bourgeois de Genève, du 18 mars 1437. M. Henry Deonna, qui en publie le texte d'après l'original des archives du château de Vufflens, a fait, en étudiant les armoiries peintes sur le diplôme, une fort intéressante découverte.[6]) Le blason porte un cheval passant au naturel, armes parlantes; le cimier, l'archange Saint-Michel. A une légère modification près, ce sont les armes sculptées à la clef de voûte et sur les piliers de la chapelle dite de la Mule, attenante à l'église de la Madeleine de Genève et démolie en 1874. Ce vocable de la Mule, substitué à tort à celui de Saint-Michel, provient d'une interprétation fautive des armoiries qui la décorent et qui ont intrigué des générations d'archéologues. A coup sûr, la mule, enseigne d'une maison voisine, doit céder le pas au destrier des Destri, qui, en 1455, fondèrent cette chapelle de Saint-Michel sur le tombeau de Jean Destri.

Les armes de la commune fribourgeoise de Pont-en-Ogoz sont celles des sires de Pont, devenues, à la fin du 15e siècle, celles du bailliage de Pont. Une fresque et une sculpture de l'abbaye d'Hauterive du 14e siècle ont conservé ce blason, ainsi que le rappelle M. F. Dubois.[7]) L'église de Saint-Aubin, dans la Broye fribourgeoise, fut achevée vers 1545; les armoiries peintes sur les voûtes sont celles des seigneurs du lieu M. l'abbé Brulhart rappelle leurs noms et retrace les mutations successives de cette terre qui n'était pas, comme il le dit, partie intégrante de la seigneurie de Grandcourt; possédée conjointement avec elle par les Grandson jusqu'en 1396, elle en fut séparée après la mort d'Humbert de Savoie en 1443. [8])

Paul-E. Martin.

[1]) Charles Ruchet. *Les sceaux communaux vaudois, Archives héraldiques suisses*, 28e année (1914), p. 28—33, 86—94.

[2]) A.-Eugène Harot. *Les armes de Geoffroy de Vayrols, évêque de Lausanne (1342—1347), Archives héraldiques suisses*, 28e année (1914), p. 141—146.

[3]) W. R. Staehelin, *Das Siegel des Bischofs von Lausanne Johann Münch von Landskron, 1410, Archives héraldiques suisses*, 29e année (1915), p. 163—166.

[4]) *Archives héraldiques suisses*, 29e année (1915), p. 136—140.

[5]) *Quelques lettres de noblesse accordées par les ducs de Savoie, Archives héraldiques suisses*, 29e année (1915), p. 15—24.

[6]) Henry Deonna. *Armoiries et lettres de noblesse Destruz, Archives héraldiques suisses*, 29e année (1915), p. 100—106.

[7]) Fréd.-Th. Dubois. *Les armes de la commune de Pont-en-Ogoz, Annales fribourgeoises*, 2e année (1914), p. 192.

[8]) F. Brulhart. *Note sur les armoiries de l'église de Saint-Aubin. Annales fribourgeoises*, 2e année (1914), p. 219—225.

Druck und Expedition *K. J. Wyss* in Bern.

LISTE DES OUVRAGES CITÉS AUX PAGES 286–297.

BIBLIOGRAPHIE

DER

SCHWEIZERGESCHICHTE

(Beilage zu Band 13, N. F.
des Anzeigers für schweizerische Geschichte.)

□□

JAHRGANG 1914.

I.

Quellen und Bearbeitungen nach der Folge der Begebenheiten.

A. Von der Urzeit bis zur Entstehung der Eidgenossenschaft.

Urzeit.

Tatarinoff, E(ugen): 6. Jahresber. der schweiz. Ges. f. Urgeschichte, 1913; Wissenschaftl. Teil, S. 35–172. 1

Schwerz, Franz: Ein Gang durch die Urgeschichte uns. Landes. (Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 763–767, 779–783, 795–797, 808–813.) 2

Mehlis, C[hristian]: Jurassus und Vogesus; eine ethnograph. Wanderung im Oberrheintale. (Die Rheinlande in naturwiss. u. geograph. Einzeldarst., hg. v. C. Mordziol. 7.) Braunschw. u. Berl. 42 S. 3

Schwerz, Franz: Die Menschenrassen im Kant. Thurgau in den verschiedenen Zeiten. (Thurg. Beitr. z. vaterl. Gesch. 54, S. 82–98.) 4

Viollier, David: Les Celtes sur le Rhin. (Festgabe Hugo Blümner, S. 261–266.) 5

Jahn, Martin: Ueber Beziehgn zwischen Ostgermanen, Westgermanen u. Kelten während der Spät-Latènezeit. (Mannus. 5, **1913**, S. 75–95, mit Karte.) 6

Braungart, Richard: Die Südgermanen; die Bojer, Vindelizier, Räter, Noriker, Taurisker etc. waren ... keine Kelten. Heidelberg. XVI, VI, 811 S. u. 9 Taf. 4°. [*Rez.:* S. Singer: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 478–479.] 7

* * *

Stehlin, H. G., u. P. Revilliod: Die prähist. Ansiedelung bei der Gasfabrik in **Basel** ⟨Forts.⟩. (Anz. f. schw. Alt.-Kde. NF. 16, S. 1–11.) 8

Ulrich, R[ud.]: Die Gräberfelder in der Umgebung von **Bellinzona**, Kt. Tessin. 2 Bde. (Kataloge des schweiz. Landesmus. in Zürich.) Zürich (u. Stuttg., Komm.: Deutsche Verl.-A.) 1: XII, 728 u. 67 S.; 2: VI, 265 S. u. 92 Taf. 4°. 9

Tschumi, Otto: Ausgrabungen u. Funde des **bern.** hist. Museums im J. 1913. (Anz. f. schw. Alt.-Kde. NF. 16, S. 81–82.) 10

Peissard, N[icolas]: Notes sur l'archéol. préhist. de la **Gruyère.** (Ann. frib. 2, p. 241–250.) 11

Müller, A.: Eine neue prähistor. Kultur im **Jura.** (Sonntagsbl. d. Basler Nachr. 1914, S. 155–156, 160.) 12

Vouga, Paul: **La Tène;** 5e rapport: fouilles de 1912 et 1913. (Musée neuchât. NS. 1, p. 49–68.) 13

Kuhn, G.: Urgeschichtliches aus der Gemeinde **Maur.** (6. Jahresber. der Schw. Ges. f. Urgesch. 1913; Wiss. Teil, S. 159–172.) 14

Viollier, D[avid], et F. Blanc: Un tumulus du premier âge du fer à **Niederwenigen.** (Fouilles . . . du Musée national. 9.) (Anz. f. schw. Alt.-Kde. NF. 16, S. 93–104.) 15

(Scherer, E[man.]:) Fund eines Bronzebeils in **Obwalden.** (Anz. f. schw. Alt.=Kde. NF. 16, S. 166.) 16
Reber, B[urkhard]: Deux villages préhist. au sommet du **Reculet.** (Bull. de l'Inst. nat. genevois. 41, p. 83—96.) 17
Reber, B[urkhard]: Une station azilienne au **Salève,** près Veyrier. (Compte rendu de la 14ᵉ session du Congrès internat. d'anthropol,, t. 2.) 18
Gruaz, Julien: Le cimetière gaulois de **Saint=Sulpice** ⟨Vaud⟩; fouilles exéc. par les soins du Musée hist. vaud. (Anz. f. schw. Alt.=Kde. NF. 16. S. 257—275.) 19
Funde, neue prähistor., im Kt. **Schaffhausen.** (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 900.) 20
Pittard, E.: Lampes en pierre prov. du **Valais.** (Arch. suisses d'anthropol. gén. 1 p. 149 et s.) 21
Sarasin, F[ritz]: Les galets coloriés de la grotte de **Birseck** près Bâle. (Compte rendu de la 14ᵉ session du congrès internat. d'anthropol. à Genève.) Genève. 22
Jann, P. Adelhelm: Die præhistor. Forschungen in der **Drachenhöhle** bei Stans. (Schw. Rundschau 14, S. 43—54.) 23
Häusler, Rud.: Die Ausgrabungen beim **Schweizersbild.** (Mannus. 6, S. 245—260.) 24
Rhys, John: The celtic inscriptions of cisalpine Gaul. (Proceedings of the Brit. Acad. Vol. 6, **1913.**) [U. a. die kelt. Inschr. des Kant. Tessin.] 25
Lattes, Elia: Ancora della iscrizione Lepontina di Vergiate. (Rendic. del Ist. lomb. Vol. 47, fasc. 16.) 26
Sury, Jos. v.: Pfahlbauten im Bodensee; mit Nachtrag v. Jak. Messikommer. (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 421 u. 577.) 27

Helvetisch=römische Periode.

Schmidt, Ludwig: Zur Frage nach der Romanisierung Rätiens. (Mitt. d. Inst. f. österr. Geschichtsforschg. 35, S. 140—142.) 28
Schulthess, Otto: Neue römische Inschriften aus der Schweiz; 1. Reihe: 1907—1912 ⟨Forts.⟩. (Anz. f. schw. Alt.=Kde. NF. 16, S. 32—40, 105—118.) 29
S[tückelberg], E[rnst] A[lfr.]: Römische Siegesdenkmäler in der Schweiz. (Schweiz. 18, S. 489—490.) 29a
Schulthess, Otto: Zu den römischen Augenarztstempeln aus der Schweiz. (Festgabe Hugo Blümner, S. 173—185.) 30
Reber, B[urkhard]: Les pipes antiques de la Suisse. (Anz. f. schw. Alt.=Kde. NF. 16, S. 195—206, 287—303.) 31

* * *

Burckhardt=Biedermann, Th[eophil], †: Holzschwellen am Wege üb. den ob. Hauen=stein am Basler Jura. (Anz. f. schw. Alt.=Kde. NF. 16, S. 119—123.) 32

* * *

Alpnach: Römische Funde. (Obwaldner Volksfreund **1913,** Nr. 103; N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 618.) 33
Burckhardt=Biedermann. Th[eophil]: Stadtmauer u. Tor im Südosten von **Augusta Raurica.** (Basler Zschr. f. Gesch. 13, S. 363—375.) 34
Grau, Ernest: Réorganisation du Musée d'**Avenches.** (Bull. de l'Assoc. Pro Aventico 12, p. 43—45.) 35
Cart, W[illiam]: Fouilles et réfections du Pro **Aventico.** (Bull. de l'Assoc. Pro Aventico. 12, p. 34—42.) 36
Cart, W[illiam]: Travaux à l'amphithéâtre d'**Avenches.** (Bull. de l'Assoc. Pro Aventico. 12, p. 11—33; Anz. f. schw. Alt.=Kde. NF. 16, S. 12—31.) 37

Gruaz, Julien: Les vases céramiques et les marques de potiers au Musée d'**Avenches.** (Bull. de l'Assoc. Pro Aventico. 12, p. 46—49; Anz. f. schw. Alt.-Kde. 16, NF. 16, S. 162—163.) 38

Deonna, W[aldemar]: A propos de la main votive d'**Avenches**. (Anz. f. schw. Alt.-Kde. NF. 16, S. 276—286.) 39

Reutter, L.: Analyse de divers résidus gallo-romains provenant de vases découverts près de **Bâle.** (L'homme préhist. 1914, p. 17 sq.) 40

Reber, B[urkhard]: Les fouilles sur l'emplacement de la Madeleine-Longemalle à **Genève.** (Bull. de l'Inst. nat. genevois. 41, p. 331—355.) 41

Furrer, A.: Die röm. Baute in **Gretzenbach.** (Anz. f. schw. Alt.-Kde.) NF. 16, S. 187—194.) 42

Compte-rendu de la Soc. auxiliaire du Musée de Genève 1914. [Masque de lion en bronze, romain, trouvé dans le cant. de **Neuchâtel**; poteries gallo-romaines, trouvées à Genève.) 43

Gruaz, Julien: L'archéologie romaine dans le territoire de **Vidy** et de ses environs. (Rev. hist. vaud. 22, p. 232—250.) 44

Vindonissa. [Referat über den Grabungsbericht für 1912.] (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 642 u. 648.) 45

Heuberger, S[amuel]: Grabungen der Ges. Pro **Vindonissa** im J. 1913. (Anz. f. schw. Alt.-Kde. NF. 16, S. 173—186.) 46

Eckinger, Theodor: Der Pan von **Vindonissa.** (Festgabe Hugo Blümner, S. 164—172.) 47

Einwanderung germanischer Stämme; Ausbreitung des Christentums; fränkische Herrschaft.

Densusianu, Nicolae: Die Arimi (Hermiones, Arimani, Alamanni, Alemanni) in Deutschland. (Deutsche Erde. 13, Heft 2.) 48

Brandstetter, J[os.] L[eop.]: Die Alemannen im Amt Luzern. (Vaterland 1914, 16.—19. März.) 49

Lüthi, E[manuel]: La tapisserie de Bayeux u. die alamann. Erdburgen in der Schweiz; ein Beitrag zur Burgenkde. Bern. 21 S. 50

Schubert, Hans v.: Die Anfänge des Christentums bei d. Burgundern (Sitzungsber. d. Heidelberger Akad., Phil.-hist. Kl. **1911,** Abh. 3.) 51

Bourban, chan. P.: Les fouilles de St-Maurice. (Gaz. du Valais. **1913,** 23 déc.; L'Ami du Peuple valaisan. **1913,** 24 déc.) 52

Molin, A[lois] de: Le penny d'or de Lutry. (Rev. suisse de numism. 19, p. 315—328.) 53

Latour, Christian: Bemerkungen zum Testament des Bischofs Tello ⟨. . . zum 1300j. Best. des Klosters Disentis⟩. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 217—231). 54

Notker [Balbulus]: Die Geschichten von Karl dem Grossen . . ., hg. v. Karl Brügg-mann. Leipzig. 105 S. (Insel-Bücherei. Nr. 114.) 55

Thaler. P. Albuin: Karl der Grosse und seine Stiftg in Graubünden [Münster]. (Stud. und Mitteilgn zur Gesch. d. Bened.-Ordens. 35, NF. 4, S. 46—55.) 56

Die Schweiz während der deutschen Kaiserzeit.

Zösmair, J.: Das Urbar des Reichsguts in Churrätien aus der Zeit König Ottos I. (Arch. f. Gesch. u. Landeskde. Vorarlbergs. 10, S. 61—80.) 57

Hofmeister, Adolf: Deutschland u. Burgund im früheren Mittelalter; e. Studie über die Entstehg des Arelat. Reiches u. s. polit. Bedeutg. Leipzig. 110 S. 58

Diesbach, Hélène de: Au temps que la Reine Berthe filait. (Arch. des hist. Ver. d. Kant. Bern. 22, S. 76–82.) 59
Malzacher, Jos. Arn. Claudius: Vor 1000 Jahren. Königin Bertha «die Spinnerin» u. ihr Haus. Karlsruhe. VIII, 104 S. 60
Reber, B[urkhard]: Le séjour des Sarrasins dans notre contrée. (Bull. de l'Inst. nat. genevois. 41, p. 61–82.) 61
Kirsch, J. P.: Prozess gegen den Klerus von Basel wegen Verweigerg der Zahlg des Kreuzzugszehnten im J. 1280. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 81–92.) 62
Meyer Karl: Geschichtl. Tatsachen: Aufstand des Talvogtes Albert Cerro aus Airolo 1290. (Tessiner Ztg. **1913**, Nr. 33.) 63

B. Die Entstehung der Eidgenossenschaft, 1291–ca. 1400.

Harckedorf, Bruno: Auf Tells Spuren. (Sammlg belehr. Unterhaltgsschr., hg. v. H. Vollmer. 53.) Berl.-Wilmersdorf. VI, 156 S. 64
Deonna, W(aldemar): La légende de Tell et les monuments mithriaques. (Rev. suisse d'ethnogr. 1, p. 11–16.) 65
Roller, Otto: Der Basler Bischofstreit der J. 1309–1311. (Basler Zschr. f. Gesch. 13, S. 276–362.) 66
Cérenville, B. de: La bataille de Morgarten. (Drapeau suisse. 1, **1910**, p. 353–359, 369–376, 390–394.) 67
Sidler, P. Wilh.: Une arme des Autrich. à Morgarten s. Nr. 1026.
Michel, Friedrich: Die Brun'sche Staatsumwälzg u. die Mordnacht v. Zürich. Zürich. 52 S. 68
Reuss, Rud.: La première invasion des «Anglais» en Alsace. (Mélanges d'hist. offerts à Charles Bémont, Paris. **1913**, p. 281–303.) 69
Cérenville, B. de: La bataille de Sempach. (Rev. mil. suisse. 59, p. 305–315, 385–399; Drapeau suisse. 5, p. 225–233, 246–254, 257–268.) 70
Gessler, E. A.: Bildl. Darstell. der ritterl. Bewaffnung z. Z. der Schlacht b. Sempach s. Nr. 1027.
Geist, Hieron.: Beitrag zur Geschichte Einsiedelns (1396). (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 42–44.) 71

C. Aufsteigen zur Machthöhe, 1400–1516.

Bis zum alten Zürichkrieg, 1400–1436.

Ulrich von Richental: U's v. R' Chronik des Konzils zu Konstanz 1414–1418; hg. v. Otto H. Brandt. (Voigtländers Quellenbücher. 48.) Leipzig [**1913**]. 144 S. 72
Gröber, C.: Die Vorgeschichte des Konzils von Konstanz. (Bodensee-Chronik. **1913**, Nr. 1–5.) 73
Kägi, A.: Die Kirchenversammlung zu Konstanz. (Schw. Protestantenbl. 37, S. 293–294, 311–312.) 74
Pérouse: Le concile de Constance. (Science et religion. No. 667.) Paris **1913**. 75
Schedler, R.: Kulturhistor. Streiflichter: Das Konstanzer Konzil 1414–1418. (Schw. Reformbll. 48, S. 333–335, 342–344, 349–352.) 76
Lenné, Albert: Der erste literar. Kampf auf dem Konstanzer Konzil im Nov. u. Dez. 1414. Freiburger (Br.) Diss. Rom **1913**, 62 S. SA. (Röm. Quartalsschr. f. christl. Alt.-Kde. 28, Abt. 2.) 77

Die Zeiten des alten Zürichkrieges und des Basler Konzils, 1436—1450.

Heer, Alb.: Das Heldentum des Wildhans von Breitenlandenberg. (Zürcher Wochenchr. 1914, Nr. 49—52.) 78

Dürr, Emil: Felix Hemerli als Verfasser e. hist. Volksliedes. s. Nr. 1231.

Guerre, une, au 15e siècle [de Fribourg contre le duc de Savoie, 1447—1448]. (Drapeau suisse. 4, **1913**, p. 289—295.) 79

Vom alten Zürichkrieg bis zum Ende der Burgunderkriege, 1450—1477.

Conjuration, la, de Vogelshaus, 1451—52; (par E. F.) (Nouv. étr. fribourg. 48, p. 1—10.) 80

Müller, Karl Otto: Die Schenken von Limpurg im Kampf mit Zollern und Werdenberg um Schweizer Erbe ⟨1467/68⟩. (Württ. Vierteljahrsh. f. Landesgesch. NF. 23, S. 375—393.) [Betr. Räzüns u. Wartau.] 81

Dürr, Emil: Ludwig XI., die aragonesisch-castilian. Heirat u. Karl der Kühne. (Mitt. d. Inst. f. österr. Geschichtsforschg. 35, S. 296—332.) 82

Dürr, Emil: Karl d. Kühne u. der Ursprung des habsburg.-span. Imperiums. (Hist. Zschr. 3. F. 17, S. 22—55.) 83

Anglade, P. Marie-Pascal: Une lettre inéd. de Louis XI (au gouvernement de Fribourg, 1464—1469). (Ann. frib. 2, p. 75—76.) 84

Regesten zur Schweizergesch. aus den päpstl. Archiven, 1447—1513; ges. u. hg. vom Bundesarch. in Bern; Heft 4: Das Pontifikat Sixtus IV. 1471—1484; bearb. v. Casp. Wirz. Bern. VIII, 312 S. 85

Molsheim, Peter v.: P' v. M's Freiburger Chronik der Burgunderkriege; hg. v. Alb. Büchi. Bern. XVI, 384 S. [*Rez.:* G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 511—512.] 86

Mantel, A(lfred): Die Burgunderkriege. (Bilder aus der Schweizergesch. 2.) Zürich. IV, 96 S. 86a

Grand, Alfred: Der Anteil des Wallis an den Burgunderkriegen. Freiburger (Schw.) Diss. Brig **1913.** 161 u. XIII S. (= Bll. aus d. Walliser-Gesch. Bd. 4, Jahrg. 4—5 (**1912—1913**), S. 312—473.) [*Rez.:* G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 640.] 87

Diesbach, Max de: La bataille de Morat. (Rev. mil. suisse. 59, p. 1—10, 73—87; Drapeau suisse. 5, p. 328—336, 337—345.) 88

Von den Burgunderkriegen bis zum Ausbruch des Schwabenkrieges, 1478—1499.

Reichlen, J[os.]-L[ouis]: La rivalité franco-allemande en Suisse et la lutte pour l'Italie de la guerre de Bourgogne à la bataille de Marignan. Lausanne. 105 p. 89

Femmes, les, du Locle (1479). (Drapeau suisse. 1, **1910,** p. 48.) 90

Croy, J. de: Une ambassade de Lucerne à Tours, près de Louis XI, en 1480. (Bull. de la Soc. archéol. de Touraine 18, **1912.**) 91

Anglade, P. M(arie)-P(ascal): Une lettre de la Bse Louise de Savoie à leurs Exc. de Fribourg (1490—1492). (Ann. frib. 2, p. 190—191.) 92

Registres du Conseil de Genève, publ. par la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. T. 5.: Du 7 février 1492 au 4 février 1499. Genève. VIII, 623 p. 93

Geschichte und Akten des Varnbüler-Prozesses; bearb. u. hg. v. Placid Bütler. (St. Galler Mitteilgn z. vaterl. Gesch. 34, S. VII—LXXXVI u. 1—140.) 94

Gagliardi, Ernst: Mailänder u. Franzosen in der Schweiz 1495–1499; eidg. Zustände im Zeitalter des Schwabenkriegs; Teil 1. (Jahrb. f. schw. Gesch. 39, S. 1*–283*.) 95

Gagliardi, Ernst: Die Kämpfe um Novara, 1495; ein Vorspiel der ital. Kriege. (Wissen u. Leben. 13, S. 526–538, 598–612.) 96

Der Schwabenkrieg und seine nächsten Folgen, 1499–1513.

Chronik, Wiler, des Schwabenkriegs; bearb. u. hg. v. Placid Bütler, (St. Galler Mitteilgn z. vaterl. Gesch. 34, S. 141–272.) 97

Büchi, A.: Ein Matzenlied (1511?) s. Nr. 1232.

Die Mailänderkriege, 1500–1516.

Büchi, A(lb.): Die päpstlichen Pensionen an die Eidgenossen von 1510 bis 1516. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 124–142.) 98

Fulach, Ludwig v.: 2 Briefe des Schaffhauser Hauptmanns L' von F' über die Schlacht von Novara, 6. Juni 1513 ([mitg. v.] K. Tanner). (Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 86–97.) 99

Chapus, G.: Nos victoires françaises: Bouvines et Marignan. (Conférences. 1914, 1er janv.) 100

D. Das Zeitalter der Reformation und der Gegenreformation, 1517–1648.

Die Reformation in der deutschen Schweiz bis zur Schlacht bei Kappel 1531.

Reichlen, J.-L.: Capitulations . . . aux origines de l'alliance franco-suisse s. Nr. 985.

Bernoulli, Aug.: Noch ein Lied vom Bauernkrieg s. Nr. 1233.

Zickendraht, K[arl]: Das Blutwunder in Oberflachs vom 26. Juli 1531. (Zwingliana. 3, S. 117–124.) 101

Wiedererhebung des Katholizismus; innere Trennung der Eidgenossenschaft, 1531–1617.

Morgenthaler, Hans: Notizen aus den Frienisberg- u. Thorberg-Rechnungen des 16. Jahrh. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 1–12, 117–133, 173–199.) 102

Introducziun della refuorma nellas vschinaunchas d'Engiadin'Ota (E. P.) (Fögl d'Engiadina. 57, n. 47–49.) 103

Baserga, Giov.: Il movimento per la riforma in Valtellina e le sue relazioni con Ginevra. (Period. della Soc. stor. di Como. Vol. 21, p. 97–128.) 104

Camenisch, E.: Die Confessio Raetica; e. Beitrag zur bündn. Reformations-Gesch. (Jahresber. d. hist. antiquar. Ges. Graubünden. 43, S. 223–260.) 105

Pascal, A.: Le ambascerie dei Cantoni e dei principi protestanti di Svizzera e di Germania al Re di Francia nel periodo della domin. franc. in Piemonte ⟨1536–1559⟩. (Boll. stor. subalpino. 18.) 106

Moyens proposés au duc de Savoie pour reprendre le Pays de Vaud; doc. copié aux Archives de Turin; commun. par Th. Dubois. (Rev. hist. vaud. 22, p. 225–232.) 107

Herr, E.: Der Bürgerkrieg zu Mülhausen im Elsass 1587, Finingerkrieg genannt. (Alemannia. 42, S. 80–113.) 107a

Kleinert, Ed.: Der Bieler Tauschhandel, 1594—1608. Berner Diss. Zürich. 239 S. (= Schw. Stud. z. Geschichtswiss. Bd. 6, Heft 2.) [*Rez.:* G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 703—704; A. Bähler: Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 116—118.] 108

Chapuisat, Ed.: L'Escalade. (Drapeau suisse. 1, **1910**, p. 385—390.) 109

Campiche, F.-Raoul: Le secours de Lavaux à Genève. ⟨1602—1603.⟩ (Rev. hist. vaud. 22. p. 78—81). 110

D[emole], Eug.: Jeton rappelant le traité de Saint-Julien (1603) s. Nr. 292.

Gesandtschaftsreise, eine, junger Zürcher nach Venedig 1608. (Zürcher Taschenb. auf d. J. 1914, S. 33—90.) [Dazu: Giussani, A.: Viaggiatori zurighesi a Chiavenna . . . (Arch. stor. lomb. Anno 40, **1913**, Vol. 20, p. 478—480.)] 111

Obser, Karl: Die Reise einer eidg. Gesandtschaft nach Durlach u. Strassburg im J. 1612. (Zschr. f. Gesch. d. Oberrhein. NF. 29, S. 217—234.) 112

Die Schweiz während des Dreissigjährigen Krieges, 1618—1648.

Thürer, Paul: Der Veltlinermord. (Schw. Protestantenbl. 37, S. 236—264.) 113

Kunz, K.: Bericht des Anton Schnider, Stadtschreibers zu Mellingen, über den Kelchkrieg von 1620. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 33—35.) 114

(Dorer, Max:) Ein Brief aus der Zeit des Schwedenkrieges ⟨7. März 1638⟩; mitg. von Ed. Wymann. (Hist. Njbl. v. Uri. 20, S. 37—40.) 115

Conflit, un, entre le clergé et la ville de Romont au 17me siècle (1642—1644); (par E. F.) (Nouv. étr. fribourg. 48, p. 73—80.) 115a

Fleury, P. Bernard: Une lettre inéd. du card. Mazarin à l'avoyer König, 2 juillet 1647. (Ann. frib. 2, p. 114—116.) 116

E. Das Zeitalter des Absolutismus und des politischen Zerfalls, 1648—1798.

Die Zeiten des Bauernkrieges und der beiden Vilmergerkriege, 1648—1718.

Nabholz, Hans: Der Kampf bei Wohlenschwil, 3. Juni 1653. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 11—41.) 117

Heuberger, S[am.]: Zeugenaussagen über die erste Schlacht bei Vilmergen. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 209—212.) 118

Pury, Paul de: Installation d'Urs d'Estavayer comme gouverneur de Neuchâtel, le 8 juin 1664. (Musée neuchât. NS. 1, p. 234—238.) 119

Wymann, Ed.: Ein Schreiben des Grossen Kurfürsten Friedrich Wilhelm v. Brandenburg an die Eidgenossen. (Neue Zürcher Nachr. **1912**, Nr. 240.) 120

Wymann, Ed.: Der Türkenprediger P. Markus von Aviano in der Urschweiz (1681). (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 44.) 121

Kilchenmann, Friedrich: Die Mission des englischen Gesandten Thomas Coxe in der Schweiz, 1689—1692. Berner Diss. Zürich. 176 S. (= Schw. Stud. z. Geschichtswiss. Bd. 6, Heft 1.) [*Rez.:* R. Feller: Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 239—240; G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 383—384.] 122

Cramer, Marguerite: Genève et les Suisses; hist. des négociations prélim. à l'entrée de Genève dans le Corps helvétique, 1691—1792. Genève X, 361 p. [*Rez.:* R. Feller: Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 238—239.] 123

Elert, Conrad: Die Behördenorganisation von Neuchâtel zur Zeit des Übergangs unter preuss. Herrschaft ⟨1707—1713⟩. Weimar. IV, 92 S. [Der 1. Teil ersch. als Königs-berger Diss. u. d. T.: Die Behördenorg. von N' im J. 1707. 41 S.] 124

Zesiger, A[lfred]: Das bernische Heer im Zwölferkrieg. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 142—152.) 125

Müller, Jos.: Landweibel Jos. German; e. Beitr. zur Gesch. des Zwölferkrieges s. Nr. 462.

Durrer, Rob.: Die sog. Bruderklausen-Weissagung (1712) s. Nr. 1428.

Brönnimann, Fritz: Seftigen um 1714. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 30—38.) 126

Herrn Johannes Frischings dermal. Landvogten zu Morsee vor Mnhgh. Räht und Burgeren, wegen Ueberreichung Dero Antwort-Schreibens an Ihr kgl. May. v. Sizilien . . . abgelegte Relation . . . 1715; mitg. v. W. F. v. Mülinen. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 297—314.) 127

Politische Erstarrung; Parteikämpfe und Empörungen, 1718—1789.

Weiss, Otto: Die tessinischen Landvogteien der XII Orte im 18. Jahrh. Zürcher Diss. Zürich. 287 S. (= Schw. Studien zur Geschichtswiss. Bd. 7, Heft 1.) 128

Sieveking, Hch: Law'sche Krise s. Nr. 1316.

Kurz, G.: Ein Beitrag zu der Henzi-Verschwörung v. 1749. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 38—43.) 129

Cattaneo, Pio: La sommossa Leventinese del 1755; sulla scorta di numerosi doc. dell' epoca. (Educatore della Svizz. ital. 1914, fasc. 11 e segg.) 130

Demole, Eug.: La condamnation du «Contrat social» et de l'«Emile» et la médaille des 24 commissaires de la Bourgeoisie de Genève ⟨1762—1769⟩. (Arch. f. Med.- u. Plak.-Kde. 1, S. 55—67.) 131

Hefti, Joachim: Geschichte des Kantons Glarus v. 1770—1798 mit Ausschluss der Untertanengebiete. Zürcher Diss. Glarus. 266 S. [*Rez.:* A. Nabholz: Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 119—121.) 132

Relation d'une démarche faite à Châtel-St-Denis par les participants de la Révolution Chenaux (1781). (Ann. frib. 2, p. 251—252.) 133

Die Vorboten der Revolution, 1789—1798.

Rougemont, Léop. de: La mairie de Travers à la fin du 18me siècle. (Musée neuchât. NS. 1, p. 249—274.) 134

Prätigau, das, vor 125 Jahren. (N. Bündner Ztg. 1914, Nr. 127—139.) 134a

Barthélemy, (François): Mémoires de B', 1768—1819; publ. par Jacques de Dampierre. 2me éd. Paris. XX, 435 p. [*Rez.:* Cl. Perroud: Révol. franç. 66, p. 562—567; H. Monin: Rev. hist. de la Révol. franç. 4, p. 304—306; Fr. Renié: Rev. crit. des idées et des livres, 10 juin 1914.]. 135

Schlumberger-Vischer, E.: Beiträge zur Geschichte Basels in den 90er Jahren des 18. Jahrh. (Basler Zschr. f. Gesch. 13, S. 205—275.) 136

Reichlen, J[os.]-L[ouis]: Genève et la Convention, ou les incidents de la tutelle franco-helvét. sur . . . Genève en 1792, et leur répercussion dans le pays de Porrentruy. Lausanne. 43 p. 137

Gugelberg, Marie v.: Privataufzeichnungen aus den Revolutions- und Kriegsjahren 1792—1801. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 187—194, 231—235, 248—252, 290—295, 319—326, 351—363, 383—390.) 138

Stettler, K. L.: Aus den Erinnerungen K. L. St's v. Köniz 1793/94: Zwei Artillerielager, Grenzbesetzg in Basel; mitg. v. Hch. Türler. (N. Berner Taschenb. 19; S. 190—237.) 139

Cayla, Guillaume: La lettre d'adieux de l'ancien syndic G' C' ⟨Juillet 1794⟩ ([publiée par] Fernand Aubert). (Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 41—52.) 140

Pelissier, Léon=G.: Autour des négociations de Bâle ⟨juillet—sept. 1795⟩. (Rev. hist. de la Révol. franç. 4, **1913**, p. 206—236.) [*Rez.:* F. Burckhardt: Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1914, S. 4.] 141

Egger, P. Bonaventura: Aus den letzten Tagen der freien Herrschaft Engelberg. (In: Angelomontana. S. 431—461.) 142

Karmin, Otto: Essai sur les dernières années du régime corporatif à Genève s. Nr. 1384.

Barbey, Fréd.: Félix Desportes et la réunion de Genève à la France en 1798. (Rev. hist. de la Révol. franç. 5, p. 23—50.) 143

Borgeaud, Charles: L'ancienne Genève et son annexion à la France en 1798. (Dra=peau suisse. 5, p. 145—151.) 144

Butin, François=Gabriel: Le syndic Butin et la réunion de Genève à la France en 1798; lettres de F'-G' B'; publ. par Marc Peter. Genève. 226 p. 145

Vogt, Alb.: La restaur. du catholicisme à Genève s. Nr. 935.

Cart, J.: Jean=Jacques Cart et le Directoire de la République française en 1798. (Rev. hist. vaud. 22, p. 1—21.) 146

F. Die neue Schweiz, 1798 bis zur Gegenwart.

Revolution und Helvetik, 1798—1803.

Ausstellung, historische, über die Zeit von 1798—1815, veranst. von der Stadtbibliothek Zürich . . . 1914. Zürich 28 S. 147

Kurz, G.: Wirtschaftliche Mobilmachung während der Helvetik. (Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 604—606.) 148

Come Leventina restò unita al Ticino ⟨1798—1815⟩; studio stor. (Corr. del Ticino. **1913,** n. 11—13.) 149

Burmeister, Alb.: Payerne de 1798 à 1803. (Rev. hist. vaud. 22, p. 81—91, 115—124, 129—139, 161—181.) 150

Hämmerli, [W.]: Das Unglücksjahr 1798 in der Gemeinde Heimiswil. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 155—163.) 151

Dokumente, zwei, aus der Revolutionszeit. (Sonntagspost des Landboten, Winterthur. 1914, Nr. 9—16.) 152

Récit, un, inédit de la prise de Lausanne en 1798. (Rev. hist vaud. 22, p. 124—125.) 153

Landry, John: L'affaire de Thierrens ⟨1798⟩. (Rev. hist. vaud. 22, p. 64.) 154

Mogeon, L.: Un mémoire du dragon Chenevard (blessé à l'affaire de Thierrens). (Rev. hist. vaud. 22, p. 154—159.) 155

(Müller, Hch:) Die Katastrophe Berns im J. 1798 im Brief e. Predigers der Brüder=gemeine; mitg. v. P[aul] Wernle. (N. Berner Taschenb. 19, S. 238—260.) 156

Neuenegg et la chute de l'ancienne Confédération. (Drapeau suisse. 4, **1913,** p. 305 —313, 321—327.) 157

Combat, le, du Grauholz. (Drapeau suisse. 4, **1913.** p. 369—373; 5, p. 1—5, 17—21.) 158

Trésor, le, de Berne (1798). (Rev. suisse de numism. 19, p. 333—334; cf. Bibliogr. 1913, Nr. 138.) 159

Marti, Rob.: Verteidigung in den Ormonds u. im Saanetal im Frühjahr 1798. (Schw. Monatschr. f. Off. aller Waffen. 26, S. 375—380, 409—415.) 160

(Türler, Hch): Die Saaner im Feldzuge v. 1798. (N. Berner Taschenb. 19, S. 301—315.) 161

Hintermann, [Robert]: Le combat du 8 sept. 1798, au Nidwald. (Rev. mil. suisse. 59, p. 457—475, 593—602.) 162
Zwirner, Eberh. Jul.: Die krieger. Ereignisse in Vorarlberg zu Beginn des 2. Koalitions=krieges 1799. (In: 19. Jahresber. des kath. Lehrerseminars in Feldkirch **1911/12.**) 163
K(armin), O(tto): Un récit oublié de la prise du bois de Finges par les Français ⟨28 mai 1799⟩. (Rev. hist. de la Révol. franc. 5. p. 349—353.) 164
Barbey, Frédéric: La bataille de Zurich racontée par un habitant de cette ville ⟨1799⟩ (David Hess). (Rev. des études napol. 3e année, t. 1, p. 85—106.) 165
La Harpe, Fréd.=César de: Une lettre de F'=C' de La H' à Bonaparte, Premier Consul (Lausanne, 16 janv. 1800; communiquée par M. Hyrvoix de Landosle). (Rev. hist. vaud. 22, p. 160.) 166
Feyler, col.: La traversée du Splügen par l'armée des Grisons (1800). (Drapeau suisse. 4, **1913,** p. 17—23, 33—41, 49—54.) 167
Giacchi: Macdonald nelle Alpi retiche 1800—1801. (Riv. di cavalleria. 16, **1913,** n. 5.) 168
Bourban, chan.: Napoléon Bonaparte passe le Grand=St=Bernard. (Drapeau suisse 1, **1910,** p. 161—167.) 169

Die Mediationszeit, 1803—1813.

Muyden, B. van: Le 14 avril (1803). (Drapeau suisse. 1, **1910,** p. 129—134.) 170
Mauler, Francis: Un homme intempestif au roi de Prusse en 1806 (Charles Bobillier, de Môtiers). (Musée neuchât. NS. 1, p. 85—92.) 171
Imesch, D[ionys]: Verbot der Uebergabe des sog. «Buben=Fahnen» vom 13. April 1811 [in Brig]. (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 41.) 172

Die Rückkehr zum Staatenbund, 1813—1815.

Grosch, G.: Die Neutralisation der Staaten. [Die Schweiz 1813—1815.] (Friedens=warte. 16, Nr. 7.) 172a
(Schorndorf, Sus. Maria:) Hundertjährige Briefe einer Lausener Pfarrfrau; hg. v. Felix Stähelin. (Basler Jahrb. S. 250—273.) 173
Soldatendenkmal, ein österreichisches, in Klingnau in der Schweiz [1815 errichtet für die 1813—1814 im Lazarett zu Klingnau gestorbenen Oesterreicher]. (Schw. Monatschr. f. Off. aller Waffen. 26, S. 232.) [Abgedr. aus: Milit. Rundschau, Wien; vgl. La Patrie suisse. 1914, 18 nov.] 174
Mülinen, Wolfgang Friedr. v.: Das Ende der Mediation in Bern. (Arch. des hist. Ver. des Kant. Bern. 22, S. 1—56.) 175
Dierauer, Joh.: Vor 100 Jahren. (St. Galler Bll. 1914, Nr. 1.) 176
Simonet, J. J.: Vor hundert Jahren. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 8—18, 112—116, 147—151.) 177
Blatt, ein, aus der Geschichte der äusseren Bezirke [des Kant. Schwyz] 1814. (Der freie Schweizer. **1912,** Nr. 100—104.) 178
Benziger, C[arl]: Ein schwyzerisches Ehrenzeichen [1815 gestiftetes Verdienstkreuz]. (Schweiz. 18, S. 282—283.) 179
Wymann, Ed.: Die Wiederanerkennung der Republik Gersau im J. 1814. (Hist. Njbl. v. Uri. 20. S. 94—95.) 180
Aktenstück, ein, die Restauration im Kant. Solothurn betr., aus dem k. k. Haus=, Hof= u. Staatsarchiv in Wien; mitg. v. Paul Gillardon. (Soloth. Monatsbl. 3, Nr. 5.) 181
Reymond, Maxime: Le canton de Vaud et l'entrée des Alliés en Suisse en 1813. (Bibl. univ. 73, p. 506—528.) 182

Reymond, Maxime: Un incident de l'histoire vaudoise de 1814: Une razzia d'artillerie. (Rev. hist. vaud. 22, p. 22—29.) 183

Bordier, Ed., et F[réd.] Ferrier: Culte du 1er juin dans la cathédrale de St-Pierre; centenaire de la réunion de Genève à la Suisse, 1814—1914; récit historique des événements; . . . Genève. II, 19 p. 184

Borgeaud, Charles: Genève canton suisse; 1814—1816. Genève. 175 p. 185

Borgeaud, Charles: Le 1er juin 1814; Genève et les Suisses avant 1814. (Journal de Genève. 1er juin 1914.) 186

Carrara, Jules: Genève en 1814. (Noël suisse 1914.) 186a

Centenaire, le, de la Restauration genevoise. (La Patrie suisse. 14 janv. 1914.) 186b

Centenaires, nos; Genève suisse, 1813—1814—1815. Genève. ([**1911**—]1914.) 610 p. 4°. 187

Chansons, les, du 1er juin s. Nr. 1234.

Chapuisat, Ed.: La restauration de la République de Genève. (Drapeau suisse 5, p. 153—160.) 188

Chapuisat, Ed.: Comment Genève devint ville suisse. (Rev. de Paris. 21, p. 112—122.) 189

Chapuisat, Ed.: De Genève française à Genève suisse. (Mercure de France. 25me année, t. 109, p. 484—498.) 190

Chapuisat, Ed.: Le 1er juin 1814 à Genève. (Drapeau suisse. 1, **1910**, p. 177—182.) 191

Chapuisat, Ed.: Etienne Dumont et la diplomatie genevoise au 1er juin (1814). (Journal de Genève. 1er juin 1914.) 192

Cingria, Alexandre: La République de Genève. (Cahiers vaudois. 5.) Lausanne. 132 p. 193

Demole, Eugène: Bubna et le gouvernement de Genève (1813—1815). (Journal de Genève. 29 juin 1914.) 194

Deonna, Henry: Reprise en 1814 de ses anc. armes par la Rép. de Genève. (Arch. hérald, suisses. 28, p. 197—200.) 195

Ducrest, F[ranç.]: Les Fribourgeois en garnison à Genève en 1814. (Ann. frib. 2, p. 158—184.) 196

(Favre, Ed.:) Genève libre — Genève suisse; [allocutions]. Genève. 42 p. 197

Favre, Ed.: Il y a cent ans (1er janv. 1814—1er juin 1814). (Journal de Genève. 3 janv. au 28 mai 1914.) 198

Gaulis: Le centenaire de Genève. (Rev. polit. et litt. 1914, 1er août.) 199

Genève suisse, 1814—1914; le livre du centenaire. Genève. VI, 520 p. et 80 pl. (Fazy, Henri: Coup d'œil hist.; Yung, Em.: Aperçu sur l'activité des savants genevois; Cougnard, Jules: Un siècle de littérature; Seippel, Paul: Beaux-Arts; Wuarin, Louis: Développ. économique; Chennaz, Et.: L'instruction publ. au cours du 19me s.) 200

Guillot, Alex.: L'Eglise de Genève et la restaur. de l'indépendance s. Nr. 963.

Malsch, Alb.: La réunion de Genève à la Suisse; notice hist. Genève. 48 p. 201

Micheli, Horace: Genève suisse. (Drapeau suisse. 5, p. 161—170.) 202

Oechsli, Wilhelm: Pour le centenaire genevois. (Journal de Genève. 31 mai 1914.) 203

Promenade à l'Exposition du Centenaire [de la Restauration, à Genève] 1814—1914. Genève. 44 p. 204

Rencontre, à la, des Suisses, 29—31 mai, 1er juin 1814. (Journal de Genève. 4—6 juillet 1914.) [Extr. de lettres provenant des arch. de la famille Necker à Genève.] 205

Rivoire, Em.: Journal d'un grenadier genevois de 1814. (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. T. 4, n. 1.) 205a

Allet, Osw.: Le Valais canton suisse. (Drapeau suisse 1, **1910**, p. 273—278.) 206

Daucourt, abbé: Entrée du Jura bernois, ou ancien Evêché de Bâle, dans la confédération. (Drapeau suisse. 1, **1910**, p. 321—328, 337—340). 207

Sautebin, H.: Journal de J(ean)-P(ierre) Faigaux de Malleray (1814—1817). (Actes de la Soc. jurass. d'émul. 2me série, 19, p. 137—191.) 208

(Jeanrenaud, Sam.-Louis:) Relation du voyage du roi de Prusse dans l'Oberland bernois en 1814; publ. par J(ules) Jeanjaquet. (Musée neuchât. NS. 1, p. 280—286.) 209

Pictet de Rochemont, (Charles), et François d'Ivernois: Genève et les traités de 1815; corresp. diplomatique de P' de R' et de F' d' I'; Paris, Vienne, Turin 1814—1816; publ. p. Lucien Cramer. 2 vol. Genève et Paris. XLVIII, 754 et VI, 772 p. 210

Pictet de Rochemont, [Charles]: Une lettre inéd. de P' de R' à son fils [Adolphe], 25 avril 1816. (Journal de Genève. 4—6 juillet 1914.) 211

Chapuisat, Ed.: Pictet de Rochemont et la neutralisation de la Savoie. (Rev. savois. 55, p. 94—102.) 212

Eynard, Jean-Gabriel: Journal de J'-G' E': Au Congrès de Vienne, publ. par Ed. Chapuisat. Genève. VI, XXII, 339 p. [*Rez:* Ch. Seitz: Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 62—64.] 213

Chapuisat, Ed.: Empereurs, rois et ministres au Congrès de Vienne [d'après les journaux de Jean Gabriel Eynard et de sa femme née Lullin de Châteauvieux]. (Rev. de Paris. 21, p. 280—316.) 214

Favre, Ed.: Notes d'un officier genevois, Jean-Louis Rieu, du 25 avril au 9 août 1815. (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. T. 4, n. 1.) 214a

Die Zeit der Restauration, 1815—1830.

Pfluger, Friedr.: Aufzeichnungen 1813—1833 s. Nr. 625.

Brugger, Alb.: Gesch. der Aarauer Zeitung ⟨1814—1821⟩ s. Nr. 1214.

Frei, J.: Hungerjahr 1817 s. Nr. 1311.

Schmid, Martin: Die Entlassung Karl Follens ⟨1821⟩ s. Nr. 349.

Oechsli, Wilh.: Die Gesandtschaft des Marquis de Moustier in der Schweiz 1823/24. (N. Berner Taschenb. 19, S. 1—52.) 215

Stähelin, Felix: Demagogische Umtriebe zweier Enkel Salomon Gessners. (Jahrb. f. schw. Gesch. 39, S. 1—88.) 216

Haefeli, Fr.: Die Appenzeller Zeitung u. die schweiz. Politik 1828—1830 s. Nr. 1215.

Die Regenerationszeit, 1830—1848.

Niebuhr, [Barthold Georg]: Ein Brief N's an Bluntschli über die Julirevolution und die 30er Bewegung in der Schweiz; ([mitg. v.] Wilh. Oechsli). (Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 152—153.) 217

Nabholz, H[ans]: Die Regenerationsbewegung im Kant. Zürich u. der Zürichputsch 1830—1839. [Vortragsreferat.] (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 63.) 218

Oechsli, Wilh.: Der Ustertag vom 22. November 1830; von einem Augenzeugen. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 212—220.) 219

Courant, col.: Un récit de l'insurrection de 1831 [à Neuchâtel]. (Musée neuchât. NS. 1, p. 243—248.) 220

Bächtold, C. A.: Die Einführung der Kommunalverfassung u. der erste Stadtpräsident (Joh. Conrad Fischer) in Schaffhausen im J. 1831. (Mitteilungen aus d. Schaffh. Stadtarch. 1, S. 1—26.) 221

Lessing, C[urt]: Aus dem Briefwechsel zwischen Metternich u. Joh. v. Salis (1831—1832). (Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 154—158.) 222

La Harpe, F(rédéric)-C[ésar] de, et (Vincenzo) d'Alberti: Correspondance de F.-C. de La H' avec d'A' ⟨Suite⟩ (1831—1835). (Rev. hist. vaud. 22, p. 218—223, 282—288, 316—320. 347—352, 382—384.) 223

Bille, (Aug.): Correspondance politique de l'avocat B' [suite] (1832—1834); publ. p. Arnold Robert. (Musée neuchât. NS. 1, p. 97—118, 171—191, 213—234.) 224

Burckhardt, Paul: Die Gesch. der Stadt Basel v. der Trennung des Kantons bis zur neuen Bundesverfassg 1833—1848; Teil 3. (92. Njbl. hg. v. d. Ges. z. Beförd. d. Guten u. Gemeinnütz.) Basel. IV, 88 S. 4°. [*Rez.:* W. Wettstein: Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 163—165.] 225

Bluntschli, (Joh. Caspar): Eine unbekannte Denkschrift B's zur Vermittlg der konfess. Wirren der Schweiz aus dem Jahr 1844; [mitg.] v. Wilhelm Oechsli. (Polit. Jahrb. d. schw. Eidg. 28, S. 301—327.) 226

Oechsli, Wilh.: Die Anfänge des Sonderbundes nach österr. Gesandtschaftsberichten. (In: Festgabe zur Einw. der Neubauten [der] Univ. Zürich. Philos. Fak. I, S. 47—79.) 227

Brupbacher, Fritz: Der Sonderbundskrieg u. die Arbeiterschaft. (SA.: Schw. Holz-arbeiterztg.) Zürich **1913.** 32 S. 228

Wattelet, Hans: Aus dem alten Murtenbiet; 5: Die Sonderbundszeit. (= Freiburger Geschichtsbll. 21.) 229

(Schulthess, Otto:) Briefe eines jungen Zürchers aus Rom in der Sonderbundszeit Mai/Juni 1847; [mitg.] v. W[ilh.] Oechsli. (Polit. Jahrb. d. schw. Eidg. 28, S. 201—299.) 230

Thévenaz, Louis: La révolution neuchâteloise du 1er mars 1848. (Drapeau suisse. 1, **1910,** p. 81—87, 97—102.) 231

Jacottet, Paul: L'affaire de la rue des Chavannes [à Neuchâtel], 12 mars 1848. (Musée neuchâtelois. NS. 1, p. 193—212.) 232

Der Bundesstaat, 1849 bis zur Gegenwart.

Grenzbesetzungen, die schweizer., seit der Bundesverf. v. 1848. (Feuill. des Toggenburger Boten. 1914, Okt.-Nov.) 233

Singer, Hans: Die treib. Kräfte der schweiz. Handelspolitik s. Nr. 1319.

Manatschal, F.: Einiges aus Bündens öffentl. Leben der letzten 50 bis 60 Jahre; [Teil 1]. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 205—214, 241—247, 281—290; Forts. folgt.) [Auch sep.: Chur. II, 26 S.] 234

Guggenbühl, Gottfr.: Aus dem Briefw. zweier Brüder 1845—1850 s. Nr. 606.

Stüre-Müggeli-Lied auf d. 5. Mai 1850 (bern. Grossratswahlen). (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 172.) 235

Wäber, Paul: Die Unruhen im Amtsbez. Interlaken im Jan. 1851. (N. Berner Taschenb. 19, S. 261—300.) 236

Giovanoli, Gaud.: Missglückter Waffenschmuggel auf Maloja 1854 s. Nr. 342.

Stücheli, P. Bonifaz: Die Aufhebung des Stiftes Rheinau. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 111—123.) 237

Jacky, Ed.: L'occupation des frontières suisses en 1870—1871 et l'entrée en Suisse de l'armée franç. de l'Est. Neuchâtel. 379 p. [*Rez.:* H. Nabholz: Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 165—166.] 238

Fabricius, Hans: Besançon-Pontarlier; die Operationen des Generals von Manteuffel gegen den Rückzug des franz. Ostheeres vom 17. Jan. 1871 ab. Oldenburg i/Gr. Tl. 1: Besançon; 2 Bücher. **1912—1913.** XXIV, 332 u. X, 387 S. mit Karten. 239

Troxler, [Paul]: Bourbaki u. der Uebertritt der französ. Ostarmee in die Schweiz 1870/71. 4. A.; hg. v. J[ulius] Troxler. (Münster, Luz.) 40 S. 240

Cérésole, Alfred: L'arrivée des Français (1871). (Drapeau suisse. 4, **1913,** p. 27—32.) 241

Erinnerung, eine Toggenburger, aus der «Bourbakizeit». (Feuill. des Toggenburger Anz. 1914, Okt.) 242

Canevascini, G.: La crisi socialista nel cant. Ticino s. Nr. 1013.

II.

Quellen und Darstellungen nach sachlichen und formalen Gesichtspunkten geordnet.

A. Nachschlagewerke, Quellensammlungen, Archivinventare, neuerschienene Zeitschriften.

Bibliographie.

Barth, Hans: Bibliographie der Schweizer Geschichte, enth. die selbständig ersch. Druckwerke zur Gesch. der Schweiz bis Ende 1912 (Bd. 2: bis Ende 1913). Bd. 1 u. 2. (Quellen zur Schweizer Gesch. NF., Abt. 4: Handbücher, Bd. 1. u. 2.) Basel. Bd. 1: XVIII, 529 S.; Bd. 2: XIV, 746 S. [*Rez.:* W. J. Meyer: Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 159—160; G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 736; R. Sillib: Zschr. f. Gesch. d. Oberrh. NF. 29, S. 721—723: O. Karmin: Rev. hist. de la Révol. franç. 5. p. 374—375.] 243

Martin, Paul-E.: Bulletin d'histoire du Moyen-Age pour 1913; Suisse romande. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 111—124.) 244

Bibliographie der schweizer. Landeskunde; Fasc. V 5: Heinemann, Franz: Weltliche Gebräuche u. Sitten (Heft 5 ⟨Schlussband⟩ der Kulturgesch. und Volkskde der Schweiz.) — Us et coutumes profanes. (5e cahier ⟨vol dernier⟩ de l'hist. de la civilis. et des us et coutumes de la Suisse.) Bern. XXXV, 540 S. 245

Bibliographie der schweizer. Landeskunde; Fasc. V 9 f: Boos-Jegher, Ed.: Gewerbe u. Industrie ...; Heft 5: Baugewerbe, Wohnungsausstattung, Holzgewerbe, Elektrizität, motor. Kraft, Maschinen, Metallindustrie und Gewerbe. — Métiers et industrie; 5e cahier: Industrie du bâtiment, ameublement, ind. du bois, électricité, forces motrices, machines, ind. des métaux, arts et métiers. Bern. X, 368 S. 246

Archivkunde, Inventare.

Robbi, Julius: Die Urkundenregesten des Staatsarchivs des Kant. Graubünden von 1301—1797. Chur. 97 S. 247

Merz, Walther: Inventar des Stadtarchivs Zofingen. (SA.: Inventar schweiz. Archive ... Teil 3.) Aarau. 38 S. 248

Büchel, Joh. Bapt.: Die Urkunden des Pfarrarchivs zu Bendern. (Jahrb. d. hist. Ver. Liechtenstein. 12, **1912**, S. 81—139.) [Beziehen sich vielfach auf jetzt schweiz. Orte.] 249

Neuerschienene Zeitschriften.

Revue suisse d'ethnographie et d'art comparé — Schweizerische Zeitschrift für Völkerkunde und vergleich. Kunst; directeur: Waldemar Deonna. T. 1er, no. 1. Neuchâtel 1914. 250

Mitteilungen aus dem Schaffhauser Stadtarchiv; in zwangloser Folge hg. im Auftr. des Stadtrates. Nr. 1. Schaffh. 1914. 251

Monatsblatt, bündnerisches; Zeitschrift f. bündner. Geschichte, Landes- u. Volkskunde; hg. v. Dr. F. Pieth. Chur 1914. 252

B. Hilfswissenschaften zur Geschichte.

Quellenkunde.

Ankwicz, H.: Johann Cuspinian und die Chronik des Matthias von Neuenburg. (Mitt. d. Inst. f. österr. Geschichtsforschg. 32, **1911**, Heft 2.) 253
Perrochet, Ed.: Etude sur la Chronique des chanoines de Neuchâtel. Neuch. 185 p. 4⁰. 254
Bernoulli, Aug.: Neueres über Stumpf's Basler Quellen. (Basler Zschr. f. Gesch. 13, S. 191–193.) 255

Chronologie.

Burnet, E.-L.: Notes sur l'introduction de l'année du 1er janvier à Genève, XVe – XVIe siècle. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 195–209.) 256

Heraldik, Siegelkunde, Fahnen.

Arx, Max v.: Grenzen künstlerischer Lizenz in der Darstellg (des Schweizerwappens). (Schw. Arch. f. Heraldik. 28, S. 182–187.) 257
Armoiries communales suisses. (Arch. hérald. suisses. 28, p. 42–46, 208–211.) 258
Merz, Walther: Die Gemeindewappen des Kantons **Aargau** ⟨Forts.⟩. (Schw. Arch. f. Heraldik. 28, S. 19–28, 80–85, 136–141, 169–179.) 259
Staehelin, W. R.: Zwei Wappen der Münzmeister in **Basel**. (Schw. Arch. f. Heraldik. 28, S 196–197.) 260
Curti, P. Notker: Die Wappen des Stiftes **Disentis**. (Schw. Arch. f. Heraldik. 28. S. 94–99.) 261
Dubois, Fréd. Th.: Les armes de la commune de **Pont-en-Ogoz**. (Ann. frib. 2, p. 192.) 262
Dubois, Fréd. Th.: Armoiries de la commune de **Riaz**. (Ann. frib. 2, p. 36.) 263
Brulhart, F.: Notes sur les armoiries de l'église de **St-Aubin**. (Ann. frib. 2, p. 219–225.) 264
Dubois, Fréd.-Th.: Les armoiries de l'Hospice du Grand **Saint-Bernard**. (Arch. hérald. suisses. 28, p. 150–153.) 265
Wappen, **Solothurner** (1536). (Schw. Arch. f. Heraldik. 28. S. 48.) 266
Lienhard-Riva, Alfred: Contribution à un armorial du **Tessin**. (Arch. hérald. suisses. 28, p. 12–18, 72–80, 127–135, 187–195.) 267
Calendrier héraldique **vaudois** 1914, (13e année, publ. p. Fréd. Th. Dubois.) Lausanne. 28 p. 268
(Bugnion, Charles Aug.: A propos des armoiries du Canton de **Vaud**. (Arch. hérald. suisses. 28, p. 215–216.) 269
Dubois, Fréd. Th.: Les armoiries de **Wallenbuch**. (Ann. frib. 2, p. 86.) 270
Gemeindewappen, die, des Bezirkes **Winterthur**. (Sonntagspost des Landboten. 1914, Nr. 27–30.) 271
Dubois, Fréd.-Th.: Les armoiries de Mgr **Bovet**, évêque de Lausanne et Genève. (Arch. hérald. suisses. 28, p. 206–208.) 272
Hegi, F[riedrich]: Wappen **Carl v. Hohenbalken** in der Ruine Haldenstein. (Schw. Arch. f. Heraldik. 28, S. 144–147.) 273
Meylan, René: Girouette armoriée (**Crousaz** et **Mayor** de Lutry). (Arch. hérald. suisses. 28, p. 47–48.) 274
Staehelin, W. R.: Wappen eines Präzeptors des St. Antonius-Ordens in Basel (Antonius **Lyasse** de Turre-Pini). (Schw. Arch. f. Heraldik. 28, S. 33–36.) 275
S[tückelberg], E. A.: Eine seltsame Schildform [an der Statue des Ritters Hüglin v. **Schönegg**, St. Leonhardskirche in Basel]. (Schw. Arch. f. Heraldik. 28, S. 212.) 276

Armoiries de Jost de **Silenen,** évêque de Sion ⟨1482–1496⟩. (Arch. hérald. suisses. 28, p. 202–203.) 277

Harot, Eug.: Les armes de Geoffroy de **Vayrols,** évêque de Lausanne ⟨1342–1347⟩. (Arch. hérald. suisses. 28, p. 141–144.) 278

* * *

Reymond, Maxime: Le plus ancien sceau de **Lausanne.** (Arch. hérald. suisses. 28, p. 159–160.) 279

Palézieux, de-Du Pan: Sceaux de la **Tour de Peilz.** (Arch. hérald. suisses. 28, p. 204.) 280

Ruchet, Charles: Les sceaux communaux **vaudois.** (Arch. hérald. suisses. 28, p. 28–33, 86–94.) 281

D[emole], Eug.: Sceau de **Conrad,** curé d'Estavayer, 13e siècle. (Rev. suisse de numism. 19, p. 329–332.) 282

Lahusen, Joh.: Die Siegel der Grafen von **Freiburg.** Freiburg i. B. **1913.** 24 S. [*Rez.*: Ströhl: Monatsbl. der k. k. Ges. Adler. 1913, S. 278; Westdeutsche Zschr. 32, S. 246–247; Fr.: Zschr. f. Gesch. d. Oberrh. NF. 29, S. 152–153.) 283

S[tückelberg], E. A.: Ein herald. Notariatsiegel aus Basel (**Salzmann**). (Schw. Arch. f. Heraldik. 28, S. 48.) 284

* * *

Benziger, C[arl]: Die Panner in der alten Pfarrkirche zu Schwyz. (Anz. f. schw. Alt.-Kde. NF. 16, S. 237–242.) 285

Fahne, die neue, der Schweizergarde (in Rom). (Schweiz. Arch. f. Heraldik. 28, S. 205–206.) 286

Münz- und Medaillenkunde.

Münzen und Medaillen der Helv. Republik, Eidgenossenschaft u. von Luzern, Schwyz, Glarus, Appenzell, Graubünden, Aargau, Thurgau, Tessin, Waadt, Wallis, Neuchâtel ... [Katalog]. Auktion Leo Hamburger. Frankf. a. M. IV, 40 S. u. 16 Taf. 287

Goldmünzen, schweizer., u. Goldmedaillen aus der Sammlung des Herrn A. Bally-Herzog, sel. (22. Jahresber. des schw. Landesmus. 1913, Taf. 9 u. 10.) 288

Découvertes monétaires (Grossenstein, Schwyz et Morat). (Rev. suisse de numism. 19, p. 334.) 289

Schüepp, J[acob]: Neue Beiträge zur schweiz. Münz- u. Währungsgeschichte, 1700–1900. Teil 1: Das Kleingeld. (Progr. d. thurg. Kantonsschule ... 1913/14.) Frauenfeld. IV, 107 S. 4°. 290

B[uchenau], H.: Bischöflich **Baseler** Dukat 1659. (Bll. f. Münzfreunde. **1913,** Sp. 5207.) [Dukat des Joh. Conrad v. Roggenbach.] 291

D[emole], Eug.: Jeton d'Henri IV, rappelant le traité de Saint-Julien entre le duc Charles-Emmanuel de Savoie et la Républ. de **Genève** (1603). (Rev. suisse de numism. 19, p. 338–340.) 292

Schöttle, Gustav: Die Münzstätte **Haldenstein** u. ihr Streit mit der Stadt Lindau im J. 1623. (Jahrb. f. schw. Gesch. 39, S. 89–102.) 293

D[emole], Eug.: Sur un denier de Philippe de Platea, évêque de **Sion** ⟨1522–1529⟩. (Rev. suisse de numism. 19, p. 335.) 294

C. Geschichte der Schweiz im Allgemeinen.

Gagliardi, Ernst: Geschichte der schweizer. Eidgenossenschaft bis zum Abschluss der Mailänderkriege ⟨1516⟩; Darstellung u. Quellenberichte. (Voigtländers Quellenbücher.

67.) Leipzig 215 S. [*Rez.:* Th. de Quervain: Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 236; G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 560.] 295

Gagliardi, E[rnst]: Die Entstehung der schweizer. Kantone. (Wissen und Leben. 14, S. 73—86, 235—249, 347—359, 486—495, 556—560.) 296

Grunder, Jakob, u. Hans Brugger: Lehrbuch der Welt- u. Schweizergeschichte für bern. Sekundarschulen. 3. A. Bern. 396 S. 297

Luginbühl, Rud.: Geschichte der Schweiz für aargauische Mittelschulen. 2. A. Aarau. VI, 183 S. 298

Suter, Ludwig: Schweizer Geschichte für Schule u. Haus. 7. Aufl. Einsiedeln. 398 u. 12 S. 299

Suter L[udwig]: Histoire suisse; éd. franç. par G[aston] Castella. Einsiedeln. XVI, 480 et 13 p. 300

Elzingre, Henri: Cours d'histoire. 2me livre d'hist. de la Suisse. 4e éd. Berne. 4°. 84 p. 301

Gubler, H[ch], u. A[lfr.] Mantel: Geschichtsunterricht im Landesmuseum. Zürich. 302

D. Personengeschichte.

Genealogie und Familiengeschichte.

Münch, W. A.: Über die familiengeschichtl. Literatur in der Schweiz. (Familiengeschichtl. Bll. 1914, Heft 10.) 303

Handbuch, genealogisches, zur Schweizergeschichte. Bd. 3, Bg. 16—17, mit Stammtafeln 22—24 und Siegeltafeln 15—17. (Herren v. Liebegg u. Trostberg; Herren v. Růda ⟨Rued⟩.) (Beilage zum Schw. Arch. f. Heraldik. 28.) 304

Geschlechterbuch, oberbadisches; hg. v. der Bad. hist. Komm., bearb. v. J. Kindler v. Knobloch u. O. Freiherr v. Stotzingen. Bd. 3, Lfg. 8 ⟨Bogen 71—80⟩. Heidelberg. 4°. (Darin: v. Roggenbach, v. Roggwyl, v. Rohrdorf, Roll v. Bernau, v. Rorschach, Rosegg, zum Rosen, v. Rosenberg, v. Rossberg, Rot, v. Rotberg.) 305

Recueil de généalogies vaudoises, publ. p. la Soc. vaud. de généal. T. 1, fasc. 2: de Bons, Polier, Thélin, de Treytorrens, Vuilleumier. Lausanne. 4°. IV p. + p. 129—252. 306

* * *

Bachmann. Brandstetter, Jos. Leop.: Die Familie B' in Münster. (Münsterer Ztg. **1912,** Nr. 8—9.) 307

Bachofner. Brandstetter, Jos. Leop.: Abstammung der B', Willimann u. Galliker im Michelsamt. (Münsterer Ztg. **1912,** Nr. 26.) 308

Burckhardt. Stammbaum der Familie B' in Basel . . . Supplementstafeln 1—3. Basel. 309

Carl von Hohenbalken s. Nr. 273.

Crousaz. Bergier, Victor: [Lettre adressée] à la Revue hist. vaudoise [relative à la branche de la famille de C' résidant à Guernesey]. (Rev. hist. vaud. 22, p. 125—126.) 310

— s. auch Nr. 274.

Falkenstein. Bütler, P[lacid]: Die Herren von F' und Grimmenstein ⟨Kt. St. Gallen⟩. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 137—142.) 311

Farel. Manteyer, G. de: Les F', les Alvat et les Riquet. Gap. **1912.** 352 p. [*Rez.:* Bull. de la Soc. d'hist. du prot. franç. 63, p. 185—186.] 312

Faucigny-Lucinge, prince de: Origines savoisiennes: La maison de F'. Genève. 123 p. 313

Freiburg, Grafen v., s. Nr. 283.

Fröhlich s. Nr. 1348.

Galliker s. Nr. 308.

Ganter s. Nr. 1346.

Graf s. Nr. 1348.

Grandson. Viry, Pierre de: Notes sur les familles G', Sallenove et Viry. (Arch. hérald. suisses. 28, p. 179—182.) 314

Grandson=Pesmes. Reymond, Maxime: Les sires de G'=P'. (Arch. hérald. suisses. 28, p. 36—40.) 315

Grimmenstein, v. s. Nr. 311.

Grünenstein. Ösch=Maggion, Otto: Fürstabt Wolfgang v. Kempten u. die Edlen v. G' zu Balgach. SA. (Ostschweiz. Jahrg. 41.) [St. Gallen.] 32 S. 316

Herold. Herold, Herm.: Verwandtschaftstafel der Herold=Waltherschen Familie. **1904.** fol. 316a

Hohenems. Aus der Gesch. des gräfl. Hauses H' (Vorarlb. Volkskalender 1913, S. 29—38.) 317

Locher s. Nr. 1345.

Matsch. Wieser, Thomas: Das erste Auftreten der Vögte v. M' als Grafen v. Colonna. (Forschgn u. Mitteilgn z. Gesch. Tirols 10, **1913,** S. 221—223.) 318

Mayor, de Lutry s. Nr. 274.

Merian. Ahnentafel des Matthäus M'. (Frankf. Bll. f. Familiengesch. 1914, Heft 2.) 319

Meyer. Meyer, Isidor: Der Talrechtsbrief für die Familie M' in Andermatt (1641). (Hist. Njbl. v. Uri. 20, S. 27—35.) 320

Müller, von Zug, s. Nr. 1104.

Neuchâtel. Grellet, Jean: Un point d'histoire généalogique de la maison de N'. (Arch. hérald. suisses. 28, p. 99—102.) 321

Petri. Cullmann: Familiengeschichte der P', 1391—1913. Nürnberg **1913.** XII, 112 S. 322

Pourtalès. Malzac, Louis: Les P'; hist. d'une famille huguenote des Cévennes, 1500 —1860. Paris. X, 244 p., 24 pl. et 15 tableaux généal. 323

Rahn. Keller=Escher, C[arl]: Die Familie R' von Zürich; Genealogie u. Gesch. eines altzürcher. Geschlechtes. Teil 1. Zürich. VIII, 127 S. 4° mit 4 Taf. u. 12 Stammtaf. (als Mscr. gedruckt.) 324

Reichenbach, von St. Gallen, s. Nr. 1349.

Ritz. Lauber, Jos., u. Ed. Wymann: Die Künsterfamilie R' von Selkingen im Wallis. (Hist. Njbl. v. Uri. 20, S. 69—93.) 325

Roll. Schmidlin, Ludw. Rochus: Genealogie der Freiherren von R'. Solothurn. 279 S. Mit 3 Wappentafeln, 24 Kunstdruckbildern [u. Stammbaum]. [*Rez.:* G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 768.] 326

Roth. Von Burg, Hans: Verzeichnis derjenigen Aeltesten aus dem solothurn. Geschlechte «Roth», die . . . seit 1854 Ehrenkleid u. Pension erhalten haben. (Soloth. Monatsbl. 3, Nr. 5.) 327

Rovéréa. Les de R'. (Arch. hérald. suisses. 28, p. 159.) 328

Salis=Marschlins. Salis=Marschlins, Meta v.: Mitteilgn aus d. Fam.=Archiv v. Alt=Marschlins. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 104—111.) 329

Sallenove s. Nr. 314.

Sarasin. Geschichte der Familie S' in Basel. 2 Bde. Basel. VII, 354 u. VI, 268 S. 4°. (Nicht im Buchhandel.) 330

Stäubli. Stäubli, Carl: Geschichte der Familie St' von Horgen. [Leipzig.] (Als Mskr. gedruckt.) 331

Techtermann s. Nr. 809.

Tierstein. Burckhardt, Aug.: Untersuchungen zur Genealogie der Grafen v. T' ⟨Fort=setzung⟩. (Basler Zschr. f. Gesch. 13, S. 376—386.) 332

Troxler. Brandstetter, Jos. Leop.: Die Sigristfamilie T' an der Stiftskirche Münster. (Münsterer Ztg. **1912,** Nr. 11.) 333

Tscharner. Tscharner, L. S. v.: Stammbaum der T' zu Bern. Bern **1913.** 334
Vaz. Hoppeler, Rob.: Zur Gesch. der Freien von V'. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 252–255.) 335
Viry s. Nr. 314.
Von der Mühll. Stammtafel der Familie V'. Basel **1913.** 3 Tafeln f°. 336
Werdenberg, v. s. Nr. 81.
Willimann s. Nr. 308.

Verzeichnisse weltlicher Beamter.

Stadtpräsidenten, die, von Schaffhausen. (Mitteilungen aus dem Schaffhauser Stadtarch. 1, S. 69–70.) 337

Refugianten, Emigranten, politische Flüchtlinge.

(Einzelne Personen s. im folgenden Abschnitt.)

Hopf, Otto: Evangel. Flüchtlinge deutscher Zunge im bern. Kirchendienst. (N. Berner Taschenb. 19, S. 147–189.) 338
Reverdin, Francis: Relevé des noms des prosélytes et réfugiés figurant aux registres du consistoire de Genève à partir de 1660. (Bull. de la Soc. d'hist. du prot. franç. 63, p. 148–162, 244–249.) 339
Juret, P. Columban: Romance composée à l'époque de la Révolution par un curé français réfugié au cant. d'Uri. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 38–42.) 340
Predario, C.: Memorie e speranze dei profughi lombardi. (Il Pensiero Lariano, Como. **1913**, 27 apr. — 15 giugno.) 341
Giovanoli, Gaud.: Missglückter Waffenschmuggel italien. Patrioten auf Maloja im Sommer 1854 u. die Flucht Orsinis. (Jahrb. d. hist.-antiquar. Ges. Graubünden. 43, S. 113–221.) 342

Beziehungen einzelner Ausländer zur Schweiz.

Aviano, Markus v. s. Nr. 121.
Barthélemy, François s. Nr. 135.
Karl Friedrich von Baden. Funk, Heinrich: Die Schweizerreise des Markgrafen K' F' v. B' im J. 1783 u. sein biblischer Diskurs mit Lavater. (Zschr. f. Gesch. des Oberrheins. NF. 29, S. 646–656.) 342a
Beauharnais, Hortense de. Gailly de Taurines, Ch.: La reine Hortense en exil. Paris. IV, 312 p. 343
Bertha, Königin v. Burgund s. Nr. 59–60.
Birch-Pfeiffer, Charlotte. Hes, Else: Ch' B'-Pf' als Dramatikerin, e. Beitrag zur Theatergesch. des 19. Jahrh. (Breslauer Beitr. z. Literaturgesch. NF. 38.) Stuttg. VII, 227 S. [Teilausg. = Breslauer Diss. Stuttg. **1913.** VIII, 56 S.] 344
Branconi, Frau v. s. Nr. 557.
Bucer, Martin. Anrich, G.: M' B'; auf Veranlassung des Komitees für Errichtung des Bucer-Denkmals in Strassburg. Strassburg VII, 147 S. 345
Cibo-Malaspina, Odoardo. Mussi, Luigi: O' C' M', nunzio pontificio nella Svizzera. (Arte e storia, Firenze, 1914, febbr.) 346
Coxe, Thomas s. Nr. 122.
Desportes, Félix s. Nr. 143.
Fabri, Felix. Häussler, M.: F' F' aus Ulm und s. Stellung zum geistigen Leben s. Zeit. Tübinger Diss. 346a

Faucigny, Marguerite de. Reymond, Maxime: La femme du comte Thomas Ier de Savoie. (Arch. hérald. suisses. 28, p. 147—149.) 347
Fichte, Joh. Gottl. F' in Zürich. (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 136.) 348
Follen, Karl. Schmid, Martin: Die Entlassung K' F's von der Bündner Kantonsschule ⟨1821⟩. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 133—146.) 349
Francesco da Milano. Brentani, Luigi: F' da M' luganese? (Pagine d'arte. 1914, n. 7.) 350
Friedrich Wilhelm, Kurfürst v. Brandenburg s. Nr. 120.
Friedrich Wilhelm III., König v. Preussen, s. Nr. 209.
Geymüller, Heinrich s. Nr. 410.
Glück, Chr. W. Haag [Friedr.]: Die Tätigkeit u. Erlebnisse Chr. W. Gl's in Bern. (N. Berner Taschenb. 19, S. 92—146.) 351
Herbart, Joh. Friedrich. Wiget, Theodor: H's Erziehertätigkeit in Bern in neuer Beleuchtung. (Pädag. Bll., hg. v. Muthesius. 42, S. 341—353.) 352
Herwegh, Georg. Fleury, V.: Neue Bruchstücke aus H's Nachlass. (Euptorion. 20, Heft. 3.) 353
Hohenems, Mark Sittich v. Constant G.: Kardinal M' S' v. H', Bischof von Konstanz. (Dict. d'hist. et de géogr. ecclés. 2, **1913,** p. 786—791.) 354
Hohen-Landenberg, Hugo von der. Studer, Julius: H' von der H'-L', der Konstanzer Bischof zur Reformationszeit. (Schw. theol. Zschr. 31, S. 13—26. 110—125.) 355
Jung [gen.] **Stilling, Johann Heinrich.** Studer, Julius: J' St' in der Schweiz. (Zürcher Taschenb. auf d. J. 1914, S. 91—165.) 356
Karl, König von Rumänien. Fässler, Oskar: Die st. gallischen Pässe König K's von R'. (St. Galler Tagbl. 1914, Nr. 244.) 357
Krüdener, Juliane v. Hoffmann, Frau Adolf: Sie hat viel geliebt; Lebensbild der Frau v. K'. Konstanz. 140 S. 358
Lyasse, Antoine, de Tour-le-Pin s. Nr. 275.
Macdonald, Etienne-Charles s. Nr. 168.
Mazarin, Kardinal s. Nr. 116.
Moustier, marquis de s. Nr. 215.
Metternich, Clemens Wenzel Lothar s. Nr. 222.
Napoleon I. s. Nr. 166, 169, 1058.
Niebuhr, Barthold Georg s. Nr. 267.
Orsini, Felice s. Nr. 342.
Pfeffel, Konrad. Schaub. Em.: Eine empfindsame Reise des Fabeldichters K' Pf'. (Basler Jahrb. S. 126—179.) [Briefe an Jak. Sarasin in Basel.] 359
Puch, Hans von. Hegi Friedr.: Ritter H' v. P', der verbannte Sekretär u. Rat des Erzherzogs Sigmund v. Österreich. (Forsch. u. Mitteilgn zur Gesch. Tirols u. Vorarlb. 11, S. 1—8.) 360
Sanctio, Francesco de. Croce, Bened.: De S' in esilio; lettere ined. (La Critica 12, fasc. 4.) 361
Servet, Michel. Ladame, P.-L.: M' S. (Bull. de l'Inst. nat. genevois. 41, p. 225—320.) 362
Sigismund, König von Burgund s. Nr. 886.
Strigel, Ivo u. Claus s. Nr. 1092.
Strindberg, August. Wellinder, Helene: St' in der Schweiz; Reminisz. vom Sommer 1884. (Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 71—78, 89—96.) 363
Sulzer, Johann Anton (v. Konstanz) s. Nr. 555.
Veuillot, Louis. Beaupin, E.: La Suisse et le génie de V'. (Suisse lat. 1, p. 77—88, 177—192, 289—302, 305—315.) 364
— Von Matt, Hans: L' V' u. die kathol. Schweiz. (Schw. Rundschau. 14, S. 35—42.) 365

Voltaire, François-Marie Arouet de. Benziger, C.: V' u. die Stadt Bern. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 314—323.) 366

Wagner, Richard. Bélart, Hans: R' W's Beziehgn zu François u. Eliza Wille in Mariafeld bei Zürich u. sein Asyl auf Mariafeld; Ludwig Geyer . . . als leiblicher Vater R' W's. Dresden. VIII, 88 S. 367

Warens, Mme de. Benedetto, L[uigi]-F[oscolo]: Madame de W'; d'après de nouveaux documents. Paris. 330 p. 368

Wessenberg, Ignaz v. Stücheli, P. Bonifaz: Zwei Briefe I' v. W's. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 51—53.) 369

Schweizer im Auslande.

Barbey, Fréd.: Suisses hors de Suisse; au service des rois et de la Révolution. Paris et Lausanne. VI, 327 p. [*Rez.*: P. Favarger: Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 106—107; F. Renié: Rev. crit: des idées et des livres, 25 mars 1914; P. Kohler: Gaz. de Laus., 28. déc. 1913.] 370

Grob, W.: Etwas von Schweizer-Ansiedlungen im Ausland. (Sonntagsbl. d. Basler Nachr. 1914, S. 72.) 371

Groos, Wilh.: Engadiner Auswanderung nach Deutschland. SA. (Deutsche Erde. **1910**, Heft 5.) [Auszug aus Lechner: Ausw. der Engad., Samaden 1909.] 371a

«Schweizerei» [schweizerische Konditoreien in Stockholm]. (Sonntagspost der Zürcher Post, 1914, Nr. 138.) 371b

Centenaire de la Société suisse de bienfaisance, fondée à St. Pétersbourg en 1814. — Säkularfeier der Schweizer. Hilfges.... St. Petersburg... (St. Petersburg.) II, 30 S. 4°. 372

* * *

Bugnion, pasteur. Hilberer, J[ules]-E[mile]: Le pasteur B' et la colonie de Chabag en Bessarabie. (Rev. hist. vaud. 22, p. 181—188, 193—199.) 373

Graffenried, Christoph v. Faust, A. B.: The G' manuscripts; the German manuscript of G' on the New Bern settlement; letters of Swiss-German colonists in Carolina, 1711; a French letter of G' to governor Hyde, relating his capture by the Indians and his escape. (German American Annals. New Series. 11, **1913**, no. 5/6.) 374

— Todd, V. H.: Ch' v. G' and the founding of New Bern, N.C. (Deutsch-amerikan. Geschichtsbll. Vol. 12, **1912.**) 375

Hennezel, Béat de. Gilliard, Charles: Un voyage en Italie à la fin du 18e siècle. (Bibl. univ. 73, p. 108—128, 352—371.) 376

Hungerbühler, Emile Godfrey: My jubilee memoirs on reaching 50 years since beginning of apprenticeship . . . London. 101 p. 377

Jaques de Vuadens. Reymond, Maxime: J' de V' dit de Lausanne, dominicain, provincial de France au 14e siècle. (Ann. frib. 2, p. 226—231.) 378

Quadrio, Giov. Battista. Warschauer, A.: Der Posener Stadtbaumeister Joh. Bapt. Q'. (Zschr. d. hist. Ges. f. d. Prov. Posen. 28, **1913**, 2.) [Vgl. Bettenstaedt, Walter, in Hist. Monatsbll. f. d. Prov. Posen. **1913**, Nov., u. Denkmalpflege. **1913**, 5. mov. u. f.] 379

Biographien von Schweizern und dauernd in der Schweiz niedergelassenen Ausländern.

Biographische Sammelwerke.

Meyer, Wilh. Jos.: Zuger Biographien u. Nekrologe: Bio-Bibliographie bis 1912 [Teil 1: Ab Ezzel—Gügler]. (Zuger Njbl. S. 33—43.) 380

Einzelbiographien.

Alberti, Vincenzo d' s. Nr. 223.
Albertini, Rudolf. † President R' A'. (Fögl d'Engiadina. 57, n. 39.) 381
Amiel, Henri-Frédéric. Correspondance entre H.-F. A' et Charles Ritter. (Bibl. univ. 73, p. 5—25, 329—351.) 382
Attenhofer, Karl. Zum Gedächtnis an K' A' (Vereinsbl. des Männerchors Zürich. Jahrg. 5, Nr. 6 = Attenhofer-Nummer.) 383
— † Musikdir. Dr. C' A'. (Zürcher Wochenchr. 1914, Nr. 23.) 384
Bachofen-Burckhardt, Johann s. Nr. 1056.
Bally-Herzog, **Arthur.** H[ahn], E[mil]: A' B'-H'. (22. Jahresber. des Schw. Landesmuseums, 1913, S. 64—65.) 385
Baltzer, Armin. Heim, Alb., u. E. Hugi: Prof. Dr. A' B', 1842—1913. (Verhdlgn d. schw. naturf. Ges. 1914, Teil 1, Anh., 82—105.) 385a
Barbey-Boissier, **William.** Chodat, R[ob.]: W' B'-B' ⟨1842—1914⟩; notice biograph. (Bull. de la Soc. botan. de Genève. 6, p. 220—240.) 386
Battmann, Erhard. Chorherr E' B'. (Münsterer Ztg. **1913,** Nr. 45.) 387
Béguelin, Nicolas de. Dumont, Paul: N' de B'. Neuchâtel **1908.** 388
Bener, Rudolf, Dr. med. [Nekrologe.] (Alpina. 1914, S. 226; Der freie Rätier. 1914, Nr. 264; Bündn. Monatsbl. 1915, Nr. 3.) 388a
Berchtold, Abt von Engelberg. Cavelti, P. Sigisbert: Die Streitschrift des sel. Abtes B' v. E'. (In: Angelomontana. S. 1—175.) [Kontroverse über den Aufenthalt der vor Christus gestorbenen Gerechten in der Hölle.] 389
Berger, Leo. Wyss, Bernhard: L' B' (Bildhauer). (Schweiz. 18, S. 107—108.) 390
Berlepsch, Herm. Alex. Berlepsch-Valendas, H[ans] E[d.]: H' A' B' (1814—1883). (Schweizer Heimkalender. 1914, S. 91—95.) 391
Bille, Auguste s. Nr. 224.
Billon, David et Suzanne. Morel, Lydie: Acte d' «appensionnement» des époux B' (des Brenets) ⟨1647⟩. (Musée neuchât. NS. 1, p. 274—280.) 392
Bircher, Ludwig. Kopp, Karl Alois: L' B', Stiftspropst zu Bero-Münster, 1583—1640. (Geschichtsfreund. 69, S. 197—252.) 393
Bitzius, Albert. Beetschen, A.: Auf Jeremias Gotthelfs Spuren. (Allg. Zeitg. **1910,** Nr. 3.) 394
— s. auch Nr. 1418.
Bluntschli, Johann Caspar s. Nr. 217, 226.
Bobillier, Charles-Henri s. Nr. 1045.
Böcklin, Arnold. Oeri, Alb.: A' B' u. Jakob Burckhardt. (Südd. Monatsh. 8, **1911,** Heft 3.) 395
Bonstetten, Karl Victor v. Briefe K. V. v. B's an Joh. Rud. Wyss d. J.; mitg. v. Rud. Ischer. (N. Berner Taschenb. 19, S. 52—91.) 396
Born, Karl L. Weese, Arthur: K' L' B' †, 1864—1914. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 63—73.) 397
Bovet, Mgr., évêque de Lausanne et Genève s. Nr. 272.
Bräcker, Ulrich. Münz, Bernhard: Der arme Mann im Tockenburg. (Oord u. Süd. Bd. 150, S. 85—91.) 398
Breitenlandenberg, Wildhans v. s. Nr. 78.
Brenner, Ernst. Winkler Joh.: B', E', schweizer. Bundesrat, 1856—1911. (Biogr. Jahrb. 16, S. 119—122.) 399
Bridel, Georges s. mr. 1228.

Bronner, Franz Xaver: Ein Mönchsleben aus der empfindsamen Zeit; von ihm selbst erzählt; hg. u. eingel. v. Oskar Lang. 2 Bde. 2. Aufl. (Mem.=Bibl. IV. Serie, Bd. 9 u. 10.) Stuttg. [1913.] 405 u. 388 S. 400

Brosi, Albert. Kaufmann, Hans: B', A', 1836—1911. (Biogr. Jahrb. 16, S. 227—232.) 401

Buchser, Frank. Widmer, Joh.: Ein neues Bild F' B's. (Kunst u. Künstler. 12, Heft 6.) 402

Büchner, Georg. Büchner, Ant.: G' B' in Zürich. (Euphorion. 21, S. 299.) 403

Bünti, Joh. Lorenz. Aus der Chronik des Landammann J' L' B' von Stans [17.–18. Jahrh.]; mitg. von Ed. Wymann. (Hist. Njbl. v. Uri 20, S. 1–26.) 404

Bürkler, Robertus. Buomberger, [Ferd.]: R' B', Bischof v. St. Gallen. (Alte u. neue Welt. 48, Heft 13.) 405

Büttiker,Eugen. E' B', 1858—1913 [Reg.=Rat des Kt. Solothurn]; v. F. Sch. (Feuille centr. de la Soc. de Zof. 54, p. 468–471.) 406

Bullinger, Heinrich. Erdös, Károly: B' Henrik és Fejértóy János levelezése. Debreczen **1913.** 28 S. 407

Burckhardt=Finsler, Albert. Barth, Hans: B'=F', A', Prof. der Schweizer Gesch. . . . in Basel, 1854—1911. (Biogr. Jahrb. 16. S. 166–169.) 408

Burckhardt, Fritz. Imhof, Gottl. Prof. Dr. F' B'. (Basler Jahrb. S. 1–42.) 409

— Schneider, Felix: Prof. Dr. F' B', 1830—1913. (Verhdlgn d. schw. naturf. Ges. 1914, Teil 1, Anh., S. 1—13.) 409a

Burckhardt, Jakob. Briefwechsel mit Heinrich v. Geymüller; mit e. Einleitg üb. H' v. G' u. mit Erläutergn v. Carl Neumann. München. VII, 188 S. [*Rez.:* G. Dehio: DLZ. 1913, Sp. 3149–3151.] 410

— J' B's Briefe an Ribbecks [an Otto R' u. dessen Frau, 1849/67]. (Die neue Rund=schau. 21, **1910,** Heft 11.) 411

— Briefe J. B's an Salomon Vögelin; hg. v. Hans Barth. (Basler Jahrb. S. 43—72.) 412

— s. auch Nr. 395.

Burckhardt=Biedermann, Theophil. S[tehlin], K[arl]: Th' B'=B' †; Anhang: Verzeichnis der Publikationen. (Anz. f. schw. Alt.=Kde. NF. 16, S. 234–236.) 413

Burkhardt, Heinrich. H' B' ⟨1861—1914⟩. (Vierteljahrsschr. d. naturf. Ges. Zürich. 59, S. 565–566.) 414

Buser, Hans. B[arth], A[lb.]: H' B' [1872—1914; Dr. phil.] (Feuille centr. de la Soc. de Zof. 54, p. 772—782.) 415

Butin, François=Gabriel s. Nr. 145.

Cadisch, Joos. † Prof. J' C', 1855–1914. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 83–86; Berner Wochenchron. 1914, 14. Febr.) 416

Calvin, Jean. Diepenhorst, P. A.: Calvijn en de economie. Wageningen **1904.** IV, 337 p. 417

— Kohler, Jos.: C' u. die Willensfreiheit. (Arch. f. Rechts= u. Wirtschaftsphilos. 7, S. 233—246.) 418

— Loesche, G.: C' Wirkung in den östl. Ländern Europas; ins Ungar. übers. v. Jos. S. Szabó. Debreczin **1912.** 195 S. [In magyar. Sprache.] 419

— Reyburn, Hugh Y.: John C', his life, letters and work. London. VIII, 376 p. [*Rez.:* Lobstein: Theol. LZ. 40, Sp. 12—14.] 420

— Weiss, N., et Ch. Bastide: C' en Angleterre; 1: Un portrait inédit du réformateur; 2: La traduction anglaise de l'«Institution chrétienne». (Bull. de la Soc. d'hist. du prot. franç. 63, p. 140—147.) 421

Cardinaux, Louis. Philipona, Pie: L' C', conseiller d'Etat. [Nekrolog.] (Monatrosen. 58, S. 710–716.) 422

— Staatsrat C' †. (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 741.) 423

Cart, Jean=Jacques s. Nr. 416.

Cayla, Guillaume s. Nr. 140.
Cerro, Albert s. Nr. 63.
Chenaux, Pierre-Nicolas s. Nr. 133.
Chenevard, dragon s. Nr. 155.
Cherbuliez, Emil. E' Ch' ⟨1837—1914⟩. (Vierteljahrsschr. d. naturf. Ges. Zürich. 59, S. 566—571.) 424
Christen, Alois. Dunkle Erinnerungen eines alten Oltners aus seiner Jugendzeit. (Hist. Mitteilgn; Gratisbeil. zum Oltener Tagbl. **1913,** Nr. 7 u. ff.) 425
Claparède, Alexandre. (Chaponnière, Francis:) A' C' 1858—1913. Genève. 426
— Reverdin, Fréd.: Dr. A' C', 1858—1913. (Verhdlgn d. schw. naturf. Ges. 1914, Teil 1, Anh., S. 22—27.) 426a
Cloetta, Wilhelm. Höpfner, E.: C', W', Univ.-Prof. f. roman. Philol., 1857—1911. (Biogr. Jahrb. 16, S. 70—71.) 427
Colombier, Henri de. Reymond, Maxime: Un gentilhomme vaudois du 15e siècle: H' de C', seigneur de Vufflens. (Rev. hist. vaud. 22, p. 199—212.) 428
Comander, Johannes. Camenisch, Emil: J' C' u. sein Töchterlein Sarah. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 65—77.) 429
Comander, Sarah s. Nr. 429.
Conrad, curé d'Estavayer s. Nr. 282.
Constant, Benjamin. Bouglé, C.: La philosophie politique de B' C'. (Rev. de Paris, 1er mars 1914.) 430
— Thomas, Louis: Lettres inéd. de B' C'. (Rev. pol. et litt. 1914, 18 avril et suiv.) 431
Crousaz, Pierre-Louis-Etienne. Campiche, F.-Raoul: Un mémoire de Noble P'.-L'-E'-C' (à l'occasion de la réfection du toit de l'une des tours de son château de Lutry, 1795). (Rev. hist. vaud. 22, p. 45—56.) 432
Cuendet, Benjamin s. Nr. 1044.
Curti, Theodor. Th' C', 1848—1914. [Nekrologe.] (St. Galler Tagbl. 1914, Nr. 295; Ostschweiz Nr. 289; Volksfreund (Flawil) Nr. 145—146; N. Zürcher Ztg. Nr. 1464 u. 1677; Rapperswiler Nachr. Nr. 100; Züricher Post Nr. 314 u. 316; St. Galler Stadtanz. Nr. 294 u. 297; Frankf. Ztg. Nr. 347; Köln. Ztg. Nr. 1362.) 433
Dändliker, Friedrich. Langmesser, Aug.: Vom Lohgerber zum Diakonissenvater: F' D's Leben. Basel **1908.** 434
Diesbach, Nikolaus v. M[eier], P. G[abr.]: War Bischof N' v. D' ein Apostat? (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 54—55.) 435
Dietschy-Röthlisberger, Rudolf. Erinnerg, zur, an Herrn Dr. Rud. D'-R', Direktor des Sanatoriums Allerheiligenberg, geb. . . . 1881, gest. . . . 1914. Basel. II, 15 S. 436
Dorer, Edmund. Schollenberger, H[erm.]: E' D' ⟨1831—1890⟩; die Persönlichkeit; s. Leben u. Schaffen. Frauenf. XII, 227 S. 437
Doxat, Nicolas s. Nr. 1051.
Ducloux, Marc. Mogeon, L.: L'imprimeur-éditeur M' D', à Lausanne et à Paris ⟨1810—1853⟩. (Rev. hist. vaud. 22, p. 271—282, 302—316, 321—335, 353—367.) 438
Dufour, Guillaume-Henri. Coulin, Horace: Le général G.-H. D'. (Drapeau suisse. 1, **1910,** p. 34—42, 49—54.) 439
— Jeunesse, la, du gén. D'; souvenirs inéd. (p. par Ph. Godet). (Bibl. univ. 75, p. 225—268.) 440
Dumont. Ducrest, F[ranç.]: Le notaire D', d'Autigny, sa chronique et ses chansons ⟨1578—1654⟩. (Ann. frib. 2, p. 87—94, 117—129, 193—202, 253—273.) 441
Dumont, Etienne s. Nr. 693.
Dunant, Henri. Sturzenegger, C[äthy]: H' D', der Begründer des internat. Roten Kreuzes u. der Genferconvention. Zürich. 32 S. [Ed. franç.: H' D', fondateur de l'œuvre internat. de la Croix Rouge . . . Zurich. 31 p.] 442

Du Plessis, Georges. Blanc, Henri: Dr. G' du P', 1838–1913. (Verhdlgn d. schw. naturf. Ges. 1914, Teil 1, Anh., S. 14–21.) 442a

Engel, Regula. Lebensbeschreibung der Witwe des Obrist Florian Engel von Langwies, . . ; geb. Egli von Fluntern . . . ; von ihr selbst beschrieben . . . ; neu hg. v. S[al.] D[avid] Steinberg. Zürich. VIII, 296 S. (Schweizer Schicksal u. Erlebnis. 2.) 443

Erasmus, Desiderius. Burger, O.: E' v. Rotterdam u. der Spanier Vives. Diss. München. 80 S. 444

— Francke, K.: E' als Denker u. Künstler. (Intern. Monatsschr. f. Wiss., Kunst u. Technik; Beigabe zur Münch. Allg. Zeitg. **1911**, Nr. 3.) 445

— Schmidlin: E' v. Rotterdam üb. die Heidenmission. (Zschr. f. Missionsgesch. S. 1–11.) 446

Estavayer, Urs d' s. Nr. 119.

Euler, Leonhard. Leonhardi Euleri opera omnia. Ser. Ia : Opera mathematica, vol. 12. (Institutiones calculi integralis, ed. Friedr. Engel et Ludw. Schlesinger. Vol. 2.) Lips. et Berol. XVI, 542 p. 4°. 447

— Eneström, Gustav: Bericht an die Eulerkommission der schweiz. naturforsch. Gesellsch. üb. die Eulerschen Manuskripte der Petersburger Akademie. (Jahresber. der deutschen mathem. Vereinigung. 22, **1913**, S. 191–205.) 448

— (Rudio, F[erd.]:) Aufruf zur Ermittelung verlor. Briefe von u. an L' E'. (Zürich **1913**.) 8 S. 4°. [Vgl. Jahresber. der deutschen mathem. Vereinig. 1914.] 449

Eynard, Jean-Gabriel s. Nr. 213–214.

Faigaux, Jean-Pierre s. Nr. 208.

Fankhauser, Emil. Barth, A[lb.]: Dr. E' F' [1874–1913]. (Feuille centr. de la Soc. de Zof. 54, p. 77–81.) 450

Fassbind, Zeno. Camenzind, Dr.: Dr. med. Z' F', 1827–1913. (Verhdlgn d. schw. naturf. Ges. 1914, Teil 1, Anh., S. 28–33.) 450a

Favre, Camille. H[ungerbühler], H.: Oberst C' F' [Nekrolog]. (Schw. Monatschr. f. Off. aller Waffen. 26, S. 39.) 451

Federer, Heinrich. Bloesch, Hans: H' F'. (Wissen u. Leben. 13, S. 746–748.) 452

Felice, Fortunato Bartolomeo de. Lüthi-Tschanz, Karl J.: F' B' de F', e. Leben . . . aus der Zeit der typograph. Sozietäten. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 240–260.) 453

Finsler, Johann Konrad: Frick, Hans: J' K' F's polit. Tätigkeit zur Zeit der Helvetik. Zürcher Diss. Zürich. 136 S. [*Rez.:* G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 448.] 454

Fischer, Heinrich. Büchi, Alb.: H' F', der Anführer im Freiämter Aufruhr des J. 1830. (Schw. Rundschau. 14, S. 165—180.) 455

Florentini, P. Theodosius (Anton Crispin). Schmid, Alb.: P. Th' F', O. Cap.; ein priesterliches Leben u. edles Wirken im Dienste der christl. Charitas. (Monatrosen. 58, S. 345–359.) 456

Flüe, Jörg uf der, s. Nr. 467.

Forel, François-Alphonse. Discours prononcés à la cérémonie commém. et à l'inaugur. du Monument de F.-A. F' . . . à Lausanne. (Bull. de la Soc. vaud. des sciences nat. 49, n. 181.) 457

Frank, Bartholomäus s. Nr. 1250.

Frisching, Joh. v. s. Nr. 127.

Fröhlich, Franz. Haller, Paul: Prof. Dr. F' F', 1849–1912. (Brugger Njbll. 25, S. 21–27.) 458

Fulach, Ludwig v. s. Nr. 99.

Furrer, Josef Maria, (1831–1914). W[ymann], E[duard]: Der letzte Bettelvogt von Uri (N. Zürch. Nachr. Nr. 144, 2. Bl.) 459

Gattiker, Gottlieb. Benz, E.: Die Lebensarbeit eines Schulmannes; zur Erinnerung an Seminarlehrer G' G' ⟨1845–1912⟩. (Schw. päd. Zschr. 24, S. 202–217.) 460

Gaucha, Suz.-Marie s. Nr. 1411.
Gengenbach, Pamphilus. König, H.: Zu G' [u. der Verfasserschaft des «Hans Knüchel» u. des «Evangelisch burger»]. (Zschr. f. deutsche Philol. 43, **1911**, Heft 4.) 461
German, Joseph. Müller, Jos.: Landweibel J' G'; ein Beitrag zur Gesch. des Zwölfer-Krieges. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 201—220, 279—310.) 462
Gessner, Christoph Heinrich u. Eduard s. N. 216.
Gessner, Salomon. Ein Brief von S' G' an s. Sohn Konrad. (1785). (Zürcher Taschenb. auf d. J. 1914, S. 241—246.) 463
Gigandet, Charles-Joseph. Rossel, Virgile: † Ch'-J' G'. (Actes de la Soc. jurass. d'émul. 2[me] série, 19, p. 309—312.) 464
Gilli, Giovanni. † Oberingenieur G' G' 1847—1913. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 116—119.) 465
— Manatschal, F.: G' G', Oberingenieur, 1847—1913. (Verhdlgn d. schw. naturf. Ges. 1914, Teil 1, Anh., S. 34—36 = Abdruck aus d. Freien Rätier. **1913**, Nr. 278.) 465a
Glareanus, Heinrich: Ein Brief des H' G' an Jörg uff der Flüe vom 19. Dez. 1520 ([mitg. v.] D[ionys] Imesch.) (Anz. f. schw. Gesch. NF. Bd. 12, S. 97—100.) 466
Gobat, Albert. Dr. A' G' †, Mitglied des schweizer. Nationalrates . . . 1843—1914. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 49—63.) 467
— Nationalrat Dr. A. G' †. (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 407.) 468
Godet, Frédéric. Roget, F[rançois.] F[rédéric]: F' G', Swiss divine, and tutor to Frederick the Noble. ([Reprinted from the] Victoria institute transactions.) London. II, 36 p. 469
Godet, Georges. Thiébaud, A[ug.]: G' G' ⟨1845—1907⟩; notice biogr. (publ. en tête du Commentaire de G' G' sur la Seconde Epître aux Corinthiens). Neuchâtel. 51 p. 470
Gos, François. Trog, Hans: Fr' G'. (Schweiz. 18, S. 60—62.) 471
Graff, Anton. Handzeichnungen, alte, des 15.—18. Jahrh. . . .; berühmte Spezialsammlg v. Handzeichngn A' G's. (Auktionskatalog Boerner.) Leipz. VI, 68 S. 4°. 472
Gressly, Amanz. Tarnuzzer, Chr.: Leben u. Wirken des Geologen A' G' im Spiegel s. Briefwechsels. (Sonntagspost der Züricher Post. 1914, Nr. 3 u. 9.) 472a
Grotz, Auguste. Atger, Louis: Un pasteur libéral: A' G', Thèse. Genève. 92 p. 473
Gügler, Jos. Heinrich Aloys [1782—1827]. Herzog, F. A.: J' H' A' G' als Dichter. (Schw. Rundschau. 14, S. 432—444.) 474
Gutenson, Hans. Hahn, E[mil]: Münzmeister H' G' von St. Gallen u. seine Söhne. (Rev. suisse de numism. 19, p. 245—305.) 475
Gwalther, Rudolf s. Nr. 742.
Haag, Friedrich. Marti, K[arl]: Rede bei der Bestattg von Prof. Dr. F' H', 5. Nov. 1914. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 323—330.) [Sep.: Bern. II, 9 S.] 476
Hämmerlin, Felix s. Nr. 1231.
Hässig, Gustav. Andenken, zum, an G' H', alt Schulvorsteher, 1849—1913. St. Gallen. II, 7 S. 477
Haller, Albrecht v. Bergmann, Ernst: Die Satiren des Herrn Maschine; ein Beitrag zur Philosophie- u. Kulturgesch. des 18. Jahrh. Leipzig. VIII, 103 S. [Streit Lamettrie-Haller.] 478
Haller, Karl Ludwig v. Briefe K' L' v. H's an David Hurter u. Friedr. v. Hurter; hg. v. Emmanuel Scherer; Teil 1. (Beil. z. Jahresber. d. Lehranstalt. Sarnen. 1913/14.) Sarnen. 76 S. 479
— Karl Ernst Jarcke an K' L' v. H'. (Hist.-pol. Bll. 156, S. 402—415.) [Briefe 1836—1842.] 480
— Focherini, Attilio: La teoria dello stato di Carlo Luigi de H'. Carpi **1913**. [*Rez.*: Chelodi: Un critico della rivoluzione. Riv. tridentina. 14, no. 1.] 481
— Reinhard, Ewald: Präludien zu einer Biographie K' L's v. H'. (Hist. Jahrb. der Görres-Ges. 35, S. 591—605.) 482

Hauser, Julius. Altwegg, Hans: Ein glücklich Leben; die Gesch. des Weinbauern J' H'. 3. Aufl. Emmishofen. 96 S. 483

Hautli, Johann Nepomuk. Amstad, P. Heribert: Dr. J' N' H', ein Menschenfreund u. Dichter am Alpstein. (6. Jahresber. üb. die Lehr- u. Erz.-Anstalt St. Antonius in Appenzell. 1913/14.) 484

Hegar, Friedrich. Niggli, Arnold: F' H'. (Raschers Jahrb. 3, **1912**, S. 303–313.) 485

Heim, Ignaz. (Lochbrunner, Gottfried:) I' H'. (102. Njbl. d. Allg. Musikges. Zürich.) Zürich. 44 S. 4⁰. 486

Henzi, Samuel s. Nr. 129.

Hermann, Ludimar. L' H' ⟨1838–1914⟩. (Vierteljahrschr. d. naturf. Ges. Zürich. 59, S. 571–572.) 487

Herzog, Xaver. Kopp, K. A.: Pfarrer X' H'; ein schweizer. Volksschriftsteller. (Hist.-pol. Bll. 147, **1911**, Heft 10–11.) 488

— Kronenberg, J.: Prof. Alban Stolz u. Pfarrer H'. (Schw. Rundschau. 14, S. 27–34.) 489

Hitzig, Hermann Ferdinand. Schuler, Hans: H' H' F', Prof. des röm. Rechts an der Univ. Zürich, 1868–1911. (Biogr. Jahrb. 16, S. 178–182.) 490

Hodler, Ferdinand. Erinnerungen an F' H'; von K. (Sonntagsbl. d. Basler Nachr. 1914, S. 208.) 491

— Klein, Rud.: F' H' et les Suisses. 30 dessins . . . Paris **[1910]**. 60 p. 4⁰. 492

— Mühlestein, Hans: H' Ethos. (Wissen u. Leben. 14, S. 96–104, 138–148.) 493

— Philipp, Fabian: Bei H'. (Kunstwelt 3, Heft 8.) 494

— Servaes, Franz: F' H'. (Velhagen & Klasings Monatsh. 29, S. 33–48.) 495

Holbein, Hans d. J.: Der Totentanz. 40 Holzschnitte; Faksimile-Nachbildgn der 1. Ausg. mit Einl. v. Hans Ganz. München. VIII. S. u. 40 T. [*Rez.*: G. Bundi: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 463 - 464.] 496

— Chamberlain, Arthur B.: H' H' the younger. 2 vol. London **1913**. XXII, 358 and XII, 436 p. gr.-8.⁰ 497

— Ganz, Paul: A new portrait of Sir John Godsalve by H' H' the younger. (Burlington magaz. Vol. 26, n. 140.) 498

— Knackfuss, H.: H' der jüngere. (Künstler-Monogr. 17.) 5. A. Bielefeld. 168 S. 499

— Ollendorf, Oscar: Altes u. Neues über H's Darmstädter Madonnenbild. (Rep. f. Kunstwiss. 37, S. 292–301.) 500

Huggenberger, Alfred. Korrodi, E[duard]: Die Welt A' H's. (Der Turmhahn. 1, S. 312–320.) 501

Hurter, David s. Nr. 479.

Hurter, Friedrich. Scherer, P. Emanuel: Briefe des Bischofs Anastasius Hartmann an Hofrat F' v. H' in Wien. (1847–1849.) (Schw. Kirchenztg 1914, S. 246–247, 258–259, 264–265, 321–323, 352–353.) 502

— Veuillot, Louis: Ein Brief von L' V' an F' H'; [mitg. v.] P. E. Scherer. (Schw. Rundschau. 14, S. 154.) 503

— s. auch Nr. 479.

Hurter, Hugo. P. H' H' [Nekrolog]; v. V. v. E[rnst]. (Schw. Kirchenztg 1914, S. 425–427.) 504

Ilg, Paul. Schumann, Wolfgang: P' I's Romane. (Kunstwart. 27, Heft 19.) 505

Iselin, Isaak. Girgensohn, Herbert: Das Problem des geschichtl. Fortschrittes bei I' u. Herder. Erlanger Diss. Erlangen **1913**. 96 S. 506

— Stieda, W.: Zur Gesch. der Hamburg. Handlungsakad. v. Joh. Georg Büsch [mit 3 Briefen von Büsch an Isaac Iselin, 1778 u. 1779]. (Zschr. d. Ver. f. Hamburg. Gesch. 15, **1910**, Heft 1.) 507

Ivernois, Francis d'. Adams, John. Une lettre inéd. de J' A' à Sir F' D'I' ⟨11 déc. 1795⟩ p. p. O(tto) K(armin). (Rev. hist. de la Révol. franç. 5, p. 346—348.) 508
— Armfeldt, Gust. Mauritz: 6 lettres de G' M' A' à F' d'I'. Extr. (Annal. acad. scient. fennicae.) Genève **1912.** 23 p. 509
— Karmin, Otto: Un écrit inédit de sir F' d'I' contre Simonde di Sismondi, économiste. (Bull. de l'Inst. nat. genevois 41, p. 97—112.) 510
— Karmin, Otto: Le gouvernement anglais et la Révol. française; «les cinq accusations» de Sir F' d'I'. Genève. 109 p. 511
— s. auch mr. 210.
Jeanneret, Gustave. Markus, Stefan: G' J'. (Schweiz. 18, S. 83—86.) 512
Jeanrichard, Daniel s. mr. 1342.
Jomini, François. Dessoulavy, P.: In memoriam: F' J'. (Bull. de l'Assoc. Pro Aven= tico. 12, p. 5—10.) 513
Jung, Johannes. Gauss, Karl: J' J' von Petershausen; vom Augustinerkloster Peters= hausen bei Konstanz auf die Kanzel von St. Peter in Basel [ca. 1500—1562]. (Basler Jahrb. S. 333 - 379.) 514
Jung, Karl Gustav. (Jung, E[rnst]:) Aus den Tagebüchern meines Vaters (K' G' J', 1795—1864). [Winterthur **1911.**] 312 S. 515
— St[ähelin], F[elix]: K' G' J's Geburtsjahr. (Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1914, S. 100.) [Vgl. Basler Nachr. 1914, Nr. 267, 1. Beil.]. 516
Kambli, Conrad Wilhelm. Andenken an Dr. theol. C. W. K', alt Pfarrer, 1829—1914. Lichtensteig. 22 S. 517
— Steck, R.: K' W' K' †. (Schw. Reformbll. 48, S. 329—331.) 518
Keller, Gottfried. Altherr, A.: Der grüne Heinrich. (Schweiz. Protestantenbl. 37, S. 4—22.) 519
— Bastier, Paul: La nouvelle individualiste en Allemagne de Goethe à G' K'; essai de technique psychologique. Paris **1910.** 452 p. [*Rez.*: G. Baesecke: Euphorion. 20. (1913), S. 528—537.] 520
— Bettelheim=Gabillon, H.: «Der Grüne Heinrich» einst u. jetzt. (Oesterr. Rundschau. 34, **1913,** Heft 6.) 521
— Beyel, Franz: Zum Stil des Grünen Heinrich. Zürcher Diss. Tübingen. VIII, 203 S. 522
— Dick, E.: Eine Quelle G' K's? (Südd. Monatsh. 7, **1910,** Heft 8.) 523
— Dünnebier, Hans: Eine Quelle zu G' K's Sinngedicht? (Schweiz. 18, S. 160—161.) 524
— Dünnebier, Hans: Der Uebermensch bei G' K' u. Friedrich Hebbel. (Wissen u. Leben. 14, S. 30—44.) 525
— Ermatinger, Emil: Neues aus G' K's Frühzeit: «Die Winterthurerin». (Deutsche Rundschau. Bd. 149, **1911,** S. 354—371.) 526
— Ermatinger, Emil: Ein Jugendaufsatz G' K's? (Lit. Echo. 16, Sp. 172—173.) 527
— Ermatinger, Emil: Die Anfänge von G' K's Erzählungskunst. (In: Festgabe zur Einw. der Neubauten [der] Univ. Zürich; Philos. Fak. I, S. 169—187.) 528
— Fierz. Anna: G' K's Frühlyrik. (Tägl. Rundschau, Berlin; Unterhaltungsbeil. **1910,** Nr. 207—208.) 529
— Freund, Julius: Ludwig Theoboul Kosegarten u. G' K'; ein Beitrag zur Gesch. der modernen Legendenbildung. (Beitr. zur Forschung; Studien u. Mitteil. aus d. An= tiquariat Jaques Rosenthal, München. 1. Folge, Heft 4/5.) 530
— Frey, Ad.: Briefe G' K's. (Deutsche Rundschau. Bd. 157 (**1913**), S. 131—135.) 531
— Herholtz, F.: G' K' als Politiker. (Die Hilfe. 16, **1910,** Heft 42.) 532
— Hesse, Herm.: Der alte Grüne Heinrich. (März. 7, **1913,** Heft 51.) 533
— Huch, Ricarda: G' K'. (Insel=Bücherei. 113.) Leipzig. 105 S. 534

(**Keller, Gottfried,** ferner:) Korrodi, E.: G' K's u. Conrad Ferdinand Meyers Gedichte. (Hochland. 8, **1910/11,** Heft 4.) 535

— Lissauer, E.: Ueber die Lyrik G' K's. (Deutsche Monatshefte, Düsseldorf 10, **1910,** Heft 1.) 536

— Meintel, Paul: Wie G' K' Staatsschreiber wurde. (Sonntagspost des Landboten. 1914, S. 61—66.) 537

— Meintel, R.: Ein unveröff. Gedicht von G' K'. (Mein Lied an das deutsche Volk.) (Nord u. Süd. 34, **1910,** Heft 16.) 538

— Mell, M.: Ueber G' K'. (Der Strom. 2, **1913,** Nr. 7.) 539

— (Meyer, Betsy:) G' K' in e. Briefe B' M's. (Wissen u. Leben. 13, S. 387—393.) [Ab=druck e. in den Nr. 169 u. 170 der Unterhaltgs=Beil. d. Tägl. Rundsch. veröff. Briefes.] 540

— Petersen, J.: Der Grüne Heinrich. (Südd. Monatsh. August.) 541

— Rose, W.: G' K' im deutschen Unterricht. (Zschr. für den deutschen Unterricht. 28, Heft 6.) 542

— Rossel, Virgile: Un grand écrivain de la Suisse allemande au 19me siècle: G' K'. (Actes de la Soc. jurass. d'émul. 2me série, 19, p. 27—49.) 543

— Sulger=Gebing, E[mil]: G' K' als Lyriker. (Schwabenspiegel; Beil. z. Württ. Ztg, Stuttg. **1910,** Nr. 30—31.) 544

— Vögtlin, Adolf: G' K'=Anekdoten. Berlin. 139 S. 545

— Waldhausen, Agnes: Die Technik der Rahmenerzählung bei G' K'. (Bonner For=schungen. NF. Bd. 2.) Berlin **1911.** [*Rez.:* Leo Ehlen: Euphorion. 10. Erg.=Heft, 1913, S. 239—240.] 546

— Weber, Adelheid: Späte Berühmtheit; eine Erinnerung an G' K'. (Daheim. 46, **1910,** Nr. 46.) 547

— Zollinger, Max: Erlerntes u. Erlebtes in G' K's «Landvogt vom Greifensee». (Sonn=tagsbl. d. Bund. 1914, S. 246—249, 263—267, 278—281.) 548

Kinkel, Gottfried. Stern, A.: Ein Brief G' K's (Unterstrass, 20. Nov. 1880). N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 674.) 549

Kinkelin, Hermann. Flatt, Rob. Prof. Dr. H' K' . . . 1832—1913. (Basler Jahrb. S. 302—332.) [Sep.: Basel. 32 S.] 550

Koch, Bernhard s. Nr. 1111.

König, Schultheiss von Freiburg, s. Nr. 116.

Kramer, Ulrich. U' K' ⟨1843—1914⟩. (Vierteljahrsschr. d. naturf. Ges. Zürich. 9, S. 572—573.) 551

Kronecker, Hugo. Sahli, H.: Prof. Dr. H' K', 1839—1914. (Verhdlgn d. schw. naturf. Ges. 1914, Teil 1, Anh., S. 54—81.) 551a

Kuhn, Gottlieb Jakob. (Türler, Hch:) G. J. Kuhn, Charlotte Masse u. Gottlieb Lauter=burg. (N. Berner Taschenb. 19, S. 316—318.) 552

Kutter, Hermann. Stapel, W.: Pfarrer K'. (Kunstwart. 27, Heft 17.) 553

Kyd, Balthasar s. Nr. 1110.

La Harpe, Amédée de s. Nr. 1046.

La Harpe, Fréd.=César s. Nr. 166, 223.

Lang, Caspar. Büchi, Alb., u. E(d.) Wymann: Zur Biographie C' L's. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 45 u. 227.) 554

Lauterburg, Gottlieb s. Nr. 552.

Lavater, Joh. Caspar: Aus einem Briefwechsel des 18. Jahrh. über Katholizismus u. Protestantismus (L' u. Joh. Anton Sulzer). (Christl. Welt. 27, **1913,** Nr. 7.) 555

— Funck, Hch: Aus L's Reisetagebuch u. Zirkularschreiben vom J. 1783. (Chronik d. Wiener Goethe=Ver. 27, S. 43.) 556

(**Lavater, Joh. Casp.**, ferner:) Funck, Hch: Frau v. Branconi, Goethe u. L'. (Die Persönlichkeit. Jahrg. 1, Heft 3—4.) 557

— Klein, O.: Ungedrucktes aus dem Goethekreise [u. a. Briefe von Lavater]. (Neues deutsches Dichterheim. **1910**, Heft 5/6.) 558

— Steinbrucker, Charlotte: L's Physiognomische Fragmente im Verhältnis zur bild. Kunst. Berliner Diss. (Berlin.) 84 S. [Erscheint im Buchhandel 1915.] 559

— Stephan, C.: J' C' L'. (Der alte Glaube. 12, **1910/11**, Nr. 2.) 560

— s. auch Nr. 342a.

Lemnius, Simon. Michel, Janett: Die Quellen zur Raeteis des S' L' (Schluss). (Jahresber. d. hist.-antiquar. Ges. Graubünden. 43, S. 1—112.) [Die ganze Abhandlung ist 1914 in Chur als Diss. erschienen.] [*Rez*: G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 400.] 561

Lentulus, Robert Scipio v. R' Sc' v. L' (geb. 18. April 1714). (Sonntagpost des Landboten. 1914, Nr. 16. 562

Leuthold, Heinrich. Ermatinger, Emil: H' L' u. s. ges. Dichtgn; Biographisches u. Kritisches. (Lit. Echo. 16, Sp. 589—602.) 563

— Rossel, Virg.: Les grands écrivains de la Suisse allemande au 19e siècle; 2: Henri L'. (Bibl. univ. 74, p. 321—348.) 564

— Ubell, H.: H' L'. (N. Freie Presse. **1910**, Nr. 16535.) 565

Liebenau, Theodor v. H[einemann], F[ranz]: Dr. Th' von L', Staatsarchivar in Luzern. (Rev. suisse de numism. 19, p. 341—343.) 566

— M[eyer] v. K[nonau, Gerold], und R[ob.] H[oppeler]: Th' v. L' (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 769.) 567

— Weber, P[eter] X[aver]: † Dr. Th' von L'. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 234—238.) 568

— Arbeiten, die literarischen, von Staatsarchivar Dr. Th. von L' in Luzern, zus.-gestellt v. P[eter] X[aver] Weber. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 168—193.) 569

Liner, Hans. Ehrenzeller, Wilh.: H' L', ein st. gall. Kaufmann in der Reformationszeit. (St. Galler Bll. 1914, Nr. 10—14, 16.) 570

Lütschg, Jakob. (Buchmüller, Hans:) J' L', gew. Waisenvater, 1841—1914. Bern. 11 S. 571

Mainoni, Giuseppe Antonio s. Nr. 1047.

Mannsdorf, Heinrich v., Abt v. St. Gallen s. Nr. 1003.

Manuel, Jean-Louis-Henri. Ritter, Eug.: Le pasteur M' et Victor Cousin. (Rev. hist. vaud. 22, p. 213—218.) 572

Manuel, Niklaus. Lehmann, Hans: Ein Scheibenriss v. N' M'. (Anz. f. schw. Alt.-Kde. NF. 16, S. 58—61.) 573

— Vetter, Ferd.: Schwert u. Feder; N' M' als Kriegsmann u. Dichter, 1522—1528. (Die Persönlichkeit. Jahrg. 1, Heft 1—2.) 574

Marti, Fritz. Amberger, Olga: F' M'. (Schweiz. 18, S. 402—404.) 575

Martin, Louise. Mestral Combremont, J. de: Une Vaudoise du bon vieux temps. (Bibl. univ. 74, p. 506—545; 75, p. 80—117, 321—353.) 576

Masse, Charlotte s. Nr. 552.

Meier, Robert. Küng, Alb.: Generaldirektor (der Ges. der L. von Roll'schen Eisenwerke) R' M', 1850—1914. (Verhdlgn d. schw. naturf. Ges. 1914, Teil 1, Anh., S. 50—53.) 576a

Meili, Friedrich. Egger, A.: Prof. Dr. F' M'; Nachruf. (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 88.) 577

— Keller, Ernst: Nachruf auf Univ.-Prof. Dr. jur. F' M'. (Schweiz. Zschr. f. Betreibgs- u. Konkursrecht, März.) 578

— (Meyer von Schauensee, Pl[acid]:) Fr. M' †. (Arch. f. Rechts- u. Wirtschaftsphilos. Bd. 7, Heft 3.) 579

(**Meili, Friedrich,** ferner:) Meyer v. Schauensee, Pl.: Prof. F' M' u. seine Bedeutung für die Rechtswissenschaft. (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 162.) 580
† Prof. Dr. F' M'. (Zürcher Wochenchronik. 1914, Nr. 4.) 581

Meisser, Simeon. S' M', 1845—1913 [Staatsarchivar des Kt. Graubünden]. (Feuille centr. de la Soc. de Zof. 54, p. 372—374.) 582

Melcher, Florian. Kehrli, Otto: Dr. phil. F' M', 1875—1913. (Feuille centr. de la Soc. de Zof. 54, p. 283—286.) 583

Mendel, Johann Jakob. Esselborn, K.: J' J' M'. [Seit 1830 Organist in Bern, † 1881.] (Hess. Chronik 1, **1912**, Heft 2.) 584

Menn, Barthélemy. Lanicca, Anna: B' M' u. die schweiz. Kunst. (Wissen u. Leben. 13, S. 44—56, 78—88.) 585

Mermillod, Gaspard. Massard, Cyrille: L'œuvre sociale du cardinal M'; l'Union de Fribourg, d'après des doc. inéd. Louvain. VIII, 278 p. 586

Megevand, Laurent s. Nr. 1340.

Merz, Friedrich. Köhl, E.: Dr. med. F' M', Chur †, geb. 1857, gest. 1914. (Corr.=Bl. f. Schw. Aerzte. 1914, Nr. 19; Bündn. Monatsbl. 1914, S. 257—260.) 587

Meuron=de Luze, **Pierre de.** Godet, Phil.: Une figure d'autrefois: P' de M'=de L' (1712—1800). (Musée neuchât. NS. 1, p. 241—242.) 588

Meyer, Betsy s. Nr. 540.

Meyer, Conrad Ferdinand. Alafberg, F.: C' F' M' und das Romantische. (Nord u. Süd. März.) 589

— Frey, Ad.: Der Komtur; ein unausgef. Roman C' F' M's. (In: Festgabe zur Einw. der Neubauten [der] Univ. Zürich. Philos. Fak. I, S. 81—98.) 590

— Knellwolf, A.: C' F' M' [Briefe aus den 50er Jahren]. (Frankf. Ztg. **1910**, Nr. 5.) 591

— Moeller, Joh.: Betrachtungen über C' F' M' als Menschen u. Dichter auf Grund seiner Briefe u. Werke. (Progr. des Gymn. zu Demmin i. Pomm. 206.) 18 S. 4°. 592

— s. auch Nr. 535.

Meyer, Johannes. Schaltegger, F.: M'=Frauenfeld, J', 1835—1911. (Biogr. Jahrb. 16, S. 182—185.) 593

Meyer, Rudolf s. Nr. 1373—1374.

Meyer von Knonau, Joh. Ludwig. Ein Brief des Zürcher Malers u. Dichters J' L' M' v. K' ⟨1707—1785⟩; mitg. v. Paul Meintel. (Zürcher Wochenchr. 1914, Nr. 12.) 594

Mezger, Paul. Erinnerung, zur, an D. P' M', Prof. der Theol. in Basel, geb. . . . 1851, gest. . . . 1913. Basel. 34 S. 595

Molin, Alois de. G[aillard], C[harles]: † A' de M' [1861—1914]. (Rev. hist vaud. 22, p. 224.) 596

— A' de M'. (Rev. suisse de numism. 19, p. 344.) 597

Monnier, Philippe. Dentan, Ed.: Hommage à Ph' M'. (Feuille centr. de la Soc. de Zof. 54, p. 259—277.) 598

— Guilland, Ant.: Ph' M'. (Wissen u. Leben. 13, S. 672—681.) 499

Montenach, Jean de. Montenach, Jean=Daniel de: J' de M', dit «le Turc», avoyer de la Rép. de Fribourg, député au Congrès de Vienne, 1766—1842, (Fribourg artist. 25, fasc. 2.) 600

Montfort, Wilhelm, v. Büchel, J[oh.] B[apt.]: Graf W' v. M'=Feldkirch, Abt v. St. Gallen ⟨1281—1301⟩. (Jahrb. d. hist. Ver. Liechtenstein 14, S. 117—143.) 601

Morax, Jean. Cérenville, [Ed.] de: Dr. J' M', 1838—1912. (Extr.: Rev. méd. de la Suisse romande. 33e année, **1913**, n. 3—4.) 602

Müller, Joseph s. Nr. 1048.

Müörslin, Ludwig s. Nr. 1113.

Nager, Gustav. Siebenmann, Fr.: Dr. med. G' N' 1846—1914. (Verhdlgn d. schw. naturf. Ges. 1914, Teil 1, Anh., S. 46—49.) 60

Necker, Albertine-Adrienne. Parry, Mark Gambier: Madame N', her family and her friends. London **1913**, 378 p. 6

Necker, Jacques. Vacher de Lapouge, C[laude]: N' économiste. Paris IV, 316 p. 6

— s. auch Nr. 690—691.

Niestle, Henry. Ostini, Fritz v.: H' N'. (Kunst u. Dekoration. 18, S. 115—124.) 60

Nicolet, Arnold. † Le colonel A' N'. (Rev. mil. suisse. 59, p. 609—610.) 6

Notker s. Nr. 1206.

Nussbaumer, Gottfried s. Nr. 606.

Nussbaumer, Johannes u. **Gottfried.** Guggenbühl, Gottfried: Aus dem Briefwechsel zweier Brüder in den J. 1845—1850. (Zürcher Taschenb. auf d. J. 1914, S. 166—202.) 6

Oettli, Samuel. Wilke, Fritz: Oe', S., Prof. f. alttestam. Wissenschaft an der Univ. Greifswald, 1846—1911. (Biogr. Jahrb. 16, S. 140—145.) 6

Osswald, Paul. Bloesch, Hans: Bildhauer P' O'. (Das Werk. 1, Heft 4.) 6

Paracelsus, Theophrastus Bombastus. Oeuvres complètes de Philippe Aureole Theophraste Bombast de Hohenheim dit Paracelse; T. 2: Liber Paramirum ⟨suite⟩. Paris. IV, 340 p. 6

— Burckhardt, Albr.: Wie lange u. in welcher amtl. Stellung war P' in Basel? Nochmals der Doktortitel von P'. (Corresp.-Bl. f. Schw. Aerzte. 1914, S. 356—36 884—887.) 60

— Jaksch, v.: Th' P' in Klagenfurt. (Carinthia; Mitt. d. Gesch.-Ver. f. Kärnten. 10 **1910**, Nr. 4/5.) 6

Pasche, Charles. M[ottaz], E[ugène]: † Ch' P' [1836—1914]. (Rev. hist. vaud. 2 p. 255—256.) 6

Pellican, Conrad. Herren Conradi pellicani antwort uff ervorderung ettlicher büche die er allhier [zu Basel] im barfussercloster genommen haben solt. (Elsäss. Monatschr f. Gesch. u. Volkskde. 4, **1913**, S. 69.) 6

Pestalozzi, Joh. Heinrich. Bodewig, H.: P' bei Goethe? (Pädag. Arch. 53, **191** Heft 11.) 6

— Donat, A.: P's Roman «Lienhard und Gertrud» als Kunstwerk betrachtet. Pro gramm. Pilsen **1912.** 6

— Geiser, Carl: P's Lienhard u. Gertrud u. die Bestrebgn zur Hebung des Landvolke (Njbl. der Lit. Ges. Bern.) Bern. 16 S. 4⁰. 6

— Haller, Paul: P's Dichtung. Zürcher Diss. Zürich. VIII, 144 S. 6

— Heineken, Elfriede: Der Zahlbegriff bei P'. (Schw. päd. Zschr. 24, S. 225—288.) 6

— Heller, Georg: P's Verhältnis zu den Philanthropen u. ihrer Pädagogik. (Pädagog Magazin. 524) Langensalza. VIII, 100 S. 6

— Rüegg, Arn.: H' P', der Volksfreund . . ., s. Leben u. Wirken. Zürich. 32 S. 6

— Schmidt, Dr.: J' H' P' und die patriotischen Gesellschaften in der Schweiz. (Monatl d. Comenius-Ges. f. Kultur u. Geistesleben. 23, S. 64—74.) 6

— Vetter, W. E.: P's Stellung zum Religionsunterricht. Diss. Leipzig **1913.** 113 S. 6

— Wiget, Theodor: Grundlinien der Erziehungslehre P's. (Kœhlers Lehrerbibl. Bd. 11 Leipzig. VIII, 207 S. 6

Peter, Werner, † 1914. Lokalhistoriker. [Nekrolog.] (St. Galler Tagbl. 1914, Nr. 32 Sarganserländ. Volksztg. 1914, Nr. 16.) 6

Petit-Senn, Jean-Antoine. Brouille de savants: Charles Sturm, P'-S' et Arago, d'aprè des lettres inéd. (Bibl. univ. 76, p. 76—84.) 6

Petitpierre, Jacques s. Nr. 1017.

Pfluger, Friedrich: Aufzeichnungen des Abtes F' Pf' von St. Urban aus den J. 1813 —1833; von G. (Cisterc. Chronik. 26, S. 161—169, 203—209.) 625

Pictet, Adolphe s. Nr. 211.

Pictet de Rochemont, Charles. Martin, Paul=E.: Notes sur l'iconographie de Ch' P' de R', 1755—1824. (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genéve. T. 4, n. 1.) 625a

— s. auch Nr. 210—212.

Pignolat, Pierre. Baud=Bovy, Daniel: P' P' ⟨1838—1912⟩. — Alfred Rehfous ⟨1860 —1912⟩. (Njbl. d. Zürcher Kunstges.) Zürich II, 28 p. 4⁰. 626

Pilacorte, Giovanni Antonio. Giussani, A.: Lo scultore G' A' P' da Carona. (Riv. archeol. della prov, di Como. Fasc. 67—69.) [= Bibliographie 1913, Nr. 636.] 627

Platea, Philipp de, Bischof v. Sitten s. Nr. 294.

Platter, Julius. Zum 70. Geburtstag Prof. Dr. J' Pl's (Prof. der Staatswiss. in Zürich). (Züricher Post. 1914, Nr. 325.) 627a

Quinche, Georges s. Nr. 1184.

Rahn, Joh. Rudolf. Meyer von Knonau, Gerold: J' R' R'. (77. Njbl. z. Besten d. Waisenh. in Zürich.) Zürich. IV, 60 S. 4⁰. 628

Rehfous, Alfred s. Nr. 626.

Reichlen, Joseph. J' R'; par E. F. (Nouv. étr. fribourg. 48, p. 94—97.) 629

— Schorderet, Aug.: J' R' et la Gruyère Illustrée. (Schw. Arch. f. Vokskde. 18, S. 193—199.) 630

Reichlin, Alois: Karl Domanig an A' R'; Briefe ... hg. v. Ant. Dörrer. (Monat=rosen. 58, S. 769—781.) 631

Reithard, Johann Jakob. Hunziker, Rud.: J' J' R'; Teil 3. (Njbl. hg. v. d. Stadtbibl. Zürich. 270.) Zürich. II, 78 S. 632

Rieter, Luise s. Nr. 526.

Ringier, Georg. Grimm, A.: Dr. med. G' R', 1849—1913. (Verhdlgn d. schw. naturf. Ges. 1914, Teil 1, Anh., S. 37—39.) 632a

Ritter, Charles s. Nr. 382.

Rittmeyer, Emil. Berlepsch=Valendàs, [Hans Ed. v.]: E' R', ein Schweizer Maler. St. Gallen. II, 65 S. [Ausg. B: IV, 67 S.] 4⁰. 633

– Jenny, Gustav: Maler E' R' ⟨1820—1904⟩. (Njbl., hg. v. hist. Ver. St. Gallen. S. 1—80, mit 36 Taf.) 634

Rivaz, Charles de. [Nécrologie]. (Rev. suisse de numism. 19, p. 345.) 635

Roggenbach, Johann Conrad v., Bischof v. Basel s. Nr. 291.

Roll, Ludwig v. s. Nr. 1339.

Rordorf, Hans Caspar. Lechner, A[d.]: H' C' R' ⟨Rohrdorf⟩ aus Zürich u. Gottlieb Studer in Bern. (Forts.) (Soloth. Monatsbl. 3, Nr. 1—4.). 636

— Lechner, A[d.]: Hans Caspar R' ⟨Rohrdorf⟩ aus Zürich u. Gottlieb Studer in Bern. (Bereinigte Sonderausg. aus dem Soloth. Monatsbl. 1913 u. 1914.) Soloth. 1914 [*Umschlag:* 1915]. 40 S. 636a

Rose, Edmund. Lünning, Aug.: E' R' ⟨1836—1914⟩. (Vierteljahrsschr. d. naturf. Ges. Zürich. 59, S. 573—579.) 637

Rossel, Arnold. Crellier, L.: Prof. Dr. A' R', 24. IV. 1844 – 18. VIII. 1913. (Actes de la Soc. jurass. d'émul. 2ᵐᵉ série, 19, p. 293—308.) 638

Rossi, Pellegrino. Borgeaud, Charles: Un professeur patriote de la Restauration: Rossi, Genevois et Suisse; conférence. Genève. II, 32 p. 639

Rot, Marianus. Benziger, P. Augustin: Der Dichter P. M' R' ⟨1597—1663⟩ (In: An=gelomontana. S. 201—273.) 640

Rothpletz, Emil. Rothpletz, Emil (Sohn): Aus der Militärzeit des Obersten E' R'. (Schw. Monatschr. f. Off. aller Waffen. 26, S. 30—36, 75—77, 110—114, 163—168.) 641

Rousseau, Jean=Jacques: R's Bekenntnisse aus seiner Jugend; hg. v. Bruno Wille. (Deutsche Bibl. 89.) Berlin. XVI, 328 S. 642
— R's Brief an Friedrich den Grossen. (Sonntagsbl. d. Basler Nachr. 1914, S. 76.) 643
— Buffenoir, H.: Les portraits authentiques de J'=J' R' (Art décoratif, nov. 1913.) 644
— Célébration, la, du IIe centenaire de J'=J' R' par l'Institut national genevois. Dis=cours . . . (Bull. de l'Inst. nat. genevois. 41, p. 113—158.) 645
— Del Vecchio, G.: Des caractères fondamentaux de la philosophie politique de R'. (Rev. crit. de législ. et de jurispr. 1914, mai.) 645a
— Eppensteiner, F(riedrich): R's Einfluss auf die vorrevolution. Flugschriften u. den Ausbruch der Revolution. (Beitr. zur Parteigesch., hg. v. Wahl. 8.) Tübingen. VIII, 71 S. 646
— Esch: R' über Sprachen u. Lektüre. (Zschr. f. franz. u. engl. Unterr. 13, Nr. 3.) 647
— Esselborn, K.: Besuch eines Frankfurters bei J'=J' R' in Paris. (Hess. Chronik. 1914, Dez.) 648
— Fickert, Artur: Montesquieus u. R's Einfluss auf den vormärzl. Liberalismus Badens. Leipziger Diss. Leipz. II, VIII, 112 S. (Leipz. hist. Abhdlgn. 37.) 649
— Guilland, Ant.: R' et les femmes. (Wissen u. Leben. 13, S. 36—43.) 650
— Haagen, Fritz: Der Einfluss Montesquieus u. R's auf die Kodifikation der französ. Verfassung, 1789—1804. Greifswalder Diss. 112 S. 650a
— Lang, P.: Der naturkundliche Unterricht bei R'. (N. Jahrbücher f. Päd. Jahrg. 17, Bd. 34, Heft 5.) 651
— Lavedan, Pierre: Lamennais et J'=J' R'. (Mercure de France. 1914, 16 mars.) 652
— Manuscrits, les, de R' de la Chambre des députés. (Amateur d'autographes, nov. 1913.) 653
— Masson, P.=M: Le séjour de J'=J' R' à l'hospice du Spirito Santo ⟨1728⟩ (Rev. d'hist. litt. de la France, janv.=mars 1914.) 654
— Mot, le dernier, sur la mort de J'=J' R'. (Chronique médicale, 1er avril 1914.) 655
— Peyrot, J.: Le premier air gravé de J'=J' R', (Zschr. der internat. Musik=Ges. 14, 1913, Nr. 12.) 655a
— Racz, Ludw.: Graf Josef Teleki u. R'. (Ungar. Rundschau f. hist. u. soz. Wissensch. 1913, Juli.) 655b
— Racz, Louis: L'autobiographie de R' et de Goethe. (Urania, mars 1914.) 656
— Racz, Lajos: R' ès Sauttersheim. (Ertekezesek. 22, 6.) Budapest 1913. 61 S. 657
— Sakmann, Paul: J'=J' R'. (Südd. Monatsh. 9, 1911/12, Heft 4—5.) 658
— Schinz, A.: Encore la question du Contrat social. (Rev. d'hist. litt. de la France, janv.—mars 1914.) 659
— Schütte, Ernst: Zum Epitheton bei J'=J' R'. (In: Festschrift zum 16. Neuphilologen=tag in Bremen 1914. Heidelberg.) 660
— Ségur, marquis de: J'=J' R' à Ermenonville. (Lectures pour tous, 1er déc. 1913.) 661
— Seippel, Paul: R' jugé par M. Louis Ducros. (Paru dans: Escarmouches, p. 102—113. Laus. 1910; réimpression d'un article paru dans le Journal de Genève, 30 nov. 1908.) 662
— Seippel, Paul: R' jugé par M. Lemaître. (Paru dans: Escarmouches, p. 89—101. Laus. 1910; réimpression d'un article paru dans le Journal de Genève, 31 mars et 7 avril 1907.) 663
— s. auch Nr. 131.

Rüegg, Ferdinand. Oesch, Joh.: Dr. Ferdinandus R', vierter Bischof v. St. Gallen; biogr.=histor. Studie. Einsiedeln. 80 S. 664

Rust, Wilhelm. Lechner, A.: Die histor. Publikationen von Wilh. R' ⟨1849—1913⟩ [mit Nachträgen von Hans von Burg u. A. Lechner]. (Soloth. Monatsbl. 3, Nr. 1—2 u. 5.) 665

Vögelin, Salomon s. Nr. 412.

Walser, Karl. Scheffler, Carl: K' W'. (Kunst u. Künstler. 12, S. 355–372.) 708

Walt, Samuel. S' W', 1804–1877, Lehrer in Altstätten u. Eichberg; Mitteilgn aus s. Tagebuch. (St. Galler Bll. 1914, Nr. 40–41.) 709

Waser, Anna. W[aser], M[aria]: A' W' ⟨1678–1714⟩. (Schweiz. 18, S. 427–430.) 710

Watt, Benedikt v. Staiger, Rob.: B' von W'; ein Beitrag zur Kenntnis des bürgerl. Meistergesangs um die Wende des 16. Jahrh. Leipzig. VIII, 114 S. (Publ. der Internat. Musikges.; Beihefte. 2. Folge, Heft 13.) 711

Weber, Jakob. Benziger, C.: Aus dem Nachlass des Landammann J' W' von Schwyz ⟨† 1697⟩. (Anz. f. schw. Alt.-Kde. NF. 16, S. 159–161.) 712

Weissenbach, Placid. Weissenbach, Placid (Sohn): P' W', Mitglied der Tagsatzung u. des Ständerates, 1814–1858. Zürich. 94 S. 713

Welti, Albert. Fraenger, Wilh.: A' W'; ein Gedenkblatt zur zweiten Wiederkehr s. Todestages. (Westermanns Monatsh., Juni.) 714

— Frey, Ad.: A' W'. (Deutsche Rundschau. Bd. 160, S. 427–448; Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 712–715, 727–732, 742–747, 760–763, 774–779.) 715

— Weber, Leop.: Erinnerungen an A' W'. (Kunst f. Alle. 29, Heft 7.) 716

Werro, Charles de s. Nr. 717.

Werro, Romain et Charles de. Schaller, Romain de: Les avoyers R' et Ch' de W' (1716–1794 et 1754–1828). (Fribourg artist. 25, fasc. 3.) 717

Widmann, Joseph Victor. (Autobiographisches.) (N. Freie Presse. **1911,** Nr. 16964.) 718

— Briefe. (Südd. Monatsh. 1914, August.) 719

— Briefe J' V' W's; hg. v. Kalbeck. (Tagbl., Wien. **1911**, Nr. 310.) 720

— Zwei Briefe von J' V' W'; mitg. v. [dem Empfänger] Moritz Necker. (Oesterr. Rundschau. 30, **1912**, Heft 2.) 721

— Fränkel, Jonas: J' V' W'; ein biograph. Versuch. (Wissen u. Leben. 14, S. 177–214.) 722

— Frei, Osk.: J' V' W'. (Schweizer Heimkalender auf d. J. 1914, S. 96–102.) 723

— Gessler, Alb.: J' V' W'. (National-Ztg., Basel. **1911,** Nr. 263. 2. Bl.) 724

— Korrodi, Ed.: J' V' W'. (Raschers Jahrb. 3, **1912,** S. 314–320.) 725

— Korrodi, Ed.: J' V' W'. (Frankf. Ztg. **1911,** Nr. 311.) 726

— Schwabe, Th.: Ein Besuch bei W' in Bern. (Sonntagsbeil. zur Voss. Zeitg. **1910**, Nr. 12.) 727

— Schwabe, Th.: J' V' W'. (Neues Tagbl., Stuttg. **1911,** Nr. 267, Unterh.-Beil.) 728

— Soffè, E.: J' V' W'. (Zschr. d. deutschen Ver. f. d. Gesch. Mährens u. Schlesiens. 14, **1910,** Heft 1/2.) 729

— Spitteler, Carl: Wenn W' ins Zimmer trat. (N. Freie Presse. **1912,** Nr. 17098.) 730

— J' V' W' u. die Patentierung bündn. Lehrerinnen. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 18–20.) 731

Witz, Konrad. Escherich, Mela: Ein altdeutscher Maler: K' W'. (Deutsche Rundschau. Bd. 148, **1911,** S. 441–455.) 732

— Escherich, Mela: Der Heilsspiegelaltar des K' W'. (Jahrb. der k. preuss. Kunstsammlungen. 35, S. 245–255.) 733

— Winkler, F.: Ein Bild aus dem Kreise des K' W' (Zschr. f. bild. Kunst. NF. 25. Heft 8.) 734

Wyss, Johann Rudolf, der jüngere s. Nr. 396.

Zahn, Ernst. Schian, Martin: E' Z's Lebensanschauung. (Deutsche Rundschau. Bd. 146, **1911,** S. 395–413.) 735

Zehender, Emanuel Friedrich. Jacky, Ernst: E' F' Z' v. Gottstatt, 1791–1870. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 133–142.) 736

Zeller, Samuel. Zeller, Alfred: Der Heimgang von S' Z' in Männedorf. 3. A. Männedorf [**1913**]. 79 S. 737

(**Zeller, Samuel**, ferner:) Zeller, Alfred: S' Z', ein Knecht Jesu Christi; Züge aus s. Leben. Männedorf. 310 S. [Siehe Bibliogr. 1913, Nr. 859.] 738

Zschokke, Heinrich. Schulz, Martin: H' Z' als Dramatiker (Nur die Kap. 3, 4 u. 8). Breslauer Diss. 56 S. 739

Zwingli, Ulrich: Huldreich Z's sämtl. Werke, hg. v. Emil Egli †, Georg Finsler u. Walther Köhler. Bd. 3, Bg. 46—57. (De vera et falsa religione commentarius); Bd. 8 (= Briefwechsel 2), Bg. 36—52 (10. April bis Ende Dez. 1526). (Corpus Reformatorum. Vol. 90 u. 95.) Leipzig. 740

— Farner, Oskar: Z's Entwicklung zum Reformator nach seinem Briefwechsel bis Ende 1522. ⟨Forts.⟩ (Zwingliana. 3, S. 65—87, 97—115.) [Dazu eine Ergänzung von W. K[öhler], ebenda, S. 128.] 741

— Finsler, Georg: Z's Schrift «Eine Antwort, Valentin Compar gegeben» von England aus zitiert [in e. Brief des Christophorus Halesius in London an Rud. Gwalther, 1550 od. 1551]. (Zwingliana. 3, S. 115—117.) 742

— Finsler, Georg: Z's Kurzsichtigkeit. (Zwingliana. 3, S. 87—89.) 743

— Hachtel, E.: Die Helden der Reformation in Bild u. Wort. 2., durch «U' Z'» verm. Aufl. von «Nach Jahrhunderten». Schwäb. Hall. 100 S. 744

— Köhler, W[alther]: Aus der Gesch. eines Z'briefes. (Zwingliana. 3, S. 124—127.) 745

— Simpson, Samuel: U' Z'; a life of the Swiss patriot and reformer. London **1903**. X, 297 p. 746

Zwingli, Ulrich (Prof. der Theol., † 1601). Miszelle [Schuldennachlass für die Hinterlassenen des U' Z' 1601]. (Zwingliana. 3, S. 89—90.) 747

Zwyssig, Alberick. Scherer, P. Emanuel: Ein unbek. Bildnis von A' Z'. (Schweiz. 18, S. 527.) 748

E. Landeskunde, Kantons- und Ortsgeschichte.

Ganze Schweiz und grössere Teile.

Walser, Herm.: Landeskunde der Schweiz. 2. verb. Aufl. (Sammlung Göschen. 398.) Berlin. 147 S. 749

(Beck, Christian:) La Suisse vue par les grands écrivains et les voyageurs célèbres. Paris. 393 p. 750

Fink, P[aul]: Reiseerinnergn an die Schweiz v. zwei Zeitgenossen Shakespeares. (Wissen und Leben. 13, S. 415—423, 465—474.) 751

Reynold, Gonzague de: Cités et pays suisses; 1ère série. Lausanne. 318 p. 752

* * *

Jamin, Phil: Sites hist. au pays romand; châteaux, ruines, monastères, habitations d'hommes célèbres. Genève. 345 p. 753

Speidel, Carl: Beiträge zur Geschichte des Zürichgaus, Zürcher Diss. Zug. VIII, 71 S. 754

Ryffel, Alfred: Bilder vom Vierwaldstättersee, mit einem Begleitwort v. Isabella Kaiser. (Orell Füsslis Wanderbilder. 318—320.) Zürich **1913**. II, 12 S. u. 32 Taf. 755

Zahn, Ernst: Der Vierwaldstättersee. (Velhagen & Klasing's Volksbücher. 114.) Bielefeld. 34 S. u. Karte. 756

Vierwaldstättersee s. auch. Nr. 1363.

Beschreibung und Geschichte einzelner Kantone, Gebiete und Orte.

Zürich.

Zürich (Kanton) s. Nr. 218–219, 940, 966, 987–989, 1037, 1167–1170, 1266, 1301.

* * *

Winterthur (Bezirk) s. Nr. 271.

* * *

Elsau. Kirche, die, zu E'; v. W. L. W. (Sonntagspost des Landboten, 1914, Nr. 14.) 757
Maur s. Nr. 14.
Niederwenigen s. Nr. 15.
Oberstrass s. Nr. 762.
Regensberg. Binder, Gottlieb: R' (Alte Nester. 12.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 346.) Zürich. II, 43 S. [Vgl. Zürcher Wochenchronik. 1914, Beil. z. Nr. 43.] 758
Rheinau s. Nr. 237.
Ütliberg. Binder, Gottlieb: Der Ü' u. die Albiskette. (Orell Füsslis Wanderbilder. 339–340.) Zürich. II, 67 S. 759
Unterstrass s. Nr. 762.
Wädenswil s. Nr. 1332.
Wiesendangen s. Nr. 1095.
Winterthur s. Nr. 965, 1036, 1284, 1333, 1351, 1402.
Zürich (Stadt). (Zurlinden, S[amuel]:) Hundert Jahre; Bilder aus der Geschichte der Stadt Zürich . . . 1814–1914; Bd. 1. Zürich. XX, 371 S. 760
— Zemp, Jos.: Baugeschichte des Fraumünsters. (Das Fraumünster in Z', begonnen v. J. R. Rahn u. H. Zeller-Werdmüller. 4.) (Mitteilungen der Antiquar. Ges. Zürich. 78 = Bd. 25, Heft 4.) Zürich. 88 S. u. 18 Taf. 761
— Escher, Conrad: Chronik der Gemeinden Ober- u. Unterstrass. (Zürcher Wochenchronik. 1914, Nr. 6–40.) 762
— s. auch Nr. 68, 939, 967, 1037, 1074–1076, 1204, 1255, 1257, 1267, 1274, 1306, 1381, 1385.

Bern.

Bern (Kanton) s. Nr. 125, 156–159, 175, 235, 338, 990–991, 1099, 1126a, 1138–1140, 1240, 1307, 1313, 1408, 1416–1417.

* * *

Gasterntal. Dübi, Hch: Zur Geschichte des Gasterntals. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 261–281.) 763
Jura, Berner. Rossel, Virg.: Histoire du Jura bernois. Genève. 347 p. [*Rez.:* G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 191–192.] 764
— Kistler, Pius: Das Burgrecht zwischen Bern u. dem Münstertal. Berner Diss. Zürich. 375 S. (=Schw. Stud. z. Geschichtswiss. Bd. 6, Heft 3.) [*Rez.:* G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 703.] 765
— s. auch Nr. 12, 207–208, 992, 1172, 1248, 1259, 1339.
Oberland. Geiser, Karl: Brienzersee u. Thunersee; Historisches u. Rechtliches über den Abfluss. (Publ. d. schw. Wasserwirtsch.-Verbandes. 2.) Bern. 174 S. 4°. 766
Saanetal s. Nr. 160–161, 1336.

* * *

Amsoldingen. Baehler, E.: Die Kirche von A'. (Berner Kunstdenkmäler. 5, Lfg. 2.) 767

Beatenberg. Buchmüller, Gottfried: St. B'; Gesch. e. Berggemeinde nach den Quellen dargest. Bern 1914 [*Umschlag:* **1913**]. XII, 656 S. [*Rez.:* G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 607—608.] 768

Bern (Stadt). Behrmann, H[erm.]: B', die Schweizerische Bundesstadt. 3. Aufl. (Bümpliz.) IV, 72 S. [Ed. franç., trad. p. Alb. Contat: Berne, ville fédérale suisse. Berne-Bümpliz. 72 p.] 769

— Brunnen, die histor., B's. Bern. II, 50 S. u. 24 Postkarten. 770

— Tavel, Rud. v.: B', seinen Besuchern geschildert; mit Federzeichnungen v. Wilh. Ritter. (Orell Füsslis Wanderbilder. 355—358.) Zürich. II, 128 S. [Vgl. Zürcher Wochenchr. 1914, Nr. 22.] 771

— Tièche, A(dolf): B'; Bleistiftzeichnungen; Vorw. v. Herm. Behrmann. Bern. IV S. u. 24 Taf. 772

— (Zesiger, A[lfred], u. C[arl] A[lb.] Loosli:) B'; ein Führer zu den Schönheiten der schweizer. Bundeshauptstadt. Bern. **1913**. 773

— s. auch Nr. 366, 1067, 1141, 1222, 1224, 1229, 1377, 1383, 1431.

Biel. Krone, die alte, in B'; von A. B. (Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1914, S. 204.) 774

— s. auch Nr. 108.

Burgdorf. Ochsenbein, Rud.: Aus dem alten B'; Beiträge zur Ortskunde. SA. (Burgd. Tagbl. Jahrg. 83 u. 84.) Burgdorf. 80 S. 775

— Ochsenbein, Rud.: Der älteste Ausburgerrodel der Stadt B' (ca. 1440—1520). (Arch. d. hist. Ver. d. Kant. Bern. 22, S. 57—75.) 776

— Ochsenbein, Rud.: Das Antonierhaus in B'. (Anz. f. schw. Alt.-Kde. NF. 16, S. 157—158.) 777

— s. auch Nr. 1420.

Charmoille s. Nr. 1270.

Courtételle s. Nr. 1432.

Finsteraarhorn s. Nr. 1373—1374.

Franquemont s. Nr. 778.

Frienisberg s. Nr. 102.

Goumois. Beuret-Frantz, J.: Le vallon de G' et la seigneurie de Franquemont; notes hist. (Actes de la Soc. jurass. d'émul. 2me série, 19, p. 233—292.) 778

Gsteig b. Saanen s. Nr. 1434.

Heimberg s. Nr. 1122.

Heimiswil. Hämmerli, W.: Bilder aus H's kirchl. Vergangenheit. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 20—30.) 779

— s. auch Nr. 151.

Hettiswil. Sterchi, Jakob: H' u. das ehemal. Cluniazenser-Priorat daselbst. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 85—115.) 780

Ins s. Nr. 1176.

Lyss. Beitrag zu einer Dorfchronik von L'; Feuersbrünste u. Steueraufnahmen 1691—1713. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 82—84.) 781

Lyssach s. Nr. 1242.

Interlaken s. Nr. 236.

Landorf s. Nr. 1157.

Lötschberg s. Nr. 1367, 1367 a.

Petersinsel. Tscharner, L. S. v.: Zur Geschichte der P'. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 163—170.) 782

Porrentruy s. Nr. 1162.

Röthenbach. Reusser, G.: Vom Brückenzoll der Röthenbacher. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 12—20.) 783

Saint-Imier s. Nr. 992.
St. Ursanne. Binder, Gottlieb: St. U'. (Alte Nester. 9.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 343.) Zürich. II, 30 S. [Vgl. Zürcher Wochenchr. 1914, Beil. z. Nr. 44–45.] 784
Seftigen s. Nr. 126.
Sumiswald s. Nr. 1398.
Thorberg s. Nr. 102.
Thurnen. Tscharner, L. S. v.: Aus der Vergangenheit der Kirche v. Th'. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 219–239.) 785
Winau s. Nr. 1096.

Luzern.

Luzern (Kanton) s. Nr. 49, 91, 936–937, 993, 995, 1318.

* * *

Entlebuch s. Nr. 1179.

* * *

Augstholz bei Hochdorf s. Nr. 1081.
Beromünster. Binder, Gottlieb: B'. (Alte Nester. 17.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 371.) Zürich. 30 S. 786
— s. auch Nr. 1070.
Kriens s. Nr. 1118.
Luzern (Stadt) s. Nr. 994, 1292.
Pilatus s. Nr. 1375.
Rigi s. Nr. 795, 1194–1195, 1376.
St. Urban s. Nr. 625.
Schüpfheim. Steimer, P. Timotheus: Das Kapuzinerkloster Sch'; Geschichtl. Notizen... ⟨1655–1905⟩. Einsiedeln **1905**. 86 S. 787
Sempach. Binder, Gottlieb: S'. (Alte Nester. 13.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 367.) Zürich. 31 S. 788
Werthenstein s. Nr. 953.

Uri.

Uri s. Nr. 996, 1102.

* * *

Altdorf s. Nr. 1120.
Schattdorf. Müller, Jos.: Zinsrodel der Pfarrkirche Sch' von zirka 1518. (Hist. Njbl. v. Uri. 20, S. 41–68.) 789
— s. auch Nr. 1093.
Wassen. Jahrzeitbuch, aus einem (von W'). (Schw. Kirchenztg. 1914, S. 365–366.) 790

Schwyz.

Schwyz (Kanton). (D[ettling], A[lois]:) Schwyzerischer Geschichtskalender 1913 [Jahrg. 15.] SA. (Bote der Urschweiz.) Schwyz. 83 S. 791
— s. auch Nr. 178–179, 997–998, 1423.

* * *

Einsiedeln. Gyr, Martin: Heimatschutz in E'. (Heimatschutz. 9, S. 53–63.) 792
— Linde, O.: Ein Aachener u. Einsiedler Pilgerzeichen u. and. Bleigusstücke. (Badische Heimat. 1, S. 106–111.) [Vgl. Bibliographie 1913, Nr. 919.] 793
— Ringholz, P. Odilo: Elsass-Lothringen u. E' in ihren gegenseit. Beziehungen. Einsiedeln. 103 S. 794
— s. auch Nr. 71, 1221 a.

Gersau s. Nr. 180.
Muota s. Nr. 1289.
Rigi. Brandstetter, Jos. Leop.: Die R'; Beitrag zu ihrer Gesch. (Geschichtsfreund. 69, S. 149–195.) 795
— s. auch Nr. 1194–1195, 1376.
Schwyz (Flecken) s. Nr. 285, 1305.

Unterwalden.

Unterwalden s. Nr. 1064, 1421, 1435.

* * *

Obwalden s. Nr. 16.
Alpnach s. Nr. 33.
Engelberg. Angelomontana; Blätter aus der Gesch. v. Engelberg; Jubil.-Gabe für Abt Leodegar II. Gossau. VIII, 501 S. [*Rez.:* W. Schnyder: Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 236–238.] *[Die einzelnen Beiträge sind an ihrer Stelle aufgeführt.]* 796
— Hess, P. Ignaz: Der Klosterbau in E' nach dem Brande von 1729. (In: Angelomontana. S. 275–393. Mit 8 Taf.) 797
— s. auch Nr. 142, 1109, 1112–1113, 1127, 1211, 1251, 1422.

* * *

Nidwalden s. Nr. 162, 955–956, 1161.
Drachenhöhle bei Stans s. Nr. 23.
Stans s. Nr. 1290.
Wolfenschiessen s. Nr. 1081.

Glarus.

Glarus (Kanton) s. Nr. 132, 999.

Zug.

Zug (Kanton) s. Nr. 1129, 1302.

* * *

Baarburg. Müller, Al[ois]: Die Heiligkreuzkirche u. das Bruderhaus auf der Anhöhe der B'. (Zuger Njbl. S. 25–30.) 798

Freiburg.

Freiburg (Kanton). Castella, G[aston]: La République de Fribourg à travers les âges. (Drapeau suisse. 1, **1910,** p. 209–213, 224–229.) 799
— Election et mort de quelques avoyers [de Fribourg] ⟨18e siècle⟩; notes hist. extr. des cahiers du chapelain Gobet [1793–1796]. (Ann. frib. 2, p. 141–143.) 800
— s. auch Nr. 79–80, 84, 92, 882, 931, 934, 1057, 1114, 1300, 1344.

* * *

Barberêche. Pury, Paul de: Vue du château de B' (1784). (Fribourg artist. 25, fasc. 2.) 801
— Pury, Paul de: Les possesseurs de B' du 16me au 19me siècle. (Ann. frib. 2, p. 150–157, 211–218.) 802
Bulle. Cottier, P. Athanase: Notre-Dame de Compassion et le couvent des Pères Capucins de B'. (Ann. frib. 2, p. 56–59, 130–140, 203–210, 274–285.) (à suivre.) 803
Châtel-St-Denis. Philipona, Al.: Faits divers arrivés à Ch'-St-D' au 18 s. (Ann. frib. 2, p. 77–85.) 804
— s. auch Nr. 133.

Cressier. Dubois, Fréd. Th.: Nos chapelles; chap. de C' (s. Morat). (Ann. frib. 2, p. 185–189.) 805

Estavayer. Daubigney, P. Adrien: Le monastère d'E' de l'ordre de Saint Dominique. Estavayer **1913**. XVI, 455 p. [*Rez.:* Maxime Reymond: Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 54–55.] 806

— Remparts d'E'. (Nouv. étr. fribourg, 48, p. 59–60.) 807

Fribourg (ville). Fleury, P. Bernard: Le droit d'asile du couvent des Cordeliers de F'. (Ann. frib. 2, p. 30–35.) 808

— Techtermann, Max de: La maison Techtermann de Bionnens à F'. (Ann. frib. 2, p. 1–10.) 809

— s. auch Nr. 1019, 1031, 1085, 1100–1101, 1144, 1282, 1291, 1291a, 1386b, 1394.

Gruyères. Binder, Gottlieb: Greyerz. (Alte Nester. 1.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 326.) Zürich [**1913**]. II, 43 S. 810

— s. auch Nr. 11, 1033, 1123.

Hauterive s. Nr. 1069.

Molière, la. Diesbach, Max de: La tour de la M'. (Fribourg artist. 25, fasc. 3.) 811

Murten. Binder, Gottlieb: M'. (Alte Nester. 2.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 327.) Zürich [**1913**]. II, 30 S. 812

— Tobler, Ernst Victor: Aus kleinen Städten der Schweiz; 6: M'. (Schweizer Heim=Kalender 1914, S. 103–108.) 813

— s. auch Nr. 229.

Pérolles. Schlaepfer, C.: La chapelle du château de P'. (Fribourg artist. 25, fasc. 1.) 814

Pont=en=Ogoz s. Nr. 262.

Riaz s. Nr. 263.

Romont s. Nr. 115a.

Saint=Aubin s. Nr. 264.

Saint=Ours. Schaller, Jean de: La chapelle de Saint=Ours. (Fribourg artistique. 25, fasc. 1.) 815

— s. auch Nr. 1086, 1115.

Surpierre. Broillet, Fréd.: Le château de S'. (Fribourg artist. 25, fasc. 1.) 816

Valsainte. Courtray, Alb.: De qui dépendit la chartreuse de La V' au temporel dès l'instant de sa fondation? (2d art.) (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 93–110, 181–200, 252–278.) 817

Wallenbuch s. Nr. 270.

Solothurn.

Solothurn (Kanton) s. Nr. 181, 266, 1000, 1163–1164, 1247, 1371.

* * *

Attisholz s. Nr. 1347.

Gerlafingen s. Nr. 1339.

Grenchen. Zoller, P. O.: G'; eine Beschreibung enthalt. Dorf G' – Uhrenindustrie –... Solothurn **1913**. 46 S. 818

Gretzenbach s. Nr. 42.

Klus. Tatarinoff, E[ugen]: Beiträge zur soloth. Altertumskunde; 6: Die Römerstrasse in der Klus; 7: Burgruine Obergösgen. SA. (Soloth. Tagbl. **1912–1913**.) Soloth. **1913**. 819

Obergösgen s. Nr. 819.

Solothurn (Stadt). Binder, Gottlieb: S'. (Alte Nester. 3.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 328.) Zürich [**1913**]. II, 31 S. 820

— s. auch Nr. 1280.

Basel.

Basel. Beschreibung, eine, von B' aus d. J. 1760 [nach: Hedendaagsche Historie of tegenwoordige staat van Switzerland, Amsterdam 1760]. (Sonntagsbl. d. Basler Nachr. 1914, S. 131–132.) 821

— Coulin, Jules: Bilder aus B'. (Heimatschutz. 9, S. 177–190.) 822

— Miescher, E[rnst]: Zur Geschichte von Kirche u. Gemeinde St. Leonhard in Basel. Teil 2: Vom Erdbeben bis zur Reformation. SA. (Christl. Volksfreund. Jahrg. 40.) Zürich. II, 43 S. 823

— Stehlin, F[ritz]: Der Reichensteiner= u. der Wendelstoerfer Hof; e. Baurechng aus d. 18. Jahrh. (Basler Jahrb. S. 73–125.) 824

— s. auch Nr. 8, 40, 62, 66, 136, 225, 260, 959–960, 1028–1029, 1056, 1066, 1078–1079, 1126, 1136–1137, 1220, 1257–1258, 1263, 1329, 1405, 1410, 1415.

Riehen s. Nr. 1279.

Baselland.

Baselland. Merz, Walther: Die Burgen des Sisgaus; im Auftrage der Histor. und antiquar. Ges. in Basel hg. Lfg. 14 [Schlussliefg. = Register]. Arau. 825

— s. auch Nr. 961, 1382, 1406.

* * *

Augst s. Nr. 34.

Birseck s. Nr. 22.

Hauenstein, oberer s. Nr. 32.

Holee. Roth, Carl: Das H'. (Basler Jahrb. S. 274–301.) 826

Lausen s. Nr 173.

Liestal. Binder, Gottlieb: L'. (Alte Nester. 14.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 368.) Zürich. 32 S. 827

— Weber, Carl: L', ein altes Schweizerstädtchen in Wort u. Bild; Zeichnungen v. Otto Plattner. Liestal. II, 94 S. 828

Schaffhausen.

Schaffhausen (Kanton). (Klingenberg, Pfr.): Die Kirchen des Kant. Schaffhausen; hg. vom Schaffh. Kirchenboten. Zürich. 202 S. 829

— s. auch Nr. 20, 1001, 1315.

* * *

Rheinfall s. Nr. 1246.

Schaffhausen (Stadt). Binder, Gottlieb: Sch'. (Alte Nester. 5.) (Orell Füsslis Wander= bilder. 330.) Zürich [1913]. II, 45 S. 830

— s. auch Nr. 221, 337, 1080, 1116.

Schweizersbild s. Nr. 24.

Stein a. Rh. Binder, Gottlieb: St' a. Rh. (Alte Nester. 11.) (Orell Füsslis Wander= bilder. 345.) Zürich. II, 43 S. 831

Appenzell.

Appenzell (ganzer Kanton). Diem, Ed.: Aus den 14er Jahren früherer Jahrh. appen= zell. Geschichte. (Appenz. Ztg. 1914, Nr. 94–133.) 832

— Tagen, aus vergangenen; geschichtl. Bilder aus d. A'erland. (Der Rheintaler. 1914, Nr. 84, 85, 87.) 833

— s. auch Nr. 1357, 1370.

* * *

Appenzell A.-Rh. s. Nr. 962, 1215.

* * *

Appenzell I.-Rh. s. Nr. 1314.

St. Gallen.

St. Gallen (Kanton) s. Nr. 176, 962, 1004, 1145–1146, 1296.

* * *

Rheintal. Kessler, A.: Das St. Galler Rh'. (Das Alphorn. 1914, Nr. 12.) 834

Seebezirk. Ortsgeschichtliches aus dem (St. Galler) Seebezirk. (St. Galler Volksbl. 1914, Nr. 83–85.) 835

* * *

Altstätten. Chronik v. A' u. Umgebung. Heft 19. (= S. 285–300). Altstätten. 836

Bütschwil. Erinnerungsfeier, zur 500j., der Pfarrei B' ⟨1414–1914⟩. (N. Toggenb. Ztg. 1914, Nr. 54–55.) 837

Eichberg s. Nr. 1177.

Galgenen. Oberholzer, A.: Die «Eidgenossenkapelle» od. «Kapelle des St. Jodocus» in G'. (Schweiz. 18, S. 440–441.) 838

Gams s. Nr. 1192.

Gommiswald. «Ampt ze Gochams gwalt», das; Geschichtliches aus der Gemeinde G'. (St. Galler Volksbl. 1914, Nr. 19 ff.) 839

Jona s. Nr. 1094.

Kaltbrunn s. Nr. 1034.

Kobelwald. Galluskapelle, die, in Hard bei K'. (Rheintal. Volksztg. 1914, Nr. 3.) 840

Oberkirch Fäh, Joh.: Bestand die Kirche des hl. Georg auf O' erst seit dem J. 1100 oder früher? (St. Galler Volksbl. 1914, Nr. 40–41.) 841

Rapperswil. Dubs, J[ulius]: Heimatkunde von R' u. Umgebung. (Rapperswil **1913**.) 82 S. 842

Rorschach s. Nr. 1397.

St. Gallen (Stadt). Kuoni, J.: Aus Alt-St. G'. (St. Galler Bll. 1914, Nr. 4–8, 27–31.) 843

— Steinmann, Aug.: Vom Multer- oder Rösslitor. (St. Galler Bll. 1914, Nr. 24.) 844

— s. auch Nr. 1288, 1387.

St. Gallen (Stift). Fäh, Ad.: An einer altehrwürd. Kulturstätte (St. Gallen). (Appenz. Kal. auf d. J. 1914.) 845

— s. auch Nr. 1002, 1260.

Sargans. S'erländisches; Kulturhistorisches u. Linguistisches. (Sarganserländ. Volksztg. 1914, Nr. 120.) 846

— (Zindel, A[nton]:) S'. [Illustr. Führer.] (Mels.) II, 32 S. quer 8⁰. 847

Sax. Inhelder, Alfred: Ein altes Zürcherland im st. gallischen Rheintal. (Am häusl. Herd. 17, S. 170–174.) 848

Trübbach. Um T' herum; Lokalhistorisches. (Werdenberger u. Obertoggenburger. 1914, Nr. 37 u. 60.) 849

Tscherlach s. Nr. 1197.

Uzwil s. Nr. 1400.

Wartau s. Nr. 81.

Werdenberg. Binder, Gottlieb: W'. (Alte Nester. 6.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 331.) Zürich [**1913**]. II, 23 S. [Vgl. Zürcher Wochenchronik. 1914, Beil. zu Nr. 1–2.] 850

Wil. Binder, Gottlieb: W' ⟨Kanton St. Gallen⟩. (Alte Nester. 7.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 341.) Zürich. II, 38 S. 851

— s. auch Nr. 1254, 1378.

Graubünden.

Graubünden. Delhorbe, Florian-Marie: Au pays romanche. (Wissen u. Leben. 13, S. 272–280.) 852
— Camenisch, Carl: Rätiens Geschichte im Spiegelbilde rätischer Dichtung. SA. (Engadin Express. 1914.) Samaden. 853
— Derichsweiler, Wilh. Walram: Beinhäuser im Kant. G'. (Schweiz. 18, S. 333.) 854
— s. auch Nr. 28, 57, 105, 138, 177, 234, 247, 561, 945, 1005–1007, 1068, 1142–1143, 1154–1156, 1190–1191, 1205, 1241, 1264–1265, 1271–1272, 1368–1369, 1427.

* * *

Bergell s. Nr. 1008, 1083.
Chur (Bistum) s. Nr. 941.
Engadin. Heer, J[acob] C[hristoph]: Das E'. (Velhagen & Klasing's Volksbücher. 110.) Bielefeld. 34 S. 4° u. Karte. 855
— s. auch Nr. 103, 371a, 1186, 1308, 1424.
Prätigau s. Nr. 134a.

* * *

Arosa. Jenny, Aug.: A'. (Orell Füsslis Wanderbilder. 372–374.) Zürich. 102 S. [*Darin* Kap. 1: Die geschichtl. Entwicklg v. Arosa; Kap. 6: Die Entwicklg des Gasthofgewerbes.] 856
Bivio s. Nr. 1008.
Chur. Simeon, A[nton]: Begleiter durch die Kathedrale v. Ch'. (Chur.) II, 72 S. 857
— s auch Nr. 1142–1143, 1272, 1379.
Davos. (Branger, Erhard:) D' in der Geschichte. SA. (18. Jahresber. der gewerbl. Fortbildgsschule D' 1913/14). Davos-Platz. II, 4 S. 858
— s. auch Nr. 1275, 1286, 1386a.
Disentis. C[urti], P. N[otker]: Disentis. (Zum 13. Centenarium der Abtei D', 614–1914.) Disentis. II, 40 S. quer-8°. 859
— Schumacher, P. Adalgott: Album Desertinense oder Verzeichnis der Aebte u. Religiosen des Benediktiner-Stiftes D'; Festgabe auf die Jubelfeier s. 1300j. Bestehens 614–1914. Disentis. XII, 139 S. 860
— Disentis, Benediktiner-Abtei: 5 Ansichten, hg. zur Centenarfeier 1914. 861
— s. auch Nr. 54, 261.
Greifenstein. Lorenz, Paul: Zur Gesch. des Hochgerichts G'. Chur. VIII, 281 S. 862
Haldenstein s. Nr. 273, 293.
Maienfeld s. Nr. 1297.
Maloja s. Nr. 342.
Münster s. Nr. 56, 1210.
Porclas s. Nr. 863.
Räzüns s. Nr. 81.
St. Antönien. Jecklin, Fr.: Befundberichte über die renov. Kirche St. A' u. das Frauentor von Porclas. (Jahresber. d. schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. 1912 u. 1913, S. 53–54.) 863
Septimer s. Nr. 1008.
Tarasp. Planta, C.: Il Chastè da T'. (Chalender Ladin. 1914.) 864
— s. auch Nr. 947.
Tasna, Unter- s. Nr. 1009.
Valendas s. Nr. 1103.

Aargau.

Aargau. Zweifel, Carl: A'ische Landkirchen; nach Originalzeichnungen. Lenzburg. 12 Taf. 4°. 865

— s. auch Nr. 259, 1125, 1134.

* * *

Aarau. Ramseyer, K.: Die Stadt A'. (Heimatschutz. 9, S. 37–45.) 866

— s. auch Nr. 1135, 1214, 1338.

Baden s. Nr. 958, 1328.

Bremgarten. Binder, Gottlieb: B'. (Alte Nester. 4.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 329.) Zürich [1913]. II, 39 S. 867

Brugg s. Nr. 1217, 1419.

Klingnau s. Nr. 174.

Kaiserstuhl. Binder, Gottlieb: K'. (Alte Nester. 15.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 369.) Zürich. 44 S. 868

Lenzburg. Binder, Gottlieb: L'. (Alte Nester. 10.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 344.) Zürich. II, 39 S. 869

— Keller-Ris, J[akob]: Aus dem Leben einer bern. Munizipalstadt ⟨L'⟩ im 18. Jahrh. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 199–219.) 870

— Zweifel, Carl: L', althistor. Stadt im Kant. Aargau; nach Originalzeichnungen. 2 Serien. Lenzburg. 24 Taf. 4°. 871

Oberflachs s. Nr. 101.

Schinzach s. Nr. 1119.

Windisch (Vindonissa) s. Nr 45–47.

Zofingen. Meyer-Zschokke: Stiftskirche St. Mauricius in Z'. (Jahresber. der schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. 1912 u 1913, S. 55–56.) 871a

— s. auch Nr. 248, 1010–1011, 1273.

Thurgau.

Thurgau s. Nr. 4, 964, 1165, 1392, 1399.

* * *

Egelsee b. Wilen s. Nr. 1433.

Frauenfeld s. Nr. 1352.

Lauchetal b. Lommis s. Nr. 1348.

Tessin.

Tessin. Chiesa, Franc.: Die Seele des Kant. T'. (Uebers. aus: La Voce, Florenz.) (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 75, 93.) 872

— s. auch Nr. 128, 267, 981, 1012–1013, 1062–1063, 1166, 1237.

* * *

Leventina s. Nr. 130, 149.

* * *

Bellinzona. Catalogo del Museo civico di B'. Bellinz. 24 p. 873

— s. auch Nr. 9.

Brissago. Platzhoff-Lejeune, Ed.: B'. (Orell Füsslis Wanderbilder. 353–354.) Zürich. II, 47 S. 874

Cadro. Meneghelli: Chiesa di C' ⟨Ticino⟩. (Jahresber. der schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. 1912 u. 1913, S. 64–65.) 874a

Cenere, Monte. Schmid, Hans: Auf dem M' C'. (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 664.) 875
Locarno. Rossi, L.: Gli Eustachi di Pavia e la flotta Viscontea e Sforzesca nel sec. XV. (Boll. della Soc. pavese di storia patria. Anno 14, fasc. 1—2.) [La flotta milanese a Locarno.] 876
— [Brughelli,] P. Leone: La Madonna del Sasso illustrata. (Suppl. del period. mens. Madonna del Sasso.) Locarno. 80 p. 877
Lugano. Binder, Gottlieb: L'. (Alte Nester. 8.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 342.) Zürich. II, 46 S. [Vgl. Zürcher Wochenchronik. 1914, Beil. zu Nr. 7—9.] 878
— s. auch Nr. 1108.
Ravecchia. Berta, E.: Chiesa di S. Biagio in R' ⟨Bellinzona⟩. (Jahresber. der schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. 1912 u. 1913, S. 50—53.) 878a
Riva San Vitale s. Nr. 1072.
Semione s. Nr. 1081.

Waadt.

Waadt. Dictionnaire historique, geograph. et statist. du canton de Vaud; publ. p. Eug. Mottaz. Livr. 8—9. (Eglise—Ivouettaz.) Lausanne. 879
— s. auch Nr. 107, 182—183, 268—269, 281, 306, 938, 1035.

* * *

Lausanne (Bistum) s. Nr. 943—944.

* * *

Avenches s. Nr. 35—39.
Bex s. Nr. 1360.
Chapelle-Vaudanne s. Nr. 1014.
Chenit, le s. Nr. 1299.
Cossonay. Martin, Camille: L'église de C' ⟨Vaud⟩. (Jahresber. der schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. 1912 u. 1913, S. 65—66.) 879a
Lausanne s. Nr. 153, 279, 1015—1016, 1158—1159, 1212, 1277—1278, 1389,
Lucens. Dillenseger, J[oseph]: Notice hist. sur le château de L', rev. et augm. par Maxime Reymond. Lucens. II. 32 p. 880
Lutry s. Nr. 53, 274, 432.
Morges. Anglade, M[arie]-P[ascal]: Les cordeliers de M' ⟨1497—1536⟩. (Rev. hist. vaud. 22, p. 139—154.) 881
Orbe. Reymond, Maxime: La paroisse d'Orbe. (Semaine cathol. 1914, n. 45—50.) 881a
— s. auch Nr. 882.
Ormonds, les s. Nr. 160.
Payerne s. Nr. 150.
Saint-Sulpice s. Nr. 19.
Tour-de-Peilz, la s. Nr. 280, 1020.
Vevey. Anglade, P. Marie-Pascal: Leurs Excellences de Fribourg et les Clarisses de V' et d'Orbe. (Ann. frib. 2, p. 11—19.) 882
Vidy s. Nr. 44.
Villette. Campiche, F. Raoul: Inventaire des biens de la chapelle des SS. Fabien et Sébastien fondée dans l'église de V' ⟨Vaud⟩. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 228—229.) 883
Yverdon. Temple, le, d'Y'. (Jahresber. der schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. 1912 u. 1913, S. 63.) 883a
— s. auch Nr. 1087.

Wallis.

Wallis s. Nr. 21, 206, 1232.

* * *

Brig s. Nr. 172.

Einfischtal s. Nr. 1178.

Leuk. Griois, gén.: Voyage aux eaux de Louèche en Suisse (1830); p. p. Léonce Pingaud. (Acad. des sciences . . . de Besançon. **1911**, p. 297—333.) 884

Lötschberg. Stebler, F[riedr.] G[ottlieb]: Sonnige Halden am L'. (Monogr. aus d. Schweizeralpen.) (Beil. zum Jahrb. d. S. A. C. 49.) Zürich (u. Leipzig). VIII, 120 S. 885

— s. auch Nr. 1367, 1367a.

Saint-Bernard, Grand s. Nr. 265.

Saint-Maurice. Stückelberg, E. A.: Ein altes Königsgrab in der Schweiz [des Königs Sigismund in St. M']. (Schweiz. 18, S. 533—534.) 886

— s. auch Nr. 52, 1073.

Siders (Sierre). Führer von S'. Siders. 40 S. 887

Simplon. Alvazzi, Giorgio: La valle di Vedro e il Sempione. Domodossola. 888

Sitten (Sion). Binder, Gottlieb: S'. (Alte Nester. 16.) (Orell Füsslis Wanderbilder. 370.) Zürich. 30 S. 889

— Kalbermatten, A. de.: Château et collégiale de Valère. (Jahresber. der schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. 1912 u. 1913, S. 66—68.) 889a

— s. auch Nr. 1178.

Neuenburg.

Neuenburg. (Kanton). Quartier-La-Tente, Ed., et Ed. Qu'-La-T' fils: Les édifices religieux du canton de Neuchâtel. Neuch. VIII p. et 62 planches. 4°. 890

— s. auch Nr. 119, 124, 171, 220, 224, 231—232, 1039, 1059—1061, 1071, 1160, 1330, 1340—1341.

* * *

Chaux-de-Fonds, la. (Matthias, A[lb.]:) Guide-album [de] La Chaux-de-Fonds; [avec annexe:] Résumé chronolog. des faits les plus saillants de l'hist. de La Ch'-de-F'. [La Chaux-de-Fonds.]. II, 40, VIII p. 891

— s. auch Nr. 1030, 1380.

La Tène s. Nr. 13.

Locle, le s. Nr. 90, 1342.

Neuchâtel. Château, le, de N'. (Jahresber. der schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. 1912 u. 1913, S. 58—60.) 891a

Travers s. Nr. 134.

Valangin s. Nr. 1184.

Genf.

Genève. Doumergue, Em.: La G' des Genevois. Genève. 331 p. 4°. 892

— Gautier, Jean-Antoine: Histoire de G' des origines à l'année 1691; table analyt. des matières; table alphab. des noms de personnes; additions et corrections. Genève. IV, II, 183 p. 893

— Meyer de Knonau, G[erold]: G' et Zurich. (Semaine litt. 22, p. 263—264.) 894

— Monnier, Phil.: La G' de Töpffer. Genève. X, 279 p. (Cf. Sem. litt. 21, p. 493—495.) [*Rez.:* Ph. Godet: Gaz. de Laus. 1913. 16 nov.] 895

Génève. Seippel, Paul: G' et la tradition de la liberté. (Paru dans: Escarmouches, p. 3—30. Laus. **1910**; réimpression d'un article paru dans la Bibl. univ., juillet **1909**.) 896
— Fatio, Guill.: La Taconnerie. (Nos anciens. 2me série, 4, p. 73—128.) 897
— s. auch Nr. 41, 93, 104, 109—110, 123, 131, 137, 140, 143—145, 184—205, 256, 292, 339, 935, 963, 1058, 1128, 1147—1153, 1234, 1252—1253, 1261, 1276, 1283, 1310, 1384, 1388, 1395—1396.
Salève s. Nr. 18.

Nachbarschaft der Schweiz.

Grossherzogtum Baden.

Regesten der Markgrafen v. Baden u. Hachberg 1050—1515; hg. v. d. bad. hist. Komm. Bd. 4: Reg. der Markgr. v. Baden v. 1453—1475; Lfg. 4, bearb. v. Alb. Krieger. Innsbruck. 898
Goetz, Georg: Niedere Gerichtsbarkeit u. Grafengewalt im badischen Linzgau während des ausgeh. Mittelalters. (Unters. zur deutschen Staats- u. Rechtsgesch., hg v. O. Gierke. Heft 121.) Breslau **1913**, X, 117 S. 899
Tumbült, Georg: Die Einkünfte der jetzt nach Baden gehörigen Pfarreien u. Pfründen des ehemaligen Bistums Konstanz um das J. 1275. (Zschr. f. Gesch. des Oberrheins. NF. 29, Seite 54—104.) 900

* * *

Konstanz. Gröber, Conrad: Das Konstanzer Münster; seine Gesch. u. Beschreibung. (Die Kunst am Bodensee. Bd. 1.) Lindau VIII, 207 S. [*Rez.:* Bertle: Schr. des Ver. f. Gesch. d. Bodensees. 43, S. 42—44.] 901
— Postverhältnisse, Alt-Konstanzer. (Bodensee-Chronik. **1913**, Nr. 23—24.) 902
— Steiner, K.: Rechtseigentümlichkeiten im mittelalt. Konstanz. (Bodensee-Chronik. **1913**, Nr. 24.) 903
— s. auch Nr. 1409.
Reichenau s. Nr. 1175.
Überlingen. Lahusen, Joh.: Zur Entstehung des ersten Überlinger Stadtrechtes. (Zschr. f. Gesch. des Oberrh. NF. 28, **1913**, S. 206—212.) 904

Württemberg.

Müller, Karl Otto: Alte u. neue Stadtpläne der oberschwäb. Reichsstädte; eine Ergänzung zu d. Darstellgn aus der württemb. Gesch. 8. Stuttg. 14 S. u. 21 Taf. gr. 8° 905

* * *

Hohentwiel. Wolfart, (K.): Erinnerungen aus der Gesch. des Hohentwiel. (Schr. d. Ver. f. Gesch. d. Bodensees. 43, S. 14—21.) 906
Isny s. Nr. 907.
Leutkirch. Stadtrechte, die ältern, von Leutkirch u. Isny; bearb. v. Karl Otto Müller. (Oberschwäb. Stadtrechte. 1.) (Württemberg. Geschichtsquellen. 18.) Stuttg. VIII, 317 S. 907
Ravensburg. Bürgerbuch, das R'er. (Frankf. Bll. f. Familiengesch. 1914, Heft 2—7.) 908
— Müller, Karl Otto: Aktenstücke zur Gesch. d. Reformation in R' v. 1523—1577. Münster i. W. 92 S. 909

Tirol und Vorarlberg.

Tirol s. Nr. 946.
Vorarlberg s. Nr. 163.
Bendern s. Nr. 249.

Chiavenna, Veltlin.

Veltlin s. Nr. 104, 113—114.

* * *

Campodolcino. Buzetti, P.: C' nella storia. (L'Ordine, Como. **1913**, 4 gennaio.) 910

Chiavenna. Ceruti, Antonio: Cartario pagense di Ch'. (Period. della Soc. stor. di Como. Vol. 21, p. 5—44, 129—159, 230—246.) (Continua.) 911

Lombardei und Piemont.

Statuti del Lago Maggiore e della Val d'Ossola del sec. XIV.; vol. 1: Castelletto Ticino; Arona; Invorio inf., Paruzzario e Montregiasco; Vergante, Lesa e Meina; Intra, Pal=lanza e Vallintrasca; a cura di Em. Anderloni e Pietro Sella. (Corpus statut. ital. 6.) Roma. VI, 405 p. [*Rez.:* Arch. stor. lomb. Ser. 5, anno 42, parte 1a, p. 200—203.] 912

* * *

Aosta. Duc, J[os.]=A[ug.]: Histoire de l'Eglise d'Aoste. 9 tomes. Aoste, Châtel=Saint=Denis, St=Maurice **1901**—1914. 913

Campione. Franco, R.: Comune italiano circondato da territorio svizzero (C' Intelvi). (Atti dell'Istituto veneto. ser. 8, vol. 13, **1913**, n. 8.) 914

Comacina. Monneret de Villard, Ugo: L' isola C'; ricerche stor. ed archeol. Estr. (Riv. arch. della prov. di Como. Fasc. 70—71.) Como. 244 p. 915

Como. Cachat, Alb.: Il commercio di C' nel medio=evo. (Vita del Popolo, Como. 20 dic. **1913** — 15 agosto 1914.) (Continua.) 916

Domodossola. Bazetta, Nino: Storia della città di D' e dell Ossola Superiore dei primi tempi all'apertura del traforo del Sempione . . . Domodossola **1911**. X, 574 p. [*Aus Literaturübers. 1911 wiederholt.*] 917

Musso. Carove, Luigi: Il castello di M' e le sue cave di marmo. Milano. II, 28 p. 918

Vedro, val di s. Nr. 888.

Savoien.

Anglade, P. Marie=Pascal: Notes sur la custodie de Savoie ⟨17e et 18e siècles⟩. (Arch. Francisc. hist. 7, Fasc. 3.) 919

* * *

Larringes. Jamin, Phil.: Promenade d'un Genevois: Le château de L'. (Trib. de Genève. **1913**, 22 déc.) 920

Thonon. Piccard, L.=E.: L'université chablaisienne ou la Sainte=Maison de Th'. (Mém. et doc. p. p. l'Acad. chablais. 27, p. 1—310.) 921

Villard. Mouthon, J[os.]: Le V' et la vallée de Boëge avant la Révolution. Annecy. 274 p. 922

Franche Comté.

Febvre, Lucien: Histoire de Franche=Comté. 2e éd. (Les vieilles provinces de la France.) Paris **1912**. VIII, 260 p. 923

Elsass.

Elsass. Altertümer, elsässische, in Burg u. Haus, in Kloster u. Kirche; Inventare vom Ausgang des Mittelalters bis zum 30j. Kriege aus Stadt u. Bistum Strassburg; . . . . hg. v. Edm. Ungerer. Strassburg **1913**. IV, 376 S. 924

— s. auch Nr. 69.

* * *

Lützel. Daucourt, A.: Description de l'abbaye de Lucelle. (Actes de la Soc. jurass. d'émul. 2me série, 19, p. 51—85.) 925

Mülhausen. Adler, Simon: Geschichte der Juden in Mülhausen i. E. Basler Diss. SA. (Bull. du Musée hist. de Mulhouse. 38.) Mülhausen i. E. X, 91 S. 926

— Iwand: M'er Studenten an der Heidelberger Universität von 1336 [so! statt 1436] — 1870. (Bull. du Musée hist. de Mulh. 37, **1913**, p. 168—170.) 927

— Iwand: Die M'er Studenten auf der Strassburger Universität von 1621—1793. (Bull. du Musée hist. de Mulh. 37, **1913**, p. 157—167.) 928

— Lutz: Les réformateurs de Mulhouse, 4: Nicolas Prugner. (Bull. du Musée hist. de Mulh. 36, **1912**, p. 31—51.) 929

— s. auch Nr. 107a.

Kartographie.

Behrmann, H[erm.]: Die Landkarte als Kunstwerk; von der Geograph.=artist. Anst. Kümmerly & Frey in Bern zur Erinnerg an ihr 60j. Geschäfts=Jubil. . . . gew., 1852 —1912. Bern **1912**. 14 S. u. 4 Kartenbeil. 930

Weitzel, Alfred: Carte des anc. terres et baillages du cant. de Fribourg en 1798. Fribourg. II, 12 p. 931

F. Kirche und Religion.

Katholische Kirche.

Metzger, M. J.: Zwei karoling. Pontifikalien vom Oberrhein. (Freib. theol. Studien. 17.) Freiburg i. B. XV, 190 u. 115* S. [*Rez.:* G. Tumbült: Zschr. f. Gesch. d. Oberrh. NF. 29, S. 738—739.] [Wahrscheinlich aus Basel u. St. Gallen stammend.] 932

* * *

Grundsätze, pastorale, aus e. alten Aargauerchronik. (Pfarreichron. des Jos. Fridolin Stamm, 1759—81 Pfarrer in **Birmenstorf.**) (Schw. Kirchenztg. 1914, S. 148—149.) 933

Bréviaire, le nouveau, de 1787 [à **Fribourg**] (extr. des cahiers du chapelain Gobet). (Ann. frib. 2. p. 143—144.) 934

Vogt, Alb.: La restauration du catholicisme à **Genève** sous la domination française. (Le Corresp. 86, p. 117—151.) 935

Leutpriester, hervorragende, aus **Luzern** (Murner, Hürlimann, Müller, Knab, Bisling, Suter). (Vaterland. **1913**, Nr. 22, 42, 44.) 936

Wymann, Ed.: Die Geistlichen des Sextariates **Luzern** von 1588 bis um die Mitte des 17. Jahrh. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 161—180.) 937

Gaillaud, Ulric: Vers la liberté de pensée: chez les catholiques du Gros de **Vaud**; souvenirs et réflexions. Lausanne **1913**. 15 p. 938

Müller, Jos.: Pfründentausch zweier Kapläne des Grossmünsters in **Zürich** vom J. 1419. (Zschr f. schw. Kirchengesch. 8, S. 231—232.) 939

Wymann, E[d.]: Verzeichnis der Mitglieder des Landkapitels **Zürich** im J. 1577. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 53—54.) 940

* * *

Mayer, Joh. Georg: Geschichte des Bistums **Chur.** Lfg. 20—21 (Schluss). Stans. 941

Brehm: Zur Gesch. der letzten **Konstanzer** Diözesansynoden. (Schwäb. Archiv. 30, **1913**, Nr. 6.) 942

Benzerath, Michael: Die Kirchenpatrone der alten Diözese **Lausanne** im Mittelalter. Freiburger Diss. Freibg. XVI, 221 S. [Buchausg. von Nr. 1081 der Bibliogr. d. J. 1913.] 943

Benzerath, M[ichael]: Berichtigungen u. Nachträge zu . . . Statistique des saints patrons des églises du dioc. de **Lausanne** au moyen âge, Zschr. f. schw. Kirchengesch. 1912. (Zschr f. schw. Kirchengesch. 8, S. 57—60.) 944

* * *

Hauber, A.: Deutsche Handschriften in Frauenklöstern s. Nr. 1228a.

Terzorio, P. Clemente da: Le missioni dei Minori **Cappucini**; sunto stor. Vol. 1. Europa (Rezia, Mesolcina . . .). Roma **1913**, 447 p. 945

Hohenegger, P. Agapit: Geschichte der Tirolischen **Kapuziner**=Ordensprovinz ⟨1593—1893⟩. Bd. 1. Innsbruck **1913**. XVI, 740 S. 946

[Thaler], P. Albuin: Tarasp, oder die **Kapuziner**=Mission im Unterengadin; v. P. Albuin, O. M. Cap. Innsbruck **1913**. 112 S.; 2. Aufl. 1914. 115 S. 947

Müller, Karl Otto: Das Finanzwesen der **Deutschordens**ballei Elsass=Schwaben=Burgund im J. 1414. (Hist. Jahrb. d. Görresges. 34, **1913**, S. 781—823.) 948

Müller, Karl Otto: Das Finanzwesen der schweizer. **Deutschordens**kommenden im J. 1414. (Arch. d. hist. Ver. d. Kant. Bern 22, S. 83—139.) 949

Mundwiler, P.: Zur Jahrhundertfeier der Gesellschaft **Jesu**. (Schw. Kirchenztg. 1914, S. 319—321, 349—350.) 950

Sträter, Augustin: Die **Jesuiten** in der Schweiz, 1814—1847. Einsiedeln. 67 S. 951

Seitz, Hans Karl: Die Aufnahme der Schweizer in den **Johanniter**=⟨Malteser=⟩Orden. (Schw. Arch. f. Heraldik. 28, S. 6—12, 65—72, 118—127.) 952

* * *

Wallfahrt, die, der Entlibucher (nach Werthenstein). (Luzerner Tagbl. 1914, 20. Mai.) 953

Scheuber, Jos.: Wallfahrtsstätten d. Innerschweiz. (Schw. Rundschau. 14, S. 293—303.) 954

Wymann, E(d).: Rompilger aus Nidwalden in den Jubeljahren 1675, 1700 u. 1725. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 46—48.) 955

Wymann, Ed.: Bruderklausenfeste in Nidwalden. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 48—51.) 956

* * *

Lepontio Adriatico: Tre gesuiti ticinesi missionari nell' Indostan. (Monatrosen. 58, S. 324—331, 403—411, 480—486, 555—563, 645—653, 738—745, 841—855.) 957

Protestantische Kirche.

Merz, W[erner]: 1714—1914; Zur Gesch. des Baues u. der Entwicklung der reform. Kirchgemeinde **Baden**. Baden. 55 S. 958

Gauss, Karl: Geschichte des Kammergutes der reform. Landpfarrer des ehemal. Gesamtkantons **Basel**; zur Feier des 350j. Bestandes. Liestal. 99 S. 959

Henrici, Herm.: Die Entwicklung der **Basler** Kirchenverfassung bis zum Trennungsgesetz ⟨1910⟩; ein Beitrag zur Gesch. des Staatskirchenrechts. SA. (Zschr. der Savigny=Stiftung f. Rechtsgesch. Bd. 35, Kanonist. Abteilung IV.) Weimar. 116 S. [*Rez.:* W. Burckhardt: Anz. f. schw. Gesch. NF. 13. S. 121.] 960

Gauss, K[arl]: Die Frage der reform. Kirchenverfassg in **Baselland**. SA. (Tagbl. d. Landsch. Basel.) 30 S. 961

Schlatter, Wilh.; Gottes Hand im Menschenwerk; e. kurze Gesch. der Evang. Ges. der Kant. **St. Gallen** u. Appenzell, 1864—1914. St. Gallen. 85 S. 962

Guillot, Alex.: L'Eglise de **Genève** et la Restauration de l'indépendance. Genève. 80 p. 963

Schaltegger, F.: Zwei Pfarrwahlen im **Thurgau** vor 100 J. (Sonntagsbl. d. Thurg. Ztg. **1913**. S. 70—71.) 964

Studer, Julius: Zur Gesch. des Witwen- u. Waisenver. v. in **Winterthur** verbürgerten Geistlichen; Teil 2. (Njbl. d. Hülfsges. Winterthur. 51.) Winterthur. IV, 28 S. 965

(Sutz, Joh.:) Visitationsbericht über die Verhältnisse u. Zustände der evang. reform. Kirche des Kt. **Zürich** 1906—1911. Zürich **1913**. 169 S. 966

Steinberg, Salomon: Die Proselyten der Stadt **Zürich**; ein Beitrag zur Gesch. u. Psychol. des Ueberläufers. Zürcher Diss. SA. (Schw. theol. Zschr. 31.) Zürich. VIII, 77 S. 967

* * *

Hadorn W[ilh.]: Die Basler Mission (1815—1915). (Basel.) II, 32 S. 968

Hopf, Paul: Berner u. Bernerinnen im Dienste der Basler Mission. Bern. 152 S. 969

Sekten.

Wuhrmann, Willy: Antoni Unternährers Berufung. (Schw. Reformbll. 48, S. 318—320, 326—327.) 970

G. Verfassung, Recht, Verwaltung.

Ganze Schweiz.

Blumer, S[am.]: 600 Fragen zur Staatskunde der Schweiz ⟨Schweizergeschichte u. Verfassungskunde⟩. Basel. 47 S. 971

Langhard, J[oh.]: Bundesverfassung der Schweizer. Eidgenossenschaft vom 29. Mai 1874 . . . Textausg., mit Einl. u. Sachregister. Zürich. 87 S. 972

Langhard, J[oh.]: Zum 40j. Bestand der Bundesverfassung v. 1874. (Schw. Zentralbl. f. Staats- u. Gem.-Verw. 15, S. 97—99.) 973

Fleiner, Fritz: Die Partialrevisionen der Schweizer. Bundesverfassung in den J. 1906—1913. (Jahrb. des öffentl. Rechts. 8, S. 461—469.) 974

(Moro, Henri:) Y a-t-il un esprit suisse? (Le Correspondant. 86e année, p. 666—676.) 975

Waldkirch, E. v.: Der schweizer. Staatsgedanke. (Helvetia. 33, S. 74—91.) 976

Leimgruber, O.: Referendum u. Initiative in der Schweiz. (Monatrosen. 58, S. 425—438.) 977

Müller, Max: Die Lehr- u. Lernfreiheit; Versuch einer system.-hist. Darstellung mit bes. Berücks. der französ., deutschen u. schweiz. Verhältnisse. Zürcher Diss. St. Gallen **1911**. XIV, 286 S. 977a

Tscharner, L[udwig] S[amuel] v.: Volk u. Regierung beim Abschluss v. Staatsverträgen u. sonst. Fragen äusserer Politik in der alten Eidgenossenschaft. Bern. IV, 111 S. 978

Nüscheler, Eugen: Die Anleihen der Schweizer. Eidgenossenschaft. Zürcher Diss. Zürich. VIII, 84 S. 979

* * *

Benz, P. Adalgott: Die Nationalitätenfrage in der Schweiz. (Der Fels. 16, S. 429.) 980

Chiesa, Francesco: Svizzera e Ticino; discorsi. Lugano. 23 p. 4⁰. 981

* * *

Meyer von Schauensee, Pl[acid]: Der Schweizer Adel [rechtsgeschichtlich betrachtet]. (Arch. f. Rechts- u. Wirtschaftsphilos. Bd. 7, Heft 4). 982

Eichholzer, Ed.: Über Zwangs- und Bannrechte, namentl. nach schweizer. Recht. Zürcher Diss. Aarau. VI, 111 S. 982a

* * *

Philipona, Pie: Le parti conservateur suisse. (Monatrosen. 58, S. 455—464, 535—541.) 983

Verhältnis zum Ausland.

Bonnard, Alb.: Le point de vue suisse sur les affaires étrangères. (Bibl. univ. 73, p. 225–254.) 984

Reichlen, J[os.]=L[ouis]: Capitulations et privilèges aux origines de l'alliance franco=suisse. Lausanne. 79 p. 985

Boissonas, Charles: Les successions et la convention franco=suisse du 15 juin 1869. Thèse. Genéve **1912.** X, 284 p. 985a

Moro, Henri: France et Suisse. Lausanne. VIII, 288 p. 986

Rechtsverhältnisse, Verfassung und Verwaltung einzelner Kantone und Orte.

Böppli, Rud. [Joh.]: Die Zehntablösung in der Schweiz, speziell im Kanton **Zürich.** Zürcher Diss. Zürich. 152 S. 987

Sponndlin, Wilh.: Rechtsverhältnisse an Friedhöfen unter bes. Berücks. des **zürcher.** Rechtes. Zürcher Diss. Zürich **1910.** XII, 102 S. 987a

Schudel, Rob. Julius: Das **zürcher.** Schwurgericht; Geschichte, Organisation und Ver=fahren. Zürcher Diss. Männedorf. 119 S. 988

Ruckstuhl, Hans: Die Ausbildung der **zürcher.** Handels= u. Gewerbefreiheit in den 1830er Jahren. Zürcher Diss. 95 S. 989

* * *

Vorschlag zur Einführg des Tabakmonopols, 1672 [in **Bern**]. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 79–80.) 990

Brunner, Theodor: Die Organisation der **bernischen** Exekutive in ihrer geschichtl. Entwicklung seit 1803. Berner Diss. Bern. XII, 175 S. 991

Reymond, Maxime: Les droits des Evêques de Bâle et de Lausanne sur le vallon de **Saint=Imier.** (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 15–24.) 992

* * *

Grüter, Rud.: Die **luzernischen** Korporationsgemeinden. Berner Diss. (*Auch in:* Geschichtsfreund. 69, S. 1–147.) 993

Weber, P[eter] X[aver]: Ordnung für die **Luzerner** Stadttrompeter u. Stadtuhrmacher 1543. (Geschichtsfreund. 69, S. 253–256). 994

Ernst, V. v.: Das Privilegium fori in der Rep. **Luzern** im 16. u. 18. Jahrh. (Schw. Kirchenztg. **1912**, S. 451.) 995

Meyer, Moritz: Die Erwerbsbeschränkungen der toten Hand im **Luzernerrecht**; hist.=dogm. Studie. Berner Diss. Arbon **1910.** IV, 94 S. 995a

* * *

Wymann, E(d.): Die Beeidigung der ausserehelich Gebärenden in **Uri.** (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 55–56.) 996

* * *

Camenzind, Jos.: Das Verhältnis der schwyzer. Bezirke zum alten Lande **Schwyz.** Zürcher Diss. Gersau. X, 158 S. 997

Schwander, Vital: Die Grunddienstbarkeiten, mit bes. Berücks. des schweizer. Zivil=gesetzbuches u. des **schwyzer.** Rechtes. Berner Diss. Schwyz **1910.** VIII, 256 S. 998

* * *

Beeler, Gaetano: Das Landammann=Amt des Kantons **Glarus.** Zürcher Diss. Glarus. VIII, 83 S. 999

* * *

Meyer, Hugo: Die Entwicklung des **solothurn.** Güterrechtes. Berner Diss. Olten. VIII, 285 S. 1000

* * *

Bächtold, C. A.: Die Trennung von Staats- u. Stadtgut im Kant. **Schaffhausen;** Urkunde der Aussteuerung für die Stadt Schaffh. (Mitteilungen aus d. Schaffh. Stadtarch. 1, S. 27—68.) 1001

* * *

Cavelti, Leo: Entwicklung der Landeshoheit der Abtei **St. Gallen** in der alten Landschaft. Berner Diss. Gossau. 115 S. 1002

Müller, Jos.: Entlassungsformular aus der Leibeigenschaft: Abt Heinrich IV. von St. Gallen entlässt den Priesteramtskand. Konrad aus der Leibeigenschaft 1419, Sept. 27. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 230—231.) 1003

Müller, Othmar: Die kantonalen u. eidg. Volksabstimmungen im Kant. **St. Gallen** mit besond. Berücks. derjen. v. 1891—1913. (Statistik des Kant. St. Gallen 32.) St. Gallen. 46 S. 4°. 1004

* * *

Schmid, Martin: Beiträge zur Gesch. des Finanzwesens im alten **Graubünden** mit bes. Berücks. des 18. Jahrh.; Teil 1: Die ordentl. Ausg. u. Einnahmen. Zürcher Diss. SA. (44. Jahresber. der Hist.-antiquar. Ges. v. Graub.) Chur. VIII, 114, XII S. 1005

Vieli, Jos.: Recht u. Verwaltung im Gemeindefinanzwesen des Kant. **Graubünden.** Freiburger (Schw.) Diss. Zürich **1912** [im Buchh. **1913**]. VIII, 142 S. 1006

Furger, Hans: Das **bündnerische** Corpus catholicum. Diss. Chur o. J. [1914.] 1007

Gianotti, Emilio: Ein Prozess zwischen **Bergell** ob Porta u. Bivio wegen Grenz- u. Rechtsverhältnissen auf dem Septimer i. J. 1540 (Bündn. Monatbl. 1914, S. 273—281.) 1008

Högberg, P.: Ils statuts civils da **Suot-Tasna.** (Ann. della Soc. reto-rom. 28, p. 125—203.) 1009

* * *

Rechtsquellen, die, des Kantons Aargau; Teil 1: Stadtrechte, Bd. 5: Das Stadtrecht von **Zofingen;** bearb. u. hg. v. Walther Merz. (Sammlg schw. Rechtsquellen. Abt. 16.) Arau. XVIII, 509 S.) 1010

Gränicher, Th[eodor] G[ottlieb]: Die Stadtrechnungen von **Zofingen.** Zofingen. 15 S. 1011

* * *

His, Ed.: Il diritto dei beni matrimoniali negli statuti del cant. **Ticino;** la sua base nel dir. longobardo e volgare romano; trad. dalla Zschr. f. schw. Recht. 1911. (Repertorio di giurisprud. patria, Bellinzona, 1914, dic.) 1012

Canevascini, G(uglielmo): La crisi socialista nel canton **Ticino;** una pagina di storia del socialismo ticinese; fatti, uomini e documenti. Lugano **1913.** 111 p. 1013

* * *

Règlement, un, communal de **Chapelle-Vaudanne** (près Moudon) en 1687; communiqué par Ch. Gaillard. (Rev. hist. vaud. 22, p. 191—192.) 1014

Reymond, Maxime: Une adoption d'enfant à **Lausanne** au 15e siècle. Laus. 16 p. 1015

Charrière de Sévery, W. de: L'élection d'un juge à **Lausanne** en 1758. (Rev. hist. vaud. 22, p. 29—31.) 1016

* * *

Jeanjaquet, J(ules): Requête d'un Covasson (Jacques Petitpierre de **Couvet**) pour autorisation de mariage. (Musée neuchât. NS. 1, p. 47—48.) 1017

Strafrecht.

Aebli, Fritz: Die Religionsdelikte in ihrer geschichtl. Entwicklung; ihre Behandlung im geltenden Recht, mit Berücks. der deutschen u. schweizer Strafgesetzentwürfe. Zürcher Diss. Zürich. 111 S. 1018

Condamnation à mort à **Fribourg** au 18me siècle. (Nouv. étr. fribourg. 48, p. 44—55.) (à suivre.) 1019

Montet, Albert de: Une dernière exécution sur la roue à **La Tour de Peilz,** au 18me siècle (1761). (Rev. hist. vaud. 22, p. 57—64, 65—78, 97—115.) 1020

H. Wehrwesen und Waffenkunde.

Ganze Schweiz.

Isler, Joh.: Das Wehrwesen der Schweiz; von † J[oachim] Feiss; 4. A. neu bearb. v. J' I'; Bd. 1: Die Wehrverfassungen vor 1907. Zürich. X, 213 S. 1021

Nell, Martin: Die Landsknechte; Entstehung der ersten deutschen Infanterie. (Hist. Studien, hg. v. Ebering. 123.) Berlin. [u. a. ihr Verhältnis zu den Schweizern.] 1021a

Escher, Konrad: Schweizer Krieger s. Nr. 1055.

Savoy, Hubert: L'aumônerie militaire de l'armée suisse; aperçu hist., 1874—1914; conférence. Fribourg. 24 p. 1022

Fisch, K[arl]: Die Entwicklung uns. Schiesswesens ausser Dienst seit 1874. (Schw. Monatschr. f. Off. aller Waffen. 26, S. 241—244, 289—295, 337—346.) 1023

* * *

Boissonnas, Jean: Armes anc. de la Suisse; collection Charles Boissonnas (Genève). Genève. 32 p. et 33 planches. [*Deutsche Ausg. u. d. T.*: Alte Waffen aus der Schweiz.] 1024

Gessler, E[d.] A[chilles]: Das Ulfherhtsschwert von Marin. — Beiträge zum altschweizer. Geschützwesen. (Zschr. f. hist. Waffenkde. 6, Heft 11.) 1025

Sidler, P. Wilhelm. Une arme des Autrichiens à Morgarten. (Drapeau suisse. 1, **1910**, p. 376—379.) 1026

Gessler, Ed. A[chilles]: Bildliche Darstellungen der ritterl. Bewaffnung zur Zeit der Schlacht v. Sempach 1386. (Anz. f. schw. Alt.-Kde. NF. 16, S. 325—341). [Agnes-kapelle zu Königsfelden]. 1027

Einzelne Kantone und Orte.

Gessler, Ed. A[chilles]: Die **Basler** Zeughausinventare vom Ende des 16. bis zum Ende des 17. Jahrh.: Inv. von 1662 ⟨Schluss⟩; Inv. v. 1666. (Anz. f. schw. Alt.-Kde. NF. 16, S. 67—80, 243—251.) 1028

(Haegin, F[ritz]:) Rückblick auf die 25j. Tätigkeit des Genie-Vereins **Basel,** 1887—1912. Basel II, 16 S. 1029

Matthias, A[lb.]: Les Cadets de **La Chaux-de-Fonds.** (Journal officiel [du] Tir cant. neuchât. . . . 1913, p. 13—19.) La Chaux-de-Fonds **1913.** 1030

Diesbach, Max de: La garnison de **Fribourg.** (Ann. frib. 2, p. 97—106, 145—149.) 1031

Ducrest, Fr.: Soldats du contingent **fribourgeois** à Bâle ⟨1792—1794⟩. (Fribourg artist. 25, fasc. 3.) 1032

Historique du corps de musique de Landwehr de **Genève** s. Nr. 1253.

Dubois, Fréd.-Th.: Le régiment de **Gruyères** en 1792. (Fribourg artist. 25, fasc. 2.) 1033

Fäh, Joh.: Kriegs- u. Militärwesen aus der Gesch. der Gemeinde **Kaltbrunn.** (Feuill. des St. Galler Volksbl. 1914, Nov.—Dez.) 1034

Amiguet, Frédéric: Les milices **vaudoises.** Illustr. de René Meylan et René Amiguet. Lausanne. 542 p. et 5 planches hors texte. 1035

Hauser, Kaspar: Militärkollegium u. Kadettenkorps in **Winterthur.** (Njbl. der Stadtbibl. Winterthur. 249.) Winterthur. IV, 48 S. 4°. 1036

(Hager, Arn.:) Gesch. des Inf.=Schützenver. **Zürich** s. Nr. 1381.

Heer, A(lbert): Die Kriegsflotte auf dem **Zürichsee.** Zürich. 72 S. [Buchausg. von Nr. 1174 der Bibliographie v. 1913.] 1037

Fremde Dienste.

Vallière, [Paul] de: Les Suisses en Italie. 1331—1515. (Drapeau suisse. 1, **1910,** p. 17—26.) 1038

Borel, Jean: Les gouverneurs de Neuchâtel et les enrôlements étrangers au 18me siècle. (Musée neuchât. NS. 1, p. 161—171.) 1039

Chapuisat, Ed.: Les régiments suisses de l'Empire. (Rev. des études napol. 3e année, t. Ier, p. 22—27.) 1040

Beretta, Gaetano: I Ticinesi nelle giornate della Beresina, 1812. (Corr. del Ticino. **1912,** n. 234—241.) 1041

Vallière, [Paul] de: Les derniers Suisses au service des rois de France. (Drapeau suisse. 4, **1913,** p. 337—342.) 1042

Oechsli, W[ilh.]: Die Schweizer in der Julirevolution. (Südd. Monatsh. August; Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 619—623, 633—638.) 1043

Cuendet, Benjamin: Journal de B' C' de Sainte=Croix ⟨Suisse⟩, officier de la garde nationale à Lyon, 1769—1815 . . ., p. p. Eug. Moutarde. Lausanne. 32 p. [*Rez.*: A. Aulard: Révol. franç. 66, p. 567—568.] 1044

Mauler, Louis et Francis: Le capitaine (Charles=Henry) Bobillier, 1787—1864 [au service de France]. (Musée neuchât. NS. 1, p. 8—29, 119—137.) 1045

La Harpe, Amédée de; le général A' de La H'. (Drapeau suisse. 5, p. 65—70, 81—87.) 1046

Mainoni, Gius. Antonio; il generale G' A' M'. (Napoleone, riv. stor., Milano. Anno 1, fasc. 1.) 1047

Testament, le, du soldat [capit. Joseph de Müller, d' Orsonnens, au service de France]. (Nouv. étr. fribourg. 48, p. 11—14.) 1048

Gysin, N.: Les troupes suisses dans le royaume de Sardaigne, 1577—1815. (Rev. mil. suisse. 59, p. 529—552, 662—670.) 1049

Mercenari bregagliotti in Olanda ⟨1792⟩. (La Rezia. 1914, n. 29.) 1050

Mort, une belle (du général Nicolas Doxat, au service de l'Empereur, exécuté en 1738). (Drapeau suisse. 1, **1910,** p. 351—352.) 1051

J. Bildende Kunst und Kunstgewerbe.

Allgemeines.

Künstler=Lexikon, schweizerisches; Dictionnaire des artistes suisses; hg. vom Schweizer. Kunstver.; red. v. Carl Brun. Supplement, Lfg. 1: A—Franchino; Lfg. 2: Franciscus—Morerod. Frauenfeld. 1052

Entwicklung, die, der Kunst in der Schweiz; i. Auftr. der Ges. schw. Zeichenlehrer hg v. O. Pupikofer, J. Heierli †, A. Fäh . . . u. A. Stebel. St. Gallen. VIII, 468 S. 1053

Jahresbericht der schweizer. Gesellschaft f. Erhaltung histor. Kunstdenkmäler f. d. Jahre 1912—1913. Zürich. 1054

Escher, Konrad: Schweizer Krieger in alter u. neuer Kunst. (Heimatschutz 9, S. 130—136.) 1055

* * *

Ganz, Paul: Die Professor Johann Jakob Bachofen=Burckhardt=Stiftung. (Jahresber. der Öff. Kunstsammlg **Basel.** 66, S. 41—89; vgl. N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 287.) 1056

Anniversaire, 25ᵉ, de la Société **fribourg.** des Arts et Métiers, 1888—1913. Fribourg. IV, 24 p. 1057

Chapuisat, Ed,: Napoléon et le Musée de **Genève.** (Nos anciens. 2ᵐᵉ série, 4, p. 3—72.) 1058

Candolle, Lucien de: L'industrie, . . . et les beaux=arts à **Genève** s. Nr. 1261.

Catalogue de l'Exposition rétrospective **neuchâteloise.** . . . 1914. 2ᵐᵉ éd. augmentée. Neuch. 134 p. 1059

Lehmann, H[ans]: Die historische Ausstellung in **Neuenburg.** (N. Zürcher Ztg 1914, Nr. 879, 883, 891.) 1060

Pury, Paul de: L'exposition rétrospective **neuchâteloise.** (Musée neuchât. NS. 1, p. 145—160.) 1061

Monumenti storici ed artistici del cantone **Ticino,** per cura del pittore E. Berta. Punt. 9: La pietra, fasc. 3: Sculture diverse; bassorilievi rappresentativi; punt. 10: Il metallo, fasc. 2, parte 2: Il ferro: cancelli, balconcini ecc.; punt 11—12: Case tipiche ticinesi, fasc. 3, parte 2: Il Luganese. Milano. XII, XII, XXVI tav. fol. 1062

Simona, Giorgio: Note di arte antica del cantone **Ticino.** Locarno **1913.** [*Umschlag*: 1914.] 371 p. 1063

Durrer, Robert: Die Kunstdenkmäler des Kantons **Unterwalden.** Bogen 38—42. (Beilage z. Anz. f. schw. Alt.=Kde NF. 16.) 1064

Architektur.

(Siehe auch II N: Wohnung.)

Gysi, Fritz: Die Entwicklung der kirchlichen Architektur in der deutschen Schweiz im 17. u. 18. Jahrh. Zürcher Diss. Aarau **1913.** 139 S. [1914 im Buchhandel ersch.] [*Rez.*: Jos. Scheuber: Barockkirchen der Schweiz. Schw. Rundschau. 14, S. 445—450.] 1065

Burckhardt, Daniel: Wie der Barockstil in **Basel** seinen Einzug gehalten hat. (Beil. zur Berichterstattung des Basler Kunstver. über d. J. 1913.) Basel. 44 S. 1066

Meli, V.: Vom Hauptportal des Vincenzenmünsters in **Bern.** (Schweiz. 18, S. 34—40.) 1067

(Jenny, H[ans, u.] B[enedikt] Hartmann:) Alte **Bündner** Bauweise u. Volkskunst. (Chur.) II, 46 S. u. 4 Tafeln. 1068

Broillet, Fréd.: Restauration de l'église et du cloître d'**Hauterive** [suite et fin]. (Ann. frib. 2, p. 60—74.) 1069

Brandstetter, Jos. Leop.: Zwei Maurermeister von **Münster** im J. 1702. (Münsterer Ztg. **1912,** Nr. 1.) 1070

Reutter, Louis: Fragments d'architecture **neuchâteloise** aux 16ᵉ, 17ᵉ et 18ᵉ siècles. 3ᵉ série; publ. p. la Soc. neuchât. d'hist. et d'archéol. Neuch. 14 p. et 44 planches 4⁰. 1071

Monneret de Villard, Ugo: Note di archeologia lombarda. (Arch. stor. lomb. Ser. 5, anno 41, p. 5—70.) [p. 33—36: Battistero di **Riva S. Vitale.**] 1072

Bourban, chan. P.: Le clocher de l'abbaye de **Saint=Maurice.** (Anz. f. schw. Alt.=Kde. NF. 16, S. 252—254.) 1073

Escher, Conrad: Die grosse Bauperiode der Stadt **Zürich** in den 60er Jahren des vorigen Jahrh. Zürich. 67 S. [Buchausg. von Nr. 1210 der Bibliogr. v. 1913.] 1074

Nabholz, Hans: Zur Baugeschichte des Rathauses [in **Zürich**]. (Zürcher Taschenb. auf d. J. 1914, S. 203—240.) 1075

Feier zur Eröffnung des neuen Universitätsgebäudes in **Zürich**; Baugeschichte u. Baubeschreibg. (Zürich.) 13 S. 1076

Bildhauerei, Denkmäler.

Helbok, Ad.: Spuren langobardisierender Kunst in Vorarlberg. (Arch. f. Gesch. u. Landeskde Vorarlbergs. 10, S. 47—60.) [Steinplatte aus Lauterach, mit zahlreichen Parallelen aus der Schweiz.] 1077

Altwegg, Wilh.: Die sog. Frau Welt am **Basler** Münster. (Basler Zschr. f. Gesch. 13, S. 194—204.) 1078

S[tückelberg] E. A.: Das Kardinalgrab in **Basel** (Alfons von Curillo, † 1434). (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 990.) 1079

Stuck.

Stamm, Jak.: **Schaffhauser** Deckenplastik. Teil 2, Heft 2: Decken des 17. u. 18. Jahrh. ⟨Forts.⟩. (19. Njbl. d. Kunstver. u. d. Hist.-antiquar. Ver. Schaffh.) Schaffh. II, IV S. u. S. 61—99. 4°. 1080

Holzschnitzerei.

Renaissance-Wandaltärchen aus dem ehemal. Bade Augstholz bei Hochdorf, Kt. Luzern. — Bemalte Holzstatuen des Bruder Niklaus von der Flüe u. des Bruder Scheuber aus Wolfenschiessen. — Kerzenstangen aus der Kirche in Semione, Kt. Tessin (22. Jahresber. des schw. Landesmus. 1913, S. 44—45 u. Taf. 4, 5 u. 7.) 1081

Deonna, W[aldemar]: Le dévoilement prophylactique du corps. (Anz. f. schw. Alt.-Kde. NF. 16, S. 62—66.) [A propos d'une statuette en bois sculpté de la Suisse allemande, 18e s.] 1082

Deonna, W[aldemar): Bifrontes. (Rev. suisse d'ethnogr. 1, p. 17—22.) [A propos d'une canne ornée de sculptures, et provenant du **Bergel**.] 1083

Keller, A.: Flachschnitzereien im **bern.** histor. Museum. (Berner Kunstdenkmäler. 5, Lfg. 2.) 1084

Schaller, Romain de: Deux portes du 18me siècle (à **Fribourg**). (Fribourg artist. 25, fasc. 2.) 1085

Schaller, Jean de: Statues de Saint-Victor et de Saint-Ours ⟨chapelle de **Saint-Ours**⟩. (Fribourg artistique. 25, fasc. 2.) 1086

Scheuber, Jos.: Die gotischen Chorstühle in der Pfarrkirche von **Yverdon.** (Anz. f. schw. Alt.-Kde. NF. 16, S. 151—156.) 1087

Malerei.

Nemitz, Helene. Die altdeutschen Maler in Süddeutschland. (Aus Natur u. Geisteswelt. 464.) Leipzig. IV, 70 u. 12 S. 1088

Seippel, Paul: Peinture alpestre; de Calame à Hodler. (Paru dans: Escarmouches, p. 159—173; Laus. **1910**; réimpression d'un article paru dans l'Illustration nationale suisse, 26 juillet et 2 août 1890.) 1089

Platzhoff-Lejeune, Ed.: Die Maler der ital. Schweiz. (Schweiz. 18, S. 12—15.) 1090

Lanicca, A[nna]: Die Darstellung Christi im Tempel; Tafelbild des Meisters mit den Nelken im Besitz des Herrn P. Schlatter-von Roll, Solothurn. (Berner Kunstdenkmäler. 5, Lfg. 2.) 1091

Weizinger, F. X.: Die Maler-Familie der «Strigel» in der ehemals freien Reichsstadt Memmingen. (In: Festschr. d. Münchener Altertums-Ver. zur Erinn. an d. 50j. Jub., München, S. 99—146.) [Altäre in Disentis, Igels, S. Maria Calanca, Arvigo; verloren gegangene Altäre in Reams u. Grono von Ivo Strigel; Rest eines Altars aus Chur des Claus Strigel im Hist. Mus. zu Basel.] 1092

Wymann, Ed.: Der Hochaltar u. das Wallfahrtsbild in **Schattdorf.** (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 143–144.) 1093

Wand= und Deckenmalerei.

Rüegg, Ferd.: Vom St. Dionyskirchlein in **Jona** u. s. Bildern. (St. Galler Volksbl. 1914, Nr. 71–82.) 1094

Fietz, [Herm.]: Die Wandmalereien im Chor der Kirche in **Wiesendangen.** (Sonntags=post des Landboten. 1914, Nr. 13.) 1095

Kirche, die, von **Winau** mit den alten Wandmalereien. (Bund. **1912,** Nr. 601.) 1096

Glasmalerei.

Fischer, Jos. Ludw.: Handbuch der Glasmalerei . . . (Hiersemanns Handbücher. Bd. 8.) Leipzig. XVI, 320 S. (u. 135 Taf.) 1096 a

Bélinsky, Wladimir de: Les vitraux armoriés suisses du Musée de l'Ermitage à St=Péters=bourg. (Arch. hérald. suisses. 28, p. 1–6, 57–65, 113–117.) 1097

Standesscheibe von Solothurn aus dem Tagsatzungssaale in **Baden,** 1501. — Wappen=scheibe der Grafen von Sulz, um 1500. — Wappenscheibe der Familie Hürus aus Konstanz. (22. Jahresber. des Schw. Landesmus., 1913, S. 41–42 u. Taf. 1–3.) 1098

Lehmann, Hans: Die Glasmalerei in **Bern** am Ende des 15. u. Anfang des 16. Jahrh. ⟨Forts.⟩ (Anz. f. schw. Alt.=Kde. NF. 16, S. 41—57, 124—150, 207—233, 304—324.) 1099

Berthier, J.=J.: Saint Etienne, Saint Laurent, Saint Martin, Saint Claude; vitrail de la collégiale de Saint=Nicolas [à **Fribourg**]. (Fribourg artist. 25, fasc. 1.) 1100

Munnynck, P. M[arc] de: Les vitraux de Mehofer à la collégiale de St=Nicolas ⟨**Fribourg** en Suisse⟩. Fribourg. 75 p. 1101

Wymann, Ed.: **Urnerische** Glasgemälde. (Urner Wochenbl. **1913,** Nr. 52.) 1102

Camenisch, Emil: Die alten u. neuen Glasgemälde der St. Blasiuskirche in **Valendas,** 1513—1913/14. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 311—318.) 1103

Weber, Anton: Glasmaler aus dem Geschlecht der Müller in **Zug.** (Zuger Kalender. **1913.**) 1104

Handzeichnungen, Buchschmuck, Exlibris.

Wartmann, W[ilh.]: Die Entwicklung der freien Graphik in der Schweiz. SA. (Katalog der «Bugra».) Leipzig. 1105

Benziger, Karl J[oseph]: Parzival in der deutschen Handschriften=Illustration des Mittel=alters; . . . unter bes. Berücks. der **Berner** Hs. Cod. AA. 91. (Stud. z. deutschen Kunstgesch. 175.) Strassbg. VI, 60 u. 41 S. 1106

Benziger, C[arl]: Eine illustr. Parzivalhandschrift aus dem 15. Jahrh. ⟨Stadtbibl. **Bern,** Mss. AA 91⟩. (Monatsh. f. Kunstwiss. 7, S. 214—218.) 1107

Stückelberg, E[rnst] A[lfred]: **Luganeser** Miniaturen. (Schweiz. 18, S. 212.) 1108

* * *

Hartmann, P. Plazidus: Die Ex=libris des Stiftes **Engelberg.** (In: Angelomontana. S. 463–469. Mit 8 Taf.) 1109

Benziger, C[arl] : Ein schwyzer. Ex=libris aus dem ausgeh. 16. Jahrh. (Balthasar Kyd). (Schw. Arch. f. Heraldik, 28, S. 200—202.) 1110

Metallarbeiten.

Rodt, E. v.: Silberner Kauzen=Becher, um 1600 (Becher des **Basler** Goldschmieds Bern=hard Koch). (Berner Kunstdenkmäler. 5, Lfg. 2.) 1111

Büsser, P. Bernhard: Die Restauration des **Engelberger** Reliquienkreuzes. (In: Angelo-montana. S. 471—483. Mit 4 Taf.) 1112

Johann Georg, Herzog zu Sachsen: Zwei Reliquienbüsten in **Engelberg** (v. Ludw. Müösslin aus Zug, 1683 u. 1684). (Monath. f. Kunstwiss. 7, S. 129—130.) 1113

Peissard, N(ic.): Etains **fribourgeois.** (Fribourg artist. 25, fasc. 3.) 1114

Peissard, Nic.: Calice gothique ⟨chapelle de **Saint-Ours**⟩. (Fribourg artistique. 25, fasc. 2.) 1115

Wasserspeier des Hauses «zur Rose» in **Schaffhausen.** (Deutsche Gaue. 15. S. 199.) 1116

Einband, silbervergoldeter, eines Psalters, **Zürcher** Arbeit. (22. Jahresber. des schw. Landesmus. 1913, Taf. 6.) 1117

Glocken und Orgeln.

Gallusglocke, die, in **Kriens,** auch Sempacherglocke genannt. (Wächter am Pilatus. **1913,** Nr. 11.) 1118

Schaefer, A.: Einiges über die älteste Einwohnerin des Schenkenbergertales [Glocke von **Schinznach** v. 1429]. (Brugger Njbll. 25, S. 45—49.) 1119

Wymann, Ed.: Orgeln der Pfarrkirche **Altdorf.** (Urner Wochenbl. **1913**, Nr. 40.) 1120

Töpferei.

Mayor, J.: A propos des faïences conservées en Suisse. (Anz. f. schw. Alt.-Kde. NF. 16, S. 164—165.) 1121

Sooder, M.: Sprüche auf **Berner** Bauerngeschirr s. Nr. 1240.

Hoffmann-Krayer, E[d.]: **Heimberger** Keramik. (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 94—100; mit 3 Tafeln.) 1122

Schnell, J. L.: Verse an e. Kachelofen in **Lyssach** s. Nr. 1242.

Stickerei.

Diesbach, Hélène de: Dentelles et filets brodés de Gruyères. (Fribourg artist. 25, fasc. 3.) 1123

K. Wissenschaft und Unterricht.

Verschiedene Wissenschaften.

Denkschrift zur Jahrhundertfeier der Gesellschaft schweiz. Tierärzte 1813—1913. Zürich. IV, 297 S. u. 9 Taf. 1124

Meyer von Knonau, G[erold]: Eröffnungswort . . . [an der] Jahresversammlung der Allg. Geschichtforsch. Gesellschaft der Schweiz . . . 7. u. 8. September 1913 in Aarau [über die **aargauische** Geschichtschreibung]. (Anz. f. schw. Gesch. NF. Bd. 12, S. 1—10.) 1125

(Rüegg, August:) Zur Feier des 50j. Bestehens der öffentl. populären Vorträge in **Basel** (1864—1914). Basel. II, 22 S. 1126

Fischer, Ed.; Botanik u. Botaniker in **Bern.** (Verhdlgn d. schw. naturf. Ges. 1914, Teil 2, S. 3—28.) 1126a

Lötscher, P. Konrad: Die Erforschung der Flora von **Engelberg.** (In: Angelomontana. S. 485—501.) 1127

Ritter, Eug.: **Genève** et l'Institut de France. Genève. 27 p. 1128

Inglin, Meinrad: Das geistige Leben **Genfs** vor 100 Jahren. (N. Zürcher Ztg. 1914 Nr. 1019.) 1128a

Meyer, Wilh. Jos.: **Zuger** Geschichtsschreibung in neuerer Zeit. (Forts. u. Schluss.) (Zuger Njbl. S. 3–22.) 1129

Meyer, Wilh. Jos.: **Zuger** Geschichtschreibung in neuerer Zeit. Zug. II, 103 S. [Abdruck aus: Zuger Njbl. 1913 u. 1914.] 1130

Unterrichtswesen.

[Thommen, Rud.: Synchronist. Tabelle zur Darstellung der Entwicklung der acht schweizer. Hochschulen . . . [Basel.] 5 Doppelbll. fol. 1131

Platzhoff-Lejeune, J.: Frequenz der 9 theolog. Fakultäten der Schweiz 1890–1913. (Schw. theol. Zschr. 31, S. 85–87.) 1132

(Hofer, M., u. A. Jeanrenaud:) Die landwirtsch. Schulen s. Nr. 1294.

Savary, Ernest: La Société pédagogique de la Suisse romande ⟨1864–1914⟩; notice hist. . . . (Suppl. de l'Educateur [50e année].) Lausanne. 63 p. 1133

Hunziker, J[acob]: Die histor. Entwicklung des Schulwesens im Kant. **Aargau.** Aarau. II, 9 S. 1134

Reimann, Martha: Die Geschichte der **Arauer** Stadtschulen von ihren Anfängen bis zum Ende der bernischen Herrschaft ⟨1270–1798⟩. Berner Diss. Arau. X, 220 S. [*Rez.*: Th. de Quervain: Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 236; G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 363–364.] 1135

Thommen, Rud.: Die Universität **Basel** in den Jahren 1884–1913; im Auftrage der Regenz . . . dargestellt. Basel. VIII, 200 S. 4°. 1136

Schäublin, F[riedr.]: Das **Basler** Gymnasium von 1889–1904; Promotionsrede. (Sonntagsbl. d. Basler Nachr. 1914, S. 57–60.) 1137

Schulhausbauten [Kant. **Bern,** 18. Jahrh.]. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 80.) 1138

Kurz, G.: Das Professorenkollegium der **Berner** Akademie um 1814. [Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 43–49.] 1139

Haag, Fr[iedr.]: Die Sturm- u. Drangperiode der **Bernischen** Hochschule 1834–1854; hg. v. der Dir. des Unterrichtswesens u. dem Senat der Hochschule . . . Bern. VIII, 643 S. [mit 80 Taf.] [*Rez.:* K. Marti: Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 330–339; G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 508–510.] 1140

Benteli, A(lb.) u. P(aul) Meyer: Städtisches Gymnasium **Bern** . . . 1880–1913/14. Bümpliz 61 S. 1141

Jecklin, F[ritz]: Das Collegium philosophicum in **Chur** und seine Studenten. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 165–186.) 1142

Michael, Ulrich: Die Aufhebung des theol. Institutes an der evangel. Kantonsschule in **Chur.** (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 341–348, 377–383.) 1143

Musée, le, pédagogique de **Fribourg** en Suisse; 30 ans d'existence 1884–1913 . . . Fribourg **1913.** 40 p. 1144

Wiget, G[ustav]: Beiträge zur Schulgeschichte des Kant. **St. Gallen** . . . Frauenfeld. X, 281 S. 1145

Bick, Jacob: Beiträge zur Gesch. u. Statistik des Primarschulwesens im Kant. **St. Gallen.** Freib. (Schw.) Diss. (St. Gallen [**1913**]). II, 66 S. 4°. 1146

Université de **Genève**; Schola Genevensis 1559–1909; actes du jubilé de 1909. Genève **1910.** VI, 398 p. et 2 pl. 4°. 1146a

Borgeaud, Charles: La question de l'Université à **Genève,** il y a cent ans. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 65–86.) 1147

Borgeaud, Charles: Les promotions de 1814 [à **Genève**]. (Semaine litt. 22. p. 259–263.) [*En librairie:* Genève. 14 p.] 1148

Université de **Genève**; historique des Facultés, 1896–1914. Genève. XVI, 304 p. 4°. 1149

Baumgartner, Ant.[=Jean]: La Faculté de théologie évangélique de **Genève** . . . 1831—1911. Genève **1911.** 51 p. 1150

Société, la, académique de **Genève** pendant les 25 premières années de son activité, 1888—1913. Genève. 55 p. 1151

Ans, les 25, de l'Ecole supérieure de commerce de **Genève** 1888—1913. Genève. 43 p. 1152

(Aubert, Théod., et Alfred Privat:) Ecole Privat (à **Genève**); souvenirs . . . 1814—1914. Genève. 30 p. 1153

Jecklin, C[onstant]: Die Stipendien für arme [**Graubündner**] Kantonsschüler; Vortrag. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 33—47.) 1154

Simonet, J. J.: Die **bündner.** Freiplätze am päpstl. Collegium in Dillingen ⟨Bayern⟩. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 305—311.) 1155

Studierende, **bündner.,** an höheren Schulen des Auslandes 1846—1848. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 48—50.) 1156

Nyffeler, Hans: Monographie zum 65j. Bestehen der staatl. Erziehungsanstalt für Knaben in **Landorf,** 1848—1913. Bern. 85 S. 1157

Vuilleumier, H[enri]: Tableaux synchroniques des professeurs [de l'] Académie de **Lausanne** de 1537 à 1869. Laus. IV p. et 9 tableaux. 1158

(Payot, D[aniel]:) Ecole supérieure et gymnase des jeunes filles [de la] Ville de **Lausanne** (1849—1914); notice hist. Laus. 24 p. 1159

Histoire de l'instruction publique dans le canton de **Neuchâtel** de l'origine à nos jours . . . 1814—1914. Neuchâtel. 780 p. 1160

Université, l', de **Neuchâtel;** ses origines, la première et la seconde académie; son organis. actuelle. Publication du secrétariat de l'Univ. Neuch. [**1910.**] 48 p. et 5 pl. 1160a

Von Matt, Hans: **Nidwaldner** Schulmänner. (Nidwaldner Kalender. **1913.**) 1161

Kohler, Adr.: Cinquantenaire de l'école cantonale de **Porrentruy** 1858—1908; notice hist. Porrentruy **1908.** 1162

Mösch, Joh.: Die **solothurn.** Volksschule vor 1830. Bdchen 3: Bestrbgn zur Reform der soloth. V' von 1758—1783. — Die Schule im Bucheggberg von 1653—1788. (Mitteilgn d. hist. Ver. Soloth. 7.) Soloth. VIII, 224 S. 1163

Mösch, J[oh.]: Wie stellten sich im alten **Solothurn** Staat u. Kirche zur Dorfschule? (Soloth. Monatsbl. 3, Nr. 4—5.) 1164

Leutenegger, Alb.: Der erste **thurgauische** Erziehungsrat 1798—1805. (Thurg. Beitr. z. vaterl. Gesch. 54, S. 1—81; Forts. folgt.) 1165

Jaeggli, Mario: La scuola primaria **ticinese;** cenni storici. (In: Esposizione scolast. perman.; 2ª relaz. Locarno 1914.) 1166

Meyer von Knonau, Gerold: Die Universität **Zürich** in den J. 1833—1913. (In: Universität Zürich: Festschrift des Regierungsrates, S. 11—100.) 1167

Bl[ümne]r, H[ugo]: Aus der Vergangenheit der Universität **Zürich.** (N. Zürcher Ztg. 1914. Nr. 580.) 1168

Festnummer der Züricher Post (Nr. 90) zur Weihe der neuen Universität Zürich. (Darin: Aus der Jugendzeit uns. Univ. — Th. Vetter: Die Entwicklung uns. Univ.) 1168a

Schulthess-Rechberg, Gust. v.: Die **zürcher.** Theologenschule im 19. Jahrh. (In: Festgabe zur Einw. der Neubauten [der] Univ. Zürich; Theol. Fak., S. 1—149.) [*Rez.:* A. W(aldburger): Schw. theol. Zschr. 31, S. 156—158.] 1169

Brunner, Alb.: Die Entwicklung der freiwill. Hülfskasse des Schulkapitels **Zürich** 1852—1914. SA. (Pädag. Beobachter. 1914.) Zürich. 30 S. 1170

L. Sprachgeschichte.

Sprachenfrage.

Equilibre, l', des langues en Suisse, par X. (Bibl. univ. 73, p. 67—107.) 1171

Ammann, H[ector]: Die Sprachverhältnisse des Berner Jura. SA. (Deutsche Erde. 12 u. 13.) Gotha. IV, 21 S. 4°. 1172

Einzelne Sprachen und Dialekte.

Idiotikon, schweizer., Heft 75—77 (= Bd. 7, Bog. 107—112; Bd. 8, Bog. 1—22) enth. die Stämme setz—sutz und sch—sch-f. Frauenf. **1913—1914**. 1173

Groeger, Otto: Schweizer Mundarten; im Auftrag der leit. Komm. des Phonogramm-Arch. der Univ. Zürich bearb. (Sitzungsber. der K. Akad. der Wiss. in Wien, phil.-hist. Kl.; Bd. 176, Abh. 3 = 36. Mitteilung der Phonogramm-Arch.-Komm.) Wien. II, 95 S. 1174

Stolzer, J.: Reichenauer Glossen. (Zschr. f. österr. Gymn. **1912**, S. 481 ff.) 1175

Friedli, Eman.: Bärndütsch als Spiegel bern. Volkstums. Bd. 4: Ins ⟨Seeland. 1⟩. Bern. XII, 628 S. [*Rez.*: Hoffmann-Krayer: Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 119; L C Bl 65, Nr. 13.] 1176

Goldener, Hans: Die Verbalflexion einer ostschweizer. Dialektgruppe (Eichberg). Berner Diss. Frauenf. II, 62 S. 1177

Meyer, Leo: Untersuchungen über die Sprache von Einfisch im 13. Jahrh. nach dem Urkundenregister der Sittener Kanzlei; ein Beitr. zur mittelalt. Kanzleisprache v. Sitten u. zur Ortsnamenforschg. Freiburger (Schw.) Diss. Erlangen. XII, 174 S. 1178

Schmid, Karl: Der Stammsilben-Vokalismus des Amtes Entlebuch im Kanton Luzern. Zürcher Diss. Frauenf. II, 130 S. 1179

Enderlin, Fritz: Der Lautstand von Kesswil im Oberthurgau. Zürcher Diss. (Vollst. = Beitr. zur schweizerdeutschen Gramm., Heft 5.) Zürich [**1911**]. IV, 170 S. 1179a

* * *

Gauchat, Louis: Die französ. Schweiz als Hüterin latein. Sprachgutes. (Festgabe Hugo Blümner, S. 340—356.) 1180

Tappolet, Ernst: Die alemann. Lehnwörter in den Mundarten der franz. Schweiz; kulturhist.-linguist. Untersuchg; Teil 1. Strassbg. IV, 105 S. 1181

Huber, Gustav: Les appelations du traîneau et de ses parties dans les dialectes de la Suisse romane. Thèse, Zurich. Heidelberg. XII, 39 p. (La thèse complète paraîtra en suppl. ⟨Beiheft 3⟩ dans «Wörter u. Sachen».) 1182

Ritter, Eug.: Un ancien sens du mot «verser». (Rev. hist. vaud. 22, p. 31—32.) 1183

Greuter, Otto: Georges Quinche: Le temps d'autrefois ⟨La Bourgeoisie de Valangin⟩; Dialektgedicht in der Mundart von Valangin . . . nach der Originalhandschrift . . . hg. Zürcher Diss. Zürich. 136 S. 1184

* * *

Battisti, C.: Testi dialettali ital. in trascrizione fonetica; 1: Italia settentrionale. Halle. VIII, 191 S. (Beihefte zur Zschr. f. roman. Philol. 49.) [Testi di Lugano, Cavergno, Roveredo, Poschiavo, Vicosoprano, Bormio.] 1185

* * *

Bardola, C.: Il paur d'Engiadina e sia lingua. (Fögl d'Engiadina. 57, n. 1.) 1186

E'l romantsch murirà! (G. G. C.) (Fögl d'Engiadina. 57, n. 3—9.) 1187

Orts- und Familiennamen.

Hopfner, Is[idor]: Die Namen der Schweizerkantone zu deuten versucht. (Schw. Rundschau. 14, S. 280—290.) 1188
Mauthner, Fritz: Unsere Ortsnamen u. die Volksetymologie. (Bodenseebuch. 1, **1913**, S. 32—38.) 1189
Täuber, C[arl]: Rätische Sprache u. Ortsnamen. (Deutsche Rundschau f. Geographie, 36, 145—152.) 1190
Mader, Joh.: Etymologisches (Disentis u. a.) (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 255—257.) 1191
Müller, Anton: Zur Ortsnamenkunde von Gams. (Werdenberger Anz. 1914, Nr. 13—14.) 1192
Hopfner, Isidor: G—Schwund in Tiroler Ortsnamen [u. a. Ableitung der Namen Maienfeld und Inn]. (Forschgn u. Mitt. z. Gesch. Tirols. 10, **1913**, S. 216—219.) 1193
Bucher, Jakob: Zur Etymologie des Namens Rigi. (Vaterland. **1912**, Nr. 283—285; Luz. Tagbl. **1912**, 290, 292.) 1194
Bucher, Jakob: Der oder die Rigi. (Luz. Tagbl. **1912**, Nr. 182, 183, 185, 193.) 1195
Sprecher, F. W.: Über Ortsnamen des Taminagebietes. (Jahrb. d. Schw. Alpenclub. 49, S. 170—196.) 1196
Tscherlach; der Name T'. (Sarganserländ. Volksztg. 1914, Nr. 79.) 1197

* * *

Hegi, Friedrich: Gesellennamen; ein Beitrag zur Entstehung der Familiennamen. (Zschr. f. deutsche Wortforschung; hg. v. Kluge. Bd. 15, Heft 3—4.) 1198
Bucher, Jakob: Der Name Fritschi. (Luz. Tagbl. **1913**, Nr. 19.) 1199
Bucher, Jakob: Der Familienname Vogt. (Wächter am Pilatus, **1913**, Nr. 13.) 1200

M. Literatur- und Musikgeschichte; Geschichte des Buchdrucks und der Presse.

Literatur im Allgemeinen.

Frey, Ad.: Schweizer Dichter. (Wissenschaft u. Bildung. 126.) Leipzig. IV, 168 S. 1201
Jerven, Walter: Eine literar. Bodenseewanderung. (Bodenseebuch. 1, **1913**, S. 149—164.) 1202
Schnorf, Hans: Sturm u. Drang in der Schweiz. Zürcher Diss. Zürich. X, 296 S. 1203
M[arti], F[ritz]: Zürich u. die neuere deutsche Literatur. (Zürcher Bilder. 1.) (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 595.) 1204

* * *

Decurtins, C[aspar]: Rätoromanische Chrestomathie; Bd. 10: Sursettisch, Sutsettisch; Lfg. 1. Erlangen. 777 S. 1205

Einzelne Schriften und Bücher.

Naumann, Hans: Notkers Boethius. (Quellen u. Forschgn zur Sprach- u. Kulturgesch. der germ. Völker, hg. v. A. Brandl, E. Schröder, F. Schultz. 121.) Strassbg **1913**. X, 115 S. 4°. 1206
Wiedergewinnung, die, der Manessischen Liederhandschrift. (Forschung u. Wissen; Nachr. vom wissensch. Büchermarkt. Heft 3.) 1207
Werner, Jakob: Ein satirischer Rhythmus des 13. Jahrh. (Ms. 1008 der Stiftsbibl. St. Gallen.) (Festgabe Hugo Blümner, S. 357—373.) 1208
D[ucrest], F[réd.]: Fragment fribourgeois d'une anc. chanson de geste. (Ann. frib. 2, p. 107—113). [Vgl. E. Stengel: Zschr. f. roman. Philol. 1914, S. 215—226.] 1209

Schönbach, Ant. E[man.]: Studien zur Erzählungsliteratur des Mittelalters; Teil 6: Des Nikolaus Schlegel Beschreibung des Hostienwunders zu Münster in Graubünden. (Sitzungsber. d. Kais. Akad. der Wiss. in Wien; Phil.-hist. Kl., Bd. 156, 1.) Wien **1907**, II, 84 S. 4°. 1210

Hunkeler, P. Leodegar: Ein Charwochenbüchlein aus dem Engelberger Frauenkloster [Anfang des 15. Jahrh.] (In: Angelomontana. S. 177—200.) 1211

Zeitungen, Kalender, Zensur.

Feuille d'annonces, une, du 18me siècle (Lausanne 1763). (Nouv étr. fribourg. 48, p. 61—64.) 1212

Karmin, Otto: Le «Journal de Genève» comme source de l'hist. de la Révol. française. ⟨1789—1793.⟩ (Rev. hist. de la Révol. franç. 5, p. 336—343.) 1213

Brugger, Alb.: Geschichte der Aarauer Zeitung ⟨1814—1821⟩. Zürcher Diss. (= Aarg. Taschenbuch. S. 1—178.) [*Rez.*: G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 415—416; S. Zimmerli: Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 64—65.] 1214

Haefeli, Fr(itz): Die Appenzeller Zeitung u. die schweizer. Politik in den J. 1828—1830. (Appenzell. Jahrbücher. 42, S. 1—54.) 1215

Pieth, F[riedr.]: Das Wiedererscheinen des «Bündnerischen Monatsblattes» [mit Gesch. der früheren Jahrgänge]. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 1—8.) 1216

Müller, Gottlieb: Aus der Gesch. der Brugger Neujahrsblätter. (Brugger Njbll. 25, S. 5—14.) 1217

Bonnard, H.: Ce que furent les Feuillets. (Feuille centr. de la Soc. de Zof. 54, p. 647 —670.) 1218

Hilty, Joh. Jak.: Der schweizer. Almanach Alpenrosen u. s. Ersatzstücke in den J. 1831—1854, e. Beitr. zur schweizer. Literaturgesch. des 19. Jahrh. Zürcher Diss. Zürich, X. 167 S. 1219

Roth, C[arl]: Die Bücherzensur im alten Basel. (Zentralbl. f. Bibl.-Wesen. 31, S. 49—67.) 1220

Buchdruck, Buchhandel, Bibliotheken.

Reichling, Dieter.: Appendices ad Hainii-Copingeri repertorium bibliographicum; additiones et emendationes. Suppl. ⟨maximam partem e bibliothecis Helvetiae coll.⟩ cum indice urbium et typogr. Acc. index auctorum ... Münster. 109, CXXXV S. 1221

Benziger, C[arl]: Inkunabeldrucke der Friedrich Riedererschen Offizin in Freiburg i. Br. [für das Kloster Einsiedeln]. (Zentralbl. f. Bibliothekswesen. 31. S, 108—113.) 1221a

Ablass-Bulle Sixtus IV. zugunsten St. Vincenzen-Münsters 1473; erster im Auftrage Berns ausgeführter Druck durch Martin Flach in Basel 1476; Faks.-Reprod. hg. v. Ad. Fluri. Bern **(1913)**. 1 Bl. fol. u. 15 S. Text. 1222

Koegler, Hans: Der lateinische Hortulus animae, Basel, Thomas Wolff, 1522, ein unbeschrieb. Unikum. (Frankfurter Bücherfreund; Mitteilgn aus d. Antiquar. v. Jos. Baer & Co. Jahrg. 12, S. 1—6, mit 3 Taf.) 1223

[Fluri, Ad.: Chronologie der Berner Buchdrucker 1537—1831, mit bes. Berücks. des Kalender- u. Zeitungswesens im 17. u. 18. Jahrh. (Internat. Ausstellung f. Buchgewerbe u. Graphik, Leipzig; Schweizer. Gutenbergstube, Führer . . .). Bern. 52 S. u. 8 Taf. [*Rez.*: G. Tobler: Sonntagsbl. d. Bund. 1914, S. 367.] 1224

Enthoven, L.: Ueber Druck u. Vertrieb Erasmischer Werke. (N. Jahrbücher f. d. klass. Alt., Gesch. u. deutsche Lit. . . . 28, **1911**, Heft 1.) 1225

Paulus, N.: Johann Spreter, ein Hexenschriftsteller des 16. Jahrh. [u. sein um 1540 in Basel ersch. «Hexen Büchlein»]. (Hist.-pol. Bll. 150, **1912**. Heft 4.) 1226

Buch, das schweizerische. — Le livre en Suisse. 1896—1914. Aarau u. Zürich. XLVIII, 287 S. 1227

* * *

Bridel, Georges; la maison d'édition G' B' & Cie à Lausanne 1844—1914. (Lausanne.) 22 p. 1228

* * *

Hauber. A.: Deutsche Handschriften in Frauenklöstern des spätern Mittelalters. Zentralbl. f. Bibliothekswesen. 31. S. 341—373.) *[Berührt auch Schweizer Klöster.]* 1228a

Bibliothek-Ordnungen, alte [Bern, 16./17. Jahrh.]. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 80-81.) 1229

Antwort, Herren Conr. Pellicani . . . s. Nr. 612.

Historische Lieder, Volkslieder.

Doret, Gustave: Chansons de la vieille Suisse; . . . textes trad. par René Morax. Lausanne. 34 et 24 p. 4⁰. 1230

Dürr, Emil: Felix Hemerli als Verfasser eines histor. Volksliedes. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 220—235.) 1231

Büchi, A[lb.]: Ein Matzenlied (1514). (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 193.) 1232

Bernoulli, Aug.: Noch ein Lied vom Bauernkrieg. (Alemannia. 42, S. 51 u. ff.) 1233

Chansons, les, du 1[er] juin. (Journal de Genève. 29 juin 1914.) 1234

Greyerz, O[tto] v.: Proben ungedruckter Volkslieder. (Feuille centr. de la Soc. de Zof. 54, p. 216—220.) 1235

(Kuhn, Gottlieb Jacob, u. Ferd. Huber.) Melodien zu den Volksliedern von G' J' K'; hg. v. Heinrich Stickelberger. Bern, Biel, Zürich **1913**. VI, 56 S. 4⁰. 1236

Simona, L.: Alcune poesie dialettali ticinesi intorno al S. Natale. (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 21-25.) 1237

Inschriften, Sprüche.

Oltramare, P.: A propos d' inscriptions recueillies dans les hautes vallées de la Suisse. (Rev. de l'hist. des relig. **1913**.) 1238

Herzog, F. A.: Die Inschrift einer Gürtelschnalle. [= Egli: Die christl. Inschr. der Schweiz, Nr. 28a.] (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 233. 1239

Sooder, M.: Sprüche auf Berner Bauerngeschirr. (Schw. Arch. für Volksde. 18, S. 188 —190.) 1240

Hartmann, B[ened.]: Hausinschriften in Graubünden. (Heimatschutz. 9, S. 1—11. 1241

Schnell, J. L.: Verse an einem Kachelofen in Lyssach bei Burgdorf. (Bll. f. bern. Gesch. 10. S. 171.) 1242

Sagen und Märchen.

Reynold, G[onzague] de: Contes et légendes de la Suisse héroique. Lausanne. IV, 336 p. 1243

Singer, S.: Schweizer Märchen [Nachträge]. (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 28—32.) 1244

Wassersagen am Oberrhein; ein Beitrag zu den Ring- u. Flutsagen. (Elsäss. Monatschr. f. Gesch. u. Volkskde. 4, **1913**, S. 433—448.) 1245

Pfenninger, Arthur: Die Sage von der Entstehung des Rheinfalls. Weinfelden. II, 32 S. 1246

Lechner, A[d.]: Solothurnische Volkssagen. (Forts.) (Soloth. Monatsbl. 3, Nr. 1.) 1247

Niderberger, Franz: Sagen . . . aus Unterwalden s. Nr. 1421.

Rossat, Arthur: Les «Fôles», contes fantast. patois rec. dans le Jura bernois; 5[e] partie. (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 78—93.) 1248

Theater.

Herrmann, Max: Forschungen zur deutschen Theatergeschichte des Mittelalters u. der Renaiss. Berlin, XV, 541 S. [S. 329–345: Der Baseler Terenz; S. 412–500: Illustrationen zu schweizer. Dramen: Gerold Edlibach, Pamphilus Gengenbach, Nikl. Manuel, Augustin Friess u. Jakob Ruof.] 1249

Musik und Gesang.

Büchi, Alb.: Eine Motette des Berner Kantors Bartholomäus Frank 1494–95 (auf Bischof Jost v. Silenen). (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 241–251.) 1250

Huber, P. Franz: Die Pflege der Kirchenmusik im Stifte Engelberg während des 17. u. 18. Jahrh. (In: Angelomontana. S. 395–429.) 1251

Choisy, Frank: La musique à Genève au 19e siècle. (Bibl. des Ecoles popul. de musique.) Genève. 63 p. 1252

Historique du corps de musique de Landwehr, harmonie militaire de la Républ. et canton de Genève ... 1789 à 1914. Genève. 144 p. 1253

Einiges aus der Vereinsgeschichte des Männerchors Konkordia Wil, 1839–1914. (Wiler Bote. 1914, Nr. 59.) 1254

W[irz], H[ans]: Festschrift zur Feier des 50jähr. Bestehens des Gemischten Chors Zürich 1863–1913. Zürich **1913.** 79 S. 1255

N. Kultur- und Wirtschaftsgeschichte.

Allgemeines.

Geering, Traugott, u. Rud. Hotz: Wirtschaftskunde der Schweiz. 5. A. Zürich. X, 153 S. 1256

Fuss-Suter, C[arl]: Histor. u. statist. Mitteilungen über die Berufsarten der beiden Städte Basel u. Zürich, nebst allg. Illustrationen über die Entwicklung v. Industrie, Handel u. Gewerbe der Stadt Basel 1862–1912. Basel. II, 138 S. 1257

Werdenberg, Ed.: Bodenreform u. Baurecht, Einkommen u. Besitz in Basel; volkswirtschaftl. Linien 1851–1911. (Illustrationen zur Teuerungsfrage. 3.) Basel **1913.** XVIII, 72 S. 1258

Bretschneider, Helene: Umrisse einer Wirtschafts- u. Siedelungsgeogr. des Berner Jura. Berner Diss. SA. (Jahresber. d. Geogr. Ges. Bern. 23.) Bern. IV, 119 S. 1259

Bikel, Herm.: Die Wirtschaftsverhältnisse des Klosters St. Gallen von der Gründung bis zum Ende des 13. Jahrh. Freiburg i. Br. VIII, XIV, 351 S. [*Rez.:* M. von K.: Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 53–54.] 1260

Candolle, Lucien de: L'industrie, l'agriculture et les beaux-arts à Genève à l'époque de la Restauration. (Comptes rendus de la Soc. des arts. T. 18, p. 421–464. 1261

Bevölkerungsbewegung.

Ehe, Geburt u. Tod in der Schweizer. Bevölkerung ... 1891–1900; Teil 4: Die Sterbefälle; hg. vom Statist. Bureau des eidg. Dep. des Innern. (Schweizer. Statistik. Lfg. 193.) Bern. 71* + 179 S. 4°. [Ed. franç.: Mariages, naissances et décès en Suisse de 1891 –1900; 4e partie: Décès. ...] 1262

Säuglingssterblichkeit, die, in Basel, 1870–1909. Basel **1911.** 21 S. (Mitteilgn des Statist. Amtes des Kant. Basel-Stadt. 21, Teil 2.) 1263

Pfister, Alex.: Sur la carschen e digren della populaziun el Grischun. (Ann. della Soc. reto=rom. 28, p. 35—98.) 1264

Robbi, Jul.: Einige Daten zur Bevölkerungsbewegung im Kant. Graubünden. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 86—89.) 1265

Mitteilungen, statistische, betr. den Kanton Zürich; Heft 112: Beiträge zur Bevölke=rungs=Statistik . . . 2: Die Eheschliessungen, Geburten und Sterbefälle in den J. 1894 —1910. Winterthur **1913.** 129 S. 1266

Speich, Th[omas] Rud.: Die unehelichen Geburten der Stadt Zürich. Zürcher Diss. (Glarus.) 133 S. 1267

Medizinalwesen, Krankheiten.

Reber, B[urkhard]: Mesures prophylactiques contre la rage à la fin du 18e siècle. (Bull. de la Soc. franç. d'hist. de la méd. 13, p. 186—191.) 1268

Schlub, Dr.: Die Trunksucht als Todesursache in der Schweiz, 1891—1910. (Zschr. f. schw. Statistik. 50, S. 209—211.) 1268a

Fridelance, F.: Anciennes prières, «soignements» ou secrets pour guérir certaines mala=dies. (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 1—6.) 1269

R[ossat], A[rthur]: Recettes et remèdes secrets (Charmoille, Jura bernois). (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 117—118.) 1270

Rensch, M.: La pestilenza ⟨Pechtialtyphus⟩ el Grischun. (Ann. della Soc. reto=rom. 28, p. 99—123.) 1271

Hemmi, Jacob: Beitrag zur Gesch. des Sanitätswesens in Graubünden bis zum Anschluss an die Schweiz, mit bes. Berücks. der Stadt Chur. Basler Diss. SA. (Jahresber. der Naturforsch. Ges. Graubündens. NF. 55.) Chur. IV, 135 S. 1272

Zimmerlin, Franz: Über sanitäre Verhältnisse im Bezirk Zofingen in d. J. 1809—1818; Vortrag. (Corr.=Bl. f. Schw. Ärzte. 44, Nr. 4.) 1273

Wyss, Oscar: Die Sterblichkeit durch Tuberkulose in den letzten fünf Jahrzehnten in den Gemeinden des Kant. Zürich. (Zschr. f. schw. Statistik. 50, S. 123—148.) 1273a

Kraft, A[dolf], u. A(dolf) Steiger: Ergebnisse der schulärztl. Tätigkeit in der Stadt Zürich, 1894—1912. (Statistik der Stadt Zürich. 16.) Zürich. 38 S. 1274

Davos, Fridericianum; zur Geschichte der Anstalt. (Jahresber. üb. das Fridericianum zu Davos 1913/14.) 1275

(Gautier, Léon, et E[tienne] Joutet:) L'Hôpital général de Genève de 1535 à 1545 et l'Hospice général de 1869 à 1914. Genève 93 p. 1276

Reymond, Maxime: L'hôpital du Saint=Esprit à Lausanne. (Zschr. f. schw. Kirchen=gesch. 8, S. 221—226.) 1277

(Krafft, Charles:) La Source, institut de garde=malades à Lausanne, fondé en 1859. Laus. 65 p. (*Deutsche Ausg. u. d. T.:* La S', Krankenpflegerinnen=Institut in Lau=sanne . . . Laus. 64 S.) 1278

[Heusser, Hch:] Zur 75. Jahresfeier der Taubstummen=Anstalt Riehen, 1839—1914. Basel. 31 S. 1279

Schubiger=Hartmann, F.: Spitalverordnungen aus dem 16. Jahrh. [aus Solothurn.] (Soloth. Monatsbl. 3, Nr. 1—4.) 1280

Reber, B.: Une consultation du docteur Tronchin s. Nr. 701.

Zahnarzt, ein wandernder; v. G. K. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 84.) 1281

Raemy, Tobie de: Une anc. pharmacie de Fribourg et ses propriétaires, 1765—1912. (Ann. frib. 2, p. 20—29, 49—55.) 1282

Notice historique sur la Société coopérative des Pharmacies populaires de Genève, fondée en 1891. (Genève.) II, 12 p. 8°=obl. 1283

Geschichte der Genossenschaftsapotheke Winterthur u. Umgebung. Töss. 12 S. 1284
Tissot, E.: De la crémation en 1913 et son histoire en Suisse. (Schw. Zentralbl. f. Staats= u. Gem.=Verw. 15, S. 145—147, 161—163, 177—179, 185—187.) 1285
Bericht des Davoser Feuerbestattungs=Vereins; umfass. die Zeit v. s. Gründung bis zur Eröffnung des Krematoriums 1910—1913. Davos. 1286

Naturereignisse, Unglücksfälle, Löschwesen.

Folgen einer Sonnenfinsternis; v. A. F. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 79.) 1287
Rüetschi, G[ust.]: Witterungsgeschichtliches u. Klimatologisches von **St. Gallen.** SA. (Jahresber. der St. Gall. naturwiss. Ges. 1913.) St. Gallen. II, 32 S. 1288
Wasserschaden an der **Muota** (seit 1584). (Schwyzerztg. **1913,** Nr. 40.) 1289

* * *

Brand, der, von **Stans** vom 17. März 1713; von A. L. (Vaterland. **1913,** Nr. 80—82.) 1290
Accident à la Rue des Epouses [à **Fribourg**] en 1755; ⟨annotations de Dom Gobet⟩. (Ann. frib. 2, p. 250.) 1291

* * *

(Rauschenbach, H[ch]:) La caisse de secours de la Soc. suisse des sapeurs=pompiers, son origine et son action . . . Fribourg **1902.** 45 p. 1291a
Feuerpolizei in **Luzern** vor 600 Jahren. (Luz. Tagbl. **1912,** Nr. 52.) 1292

Landwirtschaft, Weinbau.

Strakosch=Grassmann: Der Ackerbau in den schweizer. Alpenländern im Mittelalter. (Deutsche Geschichtsbll.; hg. v. Armin Tille. 15, S. 103 ff.) [Mit Erwiderung von Meyer von Knonau; ebenda, S. 209 ff.] 1292a
Massnahmen, die, des Bundes zur Förderung der Landwirtschaft 1851—1912; bearb. . . . vom schweiz. Landwirtschaftsdepart. Bern. 1293
(Hofer, M[atthias] u. A[ug.] Jeanrenaud:) Die landwirtschaftl. Schulen der Schweiz; Entwicklung, Einrichtung u. Bestand. — Les écoles d' agriculture de la Suisse; historique et organisation. Brugg. VIII, 122 S. 1294
Suter, Herm.: Beiträge zur Urproduktionskunde u. =Politik im Kt. Aargau, mit bes. Berücks. des Bez. Rheinfelden. Basler Diss. **1910.** IV, 66 S. [Die ganze Arbeit ersch. in Basler Staatswissensch. Studien. 1. Reihe, Heft 1—3.] 1294a
Remèdes pour les vaches. (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 183—184.) 1295
Gmür, H.: Rückblick auf den st. gallischen Weinbau. (St. Galler Bauer. 1914, Nr. 4—5.) 1296
Gugelberg, Marie v.: Ueber den Weinbau in der Herrschaft Maienfeld. (Bündn. Monatsbl. 1914, S. 51—56; dazu Berichtigungen: S. 100.) 1297

Jagd.

Göldi, Emil Aug.: Die Tierwelt der Schweiz in der Gegenwart und in der Vergangenheit; Bd. 1: Wirbeltiere. Bern. XVI, 654 S. 1298
Chasseurs d'autrefois; déclaration pour des petits loups (Le Chenit. 1805). (Rev. hist. vaud. 22, p. 32.) 1299
Ducrest, F.: Loups et ours tués dans le canton [de Fribourg] de 1552 à 1564. (Ann. frib. 2, p. 37—40.) 1300
H[oppeler], R[ob.]: Vogelfang auf der zürcher. Landschaft (1650). (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 657.) 1301
Etwas über die Jagd aus der älteren u. neueren Gesetzgebung; von J. L. (Zuger Nachrichten. **1913,** Nr. 31.) 1302

Wohnung.

(Siehe auch II J: Architektur.)

Jegher, Carl: Dorf u. Stadt. (Heimatschutz. 9, S. 17—25.) 1303

Verteilung, die, der Bevölkerung auf die bewohnten Häuser u. auf die Haushaltungen im 50j. Zeitraum 1860—1910. (Zschr. f. schw. Statistik. 50, S. 220—222.) 1303a

Hunziker, J[akob]: Das Schweizerhaus nach s. landschaftl. Formen u. gesch. Entwicklg.; hg. v. C. Jecklin. Bd. 8: Schlusswort u. Register, mit e. Uebersichtskarte. Aarau. X, 83 S. 1304

Bürgerhaus, das, in der Schweiz; Bd. 4: Das B' in Schwyz; red. v. C. J. Benziger. — La maison bourgeoise en Suisse; vol. 4: La maison bourg. dans le cant. de Schwyz. Berlin. L, 104 S. 4⁰. 1305

Amberger, Olga: Aus dem alten Zürcher Bürgerhaus. (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 676.) 1306

Stumpf, Alb.: Der bernische Speicher in 100 Bildern; mit Begleitwort v. A. Weese u. E. Friedli. Zürich. 132 S. [*Auszug*: S. Gfeller: Heimatschutz. 9, S. 73—78.] 1307

Chasa, la veglia, Engadinaisa. (Fögl d'Engiadina. 57, n. 11.) 1308

Lebenshaltung, Nahrung, Lebensmittelpreise.

Freudiger, Hans: Die ökonom. Lebensbedingungen in d. Schweiz. (Schw. Bll. f. Wirtsch.= u. Sozialpolitik. 21, S. 289—313, 365—375, 403—418.) 1309

«Pain, le, à quatre sous» [Lettre de J. A. Terrisse à son père A. C. Terrisse, Genève, 31 janv., 1789.] (Journal de Genève, 9 févr. 1914.) 1310

Frei, J.: Einiges über das Hungerjahr 1817. (Feuill. des Toggenburger Anz. 1914. Sept.—Okt.) 1311

Tracht und Kleidung.

Heierli, Julie: Von Schweizer Volkstrachten am Röseligartenfest in Zürich. (Neue Zürcher Ztg. 1914, Nr. 412.) 1312

[Nil, Georg Walter:] Die Bernertracht; 1: Mittelland, Emmental, Oberaargau. [Bümpliz.] II, 16 S. 1313

Heierli, Julie: Von der Innerrhoder=Tracht. (Neue Zürcher Ztg. 1914, Nr. 307.) 1314

Heierli, Julie: Die Klettgauer Frauentracht im Kanton Schaffhausen. (Schweiz. 18, S. 330—332.) 1315

Handel.

Sieveking, Heinr[ich]: Die Verflechtung der Schweiz in die Law'sche Krise ⟨1720⟩; ein Kap. schweiz. Handelspolitik. (In: Festgabe zur Einw. der Neubauten [der] Univ. Zürich; Rechtswiss. Fak., S. 75—105.) 1316

Mori, Paul: Der Exporthandel der Schweiz u. die Handelsbeziehungen mit den Nachbarstaaten. Berner Diss. Bern **1912**. 96 S. 1316a

(Stoll, Karl, A[lb.] Hofammann u. Ed. Schindler:) Der Schweizer. kaufmännische Verein u. seine Sektionen, 1861 bis 1914. Zürich. 152 S. [Ed. franç.: La Société suisse des commerçants et ses sections 1861—1914; trad. par A. Borel. 160 p.] 1317

Gedenkschrift zum 25j. Jubiläum der Gesellschaft für Handel u. Industrie in Luzern, 1889—1914. Luzern. 64 S. 1318

Zollwesen.

Singer, Hans: Die treibenden Kräfte der schweiz. Handelspolitik. Zürich. [Schweiz. Zollpolitik seit 1849.] 1319

Bankwesen.

Plucer-Sarna, N[ussen]: Die Konzentration im schweizer. Bankwesen. Zürcher Diss. Zürich **1911.** 208 S. 1319a

Stampfli, Arthur: Die schweizer. Kantonalbanken. Zürich. 106 S. u. 5 Tab. 1320

Wetter, Ernst: Die Lokal- u. Mittelbanken der Schweiz. Zürich. 114 S. 1321

Jenne, Willy: Die Spar- u. Leihkassen der Schweiz. Zürich. 166 S. 1322

Loosli, C[arl] E[mil]: Die schweizer. Hypothekenbanken. SA. (Schweiz. handelswiss. Zschr. 8). Zürich. IV, 34 S. (= Mitteilgn aus d. handelswiss. Seminar der Univ. Zürich. 26.) 1323

Weber-Schurter, J[acob]: Die schweizer. Hypothekenbanken. Zürich. 126 S. 1324

Lüscher-Burckhardt, R[ud.]: Die schweizer. Börsen. Zürich. 165 S. 1325

Hafner, Curt: Die schweizer. Finanzierungsgesellschaften f. elektr. Unternehmungen. Freiburger (Schw.) Diss. Genève **1912.** (= Schw. Wirtschafts-Studien. 1. Zürich **1913.**) 1325a

Burckhardt, C[arl] F[elix] W[ilh.]: Zur Geschichte der Privatbankiers in der Schweiz. Zürich. 35 S. 1326

Mayor, André: Le développement des Bourses en valeurs mobilières de la Suisse française. Zürcher Diss. SA. (Schw. handelswiss. Zschr. Jahrg. 7—8.) Zürich. IV, 72 S. (= Mitteilgn aus d. handelswiss. Seminar der Univ. Zürich. 25.) 1327

Wetter, Ernst: Die Bank in Baden, 1863—1913. Baden. IV, 46 S. 4°. 1328

Festschrift zum 50j. Jubiläum [der] Basler Handelsbank, Basel, 1862—1912, Basel. VI, 166 S. mit 14 Tab., 45 Taf. u. 2 Karten. 4°. 1329

Wuilleumier, Charles: Discours [prononcé à la cérémonie du centenaire de la] Caisse d'épargne de Neuchâtel, 1812—1912. ([Neuch.] **1912.**) II, 22 p. 4°. 1330

Walder, Emil: Die Toggenburger Bank 1863—1912. St. Gallen. VI, 136 S. 4°. 1331

Wartmann, A[dolf]: Entwicklg der Bank Wädenswil in den J. 1863—1915. Wädenswil. 39 S. 1332

Wetter, Ernst: Die Bank in Winterthur, 1862—1912. Zürcher Diss. (Winterthur.) VIII, 171 S. 4°. 1333

Denkschrift der Eidgenössischen Bank ⟨Aktiengesellschaft⟩, 1863—1913. Zürich. 91 S. 1334

Wilczek, Victor: Vier Jahre Bankleiter; e. Beitrag zur Gesch. der Bank f. Handel u. Industrie Zug-Zürich. Zürich II, 56 S. 1335

Gewerbe und Industrie.

Marti-Wehren, Rob.: Schneidertarif der Landschaft Saanen v. 1481. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 115—117.) 1336

* * *

Meile, Wilh.: Die Schweiz auf den Weltausstellungen. (Schw. Wirtschafts-Studien. 2.) Zürich. 1336a

Krebs, Werner: Aus der Geschichte des Ausstellungswesens. (Darin: Unsere schweizer. Ausstellungen.) (Züricher Post. 1914, Nr. 155.) 1336b

Rappard, William E.: La révolution industrielle et les origines de la protection légale du travail en Suisse. (Coll. d'études écon. suisses 3.) Berne. VIII, 343. p. 1337

Isler, E.: Ergebnisse 20jähriger Unfall-Statistik im I. eidg. Fabrikinspektionskreis, 1893—1912. (Zschr. f. schw. Statistik. 50, S. 149—164.) 1337a

Joye, P.: L'essor industriel d'un canton agricole (ct. de Fribourg). (La Suisse latine. 1, p. 241—257, 351—366.) 1337b

Elektrizitätswerk, das, der Stadt Aarau, 1893—1913. Aarau **1913.** IV, 105 S. 4°. 1338

Eisenwerke, die L(udwig) v. Roll'schen, (in Gerlafingen) u. die jurass. Eisenindustrie; Geschichtliches u. Statistisches. Gerlafingen. IV, 180 S. mit 16 Taf. u. 1 Karte. 1339

Fallet-Scheurer, M(arius): Etude hist. sur la statistique de la production et de l'exportation horlogères suisses. (Zschr. f. schw. Statistik. 50, S. 86–89.) 1339a

Perregaux, Ch(arles): Laurent Megevand et l'émigration de l'horlogerie neuchâteloise à Besançon, en 1793. (Musée neuchât. NS. 1, p. 30–47, 69–84.) [*Rez.:* A. Babel: Anz. f. schw. Gesch. NF. 12, S. 161–162.] 1340

Scheurer, F[réd.]: Les crises de l'industrie horlogère dans le canton de Neuchâtel. Thèse Neuchâtel. Neuveville. 194 p. 1341

Fallet-Scheurer, Marius: Contrat d'un apprenti de Daniel Jeanrichard, [horloger au Locle]. (Musée neuchât. NS. 1, p. 93–95.) 1342

Buffat, Eug.: Historique et technique de la montre Roskopf; publ. par le Journal suisse d'horlogerie [37e année]. Genève. IV, 98 p. 1343

Reyff, F[réd.] de: Aperçu hist. des installations hydrauliques dans le ct. de Fribourg. (Entreprises électriques fribourg. 1re partie.) Fribourg. 24 p. 1344

Chronik der Firma Locher & Cie., Ingenieurbureau u. Bauunternehmung . . ., Zürich. 1830–1914. Zürich. 46 S. 4°. 1345

Gedenkschrift anlässlich des 100jähr. Jubiläums 1814–1914: Ganter & Cie. Zürich. (Oerlikon.) 36 S. 1346

Cellulosefabrik Attisholz, Aktiengesellschaft, vorm. Dr. B. Sieber 1882–1912. Soloth. **1912.** II, 16 S. 4°. 1347

Fröhlich, Jak., u. Ulr. Graf: Geschichte der ehemal. Baumwollspinnerei Lauchetal bei Lommis u. der Familien Fröhlich u. Graf, vom Anf. d. 17. Jahrh. bis auf die Gegenwart. Frauenfeld **1913.** 215 S. [Als Manuskript gedruckt.] 1348

Reichenbach, Louis: Die Firma Reichenbach & Co. (in St. Gallen) seit ihrer Gründung. St. Gallen. 16 S. 4°. 1349

Wick, Wilh.: Beiträge zur Entwicklungsgesch. des schweiz. Braugewerbes ⟨1870–1912⟩. (Schweizer. Wirtschafts-Studien. 3.) Zürich. XX, 233 S. 1350

(Schöllhorn, Fritz:) 25 Jahre Brauerei (Haldengut in Winterthur). (N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 15.) 1351

* * *

Raas, Konrad: Gedenkschrift zum 50jähr. Bestande der Typographia Frauenfeld 1863–1913. Basel **1913.** 67 S. 1352

[Keel, Valentin:] 25 Jahre Zeichnerverband der Ostschweiz; Denkschrift . . . 1889–1914. Rheineck. 124 S. 1353

Egli, Hch: Festschr. zum 25jähr. Jubiläum [des] Schweizer. Konditorenverband, 1889–1914. Zürich. 54 S. 1354

Arbeiterbewegung.

Szell-Fröhlich, F[ranz]: Les Jaunes; hist. de la troupe jaune pour la défense des fédérations patronales suisses. Berne. 123 p. 1355

Jaeger, J[ac.]: Geschichte der schweizer. Zimmererbewegung. Bd. 1. Basel. XVI, 310 S. [mit 9 Taf.] 1355a

Verkehr.

Scheffel, P[aul] H[ugo]: Verkehrsgeschichte der Alpen; Bd. 2: Das Mittelalter. Berlin. VIII, 298 S. 1356

Schlatter, Sal.: Von alten Wegen u. Stegen im Appenzellerland. (Appenz. Kal. auf d. J. 1914.) 1357

* * *

Postwesen, das schweizer., in s. Entwicklg. bis zum J. 1912; hg. v. der schweizer. Ober-postdirektion. Zofingen. VIII, 124. S. 1358

Ritter, Aug.: Vereinheitlichungsbestrebungen im Postwesen der Schweiz von 1815—1848. (Postjahrbuch der Schweiz. **1913**, S. 277—297.) [Auch sep.: Chur. 20 S.] 1359

I[sabel], F.: Archives de Bex. (Service postal dans la contrée de B', en 1761.) (Rev. hist. vaud. 22, p. 188—191.) 1360

* * *

Fiegl, Anton: Der Rhein als Handels- u. Verkehrsstrasse; Teil 2. (Progr. des Staats-gymn. zu Krems.) 36 S. 1361

Développement, le, de la navigation commerciale sur les lacs du Jura. Neuchâtel **1910**. 1362

Bucher, Jakob: Die Schiffahrt auf dem Vierwaldstättersee seit alten Zeiten. (Luz. Tagbl. **1912**, Nr. 171.) 1363

* * *

Schuhmacher, F.: Das eidgen. Eisenbahndepartement; seine Tätigkeit u. Entwicklung 1873—1913. Bern. 338 S. u. 37 Taf. 1364

Bächtold, Herm.: Das Entstehen des Stammnetzes der Schweizerischen Bundesbahnen; Vortrag. (Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1914, S. 105—106, 111—112, 115—116.) 1365

Bonzon, A[lfr.]: Les chemins de fer suisses. ⟨A propos d'un ouvrage de Mr. Placide Weissenbach.⟩ Extr. (Bull. de l'Assoc. du Congrès internat. des chemins de fer, juillet 1914.) Bruxelles. 62 p. 1366

Platzhoff-Lejeune, Ed.: La Ferrovia delle Alpi bernesi ⟨F' del Loetschberg⟩. Zurigo. II, 86 p. (Europa illustr. 9—11.) 1367

Schluss-Bericht an das eidg. Post- u. Eisenbahndep. über den Bau des Lötschberg-tunnels . . . 1906—1913; [hg. v. der] Berner Alpenbahn-Ges. Bern. 47 S. 4⁰. 1367a

Bernhardt, Rob.: Die schweizer. Ostalpenbahn in histor., techn., kommerz. u. volks-wirtschaftl. Bedeutung. 3 Teile. Zürich **1903—1910**. 4⁰. (Anhang 3: Beilagen 1—41 u. Nachwort zu Teil 3 ersch. **1913**.) 1368

Brügger, [Friedr.]: Geschichtliches u. Rechtliches über eine schweizer. Ostalpenbahn; Vortrag. Chur. II, 32 S. (Vgl. N. Zürcher Ztg. 1914, Nr. 145.) 1369

Gasthof- und Fremdenwesen.

Alder, Oscar: Das appenzell. Wirtschaftswesen u. seine geschichtl. Entwicklung. Herisau. 48 S. 1370

Lechner, A[d.]: Akten zur Gesch. des solothurn. Wirtschaftswesens im Allg. (Forts.) (Soloth. Monatsbl. 3, Nr. 1—5.) 1371

Kienzl, Herm.: Historisches von einem Zürcher Gasthof («zum Schwert»). (N. Zürcher Zeitg. 1914, Nr. 1145.) 1371a

Alpinismus.

Quervain, Th. de: Wissenschaft u. Alpenschilderung. (Wissen u. Leben. 13, S. 548—555.) 1372

Farrar, I. P.: The first ascent of the Finsteraarhorn. (Alpine Journal. 27, **1913**, p. 263—300.) 1373

Lüders, J.: Noch einmal Rudolf Meyers Besteigung des Finsteraarhorns. (Jahrb. d. Schw. Alpenclub. 49, S. 295—303.) 1374

Weber, P[eter] X[aver]: Die Bedeutung des Pilatus in der Alpenkunde. (Jahrb. d. Schw. Alpenclub. 49, S. 157—169.) 1375

Escher, Conrad: Von einigen früheren Rigibesteigungen. (Zürcher Taschenb. auf d. J. 1914, S. 1—32.) 1376

Dübi, Hch: Die ersten 50 Jahre der Sektion Bern (des) SAC, 1863—1913. Bern. 240 S. 1377

Schützenwesen.

Kessler, Gottfr.: Hosen als Schützengaben (Wil 1742 u. 1744). (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 191—192.) 1378

Bundi, G[ian]: Die Geschichte eines Gabentempels (in Chur 1842). (Festzeitg Eidg. Schützenfest Bern **1910,** Nr. 6.) 1379

Robert, Arn.: Il y a 50 ans (Tir fédéral de la Chaux-de-Fonds, 1863). (Journal officiel [du] Tir cant. neuchât. . . . **1913,** p. 8—12.) La Chaux-de-Fonds **1913.** 1380

(Hager, Arn.:) Zur Geschichte des Infanterie-Schützenvereins Zürich ⟨1860—1912⟩. Grenchen. 36 S. 1381

Turnwesen.

(Tschudin, Hch:) Festschrift zum 50j. Jubiläum des Basellandschaftl. Kantonalturnvereins, 1864—1914. (Liestal.) II, 68 S. 1382

Zünfte und Gesellschaften.

Zesiger, A[lfred]: Die Gesellschaft zu den Webern [in Bern]. Bern-Bümpliz. 126 S. 1383

Karmin, Otto: Essai sur les dernières années du régime corporatif à Genève ⟨1793—1798⟩. (Bull. de l'Inst. nat. genevois. 41, p. 159—224.) 1384

Hegi, Friedr.: Geschichte der Zunft zur Schmieden in Zürich, 1336—1912; Festschrift zur Feier des 500j. Jubil. der Erwerbg des Zunfthauses zum Goldenen Horn . . . 1412. Zürich 1912 [richtig 1914]. 405 S. 4°. 1385

* * *

Linder, R.: Die helvetische Gesellschaft des 18. Jahrh. (Feuille centr. de la Soc. de Zof. 54, p. 328—349.) 1386

Jahrzehnt, das erste, des Deutschen Klubs in Davos (1897—1907). Davos-Platz **1907.** 18 S. 1386 a

Festschrift zum 25j. Jubil. der Romania (1889—1914). Fribourg. 91 p. 4°. 1386 b

Seiler, Otto: Weberhaus u. Rösslitor; Festschr. der Museumsges. St. Gallen. St. Gallen. 63 S. 1387

Livre d'Or de Gymnasia (à Genève, 1889—1914). Genève. 48 p. 4°. 1388

Charrière de Sévery, W[illiam] de: Le Cercle de la Rue du Bourg (à Lausanne) fondé en 1761. (Rev. hist. vaud. 22, p. 250—254, 257—270, 289—302.) 1389

Armenwesen, Gemeinnützigkeit.

(Rauschenbach, H[ch]:) La caisse de secours de la Soc. suisse des sapeurs-pompiers s. Nr. 1291 a.

Wehrli, W[ilh.]: Geschichte des schweizer. Armenerziehervereins, ein Beitrag zur Gesch. des schweizer. Armenwesens. Zürich. II, 177 S. [mit 17 Taf.] 1390

Stämpfli-Studer, [Emma]: Die Entwicklung des Krippenwesens in der Schweiz. (Jahrb. d. schw. Ges. f. Schulgesundheitspflege. 9, **1908,** S. 194—206.) 1391

Heim, H[erm.]: Kurzgefasste Geschichte des Interkantonalen Verbandes für Naturalverpflegung armer Durchreisender . . . Frauenfeld. 13 S. 1392

Helg, J[ac.]: Der «Gute Hirte» (Rettungsanstalt in Altstätten); s. Leben u. s. Wirken. Altstätten. XVI, 200 S. 1393

Société économique et d'utilité publique de la ville de Fribourg; souvenir du centenaire de sa fondation 1813—1913. Fribourg. VIII, 132 p. 1394

Colonies, les, de vacances de Genève de 1879 à 1913 . . . Orientation scientif. par Charles Mégard. (Genève.) IV, 56 p. 1395

Cuisines, les, populaires genevoises, 1889—1914. Genève. 45 p. 1396

Jubiläums-Bericht des Gemeinnützigen u. Verkehrsvereins Rorschach (1888—1913). Rorschach. 27 S. 1397

Zuber, Jacob: Armenanstalt der Einwohnergemeinde Sumiswald (1812—1912). SA. (Echo vom Emmenthal. **1913.**) Sumiswald. 174 S. 1398

Hasenfratz, E(mil): Thurgauische Gemeinnützige Gesellschaft; ihre Schöpfungen u. ihre Tätigkeit, mit bes. Berücks. des Zeitabschn. v. 1908 bis 1913. Frauenf. IV, 90 S. 1399

* * *

[Meier, Gottlieb:] Der Konsumverein Uzwil u. Umgebung; Rückblick . . . 1873—1913. Basel. II, 68 S. 1400

* * *

(Spörri, H[ch]:) Unser Hoffnungsbund; wie er geworden . . . Bern. 108 S. 1401

(St[räuli-Knüsli], I[da]:) Der Frauenbund Winterthur in s. Entwicklg von 1888—1913 Winterthur. 29 S. 1402

Stauber, Hch: Aus der Tätigkeit des Ver. der Freunde d. jungen Mannes. (114. Njbl. der Zürcher Hülfsges. Zürich. II, 44 S. 1403

Juden.

Herzog, F. A.: Zu den Judenverfolgungen in M.-A. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 232—233.) 1404

Nordmann, Ach.: Geschichte der Juden in Basel seit dem Ende der zweiten Gemeinde bis zur Einführung der Glaubens- u. Gewissensfreiheit, 1397—1875. (Basler Zeitschr. f. Gesch. 13, S. 1—190.) 1405

Nordmann, Ach.: Die Juden im Kanton Baselland. (Basler Jahrb. S. 180—249.) 1406

Feste, Gebräuche, Spiele.

Hoffmann-Krayer, Ed.: Bericht über die Sammlung für Völkerkde des Basler Museums f. d. J. 1914, Abtlg Europa (vorwiegend Schweizerisches enth.). 1407

Dübi, H[ch]: Die Verdienste der Berner um die Volkskunde im 18. Jahrh. (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 57—77.) 1408

* * *

Steiner, K.: Alte Weihnachtsbräuche in der Konstanzer Gegend. (Bodensee-Chronik. **1913**, Nr. 1—3.) 1409

Knuchel, Ed. Fritz: Die Umzüge der Klein-Basler Ehrenzeichen; ihr Ursprung u. ihre Bedeutg. Basel. 48 S. 1410

Bost, Ami: Un baptême à l'eau rose? (Bull. de la Soc. d'hist. du prot. franç. 63, p. 288.) [A propos de l'abjuration, en 1707, de la foi réformée par Suz. Marie Gaucha (!), de Boudry, demeurant à Charpois, Bourgogne.] 1411

Bächtold, Hanns: Die Gebräuche bei Verlobung u. Hochzeit, mit bes. Berücks. der Schweiz; Bd. 1. (Schr. der schw. Ges. f. Volkskde. 11.) Basel. VIII, 328 S. 1412

Bächtold, Hanns: Zwei schweizer. Hochzeiten des 16. Jahrh. (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 7—20.) 1413

* * *

Geiger, Paul: Schweizerische Kiltsprüche. (Schweiz. Arch. f. Volkskde. 18, S. 121—149.) 1414

Bächtold, Hanns: Tante Eglinger; ein Basler Brauch u. sein Ursprung [Anstandsdame bei Brautpaaren]. (Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1914, S. 24.) 1415

Sooder M.: Volkskundliches aus dem Kanton Bern. (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 190–191.) 1416

Keller-Ris, J[ac.]: Kulturhistor. Notizen aus d. Anf. des letzten Jahrh., spez. aus d. J. 1805 [Kanton Bern]. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 142–155.) 1417

Hoffmann-Krayer, E[d.]: Volkskundliches aus Jeremias Gotthelf. (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 113–116.) 1418

H[euberger], S[am.]: Zur Kulturgeschichte des Brugger Landvolkes. ⟨Auszüge aus den Umiker Chorgerichtsmanualen von 1587–1666.⟩ (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 32–35.) 1419

Ochsenbein, Rud.: Die Burgdorfer Hühnersuppe. (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 281–296.) 1420

Niderberger, Franz: Sagen, Märchen u. Gebräuche aus Unterwalden; Teil 3, Bd. 1: ⟨Relig. Sitten u. Sagen⟩; hg. v. F' N'. Stans (*Umschlag:* Sarnen, Selbstverl.). 626, VIII S. 1421

Bräuche, alte, aus Engelberg. (Der Unterwaldner. 1914, 23. Dez.) 1422

Benziger, C[arl]: Alte kirchliche Gebräuche in Schwyz. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 25–32.) 1423

Barblan, G.: Sitten, Gebräuche und Volksfeste im Unterengadin. (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 150–169.) (Forts. folgt.) 1424

* * *

Delachaux, Théod.: Jouets rustiques suisses. (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 101–112.) [Avec 9 planches.] 1425

Sch[aller]-D[onauer], A.: Alte Tänze. (Luzerner Tagbl. 1914, 20. Febr.) 1426

Caviezel, G.: Spass e tours our dal Chantun Grischun. (Fögl d'Engiadina. 57, n. 7.) 1427

Volksglaube.

Deonna, W.: Le dévoilement prophylactique du corps s. Nr. 1082.

Durrer, Rob.: Die sog. Bruderklausen-Weissagung. (Nidwaldner Volksbl. 1914, 22. Aug.) (Verf. der «Prophezeiung und letzten Wahrsagung vom seligen Bruder Klaus von der Flüe» (Zug 1712) ist Thomas Wandeler in der Fontanen am Fusse des Menzberges.) 1428

Schnyder, Wilh.: Die «Prophezeiung und letzte Wahrsagung vom sel. Bruder Klaus». (Schw. Kirchenztg. 1914, S. 287–289.) 1429

Hoffmann-Krayer, E[d.]: Eine Sammlung deutscher Segens- und Beschwörungsformeln (Beispiele). (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 35–40.) 1430

Correvon, Hedwig: Gespenstergeschichten aus Bern. (Neujahrsbl. des Bund. 1914, 1. Jan.) 1431

R[ossat], A[rthur]: Vieilles pratiques et superstitions populaires (Courtételle). (Schw. Arch. f. Volkskde. 18, S. 116.) 1432

Kessler, Gottfr.: Zum Hufeisenaberglauben (Egelsee b. Wilen, Thurgau) (Schw. Arch. Volkskde. 18, S. 192.) 1433

(Appenzeller, J. C.:) Aberglauben (Gsteig bei Saanen). (Bll. f. bern. Gesch. 10, S. 339–340.) 1434

Wymann, Ed.: Exorzismen gegen die Engerlinge in Unterwalden. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 8, S. 36–38.) 1435

Felix Burckhardt.

ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE GESCHICHTE

INDICATORE DI STORIA SVIZZERA | INDICATEUR D'HISTOIRE SUISSE

Herausgegeben von der Allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz

Publié par la Société Générale Suisse d'Histoire

Unter ständiger Mitarbeiterschaft von

Hermann Bächtold, Carl Brun, Felix Burckhardt, Robert Hoppeler, Wilhelm J. Meyer, Charles Robert

redigiert von

Paul E. Martin und Hans Nabholz

47. Jahrgang – N. F. Band 14

47me année – N. S. Tome 14

BUCHDRUCKEREI K. J. WYSS, BERN.

1916.

Inhalt. — Sommaire.

Abhandlungen. — Articles.

Quellenschriften, Urkunden und Briefe. — Documents.

Literatur. — Publications.

a. Sammelbesprechungen. — Bibliographies.

b. Einzelbesprechungen. — Comptes-rendus.

Wissenschaftliche Vereine. — Sociétés savantes.

1916 № 1

ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE GESCHICHTE

INDICATORE DI STORIA SVIZZERA | INDICATEUR D'HISTOIRE SUISSE

Herausgegeben von der Allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz

Publié par la Société Générale Suisse d'Histoire

Unter ständiger Mitarbeiterschaft von

Hermann Bächtold, Carl Brun, Felix Burckhardt, Robert Hoppeler, Wilhelm J. Meyer, Charles Robert

redigiert von

Paul E. Martin und Hans Nabholz

47. Jahrgang – N. F. Band 14

47me année – N. S. Tome 14

BUCHDRUCKEREI K. J. WYSS, BERN.
1916.

Der „Anzeiger" ist Verbandsorgan des Vereins schweizerischer Geschichtslehrer.

L'Indicateur est l'organe officiel de la Société Suisse des professeurs d'histoire.

Abonnementspreis: Fr. 5.– jährlich für 12–15 Bogen in 4 Nummern.

Man abonniert bei den **Postbureaux**, in den **Buchhandlungen** und direkt bei **K. J. Wyss**, Buchdruckerei, **Bern.** Für Postabonnemente 20 Cts. mehr.

Die Mitglieder der Geschichtforschenden Gesellschaft erhalten den Anzeiger **unentgeltlich.**

Abhandlungen und andere Beiträge sind an Staatsarchivar **H. Nabholz,** Obmannamt, **Zürich,** zu richten.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren (selbständige Werke und Separatabzüge) an die gleiche Adresse.

Abonnement Fr. 5.– par an. L'Indicateur paraît quatre fois par an, en cahiers de 48 à 60 pages.

On s'abonne auprès des **Bureaux de poste,** des **librairies** ou directement à l'imprimerie **K. J. Wyss, Berne.** Pour les abonnements postaux 20 cts. en plus.

L'abonnement est **gratuit** pour les membres de la Société générale suisse d'Histoire.

Les travaux destinés à l'Indicateur, les ouvrages, tirages à part etc. envoyés pour compte-rendu doivent être adressés à **H. Nabholz,** Archiviste d'Etat, Obmannamt, **Zurich.**

INHALT: — SOMMAIRE:

Dieser Nummer liegt Bogen 9 der Archivinventare der aargauischen Städte bei. Die vorangehenden Bogen und weitere Exemplare des beiliegenden Bogens können bei der Expedition des Anzeigers, K. J. Wyss in Bern, à 60 Cts. bezogen werden.

Neue Beiträge zur Aus- und Fortbildung der Befreiungsſage.

V.

Ein Bericht des Luzerner Chorherrn Johannes Zimmermann 1518.

Wie völlig unabgeklärt das Bild unserer Freiheitssage auch noch nach dem Erscheinen der Etterlin'schen Chronik in nächster Umgebung der Waldstätten war, scheint ein Brief des Luzerner Chorherrn Zimmermann (Xylotectus) an Myconius vom 16. November 1518 zu zeigen. Der Brief gibt Antwort auf Anfragen über den Seekrieg zwischen Luzern und den Ländern, über das Schlösschen Schauensee, den Turm zu Seeburg und über den Rotenturm an der Schwyzer Letzi.

Hier zunächst der Wortlaut der betreffenden Partie dieses Briefes, der in Abschrift in der Simmler'schen Sammlung der Stadtbibliothek Zürich (Ms. S. 3 c) liegt. Ich danke den Hinweis auf das Stück einer Notiz Dr. Th. v. Liebenau's in den Mitt. des Hist. Vereins von Schwyz III, S. 43, die Abschrift der Freundlichkeit des Herrn Dr. Hans Barth.

» . . . . de navi Ansere [1]) quid certi habeam quaeris, contra Lucernenses machinatam credis, erras. Duae fuerunt naves, Anser Silvanorum ac complicum, Vulpes Austriorum, iis patebat aditus castri Schowise quod ab intuendo undique lacu nomen sortitum arbitror. Vulgus id a pago propiori Krienserburg vocat, si forte aliud vocabulum te fugit. Austrii autem navibus haec indiderunt nomina, eo quod Anserem a Vulpe devorandum sibi persuaserint, sed contra rerum naturam anser vulpem mactavit. Lucernani vero eo tempore neutram fovebant partem. Verum utrique liberam intrandi, exeundi, emendi et vendendi facultatem concedebant. Domini vero de Schowise, vulpe devorata, propriis aedibus crematis, cum ceteris auffugere, et hi ultimi fuerunt, qui in partibus illis tyrannidem exuere sunt coacti. Hactenus de Ansere. De turricula Gabrielis Krepser, dicta Seburg, nihil aliud compertum habeo, quam olim Lucernenses quasdam ibi habuisse vigilias, ab eo quoque littore usque ad aliud oppositum palos fuisse infixos, solo transitu, et eo quidem suo tempore clauso, relicto. Sic non modo contra Suicos, sed omnes quos adversos habebant exstructum constat. Hapspurgum enim, quod stadio quasi distat, diu adversum habuerunt, quod tandem everterunt. Dicta est autem turris illa a vigiliis illis Wart, unde adhuc rupes proxima

[1]) Vgl. Jahrg. 1915, S. 161.

Wartflü dicitur. Dum autem Hapspurgum Lucernenses obsiderent Suicos non habuerunt adversos. Hi namque pro pace et concordia laborarunt, et nuntium seu oratorem miserunt, quem servi Hapspurgici (Domini enim Comitia in Stans habuerunt) oculis effossis remiserunt. Pugnas inter Pagos et Lucernenses factas esse mihi non constat. Nisi quod Uraci paganismo adhuc addicti, Lucernensibus, praesertim Ecclesiae nostrae multum molestiarum intulerint, quare tandem muro circumdare coacti sint. Haec sunt quae partim modo disquisivi, partim in teneris audivisse memini.

De turri altera (hanc intellego, quae ab divae Virginis heremo milio semiuno versus Lucernam distat) Suicos consulere debuisses. Ego nihil certi habeo, nisi hanc unam opinionem ab attavis derivatam, quod scilicet Suici domini (Tyrannos vocare perbelle possumus) districtus suos circumseptos habere voluerint, nimirum ut ab aliorum incursibus tutiores essent. Vocatur etiam hodie, die alt Landtmarch, undique enim vel moeniis vel montibus includitur. Ante egregium autem illud Helvetiorum foedus muros illos extructos pervetusta illa semiruta arguunt monumenta.»

Zimmermann, ein gebürtiger Stadtluzerner, beruft sich in diesen Angaben durchaus auf mündliche Tradition, die er teils jetzt neuerdings erfragt habe, teils in seiner Jugend gehört zu haben sich erinnere. Es ist nun ausserordentlich überraschend, wie tendenziös und unvereinbar mit allen historischen Tatsachen diese Überlieferung ist. Sie verläugnet jeden einstigen Fehdezustand zwischen Luzern und den Waldstätten. Der Seekrieg, über den der Chronist Melchior Russ aus einer guten zeitgenössischen Quelle noch ausführlich zu berichten wusste, — freilich schon nicht mehr in der Lage, denselben in das richtige Jahr (1315) zu fixieren[1]) —, ist hier ein Krieg zwischen den österreichischen Herren

[1]) Über die Quelle Russens vgl. die überzeugende Beweisführung *August Bernoullis*: Die Luzernerchronik des Melchior Russ (Basel 1872) S. 16 und besonders S. 50 ff., dazu meine vorläufigen Ausführungen über die Stansstader Seebefestigungen in *P. Wilhelm Sidlers* «Schlacht am Morgarten», hg. von der Regierung von Schwyz (1910) S. 131 ff. Die ausführliche Beschreibung dieser Fortifikationswerke, welche die nur für einen Zeitgenossen mögliche Präzision der Russ'schen Angaben dartun wird, soll meine Statistik der Kunst- und Architekturdenkmäler Unterwaldens bringen. — Die von Russ erzählten Ereignisse sind bisher meist (so auch von Bernoulli) in die Jahre 1310 und 1311 fixiert worden. 1310 und 1311 herrschte aber gar kein Fehdezustand zwischen Luzern und den Waldtstätten, wohl 1309, wo aber bereits am 22./23. Juni ein Präliminarfrieden zustande kam, der gegen Jahresende definitiv wurde, worüber die Bürger so erfreut waren, dass sie auf Neujahr 1310 jeweilen «morndes nach dem ingenden jare» eine Spende von 10 ℔ auszuteilen beschlossen. Die übrigen Stellen des Ratsbüchleins (Gfd. LXV, S. 28 f.), die von einem Kriegszustand Kunde geben, (Felicis et Regule [11. Sept.] Ind. XIII; dominica ante Margarete [13. Juli] Ind. XIII; beati Theodori [16. Aug.] Ind. XIII) weisen durch die Indiktionszahl ins Jahr 1315. Dass die von

des Schlösschens Schauensee — den letzten Tyrannen dieser Gegend — und den Ländern. Luzern soll in diesem Kriege ganz neutral geblieben sein, beiden Parteien freien Zugang und Markt gewährt haben. Die «Gans» ist hier das Flaggschiff der Unterwaldner, während die Quelle des Russ sie den Urnern gibt. Der von Russ erzählte Überfall des Hofquartiers und die dadurch hervorgerufene Befestigung desselben lebte zwar noch in der Xylotectus zugänglichen Überlieferung, aber er trennt diese Episode von dem Seekrieg, macht hiefür einzig die Urner verantwortlich und weist sie in eine Zeit zurück, als diese noch Heiden waren.[1])

Die Bedeutung, die Xylotectus dem Schlösschen Schauensee bei Kriens gibt, ist durchaus alleinstehend und mit den historischen Nachrichten kaum vereinbar. Das Schlösschen war anscheinend die Gründung eines zum Ritterstande emporgestiegenen Sprösslings eines Luzerner Bürgers, des frommen Ritters Rudolf von Schauensee (1282—1306)[2]). Rudolf wird ausdrücklich als Sohn des Luzerner Bürgers Heinrich Schnider (sartor, incisor oder cissor), des Mitbegründers von Rathausen, bezeugt, der wohl — wie der Stammvater des zürcherischen Ritterhauses der Milcheli — den durch das damalige Aufkommen rasch wechselnder Moden einträglichen und gesellschaftlich erhebenden Beruf eines Kleiderkünstlers ausgeübt. Der erste Schauensee steht zwar durch die Gemeinsamkeit seines von dem Siegel seines Vaters abweichenden Wappenbildes und durch urkundliche Hinweise auch in nicht näher präzisierten genealogischen Zusammenhängen mit der Ministerialenfamilie der Obernau, die unweit von Schauensee ein Bürglein besass, mit den Kellnern von Sarnen und wahrscheinlich auch mit den Hertenstein[3]). Nach Rudolfs kinderlosem Tode ging Schauensee an die Kellner von Sarnen über,

---

Russ überlieferten Ereignisse in diesen Krieg fallen, beweist das bei ihm erwähnte Tagesdatum «der nacht vor sant Jacobs tag» (25. Juli). 1309 war um diese Jahreszeit bereits seit Monatsfrist der Waffenstillstand in Kraft. Vgl. meine in die Ereignisfolge eingefügte Darstellung in der «Schweizer Kriegsgeschichte», hg. vom Generalstab 1915. S. 75. —

[1]) Auch Russ sagt: «Sy waren dennocht wol getouffet, wan sy böß cristen wärent». Über den Vorwurf des Heidentums der Urschweizer vgl. die kuriose Stelle bei Fabri Descriptio Sveviae (Quellen z. Schw. Gesch. VI, S. 123): «Nam inter Helvetios vallis quaedam est populosa, quam nominant Subsilvanam vulgariter Underwalden supra Lucernam, ubi dicunt antiqui, quod patres eorum viderint homines illius generationis, qui primo Christi fidem receperunt.» Im schroffen Gegensatz dazu steht freilich die einheimische Überlieferung der Schwyzer Chronik über das Urchristentum der Länder, die für Unterwalden von Papst Julius II. 1512 ausdrücklich approbiert wurde.

[2]) Vgl. die Registerbände des Gfd. und Z. U. B.

[3]) Vgl. meine Kunst- und Architekturdenkmäler Unterwaldens S. 558, Anm. 3.

deren letzter Sprosse noch 1348 sich «Kellner von Schauensee» nennt [1]). Dieser Heinrich der Kellner und sein früher verstorbener Bruder Rudolf treten politisch nie hervor, und auch die strategische Bedeutung der Burg wird weder durch eine zeitgenössische Quelle noch eine anderweitige Tradition angedeutet [2]).

Über den weiter genannten Turm Seeburg sind keine alten Nachrichten erhalten, die bezüglichen Stellen bei Cysat und spätere auf ihn bezügliche Daten veröffentlichte 1876 Archivar Schneller im Geschichtsfreund Bd. XXXI. Die Besitzerreihe wird durch die Notiz Zimmermanns vermehrt und nach rückwärts geführt. Dass das Gebäude kein Wohn-, sondern ein Wachtturm war, ergibt die Bauweise, und dass er sicher gegen die Länder gerichtet war, die Lage.

Höchst interessant ist die Episode von dem geblendeten Schwyzer Boten bei der Belagerung von Neuhabsburg, besonders wenn man das Einschiebsel so deuten dürfte, dass die Untat der habsburgischen Knechte in den «Comitia in Stans» stattgefunden haben solle. Man könnte dann einen Zusammenhang mit der Legende vom geblendeten «Melchtal» suchen. Nun liegt aber dieser Nachricht Zimmermanns nachweislich ein historisches Ereignis zu Grunde. Das Jahrzeitbuch von Schwyz enthält auf Fol. 448 folgenden Eintrag: «Es vallt ouch uff disen tag (S. Othmarstag 16. Nov.) (jarzyt) Heinrich Stapffer, *der uff Habspurg von den vygenten verblent ward;* Richenza sin wirtin.»

Ob die Tat wirklich in die Zeit der Eroberung von Neuhabsburg fällt oder früher, ist freilich unbestimmt. Das Tagesdatum 16. November würde eher auf eine Beziehung zum Morgartenkrieg weisen. [3])

---

[1]) Fontes Rerum Bernensium VII, S. 325. Dazu meine Stammtafel der Kellner v. Sarnen im Anz. f. schw. Altertumskunde 1896, S. 42. Klaus, Heini und Welti Schauensee, die um die Mitte des vierzehnten Jahrhunderts als Hofleute des Gotteshauses Luzern in Kriens sitzen (Gfd. XI. 173), von denen Heini 1352 Ausburger von Luzern war (Gfd. LXII. 223) und Klaus auf den freien Hof Dottenberg bei Adligenschwil zog (Gfd. XXVII. 116), sowie Bürgi, der noch 1459 in Kriens vorkommt, sind sicher keine legitimen Abstämmlinge des ritterlichen Geschlechtes.

[2]) Die Burg ist wohl durch den Wegzug Heinrichs des Kellners, der seine letzten Lebensjahre in Thun zugebracht zu haben scheint, in Abgang gekommen. Zu Ende des sechszehnten Jahrhunderts wurde sie durch Hans von Mettenwil in wohnlichen Zustand gebracht bezw. wieder aufgebaut.

[3]) Urkundlich ist aus dem XIII. und XIV. Jahrhundert kein Glied des alten Schwyzer Geschlechtes Stapfer mit dem Vornamen Heinrich bekannt, die Persönlichkeit also nicht einmal hypothetisch zu identifizieren. — Herr alt Kanzleidirektor, J. B. Kälin, dem ich den Wortlaut des Jahrzeitbucheintrages verdanke, berichtet mir dazu, dass die Stelle nur als Bruchstück des alten Stapfer'schen Jahrzeites (in den Schwyzer Jahrzeitbüchern wenigstens den spätern, sind die Jahrzeiten, im Gegensatz zu den Unterwaldner Jahrzeitbüchern nach Familien geordnet) in die neue Rezension des Jahrzeitbuches von za. 1586/87 hinübergenommen wurde. Sie ist an die Spitze des

Die Bestätigung dieses Details des Zimmermann'schen Berichtes ist um so überraschender als eine direkte oder indirekte Benützung des Schwyzer Jahrzeitbuches ausgeschlossen scheint. Xylotectus scheint keine nähern persönlichen Beziehungen zu Schwyz gehabt zu haben; in der Frage nach den Schwyzer Landesbefestigungen sagt er zwar, dass er von einer Überlieferung gehört habe, wonach die Landwehre bei Rotenturm als Werk der Tyrannen, d. h. der sagenhaften Vögte ausgegeben werde[1]), aber er deutet die Unsicherheit dieser Angabe an, indem er den Fragesteller an die Einheimischen verweist.

Trotz seiner ständigen Berufung auf die Tradition erweckt der ganze Bericht des Humanisten den Verdacht weitgehendster eigener Kombination und Interpretierung und scheint die Erfahrung zu bestätigen, dass die mündliche Erinnerung durch die «Einfältigen», die kritiklos berichten, treuer verwaltet wird, als durch die reflektierenden Gelehrten. Eine Erfahrung, die man als Richter mutatis mutandis heutzutage noch bei Zeugenverhören experimentieren kann.

Wie aber auch in der verworrensten Überlieferung sich einzelne echte Züge unverfälscht erhalten, zeigt gerade unser Beispiel in der Episode jenes auf Neuhabsburg geblendeten Schwyzers.

VI.

Die Chronik des Kaspar Suter von 1549.

Ueber den Chronisten Kaspar Suter, einen geborenen Zürcher Landsassen aus Horgen, langjährigen Schulmeister in Zug und gelegentlichen Reisläufer hat Theodor von Liebenau im Zuger Neujahrsblatt auf das Jahr 1885 und in der allg. deutschen Biographie (1894)[2]) das biographische Material zusammengebracht, nachdem er schon im Anzeiger für schw. Geschichte und Altertumskunde 1865 über dessen kleinere Chronik berichtet,

---

Jahrzeites eines Zweiges der Familie Schorno, dessen Stiftung etwa auf 1480 zurückweist, gelangt. Erst drei Blätter später, Fol. 451, folgt die Jahrzeit des schwyz. Landschreibers Wernher Stapfer aus dem Anfang des XVI. Jahrhunderts, das mit dem Passus «der vorgenampt» eingeleitet wird, während vorher nie von ihm die Rede war; ein Beweis für die unvollständige Rezeption des alten Textes, die dadurch erklärlich ist, dass bei der Umschreibung des Jahrzeitbuches, za. 1586/87, das alte Geschlecht der Stapfer, das bereits 1281 auftritt, dem Erlöschen nahe war.

[1]) Dieser sonderbaren Auffassung tut auch der Kirchherr von Art Peter Villinger (1562—81) in seiner Chronik Erwähnung (Cysat, Collectaneen Ms. 106 K. S. 345b. Bürgerbibl. Luzern): Die selbig mur (bei Rotenturm) hand (die Schwyzer) in irem kosten lassen machen, wie wol iren etlich wellent sagen die landtvögt habens lassen machen, ee sy vertriben sind. Es schynt aber der warheitt nitt glych . . . . .

[2]) Band XXXVII, S. 200—201.

die sich in seinem Besitze befand.[1]) Wilhelm Vischer hat, ohne die Hand-
schrift gesehen zu haben, die Resultate aus jener ersten summarischen
Veröffentlichung Liebenaus in seine Entwicklung der Befreiungssage ein-
gefügt.[2]) 1891 hat dann Liebenau in einem Zusammenhang, wo es kein
Mensch sucht, als Beilage zu seinem Aufsatz «Zur Bundesfeier» im
XLVI. Bande des Geschichtsfreund, S. 305—310, einen teilweisen ver-
kürzten Abdruck der die Freiheitssage behandelnden Partie veröffentlicht.
Seither ist die Handschrift der Chronik aus der Hinterlassenschaft
Liebenaus an die Luzerner Kantonsbibliothek gekommen und es schien
mir nach deren Einsicht nicht unnütz, den Inhalt noch etwas gründlicher,
wenigstens in Bezug auf die Urschweiz auszuschöpfen und zu kom-
mentieren. Diese eigenhändige Handschrift[3]) ist ein Auszug aus dem
umfangreichen Werke, das Suter 1549 vergeblich den Räten von Zürich,
Luzern und der Tagsatzung anbot.

Diese kurze Fassung ist prinzipiell nach geographischen Gesichts-
punkten geordnet und innert diesem Rahmen nach chronologischer Reihen-
folge; aber diese Ordnung ist, da Suter überhaupt kein logischer, dis-
ziplinierter Kopf war, sehr inkonsequent durchgeführt und mitten in die
lokalgeschichtlichen Teilstücke fügen sich weltgeschichtliche Daten von
«Attil einer rût Gotz», von Dietrich von Bern und Hildebrand bis zum
Verschwinden Kaiser Friedrichs II. und zur Schlacht von Nikopolis,
sowie aus Weltchroniken gezogene Nachrichten von Teuerungspreisen,
von Sonnenfinsternissen und unheilverkündenden Missgeburten und
Naturerscheinungen. Der Verfasser war ein vielbelesener aber völlig
kritikloser Mann, mit Datierungen springt er sehr willkürlich um, an
Widersprüchen stösst er sich nicht und gibt auch aus mündlicher Tradition
geschöpften Nachrichten kurzer Hand irgend eine, meist möglichst un-
passende und möglichst weit zurückliegende Jahrzahl. — Direkte Glaub-
würdigkeit können nur die zeitgenössischen Notizen beanspruchen und
hier lässt der Verweis auf seine grössere «chroneck — (da) hört ir
wunder», — den Verlust jenes Werkes tief vermissen.[4])

[1]) S. 21 ff. «Zur Gesslerchronik».

[2]) Vischer, Die Sage von der Befreiung der Waldstätte, S. 105 ff.

[3]) Die Quarthandschrift 143 Blätter zählend, die von späterer Hand dann ein-
seitig paginiert sind und das Zürcher Wasserzeichen mit dem Löwen als Schildhalter
zeigen, ist unzweifelhaft Original.

[4]) Besonders beachtenswert sind seine Angaben über den «Bemondiſch krieg»
1542/43, aber auch baugeschichtliche Notizen sind zu beachten, wie «1522 do hand
die von Zug ir nüw stat mit dürn und muren yngefaſt und buwen uff 10 jar vor und
nach». «1526 do buwt der Schönbrunner Zug dz ſchloß widerumb uff zû S. Andere
zû Kom». «1535 do waß juncker Wendel Sunnenberg landvogt zû Frowenfeld, buwt
das sēlb schloß widerumb uff in namen der Eidgnoſſen». Die letzten Nachrichten
tragen das Datum 1550, was zur Behauptung Suters in seinem Schreiben vom 12. Juni 1549,
dass er gegenwärtig an einem Auszug arbeite, stimmt.

Von den Quellen Suters lassen sich vorzüglich Zürcher Chroniken eruieren, als seine Hauptquelle gibt er aber, wie bereits Liebenau festgestellt, in dem Angebote seines Werkes an den Rat von Zürich, Conrad Gesslers Chronik an, die jüngst im Schlosse zu Rüsegg aufgefunden worden sei. Eine Chronik, von der auch der Zuger Johann Kolin, übrigens ein Ausschreiber (wenn nicht sogar blosser Kopist) Suters, und noch Guillimann und Cysat wissen.

Es ist gewiss der Ansicht Liebenaus beizupflichten, dass das keine Quelle des XIII. Jahrhunderts sein konnte und dass der «Conrad Geßler, fryherr und geseſſen zu Meyenberg, ein beläſener, wol erfarener Mann, ouch Liebhaber der Geſchrifften … der Herrſchaft Öſtrych Rhat und Landvogt im Ergöw» [1]) eine apokryphe Persönlichkeit sei, aber Liebenau's Versuch, ihn mit jenem Konrad Gessler aus der Reichenau, der 1470 Bürger in Zürich geworden, zu identifizieren, scheint mir nicht überzeugend. Ich möchte wirklich an eine Meienberger Chronik glauben, die bei ihrer Entdeckung zu Rüsegg fälschlich auf den Namen der bedeutendsten historischen Familie dieses Städtchens getauft wurde. Hiefür sprechen die verschiedenen Erwähnungen aus der Geschichte Meienbergs: «1261 do ſchleiß her Kůnrad Geßler daß ſchloß Scharpfenſtein und buwt ſtat Meienberg witer, (ein frier gſchichtſchriber), 1262 do bekriegt Lucern Meienberg stat». Besonders aber der ausführliche Bericht der Ereignisse von 1386, der unverkennbar Lokalgepräge trägt. «1386 leit ſich hertzogen landvogt für Meienberg, dorin die 4 waldstet ein zůsatz hattend und schlůgent ein heimliche hallt und machten ein gezöch vor der stat Meienberg, allß ob iren wenig wer. Ir houptman in der stat, der Hůber genant, der hat mit dem find den anſchlag gemacht und fiel mit den knechten uß der stat und yllten den flüchtigen nach byß ſy für die verſchlagen rot komen by der ſandgrůb in der gaß. Fiellend ſy hinden in Eidgnoſſen, ouch die vorhůt wand ſich umb und mechten numen zů der stat komen und wurdend mertheilß all erschlagen; die von Küßnach verluren allein uff 30 man. Allß aber Eidgnoſſen von 4 Waldsteten die yrren entschüten ußzogen woren, haben ſich der ſach verspät, illten uff Meienberg, wolten den Schaden rächen, do wichend vind, die Eidgnoſſen uß großem zorn fiellend in stat, verbranten und zerstörten uff den grundboden.» [2]) — Wie weit die übrigen Nachrichten aus dieser Gegend, dem Zuger und Freiämter Gebiet, auf jene Quelle

[1]) Renw. Cysat Collect. L. 158, Mspt. der Bürgerbibl. Luzern.

[2]) Über das Ereignis, das auf den 27. Januar 1386 fällt, siehe Liebenau «Schlacht b. Sempach» S. 53, vgl. den Bericht der Thurgauer Chronik bei Liebenau S. 127. Die Lokalnamen, sowie der Name des Hauptmanns Huber finden sich m. W. sonst nirgends, als bei Suter.

zurückgehen, ist nicht zu bestimmen. Es sind Nachrichten über kleine Fehden der Freiherren von Eschenbach und Schnabelburg, Wädischwil, der Ritter von Hünenberg und Halwil, die abgesehen von der unglücklichen Datierung inhaltlich kaum zu bezweifeln sind[1]), aber ebensowohl von dem in Zug wohnhaften Verfasser direkt aus mündlicher Tradition geschöpft sein können. Dasselbe ist wohl sicher der Fall bei den sagenhaften Zügen aus der ältesten Zuger Stadtgeschichte.[2]) Den sagengeschichtlichen Wert der Chronik hat schon Liebenau unterstrichen, indem er jenen Doppelgänger Schrutan Winkelrieds, den Drachentöter Bürckly zu Ütykon am Zürichsee heraushebt.[3]) Aber eine andere Stelle ist noch viel beachtenswerter, die Erwähnung einer Schlacht auf jenem Emenfeld bei Luzern, das bis hinab zur sogenannten Bruderklausenweissagung, ja bis in die heutige Kriegszeit in der Volksphantasie als Schauplatz der künftigen Weltentscheidungsschlacht eine Rolle spielt.[4]) Suter berichtet zum Jahre 162(!) «alls Burgunder inß Ergöw

---

[1]) «970, do der strit zů Kapel, der ander zu Hedingen geschechen zwüschent denen zweien herren und graffen von Eschenbach und dem von Halwil, trůg ſich zů dem uff Schnabelburg und deß von Hünenberg, die umb Steinhusen zang und ſtöß hatten. — (Um 1209?) Witer ſo thaten sie (die von Zug nach der Mordnacht) ein ſtrit zů kom und ſigten die von Zug beidemal. Ouch diſer zit thaten die von Zug am berg im haſelholtz mit dem uff Wildenburg; ſigten die von Zug. Witter ein strenger ſtriffſtrit geschach im Wintzwiller holtz bim Rothbechly von dem Herren von Willenburg und dem fryherren von Wädiſchwil, ſigten die von Wädeſchwil.»

Schon früher zum Jahre 493 (!) führt Suter die Herren von Eſchenbach ein: «demnach do zoch daß Zürichgow mit dem graffen von Eſchenbach und dem von Toggenburg und den Retiern und alplüten im Hochgebirg überen Splügen gon Kläffen, do thaten ſi ein liſtigen wunderbarlichen ſtrit.»

[2]) Die ſtat Zug hat iren namen geſtifft und anloß von den herren von Hünenberg und der ſtat Rom, weliche zů Rom ein Fiſchzug doſelbß im See gehept, wie ſtat Zug ſtat ein fiſcherhuß gebuwen und ein großer zůgang gehept von adel und kurtzwil gehept und den namen empfangen zum Zug oder Zug, alda anfachen buwen und gemert zůletſt ein ſtat und burgerliche friheit geben und vor Criſtuß gepurt mit den Züricher und Schwedien in Italia greiſet (sůchentz in miner chroneck den grund). Auf seine grössere Chronik verweist er auch für die Sage von der Zuger Mordnacht: 1260 do waß mordnacht Zug, iſt ganz wunderbarlich in der croneck darvon.»

Über die Schlacht an der Totenhalde berichtet er zum Jahre 1388 «do geschach der ſtrütt an der Tottenhalten zů Hünenberg wurden 80 von Zug erſchlagen, der aman und die beſten burger uß der ſtat.

[3]) Die Stelle lautet im Original: 1200 do hat der Bürckly zů Ütykon am Zürichsee den grülichen tracken umbbracht, dorumb crützfard von Meilen Oſtermentag angſen waß, bleib bim wurm tod glichwie der Winckelried von Underwalden mit ſim tracken oder wurm ouch gangen was.» — Liebenau las statt «angsen» an gfen, was die irrige Meinung aufkommen lassen musste, als ob die Kreuzfahrt von Meilen nach dem Lazariterhaus in Gfenn, statt nach der Kapelle von Ütykon stattgefunden hätte.

[4]) Vgl. Lütolf Sagen aus den V Orten S. 440 f.

fiellend und alles verwůſtent biß an Rüß und uff dem Ämenfeld, ouch Bremgarten geſchlagen wurdend von Helveci, den eidgnoſſen und alp= lütten im Hochgebirg, ouch den Turgöwern, uff 5000 tod ſchlůgend.»[1])

Aus mündlicher Tradition bereicherte Suter auch die folgende Darstellung der urschweizerischen Geschichte. Dies zeigt sich schon am Anfang klar in der Auffassung der gegenseitigen Verhältnisse der beiden Unterwalden. Gerade zur Zeit, als Suter schrieb, nahmen die Bestrebungen Nidwaldens um völlige staatliche Autonomie ihren An= fang; man darf vielleicht in der Auffassung Suters eine direkt beein= flusste Begründung des Nidwaldner Standpunktes sehen, wenn er Nid= walden als älter ausgibt. Aus mündlicher Quelle sind auch anscheinend die vielen besondern Züge in der eigentlichen Freiheitssage geflossen, der Heldentod der vierzehn Ochsner von Einsiedeln auf der «Reiss= matten», die Episode von dem leeren Sack, in dem Staufacher zu Uri «trüw und tapferkeit und verschwigne worheit» kaufen will, die Base Tells zu Morschach, der tapfere Vetter Stauffachers und Uly von Grub, «dem der landvogt gross übertrang und boslich ghandlet hat», der «striffstrit von denen von Schwyz wider den adel am Lowißsee» etc.[2])

Die direkte Benützung Etterlins, die Vischer nach Liebenaus Aus= zug vorauszusehen glaubte, scheint nach dem Wortlaut zweifelhaft. Ge= wisse Lücken, wie der Burgenbruch, wären in diesem Falle kaum erklärlich. Dagegen lag ihm wohl das Urnerspiel vor und für die Morgartenperiode weist der angebliche Einsiedler Abt von Ruda auf jene Zürcherchronik des XV. Jahrhunderts, die auch Vadian benützte, oder auf eine von ihr abgeleitete Quelle. Vielleicht sah er auch Münsters 1544 erschienene Cosmographey und dass er Stumpf kannte, beweist seine Polemik im Luzerner Brief vom 12. Juni 1549.[3]) Aus letzterem schöpfte er wohl die Kunde vom Schadlosbriefe der Aebtissin von Schännis von 1303, die nähere Kenntnis vom Ueberfall Einsiedelns durch die Schwyzer 1314 und vom Schreiben König Ludwigs vom 24. No= vember 1315.[4]) Im übrigen aber scheint die Darstellung doch zu= meist auf mündlicher Ueberlieferung zu fussen, auf einer Ueberlieferung, die freilich indirekt durch ältere und neuere Druckerzeugnisse bereits

[1]) Der Eintrag bezieht sich zweifellos auf Ereignisse des zehnten Jahrhunderts, wo Rudolf II. von Burgund 919 bis Winterthur vordrang und nachdem er geschlagen zurückwich, die Reuss wirklich längere Zeit als Grenze zwischen Burgund und Ala= mannien gegolten zu haben scheint. Dürfte die Erinnerung an ein wirkliches Ereignis auf der als Schlachtfeld äusserst geeigneten Ebene des Emmenfeldes die traditionelle Praedestinierung dieser Gegend erklären?

[2]) Vgl. unten zur betreffenden Stelle.

[3]) Zuger Neujahrsblatt 1885. Seite 8–9.

[4]) Vgl. unten die Anmerkungen zu den betreffenden Stellen.

beeinflusst war. Jedenfalls war seine Benutzung der schriftlichen Quellen, deren er sich rühmt, eine sehr freie, willkürliche, ungenaue.

* * *

(S. 21a.) **Ursprung, harkommen und allter des loblichen Orts zu Ury** (folgt ein leerer Raum von zwei und ein halb Seiten, wohin unter andern jedenfalls die auf S. 17 stehende Notiz bestimmt war:

801 do wurdend die im Land Ury erſt zum Criſtenglouben be= kert und glert criſtenlich ordnung durch keiser Karolo der durch daß land Ury zoch in Lamparten.)

(S. 23.) 1316 do fürt Hans von Seedorff von Ury und Růdolff Tſchudy von Glariß krieg wider ainandern von eins erbß wägen, ward zů letſt durch lantlůt mit gwalt abgeſtelt.[1])

(S. 24b.) 1063 do ſtarb babſt Urban, geſchach ein strit enert dem Gotthart von dennen von Ury und dem obren pund wider Lamparten, ſigtend Urner, brachtend ein groß roub ſech.

1270 do zugent Urner und der ober pund ouch Underwalden und etlich Walſer mit ein anderen über den graffen von Thun,[2]) verwůſtend im Maſaxer thal und komen zum streiffstrit und verlurend beid parthy ser übel yedoch sigten Urner mit ir mithafften, komend mit großer püt in ir land.

1162 do ward ſtat Meiland zerſtört und geſchliſſen und die heiligen dry küng von tütſchen fürſten durchs land Ury gfůrt gon Köln, ſind die von Ury mitzogen und hoch begabet worden.[3])

---

[1]) Die Nachricht findet sich bei Tschudi (Chron. S. 263) zum Jahre 1313 mit vielen Weiterungen. Rudolf Tchudi trägt dort den Beinamen der lange Riebing, sein Gegner den des Teufels von Seedorf. In Wirklichkeit waren die Urner Edelknechte von Seedorf schon um 1260 erloschen; 1261, 16. Januar, wurde über die Hinterlassen= schaft des Ritters Johannes v. Seedorf durch das bischöfliche Gericht von Konstanz zwischen Ritter Rudolf von Küssnach und dem Lazariterhaus Seedorf entschieden (Gfd. XLI. 21). Die hier vorkommenden Vornamen lassen die Entstehung der Tradition aus dieser Urkunde vermuten. Und für den Beinamen des «Teufels», den Tschudi dem Seedorfer beilegt, darf darauf hingewiesen werden, dass das bernische Ministerialen= geschlecht von Seedorf (Mosseedorf), das mit dem Urner nicht im geringsten zusam= menhängt, in Siegeln als Helmzier eine Teufelsfigur führt.

[2]) Soll heissen Chum (Como). Es handelt sich wohl sicher um die Ereignisse von 1331 (Gfd. XLI. 63), für die Suter irgend eine schriftliche Quelle vorgelegen haben muss. An anderer Stelle finden auch die nachgewiesenen Fehden der Urserer von 1322 eine freilich recht verworrene Erwähnung: 1322 do ſchlůgent die von Surſee (korrigiert von einer Hd. des XVII. Jahrh. Urſern) mit hilff hertzog von Österichs zůſetzer die Churwalhen, 500 man zů tod und fiengen irren landvogt, todtend ſin sun und gab der vogt 1000 ℔ in werſchafft zů rantzig (S. 65). Vgl. dazu S t u m p f, IX. Buch in der Ausgabe von 1547, Bl. 278b.

[3]) Diese Tradition spukt auch in luzernischen Quellen, wonach die Dreikönigs= reliquien in der Peterskapelle eine Rast fanden; sie ist aber durch das authentische Itinerar, das über den St. Bernhard weist, widerlegt.

(S. 25.) **Schwitz wohar.**

Die Schwitter ſind vor Criſtus geburt us Schwedien geſchickt in einem gloß getroffen, 5000 man mit wib und kind uß dem land geſchickt, von wägen der großen düry und hungersnoth, sind allſo gon Zürich und Zug komen, do sind die ſelbigen mit inen gezogen in Ytalia uff Rom zů, doſelbs übel gliten und us dem land triben und gſchlagen worden, allß nun wider über daß gebirg in dz tütſch land komen, ſind ſy in die glegenheit gon Brunnen und Schwitz komen, aldo annfachen buwen, ſich nider glossen und von dem keiser enpfangen. Allß aber ir herrfůrrer obriſten houptlüt, zwen gebrůder, dem land ein namen woltend geben, do wurdend diß zwen brůder ſtöſſig, ietweder wolt daß land ſinem namen nach gnempt wurd, dan der ein hieß Schey, der ander Schwiter und komend ſo tief an ſach, dz ſi mit einanderen ein kampf thaten. Allſo überwand der Schwiter den Scheien, ſchlůg in zů tod und nant daß land im nach Schwitz.[1])

(S. 27.) **Unnderwalden.**

Die underm Kernwald zů Stans, die ſind ouch mit den Schwiteren uß Schwedien komen, allß ſi Schwitz nider ließend, do fůrend die anderen zwen herfůrer und houptlüt mit einer zall über den see gon Underwalden gon Stans, lieſſent ſich doſelbß nider und enpfiengen von keiſer dz lěhen mit den Schwiteren, mag ouch mengklich glouben, dz ſi můſſend groß gůt mit innen gfůert haben, daß ſi habend spiß und dranck kouft biß daß ſi dz land erbuwen habend, narung gehept hand. Dorumb ſind die von Stans vil elter dan die ob dem Wald. Habent ouch zwei regement gfůrt und zwo paner.

570 do wurdent etlich Römer von Rom uß der ſtat vertriben in einem uffrůr und börung, komend überen Brünig der glagne Underwalden, do ſelbß ob dem Kernwald ſich niderglaſſen.[2])

[1]) Der Name Schey stimmt mit Etterlin und Stumpf, welch' letzterer sich hiefür «nit allein (auf) die alten Chronicken, sonder auch (auf) das uralt gemäl zuo Schwytz» beruft, das offenbar auch Suter bekannt sein musste. (Vgl. eidgen. Chronik, VI. Buch, Kap. XXVIII, in der Ausgabe von 1547, Bl. 178.) Ueber dieses Gemälde am Rathaus zu Schwyz vgl. S. Vögeli: Façadenmalerei in der Schweiz. Anz. f. schw. Altertumskunde V, S. 503 (1887).

[2]) Die parallelen Sagen von einer schwedischen und einer römischen Besiedlung Unterwaldens, — zwischen denen vielleicht der Name des Anführers der schwedischen Besiedelungskolonne in Unterwalden, Rumo (Remus) die Brücke bildet — sind hier und bei den gleichzeitigen Stumpf und Horolanus zum ersten male ausdrücklich auf den Gegensatz zwischen Ob- und Nidwalden gedeutet. Es steht dies wohl sicher in einem Zusammenhang mit den damals erwachten Autonomiebestrebungen Nidwaldens, die im Vertrage vom 17. Januar 1548 einen vorläufigen Abschluss fanden (siehe meine «Einheit Unterwaldens» im Jahrbuch f. schw. Gesch. XXXV, S. 171 ff.) Freilich ak-

(S. 33.) Als man zaltt von der zůkunft unnſers erlöſſers und ſäligmachers Jeſu Criſti thuſent zweyhundert nüntzig und acht jar do waß hertzog Albrecht römiſcher künig, der ward bewegt durch pit des adelß, daß er ließ die drü lender bevogten namlich Ury, Schwitz mit einem beſondern vogt unnd Underwalden ouch mit einem vogt, weliche landvögt so tiraniſch gehandlet mit den fromen lantlüten, daß zů letſt uß dem land verſtoßen und ußgerüt ſind worden von lantlüten, allß harnach volgt kurtz uberlouffen.

(S. 34.) 1303. Do hattend die von Schwitz und der apt und gotzhußlüt zů Einſidlen lang vil ſpan und ſtöß von den allpen und weidgäng wågen, ſo zů dem gotzhus ghorten und uff ein zit do überfiellend die von Schwitz den apt im cloſter, fiengent der kofentheren 4 von edlem geſchlecht,[1]) die můſtend die von Schwitz wider uß dem ban thůn. Witter in diſen jaren do überzugen ein mal die von Schwitz die Waldlüt, zugen inß land hinder Einſidlen in der Reißmaten genant und do begegneten inen die Waldlüt und geſchach ein hertter ſtritt, allſo daß der Waldlüten 14 Ochsner, einß geſchlechtz umb komen.[2])

(S. 35.) Witter ſo zugent die von Schwitz gon Scheniß über äptiſin und der ſelben helffer und gotzhußlüt die dem apt anhengig woren und erſchlůgen, roupten waß ſi ankomend.[3])

1309. Do ward ein apt zů Einſidlen erwelt, der wz von edlem geſchlecht einer von Růda, der satzt ſich ouch wider die von Schwitz und

zeptierten die Nidwaldner die Erklärung später nicht, die sie unter Zubilligung höhern Alters des Ruhmes römischer Abstammung beraubte. Die Diskussion fand im 17. und 18. Jahrhundert in den Streitschriften der beiden Regierungen eine temperamentvolle Fortsetzung.

Völlig alleinstehend ist die genaue Datierung der römischen Einwanderung bei Suter auf 570. Am nächsten kommt ihm Etterlin, der sie in die Zeiten nach den Gotenkriegen Belisars (536–49) verlegt, Tschudi geht auf die Zeiten Kaisers «Octaviani, auch Antonii und Lepidi» zurück (Chron. I, 146). Joachim Eichorn um 1630 auf die Zeiten Papst Felix II. und Kaisers Constantins um 360, der Nidwaldner Chronist Landammann Joh. Melchior Leuw († 1676) genau aufs Jahr 362.

[1]) Die Zahl der gefangenen Konventherren zeigt deutlich, dass die Nachricht nur auf eine ungenaue Kunde der verschiedenen Bittgesuche um deren Befreiung im Staatsarchiv Schwyz zurückgehen kann, nicht auf die Hauptquelle, das Gedicht Radeggs, welches als fünften Gefangenen den freilich bald entlassenen Thüring von Schweinsberg nennt. Doch stammt die Notiz vielleicht direkt aus Stumpf.

[2]) Dass das alte Einsiedler Geschlecht der Ochsner bei den Einfällen der Schwyzer besonders betroffen wurde, zeigt der Klagerodel von 1311, (Gfd. XLIII 345 ff.), wo wenigstens ein Rudolf Ochsner als getötet und die Güter des Heinrich Ochsner im Alptal und in Bennau als Ziel der schwyzerischen Expeditionen ausdrücklich genannt werden. Ihm gehörte wohl die «Kriegsmatte» oberhalb Trachslau, welche mit der «Reißmaten» Suters identisch zu sein scheint.

[3]) Vgl. die Urk. vom 12. Dez. 1303 (Arch. Schwyz, gedr. Tschudi, I, 230). Die Kenntnis Suters beruht vielleicht auf Stumpf, der freilich das genaue Datum gibt.

die von Schwitz wolten disers aptz nüth besteten und uff ein zit fiellend die von Schwitz mit gewaffneter hand ins closter, den apt zů straffen und sin mithafften; der apt entran, die von Schwitz wurdend ser übel verklagt vor hertzogen landvogt im Ergöw, ouch vor dem hertzogen, die von Schwitz hettend gotzhuß geschmecht und beroubet und hettend dz heilig sacerment uß dem secel uff den alltar geschüth, wurden banet und blaget, sůchten ursach si zů bekriegen, alß nach langem bewegt und der hertzog sampt sinem adel uffbrochen und schlacht am Morgarten thon.[1])

1314. Do geschach der streifſtrit von denen von Schwitz wider den adel am Lowißsee.[2])

(S. 37 f.) **Anfang und anlas der ersten eidgnossen pund und pflicht.**

Anno domini 1313 jar do der landvogt ein Landenberg zů Underwalden richsnot und mit großem übermůt und herttem zwang und straff die lantlüt hielt, ouch uff ein zit do schickt er sin knecht in daß Melchtal zů dem selbigen buren, der hat zwen schön oxen, hieß er im nemen und zů im sagen: Buren söltend nüt also schön ochsen haben, soltend den pflůg selbß züchen, allß aber deß buren sun Erni im Melchtal genant deß herren knecht die ochsen nüt lossen wolt und schlůg mit dem gart, so er ochsen treib, dem knecht ein finger enzwey. Der knecht ylt zů sinem herren, klagt dem herren wieß im gangen were, der gůt Erne weich uß dem land und kam gon Ury, do er sich ein zit lang erhielt, um spiß arbeitet und dem gemeinden man sin anliegen clagt. Der landvogt ließ deß Ernißs vatter fachen und nam im die ochsen, rinder, ků und kalb, waß er hat und ließ im beide ougen ußstëchen, schickt in allso inns elend von sins suns freffner that willen.

Alls aber der betrüpt Erni im land zů Ury sich erhielt und mengklich klagt sinß vatters und ouch sin groser unnfal, deß landvogtz tiranischen gwallt; wie übel er sich klagt zů Ury, noch vill wirser klagten sich die von Ury und die von Schwitz ab yrem landvogt dem Grisler, (etlich schribent er hab Gäßler gheissen, deß geschlechtz so vogti Grůnigen und Raperschwil inghept haben, sind etlich fryherren gewesen, sind ouch zů Meienberg schloß und stat inghept). —

Diser Grisler oder Gäßler grosen übermůt und hertter zwang mit den fromen lantlüten brucht, namlich allß er einmal gon Steinen für reid im Schwitzer land, do waß nöchst bim dorff an der landstraß ein tapferer, wiser lantman gesessen, nant man der Stöuffacker, der hat ein

[1]) Diese Stelle folgt unverkennbar der Redaktion einer Zürcher Chronik in Cod. 806 der Stiftsbibl. und Cod. 68 der Stadtbibliothek (Vadiana) in St. Gallen.

[2]) Diese Nachricht beruht wohl auf mündlicher Überlieferung, wobei die Jahrzahl wegfällt.

hüpſch ſchön huß gebuwen; der landvogt hielt ſtil, beſichtiget daß ſëlb ſchön huß und růfft, fragent den Stouffacker, weß daß ſchön huß were. Der Stouffacker antwortet und ſprach: Gnediger herr, eß iſt üwer gnaden und min lähen und dorſt nüt ſprechen, daß eß in eigen wer, beſorgente, wan er ſeite, eß wer ſin, ſo thete er im ouch wie andern lantlüten, nem im huß und ſtieß in dorvon; allſo ſtůnd der gůt bur in gforer ſorg und hat nun dem herren ſelbß diß huß zůgeſprochen und zügnuß geben, daß im ouch anders tieff zů hertzen faſet, und ſůcht fünd, fůg, form und gſtalt, rufft got so trůlich an, daß er innen diß tirani abhülffe. Allſo thet ouch der from eren[1]) Wilhelm Thel, welicher Thël yffrigem gmůt ouch tag und nacht zů got rufft umb gnad und hillff, ſölichß zwangß abzůkomen. Deßglichen waß ouch Erny uß dem Melchtal und ander heimlich jünger, die vom adel getrengt wurden und ſich keiner regen thorſt. Allß aber uff ein zyt der from betrůpt Stouf= acker zů Ury umbzoch uff dem marckt mit einem lerren ſack und daß der Thäl äben warnam, offt von im gſehen und nützit uß dem ſack verkoufft und ouch nüt dorin koufft allwag den lerren ſack heimtrůg, der Wilhelm Täl bod dem Stoufacker hand, fragt in waß ſin gwerb und anligen wer, waß er gern inn ſack kouffte, er het ſin war genomen, dz er offt allſo den leren ſack umbtrůg etc. Der Stöufacker antwort: er kouffte gern trüw und tapferkeit, verſchwigne worheit und deß= glichen,[2]) ouch under anderen red ein anderen angefragt, wie ſich ir landvogt zů Ury under in und zů Schwitz under in hielt, fand man gliche krütter, alle bitter und ſur. Yedoch der Wilhelm gab antwort, er fund uffrechte trüw und tapferkeit by im umb ein rächten pfenig, und hůbend an ein anderen klagen und ſagen von denen dingen, allß inen beiden anlag und brüderlich uß einer ſchüſſel zů äſſen yfrig be= gerten und öffneten einanderen all yr anliegen unnd heimlickeit und bad der Stöffacker yffrig den Thäl umb troſt, rad und hilff, dormit und ſy iennen fůg, form und hillff und biſtand oder gnad von got

[1]) Es ist wohl zu ergänzen vest: «erenvest». Das Wort steht am Zeilenrand, die zweite Silbe ist in der Feder geblieben.

[2]) Vischer hat hingewiesen auf die übereinstimmende Darstellung, die sich auf einer Holzschnittvignette der ältesten erhaltenen Ausgabe des Urnerspiels aus der Mitte oder zweiten Hälfte des sechzehnten Jahrhunderts findet. Sie zeigt sowohl Tell als Stauffacher mit einem Sack über den Rücken. Da diese Illustration mit den übrigen in Technik und Format nicht übereinstimmt, auch das einfache Kostüm der Figuren sich von der spanischen Tracht der übrigen Bilder unterscheidet, so vermutet Vischer deren Übernahme aus einer andern, ältern Broschüre, die die Befreiungsgeschichte in Art eines Volksbuches erzählte und die die Quelle Suters gewesen sei.

Mir scheint die Episode keineswegs so bedauerlich, «burlesk und phantastisch» wie sie Vischer taxiert, sondern durchaus volkstümlich und echt sagenmässig, so dass sie sehr wohl aus mündlicher Quelle geschöpft sein kann.

überkomen möchten, ſolichß zwangs entledigot wurden. Allß dan der Thäl ein tapfer ſtarck wiſer man waß, deßglichen der Stouffacker ouch, von diſem handel rettend, do ſprach der Thäl, der landvogt von Under⸗walden tiraniſiert mit unſeren trüwen nachburen und lantlüten zů Under⸗walden glich ouch wie der unſer und zegen an, wie eß dem Erny und ſim vatter im Melchtal ergangen werre, allſo berůfften ſi den ſelben Erny ouch zů in, der ouch diſer dingen fro yfrig waß, ſich dorin zů üben und bruchen, loptend ein ander by ir trüw und hand heimlich und ſtil zů hallten und beſtimten ein walſtat, wo ſy heimlich zůſamen komen welten an einer einody glich under Sewlißberg im Grütely[1]) am ſee, do niemen zů in komen mocht, wäder ſächen noch hören und ſy ouch vaſt glich noch von Schwitz, von Ury, von Underwalden uff dem ſee dohin zů ſamen komen.

Allſo ward do selbß durchs Tällen und ir aller willen und gmůt im Grüteli yr erster eid und bund oder anſchlag uffgricht, allſo daß ein yeder in ſin land keren und inn geheim einer der ſinen fründen oder tapferen trüwen lantlüten von ſölichem handel ſagen und mit eid verbinden, ſo lang und fil biß wir ein zal der fromen finden, daß wir dem adel wider⸗ſtand thůn mögen und uß dem land triben, demnach unſer allt from tapfer und brüderlich göttlich und bilich rächt regement und bruch widerumb uffrichten und hallten und dorzů all unſer lib und gůt dran ſtrecken. In diſen dingen und zitten, do begab ſich, daß der landvogt von Underwalden den fräffnen gwalt mit Kůnyß frow ab Allzellen bruchen wolt und inn im daß bad gſägnot mit der ax, daß der landvogt tod dorin lag, wie ein ſchwin in gmetzget waß; welicher Cůne waß frilich ouch deß bundtz fro, kam ouch gen Ury. Der Thäl nam in ouch zů im in bundt, deßglichen Ůly von Grůb, dem der landvogt groß über⸗trang und boslich ghandlet hat[2]) und bracht der Stoüffacker ouch ſin

---

[1]) M. W. erscheint hier zum ersten Male die Form «Grütely» Grütli, die bei unsern welschen Eidgenossen noch heute die herrschende ist.

[2]) Uli von Grůb kommt bekanntlich schon im Urner Spiel vor und zwar in einer gewissermassen hervorragenden Stellung, neben Cůno Abatzellen als fünfter der Eidgenossen. Der Name weist auf die als Gegner der Izelinge in den Urkunden von 1257 und 58 bekannte Urnersippe hin. Und als zweiter Urner neben Tell in dem Sechser⸗bund wird er auch hier deutlich eingeführt. Ruef in seiner Bearbeitung des Urner Spiels macht ihn aber zu einem Unterwaldner und am «Tellenhaus» in Ernen im Wallis, an dessen Stockmauer der Meier Johannes Folken 1578 von einem ländlichen Meister namens Husmann den Apfelschuss, den Bundesschwur und Gesslers Tod malen liess, erscheint Uli von Grůb geradezu neben Tell und Stauffacher als der Unterwaldner Eidgenosse. (Siehe Anz. f. schw. Altertumskde III 1878, S. 862. Genaue farbige Auf⸗nahmen dieser unsäglich rohen Malereien, die ich im Jahre 1895 im Auftrage der schw. Gesellschaft f. Erh. hist. Kunstdenkmäler machte, liegen in deren Archiv im Landes⸗museum.) Die Bemerkung Suters scheint voraussehen zu lassen, dass er die Gestalt

tapferen vetter und lantman von Schwitz mit im uff geſtimpten tag ins Grütely, allſo daß irren 2 von Ury, 2 von Underwalden, 2 von Schwitz[1]) yren 6 warend[2]) uff dem ſe inß Grütly, ſych mit trüwem eid zůſamen bunden, daß woren nun yrren 6 eidgnoſſen, welche im rad beſchloſſen ein yeder allſo heimlich mit ſinen verwanten lantlüten und fründ zů ſůchen und annemen inn yr pund und ſich keiner mercken loſſen und an diſem end zůſamen komen, den handel ir ſach alldo einanderen er⸗zellen und clagen.

In diſem heimlichen püntnuß und ernſtlichem handel beſamleten ſich in allen orten zů Ury, Schwitz, Underwalden daß ir ein michel theil zůgſagt hatten und nun ſchier den landvogt, der Griſler zů Ury vorſchwept und bedůcht, die buren zů Ury im land werend ſchier ye lenger ye hochmůtiger, nüt allß underthenig gfliſſnem willen allß vor und trowt, ſtrafft ye lenger ye veſter, nam den buren ků, rinder, geiß, ſchaff, ſchwin, waß im gliept, rupfft die willß federen haten, ſtrafft ſy dorzů in gefencknüß, lib und gůt, den biderben lantlüten ir wib und kind, nüt er allein ſin můtwil, ſunder ouch ſin diener und edellüt tira⸗niſch, unverſchampt, dormit meint er buren in forcht underthenig ghorſam zů erhalten und mit der zit für eigen machen und dem keiſer oder dem hertzog von Öſtrich fry abzůkouffen etc.

Der landvogt ließ aber ein nüwen pot und mantat ußgon und welicher dz pot überthret, nüt ghorſam werr, den welt er ſtraffen an lib und gůt und hanckt ſin eigen hůt an einen ſtab an landſtraß zů Ury under ein linden und hat ein diener dorby, der můſt aldo warten, welicher lant⸗man für den ſelbigen hůt ging und ſin paret oder hůt nüt gegen dem hůt abzoch und ſich neigte, allß ob der her ſelbß do wer, der wz ins herren ſtraff, dormit wolt er die lantlüt erkünden, ob ſy ghorſam oder wo etwaß unwillens oder uffrůrs under inen wachſen wellte, dz er dem fürkomen könt, daß im nüt gieng, wie dem zů Underwalden und reid allſo in dem uß dem land, allwäg gon Küßnacht. Do hat er ein gůt luſt⸗parlich veſt ſchloß und gůte ſchnabelweid und zů Ury buwt er erſt ein nüw ſchloß und veſty, waß noch nüt ußgebuwen, doruff wolt er ſich vor den buren gwalt erhallten etc. Der gůt Wilhelm Thäl, der gieng ouch für diſen hůt und neigt ſich nüt, thet im kein referentz, noch er an, deß ward er verklagt und ward für den herren beſchickt.

Ulis nicht bloss aus dem Urnerspiel kannte, sondern aus mündlicher Quelle mehr über ihn wusste. Schon Vischer (S. 81) liess der Vermutung Raum, dass es sich hier um den Rest eines verschollenen besondern Sagenmotivs handle, bezw. um den ursprüng⸗lichen Urner Vertreter, der im Weissen Buche namenlos ist.

[1]) Das Manuskript schreibt aus Versehen «Ury», was durch eine Hand des XVII. Jahrh. in «Schweytz» berichtigt ist.

[2]) Tschudi lässt jeden 2 oder 3 mit sich nehmen.

Der herr, der fragt den Tällen hart an, worum er in veracht und ſin gepot nüt gehorſam wer. Der Tåll gab wislich antwort, eß were in theinem bôſen geſchehen, mit vil red und antwort, daß ich hie nüt melden, ſunders der lenge nach in miner chronecken erlüteren, yedoch so můſt der from Thäl zůletſt ſinem dem liepſten kind, einem knaben mit dem pfil uff 80 ſchrit ein öpfel ab ſinem houpt ſchießen, gott der die ſinen nüt verlat, gab gnad, hilff und crafft, ouch ſin tapfer manlich meiſterſchaft, dz er dz kind unverſert den öpfel miten zwey ab der ſcheitel ſchoß. Nun hat der Täll den anderen pfil hinden inß göller geſteckt und nach langer red und antwurt herrn und Tällen, do verjach im der Täl, wo er öpfelß gfelt oder ſin eigen fleiſch und blůt troffen het, ſo wolt er ouch den herren mit dem andern pfil troffen haben. Doruff ward er gfangen, wolt inn gon Küßnacht uffs ſchloß in ewige finſtre gfencknuß verderben loſſen, allß aber got fügen wolt, daß ein ſtrengen wind infiel, der her und diener läbens ſorgtend, hoffnung zum Täll ſiner tapferen ſtärky und geſchicklykeit, daß waſſer und birgß künde wüſt, truckt er hindern pieten an blaten und hieß diener ſtarck ziechen, erwütſt den ſchießzüg, ſin kind, ſpringt hinuß uff blatten, loſt dz ſchiff im gruſen wind für ruſchen und zoch durch die gruſamen ſchroffen und ungleitſamen wäg uff Morſe, do hat er ein baſen, derren befalch er ſin kind und zoch er all ungefüg berg und ſtraſſen, daß er niemants ſichtig ward, dan allein ſinen heimlichen buntsgenoſſen, die in erhiellten und ſpieſend, biß daß der her dem ſelbigen nach durch die hol gaſſen Küsnacht reid, lag der Täll hinder ein buſch, ſchüſt den vogt[1]) ab dem roß tod und in der yl den anderen pfil uffs armbreſt, dormit herren diener tröwt, daß inn fry ließend louffen, im theiner nachyllen dorſt, ſunder mit dem herren handlen und beſtaten. Der Thäl lüff heimlich aber zu ſinen eidgnoſen, ſagt in den handel, do gab eß ein groß geſchrey im Schwitzerland, ouch zů Ury, dz gmein volck lopt got, die heimlichen eidgnoſſen offneten yr pünd der gantzen gmeind, do wolt mengklich zů inen in ir bünd, ouch lib und läben zů inn ſetzen und gab vil großer uffrur wider den adel, ouch noch vil lantlüten fürgſetzten tällerſchlecker, die uff der herſchafft ſitten worend, dan der burgſtellen vil im land zů Ury und ouch Schwitz, do ſich etlich beſunder edellüt erhielten, ouch etlich ins landvogtz dienſt und lähen, deßhalb geforliche widerwertige zit, yedoch durchß Tällen rat zůletſt die gmeind oberhand gwunnen, den adel vertriben.

Wie dann der mertheil deß landvogts dienner uß dem land wichend von Ury und aber noch vil burgſtel worend, do besunder edellüt won=

[1]) Das Mspt. hat aus Flüchtigkeit «Täll», was von späterer Hand in «Vogt» berichtigt ist.

tend, die ſich wäder landvogts noch der landlüten nütz bludend, blibend im land, lůgten inn zů, hiellten ſich ſtil. Nun hat der Grisler vil fründ, der von Grieſenberg, ein landvogt[1]), ouch die von Landenberg, derren vill witter, wie ouch der apt von Einſidlen, wider lantlüt zů Schwitz der ſelbig adel und anhang dem hertzogen von Öſterich oblagen und verklagen, waß allwäg der hertzog nüt luſtig und battend die lantlüt umb gnad und büten rächt für keiſerlich maiaſtat und an dz römſch rich und corfürſten, hettend gern frid gehept, erbüttend ſich ouch jerlich etwaß geltz und rantznung, dz man ſy fry ließ, wie vor der keiſer gfryt hat, bliben liesse. Zů ſolichem gab innen keiserliche maiaſtet byſtand und rächt und ſtarckt die 3 lender, ſy ſollten bſtandhaft tapfer ſin, er wolt in hillfflich ſin mit lib und gůt und innen zů irren allten fryheit helffen[2]), aber wie er in hallff, werden ir hörren an einem anderen end.

Allß aber der apt zů Einsidlen Schwiter hert verklagt und banet und wurdend auch gwar, dass man innen nüt mer losen, noch thein ſchirm nach gnad oder rächt erlangen mochten und all broband und kouff abgſchlagen worend, ouch der hertzog ſich rüſt, ſampt allem ſinem adel und mithafften die drü lender zů bekriegen, yedoch urſach und anloß allein uff Schwitz vonß gotzhuß Einsidlen ſůchten, uff ſolichß do verbunden ſich die 3 lender zůſamen uff s. Nicloustag zů Brunnen und an sant Tomantag geschach schlacht am Morgarten ano 1315 iar.

(S. 52) **Darnach volgt der Eidgnoſen pünd.**

1315 do ſchwůrend die von Ury, Schwitz, Underwalden gmeinlich zůſamen den erſten bund uff zinstag nach ſant Niclouß tag zů Brunnen, allß ſy mit ir höchsten macht zů feld zugent dem hertzog von Öſterich und ſynen mithafften zum widerſtand gon Art an letzy, zugent ouch anderen enden, wo ſy in beſorgten, namlich am Brünig, ouch am Sattel und bim thurn Alltenmat und an allen anſtößen, mit wenig volcks ir land verhůtten und anno domini 1315 an ſant Tomaß tag, gſchach die rittermeſig manſchlacht am Morgarten, der wundert läß min cronecken, ein hüpſch hiſtory, und am anderen tag der ſtrit am Brünig mit dem graffen von Strasburg (sic).

Dem nach uff die 10 jar vill unruw und zang, unwill gegem adel im land, ouch gegen ir nachburen Lucern, Zug, Hasle enent dem Brünig, ouch mit den Waldlüten und den apt Neiſidlen biß uff daß 1332 iar.

[1]) Dieser Name geht wohl nur indirekt auf unkundliche Quellen, die Waffenstillstände von 1318—22 zurück und stammt direkt aus der obgenannten Zürcherchronik, die zwar nicht den Griessenberger, sondern den vor ihm genannten Montfort Landvogt betitelt.

[2]) Zu Grunde liegt unzweifelhaft nur indirekt die Urkunde König Ludwigs vom 24. Nov. 1315, die auch Sebastian Münster kannte.

Do macht Lucern mit Ury, Schwitz, Underwalden ein pund, ward der 4 Waldstetten pund genant, geſchach uff ſamſtag vor ſant Marti mit eid und brieff ewig beſtet etc. Diſer Zit alle ſchloß, burgſtal zerſtört, den adel ganz ußgerütted.

1333. Do brechend die 3 Waldſtet ſchloß im Lowißſe.[1])

Stans. **Rob. Durrer.**

Le Culte de Diane en Suisse et l'origine du Fraumünster à Zurich

Communication faite à la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, le 13 janvier 1916.

Le point de départ de ce travail est une ancienne légende que nous a conservée notre vieux chroniqueur suisse Brennwald. On en trouvera le texte dans la «Geschichte der Abtei Zürich», de M. Georges de Wyss.[2])

D'après M. de Wyss, cette légende était déjà constituée au XIIe siècle. Je la résume brièvement ici. Sur les hauteurs de l'Albis, qui domine le lac de Zurich, il y avait un château merveilleux nommé Baldern, habité par un roi et ses deux filles Hildegard et Bertha. Elles étaient extrêmement pieuses et servaient Dieu nuit et jour. Chaque soir lorsqu'elles se rendaient pour prier, dans une chapelle isolée, un noble cerf les précédait, portant à l'extrémité de ses bois deux chandeliers allumés. Le roi, qui tenait ses filles pour de saintes femmes, n'avait aucune crainte de les laisser errer dans les environs du château, pour

---

[1]) Hier tritt durch die Jahrzahl die Verwechslung der rheinischen Veste Schwanau mit der Burg im Lowerzer See, die schon bei Etterlin eingetreten war, klar zutage, obwohl merkwürdigerweise Suter den Namen Schwanau nicht nennt, was mir ein Beweis ist, dass er Etterlin nicht direkt benützte. Wenn *Kopp* Geschichtsblätter II 111 von einer Namens*übertragung* spricht und die meisten schweizerischen Historiker ihm darin folgten und den Namen der schwyzerischen Ruine ausmerzen wollten, so kann ich solcher Folgerung nicht beipflichten. Die Verwechslung wird nur durch die Ähnlichkeit des für die Ruine im Lowerzer See überlieferten Namens erklärbar und dass das weisse Buch mit dem Ausdruck «Swandow» die Burg Lowerz meinte und noch nicht durch die Rheinfeste beeinflusst war, scheint mir verstandesgemäss. Die Verwechslung geschah eben durch Etterlin oder vielmehr durch den Korrektor der Druckausgabe den Elsässer Husengk, der die Burgstelle des elsässischen Schwanau und nur diese kannte. — Ich stehe darum immer dafür ein, dass man den Namen Schwanau (Schwandau) für die Ruine im Lowerzer See brauchen darf; gerade die Verwechslung ist ein Beweis für die Richtigkeit dieser Namensüberlieferung.

[2]) *Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft de Zurich*, vol. VII, p. 123. Voir aussi le travail de A. Müller de Laufen (Berne), qui a paru dans la *Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde*, vol. XVII, 1913, p. 193.

vaquer à leurs oraisons. Il les savait sous la protection divine. Cependant, les années s'écoulaient, et le jour vint où il leur fit savoir qu'elles devaient songer au mariage, si grand était le nombre de ceux qui aspiraient à leur main. Elles répondirent qu'elles n'avaient qu'un seul désir: appartenir à Dieu et non au monde. Alors leur père leur demanda en quel lieu elles désiraient finir leurs jours. Elles désignèrent celui où elles priaient chaque soir, et ce fut une révélation divine qui désigna l'emplacement où devait se trouver plus tard le Fraumünster.

Le roi dont il s'agit ici est Louis le Germanique, le petit-fils de Charlemagne, qui mit à la tête du couvent de femmes, c'est-à-dire du Fraumünster, la princesse Hildegard, par diplôme daté de Ratisbonne, le 21 juillet 853. Il est reproduit dans l'ouvrage de M. de Wyss. Hildegard inaugura une lignée nombreuse d'abbesses qui ont illustré le couvent. La légende est intéressante, elle rappelle un héros illustre de la mythologie germanique, qui a donné son nom à la ruine de Baldern, élevée à 813 mètres au-dessus du niveau du lac, dans les environs de Stallikon, sur l'Albis. Elle a été décrite par M. Zeller-Werdmüller.[1]) Les chroniqueurs du XVIe siècle lui attribuent une certaine importance. Balder le «Valeureux»[2]) appartient au cycle des dieux secondaires de la mythologie germanique. C'est un dieu solaire, dont les aventures sont innombrables. Il meurt sur un bûcher, comme Siegfried, et je ne puis m'empêcher de croire que la fête populaire annuelle du Sechseläuten est une commémoration indirecte de la mort du héros. Zurich n'est-elle pas une ville essentiellement alémanique? Dans un vieil armorial de 1433, le Blason de Baldern présente une tête de cerf qui se détache sur un champ d'azur dans un semis de fleurs de lys. Le noble animal de l'Albis est l'emblème, on dirait aujourd'hui le *totem* du Fraumünster, ainsi que le montre un bas-relief sculpté sur le portail nord du couvent. Il figure encore dans une autre légende du cycle de Charlemagne qui raconte qu'un jour le grand souverain força un merveilleux cerf à la chasse et le poursuivit de Cologne à Zurich. Arrivé à l'endroit où les saints Félix, Exupranicus et Regula subirent le martyre, la bête exténuée tomba à genoux, avec les chiens qui la harcelaient. Le prince accourut et, saisi par ce spectacle étrange, il supplia Dieu de lui révéler sa volonté. Alors apparurent deux ermites qui lui expliquèrent que, là où il se trouvait, avait eu lieu le trépas des Saints. Parvenu à Zurich, il ordonna de rechercher les cadavres des chrétiens persécutés sous Dioclétien, qui furent

---

[1]) *Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft*, vol. XXIII, p. 299.

[2]) «Cum decarrat ma force et ma baldur» *(Chanson de Roland*, édit. Léon Gautier, Tours, Mame, 2902—3682). — Pour les mythes de Balder, voir E.-H. Meyer, *Mythologie der Germanen*, p. 391.

alors canonisés. Le cerf du Fraumünster portait à l'extrémité de ses bois deux chandeliers allumés. Lorsque saint Hubert le chasseur se promenait dans la forêt, une tradition veut qu'il rencontrat un cerf dans la ramure duquel était un crucifix entouré de rayons. Des cerfs aux bois lumineux guidaient sainte Ida dans les ténèbres. J'emprunte ces renseignements à un article de W. Déonna.[1]) Une légende aussi caractéristique que celle qui se rapporte aux filles de Louis le Germanique est d'un prix inestimable. Elle s'appuie sur des données inaccessibles à la chronique ordinaire. Elle prend à témoin les pierres sculptées, qui semblent répondre lorsque les effleure la lumière mystique qui filtre à travers les vitraux de la sainte chapelle. L'histoire exige une critique rigoureuse; la légende, qui est aussi un élément de la connaissance, réclame la foi. Outre ces vieux documents que nous devons à Brennwald, nous avons des monuments figurés qu'il convient de citer ici:



Fig. 1.

1. Le cerf sculpté sur le portail nord de l'église. Il repose sur un fût de colonnette, qui se termine par un bouton de fleur.[2])

2. On remarquait encore, avant 1730 sur l'une des deux tours du couvent, une tête de cerf qui a été martelée.[3])

3. Un chapiteau de colonne (fig. 1) présente un motif intéressant: un cerf broutant des glands de chêne.[4])

4. Sur un autre chapiteau, un lion ailé étrangle un cervidé.[5]) C'est bien un lion ailé (fig. 2), comme me le confirme M. Zemp, et non pas un griffon,[6]) ainsi que l'indique le dessin inexact reproduit ci-dessous d'après l'ouvrage de M. de Wyss. M. Zemp fait remonter ces sculptures à 1260; elles sont de style roman et inférieures,

---

[1]) *Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde*, 1914, vol. XVI, p. 279.

[2]) Voir la reproduction dans le travail de Zemp, M. A. G., vol. LXI, p. 131, fig. 80.

[3]) Vögelin, *Das alte Zürich*, p. 524.

[4]) Zemp, *op. cit.*, pl. 24.

[5]) De Wyss, *op. cit.*, pl. 6.

[6]) Le *Greifensee* (canton de Zurich) atteste le rôle de cet animal fantastique dans les légendes nationales. Le lion ailé est un symbole qu'on retrouve dans l'imagerie babylonienne.

sous le rapport artistique, à celles du Grossmünster.[1]) Je laisse de côté les autres chapiteaux qui figurent des dragons, des motifs décoratifs divers, sans vouloir nier qu'ils soient en corrélation avec le thème fondamental.

La grande fresque qui ornait le mur sud du transept mesurait environ cinq mètres de longueur. Elle représentait l'inauguration du Fraumünster et la translation des reliques des saints Félix et Regula, lors de la consécration de l'Abbaye en 874. Elle a été malheureusement recouverte d'un badigeon. Elle avait été retrouvée au commencement du XIXe siècle, encore bien conservée, par le docteur Ferdinand Keller. Elle date vraisemblablement du XIIIe siècle, de l'époque d'une illustre abbesse, Elisabeth de Wetzikon, qui fit déposer, en 1272, dans de nouveaux sarcophages de pierre les restes mortels des princesses Hildegard et Bertha.[2]) M. Georges de Wyss l'a reproduite dans son ouvrage, et la vignette publiée par M. Rahn a été faite d'après une aquarelle de F. Hegi, du commencement du XIXe siècle, propriété de l'Antiquarische Gesellschaft de Zurich. On a pu déterminer l'époque de la fresque d'après une inscription dont Keller avait exécuté une copie très fidèle; mais, comme elle a malheureusement disparu, les reproductions plus récentes ne sont pas d'une exactitude rigoureuse, à ce que fait observer M. Zemp. Néanmoins elles constituent à la légende de Brennwald un complément qui n'est pas à dédaigner.



Fig. 2.

6. Le Musée de Zurich possède une tapisserie de 1539, don de M. Angst, et qui orne la muraille du couloir 32. La broderie (fig. 3) donne une représentation naïve et charmante de la légende de la fondation de l'Abbaye, qui, dans son état primitif, avec ses deux tours massives, de hauteur moyenne, sa toiture recouverte de tuiles allongées, n'avait pas l'aspect hétéroclite qu'elle présente aujourd'hui. C'était un

[1]) Zemp, *op. cit.*, p. 121.
[2]) Zemp, *op. cit.*, p. 126, 127 et 162.

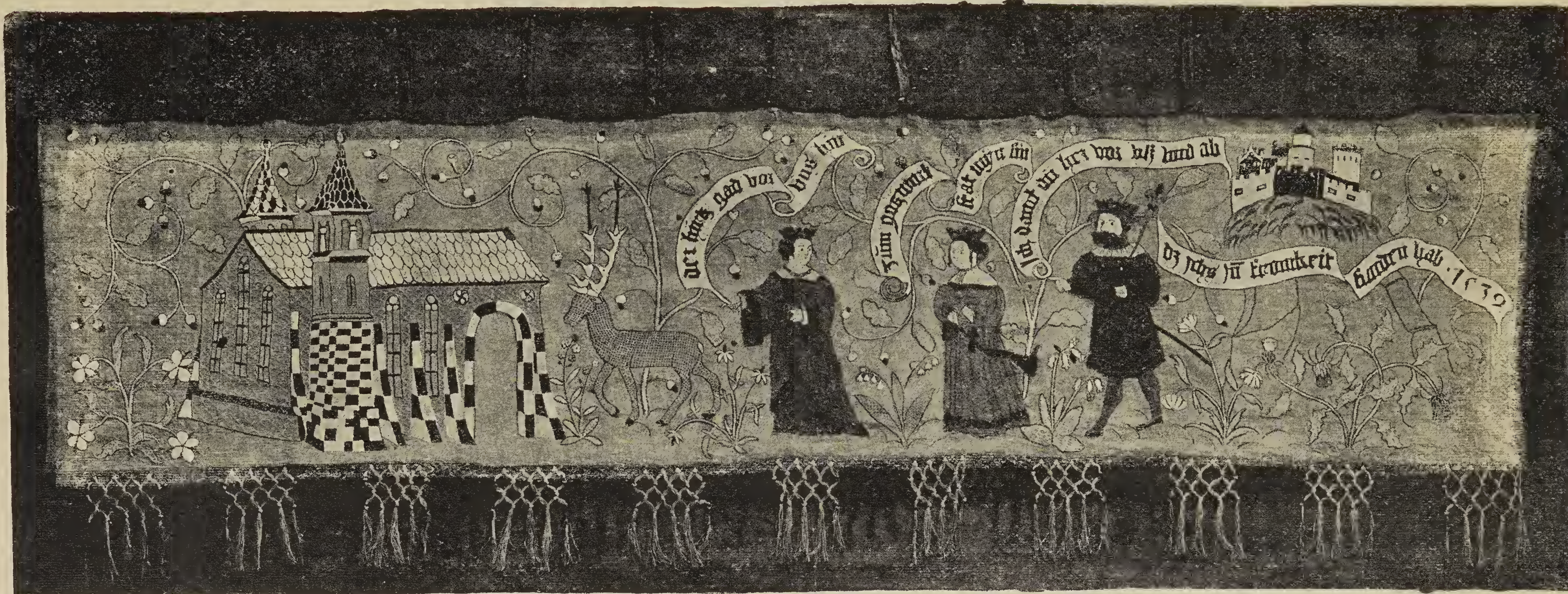


Fig. 3.

monument très vénérable, qui, sans tant vicissitudes et de remaniements, eût gardé un prestige auquel il ne saurait prétendre actuellement.

7. Une collection intéressante de sceaux du Chapitre a gardé le souvenir du vieux cerf de la tradition carolingienne.

8. On retrouve cet animal dans les armoiries de la ville d'Eglisau (canton de Zurich).

9. L'onomastique de la ville et du canton de Zurich est précieuse à consulter. Mentionnons, dans un quartier de l'ancienne ville, le Hirschengraben.

L'abbaye du Fraumünster est, avec le couvent de St-Gall, une des plus anciennes églises de la Suisse. Un document du 10 février 878 la définit: une construction merveilleuse *(mirifice constructum).* C'était un *monasteriolum* avec une nef rectangulaire, dont un des côtés, qui regarde la Limmat, s'arrondit en fer à cheval d'après un type en faveur à l'époque carolingienne. La crypte date de 873; elle a été découverte en 1900. L'église a été agrandie peu à peu et transformée en basilisque à trois nefs avec un transept. Elle est actuellement reliée à un édifice moderne par un cloître dont il ne reste que peu de vestiges primitifs. La partie la plus ancienne de l'église est la vieille tour vêtue de lierre et qui date de 1170. On pense, en la contemplant, aux vers du poète:

> J'aimais la tour, verte de lierre,
> Qu'ébranle la cloche du soir...
>
> Victor Hugo, *La Bande Noire.*

L'autre, la tour du Nord, qui mesure quatre-vingt-douze mètres, est couronnée d'un clocher pointu avec un cadran doré dont l'effet est plutôt désagréable. Cependant l'intérieur du bâtiment a été fouillé avec beaucoup de soin et restauré de la façon la plus consciencieuse. Au moyen âge, le Fraumünster a été un foyer de culture, un lieu de rendez-vous des Minnesänger qu'attirait l'illustre Elisabeth de Wetzikon, abbesse de 1270 à 1298, et qui aimait la littérature et les beaux-arts. Rodolphe de Habsbourg y séjourna en 1274, à l'époque de son couronnement, et il combla d'honneurs l'illustre dame. Mais ce qui fait pour l'historien l'intérêt capital de cet édifice vénérable, c'est qu'il est situé sur l'emplacement d'un lieu consacré peut-être à quelque divinité celtique dont nous ne saurons jamais le nom. C'est à peine si l'époque romaine nous a conservé des lambeaux de souvenirs de *Turicum.*

Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous laisser guider, comme les princesses de la légende, par le cerf higoumène. Peut-être, dans notre marche à travers les ténèbres épaisses du passé, éclairées par les chandeliers mystiques, pourrons-nous distinguer les traits d'une

déesse, qui a des caractères communs avec Diane Artémis παρθένος et à laquelle nous laisserons son nom national de «Jungfrau».

La partie la plus ancienne de Zurich comprenait le Lindenhof et l'emplacement occupé par le Grossmünster en face du Fraumünster. Pendant l'âge du bronze, le refuge de l'Uetliberg et le Lindenhof lui-même furent habités, ainsi que l'attestent de nombreux objets qui y ont été découverts. En 1853, le docteur Keller a fait ses célèbres découvertes des palafittes du lac de Zurich. Toute la région est très riche au point de vue préhistorique. Sur l'Ebersberg, on a trouvé des croissants de pierre et d'argile qui sont un souvenir des cultes de la lune.[1]) Les stations de l'âge de la pierre et de l'âge du bronze sont nombreuses. On admet qu'à une époque très reculée déjà, les habitants de notre pays étaient en rapport avec ceux des contrées méditerranéennes. La position de Zurich même, à la jonction des grandes artères commerciales, avait été mise à profit par les Romains, qui y avaient établi un poste de péages. Le Lindenhof fut le noyau primitif autour duquel se groupèrent les habitations, qui annonçaient un ville d'avenir. Jadis de grandes forêts de chênes s'étendaient à perte de vue dans nos régions. Elles ont disparu peu à peu. Le chêne est l'arbre par excellence de la Suisse primitive. C'est dans son bois dur que l'habitant des maisons sur pilotis creuse sa pirogue. Pour les Grecs, il était le séjour de la déesse Artémis appelée δρυμονίη, c'est-à-dire celle qui habite le bois des chênes. A Nemi, les saintes vierges ramassaient des branches de cet arbre, pour alimenter le feu des Vestales. Dans une ville de la Grèce, un bas-relief représente Artémis, armée du carquois et des flèches, assise sur un rocher, à qui et deux femmes amènent un cerf et un faon pour le sacrifice, tandis que trois hommes s'avancent tenant des rameaux de chêne.[2]) Le cerf était un des principaux représentants de la faune de la Suisse préhistorique. Les objets taillés dans ses bois pullulent dans les musées. J'ai mentionné plus haut une sculpture du Fraumünster où l'on voit un cerf qui mange des glands. Le cerf est en eyet l'ennemi mortel du chêne. Virgile les associe l'un à l'autre quand il décrit les cerfs qu'Enée, jeté par la tempête sur la côte de Libye, voit s'avancer, portant haut leurs têtes aux cornes ramifiées:

Capita alta ferentes cornibus arboreis.

Les animaux consacrés à Artémis Diane, déesse et protectrice des bêtes sauvages, sont, pour ne citer que les principaux, le sanglier,

---

[1]) Diane Artémis est souvent assimilée à *Luna* (inscriptions latines de /a Suisse).

[2]) Paul Stengel, *Opferbräuche der Griechen*, p. 197.

le cerf et l'ours.[1]) La déesse «Ourse» suisse est, paraît-il, *Artio*, d'après M. Salomon Reinach, qui en parle dans un de ses mémoires auxquels je renvoie, me bornant ici à quelques remarques complémentaires. Le savant auteur de *Cultes, Mythes* et *Religions* croit avoir retrouvé en Europe des traces de rites totémiques. On sait que le terme *totem*, venu d'Amérique, désigne en général un animal dans lequel le clan reconnaît un ancêtre, un protecteur, qui figure sur ses armoiries. Une des caractéristiques de ces animaux totems est qu'ils annoncent l'avenir à leurs fidèles et leur servent de guides.[2]) Ce fut un loup qui révéla à des colons samnites le lieu de fondation de leurs colonies. *Hirpus* signifie loup dans la langue du Samnium, et les Samnites étaient des *Hirpites*, c'est-à-dire des hommes-loups. Artémis envoya jadis un lièvre pour montrer à un certain Bœos l'emplacement où il devait construire la ville qui porta son nom, Boiæ de Laconie. (Pausanias III, 22.[3]) Rappelons le cerf éclaireur de Brennwald. Reinach classe parmi les anciens totems celtiques le sanglier, le taureau, le cheval, le mulet, l'ours; mais pour le cerf, il est moins affirmatif. Il cite cependant dans les musées français un certain nombre de dieux portant des cornes de cervidé.[4]) On a prétendu que la ville de Berne devait son nom à un exploit cynégétique de Berchtold V de Zähringen, qui avait tué un ours gigantesque. Mais cette étymologie est fantaisiste. M. le professeur de Crue a bien voulu nous faire la communication suivante: Les Zähringen, créateurs de Berne, portaient le titre de margraves de Vérone (en vieux allemand «Bern») et l'ont conservé jusqu'au XIII[e] siècle. Ils le possédaient encore lorsqu'ils ont fondé Bern sur l'Aar. Quand on compare le plan de Bern (Vérone) sur l'Adige avec celui de Bern sur l'Aar, on constate, quoique l'une des villes soit en plaine et l'autre sur la hauteur, qu'elles

---

[1]) Au XVI[e] siècle, celui qui tuait un ours dans le canton de Fribourg, avait droit à une paire de culottes. Voir F. Ducrest, *Annales fribourgeoises*, II[e] année, 1914, p. 37. Sur les chasses à l'ours dans les Grisons lire F. de Tschudi, *Le Monde des Alpes*, p. 590.

[2]) L'animal guide des Sabins était le pic δρυοκολάπτης. Voir A. Kuhn, *Die Herabkunft des Feuers*, p. 32.

[3]) Les Egyptiens pharaoniques se sont laissé guider dans leur migration par leur dieu *Upuatu* ou *Apuatu*, «celui qui ouvre ou qui montre les chemins» et qui avait pour emblème un chacal ou un chien. E. Naville, «*La population primitive de l'Egypte*». Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes, vol. XXXIII. Un roi de la deuxième dynastie, dont M. Naville a établi le vrai nom «Boethos», porte au ceinturon une queue de chacal. Sur cet attribut, lire l'article de M. Heuzey, «*Egypte ou Chaldée*» qui a été publié pour la première fois en 1899 et qui vient d'être reproduit dans *Les Origines orientales de l'Art*, p. 345—352.

[4]) *Cultes*, vol. I, p. 72. Voir le cerf en bronze découvert à Ninoy en Sullias au Musée d'Orléans, vol. I, p. 39, fig. 5.

dessinent toutes deux le même promontoire, la même presqu'île, l'une sur l'Adige, l'autre sur l'Aar. La situation stratégique à l'époque du moyen âge est analogue. Le duc de Zähringen, en souvenir de son margraviat italien, aura baptisé du même vocable sa ville helvétique.

«Je ne sais — ajoute le savant historien — si le souvenir devenu «légendaire de Théodoric de Vérone, roi des Ostrogoths: Dietrich von «Bern, exerçait d'autre part son influence littéraire.

«Comme je m'entretenais de ce sujet avec F. de Saussure, il me «parut disposé à admettre que Berne et Vérone accusent une même «origine.»[1])

Ce fut à la suite d'une victoire remportée par Théodoric sur les troupes d'Odoacre à Vérone qu'il prit le titre de Dietrich von Bern.

Un heureux hasard a fait découvrir en 1832 à Muri une statuette de bronze, avec une inscription, et qui représente la déesse *Artio* offrant des fruits à un plantigrade fédéral.[2]) Dans le canton d'Uri, lors de la «Bärenjagd», un jeune homme joue le rôle de l'ours. Des chasseurs se mettent à sa poursuite et finissent par le capturer.[3]) Une des belles reliures d'ivoire de l'Evangelium Longum de Sintram, qui est l'œuvre d'un moine de Saint-Gall, Tutilo, nous montre saint Gallus donnant du pain à l'ours, en récompense du bois qu'il lui avait apporté pour son feu. L'inscription dit: *St-Gallus panem porrigit urso.* Totila rappelle le nom d'un grand adversaire de Rome qui fut, de 548 à 550, le maître à peu près incontesté de l'Italie. Il voulut abolir l'enseignement du latin et y substituer celui de la langue gothique.[4]) La vallée d'Urseren a fait à l'ours[5]) une place d'honneur dans ses armoiries. Il ne faut pas oublier les noms propres: *Ursolus, Ursinus,* etc., qui se retrouvent dans les inscriptions. En Grèce, l'Artémis Brauronia avait un sanctuaire près du tombeau de Callisto[6]), l'infortunée suivante de la déesse, métamorphosée en ourse d'après la légende. En Attique, les jeunes filles entre cinq et dix ans étaient dites «ourses» et célébraient ainsi déguisées le culte d'Artémis de Brauron. Cette fête s'appelait «les Arkties». Les gâteaux en forme d'ours que vendent les confiseurs de Berne sont évidemment un souvenir des offrandes présentées à l'Artémis locale à la cérémonie des

---

[1]) L. Stacke, *Deutsche Geschichte*, vol. I, 1880, p. 118, identifie Berne et Vérone.

[2]) Reinach, *op. laud.*, vol. I, p. 31, fig. 1.

[3]) *Dictionnaire géographique de la Suisse*, p. 243.

[4]) Voir S. Reinach, *Un projet de Totila*, Revue germanique, 1906, n° 4, p. 472 suiv.

[5]) M. Charly Clerc me fait remarquer que l'ours apparaît aussi dans les monuments découverts en Asie Mineure et figurant la «Magna Mater», dont le culte a été très répandu en Helvétie, ainsi que l'attestent les découvertes d'Amsoldingen.

[6]) *Journal of Hellenic Studies*, vol. XIV, p. 107.

Arkties.[1]) De même, en Grèce, lors des Elaphies qu'on célébrait en l'honneur d'Artémis «biche», on lui faisait hommage de gâteaux en forme de cerfs. Les initiés dans certains mystères, en Grèce et en Asie Mineure, portent les titres «d'ours».[2])

La déesse a été désignée différemment suivant les pays; elle se nommait Artio à Berne, elle avait sans doute une autre appellation à Zurich. Il ne faut pas perdre de vue que les noms de Poseidon, Demeter et Artémis n'ont été donnés qu'à une époque relativement tardive à des divinités très primitives.[3])

Le culte du cerf était très répandu jadis. On l'a signalé à l'époque mycénienne.[4]) Sophocle dit d'Artémis qu'«elle poursuit les rapides cerfs mouchetés» *(Œdipe à Colone)*. On sacrifie le cerf à Artémis et on célèbre chez les Phocéens les Elaphébolies (*ἐλαφηβόλια*), fêtes de Diane Chasseresse. La représentation d'Artémis et du cerf est banale dans l'art grec. Voir le rappart de H. Lechat sur les fouilles qu'il a dirigées en 1889 à Corfou, sur l'emplacement d'un Artémision.[5]) A Carthage, on immole le cerf à Tanit lunaire, la déesse phénicienne qui correspond à Artémis.[6]) L'onomastique suisse comporte un certain nombre de termes évoquant le souvenir du totem cerf. Nous avons constaté plus haut qu'il figure dans certaines armoiries cantonales. Il était l'emblème par excellence des confréries de tireurs et de chasseurs, et l'on peut voir au Musée National un curieux tableau à l'huile daté de 1627 et auquel sont fixés les bois d'un grand cerf. Il appartenait à l'Association des Arbalétriers de Zurich. La légende qui l'accompagne est ainsi conçue:

Wer zu hoch spant den Bogen bricht
Wie hie mir armen Knaben bschicht.

Allusion au tireur maladroit qui atteint un jeune garçon, que le peintre a représenté à cheval sur un cerf. Les inscriptions romaines parlent des collèges de chasseurs, dont Diane était la déesse patronnesse: *Venatorum sacerdotum Dianæ.*[7]) Il est naturel que dans le pays de Guillaume Tell il y ait eu, d'ancienne date, des confréries de chasseurs; aussi voyons-nous au Musée de Zurich plusieurs lustres de provenance diverse, dont la plupart sont des globes, auxquels sont soudés des bois de cervidés. Il existe des spécimens de douze ou de seize cors. Diane

---

[1]) Les Grecs appelaient ces pâtisseries: *πέμματα ἐπιχώρια.*

[2]) F. Cumont, *Mystères de Mithra*, Paris, Fontemoing, 1902.

[3]) S. Reinach, *op. laud.*, vol. IV, p. 56.

[4]) A. B. Cook, *The cult of the Stag*, Journal of Hellenic Studies, vol. XIV, p. 133.

[5]) *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1891, p. 1—112.

[6]) Clermont-Ganneau, *L'Imagerie phénicienne*, p. 97.

[7]) G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, p. 25, note I.

étant la déesse tutélaire des chasseurs recevait — cela va de soi — les hommages des tueurs d'ours mentionnés dans une inscription trouvée à Zurich, sur l'emplacement de la Strafanstalt:

Deæ Dianæ
Et Silvano
Ursari
posueru
nt ex voto

M. le professeur William Cart, de Lausanne, auquel nous devons la communication de cette dédicace latine, a eu l'amabilité de nous écrire ceci: Publiée dans le *Corpus Inscr. Lat.* Tome XIII, 2, I, n° 5243, avec la mention «gefunden 1868 im Hof der Strafanstalt». Les *ursarii* étaient un détachement spécial de chasseurs d'ours incorporé dans les légions ou les auxiliaires. On les trouve fréquemment mentionnés dans les légions du Rhin. On peut donc supposer en Suisse, avant l'époque romaine, le culte d'une déesse à laquelle certains animaux étaient consacrés, et adorée à l'endroit même où plus tard les légionnaires entassèrent leurs ex-voto en l'honneur de Diane. M. Waldemar Déonna admet aussi des cultes d'animaux dans la Suisse primitive, ainsi qu'il nous l'a confirmé oralement après avoir entendu la lecture de ce travail; mais il ne voit pas la nécessité absolue de faire intervenir la déesse chasseresse. Nous croyons cependant devoir maintenir ce point de vue jusqu'à nouvel ordre, la déesse lunaire étant — ainsi que l'ont établi des savants compétents, parmi lesquels il faut citer M. Camille Jullian — une des plus vénérées de l'Europe préhistorique.

Elle était la déesse de la pureté, la protectrice des vierges (φιλοπάρθενος). En Grèce, les jeunes filles, avant leur mariage, lui consacraient leur chevelure. On l'appelait «Artémis la chaste», et malheur à qui attentait à la pudeur de sés protégées. Le cerf du Fraumünster nous paraît avoir été l'emblème de cette divinité primitive, dont nous ne saurons probablement jamais le nom.

Plus heureuses que Zurich, Avenches et Berne ont conservé celui de leurs divinités poliades: Aventia et Artio. Peu importe que nous ignorions le nom de la troisième sœur, puisque, après tout, ces épithètes ne se rapportent qu'à une seule et même divinité. On ne peut pas même espérer que, dans le couvent fondé par Louis le Germanique, si souvent remanié au cours des siècles, un coup de pioche assez profond rende à la lumière quelque pieuse offrande à celle dont nous rappelons ici le souvenir. Mais ce qu'on accordera, c'est qu'il est probable que le Fraumünster, comme tant d'autres églises chrétiennes, a été fondé sur l'emplacement d'un rite consacré par le paganisme. Faut-il rappeler le beau couvent de Sainte-Sabine sur l'Aventin, construit sur le territoire

jadis occupé par le temple de la fameuse Diane exaltée par Servius Tullius? C'est cet endroit même, comme me l'a fait remarquer le savant historien et archéologue, le Père Berthier, qui a été le point de départ de l'unité de l'Italie. L'église des Dominicains, au centre de Rome, est un ancien sanctuaire de Minerve. Y a-t-il dès lors rien d'étonnant à ce que le Fraumünster ait été édifié dans quelque bocage sacré où les clans primitifs du cerf ou de l'ours se réunissaient pour un repas de communion en l'honneur du «genius loci»? Mais alors il faudrait avoir la preuve de cultes totémiques en Suisse.[1]) Si les inscriptions nous font défaut, nous avons heureusement les traditions populaires, l'onomastique locale et les monuments figurés, qui maintiennent tous, avec un soin jaloux, les réminiscences d'un passé reculé. La Suisse a un folklore extrêmement riche. Il suffit de lire les volumes édités par la Société des Traditions populaires pour y rencontrer plus d'une légende qui nous transporte très loin, au delà des montagnes et des mers. Que le bruit des usines et le mouvement commercial ne fassent pas oublier aux Zurichois que, sur les bords de la Limmat, en face du Grossmünster, s'élance une tour que le lierre étouffe. Elle monte encore la garde et veille sur un lieu sacré de la Suisse primitive. C'est le Fraumünster, l'asile inviolable de la «Jungfrau», dont la robe a la blancheur immaculée de la neige.

Le 21 juillet 853, Louis le Germanique fit donation du pays d'Uri à l'abbaye du Fraumünster.[2]) Le sanctuaire de la Vierge est le berceau de la Confédération suisse.

Genève. **Alfred Boissier.**

Das Herzog Leopold III. von Oesterreich zugeschriebene Panzerhemd in der historischen Sammlung im Rathause zu Luzern.

Zu den unentbehrlichen Waffenstücken für einen Ritter in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts gehörte das Panzerhemd. Ganz erhaltene Originale sind jedoch aus jener Zeit zu den grossen Selten-

---

[1]) On sait que le totémisme lui aussi n'est pas à l'abri des effets du mirage.

[2]) En Grèce et en Asie Mineure, certains temples d'Artémis avaient le droit d'asile, comme quelques-uns de nos couvents suisses, par exemple celui des Cordeliers à Fribourg. Voir les *Annales fribourgeoises*, II[me] année, 1914, n° 2, p. 30, article du P. Bernard Fleury.

heiten zu zählen. Der Verfasser dieses Artikels hat an anderer Stelle[1]) «Die ritterliche Bewaffnung von 1386 zur Zeit der Schlacht von Sempach» ausführlich besprochen und alle Belege samt reichem Illustrationsmaterial beigebracht, hier soll jedoch nur ein spezielles Stück, welches in der historischen Schweizerliteratur eine gewisse Rolle spielte, eingehend behandelt werden, nämlich das in Luzern befindliche Panzerhemd aus der II. Hälfte des 14. Jahrhunderts, welches der Tradition nach dem in der Schlacht bei Sempach am 9. Juli 1386 gefallenen Herzog Leopold III. von Österreich gehört haben soll. In seiner instruktiven Arbeit «Römisch-germanische Panzerhemden» erwähnt Regierungsrat Dr. W. Rose-Berlin (Zeitschr. für Hist. Waffenkunde, B. 4, S. 53) bei der Erklärung des Ursprungs der germanischen Originalfunde aus Anlass der Technik des Ringestanzens (in Anmerkung 72) folgendes: «Im Occident tauchte diese Technik des Stanzens der Panzerringe erst in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts auf, wofür das im Luzerner Rathause befindliche Panzerhemd des bei Sempach gefallenen Herzogs Leopold von Österreich ein Beispiel bietet», Rose setzt also diese Schutzwaffe als sicher bezeugt in die Zeit der Sempacherschlacht. Nach genauer Untersuchung auch von Seiten des Verfassers, sowohl am Original als in Bezug auf die Überlieferung, muss dieses vortrefflich erhaltene Kettelhemd als Arbeit der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts, jedenfalls vor 1386, angesprochen werden.

Letzteres ist vom Verfasser beschrieben im «Katalog d. histor. Sammlungen im Rathause in Luzern», 1911; da dieser Katalog wohl nicht in jedermanns Händen ist, soll die Stelle hier folgen: «Nr. 26. Panzerhemd. Das ganze Geflecht besteht abwechselnd aus runden genieteten und flachen gestanzten Ringen; Halskragen verstärkt, Doppelgeflecht; links seitlich aufschnallbar, der Rand gesäumt mit ebenfalls verstärktem Saum von gestanzten und genieteten Messingringen. Lange Ärmel, am Rand mit breitem gezacktem Saum, wie oben gesäumt, teilweise zerrissen. Öffnung des Hemds seitlich links, bis zur Achselhöhle geschlitzt, und durch an vierpassförmigen blanken Eisenknöpfen befestigte Lederriemen, die in Eisenschnallen eingreifen, verschliessbar. Der untere Rand des Hemdes mit gezacktem Messingsaum wie oben, teilweise defekt. Vorn kurzer Schlitz. Auf der linken Seite der Brust befindet sich ein runder Messingknopf mit geperltem Rand und unten abgerundetem Schild, darauf ein verwischtes Wappen, wahrscheinlich das Nürnbergs als

---

[1]) Zeitschrift für historische Waffenkunde, Band VI, S. 190 ff. mit 29 Abb. und Anzeiger für Schweizer. Altertumskunde N.F. XVI. 1914, S. 324 mit 8 Abb. und 3 Tafeln. Bildliche Darstellungen der ritterlichen Bewaffnung zur Zeit der Schlacht von Sempach 1386.

Beschauzeichen, darum Umschrift in gotischen Majuskeln: STAT NVRMBERG, darunter hängt ein nicht zugehöriger mit dem österreichischen Bindenschild bemalter Kupferschild der XVII. Jahrhunderts. Länge des Panzerhemds 82 cm, Breite bei ausgespreizten Ärmeln 158 cm. Herkunft: der wahrscheinlichen Tradition nach Panzerhemd Herzog Leopolds, 1386 bei Sempach gefallen. 1744 dem Zeughaus Luzern überlassen aus dem Besitz der Familie Feer, in diesem seit 1629 nachweisbar. Zwei Holztafeln, Kartouchen, erinnern daran durch folgende Inschrift: «Tit. hr. Frantz Bernard und Leopold Christoff Feer Zwingher zu Emen u. Her zu Budisholz haben diesen Pantzer von Hertzog Leopold verehrt». Herkunft: Nürnberg. XIV. Jahrh., II. Hälfte. (Siehe Abb. Tafel Nr. 26.)»

Weitere Literatur über dieses Panzerhemd findet sich gesammelt in dem von Liebenau zusammengetragenen Materialanhang seines Buches über die Sempacherschlacht.[1])

Unter den österreichischen Trophäen werden im ersten Rang die Waffen Herzog Leopolds aufgeführt: «Das Panzerhemd Herzog Leopolds. Dasselbe soll von den Eidgenossen bei der Beuteteilung den Junkern Lütold und Ludwig Feer von Luzern, beide des Rats geschenkt worden sein, weil sie, nachdem die Luzernischen Anführer gefallen, sich in der Schlacht besonders ausgezeichnet hatten, wie zuerst im 17. Jahrhundert versichert wurde (vgl. Hallers Schweizerschlachten 201. Geschichtsfreund II, 131. Ludwig und Lüpold Feer werden erst 1396 und 1406 als Grossräte erwähnt, «Junker» waren die Feers damals noch nicht. Von dieser Auszeichnung spricht zuerst die 1628—1631 geschriebene Genealogie von Auf- und Herkommen, auch Succession des adeligen Geschlechtes der Feeren von Castelen S. 3—4, 25, 26. Handschrift bei Herrn Franz Pfyffer-Segesser in Luzern). Lütold Feer soll nach Gundoldingens Tod Hauptmann über der Stadt Luzern Volk gewesen sein. Dieses seit 1744 (Genealogie der Feeren S. 26) im Zeughause, jetzt im Museum im alten Rathause in Luzern aufbewahrte Maschenpanzerhemd von ungemein feiner Arbeit ist 82 cm lang; die Ärmel messen 44 cm. Am Panzer ist ein Rundschild von 8,3 cm Länge und 6 cm Breite angebracht, welcher den österreichischen Bindenschild, von einem Goldrande umgeben, darstellt. Das Knöpfchen, an welchem der Schild befestigt ist, zeigt das Wappen der Stadt Nürnberg — fast kaum mehr erkennbar — um das sich in gotischen Buchstaben die Inschrift zieht STAT NURMBERG. Die älteste Abbildung dieses Panzerhemds in der

[1]) «Die Schlacht bei Sempach, Gedenkbuch zur fünften Säkularfeier. im Auftrage des h. Regierungsrates des Kantons Luzern, verfasst von Dr. Theodor von Liebenau, Staatsarchivar, Luzern 1886», S. 401/02.

aus dem 17. Jahrhundert stammenden Genealogie der Feeren (S. 26) zeigt das Panzerhemd in seiner ursprünglichen Gestalt, den Kragen mit breitem Goldrand, so auch die Ärmel und die untere Einfassung. Heute noch sind an dem einen Ärmel und an den Seiten die Vergoldungen sichtbar.» Letztere Behauptung wird zwar schon 1886 unrichtig gewesen sein, denn von Vergoldung ist heutzutage nicht die geringste Spur zu entdecken, die Ringe bestehen aus einfachem Messing. Die oben er⸗wähnte Genealogie erhält dann noch einen Zusatz: «Dieser Pantzer ist Ao. 1744 in das Zeughaus gegeben worden.»

Da das Panzerhemd in der um 1630 geschriebenen Genealogie der Feeren schon abgebildet war, muss es schon vorher, wie lange wissen wir nicht, in dieser Familie aufbewahrt worden sein. Dem Ver⸗fasser war die Genealogie einzusehen zur Zeit nicht möglich; wahr⸗scheinlich ist auch schon damals die Messingringeinfassung mit Ver⸗goldung verwechselt worden, ein Irrtum, welcher gerade bei diesen Panzerhemdeinfassungen sehr oft vorzukommen pflegt.

Haller weiss in seinen Schweizer Schlachten folgendes über unser Stück.[1]) Eine Quellenangabe macht er jedoch nicht. «Unter den ange⸗sehendsten Eidsgenossen, welche dieser Schlacht (Sempach) beigewont und solche überlebt hatten, finden wir noch Junker Lütold und Ludwig Feer, die Feer von Buttisholz Gebrüder und des Rahts zu Luzern, letzterer zeichnete sich besonders aus . . . . und machte sich um das Vaterland so verdient, dass man ihm des Herzogs Leopolds eigenes Panzerhemd überliess, welches bald darauf in der Kirche zu Neukirch, unweit Sempach, und als diese späterhin abbrannte, im Zeughaus zu Luzern aufbewahrt wurde.» Der gleiche Autor berichtet noch von übrigen Andenken.[2]) «Im Zeughause zu Luzern waren (1786) noch verschie⸗dene . . . . . Ritterhelme vorhanden, an denen man die Risse von jenen gewaltigen Hell⸗Parten⸗Streichen der Schweizer ganz deutlich bemerken konnte.» Ferner soll sich neben diesem Panzerhemd nach der Züricher Chronik von Silberysen (vollendet 1576) der Mantel des Herzogs Leopold im Kloster Rüti, «sin salar und ysenhut zu Lutzern» befunden haben. Aus dem Mantel sei später eine «Chorkappe» verfertigt worden. Näheres darüber wissen wir jedoch nicht mehr; immerhin wäre es nicht unmög⸗lich gewesen, da zum Beispiel für eine spätere Zeit feststeht, dass aus den weltlichen Zwecken dienenden Stoffen der Burgunderbeute von 1476 liturgische Gewänder zusammengeschnitten und genäht wurden.

---

[1]) Franz Ludw. v. Haller «Darstellung der merkwürdigsten Schweizerschlachten vom Jahr 1298 bis 1499. Konstanz, 1826. S. 201.

[2]) S. 190, Anm. 28.

Inwieweit diese Nachrichten zuverlässig sind, wage ich nicht zu entscheiden. Die Nachricht über den «Salar», also eine Salade oder Schallern genannte Helmform, des Herzogs Leopold scheint zweifelhaft. Da das Kloster Rüti damals unter österreichischer Oberhoheit stand, konnte ein Helm des Herzogs nicht wohl dort als Beutestück aufbewahrt werden, zudem waren in jener Zeit die Schallern noch nicht üblich.

Weitere Reliquien Leopolds werden vom Luzernischen Ratsschreiber Rennward Cysat aufgeführt bei Anlass der Schilderung eines Brandes des Klosters Neukirch, 1575. Da sei unter anderem zugrunde gegangen «des zu Sempach gebliebenen Herzogs goldener Wappenrock, der zu einem Messgewand in die Kirche verehrt worden».

Auch Leu[1]) berichtet bei «Neukirch», «. . . . auch (ist) A. 1386 des zu Sempach erschlagenen Herzog Leopolds von Oesterreich Wappen-Rok dahin zu einem Altar Tuch verehret worden». Das Kloster kam 1575 durch schwere Feuersbrunst in Abgang.

Die Geschichte der Herkunft dieses Panzerhemds beruht also nicht auf einer Küsterlegende und Zeughaustradition, wie bei so vielen alten Waffen, welche allen möglichen berühmten Persönlichkeiten zugesprochen wurden, darin waren hauptsächlich das 17. und 18. Jahrhundert stark, sondern auf einer Familientradition. Seit dem Anfang des 17. Jahrhunderts befand sich das Rüstungsstück im Besitz der Familie Feer, seine vorherigen Geschicke sind uns leider unbekannt. Es ist sehr gut möglich, dass das Stück, gemäss der Tradition, vom Stand Luzern irgend einem verdienstvollen Mitglied dieser Familie als Andenken an die Taten der Vorfahren in der Schlacht von Sempach geschenkt wurde. Die Schutzwaffe stammt ohne Zweifel aus der 2. Hälfte des 14. Jahrhunderts und gehörte sowohl ihrer feinen Arbeit wie hervorragenden Ausstattung nach jedenfalls einer bedeutenden Persönlichkeit, wenn nicht dem Herzog, was der Überlieferung nach höchst wahrscheinlich ist, so sicher einem seiner Anführer.

Ed. A. Gessler-Zürich.

Die Hilariusverehrung.

Zahlreiche Apostel, Missionare und Kirchenfürsten des Früh- und Hochmittelalters verbreiten die Verehrung eines speziellen Heiligen; ihrem Beispiel folgen später ganze Nationen, Landschaften, Ordensgesellschaften.

[1]) Schweitzer. Lexikon. XIV. Teil. S. 114. Zürich 1758.

In unsere Gegenden wurde die Heiligenverehrung besonders aus dem Westen eingeführt; es sind also hauptsächlich fränkische Patrocinien die bei uns Eingang finden. Unter diesen ragt hervor S. Martin, dem zahlreiche Gotteshäuser geweiht worden sind.

Ebenfalls zahlreich sind die Gotteshäuser, die einem andern fränkischen Bischof, S. Hilarius von Poitiers [1]) geweiht sind. Dieser war ein Zeitgenosse und Lehrer S. Martins.

So wenig aber die verschiedenen Martinskirchen auf einen einzigen Gründer zurückgehen, ebensowenig brauchen die Hilariuskirchen als Gründungen eines einzelnen Missionärs betrachtet zu werden. Sie sind vielmehr gleich ersteren, Spuren der fränkischen Mission in unsern Landen. Wie S. Gall Desideriusreliquien mit sich führte, so hat S. Fridolin Hilariusheiligtum in seiner Capse getragen; deshalb dürfen ebensowenig alle Desideriuskirchen auf S. Gall, wie die Hilariuskirchen auf S. Fridolin zurückgeführt werden. Und auch in den Fällen, wo Desiderius- und Gallusheiligtum vereint erscheint oder Hilarius und Fridolin ein Paar bilden, im Reliquienschatz oder im Patronat, darf nicht mehr gefolgert werden, als dass Beziehungen zu S. Gallen oder zu Säckingen existiert haben. Aus den Hilarius- und Fridolinsheiligtümern aber ein Itinerar für den irischen Missionär herstellen wollen, halten wir für ebenso unzulässig, wie die Tendenz eines Heiligen persönliche Anwesenheit überall da zu sehen, wo ein Heiligtum seines Namens stand oder steht. Ich erinnere an die Legenden und Traditionen, welche z. B. Felix und Regula in Glarus, da wo ihre Kirche steht, wohnen lassen, S. Martin zu Schwyz, S. Sigisbert zu Schattdorf, S. Columban zu Spiez predigen lassen; das ist Volks- und Gelehrtenphantasie.

In Gebieten mit germanischem Idiom wird aus Hilar die Form Heller, [2]) in denen romanischer Zunge konnte Glari oder Clari entstehen.[3])

E. A. S.

---

[1]) Unrichtigerweise von Höfler (Janus, Amsterdam) 1902. IV.–VI. Lief. (Heilbrote p. 9) als Bischof von Arles bezeichnet; dieser Letztere lebte im V., unser Hilarius im IV. Jahrhundert. Der Festtag des Arelatensers fällt in den Mai, der des Pictavensers in den Januar.

[2]) Vgl. die S. Gallerreliquienrodel in der Verf. Gesch. der Reliquien, II. p. 167, der Bischof von Padua S. Hilarius heisst S. Elero, Stadler, II. p. 727.

[3]) Vgl. den S. Hilarius Ep. vom 16. März, dessen Name von Stadler, II. p. 722, Helarus und Clarius angegeben wird.

Besprechungen und Anzeigen.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren derjenigen Arbeiten, deren Besprechung an dieser Stelle gewünscht wird.

H. Messikommer, *Die Pfahlbauten von Robenhausen. L'époque robenhausienne.* Orell Füssli, Zurich 1913. 4°, 142 pages et 48 planches.

La station lacustre de Robenhausen, sur le lac de Pfäffikon, est connue de tous les archéologues, non pas parce qu'elle a servi de station-type à G. de Mortillet pour son «époque robenhausienne», autrement et mieux dit «époque néolithique», mais bien parce que, par suite de sa situation au centre d'une tourbière, elle s'est révélée une mine inépuisable de renseignements sur la civilisation de l'homme à l'âge de la pierre polie.

Découverte en 1858, au cours de travaux de correction de l'Aabach, elle a été dès lors exploitée presque sans interruption, et cela par le même heureux fouilleur, le Dr. J. Messikommer. Depuis la première notice que F. Keller lui consacrait dans ses Pfahlbautenbericht, le nombre des mémoires et des articles relatifs aux découvertes faites dans cette station s'est considérablement multiplié. Il appartenait à M. H. Messikommer fils, le zélé collaborateur de son père, de nous donner un tableau d'ensemble des résultats acquis jusqu'à ce jour.

Le chapitre 6 est consacré à la description de la station qui fut brûlée et reconstruite trois fois; chaque fois l'espace bâti fut réduit d'un tiers environ. Le dernier village était contemporain de l'apparition du métal dans nos contrées. Il est assurément très regrettable que l'on n'ait pas pris la précaution de conserver séparément, au moment où l'on fouillait l'emplacement des trois villages superposés, les objets provenant de chacune des couches archéologiques: on en aurait sans doute tiré d'intéressants renseignements sur l'évolution, encore si obscure, de la civilisation néolithique. Mais c'était au début des recherches, au moment où sévissait dans toute son intensité la «fièvre lacustre», et où l'on se préoccupait bien plus de faire de belles découvertes, que des constatations scientifiques. Les huttes étaient carrées; les parois faites en branchages recouverts de terre, et les toits, en chaume ou en plaques d'écorce. La station n'a fourni aucune donnée précise sur les dimensions de ces huttes, ni sur leurs dispositions intérieures.

Dans le chapitre 8, l'auteur étudie le mobilier provenant de ces demeures, les objets en pierres, en os et en bois de cerf. Le chapitre 9 est consacré à la description des objets de bois qui forment la partie la plus précieuse des découvertes faites à Robenhausen. Enveloppés dans la tourbe au moment de leur chute dans le lac, ils sont parvenus jusqu'à nous dans un état merveilleux de conservation, de même que les nombreux restes de l'industrie du tissage, étudiés dans le chapitre suivant.

La fin du volume est réservée à l'étude des restes de plantes et d'animaux provenant des couches archéologiques.

Quarante-huit planches, fort bien venues, illustrent cette importante monographie qui nous donne un tableau complet de cette station, et qui dispense désormais les travailleurs d'avoir recours à quelques douzaines de mémoires dispersés dans presque autant de périodiques.

Zurich. **D. Viollier.**

Sammlung schweizerischer Rechtsquellen, herausgeg. auf Veranstaltung des schweizer. Juristenvereins mit Unterstützung des Bundes und der Kantone. I. Abteilung: *Die Rechtsquellen des Kantons Zürich. Erster Teil: Offnungen und Hofrechte. Zweiter Band: Bertschikon bis Dürnten. Bearbeitet und herausgegeben von Robert Hoppeler. Aarau, bei Sauerländer & Co.* Aarau 1915. 8°. 541 S.

Diese Publikation erfolgt bekanntlich unter den Auspizien des schweizer. Juristenvereins; ihr unermüdlicher Förderer ist der bekannte Rechtshistoriker Prof. Andreas Heusler in Basel. Angesichts der wertvollen und vielfach originellen Entwicklung, welche sowohl dem Privatrecht als dem öffentlichen Recht in der Schweiz zuteil geworden ist, erscheint die Sammlung als eine Ehrenpflicht unsrer Zeit.

Vom juristischen Standpunkt aus wird man freilich den Wert speziell der Offnungen und Hofrechte nicht überschätzen dürfen. Einmal enthalten sie den Rechtsstoff nicht des ganzen Volkes, sondern nur eines — allerdings sehr beträchtlichen — Bruchteils der Bevölkerung, der sozial tiefer stehenden Klassen. Über das Recht der freien Leute geben sie i. d. R. keinen Aufschluss. Sodann werden, soweit eine Aufzeichnung des Privatrechts überhaupt stattfindet, so ziemlich überall die gleichen Gegenstände geregelt. Etwa die Veräusserung von Grundeigentum, die Stellung der Witwe, das Erbrecht der Blutsverwandten. Damit verglichen, sind die Rechte der freien Talleute, die Stadtrechte und die spätern Amts- und Herrschaftsrechte viel reicher an rechtlichem Material. Damit soll freilich der Wert der Offnungen nicht gering geschätzt werden, bilden sie doch bei dem fast vollständigen Mangel an Rechtsaufzeichnungen in den auf die Volksrechte folgenden Jahrhunderten des Mittelalters die frühesten wieder fliessenden Quellen, aus denen sich Rückschlüsse auf die Entwicklung des Landrechts in dieser unbeschriebenen Periode ziehen lassen. Denn dem Hofrecht schwebte als — freilich wohl nicht erreichtes — Ideal das Landrecht vor. Und sodann sind die Hofrechte für e i n mittelalterliches Rechtsinstitut, die Genossenschaft, und die Geschichte der sich aus dieser entwickelnden Bürger- und politischen Gemeinden, von grösster Bedeutung.

Dass die vorliegende Sammlung auch für die Kultur-, Wirtschafts- und Sprachgeschichte eine Fundgrube ersten Ranges darstellt, braucht nicht besonders hervorgehoben zu werden.

Über die Frage der Anordnung lässt sich streiten. Hoppeler hat die alphabetische der lokalen (bezirksweisen) Reihenfolge vorgezogen, im Gegensatz zu entsprechenden Publikationen aus andern Kantonen. Wir können darin keinen Nachteil erblicken. Wer bei der Lektüre Wert auf den örtlichen Zusammenhang der verschiedenen Dorfrechte legt, wird nach vollständigem Erscheinen auch bei der alphabetischen Anordnung auf seine Rechnung kommen, und beim andern Verfahren liesse sich immer noch die Frage aufwerfen, ob die heutige Bezirks- oder nicht vielmehr die alte Einteilung in Vogteien und Landvogteien zu Grunde gelegt werden müsste.

Besonders willkommen sind neben den Dorfrechten auch die zahlreichen Verträge über Wald und Flur, Marchen und Gemeindenutzung, und die Rechtssprüche, die sich abgedruckt finden. Das darin niedergelegte Material ist oft ebenso wertvoll, wie das in den Offnungen selbst enthaltene, und fast durchweg ineditum. Auch unter den Offnungen selbst finden sich übrigens mehrere unpublizierte Sachen, so Birmensdorf, Dachsen, Dällikon, Dättlikon, Dietikon.

In den zahlreichen Anmerkungen zur Erläuterung des Textes weist sich der Herausgeber aufs neue als gründlicher Kenner der zürcherischen Geschichte aus. Ist er ja doch durch seine langjährige Tätigkeit im zürcherischen Staatsarchiv in ganz besonderm Masse zu einer solchen schwierigen und mitunter auch etwas entsagungsvollen Arbeit befähigt. Sehr angenehm für den Benützer sind die jedem Dorf vorausgeschickten Einleitungen über Grundherrschaft und Vogtei, hohe und niedere Gerichtsbarkeit, basierend für die älteste Zeit hauptsächlich auf dem Urkundenmaterial des Zürcher Urkundenbuchs und auf dem habsburgischen Urbar.

Wir schliessen mit dem Wunsche, es möge der Verfasser mit seiner verdienstvollen Arbeit fortfahren können und der Heimatkunde damit recht viele Freunde werben.

Zürich. **A. Escher.**

Hanns Bächtold, Die Gebräuche bei Verlobung und Hochzeit mit besonderer Berücksichtigung der Schweiz. Eine vergleichend volkskundliche Studie, I. Band (XI. Bd. der «Schriften der Schweiz. Gesellschaft für Volkskunde). Basel (Buchdruckerei G. Krebs), 1914. 328 S. 8°. Preis: Für Mitgl. Fr. 10, für Nichtmitgl. Fr. 13.50.

Während die Natur unseres Landes schon in verhältnismässig frühen Zeiten durch naturwissenschaftliche Erkundung erschlossen wurde, auch der historische Werdegang der Bewohner, deren politische und wirtschaftliche Verhältnisse einer grossen Zahl von Einzeluntersuchungen und Gesamtdarstellungen riefen, setzt die volkskundliche Forschung, von vereinzelten Versuchen abgesehen, erst im 19. Jahrhundert ein. Zahlreich sind trotzdem die für volkskundliche Erscheinungen weitgehendes Interesse bekundenden selbständigen Abhandlungen, zahllos die in den verschiedensten Tageszeitungen,

populären und wissenschaftlichen Zeitschriften und Büchern zerstreut sich vorfindenden, in der Hauptsache kurzen Schilderungen lokaler Bräuche, von Hausbau, Kleidung usw. Was aber den meisten dieser Mitteilungen und Untersuchungen, deren Autoren, als Liebhaber der Volkskunde, sich zumeist auf blosse Beschreibung ihres Gegenstandes beschränken, fehlt, ist die Erforschung der Genesis kultureller Erscheinungen, die Betrachtungsweise nach inneren, ursächlichen Zusammenhängen. Dieser Mangel an festen Gestaltungsprinzipien, zu denen sich jede junge Wissenschaft heraufringen muss, und den auch die Völkerkunde erst abzustreifen beginnt, brachte es mit sich, dass Vertreter älterer Disziplinen der Geisteswissenschaften, Historiker und Philologen, der jüngeren Schwester gegenüber, ihrer weniger ausgebildeten Methode wegen, bis in die allerjüngste Zeit eine ziemliche Zurückhaltung, ja bisweilen ein ausgeprägtes Misstrauen, wenn nicht gar Geringschätzung entgegenbrachten. Dass dieser Mangel durch den Reichtum des Materials und die Weite des Gesichtskreises vielfach ausgeglichen wird, liess man eben ausser acht.

Die volkskundlichen Bestrebungen der jüngsten Zeit haben sich redlich bemüht, hierin Klärung zu schaffen. Während Prof. O. Stoll durch eine äusserst gediegene, in jeder Hinsicht vorbildliche, nach durchaus originellen Gesichtspunkten abgefassten Monographie dem schweizerischen Volksglauben volle Würdigung zu verschaffen sucht, Prof. E. Hoffmann-Krayer, der Redaktor des «Schweiz. Archiv f. Volkskunde», uns den schweizerischen Volksbrauch in einer ebenso vorzüglichen wie prägnanten Gesamtdarstellung nahe bringt, beschränkt Dr. H. Bächtold seine Aufgabe in der Breite, um desto mehr in die Tiefe schürfen zu können.

Vorliegende Studie ist die Frucht intensiver Beschäftigung mit den an die wichtigsten Marksteine des menschlichen Lebens: Geburt, Hochzeit, Tod sich anschliessenden Bräuchen. Praktische Gründe (zu grosser Umfang der Arbeit) nötigten aber den Autor, sich auf die Hochzeitsbräuche zu beschränken. Letztere, Gegenstand seiner 1913 erschienenen Dissertation (Die Verlobung im Volks- und Rechtsbrauch), welche das II. Kapitel vorliegender Arbeit bildet, finden erst durch zwei, in den nächsten Jahren erscheinende Bände eine erschöpfende, abschliessende Behandlung. Was man von einer die Wissenschaft fördernden Monographie erwarten muss, wird durch diese fleissige und gründliche, zum Teil auf eigenen Beobachtungen fussende Publikation in schönster Weise erfüllt. Dass auch dem Aberglauben (s. u. a.: Der Ring im Aberglauben, S. 169 ff.) gebührende Aufmerksamkeit geschenkt wurde, sei nur beiläufig erwähnt. Ein ausführliches Sachregister, das dem Schlussbande beigefügt werden soll, wird die Benutzung des Werkes wesentlich erleichtern.

Die in den verschiedensten Zeitschriften und Büchern zerstreut sich vorfindenden Mitteilungen und Schilderungen lokaler, auf Verlobung und Hochzeit bezüglichen Bräuche, «soweit es möglich und tunlich ist, zusammenzufassen und den Versuch zu machen, sie zu einem mehr oder weniger einheitlichen Bilde zu verbinden», ist, wie der Verfasser im Vorwort ausführt, einer der Zwecke seiner Arbeit. Da aber viele derselben nur noch in der

Ueberlieferung zugänglich sind, die Lebenskraft solcher, die noch Pflege finden, sich oft in so krankhafter, degenerierter Weise äussert, dass sie dem gewöhnlichen Beobachter sinnlos, ja geradezu läppisch erscheinen müssen, sieht sich der Verfasser gezwungen, ausgiebig Parallelen aus andern europäischen und auch aussereuropäischen Gebieten herbeizuziehen, um viele in der Schweiz überlieferte und noch bestehende Bräuche dem Verständnis des Lesers näher zu bringen und sie zu «rehabilitieren». Erst dadurch findet ihre Genesis und Entwicklung, das Endziel wissenschaftlich betriebener Volkskunde, die nötige Aufklärung.

Das I. Kapitel (S. 1—72) macht uns mit der Brautwerbung vertraut. Der Verfasser erbringt hier den Nachweis, dass bei der Werbung noch verschiedene Kulturschichten (Ehegesetzgebung [Herrengewalt]; Väterliche Gewalt; Sippe; Werbung durch den Vater; Werbung durch Verwandte oder Freunde; Werbung durch Vermittler [Kuppler]; Werbung durch den Freier allein), die oft in alte Zeiten zurückreichen, sich teilweise als lebenskräftig erhalten haben und auch neueren Gesetzen nicht ganz gewichen sind.

Das folgende Kapitel (S. 72—218), in welchem der Schwerpunkt der Arbeit zu suchen ist, gibt weitgehende Aufschlüsse über die Gepflogenheiten bei der Verlobung. Erörterung finden: Allgemeines, Verhandlungen über das Vermögen: Ehetage, Eheberedungen. Bestätigung des Verlobungsvertrages: Schriftlicher Ehevertrag, «Ehebriefe», Mündlich abgeschlossener Ehevertrag.

Das III. Kapitel (S. 219—299) behandelt die Gebräuche nach der Verlobung. Der Stoff hat nach folgenden Gesichtspunkten Bearbeitung erfahren: Allgemeines; Anzeige der Verlobung; Dauer der Verlobung; Brautstand gefährlich; Geschlechtsverkehr der Verlobten. Austausch von Geschenken. Verkündigung, Ehehindernisse, Einsprache gegen die Ehe, Besondere Bräuche am Verkündsonntag, Verlobungskuss. Abgaben an die Jungmannschaft («Hauss»).

Mit der gewaltigen Erweiterung des Gesichtskreises der Geisteswissenschaften in den letzten Jahrzehnten durch die Bemühungen der Völkerkunde fielen immer mehr und mehr die trennenden Schranken, welche die Philologie und Geschichtswissenschaft von ihrer jüngeren Schwester abschlossen. Bei dem engen Zusammenhang der Geisteswissenschaften wird heutzutage ein Vertreter jener Disziplinen eine fruchtbare Behandlung allgemeiner Probleme auf seinem Gebiete ohne Berücksichtigung der Ergebnisse der Völkerkunde kaum erhoffen können, weil deren befriedigende Lösung die Beherrschung verschiedener Wissensgebiete zur Voraussetzung haben muss. Aber auch an den Ergebnissen der Volkskunde dürfen Kulturhistoriker und Philologen nicht achtlos vorübergehen, wie die Arbeit B. schlagend dartut. Derjenige, der auf dem Gebiete der Volkskunde arbeiten will, findet in dieser Monographie, in der sich Gründlichkeit und wissenschaftliche Genauigkeit, Objektivität des Urteils und die bei jeder Kritik erforderliche Vorsicht in der Schlussfolgerung die Hand reichen, einen bewährten Führer. Wenn der Verfasser der Hoffnung Raum gibt, durch seine, an neuen Problemen und interessanten Perspektiven reichen Arbeit zu zeigen, dass die Volkskunde wirklich eine Wissenschaft ist, so ist ihm dies vollauf gelungen.

Zürich. **Dr. Werner Manz.**

Dom A. Courtray. Histoire de la Valsainte. Fribourg, œuvre de Saint-Paul. Un vol. in octavo de 505 pages, 1915.

Il y a, dans le volume que nous annonçons, deux parties bien distinctes, encore qu'elles soient confondues: une histoire de la chartreuse de la Valsainte au canton de Fribourg, et un mémoire pour les droits du couvent contre les prétentions de Leurs Excellences de Fribourg. Il est bon de les apprécier séparément.

L'histoire de la Valsainte est un ouvrage consciencieusement composé, d'un écrivain qui sait s'élever à des vues d'ensemble et ne se borne pas à une simple monographie. L'auteur, bien au courant de l'histoire générale de son ordre, l'est aussi des titres particuliers de son couvent. Quant à l'histoire de notre pays, il est visible que Dom Courtray l'a étudiée rapidement pour les besoins de son livre, et il n'en saisit pas toujours bien les nuances. C'est ainsi, pour citer des exemples, que le chapitre, d'ailleurs intéressant, consacré à la mainmorte, ne distingue pas suffisamment entre les périodes: que la tolérance pour les délais de paiements des lods n'était pas spéciale à la Valsainte, mais beaucoup plus générale; qu'il n'est pas nécessaire de penser à une duperie pour expliquer les faits mentionnés à la page 167, et qui peuvent se rapporter à des actes de vente non exécutés et remplacés par d'autres, ce qui est assez fréquent. Il y a d'autres causes que celle qu'indique Dom Courtray à la déchéance du commerce et de l'industrie fribourgeois à partir du XVIme siècle. C'est une erreur, corrigée aujourd'hui, que de dire que Sébastien de Montfalcon eut juste le temps de quitter Lausanne, la nuit, pour échapper aux Bernois; il n'était plus dans cette ville le 15 mars 1536, et les Bernois n'y arrivèrent que le 31. Pour les questions qui n'ont qu'un rapport secondaire avec son sujet, Dom Courtray ne se croit évidemment pas tenu de se mettre au courant des derniers travaux. C'est pourquoi il ne sait pas que l'étymologie du mot *Gruyère*, admise par Jaccard, est très discutable, et que l'on a complètement renoncé à celle qu'il indique Hochgau = Ogo.

Ces réserves faites, l'œuvre du P. Courtray reste une œuvre de bon aloi, solide dans son ensemble.

La seconde partie de l'étude du Chartreux de la Valsainte est un mémoire passionné contre l'ingérence du gouvernement de Fribourg dans les affaires du couvent. Elle a été très vertement critiquée dans les *Annales fribourgeoises*, et nous devons constater que cette critique est à la mesure du réquisitoire. Celui-ci est vraiment exagéré, par les dimensions tout d'abord: il occupe à lui seul deux cents pages, avec les notes, soit les deux cinquièmes de l'ouvrage, et il semble que pendant deux siècles, il ne se soit pas passé autre chose à la Valsainte, qu'il n'y ait pas eu d'autre activité spirituelle, que les démêlés avec Fribourg. Par son parti-pris ensuite Dom Courtray a posé en principe que le gouvernement de Fribourg s'était montré systématiquement hostile aux Chartreux, et il apprécie tous les faits à la lueur de ce principe, qui est très contestable, si non manifestement erroné. Il va si loin que, pour lui, Fribourg ne donne raison aux Chartreux — et il le fait

pourtant souvent — que malgré lui (voir en particulier les pages 132, 176, 225, 230) que d'après lui le gouvernement de Berne eût été meilleur pour la Chartreuse que celui de Fribourg. Et cependant, lorsque nous venons au fait et au prendre, avec une meilleure connaissance du tempérament de l'époque et de la complexité des droits féodaux, nous arrivons parfois, sur le seul vu des données du P. Courtray, à des conclusions différentes des siennes. Prenons, par exemple, l'administration de D. Jacques Dufour (p. 232—233[1]); on voit clairement que le contrôle de Leurs Excellences sur les comptes — contrôle qui est d'ailleurs discutable en principe — n'a pas empêché de très gros travaux de transformation au couvent.

L'erreur du P. Courtray, à notre avis, a été de s'être laissé dominer par des tas de procédures, de ne pas les avoir replacées dans leur temps, leur milieu et leurs proportions réelles. Il croit que sous les sires de Corbières et la maison de Gruyère, la Valsainte n'a coulé que des jours heureux, tandis que la souveraineté fribourgeoise fut néfaste, simplement parce que pour l'époque moderne il a trouvé de dossiers plus fournis. Cette erreur provient, nous le répétons, de ce qu'il n'est pas suffisamment familiarisé avec l'histoire générale de notre pays, et de ce qu'il n'a pas assez tenu compte de toutes les contre-parties. Enfin, il y a le désir d'un religieux de plaider envers et contre tous la cause de son couvent, et qui saisit très rapidement les travers de ses adversaires.

Tel qu'il est, et peut-être même à cause de ce parti pris, l'ouvrage du P. Courtray est intéressant. Mais nous ne pensons pas que le Dr G. Castella, qui doit écrire avec la sérénité et le sens des proportions et des milieux nécessaire l'*Histoire du canton de Fribourg*, puisse en admettre les conclusions.

Lausanne. **Maxime Reymond.**

Festschrift des Münchener Altertums-Vereins zur Erinnerung an das 50jähr. Jubiläum. München, in Komm. bei Horst Stobbe, 1914. 186 S., 4°. M. 20.—.

Die inhaltlich wertvolle und reich ausgestattete Festschrift enthält neben einer einleitenden Übersicht über die Geschichte des Vereins und zwei Nekrologen vierzehn Aufsätze zur bayerischen Kunstgeschichte, sowie über Kunstaltertümer, die auf dem Gebiete des Königreiches gefunden wurden oder gegenwärtig in bayerischem öffentlichem oder Privatbesitz sich befinden. Für die Schweiz, und im besondern für den Kanton Graubünden von hohem Interesse ist die Studie F. X. Weizingers über die Malerfamilie der Strigel von Memmingen (S. 99—146). Drei Angehörige dieser Familie haben für Graubündner Kirchen gearbeitet. Der Bildschnitzer und Maler Ivo Strigel (1430—1516) schuf 1489 den Marienaltar für die Klosterkirche von Disentis, der wohl seit dem Brande von 1514 in der dortigen St. Agathenkirche steht,

1506 einen Marienaltar für St. Sebastian zu Igels, 1512 einen solchen für Sta. Maria im Calancatal (jetzt im Histor. Museum zu Basel); verloren sind die Altäre von Reams (1500) und Grono (1510). Bei einem Altar in Arvigo (Calancatal) nahm schon Rahn (Gesch. der bild. Künste in der Schweiz, S. 746) Einfluss des benachbarten Altars von Sta. Maria an; dagegen beruht die Meinung Weizingers, Rahn habe den Altar von Arvigo dem Ivo Strigel zugewiesen, auf einem Irrtum; weder an der genannten Stelle noch in der Statistik schweiz. Kunstdenkmäler im Anz. f. schw. Altertumskunde 1882 äussert sich Rahn in dieser Weise. Wahrscheinlich von Claus Strigel, einem Grossneffen Ivos (die Verwandtschaftsverhältnisse werden auf S. 133 dargestellt) stammt ein Altarfragment aus Chur (jetzt ebenfalls im Histor. Museum zu Basel); als Werke schweizerischer Herkunft des Malers Bernhard Strigel, des mutmasslichen Sohnes Ivos, nennt Weizinger die Rückseite des Disentiser Altars und zwei Altarflügel mit den Heiligen Georg, Martin, Christophorus und Magdalena (gegenwärtig in Pariser Privatbesitz). Seine übrigen Werke schuf Bernhard Strigel für schwäbische, bayerische und österreichische Besteller.

Die Untersuchung Weizingers bietet somit wertvolle Belege für die Vermittlerrolle Bündens, oder, richtiger gesagt, des Bistums Chur auf künstlerischem Gebiete zwischen Schwaben und dem romanischen Süden.

Zürich. **Felix Burckhardt.**

Soldats suisses au service étranger. 6e volume: Un officier neuchâtelois au service de France, L. de Marval, 1641—1654. — Journal de J.-F. de Morsier, 1689—1732. — Une affaire de recrutement au XVIIe siècle, M. Besse, 1673. — Genève (Julien) 1915, 1 volume in-16°, 254 pages, avec notices, portrait et fac-simile.

Le 6e volume des Soldats suisses au service étranger n'offre pas moins d'intérêt que les précédents. Dans la 1re partie Mr Marcel Godet nous raconte la carrière militaire de Louis de Marval descendant d'une vieille famille du pays de Genève, fixée à Neuchâtel depuis 1594. Comme tant d'autres jeunes gens de chez nous L. de Marval prend du service en France, et ce sont ses lettres et celles à lui adressées par le gouverneur de Neuchâtel, M. de Stavay-Mollondin que Mr Marcel Godet utilise pour nous présenter la carrière de L. de Marval.

En 1641 L. de Marval part à 17 ans pour Paris où il se loge modestement et s'exerce aux armes en attendant son entrée au régiment des Gardes-Suisses en 1642. Son régiment est envoyé en Catalogne, et le jeune soldat rêve déjà de voir de belles choses, quand il tombe malade en route! Guéri, il rejoint sa compagnie. En 1644 nous le voyons en Lorraine; il est devenu enseigne, mais son colonel, Guy, lui confie le commandement de sa compagnie, et le jeune homme tient en même temps la place de capitaine, de lieutenant d'enseigne, de secrétaire; il tient les rôles, délivre l'argent, arme et

habille les soldats! aussi espère-t-il être nommé lieutenant en récompense. Mais le népotisme règne au régiment du Colonel Guy, et c'est un Guy, nouveau venu, qui est nommé lieutenant! Alors n'espérant aucun avancement dans ce corps, il entre en 1647 comme lieutenant dans une compagnie que possédait Mr de Stavay au régiment des Gardes-Suisses. Il se distingue dans une attaque de nuit contre Lens, mais manquant de munitions, n'ayant lui et les siens que leurs épées pour combattre, ils se retirent après trois heures de lutte; mais pour montrer que ce n'est pas le courage qui leur a manqué, ils reprennent l'attaque en plein jour et ne se retirent que sur ordre supérieur! S'il gagne de la gloire au service mercenaire, L. de Marval ne gagne pas beaucoup d'argent: il est généreux, il ne sait garder de l'argent en poche, malgré les sages conseils que son père lui envoie du pays! Il dépense comme un capitaine; il aime faire bonne figure. Il aime donner: il envoie à sa mère de la toile de Flandre, à sa petite sœur des perles pour faire de la broderie; il pense même à payer ses dettes! Il a le cœur généreux: il soigne bien ses hommes, surtout ses compatriotes de Neuchâtel; il surveille ses hommes comme un père ses enfants: ainsi ce Monin, soldat qui n'est pas du tout fait pour la guerre, qui ne sait s'entretenir, se laisse envahir par la vermine et dont il faut avoir soin comme d'un enfant. Ou bien ce sont des cadets de bonne maison qui ne pensent qu'à s'amuser: ainsi le jeune Brun qui lui donne plus à faire que toute une compagnie. Quand son jeune cousin B. de Chambrier est tué à ses côtés, il a peine à s'en consoler. En effet, tout n'est pas rose à la guerre; il lui arrive d'être fait prisonnier; il perd tout ce qu'il avait sauf son habit que ses vainqueurs ne lui ont pas ôté, car, dit-il, c'étaient «de très honnêtes gens»! — Pendant la Fronde sa position est assez fausse: le duc de Longueville, prince de Neuchâtel, est un des Frondeurs, et L. de Marval, soldat du roi, doit combattre contre son prince! Mais la fidélité au drapeau passe avant tout, et son prince, auquel il rend entre temps quelques services, ne lui garde pas rancune. Ce sont là les complications de l'Ancien Régime. Une autre complication, c'est que la France, en proie à la guerre civile, ne paye pas les soldats suisses: de là une situation pénible pour les officiers suisses: ils ne touchent pas d'argent pour entretenir leurs hommes; les colonels s'endettent plutôt que de renoncer à l'honneur de servir; les hommes n'y tenant plus désertent; on n'ose plus leur remettre leurs lettres de Suisse, car, quand les hommes les ont lues, le mal du pays les prend, et on ne peut les retenir. Un vieux soldat de Lucerne, après 18 ans de service, rentre dans ses foyers sans même un haut de chausses. A Neuchâtel le père de Louis reçoit tous les jours de marché la visite de bonnes femmes des villages voisins, dont les fils sont au service et qui implorent le congé de ces malheureux! Un beau matin le gouverneur de Stavay trouve chez lui un cordonnier venu exprès de Paris à Neuchâtel pour se faire payer la marchandise fournie à la compagnie! Les officiers, suivant la formule argent ou congé, menacent de rentrer en Suisse avec leurs troupes si la France ne les paye pas; mais les propriétaires des régiments n'osent pas trop réclamer de peur qu'on licencie leurs corps et qu'ils perdent les avantages qu'ils en tirent ordinairement. La diète

suisse menace aussi, envoie des députés, braves gens qu'on amuse en France et qu'on berne, pendant que l'ambassadeur français en Suisse s'efforce de calmer les magistrats suisses! Tout ça est tragi-comique. C'est au milieu de toutes ces difficultés que de Marval se distingue comme intermédiaire entre Suisses et Français, et comme soldat. Mlle de Longueville écrit après un exploi de de Marval:

«Bref, il fit si bien son devoir
«Qu'à la cour on le voulut voir».

Il fut présenté, en effet, au jeune Louis XIV, et il était en passe d'arriver aux honneurs lorsqu'il mourut brusquement en 1564, tué vulgairement dans un simple duel où il servait de second! — Ainsi finit subitement la carrière militaire d'un officier distingué dont la correspondance a fourni à M. Marcel Godet la matière d'une étude bien vivante qui nous montre tout un côté de la vie des soldats suisses du temps.

La seconde partie du volume est formée par le Journal de J.-F. de Morsier. Ce récit est présenté d'une façon fort claire par M. Frédéric Barbey dans une brève introduction. C'est donc le Journal d'un noble vaudois: J.-F. de Morsier né à Perroy en 1668 étudie à Genève, Lausanne et Berne. Là étant devenu un peu libertin, comme il le dit, s'étant laissé détourner par le jeu de paume, le billard et l'escrime, il s'engage au service du protestant Guillaume III d'Orange qui était en train de poursuivre le roi catholique anglais Jacques II en Irlande. C'est aussi la curiosité qui le pousse et le poussera jusque dans son âge mûr. Les mésaventures, les blessures mêmes ne l'impressionnent pas longtemps. Passant par Londres il ne manque pas de visiter tout ce qu'il y a d'intéressant dans cette capitale. En Irlande l'armée était si mal approvisionnée qu'il en est réduit à manger des choux crus; par suite de la mauvaise nourriture il tombe malade; il guérit et retourne à l'armée; mais la misère qu'il a éprouvée le dégoûte du service; il démissionne et retourne à Londres. Mais bientôt l'amour des aventures le reprend: il s'engage de nouveau et prend part à la victoire de Guillaume III à la Boyne en Irlande. Peu après de Morsier est blessé grièvement: sa blessure lui donne de nouveau l'idée de quitter le service anglais; il va donc demander son congé à son chef, et .... se laisse facilement persuader d'aller combattre en Flandre! Finalement il rentre au pays sur les instances de sa mère «qui ne pouvait plus soigner son bien». Seulement il passe par Paris, Versailles, St. Denis toujours poussé par son vif désir de voir du nouveau! — De retour malgré lui au pays, il y passe «une année fort languissamment», puis il se marie et commence une autre vie. Jusque là de Morsier est le type du jeune suisse un peu libertin, d'esprit curieux, voulant courir les aventures et le monde. Désormais il va nous offrir le spectacle d'un honnête père de famille, travaillant à augmenter son bien, pensant à bien établir sa famille, sachant se créer de hautes relations et les utiliser, faisant valoir sa noblesse; plein de respect pour ses supérieurs, les seigneurs de Berne; remplissant exactement ses devoirs militaires. Ainsi la seconde guerre dite de Villmergen ayant éclaté en Suisse, il y prend

part comme officier dans les troupes vaudoises: son récit de la bataille, très précis pour ce qu'il a vu, complète les nombreux récits analogues que nous possédons. Il combat vaillamment: une balle lui enlève sa perruque et lui laboure le crâne, ce qui ne l'empêche pas de continuer à se battre; il admire le courage des Suisses catholiques, armés souvent de simples massues, et qui le criblent de pierres, et lui crient «Ketzer, Ketzer!» Son cheval est blessé, lui-même reçoit une balle dans l'épaule. Alors seulement il se retire du combat. — Guéri de sa blessure, il reçoit en récompense un grade supérieur et commande jusqu'à la paix définitive des troupes d'occupation à Rorschach. Toujours il s'acquitte ponctuellement de sa tâche; ne manque pas d'aller régulièrement saluer ses seigneurs de Berne, entretient aussi de bonnes relations avec le couvent de St. Gall, adversaire de Berne et Zurich! Il est bien avec tout le monde, et n'oublie jamais de postuler un poste supérieur dès que l'occasion se présente! Il fait venir sa famille à Rorschach pour qu'elle apprenne l'allemand.

C'est un fidèle sujet qui fait bien les affaires de ses seigneurs et les siennes aussi. De retour au pays de Vaud, il devient bourgeois et conseiller de Lausanne; il vient même habiter cette ville pour faire connaître sa famille! En 1731 il va prendre les eaux a Evian avec une mission secrète de LL. E. E. de Berne: il en profite pour se faire présenter au roi de Sardaigne! Pour ses fidèles services LL. E. E. lui envoient une médaille d'or. Et c'est ainsi qu'il continue à servir ses seigneurs et sa famille jusqu'à l'âge de 80 ans. Il mourut en 1747 laissant 10 enfants et son Journal qui nous donne son image fidèle, image d'un vrai suisse sous ses 2 faces de citoyen et de soldat, bourgeois mais soldat dans l'âme.

La 3e partie du volume est formée par les pièces du procès fait par le gouvernement bernois à un soldat recruteur clandestin pour le service étranger. Mr. Raoul Campiche qui publie l'affaire nous permet de constater la peine que le gouvernement bernois se donnait pour arrêter le recrutement clandestin qui nuisait au recrutement officiel dont c'était lui, ainsi que la Suisse du reste, qui tiraient le bénéfice. Comme cette affaire de recrutement n'a pas eu grande ampleur, sa publication n'apporte qu'une simple contribution à ce sujet intéressant.

En résumé ce volume est des plus intéressants, non pas tant parce qu'il donne quelques détails de plus sur une ou deux batailles, mais surtout parce qu'on y voit les dessous du service mercenaire, les misères du métier, le caractère aventureux spécifique du mercenaire, l'ambition des officiers, la simplicité naïve des négociateurs suisses, les inquiétudes des propriétaires de régiments, l'esprit militaire du bourgeois suisse, les côtés louches du recrutement. Tout cela forme une bonne tranche, instructive et attrayante, de vie suisse au 17me et au 18me siècle.

[Ce travail sous une forme un peu différente a paru dans le Musée Neuchâtelois en 1908 et 1909.]

Genève. **L. Chalumeau.**

Gustave Bettex, Montreux (Montreux, F. Matty, 1913, 346 p. in-8.)

Quoique le chap. II soit intitulé: *Montreux dans l'histoire*, ceci n'est pas un ouvrage de science: dès le début (p. 17) l'auteur parle de la bataille du Léman! Il ne vise en effet qu'au pittoresque, et ce serait injuste de lui demander autre chose.

Toutefois, l'historien trouvera dans ce livre une illustration intéressante, de bonnes reproductions d'estampes rares (XVIIIe s.), par ci par là des indications précises, puisées à bonne source, et inédites (par ex.: frais de culture de la vigne en 1314, p. 38). Le chap. III: *Vieux papiers, vieux souvenirs*, contient plusieurs documents du XVIIIe s. concernant la police des habitants et des cabarets, l'état des finances communales, une notice très complète sur les événements de janvier 1798. Les chap. VIII: *le Tourisme*, IX: *l'Esprit public*, X: *le développement de Montreux*, avec de nombreux tableaux, bourrés de chiffres, seront une source de premier ordre pour l'historien futur des transformations qui se sont produites dans notre pays entre 1850 et 1910.

Lausanne. **Dr. Charles Gilliard.**

Historische, die deutsche und italienische Schweiz betreffende Literatur.

Von **prähistorischer**[1]) Literatur möchten wir wenigstens die verdienstvolle Arbeit notieren, in der P. E. Scherer eine sorgfältige Zusammenstellung sämtlicher *vor- und frühgeschichtlicher Funde der Urschweiz* und der Nachrichten von solchen vorlegt. Damit besitzen wir nunmehr auch eine eingehende Behandlung der römischen Nieder=lassung in Alpnachdorf, deren Entdeckung in der archäologischen Forschungsgeschichte der Waldstätte von Epoche machender Bedeutung ist, weil sie die vorgermanische Besiedelung derselben nunmehr unwidersprechlich beweist. Hervorgehoben sei, dass der Autor es durchaus vermeidet, in seinen Schlussfolgerungen über das aus dem Material Erschliessbare hinauszugehen.[2])

Bibliographie, Quellenkunde und =Forschung, Urkunden=Bücher, Chroniken, Archiv=Inventare.

Der nunmehr erschienene dritte Band von Hans Barths *Bibliographie der Schweizergeschichte*[3]) führt in den die historischen Nebengebiete umfassenden Rubriken G—N die Verzeichnung der historischen Literatur nach sachlichen Gesichtspunkten zu Ende und enthält auch ein alphabetisch nach Autornamen geordnetes Register der Titel, sowie zum 1. Band ein Register der in den Titeln vorkommenden Ortsnamen.

Auch der zweite Band von Gustav Wolfs bereits erwähnter (vgl. Anzeiger 1915, S. 197) *Quellenkunde der deutschen Reformationsgeschichte* liegt jetzt in seinem ersten Teil vor.[4]) Er behandelt auf S. 296—336 Quellen und Literatur zu Zwingli und zur Reformationsgeschichte der deutschen Schweiz, auf S. 337—362 Quellen und Literatur zu Calvin.

Vom *Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich* ist letztes Jahr die erste Hälfte des X. Bandes erschienen.[5]) Sie umfasst die Jahre 1319—1321.

Als Herausgeber der *Urkunden des Stadtarchivs Zofingen* stand Walther Merz wie schon als solcher des Zofinger Stadtrechts (vgl. Anzeiger 1915, S. 223) vor der Tat=sache der Vernichtung des gesamten ältern Bestandes durch den Brand von 1396. Um

---

[1]) Siehe Anzeiger 1915, Nr. 3, S. 196.

[2]) Die vorgeschichtlichen und frühgeschichtlichen Altertümer der Urschweiz von P. Emmanuel Scherer. Mit 8 Tafeln und 19 Textabbildungen. Zürich 1916. (Mit=teilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich. Band XXVII, Heft 4, S. 189—276.)

[3]) enthaltend die selbständig erschienenen Druckwerke zur Geschischte der Schweiz bis Ende 1913. Bearbeitet von Dr. H' B', II. Bibliothekar der Stadtbibliothek Zürich. III. Band: Quellen und Bearbeitungen nach sachlichen und formalen Gesichts=punkten geordnet. Basel 1915. XVII + 961 S. (Quellen zur Schweizer Geschichte, Neue Folge, IV. Abteilung: Handbücher, Bd. III.)

[4]) Gotha 1916.

[5]) Bearbeitet von Dr. J. Escher (†) und Dr. P. Schweizer. Zehnter Band, erste Hälfte (S. 1—200). Zürich 1915.

diesen Verlust auszugleichen, sind in einem ersten Abschnitt die anderweitig beizu- bringenden ältesten Zeugnisse über das Städtchen bis 1300 zusammengestellt.[1])

Der siebente Band der *Basler Chroniken*[2]) enthält ausser einer Anzahl von kleineren Stücken Werke von acht Chronisten; sie betreffen die spätmittelalterlichen Jahrhunderte, hauptsächlich das XV., und das Reformationsjahrhundert.

Gustav Müller will «einen ersten grösseren Einblick in Stumpfs chronikalische Werkstatt eröffnen» und nimmt dazu das 6. und 7. Buch der Stumpf'schen Chronik vor, in denen beiden er in gründlicher Untersuchung die Quellenscheidung vornimmt, nach Schweizer- und ausländischen Chronisten sowie ausserchronikalischem Material. Als Hauptresultat ergibt sich Müller für Stumpfs Methode eine einseitige Anlehnung an Brennwald, woher viele Irrtümer resultieren: welcher Fehler aber aufgewogen werde durch die bei Stumpf zuerst zu Tage tretende Benutzung eines grossen Aktenmaterials; für Stumpfs historische Fähigkeit ein strenger Wahrheitssinn, aber geringe kritische Anlagen.[3])

Edoardo Torriani setzt seine Regesten der Urkunden zur Geschichte der Präfektur Mendrisio und der Pfarrei Balerna aus dem Archiv Torriani in Mendrisio fort.[4])

Hier sei auch angeschlossen die Veröffentlichung eines lateinischen Katalogs aus dem Archiv von Breno, durch E. Maspoli, von Urkunden meistens des XIII., aber auch früherer und späterer Jahrhunderte.[5])

Geschichte.

Hermann Flamm behandelt das Problem, wie die Zähringer ohne Herzogtum sich Herzoge, und dann «von Zähringen» nennen konnten. Er führt aus, dass seit 1100 auch die Inhaber der höchsten Reichsämter sich nach ihren Burgen nannten, und dass die Titel auch von verlorenen Aemtern weiter geführt und vererbt wurden. Bei den Zähringern rührte das «Herzog» von den einmal von ihnen verwalteten Herzog- tümern Schwaben und Bayern; dem Titel wurde der Name der Stammburg beigefügt; so ist zu lesen z. B. Bertoldus dux, de Zäringen[6])

Zum Freiheitsbrief König Heinrichs für die Gemeinde Uri vom 26. Mai 1231 liegen von Dr. Karl Meyer in Luzern einige bemerkenswerte Seiten vor.[1]) Nicht allein aus passpolitischen Erwägungen und demokratischer Politik des Königs ist das

[1]) Die Urkunden des Stadtarchivs Zofingen, hg. von W' M'. Mit dem Jahrzeit- buch des Stifts Zofingen hg. von Dr. Franz Zimmerlin. Mit IX Siegeltafeln. Aarau 1915. IV + 449 S.

[2]) Hg. von der Historischen und Antiquarischen Gesellschaft in Basel. 7. Band, bearbeitet von August Bernoulli. Leipzig 1915. VIII + 528 S.

[3]) Die Quellen zur Beschreibung des Zürich- und Aargaus in Johannes Stumpfs Schweizerchronik. Von Dr. phil. G' M'. Hg. durch die Stiftung von Schnyder von Wartensee. Zürich 1916. 288 S.

[4]) Catalogo dei documenti per l'istoria della prefettura di Mendrisio e pieve di Balerna dall' anno 1500 circa all' anno 1800 tratti dall' Archivio Torriani in Mendrisio ed ordinati cronologicamente dal Sac. E' T' Bollettino Storico della Svizzera Italiana Anno XXXV 1915 p. 57—63 e 95—99.

[5]) Un Catalogo dell' archivio di Breno. Inventarium omnium instrumentorum quae reportata sunt ex Lugano die 3 Junii 1564. Bollettino Storico della Svizzera Italiana Anno XXXV 1915 p. 77—90.

[6]) Der Titel «Herzog von Zähringen». Von † H' F'. Zeitschrift für die Ge- schichte des Oberrheins N. F. Bd. XXX, S. 254—284.

[7]) XXII. Histor. Neujahrsblatt für das Jahr 1916, von Uri, S. 59—65.

Dokument herzuleiten: aus der Initiative der Urner selbst ist es hervorgegangen, die dem König die Loskaufssumme angeboten und aufgebracht haben, denn Uri war Rudolf dem Alten niemals zu Lehen gegeben, sondern nur verpfändet. Unter dieser Voraussetzung «werden die auffallenden Bestandteile der Urkunde selbstverständlich.»

Dr. Walther Hadorn löst mit Geschick die Aufgabe, die Begründung der schweizerischen Freiheit wirklich historisch und doch gemeinverständlich darzustellen. Die politischen Bedingungen der Ereignisse vom Tode Rudolfs von Habsburg bis zur Bestätigung der Freiheitsbriefe nach Morgarten sind mit grosser Klarheit herausgearbeitet und ungemein fasslich entwickelt.[1])

Robert Durrer veröffentlicht und behandelt *neue Beiträge zur Aus- und Fortbildung der Befreiungssage.*[2]) Es sind 1) eine Variante der Sage, die er aus einer Papierhandschrift aus der Mitte des XVI. Jahrhunderts abdruckt; 2) eine Stelle aus den Cysat'schen Kollektaneen, die Kopie einer kurzen im wesentlichen auf Königshofen-Justinger fussenden urschweizerischen Chronik; 3) Belegstellen zur Erklärung der Benennung «Kienberg» für die «Gesslerburg» bei Küssnacht in Tschudi'schen Handschriften, und Vermutungen über die durch die Ausgrabungen Durrers festgestellte Zerstörung dieser Burg; 4) ein neues Beispiel eines «Gesslerhutes» aus dem Florentinisch-Pisanischen Kriege von 1362.

In dem ungemein reichhaltigen neuesten Bande seiner *Geschichte der Stadt Basel* bietet Rudolf Wackernagel eigentlich die Kulturgeschichte nach der geistigen und materiellen Seite der beiden so bewegten spätmittelalterlichen Jahrhunderte, in der lokalen Gestaltung, wie sie sich gerade in Basel abspielte — durch dessen Mauern ja aber auch ein guter Teil der Hauptlinien der europäischen geistigen Entwicklung führt: man braucht nur zu erinnern an das Basler Konzil und Namen wie Enea Silvio, Reuchlin usw.[3])

Karl Meyer bringt *zwei Dokumente zur ennetbirgischen Politik Uris im Zeitalter der Ambrosianischen Republik 1448—1449:*[4]) eine Instruktion des Grafen Franchino Rusca für seinen nach Uri gehenden Boten und ein Abkommen der Stadt Bellinzona mit den Gemeinden Uri, Urseren und Livinen; er veröffentlicht ferner vier Regesten des Vertrages vom 17. April 1450, in welchem Francesco Sforza die Orte Bern, Luzern, Uri, Schwyz und Unterwalden von Zöllen bis zum Stadtgraben von Mailand befreit — nicht bloss vom Zoll zu Bellenz, wie nach Th. Liebenau bisher irrtümlich angenommen war.[5])

Gagliardi macht ein bisher der Forschung entgangenes Schreiben der Freiburger Hauptleute an ihre Regierung über die Schlacht von Héricourt, vom 14. November, bekannt.[6])

---

[1]) Der Sieg der Freiheit. Morgarten 1315. Mit 3 Illustrationen und 1 Plänchen. Zürich, 1915. (Bilder aus der Schweizergeschichte, unter dem Protektorat der Schweizerischen Gemeinnützigen Gesellschaft hrg. vom Verein für Verbreitung guter Schriften in Zürich, Nr. 3.) 54 S.

[2]) Dr. R' D'. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1915, S. 157—175.

[3]) Zweiten Bandes zweiter Teil. Basel 1916. VIII p. + S. 535–947 und 97*–201*.

[4]) Geschichtsfreund Bd. LXX, S. 281–294.

[5]) Ein mailändisches Kapitulat vom Jahre 1450. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1915, S. 270–271.

[6]) Ein freiburgischer Bericht über die Schlacht von Héricourt, 13. November 1474. Ernst Gagliardi. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1915, S. 268–269.

Eine neue Beleuchtung und Durchdringung der schweizerischen auswärtigen Politik, die in der Katastrophe von Marignano gipfelte, legt E. Dürr vor.[1])

P. Gabriel Meiers, O. S. B., *Schweizerische Reformationsgeschichte*, eine populäre Darstellung[2]), erweist sich innerhalb der durch die Konfession des Verfassers gegebenen Grenzen als nach Objektivität strebend und massvoll.

Die grosse Ausgabe der Werke **Zwinglis** schreitet trotz der Kriegszeit rüstig fort. Von seinen Schriften sind die vom April bis Mai 1525 erschienen, die Abendmahl und Taufe samt dem Wiedertäuferprozess betreffen und seine Ehegerichtsordnung und die Antwort an Valentin Compar umfassen;[3]) von seinen Briefen die des Jahres 1527 bis Mitte Juni.[4])

Oskar Farner hat seine Darstellung von *Zwinglis Entwicklung zum Reformator nach seinem Briefwechsel bis Ende 1522*[5]) zu Ende geführt, mit der Darstellung der Loslösung oder vielmehr Emanzipation von Luther und des bewussten Bruches mit der römischen Kirche.

Zu Zwinglis Abreise nach Marburg wird von Walther Köhler aus den 1914 von Günter veröffentlichten Briefen und Akten des Abtes Gerwig Blarer von Weingarten eine Briefstelle mitgeteilt.[6])

Oskar Farner hat unternommen, von der Gattin Zwinglis, der Witwe Junker Hans Meyess von Knonau, Anna Reinhart, eine wissenschaftlich zuverlässige Biographie zu geben, die bisher fehlte.[7])

Ein Schriftchen von Johannes Sutz erzählt dem Volke hübsch von Leben und Wirken, von den Verdiensten und den grossen Eigenschaften Bullingers.[8])

Die Geschwister Rosilla und Rudolf Rordorf und ihre Beziehungen zu Zürcher Reformatoren behandelt Sal. Rordorf-Gwalter.[9]) Jene war die Gattin Biblianders, dieser Gatte einer Tochter des Chronisten Werner Steiner.

Ludwig Vital macht darauf aufmerksam, dass bei dem als Reformator des Münstertales genannten Jacobus Montatius «Montatius» nicht der Familienname des Mannes ist, den wir also nicht kennen, sondern von dem noch heute existierenden Gute Muntatsch in Sent sich ableitet.[10])

---

[1]) Die auswärtige Politik der Eidgenossenschaft und die Schlacht bei Marignano. Zum 13. und 14. September 1915. Ein Beitrag zum Ursprung und Wesen der schweizerischen Neutralität. Von Dr. Emil Dürr, Privat-Dozent der Geschichte an der Universität Basel. Basel 1915. 43 S.

[2]) Geschichtliche Jugend- und Volksbibliothek, Bd. 48. Regensburg 1916.

[3]) Huldreich Zwinglis sämtliche Werke. Unter Mitwirkung des Zwingli-Vereins in Zürich hg. von Dr. Emil Egli †, D. Dr. Georg Finsler und D. Dr. Walther Köhler. Band IV (Corpus Reformatorum Volumen XCI) Lieferungen 52, 53 u. 55 (S. 1–240). Leipzig 1915.

[4]) Huldreich Zwinglis sämtliche Werke etc. Band IX [Briefwechsel III] (Corpus Ref. XCVI) Lieferungen 54 u. 56 (S. 1–160). Leipzig 1915 und 1916.

[5]) Von O' F', Pfarrer in Stammheim. (Schluss.) Zwingliana 1915, Nr. 2 [Bd. III, Nr. 6.] S. 161–180.

[6]) Zwingliana 1916. Nr. 1 [Bd. III, Nr. 7] S. 222–223.

[7]) Zwingliana 1916, Nr. 1 [Bd. III, Nr. 7] S. 197–211.

[8]) Heinrich Bullinger. Der Retter der Zürcher Reformation. (Schweizer Volksschriftenverlag des Vereins für freies Christentum.) Zürich 1915.

[9]) Zwingliana 1915, Nr. 2 [Bd. III, Nr. 6] S. 180–193.

[10]) Wie hiess der Reformator des bünderischen Münstertals? Von Kreiskommandant Ludwig J. Vital, Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1916, Nr. 3, S. 100–102.

Bundi revidiert den Prozess Dr. Johanns von Planta, der am 31. März 1572 als Opfer eines jener «Fähnlilupfe» hingerichtet wurde.[1]) Er weist auf Grund seiner Einsichtnahme in das Material die Anschuldigung, als habe Johann von Planta seine Lehnsherrschaft, nämlich Österreich, zu einem Angriff auf die Bündner zu bewegen gesucht, mit Entschiedenheit als unzutreffend zurück.

Unter den wenigen von der Basler juristischen Fakultät erteilten Responsa staatsrechtlicher Natur befindet sich auch ein Gutachten über die Frage, ob Basel sich an einem Bündnis zwischen der evangelischen Eidgenossenschaft und England beteiligen solle, aus der Zeit, da England sich im Pfälzischen Erbfolgekrieg um die Schweiz bemühte. August Huber druckt es ab und rückt es in seinen historischen Zusammenhang.[2])

Meyer von Knonau stellt die Zürcherisch-Bernische 1703 erfolgte militärische Besetzung der Reichsstadt Lindau dar,[3]) nach Aktenstücken auf der Zürcher Stadtbibliothek aus diesem Jahre, die Auskunft geben über die Bedingungen der auf Lindaus Wunsch erfolgten Besetzung, über die militärischen Einzelheiten und über zwischen Lindau und dem Kommandanten der Besatzung Hans Konrad Werdmüller ausgebrochene Misshelligkeiten.

Heinrich Flach bricht für die ihm vielfach nicht gerecht genug beurteilte *Helvetische Gesellschaft des XVIII. Jahrhunderts* eine Lanze, indem er die so zahlreichen Anregungen würdigt, die sie auf den verschiedensten Gebieten gegeben und in den aus ihrem Schoss hervorgegangenen Schriften und den Protokollen ihrer Sitzungen niedergelegt hat: viele von diesen ihren Worten möchte er «heute als Mahn- und Weckrufe aufgegriffen» wissen.[4])

G. Beretta gibt eine kurze Beschreibung von 25 ihm von Fritz Blatter in Bern zur Verfügung gestellten Dokumenten aus den Jahren 1799, 1800 und 1801, welche die Verpflegung des nach dem Tessin detaschierten Teils der französischen «italienischen Armee» und den luganesischen Patrizier und Lieferanten Agostino Taglioretti betreffen. Es befinden sich darunter Briefe des Generals Mainoni und einer von Oudinot, dem spätern Marschall.[5])

Dr. A. Hermann veröffentlicht einige in seinem Besitz befindliche amtliche an General Andermatt gerichtete Aktenstücke aus dem Jahr 1802, eines vom 15. August, die andern drei von Tagen der Belagerung Zürichs datiert.[6])

---

[1]) Dr. Johann von Planta-Räzüns und sein Lehnsherr. Ein Beitrag zur Geschichte des Planta-Prozesses. Von Gian Bundi, Bern. Bündnerisches Monatsblatt 1916, Nr. 2, S. 33—48.

[2]) Ein Gutachten der Basler juristischen Fakultät über Teilnahme Basels an einem Bündnisse mit England. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, 14. Bd. Basel 1915. S. 335—350.

[3]) Die eidgenössische Besatzung in der Reichsstadt Lindau im spanischen Erfolgekrieg. Von Professor Dr. G' M' von K' in Zürich. Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees und seiner Umgebung, 44. Heft, Lindau i. B. 1915, S. 40—49.

[4]) Die Bestrebungen der Helvetischen Gesellschaft des XVIII. Jahrhunderts. Eine nationale Bewegung. Von Dr. H' F', Professor am kantonalen Lehrerseminar Küsnacht-Zürich. Zürich 1916. 75 S. (Schriften für Schweizer Art und Kunst 36/37.)

[5]) Documenti inediti degli anni 1799, 1800 e 1801 concernanti Agostino Taglioretti ed il generale Mainoni. Bollettino Storico della Svizzera Italiana. Anno XXXV 1915, p. 91—93.

[6]) General J. L. Andermatt und die Helvetik. Zuger Neujahrsblatt . . . 1916, S. 3—7.

Die Grenzwacht der Schweizer zur Zeit Napoleons I. ist von H. Al. Keiser in Zug zum Gegenstand einer «mit Rücksicht auf den Leserkreis» breit ausholenden Schilderung genommen, die in dem allgemeinen, nach den vorhandenen vorzüglichen Arbeiten gegebenen Rahmen den Zugerischen Anteil darstellen will und zu diesem Zwecke Aktenmaterial hauptsächlich des Zuger Staatsarchivs verwertet und vielfach einer handschriftlichen anonymen Chronik das Wort lässt.[1])

V. Mülinen stellt unter kurzer Berührung der eidgenössischen Grenzbesetzung von 1805 eingehend die mit derjenigen von 1809 verknüpften Ereignisse nach der politischen Seite dar[2]), unter ausgiebiger Benutzung des Nachlasses des Generals von Wattenwyl, und von Akten des Landammanns d'Affry, sowie der Korrespondenz eines der Bataillonskommandanten, Franz von Graffenrieds von Gerzensee, seines Urgrossvaters. In der interessanten Abhandlung tritt eine ähnliche Tendenz zu Tage wie in der über den Sturz der Mediationsverfassung (vgl. Anzeiger 1915, S. 204), insofern als v. Mülinen Wattenwyl und d'Affry zu rechtfertigen strebt gegenüber der Behandlung dieser Männer durch die neuere Geschichtschreibung, durch Oechsli und besonders Gustav Steiner. D'Affry grenzenlose Servilität gegen Napoleon vorwerfen heisst verkennen, dass damals eben einfach nichts anderes möglich war als strikter Gehorsam.

Dr. Fritz Haefeli schildert die Verfassung von Appenzell A.-Rh. nach dem Sturz der Mediation, die Bestrebungen und Ereignisse bis zur Durchsetzung der Revision des Landbuchs von 1814 und die Geschichte dieser Revision.[3])

Dass der grösste Teil der basellandschaftlichen Pfarrer zur Zeit der Trennung Stadtbasler waren, ergab 1832 vielfache Obstruktion von ihrer Seite gegen die neue Ordnung und im Gefolge davon Unruhen. Karl Gauss schildert das Verhalten dieser Geistlichen, ihre Vertreibung bis auf zwei und ihre Ersetzung durch regierungstreue und deren Wirken.[4])

Eine mitgeteilte Stelle eines Briefes der Pfarrfrau von Langenthal vom 30. März 1845 handelt von dem Freischarenzug nach Luzern, der Langenthal stark berührte.[5])

Francesco Chiesa entnimmt, wie er sagt, den Zeitungen und offiziellen Akten des Jahres 1848 einige wenig bekannte oder vergessene Notizen, um seine tessinischen Landsleute angesichts der heutigen Widerwärtigkeiten zu stärken durch das Beispiel der Väter, deren Eigenschaften grösserer Unzuträglichkeiten und Schwierigkeiten Herr wurden, vor die sie das Verhältnis zu den Eidgenossen und der neuen Verfassung und besonders der italienisch-österreichische Krieg mit seinen Wechselfällen und der Blockierung durch Österreich stellten.[6])

---

[1]) (Mit besonderer Berücksichtigung des Zuger Kontingentes.) Von H. Al. K'. Rektor. Zuger Neujahrsblatt 1916, S. 9—32.

[2]) Die schweizerische Grenzbesetzung des Jahres 1809. Von Wolfgang Friedrich von Mülinen. Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern, XXII. Bd. Drittes Heft. Bern 1915. S. 141—242.

[3]) Die Verfassungsbewegungen in Appenzell A.-Rh. während der Regenerationszeit. Appenzellische Jahrbücher, 43. Heft, Trogen 1915, S. 1—97. (Schluss folgt.)

[4]) Die Pfarrer im Baselbiet in der Zeit der Trennung von Baselstadt. Basler Jahrbuch 1916, S. 57—100.

[5]) Mitgeteilt von H. Bm. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. XI. Jahrgang, 1915. S. 313—314.

[6]) Un anno di storia nostra (Il Ticino nel' 48). Lugano 1915. 94 S.

Alfred Stern druckt die erhaltenen Depeschen ab, die Luvini, der Tessiner radikale Politiker, der Tagsatzungsgesandte und Kommandant der 6. Division im Sonderbundskrieg, von Mailand, wohin er durch den Eidgenössischen Vorort am 27. März 1848 zur Wahrung der schweizerischen Interessen und als Informationsagent geschickt worden war, nach Bern abgehen liess. Sie unterrichten über die Vorgänge der Zeit seiner Anwesenheit bis Ende Juni.[1])

Von Zurlindens Werk über das Zürich der letzten hundert Jahre ist die zweite Hälfte erschienen;[2]) sie setzt ein mit dem Beginn der demokratischen Bewegung in den 60er Jahren und führt die Schilderung der modernen Entwicklung Zürichs bis auf den Ausbruch des gegenwärtigen Krieges.

Als von vorwiegend *lokalgeschichtlichem Inhalt* erwähnen wir folgendes:

Einige veröffentlichte Urkunden des XIV. Jahrhunderts, aus dem Stadt- und Kantonsarchiv zu Bellinzona, betreffen u. a. eine Festsetzung der Grenzen zwischen Bellinzona, Locarno und Lugano auf dem Cenere.[3])

Johann Fäh erzählt aus gedruckten und ungedruckten Quellen, wie die Gemeinde Kaltbrunn an den kriegerischen Ereignissen von Anbeginn bis zur Mobilisation von 1914 teilgenommen hat oder von ihnen betroffen worden ist.[4])

Zwei Nusszehnten-Rödel der Pfarrkirche Altdorf, die Josef Müller mitteilt[5]) und kommentiert, sind für die Orts- und Personenkunde von Altdorf um 1500 von Bedeutung.

Aus der Chronik Jakob Billeters ist seit einiger Zeit Verschiedenes veröffentlicht worden. Neuerdings reproduziert Eduard Wymann grössere Teile derselben unter Vorausschickung einer biographischen Würdigung des Chronisten und Beifügung von Eintragungen desselben im Totenbuch von Aegeri.[6])

Lokalgeschichtliches aus Herisau betitelt sich eine Zusammenstellung von Notizen, die dem Gemeindearchiv von Herisau entstammen und Taufen, Todesfälle, Gemeindeangelegenheiten und Sitten- und Kulturgeschichtliches aus dem XVII.–XIX. Jahrhundert betreffen.[7])

Genealogie und Familiengeschichte; Heraldik; Burgen.

In Bogen 19–23 von Band III des *Genealogischen Handbuchs* behandelt Walther Merz die Herren von Wangen zu Ende, ferner die von Baldegg, Heidegg und Sengen.[8])

---

[1]) Die Berichte des Obersten Luvini, ausserordentlichen eidgenössischen Bevollmächtigten in Mailand, aus dem Jahre 1848. Mitgeteilt von Prof. A' S' (Zürich). Politisches Jahrbuch der Schweizerischen Eidgenossenschaft, 29. Jahrgang 1915, S. 265–314.

[2]) Hundert Jahre. Bilder aus der Geschichte der Stadt Zürich in der Zeit von 1814–1914. II. Band, Zürich 1915. XV + 450 S.

[3]) Pergamene varie del Trecento. Bollettino Storico della Svizzera Italiana, Anno XXXV, 1915, p. 51–56.

[4]) Kriegs- und Militärwesen aus der Geschichte der Gemeinde Kaltbrunn. Uznach 1915. 96 S.

[5]) von 1491 und 1532. Mitgeteilt von J' M', Altdorf. Geschichtsfreund LXX. Bd., S. 295–304.

[6]) Aus der Chronik des Pfarrers Jakob Billeter von Aegeri, 1671–1691 Oberschulmeister in Altdorf. XXII. Histor. Neujahrsblatt . . 1916 . . von Uri. S. 1–58.

[7]) Von einem Appenzeller Arzt. Appenzellische Jahrbücher, 43. Heft, Trogen 1915, S. 98–126.

[8]) Als Beilagen zu Archives Héraldiques Suisses 1915 (29. Jahrg.), Heft 2: S. 289–320 mit Stammtafeln XXVIII und XXIX und Siegeltafel XVIII; zu Heft 3: S. 321–352 mit Stammtafeln XXX und XXXI und Siegeltafel XIX; zu Heft 4 S. 353–368, mit Stammtafeln XXXII und XXXIII und Siegeltafeln XX und XXI, sowie als Nachtrag Stammtafel XXV.

Der wie es scheint auf gründlicher archivalischer Forschung beruhende *Stammbaum der Ritter von Altstätten,* den uns Hermann Ritter[1]) vorlegt, ergibt sich als ein Auszug eines vollständigen, über 1380 Personen umfassenden. Im Auszug sind von der zehnten Generation an sämtliche männlichen Glieder ohne Nachkommen und alle weiblichen weggelassen.

Placid Bütler behandelt die *Freiherren von Bürglen* von ihrem ersten Auftreten 1176 bis zu ihrem Aussterben 1407.[2]) 29 Beilagen geben ungedruckte Urkunden von 1346—1402 in extenso oder in Regesten. — Zur Fortsetzung seiner Arbeit über die Herren von Falkenstein (Anzeiger Bd. 12, Nr. 3) legt Bütler nun die Geschichte des zweiten Geschlechtes auf der Burg *Grimmenstein* vor, diejenige der nach dem Aussterben der Falkensteiner vom Abt von St. Gallen mit der Feste belehnten, aus Welsch-Tirol stammenden *Freiherrn von Enne,* die 1437 ausstarben.[3])

Ein Aufsatz Hegis beschäftigt sich mit der Person Adam Näfs, der einen bedeutenden Anteil an der Bannerrettung bei Kappel hatte und berichtigt aus den primären Quellen Ungenauigkeiten der Ueberlieferung über die ihm wegen seiner Tat zu Teil gewordenen Belohnungen; ferner mit dem Näfenschwert im Landesmuseum, mit dem Geschlecht der Näfen und der Pflege ihrer Familientradition im XIX. Jahrhundert.[4])

G. Stricklers *Chronik der Familie Spörri*[5]) leidet auf historischem, genealogischem und heraldischem Gebiet an unrichtigen Voraussetzungen und zahlreichen Irrtümern, dazu an falschen Lesungen.

Die Schenkungen des Kunstmalers W. Füssli an die zürcherische Stadtbibliothek in dem letzten Neujahrsblatt dieser Bibliothek, das erschienen ist, zu besprechen, war Dr. Conrad Escher beauftragt worden.[6]) Es handelt sich um ein Bildnis Jakob Werdmüllers, des Zeitgenossen Zwinglis, von Hans Asper, einen Becher der Familie Werdmüller aus dem XVII. Jahrhundert und um Portraits zweier Wilhelm Füssli von Anton Graff und Pieter Recco; welche Gegenstände durch Herbeiziehung zahlreichen anderweitigen Materials beleuchtet werden. Ein vierter Abschnitt ist der Familie Füssli, deren vollständiger Stammbaum aufgestellt wird, und ihren bedeutenderen Gliedern gewidmet.

Auszüge aus dem Bürgerregister von Zug über Mitglieder der Familie Acklin vom XV.—XIX. Jahrhundert gibt J. M. Weber-Strebel.[7])

Eine aus dem Basler Armorial im Berliner Zeughaus wiedergegebene Notiz betrifft die *Herren von Arberg.*[8])

---

[1]) Kgl. Baurat, Frankfurt [a. M.] 1915.

[2]) Von Dr. P' B', Professor in St. Gallen. Thurgauische Beiträge zur vaterländischen Geschichte. Hrg. vom Historischen Verein des Kantons Thurgau, 55. Heft, Frauenfeld 1915. S. 53—113.

[3]) Die Freiherrn von Enne auf Grimmenstein. Von Prof. Dr. P. Bütler in St. Gallen. Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees etc. 44. Heft, Lindau i. B. 1915, S. 53—92. Hievon ist folgende Arbeit ein die Quellennachweise und einige urkundliche Beilagen weglassender Auszug: Die Freiherren von Enne auf Grimmenstein. Von Prof. Dr. Pl. Bütler. Hrg. vom historischen Verein des Kantons St. Gallen. Mit einem Farbendruck und vier Illustrationen. St. Gallen, 1916. S. 1—18.

[4]) Die Schlacht bei Kappel und das Näfengeschlecht. Friedrich Hegi. Zwingliana 1916. Nr. 1 [Bd. III Nr. 7] S. 211—221.

[5]) Zürich 1915. VIII + 361 S.

[6]) Neujahrsblatt hrg. von der Stadtbibliothek Zürich auf das Jahr 1916, Nr. 272. Zürich, 1916. 41 S.

[7]) Aus dem Geschlechte der Acklin in Zug. Zuger Neujahrsblatt 1916 S. 38—40.

[8]) Zur Genealogie der Herren von Arberg. W. R. St. Archives Héraldiques Suisses 1915 (29. Jahrg.) S. 114.

E. Hauser behandelt in einer tüchtigen Arbeit die *Geschichte der Freiherren von Raron,*[1]) die stellenweise zu der des Wallis wird und sich im sog. Raron-Handel, der von Hauser eingehend und sorgfältig dargestellt ist, zu einem Stück allgemeiner Schweizergeschichte erweitert.

Dr. C. Benziger macht aufmerksam auf das auf der Berner Stadtbibliothek befindliche Wappenbuch der Stadt Zürich des Heinr. Hess von 1734, das, in seinem historischen Teil auf Erhard Dürsteler zurückgehend, in seinen fünf Folianten ausser den Heraldica einen überaus reichen Illustrationsschmuck von Ansichten und Portraits aufweist, die der Kunstgeschichte Zürichs noch manche Bereicherung bringen dürften.[2])

Die zum letzten Mal 1810 erwähnten Wappenbücher des von Remigius Faesch (1595—1670) errichteten Kunstkabinets sind im Frühjahr 1915 von Dr. Carl Roth auf der Basler Universität wieder aufgefunden worden und werden von W. R. Staehelin beschrieben.[3])

C. Byland betont die Ergiebigkeit der Gemeindewappen für verschiedene Seiten der Vergangenheit unseres Landes und gibt Quellen zu solchen an.[4])

Ein Wappen Hildebrands II Josts, Bischofs von Sitten, das beschrieben wird, befindet sich auf der Rückseite des ersten Blattes der Konstitutionen der Diözese Sitten von 1626.[5])

Stückelberg macht auf ein weiteres Denkmal des Wappens Josts von Silenen, aus der Kirche von Küssnach am Vierwaldstättersee, aufmerksam.[6])

Walther Merz hat seine Behandlung der *Gemeindewappen des Kantons Aargau* zu Ende geführt.[7]) Seine Arbeit liegt auch im Sonderabdruck vor.[8])

Als ersten Beitrag zu einem künftigen Wappenbuch des Kantons Schwyz fasst Dr. C. Benziger das Material für den Bezirk Einsiedeln zusammen.[9])

C. Byland erweist ein Wappen auf dreien der Glocken von *Gerzensee* (Kt. Bern) als das von Gerzensee.[10])

Staehelin behandelt das Wappen von *Riehen.*[11])

---

[1]) Von Dr. phil. E. Hauser. Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft VIII. Bd. S. 363–567. (Heft 2, Januar 1916.)

[2]) Ein Wappenbuch der Stadt Zürich. Archives Héraldiques Suisses 1915 (29. Jahrgang), S. 186—189.

[3]) Fünf wiedergefundene Wappenbücher aus dem Faeschischen Museum in Basel. Archives Héraldiques Suisses 1915 (29. Jahrg.), S. 203—209.

[4]) Einiges über schweizerische Ortsheraldik von † C. Byland in Bern. [† 16. V. 1915.] Archives Héraldiques Suisses 1915 (29. Jahrg.) S. 198—203.

[5]) Armoiries d'Hildebrand II Jost, évêque de Silenen. Archives Héraldiques Suisses 1915 (29. Jahrg.) S. 213—214.

[6]) Das Wappen des Bischofs Jost von Silenen. E. A. S. Archives Héraldiques Suisses 1915 (29. Jahrg.) S. 111—112.

[7]) Die Gemeindewappen des Kantons Aargau. Archives Héraldiques Suisses 1915 (29. Jahrg.) S. 57—67 (Bezirke Muri und Rheinfelden) und S. 121—135 (Bezirke Zofingen und Zurzach; Nachtrag).

[8]) Die Gemeindewappen etc. Mit Wappenzeichnungen von J. L. Meyer-Zschokke. Sonderabdruck aus dem Schweiz. Archiv für Heraldik 1913—1915 mit Register. Aarau 1915, 91 S.

[9]) Die Wappen des Bezirkes Einsiedeln und seiner Bürgergeschlechter. Archives Héraldiques Suisses 1915 (29. Jahrg.) S. 75—79.

[10]) Gerzensee. Ibid. 1915 (29. Jahrg.) S. 107—108.

[11]) Armoiries communales Suisses. Riehen, W. R. Staehelin. Ibid. 1915 (29. Jahrg.) S. 168—169.

E. Wymann berichtet über einen bei Gelegenheit der Neubestimmung des eidgenössischen Siegels von Uri ausgegangenen Vorschlag, den Tell zum Schildhalter des neuen Wappens zu machen.[1])

Stückelberg macht auf die Bedeutung der in Stein gehauenen Wappen für die Baugeschichte aufmerksam.[2])

Von dem *Wappenrelief der Offenburg in Basel*, an der Fassade des Offenburger Hofes, aus der zweiten Hälfte des XV, Jahrhunderts, handelt Staehelin.[3])

Derselbe behandelt *das Siegel des Bischofs von Lausanne: Johan Münch von Landskron, † 1410*, und trägt biographisches Material über ihn zusammen.[4])

Luigi Brentani legt das Resultat einiger Nachforschungen über die Entstehung des Wappens des Kantons Tessin 1803 vor.[5])

Anton Mooser in Maienfeld gibt eine eingehende bautechnische Beschreibung der in der Landquart-Klus gelegenen Ruine *Fragstein*, und der in den Verputz des 3. Stockwerks gezeichneten Wappen, und druckt aus dem «Helvetischen Calender für das Jahr 1791» ein 25-strophiges Gedicht ab, das die Sage vom letzten Ritter von Fragstein erzählt.[6]) Derselbe behandelt die Ruine der unter der Festung St. Luzisteig gelegenen Burg Grafenberg und die Letzimauer, die hier einst das Tal sperrte.[7])

Numismatik.

Eine Arbeit von Dorothea Menadier über *die Münzen und das Münzwesen der deutschen Reichsäbtissinnen im Mittelalter* bietet für Zürich, das natürlich berührt wird (nur kurz, auf S. 7, 25 u. 32), kaum etwas Neues.[8])

Gegen Demole (vgl. Anzeiger 1915, S. 212) will Stückelberg als die einzige ungezwungene Deutung der Buchstaben S—S auf Basler Denaren des X. Jahrhunderts die Erklärung als Anfangs- und Endbuchstabe eines Bischofsnamens gelten lassen, der uns freilich in der lückenhaften Liste der Basler Bischöfe dieser Epoche nicht erhalten ist.[9])

G. Beretta geht neuerdings ein auf zwei in der Revue suisse de Numismatique 1909, Heft 2, von G. Grunau publizierte schweizerische militärische Verdienstmedaillen.[10])

Kirche und Religion.

Wiederum bringt Stückelberg zur *Kirchlichen Archäologie und Hagiographie* interessante kleine Beiträge, welche die verschiedensten Zeiten und Orte betreffen.[11])

---

[1]) Ein Vorschlag zum neuen Bundessiegel von 1815. Ibid. 1915 (29. Jahrg.) S. 109—110.

[2]) Wappen als Bauurkunden. Ibid. 1915 (29. Jahrg.) S. 112.

[3]) W. R. St. Ibid. 1915 (29. Jahrg.) S. 170—171.

[4]) Ibid. 1915 (29. Jahrg.) S. 163—166.

[5]) Les armoiries et couleurs de la République et Canton du Tessin par L' B', prof. Ibid. 1915 (29. Jahrg.) S. 166—167.

[6]) Fragstein, Fracstein, Fragenstein, Ferporta in der Prätigauer Klus. Bündnerisches Monatsblatt 1916, Nr. 1, S. 11—22 u. Nr. 2, S. 56—61.

[7]) Die Mörderburg (Grafenberg). Ibid. 1915, Nr. 12, S. 429—432.

[8]) Diss. phil. Berlin. Von D' M' aus Berlin-Lichterfelde. 1915. 113 S.

[9]) Bischof S(. . .)s von Basel. E. A. S. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1915, S. 183—184.

[10]) Soldati ticinesi decorati nel 1815 e nel 1817. Bollettino storico della Svizzera Italiana Anno XXXV, 1915, p. 93—95.

[11]) Von E. A. St', Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, IX. Jahrgang, S. 289—300.

Der Ursprung des Ordens der Reuerinnen ist Gegenstand einer lateinischen Aufzeichnung des XV. Jahrhunderts, die A. Bernoulli aus einer Colmarer Handschrift mitteilt.[1])

Eine aus der Sammlung Trivulzio veröffentlichte Urkunde vom 14. November 1273 erzählt die Besetzung der Propstei Biasca durch Otto Visconti, Erzbischof von Mailand, mit Perracha di Velate, Kanonikus der Kirche Guazzone (Varese).[2])

Motta druckt ein neues Dokument ab, das die Identität des Erzpriesters Barengone, der in die Ermordung Galeazzo Maria Sforzas (26. XII. 1476) verflochten war, mit dem Erzpriester von Bellinzona Michele Barengo bestätigt.[3])

Die schon mehrfach ausgebeuteten Visitationsberichte der Churer Bischöfe liefern weiter Material zu historischen Arbeiten. Domsextar Dr. J. J. Simonet in Chur greift daraus die Protokolle der Visitationen von 1623 im Oberhalbstein und 1645 da und im Lugnez heraus. Er unternimmt es, «die Ergebnisse und interessantesten Details der Berichte unter allgemeinen Gesichtspunkten zu bieten.»[4]) — P. Notker-Curti teilt aus dem Visitationsbericht von 1643 die Befunde mit über die Kirchen und Kapellen in Ladir, Seth, Panix, Brigels, Disentis und Somvix.[5]) — Derselbe druckt aus dem Bericht über die Reise Johanns VI. Flugi den das Urserental betreffenden Teil ab.[6])

Der Schluss von Mgr. L. R. Schmidlins Abhandlung: *Das vereitelte Projekt, das Chorherrenstift Schönenwerd nach Olten zu transferieren,* ezählt die Bemühungen der Solothurner Regierung, zu ihrem Zweck zu gelangen, von 1693 bis Ende 1714, von welchem Zeitpunkt an die Angelegenheit aus den Akten verschwindet.[7])

Eduard Wymann handelt von der Veräusserung der Weihgeschenke der ehemals ziemlich stark besuchten Wallfahrtskapelle in Wiesenberg.[8])

In einem Aufsatz über Entstehung der Weihnachtskrippe mit Behandlung der einzelnen Figuren kommt Dr. A. Zesiger auch auf Krippen in der Schweiz. Unter den beigegebenen Reproduktionen von Stücken der Sammlung Dr. Grunaus in Bern sind auch fünf Figuren aus dem Kt. Solothurn wiedergegeben.[9])

Eduard Wymann teilt aus dem Tauf- oder Familienbüchlein des Franz Ludwig von Roll, Herrn zu Bernau einige Einträge mit, die Geburt und geistliche Laufbahn eines Sohnes betreffen, der als Beichtvater bei der Gemahlin Stanislas Leszinskis wirkte,[10]) ferner einiges über einen Sohn, der Zögling am Collegium Germanicum in Rom war.[11])

---

[1]) Ibid. IX. Jahrgang (1915), S. 304—305.

[2]) Il più antico prevosto di Biasca un veresino? Bollettino Storico della Svizzera Italiana Anno XXXV, 1915, p. 49—51.

[3]) L'Arciprete di Bellinzona complice dell' assassinio di Galeazzo Maria Sforza? Bollettino Storico della Svizzera Italiana Anno XXXV, 1915, p. 37—40.

[4]) Aus den bischöflichen Visitationsberichten von 1623 und 1643. Bündnerisches Monatsblatt 1916, S. 2—11, 48—55 u. 90—98.

[5]) Alte Kapellen im Oberland. Von P. C' N' O. S. B., Disentis. Bündnerisches Monatsblatt 1915, S. 419—428.

[6]) Ein Visitationsbericht über das Urserental von 1643. Geschichtsfreund LXX, S. 257—279.

[7]) Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte. IX. Jahrgang 1915, S. 250—267.

[8]) Die Votivgeschenke der Kapelle in Wiesenberg. Zeitschrift für Sckweizerische Kirchengeschichte. IX. Jahrgang, 1915, S. 301—303.

[9]) Die Weihnachtskrippe. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde, XI. Jahrgang, 1915, S. 243—268.

[10]) Ein Schweizer als Beichtvater am königlichen Hof von Polen. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, IX. Jahrgang, 1915, S. 301.

[11]) Ein Schweizer im Collegium Germanicum zu Rom. Ibid., IX. Jahrgang, 1915, S. 303—304.

Gabriel Meier druckt aus dem in Einsiedeln liegenden Diarium des Francesco Saverio Rusconi, Mönches von Einsiedeln 1718—1752, des Grossneffen des Erzpriesters von Bellinzona F. E. Rusconi, diesen letztern betreffende Stellen ab,[1]) von denen eine schon gedruckt ist in einer Publikation P. Magnus Helblings. (Das Tagebuch eines Einsiedler Klerikers vom Jahre 1717—23, in: Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktinerordens vol. 36, 1915.)

Die erste Hälfte der Lebensbeschreibung des *letzten zürcherischen Antistes D. G. Finsler*, die wir von seinem kürzlich verstorbenen Sohne noch erhalten haben, schildert die von schweren Glaubenszweifeln nicht verschonte Entwicklung des bedeutenden Kirchenmannes, seine Amtstätigkeit in Neumünster und Berg bis zu seiner Wahl als Antistes 1866 und seine wissenschaftliche Tätigkeit in dieser Zeit.[2])

Rechtsgeschichte.

Dr. Rudolf Schmid stellt das *Zugerische Staatsrecht bis 1798* dar, in einem ersten historischen Teil die Entwicklung bis zum sog. Libell von 1604, das die umstrittenen staatsrechtlichen Verhältnisse regelte und fixierte, in einem zweiten das Staatsrecht des XVII und XVIII Jahrhunderts nach allen seinen Teilen.[3])

Walther Merz veröffentlicht eine über die rechtliche Bedeutung der Weidhube Aufschluss gebende Urkunde aus dem Stadtarchiv Mellingen vom 25. XI. 1438.[4])

Pl. Meyer von Schauensee stellt das öffentliche Wirken *Kasimir Pfyffers von Altishofen* dar, der als Rechts- und Geschichtslehrer am Lyceum zu Luzern und als liberaler Politiker und Legislator für die schweizerische Rechtsgeschichte von grosser Bedeutung geworden ist.[5])

In dem neuesten Band der Aargauer Stadtrechte sind die von Laufenburg und Mellingen vereinigt. In beiden sind in weitestem Umfang ausser eigentlichen Rechtsbüchern Urkunden herangezogen, die rechtshistorischen Aufschluss gewähren. Das *Stadtrecht von Laufenburg*, bearbeitet von F. E. Welti, enthält 251 Stücke, die von 1207 bis zum Freiheitsbrief Kaiser Franz' II. von 1793 reichen; die Einleitung behandelt die Rechtsbeziehungen zur Herrschaft der Stadt und zum Stift Säckingen; das Stadtrecht von *Mellingen*, behandelt von Walther Merz, vereinigt 115 Stücke von 1045—1790.[6])

---

[1]) Per la biografia dell' arciprete di Bellinzona F. E. Rusconi. P. Gabriele Meyer O. S. B., Einsiedeln. Bollettino Storico della Svizzera Italiana Anno XXXV, 1915, p. 100—101.

[2]) Diethelm Georg Finsler, der letzte Antistes der zürcherischen Kirche, von Georg Finsler, Rektor. Erste Hälfte. 116. Neujahrsblatt, hg. von der Hülfsgesellschaft in Zürich auf das Jahr 1916. S. 1—93.

[3]) Stadt und Amt Zug bis 1798. Beitrag zur Kenntnis des ältern Staatsrechts des Kantons Zug. Geschichtsfreund. LXX. Bd., Stans 1915, S. 1—156.

[4]) Weidhube. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, 14. Bd., S. 378—379.

[5]) Ein Beitrag zur schweizerischen Rechtsgeschichte. Von Dr. Pl' M' von Sch', Luzern. Festschrift für Georg Cohn, Zürich 1915, S. 31—64.

[6]) Die Rechtsquellen des Kantons Aargau. Erster Teil, Stadtrechte. Sechster Band, Die Stadtrechte von Laufenburg und Mellingen, bearb. und hg. von Friedrich Emil Welti und Walther Merz. Aarau 1915. (Sammlung Schweizerischer Rechtsquellen, XVI. Abteilung.) XXV + 564 S.

Schule und Erziehung, Wissenschaft und Gelehrte, Musikgeschichte

Brentani geht die von ihm aus dem Gemeindearchiv in Bellinzona zusammengebrachten Nachrichten über das *öffentliche Schulwesen in Bellinzona* durch von den ersten vorhandenen (von 1387) bis zur Mitte des XVI. Jahrhunderts.[1])

Ein Beitrag zur Geschichte der St. Galler Schule ist J. Kuonis Aufsatz über *Bündner Schüler an der Knabenschule in St. Gallen*, die sich von Johannes Kessler (Lehrer am Gymnasium 1537) bis 1722 nachweisen lassen, um welche Zeit das Collegium philosophicum in Chur (seit 1696) die Bündner der Notwendigkeit enthoben hatte, fremde Schulen zu besuchen.[2])

Aus Dokumenten, die bei den Akten eines 1565/66 im Bündner Oberland um den Nachlass einer Ilanzer Schulmeisterswitwe geführten Prozesses lagen, gewinnt T. Schiess ein Bild von dem Leben eines bündnerischen Schulmeisters um die Mitte des XVI. Jahrhunderts.[3])

Albert Leutenegger fährt fort, die Tätigkeit des *ersten thurgauischen Erziehungsrates* zu schildern, die ein unablässiger Kampf gegen die Renitenz der Gemeinden war.[4])

Leben und Wirken des hervorragenden *Luzerner Naturforschers Kappeler,* 1685 bis 1769, sind sehr mangelhaft bekannt: diese Lücke will P. X. Weber ausfüllen durch das Lebensbild, das er von diesem Gelehrten entwirft, der, zugleich Arzt, Topograph, Alpenwanderer, Botaniker, Zoolog, Mineralog, Seismolog, Vulkanolog und Astronom, die Wissenschaft seiner Zeit in vielem gefördert hat.[5])

Ferdinand Schwarz bedient sich zu einer anziehenden Publikation: *Isaak Iselin als Student in Göttingen*[6]) (1847/48), Materials, das dem Iselinschen Nachlass, vornehmlich den Familienbriefen, worunter sich auch ein vollständiger Briefwechsel mit der Mutter befindet, entnommen ist.

W. F. von Mülinen veröffentlicht sechs Briefe, die der Präsident der Preussischen Akademie der Wissenschaften Maupertuis an den berühmten Haller richtete in der Angelegenheit der Berufung Hallers nach Berlin.[7])

Zu seiner interessanten Arbeit: Joh. Caspar Lavaters Beziehungen zur Kunst und den Künstlern konnte F. O. Pestalozzi die von ihm in Wien entdeckte, 20,100 Blätter umfassende Kunstsammlung Lavaters benutzen. Eine jene Arbeit fortsetzende Darstellung ist nun dieser Quelle selbst gewidmet.[8])

---

[1]) L'insegnamento pubblico a Bellinzona nei secoli XV e XVI Avv. Luigi Brentrani. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1915, S. 258—267. (Die Studie nennt sich eine Art Zusammenfassung eines Aufsatzes Brentanis im Dezemberheft der römischen Rivista pedagogica.)

[2]) Von J. Kuoni, Schulratsaktuar, St. Gallen. Bündnerisches Monatsblatt 1915, S. 333—340 und 377—386.

[3]) Aus dem Leben eines Ilanzer Schulmeisters. Von Stadtarchivar Dr. T. Schiess in St. Gallen. Bündnerisches Monatsblatt 1916, S. 73—89.

[4]) Der erste thurgauische Erziehungsrat 1798—1805, von Dr. A' L' (Fortsetzung und Schluss). Thurgauische Beiträge zur vaterländischen Geschichte. 45. Heft, Frauenfeld 1915. S. 1—52.

[5]) Dr. Moriz Anton Kappeler. 1685—1769. Geschichtsfreund, LXX. Bd., S. 157—249.

[6]) Basler Jahrbuch 1916. S. 101—193.

[7]) Zu Hallers Berufung nach Berlin. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. XI. Jahrgang, 1915, S. 304—307.

[8]) Joh. Caspar Lavaters Kunstsammlung. LXXIX. Neujahrsblatt zum Besten des Waisenhauses in Zürich für 1916.

Briefe von Charles Pictet de Rochemont an Philipp Emanuel von Fellenberg, die Hans Brugger veröffentlicht und erläutert,[1]) aus den Jahren 1812—17 und 1822—24, füllen, wie der Herausgeber betont, insofern eine Lücke in der Kenntnis von Pictet aus, als sie über die agronomischen und Schulinteressen des Briefschreibers belehren, die in den Biographien nur gestreift sind.

Derselbe schildert in einer hübsch aufgebauten kleinen Studie die Freundschaft der beiden, die aus dem Interesse des Genfer Musterlandwirts für Fellenbergs Pflanzung Hofwil erwachsen war.[2])

Gustav Tobler teilt drei Briefe Karl Viktors von Bonstetten aus der Zeit seiner Landvogtei in Nyon (1767—92) mit, die an den Uhrmacher, Volksführer und Verfasser politischer Tagesschriften Isaak Cornuaud in Genf gerichtet waren.[3])

Von Max Fehr erhalten wir eine anziehende Studie über die *Spielleute im alten Zürich*, die er als erstes Stück einer Folge von Bildern über *Zürich als Musikstadt im 18. Jahrhundert* angesehen wissen will.[4]) Das vorliegende Bändchen greift zeitlich weit über dieses Jahrhundert zurück. Seinen Kern bildet die Schilderung der Entwicklung der Stadttrompeterei und der für das alte Zürich so charakteristischen Institution der Turmmusik auf St. Peter.

Die Entdeckung einer Anzahl von Programmen von Aufführungen der «Gesellschaft ab dem Musiksaal» setzten Fehr in Stand, eine Schilderung von den Darbietungen des Zürcher Musiklehrers während eines Jahres des XVIII. Jahrhunderts zu geben.[5])

Kulturgeschichte.

J. Kuoni in St. Gallen macht einige Mitteilungen aus den St. Galler Ratsprotokollen der zweiten Hälfte des XVI. Jahrhunderts betreffend Beschlüsse über das (periodisch von Zeit zu Zeit vorgenommene) Abtun der Hunde.[6])

J. J. Simonet druckt einen Brief ab, in dem ein gewisser Hosang, der als Schneider in Paris reich geworden war, 1645 seine Erlebnisse beschreibt.[7])

Dr. Martin Schmid in Chur behandelt den Scharfrichter der III Bünde, der ursprünglich Nachrichter von Chur war: seine Stellung, Missbrauch des an sein Amt sich knüpfenden Aberglaubens durch ihn usw.[8])

Aus den Thurmbüchern und Ratsmanualen im Berner Staatsarchiv teilt J. Keller-Ris in Bern einige kulturhistorisch interessante Vorfälle aus dem XVIII. Jahrhundert mit.[9])

---

[1]) Hrg. von Dr. H' B', Lehrer am Staatsseminar Bern-Hofwil. Politisches Jahrbuch der Schweizerischen Eidgenossenschaft. 29. Jahrgang, 1915, S. 315—539.

[2]) Charles Pictet de Rochemont und Philipp Emanuel v. Fellenberg. Eine Freundschaft. Dem Schweizervolk geschildert von Dr. Hans Brugger. Bern 1915. 108 S.

[3]) Kleinigkeiten. Neues Berner Taschenbuch 1916, S. 210—219.

[4]) 1. Band Spielleute etc. von Dr. M' F'. Zürich 1916. 117 S.

[5]) Ein Jahr Musik im alten Zürich (1768). 104. Neujahrsblatt der Allgemeinen Musikgesellschaft in Zürich 1916. Dr. Max Fehr. 36 S.

[6]) Hunde totschlagen. Die Schweiz, Jahrgang XIX, 1915, S. 553—554.

[7]) Ein reicher Bündner Schneider in Paris. Von Domsextar Dr. J. J. Simonet, Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1915, S. 301—307.

[8]) Die Geschichte des Bündner Scharfrichters. Bündnerisches Monatsblatt 1915, S. 413—419.

[9]) Kulturhistorisches aus dem XVIII. Jahrhundert. Blätter für bernische Geschichte etc. XI. Jahrgang, 1915, S. 294—304.

G. Kurz erzählt uns aus den Berner Quellen *über Zwangsarbeit und Gefängniswesen im 17. Jahrhundert.*[1]) Er orientiert über den Thorberg, das «Schallenwerk», die erste Zwangsarbeitsanstalt im alten Bern, über Chorgericht und Chorhaus, und über die Gepflogenheit, die nicht zu Bändigenden in die seit Ende des 16. Jahrhunderts in Amsterdam bestehende berühmte Zwangsanstalt zu schicken.

Die von H. Türler mitgeteilten Erinnerungen Sigmund von Wagners,[2]) die er 1835 in seinem 77. Jahre niederschrieb, umfassen beinahe das ganze XVIII. Jahrhundert und sind ausserordentlich interessante kulturhistorische Schilderungen über das damalige Bern. Sie betreffen besonders das gesellschaftliche Leben und seine Wandlungen. Im sechsten Abschnitt treten Julie Bondeli und Wieland auf; Haller und andere wissenschaftliche Grössen passieren Revue.

Ein Gemälde aus der Kulturgeschichte des XVIII. Jahrhunderts ist der erste Teil der *Erinnerungen Karl Ludwig Stettlers,* die H. Türler veröffentlicht; darin erzählt der 1773 geborene Stettler ausführlich seine Knabenzeit bis zum 15. Jahre.[3])

Zu den schwyzerischen extremen Politikern, die nach der Regelung der schwyzerischen Zwistigkeiten 1833 sich aus der Heimat vorübergehend entfernten, gehörte auch Franz Xaver von Weber, der 1830 und 31 das alte Land Schwyz in der Tagsatzung vertreten hatte und 1832 Landammann gewesen war. Er zog sich nach Uri zurück und führte über seinen Aufenthalt dort ein Tagebuch, welches das damalige Leben in der Urschweiz treu wiederspiegelt. Daraus druckt Karl Benziger Teile ab.[4])

Ueber einen Roveredischen Wallfahrer nach St. Antonio von Vienne in Frankreich 1472, die Bücherei eines Pfarrers von Tesserete im XVI. Jahrhundert, und einen reich gewordenen Barbier des Livinen im XVII. Jahrhundert berichtet das Bollettino Storico della Svizzera Italiana.[5])

Geschichte der Kunst, des Kunsthandwerks, einzelner Bauten.

Vom Supplementband des *Schweizerischen Künstlerlexikons,* redigiert unter Mitwirkung von Fachgenossen von Dr. Carl Brun, Professor der Kunstgeschichte an der Universität Zürich, liegt die dritte Lieferung vor. Sie reicht bis Birmann.

Konrad Escher gibt eine genaue Beschreibung des zweibändigen Breviers des Basler Bischofs Friedrich ze Rhin, das dieser sich Ende der 30er Jahre des XV. Jahrhunderts in spätgotischer Zierschrift schreiben und mit kunstgeschichtlich wichtigen Bildern und Initialen schmücken liess, und das auch einige wertvolle Angaben zur Geschichte enthält.[6])

---

[1]) Von G. Kurz, Staatsarchivar. Neues Berner Taschenbuch. 1916. (21. Jahrgang.) Bern 1915. S. 130—161.

[2]) Novae Deliciae Urbis Bernae oder das goldene Zeitalter Berns von Sigmund von Wagner. Neues Berner Taschenbuch 1916. S. 226—285.

[3]) Aus den Erinnerungen Karl Ludwig Stettlers. Herkunft und Jugendzeit. Neues Berner Taschenbuch für das Jahr 1916. (21. Jahrgang.) S. 162—209. (Unmittelbar an diesen Teil schliesst an der bereits im Jahrgang 1915 veröffentlichte.)

[4]) Wanderungen durch Uri im Zeitalter des Biedermeier. Von Dr. Karl Benziger in Bern. XXII. Histor. Neujahrsblatt für das Jahr 1916 . . von Uri, S. 67—100.

[5]) Anno XXXV, 1915, p. 101—103.

[6]) Das Brevier des Basler Bischofs Friedrich ze Rhin auf der Basler Universitätsbibliothek. (Hierzu Tafeln III—VI.) Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, 14. Bd., Basel 1915, S. 279—305.

Im zweiten Teil seiner Arbeit: *Die Schlacht von Pavia auf den Teppichen des Museums zu Neapel* bringt Ernst Gagliardi die eingehende Analyse der sieben Teppiche nach ihrem künstlerischen und gegenständlichen (Quellen-) Wert.[1])

Ad. Fluri bringt zum ersten Mal Quellenmaterial bei über die Entstehung des sog. *Hugenottenteppichs in der Berner Ratsstube und Pierre Mercier*, dem wohl der Hauptanteil an der Verfertigung desselben zuzuschreiben ist, einen bisher ganz unbekannten Künstler.[2]) Pierre Mercier befand sich unter den französischen Hugenotten nach der Aufhebung des Ediktes von Nantes, deren sich die Berner Regierung annahm. Diese hat auch den Auftrag zur Herstellung des Teppichs erteilt.

Der Gang, auf dem wir v. Mülinen durch Bern als Portrait-Gallerie begleiten, ist zugleich eine Wanderung durch die Kultur- und Kunstgeschichte Berns der Zeit vom XV. bis an die Schwelle des XIX. Jahrhunderts. Von Mülinen schildert das Wirken der einzelnen Künstler, die die aufeinander folgenden Generationen im Bilde festgehalten haben.[3])

August Huber zieht eine Anzahl von Urkunden ans Licht, die Basler Kunsthandwerker betreffen, nämlich den Bildhauer Balthasar Michael (1601), Johann Christian Frisch (1675), den Bildhauer Reinhard Emanuel Battier (1762) und den Kunstgärtner Niklaus Petersen aus Dänemark (1764).[4])

E. Major druckt das am 11. März 1541 aufgenommene Inventar der *Hinterlassenschaft Balthasar Angelrots* ab, Basler Goldschmieds und Rates. Dabei befand sich ausser dem von Holbein bemalten «Haus zum Tanz» sein reiches Lager an Goldschmiedearbeiten, von denen scheinbar nichts auf uns gekommen ist. Indessen glaubt Major eine Spur gefunden zu haben, die zur Zuweisung einer grösseren Zahl von vorhandenen Werken an diesen Meister führen könnte.[5])

Stückelberg informiert über den «Bischofshof» in Basel: das spätgotische aus dem XV. Jahrhundert stammende, in seinen Hauptteilen erhaltene Gebäude, welches die bischöfliche Residenz war.[6])

Zur Baugeschichte des Basler Johanniterhauses und zu den Grabmälern einzelner Komture äussert sich W. R. Staehelin.[7])

Eduard Wymann greift einige Momente aus der Geschichte des *Treibhauses* heraus und veröffentlicht insbesondere zum Wiederaufbau desselben nach dem Brande von 1658 einiges Neue.[8])

Einige Kleinigkeiten zur Kunstgeschichte steuert das Bollettino Storico della Svizzera Italiana bei. Die barocke Karmeliterkirche degli Scalzi in Venedig wurde von

[1]) CXI. Neujahrsblatt der Feuerwerker-Gesellschaft (Artillerie-Kollegium) in Zürich auf das Jahr 1916. (21 S. u. Reproduktionen des 5.–7. Teppichs sowie Einzelaufnahmen vom 1., 2., 3. und 7. Teppich.)

[2]) Pierre Mercier und der Hugenottenteppich in der Berner Ratsstube. Neues Berner Taschenbuch für das Jahr 1916 (21. Jahrgang). Bern 1915. S. 83–115.

[3]) Von ältern bernischen Portraits und Portraitisten. Ein Versuch von Wolfgang Friedrich von Mülinen. Neues Berner Taschenbuch 1916. S. 23–82.

[4]) Mitteilungen über Basler Kunsthandwerker aus den Bürgerrechtsakten des Basler Staatsarchivs. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, 14. Bd. S. 379–385.

[5]) Der Nachlass des Basler Goldschmieds Balthasar Angelrot. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, 14. Band. S. 306–334.

[6]) Der Bischofshof in Basel. Von Ernst Alfred Stückelberg. Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins NF. Bd. S. 21–29.

[7]) Beitrag zur Geschichte des Johanniterordens in Basel. Archives Héraldiques Suisses 1915 (29. Jahrg.). S. 90–99.

[8]) Ein Bettelbrief für das Treibhaus. Geschichtsfreund, LXX Bd., S. 307–311.

Tessinern erbaut (Baldassare Longhena 1649). Dass die Kirche S. Sebastian in Roveredo künstlerisch wertvolle Gemälde besass, könnte geschlossen werden aus einem Notariatsinstrument von 1472.[1])

Luigi Brentani hellt die *Kunstgeschichte der Kollegiatkirche von Bellinzona* auf mit Hülfe von durch ihn unlängst im Stadtarchiv von Bellinzona entdeckten Dokumenten, von denen die wichtigsten als Anhang beigegeben sind.[2])

Von Hans Lehmanns Arbeit über die *Glasmalerei in Bern am Ende des 15. und Anfang des 16. Jahrhunderts* ist der Rest erschienen.[3])

Von der Publikation über *die Kunstdenkmäler des Kantons Unterwalden*[4]) liegt jetzt der 44. Bogen vor; er setzt die Behandlung der Kunstgegenstände von Sarnen fort.

Nachtrag.

F. Schaltegger publiziert *die beiden ältesten Thurbrückenbriefe*[5]): Ein Patent Kaiser Friedrich III von 1453, das Berthold Vogt zur Erbauung einer Brücke bei Weinfelden ermächtigte, und das Instrument einer Übereinkunft zwischen Bischof Otto IV. von Konstanz und Bischofszell über Bau und Unterhalt der beiden Brücken über Thur und Sitter bei letzterer Stadt. Er erläutert dazu die historischen Voraussetzungen, sowie den an die zweite Brücke sich knüpfenden Sagenbestand.

Die Biographie *Alois von Negrellis*, von Alfred Birk[6]), ist in dem Kapitel, das von der Wirksamkeit des bedeutenden österreichischen Ingenieurs in der Schweiz, hauptsächlich in den Kantonen St. Gallen und Zürich, handelt, auch ein bedeutender Beitrag zur schweizerischen Verkehrsgeschichte. In St. Gallen war Negrelli Strassen- und Wasserbauinspektor.

O. Erismann handelt von Schweizern in brandenburgisch-preussischen Diensten im 16. und 18. Jahrhundert, unter eingehenderer Behandlung eines derselben, Scipios von Lentulus (Zeit der schlesischen Kriege); ferner von dem seit 1814 in der preussischen Garde dienenden Neuenburger Schützenbataillon, und von Schweizern in Kriegsdiensten verschiedener kleinerer deutscher Staaten, darunter auch Strassburgs im holländischen Krieg 1672—79.[7])

Im Bollettino Storico ist ein offizielles Aktenstück der Genfer Regierung vom 25. März 1834 veröffentlicht, das sich auf die Teilnahme Carlo Battaglinis, der damals Student der Genfer Akademie war, am savoyischen Einfall bezieht.[8]) **Carl Brun.**

[1]) Anno XXXV, p. 103 und 101.

[2]) La storia artistica della Collegiata di Bellinzona secondo documenti inediti. Di L' B', Lugano. Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde, Neue Folge, XVII. Band, 1915, S. 330—351.

[3]) Ibid. XVII. Bd., 1915, S. 217—240 und 305—329.

[4]) Von Dr. Rob. Durrer. Bogen 44 (S. 689—704). (Beilage zum 3. Heft des Anzeigers für Schweizerische Altertumskunde, XVII. Bd. 1915.)

[5]) Mitgeteilt und eingeleitet von F. Schaltegger. Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees . . . 44. Heft. Lindau i. B. 1915, S. 180—193.

[6]) Die Lebensgeschichte eines Ingenieurs. Ester Band: 1799—1848. In der Heimat. — In der Schweiz. — In Österreich. Mit 1 Bildnis. Wien und Leipzig 1915. X + 274 S.

[7]) Schweizer in deutschen Diensten. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde, XI. Jahrgang, 1915, S. 268—294.

[8]) Carlo Battaglini nella spedizione di Savoja. Bollettino Storico della Svizzera Italiana XXXV, 1915, p. 104—105.

Literatur zum Geschichtsunterricht.

Fritz Friedrich. Stoffe und Probleme des Geschichtsunterrichts in höheren Schulen. B. G. Teubner. Leipzig und Berlin 1915. 230 S.

Das Buch von Dr. Friedrich, einem der verdienten Herausgeber der trefflichen Zeitschrift *«Vergangenheit und Gegenwart*, Zeitschrift für den Geschichtsunterricht und staatsbürgerliche Erziehung in allen Schulgattungen», erschien zu rechter Zeit: in dem Augenblicke, in dem an die Mittelschule der Ruf nach Reform und Mitarbeit an der nationalen Erziehung ergeht und ganz besonders weitgehende Anforderungen an den Geschichtsunterricht erhebt, werden zunächst die Fachgenossen mit Interesse ein Buch zur Hand nehmen, das, wie der Verfasser selbst sagt, aus dem Wunsche heraus entstanden ist, «Klarheit zu gewinnen über die Ziele und Möglichkeiten geschichtlicher Unterweisung in höheren Schulen und auf Grund so gewonnener theoretischer Einsicht Anregungen zu geben und Vorschläge zu machen zu einer möglichst fruchtbaren, praktischen Gestaltung des Unterrichts.» Der Verfasser verfügt über reiche eigene Lehrerfahrung, über eindringende Vertrautheit mit dem geschichtlichen Stoff, über eine wirklich nicht alltägliche Belesenheit in der wissenschaftlichen und methodischen Literatur und er ist mit einer hohen Auffassung von seinem Fache und mit unbefangenem und weitem Blick an die Arbeit gegangen. Er zerlegt sie in einen *«Allgemeinen Teil»*, in dem er *«die Zwecke des Geschichtsunterrichts als Masstab der Stoffauswahl»*, *«die Vorbereitung und Technik des Unterrichts»* und *«die Stellung des Geschichtsunterrichts im Lehrplan»* bespricht und in einen *«Besonderen Teil»*, der der Bewertung, Auswahl und methodischen Behandlung des Stoffes der einzelnen geschichtlichen Perioden gewidmet ist.

Friedrich lehnt die Erweckung der Vaterlandsliebe «als einziges oder auch nur hauptsächliches Ziel des Geschichtsunterrichts» ab. Diese an und für sich selbstverständliche Auffassung kann immerhin im gegenwärtigen Augenblick, auch bei uns in der Schweiz, nicht genug betont werden, wo die Neigung nicht ausgeschlossen ist, die Schule und ihre Arbeit einseitig auf eine an und für sich gewiss berechtigte und verständliche Zeitstimmung einzustellen. Das schliesst die Weckung und Stärkung der Liebe zu Volkstum und Vaterland als Aufgabe des Geschichtsunterrichts in den höheren Schulen natürlich nicht aus, zum Unterschied von der Geschichtswissenschaft und bis zu einem gewissen Grade auch vom Hochschulunterricht, welcher nicht unmittelbar ethische Ziele verfolgt, dagegen wohl durch den Lehrer ethische Betonung erhalten kann und wohl auch soll. Aber der Zweck des Geschichtsunterrichts führt über dieses Ziel hinaus. Friedrich formuliert ihn zutreffend als «Einsicht in das Werden der uns umgebenden Welt, soweit sie das Erzeugnis menschlichen Geisteslebens ist», wornach dem Unterricht zukommt, über die blosse Tatsachenkenntnis, der immerhin unerlässlichen Voraussetzung, hinaus den historischen Sinn und das historische Denken anzuregen und zu üben, das historische Urteil zu bilden und den historischen Willen zu wecken und zu stärken, d. h. den Willen «zur eigenen Mitarbeit an den Kulturaufgaben

der Menschheit innerhalb der naturgegebenen Lebenskreise». Indem so der Unterricht sich beständig an der Gegenwart orientiert, die Darstellung bis auf die Gegenwart herabführt und mit der Darstellung der Gegenwart abschliesst, wird er zum *staatsbürgerlichen Unterricht,* den der Verfasser als besonderes Fach ablehnt «mit der erdrückenden Mehrheit aller, die sich zur Sache geäussert haben.» Indem aber der Geschichtsunterricht auch aktive Kräfte auslöst, den Willen zur Mitarbeit an den Kulturaufgaben weckt, löst er die Aufgabe der *staatsbürgerlichen Erziehung.* Diese auf die Gegenwart und ihre Probleme gerichtete Aufgabe des Geschichtsunterrichts ist stark zu betonen, so auch dem jüngst erhobenen Vorwurfe gegenüber, dass es ihm an «Zukunftsbewusstsein» mangle und dass er die Jugend einseitig mit niederdrückendem «Vergangenheitsbewusstsein» belaste.

Die Ansicht, dass unter den geschichtlichen *Stoffen* die vaterländische Geschichte «im Unterricht führen, vorherrschen» müsse, können wir in dem weitgehenden Sinn des Verfassers aus naheliegenden Gründen an unseren höheren Schulen nicht befolgen. Die weitere Forderung, dass neben der vaterländischen auch die ausländische Geschichte heranzuziehen sei, «überall da, wo ihr eine weltgeschichtliche Bedeutung irgendwelcher Art» zukomme, die übrigens in Preussen auch von behördlicher Stelle geäussert worden ist, widerlegt den etwa gegen den Geschichtsunterricht in Deutschland erhobenen Vorwurf nationalistischer Engherzigkeit.

In dem Kapitel «Technik des Unterrichts» behandelt der Verfasser vor allem das Lehrbuch und die Quellenlektüre, die auch an der nächsten Frühjahrsversammlung des Vereins schweizerischer Geschichtlehrer Gegenstände der Diskussion bilden werden. Bemerkenswert ist der von Friedrich erwähnte Vorschlag R. Thieles zur Herstellung von Lehrbüchern aus Text, Tabellen, eventuell auch Quellenbuch ohne ausführliche pragmatische Erzählung. Die Bedeutung der Quellenlektüre schätzt der Verfasser nicht allzu hoch ein; er anerkennt dagegen vor allem den Wert der illustrierenden Quellenbenutzung in Übereinstimmung mit der Ansicht, die s. Z. auch von uns an dieser Stelle geäussert worden ist.

Der Verfasser bespricht dann die häusliche Vorbereitung des Schülers, die Darbietung des Lehrers und die Selbstbetätigung des Schülers. Er bezeichnet das Lehrgespräch als die natürliche Form des Unterrichts, hält aber doch auf der Unterstufe das Erzählen für unentbehrlich, während er auf der Oberstufe, wenigstens für die «äussern Tatsachen», die «bekannteren Vorgänge», wegfallen oder zurücktreten könne. Die Fruchtbarkeit gemeinsamer Besprechungen ist nicht zu bestreiten, wir kennen sie aus eigener Erfahrung. Häufiger oder gar regelmässig wird sie aber doch die zusammenhängende Darstellung des Lehrers — die übrigens durch Zwischenfragen den Kontakt zwischen Schülern und Lehrer unterhalten und damit dem Unterricht den Charakter gemeinsamer Arbeit erhalten soll — nicht ersetzen können, weil in der Regel die Voraussetzungen fehlen: eine gewisse meist unumgängliche Bekanntschaft der Schüler mit dem Stoff und — die Zeit. Wesentlich günstiger sind die Verhältnisse da, wo, wie eben zumeist in Deutschland, die Oberstufe

auf die Arbeit des Unterkurses aufbauen, also den Stoff in den wichtigsten Tatsachen als bekannt voraussetzen kann. Für Schulen mit einfachem Kurs scheint uns ein zweckmässiges Verfahren, nach Abschluss des geschichtlichen Kurses das letzte Jahr oder Halbjahr zu Wiederholungen und Ergänzungen nach bestimmten Gesichtspunkten zu verwenden in gemeinsamen Besprechungen oder mit noch weitergehender Selbstbetätigung der Schüler. Etwas ähnliches scheint übrigens auch Friedrich im Auge zu haben, wenn er für die Behandlung der Geschichte des 19. Jahrhunderts auf der Oberstufe neben dem «chronologischen» ein «an Problemen orientiertes Vorwärtsschreiten» vorschlägt.

Mit dem Verband deutscher Geschichtslehrer verlangt Friedrich eine Verstärkung der Geschichte im Lehrplan. Er sucht sie in den unteren Klassen auf Kosten der Fremdsprachen, in den oberen Klassen durch Einschränkung der Stundenzahl für Mathematik. Im übrigen ist seine Forderung mässig: je zwei Wochenstunden in den fünf unteren, je drei Wochenstunden in den vier oberen Klassen, beides allerdings als Minimum. In der Schweiz werden drei Stunden in allen Klassen unumgänglich sein angesichts der weitgehenden Ansprüche, die namentlich auch die staatsbürgerliche Unterweisung in unserem demokratischen Staate an den Geschichtsunterricht stellt, mit Rücksicht ferner darauf, dass wir ausser einer eingehenden Vertrautheit mit der vaterländischen Geschichte in viel weitergehendem Masse die Einsicht in die Entwicklung der Kulturvölker des Auslandes als Ergebnis des geschichtlichen Unterrichts verlangen müssen, und da endlich unsere höheren Schulen zumeist weniger Jahreskurse umfassen als in Deutschland.

Die Notwendigkeit einer Verstärkung des Geschichtsunterrichts ergibt sich besonders eindringlich aus dem besonderen, zweiten Teil von Friedrichs Buch, in welchem der Verfasser am Faden der einzelnen Geschichtsperioden den geschichtlichen Stoff auf seine Berechtigung und Bedeutung und seine methodische Behandlung im Unterricht untersucht. Mit anerkennenswerter Entschlossenheit beschneidet oder beseitigt er Gebiete, welche ein behäbiges Dasein mehr einer zähen Tradition als ihrem wirklichen Bildungswert verdanken, während er anderen, die bisher oft wenig beachtet ein kümmerliches Leben fristeten, das verdiente Gewicht gibt, wie der Aufklärung des 17. und 18. Jahrhunderts, welche wirklich nicht, wie es etwa noch geschieht, in der Einleitung zur französischen Revolution untergebracht werden darf. Unter den methodischen Winken verdient namentlich auch die Nennung einer Anzahl von Themen und Problemen Erwähnung, deren Behandlung sich im Unterricht fruchtbar erweisen muss, weil sie zu gründlicher Verarbeitung des Stoffes zwingt und zum Denken über solche Fragen anregt. Wertvoll sind ferner die zahlreichen Hinweise auf empfehlenswerte, Lehrern oder Schülern förderliche Literatur, in der sich der Verfasser als ungemein bewandert erweist.

Man mag in Einzelheiten von den Ansichten Friedrichs abweichen, man mag vor allem seine Vorschläge zu Stoffen und Problemen des Geschichtsunterrichts zunächst noch als ein Ideal betrachten, dessen restlose Verwirklichung auch von der von Friedrich verlangten Verstärkung der Geschichte nicht zu

erwarten sein wird: im ganzen haben wir uns doch bei der Lektüre dieses Buches einer gelegentlich geradezu überraschenden Übereinstimmung der Auffassung und einer zunehmenden Befriedigung erfreut. Besser als mit diesem Bekenntnis können wir es unseren Fachgenossen wohl nicht empfehlen.

Jedenfalls beweist das Buch Friedrichs aufs neue, welche reiche Beute an Gegenwartswerten dem Geschichtsunterricht zu entheben ist. Und weil man das noch immer weitherum nicht verstehen will, so möchten wir den Wunsch des Verfassers unterstützen, dass sein Buch über die Kreise der Fachgenossen hinaus bis zu den Behörden dringen und wirken möchte, auch bei uns in der Schweiz.

Zürich. **Hans Schneider.**

Flach & Guggenbühl, Quellenbuch zur Geschichte des Mittelalters für schweizerische Mittelschulen. Zürich. Schulthess & Cie. 1915. 310 Seiten. Preis Fr. 3.60.

Vor zwei Jahren konnten wir an dieser Stelle ein vortreffliches deutsches Quellenwerk zum Geschichtsunterricht anzeigen.[1]) Heute haben wir die Freude, auf eine ebenfalls vorzügliche schweizerische Publikation der gleichen Art hinzuweisen, deren erster, das Altertum beschlagende Teil[2]) schon 1914 erschienen, deren zweiter, das Mittelalter beleuchtende Band verhältnismässig rasch gefolgt ist. Das Quellenbuch von Flach & Guggenbühl stellt sich auf den schweizerischen Standpunkt. Nicht in dem Sinne, dass es vorzugsweise oder gar ausschliesslich die schweizerische Geschichte berücksichtigte. Es wird im Gegenteil auch in den folgenden Bänden keine Quellenstücke zur lokalschweizerischen Geschichte bringen. Es soll die Quellenbücher zur Schweizergeschichte von Oechsli nicht ersetzen, sondern ergänzen. Es will «jedes Land nach seiner Bedeutung für die allgemeingeschichtliche Entwicklung, soweit sie an unseren schweizerischen Mittelschulen gelehrt wird, berücksichtigen». Diese «gewissermassen neutrale Grundlage» ist sein Verdienst; durch sie unterscheidet es sich von den Quellenwerken und anderen Geschichtslehrmitteln deutschen Ursprungs, so z. B. auch von der sonst trefflichen Lambeck'schen Sammlung, welche sich ausschliesslicher, als es sich mit unseren schweizerischen Bedürfnissen verträgt, auf die Beleuchtung der deutschen Geschichte beschränken.

Mehr noch als in dem vorliegenden Bande zur Geschichte des Mittelalters, deren Völkerbewegungen und universalistischer Charakter an und für sich schon einer Quellensammlung ein gewisses internationales Gepräge ver-

---

[1]) *Quellensammlung für den geschichtlichen Unterricht* an höheren Schulen. Herausgegeben von G. Lambeck in Verbindung mit Prof. Dr. F. Kurze und Dr. P. Rühlmann. Teubner. Leipzig und Berlin. Vgl. Anzeiger für Schweizergeschichte, 24. Jahrgang. 1914, No. 2, pag. 108 ff.

[2]) *Flach & Guggenbühl*, Quellenbuch zur Geschichte des Altertums für schweizerische Mittelschulen. Zürich. Schulthess & Cie. 1914. 344 Seiten. Preis Fr. 4.—.

leihen müssen, wird der schweizerische oder neutrale Standpunkt dieses Quellenbuches naturgemäss in den Bänden zur neueren und neuesten Zeit wegen ihrer nationalgeschichtlichen Entwicklung zum Ausdruck kommen. Immerhin tritt er auch schon in dem zweiten Bande in recht erfreulichem Masse zu Tage: annähernd ein Drittel der 118 Quellenstücke beziehen sich auf englische, italienische, französische etc. Geschichte, was um so mehr Anerkennung verdient, als diese Quellen zumeist schwer zugänglich sind und ihre Beschaffung den Herausgebern oft nicht wenig Mühe gemacht haben wird. Es sind z. T. höchst wichtige und willkommene Dokumente darunter, so die Urkunde, durch welche der englische König Johann ohne Land die Königreiche England und Irland an den Papst Innozenz III. abtrat und aus der Hand des Papstes als Lehen zurückerhielt, oder der Auszug aus der Magna charta libertatum, die als Grundlage der englischen Volksfreiheit, wie als Beweis des frühen Verständnisses für die Bedeutung des Handels in England wichtig und interessant ist, oder der Auszug aus den Lehren Wiclifs, ferner die Aussagen der Jeanne Darc vor dem Gericht zu Rouen, die Charakteristiken Ludwigs XI. von Frankreich und Karls des Kühnen aus den Memoiren von Commines, Petrarcas Schilderung seiner Besteigung des Mont Ventoux, eines der ersten Dokumente der neueren Zeit für die Freude an der Schönheit der Bergwelt, die Charakteristik Lorenzo Medicis aus Macchiavellis florentinischen Geschichten, um nur einige wenige der zahlreichen Stücke zur ausserdeutschen Geschichte zu nennen. Auch sonst ist die Auswahl gelungen; vor allem sind die bedeutendsten geschichtlichen Erscheinungen belegt, wenn es auch in der Natur einer solchen Sammlung liegt, dass sie nicht alle Wünsche befriedigen kann. So hätten wir zahlreichere Belege zur Geschichte des Städtewesens begrüsst, z. B. für Markt- und Zunftordnungen, Lehrverträge und Lehrbriefe, für die Städtebünde, wenigstens die Hansa, während wir z. B. die Schilderung der Aschermittwochprozession aus dem byzantinischen Hofleben schwerlich vermisst hätten.

Die Herausgeber waren bemüht, überall zusammenhängende Stücke und abgerundete Bilder zu bieten, was sie nicht hinderte, auf ein richtiges Verhältnis zwischen Wert und Umfang der Stücke zu achten. Sie erscheinen sämtliche in deutscher Übertragung. Das ist für altsprachliche Texte und für neusprachliche Texte der älteren Zeit verständlich. Dagegen möchten wir den Herausgebern dringend die Frage zur erneuten Prüfung empfehlen, ob sie nicht für die Belege zur neueren und neuesten Geschichte die Originalsprache beibehalten wollten. Wenigstens französische und englische Texte, ebenso solche in älteren deutschen Sprachformen sollten Lehrern und Schülern schweizerischer Mittelschulen keine allzu grossen Schwierigkeiten bieten, während die Quellen durch Übersetzung oder Modernisierung an Unmittelbarkeit und Anschaulichkeit immer einbüssen und oft gerade des Eindrucksvollsten, des «Zeitgeruches», beraubt werden.

Den Text begleiten erläuternde Fussnoten, die aber dem Schüler und wohl auch dem Lehrer manche Frage zum Verständnis und zur Beurteilung des Inhalts offen lassen und daher vermehrt werden dürften, zumal da ja

das Quellenbuch von den Herausgebern als Lesebuch in die Hand der Schüler gewünscht wird. — Wertvoll sind die den einzelnen Stücken voran-gestellten Bemerkungen über den Autor und die Bedeutung der Quelle, das um so mehr, als dabei der gegenwärtige Stand der Quellenkritik gewissenhaft berücksichtigt ist, wie z. B. die Bemerkungen zu der bisher unter dem Namen Capitulare de villis Karls des Grossen bekannten Güterordnung zeigen, die von der neueren Forschung Ludwig dem Frommen zuge-schrieben wird.

Über die Art, wie sich die Herausgeber die Benutzung der Quellen in der Schule denken, haben sie sich schon in der Einleitung zum ersten Teil ihrer Sammlung geäussert. Ihre Ansicht entspricht der s. Z. auch von uns vertretenen[1]) und sich immer allgemeiner durchsetzenden Auffassung vom Zweck der Quellenlektüre: Beleuchtung der geschichtlichen Tatsachen durch die Quellen, nicht Erarbeitung der geschichtlichen Tatsachen aus den Quellen. Jedenfalls kann das Schöpfen geschichtlicher Erkenntnis aus den Quellen selbst nur die seltene Ausnahme sein und wird dann wohl weniger der Einführung in die historische Methode, als der Weckung und Schärfung des kritischen Sinnes und der Entdeckerfreude zu dienen haben. In diesem beschränkten Sinne betrieben und massvoll verwendet vermag die Quellen-lektüre die Anschaulichkeit und Vertiefung des Geschichtsunterrichts zu fördern, hat sie daher an der Schule ihren Wert und ihr Recht.

In dem Quellenbuch von Flach & Guggenbühl, das der Verleger solid und geschmackvoll ausgestattet hat, erhält der Geschichtsunterricht an den schweizerischen Mittelschulen für die Quellenlektüre ein vortreffliches Hilfs-mittel, das wir den Geschichtslehrern nachdrücklich empfehlen, das aber zweifellos auch andern Geschichtsfreunden Freude machen wird.

Zürich. **Hans Schneider.**

---

[1]) a. a. O. pag. 108.

Nachrichten.

Verein schweizerischer Geschichtslehrer.

Der Verein schweizerischer Geschichtslehrer wird seine diesjährige Frühjahrsversammlung Ende Mai in Brugg abhalten.

Diskussionsthemata: Die Quellenlektüre im Geschichtsunterricht.
Erster Votant: Dr. A. Burri, Bern.
Das Lehrbuch im Geschichtsunterricht.
Erster Votant: Dr. J. Grunder, Bern.

Hs. Sch.

Am 16. Februar hielt die *Société Vaudoise d'Histoire et d'Archéologie* ihre Generalversammlung ab. Es wurden folgende Referate gehalten: Raoul Campiche, Genf: *La fin du culte catholique à Lutry.* Auf Grund zeitgenössischer Aufzeichnungen sprach der Vortragende über die durch die Berner im Jahre 1530 in der Waadt durchgeführte Reformation in Lutry. — Chanoine Em. Dupraz: *Condamnation à mort d'un gentilhomme vaudois au début du XVIe siècle.* Es handelte sich um einen Vertreter der Familie de Pétigny, der wegen eines Mordes im Jahre 1514 zum Tode verurteilt und dann zu ewiger Verbannung begnadigt worden war. — Ernest Cornaz: *Les plus anciens comptes des châtellenies de Grandcour et de Cudrefin.* Die auf Pergament geschriebenen und in Turin aufbewahrten Rechnungen betreffen die Jahre 1393 und 1394 und geben Aufschluss über Einnahmen und Ausgaben der Schlossverwaltung.

Druck und Expedition *K. J. Wyss* in Bern.

Verzeichnis der in der Übersicht über die histor. Literatur, S. 48–64 genannten Abhandlungen:

1916 № 2

ANZEIGER
FÜR
SCHWEIZERISCHE GESCHICHTE

INDICATORE DI STORIA SVIZZERA

INDICATEUR D'HISTOIRE SUISSE

Herausgegeben
von der
Allgemeinen geschichtforschenden
Gesellschaft der Schweiz

Publié
par la
Société Générale Suisse
d'Histoire

Unter ständiger Mitarbeiterschaft
von
Hermann Bächtold, Carl Brun, Felix Burckhardt, Robert Hoppeler,
Wilhelm J. Meyer, Charles Robert

redigiert von
Paul E. Martin und Hans Nabholz

47. Jahrgang – N. F. Band 14

47me année – N. S. Tome 14

BUCHDRUCKEREI K. J. WYSS, BERN.
1916.

Der „Anzeiger" ist Verbandsorgan des Vereins schweizerischer Geschichtslehrer.

L'Indicateur est l'organe officiel de la Société Suisse des professeurs d'histoire.

Abonnementspreis: Fr. 5.— jährlich für 12—15 Bogen in 4 Nummern.

Man abonniert bei den Postbureaux, in den Buchhandlungen und direkt bei K. J. Wyss, Buchdruckerei, Bern. Für Postabonnemente 20 Cts. mehr.

Die Mitglieder der Geschichtforschenden Gesellschaft erhalten den Anzeiger unentgeltlich.

Abhandlungen und andere Beiträge in *deutscher* und *italienischer* Sprache sind an Staatsarchivar H. Nabholz, Obmannamt, Zürich, zu richten.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren (selbständige Werke und Separatabzüge) an die gleiche Adresse.

Abonnement Fr. 5.— par an. L'Indicateur paraît quatre fois par an, en cahiers de 48 à 60 pages.

On s'abonne auprès des Bureaux de poste, des libraires ou directement à l'imprimerie K. J. Wyss, Berne. Pour les abonnements postaux 20 cts. en plus.

L'abonnement est gratuit pour les membres de la Société générale suisse d'Histoire.

Les manuscrits des travaux rédigés en français doivent être adressés à M. Paul E. Martin, Archiviste d'Etat, Hôtel de Ville, Genève. Les ouvrages, tirages à part etc., envoyés pour compte-rendu, à M. H. Nabholz, Archiviste d'Etat, Obmannamt, Zurich.

INHALT: — SOMMAIRE:

Dieser Nummer liegt Bogen 10 der Archivinventare der aargauischen Städte bei. Weitere Exemplare sowie die vorangehenden Bogen können bei der Expedition des Anzeigers, K. J. Wyss in Bern, à 60 Cts. bezogen werden.

La Suisse et Genève en 1582.

D'après les documents des archives de Zurich et de Lucerne.[1])

On sait que parmi tous les ducs de Savoie l'un de ceux qui montra le plus d'acharnement à s'emparer de Genève fut Charles-Emmanuel, le promoteur de l'Escalade: il ne faudrait pas croire qu'il eût attendu la vingt-troisième année de son règne pour tenter d'adjoindre cette ville à son duché.

Déjà en avril 1582 — il n'était pas encore depuis deux ans sur le trône — il avait rassemblé des troupes nombreuses dans les environs de Genève, à Ripaille près de Thonon, son port de guerre, dans le Faucigny, même à Gex, et les gouverneurs civils comme les intendants militaires de ces régions préparaient en secret, et sans aucun doute sous son inspiration, un coup de main contre la ville.[2]) Le *modus vivendi* établi en 1568 pour la durée de vingt-cinq ans lui liant les mains, le duc ne pouvait en effet satisfaire son ambition que par la voie des complots ou des agressions traîtresses. Cependant cette concentration de troupes avait mis en éveil non seulement les Genevois, mais aussi leurs alliés les Bernois qui savaient bien que la maison de Savoie n'avait pas perdu tout espoir de faire rentrer le pays de Vaud sous sa domination.

---

[1]) Cette étude n'a pas la prétention d'être un exposé complet de tous les évènements qui troublèrent la Confédération des Treize Cantons et la petite république, sa voisine, au cours de l'année 1582. Je me suis limité à la crise que provoqua au sein des Ligues suisses l'attaque projetée et même commencée par la Savoie contre Genève. Et de cette grave affaire elle-même, je n'ai pas abordé tous les problèmes qu'elle pose aux historiens; il faudrait, pour mener à bien une pareille tâche, entreprendre des recherches dans les archives non seulement de nos principaux centres politiques suisses, mais de Turin, Paris, Madrid. Désirant seulement saisir le contrecoup, dans la vie intérieure de la Confédération, des conflits entre la Savoie et Genève, je me suis contenté de dépouiller ce qui se rapporte à la crise de 1582 dans les archives de Zurich — à la fois chancellerie officielle et l'une des «quatre villes évangéliques» — et dans celles de Lucerne — centre politique de la Suisse catholique. Ce que ces documents ajoutent aux renseignements contenus dans les relations déjà publiées des évènements de 1582 suffisait à mon propos. Pour ce qui concerne Genève, je me suis contenté de suivre les évènements sous la conduite et au travers de J. A. Gautier, d'une documentation si scrupuleuse et d'une objectivité si remarquable.

[2]) J. A. Gautier: *Histoire de Genève des origines à l'année 1691.* Genève 1901, in-8, t. V, p. 250—251.

En même temps que les uns et les autres demandaient aux baillis savoyards des explications sur ces armements insolites,[1]) le Conseil de Genève découvrait par ses espions un complot qui devait livrer la ville à l'ennemi.[2]) Décidément l'affaire se corsait, et Genève avait lieu de se mettre au plus vite en état de défense. Des courriers s'en vont aussitôt de tous côtés porter à ses coréligionnaires de Suisse et de France la nouvelle de l'attaque qui la menaçait;[3]) et bientôt de toutes parts des volontaires affluèrent à son secours, ce qui lui permit de se créer une garnison permanente de trois cents hommes.[4])

Or il se trouvait que depuis quelques années Genève faisait de grands efforts pour être reçue dans l'alliance des Treize Cantons, à la fois pour fortifier sa situation politique,[5]) et pour se soustraire à la protection précieuse mais encombrante de ses seuls alliés des bords de l'Aar. L'occasion parut bonne de faire réussir ce projet; la tentative du duc ne prouvait-elle pas que l'indépendance de Genève était constamment en danger? Et les cantons suisses n'avaient-ils pas tout intérêt à se déclarer les protecteurs de celle qu'on appelait couramment «une clef de la

---

[1]) Gautier, *op. cit.*, p. 251—252. — Copies des lettres envoyées par le Conseil de Berne au gouverneur du Chablais et à d'autres fonctionnaires de la Savoie, ainsi qu'au Sénat de Chambéry. Zurich, Staatsarchiv: Akten Genf 1573—1585. A 246,2, fol. 11, 12, 13, 14, 19.

[2]) Gautier, *op. cit.*, p. 252—253, 258.

[3]) *Ibid.*, p. 258. — Lettre du 25 Avril au Conseil de Zurich. Zurich, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 18.

[4]) Gautier, *op. cit.*, p. 255.

[5]) Dans une relation lucernoise contemporaine, mais anonyme, des évènements dont nous parlons, intitulée «Concept und Substanz der Handlung und kriegl. Empörung so sich zwüschen H. Herz. von Savoyen und der Statt Bern von der St. Genff wegen zugetragen der Jare 1578, 1579, 1582.» (Lucerne, Staatsarchiv: «Acta zwischen dem Herzog in Savoyen und den Eidtgnossen ab anno 1580 bis 1598». 22. fol. 310—333, 337—338, 342—349 et 387—389) se trouve un renseignement intéressant à ce sujet. Comme quelques notables des cinq cantons passaient à Genève en 1581, les syndics leur auraient déclaré que les Genevois étaient bien désireux d'entrer dans l'alliance de toute la Confédération, qu'ils préféreraient s'appuyer sur la protection des cantons catholiques que sur celle de la France, de Berne et de Soleure (allusion au traité de 1577 par lequel ces trois Etats s'étaient faits les protecteurs attitrés de Genève), et qu'ils aimeraient, à défaut d'une alliance avec les treize cantons, que les cinq cantons s'associassent à ces Etats protecteurs, car alors seulement ils se sentiraient en sécurité. — P. A. de Segesser, *Ludwig Pfyffer und seine Zeit,* Berne 1881, in-8, t. II, p. 433—444, attribue à Cysat cet important document, très personnel, très passionné, très partial par conséquent; cela en augmente du reste l'autorité et la portée, car Cysat lui-même prit une part active à la politique lucernoise de cette époque; son récit devient ainsi l'expression de sa propre conception des faits et jette un jour précieux sur l'attitude des cantons catholiques dans cette affaire.

Confédération»? Aussi de copieuses missives sont-elles envoyées à Zurich, à Bâle, à Schaffhouse, à Soleure, à Fribourg, pour les mettre au courant de ce qui se trame contre Genève;[1]) on y joint un procès-verbal du procès de Des Plans, le traître qui s'était engagé à faire entrer les Savoyards dans la ville. Puis les plus expérimentés des diplomates genevois, l'infatigable Roset en particulier, se mettent en route pour gagner des voix en faveur de l'alliance désirée.[2])

Quand on sait ce qui se passait à Lucerne à ce moment, on ne peut que s'étonner que les magistrats genevois se berçassent d'aussi naïves illusions. En effet, un mois était à peine écoulé depuis la première alarme, que la Savoie avait fait faire auprès des cinq cantons du centre et de Fribourg des démarches tendant à en obtenir une petite armée contre Genève; et elle lui avait été promise dès le 12 mai.[3])

Cet engagement, dont les conséquences pouvaient être terribles, s'explique ainsi: bien que Zurich eût été le berceau de la Réforme en Suisse et que, grâce à Zwingli, cette ville en eût longtemps dirigé le mouvement, Genève était devenue, aux yeux des catholiques de la Suisse centrale aussi bien que de toute l'Europe, la citadelle du protestantisme; ardents serviteurs de Rome comme ils l'étaient, les Waldstätten et leurs voisins de Lucerne et de Zoug en avaient conçu contre Genève une haine si vive qu'un des premiers points de leur programme politique — ils étaient trop prime sautiers et entiers dans leurs passions pour que leur politique ne fût pas au service de leurs convictions religieuses — était de la ramener coûte que coûte sous l'obédience de Rome.[4]) Aussi en 1577, dans le traité d'alliance défensive conclu avec la Savoie avaient-ils expressément promis de ne pas prendre Genève sous leur protection puisque le duc élevait des prétentions sur elle.[5]) Et aussitôt que Charles-Emmanuel, alléguant des projets d'agression de Berne contre ses Etats du bassin du Léman, leur avait en secret demandé des troupes au nom de ce traité, ils s'étaient empressés d'accéder à son désir et de préparer chacun la mise sur pied de quelques centaines d'hommes.[6])

---

[1]) Gautier, *op. cit.*, p. 258.

[2]) *Ibid.*, p. 261, 262, 264.

[3]) *Eidgenössische Abschiede*, tome IV, part. 2, p. 759 b, 762 a.

[4]) B. Hidber, *Renward Cysat, der Stadtschreiber zu Luzern, Lebensbild eines katholisch-schweizerischen Staatsmannes aus dem sechszehnten Jahrhundert*, *Archiv für schweizerische Geschichte*, t. XIII, p. 204—205.

[5]) *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 1547.

[6]) La destination exacte de cette troupe, et en particulier son emploi contre Genève, ne semble pas avoir été stipulée à l'avance, ou du moins pas par écrit et probablement pas ouvertement, et c'est ce qui permit aux V Cantons d'argumenter comme nous verrons plus loin qu'ils le firent pour légitimer l'envoi de cet appui à

Il ne faudrait pas penser que les Confédérés des autres cantons restassent spectateurs indifférents des évènements. Au «Vorort» convergeaient de partout des lettres alarmées: c'est Bâle qui, très ému par les mouvements de troupes espagnoles, piémontaises, françaises autour de Genève, supplie Zurich de convoquer une Diète de tous les cantons[1]) ;

la Savoie. Mais qu'on prévît que ces mercenaires serviraient contre la cité haïe et qu'on ne redoutât nullement cette perspective, bien au contraire qu'on s'en félicitât, malgré le contre-coup qu'en devait éprouver la Confédération, c'est ce qui ressort clairement d'un document du 13 juin conservé aux Archives de Zurich, *ibid.*, fol. 37. C'est un rapport rédigé — telle est du moins l'hypothèse de M. l'archiviste Nabholz qui a bien voulu s'intéresser à ce travail et m'aider dans mes recherches — par un Zuricois, revenant d'un voyage d'affaires à Zoug pour être soumis au gouvernement de Zurich; la signature, en initiales, est indéchiffrable. En voici les passages les plus importants: «Nachdem ich im verschiner Mitwuchenn (mercredi passé) etlicher meiner Gschäfften halber zu Zug gwäsenn, unnd alda vil Kriegsvolck befunnden, hab ich inn dem Essenn ..... ob dem Thisch gefraget wohin joch das Kriegsvolck ziechenn müsse; hat er mir geantwortet: diewyl Hertzog uss Saphoy, ein wolgeruweter Fürst und langi Zyt kheinen Krieg inn synen Lannden ghept, unnd mit Gällt wolgefasset sigi und im Land innen vilerley Kriegsvolck umbher zichi. So habe er an die 5 Ort begärt, das man ime von jedem Ort ein fänndli Knecht zuschickenn welle er dieselbigenn hin unnd wider inn syne Stett zu Psatzunng leggenn .... Daruff ich im Pscheidt gäbenn: wie im aber were, wann man sy auch für Jänff (Genève) pruchenn wellte, gab er mir zuanntwort: was schüede, wann schon die Statt Jänff unnder ob sich grichtet würde; es were mir dallauer wol Zyt, und hetindts langerst wol verdienet. Da sagt ich zu ime: wann Jänff were nach irem guten Bedünckhen unnderobsich geworffen, so were es dann den nechsten an denen von Bern, antwortet er: Es schüedi auch nüt wann inen schon ein Schmutz wurde. Daruff redt ich, das were aber gar nicht Eidtgnössisch ghanndlet. Da kart er das Blat wider umb, unnd sprach: Nein, wann es dännocht an die Eidgnossen gienngi, so würde man dann die Köpf zusammen habenn ..... Aber Jänff habe es lanngerst wol verdienet. Denn der Hertzog uss Saphoy übel mit inen zefriden sigi uss ursachen: sy habendt im gar stattliche Personen vom Adel richten lassen, welliche er mit grossem Gällt gärn widerumb glösst hete. (C'est sans doute une allusion à l'exécution de Des Plans et de trois autres citoyens, convaincus peu après celui-ci d'avoir aussi comploté avec la Savoie contre Genève, Amy Lambert, Pierre Taravel et Jean Balard; cf. Gautier, *op. cit.*, p. 255—257). Da sagdt ich: sy hebindt inen iren rechten verdienten Lon gegäben, dann ob sy schon stattlich Adels-Personen gwesen sigen (Balard était du Conseil des Deux-Cents et petit-fils de syndic), so sigen sy doch grosse Verrether an iren Herren gsin. Daruff redte er: Nun es schüede auch nüt wann schon dem Jänff einmal synen verdiennten Lohn wurde; denn im were ebenn wie Marsen Fillingenn (personnage inconnu). Der hat inn syner Krannkheit und sönnst gredt, das er einmal nit zesterben wüsse Jänff were dann zuvor zerstört; alsdann welte er gern stürbenn, welliche Stunnd es were, ja wann Jänff zuvor zerstört were. Und habindt die Herren der fünf Orten allennhalben inn Landtvögten bevohlenn das sy sich mit irenn Unnderthanen grüstet machindt.

Sölliches alles ist zu Zug, inn Herren Pannermeister Kolishus verhanndlet worden, denn 13 v. Junii Anno 1582 ..... [signature illisible] scrt.»

[1]) Lettre du 9 mai, *ibid.*, fol. 22.

c'est Glaris qui s'inquiète des armements antagonistes de la Savoie et de Berne,[1]) — car cette dernière avait dès le début de Mai jugé prudent de garder militairement ses frontières méridionales;[2]) c'est Berne demandant aussi une Diète pour réfuter les imputations que le gouvernement savoyard s'était permises envers elle.[3]) Et les conseillers zuricois d'envoyer à tous des réponses où l'on sent percer leur propre inquiétude.[4])

Pourtant ce n'étaient là encore que les prodromes de la crise; personne, jusque vers le milieu de juin, n'a le moindre soupçon de l'aide promise à la Savoie par les cinq cantons contre la ville dont un des cantons confédérés est l'allié et par conséquent le protecteur. Et pourquoi aurait-on suspecté leurs intentions? N'avaient-ils pas, à la Diète qui se réunit dès le 20 mai pour examiner la situation politique, paru se solidariser avec Berne? Leurs délégués n'avaient-ils pas, comme ceux des autres cantons, signé la lettre envoyée au duc pour le prier de retirer les troupes réunies à la frontière du territoire bernois, c'est-à-dire autour de Genève?[5]) Il est vrai que le Conseil de Lucerne fit savoir au duc, par l'avoyer qui faisait partie de l'ambassade de la Diète, qu'en réalité les cinq cantons ne se permettaient pas de lui donner un conseil à propos de ses armements et qu'ils n'avaient approuvé la démarche de la Diète que pour témoigner aux yeux des autres cantons de leur bonne volonté confédérale; toutefois ce désavœu donné à leur signature avait été fait secrètement et les autres députés n'en avaient rien su.[6])

---

[1]) Lettre du 15 mai, *ibid.*, fol. 27.

[2]) Lettre de Berne du 8 mai, *ibid.*, fol. 21.

[3]) *Idem*, du 12 mai, *ibid.*, fol. 24—25.

[4]) Lettres du 11 et du 12 mai à Berne, du 11 mai à Bâle, *ibid.*, fol. 23, 26, 28.

[5]) *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 764. — Une copie de l'adresse que présentèrent au duc les quatre députés envoyés à cet effet à Turin se trouve aux Archives de Lucerne *ibid.*, fol. 66—67.

[6]) La duplicité du gouvernement de Lucerne dans cette affaire ne peut faire aucun doute quand on examine de près les documents lucernois se rapportant à la démarche auprès du duc et les explications qu'ils donnent pour légitimer l'attitude du Conseil. S'il y avait eu malentendu, comme l'écrit l'avoyer Fleckenstein dans une note ajoutée à la relation anonyme citée ci-dessus, il eût été aisé au gouvernement de Lucerne de l'éclaircir avant le départ des quatre délégués; or non seulement il ne le fit pas, mais personne ne sut, semble-t-il, dans les cantons réformés que le représentant de Lucerne, dont la signature se trouve au bas de l'adresse présentée au duc, avait, dans un entretien privé avec celui-ci sans doute, désolidarisé les cinq cantons de l'invitation à désarmer que lui présentait la Diète. — Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, Concept und Substanz . . . ., fol. 347. Déclaration de l'avoyer et du Conseil de Lucerne, du 30 mai, fol. 335—336. Résumé de ce qui s'est passé au cours et à l'occasion de l'ambassade au duc, fol. 337—338.

Mais, au cours du mois de juin, les rapports entre les Confédérés eux-mêmes commencèrent à se gâter. Les préparatifs militaires des cinq cantons en faveur de la Savoie ne pouvaient rester longtemps secrets. Etant donné l'état des esprits, l'expédition prévue contre Genève prenait aux yeux des catholiques l'aspect d'une véritable croisade; quoi de surprenant que dans leur enthousiasme et leur joie ils aient décelé plus tôt et davantage qu'il n'était prudent les intentions de leurs gouvernements? Des propos, tels que ceux échangés à la table du banneret de Zoug,[1]) montrent bien l'excitation fanatique qui régnait alors autour du lac des Quatre-Cantons.

On comprend que la tournure prise par les événements donnât à penser aux autres Confédérés. A peine Berne avait-elle eu vent de cette mobilisation qu'elle avait prié les gouvernements des cinq cantons de retarder l'envoi des cinq enseignes destinées à la Savoie; [2]) l'ambassadeur français auprès des Ligues suisses s'était joint à ces instances.[3]) Inutilement du reste: le 18 juin, le jour même où une nouvelle Diète se réunissait à Soleure pour essayer de s'entendre et d'éviter que quelque acte fatal à la paix ne fût commis,[4]) l'ordre du départ était donné et la petite armée catholique s'engageait dans les défilés du Gothard.[5])

Les cinq cantons s'efforçaient du reste de rassurer leurs confédérés: leurs soldats ne devaient pas servir contre Berne, ni même contre Genève, c'est au Piémont que le duc en avait besoin;[6]) et leurs députés à la Diète répondaient avec un air de vertu méconnue aux reproches des Bernois qu'on pouvait bien supposer qu'ils ne feraient rien de contraire aux traités.

---

[1]) Cf. *supra*, p. 75 n. 6.

[2]) Résumé de la Lettre du Conseil de Berne à Lucerne, 15 juin. Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.* fol. 321. — Lettre du Conseil de Berne à Zurich, 16 juin. Zurich, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 41.

[3]) E. Rott, *Histoire de la Représentation diplomatique de la France auprès des Cantons suisses, de leurs Alliés et de leurs Confédérés*, t. II, 1559—1610. Berne 1902, in-8, p. 244. — Un récit des démarches de l'ambassade dans les cinq cantons se trouve dans la «Relation anonyme». Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.* fol. 348—349, 322.

[4]) *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 766—767 b.

[5]) de Segesser, *op. cit.*, p. 447.

[6]) Je n'ai, il est vrai, trouvé cette argumentation fallacieuse dans aucun texte émanant d'une chancellerie des cinq cantons, et il n'existe pas d'engagement de ceux-ci envers les autres cantons de n'envoyer leurs soldats qu'au Piémont («über das Gebirg»); la «Relation anonyme» nie même avec véhémence que les magistrats des dits cantons aient jamais laissé croire, pour écarter les appréciations des Confédérés, qu'on eût pris quelque mesure à cet effet (cf. Concept und Substanz ... Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 327). Et il faut reconnaître que dans la lettre écrite le 18 juin aux Bernois pour les rassurer, le gouvernement lucernois avait su choisir des expressions habilement imprécises: la Savoie n'avait besoin de ces soldats que comme garnison

Leur sincérité pourtant n'était pas à la hauteur de leur zèle confessionnel, car c'était bien contre Genève qu'ils avaient fourni leur contingent.[1]) Celui-ci devait même se rendre directement à Thonon par la vallée du Rhône; mais comme le Valais, allié à la fois à Berne et aux cinq cantons, avait sous un prétexte quelconque refusé le passage sur son territoire,[2]) pour ne pas s'attirer d'affaire avec son puissant voisin, la petite troupe des mercenaires suisses, après avoir traversé le Tessin et le Milanais, n'avait passé que trois jours dans le Piémont et avait été sans délai dirigée vers la Savoie du Nord; au milieu de juillet elle établissait son camp à Saint-Julien, à deux lieues à peine de la cité haïe.[3])

Les Bernois, qu'une pareille attitude menaçait directement, ne restaient pas inactifs, comme on peut bien le penser. Ils avaient les bras longs, et l'intégrité du territoire helvétique comme le salut de la Rome protestante étaient deux arguments qui devaient sans peine assurer à leur cause des sympathies et des appuis multiples.[4])

«in ettlichen Iren Fläken und Plätzen», Berne n'avait donc nullement lieu d'en prendre ombrage (Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.* fol. 357); une semaine plus tard les cinq cantons confirment encore cette assertion rassurante sans se compromettre par plus de précision: les cinq enseignes catholiques ne seront pas employées contre quelque Confédéré (Réplique du 25 juin au rapport présenté par Berne à la Diète du 18 juin, Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 369—370). Malgré cela il me paraît incontestable que leurs magistrats ont, verbalement tout au moins, cherché à égarer les gouvernements des autres cantons sur la vraie destination du contingent en question en leur laissant entendre qu'il resterait au Piémont; ce n'est pas seulement le procès-verbal de la Diète du 18 juin, ou l'affirmation de Gautier (*op. cit.*, p. 293—294), qui le prouvent, mais surtout la demande adressée aux cinq cantons par les sept cantons non directement compromis dans cette affaire, d'éloigner des frontières de Berne et Genève, où elles venaient d'apparaître, les dites compagnies et de les renvoyer au Piémont, demande légitimée par ces mots «üweren Zusagen und Versprechen nach» (Lettre du 24 juillet, Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 377). Du reste on ne s'expliquerait pas sans cela par quels arguments les cantons catholiques auraient cherché à rassurer leurs confédérés, ni pourquoi l'apparition des soldats suisses près de Genève causa une telle émotion et une telle colère dans la plupart des autres cantons.

[1]) La convention entre les cinq cantons et la Savoie au sujet de cette troupe, si elle existe, m'est restée introuvable; ce sont donc les faits seuls qui permettent de dire que cette troupe était bien destinée à l'attaque de Genève. D'autre part, dans une note ajoutée à la «Réplique des cinq cantons» du 25 juin (Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 370), l'auteur de la «Relation anonyme» souvent citée raconte qu'à une conférence particulière des cinq cantons, tenue à Lucerne le 30 juin, on discuta s'il y avait lieu, vu l'agitation des Confédérés, d'interdire après coup toute participation à une attaque contre Genève, et qu'on décida d'en rester aux instructions d'abord données aux chefs du contingent, à savoir «de ne rien entreprendre contre des Confédérés».

[2]) de Segesser, *op. cit.*, p. 447—448.

[3]) *Id.*, p. 476—477.

[4]) De même que je n'ai pas voulu indiquer les motifs qui devaient rendre particulièrement précieux à la Savoie l'appui trouvé dans les cinq cantons, et cela non

En Suisse tout d'abord. Dès le 19 juin s'était tenue une conférence particulière des «quatre villes évangéliques».[1]) Berne y annonça qu'elle prenait toutes les mesures nécessaires pour résister à une agression et qu'elle comptait qu'en cas de guerre ses trois sœurs ne lui refuseraient pas un secours qui servirait autant à la défense de la vraie religion qu'à celle de Genève et du Pays de Vaud. Berne, il est vrai, ne jouissait pas d'une grande sympathie de la part des autres villes réformées, qui lui en voulaient un peu de l'extension de sa puissance territoriale; mais les Zuricois, dont Genève cherchait depuis longtemps à se faire des alliés et qui éprouvaient pour cette petite république un intérêt croissant, avaient été si irrités de l'acte anti-confédéral des cantons catholiques,[2]) qu'ils en oublièrent peu à peu leur jalousie contre Berne et finirent par lui promettre leur appui en cas de nécessité. Leur exemple entraîna Bâle et Schaffhouse.[3])

Mais Berne ne se contentait pas de ces renforts promis, en fait assez peu considérables. Tandis qu'Henri de Navarre et d'autres seigneurs huguenots assuraient les Genevois de leur sympathie et que le prince de Châtillon levait même une armée pour les secourir,[4]) Berne s'adressait aux princes protestants d'Allemagne et le fameux condottiere du calvinisme, le comte palatin Casimir, détachait de son armée de reîtres un corps destiné à lui venir en aide.[5]) Les Grisons, dont les vallées passaient à cette époque pour un inépuisable réservoir d'hommes toujours disposés à partir en guerre[6]) et qui, par Zurich, avaient été soigneusement tenus au courant des évènements,[7]) se disaient prêts à envoyer au secours de Berne et surtout de Genève un contingent de 12,000 hommes.[8]) La

pas tant pour la valeur de leurs soldats que pour les conséquences politiques et l'effet moral de leur attitude, de même le désir d'éliminer de ce récit tous les à-côté m'oblige à passer sous silence les intérêts politiques et confessionnels qui faisaient de indépendance de Genève une question de grande importance aux yeux de plusieurs Etats de l'Europe du XVIe siècle.

[1]) *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 768—769.

[2]) Wick: «Sammlung von Flugblättern und Zeitungsnachrichten aus den Jahren 1560—1568.» Zurich, Stadtbibliothekk, Ms. F 12—19 et 21—25, p. 262. Il ne s'agit encore à ce moment que de l'envoi des cinq enseignes catholiques en Savoie; leur destination exacte était encore inconnue.

[3]) de Segesser, *op. cit.*, p. 452.

[4]) Gautier, *op. cit.*, p. 258—259, 263—266, 290—291.

[5]) Rott, *op. cit.*, p. 245. — Gautier, *op. cit.*, p. 269, n'en parle que comme d'un projet non exécuté. — Cf. aussi *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 783a.

[6]) Rott, *op. cit.*, p. 331.

[7]) Copie de la lettre du 14 juin au Conseil de Coire. Zurich, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 40.

[8]) Rott, *op. cit.*, p. 245 et Gautier, *op. cit.*, p. 280, n. 1. — L'auteur de la «Relation anonyme» parle de 9000 hommes seulement. Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 324 v°.

ville de Saint-Gall offrait aussi des troupes.[1]) Le Valais lui-même, qui au point de vue politique avait plus d'intérêt à faire cause commune avec les Bernois qu'avec le Savoyard, s'engageait à seconder Berne en cas de guerre.[2]) La collaboration des Soleurois, liés par le traité de 1679, était indubitable et l'ambassadeur français en résidence dans leur ville ne permettait pas aux scrupules que pouvait leur suggérer leur solidarité confessionnelle avec les cinq cantons de les en détourner.[3])

Comme on le voit, la Suisse actuelle entière, ou peu s'en faut,[4]) était prête à tirer l'épée, et la cause qui l'avait ainsi formée en deux camps adverses sur le point de partir en guerre, c'était le conflit séculaire entre Genève et la Savoie. Car Berne avait beau mener grand tapage autour des dangers que couraient ses territoires welches, et les cinq cantons pouvaient, pour légitimer les mouvements de troupes du duc Charles-Emmanuel, avancer divers prétextes: la question brûlante qui avait d'une extrémité à l'autre du territoire des Ligues et de leurs plus proches alliés provoqué une pareille excitation, était celle de l'indépendance de Genève. Seulement si les uns ne voulaient ou ne pouvaient la considérer que sous l'angle confessionnel — c'était probablement le cas des Grisons protestants, et sûrement celui des cinq cantons, d'où l'indignation suscitée chez leurs confédérés par leur attitude — les autres proclamaient bien haut que la Confédération tout entière était fortement intéressée à l'indépendance de la place forte posée comme une sentinelle à l'une des portes d'accès du plateau suisse.

Ferons-nous un grief aux cantons du centre de leur politique purement confessionnelle et vanterons-nous la largeur de vues de leurs adversaires? Pas plus l'un que l'autre. Les deux principaux inspirateurs des premiers, Pfyffer et Cysat, firent sans doute courir un danger immense à la Confédération dans son ensemble et surtout aux cantons de la périphérie, en donnant pour l'une des fins principales de leur politique la réintroduction de la messe à Genève, même au prix de son indépendance; mais a-t-on le droit de leur reprocher d'avoir subordonné les intérêts de la patrie collective à ce qu'ils regardaient comme les intérêts mêmes de Dieu, surtout à une époque où le sentiment national était si faible et le lien confédéral si relâché?[5]) D'autre part

---

[1]) Haller, «Fortsetzung zu H. Bullingers «Tigurinern» und Reformationsgeschichte über die Jahre 1532, resp. 1572—1619.» Zurich, Stadtbibliothek. Ms. A. 27, fol. 180 v⁰.

[2]) Gautier, *op. cit.*, *ibid.*

[3]) Concept und Substanz... Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 315 r⁰.

[4]) Glaris, Appenzell et Fribourg restèrent seuls neutres: les deux premiers parce que mixtes, Fribourg parce que catholique, mais enclavé dans Berne.

[5]) L'auteur de la «Relation anonyme» trouve que c'était non seulement le droit mais même le devoir du duc de Savoie de s'emparer de Genève; non seulement il en

s'il faut certainement se féliciter que les autres Confédérés aient dans une certaine mesure considéré comme solidaires les destinées de Genève et celles de la Suisse, n'oublions pas que, loin de leur coûter, cette attitude était tout à leur avantage, car ils avaient cette heureuse fortune que leurs intérêts confessionnels s'identifiaient avec l'intérêt de la Confédération. Les Soleurois seuls avaient opté contre leurs préférences confessionnelles, mais non sans remords, et la pression française n'y était pas étrangère.[1])

Quant à Genève, que s'y passait-il à ce moment? Les troupes du duc l'investissaient de plus en plus étroitement; malgré l'échec du complot d'avril, il n'avait cessé, pendant les mois de mai, juin et juillet, d'augmenter les forces rassemblées dans le pays genevois;[2]) et ses officiers avaient tenté de s'assurer des intelligences dans la place, mais les traîtres qu'ils croyaient avoir acquis à la cause savoyarde les trahissant eux-

était le souverain naturel («ihr natürlicher Herr»), mais il devait cela au catholicisme. Ailleurs il apprécie les évènements du point de vue suisse et y trouve une raison de plus pour désirer la prise de Genève par Charles-Emmanuel: «Alles das Übel, Krieg Unruwe, Empörung, Zwytracht und aller schädlichister, gefährlicher und besorgender Unfal, und Zertrennung dess Vatterlands, wie es leider vor Augen und aller Wellt offenbar ist, flüsst und kompt alles uss dieser einzigen, gottlosen Statt Jenff und dieser schönen vereinung her so Bern, Solothurn und Frankreich mit iro habend uffgericht; Gott wöll sich der seinen erbarmen und solche böse sache zerstören.» Concept und Substanz... Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 322 r⁰ et *passim*.

Un autre document contemporain, également anonyme, des Archives de Lucerne «Summarium und Auszug der Akten und furgefallner Sachen zwüsch dem Hus Savoy und den Stetten Bern und Jenff von dem 1519t Jar har» renferme une critique serrée de l'importance attribuée habituellement à Genève comme boulevard de la Confédération. Au cours des quatorzième et quinzième siècles, c'est-à-dire à l'époque des grandes luttes contre l'étranger, cette ville n'a été d'aucune utilité aux Confédérés, bien plus elle a soutenu un de leurs ennemis, le duc de Bourgogne; et jamais les adversaires de la Suisse n'ont cherché à entrer par la vallée du Rhône, de sorte que Genève n'a jamais eu l'occasion de barrer le chemin à l'un d'eux. La Savoie est un ami beaucoup plus effectif et précieux. Ce n'est donc pas la Confédération qui a quelque intérêt à l'indépendance de Genève, c'est uniquement Berne, par solidarité confessionnelle et par communauté de haines contre la Savoie; l'intérêt collectif n'est qu'un mauvais prétexte dont se servent les Bernois au profit de leur intérêt particulier. Et il finit cet examen par ces paroles: «Ne nous laissons pas berner: ce n'est pas de la cité de Genève ou de son amitié que tout dépend, mais bien de la grâce et du secours de Dieu, ainsi que de notre courage.» Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 30—31.

Sur l'attitude et les mobiles de L. Pfyffer dans cette question, cf. de Segesser, *op. cit.*, p. 464—465, 532. — Dans une lettre du 8 avril 1603 au duc de Savoie, Pfyffer reconnaît cependant que le sort de Genève intéresse grandement la Confédération. Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 240.

[1]) On verra plus loin comment ils essayèrent de sortir de cette fausse situation.

[2]) Gautier, *op. cit.*, p. 258, 262—263, 272.

mêmes, le complot avait échoué.[1]) Les Genevois cependant n'éprouvaient plus guère de crainte; bien que cernés de toutes parts, ce qui rendait leur ravitaillement difficile et nuisait fort à leurs affaires, ils sentaient bien que la situation générale tournait en leur faveur. La France — et aussi bien le gouvernement catholique de Henri III que le nombreux parti des Huguenots — ne pouvait pas admettre que la Savoie devînt maîtresse de Genève.[2]) L'Angleterre, sollicitée par un envoyé du gouvernement genevois, témoignait de sa sympathie pour la cause de Genève en lui faisant don d'une grosse somme d'argent.[3]) Rome et l'Espagne enfin avaient trop à faire ailleurs[4]) pour envoyer à Charles-Emmanuel autre chose que des encouragements verbaux.[5]) Or celui-ci savait bien que par ses propres forces, même augmentées du corps des cinq cantons, il ne pouvait rien contre la puissance bernoise secondée de tous ses amis; une campagne entreprise contre les Genevois et leurs alliés tournerait nécessairement à sa confusion. Et c'est ce qui explique qu'il ait si souvent tenté, pour s'emparer de leur cité toujours convoitée et jamais soumise, la chance d'un coup de main ou d'un complot.

Etant données ces circonstances, Genève avait tout intérêt à profiter de l'émoi universel pour pousser les Bernois à prendre l'offensive; et elle n'y manqua pas,[6]) tandis que les cantons plus au moins désintéressés dans l'affaire, ainsi que la France, faisaient pression sur eux pour les en détourner.[7])

Si en face du danger Savoyard le gouvernement genevois pouvait se sentir en bonne posture, ses relations avec les cantons suisses en revanche lui procuraient bien des soucis. Non seulement en effet une partie d'entre eux avaient pris ostensiblement fait et cause pour leur ennemi héréditaire, et aux avants-postes on avait eu l'occasion de voir et d'entendre leurs soldats collaborant à l'investissement de la ville; mais à Berne comme dans les autres cantons réformés, les vœux de Genève se heurtaient à des oppositions multiples.

C'était d'abord sur la question de l'alliance. Il avait naturellement fallu renvoyer à des temps plus calmes la conclusion d'un traité faisant de Genève l'alliée commune des treize cantons; mais au moins Michel

[1]) *Idem*, p. 274—276.

[2]) Rott, *op. cit.*, p. 245—246.

[3]) L. Cramer, *La mission du conseiller Jean Malliet en Angleterre, 1582—1583*, dans *Bulletin de la Société d'Hist. et d'Archéol. de Genève*, t. III, p. 385—404.

[4]) C'était l'époque de la soumission par Farnèse des Pays-Bas révoltés et en particulier de l'intervention de François d'Anjou en faveur des Provinces-Unies.

[5]) Rott, *op. cit.*, p. 216.

[6]) Gautier, *op. cit.*, p. 284—285, 287—288.

[7]) Rott, *Ibid.* — *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 769. — Gautier, *op. cit.*, p. 288—289.

Roset, l'inspirateur de toute la politique extérieure en ces temps troublés, avait espéré que les «villes évangéliques» se sentiraient obligées de faire acte de solidarité avec la citadelle calviniste contre les forces coalisées du catholicisme. Or le voyage qu'il entreprit au cours de juin[1]) pour les y inviter ne lui apporta guère que des déceptions.

Les Zuricois, il est vrai, se montraient de plus en plus enclins à une alliance avec Genève.[2]) Non pas que le gouvernement y fît la moindre allusion dans la correspondance officielle qu'il soutint au cours de 1582 et 1583 soit avec Genève, soit avec Berne; il était trop conscient de la réserve que lui imposait sa situation de Vorort des Ligues suisses pour mêler aux questions d'intérêt collectif ce qui ne concernait que sa politique individuelle. Mais le peuple, lui, ne cachait pas ses sympathies pour la cause de Genève; les preuves n'en manquent pas: c'est d'abord l'accueil favorable que les bourgeois comme les campagnards firent à la nouvelle qu'on devrait peut-être envoyer une enseigne pour renforcer la garnison de Genève;[3]) puis c'est l'intérêt porté par les chroniqueurs du temps[4]) aux affaires genevoises, qui semblent les préoccuper plus que toute autre chose; enfin c'est surtout ce prêt de trois mille couronnes offert spontanément et sans conditions par un commerçant zuricois à Michel Roset rencontré dans quelque auberge de Soleure.[5]) De ce côté on pouvait donc avoir confiance; la conclusion d'une alliance n'était plus qu'une affaire de temps.

Mais Bâle et Schaffhouse ne voulaient pas sortir de leur attitude réservée; tiédeur religieuse? prudence politique? je ne sais. Il est possible que le rôle d'arbitres entre les Confédérés qui leur avait été imparti, à la première surtout, lors de leur entrée dans la Confédération,[6]) les eût accoutumées à éviter tout engagement particulier qui risquait de compromettre leur renom d'impartialité et leur influence comme médiatrices. Pourtant, si rien ne put les entraîner à établir quelque lien particulier entre elles et Genève,[7]) leur souci de neutralité ne les empêcha pas, cependant, de promettre à Berne leur concours au cas où les troupes ducales feraient courir un réel danger à Genève et à travers celle-ci à

[1]) Gautier, *op. cit.*, p. 273.

[2]) H. Fazy, *L'Alliance de 1584 entre Berne, Zurich et Genève*, dans *Bulletin de l'Institut national genevois*, t. *XXXI*, p. 286—288.

[3]) Wick, *op. cit.*, p. 262 et 264.

[4]) Je pense à Haller, *op. cit.*, *ad annum*, et surtout à Wick, dont la gazette ne délaisse guère les récits de crimes, d'exécutions et de prodiges que pour parler de Genève.

[5]) Wick, *op. cit.*, p. 262.

[6]) Dierauer, *Histoire de la Confédération suisse,* t. II, p. 464 et 467. Lausanne 1912, in-8.

[7]) Gautier, *op. cit.*, p. 272.

la Confédération tout entière.[1]) Il est manifeste que le mobile qui leur dictait cette décision était l'intérêt de la nation plus encore que la solidarité confessionnelle.[2])

Roset avait encore d'autres difficultés. D'après le traité conclu entre Berne, Soleure et la France, en 1579, il suffisait que Genève demandât une garnison contre une agression pour que, aux frais de la France, Berne et Soleure pussent lui envoyer des troupes. Il semblait à tous que l'occasion était venue de profiter de ce droit. Seulement le gouvernement genevois redoutait la venue d'un trop grand nombre de soldats suisses; il savait le peuple d'une sensibilité intraitable pour tout ce qui concernait son indépendance, et certaines expériences antérieures avaient prouvé que le désintéressement des alliés suisses n'était pas à l'abri de toute défaillance.[3]) D'autre part il avait trop besoin de l'amitié des Suisses protestants et surtout des Bernois pour oser se faire l'écho de cette défiance; et il ne pouvait refuser le secours que Berne et Soleure lui offraient si volontiers sans risquer de blesser l'amour-propre de ces deux protecteurs. Aussi Roset, puis Chevalier, qui l'avait suivi de près, avaient-ils été chargés de s'entendre avec les Conseils de Berne: on serait heureux et reconnaissant de recevoir une garnison suisse, mais il vaudrait mieux qu'elle ne dépassât pas six cents hommes — on en offrait quinze cents! — et si possible qu'elle ne comptât pas de soldats catholiques, pour éviter toute occasion de conflit entre eux et la population; cette réserve tendait à en exclure le contingent soleurois. Quelque plausibles que fussent les raisons alléguées par les députés genevois, les magistrats de Berne étaient d'autant plus enclins à en suspecter la valeur qu'ils savaient que le Conseil de Genève accueillait favorablement les offres de secours que lui faisaient les Huguenots de France.[4]) Et puis comment expliquer que les Genevois tinssent si peu à un renfort important, eux qui mettaient tout en œuvre à ce même

---

[1]) *Id.*, p. 280 et n. 1. — Une lettre de Bâle à Zurich, du 2 août, confirme cette promesse. Zurich, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 68.

[2]) Les Bâlois étaient persuadés du reste, par l'effet d'informations très alarmistes, que l'attaque de Genève n'était que la première étape d'une vaste campagne des puissances catholiques et qu'après Genève celles-ci dirigeraient leurs efforts contre Bâle. Lettres du 9 mai et 2 juin au Conseil de Zurich. Zurich, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 22 et 33. — *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 764h, 772g.

[3]) On sait qu'en 1536 les Genevois durent déployer toute leur énergie pour empêcher Berne d'annexer leur ville après lui avoir porté secours.

[4]) Outre de nombreux volontaires arrivés séparément, l'armée du prince de Châtillon se préparait à partir déjà pour Genève; de plus un contingent de trois cents hommes, venant de Bourgogne, était sur le point d'atteindre Neuchâtel. Cf. Gautier, *op. cit.*, p. 266, 279, 290, 291; de Segesser, *op. cit.*, p. 532.

moment pour provoquer l'ouverture des hostilités? Pour nous la raison est aisée à comprendre et à admettre, mais les Bernois avaient le droit de s'en montrer surpris et vexés; aussi, craignant avant tout de blesser ses puissants combourgeois, le gouvernement genevois se décida-t-il à céder et à demander les cinq compagnies qu'on mettait à sa disposition.[1]) Nous verrons que ces hésitations ne devaient pas tarder à causer un tort sérieux à Genève.

Pendant ce temps les Diètes fédérales se succédaient les unes aux autres à de courts intervalles. Les mobilisations de la Savoie, de Berne et des cantons du centre n'étaient pas la seule difficulté à laquelle les cantons suisses eussent à faire face: ils avaient à renouveler l'alliance avec la France, ce qui n'allait pas sans de grosses difficultés et beaucoup d'hésitations;[2]) les conflits entre l'évêque et la ville de Bâle, ainsi que l'introduction du calendrier grégorien, se greffaient à tout le reste pour charger encore les ordres du jour de ces Diètes.[3])

Comme je ne veux m'occuper que des démêlés où Genève était intéressée, les délibérations de ces assemblées ne m'arrêteront guère;[4]) surtout que la vie politique de la Confédération se retirait de plus en plus des Diètes générales. C'est dans les conférences particulières, dans les correspondances ou les visites entre gouvernants des divers cantons, dans les relations et conventions de chaque canton avec les puissances

---

[1]) Sur ces difficultés et les pourparlers qu'elles entraînèrent, cf. Gautier, *op. cit.*, p. 269—274, 279.

[2]) Il n'est pas sans intérêt de relever que l'un des principaux obstacles rencontrés par les négociateurs français était en connexion directe avec les affaires de Genève. Grâce à certains bruits répandus par le duc de Savoie, les cantons réformés croyaient qu'Henri III encourageait par dessous l'entreprise contre Genève, et ils en étaient si fâchés qu'ils ne voulaient plus de l'alliance avec la France; les Grisons se montrèrent particulièrement défiants et irrités. Au contraire les Lucernois, mieux informés, en voulaient si fort au roi très-chrétien de ce qu'il protégeait la cité hérétique qu'ils ne se résolurent qu'avec peine à voter le renouvellement du traité. Et si Berne se décida à se joindre à cette alliance en dehors de laquelle elle était restée depuis 1549, le désir de rendre plus fortes en face du danger savoyard sa propre situation et celle de ses combourgeois genevois fut probablement le mobile déterminant de cette décision. — Rott, *op. cit.*, p. 240—254, 331—332. — Dierauer, *op. cit.*, p. 430—431. Ainsi, même dans leurs relations avec la France, les Ligues suisses ne pouvaient faire abstraction de leurs sentiments envers Genève. Pour ou contre cette cité, tel était le mot d'ordre qui permettait aux deux partis entre lesquels elles se divisaient de reconnaître leurs amis.

[3]) On trouvera dans Dierauer, *op. cit.*, liv. VII, ch. III, l'exposé de ces questions.

[4]) Cf. les recès de ces Diètes des 20 mai, 18 et 24 juin, 21—24 juillet, 5 août dans les *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, *ad dies.*

étrangères, que se nouaient et se dénouaient les intrigues dont dépendaient les destinées du pays. Et les comptes-rendus des Diètes nous dissimulent souvent ainsi la réalité, au lieu de nous la faire connaître.

C'est ainsi que, d'après le recès de la Diète de juillet, les douze cantons unanimes, sur les plaintes réitérées de Berne, avaient écrit au duc une lettre assez sévère où ils lui rappelaient qu'en touchant à Genève, il obligeait les Bernois à intervenir; or Berne, qu'il s'en souvienne, est un membre de la Confédération![1]) Il est possible qu'en s'associant à cet avertissement, les cinq cantons fussent bien aises de travailler à maintenir la paix et à mettre fin aux désagréments qu'ils s'étaient si inconsidérément attirés. Car Berne commençait à se fâcher; consciente de sa puissance elle ne craignait pas de molester les ressortissants des petits cantons en leur fermant ses marchés, pour leur prouver qu'on ne provoquait pas impunément son mécontentement.[2]) Mais en réalité les cinq cantons avaient si peu modifié leur ligne de conduite à l'égard de la Savoie que, malgré les objurgations de tous les amis de la paix, ils ne faisaient rien pour empêcher que leurs troupes ne fussent menées jusque près des murs mêmes de Genève.[3]) Leur attitude de fait contredisait donc l'acte officiel conservé par les recès fédéraux; et la portée de celui-ci en doit être sans doute bien amoindrie.

On sait en effet que si le 19 juillet,[4]) Charles-Emmanuel se décidait, dans sa réponse à la démarche des douze cantons, à proposer le désarmement, ce n'était pas par crainte de voir les cantons catholiques se ranger du côté des Bernois, mais à cause de l'échec décisif de ses efforts pour détourner Henri III de sa politique favorable à Genève.[5]) L'appui que son ennemie avait trouvé de tous côtés l'obligeait à renoncer à ses projets de conquête.[6])

---

[1]) *Eidgen. Absch.*, *ibid.*, p. 773 i. Le texte de cette lettre du 9 juillet est au Staatsarchiv de Zurich, *ibid.*, fol. 47.

[2]) Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 323 v⁰.— de Segesser, *op. cit.*, p. 453.

[3]) *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 774 a.

[4]) Cette date est celle de la lettre même du duc conservée aux Archives de Zurich (*ibid.*, fol. 53); tous les récits consultés, et la copie même de cette lettre aux Archives de Lucerne (*ibid.*, fol. 375) la datent du 22 juillet; comme elle n'est arrivée à Lucerne que le 28, on peut supposer qu'elle ne fut envoyée que le 22. Je note à cette occasion que cette lettre n'a pu être lue à la Diète du 21 juillet, malgré le résumé qui en est donné dans le recès de celle-ci (*Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 776—777 b.); une confusion a sans doute été commise avec le bref accusé de réception envoyé par le duc le 13 juillet en réponse à la lettre du 9 juillet, dont le texte est aux Archives de Zurich, B. VIII, 106.

[5]) Gautier, *op. cit.*, p. 276—278. — Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 327 et 328.

[6]) Gautier, *op. cit.*, p. 285.

C'est au moment où le duc prenait cette résolution que la crise fut le plus aiguë au sein de la Confédération. On venait en effet d'apprendre l'arrivée des cinq fameuses enseignes dans les environs de Genève.[1]) Le contre-coup provoqué par cette nouvelle fut considérable: non seulement les sept cantons soi-disant désintéressés adressèrent aux cinq gouvernements responsables une lettre qui équivalait presque à un blâme;[2]) mais une semaine n'était pas écoulée que Zurich mobilisait une enseigne pour l'envoyer au premier signal au secours de Genève;[3]) Bâle, Schaffhouse, Soleure en faisaient de même;[4]) le gouvernement de Coire promettait son appui aussitôt qu'on en aurait besoin.[5]) La moindre étincelle pouvait mettre le feu aux poudres et déchaîner la guerre civile.

Il ne tint pas à Genève que les choses n'en vinssent pas jusque-là. Le sentiment de la solidarité de ses intérêts avec ceux de la Confédération n'allait pas jusqu'à lui faire préférer ceux-ci à ceux-là. Or tout s'unissait alors pour rendre les Genevois très belliqueux: la situation politique, comme nous l'avons vu, leur permettait d'espérer l'écrasement de leur ennemi séculaire,[6]) tandis qu'ils avaient lieu de craindre — et les évènements ultérieurs prouvent qu'ils ne se trompaient pas — que par la voie des négociations et des arbitrages on n'amènerait jamais la Savoie à renoncer à ses prétentions sur Genève. En outre les esprits étaient exaspérés par le tort économique que l'investissement causait à la ville, surtout que les troupes ducales ne respectaient guère les propriétés possédées en terre savoyarde par des Genevois;[7]) de Chêne, de Neydens, de Moisin, qui étaient pourtant des villages de la seigneurie de Genève, arrivaient des nouvelles de pillages et de violences.[8]) Ainsi, bien que la guerre n'eût pas éclaté, les Genevois en subissaient pourtant une partie des dommages; autant valait régler une fois pour toutes par les armes la vieille querelle, puisque l'occasion paraissait bonne. Aussi leurs deux délégués habituels vinrent-ils coup sur coup, à la fin de juillet et au début d'août, exciter les instincts guerriers des Bernois.[9])

---

[1]) *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 778 r.

[2]) Copie de la lettre du 24 juillet. Zurich, Staatsarchiv, B. VIII, 106. — Cf. aussi *Eidgen. Absch.*, *ibid.*

[3]) Copies des lettres du 30 juillet, adressées à Berne, Bâle, Schaffhouse et Soleure. Zurich, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 59, 61, 62. — Minute de la décision. *Ibid.*, fol. 60.

[4]) Gautier, *op. cit.*, p. 280. — Lettre de Bâle au Conseil de Zurich, 2 août. Zurich, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 68.

[5]) Lettre du Conseil de Coire à celui de Zurich, 4 août. *Ibid.*, fol. 71.

[6]) Gautier, *op. cit.*, p. 280.

[7]) *Idem*, p. 278—279.

[8]) *Idem*, p. 279, 281—282. — L'écho s'en répandit jusqu'à Zurich où Haller (*op. cit.*, fol. 182 r⁰) s'empressa d'en prendre note.

[9]) Gautier, *op. cit.*, p. 284—288.

Ils purent croire un moment au succès de leurs efforts. C'était peu après l'arrivée de la lettre où le duc se déclarait prêt à retirer ses troupes.[1]) Voyant la Savoie céder, du reste en des termes qui constituaient un nouvel outrage contre Berne,[2]) le gouvernement bernois prit un ton menaçant; aux offres et demandes de désarmement il répondit par des plaintes et des reproches, et il fallut que des délégués des sept cantons désintéressés allassent supplier les conseils de Berne pour les amener à renoncer à leur attitude agressive. Encore eussent-ils peut-être échoué si les ambassadeurs français n'étaient eux aussi intervenus dans le même sens; leurs avertissements et conseils avaient d'autant plus de poids qu'après tout c'était au roi de France à payer les compagnies levées pour secourir Genève, et que son approbation était plus ou moins nécessaire à leur envoi; or ayant fait pression sur Charles-Emmanuel pour obtenir qu'il désarmât, il se refuserait certainement à encourager de façon quelconque l'ardeur belliqueuse des adversaires du duc.[3]) Aussi, le 11 août, le Conseil des Deux-Cents de Berne fit savoir qu'il acceptait un arrangement à l'amiable et était disposé à retirer ses troupes.[4]) La cause de la paix l'avait emporté sur ses blessures d'amour-propre.

Dès lors Genève ne pouvait que se rendre à son tour; c'est ce qu'elle fit, mais bien à contre-cœur, par une missive écrite le 16 août à la Diète.[5]) Déjà les membres de cette assemblée travaillaient à organiser le désarmement;[6]) et malgré les difficultés suscitées par la susceptibilité des deux adversaires — la Savoie ayant été l'agresseur ce fut à elle en fin de compte à désarmer la première — le 23 août il n'y avait plus de troupes sur la frontière.[7])

* * *

On pourrait penser que ce retrait des troupes avait eu pour effet de mettre fin à la crise; et celle-ci perdit certainement dès lors son caractère aigu. Pourtant dans ses relations avec la Suisse la situation de Genève se trouva plus délicate après qu'avant. Pour avoir changé de terrain, la question de son indépendance ne cessait pas de se poser; les armes ne l'ayant pas tranchée, c'était à la diplomatie à le faire.

---

[1]) Lettre du duc de Savoie au Conseil de Zurich, 19 juillet. Zurich, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 53.

[2]) Le duc y rejetait en effet sur les Bernois toute la responsabilité de cette crise.

[3]) Gautier, *op. cit.*, p. 286—288. — *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 778 r, 781 b. — Lucerne, Staatsarchiv: Concept und Substanz..... fol. 387. — Rott, p. 247.

[4]) Gautier, *op. cit.*, p. 288.

[5]) Gautier, *op. cit.*, p. 289.

[6]) *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 781 b.

[7]) Gautier, *op. cit.*, p. 296. — de Segesser, *op. cit.*, p. 463 et n.

La Savoie, Berne et Genève avaient accepté en effet le principe d'un arbitrage pour régler les différends qui avaient causé la levée de boucliers du printemps. Or il était plus facile, et Charles-Emmanuel l'avait compris aussi bien que les Genevois, de vider leur querelle par la ruse ou la force que par les arguments juridiques.

Il ne peut être question ici d'entrer dans le détail des négociations qui se poursuivirent pendant près de dix-huit mois à propos de cet arbitrage, pour aboutir en fin de compte, le 4 février 1584, à un aveu d'impuissance: les douze cantons déclarèrent alors en effet que le différend était insoluble et prièrent les deux parties d'en rester au statu quo, c'est-à-dire au «modus vivendi» établi en 1568.[1]) Cependant il faut au moins indiquer comment la question se posait pour les cantons et pourquoi il fallut un temps si long avant de constater que les prétentions des deux adversaires étaient inconciliables. Il suffira pour cela de suivre l'affaire jusqu'à la fin de l'année 1582.

Les nouvelles difficultés apparurent comme les armes venaient à peine d'être déposées. En recommandant aux trois parties de remettre leur cause à un tribunal arbitral, les sept cantons[2]) s'étaient bien gardés de parler de la composition de ce tribunal. Personne naturellement ne doutait que les membres n'en dussent être pris parmi les Confédérés; mais encore lesquels d'entre eux?

Pour Charles-Emmanuel la question semble n'avoir présenté aucune difficulté: c'était aux douze cantons eux-mêmes à être arbitres. Et en effet aucune solution plus avantageuse ne s'offrait à lui. Non pas qu'il pût se flatter d'obtenir aisément une majorité en sa faveur dans un jury ainsi composé; car en face du groupe des six cantons catholiques dont il était l'allié depuis 1577, il y avait les trois «villes évangéliques» et les deux cantons, mixtes mais à majorité réformée, de Glaris et d'Appenzell, dont il ne pouvait attendre un verdict en sa faveur; et s'il n'était pas impossible que Soleure passât dans le camp de ses défenseurs, il ne l'était pas non plus en revanche que, sur la question genevoise, Fribourg leur faussât compagnie. En acceptant un arbitrage dans ces conditions, le duc voulait-il manifester la confiance inébranlable qu'il avait dans le bien-fondé de ses revendications à la suzeraineté de Genève? Ou escomptait-il l'échec de la tentative d'arbitrage et n'avait-

[1]) *Eidgen. Abschiede,* t. IV, 2, p. 816—817b.

[2]) D'après l'auteur du «Concept und Substanz....» (Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.,* fol. 388—389) c'était pour des raisons de simple opportunité que seuls les délégués des sept cantons désintéressés, et non ceux des douze, avaient été chargés de faire cette proposition, qui émanait de la Diète; on n'en devait ni n'en pouvait rien induire pour l'avenir.

il orienté l'affaire dans ce sens que pour sortir de l'impasse où il se voyait acculé ? Je ne sais; mais une fois le principe de l'arbitrage accepté, il ne pouvait songer à récuser tel ou tel des douze cantons.

La situation de Genève était toute différente. Elle ne pouvait supporter que son droit à l'existence lui fût contesté; or tant qu'on ne déniait pas toute valeur aux revendications savoyardes, les Genevois sentaient que leur indépendance — et leur patriotisme ne faisait pas de distinction entre indépendance et existence — était mise en question. Convaincus comme ils l'étaient de la légitimité de leur cause, ils ne pouvaient confier celle-ci qu'à des juges en l'impartialité desquels ils n'auraient aucune raison de douter; et comme la question confessionnelle devait naturellement influer sur le jugement des arbitres, seul un tribunal composé en majorité de réformés présentait à leurs yeux des garanties suffisantes. Or parmi les douze cantons, cinq s'étaient assez nettement déclarés partisans de Charles-Emmanuel pour que leur sentence parût comme dores et déjà prononcée; on ne pouvait compter que les Fribourgeois osassent prendre position contre leurs coréligionnaires, et les Soleurois n'étaient pas sûrs. Mieux valait donc renoncer à un jugement arbitral que de le confier aux représentants de gouvernements dont la moitié au moins étaient a priori hostiles. Seulement quel effet ferait un refus? Genève savait bien qu'en accusant de partialité les cinq cantons, elle provoquerait chez eux un renouveau de colère, chez d'autres peut-être le reproche de susciter comme à plaisir des difficultés.

Dès le 22 août on surprend l'inquiétude du gouvernement genevois. Tandis que la Diète de Soleure n'avait rien stipulé quant à la composition et à la date de l'arbitrage,[1]) une lettre adressée de Genève au Vorort parle des sept cantons arbitres et de la Diète arbitrale de septembre, comme si ces deux points étaient hors de doute.[2]) Ce n'était là qu'un ballon d'essai, qui resta sans effet. Dès le 31 août le gouvernement genevois écrit à Zurich combien lui cause d'appréhensions la présence parmi les arbitres des cinq cantons qui ont aidé à son investissement comme alliés du duc de Savoie, et à quel danger on expose de nouveau la ville de la part de son ennemi en renvoyant à plus tard le règlement du conflit.[3]) Pendant quatre mois le Conseil de Genève ne sut à quelle décision s'arrêter; Michel Roset alla à Berne et à la Diète de Baden pour prendre vent auprès des magistrats des principaux cantons.

---

[1]) Malgré le silence du recès sur ce point, il n'est pourtant pas sûr que la question de la composition du tribunal n'y ait pas été agitée, et même plus ou moins tranchée dans le sens de l'arbitrage par tous les cantons; cf. Gautier, *op. cit.*, p. 292.

[2]) Zurich, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 73.

[3]) *Ibid.*, fol. 75.

Comprendrait-on le refus éventuel de Genève? Les cantons réformés l'approuveraient-ils? N'y avait-il pas d'autre alternative que l'arbitrage par les douze... ou par personne?[1])

Un moment on crut en avoir trouvé une: Berne, qui tenait à bien marquer aux cinq cantons son ressentiment de leur conduite anti-confédérale, avait proposé de demander aux alliés des Confédérés, c'est-à-dire aux Grisons, au Valais, à Saint-Gall, à Mulhouse et à Bienne, de prendre part à l'arbitrage.[2]) La proposition n'eut pas de suite à la Diète, mais le gouvernement de Genève la reprit pour son compte et, au mois de décembre, fit dire qu'il ne soumettrait sa cause qu'à un tribunal constitué par les sept cantons désintéressés ou par les douze Etats de la Confédération et leurs plus proches alliés.[3]) Ce ne fut qu'au cours de l'année suivante et sur les assurances qui lui furent données par divers cantons et par la France que Genève se décida à s'en remettre à la décision arbitrale des douze cantons, sous la réserve cependant qu'on ne pourrait la contraindre à accepter leur sentence.[4])

Comme on se le représente aisément et comme les Genevois d'alors l'avaient prévu, la défiance pourtant bien légitime qu'ils avaient montrée provoqua un *tolle* général dans les cantons catholiques; et cela alla si loin qu'un moment Genève put craindre pour son indépendance, menacée cette fois par ceux mêmes qui s'étaient plus ou moins imposés comme juges de son sort. C'est cette seconde phase de la crise qu'il me reste à esquisser dans ses principaux traits; mieux encore que dans la première s'y manifeste la solidarité qui au mépris des apparences liait la république des bords du Rhône à ses sœurs du Plateau et même des Alpes suisses.

Il est difficile de se rendre compte jusqu'à quel point la colère des gouvernements des cantons catholiques était jouée. Il se peut qu'habitués aux ménagements et aux témoignages de considération que leur accordaient les grandes puissances, ils aient été sincèrement froissés de

---

[1]) Gautier, *op. cit.*, p. 291—297.

[2]) *Idem*, p. 292—295.

[3]) Lettre du 14 décembre au Conseil de Zurich. Zurich, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 109. Il n'est pas hors de propos d'observer que, sauf Mulhouse, les dix-sept républiques en question, avec leurs bailliages particuliers ou communs, occupaient presque tout le territoire de la Suisse actuelle; il n'y manquait que la principauté abbatiale de Saint-Gall, l'évêché de Bâle et la principauté de Neuchâtel. Ainis l'on peut dire que c'était de la Confédération des Treize Cantons à la Suisse de l'avenir que Genève en appelait.

[4]) Copie d'une lettre de Berne aux sept cantons, du 30 janvier. Zurich, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 126. — Lettre de l'ambassadeur Fleury au Conseil de Zurich, du 2 février. *Idem*, fol. 130. — Lettre de Genève au Conseil de Zurich, du 8 février. *Idem*, fol. 132.

se voir ainsi bravés par ce minuscule Etat de quinze-mille âmes. Pourtant, lorsqu'on suit de près leur politique, on est obligé de douter que la naïveté d'un Pfyffer ou d'un Cysat atteignît ce degré; il semble plutôt qu'ils aient été heureux qu'un prétexte leur fût donné de tenter l'effort suprême pour faire perdre aux Genevois les alliés et les amis qu'ils possédaient en Suisse et ailleurs. En effet la seule modification qui apparaisse dans leur conduite c'est que depuis le mois de septembre ils ne dissimulent plus la haine qu'ils éprouvent pour la cité impie, et essaient ouvertement d'en détacher Soleure, Berne et Henri III, tandis qu'auparavant ce n'était que dans les conférences particulières et secrètes des cantons catholiques qu'éclatait l'expression de leur antipathie passionnée. Autrefois ils semblaient vouloir donner le change sur cette hostilité; maintenant qu'on ose suspecter leur impartialité, ils poussent en pleine lumière leur campagne contre Genève. Mais après comme avant ils poursuivent le même but: remettre Genève sous le joug de Rome et pour cela soutenir le duc de Savoie dans la revendication des droits seigneuriaux qu'il affirme posséder sur elle.

Déjà en 1577, dans l'alliance conclue avec Emmanuel-Philibert, les cinq cantons avaient expressément reconnu l'existence de prétentions ducales à l'égard de Genève et la nécessité de les régler un jour.[1]) Il est vrai que dans sa lettre cette déclaration semblait ne vouloir en rien préjuger de la question;[2]) mais divers documents,[3]) et surtout l'envoi des cinq enseignes avaient bien montré le sens qui lui était donné en réalité. Or dès qu'on put prévoir que la question serait portée devant un tribunal arbitral, des délégués des cinq cantons se rencontrèrent à Lucerne pour s'entendre sur la politique à suivre; et leurs principales décisions au sujet de Genève furent, d'une part d'appuyer les revendications de la Savoie, et d'autre part de presser les Bernois de rompre leur combourgeoisie.[4]) Le 5 septembre leur résolution d'abandonner Genève sans secours au sort qu'elle mérite s'affirme plus explicitement encore: «Attendu que la combourgeoisie de Berne et Genève n'a été d'aucun

---

[1]) *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 1547.

[2]) M. W. Oechsli n'est pas de cet avis (cf. *Les Alliances de Genève avec les cantons suisses* dans *Mémoires et Documents publiés par la Soc. d'hist. et d'Arch. de Genève. Série in-4, t. IV*, 1915, *p. 27)*; je ne vois pas ce qui dans le texte en question exprime une opinion favorable à la Savoie, sinon le fait seul d'exposer sans réserve ses revendications.

[3]) Je cite, entre autres, le «Summarischer Bericht der Ansprachen und Rechtsame so die H. Dht von Savoy hatt an der Statt Genff», du 12 mai 1582 (Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 22 à 28), et l'expression de la relation anonyme sur Genève «ein rebellisches Regiment wider ihre natürliche Herrn». (*Idem*, fol. 321 v°.)

[4]) *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 779—780a.

avantage ni pour les potentats catholiques, ni pour l'ensemble des Confédérés, ni surtout pour les cantons catholiques, mais qu'elle n'a provoqué qu'agitation, dangers, dépenses et soucis, on est d'avis de ne plus la tolérer à l'avenir, de ne plus contribuer à protéger un peuple aussi impie, vu l'indignité de sa politique et de ses croyances, enfin de ne plus se laisser troubler ou exposer à quelque danger à cause de lui.»[1])

Il fut bientôt patent que ce n'étaient point là des décisions sans portée. Bien qu'il ne soit guère possible de suivre pas à pas l'action exercée par les délégués des cantons catholiques au cours de la Diète où devait s'organiser le tribunal arbitral, il semble évident que c'est à leur influence qu'il faut attribuer l'attitude sévère et même menaçante prise par la Diète envers Genève: n'alla-t-on pas jusqu'à avertir les députés genevois que si leur gouvernement continuait à faire des difficultés, il pourrait bien prendre envie aux ligues suisses de mettre leur ville sous leur protectorat et de lui imposer un gouverneur![2]) Genève, bailliage commun de la Confédération! La perspective dut faire plaisir à Michel Roset.

Ce n'était là sans doute qu'une menace en l'air, mais elle prouve que les relations entre les Confédérés et Genève traversaient une phase aiguë; car l'hostilité des cinq cantons, des six en leur adjoignant leur fidèle satellite Fribourg, ne suffit pas pour expliquer un ton pareil. Et en effet ils avaient réussi à susciter à Genève un nouvel adversaire, le gouvernement de Soleure, conquête d'autant plus précieuse qu'il en était précédemment le protecteur et l'ami. Dès le printemps 1582 les Soleurois avaient songé à dénoncer le traité de protection conclu avec Berne et Henri III et ce ne fut pas la faute des cantons catholiques s'ils ne le firent pas alors,[3]) car ceux-ci leur écrivirent aussitôt en ce sens;[4]) leur pression cependant, quelque énergique et persévérante qu'elle

---

[1]) *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 784 l. — Ce qui donne plus d'importance encore à cette résolution, c'est que vingt-cinq ans auparavant les cantons du centre, hostiles à cette époque au duc Emmanuel-Philibert, avaient insisté à Berne en faveur du renouvellement de la dite combourgeoisie; c'est du moins ce qu'on a toujours affirmé dès le XVIe siècle et de nos jours encore (cf. Oechsli, *op. cit.*, p. 10 et 17). A lire les documents lucernois de 1582, on constate que cette soi-disante approbation aurait été le résultat d'un malentendu, ou même, comme s'exprime l'un d'eux, d'une habile comédie jouée par Berne et Genève; les cantons catholiques n'auraient jamais désiré plus qu'une convention commerciale ou judiciaire entre ces deux villes et non une combourgeoisie perpétuelle d'un caractère politique et militaire. Cf. Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, Savoien 1519—86, fol. 17; Concept und Substanz..., fol. 321 v°; et *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 795a.

[2]) Gautier, *op. cit.*, p. 296.

[3]) Cf. *supra*, p. 81.

[4]) Concept und Substanz.... (Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 318).

fût, n'aurait peut-être pas suffi à contrebalancer l'influence de l'ambassadeur français et à provoquer la volte-face du mois de septembre, si la défiance, déjà mentionnée,[1]) manifestée par les Genevois à l'égard des troupes soleuroises n'avait fait son œuvre. Les chefs des cantons catholiques surent profiter de l'irritation qu'en ressentirent les Soleurois. A la conférence particulière du 5 septembre on fit demander aux «seigneurs» de Soleure s'ils pouvaient supporter que leur canton restât l'ami et le protecteur de ceux qui leur avaient fait un pareil affront.[2]) Des mémoires très étudiés, quoique partiaux, sur les droits du duc sur Genève, ou sur la prétendue valeur de la ville de Genève comme boulevard de la Confédération étaient remis aux magistrats soleurois pour éclairer leur religion et leur faciliter la dénonciation du traité.[3]) Un mois après, la réponse du gouvernement soleurois prouvait qu'on avait fait jouer le bon ressort: à ses yeux Genève ne méritait plus aucune protection, elle avait trop manqué aux Soleurois! Soleure retirait sa signature du traité conclu avec Berne et Henri III. Cependant un scrupule lui restait: on ne pouvait pas abandonner Genève aux convoitises d'une des puissances voisines; ce serait trop grave pour la Confédération tout entière; le mieux ne serait-il pas de proposer secrétement à Henri III de faire ensemble, la France et les Confédérés, la conquête de Genève qui serait transformée en ville ouverte?[4]) Les Soleurois avaient enfin trouvé ainsi la conciliation entre leurs convictions religieuses, leur attachement à la politique française et les intérêts de la Confédération, mais l'indépendance de Genève en faisait les frais.

La joie fut grande dans le camp des ennemis de celle-ci, d'autant plus que cette proposition mettait fin aux remords que leur conscience de Suisses leur faisait parfois éprouver; car ils savaient aussi bien que d'autres que le prince qui prendrait possession de Genève ferait subir à la Confédération une défaite sans précédent. Et de fait leur principal chef, Louis Pfyffer, renonçant momentanément à sa politique savoyarde,[5]) essaya-t-il au cours d'une ambassade à Paris de gagner le roi ou ses ministres au projet élaboré par Soleure.[6]) L'échec de cette tentative obligea néanmoins les cinq cantons à subordonner de nouveau leur

---

[1]) Cf. *supra*, p. 85.

[2]) *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 784 l.

[3]) Lucerne, Staatsarchiv, *ibid.*, Savoien, 1519–86, fol. 29–30.

[4]) *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 787–788 m. — Sur la portée de cette décision, cf. Oechsli, *op. cit.*, p. 32, n. 1.

[5]) Cet abandon de la cause de la Savoie, quelque temporaire qu'il ait été, ne manque pas d'être significatif; les droits du duc sur Genève devaient paraître bien inconsistants aux cantons catholiques pour qu'ils pussent si facilement en faire litière.

[6]) Rott, *op. cit.*, p. 252. — Gautier, *op. cit.*, p. 304–307.

devoir confédéral à leur politique confessionnelle: dès janvier 1583 ils agissaient de nouveau, à propos du différend toujours pendant entre Genève et Charles-Emmanuel, en champions de l'Eglise et en avocats de leur allié le duc de Savoie.[1])

* * *

Point n'est besoin de poursuivre plus longtemps l'examen de ce différend ; jusqu'à la Diète où les Confédérés, trop désunis pour rendre une sentence arbitrale, avouèrent leur incapacité à le trancher, la crise traîna en longueur et les débats en récriminations, plaintes, accusations réciproques, sans présenter d'élément nouveau et utile à l'intelligence des faits. L'année 1582 qui en avait vu les débuts en avait épuisé aussi toutes les modalités. L'avenir en revanche devait en voir les effets; plus encore que par les incidents et l'agitation auxquels elle donna lieu c'est par la portée qu'elle eut pour l'histoire suisse que cette crise mérite l'attention.

Pas à première vue, j'en conviens: tout avait été terminé et réglé sans qu'une goutte de sang n'eût été versée, sinon celui d'un ou deux traîtres à Genève; rien n'était changé dans la situation politique des Etats un moment si près de se précipiter les uns sur les autres; entre la Savoie et ses deux adversaires le *status quo ante* avait été rétabli, tandis que persistaient parmi les Confédérés les groupements confessionnels hostiles et pourtant désireux de rapports officiellement pacifiques. Cependant l'année 1582 marque une étape importante dans la longue période de troubles que fit traverser à la Suisse la scission religieuse du XVI[e] siècle.

C'est en effet au cours de cette année que les cantons catholiques furent pour la première fois amenés à choisir entre les intérêts de la Confédération et ceux de l'Eglise; en se déclarant pour la Savoie contre Genève, et implicitement contre Berne, ils s'orientèrent résolument dans la voie qui devait les amener à créer, quatre ans plus tard, la Ligue Borromée et à s'inféoder dès 1585 à la politique de la Sainte-Ligue et de l'Espagne. L'envoi des cinq enseignes apparaît donc comme une déclaration de principes qui engageait définitivement les cinq gouvernements responsables. Et la dénonciation par Soleure de ce traité de protection de Genève, qui l'obligeait à soutenir la politique bernoise, marque bien l'orientation essentiellement confessionnelle qui triomphe peu à peu dans la vie politique de la Confédération. Bien qu'il ne m'ait pas été possible de saisir une intervention active et efficace de la Curie romaine[2]) ou du grand apôtre de la restauration catholique en

[1]) *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 792 a.

[2]) Une lettre hostile à Genève de l'évêque de Scala, Félicien Ninguarda, qui fut le légat du pape auprès des cinq cantons pendant l'intérim des nonciatures, c'est-à-dire

Suisse, Charles Borromée, dans les évènements de 1582, on peut considérer ceux-ci comme l'une des premières victoires du mouvement de la Contre-Réformation en Suisse dans le domaine confédéral; son effort n'allait-il pas en effet à exciter l'antagonisme confessionnel et à briser tous les ponts qui en atténuaient l'acuité et la gravité? [1])

Dans le camp réformé on avait bien compris la leçon que portaient en eux ces évènements. Si le désir de collaborer à la restauration du catholicisme à Genève avait pu amener Lucerne et ses partenaires à accomplir le pas décisif et à soutenir une puissance étrangère en conflit avec un des Confédérés, la crainte de voir la Savoie s'emparer de Genève et y rétablir la messe avait triomphé de la jalousie qui troublait les rapports entre Berne et les autres cantons protestants. Au geste menaçant des cantons du centre contre les réformés, ils répondirent par un acte de solidarité protestante: le 27 décembre 1582 les Zuricois se décidèrent, quarante-six ans après sa conquête, à reconnaître la possession du pays de Vaud par les Bernois et à le considérer dorénavant comme partie intégrante du territoire suisse;[2]) Bâle et Schaffhouse, puis Glaris,[3]) s'associèrent bientôt à cette garantie. On avait compris que la domination bernoise à quelques kilomètres de Genève était le meilleur moyen de prévenir ou d'arrêter les projets agressifs de la Savoie et de ses alliés contre la ville à l'indépendance de laquelle on attachait tant de prix.

Il est évident que les dangers courus par Genève en 1582 par le fait de la Savoie et des cantons catholiques furent aussi pour beaucoup dans l'accueil que Zurich fit dès lors aux propositions d'alliance des Genevois. Si dès l'automne de cette même année les négociations reprirent activement entre Genève, Zurich et Berne pour aboutir en 1584 au traité d'alliance perpétuelle entre ces trois Etats,[4]) c'est que les Zuricois avaient reconnu l'urgence qu'il y avait à opposer au groupe de

---

entre 1581 et 1586 (cf. Hürbin, *Handbuch der Schweizer Geschichte*, t. II, p. 243, Stans 1908, in-8⁰), est cependant mentionnée et résumée dans *Eidgen. Absch.*, t. IV, 2, p. 788 n. Depuis 1572, lit-on en outre dans le «Summarium . . . . .» fol. 28 (Lucerne, Staatsarchiv), le pape Grégoire XIII pressait les cantons catholiques de ne rien faire en faveur de Genève.

[1]) Cf. à ce propos Dierauer, *op. cit.*, p. 403, 406, 408.

[2]) Lettre de Zurich au Conseil de Berne. Zurich, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 116.

[3]) Dierauer, *op. cit.*, p. 431 et note 2. — Si le canton de Fribourg en fit de même, la raison est aisée à comprendre : il avait lui aussi bénéficié des conquêtes de 1536.

[4]) H. Fazy, *op. cit.*, p. 286—287. — Gautier, *op. cit.*, p. 272 à 356, *passim.* — La première démarche en ce sens est la lettre de M. Roset du 17 juin, Zurich, Staatsarchiv, *ibid.*, fol. 43.

plus en plus nombreux et entreprenant des ennemis de Genève la preuve patente de leur solidarité avec la cité menacée.

La crise de 1582 eut donc pour principal effet de pousser les groupements confessionnels suisses à accuser davantage les divergences de leur politique et à transformer en traités et engagements les liens de solidarité qui les unissaient entre eux, ce qui devait naturellement avoir pour conséquence de desserrer encore le lien fédéral.

Bien que moins facile à discerner, l'action exercée sur l'esprit des Genevois par les émotions de cette année agitée nous paraît néanmoins indubitable. Depuis longtemps on n'avait pas eu l'occasion de constater avec tant d'évidence la valeur de l'alliance bernoise. Les Huguenots français s'étaient sans doute montrés amis fidèles et dévoués, mais ils étaient bien éloignés et leurs propres difficultés risquaient toujours de les empêcher de porter secours, au moment du besoin, à leur métropole religieuse. Genève avait senti tout à nouveau que la protection de ses puissants voisins les Bernois, bien que parfois un peu encombrante, était sa principale force. Leurs intérêts politiques immédiats étaient solidaires; les armements provocateurs de Charles-Emmanuel l'avaient mis clairement en évidence. Et puis, derrière Berne, les Genevois avaient vu Zurich, Soleure, Bâle, Schaffhouse, même Saint-Gall et les Ligues grises, prendre nettement position en leur faveur, les uns par solidarité confessionnelle, les autres pour des motifs politiques. Qu'importait que tous n'y eussent pas mis la même promptitude ni la même énergie? On n'en savait pas moins dès lors à Genève qu'une grande partie des Suisses étaient prêts à se lever pour défendre l'indépendance de la cité. Certes cela ne dispensait pas ses habitants de rester sur leurs gardes; mais de pareilles amitiés, même sans pacte pour les sceller, constituaient une garantie bien précieuse; on pouvait être sûr que l'ennemi y refléchirait à deux fois avant de provoquer à nouveau de si nombreux adversaires.

Car il ne faut pas l'oublier: ce n'est pas avant tout à la fréquence ou à l'efficacité des interventions, armées ou diplomatiques, des cantons suisses qu'il faut apprécier la valeur et la portée de leurs sympathies pour Genève; la seule existence de ces sympathies fut une force pour elle, même lorsqu'aucun acte ne les exprimait. L'on savait à l'étranger, à Turin surtout, que l'indépendance de Genève rentrait dans le credo politique d'une importante partie des Ligues suisses et de leurs alliés; c'était assez pour garder une crainte salutaire d'y toucher.

Ainsi entre la Confédération suisse et Genève les liens étaient aussi étroits que nombreux; à tel point que, malgré la disproportion entre leurs territoires et leurs populations respectifs, on est en droit de parler de la dépendance réciproque de ces deux corps politiques. Cette

solidarité profonde, que les siècles ultérieurs ont rendue toujours plus intime jusqu'au jour où elle s'exprima par l'«inclusion» de Genève dans la neutralité suisse en 1792 et enfin par le Pacte de réunion de 1815, fait le principal intérêt, sinon le seul, de l'aventure de 1582.

Chailly sur Lausanne. David Lasserre.

Jahrzeitstiftungen der Schuhmacher, Gerber und Metzger zu St. Martin in Chur.

Es ist schon mehrfach, zuletzt von Eberstadt[1]) in seinem Werke über den Ursprung des Zunftwesens, darauf hingewiesen worden, daß die Zünfte wohl nicht so urplötzlich nach erfolgter Privilegienerteilung auftraten, sondern durch Bruderschaften vorbereitet worden seien.

Wie anderwärts, so scheint dieser Entwicklungsgang auch für die durch kaiserliches Diplom vom 28. Juli 1464 bewilligten Churer Zünfte zuzutreffen.

Die noch vorhandenen Aufzeichnungen über Seelenmeßstiftungen der Schuhmacherbruderschaft reichen freilich nicht in die Zeit vor 1464 zurück; ihre Fassung lautet aber derart, daß aus ihnen geschlossen werden darf, in Chur hätten sich — dem allgemeinen Entwicklungsgange gemäß — die Zünfte aus den Bruderschaften weiter gebildet.

Die betreffenden Eintragungen finden sich im ältesten Ämterrechenbuch der Schuhmacherzunft[2]), einem Schmalfolioband (sign. Z. 26b), enthaltend Zunftmeisterrechnungen, Kerzenmeisterrechnungen, Zunftrodel, Verzeichnis des Zunftsilbergeschirrs etc.

Auf Blatt 1 dieses Ämterrechenbuches finden sich schon vereinzelte Angaben über Messe-Stiftungen.

It. all ûnſer frowen abent hatt die zunfft iij messen.
Hans Friken jarzit v messen, dem mesner iiij d.
Hug Bruner jarzit vj messen, dem mesner iij d.
Spangerin[3]) iij messen.
Hans Schavûtz der mexer[4]) und sim wib ij messen.
J͛ori Rober jarzit mit iij messen.

Mit der 3. Seite beginnen die 1466 einsetzenden Rechnungen des Kerzenmeisters, von denen hier folgende Beispiele Platz finden mögen:

[1]) Rudolf Eberstadt, Der Ursprung des Zunftwesens und die älteren Handwerker-Verbände des Mittelalters. München u. Leipzig 1915, S. 129 ff. — Vgl. auch R. Wackernagel, Geschichte der Stadt Basel. II, 2. Basel 1916. S. 785 ff.

[2]) Dem Stadtarchiv geschenkt von Herrn C. Coaz-Wassali in Chur.

[3]) Spanier, ein altes Churer Geschlecht.

[4]) Metzger.

It. ich Hans Marx han gerechnet mit der zunft von der kertzen wegen und blib der zunft schuldig nach aller rechnig xvij lib. den. und viiij ß. den. und ist die rechnig beschegen uf sant Agten tag im jar, da man zaltz von der geburt Christi verzeen hundert iar und darnach dem xvj und lx iar.

It. mir Kaspar Ditz ist geantwurt in die bûchs vj r. guldin an der Kindlitag Mcccclxxxv jar.

It. ich hăn geben uß der bûchs ain lib. x *β*. d. dem Martin Roten, von der zunft wegen.

It. aber hăt mir geben der Erhart Schûchmacher x ß. d. von ains lerenknechten wegen.

It. aber haut mir geben der Jos Hertner ain pfund pfennig, alz er zuinfftig ist worden.

It. ich han geben us der bûichs drû lib. hlr. dem Lenhard P[f]efferkorn, gab er dem Ulrich Sailer stubenzins.

It. Steffan Haim dedit x ß von aim ler knechten.

Die Blätter 17—19 enthalten sodann die unten folgenden Jahrzeitstiftungen; umfassend den Zeitraum von 1477—1501. Besonders zahlreich wurden sie im Pestjahre 1482, den Gebern, «iren kinden, allen iren vorvordern und nachkommen säligen selen zu hilf und trost ewiger seligkeit».

Am Brigittatag 1492 beschlossen die Zunftgesellen der Schuhmacher, Metzger- und Gerberzunft, alljährlich am Abend vor Lichtmeß für alle gläubigen Seelen, die der Zunft und Bruderschaft bisher Gutes getan haben und künftighin noch tun werden, eine Jahrzeit mit 3 gesprochenen Messen begehen zu wollen.

Aus den verschiedenen Eintragungen in das älteste Ämterrechenbuch ergibt sich folgende Darstellung:

In Chur gab es — seit wann lässt sich nicht mehr feststellen — eine Bruderschaft der Schuhmacher, Gerber und Metzger, die ihre Jahrzeiten in der Pfarrkirche zu St. Martin beging.

Für Bestreitung der Kosten dieser Anniversarien, sowie zur Anschaffung der bei Begräbnissen und Prozessionen gebräuchlichen grossen Kerzen floß in die Kerzen- und Zunftkasse die von den Jahrzeitstiftern ausgesetzten Beträge, zudem noch das durch die älteste Zunftordnung von ca. 1465 festgesetzte Kerzengeld, das Meister und Knechte jeglicher Zunft zu entrichten verpflichtet waren.[1])

[1]) Item waß ain maister kertzen gelt git all fronfasten, so wil sol sin gedingter knecht glich halb all fronfasten geben, usgenomen die murer und die zümberlüt, die hie in unser stat werckent, sy sient burger oder nit, maister oder knecht, die sôllent all gantz fronfasten gelt geben, glich als ain maister. Item umb dz kerzen gelt uepend

Die Beschaffung und Austeilung der Kerzen, die Aufsicht und Verantwortung für stiftungsgemäße Abhaltung dieser Gedächtnisgottesdienste war dem jeweiligen Zunftmeister, der wohl ursprünglich nur Kerzenmeister gewesen sein mag, überbunden und hatte er u. a. die Aufgabe, die frommen Stiftungen, sowie die Abgaben der Zunftbrüder und -Gesellen in der Zunft Rechenbuch einzutragen, auch die Glieder der Zunft zur Teilnahme an den Begräbnissen, Prozessionen und Anniversarien anzuhalten.

Noch zu Anfang des XVI. Jahrhunderts bestand an der St. Martinskirche die St. Sebastiansbruderschaft, deren Vermögen der «Brudermeister» Ulrich Senger zu verwalten hatte.

Aus der noch erhaltenen Rechnungsübersicht der Jahre 1519–1527 ergibt sich, daß die jährliche Rechnungsablage über das Bruderschaftsvermögen (vielleicht auch über das der Masanserpflegschaft S. Sebastian?) bald im «Pfarrhofe»,[1]) bald im Hause des Brudermeisters stattfand und daß das Bruderschaftsvermögen ungefähr 7 Goldgulden betrug. Von diesem Gelde wurde — wann ist nicht gesagt — «den müncken», wahrscheinlich den Dominikanern zu S. Nicolai, gegen Stellung zweier Bürgen ein Darlehen von 6 Gulden gemacht.

Der IV. Abschnitt der Ilanzerartikel vom 25. Juni 1526 hob die Verpflichtung, die Jahrzeitstiftungen weiterhin begehen zu müssen, auf. Auf Grund dieser Gesetzesbestimmung haben die Churer Zunftbrüder, die schon 1524 zum neuen Glauben übergetreten waren, die Anniversarien abgeschafft und die hiefür ausgesetzten Beträge von den Kirchen und Klöstern teilweise zurückverlangt.

Auf diese Folgen der Reformation deutet auch der letzte Satz unserer Aufzeichnungen über die St. Sebastiansbruderschaft zu St. Martin hin.

Im Jahre 1527 waren für Chur die Bruderschaften überflüssig geworden; deshalb übergab man damals 5 Gulden des Bruderschaftsver-

---

die reblůt ain sönderpare satzung, als hårnach in ir zunftrecht wol gemelt wird. — F. Jecklin, Materialien II, S. 6.

[1]) Wo in vorreformatorischer Zeit der «Pfarrhof» lag, läßt sich nicht mehr feststellen; jedenfalls kann es sich nicht um das sogenannte Antistitium hinter St. Martin handeln, da dieses erst 1529 vom Kloster Disentis an Hans von Capol und 1557 von letzterem an die Stadt verkauft wurde.

Die Frühmeßerei zu St. Martin war ehemals Besitzerin eines Hauses im Süßen Winkel «zum neuen Turm» (in der Gasse Sales, so diser zit der Süesse Winkel genannt wird;) doch verkauften dasselbe 1523 Hans Gava, Frühmeßer zu St. Martin und Claus Capp, Frühmeßereipfleger, mit Gunst und Willen von Burgermeister und Rat zu Chur, «als gedachter Frůmeßery obervögten» um 100 lb. Pfenig an Domdecan und Domcapitel.

mögens dem Luci Heim mit dem Auftrage, dieses Geld armen Leuten auszuteilen.

I.

1477 März 12. Fol xvij.

Uff Mittwuch nechst nach sant Johannstag zů Sunnenwenden hand Joachim und Hans die Brider gebrůdere ain jarzyt gesetzt, das man ir baider und ir vatter und můter und aller ir vordern jârzit began sol mit drig priestern zů Sant Martins pfarrkirchen und sollen das jerlich begân der schůchmacher, gerwer und metzgerzunfft uß aller irer nutz und gůlt uff den obgenanten tag ungevârlich, won sy haben inen also bar gegeben und bezalt sechs pfund pfennig gůter churer werung, die in der obgenanten zunfft gůten nutz komen sind. —

Actum quarta ante Letare Lxxvij^mo.

II.

1478 Mai 19.

Uff Sant Andres abet des hailgen zewelbotten gevalt jerlichen jar=zit Thoman Schniders, Ůlrichen Maygers, Annen Buttgin ir elichen husfrowen, ir aller driger vatter, můter kinden selen und aller dero ußer irem geschlecht verschaiden sind. Und das jârzit hat die genant Anna Buttgin, ir eliche wittwe, by irem gesunden lebidigem lib gesetzt uff xiȷ ß. dn. zinß, so jërlichen Hans Keck von sinem inn=habenden wingarten der schůchmacher, der gerwer und der metzger=zunfft git, nach inhalt des ûbergabbriefs, jerlichen mit sechs priestern, dero yeglichem die zunfft ainen schilling pfennig desselben tags und dem messmer sechs pfennig zů Sant martins pfarrkirchen geben sond usser aller nutzung der gemainen zunfft und das dhains jârs ewclich under=wegen laßen, sonder sond sy darinne thůn, als sy Got und inen selbs darumb antwurt geben wőllen.

Actum 3^a ante Urbani anno domini m^o cccclxx ottauo.

III.

1478 Mai 25.

Uff den nechsten tag nach Sant Michelstag gefalt jarlichen jartzit Hansen Waißen, Agnesen siner elichen wittwen und ir baider ement=schen vatter, můter, kinder, ouch her Peter von Schiers und her Peter Bůschers irs brůders sailigen und aller dero, so usser irem geschlecht verschaiden sind. Und das jartzit hat die genante Agnesa sin eliche wittwe by irem gesunden lebendigem lib gesetzt und darumb der schůchmacher,

der gerwer und der metzgerzunfft also bar gegeben und bezalt acht pfund pfennig churer werung, die sy also bar von ira entpfangen und ingenomen haut, mit dem geding, das man den obgemelten personen, allen iren vordern und nachkomenden, als obstât, selen in Sant Martis pfarrkirchen jerlichen uff den obgenanten tag ungeuarlich mit vier priestern, dero yeglichem die zunfft ain schilling pfennig desselben tags usser aller nutzung der zunfft geben sôllen und das dhains iârs ewclich underwegen zû laßen, sonder darinne thûn, als sy Gott und inen selbs darum antwurt geben wôllen. —

Actum in die Urbani anno ut supra.

IV.

1482 Mai 25. Fol. xviij.

Uff den tag Ursula und ir geselschafft sol jerlichen und yedes jars gehalten werden Jörg Robers jartzyt, hat in barem gelt geben und gelassen der schûchmacher, metzger und gerberzunfft sechs pfund dn., darumb sol ir kertzenmeister im, och sinen bayden husfrowen Emerite und Annen, ir aller vatter und mûtter, kinder und geschwistergyt und allen glôubigen seelen, uß den geschlechten verschayden, uff den tag jarlichen halten und began jârtzyt mit iij messen und yedem priester geben i ß. dn. und dem meßmer iij dn. uß der kertzen und zunfft nutzung und gúlt.

Geschehen uff den obgenanten tag anno domini M° cccc° lxxxij.

V.

1482 Oct. 22. —

Uff den tag Seueri und Cordule hond Hainy Schwytzer von Solothron und Margretha sin efrow an barem gelt geben und gelassen der schûchmacher, metzger und gerberzunfft iiij lb. dn., darumb sol ir kertzenmaister oder zunftmaister inen, och ir bayder vater und mûter, kinder geschwústergyt und allen glôbigen seelen, uß den geschlechten verschayden, uff den tag jårlichs halten und began jartzyt mit zwayen messen und yedem priester geben i ß. dn. uß der kertzen und zunfft nutzung und gûllt.

Anno domini M° cccc° lxxxij. Tempore pestilentie.

VI.

1501 April 30.

Uff den nêchsten tag nach Fabioni und Sebastioni der hayligen martrer gefelt jårlichen jartzit her Hansen Mayers, och Mathis Thy sins vetters und Clås Schafoll sins schwagers, ir aller vatter, mûter, kinder und aller irer vorfordern såligen seelen, so uß irem geschlecht

verschayden sind. Und das gemelt jartzyt hat der genant her Hans Mayer sålig also gesetzt von ir aller wêgen und hinder im gelassen und darumb der schůchmacher, der gerber und der metzgerzunft an ir kertzen also bar gegeben und betzalt zwaintzig lb. pfennig churer werung, die sy also bar von im empfangen und an ir loblich brůderschafft gůten nutz und frumen bewendt hand. — Und hat inen die somm geben also und mit dem geding, das ewigklich und alle jar jerlich ungeuarlich uff den obgenanten tag ir kertzenmaister, wer der ye zů zyten ist, den obgenanten personen, iren kinden, allen iren vorvordern und nach=komen såligen selen zů hilff und trost ewiger såligkayt inn Sant Martins pfarrkirchen jartzit sollen lassen began und nemlich mit viiij messen uff den obbestümpten tag und dauon geben jedem priester j ß. dn., dem meßner viiij d. uß ir kertzen und zunfft nutzung und das dehains jǎrs underwegen lassen, sonder daran sin, das dem also trûwlichen nach=kommen werd, als sy Got darumb antwurt geben wôllen. —

Geschehen an dem abent Philip und Jacoby apostoli anno domini xv^c und im ainen jǎr.

VII.

1492 Febr. 1. Fol. xviiij.

Zů ewigen zyten und jǎrlichs alweg uff unser lieben frowen aubent zů liechtmeß und an allen unser lieben frowen aubend so haltennd und begonnd die ersamen zunfft gesellen der schůchmacher, metzger und gerwer zunft zů Chur jartzyt aller glôbigen selen, so der zunfft und brůderschafft bißher ye gůtz gethan hand und noch hinfür tåglichs thůnd, mit dry gesprochnen mêssen.

Geschehen und in gůtem betracht und fürgenomen im zyt und monat Februarius do man zalt M^o cccc^c lxxxxij in die Prigytha.

Ämterrechenbuch der Schuhmacherzunft 15.—17. Jahrhundert. Schmalfolioband, dem Stadtarchiv Chur geschenkt von Herrn C. Coaz=Wassali.

Ich Ůrich Senger hab gerechnott und rechnung geben von yn=nemmen und usgeben in der brůderschafft Sant Sebastions zů Sant Martin in Chur hêr Jôrgen Gerster und priester Laurentz Mår bayd gebrůder und zůgebnen schaffnern dyser brůderschafft. Und haben beuor fierzechen guldin und x ß. d.

Actum ym pfarrhof an Sant Sebastions abent im xix jar.

It. darnach im xx. jar am Donstag nach der hailgen Dry Kůng tag hab ich gedachter Ůlrich benempten brůder rechnung geben in minem huß und habent beuor xv g.

Item im xxiij jăr abgerechnot. So belibt der Ůlrich Senger, brůdermaister, der brůderschafft schuldig by aller rechnung xxij guldin xv ß. dn. Actum uff Fritag vor Sant Pauls kerung im xxiij iăr.

Item das gelt im seckel hert Sant Sebasionß brůderschaff(t) und ist vij kronen an gold und ain guldin. Item ußglichen den müncken vj guldin und ist Hans im Har und Lucy Haim pürg um . . .

It. uff Sampstag nach dem Suntag Jubilate anno etc. xxvij hat man von disem gelt genommen v krona in gold und die dem Luci Haimen verantwurt, armen lúten ußzetailen.

Fliegendes Blättchen ohne Datum und Unterschrift.
Stadtarchiv Chur, Urkunden-Schachtel 40.

Dr. F. Jecklin.

La calata urana sopra Bellinzona del 1439 sulla base dei documenti bellinzonesi.

E' tuttavia involta da incertezze una delle varie calate svizzere sopra Bellinzona susseguitesi alle stipulazioni di pace dell'anno 1426: quella del '439, intorno alla quale il Pometta stesso spende poche e malferme parole.

Non intendiamo tessere oggi la storia completa di quest'episodio delle lunghe e tormentose vicissitudini vissute dall' attuale capoluogo del cantone; ma unicamente chiarire alcune circostanze, finora ignorate, che ad esso si riferiscono e che sono atte a integrare la conoscenza della reale efficienza di questa calata, che alcuni han voluto fosse stata così violenta e ardita da provocare la caduta della cittadella.

La causa della discesa del 1439 è nota: gli Urani, profittando d'una rapina ch'era stata commessa a pregiudizio di trafficanti confederati, si mossero sulla valle Leventina, ch'essi sapevano quanto male tollerasse il dominio del duca di Milano, il quale la valle aveva avuto in affitto dai canonici ordinari. Lo scopo primo era d'impadronirsi della Leventina e di tenerla come pegno del danno sofferto.

L'occasione offerta dagli Urani di turbare la tranquillità del duca fu dai Leventinesi accolta con entusiasmo. Unitisi agli Urani, essi si portarono ad assediare Bellinzona. Nella pace che ne seguì, il duca ricordava, certamente con viva amaritudine, gli eccessi dei Leventinesi *contra Birinzonam anno domini currente milesimo quatrigentesimo trigesimo nono.*[1])

---

[1]) E. Pometta. *Come il Ticino* ecc., vol. I, pag. 37.

Oggi è nostra intenzione di seguire le varie fasi dell' incursione e dell' assedio sulla base dei documenti bellinzonesi, cioè dei verbali del consiglio borghigiano.

* * *

Già è conosciuto il documento del 13 gennaio 1400 riguardante la chiesa di Ravecchia, che dagli Svizzeri fu occupata e ridotta ad alloggiamento allorquando, traverso il solito passo di Sasso corbaro, accerchiarono la terra fortificata e la tennero d'assedio. Questo documento indica che tali mosse avvennero nei mesi di agosto e settembre dell'anno 1439.[1])

Non è noto, invece, che nell' ottobre le cose volsero a meglio, e che allora già si trattava la pace. Il giorno 25 di detto mese il consiglio, convocato per ordine del commissario ducale *Stefanoni de Nicomerchato* e del di lui vicario *Ambrosij de Abonis de Laude* (Lodi) *in iure civilli publice licentiati*, nominò una delegazione di quattro, con l'incarico di stare in compagnia degli ambasciatori svizzeri che sarebbero venuti a Bellinzona, sicuramente per parlamentare sulle condizioni della pace. I delegati bellinzonesi erano Giacomo de Cusa, Giovanolo de Somazo, Raffaele Molo e Zanino de Gerenzano, il quale ultimo aveva di già preso parte, come testimonio, alla conclusione della pace del 1426.[2])

Nell' istesso tempo si riattivò il transito delle persone fuori e dentro Bellinzona; ma, come la consueta prudenza esigeva, si deputarono alcuni uomini del consiglio ad ispezionare, alle porte, chi entrava e chi esciva, tanto i forestieri quanto quelli del contado.[3])

Nel novembre, il consiglio si preoccupò della sorte del legname fatto venire e usato per fortificare la terra mentre s'avanzava torbida la minaccia, il quale, come questa fu passata, fu oggetto di affrettati rubamenti; e nella seduta del 27 ordinò che si ispezionassero tutte le case

---

[1]) K. Meyer. *Blenio und Leventina von Barbarossa bis Heinrich VII.*, pag. 253, nota 1.

[2]) «Eligunt et deputant claros et providos viros dominum Jacobum del cuxa, ser Zaninum de gerenzano, ser Johanolum de somazo et Raffaellum del mollo qui omnes debeant stare in comitiva cum Ambassatoribus et Exploratoribus Lige Suytiorum qui venturi sunt birinzonam et alia faciant in omnibus et per omnia prout eis mandabit et ordinabit prefatus dominus Capitaneus.»

[3]) Continua il verbale della seduta del 25 ottobre: «Eligunt et deputant donatum de somazo et donatum de galiano ad portam caminatam birinzone et Johannem ser petri de cuxa et Filipum filium domini Georgij rusche ad portam de capite burgi, qui deputati ad ipsas portas scribant et scribere debeant omnes intrantes et qui intra. bunt intus dictas portas tam forenses quam comitatus birinzone et canzelent omnes exeuntes ex illis qui intraverunt» ecc.

per riaverlo e si infliggessero severe punizioni agl'indebiti possessori.[1]) Nel testo di questa deliberazione non sembra esistere alcun indizio di nuovi timori; sembra invece, che essa mirasse semplicemente alla ricostituzione della proprietà di questo importante materiale di difesa, sempre utilissimo in una piazza forte che, com'era il caso appunto di Bellinzona, trovavasi esposta a continui assalti e pericoli.[2])

Ma quanto vedremo fra poco ci porta a credere che già allora risorgessero sull'orizzonte, dianzi spazzato da una gagliarda ventata, nuove nubi, presaghe di novella tempesta.

* * *

Ci soffermiamo un momento nell' esame delle risoluzioni consigliari per vedere come i Bellinzonesi e il duca avesser provveduto alla resistenza della piazza.

Pochi sono i ragguagli che ci riservano ancora le carte dell'archivio bellinzonese, ma abbastanza interessanti. Li rileviamo dalla lunghissima nota delle speserie avute in quell'anno, per le quali s'impose, nella seduta del dieci dicembre, l'esazione delle taglie.

Com' era consuetudine, all' appressarsi della minaccia tedesca si andò procurando affrettatamente l'opera d'un ingegnere militare, perchè egli rivedesse lo stato dei fortilizi e provvedesse ai bisogni. Chi attese a questo lavoro fu l'ingegnere Giovannino, da non sappiam dove, il quale nella sua corsa d'ispezione, che durò tre giorni, fu accompagnato dal celebre notaio pallanzese Cristoforo Varone, che diligentemente prese nota de' consigli dell' esperto ispettore.[3])

Per riparare la terra si compirono varie opere da costruttore e da fabbro: alle prime attesero Zanolo de Mallo da Arbedo, un buon lavorante che molto fece pel comune, Cristoforo da Arbedo del casato dei Masotto, che fu un dei più quotati costruttori del tempo,[4]) Bartolomeo

[1]) «Ordinaverunt quod prefatus dominus Capitaneus inquirat et inquirere faciat per omnes domos vicinorum et habitantium in birinzona si est aliquis qui habeat in eorum domibus aliquas assides, cantirios et alia lignamina cuiusmodi maneriey que conducta fuerunt et data aut posita ad reparationem et corratorum birinzone et murate birinzone» ecc.

[2]) Per la difesa si usarono anche delle travicelle appartenenti alla chiesa di San Giovanni. «Item. . . debet habere pro travellis XII acceptis ad ecclesiam sancti Johannis qui erant dicte ecclesie de mense novembris. . . libr. VIII sold. XII ter.»

[3]) «Item (Christoforus Varonus) debet habere pro eius salario et mercede qui stetit pro diebus tribus in castris et circha terram birinzone cum ser Johanino Inzignerio ad providendum et scribendum que erant necessaria.»

[4]) Nella seduta del 3 marzo 1440 il consiglio stabilì minutamente i lavori da farsi per riparazione del ponte sulla Moesa. Il 5 aprile successivo si fecero i patti col *magistro Christoforo fq. Antonij de maxoto de arbedo* per l'adempimento dei lavori suddetti. Il prezzo fu determinato in 90 lire terzuole, *pro pretio et mercede ac salario laborerij et magistrij.*

del fu Giacomo de Rumo e Giovanolo Bochatorta; all' altre accudirono Zano Ferrario, Maffiolo Moltoni e Donato del Galiano, i quali diedero ferro e lavoro per tener salde le opere di fortificazione.[1])

I conti ci tramandano anche il nome di due maestri da bombarde, appartenenti alle attuali terre ticinesi: Nicolao da Gudo e il così detto «maestro da Locarno.»[2])

Capitani e duci delle soldatesche ducali ridottesi in Bellinzona erano Giovan Pietro connestabile, Giovanni Castoira (*Castoyre*), B. da Zezio, comandante degli stipendiari, Nicolao Stanga, commissario ducale *super cernedes*, Alessandro Visconti (*Vicecomitis*), Antonello da Anzago, familiario ducale, Barbasilio da Pavia e Tomaso da Alzate connestabili, e ancora Bazileo de Tibaldi, già capitano a Bellinzona.

Tutte le spese *pro logiamentis ducalium familiarium cernedarum et stipendiarum qui fuerunt et steterunt in birinzona pro adventu et ingressu Suytiorum* si riferiscono a due mesi, *usque in kalendis Januarij proximi futuri.* Il conto del fitto per l'alloggiamento di Barbasilio da Pavia va dal 13 di novembre 1439 alle calende del gennaio 1400.[3])

Tutte queste spese, adunque, non riguardano il tempo in cui gli Svizzeri occupavano la chiesa di Ravecchia, ma i due ultimi mesi dell'anno. Evidentemente, l'esito delle trattative di pace lasciava ancor molto dubitare sull'atteggiamento ch'era per assumere la Lega, e si giudicò, più che prudente, necessario il mantenere una forte guardia armata entro le mura di Bellinzona, pronta ad ogni evento.

* * *

Già abbiam vista la preoccupazione ch' assalì que' del consiglio, il 17 di novembre, di rimettere in assetto le mura coi legni indebitamente asportati dagli abitanti. E noto che il legname veniva raccolto sempre ne' momenti di pericolo per preparare i corridoi dietro le merlature e per allestire le ventiere serventi di difesa agli archibugieri.

Pochi dì dopo, ai 29, si ritenne urgente ammassare una quantità di frumento in luogo sicuro per munizione della terra. Anche questa era una misura di precauzione suggerita dal malfido contegno de' temibili Svizzeri, il quale fra poche settimane nettamente si manifesterà, anche une volta, ostile ai Bellinzonesi.

[1]) Il conto del Galiano dice: «Donatus del galiano debet habere pro clavibus et ferramentis datis per eum in pluribus diebus et capitulis tempore novitatis et ingressus suytiorum pro reparando terram birinzone.»

[2]) «Item (Ambroxius de varixio) debet habere pro expensis factis in eius hospitio per Nicolaum de gutio et magistrum de locarno qui fuerunt bombarderij tempore novitatis.»

[3]) «Johanolus del mollo debet habere... pro logiamento Barbasilij de papia conestabilis incipiendum die XIII novembris usque in kalendis januarij prox. fut.»

La risoluzione lamenta le molte spese occorse *hijs mensibus preteritis pro ingressu suytiorum in partibus birinzone.* Queste parole escludono assolutamente la fondatezza della supposta incursione svizzera nella piazza fortificata.[1])

Sul finir del dicembre, la situazione si rannuvolava di bel nuovo, e i provvidi consiglieri s'affrettarono a provvedere ancor più efficacemente alla difesa della terra, Addì 29 essi deliberarono una pronta requisizione di legnami. Procurino i consiglieri delegati — diceva la risoluzione — di avere tutto il legname che possono ricuperare e lo ripongano presso di essi, in Bellinzona, per munizione e riparazione della piazza «in qualunque eventualità»; e, ove avvenga il caso di dover dispensare i legni, sia lecito ai delegati di vincolare i beni del comune; e in quanto ne sopravanzino, si restituiscano a chi li darà in consegna «come saranno cessati i casi di sospetto».[2])

Specie da queste ultime parole, appar chiaro che l'atteggiamento degli oltremontani non ispirava veruna o ben poca fiducia ai Bellinzonesi i quali, ad ogni buon conto, preparavansi a resistere ad ogni nuova pressione. Così vero che il 13 gennaio 1400, nella seduta ove si decise di riconsacrare la violata chiesa di San Biagio, si provvide a fornire un letto a Cristoforo, maestro delle cerbottane, almeno fino al mese di marzo.[3])

Anzi, il timore degli avveduti borghigiani andava sempre crescendo, sì che nella seduta del dodici febbraio del '400 i consiglieri dovettero

---

[1]) Qui omnes unanimiter et concorditer attentis multiplicibus expensis et gravibus occursis hijs mensibus preteritis pro ingressu suytiorum in partibus birinzone et que iterum sananda et solvenda sunt et esset grave pro presenti providere de emendo et recuperando illud granum seu frumentum vel farinam quod requiritur providere et tenere in birinzona pro munitione ipsius terre, videlicet somas centum farine, providerunt et ordinaverunt quod illa quantitas farine aliax ordinata et promixa secundum promixionem super inde factam, super facultatem ipsorum vicinorum Birinzone reducatur et reduci debeat ad domum habitationis vaneti suprascripti de capite burgi» ecc.

[2]) Eligerunt et deputaverunt suprascriptos Johanem dictum vanetum et paganum de cazanove qui provideant et proquirant de habendo a quibuscumque personis omnes illas quantitates assidum quas recuperare poterunt et illas assides reponant penes eos in birinzona pro munitione, pro reparatione terre birinzone casu aliquo adveniente, et in quantum casus occurrat eas assides dispensandi quod ipse vanetus et paganus possint promittere nomine dicti comunis et obligare bona ipsius comunis de solvendo pro illis assidibus que dispensabuntur, et in quantum non dispensantur quod ipse assides reddantur et restituantur illis personis a quibus recipient ipsas assides cessantibus casibus suspectionis.»

[3]) «Item providerunt et ordinaverunt quod provideatur et recuperetur lectum unum... pro logiamento Christofori magistri zerbatarum et solvatur fictum pro dicto lecto et hoc hinc ad kalendas mensis marzij prox. futuri.»

novellamente occuparsi di rifornimenti di grano per munizione della piazza. Significante è particolarmente la giustificazione di questo provvedimento: i presenti, per sè ed in nome del comune e degli uomini di Bellinzona, volendo eseguire «con tutte le loro forze, fino a che la vita lor rimane in corpo», gli ordini ducali, e difendere l'integrità dei castelli e della terra di Bellinzona, provvidero e ordinarono che Giovanni da Codeborgo, detto il Vanetto, dovesse procurare «al più presto, avanti la festa di S. Martino», cinquanta moggia di formento da tenere nel borgo o nei castelli, per detta difesa.[1])

Dieci giorni dopo (seduta del 22 febbraio), malgrado che le condizioni dello stato non fossero molto sicure, il comune provvedeva alla continuità dell' istruzione pubblica, acquistando i servigi del famoso maestro di grammatica Antonio della Porta del quondam Giacomo, da Milano. Invidiabile serenità d'animo e mirabile coscienza del dovere!

In questo tempo la difesa della terra era ancor tenuta dai condottieri già nominati. Dalle spese del primo trimestre del 1400 rilevasi che ai 3 di aprile Gian Pietro, Barbasilio, Tomaso da Alzate, tutti conestabili, abitavano tuttavia a Bellinzona, unitamente a certi Carlino e Gervasio, pure conestabili, e al Castoira. Nelle uscite del secondo trimestre è ancora menzione degli affitti per il letto *quod erat Johanis castoyre* e per gli alloggi *ubi steterunt stipendiarij pro mensibus tribus*, cioè pe' mesi di aprile, maggio e giugno.

*
* *

Parecchie furono le spedizioni affidate a questo o quel membro influente del consiglio in questi alquanti mesi di guerra e di timore.

Nel '439, Giorgio Rusca andò a Milano più volte; e ugualmente Giovanolo de' Falchi, Zanino de Gerenzano e Pietro Todesco *pro obtinendo exceptiones et pro porrigendo capitula et petitiones nomine dicti comunis*. Giovanni Rusca, figlio di ser Alberto, pure si recò alla corte, e di lui è detto nella lista delle spese: *qui portavit et obtinuit literas*

---

[1]) Qui omnes suis nominibus et vice dictorum comunis et hominum birinzone, exequentes et exequi volentes totis viribus toto quam posse dictorum comunis et hominum birinzone donec vita eis aderit mandata ducalia et etiam pro conservatione castrorum et terre birinzone, providerunt et ordinaverunt quod Johanes dictus vanetus de capite burgi de birinzona proquirat et proquirere debeat ac modum habeat de habendo et recuperando quam citius fieri possit (un' aggiunta dice: usque ad festum sancti martini prox.) modios quinquaginta furmenti ad statum birinzone, tenens et ponens in birinzona vel in castris birinzone in farina vel furmento pro munitione, tenens in ipso burgo vel castris birinzone pro conservatione utsupra, et hoc a Christoforo de seregnio de varixio vel ab alio mercatore volente facere meliore condition· ipsi comuni» etc.

confirmationis exceptionis birinzone et comitatus ac literas responsionis factas capitulis datis pro parte comunitatis et hominum birinzone.

Antonio figlio di Giovanni Molo fece, invece, un' andata a Mesocco *in adventu Suytiorum*, e Zanino de Gerenzano *ivit in leventinam pro aliquid sentiendo pro Suytijs.*

Nel 1400, durante il febbraio, Giovanolo de Somazo fu dal capitano inviato in val Blenio, insieme con Mannio de Alzate, *pro facendo quod sibi imposuit ipse dominus capitaneus.* Il primo di marzo si decise di spedire a Milano Giorgio Rusca e Antonio de Cappo da Castione con l'incarico di presentare ai commissari fiscali tutti i privilegi, i patti e le convenzioni che la comunità aveva col duca, affine di sottrarla a certe imposizioni del capitano del luogo. I delegati erano istruiti di esporre ai detti commissari che i borghigiani non erano in condizione di sobbarcarsi oneri di nessuna sorta, perchè inabili poveri e quasi consunti a causa delle infinite spese sopportate e de' gravi danni patiti.[1])

E' noto che la pace definitiva fra Milanesi e Urani fu conchiusa a Milano nel '441, dopo che il duca aveva ratificata la tregua con Uri già il 23 marzo 1440. Ed è noto parimente che allora la Leventina fu ipotecata ad Uri.

Lugano. **Avv. Luigi Brentani.**

Bussnang — Wartenberg — Falkenstein.

Im «Anzeiger» Band III, Seite 379 ff. erläuterte Meyer von Knonau «die Verwandtschaft des St. Galler Abtes Berchtold von Falkenstein», die für die Geschichte des Klosters St. Gallen im 13. Jahrhundert so wichtig geworden ist. Er wies nach, dass Berchtolds Mutter Junta (Judenta) eine Freiin von Wartenberg war und dass der Abt auch zur Familie der Freiherren von Bussnang in verwandtschaftlichen Beziehungen stand. Über die Art dieser verwandtschaftlichen Beziehungen gibt uns nun eine Urkunde im Wirtembergischen Urkundenbuch 5, S. 423 willkommenen Aufschluss. Die Urkunde wurde an einem 13. Juli zu St. Gallen ausgestellt, aber der Schreiber vergass das Jahr anzugeben. Da sie jedoch vom St. Galler Abt Konrad von Bussnang gesiegelt ist — das Siegel ist wohl erhalten — muss sie in die Zeit von 1226—39 fallen.

---

[1]) «... quia inhabiles et pauperes sunt ac quasi consumpti, attentis gravibus ac infinitis expensis et dampnis que passi sumus et dietim patimus et supportamus.» Così si esprimono le lettere credenziali del 3 marzo.

Laut dieser Urkunde übertragen die Brüder Konrad und Heinrich von Wartenberg ein Eigengut an das Kloster Weissenau, multis presentibus et precipue istis: *Bertholdo* monacho *nepote nostro* de Salem et fratribus suis *Alberto et Henrico de Bussenanc* militibus et Bertholdo de Burgelon et Henrico de Guttingen militibus. Ut autem hec omnia sicut prelibata sunt indubitanter credantur et de cetero firma et rata permaneant, sigillo domini nostri abbatis Sancti Galli, cui linea consanguinitatis in tantum attinemus, *quod avunculi sui vocamur*, presentem paginam communire fecimus.

Aus dieser Urkunde geht hervor, dass die Mutter des Abtes Konrad von Bussnang eine Schwester der obgenannten Freiherren Konrad und Heinrich von Wartenberg war und folglich – laut M. v. K. – eine Schwester Juntas, der Mutter Abt Berchtolds. Damit stimmt, dass Abt Berchtold den Heinrich von Wartenberg, Bruder Juntas, wiederholt als avunculus bezeichnet.[1]) Wenn wir schliesslich noch in Betracht ziehen, dass der zuverlässige Kuchimeister die Bussnangerin, welche von Abt Berchtold an den Grafen Kraft von Toggenburg verheiratet wurde, dieses Abtes «Muhme»[2]) nennt, so erhalten wir folgendes Verwandtschaftsverhältnis:

Freie von Wartenberg.

- **N. (Freiin).** Mar.: Albrecht II. von Bussnang, 1209. 1216.
- **Judenta.** Mar.: Egilwart von Falkenstein.
  - **Berchtold** von Falkenstein, Abt zu St. Gallen, 1244 – † 1272.
- **Konrad.**
- **Heinrich.**
  - **Heinrich** von Wartenberg, Gegenabt zu St. Gallen, 1272 – † 1274.

Freie von Bussnang.

- **Albrecht III.** Von 1209–1244 nachweisbar.
- **Heinrich** von Griessenberg ca. 1230–1244.
- **Konrad** Abt von St. Gallen 1226 – † 1239.
- **Berchtold II.** Mönch in Salem 1228.
- **Elisabeth.** Mar.: Graf Kraft von Toggenburg.

P. Bütler.

---

[1]) Im Jahre 1246 bezeichnet der Papst den Chorherren Berchtold (III.) von Bussnang, der wohl ein Sohn Albrechts III. war, annähernd richtig als «nepos» des Abtes Berchtold von St. Gallen. Bernoulli, Acta Pont. Helv. I, 174.

[2]) Das Wort «Muhme» kann hier bloss «weibliche Verwandte» bedeuten. Da laut Kuchimeister S. 29 die Heirat erst nach 1245 stattfand, muss die obgenannte Bussnangerin der Generation des Abtes Konrad angehört haben.

Besprechungen und Anzeigen.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren derjenigen Arbeiten, deren Besprechung an dieser Stelle gewünscht wird.

J. Weiss. Elementarereignisse im Gebiete Deutschlands; Bd. I. Die Elementar-ereignisse vom Beginn unserer Zeitrechnung bis zum Jahre 900. — 92 S. 8°, Wien 1914.

Im September 1906 beschloss die Hauptversammlung des Gesamtvereins der deutschen Geschichts- und Museumsvereine in Wien, eine Sammlung der historischen Nachrichten über Elementarereignisse und physisch-geographische Verhältnisse herauszugeben. Verschiedene Wissenschaften verlangen nach einer solchen Quellensammlung. Sie müsste vor allem der Wirtschaftsgeschichte, der Geographie des Menschen und der physikalischen Geographie dienen, indem sie für vergangene Zeiten den Zusammenhang zwischen Natur und Mensch beleuchtet und wertvolle Hinweise auf die klimatischen Verhältnisse, ihre Schwankungen und deren Wirkungen bringt. Unter den Geographen des Arbeits-Ausschusses finden wir den Namen Brückners, der wiederholt die Frage der Klimaschwankungen und damit im Zusammenhang die Völker-wanderungen alter und modernster Zeit behandelt hat.

Das Werk soll für das Gebiet Mitteleuropas die Schriftstellen bringen, die über physisch-geographische Verhältnisse und ihre Folgen berichten. Der erste Teil, vom Beginn unserer Zeitrechnung bis 900, ist erschienen. Der Herausgeber, J. Weiss, hat den griechischen und lateinischen Text der sorgfältig gesammelten Quellen mit Erläuterungen und mit Hinweisen auf gleichzeitige Erscheinungen im übrigen Europa versehen. Die Sammlung soll bis zur Neuzeit fortgesetzt werden. Aus dem Gebiete der heutigen Schweiz werden u. a. Überschwemmungen der Rhone in den Jahren 563 und 580 gemeldet; es wird erzählt, dass im Jahre 598 im Thunersee sehr heisse Quellen zu Tage getreten seien und dass der Gegend von St. Gallen im Jahre 882 eine reiche Weinernte beschieden war. Das Werk ist daher auch für unsere Landes-geschichte wertvoll.

Zürich. **Dr. O. Flückiger.**

Schweizer Kriegsgeschichte. Im Auftrag des Chefs des Generalstabes, Oberstkorpskommandant Sprecher von Bernegg, bearbeitet von Schweizer Historikern unter Leitung von Oberst M. Feldmann und

Hauptmann H. G. Wirz. Heft 1, 8°, 103 S. Bern, Biel, Zürich, Ernst Kuhn.

Das vom Chef des schweizerischen Generalstabes in die Wege geleitete Unternehmen nimmt mit der ersten Lieferung einen vielversprechenden Anfang. Es war ein guter Gedanke, der eigentlichen Kriegsgeschichte ein Kapitel über die politischen Verhältnisse der Schweiz in den ältesten Zeiten vorauszusenden. Prof. G. Meyer von Knonau stellte die ausschlaggebenden Tatsachen, Er= scheinungen und Wandlungen in wohldurchdachter Kürze und einwandfreier Behandlung lehrreich zusammen. Was hier für die Gesamtschweiz geschah, besorgte R. Durrer im besondern für die drei Waldstätte. Seine Darstellung der ersten Freiheitskämpfe musste sich zu einer eigentlichen Geschichte von Schwyz, Unterwalden und Uri erweitern, da sich ohne die Kenntnis der Rechtsverhältnisse die Freiheitsbestrebungen dieser drei Gemeinwesen nicht verstehen lassen. Der Verfasser konnte kein neues urkundliches Material beibringen, er musste mit den Akten arbeiten, die Oechsli in dem Festbuche des Jahres 1891 gesammelt hat. Aber dass sich dem bereits bekannten, spröden Material durch Verwertung der neuesten Ergebnisse der rechts= geschichtlichen Forschung, durch genaue Kenntnis der Geschichte der drei Länder, ihrer ständischen und bäuerlichen Verhältnisse und der baulichen Überreste aus alten Zeiten neue Seiten abgewinnen lassen, dafür lieferte Durrer vielfache Beweise in kleinen und grossen Arbeiten, die er in dem Jahrbuch für schweizerische Geschichte, im Anzeiger für schweizerische Alter= tumskunde und in den Archives héraldiques veröffentlicht hat. Seine an zerstreuten Orten niedergelegten Ansichten vereinigt er nun zu einem die Entstehung der Eidgenossenschaft beleuchtenden Gesamtbilde; da und dort führte er den Pinselstrich etwas schärfer als früher, oder fügte er dem Bilde einen neuen Zug bei. Wer ihm auch nicht in allem zustimmen kann, muss anerkennen, dass hier neue Aussichten geöffnet sind und dass die sich auf= drängenden Fragen mit Scharfblick angepackt wurden. Wir wollen nur weniges hervorheben. Schon in seiner vor fünf Jahren erschienenen Ab= handlung über die Einheit Unterwaldens setzte er das älteste Bündnis der Eidgenossen in den Anfang der 40er Jahre des 13. Jahrhunderts. Ein direkter Beweis lässt sich dafür allerdings nicht erbringen, aber die allgemeinen Um= stände sprechen doch so sehr zu gunsten dieser Auffassung, dass man sie nicht als eine halt= und grundlose Hypothese betrachten darf. Sehr hübsch ist auch die Art, wie Durrer einzelne Züge der Sage als geschichtliche Möglichkeiten zu retten sucht, allerdings ohne sie zeitlich irgendwie fest= zulegen und ohne Wilhelm Tell, den er als einen der Sage fremden Bestand= teil ausscheidet. Gespannt durfte man sein auf Durrers Darstellung der Morgartenschlacht. Er entscheidet sich für den Kampfplatz am obern Ende des Ägerisees, zwischen Schaffstetten und Figlenfluh und das mit einer so vorzüglichen und einleuchtenden Begründung, dass die Annahme, der Kampf hätte auf Zugerboden stattgefunden, nicht mehr haltbar scheint. Sogar die 40 Verbannten, die «achter und einunger», kommen wieder zur Anerkennung mit dem Nachweis, dass deren Anzahl nichts Ungewöhnliches bedeutet.

Auch überrascht nicht wenig die wohl richtige Bemerkung, dass die im Brunnenbund vom 9. Dezember 1315 aufgenommenen neuen Bestimmungen durch die innern Verhältnisse Unterwaldens veranlasst worden sein möchten.

So steckt Durrers Arbeit voller Feinheiten und fruchtbarer Anregungen, die weiter wirken werden. Der Verfasser weiss, dass er das letzte Wort nicht gesprochen hat, dass es noch manches zu deuten und zu erklären gibt. Als sprechender Beleg für die Richtigkeit dieser Annahme erschien der schöne Artikel von Karl Meyer über den Urner Freiheitsbrief von 1231, in welchem den Worten super requisitione nostrae precariae et solutionis eine neue Deutung abgewonnen wird.

Bern. **G. Tobler.**

Salomon Steinberg. Die Proselyten der Stadt Zürich. Ein Beitrag zur Psychologie der Geschichte des Überläufers, Zürich. A. Schaufelberger 1914. (Separatabdruck aus der Schweizerischen theologischen Zeitschrift XXXI. Jahrgang.) 50 S.

Der Verfasser ist an seinem Thema mehr psychologisch als historisch interessiert, wie schon der Nebentitel ausdrückt, er will «auf dem Weg der psychologischen Analyse den historischen Typus des Überläufers in seinem Sein und Wesen belichten», er will «den Überläufer auf seine Psychologie, seinen Charakter, sein soziales Leben hin untersuchen». Dabei fasst er den Begriff Proselyt so weit als möglich, er will dazu nicht nur Juden, Mohammedaner, Katholiken, die an die Türen der evangelischen Kirche anklopften, verstehen, sondern auch Mennoniten, Sozinianer, ja selbst hugenottische Flüchtlinge. Warum? weil an alle diese Kategorien aus der zürcherischen Proselytenkammer Unterstützungen vergeben wurden. Das gibt nun aber ein ganz verworrenes Bild des Proselyten, wenn nicht einmal der fremde Glaube ein Kennzeichen sein soll, und der Historiker wird mit dieser Begriffsbestimmung nichts anfangen können. Es mag ja psychologisch einen gewissen Reiz haben, wie es der Verfasser tut, immer wieder die drei Typen des Ritters, des Mönchs und des Juden vom Mittelalter her aufrücken zu lassen und über diesen Ausklang des Mittelalters in der Neuzeit geistreiche Reflexionen zu verschwenden, — besser wäre gewesen, er hätte weniger geben wollen und sich auf das sehr interessante Teilthema des jüdischen Proselyten beschränkt, eventuell noch den katholischen Konvertiten dazu genommen. Das immerhin Neue und Lehrreiche der Arbeit liegt in manchen Detailmitteilungen, Bittgesuchen, Signalisierungen etc., die einen Einblick in die trostlosen sozialen Verhältnisse dieses religiösen Bettelvolkes gewähren. Dass bei den Motiven zum Übertrittsbegehren Not und Eigennutz meistens die Hauptrolle spielten, dürfte allgemein bekannt gewesen sein.

Der Verfasser schildert im zweiten Teil seiner Arbeit die Massnahmen der zürcherischen Stadtbehörden gegenüber den Proselyten. Das wichtigste ist die Errichtung einer besondern Proselytenkammer zu Ende des 17. oder

Anfang des 18. Jahrhunderts (ein genaues Datum fehlt), nachdem bis dahin der Examinatorenkonvent die Gesuche um Aufnahme in die Kirche und um Unterstützung zu erledigen gehabt hatte. Das Institut erhielt sich bis zur Helvetik und ist noch von J. J. Wirz genau geschildert worden. Bern hatte eine gleiche Institution, während Basel zu Anfang des 18. Jahrhunderts einen Versuch machte, aber nach wenig Jahren davon abstund. Ein Vergleich des zürcherischen Instituts mit dem bernischen müsste für den Historiker lehrreich sein. Ich füge aus der Korrespondenz des Antistes Em. Merian in Basel hinzu, dass laut einer Mitteilung des zürcherischen Antistes Ulrich die Zürcher Proselytenkammer in der spätern Zeit sich nur noch reicher oder hinlänglich bemittelter Proselyten annahm, aus Besorgnis, die ärmern unter ihnen könnten der Stadt zur Last fallen. Das hatte dann zur Folge, da auch Basel, Schaffhausen, Genf keine Proselyten mehr annahmen, dass sich alles in unglaublicher Menge auf Bern warf, wodurch die Berner Proselytenkammer ebenfalls ganz abgeneigt wurde (Dekan Wyttenbach an Antistes Merian 1782).

Vorübergehen darf ein Historiker, der in diesen Fragen arbeitet, an der Steinberg'schen Broschüre nicht, aber er wird sich das historisch wertvolle Material erst herausklauben müssen und die psychologischen Belehrungen rings herum bei Seite lassen.

Basel. **P. Wernle.**

Ernst Gagliardi. Die Schlacht von Pavia auf den Teppichen des Museums zu Neapel (zweiter Teil). — CXI. Neujahrsblatt der Feuerwerker-Gesellschaft (Artillerie-Kollegium) in Zürich auf das Jahr 1916. Zürich. Kommissionsverlag Beer & Co. 21 S. und 8 Tafeln.

Gagliardi beendigt in dem vorliegenden Neujahrsblatt seine wertvolle Arbeit über die Schlacht von Pavia, deren erster Teil bereits früher angezeigt worden ist. Die jetzt in Neapel aufbewahrten niederländischen Teppiche, die das Bild der Schlacht wiedergeben, werden nach der sachlichen und künstlerischen Seite eingehend geschildert und auf ihren panegyrischen Zweck hin kritisiert; daneben ist noch einiges in dem ersten Neujahrsblatte aus der Literatur Übersehenes nachgetragen worden. Der an dieser Stelle ausgesprochene Wunsch nach einer Wiedergabe der Teppiche in vergrössertem Masstab hat in dankenswerter Weise Beachtung gefunden; das Kollegium der Feuerwerker hat einen erhöhten Kredit bewilligt und es dadurch möglich gemacht, dass vier besonders wichtige Episoden separat im Format des Neujahrsblattes mitgegeben werden konnten. Vielleicht gibt Gagliardis Aufsatz ausserdem dazu Anregung, dass eine neue Publikation aller Teppiche in grossem Masstab an die Hand genommen wird; nachdem der grosse Wert dieses Dokumentes auf so einleuchtende Art erwiesen worden ist, würden vielleicht auch teure Reproduktionen eine genügende Zahl von Interessenten finden.

Zürich. **E. Fueter.**

E. Lüthi. Zum 5. März 1798. Ein Beitrag zur Geschichte der Helvetik. S. 79. Bern, Verlag von Stämpfli & Cie. 1916.

Die vorliegende Arbeit erstreckt sich weiter, als ihr Titel besagt. Sie umfasst die Jahre 1798—1803 und geht teilweise noch darüber hinaus. Der Verfasser verfolgt, wie er im Vorwort angibt, einen doppelten Zweck. Er will die Klagen, die sich über die Grenzbesetzung unserer Tage erhoben haben, zurückweisen, indem er ihnen die Drangsale gegenüberstellt, die unser Volk zur Zeit der Helvetik hat erdulden müssen. Dann schuldigt er den Geschichtsunterricht der Schule an, von der Helvetik nur ein mit schönen Farben bestrichenes Bild zu geben; er möchte daher zeigen, was uns die Franzosenzeit in Wirklichkeit gekostet hat. Er schöpft vornehmlich aus Stricklers Aktensammlung, berücksichtigt aber auch die mündliche Überlieferung und bereits vorhandene Bearbeitungen der Zeit. In der Anordnung des Stoffes hält er sich nicht streng an die Reihenfolge der Ereignisse, sondern gruppiert den Stoff zwanglos und hebt die Teile heraus, die für seinen Zweck passen. Dabei hat er sich nicht ganz von Tendenz freigehalten, nicht immer den Abstand von den Begebenheiten gewahrt. Es ist auch ein Mangel der Arbeit, dass der Verfasser manche schwerwiegende Anklage gegen die fremde Invasion nicht mit Quellenangaben belegt hat. Er hat damit den grundsätzlichen Feinden seiner Auffassung den Angriff leicht gemacht. Ferner sind ihm Unrichtigkeiten unterlaufen, die in die Augen springen. So sagt er S. 5, schon 1790 seien in Bern alle Stadtbürger als wahlfähig erklärt worden, und anderswo, von den Errungenschaften der Helvetik habe die Mediation nur die Niederlassungsfreiheit beibehalten. Der aufmerksame Leser wird dergleichen noch da und dort finden. Immerhin ist es Lüthi gelungen, viel Wertvolles, das in Stricklers Bänden verborgen lag, herauszuheben und das gesicherte Bild der Helvetik mit neuen Zügen auszustatten.

Der Verfasser hat es sich nicht entgehen lassen, aus den Quellen die blühenden Treu- und Friedensversicherungen der französischen Gesandten und Generäle vor dem Überfall zu einem Strauss zusammenzustellen (S. 45—47), den er mit einigem Behagen vor dem düstern Hintergrund der Tatsachen schwenkt. Den breitesten Raum der Arbeit nimmt die Ausplünderung der Schweiz durch die Sieger und die ihnen verpflichteten helvetischen Beamten ein, wobei Lüthi hervorhebt, wie sehr die unvermeidlichen Kriegslasten durch den rohen Übermut der Fremdlinge noch gesteigert wurden. Auch hier ist nicht alles quellenmässig belegt, aber doch soviel, dass an der Verelendung der Schweiz zur Zeit der Helvetik gar nicht gezweifelt werden kann. Lüthi führt auch zwei Urteile Napoleons an, worin sich dieser offen über die Ursachen und die Durchführung des Einfalls ausspricht, an und spielt sie geschickt gegen die dermalen wieder aufgefrischten Versicherungen aus, wie gut es die Franzosen mit uns gemeint hätten, als sie 1798 ins Land kamen.

Der schwächste Teil der Arbeit ist, wie Lüthi mit den übrigen Kantonen wegen ihres Verhaltens im März 1798 abrechnet. Nicht genug, dass sie Bern im Stich liessen, er wirft ihnen vor, 10 von ihnen hätten sich Frankreich

gegenüber verpflichtet, nicht für Bern einzustehen, ja sie hätten sich bereits über die Teilung des bernischen Schatzes und Gebiets geeinigt. Gewiss lässt sich ihre Mattherzigkeit, ihre Schadenfreude über Berns Not nicht entschuldigen; aber dass sich das alles zum Verrat an ihrem Bundesglied gesteigert hätte, dafür hat Lüthi den Beweis nicht erbracht; das Zeugnis, das er anführt, eine mündliche Mitteilung Stricklers (S. 6), genügt hier nicht.

Scheiden wir aus, was an Lüthi's Arbeit unhaltbar ist, so bleibt doch noch genug, was den Zweck der Arbeit erfüllt. Das Gute, das die Helvetik den spätern Geschlechtern gebracht hat, fand in diesem Rahmen nicht Platz.

Bern. **R. Feller.**

Frédéric Barbey. Félix Desportes et l'annexion de Genève à la France, 1794—1799. D'après des documents inédits, avec huit gravures hors texte et deux plans. — 419 pages. Paris, Perrin; Genève, Jullien, 1916.

Le dimanche 15 avril 1798, la République de Genève cessait d'exister. Pendant seize années, elle allait faire partie de la République française puis de l'Empire napoléonien.

L'opinion presque unanime à Genève rendit le résident de France personnellement responsable de l'annexion: elle était le résultat de ses louches manœuvres. «Notre chère Genève n'est plus une république, écrivait Butin à Micheli, deux jours après l'evénement. *Elle a péri par un coup de Divos*».[1])

Quelques rares contemporains sont seuls d'avis que Desportes s'est borné à exécuter les ordres du gouvernement français. «Il ne fit que suivre les instructions du Directoire,» dit Jean-Louis Mallet. L'historien Bérenger est plus précis: «Naturellement bon, Desportes eût toujours été honnête si son gouvernement l'eût été, mais il lui était dévoué. Ceux qui en tenaient les rênes étaient à ses yeux de grands hommes; il voulait leur plaire et ne pensait point qu'il fût possible de s'avilir en faisant des actions viles qu'il commandait.»

«L'examen attentif de la correspondance de Desportes, des actes du Directoire exécutif et des archives genevoises nous a amené aux mêmes conclusions» déclare M. Barbey. (Introduction, p. VIII.)

M. Barbey est l'homme qui a le plus étudié la question de l'annexion de Genève à la France. Son livre, résultat de huit années d'investigations patientes et heureuses, n'est pas seulement bien écrit et d'un intérêt souvent poignant; il contient une foule de renseignements et de textes inédits ou peu connus. Nul ne peut prétendre être si bien documenté que lui sur son sujet, mais peut-être est-il permis au lecteur, *à l'aide des documents que M. Barbey lui fournit*, d'arriver sur certains points à des conclusions différentes des siennes et de trouver que si d'autres ont été trop sévères pour Desportes, il est lui-même trop indulgent.

«En étudiant au jour le jour la conduite du résident de France à Genève depuis son premier séjour à Genève en 1794 jusqu'à son départ en

---

[1]) Surnom donné à Desportes par les Genevois.

octobre 1798[1]), en évitant de l'isoler, mais en la rattachant à l'histoire générale et à celle de la France, nous avons acquis, dit M. Barbey (Introd., p. VIII—IX), la conviction que les actes de Desportes répondaient dans le fond aux vues secrètes de la plupart de ses chefs.»

Que cet accord existe partiellement depuis le coup d'Etat du 18 fructidor (4 septembre 1797), nous l'admettons; que depuis janvier 1798, moment où l'intervention française en Suisse fut décidée, l'indépendance de Genève fût singulièrement menacée, cela est certain. Cependant, même alors, le Directoire répugnait à employer la violence, et il fallut toute l'astuce de Desportes pour que l'événement du 15 avril se produisît. En revanche, il résulte des textes publiés par M. Barbey que, bien avant le 18 fructidor, Desportes avait une politique personnelle, distincte de celle de ses chefs, et fort dangereuse pour Genève.

Desportes fit deux séjours à Genève, le premier du 11 décembre 1794 au 28 octobre 1795; le second, du 9 février 1796 au 23 septembre 1798.

M. Barbey constate (Introd., p. IX) que «le Comité de Salut public ne cessa, pendant le premier et court séjour de Desportes, de prêcher à son agent le respect complet de l'indépendance genevoise».

«N'oublie pas, disaient ses instructions (p. 18), que la République française a solennellement déclaré qu'elle n'entendait s'immiscer en aucune manière dans les affaires intérieures des gouvernements étrangers. Un principe sacré pour elle est celui de l'indépendance des Etats.» Cela n'empêche pas Desportes d'écrire au Comité de Salut public, dès le 14 février 1795 (p. 26): «Peut-être un jour la sagesse et la douceur de notre gouvernement porteront-elles les Genevois, fatigués de leurs dissensions intestines, à nous supplier eux-mêmes de les incorporer à notre auguste république.»

Simple boutade! observe M. Barbey. Cette boutade (qui reviendra constamment dans les lettres du résident) et son activité brouillonne qui le fait intervenir dans le ménage intérieur des Genevois déplaisent au Comité de Salut public qui lui répète, le 5 mars (p. 24): «Jamais il ne nous est arrivé de nous mêler du gouvernement de Genève, et tu sais aussi bien que personne que rien ne serait plus contraire aux principes de notre gouvernement... Le repos et le bonheur des hommes libres, que la nature a rendus nos voisins, voilà l'objet de tous nos désirs.»

Au mois de septembre 1795, Desportes qui se mêlait en Allemagne d'affaires qui ne le regardaient pas, fut rappelé à Paris.

Le 27 octobre 1795, le nouveau gouvernement français, le Directoire exécutif, entrait en fonctions. Desportes était désolé de ses loisirs forcés, et il réussit à se faire employer par le nouveau ministre des Relations extérieures, Delacroix, à la rédaction de ses dépêches au gouvernement de Genève. Le Directoire ne songeait nullement encore à l'annexion, mais il avait certainement moins de scrupules que le gouvernement précédent, et son ministre

---

[1]) M. Barbey indique, p. 271, comme date du départ de Desportes, le *23 septembre 1798*.

Delacroix, dont Desportes gagna promptement la confiance, en avait moins encore. Pourtant Delacroix estimait parfois nécessaire d'atténuer la violence des propos que le bouillant ex-résident voulait lui faire signer. Sur le brouillon d'une dépêche rédigée par ce dernier, on lit (p. 55): «Peut-être par la suite des temps les Genevois, lassés de leurs dissensions intestines et frappés de l'isolement auquel les condamne la fausse politique qui les tient séparés de nous, seront-ils les premiers à ambitionner le beau titre de citoyens français et à solliciter la faveur de jouir, sous les lois de la Grande République, d'une liberté plus entière et plus pure. Alors notre gouvernement examinera dans sa sagesse s'il lui convient de se prêter à leurs vœux.» Le ministre barre ce passage et il le remplace par quelques phrases banales: «Vous concevez combien il importe à la République française d'empêcher que les principes démocratiques du gouvernement de Genève ne souffrent une altération funeste. Il est de votre devoir de ne rien négliger pour y parvenir et je vous le recommande expressément.»

Le 25 janvier 1796, Desportes était de nouveau accrédité à Genève comme résident. Peu après la nouvelle des succès de Bonaparte en Italie parvenait dans notre ville et terrifiait ceux qui espéraient voir la Savoie rendue à ses anciens maîtres. Le 1_{er} mai 1796, Desportes mande à Delacroix (p. 79): «Enclavés de toutes parts dans le territoire français, les Genevois supposent que notre premier soin sera d'attenter à leur indépendance... Leurs inquiétudes sont d'autant plus incurables qu'aussi orgueilleux que petits, ils croyent que l'addition de leurs quatre lieues de territoire serait d'une grande importance pour le nôtre.» On lit en marge de cette dépêche la note suivante, due probablement à Delacroix: «Répondre que ce sera à Genève à supplier pour sa réunion et non à la France à se la procurer par quelque voie que ce soit.»

Nous ne voulons pas suivre par le menu la conduite de Desportes. Constatons seulement qu'il se mêle de plus en plus des funestes querelles des Genevois, querelles qui les rendent en partie responsables de la chute de leur patrie. L'échauffourée sanglante des 19 et 20 juillet 1796 (on a soupçonné Desportes, à tort d'après M. Barbey, de n'y pas avoir été étranger) lui permet de se poser en médiateur et de réclamer de Paris une série de mesures violentes ainsi que l'envoi de troupes à la frontière. Le Directoire juge sa conduite imprudente, et le 5 août il lui fait adresser une sévère remontrance (p. 114): «Vous n'avez pas le droit d'entrer dans le conseil des Genevois et d'y délibérer avec eux sur leurs propres affaires, quelque urgentes qu'elles soient.»

Survint une fâcheuse affaire de contrebande au pont de Carouge, dans laquelle le sang coula, le 4 avril 1797. «Félix Desportes était en butte, à ce moment, à un de ces accès de mauvaise humeur qui l'assaillaient de temps à autre» (p. 144). Aussi, le 16 avril, il autorisait un de ses secrétaires à composer un mémoire prônant, entre autres choses, la réunion de Genève à la France! Cependant, comme Desportes avait pu se convaincre que la conduite

des autorités genevoises dans l'affaire du pont de Carouge avait été parfaitement correcte, il ne se servit pas contre elles de ce fâcheux incident et il chercha d'abord à la défendre. Mais, lorsqu'il fut blâmé par ses chefs de n'avoir pas agi avec assez de vigueur, il craignit pour sa place, et il renonça à soutenir que les Genevois ne méritaient aucun blâme. Il fit bien plus, à en croire M. Barbey. «Cette date, dit il (p. 152) est capitale dans l'histoire de la chute de Genève. C'est à partir du mois de juillet 1797 que le résident entra délibérément dans une voie nouvelle à l'égard de la République et qu'il n'eut plus désormais en vue qu'un but, consolider sa situation et mériter la reconnaissance du Directoire en amenant avec prudence et avec art les Genevois à se donner à la France.»

Une voie nouvelle! était-elle vraiment si nouvelle que cela? Ne suffirait-il pas de dire que Desportes était confirmé dans une résolution qu'il avait formée de longue date, et qu'il allait redoubler d'efforts pour faire triompher un projet qui jusque là n'avait pas trouvé l'appui de ses chefs? Ce ne sont pas les vues du résident qui ont changé, ce sont les circonstances générales en Europe et les plans du gouvernement français qui se modifient.

Depuis que le coup d'Etat du 18 fructidor (4 septembre 1797) fait sortir du Directoire deux amis de Genève, Barthélemy et Carnot, depuis que l'invasion des Français en Suisse est décidée, en janvier 1798, les jours de l'indépendance genevoise sont comptés. Le gouvernement français ne veut pas, cependant, employer la violence, et Desportes en est réduit à le tromper sur les sentiments des Genevois à l'égard de l'annexion projetée, et à tromper ces mêmes Genevois sur les ordres qu'il reçoit de son gouvernement. Le récit de M. Barbey est d'un intérêt poignant et il nous paraît sur plusieurs points définitif. Pas sur tous, cependant. On regrette qu'il n'aît pas soumis à une étude plus approfondie le fameux incident de l'offense au drapeau français qui servit de prétexte à l'annexion. Dans la nuit du 28 mars 1798, le drapeau placé sur la porte de la résidence fut maculé par des inconnus à l'aide d'un liquide noirâtre «composé d'encre et de noir de fumée». Le soupçon naquit immédiatement que l'attentat n'avait pu être commis que depuis les fenêtres du résident. M. Barbey absout trop facilement Desportes pour que la question puisse être regardée comme résolue. «A considérer les faits avec attention, dit-il (p. 221), il est difficile d'accuser Desportes d'une pareille machination. Il était véritablement trop perspicace pour recourir à un artifice si grossier, et lui-même dans un rapport adressé au Directoire, où il n'avait rien à cacher de son dessein, se défendit d'en être l'auteur.» C'est tout, et ce n'est pas assez. On peut répondre que Desportes estimait sans doute qu'aucun artifice n'était trop grossier s'il lui permettait d'atteindre son but, et loin de n'avoir rien à cacher au Directoire, il lui dissimulait soigneusement, dans chacune de ses dépêches, et ses manigances et les sentiments réels des Genevois.

Le 15 avril 1798 vit le triomphe d'une politique détestable qui avait toujours été celle de Desportes, mais qui n'avait pas toujours été celle de

son gouvernement. Il nous semble qu'il n'est pas juste de vouloir diminuer une responsabilité que cet intrigant dépourvu de scrupules eût sans doute revendiquée avec fierté.

Tel qu'il apparaît dans le livre de M. Barbey, Desportes est un personnage singulièrement vivant. Fort intelligent, il n'est point un méchant homme; il est naturellement bienveillant, mais il est léger, égoïste, avide de jouissances; surtout il a la passion et le génie de l'intrigue. Sans qu'il veuille le réhabiliter, son biographe éprouve pour lui, on le sent, une vraie sympathie. Il est fort possible que les patriotes genevois aient été injustes en exécrant Desportes, car, en les annexant, il voulait leur bonheur! Et cependant les sentiments de colère et de désespoir d'un Butin et de ceux qui pensaient comme lui sont bien naturels, leurs efforts pour obtenir des concessions que M. Barbey attribue à la magnanimité de Desportes sont dignes d'éloges, et on lira avec intérêt la note (imprimée à la suite de ce compte-rendu) que M. Marc Peter, l'éditeur de la correspondance de Butin, a bien voulu rédiger sur ce sujet.

Des accusations très graves furent portées en 1813 contre Desportes, alors préfet du Haut-Rhin, et il fut destitué le 12 mars. En 1815, Carnot le prévint que «des notes infâmes existaient sur son compte au ministère». M. Barbey attribue ces accusations à des ennemis personnels du préfet, gens d'une moralité fort douteuse. et il mentionne «une lettre très digne de Desportes qui le justifie, semble-t-il, mieux que toute démonstration, des imputations lancées par le maire de Colmar». Nous n'avons pu trouver dans l'Appendice cette lettre à laquelle renvoie M. Barbey (p. 276, note 1.) Elle devrait porter le n° 44, qui manque dans l'Appendice. — Signalons une autre inadvertance de l'auteur. La gravure qui figure après la p. 162 sous ce titre: «Entrée de Bonaparte à Genève en 1797» ne peut se rapporter qu'à l'entrée de Bonaparte lors de sa seconde visite, en 1800, puisque la légende gravée dans la partie supérieure le qualifie de Premier Consul.

Si nous avons présenté certaines critiques à M. Barbey, nous tenons à le remercier, en terminant, d'avoir publié, sur une époque si longtemps négligée, ce beau volume, bien écrit et solidement documenté. Remercions le aussi de la promesse de raconter un jour l'histoire des préfets de l'Empire dans le département du Léman.

Charles Seitz.

NOTE DE M. MARC PETER.

M. Barbey prétend que le syndic Butin et ses collègues se montrèrent injustes pour le résident, exagérant même la portée des incidents qui surgirent lors de la rédaction du Traité de Réunion (p. 242); il estime qu'ils étaient mal fondés à se plaindre et avec Gasc il a l'air de trouver que leurs «jérémiades» (p. 244) «témoignaient trop de cette animosité que le Conseil avait depuis longtemps contre le résident.» Car, dit-il, si la convention respectait la plupart des intérêts de Genève et sauvegardait toutes (!) ses institutions, c'est que loin de traiter la République en pays conquis, Desportes

— ses dépêches le prouvent — s'efforça de sauvegarder son industrie et plaida avec chaleur auprès du Directeur la cause de la Cité.» (p. 243.)

Il résulte de ce qui précéde que M. Barbey approuve ceux qui prenaient très aisément leur parti de la perte de l'indépendance genevoise. Et vraiment il n'est pas éloigné de penser que les Genevois auraient dû montrer un peu plus de reconnaissance à Desportes de sa mansuétude au lieu d'exagérer la portée de ses accès de colère! «Vous leurs fîtes Seigneur en les croquant beaucoup d'honneur!» semble-t-il dire à Desportes, des Genevois de 1798. Et pourtant, les lettres des 20, 21, 23 et 27 avril de Butin, sorte de journal écrit pour renseigner Micheli, et plus sincère que les dépêches de Desportes, ne prouvent-elles pas les efforts des magistrats genevois pour arracher article par article à Desportes des conditions plus favorables? Et si Genève conserva quelques-unes de ses institutions, si beaucoup de ses intérêts furent sauvegardés, ne le doit-elle pas aux «perpétuelles réclamations» de ceux qui s'indignaient de la perte de leur indépendance, plutôt qu'à la veulerie d'un Gasc qui acceptait son sort avec résignation, et qui d'ailleurs dès le 20 mars 1798 (selon Desportes p. 350) s'était montré favorable à l'annexion avec Janot, Bourdillon, Pictet, Lasserre et Roux-Dassier, les réunisseurs, comme les appelait Butin? Quant à Micheli, il ne partageait pas, quoiqu'en dise M. Barbey, l'avis de Gasc sur les bienfaits de la Réunion et la grandeur d'âme du résident. Il reprochait au contraire aux Genevois de ne pas avoir été assez fermes envers Desportes. Et si la démarche de la Compagnie des pasteurs que M. Barbey trouve naturelle et sage (p. 251) paraissait à Butin «la plus irrégulière et la plus inconsidérée» c'est que dans son mémoire du 17 avril 1798 à Desportes, la Vénérable Compagnie avait dit «*Considérant enfin que le peuple genevois, en manifestant son vœu de réunion à la République française....*» ce qui était évidemment contraire à la vérité puisque le peuple genevois avait déclaré qu'il désirait rester indépendant, et maladroit ensuite aux yeux de ceux qui, comme Butin, conservaient encore quelque espoir de voir le résident désavoué par ses chefs.

Ainsi dans son désir de réhabiliter quelque peu Desportes bien qu'il s'en défende, M. Barbey n'a pas apprécié assez objectivement le rôle du résident et des magistrats genevois c ités par lui dans son ouvrage. Celui ci n'en reste pas moins une très belle contribution à l'histoire de la Republique de Genève.

Heinrich Almann, Geschichte der Befreiungskriege. 2 Bände. Verlag von R. Oldenbourg. 1914 und 1915. Preis geb, 18.50 M. 8°. 477 und 558 Seiten.

Der Verfasser betont, im Gegensatz zu den zahlreichen militärgeschicht= lichen Werken, die politischen Vorgänge und diplomatischen Unterhand= lungen. Er anerkennt den erzieherischen Wert der strategischen Analyse, vermisst aber die «Vertiefung des Tatbestandes durch psychologische und politische Beleuchtung der Motive der Handelnden sowie der Willensregungen

der Massen.» Der Militärschriftsteller ist ihm zu wenig Historiker; ihm fehlen die Kenntnisse des «Fachmannes». Ihm, dem Verfasser, stehen sie allerdings reichlich zur Verfügung; nur das eingehende Studium der Einzelfragen, die langjährige Beschäftigung mit dem ausgedehnten Material und die tiefe Durchdringung des Stoffes bringen schliesslich eine so inhaltreiche, sichere und geschlossene Darstellung zur Reife, wie sie namentlich in den Kapiteln von der Fremdherrschaft, in der Schilderung des preussischen Risorgimento dem Leser eindrücklich wird. Um so empfindlicher wird dem schweizerischen Historiker die lückenhafte und unzuverlässige Behandlung der eidgenössischen Angelegenheiten erscheinen. Auch die Beurteilung der französischen Verhältnisse beweist, dass der Verfasser das Hauptinteresse seinem deutschen Volke vorbehalten hat.

Aber gerade das muss hervorgehoben werden, dass Almann sich vor patriotischer Überschätzung hütet, und dass er jene gefährlichen Karrengeleise meidet, die in den letzten Jahren von den nationalen Darstellern der Befreiungskriege gern befahren worden sind. Den Versuchen gegenüber, das Verdienst für die Erhebung Ostpreussens alsgemach von York auf den König Friedrich Wilhelm hinüberzuspielen, kann ich mir keine gründlichere Widerlegung, keine durch ihre Sachlichkeit eindrücklichere Ablehnung denken als die wissenschaftlich einwandfreie und entschlossene Darstellung Almanns. Mit psychologischer Schärfe werden auch die leitenden Staatsmänner und die «führenden Geister in Preussen» gekennzeichnet. Man gewinnt die Überzeugung, dass auch hier der Verfasser nicht fremdes Urteil übernimmt, sondern jedesmal nachprüft, sich in die Bewegung der Zeit, in die Konflikte, in die Schwierigkeiten hineindenkt und alle Möglichkeiten in Erwägung zieht. Seine Kritik ist in der Hauptsache fruchtbare Kritik. Aus zuverlässigen Einzelheiten weiss er ein lebendiges Zustandsbild zu schaffen; die Psychologie der Masse, das Auseinanderhalten der verschiedenen Willenskräfte und Auffassungen führen zu Resultaten, die weit über die übliche Schilderung vom «Geist der Nation» hinausragen. Um so bedauerlicher ist, dass sich oft der präzise Ausdruck nicht einstellen will und dass der Stil manchmal recht schwerfällig ist (vgl. II 370. 371).

Unbefriedigend ist die Darstellung der nach der Schweiz gerichteten Operationen der Verbündeten. Der Verfasser stützt sich zwar auf die vortreffliche Untersuchung Öchslis, aber er hat sich dessen Klarheit nicht zu eigen gemacht. Er spricht von einer «modernisierenden Mediationsakte», verlegt die Neutralitätserklärung der Tagsatzung auf den 13. statt den 18. November 1813; der durch Schwarzenberg befohlene Einmarsch «musste um den 11. Dezember aufgeschoben werden» — es handelt sich um den 13. Dezember, — am 12. Dezember findet die Verlegung des Hauptquartiers von Frankfurt nach Freiburg statt. Die Stellung Alexanders von Russland und seine Absichten und Entschlüsse der Schweiz gegenüber kommen nicht zu klarem Ausdruck, sondern beruhen teilweise auf Irrtum. Die politischen Absichten Metternichs, dem es in erster Linie auf die Reaktion in der Eidgenossenschaft ankommt, erfasst er weder in ihrer Tragweite noch in der

Wirkungskraft. Auch die Behauptung, dass sich die schweizerische Armee «kraft eines geheimen Abkommens» von der Grenze zurückgezogen habe, stimmt mit dem wirklichen Vorgang nicht überein. Aus Radetzkys Operations=entwurf vom 12. Dezember liesse sich allenfalls diese irrtümliche Auffassung erklären. Hierin ist der vom Verfasser wiederholt angefeindete Friederich (Befreiungskriege) wenn auch nicht fehlerlos, so doch bedeutend zuverlässiger.

Bottmingen=Basel. Dr. **Gustav Steiner.**

Hans Schmid, Oberst Friedrich Frey=Hérosé, schweizerischer Bundesrat. Zürcher Dissertation. Zürich 1915.

Die geschichtliche Erforschung des Aargaus, die so eigentlich mit der Gründung der historischen Gesellschaft des Kantons (1860) anhebt, hat sich anfänglich vorzugsweise mit weiter zurückliegenden Perioden befasst. Es ist, als ob die Jahrhundertfeier (1903) auch die erste Hälfte des 19. Jahrhunderts, die Sturm= und Drangperiode des neugegründeten Kantons, der Forschung freigegeben habe. Sozusagen von diesem Datum an haben wir eine ansehn=liche Reihe höchst bemerkenswerter Monographien über Personen und Ereig=nisse aus jener Zeit zu verzeichnen. Heute legt uns Hans Schmid seine Dissertation über den Aargauer Friedr. Frey=Hérosé, Oberst, Regierungsrat und Bundesrat vor, allerdings nur den zweiten Teil seiner Arbeit, indem er, mit Genehmigung der Fakultät, den Druck des ersten Teils auf gelegenere Zeit verschiebt.

Es ist für den Referenten eine etwas missliche Sache, ein Werk zu be=sprechen, von dem er nur eine Hälfte kennt. Der zweite Teil ruht doch in vielen Einzelheiten, wie vor allem im Gesamtaufbau, auf dem ersten, und Manches kann ohne diesen nicht recht verstanden werden. Doch suchen wir uns mit der Sachlage abzufinden; wer sich über des Lebensganges erste Hälfte orientieren will, dem steht die bis 1848 reichende Autobiographie Freys zur Verfügung (Taschenbuch der Argovia 1882).

Die Arbeit beginnt mit der Konstituierung des Bundesrates am 21. No=vember 1848; die Wahl selbst gehört noch dem Schlusse des ersten Teils an. Der Inhalt gliedert sich ganz sachgemäss nach den Aufgaben, wie sie Frey=Hérosé nacheinander zu übernehmen hatte: während der zwei ersten Perioden (1848—53) verwaltete er das Handels= und Zolldepartement; 1854 bekleidete er das Bundespräsidium; in den beiden mittlern Amtsperioden (1855—59) stand er dem Militärdepartement vor; 1860 war er wieder Bundespräsident; und für die letzten zwei Triennien (1861—67) war ihm wieder das Handels= und Zolldepartement zugeteilt.

In den Vordergrund stellt der Verfasser die Leistungen Freys als Vor=steher des Handels= und Zolldepartements. Nicht nur füllen sie 11 von den 18 Jahren aus, sondern sie sind auch sein Bestes. Mit weitem Blicke hat der ehemalige Kaufmann, dem Organisation und Verwaltung wohl ver=traut waren, die Aufgaben erfasst, welche für das neuerrichtete Staatswesen

auf seinem Gebiete zu lösen waren. Das neue Zollgesetz, durch welches die Zölle an die Schweizergrenze verlegt und eine Menge der verschiedenartigsten kantonalen Gefälle liquidiert werden; eine stattliche Reihe von meist glück-lichen Handels- und Zollverträgen, durch welche der Industrie, dem Handel der Schweiz der Weg zu den meisten europäischen und vielen Völkern der übrigen Erdteile eröffnet oder doch wesentlich verbessert wurde, legen dafür Zeugnis ab.

Weniger Erfolg war Bundesrat Frey in der mittleren Periode beschieden, wo er das Erbe Ochsenbeins, das Militärdepartement, anzutreten hatte. Wie der Verfasser den Obersten Frey als Offizier einschätzt, hätte uns wahrschein-lich der erste Teil seiner Arbeit gesagt; hier erfahren wir nur, dass «sein militärisches Fühlen und Denken seit den Vierziger Jahren grosse Wandlungen in absteigender Linie durchgemacht hatte» und dass ein konservativer Zug seine Tatkraft und damit den so notwendigen Fortschritt hemmte. Ganz durchsichtig wird hier die Meinung des Verfassers nicht; nahm doch dann der Chef des Militärdepartements zwei höchst wichtige Reorganisationen vor: die der Zentralschule und der Truppenzusammenzüge. Die wichtigsten Ereignisse dieser Periode waren der Neuenburger Handel und der italienische Krieg (1859). Fornerod und Frey-Hérosé bildeten die bundesrätliche Dele-gation nach Neuenburg. Die Darstellung dieser Mission ist unnötig breit geraten. Auffallend ist es, wenn im Augenblicke einer drohenden kriege-rischen Verwicklung mit dem Auslande der Chef des Militärdepartements sich vom Bundesrate zur Beteiligung am Feldzuge ermächtigen lässt, statt die wichtigen Arbeiten seines Departements selbst zu leiten. Zuzugeben ist freilich, dass sein Amt seit 1875 und 1907 eine ganz andere Bedeutung gewonnen hat als vorher.

Für die beiden Jahre der Präsidentschaft (1854 und 1860) hatte Frey-Hérosé das politische Departement zu übernehmen. Als wichtigste Ange-legenheit fiel ihm die Erledigung des vom Vorgänger übernommenen Savoyer-handels zu. «Frey-Hérosé war kein bedeutendes politisches Talent», sagt Schmid von ihm, und weist ihm auch eine diplomatische Entgleisung nach, die dem Ansehen des Bundespräsidenten nicht nützlich war. Mir scheint, der Verfasser hätte den Vorwurf unzureichender Eignung dem verdienten Manne ersparen und dafür jenes unhaltbare System anschuldigen dürfen, nach welchem das zum Präsidenten vorrückende Mitglied des Bundesrates sein Departement nicht beibehalten konnte, sondern das politische zu übernehmen hatte, dem gegenüber unter Umständen seine Fähigkeiten versagten und wobei noch dazu dieses Departement von Jahr zu Jahr in andere Hände überging, gewiss nicht zu seinem Nutzen. Seit kurzem ist die Sache ja nun anders geordnet.

Die Darstellung ist dem Gegenstande angemessen. Wohltuend wirkt, dass der Verfasser uns mit lauten Urteilen verschont; meist verstehen wir auch so, wie er's meint. Freilich gibt es Stellen, wo er mit seiner Meinung hätte herausrücken müssen; wo er fremde Urteile heranzieht, unterlässt er zu sagen, ob er sie für richtig hält oder nicht. Ein Beispiel: der Verfasser

zitiert (p. 31) den «Bund»: «Auffallend ist die magere Mehrheit, welche Herr Frey (als Bundespräsident) auf sich vereinigte . . . die Linke soll ihm Mangel an Entschiedenheit in der österreichischen Angelegenheit vorwerfen.» Weder hier, noch wo diese Angelegenheit erörtert wird, erfährt man die Ansicht des Verfassers über die Berechtigung des Vorwurfs. Ein leiser, nicht begründeter Vorwurf ergibt sich auch, wenn gesagt wird, Welti sei Frey-Hérosé an Intelligenz und Charakter überlegen gewesen (107) oder: die Kommission (unter Frey's Vorsitz) «schien ihre Aufgabe sehr ernst zu nehmen» (p. 82).

Doch solche Ausstellungen sollen das Urteil nicht beeinträchtigen, dass die Arbeit (soweit der Torso es erkennen lässt) dem Dargestellten gerecht wird. Der Referent freut sich, dereinst auch den ersten Teil kennen zu lernen, der ihm dann dies und jenes wohl erst ins rechte Licht rücken wird.

Aarau. Dr. **Ernst Zschokke.**

Nachrichten.

Verein schweizerischer Geschichtslehrer.

Der Verein schweizerischer Geschichtslehrer hielt Sonntag, den 28. Mai seine diesjährige Frühlingsversammlung in Brugg ab. Der Vorsitzende, Prof. Dr. Hans Schneider, Prorektor der Kantonalen Handelsschule Zürich, wies in seinem Eröffnungswort auf den gegenwärtigen Stand der Frage des staatsbürgerlichen Unterrichts hin und gab der Hoffnung Ausdruck, dass angesichts dieser neuen, in der Hauptsache dem Geschichtsunterricht zufallenden Aufgabe und infolge der Neuorientierung unserer Bildungsziele nach der humanistischen Seite hin dem Unterricht in Geschichte und in verwandten Fächern an manchen Orten eine erfreulichere Stellung angewiesen werde als bisher.

Auf Grund einleitender Ausführungen von Dr. J. Grunder, Bern, über «Das Lehrbuch im Geschichtsunterricht» und Dr. A. Burri, Bern, über «Quellenlektüre im Geschichtsunterricht» entspann sich eine rege Diskussion. Die Vortragenden und die Versammlung hielten im allgemeinen ein Lehrbuch, vor allem auf der untern Stufe für notwendig. Nie aber kann es den lebendigen Vortrag des Lehrers, dessen Persönlichkeit im Unterricht ausschlaggebend sein soll, ersetzen. Auf keinen Fall sollten daher bindende Vorschriften über die Verwendung des Lehrbuches und über die einzuschlagende Methode aufgestellt werden. Allseitig begrüsst wird die Erschliessung von Quellen für den Geschichtsunterricht. Doch soll der geschichtliche Stoff nicht oder nur ausnahmsweise aus den Quellen erarbeitet werden; ihr Hauptzweck ist, in organischem Zusammenhang mit dem Vortrag des Lehrers die Schilderung sinngefälliger und eindringlicher zu gestalten, zu veranschaulichen und zu beleben.

Am Nachmittag hatten zwei Vorstandsmitglieder der Gesellschaft «Pro Vindonissa», Rektor Dr. Heuberger und Dr. Eckinger, die Freundlichkeit, die Mitglieder des Vereins ins Museum von Brugg, zur Kirche von Königsfelden und auf den Lagerplatz von Vindonissa zu führen. Sie erwarben sich für ihre sachkundigen Erklärungen den Dank aller Teilnehmer. Nicht vergessen sei auch, dass der Senior schweizerischer Geschichtsforscher, Prof. Dr. Johannes Dierauer, St. Gallen, wieder an

der Versammlung teilnahm; der Vorsitzende dankte ihm während des Mittagessens für sein Interesse am Verein und beglückwünschte ihn zum Abschluss des fünften Bandes seiner «Geschichte der schweizerischen Eidgenossenschaft», der in hoffentlich nicht allzu ferner Zeit im Druck erscheinen wird. Gb.

Totenschau Schweizer. Historiker 1912.

(Nachträge und Berichtigungen).

17. Februar. **Modest Tuor** in Chur (st. M. Tur, vgl. Jahrg. 1915, S. 67).

7. April. **Paul Usteri** in Zürich. — Geb. 1832 in Bern, wo sein Vater Gymnasialdirektor war, besuchte er die Volksschule und das Gymnasium in Zürich, studierte nach absolvierter Maturität an der dortigen Hochschule bei A. Schweizer und F. Hitzig Theologie und ward am 13. April 1855 ordiniert. Nachdem er noch einige Semester an den Universitäten Heidelberg und Tübingen zugebracht, kam er als Pfarrvikar nach Russikon, gab indessen nach einiger Zeit die geistliche Laufbahn auf und begab sich zu seiner weiteren Ausbildung nach Frankreich: während drei Jahren wirkte er als Lehrer an einem Institut in Paris und hörte daneben Vorlesungen an der Sorbonne und am Collège de France. Im Sommer 1860 vertauschte er Frankreich mit England, wo er in der Nähe von Brighton als Institutslehrer während zweieinhalb Jahren tätig war. In die Heimat zurückgekehrt, wurde er Ostern 1863 als Fachlehrer der franz. Sprache an die obere Abteilung der Knabensekundarschule in Zürich berufen und erteilte seit 1864 auch den Englisch-Unterricht an der Mädchensekundarschule; daneben vikarisierte er zeitweilig am Gymnasium und an der Industrieschule. Am 11. April 1868 zum Hauptlehrer des Franz. an der Industrieschule gewählt, bekleidete er diese Stellung bis zu seinem 1899 erfolgten Rücktritt. In den J. 1878 bis 1880 war er zugleich Hülfslehrer am Gymnasium. Die Universität Zürich ernannte ihn 1910 zum Doctor h. c. Er publizierte u. a.: Briefwechsel J. J. Rousseau's mit Leonh. Usteri in Zürich und Daniel Roguin in Yverdon 1761—1769 (Beil. z. Progr. d. Kant.-Schule Zür. 1886) — Lettres inédites de Mme de Staël à Henri Meister (Par. 1903), [zus. mit E. Ritter]. — Lettres de Henri Meister (1764) in «Semaine littéraire» 1903. — Lettres de Charlotte de Haller à Henri Meister 1765—66 (Bibl. univ. suisse 37.), [zus mit E. Ritter]. — Mad. de Vandeul an Leonh. und Heinr. Meister 1786 und 1818 (Z. T.-B. 1907) — Heinrich Meister und J. J. Bodmer (zwei bisher nicht im Drucke erschienene Briefe) 1764 und 1766 (Z. T.-B. 1909). — Jak. Heinr. Meister und Hugo Foscolo; Ungedr. Briefe 1815 —1817 (Arch. f. d. Stud. d. neuer. Sprach. und Litter. 114). — Briefwechsel Salomon Gessners mit Heinr. Meister 1770—1779 (Ebend. 120). — *Nekrologe:* N. Z.-Z. 1912 Nr. 535 ff.; Z. W.-Chr. Nr. 32; Progr.d. Kant-Sch. Zür. 1913. R. H.

19. April. **Berthold van Muyden** in Lausanne. Er veröffentlichte ferner: Un héritage chimérique; procès de Suzanne Favre et consorts, à Lucens, contre le châtelain Jean-François Grand à Écublens concernant la prétendue succession d'Abraham Favre 1745—1758 (Rev. hist. vaud. XIX).

25. April. **Fridolin Aug. Dinner** in Glarus, Mitgl. der Allg. Gesch.-forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1877, deren Vorstand er 1885 bis 1903 angehörte, des Histor. Ver. des Kant. Glarus, den er seit 1876 präsidierte. — Geb. den 20. Januar 1843 in

Glarus, widmete er sich nach Absolvierung der Volksschule und des Gymnasiums dem Studium der Jurisprudenz, promovierte 1866 an der Universität Leipzig und begab sich zu seiner weiteren Ausbildung nach Paris. In die Heimat zurückgekehrt, betätigte er sich lebhaft am öffentlichen Leben, bekleidete verschiedene Gemeindeämter, wurde in den Landrat gewählt, Mitgl. des Zivil- und später des Appellationsgerichtes, nach der Verf.-Revision solches des Obergerichtes, dessen Vorsitz er 1890—1899 führte. D. gehörte ferner dem Kantonschulrat, der Bibliothekkommission und als Präsident der Landesarmenkommission an. Andauernde Krankheit veranlasste ihn, 1903 von allen seinen Ämtern zurückzutreten. Er verfasste: General Niklaus Frz. v. Bachmann-An-der-Letz und seine Beteiligung am Feldzug von 1815 (Jb. HVGl. X) — Dr. J.-J. Blumer als Historiker (Ebend. XIII) — General N. F. v. Bachmann und das Cordonsystem (Ebend. XIV) — Dr. Joachim Heer sel. als Historiker (Ebend. XVII) — Zur eidg. Grenzbesetzung von 1792 bis 1795 (Jb. Schw. G. XII) — Die Siegel des Kant. Glarus (Jb. HVGl. XXIII) — Rückblick auf die Tätigkeit des Glarner hist. Ver. in den verflossenen 25 Jahren (Ebend. XXV) — Prof. Dr. Sal. Voegelin sel. und seine Verdienste um die Tschudiforschung (Ebend. XXVI) — Prof. Dr. Georg v. Wyss (Ebend. XXX). — *Nekrologe:* N. Glarner Ztg. 1912 Nr. 97; Glarner Nachr. Nr. 98. Vgl. Anz. Schw. G. XI, 351.

R. H.

29. August. **Gottfried Walter** in Schaffhausen, Mitgl. des Histor.-Antiquar. Ver. Schaffhausen seit 1901. — Geboren in Löhningen, durchlief er die Realschule in Neukirch und das Gymnasium in Schaffhausen, studierte an den Hochschulen Zürich und Heidelberg Jurisprudenz und liess sich nach Abschluss seiner Studien in Schaffhausen als Advokat nieder. In der Folge zum Staatsanwalt gewählt, bekleidete er dieses Amt während zweier Dezennien, bis zunehmende Schwerhörigkeit ihn zum Rücktritt nötigte. Nach dem Tode Rüeger's ernannte ihn die Regierung 1899 zum Staatsarchivar, in welcher Stellung er bis zu seinem Tode verblieben ist. In früheren Jahren nahm W. am politischen Leben des Kant. regen Anteil: zu Beginn der siebenziger Jahre schloss er sich der demokrat. Bewegung an, wurde 1881 Mitgl. des Grossen Stadtrates und des Grossen Rates, die er beide präsidiert hat, und gehörte einer Reihe wichtiger grossrätl. Kommissionen an. Hervorragende Autorität auf dem Gebiete des Strafrechts (Er ist Verfasser eines Entwurfes eines Strafgesetzb. f. d. Kant. Schaffhaus.) — *Histor. Arbeiten:* Schaffhaus. u. Allerheiligen; e. rechtshistor. Studie (Beitr. z. Vaterl. Gesch. H. 8 [Festschr. des Histor.-Antiquar. Ver. des Kant. Schaffhaus. 1906]). — Klagebeantwortung i. S. des Kant. Zür. geg. den Kant. Schaffhaus. betr. d. Hoheitsrecht a. Rhein von Rüdlingen bis Eglisau [zusammen mit E. Frauenfelder] (Schaffhaus. 1906). — Duplik i. S. des Kant. Zür. geg. den Kant. Schaffhaus. etc. (ebend. 1906). — Schaffhauser Hoheitsrechte am Rhein b. Rüdlingen (Ebend. 1907). — Urkundenregister f. d. Kant. Schaffhaus. 987—1530 2 Bde. (Schaffhaus. 1906/07). — Der NameSchaffhausen (SA. Schaffhaus. 1907). — Die Orts- und Flurnamen des Kant. Schaffhaus. (Schaffhaus. 1912). — *Nekrologe:* Schaffhaus. Intelligenzbl. 1912 Nr. 204; N. Z. Ztg. Nr. 244.

R. H.

22. November. **Rudolf Luginbühl** in Basel. Nachzutragen: Die Neuenburgerfrage, ihre Entstehung und Lösung (Schweizer. Jahrbuch 1906. I. Jhrg.).

30. November. **Joh. Georg Mayer** in Chur. Eine kurze Biographie mit Verzeichnis aller Publikat. Mayer's findet sich im Anhang zu dessen «Gesch. des Bistums Chur» Bd. II S. 709—175 (von J. J. Simonet).

Totenschau Schweizer. Historiker 1913.

6. Januar. P. **Dominikus Willi** in Limburg a. d. Lahn. — Geb. den 20. April 1844 in Ems (Graubünden), besuchte er die Stiftsschule in Einsiedeln, trat 13. Nov. 1862 in das Cisterzienserkloster Wettingen-Mehrerau ein und wurde am 12. Mai 1867 in Feldkirch zum Priester geweiht. Lehrer und bald Präfekt an der Erziehungsanstalt, ernannte ihn Abt Maurus Kalkum am 14. August 1878 zum Prior. In der nämlichen Eigenschaft am 14. August 1888 nach Marienstatt im Westerwald (Nassau) versetzt, leitete er seit 8. Dezbr. 1889 als Abt den dortigen, wiederhergestellten Konvent. Am 15. Juni 1898 wählte ihn das Limburger Domkapitel zum Diözesanbischof. — *Histor. Arbeiten* die Schweiz betreffend: Die Oberdeutsche und Schweizer. Cisterziensercongregation; e. Beitrag zur Gesch. des Klosters Wettingen-Mehrerau (Bregenz 1879). — Das Cisterzienser-Stift Wettingen-Mehrerau (Würzburg 1881). — Die Wettingerhäuser in Zürich. (Z.-T. 1885). — Des Klosters Wettingen Gütererwerbungen im Gebiete des Kantons Zürich (Ebend. 1887). — Album Wettingense oder Verzeichnis der Mitgl. des exemten und consistorialen Stiftes Wettingen-Mehrerau vom J. 1227—1891 (Limburg a. d. Lahn 1892, 2. A. ebend. 1904.) — Maurus Kalkum, Abt v. Wettingen-Mehrerau (Cisterz.-Chron. V, 97—112). — Baugeschichtliches über das Kloster Wettingen (Ebend. VI, 33 ff.; 75 ff.) — Ein Frauenkloster in Wettingen (Ebend. IX, 190/191). — Zur Gesch. des Klosters Wettingen-Mehrerau (Ebend. XIV, 1 ff., 34 ff. etc.) — Der letzte Wettinger [Br. Konstantin Lüthi † 16. I. 1903] (Ebend. XV, 73—78). — Neuer Beitrag z. Gesch. des Generalkapitels vom J. 1771: Blätter aus dem Diarium des Abtes Sebastian Steinegger von Wettingen (Ebend. XVII, 65—71; 114—118). — Lobrede auf den letzten Abt von Cîteaux [gehalt. 18. V. 1797 von Abt Sebastian Steinegger v. Wettingen] (Ebend. XVII, 372—374). — *Nekrologe:* N. Z. N. 1913, Nr. 6, 1. Bl.; Vaterland Nr. 6; Basler Volksblatt Nr. 6, 1. Bl.; Popolo e Libertà Nr. 7; Vgl. Anz. Schw. G. XI, 376; Cisterz.-Chron. X, 213—218 [mit Bild]. R. H.

11. Januar. **Ernst Kissling** in Solothurn. — Geb. den 16. August 1880 in Hägendorf, besuchte er die Schulen von Olten und trat 1896 in den soloth. Staatsdienst ein: 1902 Sekretär der Staatskanzlei, resignierte er 1904, um in Arosa ein Geschäft zu übernehmen; 1909—1913 neuerdings Kanzleisekretär in Solothurn. *Histor. Arbeiten:* Das Bevölkerungswesen der Stadt Solothurn seit 1692 (N. Soloth. Wochenbl. I. Jahrg., 108 ff.) — Zwei soloth. histor. Gedichte (Ebend. I, 195 ff.) — Zur Biographie von Apotheker Anton Pfluger (Ebend. I, 212 ff.) — Ein Gelübde des Chronisten Franz Haffner 1664 (Ebend. I, 340). Ein soloth. Hagelableitungsversuch von 1825 (Ebend. I, 371 ff.). Für den kant. soloth. Jägerverein stellte er 1910 die gesetzgeberischen Aktenstücke in einer Broschüre: «Die Jagd im Kant. Solothurn seit 1882» zusammen. — *Nekrologe:* Soloth. Ztg. 1913 Nr. 14 [A. Lechner]; Soloth. Tagbl. Nr. 15, 1. Bl. [A .Lechner]. A. L.

11. April. **Franz Wilhelm Rust** in Chur, Mitgl. der Histor.-Antiquar. Gesellsch. von Graubünden seit 1895. — Geb. den 25. August 1849 in Solothurn, wurde er im dortigen Waisenhaus erzogen, besuchte die drei untern Klassen des Gymnasiums und wandte sich dem Schriftsetzerberuf zu. Nach dreijähriger Abwesenheit 1873 in die Vaterstadt zurückgekehrt, trat er in den Dienst der Zepfel'schen Druckerei, 1878 aber als Sekretär der Staatskanzlei in den Staatsdienst, wo er sich unter Leitung von Staatsschreiber J. J. Amiet reiche archival. Kenntnisse erwarb. Im J. 1883 zum Schreiber der Einwohnergemeinde Solothurn (Stadtschreiber) gewählt, vertauschte er 1887 diese Stelle mit der des technischen Leiters der Buchdruckerei Burkard und Frölicher; gleichzeitig redigierte er das «N. Solothurner - Blatt». Von 1891 bis 1894 leitete er

sodann die Buch- u. Kunstdruckerei «Union», siedelte aber im Herbst 1895 nach Chur über, wo er die Redaktion des «Bündner Tagblatt» übernahm. In Solothurn sass R. 1887 bis 1892 im Kantonsrat und leistete dem dort. Histor. Ver. als Aktuar (1880/81 und 1882/84) und Kassier (1888–94) wertvolle Dienste. Im Militär bekleidete er den Rang eines Inf.-Hauptmanns. – Ein Verzeichnis von Rust's *Histor. Publikationen* enthält das «Solothurner Monatsblatt» 1914, Nr. 3. – *Nekrologe:* Bündner Tagbl. 1913, Nr. 85/86; Basler Nachr. Nr. 108; Soloth. Anzeiger Nr. 86/89; Soloth. Ztg. Nr. 86/87; Oltener Nachr. Nr. 87; Vaterland Nr. 96 etc. Vgl. noch: Schweiz. Herald. Arch. 1913, Heft 4 [G. v. Vivis]. A. L. u. R. H.

1. November. **Alexandre Claparède** in Genf, Mitgl. der Soc. d'hist. et d'archéolog. de Genève seit 1890, die er mehrmals präsidierte. – Geb. den 14. April 1858 in Genf, wandte er sich dem Studium der Chemie zu und erwarb sich den Grad eines Docteur en sciences. Im politischen Leben des Kantons spielte er zeitweilig eine Rolle: während einer Reihe von Jahren war er Sekretär des Genfer Consistoriums; von 1902 bis 1904 sass er im Grossen Rat. In seiner Mussezeit beschäftigte er sich mit historischen Studien. Er veröffentlichte: L'Eglise réformée hongroise, coup d'œil sur son passé et son état actuel (Genève 1909). – Les voix magyars au Jubilé de Genève (Genève 1910). – Deux visiteurs hongrois de Théodore de Bèze (Rapport de la soc. du Musée hist. de la Réformat. 1911). Vgl. Bullet. de la soc. d'hist. et de archéolog. de Genève t. IV livr. 1. R. H.

15. November. **Bartholomäus Fricker** in Baden, Mitgl. der Allg. Gesch.-forsch. Gesellsch. der Schweiz seit 1877. – Geb. am 24. August 1844 in Wittnau (Fricktal), durchlief er die heimatliche Gemeindeschule, besuchte 1858 bis 1861 die Bezirksschule in Zurzach, 1861 bis 1865 das Gymnasium in Aarau und wandte sich nach wohlbestandener Maturität an den Hochschulen Basel, Leipzig und München dem Studium der Philologie und Geschichte zu. Im April 1869 als Lehrer für Deutsch, Geschichte und alte Sprachen an die Bezirksschule nach Baden berufen, ist er diesem ersten Wirkungskreis bis an sein Lebensende treu geblieben. In Baden begründete F. 1871 die Gesellsch. für öffentl. Vorträge, 1876 die Antiquar. Sammlung, gehörte 1881–1890 und wieder 1892–1899 der Kurverwaltung an, war Mitgl. und Präsident der städt. Bibliothekkommission, eine Zeit lang auch Bibliothekar und verfasste 1892 den neuen Katalog (mit Nachtrag 1902). Seit 1879 war er aarg. Korrespondent der N. Z.-Ztg. Verdienter Erforscher der Vergangenheit der Stadt Baden, die ihm 1913 das Ehrenbürgerrecht verlieh. Vgl. Zur Erinnerung an Hr. Barth. Fricker 1844–1913 [mit Bild] (Sauerländer & Cie., Aarau), wo sich auch Frickers *Publikationen* und die über ihn erschienenen *Nekrologe* zusammengestellt finden. R. H.

Druck und Expedition *K. J. Wyss* in Bern.

Verzeichnis
der bei der Redaktion eingelaufenen, noch nicht besprochenen Werke.

Charles Borgeaud, Genève canton suisse 1814—16. Genève Atar.
Léon Gautier, L'hôpital général de Genève. Genève, A. Kundig.
Société économique et d'utilité publique de la ville de Fribourg. Fribourg, Fragnière frères.
Tobie de Raemy, Le chancelier Techtermann.
Barth, Bibliographie der Schweizergeschichte, Band 2 und 3. Basel, vorm. Geering.
P. Lorenz, Zur Geschichte des Hochgerichtes Greifenstein. Chur, Sprecher.
Kaspar Honegger, Ein Lebensbild aus der Jugendzeit der schweizerischen Industrie. Zürich, Orell Füssli.
R. Hotz, Wirtschafts- und Handelsgeographie. Zürich, Schulthess.
Fr. Landsberger, Der St. Galler Folcharts-Psalter. St. Gallen, Fehr.
Berlepsch-Valendas, Emil Rittmeyer ein Schweizer Maler. St. Gallen, Fehr.
I. H. Jäger, Geschichte der schweiz. Zimmererbewegung. 1. Bd. Basel, Selbstverlag.
Brienzersee und Thunersee, Historisches und Rechtliches. Bern, Rösch und Schatzmann.
E. Gagliardi, Mailänder und Franzosen 1495—99. Zürich, Beer.
J. J. Simonet, Geschichte der politischen Gemeinde Obervaz. Chur, Selbstverlag des Verf.
Ella Wild, Eidgenöss. Handelsprivilegien in Frankreich 1434—1635. St. Gallen, Fehr.
Gagliardi, Die Entstehung der schweizer. Neutralität. Zürich, Rascher.
W. Morgenthaler, Bern. Irrenwesen. Bern, Grunau.
P. H. Schmidt, Die Schweiz und die europ. Handelspolitik. Zürich, Orell Füssli.
L. Schmidt, Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgange der Völkerwanderung. II, 3. Berlin, Waidmann.
Die Rechtsquellen der Stadt Zofingen, hg. von Merz. Aarau, Sauerländer.
Oppliger, Neuenburg, die Schweiz und Preussen 1798—1806. Zürich, Gebr. Leemann.
Dürr, Die auswärtige Politik der Eidgenossenschaft und die Schlacht bei Marignano. Basel, Helbing & Lichtenhahn.
E. Hauser, Geschichte der Freiherren von Raron. Zürich, Gebr. Leemann.
Oechsli, Bluntschlis Briefwechsel mit Niebuhr u. a. Frauenfeld, Huber.
Müller, Die Quellen in Stumpfs Schweizerchronik. Zürich, Beer.
Wackernagel, Geschichte der Stadt Basel, Bd. II. 2. Basel, Helbing & Lichtenhahn.
Strickler, Geschichte von Dürnten. Zürich, Orell Füssli.
Wartmann, Gesandtschaftsberichte von Bartholomäus Zollikofer und D. Studer. St. Gallen. Fehr.
Neujahrsblatt der Antiquarischen Gesellschaft 1916. Zürich, Beer.
Guillod, L'escalade. Genève, Atar.
Merz, Urkundenbuch von Zofingen. Aarau, Sauerländer.
Gross und Schnider, Histoire de la Neuveville. Neuveville, Beerstecher.
W. R. Stähelin, Basler Adels- und Wappenbriefe. Basel, Birkhäuser.
Basler Chroniken Bd. 7, hg. von Aug. Bernoulli. Leipzig, S. Hirzel.
W. Manz, Volksbrauch und Volksglaube des Sarganserlandes. Basel, Schriften der schweizer. Ges. f. Volkskunde.
Regesten zur Schweizergeschichte aus den päpstlichen Archiven, 5. Heft 1484—1492. Bern, K. J. Wyss.
Schweizer Kriegsgeschichte, Heft 3. Biel-Bern-Zürich, E. Kuhn.
W. Zimmermann, Geschichte des Kantons Zürich 1839—45. Zürich, Gebr. Leemann.
L. Brentani, La Storia artistica della collegiata di Bellinzona. Bellinzona.
G. Küffer, Lenkersagen. Frauenfeld, Huber.

1916 № 3

ANZEIGER

FÜR

SCHWEIZERISCHE GESCHICHTE

INDICATORE DI STORIA SVIZZERA | INDICATEUR D'HISTOIRE SUISSE

Herausgegeben von der Allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz

Publié par la Société Générale Suisse d'Histoire

Unter ständiger Mitarbeiterschaft von

Hermann Bächtold, Carl Brun, Felix Burckhardt, Robert Hoppeler, Wilhelm J. Meyer, Charles Robert

redigiert von

Paul E. Martin und Hans Nabholz

47. Jahrgang – N. F. Band 14

47me année – N. S. Tome 14

BUCHDRUCKEREI K. J. WYSS, BERN.
1916.

Der „Anzeiger“ ist Verbandsorgan des Vereins schweizerischer Geschichtslehrer.

L'Indicateur est l'organe officiel de la Société Suisse des professeurs d'histoire.

Abonnementspreis: Fr. 5.— jährlich für 12—15 Bogen in 4 Nummern.

Man abonniert bei den **Postbureaux**, in den **Buchhandlungen** und direkt bei **K. J. Wyss**, Buchdruckerei, **Bern.** Für Postabonnemente 20 Cts. mehr.

Die Mitglieder der Geschichtforschenden Gesellschaft erhalten den Anzeiger **unentgeltlich.**

Abhandlungen und andere Beiträge in *deutscher* und *italienischer* Sprache sind an Staatsarchivar **H. Nabholz,** Obmannamt, **Zürich,** zu richten.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren (selbständige Werke und Separatabzüge) an die gleiche Adresse.

Abonnement Fr. 5.— par an. L'Indicateur paraît quatre fois par an, en cahiers de 48 à 60 pages.

On s'abonne auprès des **Bureaux de poste,** des **librairies** ou directement à l'imprimerie **K. J. Wyss, Berne.** Pour les abonnements postaux 20 cts. en plus.

L'abonnement est **gratuit** pour les membres de la Société générale suisse d'Histoire.

Les manuscrits des travaux rédigés en français doivent être adressés à M. **Paul E. Martin,** Archiviste d'Etat, Hôtel de Ville, Genève. Les ouvrages, tirages à part etc., envoyés pour compte-rendu, à M. **H. Nabholz,** Archiviste d'Etat, Obmannamt, **Zurich.**

INHALT: — SOMMAIRE:

Seite

Am 12. September erlag der Leiter des Verlages K. J. Wyss,

Herr Dr. G. Wyss,

einem Leiden, das schon längere Zeit an seinen Kräften gezehrt hatte. Der Verstorbene, der von jeher für vaterländische Geschichtsschreibung grosses Interesse zeigte und eine ganze Reihe von Werken zur Schweizergeschichte in seinem Verlage erscheinen liess, hat auch dem Anzeiger für Schweizergeschichte stets ein reges persönliches Interesse entgegengebracht. Wir werden ihm ein dankbares Andenken bewahren.

Die Redaktion.

Zur Etymologie von Huguenot.

Von bisher wenig bekannten mundartlichen Formen ausgehend, versucht vorliegende Studie die Herleitung von «Huguenot» aus «Eid=genossen» vom linguistischen wie vom historischen Standpunkt aus neu zu beleuchten.

I. Eiguenot.

Als das *Glossaire des patois de la Suisse romande* seine fünf Frage=bogen über religiöse Ausdrücke versandte, konnte man in verschiedener Hinsicht auf die Antworten gespannt sein. Von besonderem Interesse sind die konfessionellen Bezeichnungen: für den Katholiken: *papiste, papaud, corbeau,* ferner das beschimpfende *piche=laitya* (pisse=petit=lait) und das harmlosere *dzozet,* mit dem der Waadtländer gern den Frei=burger verspottet. «Joseph» wird dabei als spezifisch katholischer Vor=name empfunden. Der Protestant heisst in den welschen Patois bald *bernois,* bald *vaudois,* bald *sutch* (wohl aus *schwiz(er)* entstanden), vor allem aber wird er im Südteil der Westschweiz inguenot genannt.[1])

Dieses Wort verdient auf Grund seiner Lautähnlichkeit mit *huguenot* unsere besondere Beachtung.

Wir geben zunächst die nackten Tatsachen. In der Bedeutung deckt sich das Wort vollständig mit *huguenot,* es bezeichnet den Protestanten französischer Zunge, mit oder ohne verächtlichen Beigeschmack. So

---

[1]) Und zwar vornehmlich in Waadt und Freiburg, gelegentlich auch im Wallis und in Savoyen. — Ohne Anspruch auf Vollständigkeit füge ich hier noch einige andere Namen bei, lediglich um darzutun, wie scharf der konfessionelle Gegensatz in Frankreich sich äusserte und sich noch äussert. Der Katholik wird genannt in älterer Zeit: *papiste* (Castel p. 28); *romanisque, Guisian* (Anhänger der Guisen; beide in *Mémoires de Condé,* Ausg. *Nouvelle Collection de Mémoires* p. p. Michaud, Paris 1854, p. 545). Der Protestant heisst in älterer Zeit: *luthérien, christaudin, évangéliste, évan-gélique, calviniste, sacramentaire* («à cause qu'ils niaient la réalité du corps de notre Seigneur au saint sacrement», Mézeray, nach Castel p. 8); *ceux de la religion* (Selbst=benennung, ib. p. 10); *parpaillot* (vgl. *Bull. du Protest.* 8, 275, 380; 9, 20); *fribour* (in Poitou, vgl. p. 139); *camisard* (hugenottische Bauern in den Cevennen, bekannt durch ihren Aufstand 1702—1705; von *camiso* Art Bluse). — In neuerer Zeit: südfranz. *gorjo-negro* (eig. bouche noire, warum?), auch *maisso-negro* (eig. mâchoire noire, beide Mistral).

sagt man rein konstatierend: *en Suisse il y a des inguenots et des catholiques,* oder *les inguenots lisent la bible.* Das Wort ist noch heute im Volk bekannt genug, um von René Morax in seinem 1903 erschienenen historischem Drama *La Dîme* verwendet zu werden. Bei einem freudigen Anlass heisst es: *les Dzosets viennent fraterniser avec les Inguenots.* Und an anderer Stelle rufen die Waadtländer: *Vivent les Dzosets!,* worauf die Freiburger antworten mit: *Vivent les Inguenots!*

Andererseits ruft der Katholik in selbstgerechtem Glaubenseifer: *ces inguenots ne croient à rien*, oder es triumphieren etwa freiburgische Arbeiter über eine Schlappe, die sie einem protestantischen Brotherrn beigebracht haben, mit den Worten: *tsankro! noz in rina l'inguenot* (wir haben diesen «Huguenot» zu Fall gebracht). Beachten wir: der verächtliche Nebensinn liegt nicht im Wort, wie etwa bei *piche-laitya* oder gegenwärtig noch bei *boche*, er wird lediglich durch den Zusammenhang hineingelegt.

Das vereinzelte Auftreten dieses schweiz.-savoyischen *inguenot* in Plancher-les-Mines (dép. Hte Saône, nach Vautherin, *Patois de Châtenois* p. 205) lässt eine weitere Verbreiterung in Nordfrankreich vermuten.

Eine zweite Tatsache von Bedeutung ist das Vorkommen dieses Wortes in südfranzösischen Dialekten und zwar in folgenden Gebieten:

Dauphiné: *eiguenaud, eigannaud; oguinot* (Mistral, sub *uganaud*) *oguinotta* s. f. (Anhang, p. 150 Beleg um 1560);
Marseille: *eganaud, aganaud* (Mistral);
Limousin: *aganaou* (*Romania* 11, 105, 414), *heiganout* (P. Sébillot, *Le folk-lore de France* 4, 367);
Languedoc: *deganaud* (Mistral, Agglutination von *de*); [1]
Südfrankreich: *eganar, heganau; deganau* (Azaïs; *Rom.* 11, 414).

Alle diese Formen bedeuten «Protestant», auch «Ketzer, Ungläubiger».

Es ist begreiflich, dass im viel stärker katholischen Frankreich der verächtliche Sinn, den das Wort annehmen kann, eher in den Vordergrund tritt.

[1]) Neben diesen Formen begegnen natürlich auch solche mit *ü*: *uguenaud, uganaud, huganaou, duganaou* etc., die später der Schriftsprache entlehnt wurden. Als dialektische Variante dazu fasse ich die über den ganzen Süden verbreiteten *i*-Formen: *iganaud* (Avignon), *igounaud* (Languedoc, Limousin), *igaunout* (Gascogne; alle Mistral); auch *higanautak* (baskisch, Sébillot, l. c. 4, 367). Der artikulatorisch leicht verständliche Übergang von *ü* zu *i* ist auch in südfranz. Mundarten nicht selten: *rimour* neben *rumour* «rumeur», *irous* neben *urous* «heureux», *libac* neben *luba* «Schattenseite» (lat. *opacum*), *lipego* neben *lupego* «huppe», *ibico* neben *ubico*, aus lat. *ubique* entlehnt etc. (alle Beispiele aus Mistral). — *iguenot* begegnet auch in der Waadt, wo *ruban* und *rude* in der Form *riban* und *ride* auftreten.

Wir haben uns vorerst linguistisch darüber zu beruhigen:
1. dass diese neuprovenzalische Formen unter sich zusammengehören;
2. dass sie mit «*inguenot*» etymologisch identisch sind.

Dass sie sich begrifflich decken, haben wir gesehen. Die lautlichen Schwierigkeiten lassen sich unschwer überwinden, wenn auch bemerkt werden muss, dass die Mistral'schen Formen kein näheres Eingehen auf regionale Lautgewohnheiten zulassen.

Auszugehen ist bei all diesen Formen von *eguenot* (phonetisch *ègno*), wie wir später sehen werden. Durchgehen wir die lautlichen Abweichungen. Das Schwanken des mittleren Vokals zwischen *e*, *i* und *a* zeigt ebenso lat. *juvenis*, it. *giovine* und *giovane*, vgl. ferner aprovenz. *enemic* und *enamic* aus *inimicus*, ital. *forestiere* und *forastiere*, lat. *monasterium* und *monisterium*, dial. *simåtér* (für cimetière, in den Dép. Deux-Sèvres und Vienne, *Atlas ling.*). — Der Übergang von *eganau* in *aganau* beruht auf dem bekannten Vorgang der Vokal-Assimilation, wie er in Erscheinung tritt in ital. *danaro* aus lat. *denarium*, it. *maraviglia* aus lat. *mirabilia*, frz. *salade* «Pickelhaube» aus it. *celata* u. a.

Die Formen mit *o*-Anlaut scheinen durch Trübung aus *a*-Formen entstanden zu sein.[1])

Schwieriger sind die Formen mit nasaliertem Anlaut, die bald neben *eguenot* in und ausserhalb Genf auftreten und die sich heute, wie es scheint, nur in der Schweiz und in angrenzenden Gebieten Frankreichs erhalten haben. Constantin (s. Literaturverzeichnis) suchte sie als Variante savoyardischer Mundarten zu erklären, entsprechend dem Wechsel von *momè* (frz. «moment», Gegend von Annecy) *momẽ* (Thônes östlich von Annecy) *momɑ̃* (La Roche, Genf). Demgemäss müsste *ẽgəno* als verkehrte Sprechweise in Annecy entstanden sein, was historisch wenig einleuchtet. Dafür, dass damals die Genfer Mundart denasalierte, kenne ich keinen Anhaltspunkt, den heutigen Mundarten ist der Vorgang unbekannt. Auch wüsste ich kein begrifflich verwandtes Wort, das wie bei *huguenot* eingewirkt haben könnte. Wir sind auf eine physiologische Erklärung angewiesen, die sich leicht darbietet. Offenbar hat sich im Anlaut des Wortes der Gaumenverschluss antizipatorisch gelockert unter Einfluss des nachfolgenden *n*, der Vorgang ist gut belegt.[2])

---

[1]) Diese Trübung ist ziemlich allgemein beim Anlaut in vortoniger Stellung in der Gegend zwischen Périgord, Limousin und Rouergue: *obelyo* abeille, *ognel* agneau, *osyé* acier (*Atlas linguistique de la France*). Aus der Dauphiné sind mir keine Beispiele bekannt.

[2]) Beispiele: *ẽfləmü* aus *efləmü* (freib. Patois aus «Apfelmus»), *lanterne* aus lat. *laterna*; *chinquenaude* (Rabelais für *chiquenaude* Nasenstüber), afr. *Pinchenie* (für *Piscenie*,

Nach diesen linguistischen Nachweisen, die mir unerlässlich schienen, kommen wir zur Beantwortung der beiden Hauptfragen, die sich daran knüpfen.

1. Woher kommt *eguenot?*
2. In welchem Verhältnis steht es zu *huguenot?*

Der Ursprung von *eguenot* ist längst erkannt. Es besteht keine Spur von Zweifel darüber, dass in *eguenot* die altgenferische Aussprache von *Eidgenosse* vorliegt.

Lautlich ist zu bemerken: zum ersten Konsonanten, dass wir schweizerdeutsch in unbefangener Rede ebenfalls *aiggenoss* (bernerisch *eigginoss*) sprechen (ohne *d*); zum Verstummen des *s*, dass oft der Endkonsonant in alemannischen Lehnwörtern verstummt: vgl. *matəlo* heimatlos, *efləmü* Apfelmus.[1])

Wie aber kommt «Eidgenosse» zur Bedeutung Protestant? Das mag uns ein Exkurs in die politischen Wirren der Stadt Genf in der ersten Hälfte des 16ten Jahrhunderts zeigen.

Als zu Beginn des Jahrhunderts Herzog Karl III von Savoyen (1504—1553) mit Hülfe seines Vetters Johann, des schwankenden Fürstbischofs von Genf, die freie Stadt Genf mit allen Mitteln unter seine Botmässigkeit zu bringen suchte, bildete sich auf Veranlassung von Philibert Berthelier seit 1518 in der Genfer Bürgerschaft eine rührige Gegenpartei, der die Unabhängigkeit der Stadt am Herzen lag. Sie nannten sich gern die *enfants de Genève.* Um mehr Rückhalt zu gewinnen, schlossen sie Bündnisse mit schweizerischen Kantonen: zuerst 1519 mit Freiburg, später 1526 auch mit Bern. Diese Freundschaft mit den Eidgenossen trug ihr bei den Anhängern des Herzogs (*Ducaux*) und des Bischofs (*Monseigneuristes*, *Evêquaux* [2]) den Spottnamen *Eiguenots* ein, den die Unabhängigen bald mit *Mameluks* d. h. «die Sklaven des Hauses Savoyen» erwiderten. Der Gegensatz verschärfte sich, die ganze Bevölkerung war in zwei Lager gespalten. Man trug

---

Heimat des heidnischen Volkes der *Patzinaces*), dial. *fringuenelle* (neben dial. *fruguenelle*, afr. *fregon*, nfr. *fragon* Mäusedorn) dial. *ransignol*, *rinsinol* etc. (für *rossignol*); vergl. afr. *ponçonnet* (für afr. *poçonet* kleiner Topf). Obige Beispiele stammen aus Balcke. *Der anorganische Nasallaut im Französischen* (Beiheft 39 zur *Zeitschr. für romanische Philologie*), wo *inguenot* nicht verzeichnet ist. — Wie *eguenot* zu *inguenot*, so ist durchaus entsprechend *uguenot* zu *unguenot* geworden in Lure (Dép. Hte Saône, Vautherin, *Glossaire de Châtenois* p. 205). *ã*, *ɛ̃* = nasalierter Vokal, frz. *chant*, *vin*.

[1]) Vgl. E. Tappolet, *Die alemannischen Lehnwörter in den Mundarten der französ. Schweiz*, Strassburg 1914, I. Teil, p. 74; § 36, 1 *α*. II. Teil s. die Wörter im Wörterbuch.

[2]) Nach freundlicher Mitteilung meines Kollegen M. Bernard Bouvier haben sich die Bezeichnungen *Ducaux* und *Evêquaux* als Familiennamen in Genf bis heute erhalten.

Abzeichen, um sich zu erkennen, die einen Kapaunfedern «à la façon des Suisses» (Bonivard) oder Kreuze auf den Röcken (Roset)[1]), die andern Stechpalmen. Man prägte Sprüche *(dictiers)* und dichtete Lieder aufeinander, das eine begann mit: *Vivent sur tous Messieurs les Alliez,* (Bonivard, *Chron.*), das andere mit: *Les Ainguenaux sont audessus* (Belege [1520–30], 1562 Anhang p. 148, 150). Beide Parteien suchten mit Volksbelustigungen (*brandons, collations, guets non nécessaires,* ausrufende Kinder) die Menge für sich zu gewinnen. Man ging von Haus zu Haus, um Stimmung für das Bündnis *(la bourgeoisie)* zu machen und jeder neu gewonnene Anhänger schloss sich dem Zuge an, laut mit den Kindern singend: *Vivent les Eiguenotz.* Von diesem Parteiruf ist mehrmals bei Bonivard die Rede. Der ursprüngliche Spottname war zur Parole geworden. Nicht nur in der Umgegend, sondern weithin sprach man von diesen *factions* und ihren Namen *Eiguenots* und *Mammelus, comme l'on fait en Italie des Guelfes et Gibelins* (nach Bonivard). Kein Wunder also, dass wir wenige Jahrzehnte später das Echo dieser heftigen Kämpfe in Frankreich drüben wiederfinden. Der anerkannte Führer der *Eiguenots* war Besançon Hugues (1490?–1532), Pelzhändler von Beruf, der unermüdlich, zuerst mit Berthelier zusammen, dann nach dessen Enthauptung (1519) allein, am Zusammenschluss mit den «Eidgenossen» arbeitete. Trotz mancher Misserfolge gelang es ihm endgültig, die Macht Savoyens zu brechen. Siegreich zogen im Jahre 1530 bernische und freiburgische Truppen in Genf ein. Es kam zu Ausschreitungen der Soldateska, in manchen Kirchen wurden Altarbilder zerstört. Im Frieden zu St-Julien, 19. Okt. 1530, wurde die Unabhängigkeit Genfs anerkannt. Ungehindert stand es fortan jeglichem Einfluss der Eidgenossen offen.

Zwei Jahre später, im Todesjahre des gut katholischen *Eiguenot* Besançon Hugues, 1532, begannen Farel, Fromment u. a. die Reformation zu predigen, 1534 trat Freiburg aus religionspolitischen Gründen vom Bündnis mit Genf zurück, 1535 wurde die neue Lehre vom eben reformiert gewordenen Bern stark begünstigt, in Genf offiziell eingeführt, von 1541 an stand das religiös-politische Leben der Stadt unter der Herrschaft Calvins.

So hat tatsächlich die bis 1530 aus lauter Katholiken bestehende, ursprünglich rein politische Partei der *Eiguenots* den Einzug der Reformation angebahnt und mächtig gefördert, und zwar nach zwei Richtungen hin: einerseits durch ihren Widerstand gegenüber der bischöf-

[1]) Leur signal estoit une croix taillée en leurs pourpoints (*Chroniques,* Ausg. Fazy p. 87). (Ils) «portaient des croix taillées en leurs pourpoints comme les anciens *eidguenots*» (nach Castel, p. 45).

lichen Gewalt, andererseits durch ihr Bündnis mit dem reformations-freundlichen Bern. Aus den Anhängern der politischen Opposition wurden durch die Macht der Verhältnisse Anhänger der religiösen Opposition. Diese parteihistorische Verschiebung bedingte die Verschiebung im Sprachgebrauch: *eiguenot* wird gleich-bedeutend mit «reformiert».

Um diese Verschiebung im vollen Umfang zu würdigen, muss man sich die Ereignisse von katholischen Chronisten erzählen lassen, so etwa von Jeanne de Jussie, einer Nonne des Klosters Sainte Claire in Genf, in ihrer wuterfüllten Schrift: *Le Levain du Calvinisme*, worin sie die Anfänge der Reformation von ihrem klösterlich-katholischen Stand-punkt aus schildert. Es spricht daraus eine nie erlahmende Empörung, die vor derbster Beschimpfung nicht zurückschreckt.[1])

Auf Grund der bisherigen Schilderungen haben wir erkannt, dass der ursprünglich rein politische Parteiname *Eiguenots*, dem historischen Verlauf der Dinge entsprechend, eine konfessionelle Bedeutung an-genommen hatte.

Für das Verhältnis von *Eiguenot* zu *Huguenot* ist es von Bedeu-tung, dass *Eiguenot* schon früh in Frankreich Verbreitung fand, von Bedeutung, weil dadurch erwiesen ist, dass die Genfer Parteikämpfe im grossen monarchischen Nachbarstaat lebhaft besprochen wurden.

Den ersten Beleg für diese Tatsache liefert uns ein Brief des Her-zogs von Savoyen aus dem Jahre 1528, in dem es heisst: *ceux de Genève adhèrent aux Ligues suisses, en allemand Henguenots, c'est à dire séparés, comme se nomment aussi les hérétiques de France.*[2]) Wo und wie weit der Ausdruck verbreitet war, erfahren wir nicht, eine grosse Ausdehnung kann er in den wenigen Jahren seines Bestehens sicherlich nicht gehabt haben, um so weniger als der Brief nur die zweite Wortbedeutung, die konfessionelle, im Auge hat.

Weniger Bedeutung hat für uns die Aussage des französischen Historikers Etienne Pasquier (1526—1616), dessen *Recherches de la France* 1560—1621 erschienen waren. Im 7. Buch spricht er von *Huguenot*

[1]) In bezug auf die Ereignisse von 1530 erzählt Jeanne de Jussie: cette nuict ces Bernois, comme *mauvais heretiques* trouverent moyen d'ouvrir le Chœur de l'Eglise, et entrerent dedans, et au milieu de la Nef firent un grand feu, puis comme *desloyaux chiens enragez et hors du sens*, vont prendre le Ciboire... (p. 9, Ausg. Grivel) und an anderer Stelle: *ces Suisses Allemands* à celle descendue sur le païs firent des maux innumerables, et comme *faux chiens Heretiques* partout où ils passerent ils pillerent et bruslerent *toutes* (!) les Eglises, Monasteres et Religions etc. (ib. p. 23).

[2]) S. Anhang, p. 148—149.

und berichtet, er habe von Reisenden gehört, *que c'est un mot emprunté à la Souisse quasi comme hens quenaux qui signifie en ce pays-là gens séditieux.*[1]) Die Stelle zeigt lediglich, dass die genferische Form *inguenot* Pasquier nicht unbekannt war. So lange wir nicht erfahren, wann er davon Kunde erhalten hat, bleibt die Stelle von geringem Wert.

Wichtiger und entscheidend ist ein dritter Passus, er findet sich in einer Flugschrift der Guisen von 1562. Sie hat den Zweck, die französischen Hugenotten als politische Aufwiegler hinzustellen. Darin werden diese *Aignos* genannt, *nom que les Eglises difformées* (boshaft für *réformées!) avoyent usurpé (*Mém. de Condé nach Soldan 1,622[40]) und *Aignos* müssten sie heissen, *car ceux de Genève, dont les séditieux* d'*Amboise sont yssuz, se voulans rebeller du Duc de Savoye, intromirent en leur ville bon nombre d'Aignos.*

Das Pamphlet hätte sich des Ausdrucks nicht bedient, wenn er nicht in französischen Parteikreisen schon eingebürgert gewesen wäre. Zugleich sieht man aus dieser wie aus andern Stellen der *Mémoires de Condé,* einerseits wie allgemein G e n f als der H e r d d e r h u g e n o t t i s c h e n B e w e g u n g galt, andrerseits wie eben deshalb die französischen Protestanten als staatsgefährliche Rebellen verschrien waren.

Zu diesen Belegen gesellt sich eine weitere, viel zu wenig beachtete Tatsache, die ebenfalls darauf hindeutet, dass die Genfer Wirren ein lautes Echo in Frankreich gefunden haben: mancherorts, namentlich im Poitou, wurden die Reformierten *Fribourgs* oder *Fribour*[2]) genannt.

---

[1]) S. Anhang, p. 150, Beleg «um 1560».

[2]) Ménage, *Dictionnaire étymologique*, sub *Huguenot,* ferner in den modernen Patoiswörterbüchern von Favre, *Glossaire du Poitou* etc., *Fribous* s. m. pl. «dénomination vulgaire sous laquelle on désignait les protestants», und von Lalanne, *Glossaire du patois poitevin, Fribou* s. m. «nom que l'on donnait, parfois, dans le Poitou, aux soldats huguenots». Vgl. auch La Popelinière, *Histoire de France*, 1581, p. 162, nach *Bull. du protest.* 8,267; ib. 1,306, nach Soldan 1,624. — *Fribourgs* heissen sie und nicht *Fribourgeois*, weil die Volkssprache sich häufig mit dem blossen Ortsnamen ohne Suffix begnügt, *les Ollon*, «die Bewohner von Ollon». Nach E. Pasquier soll *Fribour* im Poitou ein gefälschtes Geldstück bezeichnen, darnach wären die Hugenotten so benannt worden (nach Castel p. 61). Sollte nicht vielmehr das in katholischen Kreisen anrüchige Wort auf eine falsche Münze übertragen worden sein? Im allgemeinen tragen ja doch wohl falsche Münzen keinen besondern Namen, da sie immer einer echten Münze nachgeahmt sind.

Wichtiger ist die Bemerkung Lalannes: «s o l d a t s H u g u e n o t s, peut-être à cause des recrues fribourgeoises qui se trouvaient dans leurs armées». Noch bestimmter gibt Favre diese Erklärung. Nach einer bei Lalanne zitierten Chanson hätten die *Fribou* z. B. bei der Belagerung von Poitiers durch den Admiral Coligny, 24. Juli — 6. Sept. 1569, eine Rolle gespielt. Es ist bekannt, dass die schweizerischen Söldner nach Kantonen ausgehoben und eingeteilt wurden, es gab ohne Zweifel in den *corps francs* auch Kompagnien, die aus Freiburgern bestanden; es ist auch nicht ausgeschlossen, dass gelegent-

So befremdlich gerade uns Schweizern das heute klingen mag, so begreiflich ist es für den Eingeweihten[1]): hatten sich doch die *Eiguenots* zuerst nur mit Freiburg verbündet, das damit zum Bischof von Genf in ein Feindschaftsverhältnis trat, sie wurden offenbar damals schon *Fribourgs* gescholten, wenn auch Belege dafür fehlen; das spätere Schicksal teilte das Wort mit *Eiguenots*, es wurde in und ausserhalb Genf zum Spottnamen der Protestanten.

Fassen wir zusammen: Die Parteikämpfe in Genf unmittelbar vor Einführung der Reformation erklären uns in durchaus überzeugender Weise drei ziemlich verschiedene Tatsachen:

1. dass vor und neben *huguenot* in Frankreich ein *aignos* im Sinn von «Ketzer» oder «Aufwiegler» bestand;
2. dass dieses *aignos* (bezw. dessen Lautvarianten) sich trotz der Konkurrenz des mächtigeren *huguenot* bis auf den heutigen Tag in südfranzösischen und frankoprovenzalischen Mundarten, sowie in der nördlichen Franche-Comté erhalten hat;
3. dass die Hugenotten im Westen Frankreichs auch *Fribourgs* genannt wurden.

Welches Licht werfen nun diese Tatsachen auf die Etymologie von *huguenot*?

II. *Huguenot*.

In diesem zweiten Teil treten wir ins Reich der Vermutungen. Die Kontroverse über den Ursprung von *huguenot* ist so alt wie das Wort.

Über ein Dutzend von Etymologien sind schon im 16. Jahrhundert aufgestellt worden. Die meisten tragen deutlich anekdotenhaften Charakter und bekunden eine spöttelnde oder beschimpfende Absicht. Ein reformierter Prediger soll bei einer Rede an einen Fürsten stecken geblieben

---

lich solche *compagnies fribourgeoises* aller Überzeugung zum Trotz auf Seite der *hugenottischen* Fürsten kämpften. Allgemein und dauernd, somit typisch und für den Sprachgebrauch massgebend kann aber doch wohl diese Verwendung freiburgischer Söldner kaum gewesen sein. — Die von Littré und Sachs-Villatte verzeichnete Bedeutung «Winterbirne» ist für unsere Frage belanglos.

[1]) Es ist merkwürdig, wie wenig historisches Verständnis der Hugenotte Castel in dieser Frage an den Tag legt. Gegen La Popelinière, Favin und Diodati, die unsere Ansicht über *Fribourg* zuerst aufstellten, macht er geltend: *cependant cette ville était catholique, et les étudiants français la visitaient rarement* (p. 61). Darum handelt es sich ja gar nicht. Niemals hat *Fribourgs* in unserem Zusammenhang «Leute in oder aus Freiburg» bezeichnet, sondern lediglich «Genfer, die es mit Freiburg hielten», so wenig wie *Eiguenots* damals «wirkliche Eidgenossen» bezeichnete, sondern eben auch nur «Genfer, die es mit den Eidgenossen hielten». Was Castel p. 42 berichtet, hatte er p. 61 nicht mehr gegenwärtig.

sein, statt: *Huc nos, serenissime princeps, advenimus,* habe er nur immer *huc nos* gestackert, das sei ihm und seinen Anhängern als Übername geblieben. Oder es wird Calvin ein weiblicher Nachtgeist *(incube),* namens *Nox,* angedichtet, den er mit dem Ruf *huc Nox!* zu sich bestellt habe, daher seien seine Anhänger, als seine geistigen Kinder, *huguenots* genannt worden!

Der verzweifelte Versuch, das Wort aus altschwd. *Ungenosse* «der einer andern Genossenschaft angehört» (*Idiot.* 4, 821) abzuleiten (Littré, *supplément* 191), scheitert, ganz abgesehen von begrifflichen und lautlichen Bedenken, an dem Umstand, dass das «Corpus delicti», ein Totentanz aus Sitten vom Jahre 1505 mit der Angabe *Mort de la ungnote* (angeblich = uguenote), in Sitten unbekannt ist, wie mir der dortige Staatsarchivar, Dr. L. Meyer, freundlich mitteilt.[1])

Einer wissenschaftlichen Diskussion würdig sind eigentlich nur zwei Herleitungen:

Die eine verlegt die Herkunft nach *Genf (eiguenots),* die andere nach *Tours.* Für die letztere Annahme gibt es zwei Versionen:

In Tours, so erzählt der Geschichtsschreiber *La Place,* wenige Jahre nach der Verschwörung von Amboise (1559), habe ein Stadttor *la porte du roi Hugon*[2]) gestanden, dort hätten die Protestanten ihre Gottesdienste gefeiert, darnach seien sie im Volke benannt worden.

Anders der calvinistische Historiker *La Planche.* Nach ihm rührt der Name von einem nächtlichen Gespenst, *le roi Huguet (Hugon),*[2])

[1]) Immerhin kann diese vom «Tod» heimgesuchte *ungnote* nicht aus der Luft gegriffen sein, da Gaullieur sie ebenfalls als Figur eines andern Totentanzes in einem Gebetbuch (Heures) von 1496 (Druckort?) abgebildet gesehen hat (*Revue Suisse* 4 (1851), p. 248[1]). Vermutlich bezeichnet das Wort hier eine Weibsperson geringer Herkunft (s. mhd. *ungenôz,* Lexer).

[2]) Von einem Tor dieses Namens ist mir nichts Näheres bekannt. Wohl aber von einem Turm, *Tour feu Hugon,* früher auch *Tour du comte Hugues* genannt, der von alters her bis ins 19. Jahrhundert hinein im Osten der Stadt gestanden hatte, wie es scheint, neben einem Kirchhof, was den Glauben an ein Gespenst gleichen Namens begreiflicher erscheinen lässt (L. Pineau, *Le roi Hugon,* in *Revue des traditions populaires* 4 (1889), p. 461–462). — Was nun das Gespenst *le roi Hugon* anbelangt, so soll es vornehmlich in Tours sein Wesen getrieben haben. Es hatte es besonders auf befestigte Städte abgesehen, wen es erwischen konnte, den schlug es zu Tode oder trieb ihn vor sich her und liess ihn vor aller Augen verschwinden. Der *roi Hugon* scheint auch ausserhalb Tours gefürchtet gewesen zu sein: so wird er von *Cyrano* im *Pedant joué* (Akt 4, Szene 1) unter andern Gespenstern erwähnt, auch in Südfrankreich scheint er nicht unbekannt (Pineau l. c). Näheres in *P. Sébillot, le Folk-lore de France,* 4, p. 218. Vergl. Castel, p. 84, der für fünf französische Städte je ein Gespenst mit besonderen Namen angibt. Liesse sich nachweisen, dass der Glaube an den *roi Hugon* vorwiegend in Städten mit Hugenottengemeinden herrschend war, so könnte man sich *Huguenot* aus *Hugon* an verschiedenen Orten entstanden denken und damit würde unser Hauptbedenken gegen die mit Tours operierende Theorie wesentlich abgeschwächt.

mit dem die sich nachts versammelnden Protestanten in beschimpfender Absicht verglichen wurden. So auch E. Pasquier in einem Brief (Littré unter *huguenot*).

Zu dieser Erklärung bemerken wir folgendes: An und für sich scheint es uns leicht möglich, dass die Protestanten infolge ihrer nächtlichen Versammlungen darnach benannt worden sind. Was die Erklärung wenig wahrscheinlich macht, ist weniger der Umstand, dass die beiden auf Tours hinweisenden Erklärer sich widersprechen, als die Tatsache, dass sich in der Stadt Tours[1]) kein irgendwie bedeutendes Ereignis in den Religionskämpfen der damaligen Zeit abgespielt hat, das die lokale Bezeichnung aus den Mauern der Stadt hätte heraustragen können.[2]) Wie ganz anders steht es darin mit *Genf*, auf das damals aller Augen gerichtet waren, das von allen Hugenotten als «die heilige Stadt» verehrt wurde? War es nicht an der Genfer Akademie, wo junge Prediger und Lehrer aus ganz Frankreich zu den Füssen Calvins sassen? Und war nicht die kirchliche Organisation, die Calvin in Genf geschaffen, für jede Hugenottengemeinde das massgebende Vorbild?

Heute hat Tours keinen ernsthaften Verteidiger mehr. Fast allgemein wird die Herleitung aus «Eidgenossen» als die richtige angesehen, so von Ritter, Redaktion der *Romania*,[3]) G. Paris,[4]) Körting, *Dictionnaire Général*, Meyer-Lübke, *Etym. Wb.*[5]) Merkwürdig ist dabei, wie wenige sich über die Hauptschwierigkeit dieser Herleitung aussprechen:

---

[1]) Wohl gab es schon damals in Tours zahlreiche Protestanten, deren Wegzug aus Anlass der Aufhebung des Edikts von Nantes der einheimischen Industrie einen ganz empfindlichen Schaden verursachte, doch das trifft noch für viele französische Städte zu.

[2]) Wie man sich einer Erklärung zulieb dazu verleiten lassen kann, Tatsachen zu erfinden, zeigt folgende offenbar aus der Luft gegriffene Stelle in der s. Z. berühmten *Storia delle guerre civili di Francia* von *Davila* (1630 erschienen): ...le prime radunanze.. si fecero di loro (Ugonotti) nella città di Turs, *ove prese da principio nervo e augmento questa credenza...* (Nach Soldan, 1,616[24]).

[3]) Redaktoren waren P. Meyer und G. Paris, s. *Rom.* 11, 414, wo eine redaktionelle Anmerkung sagt: *M. Baudry a mis cette étymologie* (aus «Eidgenossen») *hors de doute dans sa notice préliminaire à la reproduction des gravures historiques de Tortorel et Périssin.* Wir haben leider diese «notice» trotz vielem Suchen und Fragen nicht auftreiben können.

[4]) *Romania* 32, 349.

[5]) Was Herrn *Mazel*, der als Südfranzose das Wort auf Grund *einer* Dialektvariante, *duganaou*, von *dugou* «Uhu» herleiten möchte, nicht hindert, zu schreiben: *Mais assurément cette étymologie* (die von *Eiguenots*) *est tout ce qu'il y a de plus risqué, et elle ne supporte guère l'examen!* (*Bull. du protestant.* 47, 662). Wie so viele dilettantische Erklärer, die von den Genfer *Eiguenots* keine Ahnung haben, lehnt auch Mazel diese Herleitung nur ab, weil er vergebens nach einer *direkten* Beziehung zwischen den Hugenotten und dem Wortsinn von «Eidgenossen» sucht.

wieso wurde *eiguenot* zu *huguenot*? Die Schwierigkeit ist grösser, als ein Laie anzunehmen geneigt ist, der sich gern mit den Begriffen «Verstümmelung», «Entstellung» zufrieden gibt. Solange wir aber Grund, Richtung und Verbreitung einer sog. «Entstellung» nicht deuten können, solange darf eine Etymologie nicht als gesichert gelten. Dabei ist nach Möglichkeit zu unterscheiden zwischen dialektischen Varianten und Formen, die nicht als solche bezeichnet werden können. Die Grenzlinie zwischen beiden kann natürlich nur auf Grund einer genauen Kenntnis der Dialekte gezogen werden; *inguenot, aganaud, oganaud* etc. nennen wir normale Varianten von *eiguenot*, weil wir ihnen mehr oder weniger analoge Beispiele zur Seite stellen konnten. Diese Formen bewegen sich innerhalb bekannter Grenzen, dass z. B. *e* sich zu *a*, *a* sich zu *o*, oder *ü* sich zu *i* wandelt, entspricht allgemeiner linguistischer Erfahrung. Dass aber *e* zu *ü* würde, wäre unerhört. Die Methode verlangt hier gebieterisch eine ausserlautgesetzliche Erklärung.

Solche sind drei gegeben worden.

1. Der savoyische Gelehrte Constantin machte in der *Revue Savoisienne* (26, 320) auf das altfranzösische Schimpfwort *huet* aufmerksam, das vielleicht in Verbindung mit *huguet, hugon* «Gespenst» — *tous ces mots sentent un peu le fagot*, meint er — auf *eiguenot* eingewirkt haben könnte. In der Tat ist *huet* mehrfach belegt, besonders zur Beteuerung von etwas, das man tun will:

Mais je parleray à tous cas
Aveques les grans advocatz
ou que l'on m'appelle **huet** (aus einer Sottie, Godefroy).

Merkwürdig ist nun allerdings, dass uns dieses *huet* zweimal als Spottname für einen Ordensbruder bezeugt ist, das eine Mal für Paris 1384 (*Rev. Sav.* 26, 320), das andere Mal für Rouen 1387 (Godefroy).

Im übrigen hängt aber diese Hypothese doch zu sehr in der Luft, um ernstlich in Betracht zu kommen. Das Wort berührt nirgends die Geschichte der Protestanten, wir wissen nicht, ob und wo es im 16. Jahrh. noch im Gebrauch war. Constantin legt dem Gedanken auch keinerlei Gewicht bei.

2. Ernstliche Beachtung verdient die Ansicht Ritters, der annimmt, *eiguenot* sei unter Einfluss des Personennamens *Huguenot* in seinem Anlaut verändert worden. Denn es ist Tatsache, dass der Name *Huguenot* (offenbar ein Deminutiv zu *Hugon*) schon lange Zeit vor der Reformation auftritt.[1]) Diese Auffassung teilt auch Gaston Paris,

[1]) So z. B. 1387 *Pascal Huguenot* aus Limousin, 1425 in Montbéliard und Belfort etc. Vgl. *Bull. du protest.* 48, 277; 50, 614; 51, 10, 103.

nur glaubt er *quelque réformé tourangeau* annehmen zu sollen (*Rom.* 32, 349).[1])

Solang aber dieser *réformé* weder in der Touraine noch anderswo kann namhaft gemacht werden, so lange bleibt auch diese Erklärung im Stadium der blossen Möglichkeit stecken.

3. Viel einleuchtender scheint mir ein anderer Gedanke, der mir beim Studium der Genfer Wirren gekommen ist und den schon Sismondi[2]) und nach ihm Soldan in seinem trefflichen Aufsatz über *Huguenot* ausgesprochen haben.[3]) Sollte nicht der Name des Parteiführers Besançon Hugues mit im Spiele sein? Als Bürgermeister von Genf hat er durch den Vertrag von 1519 zwischen Freiburg und Genf mit Berthelier zuerst eine politische Beziehung mit der Eidgenossenschaft hergestellt. Nach der Hinrichtung seines Gesinnungsgenossen übernahm er die Führung der Partei. Bis zu seinem Tode 1532 diente er in leitender Stellung seiner Vaterstadt. *C'est une des plus belles figures de l'histoire de Genève*, schliesst die *Grande Encyclopédie* ihren Artikel über Hugues. War es nicht natürlich, dass ein witziger Gegner die *eiguenot* in *huguenot* umgetauft hatte?[4]) Aus dem Spitznamen wäre dann, wie bei *eiguenot*, eine mehr oder weniger neutrale Bezeichnung geworden und für die Verbreitung des Wortes sorgte dann Calvin und sein Anhang in Frankreich. Nach dieser Vermutung wäre also in Genf ein dritter Name für «Protestant» geschaffen worden, der, wie die beiden andern, *eiguenot* und *fribourg*, seine natürliche Erklärung in den vorreformatorischen Wirren der Stadt fände und der auch im übrigen genau den gleichen Weg eingeschlagen hätte: zuerst politischer Parteiname, dann konfessioneller Parteiname, zuerst auf Genf beschränkt, dann, vom Vehikel der Reformation getragen, sich in Frankreich verbreitend.[5]) Wir dürfen nun nicht verschweigen, dass gegen diese bestechende Hypothese ein schweres Bedenken erhoben werden muss und zwar im

---

[1]) Hier sei bemerkt, dass Littré das Wort direkt auf einen *Huguenot*, d. h. *quelque hérétique de ce nom* zurückführt.

[2]) Histoire des Français (1821—1844) 12, 359 nach Soldan.

[3]) Vermutlich teilt diese Auffassung Léopold Sudre, der im *Traité* des *Dictionnaire Général* (II, p. 173) sagt: l'allemand «Eidgenossen», sous l'influence de *Hugues*, est devenu *huguenot*. Mit Recht stellt er u. a. dazu afr. *netun* (Kobold) zu *nuitun* wegen *nuit* und zu *luitun* wegen *luiter* (lutter).

[4]) In durchaus analoger Weise ist z. B. das Oberwalliser Blatt «Der Briger Anzeiger» vom Volksmund boshaft in *Le brigand de Seiler* verdreht worden, da die durch die Hotelindustrie löblich bekannte Walliser Familie «Seiler» als an dieser Zeitung stark beteiligt gilt.

[5]) Dass hier die letztgeborne Bezeichnung über die beiden andern den Sieg davongetragen, daran mag der Name *Huguenot* insofern nicht ganz unschuldig sein, als die Form gegenüber *eiguenot* mehr französisches Gepräge trug.

Namen der Chronologie. Trotz vielem Suchen konnte *Huguenot* nicht vor 1553 mit einwandfreier Sicherheit nachgewiesen werden und das nur für Frankreich. Pasquier allerdings will das Wort schon um 1550 *de quelques amis tourangeaux* gehört haben.[1]) In der Schweiz stammt der erste sichere Beleg aus Le Landeron 1563.[2]) Andererseits müsste natürlich *huguenot* noch zu Lebzeiten von Besançon Hugues, also vor 1532 entstanden sein. Gerade für die wichtige Periode von 1530—1550 fehlen uns zuverlässige Belege.

Zur Abschwächung dieser Bedenken lässt sich folgendes vorbringen:

Es fehlt an Belegen, es fehlt aber nicht an Hinweisen. In seiner *Histoire de la ville de Genève* (erste Ausgabe 1680) sagt Spon: *Eidgnots ou Huguenots, comme on le prononçait indifféremment, signifiait les Alliez.*[3])

Kennen wir auch die Quellen nicht, aus denen Spon geschöpft, so ist nicht anzunehmen, dass er diese Bemerkung aus der Luft gegriffen hat. Mehr Gewicht kommt aber jedenfalls einem andern Chronisten, Michel Roset, bei, dessen *Histoire de Genève* 1562 dem «Conseil» vorgelegt wurde. Roset sagt hier von der Partei der *Eiguenots* wörtlich folgendes: *Eux à s'assembler de plus fort et à se bander ouvertement, appelans les Ducal Mamellus comme renonçans à la liberté, et quelques fois Monseigneuristes. Et estoyent appellèz des Mamelus Eugenots, par ce que les Ligués s'appellent Eidgenossen qui est-à-dire particippans du serment. Ceste division estoit grande et trayna longuement, tant que les Euguenos se trouvèrent plus forts de voix.*[4])

[1]) S. Anhang p. 149. Das ist die äusserste Grenze in den Zeugnissen über das erste Auftreten der Form *Huguenot.* Im übrigen beteuert uns Pasquier: *Je croy qu'il n'y a celuy de nous qui ne recognaisse franchement que la première fois que ce mot commença d'estre cogneu de toute la France, ce fut après la faction d'Amboise* (1559). Zum annähernd gleichen Resultat führte eine Vergleichung amtlicher Erlasse gegen die Hugenotten aus der Zeit von 1542—1562; darin werden die Hugenotten bis 1560 nie *huguenots*, sondern *luthériens*, *hérétiques* etc. genannt, den Übergang zu *huguenot* kennzeichnet eine Schrift von 1562 mit der Aufschrift: *Les miraculeuses punitions divines advenues sus aucuns méchans et miraculeux Luthériens (à présent nommés Huguenots), ennemis de notre Mère saincte Eglise* (*Bull. du protest. fr.* 8, p. 125). Doch was beweisen diese Stellen anderes, als dass das Wort erst um 1560 in Frankreich zu allgemeinem, quasi offiziellem Gebrauch gelangt war? Dass das Wort schon viel früher in Tours bekannt war, bezeugt uns ja Pasquier. Warum soll es nicht 20, ja 30 Jahre früher in andern protestantischen Gegenden, die alle mit Genf in Verbindung standen, im Umlauf gewesen sein?

[2]) S. Anhang, p. 150—151.

[3]) Buch 2, 188, nach Soldan 619, vgl. *Bull. du prot.* 6, 304.

[4]) Zitiert nach der Genfer Handschrift, wie sie H. Fazy veröffentlicht hat, in: M. Roset, *Les Chroniques de Genève*, Genève 1894, p. 87. Etwas anders *Bull. du protest.* 9, 15.

Die Form *Euguenos* begegnet öfters, (so S. 87, 101, 107 je zwei-mal), es kann sich also schwerlich um einen Lesefehler des gelehrten Herausgebers für *Enguenos* handeln. Andererseits ist ein spontaner Übergang von *eg-* in *œg-* höchst unwahrscheinlich. Ich vermag deshalb in *Euguenos* nichts anderes zu sehen als eine gelehrte Graphie für *Uguenot*, in Anlehnung an Eigennamen, wie *Eugène*, *Eugénie*, *Eulalie*, auch *Europe*, *Eure* (reimt mit *nature*, Henriade 8) etc., die alle, teils als veraltet, teils aus moderner volksfrz. oder dialektischer Rede, mit ü-Aussprache bezeugt sind. Bestätigt werde ich in dieser Ansicht durch das konstante Auftreten der Form *Huguenots* (an Stelle von *Euguenos*) in zwei anderen Handschriften in Lausanne (Näheres darüber bringt Soldan, *Bull. du protest.* 9, 15, vgl. Anm. 3).

Ist unsere Deutung der Form *Euguenot* als graphische Variante von Huguenots die richtige, so identifiziert hier Roset *eiguenot* und *huguenot* vollständig, auch er hätte sagen können: *on les prononçait indifféremment*. Man kann dieses Zeugnis um so weniger leicht beiseite schieben, als um 1562 jeder ältere Genfer darüber ja genau Bescheid wusste.

Dazu kommt folgende Überlegung: Ist es wirklich so verwunderlich, dass wir aus der fraglichen Periode keine positiveren Belege für *huguenot* besitzen, angesichts der Tatsache, dass wir für das unzweifelhafte *eiguenot* in Genf und Umgebung im ganzen nicht mehr als 8 Zeugen[1]) zitieren können, die zudem vorwiegend den Anfängen der Parteikämpfe angehören, angesichts der Tatsache, ferner, dass der Parteiname *Fribourg* aus Genfer Dokumenten überhaupt nicht zu belegen ist? Die 8 Zeugen für *eiguenot* zeigen m. E. nur, dass *eiguenot* die Hauptform, *huguenot* die Nebenform war, die erst später aus noch nicht genügend aufgeklärten Gründen in den Vordergrund trat.

Zum Schluss darf darauf hingewiesen werden, dass wir uns oft über das erste Auftreten eines Wortes Illusionen hingeben. Es galt für alle älteren Huguenot-Forscher als ausgemacht, dass das Wort nicht vor 1560 sicher nachgewiesen werden könne. Ein Zufall spielte uns im Jahre 1891 den Beleg von Périgueux aus dem Jahre 1553 in die Hand. Wie leicht kann uns ein anderer Zufall das Wort aus wesentlich früherer Zeit aufdecken!

Unsere Ansicht lässt sich so zusammenfassen: Was bis jetzt über den Ursprung von *Huguenot*, ohne Zusammenhang mit Eidgenossen, in alter und neuer Zeit gesagt worden ist, gehört entweder dem Reich der

[1]) Diese 8 Zeugen sind: Bonivard, Saconay, Ratsprotokoll, Prozessakten, Balard, Brief des Herzogs, Jussie und Gacy. Sie fallen in die Jahre 1518–1536. Aus der Zeit 1536 bis um 1560 haben wir auch für *eiguenot* keine Belege.

Fabel an oder geht wenigstens über die blosse Möglichkeit nicht hinaus. Am meisten historische Wahrscheinlichkeit hat eine Etymologie, die mit Genf als Ausgangspunkt operiert, einmal weil Genf die geistige Heimat der Hugenottenbewegung war, und dann weil zwei andere französische Namen für «Protestant», nachweislich *eiguenot* und höchst wahrscheinlich *Fribourg*, von Genf ausgehen. Dazu gesellt sich ein dritter Umstand zu gunsten Genfs, der Name des liberalen Parteiführers Besançon *Hugues*, der allein uns die Veränderung der Anlautsilbe in sprachwissenschaftlich befriedigender Weise erklärt.

Wie man sich auch zu der hier vorgetragenen Deutung der Dinge stellen mag, so wird man zugeben müssen, dass hier nur das gleichmässige Zusammenarbeiten der historischen und linguistischen Forschung zu einem gedeihlichen Ende führen kann.

Anhang.

Belege für «Eiguenot» und «Huguenot» aus dem 16ten Jahrhundert in chronologischer Reihenfolge.

Eine in Klammern stehende Jahreszahl gibt den Zeitpunkt der geschilderten Ereignisse an. Ohne Klammern steht die Jahreszahl nur bei früh datierbaren Belegen.

[1518.] Et alloient criant les enfans: «*Vivent les Eiguenotz*», voulans dire les *Eydgnoss*, que signifie en allemant les ligues ou alliez, duquel nom s'appellent les Suisses en général, car *eyd* signifie serment, et *genoss*, participant. Pourquoi ces deulx motz ioinctz, ascavoir *eydgnoss*, signifient les ligues et ensemble assermentez. Ceulx qui tenoient le party des Princes a ceste cause par moquerie les appelloient les *Eidguenots*, et ceulx de la part de la liberté nommoient ceulx par l'opposite les *Mammelucz* ... Et se comenca lon a bender lung contre laultre, porter des marques pour soy recognoistre. Les *Eidgenoss* pourtoient des plumes de chappons a la facon des Suisses, les *Mammelucz* ou *Monseigneuristes* ... le houx. (F. Bonivard, *Chroniques de Genève*, Ausg. Revilliod 1867, 2 p. 131. Die Chronik stammt aus den Jahren 1542–1550).

Et les enfans alloient criant: *Vivent les Eydgenotz*, cuidantz dire: *Vivent les* Eydgnoss, quest a dire les allies (ib. p. 135, ebenso p. 254).

Car non seulement aux regions voisines et de l'environ, mais bien loingtaines, lon commenca a parler des factions qui regnoient a Geneve et des noms d'icelles, a scavoir *Eydgnoss* et *Mammelucz*, comme lon faict en Italie des Guelfes et Gibelins (ib. p. 136).

[1519] les bons patriotes que lon nommoit les *Eydgnoss* sassemblarent et envoyerent *Besancon* a Fribourg en ambassade (ib. p. 163).

Ce non obstant les *Eydgnoss,* qui estoient les plus fortz en la ville, aians plus de hardiesse que de sagesse, delibererent de tenir bon (ib. p. 167, vgl. p. 191 und passim).

Der Bürgermeister Richardet, ein *Eydgnoss,* stellte den untreuen Schatzmeister Boulet, ein Mammeluc, vor versammeltem Rat zur Rede. Dieser antwortete: «Faudra il que soions gouvernez par ces *Eydgenotz?*» l'appelant *Eydgnot* par mesprisance. Er erhielt dafür einen Schlag mit dem «baston de scindicat» (ib. p. 228).

[um 1518–1530.] Et estoyent appellés des Mamelus *Euguenos* (oder *Huguenots)* parce que les Ligués s'appellent Eidgenossen . . . (M. Roset *Chroniques de Genève* p. 87; 1562 beendigt; näheres p. 145–146).

[um 1520–1530.] Autres dient que ce mot (Huguenot) est dérivé de ce mot de Suysse: *Eydgenossen,* qui signifie confédéré. Ainsi furent au commencement appellez ceux de Genève *Ainguenaux,* quand ils se rebellerent contre leur Prince le duc de Savoye, et leur evesque: d'où la chanson fut faicte: *les Ainguenaux sont au dessus.*

Quoy que ce soit, transmuant une seule lettre nous dirons *Huguenau* estre *un guenau* (Nebenform für *une guenon,* Affenweibchen) et un singe. Le français hérétique a pris ce nom, pour s'estre plus tost transformé en singe et guenon qu'en autre beste, . . . suyvant un certain naturel d'aucuns Français, qui se rendend assez souvent imitateurs des nations estrangeres és meurs, gestes et habillements: qui est le propre du singe. (Der Verfasser spielt hier offenbar an auf den Einfluss Luthers und später Genfs. — Gabriel de Saconay, archidiacre de Lyon, *La Genealogie et la fin des Huguenaux et descouverte du Calvinisme* [heftiges Pamphlet]. Lyon 1573, *Rev. sav.* 37, 24, vgl. *Revue Suisse* 4 [1851] 248).

1520. *Eydguenot,* erwähnt im Genfer Ratsprotokoll vom 3. Mai *(Rev. sav.* 26, 272), erster urkundlicher Beleg für Genf.

1521. *Ayguinoctica secta,* in Genfer Prozessakten (ib.).

1525–1532 . . . Mons[r] le duc mist tel ordre en ses pays que ceulx de Geneve (d. h. die Unabhängigen) ne fussent point outragés leurs disant *traitres ayguenot,* lequel outrage et injure ne pourraient endurer. *(Journal de Balard* 1525–1532 verfasst, ib.).

[1526] . . . ceulx de dans la ville = *Ayguenot* (Balard, ib.).

[1527] . . . toujours menassant que tant qu'il rencontrerait des *Ayguenots* de Genève, il les mettroit sur les carreaux (Balard, ib. p. 272–273).

1528 ceux de Genève adhèrent aux Ligues suisses, en allemand *Henguenots,* c'est-à-dire séparés, comme se nomment aussi les hérétiques de France (Brief eines Sekretärs des Herzogs von Savoyen, ib. p. 322).

Erster Hinweis auf Verbreitung des Wortes in Frankreich, vielleicht ist nur die Gegend von Lyon gemeint, wo schon früh die neue Lehre Boden gefasst hatte. — Zugleich erster Beleg für die nasalierte Form.

[1532] fut tenu un autre Conseil entre ceux de Berne et de Fribourg, et conclurent ceux de Genève que nullement ne seroient subjects à Monseigneur, et qu'ils tiendroient leur alliance *Enguenote*, et n'y eut autre determination. (Jeanne de Jussie, *Le Levain du Calvinisme*, Ausg. Grivel, Genève 1865, p. 40.) Das Werk scheint vor 1611 nicht gedruckt worden zu sein,[1]) entgegen der Angabe V. Rossels, der in seiner *Histoire littéraire de la Suisse romande*, p. 116 das Jahr 1535 angibt (s. G. von Wyss, *Gesch. der schweiz. Historiographie*, p. 249, nach freundlicher Mitteilung J. Jeanjaquets).

[1535] . . . les Gentilshommes . . . . descendirent auprès de la cité, . . ils pillerent et emporterent tout ce qu'ils peurent trouver appartenant à ceux de Geneve, que l'on appelloit *Enguenot* (c'est un mot Allemand), c'est à dire en François Bon-allié *(Levain du Calvinisme*, p. 7).

um 1536.

Estre soloye cité delicieuse;
Les *Anguenots* m'ont fait sedicieuse . . .
Mieux me seroit si je estoie soubz France
Ou obéisse à mon naturel prince;
Je n'eusse pas fourvoyé, ne prins ce
Chemin oblique, devenant *anguenotte*,
De deshonneur perpetuelle note.
Las! je ne fusse par ces maudits livrée
A hérésie, ains de mal délivrée.

(Jean Gacy, *Déploration de la cité de Genefve sur le fait des hérétiques qui l'ont tiranniquement opprimée*, Littré, supplém. p. 191, nach E. Ritter ist dieses katholische Klagelied um 1536 verfasst).

[um 1550] hat Etienne Pasquier die Form *huguenot* von Freunden in der Touraine gehört (*Recherches de la France* 7, 52 nach Littré, suppl. p. 191; das Werk erschien 1560—1621, das 7te Buch 1611).

1553 per cause de la brave et générouse action qu'il (Bertin) fazet contre la vilaine race d'*Huguenauds* (Stelle aus einem «Certificat d'honneur et gloire» vom 20. März, das die «consuls et notables» der Stadt Périgueux ihrem Maire Bertin ausgestellt hatten, *Bull. du protest.*

[1]) Besonders wichtig ist die Frage des Erstdruckes wegen einer Randbemerkung, die in obiger Ausgabe p. 10 lautet: Extorsions et cruautez faictes a Morges par les *Huguenots*. Im Text steht nur *Enguenot*. Würde der Text mit den Randbemerkungen aus dem Jahre 1535 stammen, so hätten wir den ersten Beleg für die Form «Huguenot» als Nebenform von *Enguenot* vor uns. Vermutlich sind aber diese Randbemerkungen ein späterer Zusatz des Druckers von 1611, Du Four in Chambéry.

40 (1891) p. 234; vgl. 51, p. 12[1]) Erster datierter Beleg für die Form *huguenot.*

[**um 1560,** vermutlich]. Or nous est le mot *huguenot* très-familier... les derniers qui ont voyagé es pays estranges estiment que c'est un mot emprunté du souysse quasi comme *hens quenaux,* qui signifie en ce pays là gens seditieux (Etienne Pasquier, *Recherches* 7, 52 s. oben). Zweites undatierbares Zeugnis für das Bekanntsein des Wortes *Eiguenot* (in genferischer Form) in Frankreich, vgl. Beleg 1528.

1560. On dit icy que les *huguenos* veullent faire pis que ce mars (Brief des Cardinal de Lorraine vom 10. Juni, Castel p. 37, vgl. Albaric, *Bull. du protest.* 6, p. 288).

1560 auditum erat Lutherani, sive, ut nunc loquuntur, *Huguenoti* nomen (Lateinischer Brief, den Bèze am 16. Juni von Genf aus schrieb, *Bull. du protest.* 8, 270.)

um 1560. Jy sarin volantié en trei chose *Oguinotta,*
Car du jour Careimié ji me voudrin passa,
Alla sen vertugala et ne me confessa[1])

(Laurent de Briançon, Rektor der Universität von Valence, Poésie en patois du Dauphiné, ebendaselbst *Oguinottari* = huguenoteries, *Rev. Sav.* 26, 319[1].)

1562 autres à ce propos (nämlich in Beziehung auf die angebliche Eröffnung eines abtrünnigen Predigers) remonstrèrent audict Seigneur [de Guise] que le nom d'*Aignos* que les Eglises difformées avoyent usurpé, donnait grand odeur à l'avertissement; car ceux de Genesve, dont les séditieux d'Amboise sont yssuz, se voulans rebeller du Duc de Savoye, intromirent en leur ville bon nombre d'*Aygnos,* et se voyantz par ainsi fortifiez contre les fidèles, ordonnèrent que ceux qui voudroyent vivre en l'*Aignossen,* levassent les mains, et se trouvans surmonter le nombre des fidèles, les chassèrent et occupèrent leurs biens et maisons, les nommant *Mammellus,* dont fut la chanson:

Tes Aignos sont au-dessus,
tes Mammellus sont ruez jus.

Estans nourriz en l'*Aignossen* de Genève (im aufwieglerischen Geiste Genfs erzogen); mit Bezug auf eine Verschwörung in Orléans heisst es: baptisée Association en François, et en Genévois *Aignossen* (anti-hugenottische Flugschrift der Guisenpartei, in Condé, *Mémoires* 3, 241, 249, 250 nach Soldan 1, 622–623).

1563... la secte des *Hugguenotz* ou... *Eygnossen,* pour ce qu'il vouloient fayre les villes franches, et s'allier ensemble, comme les villes

[1]) In drei Dingen, sagt eine Frau, wäre ich gerne Hugenottin: denn gerne würde ich auf die Fastenzeit verzichten, ohne *vertugadin* (Art Reifrock) ausgehen und keine Beichte ablegen.

des Schvysses qu'on dit en allemand *Egnossen* (Vinot, Franziskaner aus Frankreich, Pfarrer in Le Landeron (Neuchâtel), *Anzeiger für schweizerische Geschichte*, N. F. 2, 174).

1564. Cellau quiz ton viriaz le do,
Dits *luteriens auguinaux* (sic; Druckfehler für *ang*—?)
Ey son bornioz qman de darbons
Et vollon mal a tous lo bons[1])

(*Prière d'un catholique*, Constantin et Désormaux, *Dictionnaire Savoyard*, p. 167). Ältester Beleg in savoyardischer Mundart.

1603. *Tuy celo lare d'Ingueno*[2]) (*Discours sur l'entreprise de Genève*. Chambéry, *Rev. sav.* 26, 319[1], auch *Dict. sav.* p. 167).

Aus obiger Zusammenstellung, soweit sie *Eiguenot* betrifft, geht hervor, dass das Wort gebraucht wurde:

1. In Bezug auf die Verbreitung:
   1) in Genf;
   2) in Savoyen und zwar in der Umgebung des Herzogs, Belege [1526], 1528; im Volk, Patois-Belege 1564, 1603. Vgl. moderne Mundarten.
   3) in Frankreich, Belege 1528, [um 1560] Pasquier, 1562. Vgl. moderne Mundarten in Süd- und Ostfrankreich.
2. In Bezug auf die Dauer:
   seit dem ersten Bündnis Genfs mit einem eidgenössischen Ort 1519 bis auf den heutigen Tag und zwar in der Schweiz, in Savoyen und in Süd- und Ostfrankreich.[3])
3. In Bezug auf die Bedeutung:
   1) als Name einer bürgerlich-politischen Oppositionspartei in Genf, die gegen Herzog, Bischof und Adel gerichtet war, etwa 1518—1530. Der Ausdruck stammt vom Gegner, in dessen Mund er gern verächtlichen Beigeschmack annimmt (Belege [1526] *traitres ayguenot*, 1564, 1603); ohne schlimmen Nebensinn bei Jeanne de Jussie, Belege [1532], [1535]. Im übrigen muss betont werden, dass die grosse

[1]) Diejenigen, die Dir (Gott, Kirche?) den Rücken zugewandt haben, die sogenannten *luteriens auguinaux*, sind blind wie Maulwürfe und haben es auf alle Guten abgesehen.

[2]) Eigentlich «tous ces voleurs de huguenots», der nähere Zusammenhang ist leider nicht angegeben.

[3]) Es ist also grundfalsch, was Castel zum Ausgangspunkt seiner Beweisführung macht; «dès ce moment, sagt er p. 44, les épithètes *d'eidgnots* et de *mameluz* disparaissent naturellement de la scène avec les causes politiques qui les y avaient quelque temps maintenues. Quelle circonstance aurait pu les y retenir encore?».

Mehrzahl der Genfer Belege das Wort in einem durchaus neutralen, indifferenten Sinn aufweisen, es ist lediglich der Zusammenhang, der dem Wort Stimmung verleiht, eine freudige in dem Ausruf der Kinder *Vivent les Eiguenots !*, eine bittere im katholischen Klagelied: *Les Anguenots m'ont fait sedicieuse ;*

2) als Bezeichnung für einen politischen Aufwiegler; Belege: [um 1560] Pasquier, 1562 *vivre en l'Aignossen, nourriz en l'Aignossen*, 1563; vgl. um 1536;
3) als Bezeichnung des Protestanten bzw. des Ketzers; Belege: 1528, um 1560 in Valence, 1562, 1564.

Benützte Literatur

(in chronologischer Anordnung).

Gaullieur, kurze Notiz über Huguenot in *Revue Suisse* 4 (1851), p. 248, Anm. 1, worin der Verfasser die Herleitung aus *Eidgenossen* zu Gunsten von *ungnote* ablehnt.

W. G. Soldan, «Über den Namen der Hugenotten» in *Geschichte des Protestantismus in Frankreich*, Leipzig 1855, Bd. I, p. 608—625; erste wissenschaftliche Sichtung der früheren Erklärungen von *Huguenot*.

E. Albaric, «Sur le nom de Huguenots» in *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français* 6 (1858), p. 287—309; Übersetzung und Kritik des Soldan'schen Aufsatzes. Kleinere Beiträge *Bull.* 8 (1859), p. 13, 122, 266, 378.

E. Castel, *Les Huguenots et la constitution de l'église réformée en France en 1559*, Paris 1859, p. 1—119.

W. G. Soldan, «Encore un mot sur le nom de Huguenots» in *Bull..... du protest. franç.* 9 (1860), p. 12—20; Replik auf Albaric. — Kleinere Beiträge *Bull.* 11 (1862), p. 113, 328; 43 (1894), p. 616; 48, p. 55, 277; 49, p. 556; 50, p. 276, 614; 51, p. 103, 671; 53, p. 15[1]; 62, p. 211[1].

E. Littré, Artikel «Huguenot» in *Dictionnaire de la langue française*, Bd. 2 (um 1865) und Supplément (1877), wo E. Ritter gegen Littré die Herleitung aus «Eidgenossen» mit neuen Belegen stützt.

P. Nic. Raedlé, cordelier, Beleg aus Le Landeron in *Anzeiger f. schw. Geschichte, NF.* 2 (1875), p. 174.

A. Constantin, «Etymologie du mot Huguenot» in *Revue Savoisienne* 26 (1885), p. 270—273, 313—325; neue Belege zur Ansicht Ritters, erstes Eingehen auf die Patoisformen. — Weiterer Beleg von E. Ritter in *Rev. Sav.* 37 (1896), p. 23—24.

A. Mazel, pasteur, «Origine du mot Huguenot en Languedoc» in *Bull. .... du protest. franç.* 47 (1898), p. 659—663; erklärt *huguenot* als nordfranz. Entstellung aus südfranz. *duganou*, das aus dial. *dugou* «grand-duc»; «nigaud» weitergebildet worden wäre.

Ch. de Grand-Maison, «Origine et étymologie du mot Huguenot» in *Bull. .... du protest. français* 51 (1902), p. 7 ff., wehrt sich in blindem Eifer gegen jede *origine allemande*, besonders gegen die Herleitung aus «Eidgenossen»; er wird widerlegt von *G. Paris, Romania* 32 (1903), p. 349. Vergl. *Rom.* 11 (1882), p. 414—415.

Basel. **E. Tappolet.**

Beiträge zur Geschichte des Zürichgaus.

Solche will Carl Speidel in seiner Zürcher Inauguraldissertation, Zug 1914, bringen. Ich gestatte mir, denselben Titel der vorliegenden Besprechung seiner Arbeit voranzustellen.

Diese Arbeit, welche von eingehender Durchforschung der Quellen zeugt und im ganzen ein gutes kritisches Verständnis beweist, behandelt in zwei Abschnitten Entstehung, Entwicklung und Untergang des als Zürichgau bekannten Teiles der ehemaligen grossen Gaugrafschaft Thurgau.

I. Im ersten Teil, der bis zum Aussterben der Grafen von Lenzburg (1137) reicht, wird zunächst die im grossen und ganzen bekannte, aus den Urkunden in Wartmanns Urkundenbuch der Abtei St. Gallen und im Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich unschwer in grossen Zügen zu rekonstruierende Entstehungsgeschichte behandelt, und die ursprüngliche Zugehörigkeit des Zürichgaus zum alten «Gross»-Thurgau nachgewiesen. Erst von 820 an, nicht schon unter Karl dem Grossen, wie der Verfasser jedenfalls richtig dartut, treten die ersten Anzeichen für eine Loslösung der südwestlichen Thurgauhälfte vom Grossgau auf, die von 827 an mit kurzer Unterbrechung (Graf Gerold vom Zürichgau verwaltet 834—839 auch den [Klein-] Thurgau) bis gegen das Ende des 12. Jahrhunderts nachweisbar fortdauerte.

In der Folge versucht der Verfasser den Umfang des Gaus abzugrenzen. Er zeichnet in übersichtlicher Weise die bekannte Grenze gegen den Thurgau; nicht sicher klarzustellen vermag er den Grenzverlauf im Gasterland, und auf die Zugehörigkeit von Glarus und der Waldstätte zum Zürichgau kann im allgemeinen nur aus Quellen der späteren Zeit geschlossen werden; bei Unterwalden ist sie mehr als fraglich. Ebenso wenig klar nachweisbar ist die Zugehörigkeit des Gebietes zwischen der Reuss von Luzern bis zur Lorzemündung und dem Küssnachter- und

Zugersee sowie der Lorze. Dagegen darf die weitere Abgrenzung durch Aare und Rhein als zweifellos gelten.

In einer Aufzählung der in frühmittelalterlicher Mannigfaltigkeit schillernden Landesbezeichnungen und in einem folgenden Abschnitt über die «Malstätten» weist der Verfasser auf die interessante Erscheinung der Bezeichnung einer Grafschaft nach einer bevorzugten oder allbekannten Gerichtsstätte (hier Zürich, im Aargau Rore) hin. Diese Analogien sind, eine neue Stütze für die von mir in dieser Zeitschrift (Heft Nr. 4 und 5) von 1912 über «Hafneren» aufgestellte Deutung des Titels «Grafen von Winterthur». Sicher nachweisbar ist freilich das Bestehen einer Stätte des Grafengerichtes bei Zürich für diese Zeit nicht, dagegen wohl das solcher Örtlichkeiten in Eschenbach (Kanton St. Gallen), Egg (Bezirk Uster), Beriken, Strubeneich, Rifferswil, Schwyz und wohl auch in Uznach. Zweifelhafter sind schon die Fälle, wo, wie bei Brütisellen, Würenlingen und Ehrendingen, nur aus dem Vorhandensein einer «Weibelhube» auf eine Stätte des gräflichen Hochgerichts geschlossen, oder besonders wo, wie bei Glattbrugg (?) und Kloten, aus der Anwesenheit von Grafen ein solcher Schluss gezogen wird. Ebenso unsichere Ergebnisse bringt naturgemäss der Abschnitt über die «Hundertschaften»; nur im «Freiamt Affoltern» und den zentralschweizerischen Verbänden darf man mit ziemlicher Sicherheit solche erkennen.

Bei der Behandlung der Grafenreihe stellt der Verfasser die ansprechende Vermutung auf, dass die vorübergehende gleichzeitige Amtstätigkeit des Grafen Gerold im Thur- und Zürichgau nicht auf (staatsrechtlicher) Wiedereinigung, sondern auf blosser Personalunion beruht habe. Von dessen Nachfolgern kennt man grossenteils nicht viel mehr als den Namen; erst vom letzten Viertel des 10. Jahrhunderts an lässt sich eine Zugehörigkeit zum Geschlechte der Nellenburger vermuten, jedoch nur in einem Falle nachweisen.

Nachher findet sich die Zürichgaugrafschaft in den Händen der Grafen von Lenzburg, und zwar des Zweiges von Baden. Dass sie den Nellenburgern wegen ihrer Anhängerschaft zu Rudolf von Rheinfelden von Heinrich IV. entzogen und den Lenzburgern als seinen Anhängern übertragen worden sei, ist auch nur eine Hypothese, die freilich viel Wahrscheinlichkeit für sich hat. Gleichzeitig war dies Geschlecht mit der Reichsvogtei über Zürich beliehen.

In klarer und überzeugender Weise wird das erste urkundliche Auftreten Graf Wernhers als Zürichgaugrafen dargetan; dagegen war es dem Verfasser leider nicht möglich, für das Fehlen des Grafentitels in einer andern Urkunde, trotz Vorsitzes im Grafengericht (!), eine Erklärung zu finden. Ob sie vielleicht in einem Streit um die Grafenwürde beruht,

in welchem sich der Schreiber der Urkunde insgeheim auf die Seite des Gegenprätententen gezogen fühlte? Die nachfolgende Feststellung, dass des Grafen Brüder anfänglich gelegentlich in den Urkunden ohne den Grafentitel erscheinen, anderwärts diesen Titel aber wieder führen, liesse an solches denken.

Mit dem Erlöschen des Badener Zweiges kam die Grafschaft Zürichgau ans Stammhaus und fiel einige Monate später durch dessen Aussterben dem Reiche heim.

II. Im zweiten Teil sucht der Verfasser die weiteren Schicksale des Zürichgaues bis zu seiner gänzlichen verfassungsrechtlichen Auflösung zu erforschen, ein Unterfangen, an dem sich schon vor ihm viele, zum Teil bedeutende Forscher wie Kopp und F. von Wyss abgemüht haben, ohne sichere, unzweifelhafte Ergebnisse zu erzielen.

A. In erster Linie handelt es sich um die Frage, ob nach dem Aussterben der Lenzburger Grafen der Zürichgau sofort in zwei selbständige Teile zerfallen sei, oder ob er noch längere Zeit, wahrscheinlich sogar bis in die Zeit des habsburgischen Urbars, im wesentlichen ein ungeteiltes Ganzes dargestellt habe. Dabei geraten die Ansichten des Verfassers mit den meinigen in Widerspruch.

Der Verfasser tritt für die von Kopp II 1, S. 455 und 640, und F. von Wyss (Abhandlungen S. 168 f. und 393) begründete, lange herrschende Ansicht ein, der östliche Teil der Zürichgaugrafschaft bis zur Aare und nördlich des Limmattales und Zürichsees sei damals zuerst an Pfalzgraf Otto von Burgund und nachher an die Grafen von Kyburg verliehen und durch letztere mit der Landgrafschaft im Thurgau verschmolzen worden.

Ich dagegen in meiner Inauguraldissertation «Das Landgericht und die gräfliche Hochgerichtsbarkeit der Landgrafschaft im Thurgau während des späteren Mittelalters», S. 21 ff., und (für einen Teil des genannten Gebietes) auch Walther Merz, «Die Lenzburg», S. 38 ff., sind der Ansicht, dass dieses Gebiet, verbunden mit dem südlichen Teil, an die Grafen von Habsburg, und zwar später an die Laufenburger Linie gelangt sei, von der es erst im 14. Jahrhundert an die ältere, habsburg-österreichische, abgetreten und von den Erwerbern zum Teil mit den Thurgauer Besitzungen vereinigt worden sei. Dieser letzteren Ansicht hat sich neuerdings mit aller Entschiedenheit auch H. Glitsch in seiner Leipziger Habilitationsschrift «Untersuchungen zur mittelalterlichen Vogtgerichtsbarkeit», Bonn 1912, angeschlossen (S. 114 ff.); dem Verfasser ist diese Arbeit nicht bekannt. Der Verfasser kann für sich den spätern, wir, Vertreter der Gegenansicht, den früheren Zustand ins Feld führen. In der

vorliegenden Arbeit ist wohl alles heute verfügbare, für die erstere Ansicht irgendwie zu verwertende Material mit grossem Fleiss zusammengetragen, ohne dass doch dabei die Wahrscheinlichkeit dieser Ansicht hätte dargetan werden können. Keine einzige der vielen zitierten Quellenstellen ist nach dieser Richtung wirklich schlüssig, und was die einzelnen nicht vermögen, kann natürlich die Gesamtheit aller auch nicht zustande bringen, da sie in keinem logischen Zusammenhang zueinander stehen.

Das Hauptbeweisstück, auf das zugestandenermassen der Verfasser, wie schon seine Vorläufer, die These vom Übergang der nordöstlichen Zürichgauhälfte stützen zu können meint, ist ein blosses Regest Tschudis im Zürcher Autograph (Z. U. B. Bd. II, N° 625), wonach «Nobilis vir dominus Ruodolfus de Warta, illustris viri comitis Hartmanni de Kiburg *iusticiarius in Zurichgouwa*» i. J. 1245 zu «Heredingen» (Ehrendingen, Bez. Baden) einen Urkundsbrief des Meiers Notger von Siggingen besiegelt habe. Die Echtheit resp. Genauigkeit dieses Regestes ist aber durchaus nicht über alle Zweifel erhaben. Der sonst unseres Wissens in zeitgenössischen Quellen des heiligen römischen Reiches (vergl. Ducange, Glossarium mediæ et. inf. latinitatis, Tom. III) nie für einen «Landrichter» vorkommende Titel «*iusticiarius*» muss starke Bedenken an der Glaubwürdigkeit erwecken. Tschudi möchte ihn leicht aus einer andern Urkunde, die einen Beamten des Grossmünsters (Grimm, Weistümer 4, S. 325) erwähnte, entnommen und eigenmächtig auf diesen andern Fall übertragen haben. Der Zusatz «im Zürichgau» kann gleichfalls ganz wohl ein Deutungsversuch Tschudis sein. Wie willkürlich dieser oft in solchen Fällen seine Vorlagen änderte, zeigt der bei F. v. Wyss Abhandlungen, S. 347, S. 2, nachgewiesene Fall; auch der Verfasser verwirft an anderer Stelle (S. 25) diese Darstellung, um eine damit unvereinbare Auffassung zu stützen. Tschudi hat durch seine Eigenmächtigkeiten die schweizerische Geschichtsforschung lange genug in vielen wichtigen Punkten irregeführt, dass man sich endlich hüten sollte, ihm blindlings zu vertrauen und auf seine Angaben weittragende Schlüsse aufbauen zu wollen. Es ist nicht ganz verständlich, dass der Verfasser die von mir gegen diesen Regest vorgebrachten Bedenken (S. 22, A. 3) einfach mit Stillschweigen übergeht!

Aber selbst wenn das Regest dem Wortlaut der Urkunde genau entsprechen würde, so wäre die vom Verfasser gegebene Deutung erst noch zu beweisen. Wie gesagt, ist der Titel «iusticiarius» für einen Landrichter durchaus vereinzelt. Es könnte also viel eher an eine andere Richterstellung gedacht werden, die vielleicht mit der Herrschaft Baden in Verbindung stand, bekanntlich einem auf die Lenzburger Erbschaft zurückgehenden Besitz der Kyburger. Diese können sehr wohl einen

Teil der Grafenbefugnisse in einem Teil der «Land»grafschaft, der später sogenannten «Grafschaft» Baden, ohne die als spezifisch landgräflich betrachteten Rechte (Landgericht, Wildbann etc.) erworben haben, während die letzteren an die mit der «Landgrafschaft» beliehenen Habsburger fielen. So deutet auch Glitsch a. a. O. S. 117 den Regest in Anmerkung 99. Das wäre dann die «advocacia Kilchtorf» des Kyburger Urbars. Selbst wenn diese sich auf freie Leute und Güter bezogen haben sollte, so wäre damit durchaus nicht die landgräfliche Stellung des Vogtes bewiesen. Gar nicht immer war der Landgraf der Vogt der freien Leute; auch andere Herren konnten diese Funktion erfüllen, ohne dass die Freien damit aus dem Landgerichtsverband ausgeschieden wären. Dies erledigt zugleich auch die Schlüsse, welche der Verfasser aus der Kyburger Vogtei über freie Leute in dem Gebiet zwischen Zürichsee und alter Thurgaugrenze, speziell der «advocacia super liberos» des Kyburger Urbars, für seine Ansicht glaubt herleiten zu dürfen.

Nicht besser steht es mit der Beweiskraft jener Urkunde von 1227, wonach bei der Fertigung von Grund und Boden zum Bau des Klosters Wettingen, welche «in monte vicino Cloten» stattfand, Graf Ulrich von Kiburg an der Spitze seiner Ministerialen die Zeugenreihe eröffnet. Zunächst lag Kloten so nahe der alten Thurgaugrenze, dass der «Berg in der Nähe (natürlich ein dehnbarer Begriff!) von Kloten auch schon im Thurgau liegen konnte. Die Fertigung konnte ganz wohl dort stattfinden; denn es bestand damals noch nicht die strenge Vorschrift gerichtlicher Fertigung, geschweige denn war damals und noch lange nachher das «forum rei sitae» für Fertigungen ausschliesslich zuständig. Deshalb entbehrt auch die auf S. 39 vom Verfasser herangezogene Urkunde vom 22. Mai 1256 der Beweiskraft für eine Verschmelzung mit der Landgrafschaft Thurgau und überhaupt für eine Gebietshoheit der Kiburger über den nordwestlichen Zürichgau.

Noch unwahrscheinlicher ist es, dass Graf Werner von Kiburg wegen seiner angeblichen Grafenrechte in der Schutzurkunde König Heinrichs an erster Stelle genannt werde. Sein Bruder Hartmann (IV.) ist sicher als der ältere von beiden dem Vater in der Ausübung der Grafenrechte gefolgt; an der Gründung von Wettingen waren dagegen die Kiburger als Herren von Baden in hohem Masse interessiert und beteiligt.

Genau so willkürlich ist auch die Deutung der Urkunde von 1244; aus keinem Wort derselben ist zu ersehen, dass die betreffenden Regensberger nicht in ihrer engeren Heimat geweilt hätten; dann wäre sogar aus dieser Urkunde mit zwingender Logik die Nichtzugehörigkeit

dieser Heimat zum Machtbereich der Kiburger Grafschaft («provincia») zu folgern. Nimmt man aber an, sie hätten noch weiter weg geweilt, so ist aus der Urkunde für unsere Frage gar nichts zu holen, weil sie dann in beiden Fällen ausserhalb des Grafschaftsbereiches Hartmanns gewesen wären.

Auch der Bericht der Kolmarer Chronik zum Jahre 1268 ist ein untaugliches Beweismittel, schon weil er wegen der grossen Entfernung vom Ort der Handlung leicht ungenau sein kann, dann aber besonders, weil er diesen Ort gar nicht genauer bezeichnet, der Vorfall sich also ganz wohl, ja sogar wahrscheinlich im Gebiet der Grafen von Rapperswil abgespielt haben kann. Für das ganze von den Kaufleuten bis ins Elsass zu passierende Gebiet konnte Rudolf ohnehin das Geleit nicht gewähren; Buchsgau oder Sisgau lagen dazwischen.

Die Quellenstellen aus dem Ende des 14. und aus dem 15. Jahrhundert sind vom Verfasser mit Unrecht zum Beweis herangezogen worden. Denn auch ich anerkenne, dass in dieser Zeit die nordöstliche Zürichgaupartie dem Thurgau zugehörte. Überdies sind die Stellen bezüglich der Landzüglinge auch sonst ganz ohne Beweiskraft: Einwanderer aus der ganzen alten Grafschaft Zürichgau werden davon nicht berührt. Und doch ist sicher, dass die Teile südlich der Linth und Limmat seit der Trennung in fränkischer Zeit nie mehr dem Thurgau zugehörten. Die Stelle in der Dielsdorfer Offnung kann gerade so gut nur auf den Zürichgau als auf den erweiterten Thurgau Bezug haben. Vielleicht darf man aus diesen Stellen schliessen, dass das Gebiet des alten Gross-Thurgaus auch nach der Trennung noch Jahrhunderte lang in gewissen Beziehungen als ein Land galt.

Ein Irrtum des Verfassers ist es auch, wenn er etwas Sicheres daraus glaubt herleiten zu können, dass (im 15. Jahrhundert!) das Recht auf Fall und Lass an Unehelichen und Landzüglingen zu Kaiserstuhl dem Hause Kiburg zustand. Die «Grafschaft» Kiburg wie die «Grafschaft» Baden standen im 14. Jahrhundert den Herzogen von Österreich zu. Die Regelung der Kompetenzverteilung lag deshalb in ihren Händen und kann sehr wohl vom früheren Zustand abgewichen sein. Aber vor allem sind die Regalien durchaus keine «spezifisch landgräflichen Rechte». Sie wurden vom König zwar zumeist an Herzoge, Grafen, Bischöfe, überhaupt Landesherren aller Art verliehen. Aber sie konnten auch anderen Leuten als dem betreffenden Landesherrn, sogar einfachen Edeln zu Lehen gegeben werden, wie das bei vielen Regalien erwiesenermassen geschah.

Auch die Urkunde Z. U. B. 1432 ist nicht beweiskräftig, da nicht feststeht, dass der darin genannte Graf Rudolf von Habsburg der spätere

König und nicht vielmehr der Kleriker Rudolf von Habsburg-Laufenburg, der spätere Bischof von Konstanz, war. Die Habsburg-Laufenburger hatten Grundbesitz in Rorbas, der Pfaffe zu Rorbas kann ihr Eigenmann gewesen sein. Auch der geistliche Bruder König Rudolfs, Albrecht, erscheint in einer auf die nämliche Gegend bezüglichen Urkunde im Jahre 1253 als Zeuge (Regesta Habsburgica Nr. 259), ohne dass er als Kleriker kenntlich gemacht wäre; ebenso Rudolf selber im Jahre 1257 (Reg. Habsb. 288). Ebensowenig kann die Beweiskraft der verschiedenen urkundlichen Nennungen Hermanns von Bonstetten anerkannt werden. Das grosse Ansehen, das dieser Mann persönlich und infolge seiner Amtsstellung auch ausserhalb seines Amtsbezirkes besessen haben muss, genügt, um seine Herbeiziehung zu erklären.

Anderseits kann ich die gegen meine Argumente vorgebrachten Einwände nicht als stichhaltig anerkennen. Wäre die Auffassung Speidels bezüglich der Herrschaft Regensberg auch richtig (gesichert ist sie keineswegs), so ist dies bezüglich des Zusatzes «von gewonheit» bei der Dieb- und Frevelgerichtsbarkeit kaum der Fall. Hätte Habsburg-Österreich dort Rechte der Landgrafschaft auf Grund eines Rechtstitels ausgeübt, so hätte es sich sicherlich hierauf und nicht auf den Besitztitel der Gewohnheit berufen. Über die Bedeutung der Dieb- und Frevel-Gerichtsbarkeit wird noch zu reden sein.

Meine Auffassung wird aber nicht bloss durch diese negativen Feststellungen gestützt, sondern durch eine Reihe positiver Hinweise auf eine landgräfliche Stellung der Habsburger und speziell der jüngeren Linie auch im nordwestlichen Zürichgau.

Zunächst der deutliche Wortlaut der Stelle in der Chronik des Otto von St. Blasien. Dieses Kloster lag dem Zürichgau ziemlich nahe, hatte auch Besitzungen hier und im anstossenden Thurgau, u. a. in letzterem nahe der Zürichgaugrenze das Dorf Lufingen. Ein Übergang des nordwestlichen Zürichgauteiles an die damaligen Thurgaugrafen, die Grafen von Kiburg, wäre Otto deshalb gewiss nicht unbekannt gewesen; seine Ausdrucksweise, die davon nichts, vielmehr den Übergang des ganzen Zürichgaues an Habsburg besagt, wäre also ganz unverständlich.

Entspricht aber Ottos Bericht den Tatsachen, so ist wohl kein Zweifel, dass auch dieser Teil des Zürichgaues bei der Bruderteilung anno 1232 an Rudolf den Alten, den Begründer der Laufenburger Linie, gekommen ist. Dafür finden sich denn auch ganz bestimmte Zeugnisse. Sie datieren alle aus der Zeit nach dem Aussterben der Kiburger, so dass auch die Annahme ausgeschlossen ist, der nordwestliche Zürichgauteil sei deswegen im Besitze der älteren Linie gestanden, weil er ihr bei der Bruderteilung zugefallen sei.

Zunächst begegnet uns im Jahre 1268 (Z. U. B. 1389) eine Zustimmung des Freiherrn Eberhard von Lupfen (sein Siegel nennt ihn «Landgraf von Stühlingen» zum Verkauf eines Gutes Jezen (abgegangener Ort bei Lengnau) durch seinen Lehensmann Ritter Arnold von Lägern an Burkhard den Arzt von Regensberg. Aus dem Text geht hervor, dass das Gut Allod («proprietas») des Freiherrn und seiner Familie gewesen ist.

Den Brief besiegeln ausser dem Freiherrn und seinen Brüdern auch Bischof Eberhard von Konstanz und Graf Gottfried von Habsburg (=Laufenburg). — Man vergleiche dazu die Urkunden bei Wartmann, St. Galler Urkundenbuch III 956 a und c, betreffend den Verkauf eines Gutes im Thurtal und das von mir im «Landgericht» etc. hiezu, S. 25 f. und 32 Ausgeführte. Man wird dann zur Überzeugung kommen, dass hier ein analoger Fall und ein deutliches Anzeichen für die landgräfliche Gewalt des Laufenburger Zweiges in der Grafschaft Baden und damit wohl im ganzen nordwestlichen Zürichgau vorliegt. Irgend ein anderer Grund für die Beteiligung des Grafen Gottfried an dem Geschäft lässt sich aus der Urkunde nicht erkennen. Der Landgraf von Stühlingen war weder ein Verwandter noch ein Ministerial, sondern ein Standesgenosse der Grafen von Habsburg und würde deshalb auch kaum ohne rechtliche Notwendigkeit dessen Mitwirkung haben in Anspruch nehmen wollen.

Noch deutlicher, wenn auch nicht sicherer, tritt die landgräfliche Stellung der Laufenburger im Zürichgau darin zu Tage, dass sich Gottfrieds Bruder Eberhard (von Habsburg-Laufenburg-Kiburg) nach dessen Tode von 1280—1283 urkundlich 4 Mal ausdrücklich den Titel eines Landgrafen im Zürichgau beilegt, wie dies noch im Jahre 1305 seitens seines Neffen Rudolf (von Habsburg-Laufenburg-Rapperswil) geschieht, nachdem Eberhard gleichfalls gestorben war (vor 1292, Z. U. B. 2201; vergleiche dazu unten die Urkunde von 1293). Speidels Annahme (S. 52), die Führung dieses Titels habe auf einem blossen Anspruche der jüngeren Linie beruht, ist ebenso willkürlich als unwahrscheinlich. Ein solches Zurschautragen eines unrealisierbaren Anspruchs in der Zeit, da das jeweilige Haupt der älteren Linie, gegen welche sich dieser Anspruch gerichtet hätte, den Königsthron innehatte, würde den Grafen der jüngern Linie weiter nichts als die königliche Ungnade und den Spott ihrer Standesgenossen eingetragen haben. Aus so unzuverlässigen Indizien, wie den vom Verfasser für die landgräfliche Stellung der ältern Linie vorgebrachten, darf man nicht so weittragende Schlüsse ziehen und die entgegenstehenden Anzeichen so leichthin erledigen. Die Tatsache, dass keine der erwähnten 5 Urkunden in direkter

Beziehung zum Zürichgau steht, ist natürlich durchaus kein Beweis für Speidels Auffassung; sie kann auf reinem Zufall beruhen.

Immerhin wird die in der Urkunde von 1305 bezeugte Handlung vor Graf Rudolf von Habsburg, Landgrafen im Zürichgau, zu Zürich, wo er auf dem Platze bei der St. Peters-Kirche einem Gerichte vorsass, vollzogen («coram illustri viro domino Růdolfo comite de Habsburg, lantgravio *Zuricgögie Thuregi* in area prope ecclesiam Sancti Petri Thuricensis *presidente*»). Die Fertigung geschieht zwischen der Gräfin Ida von Homberg, Gemahlin Graf Friedrichs von Toggenburg, und dem Bischof von Basel (Z.U.B. N° 2812). — Jeder unbefangene Betrachter dieser Urkunde, der von der Ansicht Speidels und seiner Vorgänger keine Kenntnis hätte, würde sicher zu keinem andern Schluss kommen können, als dass hier eine edelfreie Frau vor dem Landgericht des Landgrafen im Zürichgau ihr Eigengut im Sisgau zufertige, weil es eine ihrem Stand angemessene Instanz war und ihr vielleicht aus persönlichen und örtlichen Gründen unter den in Frage kommenden Landgerichten besonders passend schien. — Mit dieser Urkunde zusammen gehalten erscheint die Urkunde Z. U. B. 384, wo die Rede ist von den «territoriis citra Lindimacum», welche «ad dotem Sti. Petri vel ad *iustitium Landgravii*» gehören, in einem ganz andern Lichte als sie Friedrich von Wyss, Abhandlungen, S. 397 betrachtete. Man darf gewiss mit Recht annehmen, dass wir eine zürichgauische Landgerichtsstätte bei der Peterskirche zu Zürich (Petershofstatt oder Paradeplatz?) vor uns haben, sicher dieselbe, welche uns schon im 10. Jahrhundert in den Urkunden Z. U. B. 199, 200, 208 und 209 entgegentritt (vergl. Glitsch, S. 97 ff.), und die, wie oben ausgeführt, auch der Verfasser kennt.

Diese Feststellung wird durch eine Reihe weiterer Urkunden ergänzt und bestätigt:

Als im Jahre 1310 die Freiin Adelheid von Regensberg und ihr Sohn Lüthold dem Domkapitel Konstanz ihren Hof zu (Nieder-) Weningen, das Patronatsrecht der Kirche und andere Güter daselbst, samt der Vogtei zu Schöfflisdorf und dem Zwing und Gericht zu (Nieder-)Weningen etc. auf offener Gant als Meistbietendem verkauft haben, übertragen sie ihm diese Güter und Rechte zu freiem Eigen («iure proprio habendas et habenda») und zwar so, dass die Handlung dieselbe Rechtsbeständigkeit haben solle, als ob sie vor Gericht vor dem zuständigen Richter erfolgt wäre («volentes easdem recognitionem et confessionem eam vim et vigorem habere ac si *in iure* facte forent *coram iudice competenti*».) Deshalb verzichten nicht nur neben Leuthold seine Geschwister, «trotzdem sie kein Recht daran haben», auf alle allfälligen Rechte daran und Frau Adelheid begiebt sich ausdrücklich aller

Rechtsmittel, sondern zwecks dauernder Klarheit und Rechtskraft wird über die Handlung eine Urkunde aufgesetzt und diese mit den Siegeln «*spectabilis viri* Růd. de Habspurch *comitis*», der Veräusserer selbst, sowie des Chorherrenkapitels und der Bürgergemeinde zu Zürich versehen. «*Actum* et datum *Thuregi presentibus spectabili viro* Růd. de Habspurch. *comite predicto* etc.

Der Graf von Habsburg wird also ganz unzweideutig als der kompetente Richter bezeichnet: In der Stellung des Grafentitels im Texte und seiner Person in der Zeugenreihe, ebenso in der Titulatur «spectabilis viri» und im ganzen Sinn der Urkunde kommt dies klar zum Ausdruck. Dass er ein Verwandter, «avunculus», der Verkäufer sei, wird nur so nebenbei erwähnt und kann nach dem ganzen Wortlaut nicht der Hauptgrund der Besiegelung durch ihn sein. Der kompetente Richter für Rechtssachen Angehöriger eines freiherrlichen Hauses war aber der Vorsitzende des Landgerichtes, in dessen Sprengel diese Familie ansässig war, bezw. ihr durch die Rechtssache betroffenes Eigengut lag. In beiden Beziehungen war das in unserm Falle der Landrichter des für den nordwestlichen Zürichgau zuständigen Landgerichtes. Denn wenn schon Fertigungen um Eigen nicht notwendig vor Gericht erfolgen mussten, so waren sie doch zur Regel geworden, und zwar wurden sie vorzugsweise vor dem Gericht der belegenen Sache, als demjenigen, das im Streitfalle über das Eigentumsrecht zu entscheiden haben würde, vorgenommen. Die Tatsache, dass im Gericht auf lange hinaus eine Reihe von Leuten vorhanden sein würde, die den Fertigungsakt mit eigenen Sinnen wahrgenommen, musste ihm eine besondere Rechtsbeständigkeit sichern. Wenn also einerseits der Graf von Habsburg als kompetenter Richter bezeichnet wird und in der früheren Urkunde ausdrücklich den Titel eines Landgrafen im Zürichgau führt, der zu Zürich einem Gericht, mit aller Wahrscheinlichkeit dem Landgericht der Landgrafschaft vorsitzt, so gehen wir sicherlich nicht fehl, wenn wir daraus nicht nur schliessen, dass die Landgrafschaft der Grafen von Habsburg-Laufenburg sich auch über den nordwestlichen Zürichgau (in welchem Niederweningen, Schöfflisdorf und Regensberg gelegen waren) erstreckt habe, sondern auch, dass diese Fertigung wiederum im Anschluss an eine Landgerichtstagung in Zürich stattgefunden habe. Der Grund, weshalb sie nicht im Landgericht selber erfolgte, ist wohl darin zu suchen, dass unter den erwähnten Zeugen keinerlei Personen gleichzeitig weltlichen und edelfreien Standes erwähnt werden, mit Ausnahme des Grafen selber. Da er dem Gericht vorsitzen musste, hätte also der Freiin von Regensberg kein ebenbürtiger Vormund ad hoc bestelltwerden können, wie das für Frauen bei gerichtlichen Fertigungen unumgänglich war.

Dass dem so war, zeigt u. a. eine dritte Urkunde aus dem Jahre 1293 (Z. U. B. 2257), in welcher die Gräfin Elisabeth von Rapperswil die von ihr verkaufte Mühle zu Geiletal an der Kempt (Talmühle zu Illnau) als lediges Eigen durch die Hand des Freiherrn Rudolf von Warth, der mit rechter urteilt ủns ze voget wart gegeben, zu Zürich «an der offennen strasse vor dem Kloster, dc da heisset Oten=bach», in Gegenwart des Grafen Rudolf von Habsburg, zahlreicher Ritter aus dem Zürichgau und anderer «genůg gezugen, die hierumbe dargebetten und komen waren», aufgibt. — Man hat es hier offen=bar mit einem gleichartigen Fall wie dem vorhergehenden zu tun, einer Fertigung, die im Anschluss an ein Landgericht erfolgte, in welchem der Gräfin ein ausserordentlicher Vormund bestellt worden war.

Noch einmal finden wir den Grafen Rudolf von Habsburg in ähn=licher Funktion wie in der zweiten Urkunde und im Zusammenhang mit deren Inhalt handelnd: Am Tage nach jener Fertigung, dem 7. Fe=bruar 1310, bestätigt: «Růdolfus de Habsburg, *comes,* ad *fidem inviola=bilem* premissorum» auf Bitten des Ritters Peregrin von Jestetten und seiner Gattin Adelheid, deren in seiner Anwesenheit abgegebene Er=klärung, dass sie an der (von den Regensbergern verkauften) Vogtei Schöfflisdorf keine anderen Ansprüche als eine lebenslängliche Pen=sion von 20 Mütt Kernen hätten, durch Anhängen seines Siegels. — Seine Mitwirkung muss auch hier auf dem gleichen Grunde, der Stel=lung als Landgrafen über das in Frage stehende Dorf, beruhen; ein anderer Grund dafür wäre hier schon gar nicht ersichtlich; auch die Stellung des Grafentitels weist abermals darauf hin. Auch diese Hand=lung ist zu Zürich erfolgt.

Endlich besitzen wir noch eine letzte Bestätigung für das Bestehen einer Landgrafengewalt der Habsburg=Laufenburger im Zürichgau bis in den Anfang des 14. Jahrhunderts. Kopp in seinem Archiv für Kunde österreichischer Geschichtsquellen, Bd. I: Urkunden zur Geschichte der eidgen. Bünde, bemerkt zur Urkunde Nr. 147, dass damit und vier an=dern Urkunden verwandten Inhaltes (betr. Abmachungen zwischen Habs=burg=Oesterreich und Habsburg=Laufenburg=Kiburg) auch eine (leider verlorene) Urkunde gehört haben müsse, welche die «Briefe der Veste Baden», Blatt V a 1 verzeichneten und deren Regest dort laute: «Ein brieff dz graff Hartmann vnde graff Eberhart von Kiburg sullent ver=tigen der herschaft (sc. Oesterreich) die grafeschaften (= Inbegriff aller landgräflichen Rechte) im Zûrichgôwe». Kopp selber will zwar die Erwähnung der Grafschaft nur auf die von den Grafen Rudolf, Gottfried und Eberhard anno 1259 ausdrücklich vorbehaltenen Grafen=rechte im Limmattal beziehen (Speidel, S. 47). Allein gewiss mit Un=

recht, da in jenem Fall nur die Veräusserung von zur Grafschaft gehörigen Dörfern an ein Kloster den Anlass zu einem ausdrücklichen Vorbehalt der bezüglichen Grafschaftsrechte gab, ohne damit irgendwie das Vorhandensein von Grafenrechten Habsburg-Laufenburgs über ein weiteres Territorium auszuschliessen. Im Gegenteil darf gerade aus dieser Tatsache auf eine gräfliche Stellung dieser Linie in dem ganzen umliegenden Gebiet geschlossen werden.

Speidel (S. 52) will darin nur eine ca. 1313 erfolgte nachträgliche Fertigung erkennen, da die Uebertragung der Grafschaftsrechte nicht ganz einwandfrei vor sich gegangen sei und die jüngere Linie noch immer Ansprüche darauf erhoben habe. Auch diese Annahme ist, wie diejenigen bezüglich des Landgrafentitels und des teilweisen Ueberganges der Grafschaft von den Lenzburgern auf die Kiburger statt auf die Habsburger, eine willkürliche und unwahrscheinliche. Wie sollten die mächtigen Herzoge von Oesterreich, deren einer gerade damals oder bald darauf wieder die Hand nach der Königskrone ausstrecken durfte, es für nötig erachtet haben, wegen eines ganz ungerechtfertigten Anspruches ihrer Vettern sich eine nochmalige Fertigung auszubedingen, oder wie sollten gar ihre Vorfahren im Falle einer Veräusserung des Zürichgaues an sie die nötigen Formalitäten ausser acht gelassen haben! Im Jahre 1313 versprachen sie den Grafen von Habsburg-Kiburg die Belehnung mit der Landgrafschaft Burgund und im folgenden Jahre wurden die Vettern auf diesem Wege ihre Lehensmannen und verpflichteten sich ihnen ausserdem zu Kriegsdiensten und allerlei Vergünstigungen. In der Verleihung der Landgrafschaft Burgund darf aber hauptsächlich die Entschädigung für den Verzicht auf Erbansprüche an der Landgrafschaft Zürichgau gesehen werden, welche gleichzeitig eine Anerkennung des Bestehens solcher Ansprüche in sich schloss.

Wie sie sich mit dem Zweige der Grafen von Habsburg-Rapperswil, deren Stammvater Rudolf sich, wie wir oben sahen, noch im Jahre 1305 Landgraf im Zürichgau nannte und 1310 noch als solcher amtete, auseinandergesetzt haben mögen, verschweigen uns leider die Quellen. Vielleicht war die Belehnung mit der Landgrafschaft im Klettgau hier die Abfindung. Wenigstens erscheint diese erstmals im Jahre 1314 in der Hand der Habsburger und zwar des Grafen Johann von Habsburg (-Rapperswil), des Sohnes Rudolfs, in einer Urkunde König Friedrichs (Z. U. B. 3366), wonach vor ihm die Grafen Werner von Homberg und Johannes von Habsburg als (Stief-) Brüder einander gegenseitig ihre Rechte vermacht hätten, Werner seinen Zoll in Flüelen, Johannes seine Grafschaft im Klettgau und Vogtei in Rheinau sowie alle seine Lehen vom Reiche. Vom Zürichgau ist darin nicht mehr die

Rede; unter den Reichslehen kann er nicht inbegriffen sein, da er sonst zweifellos ausdrücklich erwähnt worden wäre gleich dem Klettgau, der wohl auch direktes Reichslehen, jedenfalls nicht Eigen der Habsburger war.

Man sieht also, dass im Gegensatz zur Annahme Speidels und zur früher herrschenden Ansicht der Bericht Ottos von St. Blasien volles Vertrauen verdient, dass die Landgrafschaft bis zum Beginn des 14. Jahrhunderts in den Händen der Habsburger, speziell des Laufenburger Zweiges blieb, und dass ein Mann aus diesem Zweige bis zuletzt bei Zürich Landgericht abhielt und seine landgräfliche Gewalt anerkanntermassen auch über das Gebiet zwischen Limmat, Aare, Rhein und Allmannkette ausübte.

B. Speidel geht aber noch weiter und will eine von der Landgrafschaft im Zürichgau eximierte «Grafschaft» der Kiburger als Erben der Lenzburger sogar in den ehemals lenzburgischen Eigendörfern südlich und westlich von Baden und in dieser Stadt selbst annehmen. Was er dafür vorzubringen vermag, ist aber recht dürftig, wie er bezüglich eines Teiles der Argumente selbst anerkennt. Da diese Annahme von vornherein ganz unwahrscheinlich ist, bedürfte sie aber durchschlagender Beweise für ihre Richtigkeit. Nun können unter den in der Urkunde von 1321 erwähnten «comitatus Habsburg et Kiburg» sehr wohl die den Grafen von Habsburg beziehungsweise von Kiburg ehemals zustehenden grundherrlichen, vogteilichen und niedergerichtlichen Rechte verstanden gewesen sein (vergleiche dazu meine Ausführungen «Landgericht», Seite 42 und diejenigen Speidels selber, Seite 49). Die dem Funktionär dieses Bezirkes beigelegten Titel lassen geradezu diese Auffassung als gegeben erscheinen. Es sei schon hier darauf hingewiesen, dass der Streit um die Bedeutung der Dieb- und Frevelgerichtsbarkeit (volle oder teilweise Hochgerichtsbarkeit?) durchaus noch nicht als entschieden gelten darf; vergleiche dazu die zit. Arbeit von Glitsch und deren Besprechung durch K. Beyerle in der Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Band 34, Seite 662ff. Aber selbst wenn Kiburg dort wirklich volle Hochgerichtsbarkeit besessen haben sollte, so ist damit nicht gesagt, dass dies einer völligen Exemtion von der Landgrafschaft gleichgekommen sei. Eine alle Hochgerichtsfälle umfassende Gerichtsbarkeit schliesst an sich die Überordnung der Landgrafschaft in Gestalt der Mitwirkung eines landgräflichen Beamten oder des Zuges ans Landgericht und die ausschliessliche Zuständigkeit des letzteren für den *Adel* des Gebietes und seine Geistlichkeit nicht aus. Diese Erkenntnis sollte endlich einmal Gemeinbesitz aller werden, welche politische

oder Rechtsgeschichte des Mittelalters behandeln; viele Irrtümer würden dann unterbleiben.

Aus dieser Tatsache erklärt sich auch die anschliessend vom Verfasser behandelte Erscheinung der Ausübung gräflicher Rechte ins nachmals sog. Freiamt Affoltern durch die ältere Linie des Hauses Habsburg. Spätestens seit Anfang des 13. Jahrhunderts, vermutlich aber schon früher, hatte eine Entwicklung eingesetzt, welche an den alten Gaugerichtsstätten der einzelnen Hundertschaften ein für die nicht adeligen, weltlichen Stände der Hundertschaft kompetentes Hochgericht, also eine Art niederes Landgericht oder höheres Hundertschaftsgericht (vergleiche Schröder, Lehrbuch der deutschen Rechtsgeschichte, Seite 601) entstehen liess. Offenbar wurden nun vielfach die in diesen «niederen» Hochgerichten der Grafschaft ausgeübten Grafenrechte auch insoweit als selbständige Rechtskomplexe betrachtet und behandelt, als sie von der Gerichtsbarkeit im Landgericht, die ausschliesslich dem Landgrafen oder seinem Beamten vorbehalten blieb, vorübergehend oder dauernd durch separate Verleihungen seitens des Reiches und später durch Hausteilungen oder Verpfändungen getrennt und in andere Hände als die des Landgrafen gelegt wurden. Das war offenbar auch beim sogenannten Freiamt Affoltern der Fall, das bei der Bruderteilung (nach 1232) dem ältern Zweige zugewiesen worden sein muss, während die landgräflichen Rechte im engeren Sinn wie im übrigen Zürichgau so auch dort der jüngeren Linie zugefallen sein werden. Es muss hier anfänglich derselbe Zustand geherrscht haben, wie er in umgekehrter Folge in der Urkunde über die Nachteilung für die Freien im Aargau ausdrücklich festgelegt wird: Die Leute im Freiamt hatten mit Graf Rudolf nichts zu tun, als dass sie seine Landtage (im Zürichgau) «leisten» sollten. Gleichwohl vollzog sich in der Folge der völlige Anschluss an die Landgrafschaft im Aargau, mit welcher das Freiamt durch Personalunion verbunden war, da sich diese auf die Dauer als stärker erwies als der alte staatsrechtliche Zusammenhang. Der Verfasser selber führt Beispiele für solche Folgen administrativer Verbindungen auf (Seite 50ff., Seite 53). In welcher Weise das befördert wurde, zeigen gerade jene Kappeler Urkunden (Reg. Habsburg, Nr. 220 u. 253), in welchen sich dies im Zürichgau gelegene Kloster dem Gericht vor dem Aargaugrafen, also dem *Landgericht im Aargau* unterwirft. Hätte Graf Rudolf (der spätere König) von rechts wegen die Gerichtsbarkeit über die Streitigkeiten des Klosters Kappel ausüben können, so wäre ja jene Abmachung als selbstverständliches Recht unnötig gewesen. Dass anfänglich die Gegend von Kappel gleichfalls der Laufenburger Linie unterstanden haben muss, zeigt gerade auch der Vergleich der beiden Kappeler Urkunden von 1234 (Reg. Habsburg,

Nr. 152) und von 1236 (ibid. Nr. 162). Während nämlich Graf Albrecht das Kloster einfach in seinen Schutz nimmt, droht Graf Rudolf überdies allen seinen Untertanen («nostre ditioni subiacentibus»), die das Gotteshaus bedrängen, seine Ungnade an und erwähnt unter den Personen, denen er die Bewilligung zu Schenkungen an das Kloster erteilt, unter anderm auch seine Amtleute; dass es sich dabei in erster Linie um das Gebiet des Zürichgaus gehandelt habe, ist schon nach der Lage Kappels anzunehmen. Nicht abgelegene Besitzungen, sondern solche in der Umgebung des Klosters waren für dasselbe wichtig und zu erhoffen. Wieso es später zu solchen Abmachungen des Klosters mit Rudolf IV. kam, lässt sich nur vermuten. Bekanntlich lagen die beiden Linien seit 1242 (Reg. Habsb., Nr. 196) bis spätestens 1254 (Reg. Habsb. 256 u. 261) miteinander in Fehde, was vielleicht mit der Tatsache zusammenhing, dass die Laufenburger im Streit zwischen Kaiser und Papst auf des letztern Seite standen, während die beiden weltlichen Glieder der ältern Linie, Rudolf IV. und Hartmann, unbeirrt zu den Staufern hielten. Wie gewalttätig der Mann, der dem Faustrecht ein Ende bereiten sollte, als einfacher Graf gewesen, ist ja allbekannt. Immerhin setzt die Fertigung eines Grundstückes zu Rifferswil vor dem aargauischen Landgericht zu Wohlenschwil die Beendigung des Loslösungsprozesses dieses Zürichgauteiles vom Gesamtgau nicht mit Notwendigkeit voraus. Falls überhaupt diese Urkunde so ausgelegt werden darf, so kann doch, wie gesagt, aus dem Fertigungsakt in dieser Zeit noch nicht mit Bestimmtheit auf die Gerichtszugehörigkeit des gefertigten Gutes geschlossen werden. Die Bezugnahme auf das Reusstal oder den Zürichgau im Titel des aargauischen Landrichters allerdings lässt die Lostrennung, wenigstens faktisch, als vollzogen erscheinen. Es ist möglich, dass, wie Glitsch a. a. O. Seite 115 f. annimmt, nach dem Tode des Grafen Gottfried (1271, Reg. Habsb. 506) die Landgrafschaft über diesen Teil von seinem Bruder Eberhard in seinem eigenen Namen und für den minderjährigen Sohn Rudolf (geb. 1270) des Verstorbenen dem Vetter überlassen (verkauft?) worden ist. Dessen Ausdehnungsgelüste mögen Eberhard dann veranlasst haben, seine Stellung als Landgraf im (übrigen) Zürichgau ostentativ im Titel zum Ausdruck zu bringen. Vermutlich wäre dann die Abtretung im Zusammenhang mit jener Transaktion zwischen Rudolf IV. und Eberhard bezüglich «Willisau, Sempach, Schwiz, Stans, Buchs, Leuten und Gut in den Waldstätten» (Reg. Habsb. 544) im Jahre 1273 erfolgt, wozu stimmen würde, dass sich im Juni dieses Jahres der Edle Hermann von Bonstetten mit auffallender Weitschweifigkeit auf den Grund seiner vogteilichen und richterlichen Funktionen im Reusstal bezieht (F. v. Wyss, Abhandlungen, Seite 210 f., Reg. Habsb. 537). Titel und Umfang eines

neu erworbenen Rechtes genau zu definieren, mochte notwendig erscheinen; ein längst bestehendes Recht hätte dessen nicht bedurft. In ähnlicher Weise wie damals das Reusstal, scheint später im 14. Jahrhundert die Landgrafschaft über die Dörfer südlich und westlich Baden durch Personalunion nach und nach gänzlich mit der Landgrafschaft Aargau verschmolzen zu sein.

Jene Urkunde, welche über die Veräusserung von Rechten in Schwiz etc. an die ältere Linie gehandelt haben muss, ist gleichfalls nur in der als «Briefe der Veste Baden» bezeichneten Regesten-Sammlung enthalten; der Regest sagt über Art und Umfang der Rechte nichts aus.

In den Waldstätten stand zunächst die Grafschaft über das Tal Uri unzweifelhaft den Habsburgern als Zürichgaugrafen zu, wurde aber schon 1231 (Reg. Habsb. 143) von ihnen losgekauft und ans Reich genommen, freilich ohne dass Habsburg seine Ansprüche daran endgültig preisgegeben hätte, wie eine Urkunde Rud. III. von Habsburg-Laufenburg (Reg. Habsb. 201) von 1243 zeigt.

Bezüglich Schwyz wissen wir gleichfalls, dass es unter der landgräflichen Hoheit der Habsburger und zwar nachmals von Habsburg-Laufenburg stand (Reg. Habsb. 113, 222, 249); wann und in welcher Form es an die ältere Linie kam, ist nicht sicher festzustellen, da die beiden bezüglichen Urkunden (Reg. Habsb. 543 und 544) nur fragmentarisch erhalten sind. Es lässt sich nur vermuten, dass der Übergang 1273 erfolgt sein werde.

Unterwalden muss, jedenfalls anfänglich, zwei verschiedenen Landgerichtsverbänden angehört haben. Nur so lässt sich die im «Nachteilungsbrief» von 1238/39 bezüglich der Burg zu Stans enthaltene Bestimmung erklären; unter Graf Albrechts «Vogteia» wird der Aargau, unter Graf Rudolfs «Vogteia» der Zürichgau zu verstehen sein; das Recht, respektive die Bewilligung zum Burgbau standen fast ausnahmslos den Landesherren zu. Sarnen und sein Tal werden also vermutlich zum Aargau, Stans, Buchs, Beckenried dagegen zum Zürichgau gehört haben; so muss man auch aus der Urkunde betreffs den Verkauf von 1273 schliessen, wenn er die Grafenrechte in den Waldstätten mit umfasst hat.

Freilich könnte man zunächst daran denken, dass es sich dabei auch nur um Rechte der hohen Vogtei gehandelt habe, da vor Schwiz, Stans und Buchs auch Willisau erwähnt werden, wo die Landgrafschaft unzweifelhaft von Anfang an der ältern Linie als Landgrafen im Aargau zustand, während die hohe Vogtei daselbst von der jüngern Linie ausgeübt wurde (Reg. Habsb. 304). Allein gewisse Erwägungen stehen dieser Annahme entgegen. Wenn wir vor dem Grafen Gottfried

bei Sempach eine Todschlagssühne vollziehen sehen, so werden wir an die ungefähr gleichzeitige Beteiligung des Grafen Rudolf IV. an der Sühne zwischen den Geschlechtern der Izelinge und deren von Gruoba in Uri (Reg. Habsb. 292 und 295) erinnert und können uns diese Erscheinungen nur damit erklären, dass in beiden Fällen die Inhaber hoher Vogteien (niederer Landgerichte) im Gebiet einer ihnen nicht zustehenden Landgrafschaft Hochgerichtsbarkeit über Leute bäuerlichen oder bürgerlichen Standes ausüben. Dass die jüngere Linie die Vogtei über die Freien im Aargau besessen haben muss, zeigt argumento e contrario der Satz des Nachteilungsbriefes bezüglich die Rechte Albrechts gegenüber diesen Leuten. Wie schon Wyss, Abhandlungen, Seite 209 richtig erkannt hat, sollen damit die öffentlich-rechtlichen Pflichten der freien Leute im Aargau nicht erschöpfend aufgezählt, sondern nur, entsprechend dem Zwecke der Urkunde, die Rechtssphären der beiden Brüder über sie abgegrenzt werden, soweit sie streitig gewesen waren. Daraus, dass die Rechte Rudolfs nicht besonders aufgezählt werden, darf man schliessen, dass sie alle öffentlichen Leistungen der Freien mit Ausnahme der Dingpflicht zum Landgericht umfasst haben. Umgekehrt dürften nach dem vorher Gesagten die Verhältnisse im Zürichgau gelegen haben. Der enge Zusammenhang beider Linien und ihre absolute rechtliche Gleichstellung, wie sie uns bis zu Rudolfs IV. Königswahl in den Quellen entgegentreten, lassen mich eine solche Regelung als überaus wahrscheinlich betrachten. Dann hätte also die ältere Linie schon von der Bruderteilung an in Teilen des Zürichgaues die Vogtei über die Freien und damit verbunden die hohe Vogtei über die niederen Stände innegehabt (— dieser Annahme steht Z. U. B. 1281 nicht entgegen, da Gottfrieds Vogt-Recht über den Freien hier ausdrücklich von Gewohnheit hergeleitet wird —), und es wäre somit ein Verkauf dieser Rechte an sie nicht mehr möglich und notwendig gewesen. Deshalb wäre beim Verkauf von 1273 in der Tat eher an die spezifisch landgräflichen Rechte zu denken, falls es sich überhaupt um öffentlich-rechtliche und nicht bloss um grund- und leibherrliche Befugnisse gehandelt haben sollte. Es ist unwahrscheinlich, dass man darüber jemals wird absolute Klarheit schaffen können.

Ebensowenig wird dies bezüglich des Tales G l a r u s möglich sein; man wird nur v e r m u t e n können, dass hier wie in Teilen des nordwestlichen Zürichgaues (advocatia Kilchtorf, advocatia circa Turegum und advocatia super liberos) die hohe Vogtei den Kiburgern zugestanden habe; es hat viel Wahrscheinlichkeit für sich, das Reichslehen der «v a l l i s» Clarona (Z. U. B. 1265) in diesem Sinne aufzufassen. Speidel lässt diese Frage, wie auch diejenigen betreffs der Verhältnisse in der

sogenannten «Grafschaft» Rapperswil unerörtert. Glitsch, Seite 139 f. leitet die Entstehung der letzteren in einleuchtender Weise aus einer anlässlich des Todes Graf Rudolfs II. von Habsburg erfolgten Exemtion des betreffenden Gebietsteiles aus der Grafschaft im Zürichgau her, wie sie zu Handen des Reiches bezüglich des Urnerlandes kurz vorher erfolgt war (Seite 121 f.). Die päpstliche Gesinnung der Laufenburger könnte die Veranlassung zu diesen Schmälerungen der ihnen zu⸗fallenden Grafschaftsrechte gegeben haben. Aber auch hier ist wahr⸗scheinlich, dass die Exemtion keine vollständige war, dass die Grafen⸗rechte der Rapperswiler sich nur über die niederen Stände erstreckten und die Kompetenz des landgräflichen Gerichtes für den Adel und die hohe Geistlichkeit sowie den Zug der Urteile an dieses Gericht anfänglich nicht ausschlossen. Nach Glitsch hätte diese «Grafschaft» auch das Gebiet von Einsiedeln mit eingeschlossen, ebenso die Höfe Wollerau, Pfäffikon und Bäch.

Eine weitere dem Landgrafen entfremdete Hochvogtei scheint die Reichsvogtei Zürich (um diese Stadt und an beiden Ufern des Sees) gebildet zu haben (Glitsch, Seite 106 ff.), welche später an die Grafen von Kiburg (nördlicher Teil, advocatia circa Turegum) und die Freien von Schnabelburg (südlicher Teil) aufgeteilt wurde. Die Tatsache, dass die wichtige Landgerichtsstätte des Zürichgaues zu Zürich mitten in diesem Gebiete gelegen war, lässt den Schluss zu, dass noch im 13. Jahrhundert auch dieses Gebiet von der Landgrafschaft nicht gänzlich eximiert war.

Das Gebiet westlich von Zürich und südlich der Limmat unter⸗stand, wie auch der Verfasser Seite 47 anerkennt, der vollen gräflichen Gerichtsbarkeit der jüngeren Linie, also der Zürichgaugrafen. Hier also waren Landgrafschaft und Hochvogtei in einer Hand vereinigt geblieben; das drückt sich in der Bezeichnung «Grafschaft von Habsburg» aus, die eine Analogie zu dem später als «Grafschaft Kiburg» bezeichneten Teil der alten Landgrafschaft Thurgau bildet (vergleiche mein «Landgericht», Seite 40 ff.), das kommt auch in der Herleitung der Dieb⸗ und Frevel⸗gerichtsbarkeit aus der Grafschaft im Habsburg. Urbar (Speidel, Seite 47) zum Ausdruck.

Nach 1313 begegnet der Name und Begriff Zürichgau nur noch im Rahmen der Kirchen⸗ oder aber der klösterlichen Gutsverwaltung, nachdem im 14. Jahrhundert durch das Verschwinden der für den ganzen Zürichgau zuständigen «Landtage» und die Angliederung der einzelnen Gebietsteile an die Landgrafschaften im Aargau und Thurgau, nach prak⸗tischen Ueberlegungen der gemeinsamen Herren, die Landgrafschaft Zürichgau als jurisdiktionelle und administrative Einheit gänzlich zer⸗fallen war.

III. In einem Anhang über die «Entstehung neuer Hochgerichtsverbände» behandelt der Verfasser kurz eine Anzahl zürichgauische Herrschaften, die nach seiner Auffassung zum Teil zu gänzlicher Exemtion von der Landgrafschaft gelangt sein sollen. Dass aber die verschiedenen königlichen und kaiserlichen Freibriefe so weitgehende Konsequenzen jedenfalls nicht immer hatten, zeigt der Verfasser selber am Beispiele der Stadt Klingnau. Dass auch die Herrschaft Wädenswil entgegen des Verfassers Ansicht nicht «volle Exemtion» von den Landgerichten im Zürichgau oder später von deren Nachfolgern, den österreichischen Landgerichten im Aargau oder im Thurgau, besessen haben kann, beweist wiederum der Verfasser selber.

Alle diese scheinbaren Widersprüche lösen sich eben ganz von selber, wenn man für diese Zeit die von mir oben wie schon im «Landgericht» verfochtene Ansicht zu Grunde legt: dass nämlich das landgräfliche «Landgericht» nicht nur Blutgericht und nicht das einzige Blutgericht in der Landgrafschaft zu sein brauchte und gewöhnlich auch nicht war, dass es aber das einzige ordentliche Gericht über die Herren, Herrschaften und Herrschaftsgerichte der Landgrafschaft und daneben ein Hoch- und Blutgericht für die anderen Stände, speziell Bürger und freie Bauern, war und bis gegen Ausgang des Mittelalters, zum Teil noch viel länger blieb, ferner aber, dass man unter dem Gericht über Dieb und Frevel nicht ein sogenanntes «Malefizgericht» im späteren Sinne zu verstehen hat, das heisst ein Gericht, das vorzugsweise berufen ist, Leibes- und Lebensstrafen zu verhängen, sondern ein Sühnverfahren bezüglich Rechtsverletzungen, welche mangels Zustandekommens einer Sühne solche Strafen für die Uebeltäter nach sich gezogen hätten.

Man gelangt dann dazu, bei der Hochgerichtsbarkeit zu unterscheiden zwischen: a) der nur im örtlichen Vogtgericht durch einen dem Freiherren- oder Ministerialenstande angehörenden «Vogtherrn» ausgeübten (Dieb- und Frevel-) Sühne-Hochgerichtsbarkeit über die ortsansässigen «Vogtleute;» b) der im Gebiet einer oder mehrerer alter Hundertschaften (nun gelegentlich «Grafschaft» oder Vogtei genannt) in dem zum Blutgericht über die niederen Landstände einschliesslich freie Bauern und Bürger aufgestiegenen Hundertschaftsgericht unter dem Vorsitz des Gerichtsinhabers («Grafen») oder seines Stellvertreters («Amtmannes», «Vogts») ausgeübten Blut- und Sühnehochgerichtsbarkeit; c) der im Gebiet einer alten Gaugrafschaft (nun «Landgrafschaft» genannt) neben der vollen und ausschliesslichen Gerichtsbarkeit über den Adel und die hohe Geistlichkeit dieses Gebietes und der infolge Zuges von Urteilen unterer Gerichte an dieses «Landgericht» erwachsenden Zuständigkeit in Konkurrenz mit den neuerstandenen Hundertschafts-Hoch-

gerichten und den ebenfalls sich bildenden Freigerichten ausgeübten Gerichtsbarkeit über Leib und Leben und freies Eigen der «Landsassen» unter dem Vorsitz des Gerichtsherren, genannt «Landgrafen», oder seines edelfreien Stellvertreters, des «Landrichters».

Die Geschichtsforschung, selbst wenn sie vorwiegend «politische» Geschichte zu behandeln wähnt, wird diese rechtsgeschichtlichen Unterscheidungen fürderhin nicht mehr ignorieren dürfen, wenn sie zu richtigen Ergebnissen gelangen will. Dass Speidel hier nicht genügend auseinander zu halten wusste, hat die Irrtümer in seiner Arbeit veranlasst. Im übrigen hat seine vielseitige Betrachtung des Problemes der Zürichgaugrafschaft doch einer gründlichen und soweit als möglich erschöpfenden und abschliessenden Behandlung dieser Frage in verdienstvoller Weise vorgearbeitet.

Nur lose verknüpft mit dem Hauptinhalt der Arbeit ist ein als «Beitrag zur Interpretation des Habsburgischen Urbars» bezeichneter Anhang über das Recht, speziell die Steuerpflicht der sogenannten usside-linge oder darkommen lüt, auch «Landzügling» genannt und der Unehelichen («Bastarde», «Bankarte»), der im übrigen mancherlei interessante Feststellungen enthält.

Es wäre sehr zu wünschen, dass nun auch noch die Entwickelung und Auflösung der alten Grafschaft Aargau einer gründlichen Untersuchung unter weitestgehender Herbeiziehung der neuesten rechtsgeschichtlichen Forschungsergebnisse unterzogen würde.

Rorbas-Freienstein, im Juni 1916. **Paul Blumer.**

Das «Gestinum» vom Jahre 1211.

Eine Hypothese.

Es ist wohl bekannt, dass es im Wallis zwei Dörfer gibt, die den Namen von «Gestinum», «Gestlen» oder «Chatillon» tragen. Das eine ist eines der höchsten Dörfer des obern Rhonetales und wird Ober-Gestlen oder Haut-Chatillon genannt und befindet sich an dem Kreuzungspunkte der alten Handelsroute von Bern über die Grimsel und dann über die Gries- und Nufenenpässe ins Mailändische. Das andere liegt viel weiter unten, fast am Ausgangspunkte des Lötschentales und heisst Nieder-Gestlen oder Bas-Chatillon. Hier stand vorher das Stammschloss der berühmten Familie von Thurn (urkundlich bezeugt schon im Jahre1 181) [vgl. Mém. et Doc. publ. par la Soc. d'histoire de la Suisse romande, XVIII, 366]; diese spielte bis zu ihrem Niedergang in 1375—76 eine Hauptrolle in der Wallisergeschichte). Dieses Dorf befindet sich

ein ganz wenig westlich von Raron, wo früher das Stammschloss einer anderen ebenfalls mächtigen Walliserfamilie, deren von Raron, stund (urkundlich bezeugt wenigstens im Jahre 1210; auch diese spielte bis zu ihrem Niedergang im Jahre 1418 eine wichtige Rolle in der Geschichte des Wallis).

Weiter ist anerkannt, dass im Jahre 1211 Herzog Berchtold V. von Zähringen «Rector Burgundiæ», über irgend einen Pass von der Bernerseite kommend, das Wallis überfiel und dabei in einem Dorfe, «Gestinum» genannt, eine grosse Niederlage erlitt. Die meisten Geschichtsforscher sind der Meinung, dass der Ort dieser Niederlage Ober-Gestlen war, das man von Bern über die Grimsel erreicht.

Wir unterlassen hier alle auf diese Razzia bezugnehmenden Fragen, ausser die des Orts der Schlacht und des Passes, den Berchtold überschritten haben soll. Uns scheint aber, dass verschiedene geschichtliche Tatsachen eher zu Gunsten von Nieder-Gestlen sprechen und dass der Zug von 1211 später mit jenem von 1419 (Schlacht bei Ulrichen, in nächster Nähe Ober-Gestlens) verwechselt wurde. Nach uns fand demnach die Schlacht von 1211 bei Nieder-Gestlen statt, welches der Zähringer über den Lötschenpass gewann. Der Zug von 1211 weist auffallenderweise mehrere eigentliche Grundzüge des letzten Widerstandes der Familien von Thurn und Raron (1376 und 1418) auf, der gerade vor jener authentischen und festbeglaubigten Schlacht von 1419 in Ulrichen stattgefunden. Es scheint uns auch natürlicher und einleuchtender, dass ein grosses, von Bern kommendes Heer eher über den Lötschenpass (wo 1419 wirklich eine Schlacht zwischen Bernern und Wallisern geschlagen wurde) zog, als noch lange den weiten Umweg über die Grimsel und das ganze Oberwallis hinunter zu machen. Und diese Meinung wird — wenn es wahr ist — dadurch bestärkt, dass der Anlass zu diesem Kriege des Rectors Burgundiae der Streit um die Kastvogtei des Bistums Sitten (so Stumpfs *Chronik*, Ausgabe 1548, p. 342), oder um die Reichsmittelbarkeit (bewilligt vom Kaiser Heinrich VI. zu Basel in 1189), des gleichen Bistums, das einst zur zähringischen Statthalterschaft gehörte, gewesen sei (vgl. Heyck, *Geschichte der Herzoge von Zähringen*, p. 431).

Es ist interessant und der Erwähnung wert, dass der Walliser Geschichtsforscher P. Sigismund Furrer in seiner «Geschichte von Wallis», 1852, Bd. II, 86, besonders da, wo er den «Bätzlerfriedhof» zitiert, auch glaubt, die Ereignisse von 1211 in Verbindung mit dem Lötschental bringen zu müssen. (Für die gegenteilige Auffassung vgl. Jahrbuch des S. A. C., Bd. XX, 6, Fussnote.) Gehen wir aber von diesen allgemeinen Betrachtungen zu der Erforschung der geschichtlichen Tatsachen über.

So weit uns bekannt, gibt es nur eine Quelle für die Schlacht von 1211, die früheren Datums als 1419 ist. Es ist die Eintragung in die «Chronica Briganorum», geschrieben um 1350, die uns Stumpf in seinem Reisebericht von 1544 (*Quellen zur Schweiz. Geschichte,* Bd. VI, 243 und 245) aufbewahrt hat. Hier aber ist nur von der «villa Gestinum» im Wallis die Rede, es wird kein Pass erwähnt, so dass dieses Dorf eben= sowohl Nieder= als Ober=Gestlen sein könnte. «Anno 1211 Berchtol= dus, dux de Zähringen — cum magno exercitu Vallesiam ingressus, prope villam Gestinum cruenta caede — occubuit». Diese Bemerkung hat Stumpf unter «Brig» angebracht; er gab also im Jahre 1544 nicht an, welches Dorf er meinte, obschon er damals die beiden (p. 240 und 257) kannte und ganz genau wusste, dass sie zwei total verschiedene Dörfer sind. Spätere Quellen aber (datiert nach 1419) erwähnen den Grimsel=Pass und setzen nach «Gestinum» die Worte «in deseno Gome= siano», so annehmend, dass der Ort der Schlacht von 1211 Ober= Gestlen sei. Dr. R. Hoppeler, der sich um die Wallisergeschichte sehr verdient gemacht hat, meint, dass diese drei Worte ein späterer Zusatz seien (vgl. seine *Beiträge zur Geschichte des Wallis im Mittelalter*, p. 201, Noten 1 und 3). Im 15. Jahrhundert schrieb Justinger (vgl. p. 6—7 der Studerschen Ausgabe von 1870): «Hertzog Berchtold hat uf die Zit, e Berne gestiftet wart, grosse Kriege mit den von Wallis, so verre daz er mit Macht und mit Gewalt uber Grymselen zoch in Ober= wállis; und waz vormals daselbs kein Reise [nie] gehört. Also tet er inen grossen Schaden und verlor er ouch daran». Im Jahre 1548 nennt Stumpf (*Chronik*, p. 342) den Grimselpass und ein Dorf «gleych nebend dem Dorff Ulrichen». Simler (Vallesiæ Descriptio, Ausgabe 1574, p. 12b oder p. 43 der Ausgabe von 1633) erwähnt ebenfalls dieses Dorf neben Ulrichen, ohne es zu nennen, und auch den Grimselpass (später [p. 50 oder p. 134—35] spricht er nur vom Grimselpass, bestimmt aber kein Dorf als das Schlachtfeld.) Tschudi jedoch (Bd. I, 94, der Aus= gabe von 1734 seiner *Chronicon Helveticum)* nennt nur den Grimsel= pass. Alle diese vier Quellen erwähnen auch die Schlacht bei Ulrichen vom Jahre 1419. Eine spätere Quelle ist das vom Sittener Domherr Johann Jodocus Quartéry (er starb 1669) geschriebene *Liber Vallis Il= liacæ,* der die vom Briger Castellan Johannes Kleinmann verfasste Ver= sion (16. Jahrhundert) der *Chronica Briganorum* benützte (vgl. *Anzeiger für Schweiz. Geschichte,* 1908, p. 269—271 und die Texte in Gremaud, Bd. I, 166—67, sowie *Fontes Rerum Bernensium,* Bd. I, 507). Klein= mann schreibt «prope villam de Geschinen in Conches» und Quartéry «prope villam Gestheinon in deseno Gomesiano». Das war bis jetzt die allgemein geltende Ansicht.

Gegen ihn aber gibt es einige stark ins Gewicht fallende Argumente. Es ist wahr, dass der Pfarrer und die Kirche Hasle (Meiringen) in den Jahren 1231 und 1234 zum ersten Mal erscheinen (*Fontes Rerum Bernensium*, Bd. II, 113 und 140) und die Pfarrei Münster (Mutterkirche vom ganzen Ober-Goms) im Jahre 1235 (*Blätter aus der Walliser Geschichte*, Bd. III, 248). Aber der Name des Grimselpasses kommt urkundlich nicht vor 1351 zum Vorschein (*Eidgenössische Abschiede*, Bd. I, 260); die Furka hingegen erscheint schon 1269 unter dem Namen «Forcla de Conches» (vgl. Gremaud, Bd. II, 140). Es ist selbstverständlich nicht ausgeschlossen, dass der Grimselpass nicht schon vorher, besonders den Landleuten, bekannt war. Wenn wir jedoch nicht irren, war über die Lokalgeschichte des obersten Aaretales im Jahre 1211 noch nichts bekannt. Auch das Dorf Ober-Gestlen wird in den Urkunden vor 1419 sehr selten genannt, einzig nur in den Jahren 1331 (Gremaud, Bd. IV, 12), 1332 (Bd. IV, 44), 1366 (Bd. VI, 539) und 1374 (Bd. V, 408). Auch wenn man die Sache von allen Seiten aus betrachtet und alles in Erwägung zieht, kann man doch nicht verstehen, wozu der Zähringer mit seinem ganzen Heertross den weiten Umweg unternommen haben soll.

Wenden wir uns nun dem Dorfe Nieder-Gestlen zu. Dieses wird erstmals schon im Jahre 1224 (Gremaud, Bd. I, 247) erwähnt und besass ein Schloss und einen Prior bereits im Jahre 1250 (Bd. I, 422 und 463). Später finden wir es, dank der mächtigen Familie, die dort herrschte, noch mehrere Male genannt. Im Jahre 1233 hatte nun der Herr von Thurn die Pfarrkirche des Lötschentales (die Collatur-Rechte ausgenommen) der Abtei Abondance im Chablais gegeben (Gremaud, Bd. I, 306—307). Diese Pfarrkirche stund in Kippel, dem Talhauptdorf, das am Fusse des Lötschenpasses liegt. Auf der andern Halde des Passes (Bernerseite) dagegen lag die Pfarrkirche von Frutigen (die Mutterkirche dieser ganzen Gegend), der im Lausanner Cartular zum ersten Mal im Jahre 1228 Erwähnung geschieht (Mém. et Doc. publ. par la Soc. d'histoire de la Suisse romande tom. VI, 25). Somit ist es sehr wohl möglich, dass der Lötschenpass schon damals gut bekannt war, urkundlich erwähnt wird derselbe allerdings erst im Jahre 1352 (*Fontes Rerum Bernensium* Bd. VII, 656). Ziemlich sicher ist auch, dass zu Ende des 13. Jahrhunderts Lötscher-Leute über diesen Pass und die Sefinenfurka geschickt wurden, um den obersten Teil des Lauterbrunnentales zu bevölkern (vgl. unsern Artikel *Les Colonies Valaisannes dans l'Oberland Bernois*, gedruckt in *Blätter für bernische Geschichte* etc. Bd. II, 179—183). Ferner wissen wir auch, dass der damalige Besitzer von Frutigen, Herr Heinrich von Kien, ein Freund und Begleiter der Herzöge von Zähringen

war (Zeuge in zwei zähringischen Urkunden: *Fontes Rerum Bernensium*, 1175 und 1181, Bd. I, 454 und 458) und noch im Jahre 1220 lebte (loc. cit. Bd. II, 20). So ist es sehr wohl möglich, dass der Zähringer im Jahre 1211 ohne grosse Mühe und Hindernisse über den Lötschen=pass hätte ziehen und auf diese Weise das Wallis, nicht weit von Nieder=Gestlen, erreichen können. Die Herren von Kien hatten nun aber auch Beziehungen zum Bischof von Sitten, dem sie 1232 die Engstligenalp oberhalb Adelboden vergabten (Gremaud, Bd. I, 298), also gerade ein Jahr vor der ersten Erwähnung der Kirche von Kippel. Das Frutigtal kam später, 1290, in den Besitz der Herren von Wediswil (*Fontes Rerum Bernensium*, Bd. III, 492; die Sillerenalp liegt s. w. von Adelboden) und gelangte dann, vor 1311 durch die Hochzeit der Erbin Elisabeth mit Johann von Thurn (Mém. et Doc. publ. par la Soc. d'histoire de la Suisse romande, 2. Reihe, Bd. IV, 7, Note 2 und p. 75) in den Besitz dieses mächtigen Hauses, das so Herr der beiden Halden des Passes wurde. Die Familie von Thurn endlich verkaufte die Herr=schaft Frutigen im Jahre 1400 an die Stadt Bern und bald nachher 1419 fand auf dem Pass selber eine Schlacht zwischen den Bernern und den Wallisern statt (Justinger, p. 266–267).

Infolgedessen muss diese Familie samt dem Lötschenpass in Bern wohlbekannt gewesen sein, und eben deshalb vermuten wir, es möchten die vagen Erinnerungen an mehrere Details aus den beiden Schlachten von 1419 auf dem Pass und bei Ulrichen zu einer Verwechslung der beiden Dörfer Gestlen beigetragen haben.

Sicher ist, dass es auch im Jahre 1211 viel leichter gewesen wäre, den Bischof über den Lötschenpass zu erreichen als über die Grimsel. Wir finden auch eine Verwechslung dieser beiden Schlachten von 1211 und 1419 mit Bezug auf zwei andere benachbarte Pässe, mit dem Rawil= (Jahrbuch d. S. A. C. XVI, 128) und vielleicht auch mit dem Sanetschpass, der 1376 durch Kauf von der Familie Thurn an den Bischof von Sitten überging. Es sind dies beides Pässe, die urkundlich ziemlich viel später als 1211 erwähnt werden, im Jahre 1418 aber sicher begangen wurden. (Für Sanetsch, vgl. Gremaud Bd. VII, 604 und 608, sowie Justinger, p. 260–261; und für Rawil vgl. Gremaud Bd. VII, 248 und Justinger, p. 260–261, welcher ihn die «Rothe Furgge» nennt).

Aber auch noch zwei andere Dinge haben vielleicht zu dieser Verwechslung der beiden Schlachten von 1211 und 1419 beigetragen, nämlich der merkwürdige Zusammenhang des Klosters Abondance (Chablais) und des Val d'Illiez mit unserm Lötschental. Im Jahre 1233 übergab Herr Gerold von Thurn die Pfarrkirche von Kippel im Lötschental der Abtei Abondance (Gremaud, Bd. I, 306–307; diese Urkunde wurde

in der St. Martinskirche zu Géronde verfasst, die damals schon einen Prior hatte, der als Zeuge besagte Urkunde unterzeichnete). Die Abtei Abondance nun wurde im Jahre 1108 von jener berühmten Abtei St. Maurice (regulierte Augustiner Chorherren) gegründet. Jetzt im Jahre 1331 ward dann diese Filiale Géronde von der Abtei Abondance an Aymon von Thurn, Bischof von Sitten, gegen die Kirche Val d'Illiez umgetauscht (Gremaud, Bd. IV, 2). Hierin erblicken wir den oben schon angedeuteten merkwürdigen Zusammenhang zwischen unserem Lötschental und dem Val d'Illiez, der uns von Géronde, gegenüber Siders, übermittelt wurde. Dieser Zusammenhang ist für uns besonders deshalb sehr interessant, weil das Val d'Illiez in alter Zeit «Vallis Illiaca inferior» und das Lötschental das «Vallis Illiaca superior» hiess. So versteht man nun allsgemach ganz gut, dass in Quartéry's «Liber Vallis Illiacæ» die Schlacht von 1211 bei Gestlen wohl speziell erwähnt wird, als Ort der Schlacht wurde aber irrtümlicherweise Ober-Gestlen statt Nieder-Gestlen genannt.

Fassen wir das Ergebnis unserer Untersuchungen hiermit kurz zusammen:

1. Es scheint uns, dass eine gewisse Möglichkeit vorhanden ist, dass diese zwei Orte verwechselt wurden und die Schlacht von 1211 wirklich bei Nieder-Gestlen stattfand.
2. Beigetragen zu dieser Verwechslung haben:
   a) Die verwischten Erinnerungen an die Schlacht von 1419 auf dem Lötschenpass.
   b) Die ebenfalls vagen Erinnerungen an den Niedergang der zwei berühmten Walliserfamilien von Thurn (1375–1376) und von Raron (1418) deren Stammschlösser sich so nahe beieinander, in nächster Nähe Nieder-Gestlens, erhoben.
3. Der auffallende Zusammenhang der Familie von Thurn, der Kirche von Kippel, der Pfarrkirche von Val d'Illiez und der Abtei Abondance im Chablais.

Grindelwald. Dr. W. A. B. Coolidge.

Der päpstliche Nuntius als Gast in Altdorf (1628/29).

Landammann Karl Emanuel von Roll, vermählt mit Regina Schmid, legte für seine Familie ein Geburts- und Taufbuch an, in welchem folgender Eintrag steht: «Auf St. Antonisdag, das ist den 17. Jener, anno 1629 gebar mein liebe Hausfrauw mein die 6te Dochter zwüschet

den sexen und siben Uren am Morgen, und war das Zeichen im Scorpion. Dißes Döchterlis Daufgöte ist der hochwürdig Fürst und Her, Her Ciriacus Rozi, ein Römer Erzbischof zuo Patraßen und Ir Bebstliche Heligkeit Nuntius in der Eidgnoschaft, der damalen etliche Monet in meinem Haus mit seinem ganzen Hofgesindli geloßiert gwesen, und die Daufgoten ist die Frauw Maria Madlena Redigin, des Heren Amen Johan Heinrichen Zumbrunnen, Obersters, Hausfrauw. Dis Kind ist in der Pfarkirchen Sant Marti alhie in Altorf von Heren Pfarrer Lienhart Fründt, Dechan der vier Walsteten, getauft worden und heist Anna Catarina.»

Diese Tochter trat 1644 in das Kloster zu Allen hl. Engeln in Attinghausen ein und ist dort am Ostertag 1646 gestorben. Roll wohnte damals vermutlich als ältester Sohn des Ritters Walter von Roll in dem zirka 1562 von seinem Vater erbauten grossen Steinhause, das 1799 nur bis auf den ersten Stock niederbrannte und seit August 1906 Sitz der Ersparniskasse Uri ist.

Cyriakus Rocci war akkreditiert seit dem 28. Juni 1628 und scheint bereits im Jahre 1629 wieder abgelöst worden zu sein. Da man von diesem Nuntius fast gar nichts weiss,[1]) so ist diese Notiz über seinen Aufenthalt in Altdorf und seine Beziehung zur Familie von Roll des Aufhebens wohl wert. Das Porträt des Gastgebers findet sich im historischen Museum zu Altdorf.[2])

Altdorf. **E. Wymann.**

---

[1]) Im Oktober 1628 war Nuntius Rocci bei der feierlichen Graberöffnung des hl. Otmar in St. Gallen zugegen. Siehe Stückelberg, Geschichte der Reliquien in der Schweiz. Bd. I, 124; II, 75. An letzterer Stelle ist der Name Cyriacus verschrieben.

[2]) Vallière (Treue und Ehre S. 234), der es reproduzierte, teilte dasselbe irrig dem Landesmuseum in Zürich zu.

Besprechungen und Anzeigen.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren derjenigen Arbeiten, deren Besprechung an dieser Stelle gewünscht wird.

Dr. P. E. Scherer, Zur Einführung in die Urgeschichte, Sonderdruck aus dem «Obwaldner Volksfreund», Sarnen 1914, 25 pages.

C'est le texte d'une conférence faite par le Père Scherer lors de la réunion de la société des historiens et antiquaires à Alpnachdorf. Il est difficile de résumer un travail qui est lui-même un résumé extrêmement concis de toute la préhistoire. Constatons d'abord la parfaite clarté de l'exposé du conférencier. Après avoir tracé les grandes lignes de l'évolution de la civilisation pendant les siècles qui précèdent l'ère chrétienne, en remontant le cours des âges, c'est-à-dire en partant de l'époque romaine pour aboutir au plus ancien âge de la pierre, l'auteur brosse un court tableau de l'histoire de l'archéologie préhistorique en Suisse depuis les premières découvertes d'ossements fossiles au XVII[e] siècle. Il insiste avec raison sur les services rendus à cette science par la Société des antiquaires de Zurich fondée en 1832 par F. Keller; il mentionne la découverte des stations lacustres en 1853, et la fondation de la nouvelle Société suisse de préhistoire par J. Heierli en 1907. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas jugé à propos de consacrer une ligne au Musée National qui a cependant rendu quelques services à la cause préhistorique.

Pour terminer le Père Scherer passe rapidement en revue les principales découvertes faites, dans les trois cantons primitifs, d'objets des âges de la pierre et du bronze, des époques romaines et du premier moyen-âge. Cette dernière partie de la conférence a été traitée depuis, avec toute l'ampleur nécessaire, dans un récent travail publié dans les *Mitteilungen der antiq. Gesellschaft* de Zurich.

En résumé, la conférence du D[r] Scherer est un excellent guide pour ceux qui désirent avoir un rapide aperçu de l'archéologie préhistorique. L'auteur a su y exposer avec clareté les grandes lignes de cette science encore jeune, mais qui occupe déjà une place importante entre les sciences naturelles et les sciences historiques, auxquelles elle sert de trait d'union.

Zürich. **D. Viollier.**

P. E. Scherer, Die vorgeschichtlichen und frühgeschichtlichen Altertümer der Urschweiz, Mitteilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zurich, Band XXVII, Heft 4, in 4°, Zurich 1916 (in Kommission bei Beer & Co.).

Le Père E. Scherer a déjà consacré deux mémoires aux antiquités de la Suisse primitive, ses *Beiträge zur Kenntnis der Urgeschichte der Urschweiz,*

parus comme annexes aux *Jahresbericht der Kantonsschule von Sarnen*, en 1909 et 1910. Ces deux travaux étaient fatalement condamnés à demeurer plus ou moins inconnus, aussi devons nous être reconnaissants à la Société des antiquaires de Zurich d'avoir donné au Dr Scherer la possibilité de publier à nouveau ses recherches sur la préhistoire des trois petits cantons dans une revue plus répandue qu'un rapport annuel d'une école cantonale.

Les découvertes préhistoriques faites dans cette partie de la Suisse présentent un intérêt tout particulier, car elles nous prouvent que les habitants de notre pays aux âges de la pierre et du bronze n'ont pas craint de s'aventurer jusque dans ces vallées reculées du massif alpestre. Durant ces époques, c'est la vallée de l'Aar qui fut la grande voie de communication, la région peuplée du plateau; c'est de là que quelques groupes humains partirent pour occuper les vallées latérales. Nous ne devons pas nous attendre à faire des découvertes très importantes dans les montagnes d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald: si cette région fut parcourue dès l'époque néolithique par de hardis chasseurs, il ne semble pas que l'homme s'y soit installé à demeure, car toutes les découvertes faites consistent en objets isolés. Cependant, il se pourrait que sur les rives du lac de Lungern se soit élevé une petite station lacustre, comme il en exista une sur les rives du Türlersee. Seule la vallée de la Reuss a connu une population stable dont témoignent les sépultures de la fin de l'âge du bronze trouvées à Bürglen.

En passant, l'auteur signale toute une série de prétendus monuments mégalithiques, et c'est un service qu'il nous rend en montrant que tous ces soit-disant menhirs, dolmens et cromlechs sont d'origine naturelle. Il faut espérer que nous les verrons disparaître définitivement de la littérature archéologique.

Toutes les trouvailles de l'âge du bronze consistent également en objets isolés, perdus par des chasseurs ou des émigrants. L'étude de ces différents objets nous montre que pendant toute la durée de l'âge du bronze les montagnes des petits cantons furent parcourues par l'homme qui, parfois, séjournait quelque temps dans les grottes naturelles comme celle du Drachenhöhle.

Fait étrange, pendant tout l'âge du fer, c'est-à-dire pendant les sept siècles qui précédèrent la conquête romaine, cette région paraît avoir été complètement abandonnée des habitants de notre pays, tribus hallstattiennes et celtiques. Car le dépôt d'Altdorf que l'auteur place dubitativement au La Tène nous paraît encore difficile à dater.

Ce n'est qu'après la conquête romaine que cette région fut de nouveau fréquentée, ce que nous prouvent les nombreuses découvertes de monnaies et d'objets isolés. A Alpnachdorf s'éleva même une exploitation rurale, une *villa rustica*, à la description de laquelle le Dr Scherer consacre la plus grande partie de son mémoire. Cette demeure paraît avoir été édifiée déjà au cours du Ier siècle de notre ère.

Après la chute de l'empire, les trois cantons furent habités par quelques familles des envahisseurs germaniques; leurs sépultures ont été constatées dans différentes parties de cette région.

Ce travail, comme tout ce qui sort de la plume du Dr Scherer, est clair, bien ordonné; les constatations y sont exposées simplement; les discussions sont courtes et bien conduites. Enfin l'illustration est abondante et parfaite. Un simple vœu en terminant: que l'auteur nous donne une carte à grande échelle sur laquelle seront portées toutes les découvertes mentionnées; elle facilitera singulièrement la lecture du texte en nous permettant de saisir d'un coup d'œil, l'aire de répartition des différentes trouvailles.

Zürich D. Viollier.

Das Stadtrecht von Zofingen. Bearbeitet und herausgegeben von Walther Merz. (Die Rechtsquellen des Kantons Aargau, erster Teil, Stadtrechte, fünfter Band.) Aarau, Sauerländer 1914.

Nachdem bereits die Mehrzahl der aargauischen Städte die Chance gehabt hat, in W. Merz und F. Welti ausgezeichnete Herausgeber für ihre Rechtsquellen zu finden, ist nun Zofingen an die Reihe gekommen. Die Bearbeitung bot hier besondere Schwierigkeiten, indem die ältern Urkunden mit dem Stadtarchiv 1396 dem Feuer zum Opfer fielen, so dass sie zum Teil rekonstruiert, z. T. von auswärts herangezogen werden mussten.

Die Anfänge Zofingens (vergl. darüber den Aufsatz von Merz in der Basler Zeitschr. für Geschichte und Altertumskunde XII) unterscheiden sich ziemlich stark von denjenigen der andern Städte des Aargaus. Das Städtchen ist eine Gründung der Grafen von Froburg aus dem 12. Jahrhundert und wurde erst im Laufe des 13. Jahrhunderts in ziemlich gewalttätiger Weise von den Habsburgern erworben. Die Stadtrechtsquellen aus der mittelalterlichen Periode sind relativ kurz gehalten, aber recht interessant. Eine besondere Rolle spielte die Stiftsprobstei, wie eine Anzahl von aufgenommenen Nummern kirchenrechtlichen Inhalts dartut. Auch nachdem Bern 1415 die Oberherrschaft an sich gezogen hatte, blieb die nicht unwichtige Stadt bei ihrem eigenen Recht und erhielt einzelne grössere Verschreibungen desselben, so die alte Stadtsatzung von 1595, die zweite Stadtsatzung von 1604, die erneuerte Gerichtssatzung von 1623. Es dürfte für junge Juristen eine schöne Aufgabe bilden, an Hand dieser und anderer Publikationen die einzelnen Teile des aargauischen Stadtrechtes systematisch darzustellen. Von kulturhistorischem Wert ist die revidierte Landtagsordnung von 1747, erläutert durch einen Kommentar und Planskizzen, welche ein sehr anschauliches Bild von dem im 18. Jahrhundert so beliebten Volksschauspiel einer solennen Hinrichtung geben.

Der Band ist mit den Abbildungen der städtischen Siegel geschmückt. Die Einleitung wurde relativ knapp gehalten; Merz als hervorragendster Kenner der Geschichte seiner Heimat konnte sich diese Selbstbeschränkung wohl leisten. Zu begrüssen ist es, dass Quellen von sekundärer Wichtigkeit bloss in Regesten angeführt worden sind. An sorgfältigster Edition und an illustrierenden Anmerkungen hat es der Bearbeiter nie fehlen lassen; sie, wie

auch das reichhaltige Register legen erneutes Zeugnis für seine gewaltige Arbeitskraft und seine warme Liebe zur heimischen Rechtsgeschichte ab.

Bern. **M. Gmür.**

Die Urkunden des Stadtarchivs Zofingen, herausgegeben von Walther Merz. Mit dem Jahrzeitbuch des Stifts Zofingen, herausgegeben von Dr. Franz Zimmerlin. Aarau, Sauerländer 1915, 449 S.

Auf Veranlassung der Ortsbürgergemeinde Zofingen hat W. Merz im Jahre 1913 den ältern Archivbestand des dortigen Rathauses neu geordnet. Er blieb nun nicht dabei stehen, die oben angezeigten Rechtsquellen von Zofingen zu edieren, sondern fügte noch eine zweite stattliche Publikation hinzu, welche die weitern Urkunden bis ca. 1600 enthält. Zofingen kann sich dank dieser Parallelbearbeitung rühmen, eine so vollständige und abgeschlossene Beleuchtung seiner ältern Zustände erfahren zu haben, wie sie kaum eine zweite Stadt besitzt.

Im ersten Teil des Bandes werden die Urkunden aus fremden Archiven, bis ca. 1300 reichend, regestweise angeführt. Im zweiten, längsten Teil sind die im Stadtarchiv Zofingen liegenden Urkunden ganz oder auszugsweise publiziert. Sodann lässt Dr. Zimmerlin das sehr umfangreiche Jahrzeitbuch des Stiftes folgen, welches namentlich in genealogischen Fragen grössere Ausbeute bieten wird. Der Band ist ferner mit einer grossen Zahl von Siegelabbildungen sehr hübsch ausgestattet, und seine praktische Brauchbarkeit wird dadurch erhöht, dass er nicht bloss ein Wort- und Sachregister, sondern auch ein separates Orts- und Personenregister aufweist. Dem Herausgeber und seinem Mitarbeiter gebührt hohe Anerkennung; gleichzeitig darf auch rühmend hervorgehoben werden, dass die Behörden und die Bürgerschaft von Zofingen offenbar das Ihrige beigetragen haben, um die Herausgabe des schönen Bandes zu ermöglichen.

Bern. **M. Gmür.**

Hans G. Wirz. Zürich und Konstanz im Kampf zwischen Ludwig dem Bayer und dem Papsttum. — Zürch. Diss. und Schriften des Vereins für Gesch. des Bodensees. Heft 41. 1912. 8° 87 S.

Wirz behandelt die politische Geschichte der beiden eng befreundeten Städte Zürich und Konstanz im Rahmen des gewaltigen Kampfes zwischen Ludwig dem Bayer und dem Papsttum. Es ist dem Verfasser gelungen, trotz des meist spärlichen und lückenhaften Materials ein lebensvolles und anschauliches Bild von den Vorgängen der Jahre 1313—1349 zu entwerfen, ohne dabei den sichern, durch sorgfältiges Studium aller in Betracht fallenden Quellen bereiteten Boden zu verlassen. Es wird gezeigt, wie die beiden

Städte ursprünglich durchaus jener grossen, unter Österreichs Führerschaft stehenden Verbindung von Städten und kleinen Dynasten links und rechts vom Rheine angehörten, was Zürich in den Kampf des Herzogs Leopold gegen die Waldstätte und in die Niederlage bei Morgarten verwickelte. Einen neuen Konflikt brachte der Gegensatz zwischen König Ludwig und seinem Gegenkönig, dem Österreicher Friedrich. Die Verständigung zwischen den beiden Machthabern beseitigte auch für die Politik der beiden Städte ernstliche Schwierigkeiten. Ungleich viel schwieriger wurde für sie die Lage, als der Kampf zwischen König Ludwig und dem Papsttum ausbrach, der mit unerhörter Erbitterung geführt wurde. Konstanz und Zürich gehörten zu den Städten, die sich von Anfang an mit aller Entschiedenheit auf die Seite des Königs stellten und dafür von der Kurie mit dem Interdikt bedacht wurden. Natürlich gab es in beiden Städten auch eine starke, von der Mehrzahl der Geistlichkeit gestützte päpstliche Partei, was den Ausbruch von schweren inneren Zwistigkeiten zur Folge hatte. Wie die Wellen des wild wogenden allgemeinen Kampfes auch die beiden Städte überfluteten und hier leidenschaftliche Parteikämpfe zeitigten, wird eingehend und liebevoll geschildert.

Im Verhältnis zum eigentlichen Thema der Arbeit, der Darstellung der Politik der beiden Städte, ist der Rahmen, d. h. die Schilderung der *allgemeinen* Verhältnisse, etwas reichlich ausgefallen. Die Darstellung des Ganges der Ereignisse innerhalb Konstanz und Zürich wird dadurch allzuhäufig unterbrochen. Es hätte sich wohl auch gelohnt, neben der *Darstellung* der Ereignisse, eine noch weitergehende *Motivierung* derselben zu versuchen. Wir haben für Zürich wenigstens gewisse Anhaltspunkte für die Zusammensetzung der Parteien innerhalb der Stadt. Es wäre wohl möglich, den Zusammenhang des grossen Gegensatzes Kaiser und Papst mit der andern wichtigen Bewegung jener Zeit, der Einführung der Zunftverfassung, aufzudecken und damit die Gesichtspunkte, wie sie Zeller-Werdmüller in seiner Arbeit über die Zürcher Verfassungsänderung vom Jahre 1336 (Zürcher Taschenbuch 1898) geltend gemacht hat, neu zu beleuchten und zu vertiefen. Seit dem Sturze der Geschlechterherrschaft in Konstanz durch die Zünfte geht die Politik der einst so eng verbundenen Städte langsam immer mehr auseinander. Konstanz wendet sich den süddeutschen Städten zu, während sich Zürich nach dem Tode des Kaisers Ludwig wieder enger an Österreich anschliesst. Dabei ist bemerkenswert, dass in Konstanz der Einfluss des zünftischen Elementes durchaus vorherrschte, während die Politik Zürichs in der starken Hand des aus adeliger Familie stammenden Bürgermeisters Brun lag, der sich wohl auf die Zünfte stützte, seiner ganzen Vergangenheit nach aber mehr auf die Traditionen des frühern, gestürzten Regimentes und auf den Anschluss an Österreich hingewiesen wurde. Daher auch sein Versuch, sich 1342 mit den verbannten Räten wieder zu versöhnen. Gerade die genaue Kenntnis der Ereignisse vor 1350, wie sie nun Wirz vermittelt, zeigt auch, wie unvermittelt das Abschwenken der Zürcher zu den innern Orten im Jahre 1351 war.

Die Arbeit von Wirz bereichert so nicht nur unser Wissen über eine der interessantesten Epochen des ausgehenden Mittelalters, sie trägt auch als Vorgeschichte des Anschlusses von Zürich an die Eidgenossen viel zum Verständnis der zürcherischen Politik in der 2. Hälfte des 14. Jahrhunderts bei.

Zürich. **Hans Nabholz.**

Basler Chroniken, herausgegeben von der Historischen und Antiquarischen Gesellschaft in Basel; siebenter Band. Bearbeitet von August Bernoulli. Leipzig, Verlag von S. Hirzel 1915. 528 S.

Der vorliegende siebente Band der Basler Chroniken war ursprünglich als Schluss der Sammlung gedacht und sollte als Hauptstück das Tagebuch Johann Gasts aus der Reformationszeit enthalten. Der Stoff wurde aber durch verschiedene Funde so sehr vermehrt, dass die Publikation des genannten Tagebuches auf einen späteren Band verschoben werden musste. Denn schon die übrigen Stücke reichten, obwohl sich unter ihnen kein einziges von grösserem Umfange befindet, aus, um einen stattlichen Band zu füllen; der Löwenanteil entfällt dabei auf Autoren, die Aufzeichnungen über die Geschichte der Bischöfe von Basel hinterlassen haben.

Obwohl es nicht an interessanten Notizen im einzelnen fehlt, kann keiner einzigen der publizierten Chroniken weder nach Inhalt noch nach Form grössere Bedeutung zugeschrieben werden; um so mehr verdient die aus den früheren Bänden der Sammlung bekannte musterhafte und unermüdliche Gewissenhaftigkeit des Herausgebers Anerkennung, den selbst der geistloseste und flüchtigste Kompilator nicht an seinen Editorenpflichten irre machen kann, und man wird mit lebhaftem Bedauern davon Kenntnis nehmen, dass er dem folgenden Bande seine Tätigkeit nicht mehr zu widmen gedenkt.

Der Band beginnt mit einer Familienchronik zweier Iselin aus dem Ende des 14. und dem Anfang des 15. Jahrhunderts; es folgen Notizen eines baslerischen Anonymus aus den Jahren 1451/52. Etwas anspruchsvoller als diese simpeln Eintragungen sind die chronikalischen Notizen zur Geschichte des 15. Jahrhunderts, die den Werken des bischöflichen Hauskaplans Blauenstein entnommen sind. Blauensteins Chronik der Bischöfe hat ausserdem dadurch besondere Bedeutung, dass sie zur Zeit der Reformation von einem geistlichen Anhänger des alten Glaubens mit Zusätzen und einer Fortsetzung bis 1529 versehen worden ist; diese Schriftstücke waren zwar bisher nicht unbekannt, finden sich aber hier zum ersten Male an einem Orte publiziert. — Fast nur Lokalnotizen enthalten die Aufzeichnungen des Durlachers Betz, genannt Ursi, der der Stadt Basel als städtischer Rechtsanwalt und Professor des Kirchenrechts Dienste leistete (gestorben 1498/99).

Während Betz seiner Bildung nach noch dem Mittelalter angehört, lassen sich bei dem nächsten Autor, dem Kaplan am Münster Hieronymus Brillinger, Einflüsse des Humanismus wahrnehmen. Doch hat auch er kein

grösseres Werk hinterlassen, sondern nur einen Sammelband mit Aufzeichnungen und Kollektaneen von recht verschiedenartigem Werte. Das grösste Interesse wird man seinen Eintragungen zur Zeitgeschichte (1474—1525) zuerkennen. Es sei dabei bemerkt, dass die Zeilen p. 203, Z. 16 und p. 208, Z. 17 versehentlich nicht als Distichen gedruckt sind und dass der Bericht über die portugiesische Gesandtschaft an Papst Leo X. p. 217 ff. schon bisher bekannt war, allerdings nur in portugiesischer Übersetzung (bei D. De Goes, «Cronica del rei D. Emanuel» p. III, c. 57). — Einen recht interessanten Einblick in die Stimmung der altgläubigen Partei in Basel gewährt die anonyme Chronik über die Jahre 1521—1526. Zeigt sich hier der Verfasser als entschiedener Gegner des Luthertums, so scheint mir dagegen weniger sicher, dass man ihn auch als einen Gegner der fremden Solddienste bezeichnen darf, jedenfalls formuliert er seine Haltung in dieser Beziehung weniger deutlich als in der Glaubensfrage.

Es folgen darauf die dürftigen, deutsch redigierten Notizen des Konrad Schnitt zur Geschichte der Basler Bischöfe. Diese und andere Aufzeichnungen verwandte dann der Dekan zu St. Peter in Basel Nikolaus Briefer zu seiner 1546 verfassten Chronik der Basler Bischöfe, die zusammen mit späteren Zusätzen als folgende Nummer zum Abdruck kommt. Bernoulli hatte bereits früher mitteilen können, dass diese Chronik von Briefer für Stumpf angefertigt worden war; sie ist in der Zürcher Stadtbibliothek von dem Stumpf-Forscher Gustav Müller aufgefunden worden.

Zum Schluss werden noch Chronikalien aus Zunftbüchern publiziert, die nicht unwichtige Notizen zur Geschichte der eidgenössischen Feldzüge in Italien enthalten.

Als «Allgemeine Beilagen» hat der Herausgeber noch einige wertvolle eigene Arbeiten beigesteuert: ein Verzeichnis der Basler Bischöfe und ein Verzeichnis der Bürgermeister, Oberstzunftmeister und Ammeister der ältesten Zeit und des 16. Jahrhunderts. Es folgen Berichtigungen und Nachträge zu sämtlichen Bänden der «Basler Chroniken».

Zürich. **E. Fueter.**

Dr. Emil Dürr. Die auswärtige Politik der Eidgenossenschaft und die Schlacht bei Marignano. Basel 1915.

Die vorliegende Broschüre trägt den Charakter einer Gedenkschrift auf die Schlacht von Marignano, deren Erinnerung im Sept. 1915 überall in der Schweiz gefeiert wurde. Es kommt aber dem Verfasser nicht darauf an, «nachzuweisen, wo im einzelnen und wie im besonderen die gewaltige Schlacht in der lombardischen Ebene geschlagen worden ist», sondern der grossen Entwicklung nachzugehen, die zu der entscheidenden Schlacht geführt hat. Darum zerfällt die Schrift in zwei Hauptteile, wie dies schon der Titel andeutet: in eine knappe Skizze des Verlaufes unserer auswärtigen Politik

bis Marignano und in eine Schilderung der Schlacht und deren Folgen für die politische Haltung der Schweiz.

Im ersten Hauptteil arbeitet Dürr vor allem die Gegensätzlichkeit der eidgenössischen Politik heraus. Einerseits drängten die Urkantone, unter der Führung Uris, auf eine Ausdehnung nach Süden über den Gotthardpass hin, anderseits richtete Bern seine Wünsche auf das benachbarte savoyische und burgundische Gebiet und strebte mit Hilfe seiner alten Verbündeten Freiburg und Solothurn konsequent nach diesem Ziel. «Zürich war dazu verurteilt, zwischen zwei grossen auswärtigen Richtungen hin und her zu schwanken.» Die Form der eidgenössischen Bünde war zu lose, um die auseinanderstrebenden Kräfte zusammenzufassen zu einer einheitlichen auswärtigen Politik. Die Katastrophe von Marignano ist nach Dürr die logische Folge dieses Gegensatzes. Die divergente auswärtige Politik und die konfessionelle Spaltung, die kurz nach Marignano einsetzte, veranlassten die Eidgenossen, auf weitere Eroberungspläne zu verzichten und den Neutralitätsgedanken aufzunehmen.

Die Darstellung Dürrs hat die Vorzüge und Nachteile eines allgemeinen Überblicks. Als Vorzüge bezeichnen wir die Klarheit der Ausführungen und die logische Entwicklung des Hauptgedankens. Dagegen liegt immer die Gefahr nahe, allzusehr zu vereinfachen und den einzelnen Tatsachen nicht immer gerecht zu werden. So ist unseres Erachtens die Expansion nach Osten hin, deren Mittelpunkt Zürich darstellt, zu wenig gewürdigt worden. Die Art, wie die Eidgenossen vor dem Schwabenkriege sich des Rheintals (bis z. Bodensee) versichern, wie Zürich die Vorgänge im Thurgau und in den äbtischen Landen verfolgt, und das Hervortreten dieser Politik in der Reformationszeit zeigt, dass hier eine dritte Ausdehnungsrichtung der Eidgenossenschaft vorhanden war und Zürichs Haltung nicht einfach als ein Schwanken zwischen der südlichen und westlichen Eroberungsabsicht bezeichnet werden darf. Ebenso darf die politische Demoralisation als Grund des Versagens der schweizerischen Grossmachtpolitik nicht so gering bewertet werden, wie Dürr dies tut. Zur geschichtlichen Handlung gehört auch der Faktor der Persönlichkeit, und so wertvoll es ist, wenn die früher weniger beachteten geographischen Faktoren nun hervorgehoben werden, so sehr müssten wir gegen deren Überschätzung protestieren. Die Entscheidung der Schlacht von Marignano ist durch die Neuaufstellung des französischen Heeres in der Nacht vom 13./14. Sept. 1515 herbeigeführt worden, nicht durch das Erscheinen der venezianischen Reiter, das nur den Moment des Rückzugs beschleunigte.

Wenn wir hier und bei einigen andern Einzelheiten Dürrs Ausführungen widersprechen müssen, so stehen wir doch nicht an, die Schrift als wertvoll zu begrüssen und ihr eine weitere Verbreitung zu wünschen. Sie ist geeignet, den Sinn für politisch-geographische Betrachtung unserer Geschichte, der ausserhalb der eigentlichen Fachkreise noch viel zu wenig entwickelt ist, anzuregen und auf die grossen Zusammenhänge aufmerksam zu machen.

Im Hinblick auf die zahlreichen Detailarbeiten ist es dringend wünschbar, wenn die zusammenfassende Betrachtung, die Heraushebung der grossen Entwicklungslinien nicht vernachlässigt wird.

St. Gallen. **W. Ehrenzeller.**

Charles Martin, Docteur en théol. Les Protestants Anglais réfugiés à Genève au temps de Calvin, 1555—1560. Leur Eglise. Leurs Ecrits. X—354 pages. Genève, 1915, in 8. (A. Jullien).

Les protestants anglais avaient fondé de grands espoirs sur le jeune Roi Edouard VI; aussi sa mort prématurée et l'accession au trône de Marie Tudor furent-elles une douloureuse épreuve, car la Reine favorisa la réaction catholique.

De 1553 à 1558, l'épouse de Philippe II d'Espagne et ses conseillers persécutent les protestants; un grand nombre pour garder leur foi et la liberté de conscience s'exilent. Des communautés anglaises se fondent à Cologne, Emden, Wesel, Francfort et Zurich. A la suite de difficultés dogmatiques à Francfort, une partie des Anglais émigre à Genève.

Ils arrivèrent à Genève le 13 octobre 1555, d'après le «Livre des Anglois» et, «le 24 du même mois, Calvin se présenta de nouveau devant le Conseil. Il lui rappela la demande qu'il avait faite précédemment en leur faveur, il dit qu'on lui avait promis pour eux St-Germain ou Notre Dame-La Nove, puis il ajouta: «Autrefoys les dictz Anglois ont reçu les autres nations, et leur ont donné Eglise. Mais maintenant il a pleu à Dieu de les affliger par quoy requiert leur pourveoir». Les fugitifs se constituèrent en église le 1er Novembre 1555.

Le même jour «lorsque l'église eût été ainsi érigée, alors Christophr Goodman et Anthony Gilby furent appointés pour prêcher la parole de Dieu et administrer les sacrements en l'absence de John Knox.» Le 11 Novembre le Conseil leur accorda, ainsi qu'aux Réfugiés italiens, l'usage de l'Eglise de Marie-La-Nove; . . . les services des Anglais seraient fixés aux lundis, mardis et mercredis et leur prédication mise à 9 heures. Sur leur demande, on leur donna pour sonner leurs cultes une cloche dite de la Temousaz et l'on munit l'Eglise d'une chaire et de bancs. Ils devaient présenter au Conseil, les ministres qu'ils s'étaient choisis pour être examinés et confirmés» (p. 39 et 40).

Nous remercions M. Martin de nous avoir raconté l'histoire de cette congrégation; c'est un intéressant chapitre et de l'histoire du Protestantisme et des relations entre la ville du Refuge et les proscrits. Une fois de plus nous voyons quelle attraction Genève exerçait auprès de tous les persécutés!

Après avoir raconté l'organisation de l'église, M. Martin nous donne d'abondants détails biographiques sur les principaux membres de l'église, cités d'après le «Livre des Anglois» (p. 44 . . .).

Ces réfugiés déployèrent une assez grande activité littéraire pendant leur séjour à Genève; parmi leurs ouvrages, analysés longuement, nous tenons à noter:

La constitution, imprimée par Jean Crespin, le 10 février 1556, avec la confession de foi, la liturgie, 51 Psaumes avec musique; plusieurs écrits de théologie où la pure doctrine calviniste est exposée ou traduite.

Sous la direction de Wittingham, ils construisirent un monument impérissable: la traduction de la Bible, à laquelle les plus érudits d'entre eux collaborèrent. Ils trouvèrent à Genève, auprès de Calvin, Théodore de Bèze et de la Compagnie des Pasteurs les matériaux nécessaires pour mener dignement à chef cette traduction.

La Bible de Genève sortit le 10 avril 1560 des mains de l'imprimeur Rouland Hall. C'est une œuvre remarquable qui réalise de grands progrès sur les versions antérieures. L'historien Eadie déclare que la «solide érudition et la connaissance approfondie de leur langue maternelle s'y manifestent par beaucoup d'expressions heureuses qui ont survécu par suite de leur admission dans des traductions postérieures. Bèze était leur oracle et il méritait cet honneur car c'était un maître helléniste. . . . Le style de cette version écrite avant la naissance de Shakespeare, est clair, nerveux, vigoureux» (p. 253).

Les réfugiés firent une sérieuse opposition au gouvernement de Marie Tudor, et pour la combattre composèrent des écrits politico-ecclésiastiques assez violents (p. 155—224).

Le *Premier coup de trompette contre le monstrueux gouvernement des femmes*, pamphlet de John Knox contre Marie Tudor, mais qu'Elisabeth, devenue Reine, ne pardonna pas à son auteur.

Comment les puissances supérieures doivent être obéies par leurs sujets et en quoi il peut être légitime de leur désobéir et de leur résister par la Parole de Dieu de Christophe Goodman.

Le 30 mai 1560, les derniers réfugiés quittèrent Genève pour rentrer dans leur patrie. La Reine Elisabeth règnait et avec elle, le protestantisme allait faire de nouveaux progrès. En prenant congé du Conseil, les Anglais reçurent une attestation qui montre quelles bonnes relations s'étaient établies entre eux et les gouvernants de Genève.

Dans le dernier chapitre l'auteur à suivi quelques-uns des réfugiés dans leur patrie et nous montre leur influence ultérieure. Une abondante bibliographie et la reproduction du «Livre des Anglois» ainsi qu'un index termine l'ouvrage.

L'histoire des Protestants anglais réfugiés à Genève est exposée très simplement et très clairement, avec force détails; elle fait revivre heureusement un des épisodes tragiques de l'histoire d'Angleterre; pour les lecteurs peu familiarisés avec l'histoire, l'auteur, qui parfois s'est un peu écarté de son sujet immédiat, aurait pu donner quelques renseignements historiques supplémentaires; nous aurions aussi voulu rencontrer davantage de détails sur la vie des Anglais à Genève et leurs relations avec l'Eglise, l'Etat, la Compagnie des Pasteurs et les familles genevoises.

Encore merci à M. Martin de nous avoir rappelé l'existence du protestantisme anglais et l'activité de la petite communauté genevoise.

Genève. A. Olivet.

Rev. Prof. James J. Good, DD. LL. D. History of the Swiss Reformed Church since the Reformation. Philadelphia 1913. Publication and Sunday School Board of the Reformed Church in the United States. XII und 504 S.

Die Geschichte der schweizerischen reformierten Kirche zu schreiben, ist keine leichte Aufgabe, da es überhaupt keine einheitliche schweizerische reformierte Kirche gibt. Die Einteilung des Stoffes wird deshalb in der Weise vorzunehmen sein, dass in jeder einzelnen Periode die verschiedenen Kantonal-kirchen besonders behandelt werden. So ist Blösch in seiner «Geschichte der Schweizerisch-Reformierten Kirchen» vorgegangen, so verfährt auch Good in seiner für englische Leser berechneten «History of the Swiss Reformed Church»; das «since the Reformation» ist durchaus überflüssig. Er teilt sein Werk in fünf Bücher: 1. The period of consolidation, 2. The period of scholastic calvinism, 3. The period of rationalism, 4. Pietism or the revival, 5. The religious events of the nineteenth century, und erzählt dann in den einzelnen Kapiteln die Ereignisse in den einzelnen reformierten Kantonen. Seine Darstellung ist hauptsächlich biographisch in Anlehnung an G. R. Zimmermann «Die Zürcher Kirche von der Reformation bis zum dritten Reformationsjubiläum» (Zürich 1877). Goods Werk ist im wesentlichen ein Exzerpt aus der vorhandenen Literatur, die er z. T. wörtlich ausschreibt. Ich habe z. B. auf dem mir naheliegenden Gebiet der Zürcher Kirche Goods Werk mit Zimmermann eingehend verglichen und konstatiert, dass Good nichts anderes tut, als dass er Zimmermann ausschreibt. Dabei laufen ihm allerlei grobe Fehler unter. So ist nach Good Hans Rudolf Lavater Landvogt in Kilchberg statt auf Kyburg (S. 13); der kindisch gewordene Gwalter, der 1585 als Antistes resigniert hat, soll nach Lavaters Tod noch einmal für das Antistesamt in Frage kommen (S. 14). Den Antistes Stumpf lässt er statt 1530 im Jahre 1550 geboren werden und überspringt infolgedessen seinen 31jährigen Pfarrdienst in Kilchberg (S. 14). Auch sonst kommen in den Jahreszahlen vielfach Irrtümer vor. Die neunbändige Historia ecclesiastica Joh. Heinrich Hottingers von 1657 wird dessen Sohn J. J. Hottinger zuge-schrieben, der sie nach dem von Good richtig angegebenen Geburtsdatum als 5jähriger Knabe geschrieben haben müsste! (S. 143).

Dass die Vornamen anglisiert werden, kann man verstehen, es geht aber nicht an, auch die übrigen Namen willkürlich zu verändern. So steht statt Werdmüller konstant Werdmiller, Alexander Schweizer wird immer Schweitzer geschrieben. Auch der den einzelnen Persönlichkeiten zugemessene Raum ist durchaus willkürlich, Biedermann wird auf zwei Seiten abgehandelt, ebensoviel Raum erhält Meta Heusser, von der der Verfasser ein ins Englische übertragenes Gedicht bringt.

Dem Buche ist ein dürftiges Register beigegeben, dessen Seitenzahlen manche Unrichtigkeiten aufweisen. Sieben ziemlich willkürlich zusammen-gestellte Bildertafeln schmücken das Werk, das auf wissenschaftlichen Wert wie auf originelle Behandlung des Stoffes nicht den geringsten Anspruch erheben darf.

Elsau. Willy Wuhrmann.

Bücher für den Geschichtsunterricht.

Suter L. Histoire Suisse. Edition française par le Dr. G. Castella. Avec un supplément: Résumé d'histoire Suisse pour les cours de perfectionnement et pour les examens de recrues. 300 gravures, 5 cartes et 1 planche en couleurs. 2[me] éd. Einsiedeln, Benziger & Cie., S. A., 1915.

In der vorliegenden französischen Ausgabe des Lehrbuches, das 1912 von Dr. Ludwig Suter in Luzern erschien, begnügte sich der Bearbeiter Professor Dr. G. Castella nicht mit einer einfachen Übersetzung, sondern fügte selbst solche Kapitel bei, die für die französische Schweiz, speziell für Freiburg von vielem Interesse sind. Sie geben ihm den Charakter der Gegend, für die es bestimmt ist und die ihre Helden und Orte mit Recht zum Worte kommen lassen will; so die Kapitel:

Nr. 16: Peter von Savoyen, der zweite Karl der Grosse;
Nr. 34: Freiburgs Industrie im Mittelalter, Genf als Handelsstadt;
Nr. 45: Freiburgs Bruch mit Oesterreich, sein Übergang an Savoyen und Anschluss an die Eidgenossenschaft (der Titel eines Werkes von Professor Dr. A. Büchi);
Nr. 73: Die Aufrechterhaltung des katholischen Glaubens im Kt. Freiburg und Wallis;
Nr. 114: Unsere Zeit (Zusammenfassung).

Eine andere wesentliche gute Erweiterung und Ergänzung sind die Anmerkungen mit den wichtigsten Literaturangaben zu den einzelnen Kapiteln. Dadurch werden jedem die Schlüssel zum Auffinden der Fachliteratur gegeben, wenn er sich für einen Gegenstand besonders interessiert. Es folgt eine Übersicht und Zusammenstellung der nennenswertesten Werke über die einzelnen Zweige der Geschichte. Es ist nicht immer leicht zu entscheiden, ob dieses oder jenes Werk zu der Auswahl der nennenswerten gehört oder nicht. Am Schlusse werden als letzte neue Beigabe neben dem Auszuge der Schweizergeschichte auch die Daten der Weltgeschichte gegenübergestellt. Das Résumé für die Fortbildungsschulen und die Rekrutenprüfungen als Supplement separat beizulegen, ist ohne Zweifel ein sehr praktischer Gedanke.

Das Lehrbuch wurde in und für die Innerschweiz geschrieben und füllt eine Lücke aus, die schon der verstorbene Rektor J. Hürbin in Luzern 1900 auszuführen gedachte. (Vgl. das Vorwort in dessen Handbuch der Schweizergeschichte. Bd. 1.) Professor G. Castella machte daraus ein sehr gut brauchbares Lehrbuch für die Schulen der französischen Schweiz, speziell für Freiburg und Wallis, und verstand es, daraus ein Handbuch zu machen, das auch dem Fachmann durch die Literaturangaben gute Dienste leisten kann.

Die Resultate der Forschungen sind gut verwertet. Im übrigen sind für die Auswahl und Einteilung des Stoffes, für die Art der Darstellung gegenüber andern Lehrbüchern keine wesentlichen Neuerungen zu verzeichnen. Ich verweise für die deutsche Ausgabe auf die Besprechungen in der Schweiz. Rundschau (1912/13 Heft 1, S. 73) von Professor Dr. A. Büchi und in der Zeitschrift für schweiz. Kirchengeschichte (7. Jahrg. 1913 Heft 1, S. 67—69).

Neu ist vor allem die sehr reiche Ausstattung mit Illustrationen (es sind 300). Sehr wünschenswert und von grossem pädagogischen Vorteil für das Lehrmittel wären Erklärungen unter den Bildern. Die Schüler sehen sich bekanntlich zuerst die Bilder an. Ist eine Erklärung in 2—3 Zeilen dabei, so lernen sie zugleich, was das Bild in der Geschichte bedeutet. Der Fach=mann weiss z. B. was das Portrait eines Cardinal Schinners sagen will, der Schüler aber nicht.

Die Verfasser und Verleger scheuten keine Mühe, um den Leitfaden möglichst brauchbar zu machen. Die deutsche Ausgabe erschien schon in 7., die französische in 2. Auflage.

Bern.

Wilhelm J. Meyer.

Die deutsche und die italienische Schweiz betreffende neue Literatur.

Allgemeine schweizerische und kantonale Geschichte.

1. Bis zur Reformation.

Eine Untersuchung Wilhelm Oechslis hat die *Benennungen der alten Eidgenossenschaft und ihrer Glieder* zum Gegenstand. Der bis jetzt vorliegende erste Teil erhebt erstes Auftreten und Gebrauch der Benennungen der Glieder, der Ausdrücke «Waldstätte», «Städte», «Länder», «Ort», «Vorort» u. s. w.[1])

Einige Seiten Hans Zopfis unter dem Titel: *Die Idee der Landsgemeinde vor 1848*[2]) bringen diesem entsprechend keine Darstellung der Entwicklung der Landsgemeinde, sondern nur mehr oder weniger allgemeine Bemerkungen und Reflexionen.

Rob. Durrer erweist aus einer von ihm zum ersten Mal gedruckten Stelle eines Briefes des Luzerner Chorherrn Xylotectus an Myconius von 1518, wie wenig fixiert auch damals noch die *Befreiungssage* war. Aus der Chronik des Kaspar Suter von 1549 druckt er die die Befreiungssage behandelnden Partien, die bisher nur im Auszug vorlagen, nunmehr unverkürzt ab, und kommentiert sie eingehend.[3])

J. B. Kälin veröffentlicht eine bisher unbekannte Urkunde in Karlsruhe vom 24. Dezember 1336, in der die österreichischen Herzoge den Bischof Niklaus I. von Konstanz in betreff von Ansprüchen wegen geleisteter Dienste sicherstellen. Im Zusammenhang mit letztern wird ein sonst unbekannter Krieg gen Schwyz erwähnt.[4])

Badrutts *Vorgeschichte der Entstehung des grauen Bundes*[5]) — besser hiesse es wenigstens: Grundlagen der Entstehung — will von einer Darstellung der Entstehung, die die Rechtsentwicklung betonen soll, nur der erste Teil sein: dem aber eigene Existenzberechtigung abgesprochen werden muss. Er enthält lediglich eine Zusammenstellung von Allerlei aus der Geschichte Bündens vor dem grauen Bund, das mit letzterem meist nur vermittelst allgemeiner, keineswegs neuer, rechtsphilosophischer Reflexionen bisweilen ziemlich gewaltsam in Zusammenhang gebracht wird. Jedenfalls dürften diese allgemeinen Erwägungen und historischen Daten höchstens als einleitende, auf einige Sätze zusammengedrängte Bemerkungen vor einer Geschichte der Entstehung des grauen Bundes eine Stelle beanspruchen können.

---

[1]) Erster Teil. Jahrbuch für Schweizerische Geschichte, 41. Bd., Zürich 1916, S. 51—230.

[2]) Von H' Z', Bern. Sonderabdruck aus den «Glarner Nachrichten». Glarus 1915. 33 S.

[3]) Neue Beiträge zur Aus- und Fortbildung der Befreiungssage. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1916, S. 1—19.

[4]) Vom Kriege der Herrschaft Österreich gen Schwyz von 1336. Mitteilungen des Historischen Vereins des Kantons Schwyz. 24. Heft. Schwyz 1915. S. 140—144.

[5]) Die Entstehung des Oberen Grauen Bundes. Ein Versuch der Darstellung einer Rechtsentwicklung von Dr. Peter Badrutt von Pagig. I. Teil. Vorgeschichte. Diss. jur. Bern. Chur 1916.

Luigi Brentani bringt zum Bellenzer-Zuge der Urner von 1439, der diesen das Livinental wieder einbrachte, aus den Protokollen des Rats von Bellinzona Neues bei.[1]) Dadurch wird die von einigen angenommene Annahme, der feste Platz sei damals gefallen, positiv ausgeschlossen.

P. Fridolin Segmüller teilt (in Uebersetzung) Stellen aus Berichten päpstlicher Nuntien und Venetianischen Relationen aus dem XVI. Jahrhundert mit, die Urteile über die Schweiz und die Schweizer enthalten.[2])

2. XVI.—XVIII. Jahrhundert.

In einer Untersuchung Albert Büchis über *Schinners Verhältnis zur Reformbewegung*[3]) kommen besonders die Beziehungen des Kardinals zu Zwingli und seine Tätigkeit am Reichstag von Worms zur Darstellung. Der Schinner gemachte Vorwurf des Gesinnungswechsels wird abgelehnt: er war Anhänger der Reformideen im humanistischen Sinne des Erasmus und brach daher mit Luther und Zwingli, als er ihre revolutionäre Tendenz erkannte.

Die seit Eglis Darstellung der *Kappeler Schlacht* (1873) durch Gagliardi erschlossenen neuen primären Quellen liessen einen neuen Rekonstruktionsversuch des Verlaufes des wichtigen Ereignisses angebracht erscheinen. Wir haben ihn von Paul Schweizer erhalten, der die Schwierigkeiten, die von jeher so manches im Vorgehen auf zürcherischer Seite bot, umsichtiger Kritik unterzieht. Seiner Schilderung der eigentlichen Schlacht legt er einen bis jetzt nicht genügend ausgenutzten Güterplan von Kappel von 1738 zugrunde.[4])

Über den ersten Villmergerkrieg veröffentlicht Eduard Wymann Aufzeichnungen der Chronik Jakob Billeters, der den Krieg als Feldprediger mitmachte; aus der selben Quelle solche über die sektiererischen Unruhen in Arth in den Jahren vor und nach dem Kriege.[5])

3. 1789—1815.

Max Oederlin bietet eine gute Darstellung der auf Hineinziehung der Schweiz in den ersten Koalitionskrieg gerichteten Tätigkeit des *britischen Gesandten Fitz-Gerald.*[6])

Ein bernischer Bericht über die Volkserhebung im Kanton Freiburg im April 1799 ist ein Brief des Statthalters Balmer von Laupen an den Statthalter Probst von Ins vom 15. April, den E. Bähler veröffentlicht.[7])

Aus einem Briefwechsel, der 1811—1815 zwischen Eduard Ochs in Basel, dem jüngsten Sohn des Obristzunftmeisters Peter Ochs (1792—1871) und Johann Jakob Wüst

[1]) La calata urana sopra Bellinzona del 1439 sulle base dei documenti bellinzonesi, Avv. L' B'. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1916, S. 105—111.

[2]) Die Schweiz und die Schweizer des 16. Jahrhunderts im Spiegel damaliger Gesandtschaftsberichte. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, X. Jahrgang (1916), S. 142—146.

[3]) Kardinal Schinner und die Reformbewegung. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, X. Jahrgang (1916), S. 1—24.

[4]) Die Schlacht bei Kappel am 11. Oktober 1531. Jahrbuch für Schweizerische Geschichte, 41. Bd., Zürich 1916, S. 1—50.

[5]) Jakob Billeters Aufzeichnungen über den ersten Villmergerkrieg. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, X. Jahrgang (1916), S. 146—152.

[6]) Lord Robert Fitz-Gerald, Britischer Gesandter in Bern 1792—1794. Diss. phil. I. Zürich. Zürich 1916. 118 S.

[7]) Mitgeteilt von Prof. Dr. E. Bähler, Pfarrer, Gampelen. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde, XII. Jahrgang, 1916, S. 34—36.

in Frauenfeld (1792—1885) geführt wurde, wählt Rudolf Thommen solche Stellen aus, die auf die grossen historischen Ereignisse der Zeit Bezug nehmen.[1])

Im vierten Heft der «Bilder aus der Schweizergeschichte» schildert E. Schaub gemeinverständlich den Verlauf der für die Schweiz so wichtigen Ereignisse von 1813 bis 1815.[2])

P. Martin Gander, O. S. B., liefert eine auf das Material des Kantonsarchivs von Schwyz gestützte Darstellung des Anteils, den Schwyz an den Bestrebungen zur Herstellung der alten Zustände nach dem Sturz der Mediation hatte.[3])

Von Paul Diebolder liegt eine dokumentierte Erzählung hauptsächlich der kriegerischen Ereignisse der Schweizergeschichte von 1813—1815 vor.[4])

J. P. Frank macht die Beziehungen Freiburgs zu den Verbündeten 1813—1814 zum Gegenstand einer aktenmässigen Darstellung.[5])

4. Seit 1815.

Zu Wettsteins vorzüglichem Werk über die zürcherische Regenerationszeit haben wir nun eine Fortsetzung in Walter Zimmermanns Darstellung der folgenden Periode des konservativen Rückschlags. Auf ausgesprochenem liberalem Standpunkt stehend, vermittelt seine Arbeit uns doch ein klares Bild des Geschichtsverlaufes dieser Epoche.[6])

Im Anschluss hieran seien noch nachträglich namhaft gemacht die von Wilhelm Oechsli herausgegebenen *Briefwechsel Johann Kaspar Bluntschlis* (*mit Savigny* (1828 bis 1848), *Niebuhr* (1830), *Leopold Ranke* (1832—1833), *Jakob Grimm* (1838—1841) und *Ferdinand Meyer* (1829—1831).[7])

Ein in der Zeit kurz vor dem Sonderbundskrieg aus Freiburg datierter Brief eines Jesuitenzöglings erhält Interesse durch einen die politische Situation beleuchtenden Passus.[8])

Der Anteil Graubündens am Sonderbundskrieg erfährt eine ausführliche quellenmässige Darstellung von Dr. M. Valer.[9])

Um einen Standpunkt leidenschaftlicher Parteinahme den heutigen Ereignissen gegenüber zu rechtfertigen, tut Dr. E. Ferraris aus der Geschichte und besonders aus der Presse von 1848 dar, wie die damalige Schweiz, und zwar auch die deutsche und

---

[1]) Aus den Briefen eines Baslers vor hundert Jahren. Mitgeteilt von R' Th'. Basler Jahrbuch 1916, S. 249—279.

[2]) Die Neugestaltung der Schweiz um 1815. Von Dr. Emil Schaub. Mit 4 Illustrationen. Zürich 1916. (Bilder aus der Schweizergeschichte Nr. 4.) 88 S.

[3]) Schwyz und der Morgartenbund 1814—1815. Mitteilungen des Historischen Vereins des Kantons Schwyz. 24. Heft. Schwyz 1915. S. 71—139.

[4]) Schicksale der Schweiz im Befreiungskriege 1813—1815. Schweizerische Rundschau, 16. Jahrgang, 1915/1916, S. 159—177 und 240—257.

[5]) Freiburg und die Verbündeten 1813—1814. Dargestellt nach den Sitzungsberichten des Freiburger Kleinen Rates von J. P. Frank, stud. phil. Redigiert von Prof. Dr. A. Winkler. Freiburger Geschichtsblätter, XXII. Jahrgang. S. 121—133.

[6]) Geschichte des Kantons Zürich vom 6. September 1839 bis 3. April 1845. Diss. phil. I Zürich . . von W' Z' aus Basel, Zürich 1916, und als Heft 3 von Bd. VIII der «Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft».

[7]) Frauenfeld 1915.

[8]) Ein Studentenbrief von 1847, von Dr. Ed. Wymann. Freiburger Geschichtsblätter, XXII. Jahrgang. S. 134—138.

[9]) XLV. Jahresbericht der Historisch-antiquarischen Gesellschaft von Graubünden. Jahrgang 1915. Chur 1916. S. 149—290.

die offizielle, bei aller Einhaltung strikter Neutralität sich doch das Recht rückhaltloser moralischer Parteinahme gewahrt habe. [1])

F. Manatschal schliesst seine Mitteilungen aus dem öffentlichen Leben Graubündens (vgl. diese Zeitschr. 1915, S. 209) mit einer Schilderung der Tätigkeit des Kantons auf dem Gebiet des Strassen- und Eisenbahnwesens. [2])

Ein Aufsatz R. Meyers: *Die Politik Englands und die Europäischen Kleinstaaten*[3]), zählt, von der Revolution an, die Fälle auf, da England der Schweiz von Nutzen war, weil seine Interessen mit denen der Schweiz zusammenliefen.

Eine Durchsicht der Hauptorgane der Schweiz von 1870—1871 nach ihrer Stellungnahme zum deutsch-französischen Kriege ergibt F. Lifschitz das Resultat, dass der grösste Teil der deutsch-schweizerischen Presse damals franzosenfreundlich, die französisch-schweizerische deutschfreundlich war, dass aber alle einen völlig schweizerisch-nationalen Standpunkt einnahmen. [4])

Joh. Adolf Herzog veröffentlicht einen Briefwechsel, den 1876—1884 vier Freunde — die beiden Ärzte Dr. Stösser und Dr. Welti, der Gymnasiallehrer Volkmar Meyer und der katholische Geistliche Beda Reinert — zu dem Zweck untereinander führten, durch gegenseitige Mitteilung ihrer Beobachtungen und Reflexionen über das schweizerische öffentliche Leben ihr eigenes politisches Urteil zu klären. [5])

Ortsgeschichte.

Gustav Stricklers *Geschichte der Gemeinde Dürnten*[6]) wird kaum auf besondere Gediegenheit Anspruch machen können. Es scheint der Arbeit keine gründliche, klare, zusammenhängende Kenntnis der in Betracht kommen den Verhältnisse zugrunde zu liegen, was besonders in dem Abschnitt über die Vorgeschichte zutage tritt (vgl. z. B. gleich am Anfang die unklaren Ausführungen über die Urbewohner, die auf der wissenschaftlich überwundenen «Keltenlegende» zu beruhen scheinen, neben die dann S. 4—5 ganz inkohärent solche über die ursprüngliche «alpine Rasse» treten). In dem Abschnitt über das Mittelalter finden wir beispielsweise S. 18, dass die Regensberger seit 1229 «in tatsächlichem Besitz» der ganzen Herrschaft Grüningen gewesen seien (sie erwarben 1253 zu ihrer Vogtei hinzu pfandweise auch st. gallischen Grundbesitz in Mönchaltorf und Dürnten [Zürch. Urkundenb. II Nr. 874], welche wichtige Urkunde Strickler gänzlich ignoriert).

Dr. L. Joos' Arbeit über die *Herrschaft Valendas*[7]) stellt dem historischen Abschnitt einen mehr heimatkundlichen voraus. Der eigentlich geschichtliche Teil fragt in betreff sämtlicher mittelalterlicher Verhältnisse, wie es damit in Valendas bestellt war, und behandelt in vier Abschnitten die Herrschaft, die Freien und ihr Gericht, Politisches und Kirchliches und die Herren von Valendas. Die Darstellung holt in Mitteilung der allgemeinen Voraussetzungen überall weit aus. Sie fusst auf einem grossen, z. T. ungedruckten urkundlichen Material.

---

[1]) A' tempi de' tempi (Gli Svizzeri nel 1848). Lugano 1916. 127 S.

[2]) Einiges aus Bündens öffentlichem Leben der letzten 50 bis 60 Jahre. Von a. Reg.-Rat F. Manatschal, Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1916, S. 159—169 und 196—207

[3]) Wissen und Leben, IX. Jahrg. (1915/16), S. 20—28.

[4]) Die Stellung der Schweizerischen Presse zum deutsch-französischen Krieg im Jahre 1870—71. Wissen und Leben, IX. Jahrg. (1915/16.) S. 322—335.

[5]) Politische Briefe. Aarau 1916. VIII + 133 S.

[6]) Zürich 1916. VII + 257 S.

[7]) XLV. Jahresbericht der Historisch-antiquarischen Gesellschaft von Graubünden, Jahrgang 1915, S. I—IV und 5—148.

G. Däster gibt einen Abriss der Geschichte von Balzenwil (Bezirk Zofingen, Kt. Aargau), in den das urkundliche und sonstige Quellenmaterial regesten- und auszugsweise eingefügt ist, und behandelt sein von Balzenwil stammendes Geschlecht, die Däster.[1])

Allerlei aus der Vergangenheit der Kirche von Zofingen und des Chorherrenstifts, aus allen Zeiten, besonders Bau- und Kunstgeschichtliches, stellt Karl Schweizer zusammen.[2])

Die «Rheinthaler»-Druckerei in Altstätten (Kt. St. Gallen) gibt eine *Chronik von Altstätten und Umgebung* heraus, die von dem das Städtchen betreffenden Quellenmaterial Regesten, Auszüge oder auch bloss Beispiele in chronologischer Ordnung aneinanderreiht. Wir notieren das zuletzt erschienene Heft, das Vermächtnisse aus dem XVII. Jahrhundert und dann die Akten von 1700—1712 enthält.[3])

Einige Aufsätze G. Kuhns *zur Geschichte der Gemeinde Maur*[4]) (neue Teile einer Geschichte von Maur, vgl. diese Zeitschrift 1915, S. 123) betreffen die hervorragend religiöse Persönlichkeit Hans Konrad Wasers, Vikars und Pfarrers in Maur 1817 - 1852, sowie Glocken und Uhr, Bestuhlung, und alte und neue Glasgemälde der Kirche von Maur.

A. Blum schöpft, was er von Leben und Treiben im alten Arth berichtet, soweit es sich um die Zeit vor einigen Jahrzehnten handelt, zu einem grossen Teil aus mündlicher Erinnerung, und dürfte dadurch manche kulturgeschichtlich bemerkenswerte Notiz besonders auch über den ehemaligen Rigi-Fremdenverkehr erhalten haben.[5])

A. Branca erzählt die Geschichte der beiden Inseln von Brissago und führt die Überschwemmungen des Langensees auf.[6])

Genealogie und Familiengeschichte; Heraldik; Sphragistik.

Die neu erschienenen Teile des *Genealogischen Handbuchs zur Schweizergeschichte* fahren fort, die Herren von Büttikon zu behandeln[7])

Gegen Frühere, die in der von den Acta Murensia «Agnesa filia Götfridi de Stouffen» genannten Gemahlin Graf Rudolfs II. oder des Alten von Habsburg eine Angehörige eines urkundlich nicht nachweisbaren Freiherrengeschlechts sahen, sieht August Burckhardt in ihr eine solche der Herren von Staufen im Breisgau und bringt mit dieser Verwandtschaft die St. Trudberter Urkundenfälschungen in Zusammenhang, die die von diesen Herren besessene Trudberter Kastvogtei betreffen und so von Habsburgern veranlasst sein könnten. Im Zusammenhang damit handelt er von den

---

[1]) Die Däster von Balzenwil. Ein Beitrag zur dortigen Ortsgeschichte von G. Däster, Aarau. Zofingen [1916]. 40 S.

[2]) Aus älteren und neueren Quellen zusammengestellt und ergänzt von K' Sch', Pfarrer. Zofingen [1916]. 24 S.

[3]) 21. Heft. Hrsg. von der «Rheinthaler»-Druckerei (A. Vetter). Altstätten. S. 317 bis 332.

[4]) Von G. Kuhn, Pfarrer. 1916, Uster und Egg. 89 S.

[5]) Alter Klang aus alten Gassen. Ungezwungene Schilderungen aus der Vergangenheit der Gemeinde Arth. Dem Volke von Arth gewidmet von A. Blum. Arth 1915. 79 S.

[6]) Le Isole di Brissago (Cenni storici). Appendice: Le piene del Lago Maggiore. Bellinzona 1915. 31 S.

[7]) Bd. III, S. 369--400, mit [Stamm-]Tafel XXXIV: Herren von Büttikon II. (Beilage zu: Archives Héraldiques suisses 1916, No. 1.)

Beziehungen Rudolfs von Habsburg zu den Basler Parteikämpfen der Psitticher und Sterner. [1])

Die Verwandtschaft zwischen dem St. Galler Abt Berchtold von Falkenstein und den Freien von Bussnang, die nur im allgemeinen bekannt war, sucht P. Bütler näher zu bestimmen. [2])

Marie von Gugelberg erzählt von den Schicksalen des Herrschaftssitzes Salenegg in Maienfeld unter ihrer Familie als Besitzerin. [3])

W. R. Staehelin druckt Aufzeichnungen des Freiherrn Johann Nepomuk *Reich von Reichenstein* (1763—1841) ab, die von familiengeschichtlicher wie auch für den Verfall einer Familie der Basler Gegend von typischer Bedeutung sind. Beigegeben ist ein Stammbaum über das bedeutende Basler Geschlecht. [4])

In einer polemischen, im Namen ein früheres Pamphlet wieder aufnehmenden Schrift gegen die Adelstitelsucht gewisser Freiburger Kreise finden sich Ausführungen, welche die Begriffe des Freiburger Patriziats und Adels klarstellen. Dazu kommen die Listen der noch blühenden «heimlichen» Geschlechter des Bestandes von 1798, der adligen und der noch heute vertretenen Familien, von denen Angehörige bei Murten kämpften. [5])

Der ausserordentlich breit angelegte zweite Band der *Geschichte der Zürcherischen Ammann* ist dieses Jahr fertig gedruckt worden (das Titelblatt trägt die Jahreszahl 1913). Er enthält noch als Nachträge und Ergänzungen vielerlei kleinere Stücke über Einzelheiten zur Familiengeschichte; ferner die Register (Materien-, Ortsnamen- und Personenregister). [6])

Nicolaus von Salis teilt 19 Aktenstücke von 1786 mit, die sich auf den Eheprozess zwischen Graf Nicolaus Christ von Sanz und dem Landeshauptmann Peter von Planta von Zernez beziehen (dieser wollte die Ehe seiner Tochter mit jenem nicht zugeben), und die P. C. von Plantas Roman «Der rätische Aristokrat» (1849) zur Grundlage dienten. [7])

W. R. Staehelin bespricht und gibt teilweise im Abdruck 76 Urkunden, die Baslern den Adel oder Wappen verleihen. Sie reichen von 1417—1816. Überall sind, soweit möglich, Angaben über die Persönlichkeiten der Empfänger beigebracht. Eine Reproduktion des Wappens ist jeweilen beigefügt. [8])

---

[1]) Herkunft der Ehefrau Graf Rudolfs des Alten von Habsburg und Beziehungen der Habsburger zu den Eptingern sowie den Schalern und Münch. Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde, Bd. XV (1916), S. 371—399.

[2]) Bussnang — Wartenberg — Falkenstein. Anzeiger für schweizerische Geschichte 1916, Nr. 2, S. 111—112.

[3]) Von M' v. G', Maienfeld. Bündnerisches Monatsblatt 1916, S. 113—123 und 169—172.

[4]) Zur Genealogie der Reich v. Reichenstein. Basler Jahrbuch 1916, S. 286—293.

[5]) Le nouveau tocsin fribourgeois suivi de la liste authentique des familles de la bourgeoisie privilégiée et de la liste des Fribourgeois qui ont combattu à Morat en 1476. Dédié aux amis de l'Histoire. Fribourg en Nuithonie, Décembre MCMXV. 43 S.

[6]) Geschichte der Familie Ammann von Zürich. Im Auftrag des Herrn Aug. F. Ammann gedruckt von Fritz Amberger. Zürich 1913. X + 287 S. (nicht im Buchhandel).

[7]) Der Christ-Planta'sche Eheprozess. Einige Akten zum Roman «Der rätische Aristokrat». Von Pater N' von S', O. S. B., Beuron. Bündnerisches Monatsblatt 1916. S. 145 - 159 und 208—216.

[8]) Basler Adels- und Wappenbriefe, anlässlich einer Ausstellung derselben in der Universitätsbibliothek Basel zusammengestellt von W. R. St'. Basel 1916. VIII + 128 S.

Derselbe behandelt Wappen von geistlichen und weltlichen Teilnehmern am Basler Konzil, die sich in Basel finden oder fanden, meist auf von jenen in die Kart=hause gestifteten Glasscheiben, oder auf den Totenschildern von während des Konzils in Basel Verstorbenen. [1])

Für eine gewisse freie Art der Behandlung von *Schildfuss und Schildhälfte in der spätgotischen Heraldik* führt Stückelberg zwei Basler Beispiele an. [2])

Derselbe macht auf *Schweizerische Wappen im Vatikan,* und zwar der Luzerner Pfyffer, auf zwei Barockschreinen aufmerksam. [3])

Alfred Lina=Riva bringt teils neue Tessiner Familienwappen, teils Ergänzungen und Berichtigungen zu von ihm früher behandelten. [4])

A. Truttmann behandelt *Siegel und Wappen der Landschaft und der Landleute von Küssnach* [5]), Anton Mooser zwei Siegel der Gemeinde *Jenins* von 1552 und 1671 [6]); C. Byland gibt eine Abbildung der *Wappenscheibe von Habkern* und sonstige Notizen. [7])

Stückelberg bringt mit den im Inventar des Basler Bischofshofes von 1478 aufgeführten «grossen Ringen» Bischof Johanns V. den mehrfach vertretenen Siegel=abdruck eines Pontifikalringes desselben, sowie einen erhaltenen solchen Ring selbst, in Zusammenhang. [8])

Numismatik.

Stückelberg berührt kurz einen *römischen Münzfund von 1516 bei Landskron.* [9])

Dr. Gustav Grunau gibt eine Übersicht der Veranlassungen, die zur Prägung von *Buchdruckermedaillen* geführt haben (Jubiläen, ausgezeichnete Leistungen berühmter Drucker, deren eine Anzahl angeführt werden, u. s. w.) [10])

F. Blatter erzählt die Geschichte des Verschwindens einer Münze aus dem Medaillenkabinett der Bibliothek Bern, nämlich des für letztere ausgegebenen Exem=plars der auf die Unterdrückung des Davel'schen Aufstandes geschlagenen Denkmünze, unter Veröffentlichung einiger bezüglicher Akten. [11])

Der zweite Teil von J. Schüepps *Beiträgen zur Schweizer Münzgeschichte* [12]) be=handelt die groben Sorten: die Gold= und Silbermünzen der Kantone, die louis d'or und ihre Entwicklung, die Goldkronen, das livre de France und die napoléons d'or.

Arnold Robert berichtigt eigenen und fremden früheren Irrtum in Betreff einer *Basler Denkmünze auf die eidgenössische Grenzbesetzung in Basel von 1792.* [14])

---

[1]) Wappen aus den Basler Konzilstagen. 1431—1449. Archives Héraldiques Suisses 1916. (30. Jahrgang.) S. 1—12 (Schluss folgt).

[2]) E. A. S. Archives Héraldiques Suisses 1916, S. 42.

[3]) Ibid. 1916, S. 39.

[4]) Contribution à l'armorial du Tessin, par A' L'=R', Bellinzone. Deuxième partie. Archives Héraldiques Suisses 1916, S. 24—29 [à suivre].

[5]) Archives Héraldiques Suisses 1916, S. 21—24 [Fortsetzung folgt].

[6]) Ibid. S. 34—35.

[7]) Ibid. S. 36—37.

[8]) Die acht alten Fingerringe des Bischofs Johann V. von Basel. E. A. S. An=zeiger für Schweizerische Altertumskunde. XVIII. Bd., 1916, S. 165.

[9]) E. A. S. Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde. XVIII. Bd. 1916. S. 165.

[10]) Revue Suisse de Numismatique. T. XX, 2me livraison, p. 229—243.

[11]) Ein Nachtrag zur Geschichte der sogenannten «Davel=Medaille» von 1723. Revue Suisse de Numismatique. T. XX, 2me livraison, p. 260—263.

[12]) Neue Beiträge zur Schweiz. Münz= und Währungsgeschichte 1700—1900. II. Teil. Die groben Sorten. Beilage zum Programm der thurgauischen Kantonsschule 1915—16. 118 Seiten.

[14]) La médaille commémorative bâloise de l'aide des Confédérés, 1792. Revue Suisse de Numismatique, Tome XX (1916), 2me livraison, p. 223—228.

Dass bisher eine *schweizerische militärische Verdienstmedaille von 1800* der Helvetischen Regierung zugeschrieben wurde, stellte, infolge von verschiedenen dabei sich ergebenden historischen Unmöglichkeiten, vor Schwierigkeiten, die nun gelöst sind durch den Nachweis, dass diese Medaille nicht für helvetische Truppen, sondern für das Emigrantenkorps von Roverea auf Veranlassung des englischen Gesandten Wickham in Wien, aber nach dem Muster der alten bernischen Tapferkeitsmedaille geschlagen wurde.[1])

Biographie.

Konrad Kunz hat gesammelt, was über die Lebensumstände *Hans Schönbrunners* beizubringen war,[2]) dem jener schöne Ausspruch an Zwinglis Leiche in den Mund gelegt wird: Wie du auch Glauben halb gewesen, so weiss ich, dass du ein redlicher Eidgenosse gewesen bist.

Über Markus Lutz, der 1798—1835 Pfarrer in Läufelfingen war, werden aus mündlicher Tradition einige Anekdoten veröffentlicht, die das mit seinem Amt wenig in Einklang stehende Wesen dieses Seelsorgers beleuchten.[3])

Julie Imhoff-Hübscher gibt Erinnerungen und Tagebuchaufzeichnungen einer Frau Heitz geb. Eltester heraus, die, eine geborene Berlinerin, einen Basler Kaufmann heiratete und ihre späteren Jahre in Basel verlebte.[4])

Über *Dr. Emil Frei,* den Angehörigen einer alten Basler Familie, der jedoch seine Persönlichkeit in den Dienst des neu konstituierten Staatswesens Basel-Land stellte, und der seit 1848 National- und Ständerat war, liegen in zweiter Ausgabe einige biographische Seiten von Oberst Emil Frey vor.[5])

Eine biographische Skizze über *Alfred Escher* hat R. Feller veröffentlicht.[6])

Gottfried Heer hat seiner vor fünf Jahren begonnenen populären «bundesrätlichen Bildergalerie» zwei neue Porträts zugefügt. Für das Lebensbild *Emil Weltis,* ist zu den früheren Darstellungen hie und da die Glarner Presse herangezogen. Der Schilderung des reichen Lebens Weltis folgt die kurze Biographie *Victor Ruffys.*[7])

Ebenfalls Gottfried Heer führt uns in kurzen biographischen Skizzen die achtzehn *aargauischen Ständeräte* von 1848 bis 1908 vor.[8])

---

[1]) Eine bisher unrichtig bestimmt gewesene Schweizerische Militär-Verdienstmedaille. R. — N. B. Revue Suisse de Numismatique T. XX (1916), 2me livraison, p. 205—222.

[2]) Magister Hans Schönbrunner, Pfarrer und Dekan in Zug († 1531). Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, X. Jahrgang (1916), S. 135—142.

[3]) Anekdoten von Pfarrer Markus Lutz. Mitgeteilt von C. M. Basler Jahrbuch 1916, S. 280—285.

[4]) Aus dem Leben von Frau Auguste Marie Ottilie Heitz geb. Eltester 1778—1865. Basel 1916. 45 S.

[5]) Dr. Emil Frei. Geboren 9. Oktober 1803, gestorben 17. Februar 1899 [Arlesheim 1916.] 10 S.

[6]) Von Dr. R. Feller, Bern. (Staatsbürgerlicher Unterrichtskurs der freisinnig-demokratischen Partei der Stadt Bern.). Bern 1916. 16 S.

[7]) Der schweiz. Bundesrat von 1848—1908. Ein Beitrag zur neuesten Schweizergeschichte von G' H'. Achtes Heft: Emil Welti. Victor Ruffy. Separatabdruck aus den «Glarner Nachrichten». Glarus 1916. 64 S.

[8]) Der schweizerische Ständerat von 1848—1908. Ein Beitrag zur neuen Schweizergeschichte von G' H', Mitglied der schweizer. geschichtsforschenden Gesellschaft und Ehrenmitglied des histor. Vereins St. Gallen. Viertes Heft: Die Abgeordneten des Kantons Aargau. Aarau 1916. Separatabdruck aus dem «Aargauer Tagblatt». 68 S.

Schweizer im Ausland.

Wilhelm Diehl hat begonnen, aus Handschriften des Karlsruher Generallandesarchivs ungedruckte Nachrichten zu veröffentlichen über *Schweizer in kurpfälzischem Kirchendienst in der Zeit von 1649 bis 1671.*[1])

P. Fridolin Segmüller, O. S. B., macht hauptsächlich aus dem vatikanischen Archiv Mitteilungen über Alexander Laghi (von Lugano, 1550—1613), den Reformator der Zisterzienserabtei Wilhering (Oberösterreich) und der Benediktinerabtei Kremsmünster.[2])

Anlässlich der Jahrhundertfeier der amerikanischen Küsten- und Landvermessungsanstalt (6. April 1916) gedenkt der schweizerische Gesandte in Washington, Dr. Paul Ritter, kurz mehrerer namhafter schweizerischer Gelehrter, die für die Vereinigten Staaten von Bedeutung geworden sind, darunter des Gründers jener Anstalt *F. R. Hassler* von Aarau (1770—1843).[3])

Kriegsgeschichte, Söldner.

Von der durch unsere Armeeleitung veranlassten, von einer Anzahl der ersten Schweizer Historiker bearbeiteten *Schweizer Kriegsgeschichte* liegen schon mehrere Hefte vor, in denen Gerold Meyer von Knonau die ältesten Zeiten bis zum Jahre 1218 behandelt, Robert Durrer die ersten Freiheitskämpfe der Urschweiz (Heft 1, vgl. die Besprechung in dieser Zeitschrift lauf. Jahrg. S. 113), Johannes Häne die Kriegsbereitschaft der alten Eidgenossen, Karl Meyer Ennetbirgische Politik und Feldzüge der Innerschweizer bis zum Siege von Giornico (Heft 3), Richard Feller Bündnisse und Söldnerdienst 1515—1798, Friedrich Pieth die Schweiz im Dreissigjährigen Kriege (Heft 6). Jedem Hefte sind Karten, jedem Abschnitt Quellen- und Literaturnachweise beigegeben.[4])

O. Erismann behandelt den schweizerischen Solddienst in Sardinien von der Kapitulation von 1577 an bis zu dem Nachspiel, das er hatte in der Teilnahme der Berner Milizen unter Hans Ott an den Kämpfen von 1848[5]); und ebenso die holländischen Dienste vom XVII. Jahrhundert bis zu ihrem Aufhören 1829, auch hier nicht ohne auf einzelne Schweizer einzugehen, die sich nachher noch bei der Belagerung Antwerpens im belgischen Aufstand hervortaten.[6])

Von einem Fachmann auf dem Gebiet des militärischen Verpflegungs- und Verwaltungswesens erhalten wir eine Darstellung der Entwicklung desselben im schweizerischen Militärwesen vom Beginn an. Sie beruht auf gedruckten Darstellungen über schweizerische Kriegsgeschichte und gedruckten Quellen.[7])

---

[1]) Hessische Chronik 1916, S. 1—4 u. 25—30. (Nach: Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins, XXXI, S. 305.)

[2]) Alexander Laghi, ein schweizerischer Abt in Österreich und Kardinalskandidat. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, X. Jahrgang (1916), S. 155—156.

[3]) Professor Hassler und andere berühmte Schweizer-Amerikaner der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Die Schweiz, Jahrgang XX, 1916, S. 475—479.

[4]) Schweizer Kriegsgeschichte. Im Auftrag des Chefs des Generalstabs, Oberstkorpskommandant Sprecher von Bernegg, bearbeitet von Schweizer Historikern unter Leitung von Oberst M. Feldmann und Hauptmann H. G. Wirz. Heft 1, 103 S., Heft 3, 80 S., Bern 1915, Heft 6, 104 S., Bern 1916.

[5]) Schweizer in savoyisch-sardinischem Dienst vom Ende des 16. Jahrhunderts an. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde, XII. Jahrgang, 1916, S. 89—114.

[6]) Schweizer in holländischen Diensten. Ibid. XII. Jahrgang, 1916, S. 41—73.

[7]) Die Entwicklung des Verpflegungs- und Verwaltungsdienstes der schweizerischen Armee. Von Hauptmann G. Bühlmann, Kommissariatsoffizier. Zürich 1916. 213 S.

Religion und Kirche.

Das 5. Heft der *Regesten zur Schweizergeschichte aus den päpstlichen Archiven 1447—1513*[1]) umfasst das *Pontifikat Innocentius' VIII. 1484—1492.* Voraus geht ein kurzer Nekrolog über den leider Mitte letzten Jahres verstorbenen Bearbeiter Johann Caspar Wirz.

Johann Kreienbühler gibt die Hauptdaten der *Geschichte des Archives des Johanniter-Ritterhauses Leuggern (Kt. Aargau).*[2])

Alfred Boissier bringt ein beträchtliches Material bei, um wahrscheinlich zu machen, dass die Gründungslegende der Fraumünsterabtei in Zürich mit dem ehemaligen Diana-Kult in der Schweiz zusammenhängt (der Hirsch, der in der Legende eine Rolle spielt und auch das von Boissier kaum ganz zutreffend als ihr «Totem» bezeichnete Wappentier der Abtei ist, ist bekanntlich das Tier der Diana), und dass das Fraumünster die Stelle einer ehemaligen Kultstätte dieser Göttin bezeichnet.[3])

E. A. Stückelberg sucht den Ursprung des so häufigen Legendenmotivs von Heiligen, die nach ihrer Enthauptung ihr Haupt weggetragen hätten, in Grabbefunden, die die Schädel der Bestatteten infolge von Verschiebung auf physikalischem Weg in den Armen der letzteren zeigten.[4])

Derselbe warnt vor dem falschen Schluss, dass alle Hilariuskirchen auf Fridolin zurückzuführen und bei allen Beziehungen zu Säckingen anzunehmen seien.[5])

E. A. Stückelberg und J. A. Häfliger lassen sich über *einheimische Heilige auf schweizerischen Siegeln*[6]) aus; eine Tabelle zeigt die lokale Verteilung der fünfzehn von ihnen auf Siegeln beigebrachten Schweizer Heiligen.

Paul Diebolder schildert die Tätigkeit des päpstlichen Gegenbischofs von Konstanz, Gebhards III., im Investiturstreit in der Schweiz.[7])

Jeanne Niquille erzählt die Geschichte des Frauenklosters, das bis ins XVII. Jahrhundert neben dem Männerkloster Engelberg bestand.[8])

Von einer ausführlichen Geschichte der *kluniazensischen Kolonie Rüeggisberg* haben wir nun aus der Feder Franz Wägers den ersten Teil erhalten[9]), der die Schicksale des Priorates auf urkundlicher Grundlage bis zur Einverleibung in das zum Chorherrenstift erhobene St. Vinzenz in Bern erzählt. Als Einleitung geht eine willkommene Skizze der Entwicklung der Kongregation von Cluny voraus.

---

[1]) Gesammelt u. herausgegeben vom Bundesarchiv in Bern. 5. Heft. XI + 258 S. Bern 1915.

[2]) Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, X. Jahrgang 1916, S. 133—134.

[3]) Le Culte de Diane en Suisse et l'origine du Fraumünster à Zurich. Communication faite à la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, le 13 janvier 1916. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1916, S. 19—30.

[4]) Die Kephalophoren. Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde. XVIII. Bd., 1916, S. 75—79.

[5]) Die Hilariusverehrung. E. A. S. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1916, S. 34—35.

[6]) Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, X. Jahrgang (1916), S. 42—49.

[7]) Bischof Gebhard III. von Konstanz (1084—1110) und der Investiturstreit in der Schweiz. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, X. Jahrgang (1916), S. 81—101 (Schluss folgt).

[8]) Les Bénédictines d'Engelberg. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, X. Jahrgang (1916), S. 25—41.

[9]) Geschichte des Kluniazenser-Priorates Rüeggisberg. Freiburger Geschichtsblätter, XXII. Jahrgang (1915), S. 1—120.

In einem Werk Dr. Alb. Werninghoffs: *Die deutschen Reichskriegssteuergesetze von 1422–1427 und die deutsche Kirche*[1]) wird auch auf die Leistungen von im heutigen Schweizergebiet liegenden kirchlichen Bezirken oder Teilen von solchen Bezug genommen.

Ein Zehntbrief von 1446, den Rob. Marti-Wehren veröffentlicht, betrifft eine Einigung zwischen der Saaner Landsgemeinde und dem Kirchherrn Peter Tilmann von Falkenburg.[2])

Zehn lateinische Briefe Sebastian Werros, von Eduard Wymann aus dem handschriftlichen «Itinerarium Hierosolymitanum», das Werro von seiner Pilgerreise nach Jerusalem hinterlassen hat, veröffentlicht[3]), sind eine wichtige Quelle zur Geschichte der Gegenreformation in der katholischen Schweiz, deren bedeutendster Vertreter in Freiburg Werro war.

Eine Anregung Professor Troxlers in Münster (Luzern) betrifft eine in Angriff zu nehmende «Lucerna sacra», die Biographien aller Geistlichen im und aus dem Gebiet des heutigen Kantons Luzern, und in einem zweiten Teile die geistlichen Personen, nach den Orten ihrer Wirksamkeit aufgeführt, enthalten soll.[4])

Aus einem Büchlein in der Kapitellade Uri veröffentlicht Ed. Wymann ein Verzeichnis der Geistlichen des Sextariats Uri von 1667.[5])

Ein von Franz Schnabel aus einem Manuskriptband der Zürcher Stadtbibliothek abgedruckter lateinischer Brief des Heidelberger Theologieprofessors Fabricius von 1693 enthält die an die evangelischen Schweizerstädte gerichtete Bitte um Hilfe für die Pfälzer Calvinisten.[6])

Mitteilungen aus dem vatikanischen Archiv über die schweizerischen Johanniter betreffen hauptsächlich die Trennung der schweizerischen Kommenden von der deutschen Zunge zu Anfang des XVII. Jahrhunderts.[7])

Martin Styger verwertet in einer Darstellung der Übersiedelung des Nuntius nach Schwyz während der liberalen Periode Luzerns in den 30er Jahren auch ungedrucktes archivalisches Material. Ferner erzählt er die Geschichte des von Gregor XVI. dem Stande Schwyz zum Dank für die Beherbergung des Nuntius am Collegium Germanicum zu Rom eingeräumten Freiplatzes. Den Beschluß macht eine Geschichte des Kollegiums, die lediglich auf dem Werk des Kardinals Andreas Steinhuber über dasselbe beruht.[8])

---

[1]) Weimar 1916. 273 S.

[2]) Über den Zehnten von Saanen. Mitgeteilt von Rob. M'-W', Bern. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. XII. Jahrgang (1916). S. 32–34.

[3]) Zehn Briefe des Stadtpfarrers Sebastian Werro von Freiburg über seine Pilgerfahrt nach Rom und Jerusalem im Jahre 1581. Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte, X. Jahrgang (1916), S. 119–132.

[4]) Die Geistlichen des Kantons Luzern von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart (Ein Programm). Separat-Abdruck aus der Schweiz. Kirchen-Zeitung 1916, Nr. 29ff. Luzern 1916. 24 S.

[5]) Die Geistlichen des Sextariates Uri im Jahre 1667. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, X. Jahrgang (1916), S. 74–76.

[6]) Johann Ludwig Fabricius und die Schweizer Hilfe für die Pfälzer Calvinisten, Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins, Bd. XXXI (1916). S. 296–300.

[7]) Die Ritterorden in der Schweiz. P. F. S. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte X. Jahrgang (1916), S. 153–154.

[8]) Die päpstliche Nuntiatur in Schwyz und der schwyzerische Freiplatz am Collegium Germanicum in Rom. Mitteilungen des Historischen Vereins des Kantons Schwyz. 24. Heft. Schwyz 1915. S. 1–70.

Über eine für das geistige und geistliche Leben Basels während den letzten hundert Jahren so wichtige und charakteristische Institution wie die *Basler Mission* ist eine historische Darstellung von Wilhelm Schlatter im Erscheinen begriffen.[1])

Geschichte der Wissenschaft und der Bildung.

Das *Verhältnis des Stiftes Beromünster zum Humanismus* stellt K. A. Kopp dar[2]); er behandelt die einzelnen Kapitularen, die sich an den berühmten Universitäten humanistische Bildung aneigneten. Unter den eingangs behandelten Pröpsten des XV. Jahrhunderts geht er auf Herport auf Grund eigener Forschung näher ein.

J. Christian Bay würdigt den *Bibliographen Konrad Gesner* und sein grosses bibliographisches Werk, die Bibliotheca universalis; dann auch seine naturwissenschaftlichen Werke. Die Arbeit fusst auf der gedruckten Literatur über Gesner.[3])

H. Dübi stellt aus nachgelassenen Manuskripten Aufzeichnungen zusammen, in denen der Berner Pfarrer *J. S. Wyttenbach* († 1830) eigene und fremde Beobachtungen und Reflexionen über Charakter und Lebensweise des schweizerischen Volkes niederlegte.[4])

O. Tschumi teilt aus der Korrespondenz G. von Bonstettens einen humoristischen Bericht von 1868 über Entdeckung und Bergung eines römischen Inschriftensteines mit.[5])

Luigi Brentani hat seine in dieser Zeitschrift (lauf. Jahrg. S. 60, Note 1) erwähnte Studie in der römischen Rivista Pedagogica über das *öffentliche Schulwesen in Bellinzona vom Ende des XIV. bis Mitte des XVI. Jahrhunderts* in etwas veränderter Gestalt separat herausgegeben.[6])

Die Geschichte der *Mittelschule in Beromünster*, die aus der Lateinschule des Stifts hervorgegangen ist, erfährt von dem derzeitigen Rektor Joseph Troxler eine Darstellung.[7])

Conrad Schmid durchgeht die Tätigkeit der Lehrerkonferenz (des Lehrervereins) von Chur, die 1853 gegründet wurde.[8])

Die Bernische Musikgesellschaft 1815—1915 ist der Titel eines Werkes von Dr. Hans Bloesch[9]), das nicht weniger als 750 Seiten umfasst. Doch nimmt die eigentliche

---

[1]) Geschichte der Basler Mission 1815—1915. I. Bd. Die Heimatgeschichte der Basler Mission. Basel 1916.

[2]) Zur Geisteskultur des Stiftes Beromünster im Zeitalter des Humanismus von K. J. Kopp, Prof. Gedenkschrift zum 50=jährigen Bestande der Mittelschule Münster (Luzern). Beilage zum 50. Jahresbericht 1915/16. Luzern 1916. 28 S.

[3]) Conrad Gesner (1516—1565), the father of Bibliography, an appreciation. Chicago 1916. 86 S.

[4]) Jakob Samuel Wyttenbachs Versuch einer Schweizerischen Volkskunde. Von H. Dübi, Bern. Festschrift für Eduard Hoffmann=Krayer (Schweizerisches Archiv für Volkskunde 20. Jahrgang) S. 97—110.

[5]) Fundbericht. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. XII. Jahrgang (1916), S. 79—82.

[6]) Avv. Prof. L' B', La Scuola Pubblica a Bellinzona dalla fine del 300 alla metà del 500. Lugano MCMXVI. 39 S.

[7]) Die Mittelschule Münster (Luzern) 1866—1916. Eine historisch=statistische Skizze. Gedenkschrift zum 50=jährigen Bestande der Mittelschule Münster (Luzern). Beilage zum 50. Jahresberichte 1915/16. Luzern 1916. 35 S.

[8]) Fünfzig Jahre Konferenzleben. Von Sekundarlehrer C' Sch', Chur. Bündnerisches Monatsblatt, 1916, S. 185—196 und S. 234—241.

[9]) Bern 1915.

Geschichtserzählung nur 356 S. ein, und sie enthält auch einen Abschnitt über die Musikpflege in Bern vor der Gründung der Musikgesellschaft und legt sodann das Hauptgewicht auf die Zeit bis 1857 (Jahr einer durchgreifenden Reorganisation), über die Jahre von da bis heute nur einen Überblick gebend. Den grössern Teil des Bandes nimmt Belegmaterial ein: Statuten, Programme u. s. w.

Literaturgeschichte und Literargeschichtlich-Volkskundliches.

Von Samuel Singer liegt ein Heft vor über *Literaturgeschichte der deutschen Schweiz im Mittelalter.*[1])

Derselbe stellt eine alphabetisch nach Schlagworten geordnete Sammlung von *320 schweizerischen Sprichwörtern* vom IX. bis XVI. Jahrhundert zusammen; es befinden sich darunter auch bisher unveröffentlichte.[2])

Eine englische *Übersetzung des Sempacherliedes von Walter Scott* zieht Ignaz Kronenberg ans Licht; er erweist sie als nach der wenig originalen Fassung des Liedes in «Des Knaben Wunderhorn» angefertigt, die auch für Irrtümer in den Vorbemerkungen Scotts zu seiner Übersetzung verantwortlich zu machen ist.[3])

Aus einer Münchener Sammelhandschrift veröffentlicht Johannes Bolte einen Schwank in Versen von dem St. Galler *Jörg Zobel,* eins von zehn dort erhaltenen Gedichten desselben aus den Jahren 1455—56.[4])

Otto von Greyerz gibt einen Beitrag zur Biographie des aus dem Toggenburg stammenden Berner Oberländer Dichters Bendicht Gletting (16. Jahrhundert) unter Verwertung eines unbekannten Liedes von ihm in einem noch andere unbekannte enthaltenden Liederband der Berner Stadtbibliothek. Ferner untersucht er verschiedene Behandlungen des Themas vom «alten und neuen Eidgenossen», dessen Gegenstand die Polemik gegen das Reislaufen ist.[5])

Hanns Bächtold handelt von der fälschlich Niklaus von der Flüh zugeschriebenen Wahrsagung über die künftigen Schicksale der Schweiz, und von Thomas Wandeler, einem volkstümlichen Propheten, der im XVIII. Jahrhundert im Entlebuch lebte, dem sie früher ebenfalls zugeschrieben wurde.[6])

Zwei Lieder von 1782, eines gewissen Benz Ruffer in Steffisburg, das eine auf die Geburt des Dauphin, das andere auf die nach Genf marschierenden Berner, druckt Rob. Marti-Wehren neu ab.[7])

---

[1]) Ein Vortrag mit anschliessenden Ausführungen und Erläuterungen. (Sprache und Dichtung. Forschungen zur Linguistik und Literaturwissenschaft, Heft 17.) Bern 1916. 52 S.

[2]) Alte schweizerische Sprichwörter. Von S. Singer, Bern. Festschrift für Eduard Hoffmann-Krayer. S. 389—419.

[3]) Das Sempacherlied von Halbsuter nach Sir Walter Scott. Schweizerische Rundschau, 16. Jahrgang, 1915/1916, S. 199—209; sowie auch in: Die Schweiz, Jahrgang XX, 1916, S. 335—339.

[4]) Jörg Zobels Gedicht vom geäfften Ehemann. Mitgeteilt von J' B', Berlin. Festschrift für Eduard Hoffmann-Krayer. S. 43—47.

[5]) Aus dem Volksliederschatz der Berner Stadtbibliothek. Von O' von G', Bern. Festschrift für Eduard Hoffmann-Krayer S. 160—176.

[6]) Die «Prophezeiung und letzte Wahrsagung vom seligen Bruder Klaus» (Niklaus von der Flüh). Bayerische Hefte für Volkskunde, hrg. vom Bayer. Verein für Volkskunst und Volkskunde. Jahrgang II, 1915, S. 265—271.

[7]) Mitgeteilt von Rob. M' W', Bern. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde. XII. Jahrgang, 1916, S. 73—78.

Einige Soldatenlieder, die 1792 anlässlich der eidgenössischen Grenzbesetzung bei Basel entstanden, sind von R. Forcart-Bachofen veröffentlicht, aus einem Sammelbande vom genannten Jahre, der die damals gedruckten Gelegenheitssachen vereinigt. [1])

Adolf Näf weist auf ein Porträt-Bildchen des «Armen Mannes im Toggenburg» (Ulrich Bräker, † 1798) hin, wahrscheinlich von dem Maler Reinhard von Luzern. [2])

Caspar Decurtins behandelt *eine rätoromanische Ballade* [3]) die sich durch Jahrhunderte in verschiedenen Fassungen verfolgen lässt, in denen die verschiedenen Zeitalter ihre Spuren zurückgelassen haben.

Kulturgeschichte. Volkskunde.

Albert Heer schildert die Entwicklung des zürcherischen Feuerlöschwesens vom Mittelalter bis um 1800; sein mehr populär gehaltenes Werkchen ist für Zürich die erste Monographie über den Gegenstand. [4])

Ed. A. Gessler stellt in betreff des *Herzog Leopold III. von Österreich zugeschriebenen Panzerhemdes in der historischen Sammlung im Rathause zu Luzern* [5]) fest, dass dieses Stück wirklich aus der zweiten Hälfte des XIV. Jahrhunderts, und zwar der Zeit vor 1386 stammt und nach Überlieferung und Güte der Arbeit sehr wohl dem Herzog gehört haben kann.

E. Tatarinoff entnimmt dem ausführlichen *Diarium des Solothurner Chorherrn Urs Victor Wagner,* das sich auf die beiden Jahre 1696 und 1697 erstreckt, kulturhistorisch interessante Notizen, teils in wörtlicher Wiedergabe, teils im Auszug. [6])

Rob. Marti-Wehren veröffentlicht ein *Inventar des Schlosses Rougemont als Sitz des bernischen Landvogts von Saanen, aufgenommen von Gabriel Stettler 1710.* [7])

H. Schmitt veröffentlicht ein *Mandat wider das Fluchen und Schwören,* das 1725 Abt Gerold von Rheinau erliess. [8])

Ergänzend zu seiner Geschichte der bernischen Musikgesellschaft (vgl. diese Arbeit oben Seite 203) erzählt Hans Bloesch die Baugeschichte des Hauses der letzteren zu Anfang der 20er Jahre des vergangenen Jahrhunderts. Die Quellen stehen in für solche Baugeschichten selten reichhaltiger Weise zur Verfügung und gewähren ein genaues Bild davon, wie ein solcher Bau sich zu jener Zeit effektuierte. [9])

J. J. Simonet schliesst seine Zusammenstellung von Mitteilungen *aus den bischöflichen Visitationsberichten von 1623 und 1643,* mit Angaben, die auf Volksbräuche und kulturelle Zustände Licht werfen. [10])

---

[1]) Einige Soldatenlieder aus der Zeit der Zuzüger. (1792—1798.) Von † R. F'-B', Basel. Festschrift für Eduard Hoffmann-Krayer, S. 131—140,

[2]) Vom «Armen Mann im Toggenburg». Von A' N', Oberuzwil. St. Galler-Blätter 1916, Nr. 25, S. 195.

[3]) Von C' D', Truns. Festschrift für Eduard Hoffmann-Krayer, S. 86—96.

[4]) Das Feuerlöschwesen der guten alten Zeit. Von A' H', Zollikon. Mit 28 Abbildungen. Zürich 1916. 123 S.

[5]) Anzeiger für Schweizerische Geschichte, 1916, S. 30—34.

[6]) Aus dem Tagebuch des Chorherrn Urs Viktor Wagner von Solothurn. [Hrg. von Dr. Eugen Tatarinoff.] Separat-Abdruck aus dem «Solothurner Tagblatt» 1916. 54 S.

[7]) (Amtsrechnung Saanen im bernischen Staatsarchiv.) Mitgeteilt von Rob. M'-W', Bern. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde, XII. Jahrgang, 1916. S. 169—172.

[8]) Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte, X. Jahrgang (1916), S. 152.

[9]) Wie das alte Kasino gebaut wurde. Von Dr. H' B'. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde, XII. Jahrgang, 1916, S. 127—160.

[10]) Von Domsextar Dr. J. J. Simonet, Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1916, S. 123—132.

Ein veröffentlichtes Schriftstück von 1699 ist ein Beitrag zur Geschichte der sog. «Zugerknappe». [1])

Geschichtliches über die Einsiedler Schafböcke, d. h. Honigkuchen in Gestalt liegender Schafe, die seit Jahrhunderten als Einsiedler Spezialität den Wallfahrern verkauft werden, stellt Odilo Ringholz zusammen. [2])

W. F. von Mülinen untersucht Ursprung, Natur und spätere Entwicklungsphasen des sog. «Äussern Standes» in Bern, d. h. der Vereinigung der jungen Burger vor ihrem Eintritt in die Behörden, sowie besonders den volkskundlich so interessanten jährlichen Umzug desselben und deseen Hauptfigur, den «Affen», und seine Benennung «Urispiegel». [3])

Werner Manz hat, indem er *Volksbrauch und Volksglauben des Sarganserlandes* in zwei Abschnitten zur Darstellung bringt [4]), deren einer die Überschrift «Knabenschaften» trägt, der andere das Gebiet des Volksglaubens umfasst, wie er ausführt, von der rein kalendarischen Anordnung Umgang genommen, die Zusammengehörendes auseinanderreisst und Nichtzusammengehörendes zusammenwirft, und damit zugleich auch die Gegenstände des ersten Abschnittes durch ihre Unterordnung unter den genannten Begriff erst in das rechte Licht gerückt.

E. Stauber teilt aus Akten des Zürcher Staatsarchivs Fälle von *Schatzgräberei* im XVII. und XVIII. Jahrhundert mit. [5])

Gottfried Kessler geht den Jahres-Festkreis des st. gallischen Wil durch nach an die einzelnen Feste sich knüpfenden und noch bestehenden volkstümlichen Gebräuchen. [6])

E. Wymann veröffentlicht eine parodierende Beschreibung einer (wohl fingierten) nach Gersau ins Jahr 1696 verlegten Karfreitagsprozession. [7])

Über einige archaistische Gerätschaften und Gebräuche im Kanton Wallis und ihre prähistorischen und ethnographischen Parallelen handelt L. Rütimeyer. [8]) Seine eingehende, interessante Untersuchung, deren Verständnis 57 Abbildungen im Text und sechs Tafeln unterstützen, versucht für Gegenstände wie die die Stelle der Schrift vertretenden Kerbhölzer, die Steinlampen, gewisse Kinderspielzeuge, Ornamentik usw., für Masken und Maskengebräuche nie unterbrochene Überlieferung von vorgeschichtlicher Zeit, selbst vom Paläolithicum an, nachzuweisen.

Mathilde Eberle teilt einiges aus der Theatergeschichte des Walliser Volkes mit. [9])

---

[1]) Ein Bürgerrechtsbrief der Fastnachts-Narren-Gesellschaft in Zug. Mitteilungen des historischen Vereins des Kantons Schwyz. 24. Heft. Schwyz 1915. S. 151—153.

[2]) Von Dr. P. Odilo Ringholz O. S. B., Archivar im Stifte Einsiedeln. 8 S.

[3]) Vom Äussern Stand und dem Urispiegel. Von Wolfgang Friedrich von Mülinen. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde, XII. Jahrgang, 1916, S. 1—32.

[4]) Mit sieben Tafeln und einer Karte. (Schriften der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde 12.) Basel und Strassburg i. E. 1916. XII + 162 S.

[5]) Die Schatzgräberei im alten Zürich. Von E. Stauber, Zürich. Festschrift für Eduard Hoffmann-Krayer, S. 420—440.

[6]) Das festliche Jahr in Wil (St. Gallen). Von G' K', Wil. Ibid. S. 191—203.

[7]) Die Gersauer Karfreitagsprozession von 1696. Von E. Wymann, Altdorf. Ibid. S. 513—516.

[8]) Von L' R', Basel. Ibid. S. 203—372.

[9]) Zur Kenntnis des Volkstheaters im Oberwallis.. Von M' E', Berlin. Ibid. S. 111—119.

Wirtschaftsgeschichte.

Eine Arbeit Hans Kobelts über die *Entwicklung der Handelsgesellschaften und ihres Rechtes in der Schweiz, insbesondere in St. Gallen, bis Ende des XVIII. Jahrhunderts*[1]) erhebt eingestandenermassen keinen Anspruch auf Vollständigkeit. Wenigstens ihre beiden ersten, den Handel und die wirtschaftliche Entwicklung der Handelsgesellschaften behandelnden Teile beruhen nirgends auf eigenem Durcharbeiten der primären Quellen (S. 48, Note 12, ist z. B. anstatt auf die primäre Quelle verwiesen auf Oechsli, Quellenbuch der [sic.] Schweizergeschichte). Nur für den dritten Teil hat der Verfasser die Vadiana durchgangen nach Material, das die rechtlichen Verhältnisse der einzelnen Gesellschaftsarten beleuchtet.

Ein Verzeichnis aus dem Notizbuch eines Mitgliedes der Berner Kommerzien-Kammer und eine Stelle aus einem Memorial dieser Kammer von 1687 betreffen das aus dem Staate Bern für importierte Waren fliessende Geld.[2])

Dr. F. Jecklin veröffentlicht einige Eintragungen des ältesten Ämterrechenbuches der Schuhmacherzunft in Chur über Seelenmesstiftungen der Bruderschaft der Schuhmacher, Gerber und Metzger (XV. Jahrh.).[3])

J. Keller-Ris entnimmt ungedruckten Quellen einige Daten aus der Geschichte der Seidenfirma Panchaud & Comp., die zu Bern in den 30er und 40er Jahren des XVIII. Jahrhunderts blühte, besonders auf Seidendiebstähle von Arbeitern eingehend.[4])

A. Näf erzählt, wie die Regierung des Fürstabtes von St. Gallen, als nach der Missernte von 1770 die Getreide erzeugenden Territorien ringsum die Ausfuhr unterdrückten, für die notleidenden Stiftslande aus dem Venetianischen Getreide beschaffte.[5])

Carl Loosli verfolgt die Entwicklung des Immobiliar-Kreditwesens in Stadt und Landschaft Zürich vom Ende des XVIII. Jahrhunderts bis zur Gegenwart. Die bestimmenden Momente der Entwicklung scheinen uns deutlich hervorgehoben und klar aufgezeigt zu sein, wie sich Kredit, wirtschaftliche Verhältnisse und Wandlungen und Gesetzgebung gegenseitig bedingten.[6])

Fischerei und Jagd im alten Rapperswil,

d. h. bis zum Beginn des XIX. Jahrhunderts, stellt aus den Rapperswiler Akten C. Helbling dar.[7])

---

[1]) Diss. jur. Bern, von H' K' aus Marbach (St. Gallen). Zürich 1916. 103 S.

[2]) A. E. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde, XII. Jahrgang, 1916, S. 87—88.

[3]) Jahrzeitstiftungen der Schuhmacher, Gerber und Metzger zu St. Martin in Chur. Anzeiger für Schweizerische Geschichte 1916, S. 99—105.

[4]) Über Seidenindustrie und Seidendiebstahl in den vierziger Jahren des 18. Jahrhunderts in Bern und im Oberland. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde, XII. Jahrgang, 1916, S. 115—126.

[5]) Eine Getreideversorgung vor 150 Jahren. Ad. Näf, Oberuzwil. St. Galler-Blätter für Unterhaltung und Belehrung aus Kunst, Wissenschaft und Leben. Illustrierte Sonntags-Beilage zum «St. Galler Tagblatt» 1916, Nr. 69, S. 67.

[6]) Zur Geschichte des Immobiliar-Kreditwesens der Stadt und des Kantons Zürich. Diss. oecon. von Carl E. Loosli aus Sumiswald (Kt. Bern). Zürich 1916. 132 S.

[7]) Von Ratsschreiber C. Helbling. Sonderabdruck aus Nr. 6 der «Schweiz. Fischerei-Zeitung». Jahrgang 1916. 13 S.

Geschichte der Kunst, des Kunsthandwerks, Kunstgeschichte einzelner Bauten.

Die vierte (Schluss-)Lieferung des vierten (Supplement-)Bandes von Brun's *Schweizerischem Künstlerlexikon* liegt bis zum Namen Surbeck (der letzten Nachträge) gedruckt vor.

Stückelberg weist auf einige Beispiele *kirchlicher Flachschnitzereien* in der Schweiz hin.[1])

Dr. Marg. Sattler versucht, mehrere ungezeichnete geschnitzte Altarwerke (St. Eusebi bei Brigels, Agathenkapelle bei Disentis) *Ivo Strigel* (blühte gegen Ende des XV. Jahrhunderts) zuzuweisen.[2])

Die letzten Fortsetzungen der Monographie Hans Lehmann's über die *Berner Glasmaler*[3]) beschäftigen sich mit Hans Funk (und einigen Unbedeutenderen). Besonders hinzuweisen ist auf den Nachtrag zu diesem Künstler, der veranlasst ist durch ganz neuerdings im Berner Staatsarchiv aufgefundene Akten (als Beilagen mitgeteilt), die über den Ausgang Hans Funks Licht verbreiten.

Dr. A. Zesiger rekapituliert kurz die Geschichte der Entstehung des jüngsten Gerichtes am Berner Münster, des Lebenswerkes Erhard Küngs, das seit 1914 wieder den Farbenschmuck erhalten hat, den es nach Ausweis von entdeckten Farbenresten ursprünglich trug.[4])

Dr. C. Benziger handelt über einige in Schwyz aufbewahrte silberne Gefäss-prunkstücke und veröffentlicht aus den dortigen Ratsprotokollen und Landesrechnungen einiges über schwyzerisches Goldschmiedewesen vom XVI—XVIII. Jahrhundert.[5])

Alfred Cartier macht zwei Fayence-Teller im Musée d'Art et d'Histoire de Genève bekannt, die eine bisher unedierte Zürcher Marke aufweisen.[6])

Von einer Arbeit über die *Kirche in Wiesendangen und ihre Wandgemälde,* von Dr. Hans Bachmann[7]) umfasst ein erster erschienener Teil die historischen Data über die Baugeschichte der Kirche und ihrer Teile, und über die Kirchengeräte.

Von einer Serie von Einzelstudien, in denen Luigi Brentani seine Forschungen zur tessinischen Kunstgeschichte niederzulegen gedenkt, ist eine erste Monographie erschienen: sie hat die Kollegiatkirche von Bellinzona zum Gegenstand.[8])

Carl Brun.

---

[1]) E. A. S. Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde, Bd. XVIII. 1916 S. 163—164.

[2]) Zuweisungen an Ivo Strigel. Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde, Bd. XVIII, 1916, S. 47—53.

[3]) Die Glasmalerei in Bern am Ende des 15. und Anfang des 16. Jahrhunderts. Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde, Bd. XVIII, 1916, S. 54—74 und 135—153. (Ergänzungen und Register folgen.)

[4]) Das jüngste Gericht am mittleren Hauptportal des Berner Münsters. Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde, XII. Jahrgang, 1916, S. 37—41.

[5]) Notizen zum schwyzerischen Goldschmiedewesen. Mitteilungen des Historischen Vereins des Kantons Schwyz. 24. Heft, Schwyz 1915. S. 144—151.

[6]) Faïences de Zurich (XVIII[e] siècle) à la marque «ZS.» Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde, XVIII, Bd., 1916, S. 80—81.

[7]) Mit Aufnahmen vom kantonalen Hochbauamt. Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde, XVIII. Bd., 1916, S. 118—134.

[8]) Avv. Prof. Luigi Brentani, La Storia artistica della Collegiata di Bellinzona, con 39 illustrazioni da fotografie e disegni originali. Prefazione di Francesco Chiesa, Monografie artistiche Ticinesi, No. 1. VII + 88 S. (Erweiterung der Arbeit des Autors im Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde, XVII. Bd., 1915, S. 330—351.)

Revue des publications historiques de la Suisse Romande.
1916. Ier Semestre.[1])

Histoire générale.

Les études sur le moyen âge se réduisent en cette demi-année aux recherches de M. l'abbé Marius Besson sur l'influence de la renaissance carolingienne dans la région lausannoise.[2]) A vrai dire il ne signale que bien peu de vestiges d'une vie intellectuelle dans la ville épiscopale, l'épitaphe latine de l'évêque David, mort en 850, les lettres sculptées d'une dalle funéraire de la cathédrale et quelques brèves notes d'annales.

Il nous faut attendre le 16e siècle pour revenir sur les bords du Léman avec les armées conquérantes des Bernois. Le principal mérite du récit de M. Francis De Crue est, en même temps qu'une habile utilisation des textes contemporains, la liaison qu'il ne cesse d'établir entre les faits de la guerre de 1536 et les grands événements de la politique européenne.[3]) Le départ de l'évêque Pierre de la Baume de sa ville de Genève, en juillet 1533, assure l'émancipation de la cité; mais en même temps, il annonce une suite de campagnes pour la défense de la nouvelle république protestante contre les entreprises du duc. M. De Crue raconte successivement la lutte des citoyens seuls, puis secourus par des volontaires neuchâtelois et français, contre les gentils hommes savoyards et les traîtres de Peney en 1534 et 1535, la conquête du Pays de Vaud et des bailliages en janvier-mars 1536, enfin l'intervention de François Ier et la spoliation complète du duc de Savoie, jusqu'en 1536. L'historien du 16e siècle trouvera dans ce mémoire un guide sûr et des renseignements inédits provenant surtout des documents français.

M. David Lasserre s'arrête, avec une curiosité laborieuse, à la crise de 1582.[4]) Les préparatifs du duc de Savoie, Charles Emmanuel contre la Rome protestante, avec l'appui des cinq cantons catholiques font courir de graves dangers à la Confédération toute entière. La mobilisation des Evangéliques, en réponse à l'investissement de Genève, est bien prêt de déchaîner la guerre civile que l'échec définitif du duc de Savoie auprès d'Henri III réussit, à point nommé, à conjurer. Mais Soleure, au mois d'octobre, dénonce le traité de protection de 1579; les intérêts de l'Eglise priment, pour les cantons

---

[1]) Nous nous proposons de consacrer dorénavant aux publications historiques relatives à la Suisse romande une revue générale qui paraîtra aussi souvent que possible et qui remplacera les bulletins, limités jusqu'ici au seul Moyen Age.

[2]) M. Besson, *La renaissance littéraire et artistique à Lausanne au IXe siècle, Revue historique vaudoise, 24e année* (1916), p. 24—30.

[3]) Francis De Crue, *La délivrance de Genève et la conquête du duché de Savoie en 1536, Jahrbuch für schweizerische Geschichte.* 41e vol. 1916, p. 231—296; tiré à part 57·p. in 8.

[4]) David Lasserre, *La Suisse et Genève en 1582, Anzeiger für schweizerische Geschichte*, 47e année (1916), p. 73—99; tiré à part 27 p. in 8.

catholiques, ceux de la Confédération, tandis que, dans l'autre camp, Berne fait reconnaître sa possession du Pays de Vaud et que les négociations s'engagent pour aboutir en 1584 au traité d'alliance perpétuelle entre Genève, Berne et Zurich.

Ce que M. Lasserre réussit à dégager de l'évolution générale de la politique des Suisses durant cette année troublée, est, d'une part l'accentuation des groupements confessionnels, d'autre part les progrès de la solidarité confédérale entre Genève et les cantons protestants.

Dans les deux premiers articles qu'il consacre à la conjuration du bourgmestre de Lausanne Isbrand Daux, en 1588, M. Maxime Reymond s'attache «à quelques particularités moins étúdiées jusqu'à présent» de cette tentative de restauration savoyarde à Lausanne.[1])

Avec sa précision coutumière, il nous fait connaître le milieu dans lequel vit cet adversaire du régime bernois, la haute bourgeoisie de Lausanne secrètement hostile aux nouveaux maîtres, ses amis Sébastien Loys et Michel de Saint Cierges, son activité au conseil de la ville de 1581 à 1588, enfin les préliminaires du complot qui, en mars 1588, noue ses premières intrigues avec le baron d'Hermance, gouverneur du Chablais. L'accord avec le duc de Savoie est conclu le 26 novembre 1588. M. Reymond nous racontera bientôt comment les conjurés tentèrent d'exécuter ce traité qui ne concernait que la ville de Lausanne et sauvegardait ses franchises et la liberté religieuse de ses habitants.

Sous forme de régeste et par une suite d'analyses des documents fribourgeois M. l'abbé Dupraz retrace l'histoire des progrès de la Réforme dans le bailliage d'Orbe-Echallens.[2]) De 1603 à 1619 les conflits entre les deux confessions sont fréquents. Berne demande avec insistance et prépare le «plus» soit le vote définitif de la religion réformée à Assens, Penthéréaz et Poliez-le-Grand ; dans ces deux dernières localités ses efforts aboutissent à la victoire des protestants.

Les préparatifs militaires du duc de Savoie, en 1611, inquiètent Berne et Genève qui craignent toujours une surprise renouvelée de l'Escalade ou une entreprise contre le Pays de Vaud. Les mesures de défense obligèrent Neuchâtel à une mobilisation pour la garde de ses frontières et pour l'envoi du secours prévu par la combourgeoisie avec Berne. M. Louis Thévenaz commence, en se tenant de très près aux documents, l'étude de cette levée et du plan de défense des «lisières» en février-mars 1611.[3])

Après des démarches infructueuses en 1681 et 1682, le gouvernement de Fribourg, obtint pour sa ville, le 28 et 29 octobre 1686, la visite du célèbre prédicateur capucin, le Père Marc d'Aviano. M. George Corpataux a réuni et commenté les textes relatifs à ce séjour qui ne visait pas à d'autre but qu'à l'édification religieuse de la foule.[4])

Nous arrivons à l'époque révolutionnaire avec M. Ed. L. Burnet, qui tire des procédures criminelles genevoises un récit fort animé des infortunes du Vaudois, Jean-Daniel Meystre.[5]) Pour avoir poussé des cris réputés séditieux, le 12 février 1792, Meystre se voit impliqué dans un procès politique.

---

[1]) Maxime Reymond, *La conjuration d'Isbrand Daux, Revue historique vaudoise* 24e année (1916), p. 43—59, 65—76.

[2]) E. Dupraz, *Introduction de la Réforme par le «Plus» dans le bailliage d'Orbe-Echallens, Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte,* 10e année (1916), p. 50—73.

[3]) Louis Thévenaz, *La garde des frontières du Pays de Neuchâtel en 1611, Musée Neuchâtelois,* nouv. série, 3e année (1916), p. 54—63.

[4]) Georges Corpataux, *Visite du Père Marc d'Aviano à Fribourg, 1686, Annales Fribourgeoises,* 4e année (1916), p. 19—25.

[5]) Ed. L. Burnet, *Le procès du vaudois Meystre. Episode de la Révolution genevoise, février-mars 1792, Revue historique vaudoise,* 24e année (1916), p. 150—157, 207—213.

L'*Indicateur* a déjà rendu compte de l'importante étude de M. Frédéric Barbey sur *Félix Desportes et l'annexion de Genève à la France, 1794—1799.*[1]) Il lui reste à parler plus au long de l'étude biographique que M. Pierre Kohler vient de publier sur *Madame de Staël et la Suisse,* et de l'ample moisson de documents inédits que révèlent les nombreuses pages de ce volume.[2])

Les rapports de la famille irlandaise des Edgeworth avec les Genevois de leur temps ont laissé de copieux souvenirs dans les correspondances qu'a dépouillées M. F. F. Roget.[3]) Les lettres de Lovell Edgeworth à Pierre Marc Roget dépeignent la triste situation d'un Anglais interné en France de 1803 à 1814. La correspondance échangée entre Maria Edgeworth et Madame Alexandre Marcet de 1808 à 1819 recueille d'intéressants échos des grands événements de la Restauration; elle nous intéresse surtout par les nouvelles qu'elle donne du petit cercle des amis genevois et particulièrement d'Étienne Dumont.

Au lendemain de la Restauration, Neuchâtel ne fut pas loin d'avoir son «museum», une école normale, et des cours d'instruction supérieure. Une société dont M. Arthur Piaget raconte la courte histoire avait réuni des souscriptions pour réaliser ce beau programme qui devait commencer par la transformation de l'hôtel Du Peyrou.[4]) Malheureusement la vente de l'hôtel par le roi de Prusse fit échouer cette tentative et l'Académie promise par le prince, en 1707, ne put être créée par l'initiative privée, en 1815.

L'histoire diplomatique de la Suisse et de Genève pour les années critiques de 1814 à 1816, revêt naturellement un grand intérêt d'actualité. La publication de la correspondance officielle de Charles Pictet-de Rochemont et de François d'Ivernois, sur laquelle l'*Indicateur* doit revenir, est arrivée à point pour fournir les érudits et les publicistes de textes précis et de renseignements sûrs.[5]) M. Paul Bondallaz n'a point manqué d'utiliser ce recueil, de même que la biographie d'Edmond Pictet pour parler congrûment de Pictet-de Rochemont et de ses missions diplomatiques.[6])

Un heureux complément aux missives diplomatiques recueillies par M. Lucien Cramer est constitué par les lettres de Pictet-de Rochemont à Emmanuel de Fellenberg, de 1807 à 1824, éditées, résumées ou commentées par M. Hans Brugger.[7]) Les relations

---

[1]) Frédéric Barbey, *Félix Desportes et l'annexion de Genève à la France, 1794—1799*, Genève et Paris, 1916, IX—418 p. in 8. Cf. ci-dessous p. 118—123, compte rendu par Charles Seitz et *Revue historique vaudoise,* 24e année (1916), p. 129—134, compte rendu par Eugène Mottaz.

[2]) Pierre Kohler, *Madame de Staël et la Suisse. Etude biographique et littéraire avec de nombreux documents inédits*, Lausanne et Paris, 1916, X—720 p. gr. in 8

[3]) F. F. Roget, *Un Anglais prisonnier à Verdun (1803—1814) et sujets connexes*, Genève, 1916, 53 p. in 8; tirage à part du *Journal de Genève* 17—30 mai 1916.

[4]) Arthur Piaget, *Une société pour l'avancement des Etudes dans la Principauté de Neuchâtel et Valangin en 1815*, *Musée Neuchâtelois*, nouv. série, 3e année (1916), p. 23—38, 83—89.

[5]) *Genève et les traités de 1815. Correspondance diplomatique de Pictet-de Rochemont et de François d'Ivernois, Paris, Vienne, Turin, 1814—1816,* publiée pour la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève par les soins de Lucien Cramer, Genève et Paris 1914, t. I, XLVII—753 p., t. II, 642 p. in 8.

[6]) Paul Bondallaz, *Pictet-de Rochemont et ses missions diplomatiques, Revue des familles,* 6e année (1916), p. 306—307, 322—323, 338—339, 354—356.

[7]) *Briefe von Charles Pictet-de Rochemont an Philipp Emmanuel von Fellenberg*, hg. von Dr. Hans Brugger, *Politisches Jahrbuch der Schweizerischen Eidgenossenschaft*, 1915, p. 315—539.

épistolaires de ces deux hommes remarquables n'intéressent pas que leur amitié; elles ont laissé des documents d'un style plus familier, mais que le futur historien suisse des congrès de 1814—1815 ne devra pas négliger, à côté de nombreux autres papiers encore inédits.

Histoire locale. Topographie.

M. Alfred Weitzel publie en fac-simile réduit de moitié, un fragment de la carte de l'État de Berne du docteur Thomas Schepf (1577—1578) soit la «chorographie» des terres de la ville et république de Fribourg.[1]) Il résulte des notes dont M. Weitzel a fait accompagner sa planche que le relevé de Schepf représente la plus ancienne carte du canton de Fribourg; le *Typus Agri Friburgensis* de Guillaume Techtermann, de 1578, n'est qu'une copie d'ailleurs intéressante de la carte de Schepf.

L'histoire des comtes et du comté de Gruyère de Mrs. Reginald de Koven est une compilation dépourvue de critique mais non d'intérêt et de charme.[2]) Le récit aurait gagné sans doute à remonter directement aux sources et à pratiquer quelques coupes dans la littérature touffue du sujet. Mais tel qu'il est, honnêtement parfumé de légende et sans fausse parure d'érudition, il offre une lecture agréable.

La rédaction d'un article de dictionnaire qui veut être à la fois complet et bien informé est une œuvre ingrate et difficile. M. Maxime Reymond nous a donné sur Lausanne mieux qu'un résumé de nos connaissances.[3]) Informé toujours de première main, il retrace l'évolution de sa cité, par étapes successives où les faits précis, minutieusement contrôlés abondent. Bien que construisant sa notice sur un plan chronologique, il joint à ses articles juxtaposés et annoncés par des sous-titres, les développements nécessaires sur les institutions, la vie sociale, le développement économique. La contribution considérable de M. Reymond rehausse la valeur déjà très appréciable du *Dictionnaire historique du canton de Vaud*, instrument de travail qui mérite d'être signalé ici. On regrettera seulement de ne pas trouver sous le nom de Lausanne, les indications bibliographiques qui ne diminueraient en rien les mérites de l'auteur. — Les classements d'archives communales vaudoises de M. F. Raoul Campiche se rattachent à une entreprise d'un réel intérêt scientifique et que les pouvoirs publics auront sans doute à cœur de soutenir. M. Campiche est arrivé à Lignerolle à des résultats fort satisfaisants; il a formé un nombre respectable de liasses et de dossiers selon un plan logique qui respecte les fonds et qui peut être suivi sans trop de lenteurs; il nous donne de copieux extraits des documents qu'il a ainsi remis en valeur, des registres de la municipalité de 1619 à 1796, de la correspondance de 1599 à 1790, des privilèges et droits communaux de 1371 à 1527, des procédures de 1418.[4]) Le dépouillement rapide de ces séries montre assez la richesse des petits dépôts communaux vaudois et leur intérêt non seulement pour les recherches locales, mais pour l'histoire politique et économique du pays.

---

[1]) Alfred Weitzel, *La plus ancienne carte du canton de Fribourg. Confines Agri Friburgensis, Annales Fribourgeoises*, 4e année (1916), p. 1—9.

[2]) Mrs. Reginald de Koven, *Les comtes de Gruyère*, Genève 1916, 163 p. in 8.

[3]) *Lausanne. Notice historique par Maxime Reymond, publiée par la municipalité de Lausanne.* Extrait du dictionnaire historique géographique et statistique du canton de Vaud, Lausanne 1916, 74 p., gr. in 8.

[4]) F. Raoul Campiche, *Les archives de Lignerolle, Revue historique vaudoise.* 24e année (1916), p. 33—42, 86—93, 116—127, 135—150.

M. Charles Borgeaud consacre à Genève, dans les *Cahiers du Bureau des Conférences de l'armée*, une notice intéressante et qui sait saisir et accuser les traits saillants de l'histoire de la République.[1])

M. Louis Blondel met au service de la topographie de l'ancienne Genève ses connaissances d'archéologue et son ardeur à dépouiller les registres féodaux et les terriers. Ses *Notes d'archéologie genevoise* se rapportent en grande partie, cette année, au domaine épiscopal de Longemalle où les évêques de Genève établissent leur résidence à la fin du 13e siècle jusqu'au morcellement de ce bas quartier en 1413.[2]) A côté de la maison de l'évêque s'élevait la porte d'Yvoire où, le 6 juin 1307, les bourgeois du parti de Savoie écrasent l'armée de l'évêque et du comte de Genève. M. Blondel reconstitue les lieux et expose d'une façon séduisante les phases tactiques de la bataille.

Le château de l'Ile, forteresse des vidomnes de la maison de Savoie du 13e au 16e siècle, devient le centre d'un quartier industriel et pittoresque qui disparaît au 19e siècle. Pour raconter son histoire, M. Blondel anime ses documents d'une très riche illustration.[3]) Il reconstitue le château du 14e siècle, énumère les travaux de voirie, les abergements des grèves, l'établissement des ponts et redonne de la vie à cette petite ville insulaire tombée sous la pioche des démolisseurs.

Institutions. Histoire économique.

En utilisant le préambule d'un acte notarié de 1528, M. Paul Vuille établit que la cour de justice, le «plaid» de Valangin, pouvait siéger en cas de nécessité dans une autre localité, témoin celui du 20 septembre 1528, transporté à Fontaines à cause de la peste.[1])

Comme suite à un précédent article, la *Revue historique vaudoise* donne le texte édité et annoté par le regretté Bernard de Cérenville de l'ordonnance des pauvres de la ville de Lausanne, de 1550.[2]) On trouvera dans le même recueil une ordonnance bernoise du 21 juillet 1698, relative aux chiens enragés.[3])

M. Mogeon communique trois lettres de 1798 et 1799, relatives aux arbres de la liberté à Epalinges et Ormont-dessus et à une élection contestée à Moiry.[4]) Ces documents gagneraient à être mieux groupés et pourvus d'une annotation même sommaire.

Une analyse très détaillée nous fait connaître un bail à cens des archives de Moudon, de 1456, et qui concerne le domaine d'Aillerens, possession du couvent de Montheron.[5])

Les études de M. Antony Babel sur l'horlogerie, l'orfèvrerie et les industries annexes, à Genève, ont abouti à un important mémoire dont un de nos collaborateurs

---

[1]) Cahier No. 12, p. 1—11. *La République et canton de Genève.*

[2]) Louis Blondel, *Longemalle et la maison de l'Evêque, Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève.* t. IV. livraison 2, (1916) p. 54—70.

[3]) Louis Blondel, *Le château de l'Ile et son quartier,* extrait de *Nos anciens et leurs œuvres,* Genève 1916, 32 p. in 4.

[1]) Paul Vuille, *Le plaid de Valangin tenu «sous Fontaines» lors de la peste de 1528, Musée Neuchâtelois,* nouv. série, 3e année (1916), p. 92—93.

[2]) *Un document sur l'assistance publique à Lausanne en 1550, Revue historique vaudoise,* 24e année (1916), p. 1—24.

[3]) *Ibid.*, p. 63.

[4]) *Revue historique vaudoise,* 24e année (1916), p. 59—62.

[5]) *Un vieux bail à ferme,* [communiqué p. M. Charles Gilliard] *Revue historique vaudoise.* 24e année (1916), p. 159—160.

rendra compte ici-même.[1]) M. Babel utilise, entre autres, de nombreux documents proches parents de celui que publie et commente M. Léon Montandon, la lettre d'apprentissage du graveur Jean Pierre Droz, du 19 septembre 1766 [2])

Archéologie. Histoire de l'Art.

Des fouilles entreprises à la «fin de Tavel» près de Clarens ont mis à jour en 1915 quatre sépultures néolithiques. Deux photographies et le rapport illustré de l'exploration dirigée par M. Frédéric Tauxe nous renseignent sur cette découverte.[3])

M. Waldemar Deonna continue, par les statuettes de terre cuite de provenance italienne, son catalogue très détaillé des bronzes figurés antiques du musée de Genève.[4])

M. Marius Besson décrit deux belles plaques de ceinturon, finement décorées et qu'il attribue au 6e ou au 7e siècle. Leur provenance est Corcelles, canton de Neuchâtel, où des sépultures contenaient trois squelettes.[5])

Les murs de fondation sur lesquels des ouvriers sont tombés aux Granges d'Illens, canton de Fribourg, sont ceux de la chapelle seigneuriale du château d'Illens. M. N. Peissard a déterminé le plan de cet édifice roman.[6]) M. le curé Pythoud résume une série de documents relatifs à l'ancienne chapelle de St-Martin de Lessoc dans la Gruyère, à ses revenus et fondations, jusqu'à la construction de la nouvelle église en 1635 et à l'érection de la paroisse en 1654.[7])

Trois vitraux héraldiques de la collégiale de Berne donnent à M. W. F. de Mulinen l'occasion d'esquisser l'histoire des relations des comtes d'Aarberg-Valangin avec la ville des Zaehringen.[8]) Jean III de Valangin, qui conclut avec Berne un premier traité de combourgeoisie est le donateur de deux de ces verrières peintes à ses armes et à celles de son fils Claude, entre 1478 et 1491. Une troisième fenêtre porte le blason de René de Challant petit fils de Claude d'Aarberg et héritier de Valangin, qui renouvelle sa bourgeoisie en 1522.

---

[1]) Antony Babel, *Les métiers dans l'ancienne Genève. Histoire corporative de l'Horlogerie, de l'Orfèvrerie et des industries annexes, Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève,* t. XXXIII (1916), tiré à part, Genève, 1916, VI—606 p. in 8.

[2]) Léon Montandon, *Lettre d'apprentissage du graveur Jean-Pierre Droz, Musée Neuchâtelois,* nouv. série, 3e année (1916), p. 90—92.

[3]) E. M., *Les tombes néolithiques de Tavel sur Clarens, Revue historique vaudoise,* 24e année (1916), p. 30—31. Frédéric Tauxe, *Les tombes néolithiques de Tavel sur Clarens, Ibid.,* p. 97—116.

[4]) W. Deonna, *Catalogue des bronzes figurés antiques du Musée d'Art et d'Histoire de Genève, Anzeiger für schweizerische Altertumskunde.* Neue Folge, 18e vol. (1915), p. 31—46.

[5]) Marius Besson, *Tombes mérovingiennes découvertes à Corcelles, Musée Neuchâtelois,* nouv. série, 3e année (1915), p. 49—53.

[6]) N. Peissard, *La chapelle romane de St-Nicolas aux Granges d'Illens, Annales Fribourgeoises,* 4e année (1916), p. 10—15.

[7]) Aug. Pythoud, curé, *La chapelle de Saint Martin de Lessoc, Annales Fribourgeoises,* 4e année (1916), p. 62—68.

[8]) Wolfgang-Frédéric de Mulinen, *Vitraux des comptes d'Aarberg-Valangin et de Challant à la cathédrale de Berne, Musée Neuchâtelois,* 3e année (1916), p. 39—46.

M. Reutter étudie douze coffrets à coudre de sa collection, et qui appartiennent au 17e et au 18e siècle.[1]) Il les considère avec raison comme des pièces caractéristiques de l'ancien mobilier neuchâtelois.

Les belles reproductions de tableaux du *Musée Neuchâtelois* sont accompagnées de notices qui leur donne un réel intérêt historique. Ainsi M. Baur-Borel parle à la fois du portrait de Henri-François Brandt, premier médailleur de la monnaie royale de Berlin, en 1817, et de son peintre Léopold Robert.[2]) M. Philippe Godet fait revivre par les lettres du temps les cinq personnages d'un tableau de 1782 qui groupe autour de leurs parents, les trois fils du banquier Jacques-Louis de Pourtalès.[3])

M. M. Charles Perregaux et F. Louis Perrot tentent de restituer dans son ensemble l'œuvre artistique et mécanique des Jaquet-Droz, en comparant les livres de leur commerce, les catalogues des collections aux pièces qu'ils ont pu étudier. Le livre qu'ils annoncent sur cet atelier célèbre alliera la nouveauté d'une documentation inédite aux merveilles de l'horlogerie et de ses arts décoratifs. C'est en tout cas ce que l'on peut en juger par le chapitre qui traite des montres de Henri-Louis Jaquet-Droz et de ses collaborateurs à la fin du 18e siècle.[4])

La contribution de M. Julien Gruaz fournit de bons renseignements sur les divers monnayages de la région vaudoise de l'époque gauloise à 1850.[5]) L'auteur s'étend avec plus de détails sur les trouvailles importantes de pièces de l'évêque de Lausanne, de 1827 à 1913.

Généalogie. Héraldique.

L'auteur de *Payerne et les Mestral de Rue*, tente de rattacher la famille Mestral, qui apparaît à Payerne au commencement du 14e siècle, à celles des seigneurs de Rue, qui, dépossédés au 13e siècle par le comte de Savoie, auraient conservé la mestralie en fief.[6]) En somme, les actes résumés à la suite du texte, de 1306 à 1566, prouvent simplement que les ancêtres des Mestral-Combremont ont été métraux de Rue.

M. Aloys de Seigneux nous donne, pour les années 1350 à 1543 le «regeste» de sa famille à Romont.[7]) Des notices de ce genre sont toujours utiles. Mais elles ne font que plus désirer un recueil généalogique fribourgeois entrepris sur un plan d'ensemble et selon une méthode scientifique.

Melchior d'Aarberg, descendant illégitime du comte Claude d'Aarberg, seigneur de Valangin, fut assassiné à la chasse, le 21 mai 1537. C'est ce que fixe M. Paul Vuille d'après une note marginale de Guillaume Hory, sur un registre de notaire.[8])

---

[1]) Reutter, *Anciens coffrets à coudre d'origine neuchâteloise, Musée Neuchâtelois*, nouv. série, 3e année (1916), p. 93—95.

[2]) Frédéric Baur-Borel, *Henri-François Brandt, médailleur, peint par Léopold Robert, Musée Neuchâtelois*, nouv. série, 3e année (1916), p. 7—9.

[3]) Ph. Godet, *Jacques-Louis de Pourtalès et sa famille, ibid.* p. 10—13.

[4]) Charles Perregaux, F. Louis Perrot, *Les montres Jaquet-Droz, Musée Neuchâtelois*, nouv. série, 3e année (1916), p. 14—22.

[5]) Julien Gruaz, *Contribution à l'histoire monétaire du Pays de Vaud, Revue historique vaudoise*, 24e année (1916), p. 161—192.

[6]) *Revue historique vaudoise*, 24e année (1916), p. 76—86.

[7]) Aloys de Seigneux, *Notes sur la famille de Seigneux à Romont, Annales Fribourgeoises*, 4e année (1916), p. 85—87.

[8]) Paul Vuille, *L'assassinat de Melchior d'Aarberg, 21 mai 1537, Musée Neuchâtelois*, nouv. série, 3e anné, p. 47—48.

La notice généalogique relative à la famille Gerbex d'Estavayer-le-Lac et rédigée par M. Hubert de Vevey, donne des renseignements biographiques étendus sur les membres de cette famille qui, au 19e siècle, servirent dans les armées françaises, où jouèrent un certain rôle dans la politique et l'administration fribourgeoise.[1])

L'étude très fouillée de M. Deonna tient plus à «l'histoire de l'évolution typologique et à celle des survivances des cultes anciens» qu'à l'héraldique proprement dite.[2]) On ne la lira pas sans intérêt, et bien qu'elle ne convaincra pas tout le monde, on lui devra, à côté de rapprochements ingénieux et de démonstrations troublantes, une foule de renseignements précieux. La thèse que M. Deonna défend est «que le soleil des armoiries genevoises remplace la croix dont il est l'équivalent graphique et qu'il remonte, par une série de chaînons, au culte païen de la croix solaire»; en même temps qu'à la croix, M. Deonna attribue un sens solaire à l'aigle; il fait dériver enfin la clef de Saint-Pierre des anciennes divinités cosmiques. Pour sa démonstration, l'auteur établit sur d'innomblables documents graphiques, l'évolution ininterrompue des types de la croix préhistorique à la croix des monnaies genevoises du 16e siècle.

Après avoir résumé, autour de quelques figures caractéristiques, l'état de nos connaissances sur les armoiries de l'évêché, de la commune, du vidomnat et de l'officialité de Genève. M. l'abbé Gavard dresse le catalogue héraldique des évêques de Genève à partir de 1500.[3]) Il reconstitue d'après les documents originaux, les blasons des titulaires du diocèse, qui quittent Genève, avec Pierre de la Baume en 1533, s'établissent à Annecy, en 1571, avec Ange Justiniani, et cèdent, en 1819, à l'évêque de Lausanne, la juridiction ecclésiastique de la ville et de son territoire devenus suisses.

Les héraldistes s'occupent à rechercher les documents originaux pour décrire, reconstituer ou même doter d'armoiries les districts et les villages de notre pays. M. l'abbé Daucourt produit pour les armes de l'Ajoie des dessins du 18e siècle.[4]) Asuel emprunte à ses anciens seigneurs leur blason[5]), de même que Villars-sur-Glâne près Fribourg[6]), tandis que Barberèche reçoit par une habile composition des armes parlantes.[7])

Paul E. Martin.

---

[1]) Hubert de Vevey, *La famille Gerbex*, *Annales Fribourgeoises*, 4e année (1916), p. 27—36.

[2]) Waldemar Deonna, *Le soleil dans les armoiries de la ville de Genève*, Genève 1916, 130 p. in 8. [Extrait de la *Revue de l'histoire des Religions*. Paris 1915.]

[3]) A. Gavard, *Les armoiries du diocèse et des évêques de Genève dès 1500*, 34 p. in 8. [Extrait des *Archives héraldiques suisses*, 1915.]

[4]) A. Daucourt, *Les armoiries de l'Ajoie*, *Archives héraldiques suisses*, 30e année (1916), p. 30—32.

[5]) *Ibid.*, p. 32—33.

[6]) Fréd. Th. Dubois, *Ibid.*, p. 33.

[7]) Fréd. Th. Dubois, *Les armoiries de la commune de Barberèche*, *Annales Fribourgeoises*, 4e année (1916), p. 84.

Nachrichten.

Historischer Verein der fünf Orte. Die Tagung vom 11. September in Engelberg war von ungefähr 100 Teilnehmern besucht. Das Kloster veranstaltete eine interessante Ausstellung von Kunstgegenständen und Altertümern. Herr Dr. *P.* Ignaz Hess, O. S. B., referierte über Karl Gustav Ritter von Schulthess-Rechberg in Zürich und dessen Briefwechsel mit Abt Eugen von Büren in Engelberg, 1831—47. Zu Ehrenmitgliedern wurden ernannt die Herren: Dr. Albert Büchi, Universitätsprofessor, Freiburg; Dr. Johann Dierauer, Professor, St. Gallen; Dr. Walter Merz, Oberrichter, Aarau; Mons. Dr. Achilles Ratti, Präfekt der Vaticana, Rom; Dr. H. Türler, Bundesarchivar, Bern.

W.

Verein schweizerischer Geschichtslehrer. An der siebenten Versammlung des Vereins schweizerischer Geschichtslehrer, die Sonntag, den 8. Oktober 1916, im Bezirksschulhaus Baden abgehalten wurde, referierte Prof. Dr. Walther Hadorn (Zürich) über «Die Ausbildung des Geschichtslehrers». Mit Freimut, nicht minder aber mit Takt, wies er nach, wie sehr die bisher zur Lösung dieser Frage getroffenen Massnahmen der Reform bedürfen. Die Geschichtslehrer auf der Mittelschulstufe, die den neuen Aufgaben gerecht werden wollen, die ihnen durch die Ausgestaltung der nationalen Erziehung zugewiesen werden, erachten es als eine Pflicht und als ein Recht, auf Grund ihrer Erfahrungen auf bestehende Mängel hinzuweisen, ohne deswegen pietätlos die reiche Förderung zu verleugnen, die ihnen in wissenschaftlicher Hinsicht von der Hochschule geboten wurde. Die Fragen, die sich mit der Methode des Geschichtsunterrichts befassen, haben sich in enger Fühlung mit geschichtsphilosophischen Problemen zu einer eigenen kleinen Wissenschaft ausgewachsen, die auf einer reichen Fachliteratur ruht. Es wäre kaum angezeigt, vom Hochschullehrer auch die Kenntnis dieses Gebietes zu verlangen. Es gehört aber in den Berufskreis des Geschichtslehrers auf der Mittelschulstufe, und aus diesem Zusammenhang heraus sind die Ausführungen des Referenten zu verstehen; er fasst sie folgendermassen zusammen:

Die Mittelschule steht mitten in einer Reformbewegung, aber auch das einzelne Fach wird von diesem Streben nach einer neuen Orientierung, das unserer heutigen Zeit eigentümlich ist, erfasst. Einerseits müssen wir den Stoff neu gliedern oder vermehren, anderseits in der Form seiner Darbietung neue Wege einschlagen. Was den Stoff angeht, so verlangt die Kulturgeschichte, speziell die Wirtschaftsgeschichte, eine stärkere Berücksichtigung; in der politischen Geschichte muss der modernen Zeit mehr Raum gewährt werden, und schliesslich sollen die Schüler mit dem Wesen des Staates, mit den Rechten und Pflichten des Staatsbürgers vertraut gemacht werden. Nun verlangt aber jede Reform an der Mittelschule eine entsprechende Änderung an der Universität, die die Gymnasiallehrer ausbildet. Die Wirtschaftsgeschichte hat innerhalb der philosophischen Fakultät noch nicht auf allen deutsch-schweizerischen Hochschulen — von denen allein die Rede war — diejenige Berücksichtigung gefunden, die ihr gebührt. Damit der Dozent Raum erhält zur Behandlung solcher Fragen, sollten die grossen universalgeschichtlichen Vorlesungen eingeschränkt werden und durch Vorlesungen über kleinere Epochen, bei denen dann das Eingehen auch auf wirtschaftsgeschichtliche Fragen möglich ist, oder durch solche über grössere Epochen, aber unter irgend einem einheitlichen Gesichtspunkt, ersetzt werden.

Vor der Behandlung der neuesten Geschichte sollten sich die Universitätslehrer nicht in allzu grosser Ängstlichkeit hüten, da es sich ja bei solchen Vorlesungen weniger um letzte Forschungsresultate, als um Problemstellung handeln kann.

Die Eingliederung eines besonderen staatsbürgerlichen Unterrichtes in den Organismus der Mittelschule ist abzulehnen; dagegen hat der Geschichtslehrer die Pflicht, bei passender Gelegenheit das Wesen des Staates im allgemeinen und das des eigenen im besondern im Zusammenhang mit seinem geschichtlichen Werden hervorzuheben und dadurch auf Klärung der Begriffe hinzuarbeiten. Um ihn dann zu befähigen, hat die Universität ihrerseits dafür zu sorgen, dass die verfassungs- und rechtsgeschichtlichen Probleme auch in den historischen Vorlesungen nicht zu kurz kommen.

Was die technische Ausrüstung des Geschichtslehrers angeht, so hat die Universität in erhöhtem Masse den Studenten zu selbständigem Arbeiten zu erziehen, damit er dann als Lehrer daran gewöhnt ist, die Schüler nicht zum blossen Hören, Nachschreiben und mechanischen Reproduzieren, sondern, wo irgend es angeht, zu selbständigem Denken und Produzieren zu erziehen. Zu dem Behufe sollte der Hauptakzent der Arbeit des Studenten auf den Seminarien liegen, und die Vorlesungen müssten mehr den Charakter von knappen Orientierungen annehmen.

Schliesslich ist, wie es in Zürich gegenwärtig geschieht, der pädagogischen Ausbildung der Gymnasiallehrer auf der Universität mehr Aufmerksamkeit zuzuwenden. Dabei ist nicht in erster Linie eine theoretisch-didaktische Ausbildung nötig, sondern eine Gelegenheit, unter der Leitung eines erfahrenen Mittelschullehrers in die Praxis des Unterrichts eingeführt zu werden.

Da naturgemäss in einem dreiviertelstündigen Vortrage vieles nur angedeutet, manches gar nicht berührt werden konnte, setzte eine aussergewöhnlich lebhafte Diskussion ein. Entsprechend dem starken Beifall, der dem Referenten gespendet worden war, brachte sie aber eher Ergänzungen als abweichende Auffassungen zum Ausdruck. Auf den bemerkenswerten und an sich berechtigten Einwurf, dass die Wirtschaftsgeschichte sich bei dem gegenwärtigen Stand der Forschung einer wissenschaftlich zusammenfassenden Darstellung — durch den Nationalökonomen wie durch den Historiker — entziehe, wurde entgegnet, es handle sich weniger um eine lückenlose Synthese, die der akademische Lehrer dem künftigen Gymnasiallehrer zu bieten habe, als um eine Einführung in wirtschaftswissenschaftliche Probleme und in die wirtschaftsgeschichtliche Methode. Die Geschichte der Gegenwart kann sich ja auch nicht auf streng wissenschaftliche Forschungsresultate stützen und trotzdem wird ihre Behandlung im Unterricht der Hochschule wie der Mittelschule mit vollem Recht verlangt. So sehr wissenschaftliche Bedenken dagegen sprechen, hat der Geschichtslehrer der Mittelschule doch das Bedürfnis, in zusammenfassender Darstellung eine Vorstellung von der allseitigen Einheit des geschichtlichen Lebens zu bieten. Sehr wünschenswert ist, dass der künftige Geschichtslehrer sich sein Rüstzeug an verschiedenen Universitäten und nicht nur an den philosophischen, sondern auch an den staatswissenschaftlichen Fakultäten hole. Mehrfach kam die grundsätzliche Gegnerschaft gegen den staatsbürgerlichen Unterricht als ein besonderes Fach zum Ausdruck; eine systematische Behandlung als Abschluss der staatsbürgerlichen Belehrungen ist damit nicht ausgeschlossen.

Diese Auffassung drang übrigens auch, wie hier eingefügt sei, am folgenden Tage an der Versammlung des Vereins schweizerischer Gymnasiallehrer bei den Verhandlungen über die nationale Aufgabe der Mittelschule mit überwältigender Mehrheit durch, auch gegenüber dem Versuch, Volkswirtschafts- und Rechtslehre als selbständiges Fach in die Mittelschule einzuführen. Auf Grund subjektiver Anschauungen über das Ausmass der Studien des künftigen Geschichtslehrers, wurde dessen Eignung für die Erteilung staatsbürgerlichen Unterrichts bezweifelt. Man bedachte zu wenig, dass die Geschichtslehrer, fertige und werdende,

sich doch auch mit den geforderten Disziplinen beschäftigen, dass gerade mancher jüngere Historiker seine Ausbildung nicht nur bei Vertretern seines Faches, sondern in ausgiebiger Weise auch bei Juristen und Nationalökonomen geholt hat, und man darf den Geschichtslehrern, wie Prof. Dr. Schneider (Zürich) in glänzendem, durch spontanen Beifall verdanktem Votum darlegte, nicht ohne weiteres weder den Willen noch die Fähigkeit absprechen, die neue Aufgabe mit Sachkenntnis durchzuführen, auch wenn sie sich nicht durch Einfügung eines neuen Faches von geringer Stundenzahl an der gegenwärtig erstrebten Geschlossenheit der Schule versündigen wollen.

Bei der Vornahme der statutarischen Neuwahlen rückte der bisherige Vizepräsident, Prof. Dr. W. Hünerwadel, Rektor des Gymnasiums Winterthur, zum Präsidenten vor. Leider sah sich der bisherige Vorsitzende, Prof. Dr. Hans Schneider, Prorektor der Kant. Handelsschule Zürich, wegen Arbeitsüberhäufung genötigt, zurückzutreten, ohne aber aus dem Vorstande auszuscheiden. Aus der Mitte der Versammlung wurde ihm der Dank für seine sachlich durchgeführte, von weitblickender und weitherziger Auffassung getragene Arbeit ausgesprochen. Auch die übrigen Vorstandsmitglieder wurden, mit teilweise anderer Verteilung der Chargen, für eine neue dreijährige Amtsdauer bestätigt.

G. Gb.

Druck und Expedition *K. J. Wyss* in Bern.

Verzeichnis der in den **«Uebersichten»** genannten Arbeiten:

1916 №. 4

ANZEIGER
FÜR
SCHWEIZERISCHE GESCHICHTE

INDICATORE DI STORIA SVIZZERA | INDICATEUR D'HISTOIRE SUISSE

Herausgegeben von der Allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz

Publié par la Société Générale Suisse d'Histoire

Unter ständiger Mitarbeiterschaft von

Hermann Bächtold, Carl Brun, Felix Burckhardt, Robert Hoppeler, Wilhelm J. Meyer, Charles Robert

redigiert von

Paul E. Martin und Hans Nabholz

47. Jahrgang – N. F. Band 14

47me année – N. S. Tome 14

BUCHDRUCKEREI K. J. WYSS, BERN.
1916.

Der „Anzeiger" ist Verbandsorgan des Vereins schweizerischer Geschichtslehrer.

L'Indicateur est l'organe officiel de la Société Suisse des professeurs d'histoire.

Abonnementspreis: Fr. 5.– jährlich für 12–15 Bogen in 4 Nummern.

Man abonniert bei den **Postbureaux**, in den **Buchhandlungen** und direkt bei **K. J. Wyss**, Buchdruckerei, **Bern.** Für Postabonnemente 20 Cts. mehr.

Die Mitglieder der Geschichtforschenden Gesellschaft erhalten den Anzeiger **unentgeltlich.**

Abhandlungen und andere Beiträge in *deutscher* und *italienischer* Sprache sind an Staatsarchivar **H. Nabholz,** Obmannamt, **Zürich,** zu richten.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren (selbständige Werke und Separatabzüge) an die gleiche Adresse.

Abonnement Fr. 5.– par an. L'Indicateur paraît quatre fois par an, en cahiers de 48 à 60 pages.

On s'abonne auprès des **Bureaux de poste,** des **librairies** ou directement à l'imprimerie **K. J. Wyss, Berne.** Pour les abonnements postaux 20 cts. en plus.

L'abonnement est **gratuit** pour les membres de la Société générale suisse d'Histoire.

Les manuscrits des travaux rédigés en français doivent être adressés à M. **Paul E. Martin,** Archiviste d'Etat, Hôtel de Ville, Genève; les ouvrages, tirages à part etc., envoyés pour compte-rendu, à M. **H. Nabholz,** Archiviste d'Etat, Obmannamt, **Zurich.**

INHALT: — SOMMAIRE:

Seite

Jahresversammlung
der
Allgemeinen Geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz.

Abgehalten am 25. und 26. September 1916 in Solothurn.

Eröffnungswort des Präsidenten Professor G. Meyer von Knonau in der Hauptsitzung des 26. September.

In der Geschichtschreibung des Klosters St. Gallen findet sich an einer Stelle das Bekenntnis: «Est moris naturalis senibus, juvenilia sua facta antiquata repetere dictisque jam elapsa junioribus ac si recencia anteponere, laudare, renovare». — Conradus de Fabaria hat das in einem einleitenden Abschnitt seiner Casus sancti Galli gesagt. Vielleicht ist es heute dem Sprechenden gestattet, in Gemässheit dieser Worte Ihre geehrte Versammlung hier in Solothurn zu begrüssen. Denn es sind beinahe auf den Tag fünfzig Jahre seit dem Tag verflossen, an dem er, hier in Solothurn, Mitglied Ihrer Gesellschaft wurde, und so möchte er den jüngeren Mitgliedern jene früheren, zurückliegenden Zeiten vor die Augen legen, ihnen diese für sie verschwundenen Dinge, als wären sie neu, wiederholen, sie loben, sie erneuern, wie das eben der St. Galler Geschichtschreiber dort ausgedrückt hat.

Als 1866 in diesen gleichen Septembertagen die Allgemeine Geschichtforschende Gesellschaft in Solothurn tagte, geschah das an dieser Stelle schon zum zehnten Mal, und dann folgten sich hier weiterhin noch sechs Versammlungen. Von diesen war die von 1874 die bemerkenswerteste, weil sich die Gesellschaft die seither im wesentlichen gültig gebliebene Verfassung gab. Heute sieht uns demnach Ihre Stadt zum siebzehnten Male in ihren Mauern. Nachdem nämlich 1853, hier in Solothurn, beschlossen worden war, eine möglichst zentral liegende Stadt solle dauernd für die Gesellschaftszusammenkünfte auserlesen werden, fiel die Wahl eben auf Solothurn, und so geschahen die Einberufungen

bis 1858: da wurde festgestellt, in gewisser Abwechselung nur noch in den geraden Jahren nach Solothurn zu kommen, dazwischen an anderen Orten sich zu versammeln. Das galt noch bis 1868, worauf ein noch durchgreifenderer Wechsel eintrat.

Wenn wir uns also nunmehr um ein halbes Jahrhundert zurückversetzen, stehen wir mit 1866 gerade noch in den Jahren, wo Solothurn so recht als das Hauptquartier unserer Vereinigung gelten konnte.

Aber wie war nun damals, im Jahr 1866, die Zusammensetzung unserer Gesellschaft beschaffen, und besonders: wer waren ihre Leiter?

Unser Präsident, Professor Georg von Wyss von Zürich, der bis zu seinem Tode im Jahre 1893 an der Spitze der Gesellschaft stand, dessen schon durch 25 Jahre dauernde Gesellschaftsleitung 1879 bei der Jahresversammlung hier in Solothurn gefeiert wurde, hat oft sich dahin ausgesprochen, dass er nirgends, an keinem Versammlungsorte, sich so heimisch fühle, wie eben in Ihrer Stadt. Dazu trug ganz vorzüglich seine wirklich freundschaftliche Beziehung zu dem seit 1860 erwählten Vizepräsidenten, Seminardirektor Fiala, bei. Aber auch den Sekretär der Gesellschaft stellte, in der Person des Staatsschreibers Amiet, Solothurn. Unter den weitern Vorstandsmitgliedern war Bern, im eidgenössischen Archivar Dr. Krütli und in Professor Hidber, vertreten. Die Verwaltung des Gesellschaftsvermögens lag in Basel bei Dr. Merian, und als langjährige, getreue Repräsentanten der Westschweiz erteilten Le Fort von Genf und François Forel von Morges ihren Rat.

Allein nun wenden wir uns den Mitgliedern unserer schweizerischen Gesellschaft zu, die als Solothurner uns damals bei sich empfangen haben, und da stellen wir eben den Vizepräsidenten der Versammlung voran.

Fiala war schon längst, als er noch die bescheidene Dorfkanzel von Herbetswil einnahm, Mitglied der schweizerischen Gesellschaft geworden. Als er 1857 die Leitung des Lehrerseminars in Solothurn angetreten hatte, wurde er, als Präsident des kantonalen historischen Vereins, so recht der belebende Mittelpunkt der damit verbundenen Interessen, und so verstand es sich von selbst, dass er unserem Präsidenten von Wyss zur Seite gestellt wurde. Als Neffe des als Mensch, als Politiker, als Geschichtskundiger gleichmässig bedeutenden Urs Joseph Lüthy fühlte sich Fiala von Anfang an aufgefordert, dem Gründer des Solothurnischen «Wochenblattes», der durch Joseph Eutych Kopp als «Schöpfer der neueren Forschung für die schweizerische Geschichte» anerkannt worden war, nachzueifern. So erscheint Fiala gleich vom Jahre 1851 an, mit dem Gründungsjahre des historischen Kantonalvereins, als eifriger Mitarbeiter für die Zeitschrift «Urkundio», der er die Lebensschilderungen

seines Oheims Lüthy, des «Doctor Urkundio» Scherer schenkte; er begann das so nützliche Chronologicum zum reichen Urkundenschatz des «Wochenblattes» und veröffentlichte da auch seine umfangreichste Arbeit, über den Zürcher Dr. Felix Hemmerlin als Propst des Solothurner St. Ursusstiftes. Andere Arbeiten widmete der mit Hingebung wirkende Lehrer der Solothurner Schulgeschichte; bei seinen kirchengeschichtlichen Forschungen ging er gerne den Martyrologien und Kalendarien nach. Doch ganz besonders diente er auch unserer schweizerischen Gesellschaft in der langjährigen treuen Leitung unseres «Anzeigers für Schweizer Geschichte», und seine Schrift über das St. Ursus-Panner, ein Andenken an die Belagerung Solothurns 1318, widmete er einer unserer Solothurner Jahresversammlungen. Die philosophische Fakultät der Zürcher Hochschule hat sich selbst geehrt, als sie 1881 Fiala das Diplom des Doctors schenkte. Vor unserer Jahresversammlung von 1888, im Jahre nach dem Hinschied Bischof Fialas, erinnerte unser Präsident von Wyss uns daran, wie Fiala 1884, ehe er in seinem tiefen Pflichtgefühl alles, auch seine Lieblingsstudien, seinem hohen Kirchenamte opferte, vor der Gesellschaftsversammlung in Bern in einer ergreifenden Rede gewissermassen von der ihm so lieb gewordenen Vereinigung Abschied genommen habe. Wer jene in Bern gesprochenen Worte Fialas im Gedächtnis bewahrt, wird dem ebenso wahren als pietätvollen Urteil sich anschliessen, das der Solothurner Martin Gisi über Fiala in einem biographischen Artikel ausgesprochen hat, er sei, wie ein tüchtiger Gelehrter, so auch ein musterhafter Priester, ein wackerer Patriot, endlich ein edler, seelenguter, friedfertiger, in allen Lebenslagen bescheidener und dienstfertiger Mensch gewesen. Wer die Freude hatte, mit Fiala in Verkehr zu treten, hat stets diesen vollen Eindruck gehabt.

An Fiala können wir gleich den Namen eines Solothurners anschliessen, der als geistlicher Sohn mit seinem Meister in engster Verbindung stand, aber lange vor ihm starb. Das war Traugott Probst, der auch eben 1866 Mitglied der schweizerischen Gesellschaft geworden war. Von historischen Studien, die er auch bei Waitz in Göttingen gepflegt hatte, wandte er sich der Theologie zu und lebte unter Fialas Augen seiner priesterlichen Aufgabe. Daneben aber setzte er seine historischen Arbeiten, die er in einer gediegenen, unter Waitz begonnenen Abhandlung: «Die Beziehungen der schweizerischen Eidgenossenschaft zum deutschen Reiche in den Jahren 1486 bis 1499», angefangen hatte, fleissig fort; und besonders betätigte er sich neben Fiala für unsern «Anzeiger für schweizerische Geschichte».

Ein weiteres geistliches Mitglied war der früher als Professor funktionierende Solothurner Stadtbibliothekar Peter Hänggi, der neben seinen

Katalogisierungsarbeiten für die Bibliothek auch litterarisch tätig war. Doch war 1866 ausserdem noch ein Luzerner, als Subregens, in Solothurn in Wirksamkeit: es war Aloys Lütolf, der gerade damals die Biographie seines Lehrers Kopp vollendet hatte und dann später von Luzern aus in einer so äusserst förderlichen Weise auch für unsere schweizerische Gesellschaft eintrat.

Zwei Träger des gleichen Namens begegnen uns ferner; einer von ihnen wurde hier schon erwähnt. Joseph Ignaz Amiet widmete seine ganze Kraft, soweit sie nicht durch sein Amt als Staatsschreiber in Anspruch genommen war, mit der grössten Hingabe historischen Studien. In erster Linie waren diese in naheliegender Weise Fragen der Solothurner Geschichte bestimmt; allein eine umfangreiche, insbesondere ganz neue Aufschlüsse darbietende Arbeit war einem allgemein wichtigen Thema gewidmet, und diese Abhandlung: «Die französischen und lombardischen Geldwucherer des Mittelalters namentlich in der Schweiz» gab er in die Jahrespublikation unserer schweizerischen Gesellschaft. Ausserdem jedoch hat Amiet noch in seinen letzten Lebensjahren seinen Correspondenten Früchte aus seinen reichen Collectaneen in autographischer Reproduktion mitgeteilt. Neben dem Staatsschreiber war aber auch der in seiner grossen Lebhaftigkeit von dem stillen Forscher sich wesentlich unterscheidende Jurist, Numismatiker, Antiquar Jakob Amiet eine hauptsächliche Stütze des kantonalen historischen Vereines. Über die verschiedenartigsten historischen Themata, besonders auch kunstgeschichlichen Inhaltes, hat Amiet in anregendster Weise gearbeitet, und fast regelmässig legte er in einer mündlichen Mitteilung vor unseren Solothurner Zusammenkünften ein Ergebnis seiner Forschungen vor. Dass er auch dichterisch begabt war, bewies er in dem schwungvollen Gruss an unseren Präsidenten, als dieser 1879 in Solothurn das Vierteljahrhundert seiner Gesellschaftsleitung abschloss.

Indessen können wir hier sogleich den Namen eines Mannes anfügen, der geradezu in der Geschichte der neueren Schweizer Litteratur einen ehrenvollen Platz einnimmt. Alfred Hartmann war zwar ein Berner der Abstammung nach, doch in Solothurn schon von Jugend an festgewachsen. Mag man nun den Redaktor des zu seiner Zeit so populären witzigen «Postheiri» oder den Dichter der «Kiltabend-Geschichten» oder den Schöpfer des in seiner Art ganz meisterhaften «helvetischen Romans» «Meister Putsch und seine Gesellen» in das Auge fassen, überall erweist sich Hartmann als eine charaktervolle Persönlichkeit, deren Werke niemals vergessen werden dürfen. Daneben aber war er auch ein gründlicher Kenner historischer Tatsachen. Hat er in jenem Roman mit poetischer Freiheit und zugleich mit schärfster geschichtlicher Beob-

achtung die Wirren der Vierziger Jahre in der Schweiz vorgeführt und dabei einzelne Gestalten lebenswahr herausgemeisselt, hat er in dem einen seiner historischen Romane dem wackeren Solothurner Junker Hans Jakob vom Staal ein schönes Denkmal gesetzt, so erprobte er sich als ein Meister biographischer Schilderung zuerst in dem «Künstlerleben» Martin Disteli's, hernach aber vornehmlich in der «Gallerie berühmter Schweizer der Neuzeit»: zu guten lithographierten Porträts stellte er da hundert biographische Abrisse, und er verstand es, auf dem knappen Raum von je vier Druckseiten ebenso viele vorzüglich gelungene Charakterzeichnungen zu entwerfen.

Noch ein zweiter mit Hartmann eng verbundener Dichter lebte in Solothurn, der Jurist Franz Krutter, der Wissenschaft und Kunst auf das Lebhafteste zugeneigt war. Neben vielseitiger Beteiligung an Zeitschriften trat er besonders auf dem Felde der dramatischen Poesie hervor, für die er mit Vorliebe historische Persönlichkeiten — den Solothurner Schultheissen Wengi, den Berner Revolutionär Samuel Henzi, aber auch über die schweizerischen Grenzen hinaus, Agnes Bernauer — gewählt hat. Durch ihn und seine Freunde war die sogenannte Töpfergesellschaft, um die sich das geistige Leben in Solothurn konzentrierte, in das Leben gerufen worden, und anmutig schilderte Krutter 1867 deren zehn ersten Lebensjahre.

Der Name eines Solothurner Kunstfreundes war nicht lange vor 1866 in weiten Kreisen vorteilhaft bekannt geworden. Franz Anton Zetter hatte die aus der Solothurner St. Ursenkirche in die Dorfkirche von Grenchen verbannte Holbein'sche «Madonna von Solothurn», wie sie seither wieder heisst, trotz ihres verdorbenen Zustandes, entdeckt, erkannt und ihr zum früheren Glanze wieder verholfen. Jedenfalls war eben 1866 der Biograph Holbein's, Alfred Woltmann, wegen dieses hervorragenden Kunstwerkes nach Solothurn gereist und hatte unserer Gesellschaftsversammlung als Gast beigewohnt.

Von St. Gallen, wo er das bald nachher mit einer intensiven Tätigkeit in Bern vertauschte Lehramt bekleidete, war Wilhelm Gisi an die Stätte seiner ersten Bildung zu unserer Sitzung gekommen. Er hatte soeben neben seiner Erstlingsschrift, über den Anteil der Eidgenossen an der europäischen Politik 1512 bis 1516, auch Beiträge zur Publikation unserer Gesellschaft gegeben. Das war der Anfang jener ganz umfassenden Gelehrtentätigkeit, die der unablässig Fleissige auch noch in Jahren fortgesetzt hat, wo schweres körperliches Leiden auf ihm lag.

Ludwig Glutz, der Schwiegersohn Hartmann's, publizistisch viel tätig, als Vorsteher der Stadtbibliothek deren Geschichtschreiber und

im historischen Verein wirksam, hat auch unserer Gesellschaft freudig gedient. Von 1885 bis zu seinem Hinschied besorgte er unseren «Anzeiger für schweizerische Geschichte». Dann aber gingen, mit dem achtzehnten Jahrgang, Redaktion und Verlag dieses unseres Notizblattes endgültig von Solothurn nach Bern über.

Als Präsident des von ihm in das Leben gerufenen schweizerischen Piusvereins hat Theodor Scherer, neben seiner übrigen ausgebreiteten publizistischen Betätigung, besonders auch das «Archiv für die schweizerische Reformationsgeschichte», dessen Veröffentlichung eben durch diesen Verein veranlasst worden war, mit mehreren eigenen interessanten Beiträgen bereichert.

Von den an den höheren Lehranstalten Solothurn's wirkenden Gelehrten zählten Victor Kaiser und Georg Schlatter zu unseren Mitgliedern, und vorzüglich war es der zweitgenannte, der vielfach in historischen und archäologischen Mitteilungen sein Interesse auch an den Arbeiten unserer Gesellschaft bewies.

Ihre Teilnahme an unseren Bestrebungen zeigten noch weitere Solothurner, die durch ihre Namen die Zugehörigkeit zu alten angesehenen Häusern der Stadt darlegten: Friedrich von Roll, Joseph von Sury von Bussy, Urs Vigier und Wilhelm Vigier, Rudolf von Wallier.

Dasjenige Solothurner Mitglied endlich, das am längsten, bis nahe an die Gegenwart, noch im Leben stand und durch nahezu ein halbes Jahrhundert unserer Gesellschaft angehörte, war der in Olten verstorbene Peter Dietschy, der viel tätige Journalist, der auch für geschichtliche Dinge sich interessierte. Als «einen der ältesten Zeitungsschreiber im Amte» bezeichnete ihn nach seinem Hinschiede ein journalistischer Kollege.

Diese gedrängte Aufzählung mag als ein schöner Beweis dafür dienen, welche ehrenvolle Stellung Solothurn in der Pflege der Bestrebungen einnimmt, denen unsere Vereinigung ihre Kräfte widmet. So erscheint es wohl begreiflich, dass wir mit Vorliebe immer wieder in dieser Stadt unsere Tagfahrt halten. Zwar ist es für den Überlebenden schmerzlich, die Namen von Männern zum Gehör zu bringen, die er zumeist näher kannte, deren nicht wenige häufig zu begrüssen ihm eine Freude war. Sie sind Alle aus dem Leben geschieden; aber eben desshalb wünscht er heute, die Erinnerung an sie wieder zu erwecken.

Doch auch das seit unserer Tagung in Genf verflossene Jahr hat unserer Gesellschaft Verluste gebracht, nicht so zahlreiche, wie unmittelbar vorher, jedoch mehrere, die uns schwer treffen.

Schon kurz nach unserer Versammlung, am 2. Oktober 1915, verloren wir aus der Reihe unserer Ehrenmitglieder den Direktor des Allgemeinen Reichsarchivs in München, Dr. Franz Ludwig von Baumann, der in dem oberbairischen Bad Adelholzen, wo er zur Herstellung seiner Gesundheit sich aufhielt, starb; als wir ihn 1878 als Ehrenmitglied erwählten, war er am fürstlich Fürstenbergischen Archiv in Donaueschingen betätigt. Stets wandte er unserer Gesellschaft eifrige Teilnahme zu. 1881 edierte er in Band III unserer «Quellen zur Schweizergeschichte» die ältesten Urkunden des Klosters Allerheiligen in Schaffhausen, und mehrmals beteiligte er sich als fröhlicher Gast an unseren Jahresversammlungen. Aber überhaupt hatte er als ein Sohn des Allgäu's, das in seiner geschichtlichen Entwicklung Ähnlichkeiten mit unserer Schweiz aufweist — die Verfassung der freien Bauern der beiden «Stürze» der Allgäuer Gemeinde Eglofs ist ein Analogon zu der Stellung der freien Bauern von Schwyz —, für unsere Schweizer Verhältnisse ein lebhaftes Interesse, und so ist seine dreibändige Geschichte seines Heimatlandes, ist seine Abhandlung in der Zeitschrift des Vereins von Schwaben und Neuburg über den Gau und dessen freie Bauern auch für unser Land von Anziehungskraft. Doch noch weitere Arbeiten aus seinen zahlreichen Studien, die stets in erster Linie dem schwäbischen Stamme im weitesten Sinne gewidmet waren, bieten vielfache Belehrungen für die Geschichte der östlichen Schweiz. Vorzüglich hat Baumann auch in der Publikation der Todtenbücher der Bistümer Chur und Constanz in der Abteilung «Necrologia Germaniae» der «Monumenta Germaniae historica» sich um die Kunde unseres Mittelalters verdient gemacht. Dass er nach seiner Übersiedelung nach München 1895 und vollends nach seinem Eintritt in die Leitung des Archivs 1903 dessen Schätze auch für Forschungen für unsere schweizerische Geschichte bereitwillig öffnete, ergab sich bei den freundschaftlichen Beziehungen zu unserer Gesellschaft von selbst.

Dann wurde uns am 8. März dieses Jahres in Max von Diesbach ein Mitglied entrissen, das in unserem Gesellschaftsrat, in dessen Sitzungen er mit lebhafter Teilnahme die Beratungen förderte, eine äusserst geachtete Stellung einnahm. Er starb auf seiner Besitzung Villars-les-Joncs bei Freiburg. Seit 1888 gehörte er unserer Gesellschaft an, und 1903 hat er uns bei unserer 58. Jahresversammlung als Präsident der Société d'histoire du canton de Fribourg empfangen; eben damals trat er als neugewähltes Mitglied in unseren Vorstand ein. Zu den bei diesem

Anlass unserer Gesellschaft gewidmeten «Pages d'histoire» hatte er die Abhandlung: «Le sculpteur Hans Geiler» beigesteuert. Neben seiner Tätigkeit auf politischem Felde, insbesondere auch als Mitglied des Nationalrates, sei ganz vorzüglich das Verdienst hervorgehoben, das er sich um die Freiburger Kantonsbibliothek als deren Direktor erworben hat. Doch wir gedenken auch gerne der vorzüglichen persönlichen Eigenschaften des Verstorbenen, neben seiner freundlichen Teilnahme an unseren Angelegenheiten auch der herzlichen, oft mit feinem Humor gewürzten Weise seiner Unterhaltung, und so werden wir ihm ein dankendes Andenken bewahren.

Allein schon vorher war am 5. Februar hier in Solothurn ein getreues Mitglied, das seit 1879 zu uns zählte, gestorben, der Präsident der Kunstkommission des Solothurner städtischen Museums, Franz Anton Zetter. Eine in seiner Heimat wohl bekannte, mit Recht beliebte Persönlichkeit, beteiligte sich der Verstorbene auf das eifrigste an künstlerischen und wissenschaftlichen Bestrebungen. Ganz besonders fesselten ihn kunstgeschichtliche Studien. Wie durch das Verdienst seines Vaters die Solothurner Holbein-Madonna gefunden worden war, so wandte auch er diesen mit Holbein und mit der Kunstgeschichte Solothurns in Verbindung stehenden Fragen seinen Fleiss zu. Seine grösste Leistung jedoch war die Tätigkeit für die Gemäldesammlung des neuen Museums, der er mit unermüdlicher Hingabe seine Sorgfalt bis in die letzte Zeit widmete, deren Vermehrung ihm eine Herzensangelegenheit war. In Solothurn kannte man ihn auch als den Obmann und Ehrenbruderschaftsmeister der Lukasbruderschaft, der Künstlergilde, die 1909 ihr 350jähriges Jubiläum gefeiert hat.

Erst 1914 war Dr. Léon Gautier unserer Gesellschaft beigetreten, der am 20. April dieses Jahres starb. Er nahm nicht nur innerhalb der Ärzte von Genf, sondern auch in der schweizerischen ärztlichen Kommission, deren Vizepräsident er war, eine sehr geachtete Stellung ein. Als Arzt gab er interessante historische Arbeiten heraus. In einem Bande der Genfer historischen Gesellschaft bot er die Geschichte der Medizin in Genf bis zum Ende des 18. Jahrhunderts, und ebenso stellte er in anderen Publikationen die Geschichte des «Hôpital général de Genève» in den Jahren 1535 bis 1545 und diejenige des letzten Pestausbruchs in Genf 1636 bis 1640 dar. Wie er in seinen letzten Lebensjahren dem Genfer Grossen Rat als Mitglied angehörte, so hat er sein Interesse für die politische Geschichte noch 1915 in dem Beitrag zu der uns überreichten grossen Festschrift bewiesen: «Les efforts des Genevois pour être admis dans l'Alliance Générale des Ligues 1548—1550». Aber auch schon früher hatte er bei der Veröffentlichung der «Histoire de

Genève», die Jean Antoine Gautier im Manuscript hinterlassen hatte, wesentlich mitgewirkt.

Ganz kürzlich erst, am 12. September, starb in Bern Dr. Gustav Wyss. 1885, als unser «Anzeiger» von Solothurn nach Bern überging, war er Mitglied unserer Gesellschaft geworden. Aber nicht nur unsere Publikation, auch noch weitere mit Bern enge verbundene Veröffentlichungen weisen die Firma K. J. Wyss auf ihren Titeln auf: das Berner Taschenbuch, die Neujahrsblätter des historischen Vereins, diejenigen der literarischen Gesellschaft, und noch ausserdem ist mit voller Berechtigung darauf hingewiesen worden, dass der Verstorbene stets sich bereit zeigte, Arbeiten und Texteditionen mehrfach grossen Umfanges in seinen Verlag aufzunehmen. Der warme Nachruf, den ihm unser Gesellschaftsmitglied Professor Tobler widmete, die Äusserung des Berufsgenossen über das Ehrenmitglied des schweizerischen Buchdruckervereins lassen erkennen, in welcher Achtung Wyss stand.

Die Ordnung, die sich unsere Gesellschaft hier in Solothurn vor zweiundvierzig Jahren selbst gegeben hat, ist durch die diesjährige Versammlung in einigen Punkten verändert, erweitert worden. So schliesse ich mit dem Wunsche, dass die bisherige Tätigkeit unserer Vereinigung dadurch eine weitere Ergänzung und Förderung gewinnen möge, dass eben der Umstand, dass in Solothurn neue Beschlüsse gefasst wurden, von guter Vorbedeutung sei.

Dänisch-schweizerische Beziehungen in der Vergangenheit.

Die historische Entwicklung der Beziehungen zwischen der Schweiz und ihren grossen Nachbaren hat schon wiederholt Anlass zu einlässlichen Untersuchungen gegeben. Verhältnismässig selten und meist nur in Schilderungen einzelner Perioden und Persönlichkeiten wurden die der Schweiz ferner stehenden Länder behandelt. Zusammenhängende Darstellungen ihrer politischen Beziehungen, sofern solche überhaupt bestanden haben, wie der verschiedenen Beziehungen der einzelnen Persönlichkeiten durch die Jahrhunderte sind bisher nur ausnahmsweise versucht worden. Bald sind es die abenteuerlichen Kinder ihrer Zeit, die das Waffenhandwerk nach fernen Landen führte, bald sind es die Leute der Wissenschaft und Kunst, die ihr Können lieber in den Dienst eines Mächtigeren stellten, die sich unsere Historiker zum Objekte ihres Studiums gewählt haben. Handel und Industrie treten dabei verhältnismässig erst spät in die Geschichte ein, unsere Anknüpfungspunkte auf diesem Gebiete finden sich eher vereinzelt in wirtschaftlichen Arbeiten dargestellt. Und doch gibt es kaum ein Land in Europa, in dem nicht schon seit urdenklicher Zeit Schweizer im öffentlichen Leben eine bedeutende Stellung eingenommen hätten, das nicht durch Jahrhunderte ständig mit der Schweiz in Kontakt geblieben wäre.

Eine Reihe derartiger zufälliger Begebenheiten bringen auch die nachfolgenden nicht lückenlosen Zusammenstellungen. Unsere Beziehungen zu Dänemark sind ein typisches Beispiel, wie unregelmässig und sprunghaft die historischen Quellen zu dergleichen Untersuchungen fliessen. Immerhin spiegeln sich auch da die Grundzüge unserer auswärtigen Politik, oder besser gesagt, unseres vielfach recht losen Verhältnisses zum Auslande während der Jahrhunderte wieder. Wir unterscheiden auch da eine frühmittelalterliche Periode mehr legendären Charakters, eine spätmittelalterliche in schwachen Umrissen einzelner Begebenheiten, die sich meist an markante Persönlichkeiten der Renaissanceperiode knüpfen, eine Zeit der Söldner, eine solche religiöser Bewegungen, eine schöngeistig-künstlerische Periode und endlich das Zeitalter von Handel und Industrie — sämtliche in unserer Aussengeschichte recht markante Zeitabschnitte.

Schon die ersten Sagen von der Entstehung der Eidgenossenschaft setzen unser Land in Verbindung mit dem Norden. Um 1450 berich-

tete der Berneroberländer Pfarrer Eulogius Kiburger in seinem Traktat «Vom herkommen der Schwyzer und Oberhasler» vom schwedischen Ursprung der Schwyzer [1]). Das Weisse Buch von Sarnen nimmt ebenfalls die Sage von der schwedischen Einwanderung auf und wird damit zur Vorlage für Etterlin und Tschudi, deren Arbeiten später Gemeingut unserer sämtlichen Chroniken und älteren Geschichtsbücher geworden sind. Seit Jahrhunderten haben sich seither die Geschichtsforscher um den historischen Kern dieser auf der alten germanischen Wandersage aufgebauten Erzählung, zu der vielleicht der blosse Gleichklang der Worte Suitenses und Swetenses Anlass gegeben hat, gestritten.[2]) Die Tendenz der heutigen Geschichtsforschung geht dahin, auch für diese Sage einen historischen Hintergrund zu suchen. Es ist wohl kaum anzunehmen, dass die Normanen, die mit der germanischen Bevölkerung Skandinaviens, also auch mit den Dänen gleichen Stammes sind, auf ihren Streifzügen unsere Alpentäler heimgesucht haben. Wir dürfen viel eher annehmen, dass in einer früheren Periode die Goten, die ebenfalls skandinavische Germanen waren, auf ihren Wanderungen auch die Schweiz berührt haben. In welche Zeit diese Begegnungen genau zu verlegen sind, lässt sich heute nur mehr schwer festlegen.[3]) Bestimmt wissen wir nur, dass die Ureinwohner Skandinaviens und der Schweiz in ihrer frühesten Kultur, wie sie sich heute in den ältesten Fundstätten, speziell derjenigen des Bronzezeitalters offenbart, manche Verwandtschaft aufweisen.[4])

Ganz besonders in Schweden hat man sich um diese Stammesverwandtschaft interessiert. In den Dicta König Gustafs I Wasa wird die Frage einlässlich behandelt. König Gustaf Adolf schonte anlässlich seiner süddeutschen Kriegszüge angeblich die Eidgenossenschaft um ihrer Stammesverwandtschaft willen.[5]) Sein Gesandter Christian Ludwig von Rasche berief sich 1631 auf der Tagsatzung in Baden ausdrücklich darauf. Auch späterhin noch beschäftigten sich schwedische Diplomaten

[1]) Abgedruckt in Bibliothek älterer Schriftwerke der deutschen Schweiz, hg. v. J. Baechtold u. F. Vetter. Frauenfeld 1877. Bd. 1, S. 179 ff.

[2]) Vgl. F. Vetter, Über die Sage von der Herkunft der Schwyzer u. Oberhasler aus Schweden u. Friesland. Beilage zu dem der Universität Upsala bei ihrer vierten Säkularfeier gewidmeten Glückwunschschreiben der Universität Bern. Bern 1877.

[3]) Vgl. F. Schwerz, Die Germanen in der Nordwestschweiz. Rasse u. Kultur. Solothurn 1914, mit reichem Literaturnachweis über dieses vom Verfasser sehr eingehend behandelte Problem.

[4]) Vgl. O. Montelius, Kulturgeschichte Schwedens von den ältesten Zeiten bis zum 11. Jahrhundert n. Chr. u. J. Heierli, Urgeschichte der Schweiz, Zürich 1901. S. 205 ff.

[5]) Vgl. J. Dierauer, Der Zug der Schweden gegen Konstanz 1633 in den Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees, Heft 35, 1906.

auf ihren Reisen durch die Schweiz mit der Frage. Graf Bengt Oxenstierna erwähnt sie in seinen Schriften ausdrücklich, während ein kgl. Sekretär von Rosenstein bereits für die wissenschaftliche Forschung Abschriften vornehmen lässt. Auch scheint sich die Universität Upsala besonders intensiv damit beschäftigt zu haben. Schon 1797 erschien eine erste Abhandlung über dieses Problem vom Upsaler Professor Jakob Ek.[1]) Ihr folgte 1828 eine solche des gelehrten Grafen Axel Emil Wirsèn, der sich zu diesem Zwecke eigens mit schweizerischen Forschern in Verbindung gesetzt hatte.[2]) Beiden zur Grundlage dienten die Werke eines der ältesten Geschichtsschreiber Schwedens, des Upsaler Dechanten Erik Olai (Olafson), der die Sage vermutlich durch die Upsaler Abgeordneten anlässlich des Basler Konzils erhalten hatte.[3]) Während man so im Norden schon verhältnismässig früh das Rätsel der gemeinsamen Herkunft zu lösen suchte, hatte die schweizerische Geschichtsforschung bis auf Johannes v. Müller der Schwedensage ziemlich kritiklos Glauben geschenkt. Erst mit der Ablehnung seitens dieses für die neuere Forschung massgebenden Historikers setzte dann auch bei uns die Kritik ein. Zahlreiche Historiker, man darf wohl sagen fast alle namhaften des 19. Jahrhunderts, haben in der Folge ihre Beiträge zur Aufklärung über die erste Bevölkerung unseres Landes geliefert. Abgeschlossen ist die Frage heute noch nicht. Die vergleichende Ethnographie wird auch hier noch ein gewichtiges Wort mitzusprechen haben. Es ist dabei gar nicht ausgeschlossen, dass bei dem regen nordsüdlichen Verkehre der historischen Vorzeit einzelne Stämme sich in den Alpengegenden niedergelassen oder diese wenigstens auf ihren Wanderungen heimgesucht haben. Speziell über die angebliche Zerstörung von Wiflisburg, dem heutigen Avenches, durch die Wikinger finden sich in der nordischen Sage allerlei beachtenswerte Angaben. Die Ragnars Saga Lodbrókar, die Saga af Ragnars sonum und die Nornagesthätta wurden auf ihre Beziehungen zur Schweiz hin einlässlich von Paul E. Martin untersucht.[4]) Darnach bringen diese Sagen in ihrer heutigen Überlieferung zwar zeitlich nur schwer bestimmbare Anhaltspunkte, immerhin schliessen sie eine tatsächliche historische Begebenheit nicht aus.

Von geschichtlichem Interesse ist das Itinerarium des Nikolaus Saemundarson, Abtes des Klosters Thingegrar in Island, der auf seiner Reise nach Palästina zwischen den Jahren 1151 und 1154 auch die Schweiz besuchte. Als Skalde und Gelehrter zugleich beschreibt er mit

---

[1]) De Colonia Suecorum in Helvetiam egressa. Upsala 1797.

[2]) De Colonia Suecorum in Helvetiam deducta dissertatio. Upsala 1828.

[3]) E. L. Rochholz, Tell u. Gessler. Heilbronn 1877. S. 72.

[4]) Anzeiger für Schweizerische Geschichte, Jg. 45, 1915. S. 1 ff.

besonderer Liebe die Stätten skandinavischer Wirksamkeit. Zwischen Basel und dem grossen St. Bernhard besuchte der reiselustige Prälat Solothurn, Wiflisburg und Vevey. Bei der Erwähnung von Wiflisburg ruft er dem Leser auch die Lodbrokar Sage in Erinnerung. Man hat in dieser Erwähnung gelegentlich einen Beweis gesucht, dass die abenteuerlichen Züge der dänischen Piraten sich bis in unsere Berge bewegt hatten. In Ermanglung jeglicher historischen Grundlage kann aber selbstverständlich für dieses blosse Citat keine Beweiskraft beansprucht werden, es handelt sich hiebei ausschliesslich um die Auffrischung einer alten Überlieferung.[1]) Dass skandinavische Wanderer auf ihren frühen Zügen nach dem Süden den Weg über die Schweiz wählten, ergibt sich übrigens auch aus Münzfunden, die bei Vevey um die Mitte des vorigen Jahrhunderts gemacht wurden. Die Münzen sind norwegischen Ursprungs und stammen aus dem XI. und XII. Jahrhundert. Sie werden heute in den Museen von Lausanne und Zürich aufbewahrt.[2])

Zeitlich näher, aber immerhin noch in legendärer Ferne liegen die Quellen zur Forschung über den Ursprung der Tellsage. Als im Jahre 1760 der Berner Uriel Freudenberger seinen «Guillaume Tell, Fable danoise» erscheinen liess, rief er im ganzen Schweizerlande einen Sturm der Entrüstung hervor. Wohl niemand ahnte damals in dem mutigen Vorläufer historischer Forschung den Begründer einer Schule, die es sich in der Folge nicht nehmen liess, eine unserer hehrsten vaterländischen Gestalten für alle Zukunft nur mehr im Lichte mythologischer Verklärung dem Volke vorzuführen. Von der Annahme ausgehend, dass Schweizer und Skandinavier eines Ursprungs seien, suchte Freudenberger in der reichen nordischen Sagenwelt nach analogen Gründungsgeschichten. Er fand sie bei Saxo Grammaticus, dem grössten dänischen Chronisten, dessen Tokosage in manchen Punkten viel Ähnlichkeit mit der Tellsage aufweist.[3]) Spätere Historiker haben diese Nachforschungen fortgesetzt und es zeigte sich bald, dass eine Reihe verwandter Züge der skandinavischen Sagas sich auch für schweizerische Verhältnisse zum Vergleiche heranziehen liessen. Immerhin kam die kritische Forschung mehr und mehr zur heute allgemein verbreiteten Ansicht, dass die schweizerische Tellsage ein künstlerisches Gebilde für sich sei, dessen Vorlagen und Motive im eigenen Lande zu suchen sind.[4])

[1]) Riant, Expéditions et pélerinages des scandinaves en Terre Sainte. Paris 1850, S. 80 ff, u. Röhricht, Bibliotheca Geographica Palaestinae. Berlin 1890. S. 35.

[2]) A. Morel-Fatio, Monnaies scandinaves trouvées à Vevey en Suisse. Paris 1866 u. Anzeiger für schweizerische Geschichte u. Altertumskunde. Jg. 12, 1866, S. 46 ff. u. 68.

[3]) Es hat Interesse, zu wissen, dass die zweitälteste gedruckte, vom Dänen Christ. Pedersen besorgte Ausgabe des Saxo Grammaticus 1534 in Basel erschienen ist.

[4]) Vgl. auch die zum Teile recht zweifelhaften Nachweise betr. Tellsage bei

Auf positiv historischem Boden stehen wir erst im 16. Jahrhundert. Der erste Schweizer von Geburt, dessen zeitweiliger Aufenthalt in Dänemark verbürgt ist, stammt aus Einsiedeln. Es ist kein geringerer als der berühmte Arzt und Chemiker Theophrastus Bombastus Paracelsus von Hohenheim. Auf seinen zahlreichen Wanderfahrten führte ihn der Weg auch nach Kopenhagen, wo er 1519 vorübergehend als Feldarzt an den Kämpfen gegen die Schweden teilnahm.[1]) 1529 trifft Zwingli in Marburg mit den dänischen Reformatoren zusammen. Er wird wohl auch sie für einen Zusammenschluss der protestantischen Länder gegen das Haus Österreich zu gewinnen gesucht haben — doch vermutlich erfolglos.[2]) Im übrigen schenkte man in Dänemark der schweizerischen Reformationsbewegung nur geringe Beachtung. In Gelehrtenkreisen scheint man sich gerne der bekannteren Basler Druckwerke bedient zu haben, von denen sich einige noch heute in der kgl. Bibliothek zu Kopenhagen erhalten haben. Von einem wissenschaftlichen Austausch kann jedoch nicht gesprochen werden. Wiederum währt es über ein halbes Jahrhundert, bis wir schweizerischerseits etwas von Dänemark erfahren. 1589 begibt sich der nachmalige unfreiwillige Begründer der Berner Stadtbibliothek, Jakob Bongars, als französischer Gesandter nach Dänemark.[3]) Wenn auch kein Schweizer von Haus aus, so hat doch Bongars durch seine guten Beziehungen mit der Schweiz einiges Anrecht, an dieser Stelle genannt zu werden, zumal die Berichte über seinen nordischen Aufenthalt grösstenteils in den nach ihm benannten handschriftlichen Sammlungen der genannten Bibliothek sich befinden.

Im 17. Jahrhundert wendet sich sodann die Tagsatzung zu wiederholten Malen an den dänischen König, damit dieser französischen und piemontesischen Emigranten den Aufenthalt in Dänemark erleichtere. Um in keine politischen Unannehmlichkeiten mit Frankreich zu geraten, versuchten die schweizerischen Behörden damals, einen Teil der flüchtigen Hugenotten über ihre Grenzen hinaus an ferne Länder abzutreten. Der dänische Staatsrat du Croz erschien 1686 persönlich zur Konferenz der evangelischen Orte in St. Gallen. Ganz besonders Bern gab sich alle Mühe, diese eingewanderten Franzosen im Norden unterzubringen.[4]) In

---

H. Brunnhofer, Die Schweizer Heldensagen im Zusammenhange mit der deutschen Helden- u. Göttersage. Bern 1911. S. 107 ff.

[1]) R. Netzhammer, Theophrastus Paracelsus. Einsiedeln 1901. S. 32 f.

[2]) Vgl. R. Stähelin, Huldreich Zwingli. Basel 1895 u. 1897.

[3]) H. Hagen, Jacobus Bongarsius. Bern 1874. S. 24 u. 26.

[4]) Amtliche Sammlung der ältern Eidgenössischen Abschiede Band 6, Abteilung 2, 1681 bis 1712. Einsiedeln 1882, S. 169, 206, 750 u. J. Ludwig, Die Geschichte einer französischen Refugienten-Kolonie in Fredericia. Basel 1910 u. Auf Hugenottenpfaden. Basel 1914.

diese Zeit fällt auch die glänzende Laufbahn eines jungen Berners in Dänemark. Johann Ludwig von Erlach soll ein Kleinsohn des Schultheissen Franz Ludwig von Erlach gewesen sein.[1]) 1648 geboren, verliess er schon in sehr jungen Jahren 1664 seine Vaterstadt, um zusammen mit einem Verwandten in dänischen Diensten sich dem Seemannsberuf zu widmen. Dänemark hatte damals gerade eine starke politische Krise durchgemacht, aus der das Königtum neugestärkt hervorgegangen war. Bei Hofe mussten tüchtige Kräfte jetzt besonders willkommen sein; der junge Erlach scheint seine Situation richtig erfasst zu haben. Unter einem der hervorragendsten Seehelden seiner Zeit, dem berühmten Admiral Niels Juel zum Seehandwerk ausgebildet, zeichnete sich derselbe schon früh durch seine grosse Tüchtigkeit aus. Ja Erlach soll sich in einem Treffen bei Bornholm derart hervorgetan haben, dass ihm bereits 1667 das Kommando über ein Kriegsschiff verliehen wurde. 1672 belohnte ihn König Christian V. für seine guten Dienste mit dem Oberbefehl über eine Flottenabteilung, die ihre Operationsbasis speziell gegen Schweden hatte. In den ständigen Kämpfen gegen Schweden hatte sich die rastlose Natur Erlachs aber offenbar auch derart verbraucht, dass sie einem längeren Leiden nicht stand zu halten vermochte. Um 1680 erlag der kühne Seemann einem heimtückischen Brustleiden. Seine tapferen Taten riefen in der Heimat berechtigte Bewunderung hervor, der Reiz, einen Seehelden unter den schweizerischen Söldnern zu besitzen, gab Anlass, Erlach allerlei Würden und Taten zuzumuten, die er weder besessen noch begangen hat. Fast gleichzeitig mit Erlach hat sich auch der Tessiner Domenico Pelli, von Aranno in dänischen Diensten ausgezeichnet. Er baute unter Christian V. die Festungen Oldesloe und Rendsburg. In Anerkennung seiner Verdienste wurde er zum dänischen Generalquartiermeister erhoben. Er starb in Rendsburg um 1730, einen Bruder und Nachkommen hinterlassend, die weiter in der Gunst der dänischen Könige standen.[2])

Einen engeren Kontakt der beiden Länder mit einander brachte erst das 18. Jahrhundert. Allerorts erwachte ein reges geistiges Leben, das sich mit Vorliebe im Austausch von wissenschaftlichen und literarischen Kräften oder deren Erzeugnissen bekundete. Verhältnismässig selten haben einzelne Persönlichkeiten sich in der politischen Karriere einen Namen zu machen gesucht. Die in hohem Ansehen stehenden schweizerischen Prinzenerzieher haben bis auf wenige Ausnahmen keine

[1]) Vgl. R. v. Steiger, Les généraux bernois. Bern 1864, S. 29, wo sich auch ein Portrait nach einem Originale aus dem Besitze der Familie Erlach von Hindelbank befindet. Ein anderes Portrait befindet sich im Besitze von Herrn Gerold von Erlach-von May.

[2]) Vgl. Schweiz. Künstler-Lexikon Bd. 2, 1908, S. 519 mit Literaturnachweis.

politische Rolle gespielt. Alle drei Gattungen sind unsererseits in Dänemark vertreten, während Dänemark für die Schweiz nur schöngeistige Beziehungen aufweist. Als markanteste Persönlichkeit dieses Zeitalters fällt wohl Armand Franz Ludwig von Mestral, aus einer alten, vornehmen Waadtländer Familie entstammend, in Betracht. Geboren 1738 in St. Saphorin bei Morges, wurde Mestral schon frühzeitig von seinem Vater für die diplomatische Laufbahn bestimmt. Da in der Schweiz wenig Aussicht für eine erfolgreiche Betätigung in diesem Berufe bestand, wandte sich der Vater an seinen persönlichen Freund, den einflussreichen dänischen Minister Graf Johann Hartwig Ernst Bernstorff, den er in Paris und in der Schweiz kennen gelernt haben dürfte. Bernstorff kam dem Wunsche seines Bekannten gerne nach. 1759 wurde Mestral in Kopenhagen von König Friedrich V. in dessen Staatsdienst aufgenommen. Anfänglich in verschiedenen Hofchargen tätig, fand man bald, dass der junge Schweizer zu besseren Diensten taugte. 1765 wird derselbe bereits in Mission an den sächsischen Hof entsandt. Dank der geschickten Erledigung seiner Aufgabe, entschloss sich Bernstorff, Mestral fortab ausschliesslich im diplomatischen Dienste zu verwenden. Die ehrenvolle Ernennung zum Gesandten bedeutete für den Ausländer ein hohes Mass von Zutrauen in dessen Können. Mestral hat sich dieser Auszeichnung auch würdig bewiesen, er hat mit grossem Geschick, und wie sein Biograph sagt, mit vielem Glück die Interessen seiner neuen Heimat vertreten. Im Laufe der Jahre wurde er mit den Posten am spanischen, polnischen, holländischen und russischen Hofe betraut. Seine letzte Ministerresidenz war in Wien, wo ihn auch nach 40jähriger diplomatischer Tätigkeit 1805 der Tod ereilte. Man rühmte Mestral grosse Weltgewandtheit verbunden mit einer seltenen Einfachheit und Charakterstärke nach; sie sind es zweifellos auch gewesen, die ihm das grosse Zutrauen seiner Fürsten einbrachten. Unter den vielen Auszeichnungen seien hier die Verleihung des Danebrogordens, der Kammerherrenwürde und des Titels und Ranges eines geheimen Konferenzministers besonders hervorgehoben. Mestral war aber nicht nur ein tüchtiger Diplomat, er hat sich auch als ein gewiegter Kunstkenner bei seinen Zeitgenossen eingeführt. Seine während seiner zahlreichen Reisen zusammengekommene Gemäldegalerie galt als eine Sehenswürdigkeit.[1])

Wesentlich gefördert wurden die gegenseitigen Beziehungen mit dem zunehmenden Reisendenverkehr in der zweiten Hälfte des 18. Jahr-

---

[1]) Montet, Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois qui se sont distingués dans leur pays et à l'étranger. Lausanne 1878, vol. II, p. 100 mit Literaturnachweis. Ein Portrait Mestrals findet sich in Curti, Geschichte der Schweiz im 19. Jahrhundert. Neuenburg 1902, S. 134.

hunderts und zu Beginn des 19. Jahrhunderts. Meist finden wir darüber nur vereinzelte Notizen in Briefwechseln und Memoiren. Später zeitigt dieser Verkehr auch einige Bücher. Für gewöhnlich waren es vornehme junge Dänen, die auf ihren Bildungsreisen auf dem Kontinent auch nach der Schweiz kamen. Ihre Namen sind uns nur teilweise bekannt geblieben, es sind fast durchwegs Persönlichkeiten, die in ihrer spätern Laufbahn eine bedeutende Stellung in ihrem Heimatlande eingenommen haben. Während Dänemark in der Schweiz vorübergehend ständig einige Besucher aufzuweisen hatte, haben die wenigen Schweizer, die die weite Reise damals unternommen haben — sie dauerte nach dem Postverzeichnis 20 Tage — fast ausschliesslich sich nur beruflich in Dänemark aufgehalten. Schweizerische Vergnügungsreisende haben sich in jener Zeit wohl kaum nach dem Norden begeben. Basler und Genfer Kaufleute (Puerari, Lafond, Iselin) betrieben bereits in der Residenzstadt mit Erfolg grosse Geschäftshäuser. Handwerker, vorab Weber und Tischler wie auch Käser fanden stets gute Anstellungen. Viel von sich reden machte damals auch ein gewisser Müller von Aarwangen, dessen abenteuerliche Unternehmungslust aber ein schlechtes Ende nahm.[1])

Die starke Beteiligung verschiedener schweizerischer Bankhäuser an der Gründung und Finanzierung der Bank in Kopenhagen wie an der dänischen asiatischen Kompagnie ist, wie Prof. J. Landmann ausführlich darlegt, so gut wie ausschliesslich auf das Vertrauen zurückzuführen, dessen sich der in Kopenhagen niedergelassene Basler Richard Iselin in den Kreisen schweizerischer Kapitalisten erfreute, und welches er zu Gunsten dieser auswärtigen Institute zu benützen besonders gut verstanden hat.[2]) Schon 1740/41 hatte die dänische Regierung versucht, beim reichen Stande Bern Gelder aufzunehmen. Der dänische Salzdirektor Freiherr Joachim Friedrich Beust hatte darum in eigener Person in Bern verhandeln müssen. Der Betrag sollte zum Ausbau norwegischer Salzwerke verwendet werden. Die Behörden waren jedoch damals vorsichtig genug, um auf ein derartiges Ansinnen nicht einzutreten.[3]) Mit Erfolg arbeiteten die dänischen Finanzmänner, vorab Graf Schimmelmann, in der Schweiz erst gegen Ende der 1750er Jahre. Die Firma Leu & Co. in Zürich war die erste in der Schweiz, welche dänische Bankaktien 1757 erwarb. 1760/61 werden von dem Genfer Bankhaus St. Urbain Roger dänische Partialobligationen ausgegeben. Am 1. Januar 1780 vermittelte

[1]) Vgl. Schreiben im Besitze des histor. Vereins des Kts. Bern.

[2]) J. Landmann, Leu & Co. 1755—1905. Zürich 1905. S. 66, 111, 131, 215, 335.

[3]) Vgl. Teutsch-Missiven Buch Bd. 63, S. 438 u. Bd. 64, S. 268 im Staatsarchiv Bern und Landmann, in Jahrbuch für Schweizer Geschichte, Bd. 28, S. 1 ff.

das Haus Macuard in Bern bereits ein Anlehen von 800 000 L., dem bald ein solches von 1 000 000 L., das ganz vom bernischen Staat übernommen worden ist, folgte.[1]) Es wurden aber auch nebenbei riskante Nebengeschäfte gepflegt; in Zürich entschloss man sich sogar zu Anleihen gegen hypothekarische Schuldverschreibungen von Plantagen auf der Insel St. Croix. Die letzten Titel der dänischen Anleihen gelangten erst zu Beginn der 1830er Jahre zur Rückzahlung. Einen bedeutenden Verlust brachten nur die Aktien der asiatischen Gesellschaft. Statt der Dividenden erhielten die schweizerischen Bankdirektoren in Zürich wohl zum Troste jährlichh je 2 Pfund feinsten chinesischen Tees von Herrn Iselin zugeschickt. Die Bankfirma Reinhard Iselin & Co. in Kopenhagen wurde von Reinhard Iselin aus Basel gegründet. Landmann schildert den Lebensgang dieses bedeutenden dänisch-schweizerischen Finanzmannes folgendermassen: 1715 in Basel geboren, ist Iselin verhältnismässig frühzeitig nach Dänemark ausgewandert. Er betrieb dort bis 1772 eine Tuchfabrik, bis er im selben Jahre eine Gerberei kaufte und Aktionär der Eisenwerke in Vornay wurde. Durch seinen Freund Johann Friedrich Classen, den grossen dänischen Philanthropen, erhielt Iselin in spätern Jahren Lieferungen von Pulver und Salpeter an die Regierung. Sie vor allem brachten ihn mit den dänischen Finanzbehörden in engere Beziehungen.

Zur industriellen Tätigkeit kam jetzt auch das Bankgeschäft hinzu, an dem sich neben Classen, der ursprünglich Kanonenfabrikant gewesen war, auch sein Schwiegervater Fabritius beteiligt hat. In seiner Eigenschaft als Bankdirektor wurde Iselin bald auch in die Lage gesetzt, bedeutende Unternehmungen zu finanzieren. Als Direktor der dänischen asiatischen Kompagnie wollte er dem Handel seiner neuen Heimat hauptsächlich neue Gebiete erschliessen, so veranstaltete er u. a. eine Expedition nach Marocco und Nordafrika. 1760 zum Justizrat ernannt, erfolgten die Ehrungen seiner königlichen Herren in rascher Reihenfolge. 1769 war Iselin bereits Konferenzrat, 1776 wurde er in den Freiherrenstand erhoben. Bald darauf, 1781, ist er in hohen Ehren gestorben. Mit ihm erlosch auch sein Lebenswerk, die für die Schweiz so bedeutsame Bankfirma. Iselin hinterliess zwei Töchter, von welchen die eine den Kammerherrn de Rose de la Calmette, die andere einen Grafen Rantzau heiratete. Die Erinnerung an seine Tätigkeit blieb erhalten durch das heute noch seinen Namen führende Fideikommisgut «Iselinge» in Seeland.[2])

[1]) Vgl. Eggers Memoiren über die dänischen Finanzen. Bd. 1 u. 2, Hamburg 1800 u. 1801.

[2]) Das Gut befand sich später im Besitze der Familie Fabritius von Tengnagel.

Mit ihrem Lehrer Johann Georg Keyssler besuchten in den Jahren 1729 bis 1731 der nachmalige Minister Graf Johann Hartwig Ernst Bernstorff (1712—1772) und sein Bruder die Schweiz. Der Begleiter legte die Eindrücke seines schweizerischen Aufenthalts in einem umfangreichen Werke «Neueste Reysen durch Deutschland, Böhmen, Ungarn, die Schweiz, Italien und Lothringen» betitelt, nieder.[1]) Für Bern und die Westschweiz scheinen die Herren am meisten Interesse bekundet zu haben, ihre Darstellungen sind recht ausführlich. Speziell Berns Politik bot dem angehenden Staatsmann manche Anregung. Graf Bernstorff blieb auch nach seiner Rückkehr nach Dänemark mit der Schweiz in Verbindung; seine Korrespondenz mit der Ökonomischen Gesellschaft in Bern lässt darauf schliessen, dass für diesen Reformator dänischen Staatswesens speziell die landwirtschaftlichen Probleme der Berner grosses Interesse hatten. Wiederholt las Pfarrer Elie Bertrand, der Sekretär der genannten Gesellschaft, Memoriale des Ministers vor, sie finden sich kurz in den Sitzungsberichten der Mémoires et observations der Gesellschaft angeführt. Ebenso liess es sich auch der Neffe Graf Peter Andreas Bernstorff (1735—1797) in seiner Eigenschaft als dänischer Premierminister nicht nehmen, bei allen Gelegenheiten, die ihn mit Schweizern zusammenführten, ihnen sein besonderes Interesse für die Einrichtungen ihres Landes zu bekunden. Besonders Bonstetten schildert uns diese führende Persönlichkeit aus der dänischen Aufklärungszeit als einen warmen Verehrer der kleinen Alpenrepublik.

Während der 1760er und 70er Jahre scheint besonders Lausanne das Ziel einer Reihe von vornehmen dänischen Reisenden gewesen zu sein. Mehrere derselben hielten sich während einiger Jahre dort auf, einer, Falkenskjöld, blieb sogar bis zu seinem Tode der schönen Lemanstadt treu. Unter den bekannteren Namen nennen wir einen alten Diplomaten Herrn von Reventlow und den Grossbailli von Holstein, und einen Herrn von Hoven (?). Sie waren gern gesehene Gäste der vornehmen Lausanner Gesellschaft. Etwas später verkehrten im selben Kreise der dänische Gesandte Achats Ferdinand von der Asseburg[2]) und General Otto von Falkenskiöld.[3]) Der Letztgenannte war mit an der Verschwörung gegen Struensee beteiligt und musste deswegen, nachdem er erst in Festungshaft gewesen, fern von seiner Heimat Aufent-

[1]) Das Werk erschien in zwei Auflagen 1740—41 und 1751 in Hannover u. ist illustriert. Die Einleitung bringt eine kurze Darstellung der Umstände, unter denen Keyssler mit der Begleitung der beiden Grafen Bernstorff beauftragt wurde.

[2]) Vgl. A F. von der Asseburg, Memoiren, Berlin 1842.

[3]) Vgl. Ph. A. L. Secrétan, Herausgeber der Mémoires de Mr. de Falkenskiold suivis de considérations sur l'état militaire du Danemarc. Paris 1826.

halt nehmen. 1788 wurde er begnadigt[1]), er zog es aber vor, in Lausanne zu bleiben und Dänemark nur vorübergehend zu besuchen. Er starb 1820 in Lausanne. Ob Struensee die Schweiz gekannt, wissen wir nicht. Jedenfalls hat er als Begleiter des jungen Dänenkönigs Christian VII. einen guten Teil Europas bereist. Bei dieser Gelegenheit war es denn auch, dass der jugendliche Monarch und Struensee mit der in den damaligen schöngeistigen Kreisen sehr bekannten Frau von Charrière aus Lausanne zusammentrafen. Frau von Charrière entstammte selbst einer vornehmen holländischen Familie und heiratete dann den Hauslehrer ihres Bruders, einen gebürtigen Waadtländer, in dessen Heimat sie sich später auch niederliess. In ihren Briefen weiss die gescheite Frau allerlei Unterhaltendes über ihren königlichen Bekannten zu erzählen.[2])

Mehr in der deutschen Schweiz scheint sich ein Graf A. G. D. von Moltke aufgehalten zu haben. Auf ihn wirkten besonders die Schönheiten Graubündens ein, er bekundet ihnen in einer kleinen Studie, Fragmente aus den Tagebüchern einer Reise nach der Schweiz im Neuen schweizerischen Museum, Jg. 1, 1794, seine spezielle Bewunderung. Von den skandinavischen Reisenden, die uns ebenfalls ihre Eindrücke über die Schweiz geschildert haben, seien noch genannt: Jakob Jonas Björnstahl, der speziell über die Verhältnisse in Genf, Waadt, Bern, Zürich, Schaffhausen und Basel allerlei Interessantes zu berichten weiss. Sneedorf, dessen Schweizerbriefe zuerst im dänischen Merkur, später auch in einem Bande gesammelt erschienen sind. Von einem Herrn Bruun-Neergaard wurde D. G. v. Dolomieus letzte Reise durch die Schweiz im Jahre 1801 herausgegeben und ein Herr J. H. A. Torlitz liess 1807 in Kopenhagen seine 1803 nach der Schweiz und einem Teile Italiens ausgeführte Reise in Druck erscheinen. Sie betrifft vorwiegend pädagogische Verhältnisse. Endlich hat sich auch eine Dame der vornehmen Welt, Charlotte von Ahlefeld, in 21 Briefen, die sie während eines Aufenthaltes in der Schweiz im Jahre 1808 niederschrieb, über damalige Verhältnisse in der Schweiz geäussert.[3])

---

[1]) Vgl. W. de Sévery, La vie de Société dans le Pays de Vaud, vol. 1. 2. Paris et Lausanne 1911 u. 1912.

[2]) Vgl. Ph. Godet, Madame de Charrière et ses amis, vol. 1. 2. Genève 1906.

[3]) Björnstahl, Briefe auf seinen ausländischen Reisen an den kgl. Bibliothekar Gjorvell. 6 Bde. Leipzig u. Rostock. 1780–1783.

Sneedorf, Briefe eines reisenden Dänen, geschrieben im Jahre 1791 u. 1792 während seiner Reise durch einen Teil Deutschlands, der Schweiz u. Frankreichs. Züllichau 1793. S. 111–204.

Journal du dernier Voyage du Citoyen Dolomieu dans les Alpes, publié par Bruun-Neergaard. Paris 1802.

Wohl das interessanteste Kapitel unserer Beziehungen zu Dänemark im achtzehnten Jahrhundert bildeten die literarischen und geschäftlichen Verbindungen speziell schweizerischerseits. Sie nehmen mit einigen Welschschweizern, die sich offenbar von der Empfänglichkeit der Dänen für französische Kultur hatten anziehen lassen, ihren Anfang. Als erster begab sich der Mathematiker Elie Salomon François Reverdil von Nyon (1732—1808) nach Kopenhagen, um daselbst im Jahre 1758 eine Professur an der Akademie zu übernehmen.[1]) Seine vielseitigen Kenntnisse veranlassten König Friedrich V., dem jungen Gelehrten 1760 die Erziehung seiner Söhne zu übertragen. Reverdil blieb seinen Schülern auch ein treuer Freund und Berater, als der eine als Christian VII. den Thron bestiegen hatte. Sein guter Einfluss war besonders wertvoll, weil der junge Monarch infolge seiner leichtsinnigen Natur ganz besondern Gefahren ausgesetzt war. Es darf z. B. nicht zum wenigsten Reverdil zum Verdienste angerechnet werden, wenn in Dänemark in der Folge die Leibeigenschaft abgeschafft worden ist. Lange währte dieses erfreuliche Verhältnis zwischen Lehrer und Schüler freilich nicht. Schon Ende der 1760er Jahre fiel der pflichttreue Beamte niedern Intrigen zum Opfer. Aus Kummer darüber kehrte Reverdil unverzüglich in die alte Heimat zurück. Man scheint indessen in Kopenhagen diese Entassung bald bedauert zu haben. Schon 1771 wurde Reverdil von Struensee selbst zurückberufen. Nur ungern liess sich der rechtschaffene Mann, der in die faulen Zustände des dänischen Hoflebens einen zu tiefen Einblick gehabt hatte, dazu bewegen, noch einmal seine Stellung als Kabinettssekretär aufzunehmen. Immerhin hat er der Aufforderung Folge gegeben. Die Situation hatte sich inzwischen aber mit dem Sturze Struensees derart zugespitzt, dass Reverdil es schon nach einigen Monaten vorzog, den dänischen Boden auf immer zu verlassen. In Nyon lebte der dänische Staatsrat, umgeben von gelehrten Freunden, noch

J. H. A. Torlitz, Reise in der Schweiz u. einem Teil Italiens im Jahr 1803. Kopenhagen u. Leipzig 1807. Charlotte von Ahlefeld(t), Briefe auf einer Reise durch Deutschland in die Schweiz im Jahre 1808. Altona 1810.

Vgl. noch Hedwig Wäber, Die Schweiz des 18. Jahrhunderts im Urteile ausländischer Reisender, Bern 1907, u. Adolf Wäber, Landes- u. Reisebeschreibungen in Bibliographie der schweizerischen Landeskunde. Faszikel III, Bern 1899.

[1]) Montet, Dictionnaire biographique, Lausanne 1878, vol. II, p. 353 f. mit Literaturnachweis. Gleichzeitig mit Reverdil hielt sich auch ein Herr N. Roger aus Nyon als Privatsekretär des Ministers Grafen Bernstorff in Kopenhagen auf, in welcher Eigenschaft er wiederholt allerlei Geschäfte für die Schweiz besorgte. 1759 vermittelte er dem hohen Stande Bern u. a. den Ankauf holsteinischer Pferde zur Hebung der einheimischen Rasse. 1768 hält sich Roger als dänischer Resident in Genf auf. Vgl. Teutsch-Missiven Buch Bd. 77, fol. 102 u. Ratsmanuale Jg. 1768, S. 342, 1769 S. 303, 344, 1782 S. 159, 247 im Staatsarchiv Bern.

manche Jahre in stiller Zurückgezogenheit seinen wissenschaftlichen Forschungen nach. Die bernischen Behörden hatten ihn in Anerkennung seiner Verdienste zum lieutenant bailif ernannt. Reverdil war bekannt für seine freiheitlichen Ideen, die er auch politisch nie verhehlte. Von seinen Werken haben die Lettres sur le Danemarc, 1757–1764 zuerst erschienen, zahlreiche Auflagen erlebt. Sie zeichnen sich aus durch ihre klare und objektive Auffassung und stehen damit weit über der alltäglichen Reiseliteratur jener Zeit. In seinen zwei Bänden war Reverdil wie kein zweiter dazu berufen, dänisches Leben und Treiben, speziell das der leitenden Kreise, zu schildern. Als Freund eines gesunden Fortschrittes suchte er schweizerischen wie dänischen Freunden stets Anregung zu bieten; die Ökonomische Gesellschaft in Bern erhielt durch ihn z. B. allerlei Aufschlüsse über den Betrieb der dänischen Landwirtschaft. Manche seiner Arbeiten brachte auch der dänische Merkur, dieselbe Zeitschrift, die auch später die Schweizerbriefe Frederike Bruns veröffentlichte. Reverdils Memoiren kamen erst nach dessen Tod im Jahre 1858 unter dem Titel «Struensee et la cour de Copenhague» heraus. Sie enthalten äusserst interessante Milieuschilderungen über die verwickelten Verhältnisse am dänischen Hofe. Die Einleitung mit einer kurzen Biographie Reverdils stammt aus der Feder seines Neffen Alexandre Salomon Roger, der sich als Naturforscher einen Namen erworben hat.

Ebenfalls als Prinzenerzieher hat sich ein Salomon Charrière (1724–1793) aus Lausanne in Kopenhagen wiederholt aufgehalten.[1]) Infolge seiner Anstellung beim Landgrafen Friedrich II. von Hessen-Cassel, dessen zweitältester Sohn, Graf Karl von Hanau, eine Tochter des Dänenkönigs Friedrich V. geehelicht hatte, wurde ihm später das Hofmarschallamt bei dieser Prinzessin übertragen. Die Verhältnisse brachten es mit sich, dass Charrière alljährlich einige Zeit in Kopenhagen weilte. Seine Briefe über das dortige Hofleben, speziell über den Aufenthalt in Hirschholm, werden heute noch von seinen Angehörigen aufbewahrt.[2]) Die Jahre 1760–1764 brachte Charrière ständig in Dänemark zu.

Mehr als Historiker denn als Lehrer hat sich der Genfer Henri Mallet (1730–1807) ausgezeichnet.[3]) Trotz ihrer ungefähr gleichzeitigen

[1]) Vgl. W. de Sévery, La Vie de Société dans le pays de Vaud à la fin du XVIII. siècle, vol. 1, pag. 45 ff. In Kopenhagen traf Herr Charrière auch einen jungen Berner namens Kirchberger in dänischen Zivildiensten. W. de Sévery vermutet, dass es der später in der Revolutionsgeschichte unter dem Namen «Baron von Rolle» bekannte Berner Patrizier gewesen ist.

[2]) Vgl. Montet, Dictionnaire bibliographique, Lausanne 1877, vol. 1, pag. 155, mit Literaturnachweis.

[3]) Montet, Dictionnaire bibliographique. Lausanne 1878, vol. II, p. 100, mit Literaturnachweis.

Anwesenheit im Kopenhagen scheinen die eben genannten drei Westschweizer in keinem engeren Zusammenhang miteinander gestanden zu haben. Sie kannten sich wohl, ohne in nähere Beziehungen zu einander zu treten. Für alle drei war der Aufenthalt kein freiwilliger, ihrem Lehrberufe schienen sich eben gerade da am meisten Aussichten geboten zu haben. Während seiner achtjährigen Lehrtätigkeit als französischer Literaturprofessor an der Akademie von Kopenhagen, 1752—1760, wo er den Franzosen La Baumelle ersetzte, benutzte Mallet seine freie Zeit hauptsächlich dazu, sich reiches historisches Material über Dänemark zu beschaffen. Speziell die nordischen Sprachen scheinen ihn besonders interessiert zu haben. Dieses Studium wurde für ihn unterbrochen, als er kurz nach der Eröffnung seiner Kurse vom König Friedrich V. zum Französischlehrer des Kronprinzen Christian bestimmt worden war. Nach beendigter Schulzeit seines königlichen Schülers zog er sich vom Lehrfache gänzlich zurück. Mallet konnte sich fortab noch viel freier sprachlichen und historischen Studien widmen, verschiedene ehrenvolle Berufungen als Erzieher an andere Höfe lehnte er mit aller Bestimmtheit ab. Dem strengen Wissenschaftler scheint das Hofleben auf die Dauer jedoch nicht gefallen zu haben, er zog sich 1760 nach Genf zurück, wo er als Ministerresident des Landgrafen von Hessen, eines nahen Verwandten des dänischen Königshauses, nun fast ganz in seinen Wissenschaften aufging. In der damaligen Gelehrtenwelt machte seine Introduction à l'histoire du Danemarc, 1755 und 1756 in zwei Teilen erschienen, berechtigtes Aufsehen. Sie wurde mehrfach übersetzt und erlebte wiederholte Auflagen als Histoire du Danemarc.[1])

Gelehrte Korrespondenzen zu führen, war mehr eine Eigentümlichkeit der deutschen Schweiz. Nur zwei Vertreter der Wissenschaft kannten Dänemark aus eigener Anschauung, der berühmte Physiognomiker Johann Kaspar Lavater und Karl Viktor von Bonstetten, der geistreiche bernische Politiker und Schriftsteller. Bern hatte sich übrigens wiederholt mit Dänemark in Verbindung gesetzt. Sein grösster Sohn, Albrecht von Haller, soll sogar 1773 zum Mitglied der kgl. Akademie der

---

[1]) Der zweite Teil erschien auch unter dem Titel Monuments de la poésie et de la mythologie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaviens u. Edda ou Monuments de la mythologie et de la poésie des anciens peuples du Nord. Bekannt sind seine Studien De la forme du gouvernement en Suède 1756 u. Le bonheur du Danemark sous un roi pacifique 1758. Ferner erschienen eine Mémoire sur la littérature du Nord 1759—1760 u. verschiedene Artikel im Mercure danois. Sein Interesse für Dänemark bekundete Mallet auch späterhin, als er auf einer Studienreise in Rom die vollständige Chronologie der isländischen Bischöfe entdeckte u. sie in Langenbecks «Scriptores rerum danicarum» veröffentlichte.

Wissenschaften in Kopenhagen ernannt worden sein.[1]) Auch widmete er 1757 König Friedrich V. seine in 8 Bänden erschienenen Elementa physiologica corporis humani, sein grösstes Werk, das ihm auch seinen Weltruhm begründet hat. Zu dieser Dedikation mag wohl seine Bekanntschaft mit dem Minister Bernstorff Anlass geboten haben.[2]) Aus gleicher Zeit ungefähr (1762) stammen die Schreiben des Begründers der Ökonomischen Gesellschaft, Johann Rudolf v. Tschiffeli, mit dem Grafen Johann Hartwig Ernst Bernstorff.[3]) Beidseitiges Interesse für die Lösung grosser wirtschaftlicher Probleme hatte sie einander nähergeführt. Dänemark gab hinwiederum der Berner Kirche einen hervorragenden Prediger in Pfarrer Karl Albrecht Reinhold Baggesen, einen Sohn des bekannten dänischen Dichters und Philosophen Jens Baggesen, der in erster Ehe eine Enkelin Albrecht von Hallers geheiratet hatte. Durch seine Dichtung Parthenais wie auch durch seine schweizerfreundlichen Schilderungen in seinen Schriften hatte sich der dänische Dichter in der Schweiz zahlreiche Freunde erworben. Die Jahre 1790 bis 1795 brachte Jens Baggesen grösstenteils in der Schweiz, speziell in Bern zu.[4])

Einem ausgesprochenen dänisch-schweizerischen Freundeskreise begegnen wir zu Beginn des 19. Jahrhunderts, als die Schweiz, speziell die gastlichen Gestade des Genfersees, wie noch nie bis anhin einer grossen Zahl von hervorragenden, zum teil auch politisch tätigen Fremden Schutz und Unterkunft gewährte. In Genf hatte sich der geistreiche Philosoph und Staatswissenschaftler Karl Viktor von Bonstetten einen besonders interessanten Freundeskreis zu schaffen gewusst. Ein Kind seiner Zeit, liebte der von Haus aus mehr auf eine politisch-wissenschaftliche Umgebung angewiesene Berner auch poetisch-literarischen Umgang zu pflegen. Vor allem die Dichterfreundschaft mit dem Magdeburger Matthisson gab Bonstetten, Anlass in der Welt der Schriftsteller im Laufe der Jahre zahlreiche anregende Bekanntschaften zu machen; seine reichen Mittel erlaubten ihm, durch Reisen und Besuche solche auch ständig wieder aufzufrischen.

Keine von den durch Matthisson vermittelten Bekanntschaften hat auf Bonstetten eine solche Macht und einen solchen Zauber auszuüben

[1]) Eine Anfrage beim Sekretariate der kgl. Akademie über Hallers Aufnahme in die Akademie in Kopenhagen liess dessen Mitgliedschaft in Zweifel erscheinen.

[2]) Das Werk mit einem schönen, von Eisen gezeichneten u. von Tardieu gestochenen heraldischen Frontispice Dänemarks erschien 1757 bis 1766 in Lausanne.

[3]) Vgl. Abhandlungen u. Beobachtungen durch die Ökon. Gesellschaft zu Bern. Jg. 1760 ff. u. S. Wagner, Lebensgeschichte des Herrn J. R. Tschiffeli. Bern 1808.

[4]) Jens Baggesen. Parthenais oder die Alpenreise. Hamburg 1793 und Das Labyrinth. Altona u. Leipzig 1793–95. D. A. Rytz, Carl Albrecht Reinhold Baggesen 1793–1872. Basel 1884.

vermocht, wie diejenige mit der dänischen Dichterin Frederike Brun. Seit dem Tage, da er sie anlässlich eines Besuches in Genf im Jahre 1791 kennen gelernt hatte, blieben beide in treuer Freundschaft vereint. Die geistvolle, in ihrer Heimat hochverehrte Schriftstellerin entstammte den in der skandinavischen Literatur= und Kirchengeschichte bestbekannten Geschlechte der Münter, für dessen hervorragendsten Vertreter, den Bischof von Seeland, Bonstetten eine besondere Verehrung hatte.[1]) Bischof Münter hinwiederum bekundete ein grosses Interesse für die Fellenberg'schen Schulprinzipien, die ihm speziell durch Bonstetten einlässlich übermittelt worden sind.[2]) Der Ruf Hofwyls, dessen Anstalt Christian VIII. sogar zu Beginn des 19. Jahrhunderts mit seinem Besuche beehrt hat, drang damit bis in die entlegensten Schulen Dänemarks.[3]) Frederike Münter hatte sich 1783 mit dem reichen Bankier Konferenzrat Brun verehelicht, den sie später auf seinen wiederholten Reisen durch Südfrankreich, Italien und die Schweiz ständig begleitete. So weilte sie 1795 und 1796 in Bern und Valeyres, dem Landsitz Bonstettens. In Lugano überraschte sie Matthisson und Bonstetten, der inzwischen als bernischer Abgeordneter in die italienischen Vogteien entsendet worden war. Mit ihren Freunden die Reize der tessinischen Landschaft geniessen zu dürfen, scheint der empfänglichen Dichterseele Frederike Bruns besonders behagt zu haben. Die Tage von Mendrisio zählen zu den schönsten Erinnerungen in ihren Tagebuchaufzeichnungen. 1802 begegnen wir Frau Brun mit ihren Kindern in Cour bei Lausanne, 1806 in Genf, wo sie zu den ständigen Gästen der Frau von Staël, deren Familie bekanntlich schwedischer Abkunft war, zählte. Ihre grosse Freundschaft gegenüber Bonstetten bewies die Familie Brun vor allem während der Revolutionszeit. Als die Wellen der Revolution auch in der Schweiz ihren starken Widerhall gefunden, scheint Bonstettens Patriotismus etwas ins Wanken geraten zu sein. Er zog sich erst nach Italien, seit Mai 1798 bis Juni 1801 auf die Einladung Bruns hin nach Dänemark zurück. Im Winter in der Stadt, im Sommer auf dem Brun'schen

---

[1]) Bonstetten widmete Münter seine Studie über dänische Volkserziehung, die in den Schriften 1. Teil 1799 in Kopenhagen erschienen ist.

[2]) Zu Beginn des 19. Jahrhunderts haben in Dänemark die Pestalozzi=Schulen erfreuliche Fortschritte aufzuweisen, wie aus einem Briefe Bonstettens an Frederike Brun vom 4. Januar 1805 hervorgeht.

[3]) W. Hamm, Em. Fellenbergs Leben u. Wirken. Bern 1845, S. 7, 21.

Zur Zeit wirken schweizerische Jesuiten als Missionäre u. speziell als Schulmänner in Dänemark. Ihr Kolleg erfreut sich grossen Ansehens im Lande. In der Gelehrtenwelt hat sich P. Banwart als Redaktor des grossen Sammelwerkes Enchiridion Symbolorum, definitionum et declarationum de rebus fidei et morum einen Namen gemacht.

Landsitz Sophienholm verlebte der bernische Flüchtling hier sorgenlose Tage in anregendster Gesellschaft. Neben den Mitgliedern der zahlreichen Brun'schen Familie lernte Bonstetten in diesem gastlichen Hause auch die gesamte offizielle Welt Dänemarks kennen. Besondere Freundschaft pflegte er mit dem damaligen Finanzminister Graf Ernst Heinrich Schimmelmann, der seine Studien in Lausanne und Genf absolviert hatte und somit der Schweiz als ein guter Bekannter gegenüberstand. Bonstetten suchte, wie es scheint mit Erfolg, den weit über die Grenzen seiner Heimat bekannten Staats- und Finanzmann für zahlreiche humane Bestrebungen zu interessieren. In Kopenhagen erschienen auch 1799—1801 Bonstettens «Neue Schriften» in 4 Bänden. Seine in den beiden ersten Bänden enthaltenen nordischen Studien «De L'influence du climat sur l'homme» und «L'homme du midi et l'homme du nord» betitelt, enthalten manche Vergleiche mit der Schweiz, bei denen die grosse Vorliebe für nordisches Wesen und nordische Kultur auffällt. Das Büchlein «La Scandinavie et les Alpes» brachte diesen Gedanken am auffallendsten zum Ausdruck. Bonstetten soll sich überhaupt ernstlich mit dem Gedanken getragen haben, sich endgültig im Norden niederzulassen, hätten ihn nicht die Familie und finanzielle Gründe nach der alten Heimat zurückgerufen.

In Genf, wo Bonstetten stets noch mit Vorliebe skandinavischen Studien oblag, wurde der Briefwechsel mit grosser Sorgfalt gepflegt. Viele dieser Schreiben gab Matthisson 1829 in zwei Bänden heraus. Sie bilden mit eine der besten Quellen für das gesellschaftliche Leben der Westschweiz an der Jahrhundertwende. In Ergänzung dazu erschien wesentlich früher, von Frederike Brun herausgegeben, ihr «Tagebuch einer Reise durch die Schweiz», das durch seine lebhaften Schilderungen mit Recht zum besten der damaligen Reiseliteratur gerechnet wird.[1]) Dass übrigens der Kontakt mit Dänemark nicht verloren gegangen, beweisen schon die Namen der vielen dänischen Besucher, die Bonstetten in Genf aufgesucht haben. Wir nennen nur die Namen derjenigen Persönlichkeiten, die sich für einige Zeit in der Gegend niedergelassen hatten. Da steht an erster Stelle der Erbprinz Christian von Dänemark und dessen Gemahlin, die sich in langem Aufenthalte das Land angesehen haben, und es sich auch nicht nehmen liessen, einen Abstecher nach Valeyres zu machen. In Genthoud bei Genf wurden die Prinzen von Augustenburg erzogen. Anfänglich in der Mettlen bei Bern, später in Lausanne und Genf lebten Herzog Wilhelm von Württemberg und Gemahlin. Als

[1]) Frau Brun hat in der heutigen Zeit eine würdige Nachfolgerin in der bekannten dänischen Schriftstellerin Maria Sick erhalten, die in ihren Romanen mit Vorliebe schweizerische Milieus zur Darstellung gebracht hat.

langjähriger Gouverneur von Kopenhagen hatte er ständig skandinavische Gäste bei sich zu Besuch. Mit Freude begrüsst Bonstetten den Herzog von Holstein-Beck, den er von Kopenhagen her kannte. In den Salons der Frau von Staël in Coppet verkehrten während einigen Monaten der grosse Dichter Öhlenschläger und der gelehrte Broendsted. Der erstere machte auf Staatskosten eine Schweizerreise. An bekannteren Namen, die wir als ständige Gäste Bonstettens in Genf treffen, seien noch genannt: ein Graf Moltke aus Schleswig, ein Graf Bille-Brahe, zwei bekannte dänische Musiker Abrams und Gerson, die Herren Vauberg, Bügel und Bay, Obersthofmeister Kammerherr Kaas, ein Graf Rantzau von Itzehoe, mit dem Bonstetten eine Reise nach Italien unternommen hatte und über dessen umfangreiche Bildung er sich besonders günstig in seinen Briefen äussert. Die Beispiele dänischer Fühlungnahme mit dem schweizerischen politischen, wissenschaftlichen und gesellschaftlichen Leben liessen sich zweifellos bei eingehender Durchsicht von Gelehrtenkorrespondenzen und Familienpapieren noch stark vermehren, die angeführten Tatsachen genügen wenigstens, die vollzogene Tatsache zu bestätigen.

Merkwürdigerweise erfahren wir nichts von Beziehungen der Basler Gelehrtenwelt zu dänischen Kollegen. Einzig vom Philanthropen Isaak Iselin wissen wir, dass er mit den führenden Geistern des aufgeklärten Dänemark im Verkehre stand. So kommt es vielleicht auch, dass durch Iselins Vermittlung die Maternité in Kopenhagen nach dem musterhaften Basler Spital 1785 neu angelegt worden ist. In Zürich war es hinwiederum der mit aller Welt verkehrende St. Peterpfarrer Johann Kaspar Lavater, der 1793 auf die Einladung des dänischen Ministerpräsidenten Grafen Andreas Peter Bernstorff hin sich für einige Zeit nach Kopenhagen begab. Im schwärmerischen Kreise einer geheimen vornehmen Gesellschaft verlebte er den ganzen Sommer 1793 daselbst.[1]) Die Verbindung mit den «Kopenhagener Sehern» hatte Lavater schon 1791 aufgenommen. Sie ging auf nichts Geringeres hinaus, als mit seinen Freunden die Wiederkunft Christi vorzubereiten. Die Reise und seinen Aufenthalt daselbst beschreibt Lavater in einem «durchaus bloss für Freunde» niedergeschriebenen Büchlein, «Reise nach Kopenhagen im Sommer 1793, Auszug aus dem Tagebuch».[2]) Swedenborgs Visionen

[1]) Bobé, J. C. Lavaters rejse til Danmark i sommeren 1793. Kopenhagen 1898 u. H. Waser, Johann Caspar Lavater nach Ulrich Hegners Aufzeichnungen u. den «Beiträgen zur Kenntnis Lavaters». Zürich 1894. Über Lavater vgl. Johann Kaspar Lavater 1741–1801. Denkschrift zur hundertsten Wiederkehr seines Todestages. Zürich 1902. S. 51, 229, 237, 307.

[2]) Das Büchlein ist in 2 Teilen erschienen. Hamburg 1794 nebst S. 1–214 vom Teil 2 in der Stadtbibliothek Zürich.

scheinen damals auf Lavater einen besonders grossen Eindruck gemacht zu haben. In seinen späteren Schriften gewinnt die Metempsychose, die ihm anfänglich eher als etwas Fremdartiges erschienen war, immer mehr Wahrscheinlichkeit. Lavater unterhielt daher auch fernerhin eine rege Korrespondenz mit den führenden Persönlichkeiten dieses mystischen Kreises, so mit dem Kronprinzen Friedrich und dessen Schwiegervater, dem Prinz Karl von Hessen. Eine Gräfin Bernstorff wie eine Gräfin Julie von Reventlow spielen im Briefwechsel ebenfalls eine gewisse Rolle. Durch den Dichterphilosophen Jens Baggesen wurde Lavater mit der nordischen Literatur bekannt.

Nur sporadischer Natur war der künstlerische Verkehr zwischen beiden Ländern. Im 17. Jahrhundert bossierte in Kopenhagen der angesehene Schaffhauser Wachsbossierer Johann Heinrich Schalch die vornehmsten Personen des dänischen Hofes in Wachs, um nachher die Portraite in eigenem Kabinette öffentlich auszustellen. 1703 lieferte er abermals solche Figuren an die königliche Kunstkammer in Kopenhagen ab.[1]) In Kopenhagen ist auch der berühmte Schaffhauser Bildhauer Alexander Trippel ausgebildet worden. In ärmlichen Verhältnissen aufgewachsen, siedelte der talentierte Jüngling im Alter von 15 Jahren nach Kopenhagen über, wo er nach Überwindung mancher Schwierigkeiten 1763 in die Akademie aufgenommen wurde. Später bei Bildhauer Karl Friedrich Stanley daselbst angestellt, erhielt er u. a. 1768 die grosse goldene Medaille der Akademie für ein figurenreiches Relief, die Wiedererkennungsszene des ägyptischen Josefs darstellend. Der dänische Aufenthalt mit seinen bescheidenen Anregungen scheint den universellen Künstler aber auf die Dauer nicht befriedigt zu haben. Schon 1771 verlässt er Kopenhagen, um nach langen Wanderfahrten zehn Jahre später sich dauernd in Rom niederzulassen. Hier war es denn auch, wo er wiederholt wieder mit dänischen Künstlern zusammentraf.[2]) Über den vorübergehenden Aufenthalt unseres hervorragendsten schweizerischen Medailleurs Johann Karl Hedlinger in Kopenhagen besitzen wir nur geringe Nachrichten. Wir wissen nur, dass er sich im Jahre 1732 während vier Monaten in der dänischen Residenz mit der Herstellung von Medaillen für den König Christian VI. beschäftigt hat und dass der dänische Hof alle Anstrengungen machte, seine vortreffliche Kunst dauernd in seine Dienste zu nehmen. Von den vier für den dänischen König ausgeführten Geprägen dürften wohl die Denkmünze zur Erinnerung an die Wiederherstellung der Flotte vom Jahre 1736, wie die

[1]) Vogler im Schweiz. Künstlerlexikon. Bd. 3, 1913, S 25 mit Literaturangaben.

[2]) Vogler im Schweiz. Künstlerlexikon, Bd. 3, 1913, S. 330 ff. mit Literaturangaben u. derselbe im Schaffhauser Neujahrsblatt 1892/93.

zum Gedächtnis an die Stiftung des Ordens von der glücklichen Union vom Jahre 1732 die künstlerisch wertvollsten sein. Neidischen Blickes musste man in Dänemark zusehen, wie der königlich schwedische Hofmedailleur für den Nachbaren immer wieder neue prächtige Medaillen schuf.[1]) In neuerer Zeit war es besonders der zum dänischen Staatsrat und Danebrogsritter ernannte Historienmaler und Illustrator Lorenz Frölich von Brugg, Kt. Aargau, der sich im dänischen Kunstleben ausgezeichnet hat. Als Sohn eines dänischen Konsuls Joh. Jakob Frölich und durch die Verwandtschaft mit dem schweizerischen Grosskaufmann Lafon-Iselin in Kopenhagen, kam Frölich schon frühzeitig nach Dänemark. Dort wurde er von Wilhelm Bissen, Korbye, Hetsch und Eckersberg in die Kunst eingeführt. Seine spätern Studienjahre verlebte er in Deutschland, Italien und Frankreich. Nach einem vorübergehenden, mehrjährigen Aufenthalte in Kopenhagen, während der 50er Jahre, siedelte sich der Künstler für längere Zeit in Paris an, von wo er erst 1875 endgültig nach Kopenhagen zurückkehrte. In Anerkennung seiner bedeutenden künstlerischen Leistungen wurde er 1877 zum Mitglied und Professor an der kgl. Kunstakademie ernannt.[2])

Fast noch seltener sind die Beziehungen der dänischen Künstler mit der Schweiz. Giovanni Maria Nosseni aus Lugano (1544–1620), ein führender Künstler am sächsischen Hofe, erhielt von Christian IV verschiedene Aufträge für sein neues Schloss Frederiksborg. Architekt und Bildhauer zugleich baute Nosseni vor allem die prächtigen Kamine des Schlosses aus.[3]) Paul Prieur, ein bekannter Genfer Emailmaler, wurde in der zweiten Hälfte des 17. Jahrhunderts kgl. dänischer Hofportraitist. Noch heute werden im Schlosse Rosenborg allein 25 von seinen ausgezeichneten Werken aufbewahrt. Andere befinden sich in Frederiksborg und Frijsenborg. Frederik III und Christian V zeichneten ihn mit Geschenken aus. Von 1671 bis 1680 beliefen sich die Kosten für seine für den Hof gemalten Portraite auf 25,000 Kr., eine für jene Zeit bedeutende Summe.[4]) Längern Aufenthalt in der Schweiz nahm auch der berühmte dänische Portraitist Jens Juel. Mit seinem Landsmann, dem Kupferstecher

---

[1]) Vgl. Amberg, Der Medailleur J. C. Hedlinger, 1887, Abbildungen in C. de Mechel, œuvres du chevalier Hedlinger, Basle 1776 u. Amberg im Schweiz. Künstlerlexikon, Bd. 2, 1908, S. 26 ff. mit Literaturangaben.

[2]) W. Jäggli-Frölich im Schweiz. Künstlerlexikon, Bd. 1, 1905, S. 506 mit Literaturnachweis.

[3]) S. Weber im Schweiz. Künstlerlexikon, Supplement 1915, S. 335 ff.

[4]) E. F. S. Lund, Miniatures des Collections de Rosenborg, Copenhague 1912 u. Roch, Un émailliste genevois du XVII siècle in Nos anciens et leurs œuvres, 1913, 2 série, vol. 3, S. 119 ff.

Clemens, weilte der Künstler 1778—1780 in Genf, wo er zahlreiche heute noch in den Familien erhaltene Portraits malte. Eines der bekanntesten ist dasjenige des Naturforschers Bonnet, von dem sich auch eine Wiederholung in der kgl. Akademie in Kopenhagen befindet.[1]) Die Bekanntschaft Bonstettens mit Juel hat insofern Interesse, als dieser Künstler ein vorzügliches Bildnis des verdienten Schweizers malte. In neuerer Zeit finden sich auf Ausstellungen bisweilen Landschaftsbilder aus den Schweizerbergen, die meist von dänischen Künstlern der Pariserkolonie herrühren. Als einzige künstlerische Tat, die nicht nur von nationalem, sondern auch von rein künstlerischem Interesse aus hervorgehoben zu werden verdient, bleibt der Entwurf zum Löwendenkmal in Luzern durch Barthel Thorwaldsen zu erwähnen. Aber auch dieses zur Verherrlichung der am 10. August 1792 in Paris gefallenen Schweizer errichtete Denkmal verdankt seine heutige Gestalt mehr einem Zufall. Schon auf der Subskriptionsliste vom Jahre 1818 finden sich dänische Reminiszenzen, indem einmal der Schweizerverein von Kopenhagen einen Beitrag zeichnete und damit seinen patriotischen Sinn kundgegeben hat, dann aber auch, weil vor allem Prinz Christian von Dänemark und der dänische Gesandte in Florenz mit namhaften Beträgen zum Gelingen des Werkes beigetragen haben, und dies zu einer Zeit, da noch niemand an die Inanspruchnahme Thorwaldsens gedacht hatte. An den mit Aufträgen überreich bedachten Künstler zu gelangen, hatte selbst der Schöpfer der Denkmals-Idee, Oberst Pfyffer[2]), nicht gewagt. Erst als der Schultheiss Rüttimann von Luzern in Geschäften nach Rom ging, entschloss sich die Denkmalkommission, durch ihn bei Thorwaldsen vorzusprechen. Bei den geringen Mitteln, die zur Verfügung standen, sollte Rüttimann sich nur um ein Modell bemühen, sofern sich Thorwaldsen überhaupt entschliessen konnte, für einen andern Künstler Entwürfe zu stellen. Am 16. Mai 1818 traf aus Rom dann die unerwartete und daher um so erfreulichere Nachricht ein, dass Thorwaldsen sich nicht nur mit der Mitwirkung einverstanden erklärte, sondern auch in Begeisterung für das Motiv sein Bestes zu geben, versprochen habe. An Stelle des von Pfyffer vorgeschlagenen Symbols eines toten Löwen wünschte er einen sterbenden Löwen, weil die Schweizer ihren Kampf auf Befehl des Königs eingestellt hatten und also nicht gesamthaft gefallen sind. In Luzern hatte man freilich Mühe, die Skizze vom vielbegehrten Künstler zu erhalten. Ihr Eintreffen wurde zum Ereignis; Thorwaldsen erhielt dafür 150 Zechinen und die Errich-

[1]) D. Plan im Schweiz. Künstlerlexikon Suppl. 1915, S. 250.

[2]) Vgl. Th. v. Liebenau, Oberst Carl Pfyffer von Altishofen u. das Löwendenkmal in Luzern. Luzern 1889.

tung eines Monumentes nach der Vorlage wurde beschlossen. Ein kunstsinniger Zürcher in Rom, der Bildhauer Heinrich Keller, übernahm es, Thorwaldsen nun auch zur Ausarbeitung des Modelles zu bewegen. Im Herbst 1819 traf dasselbe in Luzern ein, nachdem kurz zuvor auch der Künstler dem Standorte einen Besuch abgestattet hatte. Schon im März 1820 ging der Konstanzer Bildhauer Ahorn an die Ausführung des Denkmals nach den Weisungen Thorwaldsens. Am 10. August 1821 fand die feierliche Einweihung statt, an der auch das dänische Erbprinzenpaar teilnahm. Noch war der Gründer des Denkmals, Oberst Pfyffer kaum gestorben, als am 30. Juli 1841 Thorwaldsen abermals in Luzern weilte. Man bereitete ihm einen feierlichen Empfang. Voll Freude über die gelungene Ausführung, sagte Thorwaldsen zu einem Teilnehmer: «Das Monument wird, selbst wenn es zerbröckelt, alle andern immer überragen.» Er hatte recht.

Als einen Vorläufer der neuen Aera, die speziell in einem vermehrten wirtschaftlichen und geschäftlichen Kontakte sich offenbart, sei noch der Genfer Historiker John Bart. Gaifre Galiffe genannt. In seiner Eigenschaft als dänischer Konsul in Genf — die Reihe beginnt im Jahre 1850 mit der Konsulatseröffnung in Bern [1]) — hat derselbe im Jahre 1866 eine in Dänemark viel beachtete, nicht weniger als 374 Seiten umfassende Schrift La question et la polémique dano-allemande in Genf herausgegeben.[2]) In Anerkennung für diese umfangreiche historisch-dokumentarische Darstellung, die speziell die Aufklärung des Auslandes zum Zweck hatte, erhielt Galiffe das Ritterkreuz des Danebrogordens.[3]) In militärischer Mission nahm Oberst Emil Rothpletz von Aarau am Kriege Österreichs und Preussens gegen Dänemark teil. Rothpletz traf zwar erst verhältnismässig spät im Generalquartier der Verbündeten ein, immerhin bot sich ihm nach dem Sturm auf die Düppeler Schanzen im April 1864 noch Gelegenheit genug, viele interessante, für die Schweiz zum Teile recht nützliche Beobachtungen zu machen.[4]) Sein Bericht an die Bundesbehörden enthält auch eine Reihe

[1]) Der erste dänische Konsul in der Schweiz, der Berner Bankier Ludwig Friedrich Schmied, erhielt ebenfalls den Danebrogorden.

[2]) Die dänisch-deutsche Frage wurde in der Schweiz eifrig diskutiert. Vgl. Rivier in der Bibliothèque universelle Jg. 1864, Bd. 20, S. 137 und Einleitung zu Galiffes Kampfschrift.

[3]) Vgl. Journal de Genève Jg. 1890, Nr. 49, 7. Feb. mit einem Nekrolog Galiffes.

[4]) Oberst Rothpletz unternahm die Reise in Begleitung seines Adjutanten Stabshauptmann Bluntschli von Zürich. Der Bericht wurde von E. Rothpletz in einer Studie, Aus der Militärzeit des Obersten Emil Rothpletz betitelt, in der Monatschrift für Offiziere aller Waffen Jg. 27, 1915, Heft 10 ff. u. Jg. 28, 1916, Heft 1 ff. veröffentlicht.

von Auslassungen über dänische Verhältnisse. Sie zeichnen sich durch ein richtiges Erfassen der Situation aus. Der schweizerische Abgesandte bedauerte vor allem, dass seine Vorgesetzten nicht gleichzeitig auch eine militärische Mission nach Dänemark entsendet hatten, wo für die Schweizer nach seiner Ansicht mehr zu erlernen war als bei den Verbündeten. Eine Lausanner Sympathieadresse scheint die Dänen damals den Schweizern besonders günstig gestimmt zu haben, in jedem Falle fand Rothpletz bei den verschiedenen Dänen, die er bei Gelegenheit seiner Mission getroffen hat, besonders gute Aufnahme.[1])

Mit dem im Jahre 1875 abgeschlossenen Freundschafts-, Handels- und Niederlassungsvertrag traten Dänemark und die Schweiz einander hauptsächlich wirtschaftlich näher. Jedes der beiden Länder exportiert nach dem andern in der Hauptsache die bekannten Landesspezialitäten. Noch ist der Verkehr ein bescheidener, aber es bestehen Aussichten, dass auch hier ein gegenseitiger Fortschritt mit den Jahren einsetzen wird. Nicht unbedeutend ist das beidseitige Interesse für die staatliche Entwicklung, die stark demokratischen und sozialen Tendenzen beider Länder lassen sie unter den Staaten Europas an erster Stelle wetteifern. Die Anregung zum obgenannten Handelsvertrage ging freilich ganz von Dänemark aus. Staatsrat Fenger, der dänische Delegierte bei der internationalen Rotkreuzkonferenz in Genf, hatte 1864 im Auftrage seiner Regierung zum ersten Male die schweizerischen Behörden über das Vorhaben einer vertraglichen Regelung ihrer guten Beziehungen in Kenntnis gesetzt. Durch allerlei politische und militärische Ereignisse verzögert, kam der Abschluss erst volle zehn Jahre später in Paris zustande. Graf Leon Moltke, der dänische Gesandte in Paris, und Johann Conrad Kern, unser vielverdienter Gesandter daselbst, haben den Vertrag unterzeichnet. Moltke hatte während seines langjährigen Pariseraufenthaltes wiederholt Gelegenheit, die Schweiz zu bereisen, er kannte nicht nur die Verhältnisse daselbst aus eigener Anschauung, er hatte ihnen auch ein reges Interesse entgegengebracht.[2])

Aus neuester Zeit sei besonders der mehrjährige Aufenthalt des ehemaligen dänischen Ministerpräsidenten Grafen Johann Ludwig Holstein-Ledreborg in Freiburg genannt. Auf dem Gute Schönberg bei Freiburg hatte sich der zur katholischen Kirche übergetretene Staatsmann

[1]) Ein heftiger Artikel gegen Dänemarks Politiker von Alphonse Rivier in der Bibliothèque universelle vom Jahr 1864 hatte in der Westschweiz, wo man auch über die deutschen Sympathien der deutschsprechenden Schweiz aufgehalten war, eine Reaktion aufgelöst, die in einer öffentlichen Sympathiekundgebung für Dänemark ihren Abschluss fand.

[2]) C. Benziger, Die wirtschaftlichen Beziehungen zwischen Dänemark und der Schweiz in Schweiz. Wirtschafts-Studien Nr. 4, Zürich 1916, S. 51 ff.

von 1890—1900 zurückgezogen, nachdem er als Führer der Linken einer konservativen Regierung hatte weichen müssen. Im Verlaufe der Jahre 1887 und 1889 besuchte sodann König Christian IX. unter dem Namen eines Grafen von Falster die Schweiz, im November 1887 hielt er sich in Montreux auf anlässlich der Bestattung der Gemahlin des Prinzen Julius von Dänemark. König Christian X. brachte als Kronprinz mit seiner Gemahlin den Winter 1908 in St. Moritz zu. Militärischerseits legte man in Dänemark wiederholt Interesse für unsere Milizeinrichtungen an den Tag. Dänische Offiziere besuchten unsere Waffenplätze, der Chef der dänischen Kavallerie von Hegermann-Lindencrone hatte eine besondere Hochschätzung für General Wille, den er persönlich kannte. Schweizerischer- wie dänischerseits wurden bei Anlass der internationalen Übereinkommen wie bei internationalen Kongressen wiederholt jeweils die beiden Länder besucht. Politische Behörden, Leute der Wissenschaft haben bei diesen Zusammenkünften sich kennen gelernt; manche fruchtbringende Anregung dürfte solchen Begegnungen zu verdanken sein. In den meisten Fällen wurde die Gelegenheit auch dazu benutzt, um sich Land und Leute anzusehen. Wir erinnern nur an die gastliche Aufnahme der schweizerischen Delegierten bei Anlass des internationalen Presskongresses in Kopenhagen im Jahre 1914.[1]) Mit den Jahren hat sich auch die Zahl der schweizerischen Nordlandreisenden stark vermehrt, ganze Gesellschaften haben sich gemeinsam auf den Weg gemacht, wie der Berner Männerchor im Jahre 1913.[2]) Jedesmal waren die Zeitungen voll von Berichten, die das gute Einvernehmen beider Nationen nicht genug hervorheben konnten.[3]) Noch zahlreicher aber waren von jeher die Besuche der Dänen in der Schweiz, eine Südlandsreise nach Frankreich, Italien und der Schweiz steht heute im Programm jedes gebildeten Dänen. Viele halten sich überdies noch der Studien halber in unsern Pensionen am Genfersee oder am Polytechnikum in Zürich auf. Von den 1200 heute in der Schweiz lebenden Dänen sind die meisten als Handwerker, vorab als Maler tätig. Manche finden auch als Apotheker und Ingenieure vorteilhafte Anstellung. Umgekehrt leben in Dänemark nur ungefähr 300 Schweizer, die sich fast aus-

---

[1]) Vgl. die Artikel von Secrétan in der Gazette de Lausanne. Jg. 1914, Nr. 183, 195 u. Wagnière im Journal de Genève, Jg. 1914, die infolge des Kriegsausbruches ein plötzliches Ende nahmen.

[2]) Vgl. Nordlandsreise des Berner Männerchors. Bern 1914.

[3]) In neuerer Zeit wurden des öftern auch verschiedene als musterhaft anerkannte staatliche Einrichtungen Dänemarks durch spezielle schweizerische Delegierte besucht und studiert. Meist handelte es sich um Werke der sozialen Fürsorge. Von den gedruckten Fachberichten sei derjenige von Dr. E. Örtli, Bericht einer Reise nach Dänemark und Schweden zum Studium von Erziehungsfragen, genannt.

schliesslich dem Gastgewerbe und verwandten Branchen zugewendet haben. Ihrer grossen Zahl nach sind es Graubündner=Puschlaver. Unter ihnen hat sich die Familie Cloetta, die bereits in zwei Generationen das schweizerische Konsulat in Kopenhagen innegehabt hat, durch ihre Für=sorge für ihre Landsleute ausgezeichnet.[1])

Zum Schlusse seien noch einige Namen genannt, die vielleicht weniger direkte Beziehungen zu Dänemark und der Schweiz unterhalten haben, deren Verdienste um beide Länder nichtsdestoweniger aber doch bedeutende gewesen sind. Mit dem langjährigen Ehrenpräsidenten des Berner Friedensbüreaus Fredrik Bajer haben unsere schweizerischen Friedensmänner von jeher regen Verkehr gepflegt. Als dem Begründer des Friedensbüreaus verdankt die Schweiz Herren Bajer nicht zum wenigsten ihren hervorragenden Anteil an der internationalen Friedens=bewegung. Wiederholte persönliche Besuche in der Schweiz haben diese Beziehungen nur gefördert.[2]) Umgekehrt haben sich verschiedene Schweizer um die Erforschung dänischer Länder grosse Verdienste er=worben. So gilt der Basler Andreas Heusler, derzeit Professor für deutsche Philologie an der Berliner Hochschule und Mitglied der kgl. Akademie der Wissenschaften, als einer der besten Kenner der isländischen Sagenwelt.[3]) Seine zahlreichen Publikationen auf diesem Gebiete finden in der einheimischen Gelehrtenliteratur nur wenig Ebenbürtiges. Zudem soll Professor Heusler auch das Studium der nordischen Sprachen mit grossem Erfolg betreiben.

Die geographische Forschung beginnt mit einer kleinen Schrift von G. Stoll «Quer durch Island», Bern 1911. Viel Anerkennung fanden auch die «Nordischen Fahrten» des bekannten Jesuitenpaters Alexander Baum=gartner, des Sohnes des in der Geschichte bekannten gleichnamigen Landammanns. Zwei von den drei Bänden dieses Werkes enthalten fast ausschliesslich Schilderungen isländischer Kultur und Lebens, denen sich noch einige Kapitel über die Faröerinseln anschliessen. Mehr mit geographisch=naturwissenschaftlichem Studium befasst sich die schwei=zerische Grönlandforschung. Die erste hiehergehörige einlässliche Arbeit über diese arktischen Gegenden verfasste J. Brodbeck, dessen Forschungs-

---

[1]) Neben dem bereits genannten Galiffe wurden in neuerer Zeit der Berner Banquier Ludwig Friedrich Schmied, dänischer Konsul 1850 bis 1865 in Bern und Eduard von Bavier, dänischer Generalkonsul in Yokohama 1868 bis 1893, mit dem Danebrogorden ausgezeichnet.

[2]) A. H. Fried, Handbuch der Friedensbewegung. Berlin=Leipzig 1913, 2. Teil, S. 282, 322.

[3]) Ueber Heuslers umfangreiche Arbeiten vgl. Katalog der Landesbibliothek in Bern. Mit der isländischen Literatur hat sich übrigens noch eine Schweizerin be=schäftigt. Frau E. Fasoli=Rohr übersetzte Jensen Thil's Mystische Novellen aus Island.

resultat in einem Buche «Nach Osten. Untersuchungsfahrten nach der Ostküste Grönlands» im Jahre 1881 erschienen ist. Im Jahre 1908 unternahmen Professor Hans Bachmann von Luzern und Professor Dr. Rickli mit Subvention des eidgenössischen naturwissenschaftlichen Reise-stipendiums eine Reise nach Grönland. Sie hielten sich während eines Sommers an den bekannten Stationen der arktischen Halbinsel auf, speziell der wissenschaftlichen Station auf Disko wurde ein eingehender Besuch abgestattet.[1]) 1909 folgten ihrem Beispiel der Berner Alfred de Quervin in Begleitung seines Kollegen Bäbler aus Glarus u. Dr. A. Stolbergs mit einer eigentlichen Expedition nach dem Innern von Nord-grönland. Gleichzeitig mit diesen «Polarforschern» hatte auch der bekannte Zürcher Geologieprofessor A. Heim in Gesellschaft des Botanikers M. Rickli eine Studienreise nach Grönland unternommen. Die wissenschaft-liche Ausbeute dieser Nordlandfahrten liess nicht lange auf sich warten. Die Jahre 1910 und 1911 brachten eine ansehnliche Grönlandliteratur schweizerischer Herkunft.[2]) Die Erfolge beider Reisegruppen veranlassten de Quervain, noch eine zweite Grönlandexpedition zu unternehmen. Sie kam während der Jahre 1912 und 1913 zustande. An Stelle von Herrn Bäbler nahm jetzt der Lausanner Universitätsprofessor Paul Mercanton mit einigen Begleitern am Unternehmen teil. Die in Gruppen geteilte Expedition hatte mit Hilfe der beim ersten Besuche gemachten Erfahrungen eine Durchquerung von Mittelgrönland zum Ziele. Sie führte von der Diskobucht nach Angmagssalik dem einzigen bewohnten Punkte der Ostküste. Zu beiden Expeditionen flossen die Mittel zum teil von privater Seite, zum teile von den verschiedensten wissenschaftlichen Institutionen und Gesellschaften des In- und Auslandes. Bei allen Gelegenheiten hatten sich die dänischen Behörden und Gelehrten be-sonders entgegenkommend gezeigt. Die Erlaubnis zur Erforschung dieses dänischen Reservatgebietes, das dem Ausländer sonst verschlossen bleibt, wurde vom Ministerium bereitwilligst erteilt. Als de Quervain und seine Freunde von ihrer ersten Reise mit dem bekannten Polarforscher Cook heimkehrten, fand sich zu ihrer Begrüssung der damalige Kronprinz an Bord des Hans Egede ein. In festlichem Empfange feierte man die verdienten Schweizer, denen es gelungen war, zum erstenmale ihre in

---

[1]) Hans Bachmann, Grönland. Eine Studienreise. Luzern 1910.

[2]) Vgl. A. Heim, Westgrönlands Basalt- und Sedimentgebirge. Berlin 1911. — A. Heim, Nordwestgrönlands Gneisgebirge. Berlin 1911. — Ueber Grönlands Eisberge. Zürich 1911. — M. Rickli, Beiträge zur Kenntnis von Natur und Pflanzenwelt Grön-lands. Lausanne 1909. — M. Rickli, An den Küsten von Disko in Nordgrönland. Zürich 1909. — M. Rickli, Vegetationsbilder aus Dänisch Westgrönland. Jena 1910. — Rickli und Heim, Sommerfahrten in Grönland 1909. Frauenfeld 1911.

der Arktis begonnenen ärologischen Messungen auch auf den Winter auszudehnen.[1])

Damit hat die Aufzählung unserer verschiedenen Beziehungen mit Dänemark ein Ende genommen. Finden sich darunter auch keine besonders hervorragenden Taten und Ereignisse, so deutet doch alles daraufhin, dass sich beide Länder von jeher nur in freundschaftlichem Austausche kennen gelernt haben. Ein auffallendes Verständnis für die gegenseitigen staatlichen, wirtschaftlichen und wissenschaftlichen Einrichtungen darf bei all denjenigen, die Gelegenheit zu solchem Austausche gehabt haben, als besonderes Charakteristikum hervorgehoben werden. Heute, da der engere Zusammenschluss der neutralen Kleinstaaten mehr als je begründet und berechtigt erscheint, liegt gerade in diesem traditionellen wohlwollenden Verhalten eine gewisse Garantie für ein gedeihliches zukünftiges Zusammenarbeiten.

Bern. Dr. C. Benziger.

Pictet-de Rochemont en Angleterre (1787).[2])

D'après la relation de voyage de Prevost-Dassier.

Dans la notice nécrologique qu'il prépara sur Pictet-de Rochemont pour le cahier de janvier 1825 de la série littéraire de la *Bibliothèque universelle*, l'historien Sismondi affirme[3]) que l'homme dont il déplore la perte «visita l'Angleterre en 1787 avec son frère M.-A. Pictet», et que «ce voyage eut ensuite une grande influence sur sa «carrière littéraire». D'autre part, M. Edmond Pictet écrit ceci au début[4]) de l'important ouvrage qu'il publia à Genève en 1892 sous ce titre: *Biographie, travaux et correspondance diplomatique de C. Pictet-de Rochemont, 1755—1824* (8⁰, pl., carte): «Pendant son séjour en France, Charles Pictet eut «l'occasion de faire une excursion en Angleterre, pays dont les institutions

[1]) A. de Quervains erste Reise wird in dem Buche «Durch Grönlands Eiswüste» Strassburg und Leipzig 1911 geschildert. Die zweite führt den Titel «Quer durchs Grönlandeis». Basel, 1914. Ausserdem erschien in mehr wissenschaftlicher Bearbeitung «Die schweizerische Grönlandexpedition im Jahre 1912/13», die die verschiedenen Teilnehmer zu Verfassern hat. Dazu kam noch von Paul Mercanton «En marge de l'inlandsis» Lausanne 1914. Vgl. auch Abhandlungen der Schweiz. Naturforschenden Gesellschaft. Frauenfeld 1913. 2. Teil, S. 45 ff.

[2]) Dans leurs formes primitives, ces lignes ont été lues les 14 juin 1916, à Vevey, à la Société d'histoire de la Suisse romande, et 23 novembre 1916, à Genève, à la Société d'histoire et d'archéologie.

[3]) P. 99.

[4]) P. 8—9.

«et les mœurs étaient faites pour plaire à son esprit sérieux. Il apprit «à parler et à écrire l'anglais avec facilité, ce qui lui fut plus tard d'un «grand secours dans ses entreprises littéraires comme dans ses missions diplomatiques.»

Tout cela est bien laconique, et l'on serait heureux d'avoir quelques détails sur un voyage auquel ces deux biographes attribuent une pareille importance. Il est possible que ces précisions existent dans les papiers encore inédits de l'homme d'état genevois. En attendant mieux, il semble néanmoins opportun de présenter un document qui émane d'un tiers, mais est de nature à renseigner plus amplement sur cette équipée. C'est le «Journal de mon voyage en Angleterre en 1787», par Prevost-Dassier. [1])

Les deux compagnons de route de l'auteur y sont précisément Pictet le Cadet, ou Pictet l'Officier, et Pictet le Professeur, à savoir Charles Pictet-de Rochemont, le futur homme d'Etat et diplomate, et son frère Marc-Auguste le physicien.

Ainsi, par le plus grand des hasards, l'on peut avoir la certitude de posséder un document circonstancié sur un voyage qui, comme il a été dit plus haut, passe, aux yeux de Sismondi et de Mr. Edmond Pictet, pour avoir joué un rôle important dans la carrière de Pictet-de Rochemont. Le nom des trois voyageurs, d'ailleurs, suffirait à attirer les yeux du lecteur sur ces pages.

Il convient donc de les parcourir ici.

* * *

---

[1]) «René-Guillaume-Jean Prevost, né 11 mai 1749, notaire, du CC 1782, Conseiller 1790, D. C. R. et trésorier de la République 1814; † 8 septembre 1816. Ep.: 20 octobre 1782, Olympe-Caroline-Charlotte f. d'Antoine Dassier et de Catherine Flournois...» (Galiffe, *J.-A., Notices généalogiques sur les familles genevoises...* Genève, 1892..., t. II, 2e édit..., p. 375.) Il fut l'un des membres du gouvernement provisoire de la restauration (1813). M. Henri Delarue, conservateur de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, avait attiré sur ce manuscrit anonyme l'attention de l'auteur de cet article. Ce dernier, utilisant ses souvenirs en matière graphique, put en déterminer l'auteur. Ce document avait été donné à cette institution en 1911 par le professeur-docteur Jean-Louis Prevost, petit-neveu de Prevost-Dassier. Il se compose de cinq cahiers reliés en un cartonnage jaune marbré (de 230×152 millim.) et porte actuellement la cote Ms. Suppl. 871. D'autre part, il est fort probable qu'il est inédit dans son ensemble: les ratures qui le déparent et l'apparence soignée du reste inspirent la conviction que c'est là le travail original, dont il est très peu vraisemblable qu'il ait jamais été recopié. De plus, il ne porte aucune trace de main d'imprimeur. C'est donc là selon toute apparence l'état unique d'un manuscrit non publié. Quant à sa destinée, cette note marginale du début: «Acheté chez Triboulet 13 mai 1840», fait supposer qu'il est rentré à cette époque dans la famille Prevost, pour n'en plus sortir jusqu'à la date de son entrée dans la Bibliothèque de Genève.

Le 9 mai 1787, un coche s'éloigne de Genève dans la direction de Nyon. Il transporte deux hommes dans la force de l'âge, qui, par les Rousses, gagnent Besançon. Une heure après leur arrivée dans cette cité, ils sont rejoints par un troisième voyageur. Parvenu au grade de major du régiment suisse de Diesbach, dans lequel il sert depuis quelque douze ans, Charles Pictet-de Rochemont, car c'est lui, a souci de rejoindre son corps pour le 16 mai, afin d'éviter de perdre ses appointements. Aussi le 12, à quatre heures et demie du matin, ces trois amis quittent-ils Besançon pour arriver sans arrêt, le 13 au soir, à Châlons-sur-Marne. «Nous arrivâmes le 16 à Bapaume, écrit Prevost-«Dassier, où le régiment de Diesbach est en garnison: Pictet-de Roche-«mont était obligé de s'y arrêter pour donner sa démission; nous y «fûmes très bien reçus; nous y trouvâmes Rieu, Lect, Cramer, etc.» [1]) Et Mr. de Diesbach leur fait passer la nuit dans son domaine d'Achié-le-Petit, où ils rencontrent un ami particulier de Pictet-de Rochemont, le marquis de Beaufort. Bientôt ils parviennent à la mer.

De Besançon au terme de leur trajet sur le continent, ils étaient passés par des villes comme Langres, Joinville, Vitry-le-François, Reims, le Bac de Berry, Saint-Quentin, par les vignes de la Champagne et les lieux envahis par les débordements de la Marne, par Arras, Béthune, Saint-Omer, Ardres et les canaux de la région de Calais. Et il est permis de songer au passage de Pictet-de Rochemont, comme touriste, dans ces régions qui sont ensanglantées aujourd'hui d'une façon si tragique pour ce principe des petits Etats, qu'une trentaine d'années plus tard, il défendra sur les champs de bataille de la diplomatie européenne.

Or, un beau soir de printemps, les habitants du Strand à Londres voient arriver au No 7 de Norfolk Street ces trois Genevois dans un logement que leur avaient réservé les Duval, cousins de Prevost-Dassier.

Et le Journal s'étend longuement sur les curiosités londoniennes et autres. Le British Museum, dont le Dr. Woyd, l'un des directeurs, les charge de ses compliments pour son correspondant Jean Senebier. Le théâtre, où ils entendent l'actrice Siddons, que par une touchante et nostalgique habitude des gens qui sont loin de chez eux, Prevost-Dassier déclare ressembler à Madame Naville-Bonnet et à Madame Lidie Mallet. Sur la Chambre des Pairs et la Chambre des Communes, Pictet-de Rochemont exprime la même impression que l'auteur du «Journal», mais en termes circonstanciés qui le complètent admirablement. Les deux voyageurs sont frappés par le contraste qui existe entre le caractère académique et sérieux des séances de la Société Royale et

[1]) Cahier 1, f. 11.

l'apparence débraillée qui revêtent celles du Parlement: «On n'est pas «préparé, écrit Pictet-de Rochemont[1]), par les habitants du pays à «trouver si peu de noblesse et de décence dans ces assemblées, parce «qu'ils n'ont pas d'idée que cela puisse se passer autrement, mais les «étrangers en sont scandalisés. La Chambre des Pairs ne ressemble pas «mal à un café; ils s'y promènent deux à deux, trois à trois, ils se «rassemblent par petits pelotons pour causer, et ne s'astreignent point «à écouter pendant que quelqu'un parle, à moins que la chose ne soit «infiniment intéressante. — Dans la Chambre des Communes c'est encore «pis; c'est une longue salle sombre entourée de cinq rangs de ban- «quettes sur lesquelles les membres sont assis ou étendus en bottes «crottées, le chapeau rond sur la tête et la houssine à la main. Ils «causent entr'eux comme dans la rue...»

Quant à la Société Royale, ils y sont conduits par ce Jean-André De Luc[2]) dont l'accueil est décrit en ces termes par Prevost-Dassier: «.... Nous fûmes visiter à Windsor Mr. De Luc notre compatriote, «d'abord horloger, puis négociant, ensuite chef du parti populaire dans «nos divisions en 1768, enfin physicien et lecteur de la reine d'Angle- «terre, qui le goûte beaucoup. Il s'est marié en secondes noces à une «Anglaise, qui est d'une mauvaise santé, mais qui a de la fortune et un «bon caractère. Il nous reçut très bien; et commença par nous montrer «en détail son cabinet, particulièrement ses différents hygromètres. Il me «lut quelques morceaux relatifs à sa dispute littéraire avec Trembley- «Colladon[3]), sur la mesure du Mont-Blanc[4]), qui doit paraître dans «l'ouvrage dont il a déjà publié deux volumes cette année. Pictet [de «Rochemont] ... et moi le laissâmes finir la matinée avec [Marc-Auguste] «... à examiner en détail tous ses instruments ...[5])»

De Luc les mène également à Slough chez l'astronome Herschel[6]),

---

[1]) Lettre autogr. [à Mlle Anne Turrettini]. Londres, 23 mai 1787. (Archives Pictet de Sergy.)

[2]) Né à Genève, 8 février 1727. Mort à Clewer, près de Windsor, 7 novembre 1817. (Cf. Albert de Montet, *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois ...*, Lausanne, 1878, 2 vol. 8°, art. De Luc.)

[3]) Il est question ailleurs, dans ce manuscrit, de Trembley-Colladon le Cadet Il est probable que c'est le même personnage genevois, et qu'il s'agit de: «Jean, né 13 avril 1749, avocat, professeur à Berlin, auteur de divers ouvrages de mathématiques et de spéculation philosophique; † 11 septembre 1811» (Galiffe, *op. cit.*, ibid. p. 393). Sa mère était née Anne Colladon.

[4]) Cf. **De Luc,** *J.-A., Idées sur la météorologie*, t. 1, p. 491—497, t. 2, p. 301—302 et 465. Londres et Paris, 1786—1787, 2 vol. 8°, pl.

[5]) Cahier 3, f. 5.

[6]) Cette visite a été racontée par Marc-Auguste Pictet dans le *Journal de Genève* des 13 et 20 octobre, 3 et 10 novembre 1787.

auquel ils portent une lettre de Madame Turrettini-De Villettes[1]), son élève de jadis.

Ils voient l'exposition de tableaux de Sommerset house, des mines, gisements, forges et fournaises, la mine de sel gemme de Northwich, la fabrique de machines Watt et Bolton à Soho, les moulins d'Albion. Ils se renseignent sur l'organisation sociale, le gouvernement et la jurisprudence; et sur la subordination à celle-ci des pouvoirs militaire et exécutif.

Ils entendent le concert Handel dans l'abbaye de Westminster et entrent dans la campagne Duval à Henley. La liste est longue des personnes qu'ils voient et qui, d'une manière générale, attestent la vitalité des échanges intellectuels qui s'opèrent déjà entre Genève et l'Angleterre. Ce sont, outre ceux dont il a déjà été question: Wilberforce, membre du Parlement et ami particulier de Pitt, Rose, secrétaire de la Trésorerie, l'avocat Wickham, leur compatriote l'astronome Aubert[2]), chez lequel Prevost-Dassier fait la connaissance de Macdonald, auquel il enverra deux éditions de l'*Edit civil* de sa patrie; Mahon Stanhope qui reçoit du même «une lettre de Mr. Le Sage, son ancien maître de philosophie à «Genève».[3]) Prevost le trouve «peu changé; [avec] un extérieur un «peu singulier, ... assez de disgrâce, l'accent du Pays de Vaud ren«forcé ... Il s'occupe toujours de physique et de politique, et il lui est «arrivé plus d'une fois d'être seul de son avis dans la Chambre des «Pairs, ce qui le faisait beaucoup rire.»[4]) Adam Smith aussi, dont, une dizaine d'années plus tard, Pierre Prevost, le frère de notre auteur, publiera la traduction française des *Essais de philosophie:* «... Nous allâmes «voir un homme célèbre, dit le «Journal», dont Pictet [de Rochemont] «... et moi avions étudié l'ouvrage avec beaucoup d'intérêt; c'est le «Dr. Adam Smith, Ecossais, auteur de la *Richesse des Nations* et de

[1]) «No. Albert Turrettini, né le 5 octobre 1753, ... du gouvernement provisoire [de la république de Genève] 1814 ... † 1er février 1826. Ep.: le 24 mai 1780, Marie-Jacqueline ffeu No. Arthur de Villettes, ministre de S. M. britannique près des cantons suisses, et d'Elisabeth-Charlotte Sellon.» (Galiffe, *op. cit.*, ibid., p. 474—475.)

[2]) Alexander, né à Londres 1730, mort 19 octobre 1805. Cf. 1° article biographique par Miss A.-M. Clerke, dans *Dictionary of national biography, edited by Leslie Stephen*, vol 2, p. 243, Londres, 1885, in 8°. 2° *Notes sur la famille Aubert de Genève, originaire de Crest en Dauphiné* .... p. 154—156 et tabl. généal. Genève, 1908, 4°, pl. facs. Il serait intéressant de voir si cette visite a eu quelque influence sur le mémoire de M.-A. Pictet: *Considerations of the convenience of measuring an arch of meridian and of the parallel of longitude, having the observatory of Geneva for their common intersection* (*Trans. phil.*, Londres, 81, 1791, p. 106—125), qui lui aurait valu d'être agrégé à la Société Royale.

[3]) Cahier 2, f. 44.

[4]) Cahier 2, f. 44.

«quelques autres ouvrages moins importants. Il a un emploi dans la «douane et était venu à Londres tourmenté par des hémorrhoïdes, qui «l'obligèrent à se faire faire une opération; c'est un petit homme, qui n'a «rien de spirituel dans la physionomie, et parle avec un peu de difficulté «parce qu'il a perdu ses dents.»[1]) Il faut en passer d'autres, de ces insulaires de l'année 1787, qui, soit par leurs voyages soit par leurs relations, contribuent à resserrer les liens qui unissent le grand royaume à la petite république.

* * *

Cependant, le 10 juin, ces trois voyageurs quittent la région de Londres pour faire une tournée en province. Ils s'étaient munis d'un itinéraire de M. Jaquet-Droz, d'un ouvrage intitulé les *Beautés de l'Angleterre*, et d'un atlas que leur avait prêté M. Jallabert. «... Nous avions «chacun un très petit portemanteau, dit Prevost, un sac de nuit et un «grand portefeuille; mais [Marc-Auguste] Pictet... y joignait souvent «des paquets de pierres et de minéraux, qu'il expédiait ensuite à Londres »dans des caisses, quand il en avait amassé une quantité suffisante.»[2]) Par Chester et Liverpool ils arrivent à Cottlingley où ils deviennent les hôtes du père de cet avocat Wickham qu'ils avaient connu à Genève. Quelques jours après, ils regagnent Londres par Etruria, Birmingham et Oxford. Enfin ils en repartent définitivement, parviennent le 13 juillet à Douvres, d'où, après une traversée accidentée, ils descendent à Paris, à l'hôtel de Valois, rue de Richelieu, dans la nuit du 16 au 17 juillet. Là, Prevost-Dassier revoit leur compatriote Mallet Du Pan, et rend visite à des amis de son frère Pierre, entr'autres à Suard, Mr. et Me. de Charrière et la famille de Lessert. Enfin, par Melun, Fontainebleau, Auxerre, Autun, les forges du Creusot et la Bresse, ils rentrent à Genève où ils arrivent le 26 juillet.

* * *

Mais là ne réside pas l'intérêt essentiel de ce manuscrit. On peut laisser de côté la personne de Marc-Auguste Pictet, quels que soient les fruits qu'il rapporta de ce voyage. A ce moment en effet, il remplace depuis un peu plus d'une année Horace-Bénédict de Saussure dans la chaire de philosophie de l'Académie de Genève. Il a de nombreuses relations scientifiques dans ce pays qui l'avait accueilli en tout cas une douzaine d'années auparavant. «Il est déjà bien connu de tous ces Mes«sieurs»[3]), écrit de lui Pictet-de Rochemont à propos de la visite que

---

[1]) Cahier 2. f. 20—21.

[2]) Cahier 3, f. 13.

[3]) Lettre autog. [à Mlle Anne Turrettini]. Londres, 25 mai 1757. (Archives Pictet de Sergy).

ces trois Genevois rendirent à cette Société Royale, qui se l'associera, sauf erreur en 1791. C'est un homme casé et coté. Il est donc naturel, dans ces conditions, qu'un voyage de ce genre le fasse progresser sur une route toute tracée plutôt que de lui dévoiler des ressources intimes encore latentes. L'on peut omettre aussi Prevost-Dassier, bien qu'il soit l'auteur du «Journal», car l'influence que ce séjour peut avoir exercée sur lui doit être proportionnée à son importance personnelle, qui n'est pas de tout premier plan. Quant à Pictet-de Rochemont: à l'époque de son départ pour l'Angleterre, il n'a pas trente-deux ans; il vient de quitter ce service étranger où un père au caractère plutôt rigide l'avait envoyé vers 1775, peut-être sans le consulter davantage que lorsqu'il l'avait placé jadis dans l'établissement de Haldenstein près Coire. Il est à l'époque critique de son existence. Il éclôt seulement à la vie indépendante et cherche sa voie. Une quantité de domaines semblent solliciter son attention de jeune homme. Et certaines des choses qu'il a vues pendant son voyage ont vraisemblablement agi sur le développement de ses goûts. Aussi, sans aborder la question de l'homme d'Etat et du diplomate, qui dépasse de cent coudées le cadre de cette étude et la compétence de son auteur, est-ce ici l'occasion de citer tout d'abord une publication qui, dans une certaine mesure, est inséparable de Pictet-de Rochemont. C'est la *Bibliothèque britannique,* dont le premier fascicule parut huit ans et demi après que ces trois Genevois, dont deux[1]) devaient la fonder avec Frédéric-Guillaume Maurice, traversaient la Manche. Il serait oiseux d'insister sur le rôle que ce voyage joua dans la genèse de cette revue. Cependant il est deux points sur lesquels la lecture du «Journal» semble apporter des précisions. On sait que, dans la période sanglante qui sépara les deux siècles, un des grands bienfaits de la *Bibliothèque* consista à propager, dans le cliquetis des armes et la rumeur des luttes politiques, les découvertes utiles à l'humanité. En particulier elle s'attacha à faire remarquer sur le continent les résultats de la méthode anti-variolique de Jenner.

Or, arrivés à Chester, ces trois Genevois entendent parler de l'établissement créé dans cette ville aux fins de généraliser l'inoculation contre la petite vérole. Une société, fondée en 1778 sur le plan du médecin Haygarth, avait contribué à favoriser l'emploi de ce moyen prophylactique. L'année qui précéda celle du voyage, le Genevois De La Roche, médecin des Gardes Suisses de Paris, avait traduit l'ouvrage d'Haygarth sur ce sujet.

Or, dès le 1er septembre 1787, soit un mois environ après le retour, le *Journal de Genève* donne des observations sur la question, en citant, dans le numéro du 15, De La Roche et l'exemple de Chester. Il

[1]) Les frères Pictet.

est donc permis de se demander s'il n'y a là qu'une coïncidence, et si l'apparition de la traduction d'Haygarth a seule déterminé l'insistance avec laquelle cette feuille hebdomadaire, jusqu'au 12 janvier 1788, préconise la pratique antivariolique.

La question n'est que posée. Mais l'on peut faire remarquer que dès leur arrivée à Genève, Pictet-de Rochemont et Marc-Auguste son frère publient dans ce même *Journal de Genève* des articles sur leurs expériences d'Angleterre. En tout cas il semble que l'on soit bien là sur la voie qui ménera à la croisade entreprise par la *Bibliothèque britannique.*

En deuxième lieu, à Greenwich, les trois voyageurs visitent en détail l'hôpital des invalides de la mer; et lors de leur passage à Paris ils font la connaissance du chevalier Paulet, d'origine irlandaise, «et «de son établissement d'éducation gratuite»[1]), sis à la Barrière de Sève. Dans le *Journal de Genève* des 29 décembre 1787, 5 et 12 janvier 1788, sous forme d'une lettre aux rédacteurs, Pictet-de Rochemont décrit cet hospice et le cite en exemple. Là, non plus, il n'existe pas de preuve matérielle de l'influence de la visite de l'institution Paulet sur les préoccupations humanitaires de la *Bibliothèque britannique*, mais il n'en reste pas moins qu'un rapprochement doit être opéré entre ces deux faits.

Du point de vue de la *Bibliothèque britannique* encore, il n'est pas inutile de citer un élément nouveau, dont ne parle ni Sismondi ni Edmond Pictet. C'est la présence dans ce voyage de Prevost-Dassier, frère aîné de ce Pierre Prevost qui, pour n'avoir pas été l'un des fondateurs officiels de cette publication, n'en fut pas moins intimement associé à ses premiers développements. L'on ne doit pas oublier à ce propos les relations qui unissaient ces deux frères, et dont témoigne plus d'un passage de ce récit. Aussi cette étroite amitié a-t-elle vraisemblablement contribué à entretenir dès 1787 dans l'âme de Pierre Prevost le goût ou plutôt le souvenir des choses d'Angleterre, entre le long séjour que ce dernier y avait fait après son préceptorat de Hollande (environs de 1775), et l'établissement en 1797 dans ce pays du Dr. Alexandre Marcet, le collaborateur de la *Bibliothèque britannique,* son beau-frère.

Pour en arriver plus spécialement à Pictet-de Rochemont, le «Journal» de Prevost-Dassier a son importance biographique. Tout d'abord, il renseigne sur les circonstances de sa retraite militaire, et, contrairement à Sismondi et à Edmond Pictet, qui la placent en 1785, la retarde jusqu'au mois de mai 1787. D'autre part il confirme l'assertion de Sismondi relative à la date du voyage, en précisant sur ce sujet le texte

[1]) Cahier 5, f. 18.

vague d'Edmond Pictet, à moins que ce dernier ne fasse allusion à un autre séjour en Angleterre, ce qui est fort peu probable.

En second lieu, le passage suivant intéresse accessoirement la carrière de Pictet-de Rochemont: «De Matlock à Etruria il y a environ «40 milles, dit Prevost-Dassier.[1]) C'est le nom qu'on a donné à la grande «manufacture de poterie, à laquelle les talents et les travaux de M. «Wedgwood ont donné tant de réputation. Il est membre de la Société «Royale et a un goût naturel pour les arts, pour l'antique et pour les «belles formes, qui fait que ses ouvrages sont recherchés et envoyés non «seulement dans toute l'Europe, mais encore au delà. Cependant il a eu «peu de secours [de] par sa position particulière, il n'est jamais sorti de «l'Angleterre, et ne doit ses succès qu'à ses talents et à son industrie....»[2]) Et M. Wedgwood et son fils leur montrent le détail des procédés employés.

Mlle. Danielle Plan donne d'intéressants détails[3]) sur les circonstances dans lesquelles une société fut constituée à Genève, le 22 juin 1788, entre un Anglais du nom de Pierre Verni Devillars, M.-A. Pictet, Pictet-de Rochemont et Gosse, pour la fabrication de la poterie et autres objets. Ce biographe suppose que ce furent les relations de ce dernier avec C. Exchaquet, directeur des Fonderies du Haut-Faucigny, qui lui inspirèrent cette idée, et ajoute «qu'il ne s'agissait pas d'œuvres artistiques, «comme celles de la fabrique de Nyon ou celles de Wedgwood, dont «leur ami Prevost [soit Prevost-Dassier], qui l'avait visitée, chantait les «merveilles, mais d'une création purement utilitaire».[4]) Ne convient-il pas, cependant, de rappeler que le voyage d'Angleterre eut lieu l'année qui précéda celle de la naissance de l'association, dont les frères Pictet devaient former à eux seuls la moitié des membres? Que l'un des deux autres sociétaires était anglais, et qu'il y eut, en tout cas dans la suite, plusieurs sujets britanniques dans le personnel de la poterie?[5]) L'influence de ce voyage fut-elle donc absolument nulle sur cette fabrique? Cette question mérite de retenir l'attention. Il faudrait, pour la résoudre, voir de très près quel rôle jouèrent dans cette entreprise, outre M.-A. Pictet,

---

[1]) Cahier 4, f. 38—39.

[2]) Cette visite a été racontée par Prevost-Dassier dans le *Journal de Genève*, 20 février 1790.

[3]) Plan, *Danielle. Un Genevois d'autrefois. Henri-Albert Gosse, d'après des lettres et des docum. inéd....* Paris et Genève, 1909, 8°, pl., facs. Voir, sur cette fabrique, les p. 208—212, XXII—XXV, XXIX—XXXI. — Cf. Roch, *Charles. La manufacture de porcelaine des Pâquis (Genève 1787).... (Anz. für schweiz. Altertumskunde....* N. F., XVIII. Band, 2. Heft, 1916, p. 154—162).

[4]) Plan, *Danielle*, op. cit., p. 209.

[5]) Cf. *Ibid.*, p. XXIX.

sur lequel Mlle. Plan donne d'ailleurs des renseignements précis, Prevost-Dassier d'abord, Pictet-de Rochemont ensuite, dont une lettre à Gosse, datée de Cartigny le 26 octobre 1790, montre l'intérêt avec lequel il la suivait encore à cette époque.[1])

Ensuite, Pictet de Rochemont voit dans la Bibliothèque de la Maison de la Reine, à Green Park, et d'après les termes mêmes du «Journal», les plans «géométriques d'un grand nombre de places fortes «. . . . Au-dessus de la Bibliothèque est un grand cabinet qui contient «le plan en relief de Gibraltar et de ses environs, fait avec une grande «exactitude; celui de Portsmouth, Southampton et quelques autres . . . .»[2])

Puis il visite la Tour, sur la Tamise, les forts de Portsmouth, le mur de défense de Shrewsbury; à Liverpool Mr. Gregson leur montre et donne même à Marc-Auguste un plan de cette place en 1680 et un autre tout récent; dont la comparaison permet de juger des progrès accomplis. Pictet de Rochemont observait donc ces ouvrages de défense à une époque où, fraîchement sorti du régiment, il pouvait encore étudier à tête reposée, au hasard de ses pérégrinations et sans préoccupations bien fortes qui l'obsédassent d'autre part, des questions qui l'intéressaient depuis des années; à une époque où il lui était relativement facile de faire son profit, par la contemplation des travaux eux-mêmes, des théories militaires qu'il avait vraisemblablement entendues pendant une période toute récente de sa vie. Il est donc permis de se demander si le Pictet-de Rochemont des grands débats du Conseil représentatif et des discussions mémorables avec les partisans de l'utilité des fortifications genevoises ne s'est pas souvenu du major Pictet de 1787. Dans un autre domaine, et là l'on arrive à l'un des éléments les plus importants de sa carrière, Pictet-de Rochemont, l'auteur futur du *Cours d'agriculture anglaise*, a l'occasion de remarquer avec Prevost-Dassier «qu'on fait usage depuis «quelques années dans les environs de Laon, St-Quentin et Perronne, «d'une espèce de terre noire, qui s'enflamme d'elle-même lorsqu'on la laisse «accumulée pendant quelque temps, ou bien qu'on allume très aisément . . . «elle produit une cendre fort propre à féconder les prairies naturelles «ou artificielles . . .»[3]) Il est écrit ailleurs que les montagnes Blackstone Edge «fournissent beaucoup de tourbe; c'est le combustible ordinaire «de ce pays-là . . .»[4])

---

[1]) *Ibid.*, p. XXIV–XXV. – A ce propos, il faut contrôler cette phrase de Mr. Edmond Pictet (*Op. cit.*, p. 12): «A peu près à la même époque [fin de 1787 ou début de 1788], ... [Pictet-de Rochemont] s'efforçait, de concert avec H.-.A Gosse et d'autres, d'introduire dans Genève la fabrication de la poterie fine, genre anglais . . . .»

[2]) Cahier 2, f. 14.

[3]) Cahier 1, f. 10.

[4]) Cahier 4, f. 22.

Et d'autres phrases du «Journal» montrent quel intérêt provoquaient chez ces trois Genevois les instruments aratoires et principalement les charrues: Ils remarquent l'atelier Winlaw à Londres, «qui s'est particu- «lièrement attaché aux machines relatives à l'agriculture. Il construit des «charrues de toute espèce . . .»[1]) Dans les vignes de la Champagne, enfin, souvent ils ont «rencontré des troupeaux de moutons et admiré l'instinct «des chiens de bergers qui les gardent . . .»[2]) En Angleterre même, et dans l'île de Wight, ils sont frappés par un spectacle analogue.

Dans les environs de Cottingley, ils vont voir une carderie établie sur une rivière. A Halifax enfin, ils remarquent de beaux stocks en magasin. Plus d'une fois, en pays d'anglais en tout cas, ils sont renseignés sur la question de la production lainière.

Quelle impression ont pu produire sur la nature réfléchie de Pictet-de Rochemont, à une époque où aucun but précis n'était encore assigné à sa vie, ces manifestations de l'activité agricole et des industries qui en dépendent? Or c'est vers cette même année 1787 qu'il achète de la commune de Troinex des terrains marécageux pour l'exploitation de la tourbe.[3])

Il est fort possible que cet achat de terrain soit un premier pas accompli par lui dans la voie de l'application à notre région de ces expériences rurales qu'il venait de constater en France et en Angleterre. Et qu'on puisse établir une suite logique entre ce premier pas et les tentatives faites à Lancy[4]) dès les environs de 1796: confection de charrues belges, acquisition de douze brebis espagnoles de la bergerie de Rambouillet, préparation de la laine avec le concours dévoué qu'il trouvait dans sa famille. Ces travaux, dont la plupart devaient constituer le prélude d'une entreprise fameuse, ont bien pu être déterminés dans une certaine mesure par ceux de Charles-Jean-Marc Cullin, auxquels Pictet-de Rochemont rend hommage dans son *Aperçu de la culture des moutons pour notre pays,*[5]) mais il y a de bonnes raisons de croire qu'il ne faut pas oublier, dans la genèse de cette activité quasi-titanesque, le souvenir des spectacles tels que l'atelier Winlaw, les troupeaux d'Angleterre et de France, la carderie des environs de Cottingley et les magasins

[1]) Cahier 2, p. 9 et 11.

[2]) Cahier 1, f. 9.

[3]) Voir, à ce propos, dans le *Journal de Genève* du 12 janvier 1788, suppl., p. 10, l'extrait du rapport présenté par Jean Senebier le 31 décembre 1787 à l'Assemblée générale des Associés bienfaiteurs de la Société pour l'avancement des arts, dans lequel on «fait connaître la tourbe de Bossey comme le combustible le plus économique de notre pays».

[4]) Village situé à 2 km environ de Genève.

[5]) [Genève, 1794], 15 p. 8⁰.

de laine d'Halifax. Et que Sismondi et Edmond Pictet sont incomplets, le premier quand il dit que le voyage de Pictet-de Rochemont «eut une «grande influence sur sa carrière littéraire», le second quand il affirme que «le bienfait retiré de ce séjour fut d'apprendre à parler et à écrire l'anglais avec facilité».

Il faut noter enfin, à ce propos, que ce journal, écrit d'une main sûre et d'un style précis de notaire, renferme quelques pages émues et poétiques, qui ont comme un vague parfum du renouveau sentimental de cette fin de siècle. Tel celui-ci. Arrivés dans la région d'Oswestry, les trois voyageurs montent «sur une éminence, où fut bâti autrefois «un château dont il ne reste que deux énormes blocs de murs; on a... «[de] là une vue très étendue. En errant hors du bourg, à un mille de «distance, nous quittâmes le grand chemin pour entrer dans une belle «prairie, à l'extrêmité de laquelle était un vieux château bien conservé, «mais où nous n'aperçûmes aucun être vivant, et qui, éclairé par les «premiers rayons de la lune, rappelait à l'imagination les châteaux de «fées: au devant était un grand étang, dont l'eau s'écoulait lentement «dans un ruisseau; au delà du château un grand bois couronnait le «tableau: le silence de ce lieu champêtre n'était troublé que par le «murmure de l'eau et par le bruit d'un léger vent dans le feuillage».[1])

Durant le séjour à Cottingley, Pictet-de Rochemont apprécie les délices de la vallée où repose le domaine des Wickham et la beauté de la rivière qui la fertilise. Lui aussi paraît subir la fascination agreste et patriarcale de cette retraite.

Or l'on cite des existences où tout à coup, et sous l'influence d'une circonstance extérieure, le choc se produit, et l'étincelle jaillit qui déterminera, par une révélation soudaine, toute la destinée de l'homme qui en est illuminé. Sans prétendre exagérer l'importance du passage suivant, peut-être n'est-il pas indifférent que ce Pictet-de Rochemont, qui conserva toujours, en dépit ou à cause même de ses préoccupations politiques, des habitudes de pleine campagne, et des goûts d'exploitation agricole dont la satisfaction convenait à son âme un peu mélancolique, se soit trouvé en communion de sentiments et presque d'extase champêtre avec Prevost-Dassier. Et cela peu après ce séjour à Cottingley, dont on peut supposer que la poésie toute pastorale lui a déjà fait entrevoir vaguement un idéal jusqu'alors insoupçonné, à une heure précise de son voyage en Angleterre et dans une période de sa vie où les impressions reçues semblent avoir été particulièrement puissantes et fécondes.

---

[1]) Cahier 3, f. 44.

Il s'agit du parc du duc de Devonshire, à Thatsworth: «On «n'arrive point, dit ce passage du «Journal» de Prevost, au château par «une belle avenue, mais par un chemin oblique et irrégulier, tracé dans «le parc, qui conduit à un joli pont sur lequel on traverse une petite «rivière qui coule à une portée de fusil de la maison: des troupeaux «nombreux et peu sauvages de daims paissent et bondissent sur ce «gazon et viennent se baigner et se désaltérer dans l'eau pure de la «rivière. Je parcourus ce séjour délicieux avec Pictet-de Rochemont par «le plus beau temps du monde, pendant que le Professeur[1]) arrangeait «ses pierres et en achetait de nouvelles à l'auberge. Nous nous assîmes «sous d'antiques ombrages, ayant d'un côté la rivière et de l'autre une «petite montagne couverte de bois épais, où nous entendions les cris «de quelques chiens échappés de leurs habitations et qui s'égaraient en «poursuivant le gibier. Notre conversation se monta sur le ton des ob- «jets qui nous environnaient et sur la facilité que tant de gens auraient «à trouver le bonheur s'ils savaient le reconnaître. Ce fut vraiment pour «moi une soirée délicieuse, et dont le souvenir ne s'est point affaibli.»[2])

N'y avait-il pas là pour Pictet-de Rochemont comme une révélation du charme de cette vie rurale à laquelle il devait consacrer dans la suite une bonne partie des loisirs que lui laissait sa carrière d'homme d'Etat?

* * *

Tels sont les éléments qui paraissent tout d'abord valoir à ce manuscrit l'avantage d'être exhumé de la poussière qui recouvre, comme d'un linceul, tant de ses semblables. Si, dans sa faible mesure, il pouvait compléter la biographie de cet homme, dont l'œuvre est aujourd'hui plus grande et plus actuelle que jamais, le but de l'auteur de cet article serait atteint.

Fernand Aubert.

---

[1]) M.-A. Pictet.

[2]) Cahier 4, f. 37.

Besprechungen und Anzeigen.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren derjenigen Arbeiten, deren Besprechung an dieser Stelle gewünscht wird.

O. Tschumi et P. Vouga, Introduction à la Préhistoire de la Suisse (Publication de la Société suisse de Préhistoire), 39 pages avec 30 figures, K. J. Wyss, Berne 1916. Prix: Fr. 1. 50.

Cette brochure était destinée à servir de guide aux visiteurs de la collection de moulages réunie par la Société suisse de Préhistoire à l'exposition nationale de Berne; les circonstances n'ont pas permis aux auteurs de la faire paraître en temps voulu.

C'est un excellent résumé, bien illustré, de la préhistoire de la Suisse, clair et précis. Les faits sont habilement groupés de façon à présenter un tableau exact de nos connaissances actuelles des mœurs et coutumes de nos ancêtres.

Le travail de Mrs. Tschumi et Vouga pourra remplacer avantageusement les premiers chapitres de la plupart de nos manuels scolaires d'histoire, consacrés aux périodes préromaines, et généralement rédigés par des auteurs qui sont plus familiarisés avec l'histoire qu'avec la préhistoire. Il est à souhaiter que ce résumé devienne le guide des maîtres chargés de parler à nos écoliers de ces époques reculées.

Zurich. **D. Viollier.**

Manuel généalogique pour servir à l'histoire de la Suisse, publié par la Société suisse d'héraldique. Tome 3e. Ministériaux et patriciat. Zurich 1908—1916. VIII et 418 pages, grand in-8°; 21 planches.

Depuis plus de cinquante ans, je me suis occupé de recherches généalogiques; j'ai publié des notices sur une quarantaine de familles, et une douzaine de dissertations sur des sujets généalogiques. C'est ce qui a fait croire à un de mes jeunes confrères que je serais capable d'écrire un compte rendu de ce 3e volume du Manuel généalogique suisse. Mais quand je l'ai eu en mains, je me suis trouvé tout dépaysé, et j'ai douté de ma compétence: en effet, toutes les familles qui figurent dans ce volume, à l'exception d'une seule, appartiennent à des cantons de langue allemande, dont l'histoire ne m'est pas familière; en outre, ces généalogies sont du moyen âge; or je ne me suis aventuré qu'une seule fois sur ce terrain: dans un travail encore manuscrit, où j'ai fait remonter jusqu'au 13e siècle, un des rameaux de l'arbre ascendantal de Jean-Jacques Rousseau.

Ma première impression, en étudiant ce volume, a été celle que j'ai éprouvée plus d'une fois, quand j'ai considéré de près les travaux de tel ou tel de nos Confédérés de la Suisse alémanique: on voit là un labeur consciencieux, une excellente méthode, une marche circonspecte et prudente, une œuvre solide; tout inspire le respect et la confiance.

Ce volume contient les généalogies d'une vingtaine de familles principales, et d'une dizaine d'autres familles, alliées à quelqu'une des premières. Elles sont toutes de la seconde moitié du moyen âge; la plus ancienne remonte au 11e siècle; la plupart n'apparaissent qu'au 13e, et s'éteignent au 14e ou au 15e. Deux d'entre elles subsistent encore aujourd'hui: celle des Meyer de Knonau, dont le dernier représentant porte un nom si respecté de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire suisse, — et celle des Segesser de Brunegg, qui date au plus tard de la fin du 13e siècle, et qui est toujours largement florissante.

Parmi les autres familles, qui sont éteintes, il y en a plusieurs sans doute qui ont leur place dans quelque liste d'ascendants de personnes aujourd'hui vivantes; je regrette qu'on ne les ait pas signalées. Il y a une différence essentielle entre la généalogie de familles éteintes, selon que les filles mariées n'y ont pas eu de descendants qui arrivent jusqu'à nous, en sorte que ces généalogies sont, pour ainsi dire, sèches comme des fleurs d'herbier, — ou que les mariages des filles se sont trouvés féconds, si bien que dans ces généalogies privilégiées, la vie semble encore palpiter, parce qu'une race présente aime à les suivre dans tous leurs degrés, et parce que les générations futures aimeront aussi à y saluer des ancêtres.

On est étonné de trouver sur le titre français de ce volume, un mot aussi étrange que celui de *ministériaux*. On l'avait déjà rencontré dans l'*Almanach généalogique suisse*, tome premier, page 19: «Seules, les familles de dynastes seront qualifiées de noblesse de parage; une distinction sera établie entre les ministériaux et la noblesse de lettres.» — En français, on ne trouve le mot *ministérial* que dans un livre de saint François de Sales, où celui-ci l'a employé comme adjectif, dans le sens de *qui administre en qualité de vicaire*:

«J'ai trouvé que l'Eglise catholique estoit une monarchie, en laquelle un chef ministerial gouvernoit tout le reste.»

«Si le supreme pasteur ministerial conduit à mal, qui le redressera?»

(*Les Controverses*. 2e partie, VI, 9 et 14.)

Je ne dis pas qu'il faille écarter ce mot, dont les historiens suisses croient avoir besoin, comme de celui de *dynaste*. Mais pour faire accepter un néologisme, il faut y mettre des formes; et la première condition est de ne pas s'en servir sans en avoir donné une définition précise, qui, en faisant connaître le sens exact qu'on veut attacher à ce mot nouveau, établisse qu'il répond à une lacune du vocabulaire français.

Genève. **Eugène Ritter.**

Schweizer Kriegsgeschichte. Im Auftrag des Chefs des Generalstabes, Oberstkorpskommandant Sprecher von Bernegg, bearbeitet von Schweizer Historikern unter der Leitung von Oberst M. Feldmann und Hauptmann H. G. Wirz. Heft 3. Bern 1916. Dr. Johannes Häne, die Kriegsbereitschaft der alten Eidgenossen.[1]) Verlag: Oberkriegskommissariat. Für den Buchhandel in allen drei Landessprachen bei E. Kuhn in Biel, Bern, Zürich und Arnold in Lugano.

Von der «Kriegsbereitschaft der alten Eidgenossen» gibt uns das dritte Heft der Schweizer Kriegsgeschichte im fünften Kapitel Kenntnis. Der Verfasser, Dr. Joh. Häne, Dozent an der militärwissenschaftlichen Abteilung der Eidgenössischen Technischen Hochschule in Zürich, hat uns hier die erste zusammenfassende Arbeit über diesen, den meisten Historikern fernliegenden und doch so überaus wichtigen Stoff beschert. Im Nachwort betont er: «diese Darstellung über die Kriegsbereitschaft der alten Eidgenossen enthält zahlneue, teilweise mit der üblichen Auffassung im Widerspruch stehende Feststellungen ..... Sie fusst auf einem grossen weitschichtigen Material, das der Verfasser seit Jahren in Archiven, aus Chroniken, den eidgenössischen Abschieden und aus Abhandlungen gesammelt». Auf knappen 34 Seiten führt er uns in gedrängter Form die Grundlagen vor, auf denen die Waffenerfolge der alten Schweizer beruhten.

Die eingehende militärische Organisation, eine bis ins kleinste reichende Ausbildung der Mannschaft nebst den taktischen Verhältnissen genau angepasste Bewaffnung schufen die Grundbedingung zu den erstaunlichen Waffentaten unserer Vorfahren. Das war aber nur möglich, weil die Eidgenossen stets für dauernde Kriegsbereitschaft sorgten. Der in jener Zeit nur in der Eidgenossenschaft durchgeführte Grundsatz der allgemeinen Wehrpflicht bildete den Boden dazu. Häne belegt dies im folgenden in überzeugender Weise. Wehrpflicht, Waffen und Waffengattungen werden zuerst behandelt.

Die allgemeine Wehrpflicht galt augenscheinlich schon im 14. Jahrhundert vom 16. Jahr an. Ausgedient hatte der Schweizer erst im 60. Jahr. Der Wehrpflichtige hatte sich selbst auf eigene Kosten zu bewaffnen. Auf dem Gebiete ihrer Hauptwaffe, der Infanterie, waren die Eidgenossen seit ihrem Auftreten in der Kriegsgeschichte unübertrefflich, von Morgarten bis Marignano. Es gab zwei Gattungen, die Spiesser und die Halbartierer, die ersteren, die im Verhältnis die Mehrzahl bildeten, führten den langen Spiess aus Eschenholz von ungefähr $5^1/_2$ Meter, die andern die etwa 2—$2^1/_2$ Meter lange Halbarte. Daneben wurden noch in geringerer Zahl Mordäxte (Fusstreitäxte), kurze Spiesse (Knebelspiesse) und dann die langen Schlachtschwerter, die Zweihänder, getragen, letztere mehr zu Prunk- und Paradezwecken, da sie keine feldtüchtigen Waffen waren. Der speziell in Luzern vorkommende

[1]) Vgl. die Besprechungen im Schweizerland II. Jahrg. Nr. 9, S. 476. Dr. A. Meyer, Schweizer Kriegsgeschichte und Neue Zürcher Zeitung Nr. 354. Jahrg. 137. 1916. E. A. G. desgl.

sogenannte Luzernerhammer wird dabei nicht erwähnt. In einer Anmerkung führt der Verfasser mit Recht aus, dass der Morgenstern immer noch irrigerweise unter den Waffen der alten Eidgenossen mitgezählt werde. Dieser Auffassung ist unbedingt beizustimmen. In sämtlichen schweizerischen Zeughausinventaren tritt der «Morgenstern» (die mit Eisenspitzen oder Nägeln beschlagene Holzkeule) nicht vor der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts auf, als Ordonnanzwaffe der Frühzeit ist er nirgends nachzuweisen; seine Popularität stammt erst aus der Zeit des Bauernkrieges und des Prättigauer Aufstands, 1622. Später diente er noch hie und da als Landsturmwaffe. Als Spezialwaffe fallen ferner in Betracht die Armbrust- und Büchsenschützen. Wenig zahlreich war bei den Eidgenossen die Kavallerie. Die Artillerie hatte ihre eigene Organisation. Jeder Soldat trug neben der Stangenwaffe noch ein Schwert von verschiedener Länge oder einen kürzeren Stossdegen, den «Schweizerdegen», oft auch noch einen Dolch, die Anführer meist mit einer vergoldeten Scheide, den «Schweizerdolch». Hauptsächlich von Offizieren wurde ein Säbel getragen, der «Schweizersäbel», letzteren erwähnt die Darstellung nicht.[1]) Diese Waffen trugen ihren Namen daher, weil sie nur die Schweizer führten. Die Mannschaft, vor allem die Spiesser, war ausgerüstet mit dem Infanterieharnisch, dem «halben Harnisch»; da die Beschaffung eines solchen eine teure Sache war, nahmen sich die Obrigkeiten ihrer an, sie legten einen grossen Wert auf die militärische Ausrüstung. Es gab ein ständiges Waffenausfuhrverbot, Wehr und Waffen konnten nicht gepfändet werden. Regelmässig wurde die «Harnischschau» abgehalten. «Die Kriegsbereitschaft bestand nicht nur darin, dass man die nötige Bewaffnung besass, sondern man musste auch gelernt haben, sich ihrer zu bedienen.» Es war eine genaue Ausbildung unumgänglich, wenn man in den taktischen Einheiten von mehreren tausend Mann operierte. Gleichschritt, Aufmarsch von der Marschkolonne zur Gefechtsformation, Handhabung des langen Spiesses und der Halbarte mussten tüchtig geübt worden sein. Dazu bringt der Verfasser die Beweise. Dass ein gehöriger «Drill» vorhanden gewesen sein muss, steht nach den Abbildungen in den gleichzeitigen Chroniken ausser Zweifel. Wie die Art der Ausbildung im einzelnen war, darüber sind wir nicht unterrichtet. Bezeugt sind jedoch Fechtschulen. Die Schiessausbildung wurde den Armbrust- und Büchsenschützengesellschaften überlassen. Bei der Artillerie war die Ausbildung nicht so gut. Nur der Büchsenmeister schoss vielleicht hie und da übungsweise. Es gab leichte Feld- und schwere Belagerungsartillerie, Vorder- und auch Hinterlader, neben den Flachbahngeschützen auch Steilfeuergeschütze, Mörser und Böller. Im allgemeinen, besonders in den Städtekantonen, war man immer bestrebt, artilleristisch auf der Höhe der Zeit zu sein. Ein Nachteil war die Ungleichartigkeit des Artilleriematerials.

War nun ein Krieg in Aussicht, so folgten die unmittelbaren Kriegsvorbereitungen. Als Zentralbehörde trat die Tagsatzung in Aktion. Man

---

[1]) Vergl. Ztschr. für histor. Waffenkunde, Dresden 1913. Die Entwicklung des «Schweizersäbels» im 16. bis ins 17. Jahrhundert von E. A. Gessler-Zürich. Band VI. Heft 8 und 9.

ermahnte die Orte, sich zum Auszug bereitzuhalten, also eine Pikettstellung, ferner wurden die festen Plätze an der bedrohten Grenze inspiziert. Grosse Aufmerksamkeit verwendete man zur Organisation des Nachrichtendienstes, man war meist sehr gut über die Absichten des Gegners unterrichtet, im Ausland wurden sogar Agenten unterhalten.

Die wirtschaftliche Kriegsbereitschaft bestand in der Vorsorge für genügende Verpflegung, es wurde ein Kornausfuhrverbot erlassen und zugleich die Einfuhr erleichtert. Sehr aufschlussgebend sind die betreffenden Verordnungen, auch die über die Salzeinfuhr. Bei Kriegsausbruch wurde die Mobilmachung entweder von der Tagsatzung beschlossen oder der bedrohte Ort mahnte gemäss den Bünden die anderen um Hilfe und Zuzug. Es erfolgte dann jeweils der Auszug mit ganzer Macht, mit Banner und Fähnlein, oder nur teilweise mit letzterem. Persönlichkeiten aus den Räten bildeten die Aushebungsbehörden. Es würde hier zu weit führen, den von Häne geschilderten einzelnen Darlegungen, die dem zünftigen Historiker meist Neuland sind, wie die Gliederung der Streitkräfte, der Stäbe, des Offizierskorps, überhaupt der ganzen Organisation, nachzugehen. Ebenso gilt das für die Schilderung des Aufmarschs. Auch die Taktik der drei Haufen, Vorhut, Gewalthaufen und Nachhut, die verschiedenen Angriffsformationen, finden ihre klare Darlegung. Zum Schluss wird noch die Disziplin gestreift.

Diese gedrängte Inhaltsübersicht der Häneschen Arbeit zeigt schon, wie viel bis dahin unbekanntes und meist verborgenes und weitzerstreutes Material durch sie zugänglich gemacht worden ist. Wir müssen mit manchem modrig gewordenen Gedächtnisballast und unhaltbar gewordenen Darstellungen abfahren. An Hand dieser Darlegungen, die auf dem genauesten Studium der Schweizer Kriegsgeschichte und Waffenkunde beruhen, gewinnt hingegen die Schweizergeschichte nur.

Mit Recht hat der Verfasser bei dem beschränkten Raum, der ihm zur Verfügung stand, die Beziehungen zwischen der eidgenössischen Politik und der Entwicklung des Wehrwesens beiseite gelassen. Dass da enge Zusammenhänge bestehen, ist bekannt. Schon der erste Krieg, der Morgartenkrieg, erfolgte durch direkte Provokation des Gegners; dass in einem solchen Falle das Wehrwesen auf der Höhe steht, ist klar.

Zum erstenmal, und das sei hier betont, hat ein Forscher den Zusammenhang von Kriegsbereitschaft, Organisation, Wehrwesen und Bewaffnung der alten Eidgenossen als ganzes herausgehoben. Die früheren, meist veralteten Werke über das schweizerische Kriegswesen brachten diese Zusammenhänge nie so klar heraus, daher auch die Unsicherheit und die zahlreichen Missverständnisse bei vielen Historikern, sobald sie auf Heeresorganisation und Bewaffnung der alten Eidgenossen stossen. Infolge der Unkenntnis des von Häne behandelten Stoffgebietes treffen wir dann auch auf die unmöglichsten Schilderungen von Schweizerschlachten. Es ist unumgänglich notwendig, dass bei der Beurteilung der Kämpfe der Eidgenossen als Hilfswissenschaft die Heeres- und Waffenkunde herangezogen werden

muss, manche bis dahin feststehenden Ansichten werden dann von selbst nach einer Umwertung rufen. Infolge der Anlage der «Schweizer Kriegs-geschichte» musste sich der Verfasser versagen, Quellen zu zitieren und genauere Nachweise zu geben, das ist schade, denn das meiste Material Hänes ist unbekannt. Aber was in diesem kleinen Büchlein in prägnantem Stil nur in grossen Zügen ausgeführt ist, dürfen wir nach den Andeutungen des Herausgebers in dem am Schluss angegebenen Quellen- und Literatur-nachweis in einem umfassenden Werke über das alte schweizerische Wehr-wesen einst eingehender verfolgen. Wer sich mit Schweizergeschichte befasst, kann an diesem grundlegenden Werk nicht vorübergehen.

Zürich. **Ed. A. Gessler.**

Dr. Carlo Meyer. *Politica e campagne transalpine della Svizzera centrale fino alla vittoria di Giornico.* In *Storia militare svizzera*, fasc. 3°, Berna 1915.

Con salda conoscenza della materia, l'A. descrive, come spiega il titolo stesso del suo lavoro, la politica usata dagli «Svizzeri centrali» ne' riguardi dei paesi e delle fortezze situati a mezzodì del loro territorio, in confine con le signorie lombarde, e le campagne che da essa derivarono, fino alla strepitosa vittoria di Giornico.

E' un' esposizione chiara, sobria, scorrevole, efficace. Rare volte i Ticinesi han potuto leggere un brano di storia del loro paese con ugual profitto e interesse, pur senz' ingolfarsi in studi difficili, complessi, scientifici.

Certo era nell' intenzione di chi concepì la Storia militare svizzera che l'opera riuscisse così fatta, essendo essa destinata non tanto agli studiosi quanto ai patriotti, ad essere non tanto opera d'erudizione, quanto opera di divulgazione.

L'A. è riuscito mirabilmente a ottenere questo risultato; e noi, che di storie oscure e intrugliate n'abbiamo a dismisura, gliene siamo grati per davvero.

Parecchie sono le quistioni che l'egregio scrittore ha esaminate con elementi e criteri nuovi, ciò che ha contribuito non poco a illuminare il periodo storico abbracciato dal suo lavoro, già dipinto a colori chiari e sereni. Così riescono particolarmente limpide e notevoli le narrazioni delle battaglie di Arbedo e di Giornico, intorno alle quali aleggiò finora più lo spirito leggendario e poetico che non quello critico.

Non tutto quanto afferma l'A. nel corso del suo studio può essere condiviso da noi Ticinesi, poichè egli è stato naturalmente portato a considerare le cose de' Confederati del mezzodì da un punto di veduta diverso dal nostro. Rimandiamo l'esame delle divergenze a quando avremo (e speriamo presto) la ristampa dello stesso studio, che l'A. si propone di eseguire dando maggiore ampiezza alla trattazione degli argomenti esaminati e pubblicando il materiale documentario nuovamente raccolto.

Lugano. **Luigi Brentani.**

Regesten zur Schweizergeschichte aus den päpstlichen Archiven, 1447—1513. Gesammelt u. hrsg. vom Bundesarchiv in Bern. Heft 5: Das Pontifikat Innocentius' VIII, 1484—1492. Bearb. von Caspar Wirz. Bern, 1915.

Die Zeit, die das vorliegende Regestenheft umfasst, hat in den Beziehungen zwischen der Schweiz und dem hl. Stuhle keine geschichtlich hervortretenden Ereignisse aufzuweisen. Meist handelt es sich um Verleihung, Tausch oder Dotierung von Pfründen, um Dispense für die geistlichen Weihen wegen noch nicht gesetzlichen Alters oder wegen eines Makels der Geburt. Für die kirchliche Lokal- und Personengeschichte fällt reiches Material ab. Die zerfahrenen kirchlichen Zustände des ausgehenden 15. Jahrhunderts werden nach verschiedenen Seiten wiederum grell beleuchtet.— Am 23. März 1489 taucht zum erstenmale der Name Matthäus Schinners auf, der, damals noch Subdiakon und Kaplan in Ernen, den Papst mit Rücksicht auf seine Stelle bittet, sich die Diakons- und Priesterweihe von irgend einem bei der römischen Kurie weilenden Prälaten erteilen lassen zu dürfen. Am 29. Mai desselben Jahres kommt er mit dem Gesuche um Verleihung zweier Chorherrenpfründen, in St. Ursanne und Schönenwerd ein.

Die Korrektheit der Übersetzung liesse sich nur an Hand der Originale oder der Kopien im Bundesarchiv nachprüfen. Dass der Herausgeber möglichste Präzision angestrebt hat, ist offensichtlich. Wie Bundesarchivar Türler in einem das Heft einleitenden Nachrufe auf den inzwischen, am 14. August 1915, verstorbenen Herausgeber bemerkt, hat Wirz für diese Lieferung mehr wie für die vorhergehenden sich um Aufschlüsse der schweizerischen Archivare bemüht. So konnten die ungelösten Rätsel in Text und Register gegenüber den früheren Heften stark reduziert werden.

Wenn Wirz Seite 25, No. 65 überträgt, dem Probst in Bern sei das Privilegium verliehen worden, «am Morgen und Abend bei der Messe dem Volke den Segen zu spenden» so liegt hier ohne Zweifel irgend ein Missverständnis oder eine Ungenauigkeit, vermutlich eine unrichtige Textzusammenziehung vor. Denn Abendmessen gab es damals so wenig wie heute. Der Schnitzer ist etwas stark; er sollte in einer wissenschaftlichen Publikation nicht vorkommen.

Als Ganzes werden die Regesten demjenigen, der die unübersehbaren Schätze der päpstlichen Archive nach dem die Schweiz beschlagenden Material abzusuchen hat, ein hochwillkommener Führer sein und wohl auf längere Zeit hinaus bleiben.

Luzern. **Dr. Johann Fleischli.**

Wild, Ella. Die eidgenössischen Handelsprivilegien in Frankreich 1444—1635 (in Mitteilungen zur vaterländischen Geschichte, hg. vom Histor. Verein in St. Gallen. XXXII, vierte Folge 2). St. Gallen, Fehr'sche Buchhandlung, 1915.

In der Gesamtgestaltung des europäischen Handelsnetzes im Mittelalter fällt eine eigentümliche Erscheinung auf: Zwischen den westlichen Teil des

Kontinentes einerseits und den mittleren und östlichen andererseits schiebt sich eine vom niederländischen Strommündungsgebiet bis zur Provence und nach Italien, also von der Nordküste bis zur Südküste reichende Zone ein, in deren Bereich die grössten Umschlagsplätze des europäischen Handels lagen. In dieser Umschlagszone treffen sich die von Osten und die von Westen kommenden Warenzüge. Vor allem die dem Rande des Erdteils entlang laufenden, aber auch die binnenländischen. In dieser Zone liegen ferner die wichtigsten Durchquerungsstrassen des Kontinentes, die den mediterranen Verkehrsraum im Süden mit dem germanischen im Norden verbinden. Die Standorte der grossen Messplätze und Messlandschaften in dieser Zone waren nicht immer dieselben. Vom 12. bis zum 14. Jahrhundert nimmt eine im Innern gelegene Landschaft, die Champagne, einen hervorragenden Platz ein, wenn auch nicht so, dass die Plätze an den beiden Küsten ohne Bedeutung gewesen wären. Im 14. Jahrhundert tritt eine umfassende Verschiebung ein. Der Umsatz wandert nach anderen Stellen, nordwärts vor allem nach dem Hafenplatz Brügge, südwärts vor allem nach Genf. Eine neue Verschiebung im 15. Jahrhundert trifft dann ihrerseits diese Plätze. Östlich von Brügge erhebt sich als Rivalin Antwerpen und westlich von Genf Lyon.

Vom späteren Mittelalter bis zur Ära der Eisenbahnen im 19. Jahrhundert ist nun der schweizerische Handelsverkehr in hohem Masse bestimmt durch einen unser Mittelland ostwestlich in der Richtung auf Genf und Lyon durchziehenden Verkehrsstrom. Er wurzelt im Osten vornehmlich im schwäbisch-fränkischen Städterevier. Im Westen macht er in der obenerwähnten Umschlagszone, d. h. in Genf und Lyon, nicht durchweg Halt, sondern sucht in bestimmten Ausläufern auch direkten Anschluss an das westlichste Europa. In diesen Verkehrszug hat sich nun auch der schweizerische Handel eingeordnet. Zuerst und führend derjenige von St. Gallen, dann aber auch derjenige von Zürich und anderen Orten. Immerhin hat der Verkehr dieser schweizerischen Kaufleute im allgemeinen nicht westwärts über Lyon hinausgegriffen.

Mit diesem wichtigen Handelszug beschäftigt sich die vorliegende Arbeit. Die Verfasserin hat ihn nicht einlässlicher nach der verkehrs-, produktions-, markt- und absatzgeographischen Seite hin untersucht. Sie gibt in dieser Richtung nur gerade das wieder, was ihren Quellen unmittelbar zu entnehmen war, und bietet kein abgerundetes, ausgearbeitetes Bild. Die Einordnung dieses ostwestlichen randalpinen Verkehrs ins Gesamtnetz des Handels, wie wir es oben mit zwei Strichen angedeutet haben, reizt sie nicht. Es liegt schliesslich streng genommen auch ausserhalb ihrer Aufgabe; die *Privilegien* der eidgenössischen Kaufleute in Frankreich, d. h. also wesentlich in Lyon, sind das Objekt ihrer Untersuchung. Es ist dabei eine recht erfreuliche Leistung herausgekommen. In einfacher, klarer, kluger Darstellung verfolgt sie durch die 200 Jahre hindurch Erwerbung, Ausbau, Gefährdung, Verteidigung, Bewahrung oder Abbröckelung der den schweizerischen Kaufleuten von Frankreich verliehenen Privilegien. Man wünschte, dass sich in Bezug

auf Exaktheit und Sauberkeit der Arbeit mehr von unseren heutigen historischen Dissertationen auf das Niveau erhöben, das diese Schrift, die zuerst als Doktorarbeit erschienen ist, darbietet. Für die beiden Beilagen, deren Edition, wie es scheint, Hermann Wartmann seine Mitarbeit hat angedeihen lassen, sind wir noch besonders dankbar. Es sind die in Form von Tagebüchern vorliegenden Gesandtschaftsberichte zweier st. gallischer Abgeordneter, das Journal von Bartholome Zollikofer (1608/09) und das Diarium von Daniel Studer (1634/35).

Nun knüpfen sich ja allerdings weitergehende Wünsche an die Resultate der vorliegenden Arbeit. Wir sind nicht zufrieden, wenn eine Untersuchung ihren isolierten Gegenstand losgelöst für sich bearbeitet hat. Jedes Problem steht immer auch wieder in einem grösseren wissenschaftlichen Zusammenhang. In ihn sollte sich auch die speziellste Arbeit mit ihrem Ertrag einzuordnen versuchen. Die Verfasserin beschränkt sich aber fast ganz darauf, die Geschichte der eidgenössischen Handelsprivilegien in Frankreich einfach *chronologisch* zu *erzählen*. Sie schreitet nicht genügend fort zu einer systematischen Erfassung und Darstellung, zu einer rechtlichen und wirtschaftspolitischen Charakterisierung des privilegierten Status der eidgenössischen Kaufleute in Frankreich. Es fehlt neben dem chronologischen der systematische oder dogmatische Teil, eine Darstellung der *Institutionen* des französischen Handelsrechts (im allgemeinsten Sinn) und der französischen Handelspolitik dem eidgenössischen Handel gegenüber. Die Rechtslage der Eidgenossen ist in ihrer äusseren Genesis und in ihrer Entwicklung erzählt, aber nicht eigentlich analysiert. Der Stoff bietet eine Reihe von schönen Beiträgen zur Geschichte der Organisation des mittelalterlichen Handels überhaupt. Aber er ist nicht von dieser umfassenden Problemstellung aus voll verwertet. Das hätte z. B., um nur auf eines hinzuweisen, nahe gelegen bei dem Problem der Organisation der Gesamtheit der nach Frankreich handeltreibenden eidgenössischen Kaufleute, der Organisation am fremden Platz (in Lyon) und der Rückwirkung dieser Organisation auf die Heimat. Hier hat die Verfasserin auf die Verwandtschaft mit der Hansa kurz hingewiesen, aber nicht gesehen, dass es sich um eine ganz allgemeine Erscheinung handelt, zu deren Erforschung ihre Quellen mehr bieten als in ihrer Darstellung steckt.

Das ganze Problem müsste noch viel energischer ins Allgemeine erhoben werden. In den Auseinandersetzungen zwischen den Eidgenossen und Frankreich prallen zwei handelspolitische Zeitalter aufeinander. Der privilegierte, auf allgemeiner *mittelalterlicher* Grundlage beruhende Rechtsstand einer fernhandeltreibenden Kaufmannschaft im Ausland einerseits und das neue merkantilistische System des werdenden absolutistischen Staates andererseits. Jene Kaufleute (die Eidgenossen) suchen inmitten des in Frankreich sich aufbauenden neuen wirtschaftspolitischen Systems für sich die Geltung der sonst weithin sich auflösenden Rechte mittelalterlicher Ausprägung zu konservieren. Sie wollen in einer Zeit, wo die ausländische Handels-, Industrie- und Finanzpolitik ein Gebäude neuen Stils erbaut, sich darin ihr Sondergemach alten Stils erhalten. Ihre Rechtslage wird in einer sich wandelnden Welt mehr

und mehr zur Antiquität und damit in ihrer Existenz bedroht. Das ist das Schicksal zahlreicher mitteleuropäischer Kaufmannschaften im Ausland namentlich zwischen 1500 und 1600. Wenn die Eidgenossen in diesem Kampf lange durch glücklicher waren als die meisten andern, so lag es in der besondern Art der *politischen* Beziehungen zwischen Eidgenossenschaft und Frankreich.

Es ist klar, dass, um die Geschichte der eidgenössischen Handelsprivilegien mit dem Nenner dieses allgemeinen Prozesses zu versehen, Geist und Wesen der beiden einander gegenüber stehenden Systeme tiefer hätten erfasst werden müssen. Aber solche weitergehenden Wünsche schliessen nicht aus, die vorliegende Arbeit in dem Rahmen, den sie sich gesteckt hat, als eine nützliche Bereicherung unserer handelsgeschichtlichen Literatur zu begrüssen.

Basel. **Hermann Bächtold.**

Antony Babel. Les métiers dans l'ancienne Genève. Histoire corporative de l'horlogerie, de l'orfèvrerie et des industries annexes. (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, t. XXXIII.) Genève 1916, in-8, 606 pages.

Le volume qui vient de paraître sous ce titre, et qui a valu à son auteur le premier doctorat de la nouvelle faculté des sciences économiques et sociales de l'Université de Genève, constitue, pour cette ville, une contribution d'histoire économique de première importance. C'est l'horlogerie, en effet, qui, au dix-septième et au dix-huitième siècles, a été la principale industrie de l'ancienne république et lui a procuré prospérité matérielle et réputation.

Divers travaux ont été consacrés à l'histoire technique de l'horlogerie genevoise; aucun n'avait abordé l'histoire corporative, c'est-à-dire la constitution de la profession en corps de métier, ses règlements, son développement intérieur et extérieur et les vicissitudes auxquelles l'ont exposée les variations politiques et économiques de Genève et des pays voisins. M. Babel, en entreprenant cette étude, l'a étendue aux professions similaires, comme l'orfèvrerie et la bijouterie, ainsi qu'aux branches spéciales qui en ont été détachées, en un mot à tout cet ensemble qu'on a appelé la «Fabrique» genevoise.

L'orfèvrerie florissait à Genève au temps de ses foires; la cour de Savoie et le culte catholique lui procuraient de nombreuses et importantes commandes, qui tarirent avec l'émancipation politique et religieuse de la cité. En compensation, les réfugiés protestants de France apportèrent l'art de l'horlogerie.

Le travail des métaux précieux exigeait des garanties et une surveillance; c'est ce qui provoqua la création de la maîtrise des orfèvres, en 1566, la seconde en date après celle des imprimeurs. L'initiative de cette réglementation partit du gouvernement; quant à celle de l'horlogerie, elle fut réclamée, en 1601, par les artisans eux-mêmes, en imitation de la France. Dès lors on assiste à un double mouvement de concentration et de spécialisation. En 1625, les lapidaires fusionnent avec les orfèvres, qui conserveront dans leur maîtrise les bijoutiers, malgré le développement considérable que cette branche prit au dix-huitième siècle. Par contre, en 1698, les monteurs de boîtes, en 1716,

les graveurs sont constitués en jurandes particulières; à côté des professions principales et sans être soumis à un règlement, se développent les émailleurs, les orfèvres en laiton, puis les faiseurs de ressorts, d'outils, de clefs, de chaînettes et autres pièces détachées.

Les grands ateliers apparaissent, pour la bijouterie seule, vers le milieu du dix-huitième siècle, mais les établisseurs, négociants en orfèvrerie et en horlogerie, qui écoulaient les produits de la Fabrique dans les foires d'Europe et jusqu'en orient lui avaient procuré dès longtemps les avantages de la centralisation commerciale.

Ce système convenait au caractère des «artistes» genevois; aussi, même pendant la période révolutionnaire et malgré les doctrinaires, imitateurs serviles de la révolution française, restèrent-ils attachés aux jurandes; celles-ci ne sombrèrent qu'avec l'indépendance de la République.

Dans une série de chapitres, remplis de faits nouveaux ou peu connus, M. Babel retrace la vie et les conditions du travail des maîtres, compagnons, apprentis et réassujettis, les débouchés de la Fabrique, particulièrement les relations commerciales avec la France, les rivalités corporatives et les exodes d'artisans à la suite des troubles politiques. Il étudie la situation, au sein des maîtrises, des habitants et des natifs et éclaire ce sujet, sur lequel l'ignorance a souvent inspiré de manifestes exagérations. Une légende attribue à Charles Cusin l'introduction de l'horlogerie à Genève; M. Babel rétablit la vérité, en montrant que cet artiste éminent dans sa profession ne fut pas le premier à l'exercer dans la ville et ne semble pas avoir formé d'apprentis; seize horlogers l'avaient précédé, dès 1553, presque tous originaires de France; de nouvelles recherches pourront préciser et compléter les noms, les dates et la carrière de ces initiateurs; ils se partageront le mérite d'avoir doté leur patrie adoptive d'une industrie destinée à un brillant essors; aucun, sans doute, n'en aura le privilège exclusif.

Une des parties les plus nouvelles et les plus intéressantes de l'ouvrage est consacrée aux interventions de l'Etat pendant la période révolutionnaire: fabriques nationales, avances aux marchands et aux artisans, comptoir national, subventions, bureau de dépôt avec avances. Toutes ces tentatives, inspirées par les sentiments les plus louables, furent vouées à l'insuccès. Auraient-elles pu réussir à une époque moins troublée à tous les points de vue? la réponse reste douteuse; toujours est-il qu'elles ont soulagé des misères et peut-être évité des crimes.

Le travail remarquable de M. Babel, accompagné d'un index et d'une copieuse bibliographie, est encore enrichi de documents inédits: règlements des orfèvres et des horlogers, contrats d'apprentissage, d'engagement de compagnons et de maîtres au service d'autres maîtres ou de marchands.

Albert Choisy.

Adolf Saxer. Joseph Anton Felix Balthasar als Staatsmann und Geschichtschreiber. (Mit Porträt). Diss. phil. Zürich. 140 S. 8°. Luzern 1913.

Säckelmeister Jos. Ant. Felix Balthasar, ein Luzerner Patrizier (1737—1810), tat sich besonders als Sammler, Schriftsteller und Gelehrter hervor. Schon sein Vater Franz Urs Balthasar, der in Luzern als Staatsmann grosse Tätigkeit entfaltete, erwarb sich, ohne zu wollen, in der Schriftstellerei einen Namen besonders durch die Aufsehen erregende Broschüre: «Patriotische Träume eines Eydgnossen von einem Mittel, die veraltete Eydgnossenschaft wieder zu verjüngen. Freystadt [Basel] bei Wilhelm Tells Erben». 1758. Es wurde gewissermassen die Programmschrift der «Helvetischen Gesellschaft» von Schinznach, die einige Jahre nach dem Erscheinen der Schrift entstand und heute in der «Neuen Helvetischen Gesellschaft» wieder auflebt. Vater und Sohn gehören zu den Mitbegründern dieser ersten nationalen Vereinigung in Schinznach (vgl. Karl Morell, Die helvetische Gesellschaft, Winterthur 1863). Die Schinznacher Freunde suchten die «Träume eines Eidgenossen» zu verwirklichen.

Jos. Ant. Felix Balthasar gehört zu den bedeutendsten. Er kam und trat mit den namhaftesten Schweizern seiner Zeit in Verbindung. In äusserst regem schriftlichem Verkehr stand Balthasar mit dem Berner Gottlieb Emanuel Haller, dem Verfasser der Bibliothek der Schweizer Geschichte und mit dem General Zurlauben von Zug. Die Briefe an Haller sind auf der Stadtbibliothek in Bern (Mss. Hist. Helv. III. 178—204), diejenigen an Zurlauben in dessen Handschriftensammlung, die sich auf der Kantonsbibliothek in Aarau befindet. Diese Briefsammlungen wurden für die vorliegende Arbeit benützt und verwertet, soweit sie auf die Schriften Balthasars Bezug haben.

Balthasar ist einer der fruchtbarsten schweiz. Geschichtschreiber seiner Zeit. Bis jetzt fehlte eine Biographie über diesen Mann, der uns in der Schweizerliteratur vor der Revolution so oft begegnet. Die Schrift von Adolf Saxer sucht diese Lücke auszufüllen.

Der Verfasser würdigt Balthasar als Staatsmann und Geschichtschreiber, jedoch nicht gesondert, indem er die Staatslaufbahn verfolgt und ihn alsdann als Geschichtschreiber einschätzt, sondern in der Art und Weise, dass er die bedeutendsten Schriften Balthasars in chronologischer Reihenfolge nach ihrem Inhalt und Ideen untersucht und bespricht. Wie es sich aus den Schriften ergibt, werden daraus die Ansichten Balthasars abgeleitet, sei es über den Staat (bes. S. 89), über die Religion (S. 12, 19), über die Tätigkeit als Gelehrter etc. Alles in fortlaufendem Text ohne Überschriften, ohne Inhaltsverzeichnis oder Register. Das erschwert das Auffinden der angeführten und besprochenen Schriften oder Einzelheiten. Solche aber hat der Verfasser in geschickter Weise abzuleiten verstanden. Dadurch wird die Arbeit Saxers zu einem guten Beitrag der Gelehrtengeschichte und der Kenntnis der Denkungsart jener Zeit. Am besten zeigt das der grössere Abschnitt über die Schrift: «De Helvetiorum juribus circa sacra, das ist: Kurzer, historischer Entwurf der Freyheiten und der Gerichtsbarkeit der Eid-

genossen in sogenannten geistlichen Dingen.» Sie erschien 1768 anonym in Zürich und brachte nicht nur Luzern und die Schweiz, sondern auch Rom in Aufregung. Die vorliegende Darstellung der Unruhen von 1769 lehnt sich ganz an Balthasar an ohne die Quellen und den Standpunkt der Gegenpartei in Betracht zu ziehen und zu prüfen.

Balthasar besass eine grosse Sammlung von Handschriften und gedruckten Werken. Er trat sie an die Stadtgemeinde Luzern ab und wurde dadurch der Begründer der jetzigen Bürgerbibliothek daselbst (vgl. auch das Vorwort des gedruckten Kataloges von 1840). Der Besitzer selbst hatte ein Verzeichnis seiner Handschriften zusammengestellt und dieses noch 1809, ein Jahr vor seinem Tode, im Drucke herausgegeben. Der Wert der einzelnen Stücke wäre noch zu untersuchen und einzuschätzen. So scheinen neben dem Briefwechsel, der 19 Quartbände umfasst, auch jetzt noch die Beiträge zur luzernischen Münzgeschichte und das luzernische Wappenbuch beachtenswert zu sein. Die 13 Schriften Balthasars, die nicht besprochen wurden, sind im Anhang zusammengestellt. Da die im Texte erwähnten Schriften nicht leicht zu finden sind, so hätte ein Verzeichnis der gedruckten und ungedruckten Arbeiten Balthasars gute Dienste leisten können. Das hätte für die grosse schriftstellerische Tätigkeit dieses Luzerner Gelehrten eine gute Übersicht geboten.

Das Privatleben, den Wirkungskreis Balthasars als Gatte und Vater lässt der Verfasser ganz unerwähnt. Er wollte nur den Staatsmann und Geschichtschreiber würdigen. Darüber bietet die Arbeit Saxers einen wertvollen Beitrag.

Bern **Wilhelm J. Meyer.**

Friedrich M. Kircheisen: Napoleon I. Sein Leben und seine Zeit. 3. Band. München u. Leipzig, Georg Müller 1914. XIV, 462. S. mit Abbildungen, Faksimiles, Karten und Plänen.

Es mag ungerecht erscheinen, aus einem mehrbändigen Werke nur einzelne Kapitel zur Besprechung herauszunehmen. Der landesgeschichtliche Charakter dieser Zeitschrift mag dies entschuldigen. Und noch ein Weiteres war für dieses Vorgehen massgebend: auf diesem beschränkten und vertrauten Gebiete konnte die Arbeitsmethode des Verfassers mit Sicherheit festgestellt werden, während bei dem Fehlen von Quellenangaben zu den einzelnen Episoden eine gewissenhafte Untersuchung über das Verhältnis zwischen dem Werke Kircheisens und der bisherigen Napoleonliteratur ein sehr mühsames Unternehmen wäre für jeden, der nicht die ausgedehnte Kenntnis der fast unübersehbaren Produktion besitzt, über die sich Kircheisen durch seine «Bibliographie des napoleonischen Zeitalters», soweit sie bisher erschienen ist, ausgewiesen hat.

Im ersten Kapitel wird Bonapartes Reise durch die Schweiz zum Rastatter Kongress (November 1797) geschildert. «Zum ersten Male erfährt der Leser die genauen Einzelheiten über die Reise Bonapartes durch die

Schweiz» sagt das Vorwort. Das ist soweit richtig, als meines Wissens in keiner Biographie Napoleons und in keiner der allgemeinen Darstellungen seines Zeitalters diese Episode so ausführlich geschildert wird. Aber diese Einschränkung macht der Verf. nicht. Ergebnisse der eigenen Forschung Kircheisens sind diese Einzelheiten nicht, sondern sie stammen, z. T. mit wörtlichen Anklängen, aus dem 1. Kapitel von de Budé's Buch: Les Bonaparte en Suisse (Genève 1905) und namentlich aus dem ausgezeichneten, auf Berichten von Augenzeugen beruhenden und die wichtigsten derselben in extenso zum Abdruck bringenden Aufsatz von B. v. Mülinen im 3. Band (1855) des Archivs des histor. Vereins des Kant. Bern. Dabei werden diejenigen Züge, die für Bonaparte ungünstig sind, z. B. seine Rücksichtslosigkeit oder Rüpelhaftigkeit gegenüber einzelnen schweizerischen Amtspersonen, die wenig schmeichelhaften Äusserungen bernischer Bauern gegen den General u. a. verschwiegen oder verwischt. Am Schlusse des Kapitels vermisst man ein Wort über die Unterredung mit Ochs in Basel, die doch viel wichtiger ist als die hundert Äusserlichkeiten der Reise Bonapartes. Wenn sich Kircheisen an anderer Stelle (S. 95) auf eine angeblich vorausgegangene Mitteilung über dieses Gespräch bezieht, so geschieht dies zu Unrecht.

Das 2. Kapitel: Die Schweiz am Ende des 18. Jahrhunderts, wie auch das gleich zu behandelnde 5. Kapitel stehen mit dem Thema des Buches nur in indirektem Zusammenhang. Niemand wird daher den Verfasser tadeln, dass er nicht auf die Quellen und auf die Spezialliteratur zurückgriff, sondern die Ergebnisse Oechslis (Geschichte der Schweiz, Bd. I, S. 20 ff.) seiner Darstellung zu Grunde legte. Aber unentschuldbar ist es, wenn durch flüchtiges Exzerpieren aus der Bezeichnung der Schweiz bei Oechsli als «loser Staatenbund» bei Kircheisen die Behauptung wird, dass «in der Schweiz kein Staatenbund bestand». Ferner hätte der Verf. bei seiner Quelle sehen können, dass die Förderung des Bildungswesens durch die Zürcher Regierung nur als bedingt zu betrachten ist, indem die Landbevölkerung davon ausgeschlossen war. Dass die Demokratie der Landgemeindekantone ein Trugbild war, hätte gesagt werden müssen. Das allgemeine Urteil über den materiellen Wohlstand muss auf einzelne Gegenden beschränkt werden, wie sich übrigens aus Kircheisens Bemerkungen selbst ergibt. Stadt und Fürstentum St. Gallen als Kantone zu bezeichnen, passiert sonst nur exotischen Historikern, die sich berufen fühlen, über schweizerische Zustände zu schreiben. Und damit auch die heitere Note nicht fehle, stellt uns Kircheisen «im Gebirge noch im freien Naturzustand lebende Bewohner» vor.

«Das Ende der alten Schweiz» behandelt das 5. Kapitel. Den Ausführungen über Ochs, bei dem man, so wenig wie bei den meisten seiner Zeitgenossen, ein schweizerisches Nationalbewusstsein suchen darf, möchte ich beistimmen bis zu dem Punkte, wo Kircheisen den Oberzunftmeister als «unglückliches Werkzeug» der Verantwortung ledig spricht und diese der «Notwendigkeit im Laufe der Geschicke» zuschiebt. Gewiss ist Ochs in Paris zum Werkzeug des Direktoriums geworden, aber er hat sich ihm selbst auf Grund seiner politischen Überzeugung zur Verfügung gestellt. Ange=

nehm berührt, dass Kircheisen auf die beliebte Gegenüberstellung des «schlechten» Ochs und des «edeln» La Harpe verzichtet. Die Schilderung der kantonalen Revolutionen, der Verhandlungen zwischen Brune und den Bernern und der kriegerischen Ereignisse beruht, wie schon angedeutet, ebenfalls auf Oechslis Darstellung. Aber auch hier finden sich einige Versehen, die lediglich auf flüchtiges Abschreiben zurückzuführen sind. Im Baselbiet wurden nicht «zahlreiche Schlösser und Gehöfte» eingeäschert, sondern nur die drei Schlösser Waldenburg, Farnsburg und Homburg. Die am 17. Februar von Brune in Aussicht gestellte Waffenruhe — ganz genau sind wir über diese formlose «négociation» ja immer noch nicht unterrichtet (vgl. Dierauer, Gesch. d. schw. Eidg. IV, S. 490, Anm. 13) — sollte sicher nicht am 26. Februar ablaufen. Auf S. 115, unten, ist Murgenthal (statt Morgenthal), S. 118, Aarberg (statt Aarburg) zu lesen. Schultheiss v. Steiger trägt die Vornamen Niklaus Friedrich (nicht bloss Niklaus); der in Freiburg kommandierende Oberst heisst Stettler (nicht Stetter). Dass Schauenburg «von Biel aus» das Schloss Dornach wegnehmen konnte, wird sogar im Zeitalter der weittragenden Geschütze kaum Glauben finden; der Irrtum stellt sich aber als ein Versehen im wörtlichen Sinne heraus, indem bei Oechsli (S. 137) der Passus «von Biel aus», freilich auf den Vormarsch gegen Solothurn sich beziehend, nur eine Zeile unter der Notiz über Dornach steht. Endlich: den 29. Februar 1798 dürfte auch Kircheisen in seinem Kalender bei genauerem Zusehen nicht finden.

Also teils ausdrückliche Verläugnung, teils flüchtiges Exzerpt stark benutzter Vorarbeiten, wenigstens in diesen, für den Aufbau des Ganzen doch nicht gleichgültigen Teilen — darauf ist man nach dem sehr anspruchsvollen Vorwort nicht gefasst: «Wie in keinem Bande zuvor», heisst es dort, «bin ich in der Lage gewesen, Neues zu bringen ... (dann folgt der eingangs zitierte Satz über die Reise Bonapartes) ... Jeder Band wird dazu beitragen, uns einen neuen Napoleon ... erstehen zu lassen. Nie werde ich mich bei meinen Forschungen vor der Wahrheit scheuen und werde sie immer aussprechen, wenn ich sie entdeckt zu haben glaube ... Auf Grund der Dokumente und Einzelforschungen füge ich Stein auf Stein, bis das Gebäude fertig ist und lasse mich durch nichts beirren». Es wäre wünschbar, dass der Baumeister künftighin angibt, woher er die Steine bezieht, und darauf achtet, dass nicht nur die Prunksäle seines Gebäudes, sondern auch die abgelegeneren Stüblein solid gebaut sind.

Zürich. **Felix Burckhardt.**

Mémoires de Barthélemy (1768—1819), publiés par Jacques de Dampierre, archiviste-paléographe, avec un portrait et un fac-similé d'autographe. Paris, 1914, Plon-Nourrit et Cie, — 434 p. 8°.

Comme François de Barthélemy n'avait jamais été marié, et qu'aucun de ses frères ne laissait de postérité masculine, l'ancien membre du Directoire transmit, par substitution et constitution de majorat (1824—1828), son nom

et ses titres à l'un de ses petits-neveux, qui devint Barthélemy-Antoine-François-Xavier-Sauvaire, marquis de Barthélemy. Quant à ses papiers, ils commencèrent dès 1820 à se subdiviser en deux fonds distincts: tandis qu'une collection de correspondances diverses était remise par lui-même au Ministère des affaires étrangères le 20 mai de la même année, pour être, trois-quarts de siècle plus tard, éditée partiellement [1]), la nouvelle branche des «marquis de Barthélemy» devint, à sa mort, propriétaire du reste de ses documents C'est ainsi que son arrière petit-neveu, M. Jaques de Dampierre, put exhumer des archives de l'explorateur marquis Pierre de Barthélemy les présents *Mémoires*, qu'il publia en 1914.

Dans cette forme, les *Mémoires* sont précédés d'un lumineux avant-propos de M. de Dampierre, qui les situe très adroitement dans leurs conditions psychologiques et donne de précieux renseignements sur les circonstances de leur composition. Le texte lui-même embrasse la carrière diplomatique de François de Barthélemy en Suède, à Vienne, à Paris, à Londres et en Suisse (1768—1797), son passage au Directoire, où il siège jusqu'à ce que les événements du 18 et la loi de déportation du 19 fructidor interrompent brusquement et provisoirement son activité. Le Temple, Cayenne, Sinnamary, Paramaribo, Berbice, Demerary, La Martinique, l'Angleterre, Hambourg, la Hollande, telles sont ensuite les étapes du voyage au cours duquel, le 6 octobre 1798, un arrêté du Directoire fait inscrire son nom sur la liste des émigrés et cesser la mainlevée sur le séquestre de ses biens. Cependant le coup d'Etat du 18 brumaire change l'état des choses; il vaudra au revenant, par la faveur du Premier Consul, un siège au Sénat (12 février 1800). En décembre 1802, Bonaparte le met à la tête des quatre sénateurs chargés de diriger à Paris les négociations suisses qui aboutiront à l'Acte de médiation. Le 18 mai 1804, il est le seul sénateur qui refuse d'accorder le sceptre impérial à Napoléon. Après l'entrée des souverains alliés à Paris (31 mars 1814), Talleyrand le nomme suppléant à la présidence du Sénat. C'est dans l'exercice de ces fonctions qu'il signe la proclamation du 13 avril 1814, qui déchoit l'Empereur de son trône. Et Louis XVIII le nommera pair de France, ministre d'Etat et grand-croix de la Légion d'honneur.

C'est dans ce cadre que se déroulent les *Mémoires*. Ils déconcertent et attirent à la fois le lecteur par la spontanéité et les cahotements d'un style tout frémissant de personnalité.

D'un point de vue spécial, ils complètent d'abord les diverses relations qui nous ont été conservées de la déportation de fructidor. Il convient de signaler, à ce propos, les emprunts faits, ouvertement d'ailleurs, par le proscrit au *Journal d'un déporté de Fructidor*, dû à la plume d'un de ses com-

---

[1]) *Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792—1797), publiés sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques par M. Jean Kaulek.* Paris, 1886—1894, Alcan, 5 vol. 8°. *(Inventaire analytique des archives du ministère des affaires étrangères.)* Rappelons à ce propos qu'un 6e volume a été édité en 1910, par les soins de M. Alexandre Tausserat-Radel.

pagnons d'infortune, Barbé de Marbois[1]); et à la narration de son dévoué serviteur Marin le Tellier[2]), qui tint à le suivre, et lui sacrifia même la fin de son existence, puisqu'il succomba avant le retour, et après une longue agonie, le 16 mars 1799. Les noms de Barthélemy et de Le Tellier resteront associés comme ceux de Robinson et de Vendredi, avec le même charme attendrissant et le même parfum d'exotisme. En tout cas il y a dans les *Mémoires* un luxe de détails géographiques et un souci de notation exacte qui en constituent un document de premier ordre pour les ouvriers de l'histoire coloniale.

Quant à l'ensemble des événements, l'importance de la publication semble être indiquée tout entière dans ce jugement de M. de Dampierre lui-même: «Les présents Mémoires ont donc cette originalité de nous donner «sur la politique extérieure de la France, avant et pendant la Révolution, le «jugement sincère et réfléchi d'un homme d'État français de l'ancien régime, «demeuré fidèle à sa patrie, tout en restant, matériellement et moralement, «aussi éloigné de la Révolution qu'il avait été des coteries de cour sous «Louis XVI.»[3]) Et ils sont principalement la défense personnelle d'un homme de la vieille tradition politique française, d'un Choiseul échoué dans le commerce d'hommes et le contact de choses qui avaient dépassé son temps.[4])

A ce titre comme à d'autres, les pages[5]) relatives à la résidence de Barthélemy en Suisse sont singulièrement intéressantes. Il semble avoir aperçu, comme en vertu d'un processus logique, le Directoire, la réaction de brumaire et l'Acte de médiation à travers la France des années 1791 à 1795: et les changements que cette évolution allait produire dans la physionomie de la Suisse paraissent s'être d'avance présentés à son esprit. Dès 1791, il est nommé ambassadeur en Suisse. Après le 10 août 1792, il reçoit la note de Le Brun sur cette affaire. Ce document l'engagera à présenter ce phénomène paradoxal entre tous du diplomate qui, par sympathie pour la nation qui l'accueille, refuse, pendant plusieurs années, de se considérer comme accrédité auprès d'elle, sans pour cela cesser d'exercer des fonctions dont il s'estime officiellement déchargé. A telle enseigne qu'il est nommé par le Comité de salut public pour faire aboutir à Bâle le traité de paix entre la France et la Prusse (7 avril 1795); et qu'en juillet de la même année il s'emploie, dans la même ville, à une négociation semblable entre la France et l'Espagne; sans parler de celle qu'il signe à la même époque avec le baron de Waitz d'Eschen, ministre du landgrave de Hesse-Cassel.

[1]) P. 344 et suiv.

[2]) P. 368 et suiv.

[3]) Avant-propos, p. XII.

[4]) Aussi conçoit-on le frémissement de joie qu'il dut éprouver au premier retour de Louis XVIII: «Enfin le roi arriva...», écrit-il comme avec un soupir de soulagement (p. 417).

[5]) Principalement 71—176.

Mais pendant toute cette mission en Suisse, le but de François de Barthélemy semble bien avoir été de mettre ce pays «à couvert des atteintes de la Révolution française».[1]) Si l'horreur que ce pacifique partisan de l'ancien régime éprouvait pour cette dernière ne suffisait pas à expliquer cette attitude, certains faits, nés du nouveau, l'auraient encouragée, en créant ou entretenant en lui une affection profonde pour les Cantons, telle au moment de son arrivée, la conduite en triomphe dans les rues de Paris des soldats du régiment de Châteauvieux, graciés par le Roi sous l'impulsion de l'Assemblée nationale législative, en dépit d'un conseil de guerre formé d'officiers suisses. La manière offensante, aussi, dont cette même Assemblée licencie les troupes helvétiques au service de France. Tels enfin la fameuse note de Le Brun sur le 10 août, qui le révolte par l'affirmation que ce sont les gardes suisses qui ont commencé l'attaque au Louvre; les massacres de l'abbaye Saint-Germain, qui coûtent la vie à tant d'officiers de la petite république; l'exécution capitale du major Bachmann.

Si l'on fait la part de l'élément subjectif de défense personnelle, et de la passion qui inspire ces pages, il n'en est pas moins frappant de constater avec quelle ardeur Barthélemy défend, contre le régime même qu'il est censé représenter, les intérêts de la petite nation perdue au milieu des grandes puissances. Et il convient de recommander d'une façon pressante cette partie de l'ouvrage aux historiens qui assumeront la tâche difficile de décrire la Suisse dans la tourmente d'aujourd'hui. Il est un certain nombre de points qu'ils ne pourront traiter d'une façon complète et impartiale sans avoir médité auparavant ce que François de Barthélemy écrit des émigrés et réfugiés, de la mobilisation, de la neutralité, et des conditions économiques. Il est même certaines questions d'un intérêt plus restreint, qui, en temps normal, risqueraient de passer inaperçues, mais revêtent à l'heure actuelle, et du point de vue suisse, une incontestable signification historique. Par exemple ce qui concerne l'artillerie et le pont de Huningue ou l'exportation des munitions de guerre.

Il faut donc remercier chaleureusement M. de Dampierre de cette belle et indispensable publication. Et joindre un vœu à de très vives félicitations: si jamais il croit devoir entreprendre une nouvelle édition des *Mémoires*, pourrait-il serrer d'un peu plus près *Index des noms de personnes?* Tout homme appelé à élaborer un index sait combien ce travail est ingrat pour son auteur; mais il n'ignore pas les services qu'il rend au lecteur. Il permet entr'autres d'identifier certaines gens que le texte laisse trop vagues. Une révision dans ce sens vaudrait à M. de Dampierre la gratitude des historiens pressés mais soucieux d'exactitude.

Fernand Aubert.

---

[1]) P. 161.

Briefwechsel Johann Caspar Bluntschlis mit Savigny, Niebuhr, Leopold Ranke, Jakob Grimm und Ferdinand Meyer. Hg. von Wilhelm Oechsli. Frauenfeld [1916] 8°, 243 S.

Für die Bearbeitung seiner «Geschichte der Schweiz im 19. Jahrhundert» konnte Wilhelm Oechsli den gegenwärtig auf der Zentralbibliothek Zürich aufbewahrten Nachlass des grossen Juristen J. C. Bluntschli benutzen. Darunter fand sich die Korrespondenz mit Savigny und Niebuhr, seinen ehemaligen Lehrern auf den Universitäten Berlin und Bonn, Leopold Ranke, mit dem er durch Savignys Vermittlung als Mitarbeiter an der «Historisch-politischen Zeitschrift» in Verbindung trat, Jakob Grimm, dem er für seine «Weistümer» die schweizerischen Rechtsquellen sammelte, und Ferdinand Meyer, dem Vater Konrad Ferdinand Meyers, seinem früheren Lehrer am politischen Institut und späteren Regierungs- und Erziehungsrat. Die Briefe der fünf Korrespondenten Bluntschlis, sowie diejenigen Bluntschlis an Meyer lagen im Original vor, während die übrigen aus Konzepten oder mitunter fast unleserlichen Abdrücken eines die Jahre 1836—1842 umfassenden Kopierbuches entnommen werden mussten.

Die Publikation bietet einen literarischen Genuss und hohes Interesse sowohl durch den Gehalt der Briefe als auch durch die Persönlichkeit ihrer Verfasser. Der Standpunkt ist meist derjenige eines liberalkonservativen «Juste-Milieu», doch mit stärkerer Betonung der konservativen Prinzipien. Bei Bluntschli tritt diese letztere Tendenz mit der Zeit entschiedener hervor. In den Briefen, die er Ende der Zwanzigerjahre mit Ferdinand Meyer wechselt, zeigt er sich den Bestrebungen der Zürcher «Stadtliberalen», zu denen Meyer gehörte, im ganzen gewogen, und wenn er auch namentlich an ihrem Führer Paul Usteri den Mangel an historischem Sinn scharf tadelt, hält er doch dafür, dass bei der Übermacht der Rechten «einige Übertreibungen auf der linken Seite nicht viel schaden, sondern eher nützen können». Er liefert selbst einen Beitrag zu der beabsichtigten gründlichen Reorganisation des Schulwesens, indem er den Plan einer Vereinigung der verschiedenen wissenschaftlichen Institute zu einer Universität nach deutschem Muster, aber ohne Regierungskommissäre und «Demagogenriecher» entwickelt. Die französische Julirevolution befremdet ihn gar nicht, «nachdem einmal die abscheulichen Ordonnanzen erschienen waren». Doch fürchtet er schon die Übertreibungen der Liberalen und ein künftiges Zusammenstossen Frankreichs mit Österreich in Italien. Dabei soll die Schweiz mit den Waffen ihre vollen Grenzen behaupten. «Die Neutralität im Falle eines Krieges muss sie verfechten und sollte sie über dem Kampfe zu Grunde gehen.» Auf die Julirevolution bezieht sich auch das einzige Schreiben Niebuhrs. Es drückt den tiefen Pessimismus des alten Mannes aus. Anarchie, Krieg und Zertreten des Auslandes werden nach seiner Meinung die Folgen des Ereignisses sein und Niebuhr fürchtet, dass die Schweiz dabei Vorspanndienste leisten müsse. Weniger schwarz sieht Savigny, doch verurteilt auch er die «bodenlose Gesinnung», die er «mit wenigen Ausnahmen in so manchen Ländern» wahrnimmt und dabei macht ihm besonders auch die Schweiz «wenig Freude und viel Kum-

mer». Bluntschlis eigene Urteile lauten, soweit sie sein Vaterland betreffen, mit der Zeit zusehends pessimistischer. Er kann in dem aufstrebenden Radikalismus nur ein zersetzendes, niederreissendes Element erblicken. Ranke gesteht er offen, «dass sehr viele der einsichtigsten und ihr Land aufrichtig liebenden Männer nur in einer positiven und kräftigen Einwirkung der verbündeten Mächte das Ende dieses unseligen Zustandes voll Gewalttätigkeit und Roheit und innerer Zerrüttung sehen». Dabei scheinen ihm angesichts der fortschreitenden Bedeutung Deutschlands, besonders auch in der Industrie, der eigenen industriellen Richtung der Schweiz und der damit im Zusammenhang stehenden Lebens- und Denkweise grosse Veränderungen in der künftigen politischen Stellung der Schweiz fast unausweichlich. «Es ist nicht unmöglich, dass wir es noch erleben, wie einst die deutsche Schweiz als eine eigene Republik mit dem deutschen Reiche als ein Glied desselben verbunden wird,» schreibt er an Savigny, und später meint er: «in irgend einer Weise wird aber die zerfallende Schweiz in der Zukunft sich wieder inniger an Deutschland anschliessen und durch neue Belebung des angestammten deutschen Geistes auch ihre Ruhe wieder finden.» Bluntschli selber sehnt sich angesichts des vermeintlich hoffnungslosen Zustandes der Schweiz schon 1834 nach einer Anstellung in Preussen, seinem «geistigen Vaterland». Dem gegenüber erinnert Savigny den Schweizer an die bestimmte, markierte Eigenart seines Vaterlandes und mahnt ihn mit nachdrücklichen Worten an die Pflicht des Ausharrens.

Besonderes Interesse bieten die Urteile über führende schweizerische Staatsmänner. Kasimir Pfyffer kommt bei Bluntschli um seines «burschikosen» und bisweilen deklamatorischen Wesens willen schlecht weg. Bei Ludwig Keller bewundert er mit Savigny den scharfen Verstand und die wissenschaftlichen Verdienste, aber abgesehen von seiner politischen Richtung stossen beide die Schwächen seines Charakters, Geldgier und niedere Sinnlichkeit ab. Im Gegensatz zu der strengen Beurteilung Kellers steht die nachsichtige Art, mit welcher Bluntschli bei der Schilderung der Straussischen Zerwürfnisse seinen Freund und Gesinnungsgenossen Hirzel charakterisiert.

In der Besprechung auswärtiger Verhältnisse gibt Bluntschli um die gleiche Zeit in Briefen an Savigny und Grimm seiner Sympathie für den «ehrenhaften Widerstand» der Hanoveraner gegen die «Revolution von oben» Ausdruck. Jakob Grimm, ein Opfer dieses Widerstandes, suchte er 1840 für die Universität Zürich zu gewinnen, was Grimm mit dem Hinweis auf die Unzertrennlichkeit von seinem Bruder Wilhelm ablehnte. Die Korrespondenz mit Grimm ist im übrigen rechtshistorischer Art.

Der Verlag hat das Buch vorzüglich ausgestattet.

Zürich. **Felix Berchtold.**

Philippe de Vargas, Docteur ès Lettres. L'affaire de Neuchâtel, 1856—1857. Les négociations diplomatiques. — 1913; Lausanne, Georges Bridel; Bâle, H. Georg. — XVI et 159 pages.

Depuis 1815 Neuchâtel était à la fois une principauté prussienne et un canton suisse. La révolution du 1er mars 1848 abolit en fait la souveraineté du roi de Prusse, sans qu'il y eût de sang versé, et les troubles qui éclatèrent ce même mois à Berlin enlevèrent à Frédéric-Guillaume IV la possibilité d'intervenir. Cependant les royalistes neuchâtelois n'avaient pas perdu tout espoir. Le 3 septembre 1856 ils tentèrent un coup de main qui eut d'abord quelque succès mais qui ne tarda pas à être réprimé par les républicains du canton, sans qu'ils eussent besoin d'un appui extérieur.

Ce qu'on appelle «l'affaire de Neuchâtel» est l'ensemble des événements compris entre l'insurrection du 3 septembre 1855 et la signature du traité signé à Paris le 26 mai 1857, par lequel le roi de Prusse renonça à perpétuité pour lui, ses héritiers et ses successeurs aux droits qu'il possédait sur la principauté de Neuchátel et le comté de Valangin. Avant d'obtenir cette renonciation, la Suisse se crut un instant menacée d'une guerre avec la Prusse. Elle courut aux armes avec enthousiasme, puis le péril se dissipa et la crise termina de la façon la plus favorable pour notre pays.

A qui est due cette fin avantageuse? A l'Angleterre, a-t-on d'abord affirmé; à Napoléon III, assurèrent ensuite les plus nombreux; à l'Autriche, ont dit quelques-uns qui n'ont guère trouvé d'écho.

D'après M. de Vargas le problème est mal posé. Le roi de Prusse, laissé seul, était réduit à l'impuissance; il n'avait pas les moyens de reprendre un territoire si éloigné de ses frontières et l'affaire se serait arrangée assez facilement... si la diplomatie européenne ne s'en était mêlée et si les grandes puissances ne s'en étaient servies dans leurs compétitions. La véritable question à examiner, d'après lui, est la suivante: «Comment l'affaire, si simple par elle-même, a-t-elle pu se compliquer de telle manière que la Suisse ait couru pareil danger, et que son succès final ait pu être si longtemps douteux?»

La réponse doit être cherchée dans l'étude de la situation internationale à l'époque qui sépare la guerre de Crimée de la guerre d'Italie. Napoléon III désirait trouver dans la Russie et la Prusse des auxiliaires pour sa politique anti-autrichienne, sans vouloir cependant rompre ses bonnes relations avec l'Angleterre. Pour se rapprocher de la Prusse, il soutint son roi dans l'affaire de Neuchâtel. L'Angleterre, qui craignait l'établissement de relations trop intimes de la France avec la Russie (à laquelle elle restait très hostile) et avec la Prusse, encouragea la Suisse à faire au «prince de Neuchâtel» une opposition vigoureuse, afin que Frédéric-Guillaume, déçu, ne dût aucune reconnaissance à Napoléon III. L'empereur, regardé depuis la guerre de Crimée comme l'arbitre de l'Europe, fut fort vexé, quoique au fond il ne fût pas mal disposé à l'égard de notre pays, et la crise devint alors très grave. — C'est à l'Angleterre que la Suisse dut son complet succès final, l'instinct des contemporains ne s'y trompa pas, bien que le gouvernement anglais ait eu

l'habileté de laisser à Napoléon III l'honneur de la solution favorable à la Suisse, afin d'ôter au roi de Prusse tout motif de savoir quelque gré à ce souverain.

Le travail de M. de Vargas est basé sur des pièces d'archives inédites pour la plupart et utilisées de la façon la plus consciencieuse. L'auteur pèche même par excès de conscience. Au lieu d'extraire de ses documents les renseignements qu'ils renferment, il préfère interrompre à chaque instant son récit pour en donner quelque bribe, sans que l'importance du contenu justifie une citation textuelle. Il est excessif de couper une phrase en deux parties, séparées par un alinéa et distinguées par des caractères différents, parce qu'une des parties est une citation. Pour plus de clarté voici deux exemples, pris au hasard, page 101 (où l'on en trouve *quatre*):

L'empereur d'Autriche dit à Edwin v. Manteuffel au début de janvier:
que certainement Bonaparte entrerait en Suisse en même temps que les Prussiens.

Et le *Bund* du 6 février prétendit
que des offres dans ce sens furent faites par la Sardaigne.

Des guillemets suffiraient largement! Telle page n'est plus qu'une mosaïque composée de quelques lignes de l'auteur qui relient tant bien que mal des fragments, minuscules ou étendus, de documents. Il en résulte que la lecture du travail de M. de Vargas est extrêmement fatigante. La difficulté de suivre dans leurs moindres détails ces négociations compliquées était déjà grande, et il faut encore s'imposer un travail de composition, de synthèse qui incombait à l'historien. Le lecteur risque de se rebuter, et cela serait dommage, car ce livre apprendra beaucoup, non seulement à ceux qui s'intéressent à l'affaire de Neuchâtel, mais à quiconque étudie l'époque de l'apogée du règne de Napoléon III.

Charles Seitz.

Dr. Peter Heinrich Schmidt, Die Schweiz und die europäische Handelspolitik. Zurich, Orell Füssli, 1914. 319 pages.

Dans son avant-propos, daté du printemps de l'année 1914, M. Schmidt, professeur à l'Académie de Commerce de St-Gall, se défend d'avoir voulu faire de l'actualité. «Le présent ouvrage, dit-il, n'est pas un écrit de circonstance.» Le destin a contrarié les intentions de l'auteur! La guerre, qui a prématurément vieilli tant de livres — et tant d'hommes — vaut à celui-ci une singulière actualité scientifique et nationale. Actualité scientifique, car jamais les divers problèmes d'ordre théorique suggérés par les fluctuations du commerce international n'ont plus impérieusement sollicité l'attention des économistes. Actualité nationale surtout, car il n'est pas aujourd'hui de question nationale plus angoissante que celle de l'avenir de notre politique douanière. Cette politique n'est-elle pas, en effet, un des éléments importants de la défense de ce qu'on a pu appeler, assez improprement du reste, notre indépendance économique? Si donc l'auteur nous interdit de déclarer que ce livre vient à

son heure, il est certain que l'heure est venue où le sujet de ce livre doit passionner tous les Suisses soucieux de l'avenir de leur pays.

Malgré son titre quelque peu trompeur, *la Suisse et la politique commerciale de l'Europe* est essentiellement un ouvrage d'histoire. M. Schmidt y décrit l'évolution douanière de la Suisse de 1798 à nos jours. Il le fait, comme il convient, en tenant largement compte des péripéties de la politique fédérale au cours du siècle écoulé et surtout — ce qui est plus nouveau et plus important encore — en rappelant les principales étapes de l'histoire douanière des Etats qui nous environnent. Son récit est clair, bien ordonné d'un tour animé et captivant. Sa documentation est manifestement abondante et elle paraît sûre, quoiqu'il ait mis à en dissimuler la richesse une modestie que les historiens auront quelque peine à lui pardonner. Toujours est-il qu'en complétant l'œuvre commencée par les Wartmann, les Huber et les Geering il a fort heureusement comblé une des nombreuses lacunes que présente encore l'histoire économique de la Suisse moderne.

Au sortir de la tourmente napoléonienne, la situation internationale de la Confédération des XXII cantons était extrêmement critique. Affaibli au dedans par des rivalités économiques et politiques, menacé du dehors par les ambitions des peuples qui, tout autour des Alpes préparaient, conquéraient ou consolidaient leur unité nationale, le pouvoir fédéral paraissait débile. Incapable d'une politique douanière vraiment helvétique, la Suisse ne fut préservée de l'emprise étrangère et de la dissociation intérieure que par sa fidélité au principe de la neutralité, fidélité hésitante parfois mais jamais reniée. Devenue Etat fédératif en 1848, elle pratiqua d'abord à l'égard de ses voisins une politique nettement libérale, que toute l'Europe occidentale semblait pendant un temps disposée à imiter. Mais bientôt le mouvement protectionniste qui, après une éphémère accalmie, reprit surtout le continant au lendemain de la guerre de 1870, se communiquait insensiblement à notre pays. La petite industrie, puis l'agriculture réclamèrent et obtinrent des mesures destinées à leur réserver le marché intérieur. Le conflit commerciale avec la France en 1893 marqua le début de l'ère de protectionnisme de combat et de marchandages douaniers dans laquelle nous nous trouvions encore à la veille de la guerre.

Tel est le résumé de l'histoire contée par M. Schmidt. Elle fourmille d'épisodes instructifs dont nous ne pouvons rendre compte ici. Qu'il nous soit permis seulement de signaler deux conclusions générales — dirons-nous deux lois historiques? — qui s'en dégagent avec netteté et qui nous ont vivement frappé. L'ouvrage de M. Schmidt nous montre en premier lieu combien, dans toutes les conjonctures critiques de notre histoire douanière, nos dissentiments intérieurs ont nui au succès de nos négociations diplomatiques en paralysant l'action de nos représentants. Et il nous montre aussi le préjudice économique que nous a porté le protectionnisme de nos grands voisins et les dangers politiques qui en sont résultés, pour eux comme pour nous. Il est superflu d'insister sur le préjudice économique. Mais le péril politique, pour être moins évident, n'en est pas moins réel. Chaque fois qu'un des grands Etats limitrophes s'est avisé de fermer ses frontières à nos pro-

duits, il a compromis à la fois sa situation et notre indépendance en nous poussant dans les bras de ses rivaux.

La leçon qui se dégage de cette double expérience ne peut échapper à personne en 1916!

L'intéressant ouvrage dont nous rendons compte ne nous a pas révélé la nationalité étrangère de son auteur. C'est dire que M. Schmidt a apporté à le composer, non seulement une connaissance approfondie de notre histoire et de notre régime économique, mais aussi un louable souci d'impartialité scientifique. Sans doute nous eussions été heureux de trouver dans ses conclusions et dans ses prévisions une répudiation plus nette de tout projet d'union douanière qui, en liant la destinée économique de notre pays à celle de l'un ou l'autre de nos puissants voisins, entraînerait infailliblement la perte de notre indépendance politique. Mais on ne saurait équitablement demander à un étranger de se montrer intransigeant sur un point où la complaisance n'est une trahison que pour un Suisse.

Il est assurément regrettable qu'il ait été réservé à un savant, dont les sympathies et les aspirations politiques ne peuvent se confondre avec les nôtres, de traiter une matière d'une si haute importance nationale. Mais si ce regret se double d'un reproche, il ne saurait atteindre M. Schmidt. Il ne vise, en effet, que ceux qui lui ont abandonné un si beau sujet, c'est-à-dire nous tous, ses collègues helvétiques! A l'auteur de *la Suisse et la politique commerciale de l'Europe* nous ne devons que de la gratitude pour l'excellente étude dont il a enrichi nos bibliothèques d'histoire nationale. Puissent ses élèves suisses s'inspirer de son exemple, pour que soit épargnée à leur génération l'humiliation scientifique que son talent et notre stérilité intellectuelle viennent d'infliger à la nôtre!

William E. Rappard.

Dr. phil. Jakob Heer, Ständerat Peter Conradin von Planta, ein Lebensbild zur Charakteristik Graubündens im neunzehnten Jahrhundert. Bern, K. J. Wyss, 1916. 217 S.

Mit Liebe und Verständnis und mit historischer Gründlichkeit hat der Verfasser das Lebensbild dieses bedeutenden bündnerischen Staatsmannes, Juristen, Historikers und Dichters entworfen. Er hat seine Werke studiert, den Nachlass desselben geprüft und sich bei Personen, welche mit Planta gelebt und gewirkt haben, nach zahlreichen Einzelheiten erkundigt. Wir werden zuerst mit der Familie Plantas bekannt gemacht. Im Schloss Wildenberg bei Zernez wird er im September 1815 als Sohn des Johann Baptista Planta und der Alberica Christ, deren Mutter eine Planta-Wildenberg war, geboren. Nach aristokratischen Grundsätzen wird er erzogen, so darf er z. B. mit der Dorfjugend nicht verkehren; die eigene Schwester und deren Gespielin sind die einzigen Kinder, mit denen der Knabe Umgang hat. Dadurch erklärt sich sein scheues Wesen und der Hang zum Brüten und Träumen in der Einsamkeit. Seine Familie steht pekuniär nicht gut. Die

im Jahre 1798 erfolgte Konfiszierung des im Veltlin gelegenen Privateigentums hatte die des Vaters wie die der Mutter schwer getroffen. Der Vater Peter Conradins war ein einfacher Mann, aber keine unternehmende Natur, die im Stande gewesen wäre, den finanziellen Rückgang aufzuhalten. Auf den Schultern Peter Conradins lastete daher bald die ganze Sorge für die Familie. Zwar konnte er den alten Sitz in Zernez derselben nicht erhalten, aber durch seine Zähigkeit und Energie rettete er, was noch zu retten war. P. C. Planta wurde Jurist und gründete eine Familie, der er als treu besorgter Gatte und Vater vorstand. Er starb 1902 im Alter von 87 Jahren.

Soviel an Hand von Dr. Heers Arbeit über den äussern Lebensgang P. C. Plantas. Im weitern schildert ihn derselbe als Juristen und Staatsmann. Mit richtigem Blick hat er herausgefunden, dass Plantas Privatrecht, welches 50 Jahre lang als Zivilgesetzbuch in Kraft blieb, sein juristisches Hauptwerk ist. In der Politik schlug Planta zuerst zentralistische Wege ein, um als Föderalist zu enden. Heer sagt von ihm, «wenn unter Liberalismus die Verbesserung der öffentlichen Zustände, Bildung — nicht Schablone — und ein über den politischen und religiösen Kastengeist hinausreichender Sinn für das Allgemeinmenschliche verstanden wird, dann müsste Planta zu den liberalsten Bündnern des letzten Jahrhunderts gezählt werden». Es ist etwas an dieser politischen Beurteilung Plantas, auch kann man mit Heer einverstanden sein, dass Planta schon früh die Neigung zeigte, den Kantonen ihre Eigenart zu lassen und schon 1851 den Satz aussprach: Die Eidgenossenschaft ruht historisch auf dem Prinzip des Föderalismus. Dennoch ist Planta 1872 den Konservativen wieder zu zentralistisch, weil er sich im Ständerat für die Zentralisation im Rechtswesen, mit Ausnahme des Strafrechts, ausgesprochen hatte. Deshalb lassen sie ihn dann als Ständerat fallen.

Man kann Heers Arbeit ergänzend hinzufügen, dass Planta in der Jugend ziemlich weit nach links ging, dann aber in Chur allmählich nach rechts gedrängt wurde. Dazu mag der Umgang mit konservativen Aristokraten in dem damals noch ziemlich konservativen Chur mit beigetragen haben. Ganz besonders aber warf ihn der Sonderbundskrieg ganz in das konservative Lager. P. C. Planta sagt selbst in seinem Werk: Mein Lebensgang: «Nachdem ein friedlicher Ausgleich aussichtslos geworden, hätte ich mich nicht isolieren, sondern der Politik der XII Stände anschliessen sollen». Planta hatte ja immer für eine zeitgemässe Bundesreform geschrieben, schon seit 1842.

Als Historiker und Dichter würdigt Heer ferner den originellen, bis ins Greisenalter tätigen P. C. Planta vollauf und gedenkt auch mit Recht seiner gemeinnützigen Tätigkeit. Freilich mit dem Staatssozialismus der neuern Zeit konnte er sich nicht mehr befreunden, so war er gegen die Kranken- und Unfallversicheruug, weil er darin den Anfang des Staatssozialismus erblickte.

Von seinen geschichtlichen Werken sind die bedeutendsten und werden auch von Heer als solche bezeichnet: Die currätischen Herrschaften in der Feudalzeit und die Geschichte von Graubünden in ihren Hauptzügen, letztere

ergänzt und korrigiert durch Herrn Rektor C. Jecklin. Beide Werke füllen noch heute eine Lücke aus und regen zum weitern Studium vieler Fragen an. Auch das alte Rätien bleibt, wie Heer mit Recht anführt, ein verdienstvolles Werk, ebenso Plantas zahlreiche Biographien.

Die dichterische Tätigkeit Plantas schildert Heer sehr einlässlich und mit der richtigen kritischen Würdigung. Man darf sich angesichts der letztern fragen, ob der Verfasser nicht fast zu umständlich sich mit derselben beschäftigte. Allein zum vollen Lebensbild Plantas gehört sie; sie zeigt so recht sein ernstes, unermüdliches Streben, sein Ringen und Kämpfen, um z. B. einen richtigen historischen Jenatsch zu schaffen, der auch aufführbar und wirkungsvoll wäre. Es ist ihm nicht gelungen, so wenig als andern Dichtern, während der Epiker C. F. Meyer sein Ziel erreichte. Dr. Heer erkennt auch, warum die Dramatisierung dieses hochinteressanten geschichtlichen Stoffes so schwierig ist. «Der Stoff liegt zeitlich und räumlich allzuweit auseinander. Die Geschichte Jenatschs umfasst ein volles vielgestaltiges Leben und die jahrzehntelangen Schicksale eines ganzen Volkes; in einer Dramatisierung liegt die Gefahr des Sichverlierens in die Breite des Epischen; denn ein ganzes Leben oder auch nur einen Teil desselben in dramatische Handlung umzusetzen, ist eine Kunst, an der selbst Shakespeare in den meisten seiner Königsdramen gescheitert ist.» So urteilt J. Heer scharf und richtig. Das von ihm entworfene Lebensbild Plantas liest sich gut und sei hier aufs wärmste empfohlen.

Chur — Dr. M. Valèr.

Druck und Expedition *K. J. Wyss* in Bern.

BIBLIOGRAPHIE

DER

SCHWEIZERGESCHICHTE

(Beilage zu Band 14, N. F.
des Anzeiger für schweizerische Geschichte.)

JAHRGANG 1915.

I.

Quellen und Bearbeitungen nach der Folge der Begebenheiten.

A. Von der Urzeit bis zur Entstehung der Eidgenossenschaft.

Anthropologie.

Adamidi, Dr.: Les Alpes berceau des races Aryennes. (Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 2e partie, p. 259—260.) 1

Schwerz, Franz: Die Völkerschaften der Schweiz von der Urzeit bis zur Gegenwart; eine anthropologische Untersuchung. (Studien u. Forsch. z. Menschen- u. Völkerkde, hg. v. G. Buschan. Bd. 13.) Stuttg. VIII, 308 S. 2

Schlaginhaufen, Otto: Mitteilung über das neolith. Pfahlbauskelett von Egolzwil ⟨Luzern⟩. (Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 2e partie, p. 238—240.) 3

Schlaginhaufen, Otto: Über einige Merkmale eines neolith. Pfahlbauerunterkiefers. SA. (Jena). 4

Urzeit.

Tatarinoff, E(ugen): 7. Jahresber. der schweiz. Ges. f. Urgeschichte, 1914. Zürich. (Darin: Wissenschaftl. Teil). 5

Tschumi, Otto, und Paul Vouga: Einführung in die Vorgeschichte der Schweiz. Bern. 36 S. (Veröff. der schw. Ges. f. Urgesch.) 6

Pittard, Eug.: Archéologie préhist. et protohist. de la Suisse. (Arch. suisses d'anthropol. gén. 1, n. 4.) 7

Hückel, G.-A.: Les stations préhistoriques de la Suisse. (Rev. du mois. T. 17, **1914**, janv.—juin.) 8

Guelliot, O[ctave]: Marnien ou La Tène I? Extr. (Bull. de la Soc. préhist. franç. 1915). Le Mans. 9

Reber, B[urkhard]: Les pipes antiques en Suisse; nouv. observations; ⟨Suite⟩. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 33—44, 241—253.) 10

Reber, B[urkhard]: Eine merkwürdige Sorte von Messern aus der Bronzezeit. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 108—119.) 11

Viollier, D[avid]: Quelques récentes acquisitions du Musée National ⟨avec notices anthropol. par Mr. le prof. Dr. Schlaginhaufen⟩. (Anz. f. schweiz. Alt.-kde. NF. 17, S. 89—107.) 12

* * *

Stationen, die steinzeitl., des **Birstales**; Vortragsreferat. (N. Zürcher. Ztg. 1915, Nr. 1630.) 13

Tombeaux néolithiques, trouvés à **Clarens** ⟨Vaud⟩. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 260.) 14

Lardy, E.: Une station préglaciaire: la grotte de **Cotencher** (près de la gare de Chambrelien). (Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 2e partie, p. 240—242.) 15

Reber, B[urkhard]: Remarques sur l'ancien culte du soleil surtout dans les pays de **Genève**, Vaud et Valais. Extr. (Bull. de l'Inst. nat. genevois. T. 42.) Genève IV, 37 p. 16

Vouga, P[aul]: La station gauloise de **La Tène**. (Jahresber. d. schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. **1912/13**, S. 39—40.) 17

Schwerz, F[erd.]: Neue urgeschichtl. Forschungen im Kant. **Schaffhausen**. (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1348.) 18

Tatarinoff, Eug.: Auf der Vorzeit Spuren; ⟨Vers. der schw. Prähistoriker im Kt. **Schaffhausen**⟩. (Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1915, Nr. 21.) 19

Häusler, Rud.: Die ältesten Spuren vom Menschen am **Schweizersbild**. (Mannus. 6, **1914**, S. 181—183.) 20

Urgeschichtliches aus dem **Suhrental**; von L. F. (Luzerner Tagbl. 1915, 9. u. 10. Mai.) 21

Tatarinoff, Eug.: Was der **Thaynger** Boden der prähist. Forschung wieder geschenkt hat. (Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1915, Nr. 3.) 22

Viollier, D[avid] et F. Blanc: Deux tumuli à **Uerzlikon** près Kappel ⟨Zurich⟩. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 16, **1914**, p. 102—104.) 23

Montandon, Raoul: A propos de la station paléolith. de **Veyrier**. (Arch. suisses d'anthropol. gén. 1, n. 4; cf. Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 2e partie, p. 244—247.) 24

Reber, B[urkhard]: **Walliser** Steinlampen. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 352—356.) 25

* * *

Adler, Bruno: Die Bogen der Schweizer Pfahlbauer. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 177—191.) 26

Pfahlbaufund, ein (bei Thayngen). (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1214.) 27

S. auch Nr. 4.

Helvetisch-römische Periode.

Riese, Alex.: Das rheinische Germanien in den antiken Inschriften; auf Veranlassung der röm.-germ. Komm. des K. deutschen archäol. Inst. hg. Leipzig u. Berlin **1914**. XIV, 479 S. [Berücks. auch die Gebiete der Helvetier, Rauriker u. z. T. der Räter.] 28

Klotz, Alfred: Der Helvetierzug; zur Glaubenswürdigkeit von Cäsars Commentarii de bello Gallico. (N. Jahrbücher f. das klass. Alt. Jg. 18, Bd. 35, S. 609—632.) 29

Déonna, W[aldemar]: Catalogue des bronces figurés antiques du Musée d'Art et d'Histoire de Genève. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 192—216, 286—304.) 30

* * *

Alpnach; römische Ausgrabungen in A'. (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1110.) 31

Burckhardt-Biedermann, Theophil: Falschmünzer in **Augusta Raurica**. (Basler Zschr. f. Gesch. u. Alt.-kde. 14, S. 1—10.) 32

Ausgrabungen, neue, in **Augusta Raurica**. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1564.) 33

T[atarinoff], E[ug.]: Neues aus **Augusta Raurica**. (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1442.) 34

Cart, W[illiam]: Association Pro **Aventico**; rapport sur les fouilles et réfections exéc. en 1912 et 1913. (Jahresber. der schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. **1912/13**, S. 32—37.) 35

Cart, W[illiam]: Nouvelles découvertes à **Avenches**. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 265—273.) 36

Gruaz, Julien: Sur un tombeau antique découvert au **Bois de Vaud** en 1869. (Rev. hist. vaud. 23, p. 16—20.) 37

Martin, P[aul]-E.: Inscription romaine de l'anc. Evêché, relevée en 1764 par l'architecte Jean-Michel Billon. (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de **Genève**. T. 4, livr. 1, **1914**, p. 13–14.) 38

Morand, J.: Fouilles romaines de **Martigny**. (Jahresber. der schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. **1912/13**, S. 37–39.) 39

Bourgeois, Victor-H.: Le cimetière gaulois de **Saint-Sulpice**. (Rev. hist. vaud. 23, p. 305–315, 321–333.) 40

Viollier, D[avid]: Le cimetière gaulois de **Saint-Sulpice** ⟨Vaud⟩; 2e partie. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 1–18.) 41

Tatarinoff, [Eug.]: Das römische **Solothurn**; Vortrag. SA. (Soloth. Tagbl. 1915, 9., 21. u. 28. Okt.) [Solothurn.] 10 S. 42

(Büeler, G.:) Ausgrabungen [im **Thurgau**, römisch u. alamannisch]. (Thurg. Beitr. zur vaterl. Gesch. 55, S. 114–116.) 43

Ausgrabungen in **Triengen**. [Römisch.] (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 639 u. 1605.) 44

Hofer, Paul: Römische Anlagen bei **Uetendorf** und **Uttingen** [Kt. Bern]. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 19–32.) 45

Heuberger S[am.]: Die Arbeiten der Ges. Pro **Vindonissa** in d. J. 1912 u. 1913. (Jahresber. d. schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. **1912/13**, S. 28–32.) 46

Heuberger, S[am.]: Grabungen der Gesellschaft Pro **Vindonissa** im J. 1914. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 274–285.) 47

Einwanderung germanischer Stämme; Ausbreitung des Christentums; fränkische Herrschaft.

Martin, Paul-E.: La destruction d'Avenches dans les Sagas scandinaves; d'après des traductions et des notes de Ferd. de Saussure †. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 1–13.) 48

Brandstetter, Jos. Leop.: Die Alemannen im Amte Hochdorf. (Vaterland. 1915, 24.–27. März.) 49

Wirtz, Ludw.: Franken u. Alamannen in den Rheinlanden bis zum J. 496. (Bonner Jahrbb. 122, **1912**, S. 170 ff.) 50

Schmidt, Ludw.: Die fränkisch-alamann. Grenze im 5. Jahrh. (Westdeutsche Zschr. f. Gesch. u. Kunst. 32, **1913**, S. 375–376.) [U. a. Augusta nova beim Geogr. Ravenn. = Kaiseraugst.] 51

Muuss, R.: Die altgerman. Religion nach kirchl. Nachrichten aus der Bekehrungszeit der Südgermanen. Teil 1. Bonner Diss. **1914**. 57 S. 52

Besson, M[arius]: Les relations commerciales du Pays de Vaud avec l'Orient au 6e et au 7e siècles. (Rev. hist. vaud. 23, p. 240–246 et Errata: p. 288.) 53

Reichlen, Fr.: Les sépultures burgondes d'Elisried. (Rev. hist. vaud. 23, p. 20–27.) 54

S. auch Nr. 43.

Die Schweiz während der deutschen Kaiserzeit.

Flamm, Herm.: Der Titel «Herzog von Zähringen». (Zschr. f. Gesch. des Oberrh. NF. 30, S. 254–284.) 55

Reymond, Maxime: Comment l'archevêque de Besançon est devenu seigneur de Nyon (1246). (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 241–249.) 56

B. Die Entstehung der Eidgenossenschaft, 1291–ca. 1400.

Grüner, Fritz: Die Stellung der Habsburger in der Westschweiz nach dem Tode Albrechts I. (Festschr. des akad. Ver. deutscher Historiker in Wien. Wien **1914**, S. 59–69.) 57

Castella, Gaston, Hubert Savoy et Aug. Schorderet: La Suisse et Morgarten. Fribourg. 64 p. 58
Cérenville, B[ernard] de: Morgarten ⟨15 nov. 1315⟩. (Neuchâtel.) IV, 12 p. 59
Chenevard, Henri: Morgarten. (Bibl. univ. 80, p. 218—235.) 60
Gessler, Ed. A.: Am Morgarten. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1532 u. 1536.) 61
Hadorn, Walther: Der Sieg der Freiheit; Morgarten 1315. (Bilder aus der Schweizergesch.; hg. v. Ver. f. Verbr. guter Schriften, Zürich. Nr. 3.) Zürich. IV, 54 S. 62
Henggeler, Alois: Die Schlacht am Morgarten; Denkschrift für die zuger. Jugend, Zug. IV, 38 S. 63
Hungerbühler, H.: Die Richtung des Hauptangriffs der Schwizer bei Morgarten 1315. (Schw. Monatschr. f. Off. a. W. 27, S. 458—459.) 64
Reichlin, Jos., sen.: Relief des Schlachtfeldes am Morgarten . . .; mit Begleitwort v. Alfr. Schindler sen. Murten. 4 S. [*Rez.* H. Hungerbühler: Schw. Monatschr. f. Off. a. W. 27, S. 447—449.] 65
(Schorderet, Aug.:) Pour le 6e centenaire de la victoire du Morgarten, 15 nov. 1315—1915; aux élèves des écoles de la ville de Fribourg. — Deutsche Ausg.: Zur 6. Jahrhundertfeier der Schlacht am Morgarten . . . [Fribourg] IV, 8 p. 66
Styger, M[artin]: Die Gedächtnisse der Schlacht am Morgarten. Schwyz. [Hist. Notizen über die Schlachtkapelle, die Schlachtjahrzeiten und die Gedenkfeiern.] 67
W[ettstein], W[alter]: Die Schlacht am Morgarten. (Schweiz. 19, S. 709—712.) 68
Kälin, J. B.: Vom Kriege der Herrschaft Österreich gen Schwyz von 1336. (Mitt. d. hist. Ver. Schwyz. 24, S. 140—144.) 69
S. auch Nr. 301, 1205.

C. Aufsteigen zur Machthöhe, 1400—1516.

Bis zum alten Zürichkrieg, 1400—1436.

Guerrieri, R.: Andrea di Pietro di Gionta dei Benzi da Gualdo, vesc. di Spalato e Sion, arcivesc. di Colocza e l'opera sua alla corte di Sigismondo ed al concilio di Costanza. (Boll. della R. dep. di stor. patria per l'Umbria. 18, **1914**, fasc. 2—3.) 70
Merz, Walther: Wie der Aargau an die Eidgenossen kam. Aarau. II, 21 S. [mit 1 Taf.] 71
Beck, Jul.: 500-jähr. Gedenkfeier der Vereinigung der Stadt Sursee mit Luzern . . ., 1415—1915. (Sursee.) 12 S. quer-8⁰. 72
Stehlin, Karl: Ein spanischer Bericht über ein Turnier in Schaffhausen im J. 1436. (Basler Zschr. f. Gesch. u. Alt.-kde. 14, S. 145—176.) 73

Die Zeiten des alten Zürichkrieges, 1436—1450.

Castellani e vicarj del capitano di Bellinzona negli anni 1434—45. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 67.) 74
Heer, Alb.: Das Heldentum des Wildhans von Breitenlandenberg. Zürich. [Buchausg. von Nr. 78 der Bibliogr. v. 1914.] 75
H[ungerbühler], H.: Die Belagerung des Schlosses Greifensee im J. 1444. (Schw. Monatschr. f. Off. a. W. 27, S. 157—160.) 76
Meyer, Karl: Zwei Dokumente zur ennetbirg. Politik Uris im Zeitalter der Ambrosian. Republik 1448—1449. (Geschichtsfreund. 70, S. 281—294.) 77
Meyer, Karl: Ein mailänd. Kapitulat vom J. 1450. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 270—271.) 78

Vom alten Zürichkrieg bis zum Ende der Burgunderkriege, 1450—1477.

Dürr, Emil: Das mailänd. Kapitulat, Savoyen u. der burgund.-schweizer. Vertrag vom J. 1467. (Basler Zschr. f. Gesch. u. Alt.-kde. 14, S. 203—273.) 79

Reymond, Maxime: La guerre de Bourgogne et Lausanne. (Rev. hist. vaud. 23, p. 161—172, 193—205.) 80

Gagliardi, Ernst: Ein freiburg. Bericht über die Schlacht bei Héricourt, 13. Nov. 1474. (Anz. f. Schw. Gesch. NF. 13, S. 268—269.) 81

Billioud, Jos.: L'attitude des États des deux Bourgognes à l'égard de Charles le Téméraire après la bataille de Morat. (Le Moyen Age. **1913**, sept.-oct.) 82

Arciprete, l', di Bellinzona complice dell' assassinio di Galeazzo Maria Sforza (Michele Barengo, 1476)? (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 37—40.) 83

S. auch Nr. 290.

Vom Ende der Burgunderkriege bis zum Ausbruch des Schwabenkrieges, 1478—1499.

Gagliardi, Ernst: Mailänder und Franzosen in der Schweiz 1495—1499; eidg. Zustände im Zeitalter des Schwabenkrieges; Teil 2. (Jahrb. f. schw. Gesch. 40, S. 1*—279*.) 84

Der Schwabenkrieg und seine nächsten Folgen, 1499—1513.

Wichner, Jos.: Die Schlacht bei Frastanz. (Schr. des Fr. M. Feldervereins in Bregenz. Bd. 5, **1914**.) 85

Vincent, John Martin: Switzerland at the beginning of the 16th century. (Johns Hopkins Univ. studies in hist. and polit. science. Ser. 22, n. 5.) Baltimore **1904**. IV, 61, XII p. 86

Die Mailänderkriege, 1500—1516.

Zuger in den ital. Kriegen vor rund 400 Jahren; von L. (Zuger Volksbl. 1915, Nr. 62, 63, 65.) 87

Pometta, Eligio: Come il Ticino venne in potere degli Svizzeri; vol. 3°. Bellinzona. [*Rez.:* Luigi Brentani: Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 279—280.) 88

Brentani, Luigi: Come Bellinzona venne in potere degli Svizzeri (1500). (Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 73—83 = Corr. del Ticino 1915, n. 199—202.) 89

Brentani, Luigi: Questioni storiche ticinesi; risposta aperta al sig. E. Pometta. (Dovere 1915, n. 195, 197, 204.) 90

Oste, un, tedesco in Bellinzona e gli Ossolani alla battaglia di Novara. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 32.) 91

Dürr, Emil: Die auswärt. Politik der Eidgenossenschaft und die Schlacht bei Marignano; ... ein Beitr. zum Ursprung u. Wesen der schweiz. Neutralität. Basel. 45 S. (Vgl. Sonntagsbl. d. Basler Nachr. 1915, Nr. 36—38.) 92

Dampierre, J. de: Un glorieux centenaire: Marignan. (Rev. des Deux Mondes. 1915, 15 sept.) 93

Gagliardi, E.: Marignano. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1200, 1205, 1210.) 94

S. auch Nr. 183, 717.

D. Das Zeitalter der Reformation und der Gegenreformation, 1517–1648.

Die Reformation in der deutschen Schweiz bis zur Schlacht bei Kappel 1531.

Brieger, Theodor: Die Reformation; ein Stück aus Deutschlands Weltgeschichte. Berl. **1914.** XVI, 396 S. (Erweiterte Sonderausg. des betr. Abschn. der Ullstein'schen Weltgesch.) [Behandelt auch die Ref. in der Schweiz.] 95

Plummer, Alfred: The continental reformation of Germany, France and Switzerland from the birth of Luther to the death of Calvin. London **1912.** 96

Gagliardi, Ernst: Die Schlacht von Pavia auf den Teppichen des Museums zu Neapel ⟨Erster Teil⟩. (Njbl. der Feuerwerkerges. Zürich. 110.) Zürich. 40 S. u. 4 Taf. [*Rez.:* E. Fueter: Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 115–116.] 97

E[gli, Em. †]: Zur Schlacht bei Kappel. (Zwingliana. 3, S. 155.) 98

Scherer, P. Emman.: Der Narr von Muri (1531). (Schw. Rundschau. 15, S. 302–303.) 99

Die Westschweiz im Reformationszeitalter.

Vogt, Alb.: Genève, Pierre de la Baume, Charles III, duc de Savoie et les Suisses; lettres inéd. [Compte-rendu.] (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. T. 4, livr. 1, **1914,** p. 14–15.) 100

Campiche, F.-Raoul: Lettre inéd. du Conseil de Nyon au supérieur des Frères mineurs (1520 ou 1523). (Rev. hist. vaud. 23, p. 220–222.) 101

Vuille, Paul: Le sac de la collégiale de Valangin en 1531. (Mus. neuchât. NS. 2, p. 93–96.) 102

Baehler, Ed.: Au secours de Genève (1535); trad. du «Seeländerzug nach Genf», Berner Taschenbuch, 1905, par Henri Chastellain. (Rev. hist. vaud. 23, p. 137–148, 173–191.) 103

Dupraz, E.: Introduction de la Réforme par le «Plus» dans le bailliage d'Orbe-Echallens. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 1–22, 99–118, 192–203, 268–288; *à suivre.)* 104

Piccard, L.-E.: Le consistoire protestant de Ballaison [1550–1551]. (Mém. et doc. publ. par l'Acad. chablais. T. 28, p. 151–165.) 105

S. auch Nr. 95, 96, 314, 426, 427.

Wiedererhebung des Katholizismus; innere Trennung der Eidgenossenschaft, 1531–1617.

E[gli, Em, †]: Predigt des Kardinals von Augsburg (ohne Jahr, Zeit Bullingers, Staatsarch. Zürich E. II, 335, p. 2254.) (Zwingliana. 3, S. 155–156.) 106

E[gli, Em. †]: Das oberste Ort der Eidgenossen (1541). (Zwingliana. 3, S. 156, aus Geschichtsfreund 33, 1878, S. 424.) 107

Simonet, J.: Ein geplantes Fürstentum in den bündn. Untertanenlanden [der Caraffa, um 1555]. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 190.) 108

Documento, un, a Balerna per il processo dei Çaraffa (1562). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 11–12; cf. P. G[abr.] M[eier]: Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 229.) 109

Piccard, L.-E.: Le traité de Lausanne ⟨1564⟩. (Mém. et doc. de l'Acad. chablais. 24, **1910,** p. XLV–LII.) 109a

Savoia-Ginevra nel 1573. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 12–13.) 110

Mantel, Alfred: Der Anteil der reform. Schweizer am navarres. Feldzug von 1587 ⟨der sog. Tampiskrieg⟩. (Jahrb. f. schw. Gesch. 40, S. 1–52.) 111

Guillot, Alex.: La nuit de l'Escalade . . .; illustr. de E[d.] Elzingre. Genève, IV, 79 p. 4°. 112

Eckert, Ferd.: Die Schweizer kommen; aus den Notizen des Bregenzer Ratssyndikus Dr. Christoph Schalck ⟨1610⟩. (Deutscher Hausschatz, Regensburg. 40, **1914,** Heft 20.) 113

Die Schweiz während des dreissigjährigen Krieges, 1618–1648.

Baier, Herm.: Akten zur Gesch. des 30jähr. Krieges am Bodensee. (Schr. d. Ver. f. Gesch. d. Bodensees. 44, S. 129–162.) 114

Pieth, Friedr.: Der Dreibündengeneral Rudolf v. Salis u. ein österr. Bericht über den Einfall des Grafen Alwig v. Sulz in Graubünden 1622. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 113–115, 158–165.) 115

Nägeli, Otto: Auf und neben dem Untersee, anno dom. 1633. (Sonntagsbl. der Thurg. Ztg. **1914,** S. 163–166, 170–172.) 116

E. Das Zeitalter des Absolutismus und des politischen Zerfalls, 1648–1798.

Die Zeiten des Bauernkrieges und der beiden Vilmergerkriege, 1648–1718.

Marti, Ulr.: Chronik der Gemeinde Bannwil u. ders. Umgebung v. 1659 bis 1707; bearb. v. J. Keller=Ris. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 1–44 mit Druckfehlerverz. ebenda, S. 314.) 117

Stürler, A. v.: Eine bernische Gesandtschaft nach Savoyen im Mai 1663. (N. Berner Taschenb. 20, S. 244–267.) 118

Huber, Aug.: Ein Gutachten der Basler jurist. Fakultät über Teilnahme Basels an e. Bündnisse mit England (1690). (Basler Zschr. f. Gesch. u. Alt.=kde. 14, S. 335–350.) 119

Meyer von Knonau, G[erold]: Die eidgenöss. Besatzung in der Reichsstadt Lindau im span. Erbfolgekrieg. (Schr. d. Ver. f. Gesch. d. Bodensees. 44, S. 40–49.) 120

Peters, Wolfg.: Die Franche=Comté, Neuchâtel u. die organ. Sukzession in den Plänen der preuss. Politik während des span. Erbfolgekrieges; 1. Hälfte. (Forsch. zur bran=denb. u. preuss. Gesch. 28, S. 83–138; Kap. 7–12: Berliner Diss.) 121

Instructions générales du roi au Conseil d'Etat (de Neuchâtel) ⟨1709⟩; publ. p. J. Jean=jaquet. (Mus. neuchât. NS. 2, p. 37–44.) 122

S. auch Nr. 316, 317, 346.

Politische Erstarrung; Parteikämpfe und Empörungen, 1718–1789.

Helbling, M.: Das Tagebuch eines Einsiedler Klerikers v. 1717–1723. (Stud. u. Mitt. z. Gesch. des Bened.=Ord. 1915, S. 239–257.) 123

Rochaz, Eug.: L'arrestation du major Davel. (Rev. hist. vaud. 23, p. 274–279.) 124

Jacoby, A.: Die feierliche Verlesung der Privilegien der Stadt Basel um die Mitte des 17. Jahrh. (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 50.) 125

Campiche, F.=Raoul: Le traité de Turin du 3 juin 1754 et les archives de Genève. (Rev. savois. 1914, 4e trim.) 126

Iselin, Isaac: Über die Liebe des Vaterlandes; Anrede an die im J. 1764 zu Schinznach vers. gewes. Helvet. Gesellschaft. (Centralbl. d. Zof.=Ver. 55, S. 153–165.) 127

Versuch, ein Basler, im Hofdienst. (Schw. Protestantenbl. 38, S. 218–220.) [Begrüssung der Dauphine Marie Antoinette 1770.] 128

Hefti, J[oachim]: Geschichte des Kant. Glarus von 1770 bis 1798 mit Ausschluss der Untertanengebiete. (Jahrb. d. hist. Ver. d. Kant. Glarus. 40, S. 1—260.) [= Nr. 132 der Bibliogr. v. 1914.] 129

Gränicher, Th. G.: Das bernische Lager in Genf 1782. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 70—75.) 130

Simonet, J[oh.]: Schwere Zeiten des Klosters St. Luzi (um 1784). (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 191—192.) 131

Karmin, Otto: Quelques remarques inéd. de Francis d'Ivernois sur la popularité de Frédéric II de Prusse à Neuchâtel .... (Rev. hist. de la Révol. franç. 6, p. 139—140.) 132

Steiger, Nic. Friedr. v.: Lettres de l'avoyer Nicolas-Fréd. de St' à Louis de Marval, de 1777 à 1798, publ. p. Marcel Godet. (Mus. neuchât. NS. 2, p. 97—124.) 133

Die Vorboten der Revolution, 1789—1798.

Wernle, Paul: Aus den Tagen der französischen Revolution u. der Helvetik; Berichte der Vorsteher der Brüder-Sozietät in Basel 1789—1803. (Basler Jahrb. 1915, S. 263—299.) 134

Burnet, E.-L.: La révolution genevoise d'après une corresp. privée; lettres de Marianne-Pauline Fallery-Malignon à son frère Pierre-Louis Malignon, 1789—1797. (Rev. hist. vaud. 23, p. 1—15, 33—52, 65—76.) 135

K(armin), O(tto): L'effet des nouvelles parisiennes, du 13 au 15 juillet 1789, à Genève. (Rev. hist. de la Révol. franç. 6, p. 311—312.) 136

Karmin, Otto: Une offrande genevoise à l'Assemblée nationale. Extr. (Ann. révol., oct.-déc. 1909.) Le Puy 1909. IV, 32 p. 137

Ivernois, Francis d': Un mémoire inédit de F' d'Iv' sur la situation politique à Genève au début de 1791 et sur les moyens d'y établir un gouvernement stable; publ. p. Otto Karmin. Genève. 27 p. 138

Karmin, Otto: Le gouvern. anglais et la Révol. franç.; «Les cinq accusations» pour faire suite aux Cinq promesses, par Sir Francis d'Ivernois. (Bull. de l'Inst. nat. genevois. 41, 1914, p. 357—461.) [= Bibliogr. de 1914, n. 511.] 139

(Gerbaix de Sonnaz, C[arlo] A[lb.] de:) Deux mémoires sur le projet d'unir la Savoye au Corps Helvétique ⟨1792—1796⟩. (Assoc. fra oriundi Savoiardi e Nizzardi italiani. Boll. 3, dicembre 1913.) (Auch sep.: Torino 1914. 26 p.) 140

Burnet, Ed.-L.: Un don genevois à l'armée de Custine en janv. 1793. (Rev. hist. de la Révol. franç. 6, p. 40—48.) 141

Peter, Marc: Comment on punissait à Genève, en 1793, les «forgeurs de nouvelles». (Le Genevois. 1915, 18 oct.). 141a

Barbey, Fréd.: Genève en 1794; l'arrivée du résident Félix Desportes. (Semaine litt., Genève. 23, p. 574—575.) [Extr. du livre de Fréd. Barbey: Félix Desportes et l'annexion de Genève à la France.] 142

Stettler, K[arl] L[udwig]: Aus den Erinnerungen K. L. St's von Köniz 1790—93; mitg. v. Hch Türler ⟨Forts.⟩. (N. Berner Taschenb. 20, S. 161—243.) 143

Wymann, Ed.: Sonetti in lode dei landfogti dei Tre Cantoni (1790 e 1792). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 14—17.) 144

S. auch Nr. 318.

F. Die neue Schweiz, 1798 bis zur Gegenwart.

Revolution und Helvetik, 1798—1803.

Wolfensberger, Paul: Kriegsdokumente aus der Zeit der helvet. Republik ⟨1798—1803⟩. (Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 33 u. 34.) 145

Riemensberger, Daniel: Aus dem Tagebuch des D' R' zu Bichwil=Oberuzwil über die Kriegsjahre 1798–1800. (Feuill. des «Volksfreund», St. Gallen. 1915, Nr. 88–90.) 146

Oppliger, Ernst: Neuenburg, die Schweiz und Preussen, 1798–1806. Berner Diss. Zürich. 125 S. (= Schw. Studien zur Geschichtswiss. Bd. 7, Heft 3.) 147

Mogeon, L.: Les procurations des députés des villes et communautés fribourg. à l'as=semblée provis. du Pays de Vaud ⟨1798⟩. (Ann. frib. 3, p. 173–189, 255–270.) 148

Mogeon, L.: Les arbres de la liberté en 1798. (Rev. hist. vaud. 23, p. 152—157, 269–274.) 149

Choisy, Alb. Lettre du général Girard dit Vieux [sur son rôle à Genève en 1798]. (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. 1915, n. 2.) 150

Barbey, Fréd.: Un point d'histoire (la XIVe demi=brigade franç. en Suisse, 1798). (Rev. mil. suisse. 60, p. 397–398.) 151

Breuer, H.: Die Strategie Erzh. Carls u. Jourdans im Feldzuge von 1799. Giessener Diss. **1914**. 55 S. 152

Verständnis, zum, der Kriegsgeschichte von 1799: der Soldat in den Heeren der auf Schweizerboden kämpfenden Armeen. (Allg. schw. Militärztg. 61, Nr. 25 u. 27.) 153

Fischer, Jos.: Massenas Sturm auf Feldkirch 1799, März 23. (Gymn.=Progr. der «Stella matutina» in Feldkirch, **1914** u. sep. Feldkirch **1914**.) 154

Zwirner, Eberh. Jul.: Die kriegerischen Ereignisse in Vorarlberg zu Beginn des 2. Koa=litionskrieges 1799 2. verb. Aufl. Feldkirch **1912**. [Vgl. Bibliogr. 1914, Nr. 163.] 155

Burckhardt, Felix: Zürcher Bilder: Einquartierung (1799). (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1304.) 156

Méfaits, les, d'une carte géographique en 1799 [réimpression de deux articles parus dans le Journal de Genève du 22 et du 28 mai 1913.]. (Rev. hist. de la Révol. franç. 6, p. 306–309.) 157

Mogeon, L.: L'interdiction des Lettres de Julius Alpinus aux Helvétiens (1800). (Rev. hist. vaud. 23, p. 111–120.) 158

Rougemont, Léop. de: Le gouverneur (Louis Théoph.) de Béville et le procureur gén. (George) de Rougemont à propos du bail emphytéotique du domaine de Colom=bier (1801–1804). (Mus. neuchât. NS. 2, p. 125–141.) 159

Die Mediationszeit, 1803–1813.

Mülinen, Wolfg. Friedr. v.: Die schweiz. Grenzbesetzung des J. 1809. (Arch. d. hist. Ver. des Kt. Bern. 22, S. 141–242.) 160

Oeri=Sarasin, R[ud.]: Eine Baselbieter Dorfrevolte im J. 1809. (Basler Jahrb. 1915, S. 31–53.) 161

Constant, Charles de: Carnet de Ch' de C' (1811–1816); publ. p. Ed. Chapuisat. (Bibl. univ. 77, p. 45–72, 312–344.) 162

Taschenkalender, aus einem, eines Zugers (1812 u. 1814). (Zuger Nachr. 1915, Nr. 140. 163

Die Rückkehr zum Staatenbund, 1813–1815.

Wymann, Ed.: Uris Kriegsbereitschaft im J. 1813 u. seine Stellung zur Neutralitäts=frage. (Hist. Njbl. v. Uri. 21, S. 1–46.) 164

Frank, J. P.: Freiburg u. die Verbündeten 1813–1814. (Freib. Geschichtsbll. 22, S. 121–133.) 165

Meyer von Knonau, Gerold: 1814 und 1914. (In: Wir Schweizer, uns. Neutralität u. der Krieg. Zürich. S. 117–119.) 166

Willi, F.: Die Jahre 1814 und 1914. (Ostschweizer. Tagbl., Rorschach. 1915, Nr. 28–30, 32–34.) 167

Heuberger, S[amuel]: Brugg, den 1. Augustmonats 1814. [Schreiben von Bürgern aus dem Bez. Brugg.] (Brugger Njbll. 26, S. 33–40.) 168

Oechsli, Wilhelm: Eine ungedruckte Kriegszeitung vor hundert Jahren. (Njbl. hg. v. der Stadtbibl. Zürich. 271.) Zürich. 36 S. 169

Gander, P. Martin: Schwyz u. der Morgartenbund 1814–1815. (Mitt. d. hist. Ver. Schwyz. 24, S. 71–139.) 170

Kriegsberichterstattung der «Zürcher Zeitung» im Sommer 1815. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1208 u. 1211.) 171

Maillefer, Paul: La Suisse en 1815. (Messager boiteux de Berne et de Vevey. 1915.) 172

Wirz, Robert: Die Neutralität der Schweiz; zur Hundertjahrfeier der völkerrechtlichen Anerkennung. SA. (Jahrbuch der Sekundarlehrerkonferenz des Kant. Zürich.) Winter=thur. II, 38 S. 173

Gallot, G.: La mobilisation suisse en 1815; campagne du bataillon genevois à la frontière du Jura; par G. G', officier au dit bataillon. (Journal de Genève, 1er–10 sept. 1915.) 174

Rassemblement, le «sous Jougne» des troupes suisses, le 24 juillet 1815 (La Patrie suisse. 1915, n. 569.) 174a

W[eber], A.: Grenzbesetzung 1815. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 33 u. 43.) [Vgl. Zuger Volksbl. 1915, Nr. 42, 44.] 175

M[otta], E.: Soldati ticinesi alla frontiera di Basilea nel 1815. (Dovere **1914**, N. 207.) 176

Wymann, Ed.: Uris Kriegsbereitschaft im J. 1815 u. die Besetzung von Blamont. (Hist. Njbl. v. Uri. 21, S. 64–98.) 177

W[eber]=St[rebel]: Zuger Chronik vor 100 Jahren, 1815. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 119, 124, 133, 136, 139.) 178

Calendrier du Centenaire valaisan 1915; [publ. par] P[ierre] Bioley. Genève. 32 p. 179

G(irard), R(aphaël): Le centenaire valaisan, 7 août 1815–1915. [Guide illustré du Valais publ. à l'occas. de cet annivers.] Vevey. IV, 110 p. 180

(Favre, Ed.:) Genève libre – Genève suisse [allocutions]. (Genève.) 42 p. [1915 ersch.; Nr. 197 der Bibliogr. von 1914 ist zu streichen.] 181

Wagnière, G.: Le centenaire de Genève. (Südd. Monatsh. **1914**, August.) 182

Hörni, R.: La perte par la Suisse de Domo d'Ossola et de la Valteline. (Centralbl. d. Zof.=Ver. 55, S. 177–189.) 183

Chapuisat, Ed.: La Suisse et les traités de 1815. (Semaine litt., Genève. 23, p. 533–534, 544–546.) 184

S. auch Nr. 263.

Die Zeit der Restauration, 1815–1830.

Heuberger, S[am.]: Beiträge zur Gesch. des Aargaus in der Restaurationszeit. SA. (Aarg. Tagbl. **1912**.) [Aarau **1912**.] 22 S. 185

Piaget, Arthur: Marie=Anne Calame et le Conseil d'Etat de la principauté (1816–1836) (Mus. neuchât. NS. 2, p. 22–36, 60–83.) 186

Oesch, Joh.: Die Aufhebung des Klosters St. Gallen. (Histor. Artikelserie in der «Ostschweiz» 1915.) 187

Die Regenerationszeit, 1830–1848.

Haefeli, Fritz: Die Verfassungsbewegungen in Appenzell A.=Rh. während der Regenerationszeit. Berner Diss. Trogen 1915 (*Umschlag*: 1916). VIII, 162 S. (Teil 1 = Appenz. Jahrbb. 43, S. 1–97.) 188

Battaglini, Carlo, nella spedizione di Savoja, 1834. (Boll. stor. della Svizzera ital. 35, p. 104–105.) 189

Degen, Wilh.: Ein kirchlicher Streit im Birseck vor 80 Jahren. (Basler Jahrb. 1915, S. 116–209.) 190

La Harpe, F.=C. de: Correspondance avec d'Alberti (1836–1838). (Suite). (Rev. hist. vaud. 23, p. 120–127, 158–160, 315–320, 344–351.) 191

(Franck, geb. Wegfer, Frau Pfr., in Langenthal): [Brief über den Freischarenzug 1845]; mitg. v. H. Bm. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 313–314.) 192

Wymann, Ed.: Ein Studentenbrief v. 1847. (Freib. Geschichtsbll. 22, S. 134–138.) 193

Der Bundesstaat, 1848 bis zur Gegenwart.

Grenzbesetzungen seit 1848. (Zuger Volksbl. 1915, Nr. 67.) 194

W[eber], A.: Grenzbesetzungen im Tessin. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 36, 39.) 195

Als der Grossvater an die Grenze zog; Erinnerungen an die Tessiner Grenzbesetzung von 1848; von J. G. (Sarganserländ. Volksztg. 1915, Nr. 13–14.) 196

Chiesa, Franc.: Un anno di storia nostra ⟨1848⟩ (*Umschlag:* ⟨Il Ticino nell '48⟩). Lugano. IV, 95 p. (= Corr. del Ticino. 1915, n. 218 e segg.) 197

Pagina, una, di storia patria. (Proposta di alleanza cogli stati italiani, 1848.) (L'Adula. 18 settembre 1915.) 198

Stern, Alfred: Die Berichte des Obersten Luvini, eidg. Bevollmächtigten in Mailand, aus dem J. 1848. (Polit. Jahrb. d. schw. Eidg. 29, S. 265–314.) 199

G[iovanoli], G. V.: Da una cronaca ined. bregagliotta (1848–1854). (La Rezia. 1915, n. 41.) 200

Wäber, Paul: Die Unruhen im Amtsbezirk Interlaken im Januar 1851 ⟨Schluss⟩. (N. Berner Taschenb. 20, S. 24–69.) 201

Manatschal, Fr[iedr.]: Einiges aus Bündens öffentl. Leben der letzten 50–60 Jahre. [Schluss.] (Bündner Monatsbl. 1915, S. 69–81, 115–122, 315–322, 340–349.) 202

Baumann, Aug.: Reminiscenzen aus dem Jahre 1859. Rapperswil **1910.** 203

Bild, ein, aus der Grenzbesetzung im J. 1859; von A. G. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1059.) 204

Dubois, L.=Paul: Suisse et Savoie; la zone franche de le Haute=Savoie. (Rev. des Deux Mondes. **1912,** p. 794–819.) 205

Dubois, L.=Paul: La neutralité militaire de la Savoie du Nord. (Correspondant. 1915, p. 961–984.) 206

[Marullaz, F.:] France et Savoie! La vérité sur la neutralité de la Savoie du Nord. Extr. (Mém. et doc. p. p. l'Acad. chablais. 28, p. 1–134.) Thonon. 135 p. 207

Meyer, Wilh. J[os.]: Auf der Grenzwache 1870/71; Erlebnisse u. Aufzeichnungen von Schweizersoldaten. 2 Hefte. Bern. IV, 96 S. 208

Aubert, Charles: Lettres sur l'occup. de la frontière occid. de la Suisse par la 8e brig. ⟨nov. 1870–janv. 1871⟩; publ. p. Fernand Aubert. Extr. (Sous=Officier, Genève, 1913 –1914.) Genève 1915. 46 p. 209

Tricoche, George=N.: Un épisode de la retraite de l'Armée de l'Est sur les Verrières, en 1871. (Rev. mil. suisse, 60, p. 28–31.) 210

Arcis, Edmond d': L'équipée de deux peintres genevois à Clairvaux, en 1871 (Charles Giron et Ed. Wernly). (Bibl. univ. 79, p. 34–48.) 211

Günther, E(m.): Die eidg. Okkupation im Tessin 1890 [des] Bat. 39; Gedenkschrift. Burgdorf. 87 S. 212

S. auch Nr. 329.

II.
Quellen und Darstellungen nach sachlichen und formalen Gesichtspunkten geordnet.

A. Nachschlagewerke, Quellensammlungen, Archivinventare.

Bibliographie.

Barth, Hans: Bibliographie der Schweizergeschichte, enth. die selbständig ersch. Druckwerke . . . bis Ende 1913; Bd. 3: Quellen u. Bearbeit. nach sachlichen u. formalen Gesichtspunkten geordnet. (Quellen z. Schw. Gesch. NF., Abt. 4, Bd. 3.) Basel. XVIII, 961 S. 213

Bibliographie der schweiz. Landeskunde — Bibliographie nationale suisse; Fasc. V10e: Sichler, Alb.: Erziehungs- u. Unterrichtswesen; Bd. 2 ⟨Anhang⟩: Programmliteratur . . . bis 1907 — Education et instruction; Suppl. au 2e vol.: Programmes scolaires . . . jusqu'en 1907. Bern. XIV, 203 S. 214

Brun, C[arl]: Übersicht über die die deutsche Schweiz betr. histor. Literatur der J. 1914 u. 1915. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 123—150, 196—244.) 215

Martin, Paul-E.: Bulletin d'histoire du Moyen-âge pour 1914—1915; Suisse romande. (Anz. f. schw. NF. 13, S. 286—298.) 216

Handschriftenverzeichnisse.

Meyer, Wilh. Jos.: Catalogue des manuscr. de la Bibliothèque de la Société économ. de Fribourg. Frib. **1914**. IV, 83 p. (= Arch. de la Soc. d'hist. du cant. de Frib. 10, p. 297—379.) 217

Holder, Alfr.: Die Reichenauer Handschriften; Bd. 2: Die Papierhdschr. (Hdschr. der Grossh. Bad. Hof- u. Landesbibl. in Karlsruhe. 6.) Lpz. **1914**. 684 S. u. 10 Taf. 218

Urkunden- und Regestensammlungen.

(Lokale Urkundensammlungen siehe II E.)

Regesten zur Schweizergesch. aus den päpstl. Archiven, 1447—1513; ges. u. hg. vom Bundesarchiv; Heft 5: Das Pontif. Innocentius VIII., 1484—1492, bearb. v. Casp. Wirz. Bern. XII, 258 S. 219

Archivkunde, Inventare.

Maspoli, E.: Un catalogo dell' archivio di Breno (del s. 16). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 77—90.) 220

Heuberger, S[am.]: Habsburgische Urkunden im Stadtarchiv Brugg [14. Jahrh.]. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 83—109.) 221

Urkunden-Regesten, die, des Staatsarchivs des Kant. Graubünden v. 1301—1797; hg. v. Jules Robbi. (Jahresber. d. hist.-antiquar. Ges. v. Graub. 44, S. 127—227.) 222

Urkunden, die, des Stadtarchivs Zofingen; hg. v. Walther Merz; mit dem Jahrzeitbuch des Stifts Zofingen, hg. v. Franz Zimmerlin. Aarau. IV, VIII, 449 S. 223

Roch, Charles: Les archives «de Büren». [Compte-rendu.] (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. T. 4, livr. 2, p. 43—44.) 224

S. auch Nr. 126.

B. Hilfswissenschaften zur Geschichte.

Paläographie und Diplomatik.

Urkunden u. Siegel in Nachbildungen . . ., hg. v. G. Seeliger; Lfg. 3: Privaturkunden, bearb. v. Osw. Redlich u. Lothar Gross. Leipz. u. Berl. **1914**. (*Darin* Taf. I: Urk. betr. Campione Intelvi, 769; II: betr. das Kloster St. Gallen, 744 u. 816; IVc: betr. das Kloster Allerheiligen in Schaffhausen, 1102; IX: Urk. des Grafen Hartmann v. Kiburg, 1299.) 225

Müller, A.: Ueber die Echtheit der ersten Truber Urkunde [a. 1130] in den Font. rer. Bern. I, 400. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 54—70.) 226

Hauptmann, F.: Le développement du formulaire des lettres de noblesse savoyardes du 15e au 17e siècles. (Arch. hérald. 29, p. 136—140.) 227

Lettres de noblesse, quelques, accordées par les ducs de Savoie; p. p. F. D. (Arch. hérald. 29, p. 15—24.) 228

Weiss, Karl Theod.: Die Papiermühle in Stockach, ihre Gesch. u. ihre Wasserzeichen. (Schr. d. Ver. f. Gesch. d. Bodensees. 44, S. 14—24.) [Stockacher Papier in den Schaffhauser Ratsprotok. im 17. Jahrh.] 229

Quellenkunde.

Lot, Ferd.: Encore la chronique du pseudo-Frédégaire. (Rev. hist. 39e année, **1914**, p. 305—337.) 230

Müller, Gustav: Die Quellen zur Beschreibung des Zürich- und Aargaus in Johannes Stumpfs Schweizerchronik. Berner Diss. Zürich. 119 S. 231

Gagliardi, Ernst: Eine unbekannte Quelle zu Heinrich Bullingers Reformationsgesch. ⟨Bernhard Sprüngli⟩. (Zwingliana. 3, S. 141—148.) 232

Heraldik, Siegelkunde, Fahnen.

Stückelberg, E. A.: Wappen als Bauurkunden. (Arch. hérald. 29, p. 112.) 233

Stammbaum der schweizer. Eidgenossenschaft; Entwurf v. A. Wagen, Basel. Einsiedeln. 70,5 × 106 cm. [Wappentafel der Kantone.] 234

Byland, C(harles): Einiges über schweiz. Ortsheraldik. (Arch. hérald. 29. p. 198—203.) 235

Armoiries communales suisses. (Arch. hérald. 29, p. 38—43, 107—109, 168—169.) 236

Merz, Walther: Die Gemeindewappen des Kant. **Aargau** ⟨Forts.⟩ (Arch. hérald. 29, p. 7—15, 57—67, 121—135.) 237

Couleurs, les, de la ville d'**Avenches**. (Arch. hérald. 29, p. 47—48.) 238

Staehelin, W. R.: Fünf wiedergefundene Wappenbücher aus dem Faeschischen Museum in **Basel**. (Arch. hérald. 29, p. 203—209.) 239

S[taehelin], W. R.: Die Wappen aus der Elenden Herberge in **Basel**. (Arch. hérald. 29, p. 48—49.) 240

Wappenscheibe, eine, v. Rud. Münger [Zunft zu Zimmerleuten in **Bern**]. (Arch. hérald. 29, p. 44.) 240a

Dubois, Fréd.-Th.: Les armoiries de **Corserey**. (Ann. frib. 3, p. 131.) 241

Curti, P. Notker: Giebt es ein Gemeindewappen **Disentis**? (Arch. hérald. 28, **1914**, S. 46.) 242

Benziger, C[arl]: Die Wappen des Bezirkes **Einsiedeln** u. seiner Bürgergeschlechter. (Arch. hérald. 29, p. 75—79, 140—148.) 243

Henseler, Réginald de: Familles Staviacoises; contribution à l'armorial du canton de Fribourg. **Estavayer**. 30 p. 244

Gavard, A.: Armoiries du diocèse et des évêques de **Genève** dès 1500. (Arch. hérald. 29, p. 80—90, 152—163, 177—185.) 245

Lugano s. Nr. 1118.
Dubois, Fréd.-Th.: Les amoiries de **Prez-vers-Siviriez.** (Ann. frib. 3, p. 271—272.) 246
Brentani, Luigi: Les armoiries et couleurs de la Républ. et cant. du **Tessin.** (Arch. hérald. 29, p. 166—167.) 247
S[tückelberg], E. A.: Die Wappen des Kapitelsaals von **Valeria.** (Arch. hérald. 29, p. 112.) 248
Calendrier héraldique **vaudois** . . . 1915 (14e année; publ. par Fréd. Th. Dubois et Théod. Cornaz). Lausanne. 28 p. 249
Kohler, André: L'armorial **vaudois** manuscr. de la Bibl. cant. et univ. de Lausanne. (Arch. hérald. 29, p. 1—7, 67—75.) 250
Dubois, Fréd.-Th.: Les armoiries de **Villars-sur-Glâne.** (Ann. frib. 3, p. 224.) 251
Benziger, C[arl]: Ein Wappenbuch der Stadt **Zürich.** (Arch. hérald. 29, p. 186—189.) 252
Roch, C.: Armoiries de la famille **Crespin,** de Pernes. (Arch. hérald. 29, p. 110.) 253
Cresta, de s. Nr. 1097.
Deonna, Henry: Armoiries et lettres de noblesse **Destruz.** (Arch. hérald. 29, p. 100—106.) 254
Heraldisches im schweiz. Postmuseum in Bern. (Arch. hérald. 29, p. 49.) (**Fischersche** Postverwaltung, 1675—1835.) 255
Armoiries d'Hildebrand II **Jost,** évêque de Sion (1613—1638). (Arch. hérald. 29, p. 213—214.) 256
Armoiries, les, du 1er administr. apostol. du Tessin (Eugène **Lachat**). (Arch. hérald. 29, p. 45—46.) 257
St[aehelin], W. R.: Wappenrelief der **Offenburg** in Basel. (Arch. hérald. 29, p. 170—171.) 258
Hauptmann, (F.): Eine seltsame Schildform [Statue des Hüglin v. **Schöneck** in Basel]. (Arch. hérald. 29, p. 45 et 114.) 259
Peyer Im Hof s. Nr. 1133.
Wappenscheibe auf der Habsburg. (Arch. hérald. 29, p. 113.) [Mit Wappen **Segesser** v. Brunegg.] 260
S[tückelberg], E. A.: Das Wappen des Bischofs Jost v. **Silenen.** (Arch. hérald. 29, p. 111—112.) 261
Unmut s. Nr. 1133.
Wallier, Pierre de s. Nr. 1124.
Werra, de s. Nr. 1097.
S. auch Nr. 227.

* * *

Staehelin, W. R.: Das Siegel des Bischofs v. Lausanne: Johan (!) **Münch v. Landskron,** † 1410. (Arch. hérald. 29, p. 163—166.) 262
Wymann, E[d.]: Ein Vorschlag zum neuen Bundessiegel v. 1815. (Arch. hérald. 29, p. 109—110.) 263
Fluri, Ad.: Die Siegel der Stadt **Bern** 1470—1798 mit bes. Berücks. ihrer Stempelschneider. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 120—135.) 264
Mayor, A.: Le sceau de l'Académie de **Genève** gravé en 1796. (Paru dans: Université de Genève; séance solennelle du 1er juin **1914.**) 265

* * *

Borgeaud, Ch.: Le drapeau suisse. (Rev. mil. suisse. 60, p. 423—433.) 266
Balmer, Alois: Zur Würdigung der Engelberger Studentenfahne durch P. Dr. Bonav. Egger. (Arch. hérald. 29, p. 210—213.) 267

Münz- und Medaillenkunde.

Gruaz, Julien: Les trouvailles monétaires de Châtillens et de Faoug. (Rev. suisse de num. 20, p. 138—144.) [Châtillens: 14.—17. Jahrh., Faoug: 15. Jahrh.] 268

(Godet, Phil.:) Trouvaille (monétaire faite près de Schwytz, pièces des 17e et 18e s.). (Rev. suisse de num. 20, p. 162 = Journal des Débats. 1915, 9 mars.) 269

Lugrin, Ern.: Coup d'œil sur les médailles scolaires suisses. (Rev. hist. vaud. 23, p. 280—288.) 270

Ruegg-Karlen, A.: Basler Münzmeister, Stempelschneider u. Medailleure. (Rev. suisse de num. 20, p. 97—123.) 271

Demole, Eug.: Les débuts probables du monnayage épiscopal bâlois au 10e siècle. (Rev. suisse de num. 20, p. 5—16.) 272

Blatter, Fr.: Neue Berner Münzen (Heller von 1539, 1540 u. 1545). (Rev. suisse de num. 20, p. 147—148.) 273

D[emole], Eug.: Frappe en or du kreuzer de Berne de 1596 [rectification]. (Rev. suisse de num. 20, p. 160.) [Siehe die Bibliogr. für 1910, S. 14.] 274

(Majer, G.:) Il ducato d'oro di Filiberto II di Savoia, con le iniziali G. T. (= Genève Thomas [Blondel]). (Riv. num. ital. 28, p. 255—257.) 275

Demole, Eug.: Les médailles rappelant les anc. relations de Genève et des cant. suisses 1584—1815 s. Nr. 879.

Haas-Zumbühl, F.: Die Tätigkeit der Münzstätte in Luzern von 1803 bis 1848. (Rev. suisse de num. 20, p. 17—83.) 276

Lugrin, E.: La médaille du collège de Morges (Rev. suisse de num. 20, p. 84—94.) 277

W[avre], W[ill.], et E[ug.] D[emole]: Le premier batz de Neuchâtel frappé en 1600. (Rev. suisse de num. 20, p. 145—147.) 278

Ebner, J.: Die ältere Münzgeschichte von Rottweil. (Bll. f. Münzfreunde. 1915, Sp. 5727 ff.) 279

Motta, E: Per l'edificio della zecca di Roveredo. (Il S. Bernardino. 1915, n. 33.) 280

W[eber], A.: Aechte Philippstaler heimlich .... mit falschen vertauscht [in Zug 1722]. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 123 u. 126.) 281

I[mhoof]-B[lumer], F[riedr.]: Über einen Medaillenstempel von (Kaspar Jos.) Schwendimann. [1775 für Gregor XVI. geschnitten, 1801 u. 1845 wieder verwendet]. (Rev. suisse de num. 20, p. 95—96.) 282

L[ugrin], Ern.: A propos de deux médailles de Jacob Stampfer. (Rev. suisse de num. 20, p. 148—149.) 283

S. auch Nr. 32.

C. Geschichte der Schweiz im allgemeinen.

Kriegsgeschichte, Schweizer; im Auftrag des Chefs des Generalstabes, Oberstkorpskomm. Sprecher von Bernegg, bearb. von Schweizer Historikern unter Leitung von Oberst M. Feldmann u. Hptm. H. G. Wirz; Heft 1: Meyer v. Knonau, Gerold: Die ältesten Zeiten bis zum J. 1218; Durrer, Rob.: Die ersten Freiheitskämpfe der Urschweiz. Bern. IV, 103 S. — Ed. franç.: Histoire militaire suisse; publ. sur l'ordre du chef de l'Etat-major général .... 1er cahier. Berne. IV, 107 p. — Ed. italiana: Storia militare svizzera; compilata per incarico del Capo dello Stato maggiore generale .... Fasc. 1. Berna e Lugano. IV, 105 p. 284

* * *

Regolatti, L[indoro]: Manuale illustr. di storia svizzera per le scuole elem. della Svizzera italiana (1a parte: L'antica Elvezia; l'antica Confederazione). Lugano. IV, 95 p. 285

Schaffner, Jacob: Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft. Stuttg. 128 S. [*Rez.:* Gust. Steiner: Sonntagsbl. d. Basler Nachr. 1915, Nr. 28.] 286
Bilder u. Dichtungen zur schweizer. Heldengeschichte; Gemälde u. Entwürfe v. Ernst Stückelberg, Dichtungen und Texte *von verschiedenen.* Basel. IV, 58 S. 4°. 287

D. Personengeschichte.

Genealogie und Familiengeschichte.

Handbuch, genealog., zur Schweizergeschichte. Bd. 3, Bg. 18—23, mit Stammtafeln 27—33 u. Siegeltafeln 18—21: Walther Merz: Herren von Liele, v. Baldwile ⟨Ballwil⟩, v. Wangen, v. Baldegg, v. Heidegg, v. Seengen, v. Büttikon. (Beil. z. Schw. Arch. f. Herald. 29.) 288
Weitzel, Alfred: Répertoire général des familles dont les membres ont occupé les fonctions baillivales dans les 19 baillages du cant. de Fribourg... (Arch. de la Soc. d'hist. du cant. de Fribourg. 10, p. 469—563.) 289
Tocsin, le nouveau, fribourgeois, suivi de la liste authentique des familles de la bour= geoisie privilégiée et des Fribourgeois qui ont combattu à Morat en 1476. Frib. IV, 44 p. 290
Geschlechter, ausgestorbene (von Sargans). (Sarganserländ. Volksztg. 1915, Nr. 43.) 291
S. auch Nr. 243 (Einsiedeln), 244 (Estavayer).

* * *

Aarberg. St[aehelin], W. R.: Zur Genealogie der Herren von Arberg. (Arch. hérald. 29, p. 114.) 292
Aprile. Justi, C.: Los A' de Carona. (España moderna. **1913.**) 293
Attalens. Raemy, Tobie de, et Paul Edm. Martin: Aperçu hist. sur les seigneurs et seigneuries d'A' et Bossonnens. (Arch. de la Soc. d'hist. du cant. de Fribourg. 10, p. 429—467.) 294
Bossonens s. Nr. 294.
Büren, von s. Nr. 224.
Bürglen, v. Bütler, Plac.: Die Freiherren v. B'. (Thurg. Beitr. zur vaterl. Gesch. 55, S. 53—113.) 295
Crespin s. Nr. 253.
Cresta, de s. Nr. 1097.
Destruz s. Nr. 254.
Enne, v. Bütler, P[lacid]: Die Freiherren v. E' auf Grimmenstein. (Schr. d. Ver. f. Gesch. d. Bodensees. 44, S. 53—91.) 296
Falkenstein u. Grimmenstein. [Bütler], P[lacid]: Nachtrag zu «Die Herren von F' u. G'». (Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 113.) 297
Fatio. Guex, William: Tableau généal. de la famille F', orig. de la Burella au Val d'Ossola,... 1411 à 1915. Genève. 1 feuille gr.-fol. 298
Faucigny. Reymond, Maxime: Les origines des sires de F'; à propos d'un livre récent (Origines savois.; la maison de F', p. le prince de Faucigny-Lucinge. Genève 1914.) (Arch. hérald. 29, p. 149—152.) 299
Fischer, v. s. Nr. 255.
Grimmenstein, v. s. Nr. 297.
Habsburg, v. s. Nr. 57.
Heidegger. K[eller]=E[scher, C.]: Die H' von Zürich. (N. Zürcher Ztg. **1914,** Nr. 1662 u. 1667.) 300
Kiburg. Kern, Léon: Le partage des biens des Kybourg. (Ann. frib. 3, p. 90—92.) 301

Kœchlin s. Nr. 931.
Matile. Matile, J[ean] C[harles] H[enri]: Histoire généal. des différentes branches de la famille M'. Amsterdam **1914.** 413 p. 302
Mötteli. Bütler, Placid: Die M'. (St. Galler Blätter. 1915, Nr. 44–45.) 303
Offenburg, v. s. Nr. 258.
Python. Raemy, Tobie de: La fin d'une race; extinction de la famille patricienne P'. (Ann. frib. 3, p. 36–43.) 304
Raron. Hauser, Edwin: Geschichte der Freiherren v. R'. Zürcher Diss. Zürich. 206 S. (= Schweizer Stud. z. Geschichtswiss. Bd. 8, Heft 2. Zürich **1916.**) 305
Ritter. Ritter, Herm.: Stammbaum der R' von Altstätten (in seinen evangel. u. kathol. Zweigen). (Frankfurt a. M.) II S. u. 1 Bl. 4°. 306
Rötteln, v. s. Nr. 888.
Rusca s. Nr. 308.
Saint-Aubin, de s. Nr. 311.
Saugern. Burckhardt, Aug.: Herkunft der Grafen von S' u. ihre Verwandtsch. mit den übr. Gründern v. Beinwil. (Basler Zschr. f. Gesch. u. Alt.-kde. 14, S. 177–202.) 307
Sax. Parentela, la, dei Sacco coi Rusca di Como. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 9–11.) 308
Segesser v. Brunegg s. Nr. 260.
Spörri. Strickler, G[ust.]: Chronik der Familie Sp'. Zürich. VIII, 361 S. [mit 81 Taf. u. 1 Stammtaf.]. 309
Vuille. Colin, Jules: Notice hist. sur la famille V' et Wille, de la Sagne. (Arch. hérald. 29, p. 189–198.) 310
Wallier. Pury, Paul de: Les seigneurs de St-Aubin de la maison de W'. (Ann. frib. 3, p. 29–33.) 311
Werli v. Greifenberg. Frick, Joh.: Zur Nobilitierung der thurg. Familie W' v. G'. (Arch. hérald. 29, p. 26–36.) 312
Werra, de s. Nr. 1097.
Wille s. Vuille.

Verzeichnisse weltlicher Beamter.

Gedenkblatt zur Erinnerung an die 22. Amtsperiode der schweizer. Bundesversammlung 1911–1914. Bern. II, 45 S. fol. 313

Refugianten, Emigranten, politische Flüchtlinge.

(Einzelne Personen s. im folgenden Abschnitt.)

Martin, Charles: Les protestants anglais réfugiés à Genève au temps de Calvin, 1555–1560; leur église, leurs écrits. Genève. XVI, 354 p. 314
Hopf, Otto: Evangel. Flüchtlinge deutscher Zunge im bern. Kirchendienst. ⟨Schluss⟩. (N. Berner Taschenb. 20, S. 111–160.) 315
Reverdy, F.: Relevé des noms des prosélytes et réfugiés figurant aux registres du consistoire de Genève à partir de 1660 (2e article: de 1668 à 1696). (Bull. de la Soc. de l'hist. du protest. franç. 64, mai-août.) 316
Pieth, Friedr.: Hugenotten u. Waldenser in Graubünden nach der Aufhebung des Ediktes von Nantes ⟨1685⟩. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 2–9, 33–39.) 317
K(armin), O(tto): L'émigration ecclésiastique à Einsiedeln. (Rev. hist. de la Révol. franç. 6, p. 309.) 318
Adler, B.: Das Polen-Museum in Rapperswil. (Museumskunde. 11, Heft 2.) 319

Beziehungen einzelner Ausländer zur Schweiz.

Balestra, Serafino s. Nr. 384.

Beauharnais, Hortense de. Gailly de Taurines, G.: La reine H' en exil. (Rev. des ét. hist. 1915, avril-juin.) 320

— Masuyer, Valentin: La reine Hortense et le prince Louis. (Revue des Deux Mondes. 1er et 15 août, 1er oct., 1er nov. 1914; 1er mars, 15 juin, 1er août, 15 nov. 1915.) 321

Blarer, Gerwig, Abt v. Weingarten, 1520–1567: Briefe u. Akten; bearb. v. Heinr. Günter; Bd. 1. (Württ. Gesch.-Quellen. Bd. 16.) Stuttg. **1914.** XXXIX, 672 S. [*Rez.* H. Haering: Zschr. f. Gesch. d. Oberrh. NF. 30, S. 301–302.] 322

Böttiger, Carl Wilh. Högberg, P.: Ün viadi da perscrutaziun d'ün Svedais (C' W' B', 1851) in terra reto-romantscha. (Ann. della soc. reto-rom. 29, p. 201–208.) 323

Borromeo, Carlo. Lettere di Filippo II di Spagna e del card. Paleotto a S. C' B'. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 46–49.) 324

— W[eber], A.: Eine Erinnerung an den 23. Aug. 1570 [Besuch des hl. Karl Borromeus in St. Karl bei Zug]. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 136 u. 138.) 325

Bourbon, Louis II de. Pury, Paul de: L' II de B', prince de Condé. (Mus. neuchât. NS. 2, p. 145–151.) 326

Bregenz, Rudolf Graf v. Zösmair, J.: Gesch. R's des letzten der alten Grafen von Bregenz ⟨1097–1160⟩. (Schr. d. Verf. f. Gesch. d. Bodensees. 44, S. 25–39.) 327

Cattaneo, Carlo. Valdamini, A.: Pensiero ed azione di C' C'. (In: Riv. d'Italia. **1914.**) 328

Friedrich II., König v. Preussen s. Nr. 132.

Garibaldi, Kossuth e il Ticino ⟨1848–1851⟩. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 17–22.) 329

Genast, Eduard: Reiseskizzen von E' G', Basel 1865; mitg. v. Hans Merian-Genast. (Basler Jahrb. 1915, S. 54–69.) 330

Gioberti, Vincenzo. Il G' ai bagni del Gurnigel (1845). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 32.) 331

Goethe, J. Wolfgang, in Zug 1797. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 124.) [Auszug aus Nr. 306 der Bibliogr. v. 1913.] 332

— s. auch Nr. 551.

Hubmaier, Balthasar. Sachsse, Carl: D. B' H' als Theologe. (N. Stud. z. Gesch. d. Theol., hg. v. Bonwetsch u. Seeberg. 20.) Berl. **1914.** XVI, 271 S. 333

Innocenz XI. Torriani, Ed.: Alcuni documenti riguard. il papa Innocenzo XI, prima Bened. Odescalchi di Como. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 35–46, 134–139.) 334

Lang, Matthias. Wieser, Thomas: Abt M' L' von Marienberg († 1640) .... (Stud. u. Mitt. zur Gesch. d. Bened.-Ordens. NF. 3, **1913,** Heft 2–4.) [Enthält einiges Bündnerische.] 335

Macchiavelli. Gysi, Fritz: M' u. die Schweizer. (Wissen u. Leben. Bd. 15, Jg. 8, S. 552–563.) 336

Modena, Gustavo, e Giuditta Pasta a Lugano (1848). (Corr. del Ticino. 1915, n. 167.) 337

Murner, Thomas. Bebermeyer, G.: Murnerus pseudepigraphus. Gött. Diss. **1913.** VI, 140 S. 338

— Lefftz, Jos.: Die volkstüml. Stilelemente in M's Satiren. (Einzelschr. zur elsäss. Geistes- u. Kulturgesch., hg. v. d. Ges. f. elsäss. Lit., Nr. 1.) Strassburg. X, 200 S. [*Rez.:* Luzian Pfleger: Hist.-pol. Bll. 156, S. 335–343.] 339

— Maus, Theod.: Brant, Geiler u. M'. Marb. Diss. Marburg **1914,** 69 S. 340

Nauck, Franz. Mitzschke, Paul: Zur Erinnerung an Dr. F' N' (1815–1874). (Der Schweizer Stenograph. 56, Nr. 9 u. 10/11.) 341

Negrelli, Alois v. Birk, Alfred: A' v. N'; die Lebensgesch. e. Ingenieurs; Bd. 1: 1799–1848: In der Heimat. — In der Schweiz. — In Oesterreich. Wien u. Leipzig. X, 274 S. 342

Niebuhr, Barthold Georg. Renfer, Emil: B' G' N' als Politiker. Berner Diss. Bern **1911.** 60 S. 343

Pasta, Giuditta s. Nr. 337.

Peri, Pietro. Tamburini, A.: P' P' a Castagnola. (In: Almanacco del popolo ticinese. 1915.) 344

Rhegius (Rieger), **Urbanus.** Studer, Jul.: U' Rh'. (Schw. theol. Zschr. 32, S. 31–40, 81–89, 134–141.) 345

Roux du Marsilly, Claude. Laloy, E.: Enigmes du Grand Siècle: Le Masque de fer. Jacques Stuart de la Cloche. – L'abbé Prignoni. – Roux de Marsilly. Paris **1913.** 312 p. [Claude Roux de Marsilly 1669 in der Schweiz von Agenten Ludwigs XIV. verhaftet.] (*Rez.:* Hist. Jahrb. 35, **1914,** S. 970 f.] 346

Rusca, Niccolò. Buzzetti, P.: Ancora di N' R'. (La Divina Provvid., Como. 1915, gennaio.) 347

Sanctis, Francesco de. Aus Zürcher Briefen von De S'. (N. Zürcher Ztg. **1914,** Nr. 1162; vgl. La Critica, Napoli, **1914,** maggio-giugno.) 348

Servet, Michel. Karmin, Otto: M' S' et Voltaire. (Publ. de la Libre Pensée. N. 7.) Lausanne **1908.** IV, 21 p. 349

— Karmin, O(tto e) Checchia, N(icola): Serveto-Bruno. Sansevero **1911.** IV, VI, 93 p. 350

Vischer, Friedrich Theodor s. Nr. 1193.

Wessenberg, Ignaz v. Lauter, Alfons: W' gegenüber der französ. Fremdherrschaft. (Petrus-Bll. 1915, Januar.) 351

— s. auch Nr. 960.

Wietzinger, Hans. Escherich, Mela: H' W'; neue Beiträge. (Rep. f. Kunstwiss. 28, S. 118–132.) [Maler u. Glasmaler von Konstanz, arbeitete u. a. in Genf?] 351a

Yolland, Tobie. Heubi, W.: T' Y' (réfugié de La Rochelle, à Lausanne, 1581). (Rev. hist. vaud. 23, p. 371–380.) 352

Schweizer im Auslande.

(Militärs s. II H: Fremde Dienste.)

Hegi, Friedr.: Aus den Anfängen der schweizer. Auswanderung. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 70 u. 72.) 353

Lechner, Ernst: Die periodische Auswanderung der Engadiner und anderer Bündner. 2. A. ⟨geändert u. bereichert⟩. Samaden **1912.** VIII, 199 S. 354

Luganese, un, perito a Bergamo, nel '600. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 103.) 355

Testamenti di Bellinzonesi a Milano (1511). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 68.) 356

Luganese, un, apprendista salumiere in Milano (1552). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 69.) 357

Luganese, una, maritata a Varese nel '300. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 28.) 358

Mesolcinese, un, in pellegrinaggio nel '400. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 101.) 359

Svittese, uno, nel Collegio Ghisleri e Carlo Goldoni. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 31.) 360

Sociedad suiza de Gimnasia, Buenos-Aires .... Memoria en occasión del 30° anniv. de su fondación, 1885–1915. [Buenos-Aires.] IV, 80 p. 4°. 361

* * *

Brun, Sam.: S' B' des Wundartzet u. Burgers zu Basel, Schiffahrten, welche er in etliche newe Länder u. Insulen ... gethan, Basel ... 1624; uitg. door S. P. L'Honoré Naber. (Werken uitg. door de Linschoten-Vereeniging. 6.) 's-Gravenhage **1913.** (Vgl. Büttikofer, J.: Ein Neudruck von Samuel Brun's Schiffahrten (1624); Verhdlgn der Naturf. Ges. in Basel. Bd. 26, S. 66–67.) 362

Cart, Jacqueline. Guerlac, Othon: Une vaudoise aux Etats-Unis (mariée avec John Cantine, en 1798). (Rev. hist. vaud. 23, p. 77—90.) 363

Fesch, Joseph. Le cardinal F'. (Interméd. des chercheurs et curieux. 1915, 10 mars.) 364

— Vauthier, Gabr.: Le cardinal F' durant l'invasion de 1814. (Feuilles d'hist. 1915, n. 6, 1er juin.) 365

Hoepli, J[oh.] H[einrich]: Erlebtes und Erstrebtes; was ein junger Schweizer in Kali=fornien u. New=York erfahren; vergilbte Tagebuchblätter. Frauenf. XII, 122 S. 366

Hosang, Peter. Simonet, J.: Ein reicher Bündner Schneider (P' H') in Paris (um 1645). (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 301—307.) 367

Oldelli, un (di Mendrisio) canonico a Colonia (1803). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 70—71.) 368

Roll, Franz Joseph Anton v. Wymann, Ed.: Ein Schweizer im Collegium Germani=cum zu Rom (1669). (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 303—304.) 369

Roll, Franz Karl Ludwig v. Wymann, Ed.: Ein Schweizer als Beichtvater am königl. Hof von Polen († 1707). (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 301.) 370

Stadlin, Franz Ludwig. Weiss, Franz: Ein Zuger als Missionär in China u. kais. Hofuhrmacher zu Peking. (Zuger Njbl. auf d. J. 1915, S. 49—52.) 371

Watteville, Friedrich v. Grosse, J.: Studien üb. F' v. W'; ein Beitr. z. Gesch. d. Herrnhutertums. Leipziger Diss. **1914.** 109 S. 371a

Biographien von Schweizern und dauernd in der Schweiz niedergelassenen Ausländern.

Biographische Sammelwerke.

Heer, Gottfr.: Der schweiz. Bundesrat von 1848—1908. Heft 6: Knüsel, Pioda, Dubs; Heft 7: Karl Schenk, J[ean]-J[acques] Challet=Venel. SA. (Glarner Nachr. [Jahrg. 41.]) Glarus II, 36 S. u. II, 51 S. 372

Totenschau schweizer. Historiker 1912: Georg Caro, geb. 1867; Modest Tur, geb. 1834; Gabriel Monod (Ehrenmitgl. der Allg. Gesch.=forsch. Ges.), geb. 1844; Berthold van Muyden, geb. 1852; Joh. Rud. Rahn, geb. 1841; Emil Gmür, geb. 1881; Pio Meneghelli, geb. 1861; Jos. Hürbin, geb. 1863; Joh. Jak. Wälli, geb. 1830; Rud. Luginbühl, geb. 1854; Joh. Georg Mayer, geb. 1845; Ernst Lechner, geb. 1825. [Mit Angabe der histor. Arbeiten u. der Nekrologe.] (Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 67—72.) 373

Nekrologe u. Biographien verstorb. Mitglieder der Schweiz. Naturforsch. Ges. — Necro=logies et biographies des membres décédés de la Soc. helv. des sciences natur. (Ver=handl. der Schw. naturf. Ges. 1915, Teil 1, Anh.) II, 161 S. 374

Reverdin, Fréd. et F[ranç.] L[oui]s Perrot: Listes des nécrologies parues dans les public. de la Soc. helvét. des sciences natur.... jusqu'à fin 1914. (Nouv. mém. de la Soc. helvét. des sc. nat. 50, p. 301—316.) 375

Reverdin, Fréd.: Notes biograph. sur les chimistes ayant pris part à la fondation de la Soc. helv. des sciences nat. (Actes de la Soc. helv. des sc. nat. 97e sess., 2e partie, p. 279—294.) 376

Meyer, Wilh. Jos.: Zuger Biographien u. Nekrologe; Bio=Bibliographie bis 1912. (Schluss: H—Z.) (Zuger Njbl. auf d. J. 1915, S. 3—46.) 377

Meyer, Wilh. Jos. Zuger Biographien u. Nekrologe; Bio=Bibliographie bis Ende 1912. SA. (Zuger Njbl. 1914 u. 1915.) Zug. IV, 188 S. 378

Einzelbiographien.

Agassiz, Louis. Keller, C.: L' A' u. kein Ende. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 448.) 379

Alberti, Vincenzo d' s. Nr. 191.

Altherr, Alfred s. Nr. 982.

Amberg, Bernhard. Bachmann, H.: B' A', 1843–1915 (Finanzdirektor der Stadt Luzern). (Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 1re partie, annexe, p. 84–86.) 380

Amiel, Henri-Frédéric. H'-F' A's schweizer. Kulturwille. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1033.) 381

Anastasio, Pietro. Anastasio, Giov.: La vita e le opere di P' A', pittore. Lugano. 65 p. [con 7 tav.] 382

Angelrot, Balthasar, Goldschmied in Basel s. Nr. 1274.

Arnex, Marie d', née de Gléresse s. Gléresse, Marie de.

Attenhofer, Carl. (Isler, Ernst:) C' A'. (103. Njbl. der Allg. Musikges. in Zürich.) Zürich. 42 S. 4°. 383

Balestra, Serafino. Esami, gli, scolastici di S' B' nel 1850. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 105–106.) 384

Bally, Fritz. Keller, H[erm.]: Dr. F' B'. (Ann. der Schw. balneol. Ges., Heft 10, **1914.**) 385

Barbey, William. Briquet, J.: W' B', 1842–1914 [botaniste]. (Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 1re partie, annexe, p. 63–72.) 386

— Sch[röter], C[arl]: W' B'-Boissier. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 4.) 387

Barengo, Michele, arciprete di Bellinzona s. Nr. 83.

Battaglini, Carlo s. Nr. 189.

Bazzi, Innocente; in memoriam. (Bellinzona **1913.**) IV, 64 p. 388

Beauchasteau, Etienne de. Heubi, W.: La folie de (Et' de) B' (1611). (Rev. hist. vaud. 23, p. 213–220.) 389

Bener, Rudolf. Bandli, Christ.: † Dr. med. R' B' [1868—1914]. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 98—100.) 390

Berno, Pietro s. Nr. 972.

Bernoulli, Wilhelm. Binz, Aug.: Worte der Erinnerung an Dr. med. W' B'-Sartorius 1838–1914. (Verhdlgn der naturf. Ges. in Basel. Bd. 25, **1914,** S. 124–127.) 391

Bessler, Maria Anna Franziska v. s. Salis-Zizers, M' A' F' v.

Bettex, Friedrich. Erinnerung, zur, an F' B', 1837–1915. Stuttg. IV, 31 S. 392

Béville, Louis-Théoph. de s. Nr. 159.

Billon, Jean-Michel, Architekt s. Nr. 38.

Bischoff, J. J. Alfred. Stückelberg, E. A.: Ein Basler Münzensammler der Neuzeit. (Schweiz. 19, S. 376–378.) 393

Bissegger, Walter. [Nekrologe.] (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 517, 536 u. 570; Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 19.) 394

— B[ierbaum], W[illi]: † Nationalrat Dr. W' B', Zürich. (Schweiz. 19, S. 326–329.) 395

— M[arty], J.: † Dr. phil. W' B', Nationalrat, 1853–1915. (Centralbl. d. Zof.-Ver. 55 S. 697–707.) 396

Bitzius, Albert. Maync, Harry: Jeremias Gotthelf. (Sonntagsbl. des Bund. 1915, Nr. 32–35. = neu bearb. Schlussabschn. der in der Internat. Monatschr. 1913 Aug.-Sept. ersch. Studie.) 397

— s. auch Nr. 1358.

Bitzius, Albert (Sohn). Knellwolf, Arnold: A' B' der Jüngere, ein Bannerträger des Idealismus; Charakterzeichnung. Bern. 32 S. (Vgl. Schw. Reformbll. 49, Nr. 7–18.) 398

Bluntschli, Johann Kaspar. Briefwechsel J' K' Bl's mit Savigny, Niebuhr, Leop. Ranke, Jak. Grimm u. Ferd. Meyer; hg. v. Wilh. Oechsli. Frauenf. XII, 243 S. 399

Bodmer, Eduard. Erinnerung, zur, an Herrn Ed. B'-Thomann auf Schloss Kyburg, 1837–1914. (Zürich.) IV, 26 S. 400

Böcklin, Arnold. Fleiner, Alb.: Mit A' B'; [hg. v.] Roland Fleiner. Frauenfeld. VII, 217 S. 401

Boner, Ulrich. Räber, P. Innoz. R.: U' B'. (Schw. Rundschau, 15, S. 435—440.) 402
Bonjour, P. C. s. Nr. 935.
Bonstetten, Karl Victor v. Villa, la, de Malte et M. de B', 1802—1803. (Journal de Genève. 1915, 1er janv.) 403
Boss, Eduard. Bührer, Jak.: E' B'. (Schweiz. 19, S. 556—560.) 404
Bossard, K. J. Coulin, Jules: Goldschmied K. J. B' †. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 21.) 405
Bovet, André. Crausaz, Ant.: Sa Grandeur Mgr. Bovet, évêque de Lausanne et Genève. (Monatrosen. 59, S. 642—644.) 406
— E[rnst], V. v.: † Mgr. Dr. Andreas B', Bischof v. Lausanne u. Genf (1865—1915). (Schw. Kirchenztg. 1915, S. 254—255.) 407
Brandenberg, Alois, aus Zug, geb. 1859, Bildhauer in Rom. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 100, 101, 103—105.) 408
Breitenlandenberg, Wildhans v. s. Nr. 75.
Briquet, Moïse s. Nr. 1195.
Brunner, Karl. Schulthess, A. v.: Dr. K' B'-v. Wattenwyl, 1823—1914. (Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 1re partie, annexe, p. 52—62.) 409
Buchser, Frank. F' B' ⟨1828—1890⟩; Ausstellung... [in] Basel. ([Katalog, mit Einleitung von] Jules Coulin. Basel.) II, 24 S. 410
Bullinger, Heinrich. Sutz, Joh.: H' B', der Retter der Zürcher Reformation, Zürich. IV, 28 S. 411
— s. auch Nr. 232, 692.
Burckhardt, Fritz. Knapp, M[artin]: Prof. Dr. F' B' † (1830—1913). (Verhdlgn der naturf. Ges. in Basel. 25, **1914.** S. 244—281, mit Bild.) 412
Burckhardt, Jacob. Briefe von J' B' an Bernhard Kugler, 1867—1875; hg. v. Rud. Wackernagel. (Basler Zschr. f. Gesch. u. Alt.-kde. 14, S. 351—377.) 413
Burckhardt, Carl Christoph. (Fleiner, Fritz:) † C' C' B'. (Schw. Juristen-Ztg. 11, Heft 19.) 414
— His, Ed.: † C' C' B'-Schazmann, 1862—1915. (Centralbl. d. Zof.-Ver. 55, S. 450—458.) 415
— Wieland, Carl: † C' C' B', 1862—1915. (Zschr. f. schw. Recht, NF. 34, S. 301—309.) 416
Burger, Joh.: Lebenserinnerungen ⟨1829—1912⟩, (hg. v. Walther Merz). Aarau **1912.** 32 S. 417
Buri, Max. Graber, Hans: M' B'-Brienz. (Deutsche Kunst u. Dekor. 18, Heft 6.) 418
— (Schäfer, Wilh.:) M' B' †. (Die Rheinlande. Jahrg. 15, S. 249—252.) 419
— Wartmann, W[ilh.]: Gedächtnisausstellung M' B' in Zürich. (Deutsche Kunst u. Dekor. 19, Heft 1.) 420
Byland, Charles. [Nekrolog.] (Arch. hérald. 29, p. 174—176.) 420a
Calame, Marie-Anne s. Nr. 186.
Calvin, Jean. Joh. C's Auslegung der Heil. Schrift in deutscher Übers.; Bd. 14: Ebräerbrief u. kathol. Briefe. Neukirchen. 487 S. 420b
— C' et les Genevois ou La vérité sur C'. Extr. (Le Rationaliste. 41e année, 1863—1864, n. 40—47 [= Barth, Bibl. 12111], rééd. p. O. K[armin]. (Publ. du «Monistenkreis» de Genève. Nr. 1.) Paris et Lausanne **1907.** II, 64 p. 421
— Thudichum, Maur. Ch. A.: C' als Pädagoge. Münchener Diss, Genf. 422
— Warfeld, B. B.: Calvin's doctrine of the creation. (Princeton theol. rev. 1915, p. 190—255.) 423
— s. auch Nr. 426, 427, 881.
Candolle, Augustin de. Roget, F.-F.: Un magistrat clairvoyant: A' de C'. Genève. 19 p. 424
Castelli, Gian Antonio e Pietro. Brentani, L[uigi]: Bricciche di storia dell' arte: G' A' e P' C' di Melide. (Gaz. ticin. 1915, n. 105.) 425

Castellio, Sebastian. Giran, Et.: Sébast. Castellion et la Réforme calviniste. Paris **1914.** XVI, 576 p. [*Rez.:* Rev. crit. 49e année, n. 9.] 426

— Bost, C.: Sébastien Castellion et l'opposition protestante contre Calvin. (Rev. de théol. et de philos. (Laus.) **1914,** p. 301–321.) 427

Cérenville, Bernard de; par C. G. (Rev. hist. vaud. 23, p. 127.) 428

Chaix, Paul; 1808–1901. (Nécrologie.) Extr. (Le Globe. 60) Genève **1901.** IV, 12 p. 429

Challet-Venel, Jean-Jacques, Bundesrat s. Nr. 372.

Chiesa, Francesco. Baragiola, Elsa Nerina: Zur Kenntnis F' Ch's. (Schweiz 19, S. 613–618.) 430

Christin, Uhrmacher s. Nr. 1299.

Ciseri, A. Corbella, Pompeo: La storia di un sonetto e un autografo del prof. A. C'. (Madonna del Sasso. Anno 4, **1914,** n. 1.) 431

Claiss, Johann Sebastian. (Ziegler, Gottlieb:) J' S' C' ⟨1742–1809⟩. (Njbl. der Hülfsges. v. Winterthur ... 1915. Nr. 52.) Winterthur. IV, 47 S. 432

Colliard, Placidus. E[rnst], V. v.: Mgr. P' C', Bischof v. Lausanne u. Genf. (Schw. Kirchenztg. 1915, S. 407–408.) 433

Conrad, Peter. Landammann P' C' †. (Zschr. f. schw. Statistik. 50, **1914,** S. 119.) 434

Constant, Benjamin de. Albert-Petit, A.: B' C' à Luzarches [1796–1802]. (Rev. hebdomad. **1914,** 18 juillet.) 435

— Morel, L.: L'influence germanique chez B' C'; B' C' à la cour de Brunswick. (Rev. d'hist. litt. de la France, 1915, janv.-juin.) 436

— Rudler, Gust.: Le vrai «Journal intime» de B' C' (1814–1815). (Rev. des études napoléon. 4e année, t. 1, p. 73–123.) 437

— Rudler, G.: Une créance de Talleyrand. [Créance de 18,000 francs prêtés par T' à B. Constant en 1798.] (Rev. des études napoléon. 1915, mai-juin.) 438

— Ullmann, Helene: B' C' u. s. Bezieh. zum deutschen Geistesleben. ⟨Teildruck.⟩ Marb. Diss. Marburg. 51 S. 439

Constant, Charles de s. Nr. 162.

Courten, Guillaume de. Gross, chan. Eugène; Le chanoine G' de C', de l'abbaye de Saint-Maurice. Einsiedeln **1914.** 440

Crivelli, Carl Anton, Abt v. Engelberg (1731) s. Nr. 1125.

Curti, Theodor: Gygax, Paul: Th' C' †. (Wissen u. Leben. Bd. 15 (Jg. 8), S. 195–200.) 441

— Holenstein, Th.: Th' C'. (Schw. Rundschau. 15, S. 185–203, 270–291, 322–342.) 442

— Keller, E[rnst]: Nachruf auf Th' C', a. Nationalrat und a. Regierungsrat ⟨24. Dez. 1848 bis 13. Dez. 1914⟩. (Schw. Zschr. f. Betreibungs- u. Konkursrecht. 1915, Heft 1/2.) 443

— [Nekrolog.] (N. Zürcher Ztg. **1914,** Nr. 1664.) 444

Curty, Joseph Emmanuel. 1750–1813, peintre. [Notice insérée dans le rapport sur la Soc. frib. des Amis des Beaux-Arts 1914, par Romain de Schaller.] (Ann. frib. 3, p. 101–104.) 445

Davel, Abraham s. Nr. 124.

De Bary, Maria. Schäfer-Schmidt, L[uise]: M' De B'; Erinnerungen aus ihrem Leben. Basel. IV, 115 S. 446

Demuth, Samuel. Jecklin, F[ritz]: Reise- u. Liebesabenteuer des Kandidaten S' D' [geb. 1644]. (Bündn. Monatsbl. 1915. S. 239–245, 274–281.) 447

Derrer, Rudolf. Mousson, Ad.: R' D'; ein Lebensbild. Zürich **1904.** 64 u. 91 S. 448

Des Gouttes, Jean-Jules-Ed., (1840–1914). (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. T. 4, livr. 2, p. 37–38.) 449

Deucher, Adolf. Welti, A.: D', A', 1831–1912. (Biogr. Jahrb. 17, S. 182–185.) 450

Dietschy, Rudolf. O[eri], F[elix]: † Dr. med. R' D', 1881—1914. (Centralbl. d. Zof.=Ver. 55, S. 395—396.) 451
Doxat, Nicolas s. Nr. 1067.
Dubs, Jakob s. Nr. 372.
Dufour, G.=H. Lettres inédites du général G.=H. D' ⟨1807—1810⟩; publ. p. Otto Karmin. (Rev. hist. de la Révol. franç. 6, p. 177—211.) 452
— Ochsenbein, G[ottlieb] F[riedr.]: General D'. (Verein f. Verbr. guter Schr., Basel. Nr. 107.) Basel. IV, 86 S. 453
Dumur, Benjamin. Maillefer, Paul: B' D' (1838—1915, président du Tribunal du district de Lausanne). (Rev. hist. vaud. 23, p. 52—61.) 454
— [Nécrologie.] (Arch. hérald. 29, p. 118—119.) 455
Dunant, Jean=Henry. (Les prix Nobel en 1901, Stockholm **1904**, p. 82—83, avec portrait.) 456
Du Plessis, Georges. Blanc, Hri.: Le docteur G' du P' ⟨1838—1913⟩. (Bull. de la Soc. vaud. des sciences natur. 50, 1914/15, n. 183, p. 113—122.) 456a
Erasmus, Desiderius. Allen, P. S.: The age of E'; lectures delivered at the Univ. of Oxford and London. London **1914**, 308 p. 457
— M[eyer] v. K[nonau]: Das Bild des E'. (Zwingliana. 3, S. 153.) 458
Ernst, Jacques. Ehrenfeld, Alex.: J' E' ⟨1823—1888⟩. (Schweiz. 19, S. 370 - 376.) 459
Escher, Kaspar. Escher, Arnold: K' E'=Hess, Präsident der Hülfsgesellschaft (in Zürich), geb. 1831, gest. 1911. (Njbl. der Zürch. Hülfges. 115.) Zürich. II, 40 S. 460
Escher, Nanny v. Amberger, Olga: N' v. E'. (Schweiz. 19, S. 314—316.) 461
Ewig, Louis. Gessler=Herzog, C. A.: L' E', ein vergessener Numismatiker, 1814—1870. (Rev. suisse de num. 20, p. 124—137.) 462
Fallery=Malignon, Marianne Pauline s. Nr. 135.
Favre, Camille, (1845—1914). (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. T. 4, livr. 1, **1914**, p. 3—9.) 463
Fay, Hermann. H' F'=Nabholz, a. Dekan †. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 822.) 464
Fellenberg, Emanuel s. Mr. 593, 594.
Fiedler, Otto Wilh. Fiedler, Ernst: F', O' W', Mathematiker, 1832—1912. (Biogr. Jahrb. 17, S. 14—25.) 465
Florin, Andreas. Conrad, Paul: † Prof. A' F' [1856—1915]. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 434—437.) 466
Fluri, Wiborada s. Nr. 810.
Fontana, Domenico. Per D' F'. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 29—30.) 467
Francalanza, Francesco. Pittore, un, locarnese del '400 sconosciuto. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 67.) 468
Franscini, Stefano. Jaeggli, Mario: Per la pubblicazione dell' epistolario di S' F'. (Educatore della Svizz. ital. 1915, n. 3 e seg.) 469
Franzoni, Sacripante, «il Bronzo». (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 28—29.) 470
Frey, Adolf. [Artikel zum 60. Geburtstage.] (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 191, 196, 202.) 471
— Beyel, Franz: A' F'. (Wissen u. Leben. Bd. 15 (Jg. 8), S. 283—290.) 472
— Fierz, Anna: A' F' als Lyriker u. Epiker. (Schweiz. 19, S. 75—80.) 473
— Fierz, Anna: Die schweizer. Ballade A' F's. (Wissen u. Leben. Bd. 15 (Jg. 8), S. 302—311.) 474
— Korrodi, Ed.: A' F' u. die schweizer. Literaturgesch. (Schweiz. 19, S. 97—100.) 475
— Würtenberger, Ernst: A' F' als Bildniskünstler. (Schweiz. 19, S. 100 - 102.) 476
Frey, Friedrich. Schmid, Hans: Oberst F' F'=Hérosé, schweizer. Bundesrat. Zürcher Diss. Zürich. X, 147 S. 477

Frommel, Gaston. P[latzhoff]=L[ejeune], E.: G' F' (1862—1906). (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1400 u. 1403.) 478

Füssli, Heinrich. Wartmann, Wilh.: Zeichnungen von H' F'. (Jahresber. der Zürcher Kunstges. 1914.) 479

Galiffe, Aymon=Gaïfre, (1856—1915). (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. T. 4, livr. 2, p. 41—42.) 480

Gallatin, Albert. Achard, A[rthur]: A' G' (1761—1849) et sa carrière diplomatique. (Journal de Genève, 6—7 sept. 1915.) 481

— Whitehouse, R.: Un Genevois il y a 100 ans; A' G'. (Semaine litt., Genève. 23, p. 401—402.) 482

Gallatin, James. A great peacemaker; the diary of J' G', 1813—1827. New York **1914.** 314 p. 483

Galopin, Jacques=Henry, (1839—1915). (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. T. 4, livr. 2, p. 40.) 484

Gasser, Peter Anton s. Nr. 977.

Geoffroy, Gabriel de s. Nr. 1301.

Ganter, Heinrich. T(uchschmid), A[ug.]: H' G' ⟨1848—1915⟩. (Vierteljahrsschr. d. naturforsch. Ges. in Zürich. 60, S. 644—645 = Abdruck aus dem Aargauer Tagbl. 1915, Nr. 179; Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 1re partie, annexe, p. 107—111.) 485

Georg, Heinrich. Zur Erinnerung an Herrn H' G'=Neukirch, 1827—1915. Basel, II, 21 S. 486

— H' G'=N', 1827—1915 (Buchhändler); [Nekrolog]. (Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 1re partie, annexe, p. 95—99.) 487

Gessner, Salomon u. Conrad. Hoffmann, Emil: Briefe v. S' u. C' G'. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1216, 1221, 1226.) 488

— Hoffmann, Emil: Goethe u. s. röm. Freunde in den Briefen S' u. C' G's. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 781 u. 787.) 489

Giron, Charles s. Nr. 211.

Gléresse, Marie de. Charrière de Sévery, W. de: Testament de M' de G', veuve de noble Claude d'Arnex, bourgeois d'Orbe... 1566 ⟨accomp.... de notes sur les familles de Gléresse et d'Arnex⟩. (Rev. hist. vaud. 23, p. 226—240.) 490

Gloor, Gottlieb. Müller, G.: G' G', Vorsteher der Erziehungsanstalt Effingen. (Brugger Njbll. 26, S. 52—54.) 491

Glutz, Robert. Probst, R.: Kreisförster R' G', 1873—1914. (Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 1re partie, annexe, p. 73—77.) 492

Gosse, Henri=Albert s. Nr. 1139.

Gotthelf, Jeremias s. Bitzius, Albert.

Graf, Urs. Zesiger, A[lfred]: Urs Grafs sechzehn Pannerträger von 1521. (O mein Heimatland; ein Kalender fürs Schweizervolk; hg. v. Ed. Neuenschwander, **1914**, Bern.) 493

Graff, Anton. Ein Porträt A' G's (sog. Käthchen Schönkopf im Leipz. Museum). (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 847.) 494

Gressly, Armand. Linder, Ch.: A' G', le géologue jurassien. (Bull. de la Soc. vaud. des sciences natur. 50, 1914/15, n. 183, p. 123—140.) 494a

Habsburg, Robert v. Hofmeister, A.: Der jüngest Sohn Rudolf v. Habsburgs (Robert, † 1280 od. 1281.) (Mitt. d. Inst. f. österr. Geschichtsforschg. 35, **1914**, S. 148—150.) 495

Häffliger, Jost Bernhard s. Nr. 1212.

Haller, Albrecht v. Meier, Fritz: Beiträge zur Biographie A' v. H's. Münchener Diss. 92 S. 496
— Mülinen, W. F. v.: Zu H's Berufung nach Berlin. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 304—307.) 497
Haller, Karl Ludwig v. Briefe K' L' v. H's an David Hurter u. Friedrich v. Hurter; hg. v. P. Emman. Scherer. Teil 2. (Beil. z. Jahresber. der Kant. Lehranst. Sarnen 1914/15.) 498
— Reinhard, Ewald: K' L' v. H'; ein Lebensbild ... auf Grund der Quellen dar= gestellt. Köln. 103 S. (Vgl. W. Kosch: Hist.=pol. Bll. 157, S. 761—772.) 499
Haltenhoff, Georges. Picot, C.: Prof. Dr. G' H', 1843—1915. (Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 1re partie, annexe, p. 87—94.) 500
Hebbel, Otto, Oberst. [Biographie.] (In: Taschenkalender f. schweiz. Wehrmänner. 1915.) 501
Hegi, Joh. Salomon s. Nr. 528.
Heidrich, Ernst [Prof. in Basel]. Erinnerung, zur, an E' H', ... 1880—1914. (Basel.) 66 S. 502
Heierli, Jakob, 1853—1912. (Jahresber. d. Geogr.=ethnogr. Ges. Zürich pro **1912/13.**) 503
— Tatarinoff, E[ug.]: H', J', 1853—1912. (Biogr. Jahrb. 17, S. 48—53.) 504
Hellmüller, Theodor. R[öthlisberger], E.: † Oberst Th' H' (1862—1915). (Helvetia. 34, S. 333—335.) 505
Henry, Albert. Thévenaz, Louis: A' H', 1844—1914. (Mus. neuchât. NS. 2, p. 46—48.) 506
Herzog, Hans. [Chatelanat, Charles:] Le général H'. (2me éd.); p. p. la Soc. des traités relig. de Lausanne. Laus. IV, 16 p. 507
— Müller, Bundesrat: Rede bei der Einweihung des General Herzog=Denkmals. (Schw. Monatschr. f. Off. a. W. 27, S. 371—374; N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1346.) 508
— Das General Herzog=Denkmal in Aarau; von H. R. (Schweiz. 19, S. 713.) 509
Hesch, Jodocus, Karthäuser in Ittingen s. Nr. 714.
Hess, Josef Anton, 1832—1915, von Unterägeri, Ständerat. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 4 u. 5.) 510
Heuscher, Johannes. Knopfli, W.: Prof. Dr. J' H', 1858—1912. (Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 1re partie, annexe, p. 32—43.) 511
Hodler, Ferdinand. Mühlestein, Hans: F' H'; ein Deutungsversuch. Weimar **1914.** 512
Holbein, Hans, d. j. Ollendorff, Oskar: Altes u. Neues über H's Darmstädter Ma= donnenbild. (Repert. für Kunstwiss. 37, NF. 2, Heft 5/6.) 513
Honegger, Caspar. (L[ehmann], Fr[itz]:) C' H'; ein Lebensbild aus der Jugendzeit der schweizer. Industrie und den Anfängen der Industrie im Zürcher Oberland. Zürich. 206 S. 514
Hosang, Johann Georg. (Truog, J. R.:) Dekan J' G' H'; Nekrolog. (Relig. Volksbl., St. Gallen. Jg. 44, **1913,** Nr. 23.) 515
Hotze, Friedrich v. (Konrad Hotz). Strickler, Gust.: Geburtsdatum u. Todestag v. FML. H' von Richterswil. (Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 15.) 516
Huber=Werdmüller, Peter Emil ⟨1836—1915⟩. [Nekrologe.] (Vierteljahrschr. d. natur= forsch. Ges. in Zürich. 60, S. 646—649; Schw. Bauztg. Bd. 66, Nr. 15; Schweiz. 19, S. 695—697; N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1326; Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 42.) 517
Hürbin, J. V. Hafter, Ernst: Strafanstaltsdirektor J. V. H' †. (Schw. Zschr. f. Straf= recht. 28, S. 329—333.) 518
Hurter, David s. Nr. 498.
Hurter, Friedrich s. Nr. 498.
Hurter, Hugo: Erinnerungen an † Vereinspapa H', S. J. (Monatrosen. 59, S. 178—182.) 519

Iselin, Isaak s. Nr. 127.

Ivernois, Francis A'. Karmin, Otto: Les finances russes en 1812 et la mission de Sir F' d'I' à Saint-Pétersbourg. (Rev. hist. de la Révol. franç. 6, p. 177—199; *à suivre.*) 520

— s. auch Nr. 132, 138, 139, 668.

Jent, Hermann. Andenken, dem, an H' J', Verleger des «Bund», Bern, 1850—1915; [hg. v. Georg Luck]. [Bern.] 34 S. 521

Jost, Hildebrand II., Bischof v. Sitten s. Nr. 256.

Jouffroy, Théodore. Ritter, Eug.: Une lettre de Th' J' (1822). (Rev. hist. vaud. 23, p. 28—32.) 522

Kambli, Dr. C. W. [Nekrolog.] (Neue Zürcher Ztg. **1914,** Nr. 1380.) 523

— Gygax, Paul: † Dekan Dr. C. W. K' als Sozialpolitiker. (Schw. Protestantenbl. 38, S. 77 - 78.) 524

Kappeler, Moriz Anton. Weber, P[eter] X[aver]: Dr. M' A' K', 1685—1769. (Geschichtsfreund. 70, S. 157—249.) 525

Keiser, Johann Georg, 1837—1915, von Zug, Ständerat. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 12—14; Zuger Volksbl. 1915, Nr. 12; Vaterland 1915, Nr. 25—26; Geschichtsfreund. 70, S. XXIII—XXIV.) 526

Keller, Gottfried. G' K'-Briefe; mitg. v. Emil Ermatinger. (Deutsche Rundschau. Jahrg. 42, 1915/16, S. 385—412.) 527

— Neue Briefe aus G' K's Frühzeit (an Joh. Salomon Hegi); hg. v. Emil Ermatinger. (Deutsche Rundschau. Bd. 161, Dezember **1914,** S. 342—372 u. Sonntagsbl. des Bund. 1915, Nr. 20—26.) 528

— Eine Kalendergeschichte G' K's. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 630.) 529

— Vorlage, die, von G' K's «Legenden». (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 922.) 530

— Aus G' K's Bettagsmandaten. (Schw. Protestantenbl. 38, S. 313—315.) 531

— Ein Bettagsmandat von Staatsschreiber G' K' vom J. 1871; von A. Nsch. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1233.) 532

— Bollmann, Emil, u. Fritz Hunziker: G' K'; Heimat u. Dichtung; Zeichnungen v. E' B'; Begleitwort v. F' H'. Frauenfeld. 64 S. 533

— Ermatinger, Emil: G' K' Leben, Briefe u. Tagebücher; auf Grund der Biographie Jakob Baechtolds dargestellt; Bd. 1: G' K's Leben. Stuttg. u. Berl. X, 680 S. [*Rez.:* Gust. Steiner: Sonntagsbl. d. Basler Nachr. 1915, Nr. 52.] 534

— Ermatinger, Emil: G' K's Fresskörbchen. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 931.) 535

— K[orrodi], E[d.]: Vom Ruhme G' K's. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 927.) 536

— Schallas, W.: Die Begründung der Handlung bei G' K'. Giessener Diss. **1914.** 65 S. 537

— Schollenberger, Herm.: Eine G' K'-Erinnerung. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 922.) 538

— Wüst, Paul: Entstehung u. Aufbau von G' K's Seldwyler Novelle «Kleider machen Leute». (Mitt. d. Lit.-hist. Ges. Bonn. Jahrg. 9, Nr. 4/5.) Bonn **(1914).** 539

— Zürcher Spaziergänge; von e. Verehrer G' K's. (Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1915, Nr. 41.) 540

Kern, Jakob. Kreispostdirektor J' K' †. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 173.) 541

Kiburg, Hartmann v. s. Nr. 225.

Knopflin, Jost, Stadtbaumeister in Zug, 1552—1637. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 50.) 542

Knüsel, Bundesrat s. Nr. 372.

Koechlin, Carl. Vischer, W[ilh.]: C' K'-Iselin, 1856—1914. (Basler Jahrb. 1915, S. 1—30.) 543

Labastrou, Hubert. [Nécrologie.] (Frib. artist. 25, **1914,** fasc. 4.) 544

Lachat, Eugène s. Nr. 257.

La Harpe, Fréd.-César s. Nr. 191.

Landolt, Johann Heinrich. Aus dem Tagebuch des Zürchers J' H' L' vom J. 1783; Mitteil. v. Mia Liebreich-Landolt. (Schweiz. 19, S. 411—420.) 545

Lang, Arnold. Hescheler, Karl: A' L' (1855—1914; Prof. der Zoologie). (Vierteljahrs-schr. der naturf. Ges. Zürich. 60, S. 1—22; Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 1re partie, annexe, p. 1—31.) [*Auch sep.*] 546

Lang, Arnold. Hescheler, Prof.: A' L'; Rede bei der Trauerfeier. (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1611 u. 1616.) 547

— Winteler, J.: Erinnerungen an Prof. A' L'. (Wissen u. Leben. Bd. 15 (Jg. 8), S. 319—325.) 548

Lang-Suter, Constantia. Aus einem Pfarrfrauen- u. Witwenleben. (Schw. Protestantenbl. 38, S. 203—206.) 549

La Tour, Gamaliel de. Guisan, A.: Un médecin veveysan du 17e s. écrivain militaire: G' de La Tour. (Rev. mil. suisse. 60, p. 474—481.) 550

Lavater, Johann Caspar. Gibb, John: Goethe's frienship with L'. (Hibbert journal. 13, **1914**, n. 1.) 551

— Pestalozzi, F[riedrich] O[tto]: Joh. C' L's Beziehungen zur Kunst u. den Künstlern. (Teil 1). (Njbl. zum Besten d. Waisenhauses in Zürich. 78.) Zürich IV, 76 S. 552

— Steinbrucker, Charlotte: L's Physiognomische Fragmente im Verhältnis zur bild. Kunst. Berlin. 272 S. mit 64 Textabb. u. 20 Bildertafeln. 4°. 553

— Stern, Alfred: Mirabeau u. L'. (In: Reden, Aufsätze u. Abhandlungen, Stuttg. u. Berlin.) 554

Lavizzari, Luigi. Bettelini, A[rn.]: Nel centenario della nascita di L' L'. Estr. (Boll. della Soc. ticinese di scienze natur. Anni 9 e 10.) Lugano. II, 5 p. 555

Leuthold, Heinrich. Hunziker, Rud.: H' L' u. die neue Ausgabe seiner Dichtungen. (Wissen u. Leben. Bd. 15 (Jg. 8), S. 130—141, 185—194.) 556

— Müller-Bertelmann, Hans: Paul Heyse u. H' L'. (Sonntagsbl. der Thurg. Ztg. Jahrg. 25, **1914**, S. 150—151, 158—159.) 557

Levade, David s. Nr. 988.

Lienert, Meinrad. Eschmann, Ernst: M' L'; zu s. 50. Geburtstag. Frauenf. IV, 144 S. [Vgl. Schweiz. 19, S. 317—320.] 558

Lier, Pauline s. Nr. 1347.

Locher, Albert. Regierungsrat Dr. A. L' †. (N. Zürcher Zeitg. **1914**, Nr. 1036 u. 1052.) 559

Lombardi, Felice (1828) s. Nr. 1306.

Longhera, Baldass. s. Nr. 1089.

Lorenz, Paul. Tarnuzzer, Chr.: Dr. med. P' L', 1835—1915. (Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess, 1re partie, annexe, p. 100—106; Bündn. Monatsbl. 1915, S. 166—170; Der freie Rätier. 1915, Nr. 76—77.) 560

Mainoni, generale s. Nr. 678.

Manuel, Niklaus. Vetter, Ferd.: Schwert u. Feder; N' M' als Kriegsmann u. Dichter 1522—1528. (Sonntagsbl. des Bund. 1915, Nr. 2—5.) 561

Markwalder, Traugott. Oberst M' †. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1798.) 562

Marti, Fritz. [Nekrologe.] (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1205 u. 1224.) 563

— Suter, Paul: F' M'; Worte der Erinnerung. (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1539, 1543, 1547.) 564

Marval, Louis de s. Nr. 133.

Meier, Robert, (techn. Direktor der von Rollschen Eisenwerke.) [Nekrolog.] (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1037.) 565

Meister, Ulrich. Zum Rücktritt des Herrn Dr. U' M' als Forstmeister der Stadt Zürich. (N. Zürcher Ztg. **1914**. Nr. 1734.) 566

Melcher, Florian. Planta, Robert: † Dr. F' M'. (Ann. della Soc. reto-romantscha. 29, p. 1—16.) 567

Merveilleux, David-François s. Nr. 935.
Meyer, Betsy. Frey, Lina: M', B', 1831—1912. (Biogr. Jahrb. 17, S. 46—48.) 568
Meyer, Betsy. Eine ungedruckte Rezension B' M's (1897); mitg. v. Ad. Frey. (Südd. Monatsh. Jahrg. 11, Bd. 2, S. 680-687.) [Betr. Vorträge von H. Trog über C. F. Meyer.] 569
Meyer, Ferdinand s. Nr. 399.
Meyer, Conrad Ferdinand: Drei Gedichte von C. F. M'; mitg. v. Janko. (Deutsche Rundschau. Bd. 162, S. 179-181.) 570
— Speyer, Const. Elisab.: Die deutschen Kaiser in der Dichtung C' F' M's. (Arch. f. d. Stud. d. n. Sprachen u. Lit. Jahrg. 69, NS. Bd. 33, S. 45—65.) 571
Meyer (zum Hirzen), Jakob. Meyer, Paul: Aus den Wanderjahren eines Basler Studenten des 17. Jahrh. (Basler Jahrb. 1915, S. 209—244.) 572
Michaud, Louis (1823—1915). Godet, Phil.: Sainte-Beuve et l'étudiant neuchâtelois. (Semaine litt., Genève. 23, p. 607.) 573
Molsheim, Peter v. Büchi, Alb.: Zur Biographie P's v. M'. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 112—113.) 574
Morelli, Jacopo. Frati, C.: Tra gli autografi; lettere ined. di scrittori ital. dei sec. 18 e 19 tratte delle carte di J' M' [luganese]. (Il libro e la stampa. 8, **1914**, fasc. 3.) 575
Motta, Giuseppe. B[ierbaum], W[illi]: Bundespräs. Dr G' M'. (Schweiz. 19, S. 57—58.) 576
Mühlberg, Fritz. M(ühlberg), M(ax): Dr. F' M', 1840—1915. (Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 1re partie, annexe, p. 112—156.) 577
— Wehrli, Leo: Prof. Dr. F' M' [Nekrolog.] (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 657 u. 663; Ergänzung v. Ad. Frey, ebenda Nr. 690.) 578
Münch v. Landskron, Johann, Bischof v. Lausanne s. Nr. 262.
Naef, Joh. † J' N' med. prakt., gest. 1914 (Centralbl. d. Zof.-Ver. 55, S. 300--302.) 579
Nardin, Ulysse u. **Paul-D.** s. Nr. 1302.
Necker, Jacques s. Nr. 669.
Niestlé, Henry. Ostini, Fritz v.: H' N'. (Kunst u. Dekoration. 18. **1914**, S. 115—124.) 580
Noti, Severino. Un gesuita ticinese. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 32.) 581
Nüesch, Jakob. Reinhardt, Ludw.: Der Prähistoriker Dr. J' N' ⟨1845—1915⟩. (Schweiz. 19, S. 768—769.) 582
Ott-Däniker, Gustav Heinrich († 1912). (Das Kunsthaus, Zürich. **1914**, S. 2—4.) 583
Overbeck, Franz. (Jentsch, Carl:) O' u. Nietzsche. (Grenzboten. Jahrg. 67, **1908**, Nr. 36.) 583a
Paleari, Giacomo e **Giorgio.** Documenti, nuovi, per gli ingegneri militari Giac. e Giorgio P' (di Morcote). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 40—46.) 584
Paracelsus, Theoprastus Bombastus. Barca, H.: La vie de Paracelse Theophrastus von Hohenheim, 1493—1541. Paris **1914**. 368 p. 585
— Schlegel, Emil: P' als Prophet. Tübingen. IV, 49 S. 586
Pasche, Charles-Louis. Schnetzler, Ch.: Ch'-L' P', 1836—1914. (Rev. hist. vaud. 23, p. 289—298.) 587
Pedroni, Pietro, di Giornico (1685) s. Nr. 1294.
Perret-Gentil, Josué s. Nr. 935.
Pestalozzi, Joh. Heinrich. P' u. die Religion; v. J. W. (Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1915, Nr. 52.) 588
— Audienz, Pestalozzis, bei Kaiser Alexander im Segerhof zu Basel, 16. Jan 1814; von W. Gr. (Schweiz. Lehrerztg. **1914**, Nr. 2.) 589
— Heineken, E.: Der Zahlbegriff bei P'. Leipziger Diss. **1914**. IV, 63 S. [Siehe Bibliogr. 1914, Nr. 617.] 590

Petitot, Jean. Clouzot, Henri: Documents inéd. sur J' P'. (Bull. de la Soc. de l'hist. de l'art franç. **1914,** fasc. 2—4.) 591
Peyer, N. P., Chorherr in Luzern (1646—1709) s. Nr. 1125.
Peyer Im Hof, B. (Ende 16. Jahrh.) s. Nr. 1133.
Pfyffer von Altishofen, Kasimir. Meyer von Schauensee, Placid: K' Pf' v. A'; ein Beitrag zur schweizer. Rechtsgesch. (In: Festgabe f. Georg Cohn; Zürich, S. 31—64.) 592
Pictet de Rochemont, **Charles:** Briefe von Ch' P' de R' an Philipp Emanuel von Fellenberg; hg. v. † Hans Brugger. (Polit. Jahrb. d. schw. Eidg. 29, S. 315—539.) 593
— Brugger, Hans. Ch' P' de R' u. Phil. Eman. v. Fellenberg. Bern. IV, 108 S. [Vgl. N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1571.] 594
Pioda, Bundesrat s. Nr. 372.
Planta, Peter Conradin. Heer, Jacob: Ständerat P' C' v. Pl'; ein Lebensbild zur Charakt. Graubündens im 19. Jahrh. Zürcher Diss. VI, 218 S. [Ausg. B.: **1916.**] 595
Platter, Julius. Müller, Hans: J' P' ⟨1844—1914⟩. (N. Zürcher Ztg. **1914.** Nr. 1719.) 596
Pradier, Jean=Jacques, dit James. Baud=Bovy, David: J'=J' P'; [suivi de:] 13 lettres de P'. (Nos anciens. 15, p. 3—44.) 597
Püntiner, Azarias s. Nr. 1044.
Rahn, Johann Rudolf. Meyer von Knonau, G[erold]: R', J' R', Prof. in Zürich, 1841—1912. (Biogr. Jahrb. 17, S. 9—14.) 598
— Zemp, Josef: J' R' R'. (Jahresber. der schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. **1912** u. **1913,** S. 71—79.) 599
Rambert, Eugène. Rossel, Virg.: E' R' et son «Journal d'un neutre» (1870). (Semaine litt., Genève. 23, p. 126—128, 136—139.) 600
Revilliod, Jean=François dit John. Revilliod, Léon: J'=F' R', dit J', 1798—1873; sa vie racontée par son fils cadet. Genève **1909.** 62 p. [Ne se vend pas.] 600a
Rhenanus, Beatus. E[gli. Em. †]: Battus (statt Beatus) Rh'. (Zwingliana. 3, S. 194.) 601
Riemensberger, Daniel s. Nr. 146.
Ritschi, Kaplan in Frauenfeld, s. Nr. 705.
Robert, Léon Henri. D[äniker], H[ch]: † Dr. jur. L' H' R', gest. 1914. (Centralbl. d. Zof.=Ver. 55, S. 790—791.) 602
Rod, Edouard. F[enigstei]n, B[erthold]: E' R' ⟨1857—1910⟩. (Schweiz. 19, S. 636—638.) 603
Rodari, Tomaso s. Nr. 847.
Roner, Johannes, (alt Gewerbeschuldirektor) †. (N. Zürcher Ztg. **1914,** Nr. 1089.) 604
Rordorf, Rosilla u. **Rudolf.** Rordorf=Gwalter, Sal.: Die Geschwister R' u. R' R' u. ihre Beziehungen zu Zürcher Reformatoren. (Zwingliana. 3, S. 180—193.) 605
Rosenroll, Barb. Dorothea v. Salis=Marschlins, Meta v.: Mitteilungen aus dem Fa=milienarchiv von Alt=Marschlins. [Forts.]; 2: Spiegelung einer Persönlichkeit des 18. Jahrh. (B' D' v. R', 1691—1784). (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 193—198, 226—239.) 606
Rothpletz, Emil. Rothpletz, Emil ⟨Sohn⟩: Aus der Militärzeit des Obersten E' R' ⟨Forts.⟩ (Schw. Monatsschr. f. Off. a. W. 27, S. 430—435, 459—462.) 607
Rougemont, George de s. Nr. 159.
Rousseau, Jean=Jacques: The political writings of J'=J' R', ed. from the orig. mscr. and authent. ed.; with introd. and notes by C. E. Vaughan. 2 vol. Cambridge. XXII, 516 and X, 578 p. 608
— Un hommage de Fabre d'Eglantine à J.=J. R'. (Rev. hist. de la Révol. franç. 6, p. 145—146.) 609
— Blatz, H.: Die Aufnahme der Nouvelle Heloïse von J.=J. R' u. ihre Beurteilung in der franz. Lit. des 18. Jahrh. Heidelb. Diss. **1914.** 107 S. 610

Rousseau, Jean=Jacques. Linder Rich.: R' u. Schiller. (N. Jahrbb. f. d. kl. Alt. u. f. Päd. Jg. 18, Bd. 36, S. 385—407.) 611
— Monin, H.: Les œuvres posthumes et la musique de J'=J' R' aux «Enfants Trouvés». (Rev. d'hist. litt. de la France. 1915, n. 1—2, janv.—juin.) 612
— Pinot, V.: R' en Suède. (Rev. du 18e siècle. **1914**, n. 4, oct.—déc.) 613
— Proal, L.: Les lacunes intellect. et morales de J.=J. R'. (Rev. philos. de la France et de l'étr. 40, n. 8.) 614
— Ruplinger, A.: Un contradicteur de J.=J. R': le Lyonnais Charles Bordes. (Rev. d'hist. de Lyon. **1914**, sept.—oct.) 615
— Sallwürk, E. v.: R's Stellung in der Pädagogik u. in der Gesch. der Pädag. (Pädag. Studien. 1915, Heft 1.) 616
— Scaglione, Fr.: Gian Giacomo R'. Catania **1914**. 160 p. 617
— Stierli, Ad.: De l'influence des «Pensées sur l'éducation» (1693) de John Locke sur l'«Emile» (1762) de J.=J.R', dans le domaine de l'éduc. intellect. Thèse de l'Univ. de Berne. Zurich **1910**. 96 p. 618
— Stoppoloni, A. Gian Giacomo R'. Nuova ed. ampliata. (Bibl. ped. antica e mod., vol. 32.) Milano, Roma, Napoli **1914**. 213 p., con 8 tav. 619
— Szyikowski, Maryan: Mysl Jana Jakòba R' w Polsce 18 wieku. Krakow **1913**. 270 S. 620
— Tarozzi, Gius.: Gian Giac. R' Genova **1914**. 621
— Tuetey, A.: L'exhumation du corps de J'=J' R'. (Revol. franç. T. 68, p. 162—163.) 622

Roux, César s. Nr. 1230.

Roverea, Jakob v. Mülinen, W. F. v.: Ritter J' v. R', Herr von Crest. (N. Berner Taschenb. 20, S. 1—23.) 623

Rüedi, Jakob. Oberst J' R', Oberforstmeister (d. Kt. Zürich, 1842—1915). (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1647.) 624

Rütlinger, Joh. Jakob. Frei, Oskar: J' J' R' v. Wildhaus ⟨1790—1856⟩, s. Leben, s. Dichtungen u. Schriften. (Njbl. hg. v. Hist. Ver. des Kant. St. Gallen. S. 1—30.) 625

Rugg, Balthasar, von Tanegg, um 1529. E[gli, Em. †]: Zu Sichers Chronik. (Zwing=liana. 3, S. 154.) 626

Rusconi, F. E. Meier, P. Gabr.: Per la biografia dell' arciprete di Bellinzona, F. E. R' († 1721). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 100—101.) 627

Russillion, François=Louis s. Nr. 1127.

Salis=Soglio, Daniel v. s. Nr. 1068.

Salis=Zizers, Maria Anna Franziska v., geb. v. Bessler s. Nr. 1061.

Salis, Rudolf v. s. Nr. 115.

Sarasin, Jakob (um 1780/81) s. Nr. 1074.

Sardi, Gius. s. Nr. 1089.

Saussure, Ferdinand de. Favre, Ed.: F' de S', 1857—1913. Extr. (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. T. 3, livr. 8, **1913**.) [Genève.] IV, 7 p. 628

Saussure, Horace Benedict de. Niggli, Paul: H' B' de S'. (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1037 u. 1039.) 629

Sautter, Louis, ⟨1825—1912⟩; d'après son journal intime et sa corresp. Paris. 369 p. 630

Schenk, Karl, Bundesrat s. Nr. 372.

Scherer, Leodegar. Hess, P. Ignaz: Abt L' Sch' von Engelberg; Gedenkbll. (Beil. z. 64. Jahresb. über die Lehr= u. Erziehungsanst. des Bened.=Stiftes Engelberg 1914/15.) Luzern. 47 S. 631

Scheuer, Otto. Perrot, F.=Louis et A. Jaquerod: Dr. O' Sch', 1878—1914 [chimiste]. (Actes de la Soc. helv. des sciences nat., 97e sess., 1re partie, annexe, p. 78—83.) 632

Schiess, Heinrich. Mellinger, Carl: Prof. Dr. med. H' Sch', 1833—1914. (Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 1re partie, annexe, p. 44—51.) 633

Schiner, Matthäus. Büchi, Alb.: Kardinal Sch' u. die Reform. (3. Vereinsschr. der Görresges. **1914**, S. 34—42.) 634

Schlaefli, Ludwig, [u.] C(arl) W(ilh.) Borchardt: Briefwechsel ... ⟨1856—1877⟩; [hg.] v. J[oh.] H[einrich] Graf. SA. (Mitt. der Naturf. Ges. Bern. 1915.) Bern. II, 20 S. 635

Schlatter, Ambrosius. Schlatter, Dora: Meine Gedanken sind nicht eure Gedanken; aus dem Leben des A' Sch'. Basel **1914.** 31 S. 636

Schlatter, Dora. H[auri], N[athanael]: D' Sch', † 25. April 1915. (Basler Nachr. 1915, Nr. 225.) 637

— Schlatter, S(al.): Zum Licht empor! Eine kleine Lebensskizze D' Sch's mit Auszügen aus ihren Briefen. St. Gallen. 72 S. 638

Schlumpf, Felix Joseph. Erlebnisse eines 90jähr. Wattwiler Bürgers (F' J' Sch'); zus.gestellt v. C. F. (Toggenburger Anz. 1915, Nr. 50—55.) 639

Schmid, Albert. Bierbaum, Willi: Ein Pionier der schweizer. Maschinenindustrie. (Schweiz. 19, S. 123—126.) 640

Schmid, Hans. Wuhrmann, Willy: Zwei Namensvettern als Zwinglis Helfer am Grossmünster. (Zwingliana. 3, S. 148—153.) 641

Schneebeli, Emil. B[issegger], W[alther]: † Alt Stadtrat E' Sch'. (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1477.) 642

Schnorf, Kaspar. Prof. Dr. K' Sch' †; von M. Z. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1002.) 643

Schöneck, Hüglin v. s. Nr. 259.

Schorno, Franz Victor, Landschreiber zu Schwyz (1699) s. Nr. 1355.

Schröter, Carl. Zum 60. Geburtstage von C' Sch'. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1745.) 644

Schuler, Caspar. Andenken, zum, an C' Sch', geb. 1856, gest. 1915. St. Gallen. 15 S. 645

Schwendimann, Kaspar Joseph, Medailleur s. Nr. 282.

Schwyter, Karl. Leonarda, Canisius: Erinnerung an ... K' Sch' von Lachen. Einsiedeln. 197 S. 646

Seeberger, Adolf. Baumann, E.: Kreiskommandant Major A' S' von Lupfig †. (Brugger Njbll. 26, S. 55—58.) 647

Seregno, Cristoforo u. Nicolao da s. Nr. 1103.

Sickinger, Gregor s. Nr. 740.

Sidler, P. **Wilhelm,** 1842—1915, von Küsnacht, Geistlicher, Schulmann u. Historiker. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 48; N. Zürcher Nachr. 1915, Nr. 341, 2. Bl.; Vaterland. 1915, Nr. 293 u. 294; Schwyzer Ztg. 1915, Nr. 99.) 648

Silenen, Jost v., Bischof v. Sitten s. Nr. 261.

Skreta, Heinrich. Schwerz, Franz: Ein Schweizerarzt u. sein berühmtes Werk aus dem 17. Jahrh. (Sonntagsbl. des Bund. 1915, Nr. 27.) 649

Solario, Andrea. Badt, Kurt: A' S', sein Leben u. s. Werke. Leipz. **1914.** 221 S. [*Rez.:* Gronau: Monatsh. f. Kunstwiss. 8, S. 24—26.] 650

Spitteler, Carl. C' Sp'-Heft [der Zschr.:] Die Freie Schulgemeinde. Jahrg. 5, Heft 3. Jena. 651

— Altwegg, W[ilh.]: Sp's «Olympischer Frühling. (Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1915, Nr. 19—21.) 652

— Brodbeck-Buess, Wilh.: Liestal u. C' Sp'. (Schweiz. 19, S. 231—234.) 653

— Ermatinger, Emil: Idee u. Wert von C' Sp's Schaffen. (Schweiz. 19, S. 197—207.) 654

— Faesi, Rob.: C' Sp'; eine Darstellung seiner dichterischen Persönlickkeit. (Schriften f. Schweizer Art u. Kunst. 11/13.) Zürich. XII, 94 S. 655

Spitteler, Carl. Fränkel, Jonas: Rede über Sp', geh. am 24. April 1915 . . . Bern. 24 S. 656
— Frey, Ad.: Eine Rezension u. ihr Schicksal. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 481 u. 487.) 657
— [Geering, Martha:] Was ist uns C' Sp'?, v. Ruth Waldstetter [Pseud.]. (Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1915, Nr. 17.) 658
— Kluth, Otto: Un poète suisse: C' Sp'. (Bibl. univ. 78, p. 97—114.) 659
— Korrodi, Ed.: Zu Ehren C' Sp's; Festrede. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 500 u. 505.) 660
— Morsier, E. de: Sp'. (L'Opinion. 17 avril 1915.) 661
— Steiger, A[ug.]: Sp's Sprachkunst. (Beil. zum Progr. der Kantonsschule in Zürich. 1915.) Zürich. 31 S. [*Im Buchhandel:* Zürich, Rascher & Co.] 662
— Trog, Hans: C' Sp's Kindheitserinnerungen. (Schweiz. 19, S. 229—230.) [Rez. v. Nr. 685 der Bibliogr. v. 1914] 663

Sprüngli, Bernhard s. Nr. 232.

Stadler, Johann s. Nr. 1299.

Staël, Anne-Louise-Germaine de. Bricout, J.: L'Allemagne de Mme de St'. (Rev. du clergé franç. 1915, 15 févr.) 664
— Cucchetti, G.: Il rifugio di mad. de St'. (Rassegna contemp. 6, **1913**, n. 19.) 665
— Les dîners de Mad. de St'. (Interméd. des chercheurs et curieux. 1915, 10 mars.) 666
— Dimnet, E.: Madame de St' in the light of current events. (19th cent. and after. Sept. 1915.) 667
— Ivernois, Francis d': Une lettre de Sir F' d' I' sur Madame de St'. (Rev. hist. de la Révol. franç. 6, p. 345.) 668
— Haussonville, comte d': Mme de St' et M. Necker d'après leur corresp. inéd.; 9, les dernières années et la mort de Mme Necker. (Revue des Deux Mondes. **1914**. 15 juin.) 669
— Lanzac de Laborie, de: Pourquoi et comment Madame de St' a-t-elle visité l'Allemagne? (Le Correspondant. 10 août 1915.) 670
— Ritter, Eug.: L'ascendance vaudoise de Madame de St'. (Rev. hist. vaud. 23, p. 303—305.) 671
— Wolfinger, D.: Wie Frau v. St' Deutschland entdeckt hat. (Stimmen der Zeit 88, Nr. 6.) 672

Stämpfli, Jakob. Feller, Rich.: J' St'; Vortrag. Bern **1914**. 32 S. 673

Stampfer, Jakob. Hahn, E[mil]: J' St', Goldschmied, Medailleur u. Stempelschneider von Zürich 1505—1579. (Mitteilungen der Antiquar. Ges. Zürich. 79.) Zürich. 90 S., 11 Taf. u. 1 Stammtafel. 674
— s. auch Nr. 283.

Stauffer, Karl. Frey, Ad.: K' St'-Bern: Rückblicke u. Briefe. (Kunst u. Künstler. 8, **1909/10**, Heft 7 u. 8, S. 356—365, 399—402.) 674a

Steiger, Niklaus Friedrich v. s. Nr. 133.

Steinhauser, Anton. Derungs, Joh. Bapt.: † Nationalrat A' St', 1840—1915. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 358—368, 386—396.) [Auch sep. Chur. IV, 21 S.] 675

Stettler, Karl Ludwig s. Nr. 143.

Stimmer, Tobias s. Nr. 1192.

Stoutz, Charles-Fréd. de, (1840—1915). (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. T. 4, livr. 2, p. 38.) 676

Studer, Daniel s. Nr. 1277.

Stumpf, Johannes s. Nr. 231.

Sturzenegger, Hans. Graber, Hans: Maler H' St'-Schaffhausen. (Deutsche Kunst u. Dekor. 18, Heft 8.) 677

Taglioretti, Agostino. Beretta, G.: Documenti ined. degli anni 1799, 1800 e 1801 conc. A' T' ed il generale Mainoni. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 91—93.) 678

Taglioretti, Pietro. P' T', Giulia e Aless. Manzoni. (Boll. stor. della Svizz. italiana. 35, p. 31.) 679

Techtermann, Guillaume. Raemy, Tobie de: Le chancelier T' (1551—1618). (Arch. de la Soc. d'hist. du cant. de Fribourg. 10, p. 381—428.) 680

Tester, Josua. Pieth, Friedr.: J' T' [1806—1873] u. das Testersche Legat. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 181—190.) 681

Thomas, Albert. Guillot, Alex.: A' Th', pasteur de l'Église de Genève ⟨1868—1915⟩; esquisse biogr. Extr. (Semaine relig. de Genève, mars et avril 1915.) Genève. 46 p. 682

Thürlings, Adolf. Prof. Dr. phil. et theol. A' Th' zum Gedächtnis. Bern u. Aarau. 20 S. 683

— Prof. Dr. A' Th' †. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 190.) 684

— [Nekrolog]; v. K. N. (Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1915, Nr. 10.) 685

Tissot, Edmond. † Le colonel E' T', 1823—1915, par M. C. (Centralbl. d. Zof.-Ver. 55, S. 620—622.) 686

Tobler, Adolf. Tobler, Rud.: A' T' zum Krieg 1870. (Arch. f. d. Stud. d. n. Sprachen u. Lit. Jahrg. 69, NS. Bd. 33, S. 175—178.) 687

Troxler, Ignaz Paul Vital. Götz, Alfred: J' P' V' T' als Politiker; e. Lebensbild aus der Werdezeit der neuen schweizer. Eidg. Zürcher Diss. Zürich. II, 183 S. (= Schw. Studien zur Geschichtswiss. Bd. 7. Heft 2.) [*Rez.:* G. Tobler: Anz. f. schweiz. Gesch. NF. 13, S. 190—191.] 688

Tuchschmid, August. [Zschokke, Ernst:] Jubiläum Rektor Dr. Aug. T', 3. Okt. 1914. SA. (Jahresber. der Aarg. Kantonsschule 1914/15.) [Aarau.] II, 6 S. 4°. 689

Unmut, A., verh. Peyer Im Hof s. Nr. 1133.

Usteri, Emil. (Zimmermann, R.:) P. E' U', S. J. † (1839—1914). (Schw. Kirchenztg. 1915, S. 190—191.) 690

Valléllian, Loys. Courtray, Alb.: Le peintre L' V' et ses œuvres à la Valsainte. (Ann. frib. 3, p. 112—115.) 691

Venetscher, Peter. (V', P':) Briefe aus dem Reformationsjahrhundert (an Hch Bullinger); mitg. v. G. Bossert. ⟨Forts.⟩ (Bll. f. württ. Kirchengesch. NF. 19, S. 83—96.) 692

Vetter, Ellen u. **Ferdinand** s. Nr. 701.

Vinet, Alexandre. Une lettre de V' (1842); publ. p. S. Rocheblave. (Semaine litt., Genève. 23, p. 482—484.) 693

Vögeli, Arnold. Oberst A' V'-Bodmer † ⟨1826—1915⟩. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 814 u. 818.) 694

Von Flüe, Nikolaus s. Nr. 973, 974, 1197, 1371.

Vulliéty, Henri-Alexandre (1860—1915). (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. T. 4, livr. 2, p. 38—40.) 695

Wagner, Jakob. G[essler], A[lb.]: Maler J' W' ⟨1861—1915⟩. (Schweiz. 19, S. 747—748.) 696

Walder, Heinrich. Z[ollinger], F[riedr.]: H' W'-Appenzeller †. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 249.) 697

Wallier, Pierre de (1554) s. Nr. 1124.

Weber, Robert. Billeter, O.: Prof. Dr. R' W', 1850—1915. (Actes de la Soc. helv. des sciences nat. 97e sess., 1re partie, annexe, p. 157—160.) 698

Weissenbach, Placid. [Nekrolog.] (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1297 u. 1298.) 699

Welti, Albert. Wartmann, W[ilh.]: W', A'; 1862—1912. (Biogr. Jahrb. 17, S. 176—182.) 700

Wernly, Ed. s. Nr. 211.

Widmann, Joseph Victor. Brahms, Joh.: J' B's Briefe an J' V' W', Ellen u. Ferd. Vetter, Ad. Schubring. (Joh. Brahms Briefwechsel. 8.) Berl. 245 S. 701

Widmann, Joseph Victor. Fränkel, Jonas: W', J' V', 1842–1911. (Biogr. Jahrb. 17, S. 256—272.) (Erweit. Abdruck aus: Wissen u. Leben. Jahrg. 7, Heft 15—16.) 702
Wild, Paul Felix †. [Verleger.] (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1661.) 703
Wirth-Sand, Daniel. Alder, Oskar: Präsident W'-S' in St. Gallen; ein Wort der Erinnerung zu s. 100. Geburtstage, 7. Dez. 1915. (Volksfreund, St. Gallen. 1915, Nr. 143.) 704
Wirz, v. Oberholzer, A.: Aus dem Briefwechsel zwischen Obervogt de Wirz à Rudenz in Arbon u. Ritschi, Chapelain in Frauenfeld. (Sonntagsbl. der Thurg. Ztg. Jahrg. 25, **1914**, S. 315—333.) 705
Wirz, Hans. Schulthess, Otto: † H' W'; ein schweizer. Schulmann u. Gelehrter. (Das human. Gymn. Jg. 26, S. 86—92; auch sep. Heidelberg. 7 S.) 706
— Zum Andenken an Prof. Dr. H' W', 1842—1914. Zürich. 39 S. 707
Wirz, Johann Caspar. T]ürler], H[einr.]: † J' C' W'. (In: Regesten zur Schweizergesch. aus den päpstl. Arch., Heft 5, S. IX—XI.) 708
Wolf, Niklaus, v. Rippertschwand s. Nr. 981.
Wülflinger, Rudolf. S[tückelberg], E. A.: Abt R' W', † 1445 (v. Wettingen). (Arch. hérald. 29, p. 36—37.) 709
Wyss, Johann Rudolf. Ischer, Rud: Aus der Briefmappe J. R. W' des Jüngern. (N. Berner Taschenb. 20, S. 70—110.) 710
Wyttenbach, Samuel s. Nr. 1139.
Zazikhofen, Ulrich v. s. Nr. 1190.
Zellweger-Steiger, Lily. (Zellweger, Otto:) Frau Pfarrer Z'; ein Lebensbild. Basel. 149 S. 711
Ze Rhin, Friedrich, Bischof v. Basel s. Nr. 1126.
Zollikofer, Barthol. s. Nr. 1277.
Zwingli, Ulrich: Huldreich Z's sämtl. Werke, hg. v. Emil Egli †, Georg Finsler u. Walther Köhler. Bd. 4, Bg. 1—15 (Aktion od. Brauch des Nachtmahls; Ratschlag betr. Ausschliessung vom Abendmahl; Eine Antwort, Val. Compar gegeben; Zeugenaussagen im Täuferprozess; Ehegerichtsordnung; Von der Taufe ..., sämtl. 1525); Bd. 9 (= Briefw. 3), Bg. 1—10 (1. Jan.—18. Juni 1527). (Corpus Reformatorum. Vol. 91 u. 96.) Leipzig. 712
— K[öhler], W[alter]: Antistes Z'. (Zwingliana. 3, S. 194.) 713
— E[gli, Em. †]: Der Weg zum Gelehrtenberuf (Z' u. Jodocus Hesch). (Zwingliana. 3, S. 155.) 714
— Farner, Oskar: Z's Entwicklung zum Reformator nach s. Briefwechsel bis Ende 1522 ⟨Schluss⟩. (Zwingliana. 3, S. 129–141, 161–180.) 715
— K[öhler[, W[alter]: Z' als päpstl. Akoluthenkaplan. (Zwingliana. 3, S. 154.) 716
— (Schedler, R.:) Z's Stahlbad im J. 1515; zur Erinn. an die Schlacht von Marignano. (Schw. Reformbll. 49, Nr. 36—37.) 717
— Waldburger, A.: Z'. (In: Die Religion in Gesch. u. Gegenwart; Bd. 5, Sp. 2250—2260.) 718
Zwyssig, Alberik. Scherer, P. Emman.: Erinnerungen an P. A' Z'. (Schw. Rundschau. 15, S. 43—47.) 719

E. Landeskunde, Kantons- und Ortsgeschichte.

Ganze Schweiz und grössere Teile.

Wettstein, Oscar Die Schweiz; Land, Volk, Staat u. Wirtschaft. (Aus Natur u. Geisteswelt. 482.) Leipzig. VI, 114 S. u. Karte. 720

* * *

Bodensee s. Nr. 1188, 1189, 1239.

Gotthardbahn, die, u. seine (!) nächste Umgebung. (Lampugnanis Reiseführer. 66.) Mailand (**1909**). IV, 14 u. 122 S. [Auch in franz., ital. u. engl. Sprache ersch.] 720a

Siedelungskunde.

Ott, Ad.: Die Siedelungsverhältn. beider Appenzell. Zürcher Diss. SA. (Jahresber. der geogr.-ethnogr. Ges. Zürich. 14/15.) Zürich. IV, 131, 39 S. 721

S. auch Nr. 884 (Genf).

Beschreibung und Geschichte einzelner Kantone, Gebiete und Orte.

Zürich.

Zürich (Kanton). Urkundenbuch der Stadt u. Landschaft Zürich; hg. v. einer Komm. der antiquar. Ges. in Z', bearb. v. Dr. J[acob] Escher † u. Dr. P(aul) Schweizer; Bd. 9, 2. Hälfte, mit Orts- u. Personenregister, angef. v. C[arl] Brun. Zürich. 4⁰. 722

— Binder, Gottlieb, u. Alb. Heer: Unsere Heimat; der Schule u. dem Volk des Kant. Z' gewidmet. Zürich. X, 254 S. 723

— s. auch Nr. 1009, 1237, 1362.

* * *

Affoltern b. Zürich. Schinz, Max: Die Gemeinde A' bei Zürich in Vergangenheit u. Gegenwart. (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1130, 1133, 1141.) 724

Greifensee s. Nr. 75, 76.

Ittingen. Stauber, Emil: Aus der Gesch. der Karthause I'. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 793 u. 799.) 725

Kilchberg. Binder, Gottlieb: Das Haus zum «Brölberg» in K' u. s. früheren Bewohner. (Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 50—51.) 726

Oberstrass. Escher, Conrad: Chronik der Gemeinden Ober- u. Unterstrass. Zürich. 392 S. 727

Uerzlikon b. Kappel s. Nr. 23.

Unterstrass s. Nr. 727.

Wetzikon s. Nr. 1222.

Winterthur s. Nr. 1223, 1298.

Wülflingen. (Hauser, Casp., u. H[ans] Meyer-Rahn:) Schloss W'. [Winterthur.] IV, 69 S. 728

— Schloss W'. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1250.) 729

Zimikon s. Nr. 1184.

Zollikon. Aus der Entwicklungsgesch. v. Z'. (Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 22—25.) 730

Zürich (Stadt). (Zurlinden, Sam.:) Hundert Jahre; Bilder aus der Gesch. der Stadt Z' ... 1814—1914; Bd. 2: [1866—1914.]. Zürich. XV, 450 S. 731

— Peter, Alois: Geschichte der Postgebäulichkeiten Z's 1630—1913. SA. (Postjahrbuch der Schweiz. 3.) Chur (**1914.**) 732

— Escher, Conrad: Die Strassennamen der Stadt Z'. (Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 11—13.) 733

— Schwerz, F.: Die «Badergasse», ihre früheren u. jetzigen Bewohner. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1086.) 734

— Stichler, Carl: Vom Haus «zum kleinen Steinbock». (Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 40.) 735

— s. auch Nr. 156, 252, 348, 991, 992, 1147, 1194, 1204, 1224, 1225, 1233, 1238, 1282, 1290, 1297, 1316, 1327, 1330—1332, 1341.

Bern.

Bern (Kanton). T[scharner], L[udwig] S[am.] v.: Bern u. die Waadt. SA. (Berner Tagblatt. Jahrg. 27). Bern. 15 S. 736

— s. auch Nr. 118, 130, 273, 274, 315, 997, 1010, 1050, 1119–1121, 1168, 1234–1237, 1243, 1244, 1313, 1349, 1356.

* * *

Emmental. Frey, Heinrich: Das E'; Versuch einer geograph. Monographie. Berner Diss. SA. (Jahresber. der Geograph. Ges. v. Bern. 22.) Bern **1910.** 90 S. mit 5 Karten. 737

Franches-Montagnes s. Nr. 1300.

Jura, Berner. Daucourt, Arthur: Dictionnaire hist. des paroisses de l'anc. Evêché de Bâle; t. 9: Le chapitre de Salignon ou Salsgau. IV, IV, 126 p. (Compl. en 9 tomes, 1897–1915.) 738

— s. auch Nr. 1217.

Oberland s. Nr. 1321.

Saanen. Aebersold, Gottfr.: Studien zur Gesch. der Landschaft S'. Berner Diss. (Abh. zum schw. Recht. 66.) Bern. X, 202 S. 739

* * *

Bannwil s. Nr. 117.

Bern (Stadt). Sickinger, Gregor: Der Plan der Stadt B', gemalt von G' S' 1603–1607, mit Begleitwort v. Ed. v. Rodt. Bern. 1 Bl. quer-fol. u. IV, 16 S. 4°. 740

— Fluri, Ad.: Ablassbriefe zugunsten des St. Vincenzen-Münsters zu B'. SA. (Münsterbaubericht 1915.) Bern. 38 S. 741

— Steck, R.: Der Erzengel Michael am Berner Münster. (Schw. Reformbll. 49, S. 47–48.) [Vgl. Jahresber. des Münsterbauver. in Bern. Nr. 27.) 742

— Spiess, Wilh.: Die Brunnen B's. 2. A. (Bern **1914.**) 40 Bll. 4°. *heliographiert.* 743

— s. auch Nr. 240a, 264, 1076, 1191, 1217a, 1256, 1266, 1348.

Biel. Rodt, Ed. v.: Restauration der Stadtkirche B'. (Jahresber. der schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. **1912** u. **1913,** S. 60–61.) 744

— Haus zur «Alten Krone» in B'. (N. Zürcher Ztg. **1914,** Nr. 1718.) 745

— Spiess, W[ilh.]: Die Brunnen B's .... Bern. 2 Bl. fol. *heliographiert.* 746

Delémont. Daucourt, Arthur: Episodes de l'hist. de D', 18ᵉ siècle. Del. **1909** (*Umschlag*: **1910**). IV, 200 p. 747

Elisried s. Nr. 54.

Grindelwald s. Nr. 1251.

Gurnigel s. Nr. 331.

Huttwil. Nyffeler, Joh.: Heimatkunde von H'; neubearb. u. erg. v. Ernst N'. (Köniz u. Huttwil.) IV, 339 S. 748

Interlaken s. Nr. 201.

Jegenstorf s. Nr. 1122, 1123.

Langenthal s. Nr. 1219, 1326.

Lötschberg s. Nr. 1313.

Meiringen. [Neuentdeckte Kirchenanlage aus d. 10. Jahrh.] (Korr.-Bl. des Ges.-Ver. der deutschen Geschichts- u. Alt.-vereine. Jahrg. 63, Sp. 282/83.) 749

— s. auch Nr. 1113.

Neuveville. Gross, Ad., et Ch.-L. Schnider: Histoire de la N'. Neuv. **1914.** 359 p. 750

Rüeggisberg. Wäger, Franz: Geschichte des Kluniazenser-Priorates R'. (Freib. Geschichtsbll. 22, S. 1–120.) 751

Schwarzenburg. Rodt, E. v.: Restauration der Kapelle von Schw'. (Jahresber. der schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. **1912** u. **1913,** S. 49–50.) 752

Trub s. Nr. 226.
Uetendorf s. Nr. 45.
Uttigen s. Nr. 45.
Wangen a. A. s. Nr. 1247.
Wohlen. Buchmüller, Hans: Beiträge zur Heimatkunde von W'. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 228–238.) 753
Wynau. Wegeli, [R.]: Kirche in W'. (Jahresber. der schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. **1912/13,** S. 56–57.) 754

Luzern.

Luzern (Kanton) s. Nr. 276, 976, 1011, 1324.

* * *

Entlebuch s. Nr. 1169.
Suhrenthal s. Nr. 21.

* * *

Beromünster s. Nr. 758.
Egolzwil s. Nr. 3.
Hochdorf s. Nr. 49.
Luzern (Stadt). End, Franz Jos.: Geschichtliches über Entstehung u. bauliche Entwicklung der Stadt L'. SA. (Luzerner Schulbl. Jahrg. 30.) [Luzern **1914.**] 28 S. 755
— Heinemann, Franz: Alt L'; kunstgeschichtl. Führer. (Luzern.) IV, 71 S. 756
— Amberg, J.: Die Stifts- u. Pfarrkirche Sankt Leodegar im Hof zu L'. (Jahresber. d. schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. **1912** u. **1913**, S. 40–49.) 757
— Lütolf, J.: Zur Gründungsgesch. der Stifte L' und Beromünster u. deren Bedeutung für den Kant. Luzern. (Schw. Kirchenztg. 1915, S. 317–319, 326–327, 416–418.) 758
— Wymann, Ed.: Das Inventar der St. Peterskapelle zu L' vom J. 1722. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 254–259.) 759
— Weber, P[eter] X[aver]: Alte L'er Friedhöfe. (Vaterland. 1915, 16. Mai.) 760
— s. auch Nr. 944.
St. Urban. Verzeichnis der Mitglieder des Klosters St. U' unter dem letzten Abte. (Cisterz.-Chronik. Jg. 27, S. 137–143, 171–173.) 761
— Solothurn u. das Kloster St. U'. (Sonntagsbl. des Vaterland. **1914,** Nr. 21 u. 22.) 762
Schangnau s. Nr. 1273.
Sursee s. Nr. 72, 1329.
Triengen s. Nr. 44.

Uri.

Uri s. Nr. 77, 164, 177, 1182, 1211, 1242.

* * *

Urseren s. Nr. 951, 952.

* * *

Altdorf. Müller, Jos.: Zwei Nusszehntenrödel der Pfarrkirche A' von 1491 u. 1532. (Geschichtsfreund. 70, S. 295–304.) 763
— s. auch Nr. 1118.
Andermatt s. Nr. 937.
Gotthard s. Nr. 1308, 1317.
Spiringen. Müller, Jos.: Chroniknotizen aus dem Jahrzeitbuch v. Sp', 1705–1831. (Hist. Njbl. v. Uri. 21, S. 60–63.) 764

Tellskapelle s. Nr. 978.
Treib. Wymann, Ed.: Ein Bettelbrief für das Treibhaus. (Geschichtsfreund 70, S. 305–311.) 765

Schwyz.

Schwyz (Kanton). [Dettling, Alois:] Schwyzerischer Geschichtskalender 1914 [Jahrg. 16]. (SA.: Bote der Urschweiz.) Schwyz. 95 S. 766
— s. auch Nr. 69, 170, 955, 1012, 1013, 1129, 1146, 1210.

* * *

Einsiedeln. (R[ingholz], P. O[dilo] u. K[uhn], P. A[lb.]:) Maria-Einsiedeln, das Kloster, die Wallfahrt, die Waldstatt. Neue Ausg. Eins. [1913]. 133 S. — Ed. franç.: Description de l'abbaye et du pèlerinage de N.-D.-des Ermites. Nouv. éd. Eins. [1913]. 168 p. — Ed. ital.: Descrizione della badia e del pellegrinaggio di Einsiedeln. Nuova ed. Eins. [1908]. 132 p. 767
— s. auch Nr. 123, 243, 318.
Freienbach s. Nr. 1098.
Morgarten s. Nr. 58–68, 1181.
Pfäffikon s. Nr. 1013.
Schwyz (Flecken) s. Nr. 1353.
Wollerau s. Nr. 1013.

Unterwalden.

Alpnach s. Nr. 31.
Engelberg s. Nr. 267.

* * *

Rickenbach (Maria-R') s. Nr. 977.
Wiesenberg (Kapelle) s. Nr. 979.

Glarus.

Glarus (Kanton). Urkundensammlung zur Gesch. des Kant. Glarus; Bd. 3 ⟨Forts.⟩ (1444–1446). (Jahrb. d. hist. Ver. d. Kt. Glarus. 39, **1914**, S. 161–219.) 768
— s. auch Nr. 129, 1170, 1337.

* * *

Netstall s. Nr. 985.

Zug.

Zug (Kanton) s. Nr. 87, 178, 377, 378, 880, 954, 1014, 1036, 1063, 1259.

* * *

Ägeri. Was ein altes Heiligtum erzählt (Kapelle in Mittenägeri). (Zuger Nachr. 1915, Nr. 24, 26, 27.) 769
— Oberägeri einst u. jetzt. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 90 u. 92.) 770
— Etwas für Geschichtsforscher [Häusergruppe «Bücklen» in Unterägeri]. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 18.) 771
— s. auch Nr. 980.
Arth. Blum, A[nt.]: Alter Klang aus alten Gassen; . . . Schilderungen aus der Vergangenh. der Gemeinde A'. Arth. IV, 79 S. 772
— s. auch Nr. 1307.
Baar s. Nr. 1151.

Buonas. Schloss B', ein schweizer. Herrensitz; v. F. L. v. V. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 848.) 773
Cham. Tschui, N. Jos.: Chronolog. Skizze [über Cham]. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 156.) 774
Hünenberg. Reussbrücke, die [zwischen H' u. Sins]. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 68.) 775
Oberägeri s. Ägeri.
Risch s. Nr. 947, 948.
Unterägeri s. Ägeri.
Zug (Stadt). Liebfrauenkirche in Z'; Chronik [Chronolog. Verzeichnis der Stiftungen]. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 101.) 776
— W[eber], A.: St. Oswaldskirche in Z'; Chronik. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 118, 119, 121; Zuger Volksbl. 1915, Nr. 122.) [Baugeschichtliches u. Stiftungen.] 777
— s. auch Nr. 325, 332, 1335.

Freiburg.

Freiburg (Kanton). Burgen, die, an der Saane. (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1229.) 778
— s. auch Nr. 148, 165, 289, 290, 842, 1155, 1174, 1336.

* * *

Bellegarde, vallée de (Jauntal) s. Nr. 1173.

* * *

Bulle. Cottier, P. Athanase: Notre-Dame de Compassion et le couvent des Frères Capucins de B' ⟨suite et fin⟩. (Ann. frib. 3, p. 273—287.) 779
Corserey s. Nr. 241.
Estavayer s. Nr. 244, 1373.
Fribourg (ville). Schaller, Romain de: F', aquarelle de Locher fils, 1792. (Frib. artist. 25, **1914**, fasc. 4.) 780
— Schaller, Romain de: Couronnement d'un portail. (Frib. artist. 25, **1914**, fasc. 4.) 781
— s. auch Nr. 1051, 1218, 1335, 1343.
Gruyères s. Nr. 1053, 1213.
Meyriez. Broillet, Fréd.: Restauration de l'église de M' près de Morat. (Ann. frib. 3, p. 1—14, 199—223.) 782
Montorge. Corpataux, Georges: La chapelle de St-Jost près M'. (Ann. frib. 3, p. 249—254.) 783
Murten. Ringmauern, die, v. M'. (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1639.) 784
Part-Dieu, la s. Nr. 788.
Poya, la. Schaller, Romain de: Le château de la P'. (Frib. artist. 25, **1914**, fasc. 4.) 785
Prez-vers-Siviriez s. Nr. 246.
Romont. Broillet, Fréd.: Remparts de R'. — L'église paroissiale de R'. (Jahresber. der schw. Ges. f. Erh. hist. Kunstdenkm. **1912** u. **1913**, S. 61—63.) 786
Valsainte. Courtray, A.: Histoire de la V'. Fribourg **1914**. X, 508 p. [*Rez.:* Franç. Ducrest: Ann. frib. 3, p. 116—130.] 787
— Courtray, A.: Supplément au catalogue des prieurs et recteurs des chartreuses de La V' et de la Part-Dieu. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 57—75.) [S. Bibliogr. v. 1913, Nr. 944.] 788
— s. auch Nr. 691.
Villars-s.-Glâne s. Nr. 251.

Solothurn.

Solothurn (Kanton). Tatarinoff, E.: Beiträge zur soloth. Altertumskunde; Art. 9—13. SA. (Soloth. Tagbl. **1913—14.**) 789

Solothurn (Kanton). Schwarz-Hug, Ferd.: S' u. die eidg. Bundesbeschwörung. [Vortragsreferat.] (Soloth. Monatsbl. **1914**, S. 13—17.) 790
— s. auch Nr. 762, 1015.

* * *

Beinwil s. Nr. 307.
Grenchen. Niggli, Ernst: Gesch. des Kirchenbaues in G' 1805—1812. Grenchen **1914.** 40 S. 791
Olten s. Nr. 950.
Schönenwerd s. Nr. 950.
Solothurn (Stadt). Schlatter, E[dgar]: Die St. Ursuskathedrale in Solothurn und ihr Erbauer; Vortrag. (Mitt. der Töpfergesellschaft Soloth. Nr. 3.) Soloth. 31 S. 792
— s. auch Nr. 42, 1331a.

Baselstadt.

Basel. Chroniken, Basler; hg. v. der Histor. u. Antiquar. Ges. in Basel; Bd. 7, bearb. v. Aug. Bernoulli. Leipzig. VI, 528 S. 793
— Barth, Paul: Basler Bilder u. Skizzen aus der Mitte des 19. Jahrh. Basel. IV, 59 S. 4°. (93. Njbl. hg. v. der Ges. zur Beförd. d. Guten u. Gemeinnütz.) 794
— Miescher, E[rnst]: Ablassbrief von a° 1517 zu Gunsten des Jakobusaltars in St. Leonhard [zu B']. (Basler Jahrb. 1915, S. 245—262.) 795
— S[tückelberg], E. A.: Die Keppenbachsche Kapelle zu B' [an der Peterskirche]. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 105.) 796
— S[tückelberg], E. A.: Das einstige Postgebäude von B'. (Schweiz. 19, S. 446.) 797
— s. auch Nr. 119, 125, 128, 239, 240, 271, 330, 967, 982, 996, 1017, 1018, 1048, 1049, 1073—1075, 1090, 1096, 1106—1111, 1143, 1144, 1232, 1274, 1280, 1289, 1342, 1345.
Basel, Bistum s. Nr. 272, 738, 957, 1016.

Baselland.

Baselland. Gauss, Karl: Die Landgrafschaft im Sisgau. (Basler Zschr. f. Gesch. u. Alt.-kde. 14, S. 105—144.) 798
— s. auch Nr. 190, 1248.
Birseck. Gutzwiller, Karl: Geschichte des B's; Gedenkschrift zur 100j. Zugehörigkeit zur schweizer. Eidgenossenschaft. Liestal. 72 S. 799
— s. auch Nr. 190.
Augst (Augusta Raurica) s. Nr. 32—34.
Lausen s. Nr. 161.

Schaffhausen.

Schaffhausen (Kanton) s. Nr. 18, 19, 1272.

* * *

Schaffhausen (Stadt) s. Nr. 73, 225, 987.
Schweizersbild s. Nr. 20.
Thayngen s. Nr. 22, 27.

Appenzell.

Appenzell (ganzer Kanton). Diem, Ed.: Aus den 15er Jahren früherer Jahrhunderte appenzell. Geschichte. (Appenz. Ztg. 1915, Nr. 112, 118, 124, 147, 153, 159, 166, 179.) 800
— s. auch Nr. 721, 1269, 1309, 1367.

* * *

Appenzell A.-Rh. s. Nr. 188.
Herisau. Lokalgeschichtliches aus H'; von e. Appenz. Arzt. (Appenz. Jahrbb. 43, S. 98—126.) 801

* * *

Appenzell I.-Rh. Suter, Joh. Bapt.: Beiträge zur Geschichte Innerrhodens; aus der hdschr. Landeschronik von Joh. Bapt. S'; ([hg. v.] C[arl] R[usch]). 2 Teile; 1: 1600—1670; 2: 1670—1720. SA. (Appenzeller Volksfreund.) [Appenzell] 1911—1915. IV, 48 u. IV, 46 S. 802
Wonnenstein s. Nr. 1203.

St. Gallen.

St. Gallen (Kanton) s. Nr. 1254, 1271.

* * *

Fürstenland s. Nr. 1267.
Gaster. Oberholzer, A.: Die Burgruinen im G'. (St. Galler Volksbl. 1915, Nr. 51, 54, 60, 63.) (Abschrift aus Felder: Die Burgen der Kant. St. Gallen u. Appenzell, Teil 2.) 803
St. Gallen, Bistum s. Nr. 963.
Toggenburg s. Nr. 1171.

* * *

Altstätten. Chronik v. A' u. Umgebung. Heft 20—21 (Jahre 1677—1712). Altstätten. 4°, S. 301—332. 804
Buchs s. Nr. 940.
Bütschwil s. Nr. 941, 942.
Gams. Müller, Anton: Beiträge zur Heimatkunde von G'; Teil 1. [Buchs.] IV, 89 S. 805
Haslen. Oberholzer, A.: Zwei alte Häuser in H'. (St. Galler Bll. 1915, Nr. 21.) 806
Kaltbrunn s. Nr. 1054.
Lichtensteig. Steger, Walter Placidus: Als L' um seine Tore kam; Vortrag. (Toggenb. Bote. 1915, Nr. 147 u. ff.) 807
Ragaz. Kirchen, die ältesten, in R'. (Sarganserländer. 1915, Nr. 102 ff.) 808
Rapperswil s. Nr. 319, 1019.
Rorschach s. Nr. 949.
St. Gallen (Stadt). Früh, Joh. Ulrich: Heimatkunde der Stadt St. G'; neu bearb. v. J. Kuoni. 6. Aufl. St. Gallen. 94 S. 809
— Meier, P. Gabriel: Bericht über das Frauenkloster St. Leonhard in St. G' von der Frau Mutter Wiborada Fluri, 1524—1538. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 14—44.) 810
— Kuoni, J.: Das Bubenklösterli St. G'. (St. Galler Bll. 1915, Nr. 49.) 811
— s. auch Nr. 986, 1161, 1199, 1255, 1340a, 1346, 1347.
St. Gallen (Stift). Dopsch, Alf.: Das Capitulare de villis, die Brevium exempla u. der Bauplan von St. G'. (Vierteljahrschr. f. Sozial- u. Wirtschaftsgesch. 13, S. 41—70.) 812
— s. auch Nr. 187, 224, 1093, 1201.
Sargans s. Nr. 291, 1368.
Thal. Walt, Sam.: Heimatkunde von Th'; 2 Teile. 3. u. 2. verm. Aufl. Frauenfeld. XVI, 173 u. IV, XVI, 184 S. 813
Uznach s. Nr. 1258.
Walenstadt s. Nr. 989.
Werdenberg s. Nr. 1055.

Wil. Hilber, U[lrich]: Aus dem alten W'; zwanglose Betrachtungen .... Mit einer geschichtl. Einleitung von Ad. Kessler. 3. Folge von: Alt-Wil in Bildern. Wil. IV, 62 S. 4⁰. 814
— Sailer, C. G. J.: Chronik von W' ⟨Forts.⟩. (Feuill. der Wiler Ztg. 1915, Nr. 2 u. ff.) 815
— s. auch Nr. 990.

Graubünden.

Graubünden. Hoppeler, Rob.: Zur Walserfrage. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 17–24.) 816
— Kiebler, Ulrich: Unsere Südtäler, ihr Klima u. ihre landwirtschaftl. Verhältnisse. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 261–273.) 817
— s. auch Nr. 108, 115, 202, 222, 317, 323, 354, 1020–1022, 1037, 1130, 1161, 1176–1178, 1185, 1200, 1214, 1226, 1228, 1296.

* * *

Avers. H[einz], B.: Altes u. Neues aus A'. (Der freie Rätier. **1914**, Nr. 100–103.) 818
Bergell s. Nr. 200, 1261.
Chur, Bistum s. Nr. 958.
Domleschg. Tarnuzzer, Christian: Ein neuer Spazierweg ins D' [mit histor. Notizen]. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 373–377; Der freie Rätier. 1915, Nr. 160–161.) 819
Engadin s. Nr. 354, 1175, 1240, 1360.
Mesolcina s. Nr. 1281, 1293.
Oberhalbstein s. Nr. 1359.
Oberland. Curti, P. Notker: Alte Kirchen im O'. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 10–16, 39–48, 81–89, 419–428.) 820
— Derichsweiler, Wilh. Walram: Ein Winterspaziergang auf uraltem Wege im Bündner O'. (Schweiz. 19, S. 33–40.) 821
Rheintal. Staub, W.: Die Tomalandschaften im Rheintal von Reichenau bis Chur. (Jahresber. der Geogr. Ges. Bern. Bd. 22, **1908–1910**.) 822

* * *

Ardez s. Nr. 1023, 1105.
Bernina. Spiller, Else: Über die Bernina nach Mailand. (Hendschels Luginsland. Nr. 44.) Frankf. **1914**. 823
Celerina s. Nr. 1180.
Chur s. Nr. 131, 943, 1154.
Davos. Fümm, S[imon]: Das Rathaus in D'. (Beil. z. Jahresber. der Gewerbl. Fortbildungsschule Davos 1914/15.) Davos-Platz. 46 S. 824
Disentis. H[oppeler], R[ob.]: Zum 13. Zentenarium des Stiftes D'. (N. Zürcher Ztg **1914**, Nr. 1069.) 825
— Gysi, Fritz: Die Klosterkirche in D'. (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1077.) 826
— s. auch Nr. 242.
Fardün. Camenisch, Emil: Die Stiftung der Kapelle St. Nicolaus zu F' in Schams 1407. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 221–225.) 827
Flüela. Moor, A. v.: Alte Geschichten vom F'pass. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 270 u. 301.) 828
Grafenberg. Mooser, Anton: Die Mörderburg ⟨Grafenberg⟩. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 429–432.) 829
Guscha s. Nr. 832.
Münster s. Nr. 905.
Obervaz. Simonet, J[oh.] J[ac.]: O'; Gesch. der Freiherren von Vaz, der polit. Gemeinde u. der Pfarrei O'; (Teil 2: Die polit. Gemeinde O'.) Chur. 830

Rofels s. Nr. 832.
Roveredo s. Nr. 280, 1116.
Septimer. Jecklin, Fritz: Urbar des Hospizes St. Peter auf dem S'. (Jahresber. d. hist.-antiquar. Ges. v. Graubünden. 44, S. 229–279.) 831
Stürfis. Mooser, Anton: Ein verschwundenes Bündnerdorf; die freien Walser auf St', Vatscherinenberg, Rofels und Guscha ⟨Mutzen⟩. (Bündn. Monatsbl. 1915, 48–55, 89–97, 133–138, 155–158, 198–214.) 832
Tinzen (Tinizong) s. Nr. 1257.
Tschanüf. (Semadeni, Andr.:) Il chastè da T'. (Chalender ladin. 5. ann. 1915.) 833
Vals s. Nr. 1183.
Vatscherinenberg s. Nr. 832.

Aargau.

Aargau s. Nr. 71, 185, 237, 936, 1024–1026, 1101, 1150, 1263.

* * *

Aarau s. Nr. 509.
Baden s. Nr. 1027.
Bremgarten s. Nr. 939.
Brugg s. Nr. 168, 221.
Habsburg s. Nr. 260.
Kaiseraugst s. Nr. 51.
Laufenburg. Aus dem Stadtbuch A im Stadtarchiv zu L' (1453–1570). (Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 44–48.) 834
— Joos, Alfr.: Aus L's wirtschaftl. Gesch. (Bll. aus der Markgrafschaft. 1, S. 45–53.) 835
— s. auch Nr. 1024.
Meienberg. Balmer, Jos.: M' im Freiamt u. aus dessen Umgebung. (Heimatschutz. 10, S. 65–72.) 836
Mellingen s. Nr. 1024, 1028, 1157.
Sins s. Nr. 775.
Tägerig. Meyer, Seraphin: Geschichte von T'. (Argovia. 36.) 837
Windisch (Vindonissa) s. Nr. 46, 47.
Zofingen s. Nr. 223, 1092, 1231.

Thurgau.

Thurgau. Schaltegger, F.: Die beiden ältesten Thurbrückenbriefe. (Schr. d. Ver. f. Gesch. d. Bodensees. 44, S. 180–193.) [Weinfelden 1453 u. Bischofszell 1479.] 838
— s. auch Nr. 43, 116, 1163, 1229, 1241, 1361.

* * *

Arbon. Hirth, T.: Bilder aus alter Zeit; aus A's Gauen. (Sonntagsbl. der Thurg. Ztg Jahrg. 25, **1914,** S. 83–142.) 839
— s. auch 1037 a.
Frauenfeld. Büchi, Alb.: Histor. Notizen aus dem F'er Jahrzeitbuch ⟨1386–1656⟩. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 152–155.) 840

Tessin.

Tessin. Anastasi, Giov.: Tessiner Leben ⟨Vita ticinese⟩; Gesch., Charakteristisches, Anekdoten. Zürich. 92 S. 841
— Landfogti friborghesi nei nostri baliaggi. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 70.) 842

— Pergamene varie del '300. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 51–56.) [Monte Cenere, Vira Gambarogno, Locarno.] 843

— s. auch Nr. 77, 88, 90, 144, 197, 212, 247, 329, 934, 1029, 1030, 1080, 1081, 1087, 1088, 1103, 1104, 1245, 1363.

* * *

Lago Maggiore, il, a Gordola (1388). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 11.) 844

— s. auch Nr. 851, 1262.

* * *

Airolo s. Nr. 1242, 1306.

Balerna s. Nr. 109, 858.

Bellinzona. Curiosità storiche bellinzonesi (palazzo civico). (Dovere. 1915, 17 maggio.) 845

— Brentani, L[uigi]: La collegiata di B'. (Il Secolo. **1914**, 14 sett.; Gaz. ticin. **1914**, 16 sett.) 846

— Brentani, Luigi: Die Stiftskirche v. B', ein Werk Tomaso Rodaris. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1225.) 847

— Brentani, Luigi: La storia artistica della Collegiata di B'. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 330–351.) 848

— Palazzo, il, municipale di B' in docum. del' 300. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 1–4.) 849

— Pometta, Eligio: Il revellino a Porta Caminata. (Dovere. 1915, n. 267.) 850

— s. auch Nr. 74, 83, 89, 91, 1152, 1153.

Biasca s. Nr. 938, 1245.

Breno s. Nr. 220.

Brione (Verzasca) s. Nr. 1112.

Brissago. Branca, A[ngelo]: Le Isole di B'; ⟨cenni storici⟩...; Appendice: Le piene del Lago Maggiore. Bellinzona. 31 p. 851

— s. auch Nr. 1262.

Castagnola s. Nr. 344.

Gordola s. Nr. 844.

Locarno. Hardmeyer[-Jenny], J[acob]: L' u. seine Täler. 4. Aufl., neu bearb. v. Herm. Aellen. (Orell Füssli's Wanderbilder. Nr. 89–91.) Zürich. IV, 134 S. 852

— Storia, per la, del castello di L' nel '300. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 8–9.) 853

— Rosina, Bernardo: Breve compendio della storia Ndi .S. del Sasso sopra L'. (La Madonna del Sasso. 1915, n. 3 e segg.) 854

— s. auch Nr. 1082.

Lugano. Beltrami, Luca: Il quinterno delle entrate della duchessa di Milano (Beatrice d'Este). (Nozze Saldini-Biandrà.) Milano. [Tra le entrate figurano quelle della valle di L'.] 855

— Guidini, Aug.: La cattedrale di San Lorenzo in L'. (Soc. tic. per la cons. delle bellezze natur. ed art., fasc. 6.) Lugano. 4°. 856

— (Bettelini, Arn.:) Il Parco Civico di L'. (Soc. ticin. per la conserv. delle bellezze natur. ed. artist. 7.) Lugano. IV, 30 p. 4°. 857

— s. auch Nr. 337, 1215, 1221, 1239a.

Mendrisio. Torriani, Ed.: Catalogo dei documenti per l'istoria della prefettura di M' e pieve di Balerna. ⟨Contin.⟩ (Anni 1580–1626.) (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 22–27, 57–66, 95–99.) 858

— Torriani, Ed.: Alcune memorie riguard. il già convento dei padri Cappucini di M'... (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 139–149.) 859

— s. Nr. 945.
Milieglia s. Nr. 1114.
Rovio. Mazzetti, E.: Il poggio di S. Agata. (Popolo e Libertà. 1915, 7 agosto.) 860
Tesserete s. Nr. 1202.

Waadt.

Waadt. Dictionnaire historique, geogr. et statist. du canton de Vaud. 10e livr. (= vol. 2, p. 1—96). Lausanne. (Jable—Lausanne.) 861
— s. auch Nr. 53, 148, 149, 249, 250, 736, 988, 1031, 1032.

* * *

Lausanne, Bistum s. Nr. 961.

* * *

Aigle s. Nr. 1038.
Avenches s. Nr. 35—36, 48, 238.
Bois de Vaud s. Nr. 37.
Clarens s. Nr. 14.
Echallens. Dupraz, E.: Condition des personnes et des terres dans la seigneurie et le baillage d'E' dès le 12e siècle. (Rev. hist. vaud. 23, p. 205—213.) 862
— Dupraz, E.: Coutumier du baillage d'E'. (Rev. hist. vaud. 23, p. 129—137.) 863
— s. auch Nr. 104.
Granges. R[eymond], M[axime]: La fondation de la chapelle de l'église de G'. (Rev. hist. vaud. 23, p. 192.) 864
— Burnand, Aug.: La chapelle de Saint-Michel et Saint-Eloi dans l'église de G', 1450 à 1680. (Rev. hist. vaud. 23, p. 148—152.) 865
Lausanne. Vuillermet, Ch[arles]: Le vieux L'. [2me série.] Laus. IV. p. et 20 pl. fol. 866
— Vuillermet, Ch[arles]: La découverte du tombeau de Saint-Amédée et du tombeau de l'évêque Henri 1er, le constructeur de la précédente cathédrale de L'. Laus. 15 p. 4⁰. [*Autographiert.*] 867
— Bridel, G.-A.: La maison Chavannes-Porta à L'. (Rev. hist. vaud. 23, p. 358—362.) 868
— s. auch Nr. 80, 352, 1220, 1230, 1338.
Montreux s. Nr. 1158.
Morges s. Nr. 277.
Nyon s. Nr. 56, 101, 916.
Orbe s. Nr. 104, 946.
Oron s. Nr. 1159, 1249.
Saint-Sulpice s. Nr. 40, 41.
Yverdon. Landry, John: Les «Tia bailli» (tueurs de bailli), sobriquet des gens d'Y'. (Rev. hist. vaud. 23, p. 353—356.) 869
— Moulins d'Y'. (Rev. hist. vaud. 23, p. 94—96.) 870
— s. auch Nr. 1364.

Wallis.

Wallis. Büchi, Alb.: Urkunden u. Akten zur Walliser Gesch. des 15./16. Jahrh. (1484—1510). (Bll. aus der Walliser-Gesch. Bd. 5 (irrtüml.: 6), Jahrg. 1, **1914,** S. 1—66.) 871
— s. auch Nr. 25, 179, 180, 953.

* * *

Bagnes, val de s. Nr. 1366.
Lötschental s. Nr. 1270.

* * *

Arolla. Coolidge, W[ill.] A[ug.] B[revoort]: Le origini storiche di Arolla; versione ital. di W. Laeng. (Riv. del Club alpino ital. 33, **1914**, n. 10.) 872

Belalp. Coolidge, W[ill.] A[ug.] B[revoort]: Zur topograph. Gesch. des B'= u. des Aletschgletschergebietes, der Eggishornkette u. des Märjelensees. (Bl!. aus der Walliser=Gesch. Bd. 5 (irrtüml.: 6), Jahrg. 1, **1914**, S. 67—102.) 873

Furka s. Nr. 1314.

Kühmattkapelle (Lötschental) s. Nr. 1270.

Leuk s. Nr. 1097.

Liddes s. Nr. 1246.

Lötschberg s. Nr. 1313.

Martigny s. Nr. 39.

Matterhorn s. Nr. 1322.

Saint=Gingolph. Chaperon, abbé A.: Monographie de Saint=G'. (Mém. et doc. publ. p. l'Acad. Salésienne. T. 36 (**1913**), p. 89—335.) 874

— s. auch Nr. 916.

Saint=Maurice. Bourban, chan. P[ierre]: A travers les fouilles de St=M'. (Drapeau suisse. 6, n. 14—15.) 875

— s. auch Nr. 1160.

Simplon s. Nr. 1318.

Sitten s. Nr. 248, 1162.

Neuenburg.

Neuenburg (Kanton). Quartier=La=Tente, Ed., et Ed. Q'=La=T' fils: Le canton de Neu=châtel . . . 4e série: Le district du Val=de=Ruz; livr. 2: Le Val=de=Ruz, Commune de Cernier. Neuch. 4°. 876

— s. auch Nr. 121, 122, 132, 147, 186, 278, 1033, 1128, 1131, 1145.

* * *

Brenets, les. Perret, F[ritz=] Albin: Brenétiennes; le vieux temple. [Neuchâtel.] IV, 21 p. 877

Colombier s. Nr. 159.

Cotencher (près Chambrelien) s. Nr. 15.

Fleurier s. Nr. 1328.

La Tène s. Nr. 17.

Locle, le s. Nr. 1302, 1339, 1340.

Neuchâtel. Banderet, René: Un coin du vieux N'; la rue Fleury et ses alentours. (Mus. neuchât. NS. 2, p. 7—21.) 878

— s. auch Nr. 1275.

Travers s. Nr. 1034.

Valangin s. Nr. 102.

Genf.

Genf (Kanton). Cantons suisses, les, et Genève 1477—1815; recueil de mémoires . . . . (Mém. et doc. publ. p. la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. Série in=4°, t. 4.) Genève. IV, XXXII, 220 p. 4°. (Oechsli, Wilh.: Les alliances de Genève avec les cantons suisses, 1477—1792; Favre, Ed.: A Genève, . . . 1525—1526; Gautier, Léon: Les efforts des Genevois pour être admis dans l'alliance . . . 1548—1550; Cartier, Alfr.: Les monuments de l'alliance de 1584; Berchem, Vict. van: Les coupes de l'all. de 1584; Demole, Eug.: Les médailles . . . 1584—1815; Borgeaud, Charles: La chute, la restaur. de la Rép. de Genève . . . 1798—1815.) [*Rez.:* H. Hauser: Rev. crit. 49, n. 51.] 879

— G' und Zürich; histor. Reminiszenzen; v. Th. W. (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1025 u. 1028.) 880
— Goyau, G.: Une personnalité religieuse: Genève, 1535—1907; 1: L'éclosion de la «cité de Dieu»; la Genève calvinienne. (Rev. des Deux Mondes **1914**, 15 juillet.) 881
— Guilland, Ant.: Genève et la Suisse. (Wissen u. Leben. 14, **1914**, S. 392—401.) 882
— s. auch Nr. 16, 100, 103, 110, 112, 126, 130, 135—139, 141, 141a, 142, 150, 181, 182, 314, 316, 906, 983, 984, 1052, 1135, 1156.
Genf, Bistum s. Nr. 245, 961.

* * *

Chêne-Bougeries. Egmont d'Arcis: La commune de Ch'-B'. (Le Chênois, Genève. 1, 1915, n. 1—2.) 883
Genève. Blondel, Louis: Origine et développement des lieux habités, G' et ses environs. Genève. 37 p. 884
— Blondel, Louis: Notes d'archéol. genevoise. (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archeol. de Genève. T. 4, livr. 1, **1914**. p. 23—35; livr. 2, p. 55—72.) 885
— Blondel, Louis: La rade de G' à travers les siècles. (Semaine litt., Genève. 23, p. 135—136.) 886
— s. auch Nr. 38, 265, 275, 1077—1079, 1091, 1102, 1198.
Veyrier s. Nr. 24.

Nachbarschaft der Schweiz.

Grossherzogtum Baden.

Regesten der Markgrafen v. Baden u. Hachberg, 1050—1515; hg. v. der Bad. hist. Komm.; Bd. 4: 1453—1475, Lfg. 5: Orts- u. Personenregister; bearb. v. Alb. Krieger. Innsbruck. 887
Hager, J. O.: Die Herren v. Rötteln u. ihre heutigen Nachkommen. (Zschr. f. Gesch.-kde. v. Freiburg i. B. 29, **1913**.) 888
Hefele, Friedr.: Zur Geschichte der Kunst u. Sitte am Oberrhein um die Wende des 16. Jahrh. (Zschr. f. Gesch.-kde. v. Freiburg i. B. 29, **1913**.) 889
Brüssel, Willy: Die Entwicklung der Kartographie Südbadens im 18. Jahrh. u. bis zur Ausg. der topogr. Karte 1:50.000. Freib. Diss. Karlsruhe **1914**. 56 S. u. 6 Taf. 890
Beyerle, Konr.: Städtegründungen im Bodenseegebiet. (Bodensee-Chronik. **1914**, Nr. 11—15, 20.) 891
Elble, Jos.: Die Einführung der Reform. im Markgräflerland u. in Hochberg ⟨1556—1561⟩. (Freib. Diöz.-Arch. NF. 15, **1914**, S. 1—110.) 892
Mennricke, C.: Die Markgrafschaft im 30jähr. Krieg. [Nach Akten des Staatsarch. Basel.] (Bll. aus der Markgrafschaft. 1, S. 15—30.) 893
Hefele, Friedr.: Zur Gesch. des Dreissigjähr. Krieges im Hegau. (Zschr. f. Gesch.-kde. v. Freiburg i. B. 29, **1913**.) 894

* * *

Freiburg. Schragmüller, E.: Die Bruderschaft der Borer u. Balierer von F' u. Waldkirch. Diss. Freiburg i. B. **1914**. VI, 120 S. 895
— s. auch Nr. 1333.
Konstanz. Heinemann, Barthel: Der Freiheitsbrief Kaiser Heinrichs VI. für die Stadt K' vom 24. Sept. 1192. (Schr. d. Ver. f. Gesch. d. Bodensees. 44, S. 50—52.) 896
— Scholz, Wilh. v.: Mittelalterliche Judenverfolgungen in K'. (Das Bodenseebuch **1914**; S. 117—120. Konstanz.) 897
— Maurer, A.: Ulrich Imholz; ein Beitr. zur Wirtschaftsgesch. der Stadt K' aus der Zeit nach dem Konzil. (Schr. d. Ver. f. Gesch. d. Bodensees. 44, S. 93—110.) 898

— Teubner: Das K'er Botenwesen. (Bodensee-Chronik. **1914**, Nr. 9–10.) 899
— Baier, Herm.: Zur Wirtschaftsgesch. der Stadt K' im 18. Jahrh. (Zschr. f. Gesch. d. Oberrh. NF. 30, S. 491–543.) 900
Konstanz, Bistum s. Nr. 959, 960.
Meersburg. Baumeister, K. J.: Die Hunderteiner; Beitr. z. Bürgergesch. von M'. Konstanz **1912.** 120 S. 901
Reichenau s. Nr. 218, 1115, 1167.
Stockach s. Nr. 229.
Überlingen. Kriner, Hans: Das Münster in Ü'. — Mezger, Victor: Die alte Stadtkanzlei zu Ü'. — Schellinger, L.: Die Wiederherstellung alter Profanbauten in Ü'. (Bad. Heimat. 1, **1914**, S. 123–160.) 902

Württemberg.

Rottweil s. Nr. 279.

Bayern.

Lindau. Dorfmüller, L.: Die Geschichte der L'ischen Stadtbibliothek. (Schr. d. Ver. f. Gesch. d. Bodensees. 44, S. 111–128.) 903
— s. auch Nr. 120, 1239.

Tirol und Vorarlberg.

Bregenz. Eberle, Karl: Das Kloster St. Gallus in B'. Uznach. 32 S. 904
— s. auch Nr. 113.
Mals. Garber, Jos.: Die karoling. St. Benediktskirche in M'. SA. (Zschr. des Ferdinandeums. Bd. 59.) Innsbruck. 61 S. mit 23 Taf. [Filialkirche des Klosters Münster in Graubünden ?] [*Rez.:* Swoboda: Monatshefte f. Kunstwiss. 8, S. 424–426.] 905
Tirol (Schloss) s. Nr. 958, 958a.

Chiavenna und Veltlin.

Baserga, Giov.: Il movimento per la riforma in Valtellina e le sue relazioni con Ginevra [contin.]. (Period. della soc. stor. di Como. Fasc. 85, p. 5–36.) 906
Buzzetti, P.: Per gli stemmi della Valtellina e della prov. di Sondrio. (La Provincia di Sondrio. 1915, n. 3, 4 e 6.) 907
Bassi, Camillo: Croci artistiche in Valtellina. (Riv. archeol. della prov. e ant. dioc. di Como. **1913**, fasc. 67–69.) 908

* * *

Chiavenna. Ceruti, Ant.: Cartario pagense di Chiavenna; contin. (1116–1178). (Period. della soc. stor. di Como. Fasc. 85, p. 37–60.) 909

Lombardei und Piemont.

Siboni, Gius.: La provincia di Como ... 3a ed. rived. ed ampliata. Parte 1a: Circondario di Como. Milano. 160 p. 910
Statuti dei Laghi di Como e di Lugano dei sec. XIII e XIV; vol. 2: Lecco, Vallassina, Campione, Valsolda, Porlezza et Osteno; a cura di Em. Anderloni ed A. Luzzati. Roma. IV, 369 p. (Corpus statut. ital. 8.) 911

* * *

Campione Intelvi s. Nr. 225.
Como. C' in una raccolta d'indovinelli. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 32.) 912
Formazza. Baragiola, Aristide: Folklore di Val F'. SA. (Lares. 3.) Roma **(1914)**. 913
Mailand, Bistum s. Nr. 962.

Savoien und Pays de Gex.

Savoien s. Nr. 140, 205—207, 227, 228.

Gex. K(armin), O(tto): La Grande Peur dans le pays de Gex ⟨31 juillet 1789⟩. (Rev. hist. de la Révol. franç. 6, p. 291—292.) 914

Bérard, Alex.: Les invasions de 1814 et de 1815 dans le dép. de l'Ain. Bourg **1914.** 96 p. 915

* * *

Abondance. Orsier, Jos.: A propos d'A'. (Rev. de Savoie, 3e année, t. 5, **1914,** p. 27—32.) [Personnat sur le prieuré de Nyon; droits sur Saint-Gingolph.] 916

— Mandach, Conrad de: De la peinture savoyarde au 15e s. et plus spéc. des fresques d'A'. (Rev. de Savoie. 3e année; t. 5, **1914,** p. 1—26.) 917

Ballaison s. Nr. 105.

Mont Blanc s. Nr. 1319, 1320.

Villard, le. Mouton, J.: Le V' et la vallée de Boëge avant la Révolution. Annecy **1914.** 274 p. 918

Franche Comté.

Franche Comté. Mémoire d'un intendant de F' C' [c. 1700]; publ. p. Maur. Pigallet. Paris **1914.** 143 p. 919

— s. auch Nr. 121.

Blamont s. Nr. 177.

Elsass, Belfort, Montbéliard.

Elsass. Wündisch, F.: Geschichtsübersicht für E'-Lothringen. Strassburg **1914.** VI, 131 S. [*Rez.:* K. Stengel: Zschr. f. Gesch. d. Oberrh. NF. 30, S. 120—123.] 920

— Hessel, Alfr.: Elsäss. Urkunden, vornehml. des 13. Jahrh. (Schr. der Wiss. Ges. in Strassburg. 23.) Strassburg. 74 S. mit 1 Taf. [*Rez.:* H. Kaiser: Zschr. f. Gesch. d. Oberrh. NF. 30, S. 125.] 921

— Müller, Karl Otto: Die elsäss. Ordenskommenden im J. 1414. (Jahrb. f. Gesch. . . . Elsass-Lothr. 30, **1914,** S. 199—251.) 922

— Schott, Karl: Die Entwicklung der Kartographie des E'. (Mitt. der Ges. f. Erdkde u. Kolonialwesen zu Strassburg i. E. 4, **1914,** S. 105—172.) 923

— Ernst, G.: Der elsäss. Jura. (Vogesen 8, **1914,** S. 37—42.) 924

— Iwand, Fritz: Die Burgen des elsäss. Juras. (Städte u. Burgen in Elsass-Lothr. Heft 14.) Strassburg **1914.** 31 S. u. 8 Taf. 925

— Langenbeck, Rud.: Die Burgund. Pforte. (Petermanns Mitteilungen. 61, S. 49—55.) 926

— Langhans, P.: Der französ. Sundgau u. die Grafschaft Mömpelgard. (Petermanns Mitteilungen. 61, S. 464—465, mit histor. Karte 1 : 125 000.) [Betr. auch die schweiz. Ansiedlungen in jener Gegend.] 926a

Colmar. Waldner, Eug.: Kurzer Überblick über die Gesch. der Stadt C'. Colmar **1914.** 71 S. [*Rez.* Fr.: Zschr. f. Gesch. d. Oberrh. NF. 30, S. 486—487.] 927

Delle. Herbelin, Louis: Etude pour servir à l'hist. de D'; le château et les murs de D'. (Rev. d'Alsace. NS. 1, **1914,** fasc. 1—2.) 928

Lützel. Benner, Ed.: Rapport sur les doc. de l'abbaye de Lucelle. (Bull. de la Soc. industr. de Mulhouse. 83, **1913,** p. 292—294.) 929

Montbéliard. Mériot, B.: Les inscriptions de l'anc. comte de M' et des seigneuries limitrophes. (Mém. de la Soc. d'émul. de Monbéliard. Vol. 41, **1912.**) [Darin schweiz. Ortschaften: Boncourt, Damvant, Porrentruy.] 929a

— s. auch Nr. 926a.

Mülhausen. Meininger, Ernst: Chronique de la famille Engelmann de Mulhouse ⟨1450–1898⟩; trad. de l'all. (Le vieux Mulh. 5.) Mulh. **1914.** X, 398 S. 930

— [Schwartz, Eugénie et Georges Koechlin:] Tableaux généal. de la famille Koechlin. 1460–1914. Mulhouse [**1914**]. XXII S. u. zahlr. Tab. 931

Kartographie.

Becker, F[ridolin]: Die schweizer. Kartographie an der Landesausstellung in Bern. (Schw. Zschr. f. Artill. u. Genie. 51, S. 7–17, 41–57, 118–125, 156–175, 193–209, 242–252; auch sep. Frauenfeld. 87 S.) (*Darin* Kap. 1: Rückblick.) 932

Tarnuzzer, Chr.: Dufour= u. Siegfriedkarte der Schweiz; ihre Entstehung u. ihre Schöpfer. (Sonntagsbl. des Bund. 1915, Nr. 47–48.) 933

Bertarelli, Ach.: Inventario della raccolta formata da A' B'; vol. 1: Italia geografica. Bergamo **1914.** [Numerose carte e vedute del cant. Ticino.] 934

Knapp, C.: A propos des premiers cartographes neuchâtelois: Josué Perret=Gentil, le P. C. Bonjour, David=Franç. de Merveilleux. (Bull. de la Soc. neuchât. de géogr. 24, p. 24–41.) 935

S. auch Nr. 157, 740, 890, 923.

F. Kirche und Religion.

Katholische Kirche.

Chorherrenstifte, die, des Kant. **Aargau** u. der kath. geistl. Unterstützungsfonds; von H. (Schweiz. Kirchenztg. 1915, S. 311–313.) 936

Asconese, un, parroco di **Andermatt** (Carlo Zezi, 1661). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 104.) 937

Prevosto, il più antico, di **Biasca** un varesino. (Boll. stor. della Svizz. ital. p. 49–51.) 938

Birseck s. Nr. 190.

Wymann, Ed.: Zur Gesch. des Landkapitels **Bremgarten** im 15. u. 16. Jahrh. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 183–191.) 939

Gschwend, Fridolin: Die kathol. Missionsstation **Buchs**; Entstehung u. Entwicklung... (1890–1915). Buchs. 32 S. 940

Messmer, Jos. Anton: Gedenkbüchlein zu Ehren des hl. Kilian; Jubil.=Gabe an die Pfarrei **Bütschwil** bei Anlass des 5. Centenar. der Gründung der Pfarrei 1414–1914. Einsiedeln. 91 S. 16°. 941

Bertsch, Alois: Pfarrherren der kathol. Kirchgemeinde **Bütschwil.** (Neue Toggenb. Ztg. 1915, Nr. 21 u. ff.) 942

Müller, Jos.: Schlichtung eines Streites um die **Churer** Domdekanatspfründe vom J. 1468. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 223–226.) 943

Wymann, Ed.: Der Leutpriester von **Luzern** als Aelplerpfarrer. (Zschr. f. schw. Kirchen=gesch. 9, S. 76–77.) 944

Accuse, false, di eresia e sodomia in **Mendrisio** (1523 e 1527)? (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 68–69.) 945

Reymond, Maxime.: La paroisse d'**Orbe.** Extr. (Semaine cathol.) Fribourg. 16 p. 946

Stammler, Jakobus: Der Collaturhandel in **Risch** ⟨Kt. Zug⟩. Solothurn **1914.** 24 S. 947

Lampert, U.: Der Collaturhandel in **Risch** ⟨Kt. Zug⟩. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 81–98.) 948

Gedenkblatt zum 13. Centenarium des hl. Columban, Patron der Pfarrkirche... **Ror=schach,** 27. Nov. 1915; hg. v. d. Buchdr. der Rorschacher Ztg. Rorschach. 4 S. fol. (Vgl. Rorsch. Ztg. 1915, Nr. 275.) 949

Schmidlin, L. R.: Das vereitelte Projekt, das Chorherrenstift **Schönenwerd** nach Olten zu transferieren. [1692—1714.] (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 204—218, 250—267.) 950
Benefizialrecht, **solothurnisches** s. Nr. 1015.
Curti,, P. Notker: Die kirchl. Verhältnisse im **Urserntal** um 1643. (Hist. Njbl. v. Uri. 21, S. 47—59.) 951
Curti, P. Notker: Ein Visitationsbericht über das **Urserntal** von 1643. (Geschichts=freund. 70, S. 257—279.) 952
Grüter, Seb.: Die luzern. Mission im **Wallis** 1604—1615. (Zschr. f. schw. Kirchen=gesch. 9, S. 226—228.) 953
Wymann, Ed.: **Zugerische** Primizen von 1627—1701. (Zschr f. schw. Kirchengesch. 9, S. 219—223.) 954
S. auch Nr. 325.

* * *

Styger, Martin: Die päpstl. Nuntiatur in Schwyz u. der Schwyzer Freiplatz am Collegium Germanicum in Rom. (Mitt. d. hist. Ver. Schwyz. 24, S. 1—70.) 955

* * *

Duchesne, L.: Fastes episcopaux de l'anc. Gaule; t. 3: Les provinces du Nord et de l'Est. Paris. 956
S[tückelberg], E. A.: Das Alter des Bistums **Basel.** (N. Zürcher Ztg. **1914,** Nr. 1446.) 957
Basel, Bistum s. auch Nr. 272, 758, 957, 1016.
Besançon, Erzbistum s. Nr. 56.
Zösmair, J.: Schloss Tirol ursprüngl. kein Kloster. (Zschr. d. Ferdinandeums f. Tirol u. Vorarlberg. 57, **1913.**) [Betr. auch das Bistum **Chur.**] 958
Mayer, M.: Zur ältesten Gesch. des Schlosses Tirol. [Betr. auch das Bistum Chur.] (Forsch. u. Mitt. z. Gesch. Tirols u. Vorarlbergs. 11, **1914,** S. 167—177.) 958a
Genf, Bistum, s. Nr. 245, 961.
Gröber, K.: Schweizer Bischöfe auf dem Stuhl des hl. Konrad. (Bodensee=Chronik **1914,** Nr. 13—16.) [Betr. Bistum **Konstanz.**] 959
Küry, Ad.: Die Durchführung der kirchl. Verordnungen des **Konstanzer** Generalvikars J. H. v. Wessenberg in der Schweiz. Berner Diss. SA. (Int. kirchl. Zschr. 23 (NF. 5), S. 132—161, 297—315.) Bern. 74 S. 960
Raemy, Charles de: Histoire abrégée des évêques de **Lausanne** et de Genève. Fribourg. IV, 57 p. 961
Savio, Fedele: Gli antichi vescovi d'Italia delle origini al 1300; La Lombardia, parte 1a: **Milano.** Firenze **1913.** 962
Waldburger, A.: Die Bischöfe und das Bistum von **St. Gallen.** (Sarganserländer Volks=ztg. 1915, Nr. 45—50.) 963

* * *

Meier, P. Gabr.: Die **Beginen** der Schweiz. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 23—34, 119—133.) 964
Hümpfner, P. Tiburtius: **Cisterzienser**=Reise durch die Schweiz. (Cist.=Chronik. 27, S. 113—122.) 965
Hohenegger, A.: Geschichte der tirol. **Kapuziner**=Ordensprovinz ⟨1593—1893⟩; Bd. 2. Innsbruck. XV, 747 S. 966
Staehelin, W. R.: Beitrag zur Gesch. des **Johanniter**=Ordens in Basel. (Arch. hérald. 29, p. 90—99.) 967
Bernoulli, A[ug.]: Zum Ursprung des Ordens der **Reuerinnen.** (Zschr. f. schw. Kirchen=gesch. 9, S. 304—305.) 968

* * *

Stückelberg, E. A.: Kleine Beiträge zur schweizer. Hagiographie. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 47–56, 150–151.) 969

Stückelberg, E. A.: Kirchliche Archäologie u. Hagiographie. (Zschr. f. schw. Kirchen=gesch. 9, S. 161–176, 289–300.) 970

Agatha=Verehrung [im Kt. Zug, bes. im Anf. des 19. Jahrh.]. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 18–19.) 971

Berno, B. Pietro, ein Seliger des Kant. Tessin; von Paulinus. [1550–1583, Missionar u. Märtyrer in Indien.] (Schw. Kirchenztg. 1915, S. 237–239.) 972

Columban s. Nr. 949.

Nicolaus von Flüe. Ah, Jos. Ign. von: Des sel. Einsiedlers N' v. F' ... wunderbares Leben ... 2. Ausg., 3. Aufl. Einsiedeln [1909]. 270 S. 973

— Buetti, G.: Vita del beato Nicolao della Flüe. Milano. 974

Fridolin. Malzacher, J. A. Cl.: Der heil. F'. (Bll. aus der Markgrafschaft. 1, S. 1–14.) 975

* * *

Wallfahrt nach Einsiedeln s. Nr. 767.

Theiler, P. Plac.: Ein Besuch der Wallfahrtsorte im Kant. Luzern. SA. (Kath. Volksbote 1914/15.) Luzern. II, 96 S. 976

Wymann, E.d: Votivtafel eines roten Schweizers (Peter Ant. Gasser, 1812 zu Maria Rickenbach). (Zschr. f. schw. Kircheng. 9, S. 77.) 977

Wymann, Ed.: Die Landeswallfahrt zur Tellskapelle. (Hist. Njbl. v. Uri. 21, S. 99–100.) 978

Wymann, Ed.: Die Votivgeschenke der Kapelle in Wiesenberg. (Zschr. f. schw. Kirchen=gesch. 9, S. 301–303.) 979

Wymann, Ed.: Rompilger aus Ägeri im Jubeljahr 1700. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 76.) 980

S. auch Nr. 359.

[Widmer, Jos.:] Die Macht des christl. Glaubens, dargest. im Leben des durch auffall. Gebetserhörung merkw. geword. Niklaus Wolf von Rippertschwand, Kt. Luzern .... 5. Aufl., hg. v. Franz Xaver Schmid. Luzern 1914. 121 S. 981

Protestantische Kirche.

Baur, Hans: Vor 40 Jahren. (Schw. Protestantenbl. 38, S. 146–148, 155–157.) [Kirchl. Verhältnisse in **Basel** und Wahl Alfred Altherrs als Pfarrer in Basel, 1874.] 982

Olivet, A.: La compagnie des pasteurs de l'église protest. de **Genève**, de 1543 à 1800. (Rev. de théol. et de philos., Laus. 1915, p. 114–139.) 983

Martin, Alfred: L'Eglise de **Genève** de 1911 à 1915; rapport .... Genève. II, 37 p. 984

Genf s. auch Nr. 881.

Thürer, Paul: Unsere Kirche; zum And. an die Feier des 100j. Bestandes der evangel. Kirche zu **Netstall** ... 1913. Glarus **1914.** 985

E[gli, Em. †]: Zum **St. Galler** Katechismus von 1527. (Zwingliana. 3, S. 154–155.) 986

[Bachmann, Carl:] Die Sonntagsschulen im Vereinshaus **(Schaffhausen)**, 1865–1915. Schaffh. IV, 31 S. 987

Vuilleumier, Henri: Les origines de la Société de Bible du cant. de **Vaud** et son fondateur (David Levade); notice hist. à l'occas. du centenaire de la fondation. Extr. (Rev. de théol. et de philos. NS., t. 3.) Lausanne. 79 p. 988

Pfenninger, J.: Die evangel. Kirchgemeinde **Walenstadt**; e. gesch. Rückblick auf die ersten 50 Jahre, 1865—1915; im Auftrag der Kirchenvorsteherschaft. Ragaz. IV, 36 S. [Vgl. Sarganserländ. Volksztg. 1915, Nr. 145 ff.] 989

Lienhard, Fritz: Evangel. Kirchgemeinde **Wil**, 1890–1915. Wil. 22 S. 990

Mötteli, Jean: Gottesdienst in fremden Sprachen in der Stadt **Zürich.** (Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 11.) 991

Stichler, Carl: Sonntagsfeier in Alt**zürich.** (Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 27—30.) 992

Stockmeyer, Carl: Bilder aus der Diaspora; kurzgefasste Gesch. des protest.=kirch. Hilfsver. in der Schweiz. 3. verb. Aufl. Basel. IV, 112 S. 993

* * *

Steiner, P[aul]: Hundert Jahre Missionsarbeit; zur Erinnerung an das 100j. Bestehen der Basler Mission, 1815—1915. Basel. 120 S. [Vgl. N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1265.] 994

Piton, Ch[arles]: Le champ, c'est le monde; esquisse de l'œuvre de la Société des Missions de Bâle. 4e éd. Neuch. **[1908—09].** IV, 32 p. 994a

Christkatholische Kirche.

Heim, W.: Aus der Gesch. der christkath. Kirche der Schweiz; der 18. Sept. 1871. (Int. kirchl. Zschr. 23 (NF. 5), S. 316—328). 995

(Roth, E[mil] u. A[d.] Schmid:) Der Verein junger Christkatholiken **Basel**; ein Rück=blick auf die 25j. Tätigkeit. Basel **1911.** 40 S. 996

Herzog, W.: Die offizielle Stellung der christkath. Kirche im Kt. **Bern.** (Int. kirchl. Zschr. 22 (NF. 4), **1914,** S. 314—321.) 997

Sekten.

Wernle, Paul: Brüder=Sozietät s. Nr. 134.

G. Verfassung, Recht, Verwaltung.

Ganze Schweiz.

Heusler, Andr.: Weidhube u. Handgemal. (In: Festschrift, dem schw. Juristenver. bei s. 52. Jahresvers. gew. v. d. jur. Fak. Basel.) [*Rez.:* Henrici: Zschr. f. schw. Recht. NF. 34, S. 314—316.] 998

Huber, Max: Der schweizer. Staatsgedanke. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1274, 1276, 1278.) 999

Nabholz, Hans: Der zentralist. Gedanke in der eidg. Verfassung bis 1798; Vortrags=referat. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1197.) 1000

Zopfi, Hans: Die Idee der Landsgemeinde vor 1848. SA. (Glarner Nachr. 1915.) Glarus. 33 S. 1001

Burckhardt, W.: Kommentar der schweiz. Bundesverfassung vom 29. Mai 1874. 2. Aufl. Bern **1914.** 1002

S. auch Nr. 107, 1042.

Verhältnis zum Ausland; Neutralität.

David, H[ch.]: Die diplomat. u. wirtschaftl. Vertretung der Schweiz im Auslande. (Wissen u. Leben. Bd. 15 (Jg. 8), S. 686—693, 753—763, 784—796 = Schweizer Zeit=fragen. 45. Zürich. 32 S.) 1003

Ehrenzeller, Wilh.: Die Stellung der Schweiz zum Ausland; eine Betrachtung zur gegenw. Lage. St. Gallen. 45 S. 1004

Gagliardi, Ernst: Die Entstehung der schweizer. Neutralität. (Schriften f. Schweizer Art u. Kunst. 10.) Zürich. 23 S. 1005

Gagliardi, Ernst: Neutralität u. eidg. Staatsgedanke. SA. (Wir Schweizer, uns. Neu=tralität u. der Krieg.) Zürich. II, 14 S. 1006

Schweizer, Paul: Die schweiz. Neutralitätspolitik in privater Gesinnung und Meinungsäusserung. (In: Wir Schweizer, uns. Neutralität u. der Krieg, Zürich. S. 64—77.) 1007

Chuquet, Arthur: Suisse et Belgique. (Feuilles d'hist. 1915, n. 6.) 1008

S. auch Nr. 92, 166, 167, 173.

Rechtsverhältnisse, Verfassung und Verwaltung einzelner Kantone und Orte.

Rechtsquellen, die, des Kant. **Zürich**; Teil 1: Offnungen u. Hofrechte, Bd. 2: Bertschikon bis Dürnten; bearb. u. hg. v. Rob. Hoppeler. (Sammlung schw. Rechtsquellen; Abt. 1.) Aarau. XVI, 541 S. 4°. 1009

* * *

Rechtsquellen, die, des Kant. **Bern**; Teil 2: Rechte der Landschaft, Bd. 1: Das Statutarrecht des Simmentales (bis 1798), Halbbd. 2: Das Niedersimmental; bearb. u. hg. v. Ludw. Sam. v. Tscharner. (Sammlung schweizer. Rechtsquellen, Abt. 2) Aarau **1914**. LXVIII, 334 S. 1010

Grindelwald s. Nr. 1251.

* * *

Korner, Oscar: Die **luzernischen** Realwirtsrechte; ihre geschichtl. Entwicklung, ihr Wesen und ihre rechtliche Stellung. Luzern. 135 S. 1011

* * *

Müller, Jos.: Zwei Nusszehntenrödel der Pfarrkirche **Altdorf** s. Nr. 763.

* * *

Styger, Dominik: Die Beisassen des alten Landes **Schwyz**. Berner Diss. Schwyz **1914**. XVI, 443 S. 1012

Dettling, Alois: Die Einnahmen des **schwyzer.** Landesseckelmeisters in den Höfen Wollerau u. Pfäffikon 1789—1798. SA. (Höfner Volksbl.) 14 S. 1013

* * *

Schmid, Rud.: Stadt u. Amt **Zug** bis 1798; Beitr. zur Kenntn. des ält. Staatsrechts des Kt. Zug. Zürcher Diss. Stans. IV, 158 S. (= Geschichtsfreund. 70, S. 1—156). 1014

* * *

Benefizialrecht, römischkathol. u. staats-**solothurnisches.** (Monatrosen 59, S. 362—374, 464—473, 665—680; Schluss folgt.) 1015

S. auch Nr. 790.

* * *

Rohr, Hans: Die Entstehung der weltlichen — insbes. der grundherrlichen — Gewalt des Bischofs von **Basel.** Aarau. 72 S. [*Rez:* Hans Fehr: Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 275—277.] 1016

Burckhardt, Aug.: Stände u. Verfassung in **Basel** vom 16. bis 18. Jahrh. (Basler Jahrb. 1915, S. 70—115.) 1017

His, Ed.: Geschichte des **Basler** Grundbuchs SA. (Schw. Zentralbl. f. Staats- u. Gemeinde-Verwaltg. 16, Nr. 4—8. = Beitr. zur schw. Verwaltgskde. Heft 18. Zürich. 51 S.) 1018

S. auch Nr. 125.

* * *

H[elbling], C[arl]: Der Ländernutzen der **Rapperswiler** Ortsbürger. (Rappersw. Nachr. 1915, Nr. 73—74.) 1019

* * *

Schmid, Martin: Beiträge zur Gesch. des Finanzwesens im alten **Graubünden** mit bes. Berücks. des 18. Jahrh.; Teil 1.: Die ordentl. Ausgaben u. Einnahmen. (Jahresber. d. hist.=antiquar. Ges. v. Graubünden. 44, S. I*—VIII* u. 1—126.) 1020

Tscharner, J[oh.] Friedr. v.: Die Staatssteuern des Kant. **Graubünden** in neuerer u. neuester Zeit (1838—1913). Stuttg. XII, 224 S. (Münch. volkswirtsch. Studien 134). 1021

Disch, Gion: Il dretg de burgeis el cumin della **Cadi.** (Igl Ischi. 15, p. 186—197.) 1022

Gianzun, R. A.: Tschantamaint d'ün Honorat Commün d'**Ardez.** (Ann. della Soc. reto-romantscha. 29, p. 17—68.) 1023

* * *

Rechtsquellen, die, des Kant. **Aargau.** Teil 1: Stadtrechte, Bd. 6: Die Stadtrechte von Laufenburg u. Mellingen; bearb. u. hg. v. Friedr. Emil Welti u. Walther Merz. (Sammlung schweizer. Rechtsquellen, Abt. 16.) Aarau. XXVI, 564 S. 1024

Kern, Walter: Die Kompetenzen des Grossen Rates u. des Reg.=Rates des Kant. **Aargau** in ihrer geschichtl. Entwicklung. Berner Diss. Aarau. VIII, 67 S. 1025

Merz, Reinhold: Das Hypothekarrecht nach **aargauischen** Rechtsquellen. Berner Diss. Aarau. VIII, 185 S. 1026

Albrecht, Fritz: Rechtsgeschichte der Bäder zu **Baden** im Aargau. Berner Diss. Wetzikon. 167 S. 1027

Merz, Walther: Weidhube. [Urk. v. 1438 aus d. Stadtarch. zu **Mellingen.**] (Basler Zschr. f. Gesch. u. Alt.=kde. 14, S. 378—379.) 1028

S. auch Nr. 1263.

* * *

Heusler, Andreas: Rechtsquellen des Kantons **Tessin.** SA. (Zschr. f. schw. Recht. NF. Bd. 11—29.) Basel **1892—1910.** 1029

Pedroni, Carlo: I rapporti di vicinato nel cant. **Ticino.** Berner Diss. Lugano **1913.** 143 p. 1030

* * *

Répertoire alphab. du Bulletin du Grand Conseil du Canton de **Vaud**; tables annuelles 1829—1845. Laus. **1914.** 1031

Répertoire alphab. du Bulletin du Grand Conseil du Canton de **Vaud**; table combinée 1829—1845. Laus. **1914.** 1032

Echallens s. Nr. 863.

* * *

Béguelin, Ed.: Adieux au droit privé **neuchâtelois**; discours. Neuch. **1913.** 104 p. 1033

Rougemont, Léop. de: Conflit de langues entre la dame de **Travers** et le maire du dit lieu (1713/34). (Mus. neuchât. NS. 2, p. 91—92.) [Streit um das Recht auf die Zungen geschlachteten Viehs.] 1034

S. auch Nr. 159.

Strafrecht.

Aebli, Fritz: Die Religionsdelikte in ihrer geschichtl. Entwicklung; ihre Behandlung im geltenden Recht mit Berücks. der deutschen u. schweizer. Strafgesetzentwürfe. Zürcher Diss. **1914.** 111 S. 1035

Weber A.: Justizpflege im **Zugerlande** beim Strafverfahren. (Zuger Kalender. Jahrg. 60, 1915, S. 13—28.) 1036

Schmid, Martin: Die Geschichte des **Bündner** Scharfrichters. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 413—419.) 1037

Oberholzer, A.: Aus der Sittengerichtspraxis im 18. Jahrh. (Schweiz 18, **1914**, S. 446.) [Urteil von **Arbon** 1755 über Blutschänder u. Ehebrecher.] 1037a

Isabel, F.: Une cause criminelle jugée à Aigle en 1749. (Rev. hist. vaud. 23, p. 298—303.) 1038

S. auch Nr. 281.

H. Wehrwesen und Waffenkunde.

Ganze Schweiz.

Isler, Joh.: Das Wehrwesen der Schweiz; von † J[oach.] Feiss; 4. A. neu bearb. v. J' I'; Bd. 2: Die Militärorg. der schw. Eidg. vom 12. April 1907. Zürich. X, 357 S. 1039

Kriegsnamen, alte Schweizer; von A. N. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1096, mit Nachtrag. Nr. 1142.) 1040

Gessler, Ed. A[chilles]: Das alte Wehrwesen u. die histor. Artillerie an der Schweizer. Landesausstellung. (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1192 u. 1196.) 1041

Wacker, Paul: Die Militärhoheit der Schweizer Kantone. Heidelb. Diss. Basel. 58 S. [Kap. 1—4: histor. Einleitung.] 1041a

Steiner, Paul: Die Militärpflichtersatzsteuer. (Schw. Bll. f. Wirtschafts- u. Sozialpolit. 22, Nr. 3.) 1042

Fisch, K[arl]: Le développement du tir en dehors du service depuis 1874. (Rev. mil. suisse. 60, p. 401—422.) 1043

S. auch Nr. 1350.

* * *

Gessler, Ed. A[chilles]: Eine rätselhafte Schwertklingeninschrift [A(za)rias Pantmer-Püntiner in Uri]. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 263.) 1044

Armajuolo, un, di Mendrisio (Andrea, c. 1500). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 30.) 1045

G[essler], E. A.: Die ersten Haubitzen in der Schweiz. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1032.) 1046

G[essler], E. A.: Handgranaten in alter Zeit. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1397.) 1047

S. auch Nr. 1072.

Einzelne Kantone und Orte.

Gessler, Ed. A.: **Basler** Geschütznamen. (Basler Zschr. f. Gesch. u. Alt.-kde. 14, S. 85—104.) 1048

Burckhardt, Aug. Militärisches aus dem alten **Basel**; Vortragsreferat. (Basler Nachr. 1915, Nr. 587.) 1049

Bähler, A.: Die **bernische** Kriegsflotte auf dem Genfersee. (Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1915, Nr. 18.) 1050

Diesbach, Max de: La garnison de **Fribourg** ⟨suite⟩. (Ann. frib. 3, p. 241—248.) 1051

Groupe d'artillerie 5; extraits du Livre d'or 1908—1913. **[Genève 1914.]** IV, 7 p. 4°. 1052

Corpataux, Georges: Le régiment de **Gruyère**. (Ann. frib. 3, p. 190—198.) 1053

Fäh, Joh.: Kriegs- u. Militärwesen aus der Gesch. der Gemeinde **Kaltbrunn**. SA. (St. Galler Volksbl. 1915.) Uznach **1914** (*Umschlag:* 1915). 96 S. 1054

Erinnerung, zur, an die 25j. Jubiläumsfeier des Unteroffiziersvereins **Werdenberg**. Buchs **1913**. 1055

Anklage, eine auf Desertion vor 80 Jahren (in **Zürich** 1833). (Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 35.) 1056

Fremde Dienste.

Soldats suisses au service étranger. T. 6: Un officier neuchât. au serv. de France, L(ouis) de Marval — Journal de J(ean) F(rançois) de Morsier — Une affaire de recrutement au 17e siècle, Moïse Besse. Genève. IV, 257 p. 1057

Südlandsfahrten, von den, der alten Schweizer. [Solddienste.] (Zuger Nachr. 1915, Nr. 108–111.) 1058

Erismann, Oskar: Organisation u. innerer Haushalt der Schweizerregimenter in Frankreich. (Schw. Monatschr. f. Off. a. W. 27, 24–29, 66–71, 108–112, 137–142, 182–185, 220–224, 257–261, 304–308, 344–348, 380–383, 423–425.) 1059

Piaget, Arthur: Point d'argent, point de Suisse. (Mus. neuchât. NS. 2, p. 152—158.) 1060

Wymann, Ed.: Ein Brief über die Septembermorde in Paris [der Maria Anna Franziska v. Salis-Zizers, geb. v. Bessler, Mutter des ermordeten Aidemajor Rudolf v. Salis]. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 110–112.) 1061

Beretta, G.: Soldati ticinesi decorati nel 1815 e nel 1817. (Estr. dalla monografia di G. Grunau: Zwei schweizer. Verdienstmedaillen, Rev. suisse de numism. 1909.) (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 93–95.) 1062

W[eber], A.: Der venezian. Feldzug v. 1572 u. die Beteiligung Zugs hieran. (Zuger Nachr. 1915, Nr. 49, 51, 53, 54.) 1063

Erismann, O.: Beteiligung der Schweizer am Todeskampf des neapolit. Königshauses, 1860/61; Palermo-Volturno-Gaëta. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 211–228.) 1064

Maraini, Gius.: Sulle balze del Tirolo; storia . . . del 2° batt. bersaglieri volont. . . . 1866. Lugano. 59 p. 1065

Mercenari bregagliotti in Olanda. (La Rezia. 1915, n. 37, 40, 41.) [I Ruinelli di Soglio, 1793.] 1066

Doxat, Niklaus, von Yverdon, ein unglückl. Verteidiger der Festung Nisch (1737). (Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1915, Nr. 46.) 1067

Riedhauser, J. R.: Feldzeugmeister Daniel v. Salis-Soglio. (St. Galler Bll. 1915, Nr. 25–28.) 1068

Erismann, O.: Schweizer in deutschen Diensten. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 268–294.) 1069

Rothpletz, Emil: Schweizer. Offiziere in Dänemark im Kriegsjahre 1864. (Schw. Monatschr. f. Off. a. W. 27, S. 394–395; vgl. N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 7.) 1070

J. Bildende Kunst und Kunstgewerbe.

Allgemeines.

Künstler-Lexikon, schweizerisches — Bictionnaire des artistes suisses; hg. vom Schweizer. Kunstver.; red. v. Carl Brun. Supplement, Lfg. 3: Moretto-Zumüller; letzte Nachträge: Abart-Birmann. Frauenfeld. 1071

Escher, Conrad: Kunst, Krieg u. Krieger; ein Beitrag zu einer Gesch. der Kriegsdarstellungen. Zürich. II, 57 S. 4°. (Njbl. der Zürcher Kunstges. 1915). 1072

* * *

Huber, Aug.: Mitteilungen üb. Basler Kunsthandwerker aus den Bürgerrechtsakten des Basler Staatsarch. (Basler Zschr. f. Gesch. u. Alt.-kde. 14, S. 379–385.) [Balth. Michel, Bildhauer, 1601; Joh. Christian Frisch, Bildschnitzer von Linz, 1675; Reinhard Eman. Battier, Bildhauer, 1762; Nikl. Petersen, Kunstgärtner aus Dänemark. 1763/64.] 1073

Riggenbach, Rud.: Grünewaldbegeisterung des Pfeffelschen Kreises. (Basler Zschr. f. Gesch. u. Alt.-kde. 14, S. 274–277.) [Zwei Briefe v. Pfeffel u. Lerse 1780/81 an Jak. Sarasin in **Basel.**] 1074

Burckhardt-Werthemann, D[an.]: **Baslerisches** Kunstleben im Bannkreis der Romantik. (Berichterstattg des Basler Kunstver. üb. d. J. 1914.) 1075

Davinet, E.: Geschichte des **bernischen** Kunstmuseums. (Jahrb. für Kunst u. Kunstpflege in der Schweiz. 1913—1914, S. 363—386.) 1076

Baud-Bovy, Daniel: L'école des Beaux-Arts de la Ville de **Genève.** (Jahrb. f. Kunst u. Kunstpflege in der Schweiz — Annuaire des Beaux-Arts en Suisse. 1913—1914, S. 400—404.) 1077

Bovy, Adr.: Le musée des Beaux-Arts de **Genève.** (Jahrb. f. Kunst u. Kunstpflege in der Schweiz — Annuaire des Beaux-Arts en Suisse. 1913—1914, S. 323—348.) 1078

Deonna, W[aldemar]: Notre vieille **Genève**; 1: Vox clamantis in deserto; 2: Le musée épigraphique. (Nos anciens. 15, p. 45—122.) 1079

Frey, Carl: Die Meister des Sees; den Freunden **Luganos** gewidmet. (Bern) **1903.** 20 S. 1080

Brentani, Luigi: L'opera di riproduzione e di conserv. dei monumenti **ticinesi.** SA. (Jahrb. f. Kunst u. Kunstpflege in der Schweiz 1913 u. 1914.) [Zürich.] 13 S. 1081

Levering, Gustav: Die Kunst in Madonna del Sasso bei **Locarno.** (Die christl. Kunst. **1914**, Okt.) 1082

Architektur.

Rodt, E. v.: Die alten Schweizerbrücken. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 81—142.) 1083

Recordon, B[enj.]: Das Ziegeldach in seiner histor. u. techn. Entwicklung. Zürich. 104 S. 1084

Schlatter, Sal.: Das Schweizerhaus u. sein Dach. (Heimatschutz. 10, S. 97—111, 114—123, 131—141.) 1085

Rose, Hans: Die Frühgotik im Orden von Citeaux. Münch. Diss. München. [Berücks. auch die Cisterz.-Bauten in der Schweiz.] 1086

Opera, un' altra, dei Gaggini in Liguria. — Artisti del **Luganese** a **Orzivecchi.** (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 67 e 69.) 1087

Mazzetti, E.: Gli artisti **luganesi** in Polonia. — Il Kremlino di Mosca dovuto alla nostra terra. (Popolo e Libertà. 1915, n. 185 e 240.) 1088

Chiesa, la, degli Scalzi a Venezia fu costrutta da **ticinesi** (Baldass. Longhena e Gius. Sardi). (Dovere. 1915, n. 249 = Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 103.) 1089

S. auch Nr. 233.

Bildhauerei, Denkmäler.

S[tückelberg], E. A.: Das Kardinalsgrab in **Basel.** (Arch. hérald. 29, p. 111.) 1090

Deonna, W[aldemar]: Dieu au tonneau. [Chapiteaux de la cathédr. Saint-Pierre à **Genève.**] (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17, S. 261—262.) 1091

Gysi, Fritz: Die Barockgräber in der Stiftskirche **Zofingen.** (Schweiz. 19, S. 108—113.) 1092

S. auch Nr. 259.

Kleinplastik.

Goldschmidt, Ad.: Die Elfenbeinskulpturen aus der Zeit der karoling. u. sächs. Kaiser, 8.—11. Jahrh.; Bd. 1. Berlin **1914.** [Tafel 75—77: **St. Galler** Arbeiten.] 1093

Benziger, C[arl]: Die Kunst des Wachsbossierens in der Schweiz. SA. (Feierstunden, Beil. zum Einsiedler Anzeiger.) Eins. **1914.** 16 S. 1094

Holzschnitzerei.

Altarflügel mit Darstellg. der Heiligen Verena u. Katharina, Anf. 16. Jahrh. (23. Jahresber. d. Schw. Landesmus. 1914, Taf. II.) 1095

Burckhardt, Rud. F.: Das **Basler** Buffet der Renaissance- u. Barockzeit. (Jahresber. d. Hist. Mus. zu Basel 1914, S. 37—65, mit 4 Taf.) 1096

Barocktruhe mit den Wappen de Werra u. de Cresta, dat. 1682, aus **Leuk.** (23. Jahresber. d. Schw. Landesmus. 1914, Tafel V.) 1097

Holzrelief mit der Darstellg. der Beweinung Christi, aus der **schwyzer.** March (Kapelle b. Freienbach), Anf. 16. Jahrh. (23. Jahresber. d. Schw. Landesmus. 1914, S. 32 u. Taf. I.) 1098

Malerei.

Schneider, Hans: Beiträge zur Gesch. des niederländ. Einflusses auf die oberdeutsche Malerei u. Graphik um 1460–80. Basler Diss. Basel. 80 S. 1099

W[aser], M[aria]: Die Alpen u. ihre Maler. (Schweiz. 19, S. 491–500.) 1100

Ganter, Hch: Aus der Gesch. der aarg. Gemäldesammlung; Vortrag geh. . . . 1911. SA. (Aarg. Nachr. 1911.) Aarau **1911**. 1101

Messleny, Rich.: **Genfer** Maler; 1: Otto Vautier, Emile Bressler, Maurice Barraud, Gustave François. Zürich u. Leipzig **1914**. 40 S. 1101a

Geer, C.-F. de: Exposition de maîtres anciens à la Classe des Beaux-Arts (à **Genève**). (Nos anciens. 15, p. 123–129.) 1102

Brentani, Luigi: La pittura quattrocentesca nel cant. **Ticino**: Cristoforo e Nicolao da Seregno detti da Lugano. (Rass. d'arte, Milano. 1915, fasc. 12.) 1103

Brentani, Luigi: Due nuove glorie rivendicate al **Ticino**. (Gazz. ticin. **1914**, n. 81; Secolo. **1914**, 9 aprile; Pagine d'arte, Milano. **1914**, n. 7.) 1104

Wand- und Deckenmalerei.

Jenny, Hans: Veglia chasa engiadinaisa cun ornamainto in sgraffitto in **Ardez**. (Chalender ladin. Ann. 5, 1915.) 1105

Major, E[mil]: Eingegrabene Wandinschriften und -malereien des 16. Jahrh. in **Basel**. (Anz. f. schw. Alt.-kde. NF. 17. S. 66–71.) 1106

Wandmalereien, die neurenov., in den **Basler** Kirchen; von G. W. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1100.) 1107

Stückelberg, E. A.: Die Wandgemälde der Predigerkirche. — Die Wand- u. Deckengemälde der Tresskammer zu St. Peter (zu **Basel**). (Jahresber. d. Hist. Mus. zu Basel 1914, S. 12–19.) 1108

S[tückelberg], E. A.: **Basler** Denkmalpflege. (Schweiz. 19, S. 382.) [Wandgem. in der Tresskammer zu St. Peter.] 1109

S[tückelberg], E. A.: **Basler** Denkmalpflege. (N. Zürcher Ztg. **1914**, Nr. 1329; 1915, Nr. 1043.) 1110

St[aehelin], W. R.: **Basler** Denkmalpflege. (Arch. hérald. 29, p. 214–215.) 1111

Bosshard, Walter: Fresken in der Kirche von **Brione** ⟨Val Verzaska⟩. (Schweiz. 19, S. 633–634.) 1112

Altertumsfunde in **Meiringen**; von F. B. (Kirchenbl. f. d. ref. Schweiz. Jahrg. 30, Nr. 35.) [Wandmalereien; vgl. Nr. 749.] 1113

Gull, Berta: Die Fresken von **Miglieglia**. (Schweizerland. 1, Nr. 9.) 1114

Brinzinger: Die Wandgemälde der **Reichenauer** Malerschule. (Arch. f. christl. Kunst. **1911**.) 1115

Pitture nella chiesa di **Roveredo** ⟨Mesolcina⟩. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 101.) 1116

Glasmalerei.

Fischer, Jos. Ludwig: Krieg; kriegerische Darstellungslust alter Glasmaler. (Zschr. f. alte u. neue Glasmalerei. 1915, Heft 1/2.) [U. a. Dan. Lindtmeyer von Schaffhausen, Ludwig Ringler von Bern, Hans Ludwig Schärer von Zürich.] 1117

Stemma, lo, di Lugano su vetri dipinti in **Altdorf**. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 28.) 1118

Fischer, Joseph Ludwig: Die Beziehungen der **Berner** Glasmalerei zu der elsäss.-schwäb. Glasmalerei. (Zschr. f. alte u. neue Glasmalerei. Jg. **1914**, S. 138—142.) 1119

Lehmann, Hans: Die Glasmalerei in **Bern** am Ende des 15. und Anfang des 16. Jahrh. ⟨Forts. u. Schluss.⟩ (Anz. f. schw. Alt.=kde. NF. 17, S. 45–65, 136–159, 217–240, 305–329.) 1120

Keller=Ris, J.: Die Fenster= u. Wappenschenkungen des Staates **Bern** von 1540 bis 1797. (Anz. f. schw. Alt.=kde. NF. 17, S. 72–79, 160–170. 1121

Lehmann, Hans: Die Kirche zu **Jegenstorf** u. ihre Glasgemälde; Festschrift ... Bern. 48 S. u. 4 Taf. 1122

Meli, V.: Die **Jegenstorfer** Glasgemälde. (Sonntagsbl. des Bund. 1915, Nr. 15.) 1123

Pury, Paul de: Vitrail du gouverneur [de **Neuchâtel**]. Pierre de Wallier (1554). (Mus. neuchât. NS. 2, p. 44–45.) 1124

Buchschmuck, Exlibris.

Häfliger, Jos. Ant.: Zwei alte **Luzerner** Exlibrisplatten. (Arch. hérald. 29, p. 24–25.) (Carl Ant. Crivelli, Abt v. Engelberg 1731 u. Chorherr N. P. Peyer, 1646–1709.) 1125

Escher, Konrad: Das Brevier des Bischofs Friedrich **ze Rhin** auf der Univ.=bibl. [zu **Basel**]. (Basler Zschr. f. Gesch. u. Alt.=kde. 14, S. 279–305.) 1126

Russillion. Ex=libris R' (François=Louis R', 1751–1821). (Arch. hérald. 29, p. 37–38.) 1127

Metallarbeiten.

Berchem, Victor van: Les coupes de l'alliance de 1584 [de **Genève**] s. Nr. 879.

Reutter, [Louis]: Quelques mortiers en bronze suisses et **neuchâtelois.** (Mus. neuchât. NS. 2, p. 142–144.) [17e et 18e s.] 1128

Benziger, [Carl]: Notizen zum **schwyzerischen** Goldschmiedewesen. (Mitt. d. hist. Ver. Schwyz. 24, S. 144–151.) 1129

Glocken.

Caminada, Christian: Die **Bündner** Glocken; eine kulturhist. Studie ... Zürich. 112 S. u. 7 Taf. 1130

Chapuis. Alfr., et Léon Montandon: Les fondeurs de nos cloches. (Mus. **neuchât.** NS. 2, p. 158–186.) 1131

Stickerei und Spitzen.

Furrer, Fr. L.: Spitzen u. Stickereien von einst u. heute (Sammlung Iklé, St. Gallen). (Vaterland, 26. Nov. 1915.) 1132

Wollenstickereien, bunte: a) mit Darstellgn aus d. Alten Testament und Wappen des B. Peyer im Hof u. der A. Unmut aus Schaffhausen, Ende 16. Jahrh.; b) mit Dar=stellgn aus d. Neuen Tets., Teil eines Bettvorhanges, dat. 1605, aus Solothurn. (23. Jahresber. d. Schw. Landesmus. 1914, S. 29–30 u. Taf. III, IV.) 1133

Wavre=Barrelet, M.: Dentelles et dentellières d'autrefois. (Mus. neuchât. NS. 2, p. 51–59.) 1134

K. Wissenschaft und Unterricht.

Verschiedene Wissenschaften.

Meyer von Knonau, G[erold]: Eröffnungswort ... [an der] Jahresversammlung der Allg. Geschichtforsch. Gesellschaft der Schweiz ... 5. u. 6. Sept. 1915 in Genf [über Genfer Geschichtschreibung]. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 249–254.) 1135

Chapuisat, Ed.: Les études napoléoniennes en Suisse, 1913. (Rev. des ét. napol. 1915, mars–avril.) 1136

Baechtold, Herm.: Die Schweizerische statistische Gesellschaft 1864—1914. (Zschr. f. schw. Statistik. 50, **1914**, S. 247—280.) 1137

Centenaire de la Société helvét. des sciences naturelles — Jahrhundertfeier der Schweizer. naturforsch. Gesellschaft; notices hist. et documents.... (Neue Denkschriften der Schw. naturf. Ges. Bd. 50.) Zürich. IV, VI, 316 S. 4⁰. [Vgl. Vierteljahrsch. d. naturf. Ges. Zürich. 60, S. 621—642.] 1138

Gosse, Henri-Alb. et Sam. Wyttenbach: La fondation de la Société helvétique des sciences naturelles en 1815; correspondance... 1809—1815, publ. p. Hector Maillart-Gosse... Genève. 55 p. 1139

Sch[röter], C[arl]: Hundert Jahre schweizer. Naturforschung. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1701, 1707, 1714, 1722, 1733, 1735.) 1140

Yung, Emile: Le centenaire de la Société helvét. des Sciences naturelles. (Semaine litt., Genève. 23, p. 436—439.) 1141

(Cloetta, G. G.:) Che cha noss vegls savaivan dall'astronomia. (Chalender ladin. 5. Ann. 1915.) 1142

Barth, A[lb.], u. Tappolet, E(rnst): Die roman. Philologie an der Universität **Basel.** 1680—1914. (Roman. Jahresber., hg. v. K. Vollmöller. 13, S. 32—48.) 1143

Festschrift u. Rückblick auf das 10j. Bestehen des Entomologen-Vereins **Basel** u. Umgebung, 1905—1915. (Basel.) 22 S. *(hektographiert.)* 1144

Guillaume, G.: 50me annivers. du Club **jurassien.** (Rameau de sapin. 49, p. 46—48.) 1145

Verzeichnis der Arbeiten des histor. Vereins des Kant. **Schwyz** vom J. 1897—1915. (Mitt. d. hist. Ver. Schwyz. 24, S. VII—XV.) 1146

Mellet, R.: Sur la dote de la fondation de la Soc. **vaudoise** des sciences natur. (Bull. de la Soc. vaud. des sc. natur. 50, 1914/15, n. 186, p. 557—571.) 1146 a

Keller, C.: Histor. Rückblick auf die Entwicklung der Geogr.-ethnogr. Gesellschaft (in **Zürich.**) (Jahresb. d. Geogr.-ethnogr. Ges. Zürich pro **1912/13.**) 1147

Unterrichtswesen.

(Fachunterricht s. II N: Landwirtschaft, Handel, Gewerbe.)

Von Moos, P.: Die Stellung des Bundes zur Volksschule. Zürcher Diss. **1913.** XIII, 116 S. 1148

Kaiser, H. Alois: Die Entwicklung uns. Schulblätter; ein Beitrag zur Gesch. des kath. Schulwesens in der Schweiz. (Schweizer-Schule, Einsied., 1915, Nr. 34, 36, 37, 39.) 1149

S. auch Nr. 270.

* * *

Lüscher, Alfr.: Die **aargauische** Kantonal-Lehrerkonferenz von 1865—1915. Aarau. 88 S. 1150

W[eber], A.: Schulhäuser u. Schulen der Gemeinde **Baar.** (Zuger Nachr. 1915, Nr. 108—111.) 1151

Brentani, Luigi: L'insegnamento pubblico a **Bellinzona** nei sec. XV e XVI. (Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 258—267.) 1152

Brentani, Luigi: La scuola pubblica a **Bellinzona** dalla fine del 300 alla metà del 500. (Riv. pedag. Roma. 1915, fasc. 10.) 1153

Jecklin, Fritz: Denkschrift über das Schulwesen der Stadt **Chur.** Chur **1914.** 160 S. 1154

Büchi, A.: Zum Jubiläum der Universität **Freiburg.** (Monatrosen. 59, S. 156—168.) 1155

Enseignement, l', primaire et l'enseign. secondaire à **Genève**; recueil de monogr. publ. p.... (L[ouis] Zbinden). Genève **1914.** 1156

Genf s. auch Nr. 265.

Schmid, [Hans]: Jubiläumsschrift der Bezirksschule **Mellingen** 1862—1912. (Mellingen **1913.**) 1157
Henchoz, Paul: Les écoles de **Montreux** pendant la période bernoise. (Rev. hist. vaud. 23, p. 246—269.) 1158
Morges s. Nr. 277.
Pache, Ch.: L'instruction publique à **Oron-la-Ville**. (Rev. hist. vaud. 23, p. 97—111.) 1159
[Burquier, Bernard:] Dix ans du collège de **St-Maurice**, 1899—1909. St-Maur. **1909.** 34 p. 1160
Kuoni, J.: Bündner Schüler an der Knabenschule in **St. Gallen** [1606—1812]. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 333—340, 377—386.) 1161
Zimmermann, Jér.: Essai sur l'hist. du collège de **Sion** (1625—1900). Sion **1914.** II, 163 p. 1162
Leutenegger, Alb.: Der erste **thurgauische** Erziehungsrat, 1798—1805 ⟨Schluss⟩. (Thurg. Beitr. zur vaterl. Gesch. 55, S. 1—52.) 1163

L. Sprachgeschichte.

Sprachenfrage und Sprachgrenzen.

Schwarz, F. W.: Von der deutsch-romanischen Sprachgrenze. (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 30—36.) 1164

Einzelne Sprachen und Dialekte.

Idiotikon, schweizer., Heft 78—79 (= Bd. 8, Bog. 23—38) enth. die Stämme Schaf (Schluss) — Schol. Frauenf. 4°. 1165
Bachmann, Alb.: Schweizerdeutsche Sprachprobleme; Vortragsreferat. (N. Zürcher Ztg. 1915. Nr. 1482.) 1166
Brans, R.: Das Reichenauer Glossar Rf nebst s. näheren Verwandten Bib. 9 und Bib. 12. Strassb. Diss. **1914.** 72 S. 1167
Hodler, Werner Oskar Felix: Beiträge zur Wortbildung u. Wortbedeutung im Berndeutschen. Berner Diss. (Sprache u. Dichtung; hg. v. Maync u. Singer. Heft 16.) [Bern **1914.**] 167 S. 1168
Schmid, Carl: Die Mundart des Amtes Entlebuch im Kant. Luzern. (Beitr. z. schweizerdeutschen Gramm. 7.) Frauenf. X, 330 S. [Vollst. Ausg. von Nr. 1179 der Bibliogr. von 1914.] 1169
Streiff, Cath.: Die Laute der Glarner Mundarten. (Beitr. z. schweizerdeutschen Gramm. 8.) Frauenf. VIII, 147 S. 1170
Wiget, Wilh.: Die Laute der Toggenburger Mundarten. Zürcher Diss. Frauenfeld. IV, 144 S. 1171

* * *

Jeanjaquet, Jules: Histoire et grammaire des patois de la Suisse romande; bibliographie analytique. Extr. (Bibliographie linguist. de la Suisse romande. T. 2.) Neuchâtel. II, 72 p. 1172
Collaud, Ant.: Vallée de Bellegarde; corrélations phoniques. ⟨Trad. de la Neue Zürcher Ztg.⟩ (Ann. frib. 3, p. 57—59.) 1173
Schorderet, Aug.: Propos fribourgeois; conférence. (Ann. frib. 3, p. 60—89.) 1174
S. auch Nr. 1250.

* * *

Velleman, Ant.: Grammatica teoretica, pratica ed istorica della lingua ladina d'Engiadin' Ota.; vol. 1. (Bibliotheca rhaetoromana. 1.) Zürich. XII, 444 p. 1175

Decurtins, C.: Nies Romonsch; Vortrag. SA. (Bündner Tagbl. **1914**, Nr. 271–275.) 1176
P ult, C.: Nos rumantsch; conferenzas. (Ann. della Soc. reto=romantscha. 29, p. 153–200; Buchausg. Samedan **1914**.) 1177
Del Vecchio, Giorgio: Le valli retiche e la questione del ladino. (In: Almanacco ital. 1915 . . . Firenze). 1178

Orts= und Familiennamen.

Wartburg, W[alther] v.: Romanische Ortsnamen in der Schweiz bis 1913. SA. (Roman. Jahresbericht, hg. von Karl Vollmöller. Bd. 13.) Erlangen. 1179
Simonet, J.: Woher der Name Celerina? (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 190–191.) 1180
(Schindler, Alfred:) Woher stammt der Name Morgarten? (Morat **1912**.) 1181
Müller, Jos.: Volkstüml. u. sagenhafte Erklärung von Orts= u. Flurnamen in Uri. (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 48–50.) 1182
Rüttimann, Phil. Ant.: Ortsnamen u. Fremdwörter der Walser Mundart. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 307–314, 349–358; Ergänzung durch Christian Latour: S. 411–412.) 1183
Brandstetter, Jos. Leop.: Der Ortsname Zimikon. (Geschichtsfreund. 70, S 251–256.) 1184
S. auch Nr. 733.

* * *

Vital, L. J.: Noms da famiglias Grischunas stats müdats. (Ann. della Soc. reto=romantscha. 29, p. 209–212.) 1185

M. Literatur= und Musikgeschichte; Geschichte des Buchdrucks und der Presse.

Literatur im allgemeinen.

Bächtold, Jacob Marius: Eine schweizerische Literaturgeschichte! Zürcher Diss. Kreuzlingen. 123 S. 1186
Handschriften bedeutender schweizer. Schriftsteller (aus Katalog v. Leo Liepmannssohn Nr. 188). (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 1331.) [Bullinger, Albr. v. Haller, Sal. Gessner, Lavater, C. F. Meyer, Joh. Scherr u. a.] 1187
Scholz, Wilh.: Der See; ein Jahrtausend deutscher Dichtung vom Bodensee. Konstanz. 372 S. 1188
Jerven, Walter: Von uns. Bodenseedichtern. (Bodenseebuch. 2, **1914**, S. 180–191.) 1189

Einzelne Schriften und Bücher.

Hannink, O.: Vorstudien zu einer Neuausgabe des Lanzelet von Ulrich v. Zazikhofen. Gött. Diss. **1914**. 78 S. 1190
Fäh, Laurenz: Die Sprache der altfranzös. Boëtius=Übersetzung, enth. in dem Ms. 365 der Stadtbibliothek Bern. Freiburger (Schw.) Diss. Freiburg (Schw.). X, 53 S. 1191
Stimmer, Tobias: Comedia von zweien jungen Eheleuten, gestellt durch Tobiam St von Schaffhausen, Maler, anno 1580 . . .; nunmehr von neuem auf die Bahn gebracht durch Georg Witkowski. Leipzig. 56 S. 1192
Kürbs, H.: Studien zur Pfahldorfgeschichte aus Friedr. Theod. Vischers Roman «Auch Einer». Münch. Diss. **1914**. VI, 38 S. 1193

Zeitungen.

Z[urlinden], S[am.]: «Zürcherische Freitagszeitung»; einige Aufzeichn. aus ihrer Vergangenheit. (Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 1–9.) 1194
S. auch Nr. 171.

Buchdruck, Bibliotheken.

(Fluri, Ad.:) C[harles=] M[oïse] Briquet u. seine Forschungen über das Papier. SA. (Berner Heim. 1915, Nr. 16.) 1195

Brandt, Seb.: Flugblätter des S' Br'; hg. v. Paul Heitz, mit e. Nachwort v. F(ranz) Schultz. (Jahresgaben der Ges. f. elsäss. Lit. 3.) Strassburg. 12, XV S. u. 24 Bl. fol. 1196

Scherer, P. Emman.: Bruder Klaus u. d. Schweizerstier; ein illustr. Flugbl. aus d. 16. Jahrh. (Schw. Rundschau. 15, S. 174—183.) 1197

Martin, Charles: Deux manifestes en anglais de John Knox et de Christophe Good=man contre le gouvern. des femmes... impr. à Genève en 1558. [Compte=rendu.] (Bull. de le Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève. T. 4, livr. 1, **1914**, p. 16—18.) 1198

Moosberger, G[ottfr.]: Erinnerungsblätter zum 25j. Bestande der A.=G. Buchdruckerei «Ostschweiz». St. Gallen. IV, 20 S. 4°. 1199

Buchdruckerei Berichthaus vorm. Ulrich & Co. im Berichthaus (Zürich). SA. (Die in=dustr. u. kommerz. Schweiz, Heft 8—10.) Zürich **1902**. IV, 8 S. 1199a

* * *

Frequenz=Statistik der **bündner.** Kantonsbibliothek 1816—1914; erstellt v. Paul Hitz. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 154.) 1200

Fäh, A: Die **st. gallische** Klosterbücherei. (Appenz. Kalender auf d. J. 1915). 1201

Libreria, la, del curato di **Tesserete** nel '500. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 101—102.) 1202

Meier, P. Gabr.: Der Bibliothekskatalog v. **Wonnenstein** (Frauenkloster) aus d. Anf. d. 16. Jahr. (Zentralbl. f. Bibl.=Wesen. 32, S. 29—38.) 1203

Appenzeller, Heinr.: Zur Gesch. der Stadtbibliothek **Zürich.** (Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 51—52.) 1204

S. auch Nr. 217.

Historische Lieder, Volkslieder.

Jacobsohn, Fritz: Der Darstellungsstil der histor. Volkslieder des 14. u. 15. Jahrh. u. die Lieder von der Schlacht bei Sempach. Berl. Diss. Rostock **1914.** 115 S. [*Rez.:* R. Durrer: Anz. f. schw. Gesch. NF. 13, S. 186—187.] 1205

Waldmann, Fr[anz]: Alte histor. Lieder zur Schweizergeschichte des 13. bis 16. Jahrh.; 2. Aufl. v. O. v. Greyerz. Basel. 44 S. 1206

Greyerz, Otto v.: Im Röseligarte; schweizer. Volkslieder; Ausg. mit Begl. v. Klavier u. Gitarre, besorgt v. Gottfr. Bohnenblust. 2 Bändchen. 2. Aufl. 1915—16. 1207

In der Gand, Hanns: Das Schwyzerfähnli; ernste u. heitere Kriegs-, Soldaten u. Volks=lieder der Schweizer aus dem 16., 17., 18. u. 19. Jahrh. 2 Hefte. Biel. II, 46 u. IV, 40 S. 1208

Singstubete; 30 Volksmelodien bearb..... von A. Oetiker u. C. Vogler, mit histor. Anmerkungen von W. Merian. Zürich und Leipzig. 1209

Leu, Ferd. Osc.: Die alten **Schwyzer=** u. and. Dialekt=Lieder; ...[komp. von] Osc. Ferd. Leu. Bern **1912.** 15 S. 4°. 1210

Altjungfern=Lied, ein (aus **Uri**). (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 127—128.) 1211

Reinacher, Karl Hch: «Was bruucht me=n=jez im Schwytzerland?» (v. Jost Bernh. Häffliger, 1796). (Schweiz. 19, S. 477—479.) 1212

Fragnière, Et.: La Poya [chant en patois **gruyérien**]. (Ann. frib. 3, p. 158—172.) 1213

Lansel, Peider: Ot chanzuns **ladinas** or da la «Landinella« (dal 18vel al 20vel secul). Ginevra **1914.** 1214

S. auch Nr. 1227, 1268.

Inschriften, Sprüche.

Iscrizione satirica a **Lugano.** (Boll. stor. della Svizzera ital. 35, p. 32.) 1215
Singer, S.: Kettenreime. (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 110–122.) 1216
S. auch Nr. 1351.

Sagen u. Märchen.

Rossat, Arth.: Les »Fôles«; contes fantastiques patois rec. dans le **Jura bernois** [suite]. (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 1–12.) 1217

Musik und Gesang.

Bloesch, Hans: Die **Bernische** Musikgesellschaft 1815–1915. Bern. 750 S. [Mit 56 Taf. u. 1 Tab.] 1217a
Waeber, Louis: Un oratorio de Haydn à **Fribourg** en 1816. (Ann. frib. 3, p. 15–28.) 1218
(Matthys, G[ottfr.]:) Männerchor **Langenthal,** 1891–1901. (Langenthal **1902.**) II, 68 S. 1219
Jubilé cinquantenaire [du] Conservatoire de **Lausanne,** instit. de musique, 1861–1911. Laus. **1911.** 32 p. 1220
Origini, le, della Civica filarmonica **luganese** (1830). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 71.) 1221
Bodmer, Alb.: Gedenkschr. zum 50j. Bestande des Sängerbundes **Wetzikon** (1865–1915). (Wetzikon u. Rüti.) IV, 32 S. 1222
Hunziker, Rud.: Das musikal. Leben in **Winterthur** während der letzten 50 Jahre. SA. (Akten des Int. Musikkongr. in Rom, **1911.**) Roma. 17 S. 1223
Zürcher Bilder: alte Lieder; v. O. A. (N. Zürcher Ztg. **1914,** Nr. 1514 u. 1518.) 1224
Fehr, Max: Spielleute im alten **Zürich.** (Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 37–47.) 1225
S. auch Nr. 1348.

N. Kultur- und Wirtschaftsgeschichte.

Bevölkerungsbewegung.

Robbi, Jul.: Einige Daten zur Bevölkerungsbewegung im Kanton Graubünden (1914). (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 123–126.) 1226

Medizinalwesen, Krankheiten.

(Viehseuchen s. Landwirtschaft, Viehzucht.)

Wymann, Ed.: Ein latein. und ein deutsches Pestlied vom J. 1667. (Zschr. f. schw. Kirchengesch. 9, S. 155–156.) 1227
Coray, Alb.: Geschichtliches zur Pocken-Prophylaxe in Graubünden. Basler Diss. Chur. IV, 88 S. 1228
Brunner, Kd: Rückblick u. Ausblick auf die Tuberkulosebekämpfung im Kt. Thurgau. Frauenf. **1914.** 22 S. 1229
Roux, César; C' R', 25 ans de clinique chirurgicale (à Lausanne); par R. (Bibl. univ. 80, p. 536–541.) 1230
Zimmerlin, Franz: Das Hebammenwesen im Bezirk Zofingen in den J. 1809–1818. (Gynaecologia helv. 15.) 1231
Mellinger, Carl: Universitätsaugenklinik u. Augenheilanstalt Basel 1864–1914. Basel. IV, 239 S. 4°. 1232
Scherr, I[gnaz[Th[omas]: Zwei Abende unter den Zöglingen der Blindenanstalt in Zürich, im Frühjahr 1826; ein poet. Versuch ... [Neudruck.] SA. (Schw. Blindenbote, Jahrg. 1915.) [Zürich.] 20 S. 1233

Morgenthaler, W(alter): Bernisches Irrenwesen; von den Anfängen bis zur Eröffnung des Tollhauses 1749. Bern. VIII, 147 S. 1234

Morgenthaler, W.: Bernisches Irrenwesen. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 161–210.) 1235

Bettelbrief für einen Epileptiker, 1510; Ausweisung eines geisteskranken Mörders, 1353; mitg. v. W. Morgenthaler. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 159–160.) 1236

Morgenthaler, W.: Bericht des Pfarrers von Melchnau über Kuren eines Spezialisten an Geisteskranken (1641); Briefw. zw. Bern u. Zürich wegen e. Spezialisten f. Geisteskranke (1546). (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 239–242.) 1237

Denkschrift über die Feuerbestattung in Zürich, 1874–1915; hg. vom Stadtrat Zürich. Zürich. 56 S. (Vgl. N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 257 u. 260.) 1238

Naturereignisse, Unglücksfälle, Löschwesen.

Paffrath, Jos.: Zum Wetterverlauf am **Bodensee**; 1: Lindau. (Schr. d. Ver. f. Gesch. d. Bodensees. 44, S. 163–179; Forts. folgt.) 1239

Ferri, Giov.: Il clima di **Lugano** nel cinquantennio 1864–1914. Estr. (Boll. della Soc. ticin. di scienze natur., anni 9 e 10, 1913–14.) Lugano 1915. II, 24 p. 1239a

Flugi, Alphons v.: Grosse Schneefälle, schneereiche u. schneearme Winter im **Oberengadin** in den J. 1850–1914. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 126–133.) 1240

Wegelin, H[einr.]: Veränderung der Erdoberfläche innerhalb des Kant. **Thurgau** in den letzten 200 Jahren. SA. (Mitt. der thurg. naturf. Ges. Heft 21.) Frauenf. 170 S. 1241

* * *

Sussidio urano agli incendiati d'**Airolo** (1736/37). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 30–31.) 1242

Dick, Ernst: Von Bränden, Brandsteuern u. Feuerspritzen im alten **Bernbiet.** (Sonntagsbl. der Basler Nachr. 1915, Nr. 48.) 1243

Keller-Ris, J.: Behandlung eines halbblödsinnigen Brandstifters (in **Bern**, 1742). (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 294–297.) 1244

Magia, la, e la buzza di **Biasca.** (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 4–7.) 1245

I[mesch], D[ionys]: Das Lawinenunglück vom 19. Febr. 1720 in **Liddes.** (Bll. aus der Walliser-Gesch. Bd. 5 (irrtüml.: 6), Jahrg. 1, **1914,** S. 103–104.) 1246

Morgenthaler, Hans: Ein Schiffsunglück bei **Wangen a. A.** 1480. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 45–54.) 1247

S. auch Nr. 851.

Land- und Alpwirtschaft, Viehzucht, Forstwesen.

Christ, Herm.: Zur Gesch. des alten Bauerngartens der **Basler** Landschaft. (Basler Zschr. f. Gesch. u. Alt.-kde. 14, S. 11–84.) 1248

Colonie agricole et profess. de la Suisse romande, Serix près **Oron** ⟨Vaud⟩ . . .; commém. du cinquantenaire 1863–1913. Lausanne **1914.** IV, 88 p. 1249

Luchsinger, Chr.: Bei den welschen Sennen; Vortrag. (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 97–108, 167–178.) 1250

Wagner, R.: Über die Alpgenossenschaften von **Grindelwald.** (Zschr. d. bern. Juristenver. 51, Nr. 5.) 1251

* * *

Guillebeau, Alfred: Die Maul- u. Klauenseuche in den J. 1838–1913. SA. (Schw. Archiv f. Tierheilkde. 1915). Zürich. 56 S. 1252

Keller-Ris, J.: Teure Heilung eines Viehprestens ⟨1741⟩. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 299–301.) 1253

Heimatkunde, zur: Die geschichtl. Bedeutung der Geiss im St. Galler Oberlande. (Sarganserländ. Volksztg. 1915, Nr. 46 u. 48.) 1254
Kuoni, J.: Hunde totschlagen [zu St. Gallen, 1554—1597]. (Schweiz. 19, S. 553—554.) 1255

* * *

Mülinen, H. v.: Die burgerlichen Waldungen der Stadt Bern. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 142—158.) 1256

Bergbau.

Grisch, A.: Ord l'istoria dellas minas da fer e mangan de **Tinizong.** (Igl Ischi. 15, p. 41—68.) 1257
Frage, zur, der Wiedererschliessung der Kohlenbergwerke bei **Uznach.** (Feuill. des St. Galler Volksbl. 1915, März.) 1258
W[eber], A.: Steinkohlen im **Zugerland.** (Zuger Nachr. 1915, Nr. 5.) 1259

Jagd und Fischfang.

Henchoz, Josué: Histoires de chasse, 1826—1901. Genève. 21 p. 1260
Semadeni, Tommaso: Die Wölfe im **Bergell.** (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 281—282.) 1261
Bazetta, Nino: La pesca nella provincia di Novara. Novara. [Si parla della pesca nel Verbano, specialm. a **Brissago.**] 1262
Beyerle, Conrad: Gutachten üb. die fischereirechtl. Verhältnisse am **Oberrhein,** insbes. v. der Aaremündung bis Laufenburg. (Arch. f. Fischereigesch., Berlin. Heft 6, Okt. 1915, S. 1—54.) 1263

Lebenshaltung, Nahrung, Lebensmittelpreise.

Zürcher, G.: Staatliche Massnahmen der Lebensmittelfürsorge in alter u. neuester Zeit. (Schw. Zentralbl. f. Staats- u. Gemeindeverw. 16, S. 181—183, 189—190.) 1264
Schlachtviehimport, der, u. seine Geschichte; zus.-gest. durch das Sekret. des kant.-bern. Metzgermeisterverb. Biel **1907.** IV, 16 S. 1265
Lebensmittelpreise auf dem Markte **Bern** seit 1878. (Mitt. des kant. statist. Bureaus. **1914,** Lfg. 1.) Bern **1914.** 1266
Köppel, X.: Die Hungerjahre 1816/17 in uns. Landen; mit bes. Berücks. des **[st. gall.]** Fürstenlandes. (Der Fürstenländer. 1915, Nr. 187 ff.) 1267
S. auch Nr. 862.

Tracht und Kleidung.

Schwyzerländli; Mundarten u. Trachten in Lied u. Bild; hg. v. Alb. Bachmann *u. andern.* Zürich. XII, 278 S. u. 22 Taf. 1268
Appenzell. [Volks-Szenen u. Trachtenbilder. 16 Tafeln.] (Zürich.) 1269
Anneler, Hedwig: Die **Lötscher**tracht nach den Gelübdebildern der Kühmattkapelle, mit 27 Federzeichnungen. (Schweizerland. Jg. 1, Nr. 8.) 1270
Kleiderordnung für die hochfürstl. **st. gallischen** Lande, 20. Febr. 1728. (Die Stickerei-Industrie. 1915, Nr. 24.) 1271
Heierli, Julie: Die Klettgauer- oder Hallauertracht des Kant. **Schaffhausen.** (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 137—160.) 1272
Stauder, H[erm.]: **Schangnau.** [Volksszenen u. Trachtenbilder.] Zürich **[1914].** 18 Taf. fol. 1273

Hausrat.

Major, E[mil]: Der Nachlass des **Basler** Goldschmieds Balthasar Angelrot. (Basler Zschr. f. Gesch. u. Alt.=kde. 14, S. 306—334.) 1274

Montandon, Léon: Inventaire d'une épicerie au 17e siècle. (Mus. **neuchât.** NS. 2, p. 83—90.) 1275

Handel.

Wild, Ella: Die eidgenöss. Handelsprivilegien in Frankreich 1444—1635. (Mitt. z. vaterl. Gesch., hg. vom hist. Ver. St. Gallen. 32.) St. Gallen. X, 423 S. 1276

Wartmann, Herm.: Bartholome Zollikofers u. Daniel Studers Gesandtschaftsberichte, 1608—1609 u. 1634—1635; ein Beitr. zur schw. Handelsgesch. (Wiss. Beil. z. 15. u. 16. Jahresber. 1913/14 u. 1914/15 der städt. Handelshochschule St. Gallen.) IV, LIV, 178 S. 1277

Welter, Carl: Die Exportgesellschaften u. die assoziative Exportförderung in der Schweiz im 19. Jahrh. Zürcher Diss. Bern. X, 124 S. (= Beitr. z. schw. Wirtschaftskde. 4). 1278

Schurter, Joh.: Die Schweizer. Gesellschaft f. kaufmänn. Bildungswesen ... 1902—1913. SA. (Das kaufm. B' in der Schweiz.) Zürich **1914.** 12 S. [*Ed. franç.:* L'Assoc. suisse pour l'enseign. commercial....] 1279

Apelbaum, Joh.: **Basler** Handelsgesellschaften im 15. Jahrh. mit bes. Berücks. ihrer Formen. Basler Diss. Bern. VIII, 186 S. (= Beitr. z. schw. Wirtschaftskde. Heft 5.) 1280

Mercanti comaschi e tedeschi in **Mesolcina** (1476). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 67—68.) 1281

Stähli, R[ud.]: Die Fortbildungsschule des Kaufmännischen Vereins **Zürich** 1861—1914. Zürich. II, 24 S. 1282

S. auch Nr. 53.

Bank= und Versicherungswesen.

Montalivet, Rob. de: Le mouvement de concentration des banques en Suisse. Thèse Fribourg. Frib. **1913.** 236 p. 1283

Jöhr, Ad.: Die schweizerischen Notenbanken 1826—1913. 2 Bde. Zürich. XIV, 391 S. u. II u. S. 393—520. [*Rez.:* Lévy, R.=G.: Feuilles d'hist. 1915, 1er sept.] 1284

Bankwesen, das schweizer., in den J. 1906—1913. SA. (Zschr. f. schw. Statistik. 51.) Bern. 69 S. 4°. 1285

Jenne, Willy: Die Spar= u. Leihkassen der Schweiz. Basler Diss. Zürich. II, 167 S. 1286

Seidel: Das Sparkassenwesen der Schweiz. (Schw. Zentralbl. f. Staats= u. Gemeinde=verw. 16, S. 213—216.) 1287

Wegener, Ed.: Die schweiz. Bodenkreditinstitute 1846—1912. (Veröff. zur Statistik des Bodenkredits. Heft 3.) Münch. u. Leipz. VI, 316 S. 4°. 1288

Schaefer, Wilh.: Die ersten 50 Jahre der **Basler** Versicherungs=Gesellschaft gegen Feuer=schaden 1863—1913. [Basel.] 76 S. 4°. 1289

Leu & Co., Aktiengesellschaft, 1755—1915. **Zürich.** 32 S. 1290

Gewerbe und Industrie.

Kaiser, Adam: Geschichte der Wollweberei in Schwaben bis zur Wende d. 15. Jahrh. Diss. Freiburg i. B. SA. (Zschr. f. Gesch.=kde v. Freiburg i. B. 30, **1914.**) Freib. **1914.** XV, 54 S. 1291

Johannsen, Otto: Die Quellen zur Geschichte des Eisengusses im Mittelalter u. in der neueren Zeit bis zum J. 1530. SA. (Archiv f. d. Gesch. der Naturwiss. u. Technik. Bd. 5, **1914.**) [U. a. schweizer. Quellen aus d. Zeit des Waldshuter= u. Schwaben=krieges.] 1292

Leventinese, un, barbiere in Mesolcina nel '300. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 67.) 1293

Barbiere, un, leventinese ricco in Giornico. (Pietro Pedroni, 1685.) (Boll. stor. della Svizz ital. 35, p. 103.) 1294

* * *

Nobs, Ernst: Aus den Anfängen der industriellen Revolution in der Schweiz. (Neues Leben; Monatschr. f. sozialist. Bildung. 1, S. 120—127.) 1295

Schmid, Martin: Eine bündner. Fabrikstatistik vom J. 1861. (Bündn. Monatsbl. 1915, S. 432—434.) 1296

Roner, Joh.: Die Gewerbeschule der Stadt Zürich 1780—1913. Zürich **1914.** 1297

Rückblicke auf das Gaswerk (der Stadt) St. Gallen, 1857—1907. St. Gallen **1907.** 51 S. 4°. [Mit Taf.] 1297a

(Pfister, A.:) Berufsschule Metallarbeiter Winterthur; 25 Jahre Betrieb 1889—1914. o. O. **(1914).** 4°. 1298

Pioniere, zwei, der schweizer. Uhrenindustrie (Christin u. Joh. Stadler). (Schweiz. 19, S. 650.) 1299

(Beuret, Joseph:) Au bon vieux temps. [Etude sur l'horlogerie dans les Franches-Montagnes. Extr. de l'Almanach cathol. du Jura.] ([Porrentruy] **1914.**) 1300

Gaubert, R.: Une montre à heure décimale ayant appartenu à Gabriel de Geoffroy, 1742—1807. (Journal suisse d'horlogerie. 39, **1914,** n. 4—5.) 1301

Livre d'or, le, ([de la] Maison Paul-D. Nardin, [succ. de] Ulysse Nardin [fabrique d'horlogerie au Locle]), 1846—1910. (Neuchâtel **[1910].**) IV, 16 p. 1302

Jubiläumsbericht über die 25j. Tätigkeit 1890—1915 [des] schweiz. Buchbinder-Meister-Verein. (Zürich.) 1303

Schiess, Ed.: L'industrie chocolatière suisse; étude écon. Diss. Zurich. (Mitt. aus d. handelswiss. Seminar der Univ. Zürich. 31.) Lausanne **1913.** IV, 205 p. 1304

Wick, Wilh.: Zur Entwicklungsgesch. des schweiz. Braugewerbes. SA. (Schw. Zschr. f. kaufm. Bildungswesen. 1912.) Basel **1912.** 34 S. 1305

Airolese, un, primo fabbricante di birra nel Ticino (Felice Lombardi, 1828). (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 31—32.) 1306

S. auch Nr. 514.

Arbeiterbewegung.

(Ziegler, Jos.:) Ein Bild vom Leben ... des christl.-soz. Arbeiterinnenvereins Arth; ... zur 10. Stiftungsfeier. Arth **(1914).** IV, 16 S. 1307

Verkehr.

Christ, Peter: Die Bedeutung des Gotthardpasses in der Schweizergeschichte. (Zentralbl. d. Zof.-Ver. 55, S. 510—532.) 1308

Schlatter, Sal.: Wie uns. Strassen entstanden. (Appenz.-Kalender auf d. J. 1915.) 1309

* * *

Ritter, Aug.: Die erste amtliche Postkarte der Schweiz u. ihre Bearbeiter. SA. (Postjahrbuch der Schweiz. 3.) Chur **(1914).** 1310

S. auch Nr. 255.

* * *

Gubler, Ferdinand: Die Anfänge der schweizer. Eisenbahnpolitik auf Grundlage der wirtschaftl. Interessen, 1833—1852. Zürcher Diss. Zürich. 362 S. (= Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft. Bd. 8, Heft 1.) 1311

Meyer, R.: Die schweizer. Eisenbahnen; Vortrag. (Helvetia. 34, S. 107—122, 139—154, 177—193.) 1312

Hartmann, H[erm.]: Zur Eröffnung der Berner Alpenbahn Bern-Lötschberg-Simplon; ein Halbjahrhundert bernischer Verkehrsbestrebungen. (Auszug aus dem Grossen Landbuch «Berner Oberland».) (Bümpliz **1913.**) IV, 59 S. 4°. 1313

Spiller, Else: Die Furkabahn. 2 Bdchen. (Orell Füssli's Wanderbilder. 363—366.) Zürich **1914**—1915. 1314

* * *

Union, l', télégraphique internat ⟨1865—1915⟩. Berne. IV, 112 p. 1315

Gasthofwesen.

Duttweiler, Max: Eine Zürcher Wirtschaftsrechnung 1883—1910. SA. (Zschr. f. d. ges. Staatswiss.; hg. v. K. Bücher. 71.) (Tübingen.) 1316

S. auch Nr. 91.

Alpinismus und Wintersport.

Personaggi illustri attraverso il Gottardo. (Boll. stor. della Svizz. ital. 35, p. 30.) 1317

Bayard, A.: A propos d'une traversée du Simplon en 1646 (par Evelyn). (Annales de l'Univ. de Grenoble. 24, **1912,** fasc. 1.) 1318

Montagnier, Henry F[airbanks]: A bibliography of the ascents of Mont Blanc from 1786—1853. (Repr. from the Alpine Journal, August **1911.**) London **1911.** IV, 35 p. 1319

Beaufoy, Mark: Narrative of a journey from ... Chamouni ... to the summit of Mont Blanc ... 1787. (The Alpine Journal, nov. 1915.) 1320

Coolidge, W. A. B.: Die älteste Schutzhütte im Berner Oberland; ein Beitrag zur Gesch. der bern. Touristik. Bern. VI, 77 S. 1321

Bierbaum, Willi: Ein Matterhorn-Gedenktag. (Schweiz. 19, S. 452—456; vgl. N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 921.) 1322

Notice hist. sur les 50 premières années de la section genevoise du Club Alpin Suisse (1865—1915). Genève IV, VIII, 279 p. 1323

Weber, P[eter], X[aver]: Gedenkschrift der Sektion Pilatus [des] S. A. C., 1864—1914. Luzern. IV, 35 S. 1324

Krebs-Gygax: Aus den ersten Jahrzehnten des schweizer Wintersportes. (N. Zürcher Ztg. 1915, Nr. 3, 33, 54 u. 82.) 1325

Turnwesen.

(Zaugg, Ernst:) Gedenkschrift zur 50j. Jubiläumsfeier des Turnvereins Langenthal, 1852—1902. Langenthal **1902.** 45 S. 1326

Zünfte, Gesellschaften, Vereine.

Zeller-Werdmüller, H[einr.]: Die Zunft zur Waag [in Zürich]. SA. (Zürch. Taschenbuch 1907.) Zürich **1913.** IV, 23 S. 1327

* * *

(Blaser, Ed. et [James] Cavin:) Discours pron. à l'occ. du cinquantenaire de la Société du Musée de Fleurier, 1909. Fleurier **1910.** 36 p. 1328

[Käppeli, Aug.:] Zum 75jähr. Bestand der Lesegesellschaft Sursee. SA. (Luz. Tagbl. 1901, Nr. 19—20.) [Luzern **1901.**] 10 S. 1329

* * *

(Lüthi, J[ak.]:) Denkschrift zur Erinnerung an den 10j. Bestand des Polizeimänner-Vereins der Stadt Zürich 1903–1913/14. (Zürich **1914.**) 1330

(H[inz], F[erd]:) Jubiläumsgabe anlässlich des 25. Stiftungsfestes des deutschen Reichs-Vereins in Zürich... (Zürich **1912.**) 1331

* * *

Wengia; die Wengia Solothurn, 1884–1909; Festschrift... Solothurn **1909.** IV, 139 S. 1331a

Leben, aus dem, der Helvetia Zürich nach der Trennung vom Zentralverbande (von H. N.). (Helvetia. 34, S. 387–394.) 1332

Leben, aus dem, der grün-rot-goldenen Helvetia in Freiburg i. B.; von H. N. (Helvetia. 34, S. 343–352.) 1333

Geschichte des Schwyzerhüsli [Studentenverbindung], 1847–1897; 2 Teile. Waldenburg **1901.** IV, 62 S. 1333a

Bondallaz, Jules: Il y a 50 ans ... (Soc. d'Etudiants suisses). (Monatrosen. 59, S 582–590, 690–698.) 1334

S. auch Nr. 1353, 1355.

Armenwesen, Gemeinnützigkeit.

Gähwiler, Jak.: Die Union de **Fribourg** ⟨Union cathol. d'études soc. et économ.⟩. (Monatrosen. 59, S. 1–10, 93–100.) 1335

Genoud, Léon: L'assistance dans le cant. de **Fribourg.** Fribourg. [*Rez.:* F. D[ucrest]: Ann. frib. 3, p. 240.] 1336

Heer, Gottfried: Zur Gesch. der Kranken- u. Alterskassen des Kant. **Glarus.**; Heft 4: Die Kassen der Gemeinde Glarus. Glarus. 53 S. 1337

Cérenville, Bernard de †: Un document sur l'assistance publique à **Lausanne** en 1550. (Rev. hist. vaud. 23, p. 333–344.) ⟨à suivre.⟩ 1338

(Perregaux, Charles:) Le Comité du Bien Public [de la] Ville du **Locle** et son œuvre; (discours). (Le Locle.) IV, 47 p. 1339

Perrenoud, J[ean]-L[ouis]: Asile des Billodes, **Le Locle**; un siècle de son hist., 1815–1915. (Le Locle.) IV, 24 p. 1340

Vereinsbericht zum 50jähr. Bestande ⟨1864–1914⟩ des Krankenunterstützungsvereins der Schlosser, Mechan. u. Schmiede v. **St. Gallen** u. Umg., jetzt Industrie-Krankenkasse St. Gallen. St Fiden **1914.** IV, 11 S. 1340a

Pfrundanstalt St. Leonhard der Stadt **Zürich.** (Zürcher Wochenchronik. 1915, Nr. 48–49.) 1341

* * *

Aufsätze u. Reden anlässlich der Gründungsfeier des Allgem. Consumvereins in **Basel.** 1865–1915. S.A. (Genossenschaftl. Volksbl. Sept. 1915.) [Basel.] 61 S. 1342

Buman, Henri de: Le centenaire de la Société économ. de **Fribourg** ⟨1813–1913⟩. (Ann. frib. 3, p. 44–56, 225–233.) 1343

* * *

Verband deutsch-schweizer. Frauenvereine zur Hebung der Sittlichkeit; Gesamtbericht 1914 über Entstehung und Arbeit des Verbandes. (Aarau) **1914.** 1344

Erinnerungen an die Jubiläumsfeier des Blauen Kreuzes in **Basel**, 1902. [Bern **1903.**] 44 S. 1345

Hauri, N[athanael]: 25 Jahre Liebesarbeit an schutzbedürft. Mädchen, 1889–1914; Jubil.-Bericht des Asyls f. schutzb. M' in **St. Gallen.** St. Gallen. 58 S. 1346

Heimat, unsere zweite, in Wort u. Bild; Gedenkbl. zur Erinnerung an den 25j. Bestand des Asyls f. schutzbedürft. Mädchen in **St. Gallen** u. an die 25j. Tätigkeit uns. ersten Vorsteherin, Frl. Pauline Lier. St. Gallen. 32 S. 1347

Bettler und Gauner.

Keller-Ris, J.: Falscher Polizist (Bern 1743); Ein passloser Musikant (Bern 1739). (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 301–304.) 1348

S. auch Nr. 1236.

Feste, Gebräuche, Spiele, Tanz.

Dübi, H.: Die Verdienste der Berner um die Volkskunde im 18. Jahrh.; Nachträge. (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 85–96.) 1349

Bächtold, Hanns: Volkskundl. Mitteilungen aus dem schweizer. Soldatenleben. (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 201–264.) 1350

* * *

Schroeder, Lina v.: Eiersprüche (auf Ostereiern). (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 190–193.) 1351

Zesiger, A[lfr.]: Die Weihnachtskrippe. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 243–268.) [Einige Krippenfiguren schweizerischer Herkunft.] 1352

Meintel, Paul: Die Organisation der Kilbigesellschaft in Schwyz. (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 179–186.) 1353

Oberholzer, A.: Die Fastnacht; eine kulturhist. Studie. (Sonntagsbl. der Thurg. Ztg. Jahrg. 25, **1914**, S. 62–63, 70–71.) 1354

St(yger, Martin): Ein Bürgerrechtsbrief der Fastnachts-Narren-Gesellschaft in Zug (1699, für Landschreiber Franz Viktor Schorno zu Schwyz). (Mitt. d. hist. Ver. Schwyz. 24, S. 151–153.) 1355

Freudiger, Hans: Erntefest und -gebräuche im Kt. Bern; Vortrag. [SA. Berner Woche. Jahrg. 5.] [Bern.] 13 S. 1356

* * *

Krebs, Werner: Alte Handwerksgebräuche. (Schweiz. 19, S. 484–489, 545–549.) [Z. T. aus der Schweiz.] 1357

Hoffmann-Krayer, E[d.]: Volkskundliches aus Jeremias Gotthelf [Forts.]. (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 37–47, 109–110, 187–190.) 1358

Steier, A[ndr.]: Kulturhistorisches aus Mittel-Bünden (Oberhalbstein). (Der freie Rätier. **1914**, Nr. 138–139.) 1359

Barblan, G.: Sitten, Gebräuche u. Volksfeste im Unterengadin ⟨Forts.⟩. (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 13–29, 65–84.) 1360

(Sch[warz, Rud.]:) Hochzeitsgebräuche, thurgauische, vor 200 Jahren. (Sonntagsbl. der Thurg. Ztg. Jahrg. 25, **1914**, S. 358–359.) 1361

Rütimeyer,, L[eop.]: Über Masken und Maskengebräuche im Lötschental. (Globus. Bd. 91, **1907**, Nr. 13–14.) 1361a

Bächtold, Hanns: Zürcherische Gebräuche u. Missbräuche ⟨1790⟩. (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 123–127.) 1362

Müller, Jos.: Volkskundliches aus welschen Gegenden [Kant. Tessin]. (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 47–48.) 1363

Landry, John: Mœurs d'autrefois (à Yverdon, 18e s.). (Rev. hist. vaud. 23, p. 356–357.) 1364

* * *

Delachaux, Théod.: Jouets rustiques suisses. (Rameau de sapin. 49, p. 18–21.) 1365

Gabbud, Maur.: Jeux et divertissements du Val de Bagnes. (Schw. Arch. f. Volkskde. 19, S. 161–166.) 1366

Aeschbacher, Karl: 50 Appenzeller Volkstänze; bearb. v. K' A' u. hg. v. der Heimatschutzvereinig. Appenzell A. Rh. Trogen. 56 S. quer-8°. 1367

Volksglaube, Hexen.

Manz, Werner: Die «Lostage» ⟨25. Dez. bis 6. Jan.⟩ im sarganserländ. Volksglauben. (Sarganserländ. Volksztg. 1915, Nr. 153.) 1368

Brauchlin, Ernst: Der Aberglaube u. unsere Haustiere. (Sonntagsbl. der Thurg. Ztg. Jahrg. 25, **1914**, S. 147–150, 155–158.) 1369

Keller=Ris, J.: Eine Schatzgräbergeschichte im 18. Jahrh. ⟨1741⟩. (Bll. f. bern. Gesch. 11, S. 297–298.) 1370

Bächtold, Hanns: Die «Prophezeiung u. letzte Wahrsagung vom sel. Bruder Klaus». (Bayer. Hefte f. Volkskde. 2, S. 265–271.) 1371

Kessler, Gottfr.: Die Sagen von der letzten Schlacht u. dem ewigen Frieden. (Sonntagsbl. des Bund. 1915, Nr. 25.) [Auch Schweizerisches.] 1372

* * *

Daubigney, A.: Le rosaire et la sorcière (à Estavayer, en 1631). (Ann. frib. 3, p. 34–35.) 1373

Berichtigung zu früheren Jahrgängen.

1910.

I. Allgemeines u. Kantonales.

Kull, Gotthilf: **Die geschichtl. Entwicklg der Blindenbildg** u. Blindenfürsorge im Kant. Zürich u. ihr Einfluss auf and. Kantone der Schweiz. II, 220 S. **Ersch. 1911.**

Lausanne, les parrains de ses rues.... **Verf.: [Christin, Marc].**

Müller, E.: Ministerialität im Stift St. Gallen... **ist Diss. v. Freiburg i. B.**

II. Zeitschriften.

Annales de la Soc. J.=J. Rousseau, T. 6; *Louis-J. Courtois:* Le séjour de J.=J. Rosseau en Angleterre... **ist Thèse de l'Univ. de Genève, 1911.**

III. Schule und Gelehrte.

Schütte, E.: Jean=Jaques Rosseau.... **Davon: Teilausg. als Marburger Diss. 1910 ersch.**

VII. Kunstgeschichte.

(Beltrami, Luca:) Bernardino Luini... **ist fasc. 3 della Soc. ticin. per la conserv. delle bellezze natur. ed artist.**

1911.

I. Allgemeines u. Kantonales.

Gmür, Hans: Die Entwicklg der st. gallischen Lande zum Freistaate v. 1803 **ersch. Luzern 1912.**

III. Schule und Gelehrte.

Statt Gaudlitz, Paul: Heinr. Pestalozzis sozialeth. Anschauungen lies: **Gauditz.**

IV. Rechts= und Wirtschaftsgeschichte.

Statt Linke, A.: Die schweizer. Maschinenindustrie ... lies: **Lincke, Bruno.**

VI. Sprach= und Literaturgeschichte.

Luterbacher, Otto: Die Landschaft in Gottfried Kellers Prosawerken **ist Berner Diss.**
Weinberg, Israel: Zu Notkers Anlautgesetz **ist Berner Diss.**

VII. Kunstgeschichte.

Weese, Art.: Die Cäsar=Teppiche ... **ersch. auch in franz. Ausg.:** Les tapisseries dites de Jules César au Musée hist. de Berne.

1912.

II. Zeitschriften.

Geschichtsfreund. Bd. 67: *Al. Müller:* Das Kirchenpatronatsrecht im Kant. Zug **ist Diss. v. Freiburg i. Schw.**

III. Schule und Gelehrte.

Statt Seippe, P.: La conversion de Jean=Jacques Rousseau lies: **Seippel, P[aul].**

IV. Rechts= und Wirtschaftsgeschichte.

Straub, K. J.: Die Oberrheinschiffahrt ... **ist Diss. v. Freiburg i. B.**
Zesiger, A[lfr.]: Das bernische Zunftwesen **ist 1910 als Berner Diss. ersch.; im Buch=handel 1911 (Umschlag: 1912).**

VI. Sprach= und Literaturgeschichte.

Statt Baumgartner, Franz: Die Lyrik Conrad Ferd. Meyers lies: **Baumgarten ...**
Korrodi, Ed.: **Stilstudien** (nicht: Studien) zu C. F. Meyers Novellen. Zürcher Diss. **ist Teilausg. von C. F. Meyer=Studien. Leipzig.**

1913.

Nr. 161. Chapuisat ist als selbständ. Schrift bei Atar, Genf ersch.
Nr. 319. Sanctis, Francesco de: Lettere ... a Diomede (nicht Diomeda) Marvasi.
Nr. 424. Berrington, B. S.: Life and times of Calvin **ersch. London 1912.**
Nr. 427. **Klingenburg** (nicht Klingenberg), Georg: Das Verhältnis Calvins zu Butzer unters. auf Grund der wirtschaftsethischen Bedeutung beider Reformatoren. Bonner Diss. **1912 ersch.**
Nr. 458. Statt Engeström lies: **Eneström.**
Nr. 509. **Zürich. 10 S.** vor Dr. F' H' **zu streichen.**
Nr. 564. La Rive, Théodore de: De Genève à Rome **ersch. 1914.**
Nr. 634. Wiget, Theodor: Findet sich die «ästhet. Wahrnehmung» ... (Deutsche Schule. 17, **1912,** S. 71—84.)
Nr. 636. Giussani, A[nt.]: Lo scultore Giov. Ant. Pilacorte da Carona ... **ersch. auch in Riv. archeol. Comense. 1913, fasc. 67—69.**
Nr. 777. Barbi, Michele: Giordani **e** Gherardini (nicht: o Gherardini) ...
Nr. 871. Gebietseinteilung, die polit., der Schweiz ersch. **1913.**
Nr. 1022. Borgeaud, Eug.: Lausanne en images ersch. **1913** (*Umschlag:* 1912).
Nr. 1045 a. Läufer, Emil: Gesch. des Zollwesens der Stadt Breisach **ersch. auch in Zschr. der Ges. f. Beförd. der Gesch. v. Freiburg. 29, S. 1—80.**
Nr. 1051. Marignan, A.: Les fresques des églises de Reichenau **ersch. 1914.**
Nr. 1056. Baumeister, Georg: Das Bauernhaus des Walgaus: Teilausgabe als Diss. der Münchner Techn. Hochschule ersch.

Nr. 1081 a. Oesch, **I[gnaz]** (nicht: Joh.).
Nr. 1124 a. Mohr, G. Rud.: Die Vaterschaftsklage ... **ist Berner Diss.**
Nr. 1257. Chapuisat, Ed.: Les études napoléoniennes en Suisse. (Rev. des études napol. 1re année, 1912, t. 1er, p. 455–459; 2me année, 1913, t. 2, p. 306–310.)
Nr. 1319. Zürcher, Otto: Jens Baggesens Parthenais **ist Berner Diss. 1911** u. ersch. 1912 als Heft 11 der Unters. z. n. Spr.- u. Lit.-Gesch. NF.

1914.

Nr. 197. (Favre, Ed.:) Genève libre ... **ersch. 1915.**
Nr. 361. Statt: Sanctio lies: **Sanctis.**
Nr. 379. Warschauer, A.: Der Posener Stadtbaumeister Joh. Bapt. Quadrio ... [Vgl. ... Denkmalpflege. 1913, 5. **Nov.** u. f.]
Nr. 472 a. Tarnuzzer, Chr.: Leben u. Wirken des Geol. Amanz Gressly ... (Sonntagspost der Züricher Post. 1914, Nr. 3, 9 **u. 15.**)
Nr. 509. Armfeldt, Gust. Maur.: 6 lettres ... **publ. p. Otto Karmin et Hry Biaudet.** Extr. (Ann. acad. scient. fennicae. **Ser. B, vol. 8.**)
S. 33, letzte Zeile; Rückweis: Statt Müorslin lies: **Müosslin.**
Nr. 639. Borgeaud, Charles: Un professeur patriote ... **ersch. in: Univ. de Genève; séance solennelle du 1er juin 1914.**
Nr. 797. Hess, P. Ignaz: Der Klosterbau in Engelberg ... **ersch. als Freiburger Diss. in Gossau. 124 S.**
Nr. 932. Metzger, M. J.: Zwei karoling. Pontifikalien ... **ist Diss. v. Freiburg i. B.**
Nr. 987 a. Statt Sponndlin lies: **Spöndlin.**
Nr. 1007. Furger, Hans: Das bündn. Corpus cathol. **ist Diss. v. Freiburg i. Schw.** VIII, 205 S.
Nr. 1144. Musée, le, pédag. de Fribourg ... **Verf.: (Genoud, Léon).**

Felix Burckhardt.